

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1922

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1922



ERNEST LAVISSE

La *Revue de Paris* a la douleur d'apprendre, au moment où ce numéro est déjà sous presse, la mort de M. Ernest Lavisse. Ce n'est pas en quelques lignes hâtives qu'il est possible de rendre au maître éminent qui vient de disparaître l'hommage qui lui est dû. Mais nous avons tenu à exprimer tout de suite la profonde émotion que nous cause la triste nouvelle qui nous parvient et à nous associer au deuil de tous ceux qui ont été les élèves, les collaborateurs et les lecteurs du grand historien que la *Revue de Paris* a eu la fierté de compter parmi ses directeurs.

Pendant plus de vingt-cinq années, Ernest Lavisse est resté à la tête de la *Revue*. Appelé en 1894 à succéder à J. Darmesteter, trop tôt enlevé aux lettres, il a assumé avec son ami M. Louis Ganderax la charge de la direction. Par son activité, son autorité, son intelligence rayonnante, il a contribué à assurer le succès de la *Revue* et à fonder sa réputation en France et hors de France. Au moment où il est entré ici, Ernest Lavisse était dans tout l'éclat de sa force et de son talent. Illustre professeur, historien plus illustre encore, il exerçait son action à la fois sur les étudiants qu'enchantait sa parole vivante, et même, hors des milieux universitaires, sur tout le monde qui travaille et qui pense. Il était l'écrivain célèbre des études sur l'histoire politique de l'Allemagne, l'auteur d'un *Louis XIV* universellement connu. Il était celui qui tenait après Duruy, avec O. Gréard et L. Liard, la première place dans l'Université, le réformateur souvent hardi des examens, des programmes, des Facultés. Il était l'homme né pour commander, dont l'opinion comptait dans tous les conseils, et qui donnait naturellement de la grandeur à tout ce qu'il entreprenait.

Cette activité, qui aurait suffi à remplir une existence entière, ne l'a pas empêché pendant plus d'un quart de siècle de réserver une partie de son temps à la *Revue de Paris* pour laquelle il a toujours manifesté une amitié qui honore gran-

dement notre maison. Ce qu'il lui a donné au cours de cette période, tous nos lecteurs le savent. Son esprit ouvert à tout, et attentif aux manifestations les plus variées de la vie nationale, sa haute probité intellectuelle, sa conscience, son souci profond des grands intérêts français, ont fait de lui pendant longtemps l'animateur de la partie politique et historique de la *Revue*. Cette œuvre n'était pas pour lui tout à fait distincte de son œuvre d'écrivain et de professeur; elle la continuait et la complétait. C'était une autre forme de la mission spirituelle et morale à laquelle il a consacré sa laborieuse existence.

Aussi n'a-t-il pas seulement donné à la *Revue de Paris* ces *Souvenirs de Jeunesse*, écrits dans une langue si nerveuse et si savoureuse à la fois, si pleine de charme et de sagesse. Il a pris la plume dans toutes les circonstances où il jugeait qu'il pouvait dire quelque chose d'utile sur les événements; il s'est attaché à formuler les jugements qui étaient de nature à éclairer l'opinion publique et à donner des directions. Toujours lucide, décidé et prompt, mordant et plein de bonté, il avait en toutes choses de la puissance et de la supériorité. Durant toute la guerre il n'a cessé de dire avec une grande hauteur de vues les raisons qu'il avait d'espérer, et d'exprimer sa confiance dans l'avenir de son pays. Le destin a donné à cet historien qui avait commencé ses travaux par l'étude de la Prusse en 1870, cette faveur insigne de les terminer par le récit de la guerre de 1914, de la victoire et de la paix de 1919.

Aussi longtemps que sa santé le lui a permis, Ernest Lavisse a eu à cœur de s'occuper de la *Revue*. Même lorsqu'en 1919, il a quitté la direction de l'École Normale Supérieure, il a bien voulu continuer sa collaboration. Il n'y a renoncé que lorsque les forces lui ont manqué. Agé alors de près de quatre-vingts ans, et malade, il voyait venir la mort avec un magnifique et simple stoïcisme, et dans ces mois suprêmes il n'a cessé de donner à notre maison les marques de son amitié. C'est avec un sentiment de profonde gratitude et de respectueuse affliction que nous nous inclinons devant la tombe du maître qui n'est plus.

LES YEUX DE L'AMOUR

— PIÈCE EN QUATRE ACTES —

PERSONNAGES

BECK, propriétaire de pêcheries.
OVIDIA, sa fille.
MADEMOISELLE MARTENSEN, gouvernante.
LE CAPITAINE BRANDT.
LE CAPITAINE ROED.
Deux Lieutenants.
ZACHARIAS PEDERSEN.
OLSEN, capitaine de navire.
MARTHA, HELENA } domestiques.
Deux gamins, crieurs de journaux.
Une vieille femme.
Le Pasteur.

ACTE PREMIER

Un salon dans la maison du propriétaire de pêcheries, d'un style ancien et campagnard. Une porte à droite et deux à gauche, fenêtres au fond, qui laissent voir un peu de la mer avec des îles et des bateaux à l'ancre.

Jour d'été. Le soleil projette des bandes de lumière sur le plancher. La vieille gouvernante circule avec son plumeau, et fredonne.

Au bout d'un instant, ZACHARIAS PETERSEN *montre sa tête dans la porte du fond, à gauche. Il est barbu et hâlé, il porte un tricot de marin et de hautes bottes de mer.*

ZACHARIAS. — Pardon... mais il n'était pas au bureau.

LA GOUVERNANTE, *sursautant.* — Hé là!... qu'y a-t-il? Qui cherchez-vous?

ZACHARIAS. — Le patron, naturellement. Je suis pressé.

LA GOUVERNANTE. — Le patron... c'est M. Beck que vous voulez dire. Il n'est pas ici.

ZACHARIAS. — Non, je le vois bien.

LA GOUVERNANTE *frappe tout à coup dans ses mains.* — Non, mais c'est Zacharias Pedersen. Le roi des oiseaux. Moi qui ne vous reconnaissais pas.

ZACHARIAS. — Il y a beau temps que je n'ai mis le pied sur la terre ferme, Mademoiselle.

LA GOUVERNANTE. — Oui, mais entrez donc, et asseyez-vous un instant. Je suis seule, comme vous voyez.

ZACHARIAS *entre, son bonnet à la main.* — Il y a bien du changement à Ulveners. Je ne m'y reconnais presque plus.

LA GOUVERNANTE. — Ulveners! Bon Dieu, y a-t-il donc si longtemps que vous n'avez été ici? Ne savez-vous pas que la maison et l'endroit ne s'appellent plus ainsi, depuis longtemps?

ZACHARIAS. — Ne s'appellent plus...?

LA GOUVERNANTE. — Oui, la demoiselle trouvait qu'Ulveners était si laid. Et alors elle lui a donné le nom de Froland.

ZACHARIAS. — Et c'est peut-être la demoiselle aussi qui a orné partout comme ça... Ce que ça brille, et la maison, et les magasins, et les cabanes de pêcheurs sur la grève. Jusqu'aux bateaux qui ont maintenant des rayures blanches et des flammes rouges. Ce n'était pas comme ça autrefois.

LA GOUVERNANTE. — Hé oui... la demoiselle commence à prendre de l'autorité. Et elle s'entend à embellir les choses autour d'elle.

ZACHARIAS. — Mais le patron! Ça ne lui ressemble guère, au vieux.

LA GOUVERNANTE. — C'est possible. Mais quand on n'a qu'une fille unique... et puis, elle sait s'y prendre avec lui.

ZACHARIAS. — Et quand elle aura l'âge, on va joliment se disputer l'héritière.

LA GOUVERNANTE. — L'âge? Ovidia est depuis longtemps une grande fille, qui va au bal et refuse des prétendants.

ZACHARIAS. — Cette enfant, que je prenais sur mes genoux! Ah! le temps passe, comme dit le canard sauvage.

LA GOUVERNANTE. — Hein? Qui est-ce qui dit...?

ZACHARIAS. — Oh!... pardon?

LA GOUVERNANTE. — Ah, je me rappelle. Vous causez avec les oiseaux, vous. Mais comment avez-vous été pendant tout ce temps? N'est-ce pas affreux de vivre si absolument seul, loin, loin en mer?

ZACHARIAS. — Pour un homme marqué au fer, mademoiselle, il n'y a jamais assez loin jusqu'au plus proche voisin.

LA GOUVERNANTE. — Quoi? Marqué au fer...

ZACHARIAS. — Vous savez bien, mademoiselle, que j'ai connu de meilleurs jours, comme on dit.

LA GOUVERNANTE. — C'est vrai, je me rappelle. Mais c'est là une histoire oubliée depuis longtemps.

ZACHARIAS. — Les oiseaux, là-bas, du moins, n'en savent rien. C'est pourquoi je m'y trouve si bien.

LA GOUVERNANTE. — Mais s'en aller ainsi, tant d'années, dans l'orage et les tempêtes.

ZACHARIAS. — Oh!... quelquefois il fait beau.

LA GOUVERNANTE. — Vous devez être témoin d'une foule de naufrages, là-bas.

ZACHARIAS. — Pourvu que la dérive ne les fasse pas échouer près de moi...

LA GOUVERNANTE. — Ça doit bien arriver quelquefois.

ZACHARIAS. — Hélas oui! L'hiver dernier j'ai reçu la visite de trois épaves.

LA GOUVERNANTE. — Qui portaient des gens?

ZACHARIAS. — Sur l'une il y avait deux hommes.

LA GOUVERNANTE. — Que vous avez sauvés!

ZACHARIAS. — Non, ils étaient morts.

LA GOUVERNANTE. — Grand Dieu!

ZACHARIAS. — Oui, les morts devraient bien me laisser tranquille, eux aussi.

LA GOUVERNANTE. — Voulez-vous que je vous dise... vous devriez vous marier, Zacharias.

ZACHARIAS. — J'avais une femme. Elle est partie. Je la trompais, à ce qu'elle disait.

LA GOUVERNANTE. — La tromper! Quand il n'y avait personne autre que vous là-bas.

ZACHARIAS. — Oh! il y a les oiseaux.

LA GOUVERNANTE. — Comment? Les oiseaux?

ZACHARIAS. — Je les laissais entrer dans la cuisine lorsqu'ils étaient pour couver. Et alors il leur arrivait de pondre dans les marmites et dans les plats. Ma femme n'aimait pas ça.

LA GOUVERNANTE. — Mais, bon Dieu... les oiseaux de mer sont-ils si familiers qu'ils entrent ainsi dans les maisons?

ZACHARIAS. — Oh oui, quand on a bien fait connaissance. Ce printemps, ils se sont emparés de ma cuisine et de ma chambre, et naturellement ils ont pris mes deux chapeaux, pour y installer leur nid, mais j'ai trouvé un panier que ma femme avait laissé, et je le leur ai donné en échange d'un de mes chapeaux.

LA GOUVERNANTE, *branlant la tête.* — Est-ce vrai que les oiseaux vous demandent conseil pour l'emplacement de leur nid.

ZACHARIAS. — Dame, les jeunes mamans bâtissent souvent leur nid si près de la mer qu'il peut être emporté. Aussi faut-il que j'y veille un peu.

LA GOUVERNANTE. — Et vous voilà venu avec de la plume pour des mille et des mille?

ZACHARIAS. — Il aurait bien pu l'envoyer chercher, comme les autres fois. Que diable est-ce que je viens faire ici?

LA GOUVERNANTE. — Vous venez bien de rencontrer la flottille de pêche?

ZACHARIAS. — Oui, mais je les ai fait renifler le temps. Il va y avoir de l'orage cette nuit.

LA GOUVERNANTE. — Comment pouvez-vous le savoir?

ZACHARIAS. — Les oiseaux le savaient déjà hier. Et c'est bien vrai que le guillemot est un menteur, mais le plongeon l'a dit, et lui, il ne trompe pas.

LA GOUVERNANTE. — Eh bien, la galéasse et le trois-mâts qui sont partis ce matin pour Bergen avec du poisson!

ZACHARIAS. — Oh, les gros bâtiments, c'est une autre affaire. Ils ont leur sort réglé, eux. L'un fichera sa quille en l'air, par une nuit de tempête, un autre piquera du nez dans un écueil, et un troisième deviendra bois à brûler et fera bouillir du café, à terre. Ce qui doit arriver, pas moyen de l'éviter.

LA GOUVERNANTE. — Ah oui... eh bien, Zacharias, allez donc à la cuisine prendre quelque chose.

ZACHARIAS. — Merci! (*Il se dirige vers la porte à droite.*) Il y a longtemps que je n'ai mangé dans une tasse.

LA GOUVERNANTE. — Comment, est-ce que vous ne mangez ni ne buvez dans des tasses, là-bas, dans votre île?

ZACHARIAS. — Les oiseaux cassent tout, mademoiselle. Et il y a huit milles jusqu'au proche voisin. Où est-ce que je pourrais me procurer un tel luxe? (*Il s'arrête soudain près de la seconde porte.*) Mais, j'y pense : j'ai envoyé à la demoiselle un couple de jeunes aigles, il y a quelques années...?

LA GOUVERNANTE. — Ah oui, les aigles, ils sont grands comme des gens maintenant. Et ils suivent Ovidia sur terre et sur mer comme deux chevaliers. Oui, c'est un vrai miracle... mais il faut qu'elle vous le raconte elle-même.

ZACHARIAS. — Alors ils se sont bien conduits. C'est vrai qu'ils étaient de race royale (*Il sort à droite*).

LA GOUVERNANTE *branle la tête.*

(*Martha entre par la gauche, un balai à la main. Elle s'arrête, pliée en deux, riant aux éclats.*)

LA GOUVERNANTE. — Eh bien?

MARTHA *se frappe sur les cuisses et rit.*

LA GOUVERNANTE. — Hé, qu'y a-t-il donc?

MARTHA. — Le voilà de nouveau fou à lier. Ha, ha, ha!

LA GOUVERNANTE. — C'est de M. Beck que tu parles?

MARTHA. — Le voilà déchaîné.

LA GOUVERNANTE. — Mais qu'est-ce que c'est que cette tenue?

MARTHA. — Oh, je ne peux pas m'en empêcher. Tout de suite après minuit, voilà-t-il pas qu'il arrive en chemise et qu'il nous réveille, disant que nous le ruinons à dormir si longtemps. Ensuite il a mis à la porte la vachère, parce qu'un veau est malade, et il a donné des coups de fouet au garçon d'écurie, parce qu'un poulain a été mal éveillé, si bien que le pauvre sautille comme une pie boiteuse. A bord de la galéasse, un matelot a reçu une giffle parce qu'il s'est mouché, juste au moment où le vieux passait devant lui, et le capitaine a reçu son congé parce qu'il avait une tache d'encre sur son livre de comptes. Et puis, il y en avait encore, mais je n'en peux plus, ha, ha, ha!

LA GOUVERNANTE. — Fais attention, Martha... tu sais de quoi il t'a menacée.

MARTHA. — Il peut bien me menacer de me tuer, je ne peux pas m'en empêcher. Ha, ha, ha, ha!

LA GOUVERNANTE. — Il doit avoir une nouvelle attaque de sa goutte, et tu sais comment il est, dans ces cas-là.

MARTHA. — Chut!... Mon Dieu... il vient ici! Eh bien, on va s'amuser (*Elle entreprend un remue-ménage fiévreux des meubles*).

(*M. Beck entre à gauche. Soixante ans, grisonnant, vif.*)

M. BECK. — Pfut! Attendez un peu!

MARTHA, *à mi-voix*. — Oui, pour sûr.

LA GOUVERNANTE, *admonitrice*. — Fais attention maintenant.

M. BECK *tire un mouchoir rouge et s'essuie le front*. — Pouh! Non, ça ne va pas, comme ça.

MARTHA, *comme précédemment*. — Ça n'ira jamais.

LA GOUVERNANTE, *comme précédemment*. — Martha!

M. BECK *branle la tête, regarde par terre*. — Même de sa propre fille...

MARTHA. — Ah! C'est elle, bon.

M. BECK. — Quoi! (*Personne ne répond*.) Hé mademoiselle la curieuse! Que diable est-ce qu'elle fait là?

MARTHA. — Je mets de l'ordre dans la maison. Je n'ai pas l'habitude de flâner.

M. BECK. — Allez-vous mettre en pièces ces pauvres chaises aussi?

MARTHA. — Il faut que tout soit à sa place. C'est tout ce que je veux faire.

LA GOUVERNANTE, *comme précédemment*. — Martha!

M. BECK. — Je crois, Dieu me pardonne... (*Il s'essuie le front et piétine à petits pas*.) Non vraiment, ça... Elle a beau faire... bon! Écoute un peu ici, tu vas t'en aller.

MARTHA. — C'est vous, peut-être, qui allez balayer le plancher?

M. BECK. — Ça finira bien par là. Car où je ne suis pas, tout s'en va au diable.

MARTHA, *à demi-voix*. — Au diable, je crois que vous y êtes.

M. BECK. — Que dit-elle? mademoiselle Martensen, qu'a-t-elle dit?

LA GOUVERNANTE. — Je n'ai pas entendu (*A Martha*). Allez dans la cuisine, Martha (*La bonne s'en va en riant par la droite, avec son balai*).

M. BECK. — Voyez-vous, elle obéit, quand c'est vous qui le dites.

LA GOUVERNANTE. — Oh mon Dieu!

M. BECK. — Mon Dieu, oui! Combien de fois n'ai-je pas dit que l'on mette à la porte ce masque-là.

LA GOUVERNANTE. — C'est mademoiselle qui ne veut pas. Elles ont grandi ensemble, toutes les deux.

M. BECK. — Hé, mademoiselle, mademoiselle... j'ai bien envie de lui dire deux mots, à elle aussi. Est-ce qu'elle dort encore?

LA GOUVERNANTE. — Il n'y a pas longtemps que je suis montée lui porter son café. La pauvre enfant a dansé jusqu'au jour.

M. BECK. — Oui, danser et tout mettre sens dessus dessous, elle connaît ça.

LA GOUVERNANTE. — Elle est jeune.

M. BECK. — Jeune? N'empêche qu'elle est assez âgée pour n'agir qu'à sa tête. Je ne peux rien lui dire. Elle tyrannise tout le canton (*Il se prend l'épaule et fait la grimace*). Ouh! la maudite... D'ailleurs, c'est votre faute, mademoiselle Martensen.

LA GOUVERNANTE. — Est-ce que je vais être aussi responsable de votre goutte?

M. BECK. — C'est d'Ovidia qu'il s'agit. Et je veux vous parler sérieusement.

LA GOUVERNANTE, *tâtonne derrière elle pour s'appuyer, et regarde du côté de la porte de la cuisine.* — Doux Jésus!

M. BECK *s'assied.* — Voulez-vous me dire qui est le maître ici?

LA GOUVERNANTE. — Seigneur! Non, a-t-on jamais vu...!

M. BECK. — Pouvez-vous nier qu'en fait je suis destitué de toute autorité?

LA GOUVERNANTE. — Destitué! je crois que Monsieur veut rire.

M. BECK. — Et que je vais bientôt être réduit à la pauvreté?

LA GOUVERNANTE. — La pauvreté... oh, bon Dieu!

M. BECK. — Il n'y a plus de respect ni d'obéissance pour deux sous dans cette maison. Si je parle aux domestiques, ils me font un pied de nez, et disent qu'ils vont demander à Mademoiselle.

LA GOUVERNANTE. — Oui, Ovidia est un rayon de soleil, c'est certain.

M. BECK. — Un rayon de soleil!... elle me ruine.

LA GOUVERNANTE. — Non, par exemple! Si tout vous réussit, elle y a grandement contribué.

M. BECK. — Elle m'a joué un nouveau tour. Et cette nuit, couché dans mon lit, j'ai calculé ce que toutes ses fantaisies m'ont coûté.

LA GOUVERNANTE. — Vous feriez mieux de dormir la nuit. Comme ça la goutte ne vous ferait peut-être pas trop de mal.

M. BECK. — Il n'en faut pas tant pour avoir la goutte (*Il sort un carnet de notes*). Écoutez-moi ça.

LA GOUVERNANTE. — Non, excusez-moi, mais j'ai autre chose à faire que d'écouter ce que votre fille unique vous a coûté.

M. BECK. — Oui, vous marchez d'accord avec elle, mademoiselle Martensen. C'est pourquoi vous ne voulez pas écouter ceci.

LA GOUVERNANTE *s'enhardissant.* — Pardon... mais en ce cas je suis curieuse d'entendre ce que les complices ont fait.

M. BECK. — Deux mille jetés par la fenêtre pour faire vernir ces maisons-ci.

LA GOUVERNANTE. — On les a peintes. Avant, elles avaient mine de lugubres boîtes abandonnées là, à la pluie.

M. BECK. — Seize cents gaspillés pour des arbres fruitiers, des fleurs, grille, pavillon, fontaine, et toutes sortes d'affaires de jardinage. Phuh!

LA GOUVERNANTE. — C'est vous même qui avez eu l'idée de ce jardin.

M. BECK. — Moi! Moi... dites-vous?

LA GOUVERNANTE. — Ne vous rappelez vous pas, lorsque Ovidia allait avoir ses douze ans et demandait quelques fleurs pour s'en parer? Non, lui disais-je des fleurs, ça n'existe pas à Ulveners. Non, dîtes-vous à votre tour, et vous vous grattiez au coin de la bouche... Ici, il n'y a que des détritus de poissons et toutes sortes de saletés autour des maisons... dîtes-vous... mais on peut corriger ça, dîtes-vous... car en vérité, il faut qu'il y ait ici au moins une petite fleur pour Ovidia, dîtes-vous. Voilà comment le jardin a été fait.

M. BECK. — Vous avez une remarquable mémoire, mademoiselle. Mais le fait est que vous avez fait une conspiration pour me ruiner. Et tous les gens, ici, on finira par les nourrir et les loger comme des princes.

LA GOUVERNANTE. — Ils étaient traités comme des chiens autrefois.

M. BECK. — Quoi? Vous avez dit... ?

LA GOUVERNANTE. — Rien.

M. BECK. — Qui est-ce qui a imaginé de planter des jardins devant les maisons des journaliers, et d'y faire des réparations, des nettoyages, et des dépenses à n'en plus finir.

LA GOUVERNANTE. — C'est Ovidia, Dieu merci.

M. BECK. — Quand je pense à ce que ça m'a coûté, il y a de quoi perdre le sommeil. C'est des comtes et des barons, peut-être, ces journaliers.

LA GOUVERNANTE. — Ovidia s'était dit, sans doute, que c'était des hommes.

M. BECK. — Comment! Écoutez, je vais vous dire une chose.

LA GOUVERNANTE. — Vous devez comprendre pourquoi tout le monde a un culte pour votre fille.

M. BECK. — Je comprends pourquoi tout le monde perd le respect et l'obéissance envers moi, et pourquoi je serai bientôt réduit à la misère.

LA GOUVERNANTE. — Le respect! Vraiment, vous me donnez envie de vous rapporter les paroles du pasteur.

M. BECK. — Le pasteur!

LA GOUVERNANTE. — Oui, je les ai gardées pour moi jusqu'à présent.

M. BECK. — Ça doit être quelque chose de bien étonnant, si vous avez pu les garder pour vous.

LA GOUVERNANTE. — Un jour, il était là, et il parlait si joliment sur la femme.

M. BECK. — Oh, le gredin.

LA GOUVERNANTE. — Une belle femme est comme un évangile, il disait.Voyez mademoiselle Ovidia, elle entre, et l'on est comme bercé par une musique. Sa robe blanche semble contagieuse, les maisons, les magasins, les cabanes de journaliers se sont vêtues de couleurs plus claires et ont fait toilette pour ne pas la salir. Elle a

même éveillé des sentiments meilleurs dans un cœur qui sans elle serait de pierre. » Voilà ce qu'a dit le pasteur.

M. BECK. — Un cœur de pierre... qui voulait-il dire?

LA GOUVERNANTE. — Qui croyez-vous?

M. BECK. — Ça devait être vous, mademoiselle Martensen.

LA GOUVERNANTE. — Moi! Non, certes, c'est bien de monsieur Beck qu'il parlait.

(Une pause.)

M. BECK. — Le saint homme! Ainsi, il m'emprunte de l'argent et me boit mon meilleur vin, et derrière mon dos il m'appelle un cœur de pierre.

LA GOUVERNANTE. — Le pasteur a bien raison.

M. BECK. — Hein?

LA GOUVERNANTE. — Il a raison de dire que grâce à Ovidia vous avez beaucoup gagné.

M. BECK. — Ça fait plaisir de recevoir des compliments. Et vous vous y connaissez.

LA GOUVERNANTE. — Elle finira même par faire de vous un homme distingué.

M. BECK. — Ah, Dieu me bénisse!

LA GOUVERNANTE. — Je me rappelle bien le temps où vous arriviez tout droit des quais, et vous vouliez vous mettre à table tout de suite, tel que vous étiez.

M. BECK. — Ovidia a-t-elle jamais dit quelque chose à cela?

LA GOUVERNANTE. — Non, mais elle a fait naître chez son père un sens qui lui manquait. Je connais un homme qui s'est mis à se laver les mains, parce qu'elles pouvaient toucher à une petite fille propre comme un sou neuf, et il changeait de vêtement parce qu'elle s'asseyait sur ses genoux, et il a fait sa barbe plus souvent parce qu'elle l'embrassait. Et comme il ne voulait pas l'effrayer, il s'est déshabitué de jurer. Voilà comment une jeune fille vous redresse les gens.

M. BECK, *s'essuie le front, soupire.* — Non, voilà ce que c'est que de discuter avec une femme.

LA GOUVERNANTE. — Enfin, je l'ai dit, maintenant je m'en vais.

M. BECK, *sursaute.* — Non attendez, vous n'en serez pas quitte si facilement.

LA GOUVERNANTE. — Ça ne suffit pas?

M. BECK. — Je ne veux pas que les femmes fassent la loi. Et, à partir d'aujourd'hui, je vous défends, à vous et à Ovidia, de vous montrer à la boutique.

LA GOUVERNANTE. — A la boutique?

M. BECK. — Oui! Vous croyez, peut-être, que je ne sais pas ce qui se passe.

LA GOUVERNANTE. — Ce qui se passe!

M. BECK. — Oui! ce qui se passe.

LA GOUVERNANTE. — Qu'est-ce qui va me tomber encore sur le dos. Est-ce que vous allez m'accuser d'effraction ou de faux?

M. BECK. — Officiellement, c'est Ovidia. Elle surgit derrière le comptoir, lorsque je suis hors de vue. Et, bon sang de bon Dieu, est-ce qu'elle ne se fait pas payer une simple livre, quand elle en a pesé deux et trois?

LA GOUVERNANTE. — Oui, quand c'est pour un pauvre diable.

M. BECK. — Un pauvre diable!... Et moi, donc!

LA GOUVERNANTE. — Oh, Seigneur!

M. BECK. — Et je ne dis rien des dernières fêtes de Noël et de Pâques... quand elle distribuait les marchandises gratis.

LA GOUVERNANTE. — Et quand même tout est prospère avec elle. Vous n'avez jamais été si riche qu'aujourd'hui.

M. BECK. — On ne fait que dépenser avec elle. J'ai des frais par-dessus la tête. Et c'est votre faute. Vous l'avez élevée avec des contes et du clair de lune.

LA GOUVERNANTE. — Je l'ai élevée, comme sa défunte mère a dit de le faire, à son lit de mort.

M. BECK. — D'ailleurs il faut que je lui parle à elle-même. Il faut que ça finisse, et qu'elle n'essaye plus de m'entortiller, la coquine.

LA GOUVERNANTE. — La voici.

(Ovidia, en robe claire; et une natte dans le dos, entre par la droite. Elle tient une hirondelle morte dans sa main, et est tout émue. M. Beck examine malgré lui ses mains et son costume.)

OVIDIA. — Oh, non! c'est trop vilain.

LA GOUVERNANTE. — Qu'est-ce que c'est, mon enfant?

OVIDIA. — Bonjour, père. Ne m'as-tu pas promis qu'on ne tirerait plus les bêtes dans tes propriétés?

M. BECK, *vivement.* — On a tué un eider!

OVIDIA. — Non, une hirondelle.

M. BECK. — Pfut! Une hirondelle.

OVIDIA. — Voilà plusieurs étés que le couple a fait son nid au-dessus de ma fenêtre, tu peux penser si, de mon lit, je les ai entendus gazouiller entre eux. Et maintenant! La femelle est tuée, et le mâle est perché dans le sorbier, et c'est affreux d'entendre comme il se plaint. Regarde-moi ça! Écoute, père... Il ne doit être permis à personne de tirer un coup de fusil sur notre propriété. Il faut que tu veilles à cela.

LA GOUVERNANTE. — Mon Dieu, bien sûr.

M. BECK. — Ovidia... il faut que je te parle.

LA GOUVERNANTE. — Elle pourrait bien prendre son déjeuner maintenant.

M. BECK. — Avant toute chose je veux lui parler.

LA GOUVERNANTE, *vivement.* — Est-ce que l'enfant ne pourra plus manger?

M. BECK, *vivement.* — Est-ce qu'un père ne pourra plus parler avec sa fille?

OVIDIA, *pose l'oiseau sur une table, et, souriante, prend son père par le cou.* — Comment te sens-tu, père?

M. BECK. — Mal, je suis un homme très malheureux. Mais il faut que je te parle.

OVIDIA. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

M. BECK, *toussote pour rassembler ses idées, et se mouche bruyamment.* — Hm... tu dors bien tard.

OVIDIA. — Les aigles ne m'ont pas réveillée plus tôt.

M. BECK. — Ce sont les aigles qui décident quand la princesse doit se lever?

OVIDIA. — Oui, voilà bien des années qu'ils m'ont réveillée à heure fixe. Mais quand j'ai été au bal, ils comprennent que ce n'est pas la peine.

M. BECK. — Je propose de faire disparaître ce joujou.

OVIDIA. — Non, par exemple! Est-ce qu'on leur prendra aussi la vie, à mes deux frères?

M. BECK. — Ça coûte, de les nourrir. Et ils ne pondent même pas.

OVIDIA. — Si tu fais disparaître tout ce qui ne pond pas, qu'est-ce que nous allons devenir, mademoiselle Martensen et moi!

LA GOUVERNANTE. — Mon Dieu, bien sûr.

OVIDIA. — Tu ne sais peut-être pas que « Prince » et « Mahomet », tous les deux, ont été des hommes autrefois?

M. BECK. — Quoi? Ces deux aigles de mer ont été des hommes?

OVIDIA. — Oui, et toi et moi avons été des oiseaux dans des temps anciens. Tu as dû être un gros goeland gris, et tu es mort d'un hareng qui t'est resté dans la gorge, et moi... je me rappelle bien que j'étais moineau, et le chat m'a attrapée. Voilà comme va le monde.

M. BECK. — Oui, voilà ce que c'est que d'avoir de la mémoire.

OVIDIA. — Pour les aigles, ce qu'on raconte, c'est qu'ils sont nés princes, à l'époque où l'orage et la mer étaient encore assez jeunes pour avoir des enfants. Mais dans ce temps-là, la lune était une vieille femme de sacristain, qui tomba amoureuse des deux princes, mais comme ils ne voulaient pas l'embrasser, elle fut naturellement furieuse, et les fourra dans deux œufs d'aigles. Voilà l'histoire. Et souvent, lorsque je nage en mer, j'entends les cris de leurs parents, et les aigles prennent leur essor, et ils répondent : «Hé, hé, nous voici, nous sommes au service d'une princesse! » Voilà comme ils sont envers moi, aussi je veux qu'ils me suivent jusqu'à ma mort dans cent cinquante ans. Alors je monterai sur le dos de l'un d'eux, et m'envolerai jusqu'au pays des Sylphes.

M. BECK. — Sylphes... qu'est-ce que c'est encore que cette bêtise-là?

OVIDIA. — Tu ne sais pas non plus! Le pays des Sylphes, c'est bien loin au delà des nuages rouges à l'ouest, où se réunissent tous les garçons qui ne sont pas mariés, après la mort. Et quand je tomberai au milieu d'eux, je te prie de croire...

M. BECK. — Ovidia, il faut que je te parle sérieusement.

OVIDIA. — Mais, sais-tu? la petite fille qui s'est noyée dans la baie, l'an dernier, elle se tenait sur la mer et elle chantait encore, cette nuit.

M. BECK. — Assieds-toi là.

(Elle s'assied. Il prend place à une certaine distance. Silence.)

OVIDIA. — Veux-tu savoir avec qui j'ai dansé cette nuit?

M. BECK. — Non, c'est d'une tout autre danse qu'il s'agit. Dis-moi, aimes-tu un peu ton père?

OVIDIA, *éclate de rire.*

M. BECK. — Oui, tu ris. Et tu ne veux pas encore me mettre au tombeau?

OVIDIA. — Voyons, père.

LA GOUVERNANTE. — Oh! Seigneur!

M. BECK, *se tourne brusquement vers la gouvernante.* — Ovidia... Veux-tu prier celle-là d'être assez aimable pour sortir un instant.

OVIDIA. — Pourquoi moi?

M. BECK. — Parce que si je le dis, elle restera par défi.

LA GOUVERNANTE, *joint les mains.* — Ha, voilà qu'il recommence *(Elle se sauve par la droite).*

M. BECK. — Et tu es ainsi avec toute cette canaille. C'est à toi qu'elles obéissent.

OVIDIA. — Canaille?

M. BECK. — Les gredines, oui!

OVIDIA. — Je ne connais chez nous rien d'autres que de braves gens, tout à fait charmants.

M. BECK. — Merci bien, quand on les gâte et les cajole... comme tu fais.

OVIDIA, *caressante.* — Ce n'est pas bien étonnant; s'ils sont autrement lorsqu'on les gronde et les querelle constamment... comme tu fais.

M. BECK. — Hein! Tu crois peut-être que tu les connais mieux que moi, toi?

OVIDIA. — Tu les connais du mauvais côté, père.

M. BECK. — Parbleu. Eh bien, et toi... de quel côté est-ce que tu les connais?

OVIDIA. — Du côté du soleil.

M. BECK. — Est-ce pour cela qu'elles tournent toujours vers moi le mauvais côté?

OVIDIA. — Non, c'est parce que tu es toujours d'humeur désagréable avec elles. Et c'est dommage. Car elles ne peuvent pas savoir, ainsi, qu'il y a un côté du soleil chez toi aussi.

M. BECK. — Elles me volent et elles m'espionnent de toutes les façons.

OVIDIA. — Il me semble qu'elles travaillent pour toi du matin au soir.

M. BECK. — Elles m'enlèvent l'appétit et le sommeil. Ce n'est pas étonnant si je suis bientôt rendu.

OVIDIA. — A moi elles donnent appétit et sommeil.

M. BECK. — Nos gens?

OVIDIA *fait signe que oui.*

M. BECK. — Elles te donnent appétit et sommeil?

OVIDIA. — Il ne tient qu'à toi d'en obtenir autant.

M. BECK. — Grand bien me fasse!

OVIDIA. — Car c'est étonnant comme on dort et comme on mange, vois-tu, quand on s'est occupé de savoir comment les autres mangent et dorment. Tu devrais essayer de ce remède-là, père. Ça ferait peut-être du bien à ta goutte.

M. BECK. — Ce serait une médecine coûteuse.

OVIDIA. — Sans compter combien il est facile de s'en aller au bal, quand on sait qu'il n'y en a pas d'autres qui restent chez eux affamés. C'est la meilleure musique de danse que je sache.

M. BECK. — Voilà une musique qui m'aura bientôt ruiné.

OVIDIA. — Est-ce que ce n'est pas les gens qui t'ont enrichi? Est-ce que beaucoup d'entre eux n'ont pas risqué leur vie, lorsqu'ils s'en allaient en mer pour te gagner de l'argent? Et quand tu manges du poulet, tu pourrais bien permettre que les gens aient au moins de la viande grillée.

M. BECK. — Les gens, les gens, les gens! On dirait que tu dois aux gens à peu près tout.

OVIDIA. — Mais oui.

M. BECK. — Hein? C'est eux, peut-être, qui ont surtout pris soin de toi?

OVIDIA. — Mais oui.

M. BECK. — C'est eux qui t'ont élevée?

OVIDIA. — Principalement.

M. BECK. — Et qui ont payé des voyages, et l'école, et toutes sortes de dépenses pour toi?

OVIDIA. — Au fond, oui.

M. BECK. — Vraiment! Et lorsque certains imbéciles disent que tu es une fille bien élevée et... jolie, c'est encore les gens qui ont fait ça?

OVIDIA *fait signe que oui.*

M. BECK *s'essuie le front.* — Non, ceci devient vraiment prodigieux.

OVIDIA. — Au bal, cette nuit, un cavalier demandait à une de mes amies qui l'avait rendue si jolie. Les gens, dit-elle. Ils m'ont toujours si aimablement souri.

M. BECK. — Qui était-ce?

OVIDIA. — Je ne le dirai pas.

M. BECK. — Bon, je crois savoir qui était cette demoiselle. Et les gens t'ont donc souri aussi de cette manière, puisque tu es devenue ce que tu es.

OVIDIA. — Oh oui, pour qui a grandi sans mère, il est bien important que les gens sourient.

M. BECK. — Et alors, il est tout à fait inutile d'avoir un père.

OVIDIA. — Non pas, quand il est comme toi. Car alors il n'y a rien de tel que de lui sauter au cou, quand on a du chagrin.

M. BECK, *la regarde un instant, puis se lève.* — Friponne! Tu ne fais que te moquer de moi. *(Il fait quelques pas vers la porte, puis se retourne.)* Mais il faut que tu prennes garde, dans ces bals.

OVIDIA. — A qui?

M. BECK. — A... hm... aux chasseurs.

OVIDIA. — Ah bah!

M. BECK. — Oui, ces lévriers toujours en quête de quelque oiseau d'or. Ils ne savent peut-être pas que je suis pauvre.

OVIDIA. — Non, il n'y en a certainement pas beaucoup qui savent cela.

M. BECK *se gratte au coin de la bouche, puis se rapproche.* — Écoute, Ovidia... écoute-moi un peu...

OVIDIA. — Eh bien?

M. BECK. — N'y a-t-il personne qui ait dansé surtout avec toi, ces derniers temps?

OVIDIA. — Si-i.

M. BECK. — Hein? qu'est-ce.

OVIDIA. — Il y en a surtout trois ou quatre.

M. BECK. — Ah... bien. Mais je voulais dire, n'y a-t-il aucun d'entre eux qui... hum!... qui ait causé avec toi en tête à tête?

OVIDIA. — Si, malheureusement.

M. BECK. — Hein? et que disait-il?

OVIDIA. — Lui... il parlait de la pluie et du beau temps.

M. BECK. — De... de la pluie... on n'a pas idée de ça.

OVIDIA. — Mais cette nuit, il y a eu un lieutenant, qui m'a entraînée dans un endroit écarté.

M. BECK. — Écarté... ou ça?

OVIDIA. — Un pavillon dans le jardin.

M. BECK. — Il était écarté, ce pavillon?

OVIDIA. — Tout à fait. Il n'y avait personne dans le voisinage.

M. BECK, *piétinant d'inquiétude.* — Et comment ça s'est-il passé?

OVIDIA. — Très mal malheureusement.

M. BECK. — Hein... comment!

OVIDIA, *soupire.* — Oui, je le regrette aussi maintenant.

M. BECK, *tremblant.* — Tu as assez de confiance en moi, Ovidia, pour me raconter la chose.

OVIDIA. — Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

M. BECK. — Que dit-il?

OVIDIA, *au bout d'un instant.* — Il ne dit rien.

M. BECK. — Mais que... qu'a-t-il fait alors?

OVIDIA. — Il m'a regardée fixement.

M. BECK. — Vraiment... Et puis?...

OVIDIA. — Et puis, il a soufflé...

M. BECK, *un doigt derrière l'oreille.* — Hein? Que faisait-il, dis-tu?

OVIDIA. — Il soufflait. Oh Dieu! comme il soufflait.

M. BECK. — Et vous n'avez pas fait autre chose dans le pavillon que de vous regarder et souffler?

OVIDIA. — Si, quand j'ai pensé que ça avait assez duré, je me suis sauvée en courant.

M. BECK, *le regard à terre, hochant la tête.* — Je dois avouer que nous avons une singulière jeunesse à notre époque. Entraîner une jeune fille dans un pavillon écarté... et rester là à souffler.

LA GOUVERNANTE *entre par la droite.* — Est-ce que je peux me montrer?

M. BECK. — Bon, la voilà encore! Qu'est-ce qu'il y a?

LA GOUVERNANTE. — Des étrangers qui arrivent.

M. BECK. — Qui?

LA GOUVERNANTE. — Je ne sais pas, moi!

M. BECK. — Vous pouvez dire, tout de même, s'ils ressemblent à l'empereur de Russie ou à des assassins.

LA GOUVERNANTE. — Ils avaient l'air de gens comme il faut.

M. BECK. — Non, elle est impossible.

LA GOUVERNANTE. — C'est bien, je vais disparaître.

M. BECK. — Moi aussi. Car ces étrangers veulent sans doute me trouver.

LA GOUVERNANTE. — Alors je reste.

M. BECK. — Je m'en doutais. *(Près de la porte, il se retourne soudain.)* Non, mais, c'est vrai... Ovidia... Coquine... Serpent!

OVIDIA. — Voyons, père.

M. BECK, *la menace du doigt.* — Ne m'as-tu pas encore entortillée avec tes paroles, si bien que nous n'avons fait que badiner. Non, a-t-on jamais vu... Mais attends un peu!... *(Il sort.)*

LA GOUVERNANTE. — Oh Seigneur!

OVIDIA. — Dis-moi qui sont les étrangers.

LA GOUVERNANTE, *curieuse.* — Tu attends quelqu'un, peut-être?

OVIDIA. — Non, mais...

LA GOUVERNANTE. — C'est que c'est une visite bien extraordinaire. Si c'était un prétendant.

OVIDIA. — Es-tu folle! D'ailleurs... ça ne peut pas être lui, en tout cas.

LA GOUVERNANTE. — Lui? quel lui?

OVIDIA. — Le prince de la mer. *(Elle rit.)*

LA GOUVERNANTE, *joignant les mains.* — Est-ce que tu espères un vrai prince!

OVIDIA. — Oh, tu comprends bien que je me l'imagine seulement. Mais je le vois s'avancer ici sur un grand navire tout pavoisé, et avec musique à bord.

LA GOUVERNANTE. — Jamais il n'en viendra de pareil, enfant.

OVIDIA. — Qu'en sais-tu?

LA GOUVERNANTE. — Moi aussi je l'ai attendu autrefois.

OVIDIA. — Et c'est pourquoi tu dis non à tous les autres.

LA GOUVERNANTE. — C'est pourquoi tu me vois comme je suis aujourd'hui.

OVIDIA *la prend par la taille.* — Sais-tu, cette nuit, nous étions en

barque, pour aller vers quelque îlot et y faire un feu de joie, et voilà qu'en route mon chapeau s'envole et tombe à la mer... et trois cavaliers se sont jetés à l'eau pour le repêcher.

LA GOUVERNANTE. — C'était fort galant.

OVIDIA. — Tu ne sais pas quelle idée m'a passée par la tête?

LA GOUVERNANTE. — Tu les as remerciés naturellement.

OVIDIA. — Non, en avant la musique!... et je leur ai donné à tous les trois... un baiser. Est-ce que c'était mal?

LA GOUVERNANTE. — Si l'on peut ainsi faire plaisir à quelqu'un... De mon temps, j'ai été trop prude... mais qu'est-ce que je dis là! Il faut, bien entendu, que tu prennes garde, enfant!

(On frappe.)

OVIDIA, *sursaute.* — Quoi! Il y a donc vraiment des étrangers. Et moi qui... *(Elle examine.)* Bah!... cela peut passer à peu près! Comment ma coiffure va-t-elle?

LA GOUVERNANTE. — Bien, enfant... *(Élevant la voix.)* Entrez!

LE CAPITAINE OLSEN, *vieillard barbu, montre sa tête dans la dernière porte à gauche.* — Pardon...

OVIDIA. — Hé, c'est vous, capitaine Olsen.

LE CAPITAINE OLSEN. — Ce n'est sans doute pas le moment de causer avec mademoiselle?

OVIDIA. — Mais si, bien sûr. Quoi de nouveau? Avez-vous encore pris des noyés en pêchant les harengs à la seine?

LE CAPITAINE OLSEN. — A dire vrai, mademoiselle, ça va aussi mal que ça peut aller.

OVIDIA. — Vous êtes malade?

LE CAPITAINE OLSEN. — Non, je suis mis à pied. Renvoyé après l'avoir servi pendant trente ans.

OVIDIA. — Et pourquoi cela?

LE CAPITAINE OLSEN. — Il s'est fourré dans la tête, — là — l'idée bizarre que je l'ai volé.

(On entend au dehors des sabots de chevaux.)

OVIDIA, *à la gouvernante.* — Qu'est-ce que c'est! Des cavaliers!

LA GOUVERNANTE. — Oui, ce sont les étrangers. Je croyais que tu savais...

OVIDIA. — Des officiers?

LA GOUVERNANTE. — Toute une troupe. Des fous, qui chantaient et portaient des fleurs devant eux, à la selle. Ils se sont arrêtés un moment en bas du chemin pour adresser de grands saluts à un poteau.

OVIDIA. — Quelle drôle d'idée... *(Elle va vers la fenêtre, et recule.)* Ah, vraiment!... Venez, capitaine Olsen... *(Elle le prend par la main et lui fait traverser la pièce pour le mener à la porte de droite.)*

LE CAPITAINE OLSEN. — Non, mais... non, mais... *(Ils sortent tous deux.)*

LA GOUVERNANTE. — Mais ne t'en va pas, enfant! Tu ne vas pas me laisser seule avec ces fous. Oh, Seigneur Jésus... les voilà!

(On frappe. Quatre jeunes officiers, les capitaines Brandt,

Roed, et deux lieutenants, entrent par la droite. Ils ont chacun un bouquet de fleurs et sont fort animés. La gouvernante leur fait une révérence guindée.)

LE CAPITAINE BRANDT, *roux, des moustaches.* — Veuillez nous excuser, madame, et pardonner à de jeunes brigands qui envahissent cette maison avec un tel sans gêne. Mais nous avons dansé avec mademoiselle Ovidia au bal, cette nuit, et avant de quitter ce pays, nous demandons la permission de lui présenter nos hommages.

LA GOUVERNANTE, *nouvelle révérence.* — Je ne suis pas madame. Mais je vais prévenir mademoiselle. *(Elle va vers la droite, se retourne, regardant les fleurs et les jeunes gens, et soupire tristement.)* Oh, mon Dieu! *(Elle sort par la droite.)*

LE CAPITAINE ROED, *barbe noire en pointe.* — Écoute, Brandt,... tu m'inquiètes un peu. Pourvu que nous n'allions pas trop loin.

LE CAPITAINE BRANDT. — Je veux parler à la demoiselle, ce jeune lys, cette gracieuse fée de clair de lune... je veux lui parler un peu de toi.

LE CAPITAINE ROED. — Non, a-t-on idée de ça? Hé oui, voilà ce que je...

LE CAPITAINE BRANDT. — Je n'oublierai pas que tu possèdes un vaste domaine et que tu apprivoises des ours, qu'un jour tu rosses tes domestiques jusqu'au sang, pour les couvrir d'or le lendemain..., que tu poursuis ton voisin en justice parce qu'il ronfle, et que tu as fait cadeau d'une brouette à la femme de ton pasteur, lorsqu'elle était sur le point d'accoucher.

LE CAPITAINE ROED. — Eh bien, je jure par mes éperons que, moi aussi, je raconterai qui tu es. Je n'oublierai pas que trois femmes se sont jetées à l'eau à cause de toi, que deux se sont pendues, et que tu as toi-même tordu le cou à une autre.

LE CAPITAINE BRANDT. — Parfait, parfait! (*Il lit.*) Raconte cela, mon crédit en sera augmenté auprès de ... de notre fée!

LE CAPITAINE ROED. — Je crois, Dieu me pardonne, que tu nous amènes ici pour faire ta demande en mariage.

LE CAPITAINE BRANDT. — Du calme... voici le soleil.

(*Ovidia arrive par la droite, elle sourit avec confusion et s'arrête à la porte. Les officiers saluent.*)

LE CAPITAINE BRANDT. — Bonjour mademoiselle, nous voici encore devant vous. Lorsque le bruit se répandit que vous vous étiez éclipsée du bal, rien ne marcha plus, bien entendu, et nous partîmes pour aller nous coucher, le deuil au cœur. Mais pensez-vous que nous avons pu dormir? Non, nous nous sommes levés, nous sommes sortis des tentes, et nous avons pris à témoin le soleil levant que nous buvions un verre en votre honneur. Enfin nous résolûmes de monter en selle pour vous saluer et vous dire un dernier adieu. Pardonnez-nous! Car, voyez-vous, ... nous allons faire campagne en service étranger, nous partons et Dieu sait quand nous reverrons les femmes de notre patrie. Mais qui est-ce, croyez-vous, qui excitera notre courage? De

qui espérons-nous recevoir notre récompense? Pensez-vous que ce soit des femmes des Balkans? Qu'est-ce qui fait la richesse de notre pays si pauvre, sinon ses belles filles? Et si, en prenant congé, nous vous remettons ces pauvres fleurs, c'est un hommage rendu sur un autel sacré au pays et à l'amour... et nulle déesse n'est, mieux que vous, digne de le recevoir. Soyez assurée que votre souvenir nous accompagnera comme une suave musique. Soyez remerciée d'avoir dansé avec nous, de nous avoir souri, d'avoir resplendi sur nous, soyez remerciée parce que vous êtes. Vive la beauté!

(Il jette son bouquet aux pieds d'Ovidia. Les trois autres en font autant, et répètent ensemble : Vive la beauté! Ovidia veut ramasser les bouquets, mais l'émotion l'en empêche, bien qu'elle essaye de rire.)

LE CAPITAINE ROED. — Mademoiselle Ovidia...

LE CAPITAINE BRANDT. — Non, attends, mon garçon! Écoutez, mademoiselle ... j'ai encore un petit mot ... non, restez-là, laissez les fleurs par terre... là, très bien. Mon Dieu, quel joli tableau! Et maintenant, j'ai une prière à vous adresser : Voulez-vous rendre à notre camarade que voici... (*Il désigne le capitaine Roed.*) lui rendre sa raison?

OVIDIA. — Comment?

LE CAPITAINE ROED. — A-t-on jamais vu ... Ne l'écoutez pas, mademoiselle, mais voulez-vous me permettre...

LE CAPITAINE BRANDT. — Du calme, mon garçon... Voyez-vous, mademoiselle, il est notre meilleur ami, et de plus il a devant lui un bel avenir. Aussi est-ce dommage de le voir se perdre...

LE CAPITAINE ROED. — Comment... moi!

LE CAPITAINE BRANDT. — Et vous ne voudrez pas être la cause d'un tel malheur, mademoiselle.

OVIDIA. — Moi! Et comment...

LE CAPITAINE BRANDT. — Voici. Il devait venir avec nous par le monde et faire la guerre aux Turcs, mais depuis qu'il vous a vue, il est devenu tout drôle. Au lieu de causer avec nous chevaux, armes, tactique, stratégie et règlements..., dont il était jusqu'ici un vrai répertoire..., il va se promener au hasard, déclamant des vers et chantant le clair de lune et les tourterelles. Il a essayé d'apprendre à son cheval à danser... comme vous ... et dans son sommeil il parle de dents nacrées et de cheveux couleur de soleil. Bref, j'ai peur qu'il n'ait une lacune par là, (*désignant son front*) car il va, dans son extravagance, jusqu'à vouloir renoncer à la guerre, et rester chez lui à balayer le parquet et faire la vaisselle pour sa famille. Venez à notre secours, mademoiselle, et rendez-lui la raison.

LE CAPITAINE ROED *serre les poingts, et dit à voix basse.* — Si tu veux ne pas avoir à regretter ceci...

OVIDIA. — Mais, messieurs... qu'est-ce que je peux...

LE CAPITAINE BRANDT. — Refusez-lui votre main, mademoiselle. C'est le seul moyen de lui rendre la raison.

OVIDIA. — Mais le capitaine Roed ne m'a nullement demandée en mariage.

LE CAPITAINE BRANDT. — Eh bien, dépêche-toi de faire ta demande, mon garçon. Faut-il que nous sortions, pendant ce temps-là, peut-être? Mais, pour l'amour de Dieu, mademoiselle, éconduisez-le carrément.

OVIDIA *ramasse les bouquets et les range, aidée des deux lieutenants.* — Messieurs, vous n'avez pas besoin de sortir. Je comprend bien que tout cela n'est qu'une plaisanterie, et je vous remercie d'avoir voulu m'amuser de si grand matin. Permettez-moi de vous souhaiter à tous un heureux voyage. Lorsque des héros tels que vous s'en vont en guerre, je dois vraiment me réjouir de n'être pas une ville.

LE CAPITAINE BRANDT. — Comment? De n'être pas une ville?

OVIDIA. — Oui, car alors je serais prise d'assaut.

LE CAPITAINE BRANDT. — Je vous croyais, mademoiselle, si bien fortifiée.

OVIDIA. — Cela dépend contre quelles armes. Les fleurs et les compliments sont une dangereuse artillerie.

LE CAPITAINE ROED. — Un mot, mademoiselle...

LE CAPITAINE BRANDT. — Non, arrête... tu ne comprends donc pas que notre demande a déjà été refusée?

OVIDIA. — Notre? Vous n'aviez pas l'intention de me l'adresser tous?

LE CAPITAINE BRANDT. — A vrai dire... mais avec celui-là (*il désigne le capitaine Roed*), il est difficile de l'emporter, que ce soit à la course ou en amour.

OVIDIA. — En ce cas, messieurs, je différerai la réponse jusqu'à votre retour. Et alors, je choisirai celui qui aura reçu le plus de blessures.

LE CAPITAINE ROED. — Quoi?... Le plus de blessures?

OVIDIA. — Oui, car celui qui est le plus troublé par l'amour est celui qui pense le moins à éviter la balle qui vient.

(*M. Beck se montre à la porte au premier plan à gauche, sans être vu.*)

LE CAPITAINE BRANDT. — Il paraît que mademoiselle a une médiocre opinion de notre courage.

OVIDIA. — Au contraire, mais, je vous en prie... ne réduisez pas en cendres trop de capitales, et laissez encore quelques rois sur le trône. Ces vieux sultans et ces vieux empereurs, ils ne se doutent pas, les pauvres, combien est brève toute la splendeur de la terre, tant que des hommes peuvent, comme vous, brandir une Durandal. Écoutez, voulez-vous venir ici danser ce soir?

LES QUATRE OFFICIERS. — Ici? Danser?

OVIDIA. — Oui, et manger des tartines de beurre. C'est tout ce que vous aurez.

LE CAPITAINE BRANDT. — Nous serons ravis de danser avec la plus charmante des femmes.

OVIDIA. — Et je serai ravie de manger des tartines de beurre avec des conquérants. Voici mon père. (*Elle présente.*) Ce sont quelques-uns des guerriers qui sont en manœuvres dans la région... le capitaine Brandt, maître à danser, le capitaine Roed, mécène, les lieutenants Bull et Hagen, qui tous deux se distinguent par leurs beaux saluts et leur mutisme.

M. BECK (*salue très froidement*). — Enchanté. Extrêmement enchanté. Vous avez eu beau temps pour venir, messieurs.

LE CAPITAINE BRANDT. — Comme c'est joliment situé, ici. Vous n'auriez pas besoin d'un Cendrillon qui porterait le bois et l'eau pour la princesse...?

M. BECK *riant d'un rire forcé.* — Très spirituellement dit! Très spirituel!

(*Les hommes se retirent vers le fond, sauf le capitaine Roed, qui s'approche d'Ovidia au premier plan à droite.*)

LE CAPITAINE ROED. — Excusez-moi, mademoiselle. Mais je ne suis pour rien là-dedans.

OVIDIA. — C'est dommage pour vous, car c'était amusant.

LE CAPITAINE ROED. — J'avais espéré pouvoir vous parler en tête à tête.

OVIDIA. — Il me semble que vous m'avez parlé en tête à tête cette nuit.

LE CAPITAINE ROED. — Et en toute sincérité.

OVIDIA, *d'un ton de prière.* — Chut... n'en parlons plus maintenant. Vous m'entendez!

LE CAPITAINE ROED. — Dites au moins que vous voulez vous donner le temps de la réflexion. Un an, deux ans, dix... si vous voulez.

OVIDIA. — Merci bien... je serais tout le temps à compter sur mes boutons, et je laisserais tomber les tasses par terre, parce que j'aurais des nombres dans la tête. (*Élevant la voix*) Eh bien, messieurs, mon père et moi nous espérons vous voir à neuf heures ce soir pour la danse des adieux.

M. BECK *essaye de dissimuler sa surprise.* — Comment? Ah oui... bien entendu. Ce soir, à neuf heures.

LES OFFICIERS. — Merci.

LE CAPITAINE BRANDT. — A ce soir!

M. BECK. — Ne puis-je pas vous offrir un verre de vin?

LE CAPITAINE BRANDT. — Merci, monsieur, nous n'en avons pas besoin pour nous mettre en train. Au revoir, au revoir! (*Les officiers saluent et sortent. M. Beck les accompagne. Ovidia marche de long en large et sourit.*)

M. BECK *rentre.* — Ovidia... qu'est-ce que cela veut dire?

OVIDIA. — Les chasseurs, père.

M. BECK. — Les chasseurs... ah oui, ils avaient bien l'air d'avoir flairé quelque chose.

OVIDIA. — Et le malheur est que j'ai été touchée.

M. BECK, *saisi.* — Quoi? Qu'est-ce que tu dis, enfant?

OVIDIA. — Il fallait bien que ça arrive, vois-tu.

M. BECK. — Voyons, tu n'as pas...

OVIDIA *soupire.* — Si.

M. BECK *se passe la main sur le front.* — Le gredin aurait bien pu au moins s'adresser d'abord à moi.

OVIDIA. — Ça ne se fait plus, père.

M. BECK. — Lequel est-ce?

OVIDIA. — Le plus joli.

M. BECK *s'assied lourdement.* — Et puis, que ce soit l'un ou l'autre, le résultat est toujours que je vais rester ici tout seul.

OVIDIA. — Oui, mais alors enfin tu seras riche, père. Et les gens te respecteront et t'obéiront.

M. BECK. — Hé, le diable emporte la richesse et l'obéissance! Qu'est-ce que je pourrai bien faire, pauvre vieux perclus de rhumatismes... qui ne suis bon qu'à fourrer mon nez partout, à être de mauvaise humeur, et crier après tout le monde? Et encore il faudra que je reste seul ici... avec la sorcière qui est là à côté.

OVIDIA. — D'ailleurs, il pourrait se faire que je reste chez toi tout de même.

M. BECK, *sa figure s'éclaire.* — Quoi? Que dis-tu?

OVIDIA. — Mais à une condition.

M. BECK. — Condition! Tu vas, tu décides de tout à ton idée.

OVIDIA. — Eh bien... je veux décider que le capitaine Olsen conservera sa place.

M. BECK. — Il m'a volé.

OVIDIA. — Et de plus, que tu déboucheras le champagne, ce soir, quand nous aurons un peu dansé.

M. BECK, *au bout d'un moment, avec un soupir.* — Oui, un père peut faire bien des choses pour préserver sa fille unique contre ces... chiens de chasse. Mais alors tu n'es pas tellement atteinte que tu ne puisses rompre dès aujourd'hui?

OVIDIA. — C'est pénible, évidemment, mais une fille peut faire bien des choses pour son père unique tout perclus de rhumatismes.

M. BECK. — Du champagne... soit... pour les officiers.

OVIDIA. — Non pour tout le monde.

M. BECK. — Pour les gens aussi?

OVIDIA. — Oui, pour tout le monde.

M. BECK *se lève, s'essuie le front.* — Que Dieu me vienne en aide. Et l'on dira encore... que je ne vais pas bientôt être un homme ruiné. (*Il sort à pas pesants.*)

OVIDIA, *debout, sourit. Elle étend les bras vers la gouvernante, qui entre par la droite.* — Ah, Dieu, comme tout est amusant! Et comme j'ai faim!

JOHAN BOJER

(*A suivre.*)

MES SOUVENIRS DE RUSSIE[1]

(1916-1919)

XXVI

Le 5/18 mai, jour de la Sainte-Irène, notre fille reçut de Wladimir un télégramme de félicitations pour sa fête. Dans cette dépêche, il annonçait qu'on les transférait d'Ekatérinbourg à Alapaévsk, petit endroit de l'Oural, connu pour ses mines et ses fabriques. Nous attendîmes avec angoisse une lettre avec des détails et cette lettre calma nos craintes. On les avait tous réunis dans l'école de l'endroit et ils avaient même un petit jardin à cultiver. On y amena aussi la grande-duchesse Élisabeth Fédorovna, veuve du grand-duc Serge, assassiné en 1905 par Savinkoff et Kaliaeff et qui, depuis la mort de son mari, avait pris le voile sans prononcer de vœux. C'était une sainte et elle sera certainement béatifiée un jour comme sainte Élisabeth. Elle vint aussi à Ekaterinbourg d'abord, puis à Alapaévsk, accompagnée de deux nonnes.

La grande-duchesse Élisabeth avait continué à travailler dans son couvent des saintes Marthe-Marie à Moscou, durant toute la révolution. Elle eut maints déboires avec les bolcheviks qui s'acharnent tout particulièrement contre tout ce qui est pieux et sacré, mais néanmoins son calme et son courage eurent toujours le dessus. Quand, au printemps

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin, 1er juillet et 15 août.

de 1918, les Allemands envoyèrent le comte de Mirbach comme ambassadeur auprès des Soviets, ce qui était une indignité de la part de l'empereur Guillaume, les Allemands crurent que la grande-duchesse Élisabeth, comme grande-duchesse de Hesse-Darmstadt par sa naissance, serait pour eux une alliée. Le comte de Mirbach lui fit une visite, mais elle refusa avec indignation de le recevoir. Dès cet instant son sort était décidé. Mirbach, tout-puissant auprès de Lénine, exigea son renvoi et la grande-duchesse Élisabeth prit aussi le chemin de l'exil. On dit, mais je n'ai pu vérifier ce fait, qu'elle aurait eu à Ekaterinbourg une entrevue avec sa Sœur et son Beau-Frère. Triste et navrant revoir!

C'est aussi sur la demande du comte de Mirbach que la Famille Impériale fut transférée de Tobolsk à Ekaterinbourg. Les Allemands, ne faisant aucun cas de la signature des juifs bolchevistes, tenaient à ce que l'Empereur signât de sa main, le honteux traité de Brest-Litovsk. L'Empereur tant calomnié préféra une mort affreuse à une défaillance vis-à-vis des Alliés. Quel exemple pour ceux qui parlent, offrent à déjeuner et serrent avec effusion les mains des abominables régicides...

Une fois à Alapaévsk la grande-duchesse Élisabeth y fut installée dans la même école que les autres. On lui donna une chambre qu'elle partagea avec ses deux nonnes. La princesse Jean eut une chambre avec son mari; les deux frères, les princes Constantin et Igor en eurent une autre, tandis que le grand-duc Serge Michaïlovitch désira avoir Wladimir avec lui. Il était bon et paternel pour notre fils, qui nous écrivait :

Si vous saviez, mes chers parents, combien mon oncle Serge est méconnu de tous! Quelle belle âme, quelle intelligence, quelle mémoire, quelle culture! Si vous saviez combien il me vient en aide pour mon drame sur Lermontoff! Il me donne des indications sur les mœurs et les coutumes du Caucase, il me parle à cœur ouvert et je sais à présent que cet homme d'aspect froid et hautain est un tendre et qu'il a été toute sa vie profondément malheureux.

Nous continuions à vivre au jour le jour à Tzarskoïe dans

le cottage du grand-duc Boris. L'absence de Wladimir faisait un vide affreux et nous tâchions de nous consoler auprès des chères fillettes que les épreuves de la vie avaient subitement mûries. La grande-duchesse Marie, attendant ses couches, s'était installée dans une maison de campagne à Pavlovsk avec son mari et ses beaux-parents. N'ayant plus d'autos, nous avions trouvé à grand'peine une petite calèche, attelée d'un misérable cheval, qu'un de nos anciens garçons d'office conduisait. Cela permettait à mon mari de prendre l'air en dehors du jardin et nous allions souvent à Pavlovsk voir la grande-duchesse, le grand-duc dans sa voiture et moi et les petites à côté de lui sur nos bicyclettes qu'on n'avait pas encore réquisitionnées.

Vers le 25 juin le bruit se répandit, et les journaux bolchevistes le confirmèrent, que le grand-duc Michel Alexandrovitch, exilé à Perm, avait fui avec son aide de camp Johnsson et que c'était un coup monté par des monarchistes. Tout de suite l'espoir nous vint que l'Empereur, sa Famille et les autres, dont notre fils, parviendraient à s'échapper aussi. Le bruit que des troupes tchéco-slovaques s'approchaient de l'Oural nous remplissait d'espoir. Hélas ! ce n'était qu'un nouvel et abominable mensonge du soviet de Moscou.

A cette époque, fin juin, un fils naquit à la grande-duchesse Marie à Pavlovsk. La naissance de ce cher petit être [1] devait nous apporter à tous un dernier rayon de joie; depuis, nous n'eûmes plus que des larmes. Le jour de son baptême, le 5 /18 juillet, quand le grand-duc, son grand-père, le tint sur les fonts baptismaux, fut le jour de l'abominable torture des huit martyrs d'Alapaévsk et le lendemain de l'atroce assassinat du Tzar...

Ce jour-là, et ainsi pendant de longs mois, nous ne savions évidemment rien. Une lettre de Wladimir, arrivée la veille, nous avait cependant bien troublés et émus. On leur avait interdit la jouissance du jardin et, malgré la chaleur torride, on les avait confinés dans leurs chambres avec défense d'en sortir. On leur avait retiré tous leurs effets, jusqu'à leur linge, en ne leur laissant qu'un rechange. C'était miracle que Wladimir trouvât une occasion de nous décrire ses

1. L'enfant mourut en Roumanie une année après.

tourments. Au milieu de ces épreuves, nous nous disions qu'il fallait encore un peu de patience, que les troupes tchécoslovaques, conduites par le général anglais Knox, approchaient et les délivreraient aussitôt. L'idée que les juifs sanglants oseraient porter la main sur ces victimes innocentes ne nous est pas venue une seule fois.

XXVII

Le 6/19 juillet, une nouvelle foudroyante nous atterra et nous plongea dans une inexprimable douleur. Les journaux bolchevistes annonçaient de sang-froid que « Nicolas Romanoff, ayant fait une tentative pour s'enfuir, avait été tué par les gardes rouges qui le veillaient et que le soviet de Moscou approuvait cette mesure ». Pas un mot de l'Impératrice, ni des enfants : nous ne savions que croire. Pendant longtemps nous avons espéré que ce n'était qu'une manœuvre astucieuse des bolcheviks pour cacher au monde entier leur dépit d'une évasion possible de l'Empereur. L'agitation était immense, les églises de Tzarskoïe ne désemplissaient pas de monde; des femmes, des enfants priaient et pleuraient. On officiait des *Te Deum* et très peu de Panihidas (prières pour les morts). Hélas! tous vivaient de cet espoir que la Famille Impériale était sauvée, espoir dont quelques fanatiques acharnés se leurrent même encore aujourd'hui.

Le 8/21 juillet, en ouvrant le journal, je me suis trouvée mal, pour la première fois de la vie. La chambre tourna, tout devint sombre. Je m'affaissai dans le fauteuil où j'étais assise. J'étais seule dans la pièce et je ne sais combien de temps je suis restée ainsi, peut-être quelques instants. Quand je revins à moi, la tête lourde, les tempes moites, le cœur battant, je ramassai le journal qui m'était tombé des mains. Voici ce que j'y lus et qui m'avait donné cette forte commotion :

Ce 5/18 juillet les ex-princes Serge Michaïlovitch, Jean, Constantin, Igor Constantinovitchi et Paley, emprisonnés à Alapaévsk, ont réussi à l'aide de gens armés à s'évader de la maison qu'ils habitaient; il y a des tués et des blessés. J'ai

envoyé du monde à leur poursuite. Signé : *Commissaire Béloborodoff.*

Sauvé, sauvé, mon fils bien-aimé, mon enfant, mon bonheur était sauvé! Il était actuellement loin des monstres qui le torturaient! Il ira par la Sibérie au Japon, et de là en France où il attendra notre libération...

Chancelante, tremblante, me cramponnant aux murs, je montai chez mon mari et, sans un mot, je lui montrai le journal. Il le lut, fit un large signe de croix et dit : « Remercions Dieu pour sa grande miséricorde, notre cher Bodia est sauvé! Il faut à tout prix que nous-mêmes, nous sortions de cet enfer à présent. »

En sortant de chez le grand-duc, j'entrai dans ma chambre et m'agenouillai devant les icônes. Je pris l'évangile et l'ouvrant au hasard, j'y lus ces mots de l'évangéliste saint Luc (chapitre VII-XII) : « Et comme il approchait de la porte de la ville, voici, on emportait un mort, fils unique de sa mère qui était veuve. » Ces mots me glacèrent le cœur, mais les dernières paroles « le mort se leva sur son séant, commença à parler et Jésus le rendit à sa mère » inondèrent mon cœur d'une allégresse immense. Je me disais : Wladimir va passer pour mort, mais le Seigneur me le rendra un jour! Tout mon être exultait de bonheur...

Huit jours après, vers le 16/29 juillet, arriva le jeune petit Polonais, qui avait suivi Wladimir dans l'exil. On l'avait fait partir d'Alapaévsk, ainsi que l'une des nonnes de la grande-duchesse Elisabeth, trois jours avant l'assassinat. Il nous apportait une de ces magnifiques lettres dont Wladimir avait le secret. Notre fils nous racontait leurs souffrances, les humiliations qu'ils enduraient; mais sa foi profonde lui donnait du courage et de l'espoir. « Tout ce qui m'intéressait autrefois, écrivait-il, ces ballets éclatants, ces peintures décadentes, cette musique nouvelle — tout cela me paraît terne et sans saveur à présent. Je cherche la vérité, la vérité seule, la lumière et le bien... Soyez bons pour le gentil Kroukovsky, ajoutait-il, il m'a soigné jusqu'à la dernière minute avec un dévouement inlassable. On me sépare de lui et je ne puis même lui donner de l'argent, faites-le pour moi. » Le bon petit serviteur nous

raconta qu'au moment de prendre congé de son jeune maître, il lui remit en cachette toutes ses petites économies, quelques centaines de roubles, et que Wladimir l'en avait remercié avec des larmes dans les yeux. Là-dessus, Kroukovsky se mit à pleurer. Savait-il déjà le sort terrible que les bandits avaient fait subir à son maître, et avait-il eu pitié de nous en nous le cachant, ou bien pleurait-il d'émotion? Voilà ce que nous ne sûmes jamais, car, après l'avoir largement dédommagé pour son généreux geste, il nous parla d'aller en Pologne. Nous ne l'avons plus revu.

Le 20 juillet/2 août, la grande-duchesse Marie, son époux, son beau-père et son beau-frère quittèrent clandestinement Pavlovsk pour l'Ukraine, laissant le bébé aux soins de sa grand'mère la princesse Poutiatine. La persécution des officiers était devenue telle qu'à chaque instant les deux jeunes princes risquaient une arrestation. Ils vinrent prendre congé de nous et la grande-duchesse nous disait son espoir de retrouver Wladimir quelque part à l'étranger. Nos adieux furent empreints de tristesse. Pressentait-elle que plus jamais elle ne reverrait ce père admirable qui l'aimait tant et qu'elle aussi avait toujours adoré?

Huit jours plus tard, le 27 juillet/9 août, vers 10 heures du soir, nous étions assis dans le petit bureau du grand-duc Boris. Les fillettes dormaient. Tout à coup quelqu'un sonne et frappe en même temps. Devenus craintifs, nous demandâmes avant d'ouvrir : « Qui est là? — C'est moi, c'est Marianne », répondit la voix, et un instant après, installée auprès de nous, voilà ce que ma fille, dont le courage n'égalait que le dévouement, dit au grand-duc : « Cher oncle Paul, il faut que vous me suiviez tout de suite, ce n'est plus la plaisanterie de l'an dernier. Je viens vous trouver de la part du ministre de Danemark, M. de Scavenius. Je ne l'ai pas vu moi-même, c'est Pierre Dournovo qui m'envoie. Votre vie est réellement en grand danger. Les bandits ont décidé de supprimer tous les membres de la Famille Impériale. Il faut, cher Diadia-Palia (ainsi mes enfants du premier mariage appelaient le grand-duc), que vous preniez tout à l'heure le dernier train. Je dois vous mener à l'ambassade d'Autriche, qui est sous la protection du Danemark et où flotte le drapeau danois. Vous y resterez

caché durant trois jours, puis vous mettrez un uniforme de prisonnier autrichien et vous partirez pour Vienne avec le premier convoi... »

Le grand-duc la regarda avec ses bons yeux et dit : « Petite Marianne, laisse-moi t'embrasser pour tout ce que tu as fait, et voulu faire pour maman et pour moi ; mais tu diras aux amis qui t'envoient que j'aime mieux mourir plutôt que d'endosser, ne fût-ce que pour cinq minutes, un uniforme autrichien. Ta maman a jugé bon de déposer à l'ambassade d'Autriche, à l'abri du brigandage bolcheviste et sous la protection du drapeau danois, les débris de notre fortune. Tu sais que je trouve toujours que tout ce que ta mère fait est bien fait. Quant à mettre sur moi l'uniforme de l'ennemi — ça, jamais — il ne faut plus m'en parler. — Mais c'est votre vie que nous devons sauver », insistait Marianne les yeux remplis de larmes. Le grand-duc, au cœur si noble, resta inébranlable et Marianne reprit seule, découragée et désolée, le dernier train pour la ville.

XXVIII

De plus en plus fiévreusement nous recherchions les nouvelles qui venaient du nord de la Russie. Nous savions que les onze ambassades et légations alliées, qui étaient à Vologda depuis le 3 avril, avaient quitté cette ville le 11/24 juillet pour Arkhangelsk, malgré l'opposition des commissaires du Peuple, qui voulaient attirer à Moscou les représentants de l'Entente pour les garder comme otages. Ils arrivèrent à Arkhangelsk le 15/28 juillet et s'embarquèrent, non sans difficultés, pour Kandalatchka, au fond de la mer Blanche, sur la ligne de Mourmansk à Pétrozavodsk.

Quelques jours après, un bataillon français, appuyé par quelques navires anglais et français, occupait Arkhangelsk pour en faire la base d'un mouvement, qui avait pour but de reconstituer, avec l'aide des débris de l'ancienne armée russe, le front oriental contre les Allemands. Les missions diplomatiques alliées rentrèrent à Arkhangelsk le 7 août. Un ministère russe, à la tête duquel était un socialiste de droite, Tchaïkovsky, avait pris le pouvoir sous le nom de gouvernement du

Nord et s'était posé en ennemi des bolcheviks, devenus les alliés de l'Allemagne.

Les contingents français, russes, italiens, anglais et américains, qui furent envoyés à Arkhangelsk, relevaient du haut commandement britannique. Ils étaient annoncés pour le mois d'août, mais n'arrivèrent pour la plupart qu'à l'époque des pluies qui transforment le nord de la Russie en un immense marécage. Ces retards et la mollesse avec laquelle furent conduites les opérations militaires, ont donné l'impression que les Anglais n'avaient pas voulu vraiment aboutir à une action sérieuse contre les bolcheviks. Dès cette époque, de nombreux Russes ont considéré que le gouvernement britannique, loin de vouloir mettre fin à l'anarchie communiste, songeait au contraire à la prolonger. Il est vrai qu'après des velléités d'action militaire par l'Extrême-Orient et la Sibérie, les troupes américaines et japonaises s'étaient arrêtées à Kharbine, au lieu de venir au secours des Tchèques qui tenaient contre les bolcheviks à Omsk et à l'Est de l'Oural. La responsabilité des Anglais dans l'inaction des troupes alliées est donc partagée avec d'autres gouvernements.

En tout cas, la signature de l'armistice de novembre 1918 entre l'Entente et l'Allemagne et le sentiment général de lassitude à l'égard de la guerre, devaient arrêter l'exécution du programme d'intervention militaire qui avait été élaboré contre la Russie soviétique et l'Allemagne. Les bolcheviks se plaisent à chanter victoire. En réalité ce sont les Alliés qui ont renoncé à poursuivre leurs projets, et ont rappelé leurs troupes. C'est cette décision qui acheva le malheur de notre pauvre Russie et le nôtre.

Dans la journée du 30 juillet/12 août, le fidèle valet de chambre du grand-duc [1] vint nous dire qu'on avait amené de Kolpino à Tzarskoïe l'icône miraculeuse de Saint Nicolas et que des prêtres offraient de l'apporter chez nous et d'officier un *Te Deum*. C'est l'usage en Russie de faire porter les icônes miraculeuses chez des malades ou des gens très malheureux. Nous acceptâmes avec empressement. Vers quatre heures un *Te Deum* eut lieu dans la salle à manger du grand-

1. Je ne donne pas son nom, car il est resté en Russie et pourrait être victime de représailles.

duc Boris. Dieu a voulu que, pour son dernier jour de liberté en ce monde, le grand-duc pût implorer saint Nicolas, particulièrement vénéré en Russie, l'implorer de le soutenir dans le terrible calvaire, qui allait commencer dans la nuit.

M. de Scavenius avait raison : les bolcheviks avaient désigné leurs nouvelles proies : les quelques grands-ducs qui restaient encore en Russie. Le grand-duc Nicolas Michaïlovitch fut ramené de Vologda avec son fidèle aide de camp, le général de Brummer. Son frère, le grand-duc Georges Michaïlovitch, qui attendait à Helsingfors en Finlande le moment de s'embarquer pour l'Angleterre, où se trouvaient sa femme et ses deux filles, fut livré par les Finlandais rouges et ramené à Pétrograd. Le grand-duc Dimitri Constantinovitch qu'on avait laissé, ainsi que mon mari, dans la capitale pour cause de santé, fut joint à ses cousins et tous les trois furent menés à la prison de la rue Schpalernaïa, en ville. Seuls le grand-duc Paul et le prince Gabriel étaient encore libres.

Le *Te Deum* fini, le grand-duc éprouva un sentiment de bien-être. Il savait que ses trois cousins étaient arrêtés de la veille et je lisais dans ses chers grands yeux une résolution ferme et calme. Nous reçûmes, ce jour-là, la visite d'Ivanoff qui venait nous voir souvent. Il essayait de soulever une armée antibolcheviste, mais ses moyens étaient réduits et il n'avait à sa disposition que son courage. Néanmoins, il venait offrir au grand-duc de l'emmener tout de suite dans une automobile qu'on lui prêtait à cette intention et de le cacher en lieu sûr. Le grand-duc une fois de plus refusa. Puis vint M. Roumanoff, l'éditeur de mon fils, et encore deux ou trois personnes. La soirée se passa dans le calme. Le grand-duc, comme c'était sa coutume, fit la prière du soir avec ses deux filles. A minuit, la maison était plongée dans le sommeil et le silence.

A trois heures de la nuit, on frappe, et nous entendons la voix blanche du colonel Pétrokow : « Monseigneur, Princesse, levez-vous, on vient faire une perquisition. » Le cœur battant à rompre, nous nous levons en hâte. Avant d'ouvrir, je cache sur ma poitrine un portefeuille avec 15 000 roubles, que je venais de toucher pour un manteau de fourrure vendu à une Juive. Les mains tremblantes j'ouvre la porte. Je vois

le colonel Pétrokow, blanc comme un linge, et une dizaine de soldats, armés de revolvers et de fusils, faisant un bruit d'enfer avec leurs armes et leurs bottes. Tout était allumé. De toutes les chambres, qui donnaient sur la galerie du premier étage, des portes s'ouvraient. Je vis miss White, Jacqueline, ma femme de chambre, puis apparurent les deux petites, dans leurs longues robes de nuit, pieds nus, se tenant enlacées et nous regardant avec de grands yeux anxieux.

Le chef de la bande, un affreux brigand rasé à l'américaine, commença la perquisition. Il envoya un soldat fouiller dans les armoires du premier étage pour chercher tout ce qui était produit alimentaire, farine, sucre, thé, café, etc... J'avais dissimulé dans mon armoire à robes un gros sac de farine, que je gardais exclusivement pour le pain du grand-duc. Ce soldat, se trouvant seul avec moi, murmura : « Où est la farine? dites-le-moi, afin que je n'aille pas de ce côté. » D'un geste je désignai l'armoire; il n'y toucha pas et redescendit disant qu'il n'y avait rien. Les autres, pendant ce temps, fouillaient partout. Ils s'étaient emparés de toute la correspondance du grand-duc Boris, du journal que mon mari écrivait (très prudemment) au jour le jour; ils prirent des lettres qui étaient dans sa table à écrire et dans la mienne. Les lettres de mon fils Alexandre qui était depuis sept mois à Stockholm, les intéressaient beaucoup. Ils ne touchèrent pas à celles de Wladimir. Avisant un meuble où j'avais trois livres de thé et deux kilos de sucre, ils prirent le tout aussitôt. Enfin, dénichant dans le buffet une dizaine de bouteilles de madère et de vodka, ils s'en réjouirent particulièrement. Ils accompagnaient leurs recherches de moqueries et de plaisanteries infâmes.

Enfin, le chef de la bande ordonna à celui qui avait épargné la farine de mener le grand-duc au soviet de Tzarskoïe qui se trouve au palais de la grande-duchesse Wladimir. Je demandai s'il avait un ordre écrit pour cela. Il exhiba un papier signé Ouritsky. Le grand-duc alla s'habiller et préparer sa valise. En un clin d'œil je fus prête, en chapeau, en manteau, avec un sac à la main. Le chef de la bande me regarda : « On a prévu le cas où vous voudriez accompagner votre mari. Quoique vous soyez libre, vous pouvez venir

avec lui. » Je ne daignai pas répondre. Les fillettes étaient suspendues au cou de leur père et leurs petits corps frêles étaient secoués de sanglots. Mon cher mari caressait leurs têtes bouclées et était en proie à une émotion qu'il avait beaucoup de peine à dissimuler. Enfin, nous montâmes dans l'auto qui avait amené le chef des bandits. La nuit était chaude et noire, le soldat monta avec nous. Les autres s'installèrent sur le perron de la maison et nous entendîmes le bruit des bouchons qui sautaient...

A l'intérieur de la voiture, la scène habituelle se produisit. Le soldat, nommé P..., jura de sa fidélité et dit qu'on l'avait enrôlé de force. J'ai su depuis que, bourrelé de remords, il s'était fait justice en se brûlant la cervelle. Il était quatre heures et demie du matin, quand nous arrivâmes au palais de la grande-duchesse Wladimir. Le jour commençait à poindre; nous descendîmes de voiture et on nous fit entrer dans l'ancienne loge de concierge où on nous laissa seuls. Le grand-duc était résigné : « Notre bonheur est fini, dit-il, je ne sais pas ce qui me reste à vivre, mais je te remercie de toute mon âme, de toutes les forces de mon cœur qui t'aime, qui n'a jamais aimé que toi — pour ces vingt-cinq années de bonheur. Prends bien soin des petites — c'est ton devoir et c'est mon désir... » Sa voix tremblait d'émotion. Je ne pouvais proférer une parole. Je pris sa chère main entre les miennes et la baisai dévotement en pleurant...

XXIX

Nous restâmes ainsi seuls jusqu'à six heures du matin. Une journée superbe s'annonçait. Nous allâmes dans le jardin où, jadis, tant de belles fêtes et de dîners charmants avaient eu lieu. Tout y était délaissé et en désordre. Les bancs étaient cassés, les marches du perron s'effritaient. De mauvaises herbes poussaient sur les sentiers. Un air de désolation et de tristesse régnait alentour. Des sentinelles mal vêtues et malpropres étaient postées partout. Nous rentrâmes dans l'antichambre et je voulus parler à celui qui nous avait amenés. Un garde rouge qui passait avec un

fusil sur l'épaule et une théière à la main se chargea de ma commission. P... accourut aussitôt : « Vous savez, n'est-ce pas, que je suis libre, lui dis-je, je ne sais combien de temps vous allez nous garder ici. Mon mari a faim, je vais retourner à la maison et lui apporter à déjeuner. » Il acquiesça et me donna un laissez-passer.

Je courus de toutes mes forces au cottage où je trouvai toute la maison levée. Les fillettes se jetèrent dans mes bras en pleurant. Je les consolai de mon mieux en leur disant que papa avait faim, que je venais chercher son déjeuner, que je ne le quitterais pas aussi longtemps que possible et que je leur donnerais de ses nouvelles, dès que je le pourrais. On prépara bien vite deux thermos avec du café au lait, café que prêta le valet de chambre et des biscuits qu'il avait réussi à cacher. Les bandits étaient partis à cinq heures, après avoir bu tout le vin volé. Le valet de pied (le barbu) qui était encore à notre service, mais qui commençait à se gâter, lui aussi, voulut bien m'accompagner et me porter les provisions. Je ne fus tranquille que quand je vis mon cher mari prendre son déjeuner. A neuf heures arriva une automobile réquisitionnée. Le chef de la bande nocturne, complètement ivre, nous ordonna d'y monter. Puis il disparut dans la maison et nous l'attendîmes pendant plus de trois quarts d'heure devant le perron.

Le chauffeur de l'auto se tournant vers le grand-duc dit : « On va vous mener à Pétrograd, à la Tché-ka. En cours de route, donnez donc un bon coup de poing à cet animal ivre et je vous emmène au loin. — Et après? demanda le grand-duc qui se méfiait des agents provocateurs. — Après, répondit-il, après je vous emmène si loin, que ce sera le diable si on vous retrouve bientôt. » Cet homme, absolument inconnu, était peut-être sincère, mais peut-être n'était-ce qu'un guet-apens dont les bolchevistes s'étaient fait une spécialité. Puis il y avait les petites qui restaient seules et le grand-duc pour ces raisons cessa cette conversation. Enfin, l'ivrogne revint; il s'assit à côté du chauffeur, tenant à la main un gros paquet composé de toutes nos lettres et des papiers dont il s'était emparé. Dès que nous partîmes, il s'endormit et son corps aviné balançait de tous les côtés. Rien n'était plus facile

que de le jeter dehors, mais après? Je croyais aussi que le grand-duc avait raison de ne pas donner suite à la proposition du chauffeur. Je pensais qu'une fois questionné à la Tché-ka, on lui rendrait sa liberté, puisqu'on n'avait rien à lui reprocher; j'espérais que, le jour même, nous rentrerions à Tzarskoïe; j'étais absolument sincère, quand j'en persuadais les fillettes.

Tout le long du trajet, nous nous tînmes par la main et j'écoutais attentivement tout ce que mon mari me recommandait. Nous parlions français, afin que la brute qui se balançait devant nous ne pût rien comprendre. Le grand-duc me pria d'écrire au roi de Suède, Gustave IV; les bolcheviks, ayant à Stockholm un débouché facile pour tout ce qu'ils avaient volé, étaient très attentifs à toutes les injonctions venant de ce pays. Le général Brandström, ministre de Suède à Pétrograd, voulut bien se charger de cette lettre et je sais qu'elle arriva à destination; mais c'est surtout de ses deux fillettes que le grand-duc parla avec une tendresse infinie. Elles étaient sa principale préoccupation, son plus grand souci. « Si je venais à disparaître, dit-il, promets-moi que toi et Wladimir (et Wladimir!) vous ne vivrez que pour elles. Je sais, ma bien-aimée, combien ta vie sera dure sans moi, à qui tu l'as consacrée si pleinement, si complètement; mais promets-moi de vivre pour les enfants, jusqu'au jour où Dieu nous réunira. » Je le suppliais en pleurant de chasser de son esprit des idées aussi noires. « J'ai besoin de toute ma présence d'esprit, de tout mon courage, lui disais-je, ne me les enlève pas, chéri, en me parlant de ta mort. Tu sais que toi et les enfants, vous êtes toute ma vie... »

Nous arrivâmes à la Gorochovaïa, nº 2, vers onze heures. On nous fit monter d'abord au troisième étage, où une espèce de juge d'instruction, un ouvrier serrurier, fit subir au grand-duc un premier interrogatoire. Puis on nous fit passer dans une autre pièce, où un homme d'aspect un peu moins brutal recommença les questions. « Voulez-vous me dire tout de même, pourquoi, pour quelles raisons, on nous inflige ces tourments? » demandai-je. Il toussota dans le creux de sa main et dit : « Vous savez bien, Madame, l'époque est fiévreuse, inquiétante, nous craignons pour notre peau. »

Gêné d'avoir à nous répondre, il nous fit descendre au deuxième étage, nous fit entrer dans une grande pièce, jadis une salle de bal et disparut aussitôt. Je regardais autour de moi : tout le long des murs, sur des banquettes et sur des chaises, des gens de toute espèce étaient assis. Il y avait beaucoup de paysans et de soldats avec de gros sacs, pris sur le fait d'acheter ou de vendre des aliments, ce qui était sévèrement interdit par le gouvernement communiste. Il y avait aussi quelques officiers, dont un de connaissance qui se leva et salua d'un air étonné. Des femmes très élégantes et aussi des filles, étaient là, l'air pâle et troublé. La fatigue, l'anxiété était peinte sur tous ces visages. A une table recouverte de drap rouge, un juif, aux cheveux noirs et crépus, écrivait. J'étais assise à côté de mon mari et nous nous demandions combien de temps nous resterions dans cette atmosphère irrespirable. D'autres individus arrêtés aussi arrivèrent après nous, chacun amené entre deux gardes rouges. Puis, vinrent des gens, avec des sacs, qui commencèrent à en vider le contenu sur la table. J'écarquillais les yeux! Des bijoux, des porte-cigarettes en or, de la vaisselle plate, des miniatures entourées de diamants, des bougeoirs et des candélabres en argent, des couverts, tout était étalé sur le drap rouge. On se croyait dans un antre de brigands qui rentraient après un pillage abondant et fructueux. Le juif avait cessé d'écrire; il prenait les objets au fur et à mesure, les soupesait dans ses mains et les mettait de côté. Quant aux objets en or, il les pesait sur une petite balance. Toute cette opération, produits habituels des vols de chaque nuit, prit une bonne demi-heure.

Enfin la porte s'ouvrit et un homme, blond celui-là, le visage ravagé par la petite vérole, entra avec deux gardes rouges. « Le citoyen Paul Romanoff », dit-il. Le grand-duc se leva. « Prenez vos effets et suivez-moi. » Je saisis mon sac et voulus les suivre. « Où allez-vous? » me demanda l'homme blond. — Je veux suivre mon mari partout où vous le mènerez. — En voilà des histoires! Voulez-vous prendre votre valise et vous en aller d'ici. — Mais mon mari a faim, dis-je, il est une heure et demie, il n'a pas déjeuné. — Eh bien, me dit-il d'une voix adoucie, je vais vous donner un laissez-

passer. Allez lui chercher à manger et apportez-le-lui. Quant à rester avec lui ici, je ne le peux pas, c'est impossible. » Il me signa un bout de papier et me le fourra dans la main. Je vis deux soldats, sabre au clair, entourer mon mari. Je l'embrassai avec effusion et il me dit tout bas : « Va, ma chérie, et courage. » Puis il disparut et la porte se referma lourdement...

Je descendis les deux étages et, me trouvant dans la rue, j'eus un moment de vertige. Les émotions de cette épouvantable nuit, l'insomnie, la faim, la fatigue, ce sac qui me paraissait si inutile et si lourd... J'avais envie de m'asseoir par terre et de pleurer. Pas un fiacre, nulle part. Je me traînais péniblement le long du jardin Alexandre, à travers la place du Palais d'hiver, jusqu'à la Millionnaïa 29, dans l'appartement de la comtesse Niéroth que Marianne habitait depuis quelque temps. Elle et son mari se précipitèrent vers moi; tous les deux étaient au courant de nos malheurs par un coup de téléphone des petites. La prévoyante Marianne avait déjà tout préparé pour le déjeuner du grand-duc. Je laissai là mon sac et, prenant les provisions, je repartis aussitôt pour la Tché-ka. Marianne voulut le faire à ma place, mais le permis étant au nom de la « citoyenne Paley », je craignais qu'elle ne fût arrêtée à l'entrée.

J'arrivai au deuxième étage sans encombre et tombai tout de suite sur l'homme blond. « Voilà le déjeuner pour mon mari, lui dis-je, voulez-vous le lui porter? — Ce n'est pas tout à fait mon affaire, me répondit-il, mais je vous vois si troublée, que je veux bien le faire pour vous. Je vais vous donner un laissez-passer pour la nourriture de demain. — Comment demain, dis-je effrayée, vous allez le garder demain? Mais ça n'est pas possible, que vous a-t-il fait? » Il hésita un instant. « Je vous conseille, murmura-t-il à voix basse, de demander une entrevue avec le camarade Ouritsky, lui seul (et il appuya sur ce mot) peut vous répondre. — Mais comment obtenir cette entrevue? demandai-je. Il a été si dur pour moi en mars, au moment du départ de mon fils. » Il se tut un instant. « Attendez-moi ici, dit-il, je vais porter le déjeuner à votre mari et je demanderai au camarade Ouritsky s'il veut bien vous recevoir. — Eh bien, puisque vous êtes bon, dis-je, obtenez

aussi un permis pour le docteur Obnissky, car mon mari est très souffrant. »

Vingt bonnes minutes s'écoulèrent. Il était plus de trois heures. J'avais faim et une lassitude affreuse s'emparait de moi. Enfin il revint avec les deux laissez-passer et m'annonça que le camarade Ouritsky nous recevrait, le docteur et moi, le lendemain à une heure.

XXX

Le lendemain, 1/14 août, après une nuit d'insomnie et de larmes, passée dans le bureau de Marianne, où elle m'avait installé un lit, je téléphonai à mes filles à Tzarskoïe de ne pas nous attendre aujourd'hui, mais que demain certainement nous serions rentrés. Puisque Ouristky voulait me recevoir à une heure, je partis bien avant l'heure fixée avec un déjeuner complet pour le grand-duc. Je montai sans difficulté à la grande salle à manger qui longeait le salon rouge, où recevait Ouritsky, et aussi le salon bleu où l'on délivrait les laissez-passer et où plusieurs dactylos tapaient sur des machines. La salle à manger était pleine de monde. Je remis à un surveillant le déjeuner du grand-duc et, au bout de quelques instants, il me rapporta, attachés dans une serviette, les assiettes et le couvert de la veille. Il me dit tout bas : « Votre époux se porte bien, il vous fait saluer, et prie que vous obteniez pour le docteur Obnissky la permission de lui rendre visite; il n'a pas dormi la nuit. »

Quelques instants après, le docteur Obnissky entra. Cet homme si dévoué me baisa la main avec émotion et, en attendant notre tour, nous nous assîmes dans un coin et je lui racontai les péripéties de la veille. Des gens nouveaux arrivaient; de temps en temps la porte qui menait chez Ouritsky s'ouvrait et un homme ou une femme en sortait; aussitôt un surveillant de service prononçait un nom et un visiteur nouveau était introduit dans la pièce. Une heure, deux heures, trois heures passèrent. Je voyais que non seulement ceux qui étaient venus avant moi, mais même plusieurs qui étaient venus après, étaient partis depuis

longtemps. Je m'approchai du surveillant et lui demandai quand serait mon tour. Il haussa les épaules : « Je n'en sais rien, madame, le camarade Ouritsky dit chaque fois le nom de la personne qu'il désire recevoir. » Je me rassis auprès du docteur, confuse de le priver de déjeuner et de lui faire manquer sa journée. Quatre heures, cinq heures. A cinq heures et demie, je sentais une rage sourde monter en moi. Je voyais que cet être odieux le faisait exprès, pour se moquer de moi, pour me tourmenter, me bafouer. Enfin, à six heures et quart, quand il n'y avait plus personne, l'homme appela : « La citoyenne Paley et le citoyen Obnissky. »

Nous pénétrâmes dans le salon rouge où, assis devant une table, Ouritsky écrivait. Il leva la tête et s'adressant au docteur, d'un ton dur et cassant : « Qu'est-ce que vous voulez, qu'est-ce qu'il vous faut? » Le docteur répondit la tête haute : « Je viens vous demander un permis pour voir mon client, Paul Alexandrovitch, qui est malade. — Il n'a pas besoin de vous, il y a un médecin attaché à la Commission extraordinaire... — Mais... — C'est inutile, n'insistez pas, bonsoir, docteur. » Puis, se tournant vers moi : « Quant à vous, madame, asseyez-vous, je suis à vous dans un instant. » Il pressa un bouton et un homme apparut avec un plateau qu'il plaça sur la table à écrire. J'étais assise en face de lui de l'autre côté du bureau. Ouritsky se mit à manger son potage, une assiettée pleine. Il mangeait avidement, gloutonnement, en jetant dans son assiette de gros morceaux de pain qu'il mâchait avec bruit. Il se versa un grand verre de vin rouge qu'il avala d'un trait. Le potage fini, il s'empara d'une assiette remplie de tranches de veau et de pommes de terre, le tout arrosé de sauce tomate. Un silence profond régnait, on n'entendait que le bruit de la mastication du rustre. Malgré la douleur, l'angoisse, la fatigue, la faim, je regardais cet être odieux et une folle envie de rire me prenait. Je pensais : « Tu crois que tu m'humilies en te conduisant ainsi en goujat que tu es; si tu savais comme cela m'est égal et combien profondément je te méprise. » J'ai attendu certainement vingt-cinq minutes que l'ogre ait apaisé sa faim. Il dévora encore quelque chose, une tarte aux pommes, je crois, puis, essuyant ses lèvres grasses et

charnues, il me dit : « Et à présent, madame, je vous écoute. »

— Je viens d'abord vous demander, dis-je, pourquoi vous avez fait arrêter mon mari : que lui reprochez-vous?

— J'ai fait arrêter votre mari pour lui sauver la vie, dit-il d'un ton bourru et précipité, car les ouvriers de Tzarskoïe voulaient le tuer.

— Les ouvriers de Tzarskoïe, m'écriai-je, mais tout le monde le saluait quand il passait, même après la révolution, même quand il était en civil; étant né là-bas, c'est un enfant de Tzarskoïe, il y était entouré de respect et d'affection!

— Je sais ce que j'avance... et puis après, que désirez-vous encore?

— Je veux que vous lui rendiez sa liberté.

Il ricana :

— Sa liberté, non, madame. Ce soir il sera transféré à la prison de la Schpalernaïa, où sont déjà ses cousins; il y restera trois ou quatre mois, puis je l'enverrai dans l'Oural.

Je sentais le souffle me manquer, je devais être affreusement pâle.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il.

— Ce que vous faites là est abominable, m'écriai-je, que lui reprochez-vous?

— A lui personnellement, rien, mais ils paieront tous pour les trois cents ans d'oppression des Romanoff.

— Mais mon mari est innocent, répondis-je, hors de moi. Il a été banni de Russie pendant douze ans, pour son mariage avec moi, parce que je n'étais pas une princesse du sang.

— Ça nous est égal, vous êtes une noble, vous n'êtes pas du peuple; et puis trois mois sont vite écoulés; dans l'Oural il jouira d'une certaine liberté, vous pourrez le rejoindre, puisque vous l'aimez tant...

— Vous avez déjà envoyé mon fils à l'Oural, qu'en avez-vous fait? — m'écriai-je.

Il ne répondit pas tout de suite :

— S'il est arrivé quelque chose à votre fils, dit-il enfin, c'est bien sa faute, je lui avais proposé...

— De renier son père, m'écriai-je, dites-moi, et vous, auriez-vous renié vos parents? Et puis vous me dites, « si quelque chose est arrivé à votre fils », vous le dites encore par

méchanceté, pour la joie de me faire souffrir, je sais que mon fils est sauvé et hors de votre atteinte.

Il ne dit rien; même ce monstre aura eu, peut-être, une lueur de pitié; après un silence, il reprit :

— C'est comme pour l'ex-grand-duc Michel, vous croyez qu'il s'est enfui, je vous affirme, moi, qu'il a été tué à Perm.

— Écoutez, interrompis-je une fois de plus, ne me tourmentez pas ainsi. Je sais que mon fils est sauvé... laissons cela. Donnez-moi un laissez-passer pour voir mon mari tous les jours.

— Tous les jours, je ne peux pas vous le permettre. Vous le verrez deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. Je vais vous faire délivrer un laissez-passer permanent. Vous pourrez lui porter sa nourriture tous les deux jours et comme ce soir à neuf heures il va être transféré à la prison, je vais vous donner un laissez-passer pour ce soir, vous voyez si je suis bon.

Son affreux visage essaya de sourire. Il sonna son secrétaire, Yessélièvitch, et donna l'ordre de taper à la machine les deux laissez-passer. Puis rappelant le secrétaire, il lui dit : « Est-ce que Gabriel est arrêté? » Sur la réponse négative, il se fâcha : « J'avais cependant ordonné qu'on l'arrêtât. Que ce soit fait dès demain et qu'il soit conduit directement à la Schpalernaïa, sans passer par ici. »

Je reçus de ses mains les deux permis et sortis lentement sans le regarder, sans le remercier. Dans le couloir je rencontrai l'homme blond. « Vous les avez obtenus, me dit-il en voyant les papiers, je suis content. Il m'avait dit hier qu'il vous ferait attendre toute la journée et que vous n'obtiendriez rien de lui. »

Je rentrai chez Marianne, morte de fatigue et de faim, je mangeai en hâte, il était sept heures et quart et il fallait être avant neuf heures à la Schpalernaïa; j'avais au moins quarante minutes de marche et je devais emporter des draps, une couverture et un oreiller.

XXXI

Je fis un gros paquet de tout ce dont mon mari avait besoin pour la nuit et j'y ajoutai une bouillotte, une bouteille

de lait, de café, du sucre et du pain blanc pour son déjeuner du matin. Je sortis de chez Marianne à sept heures trois quarts et, une fois de plus, je cherchai en vain un fiacre. La rue était déserte à cette heure et surtout en cette saison. Je m'acheminai lentement vers la prison, pliant sous le poids du fardeau inaccoutumé. Je traversai la Millionnaïa, la place Roumiantzeff et les quais, en passant devant l'ambassade d'Angleterre et le Jardin d'été. A l'endroit où jadis un attentat avait eu lieu sur la personne de l'Empereur Alexandre II et où une chapelle avait été érigée, je m'arrêtai un instant. Je fis une courte prière et invoquai l'Empereur de venir au secours de son fils... Puis je continuai mon chemin jusqu'à l'ambassade de France, et de là je tournai dans la rue Schpalernaïa. Après avoir traversé la Litéinaïa, je me trouvai à la porte de la prison. La soirée était claire et chaude, et je succombais de fatigue, de chaleur et de soif. Je montrai mon permis au factionnaire à la porte de la prison; il me laissa passer et me dit d'attendre dans la cour. Cherchant des yeux une banquette ou une chaise pour m'asseoir et déposer pour un instant mon fardeau, je vis un tronc d'arbre coupé qui devait probablement servir de tabouret au gardien de nuit. Je m'assis et prenant ma tête dans mes mains, je me laissai aller à mes tristes réflexions. Les larmes m'étouffaient. Je me demandais ce que faisait mon cher Wladimir, comment étaient les fillettes sans nous à Tzarskoïe. Les épreuves qu'on faisait subir à mon cher mari me fendaient le cœur...

Tout était calme dans cette cour de prison. Seule une infirmière allait et venait, affairée, portant tantôt des fioles, tantôt une compresse ou un pansement. A son troisième passage, je me levai et m'adressant à elle, je lui dis : « Ma sœur, savez-vous à quelle heure on va amener ici le grand-duc Paul Alexandrovitch? » Elle tressaillit et levant les bras, elle me dit : « Comment, lui aussi? Ils vont l'amener ici, ah! les monstres, les bandits! » Voyant que c'était une des nôtres, qu'elle avait un cœur noble et compatissant, je lui dis tout ce que j'avais souffert durant ces deux jours. Elle m'entoura de ses bras, m'embrassa et me dit : « Soyez tranquille, et tranquillisez vos pauvres fillettes. Dites-leur que tant que je serai là, leur papa sera bien soigné. Le docteur de la prison est excellent.

Quoique juif (il s'appelle Silberberg), il est tout à fait ancien régime, je suis sûre de lui. » Elle resta encore quelque temps avec moi. Soudain le bruit d'une auto qui s'arrêtait à la porte me fit tressaillir. La porte s'ouvrit toute grande et je vis mon bien-aimé, entre deux soldats sabre au clair! Il m'aperçut aussitôt : « Ma femme, ma chère femme, quel bonheur, je n'avais aucun espoir de te revoir de sitôt; comment as-tu obtenu un permis? » J'étais suspendue à son cou sans pouvoir parler. L'infirmière s'essuyait les yeux avec son tablier, les deux gardes rouges nous regardaient sans rien dire.

Enfin, il fallut entrer dans la prison. Je montai avec mon mari, personne ne m'arrêta. Nous entrâmes d'abord dans le bureau du directeur de la prison, où on nous laissa seuls un instant et où je demandai à mon mari tout ce que je devais lui envoyer le lendemain en plus de son repas : ses médicaments habituels, du linge, des cigarettes, des livres, etc... Puis on nous fit entrer au greffe pour des formalités à remplir. Tout le monde était bon, poli et déférent pour lui; c'étaient tous des gens de l'ancien régime. Le directeur me confia que le nouveau commissaire de l'endroit, Schinkler, était odieux et qu'il assisterait probablement à nos entrevues. Nous restâmes encore quelques instants ensemble; je dis à mon mari (hélas! tant de fausses nouvelles circulaient) que quelqu'un arrivant de l'Oural aurait vu Wladimir sain et sauf. Son cher visage s'épanouit. « Tu vois bien, Dieu nous sauvera, ma chérie, pour tant de souffrances, nous serons récompensés un jour... » On l'emmena enfin dans la cellule séparée qu'il préféra à la chambre commune. Moi, je refis le long trajet à pied. Rentrée chez Marianne, je me couchai aussitôt, j'étais brisée par la fatigue et l'émotion.

Le lendemain, comme je ne pouvais pas voir le grand-duc, ce fut la bonne petite Marianne qui se chargea de lui porter son déjeuner, tandis que je prenais le train pour Tzarskoïe. J'avais téléphoné à mes filles de m'envoyer à la gare le garçon d'office avec la calèche et le vieux cheval. Arrivée à Tzarskoïe, pas de voiture, et j'allai au cottage à pied. Les petites se précipitèrent sur moi et me comblèrent de caresses et de questions. Je dus tout raconter depuis le commencement. A leur tour, elles me confièrent avec indignation qu'on était venu, le matin,

du soviet local emmener le cheval et la calèche! Les voleurs avaient besoin même de ce misérable équipage! Je passai la journée avec elles et le soir je repris le train pour la ville, car le lendemain était mon jour de rendez-vous avec le grand-duc. Avant de partir, j'organisai avec le valet de chambre et sa femme, que, un jour sur deux, ils porteraient par le train de neuf heures la nourriture de mon mari. Je fis une liste pour trois fois par semaine. Bouillon, œufs, côtelettes de poulet, pain, beurre, café au lait, eau minérale, etc... Ainsi j'étais tranquille. Tous ces aliments étaient très difficiles à obtenir, chaque envoi revenait à cette époque à six cents roubles, mais soulager le grand-duc était devenu le but de ma vie.

Je passai la nuit chez Marianne, qui décida que son bureau devenait ma chambre et que je l'occuperais chaque fois que j'en aurais besoin. Le lendemain, à dix heures (mon rendez-vous était pour onze heures), je m'acheminai vers la prison. En y entrant, je rencontrai le bon directeur, avec sa belle barbe blanche, qui me dit à voix basse : « Le commissaire Schinkler est dans mon bureau; entrez-y, puisque vous avez un permis; il y a déjà deux autres dames venues voir leurs maris. Soyez très prudente pendant votre conversation. »

J'entrai dans le bureau. A droite, sur le canapé, un prisonnier et sa femme étaient assis; à gauche, près du mur, sur deux chaises, un autre couple. Dans le fond de la pièce, près de la table à écrire, se trouvait le camarade Schinkler. Je n'oublierai jamais le regard de cet homme : c'étaient les yeux d'un assassin. Figure ronde, rasée, cheveux crépus. Dès l'usurpation du pouvoir par les bolchevistes, il était arrivé d'Amérique, où il séjournait du temps de l'Empire après s'être échappé du bagne. Je le saluai en entrant, il ne me rendit pas mon salut : « Votre permis? » Je montrai mon papier. « C'est extraordinaire comme on est généreux pour ces permis, ricana-t-il; si cela dépendait de moi... » Puis se tournant vers un soldat : « Amenez le prisonnier Paul Romanoff. » Au bout de dix minutes, le grand-duc entra. Nous nous assîmes un peu à l'écart. Je lui parlai des enfants, de la maison, je le questionnai sur sa santé, etc.; je voyais que le camarade Schinkler ne nous quittait pas de ses yeux méchants. Subitement, il prit une chaise et se planta entre nous. « J'ai le droit de savoir de quoi s'entre-

tiennent les prisonniers, dit-il, eh bien, parlez maintenant. » J'entrevis une lueur de colère dans les yeux du grand-duc, je lui serrai la main. « Mais, camarade, dis-je, nous n'avons pas de secrets, vous pouvez écouter. — Vous avez parlé tout à l'heure d'une lettre, d'un billet, j'ai très bien entendu, dit-il. — Non, vous vous trompez, répondis-je » (J'avais dit, en effet, qu'une lettre écrite par moi était partie pour le roi de Suède.) — « Les entrevues sont finies, cria le juif en repoussant sa chaise. J'ai autre chose à faire que d'assister à tous ces mamours... » Deux soldats emmenèrent le grand-duc qui, malgré cette affreuse ambiance, gardait son air noble et digne. Je sortis avec les deux autres femmes qui, comme moi, maudissaient le régime soviétique, si arbitraire, si injuste et si dur.

XXXII

Suivant le conseil d'amis compétents, trois jours après l'emprisonnement du grand-duc, je demandai et obtins un rendez-vous avec Maxime Gorki dans son luxueux appartement de la Perspective Kronwerksky, 23. Il s'excusa par le téléphone de me recevoir dans son lit, souffrant d'une bronchite. J'entrai dans sa chambre à coucher et je vis cet homme, un des mauvais génies russes. Il était d'autant plus dangereux qu'il avait du talent et que sa plume savait décrire avec un certain pittoresque la misère du peuple russe et la soi-disant tyrannie du régime autocratique.

Il était alité, pâle, les cheveux plats, la figure large, les pommettes saillantes, des moustaches tombantes qui couvraient une bouche très large et des lèvres épaisses. Le type de l'ouvrier russe, l'ouvrier de fabrique. A côté de lui, le célèbre chanteur Schaliapine était assis, avec sa grosse face rasée, ronde et rubiconde, ce Schaliapine qui avait débuté à Paris dans un concert chez nous à Boulogne-sur-Seine, ainsi que Dimitry Smirnoff et toute la troupe russe amenée par Serge Diaghilew, venue à cette époque faire acclamer le Boris Goudounoff de Moussorgsky! Schaliapine me salua froidement et se tut, pendant tout le temps que dura ma conversation avec Gorki.

Le but de ma visite, toujours le même, était une demande

de protection afin de faire sortir le grand-duc de prison. Sauf sa naissance et son titre, quel grief pouvait-on avoir contre lui? Gorki me promit d'intercéder auprès d'Ouritsky, mais ne me cacha pas les difficultés et les obstacles auxquels il allait se heurter. A la fin de notre conversation il me demanda : « Quelle parenté y a-t-il entre vous et le jeune poète Paley? — C'est mon fils... » Il se retourna nerveusement dans son lit, donna un coup de poing à son oreiller et dit : « J'ai eu une lettre de lui dernièrement. Je crois qu'il a pu se sauver. — Vous avez eu une lettre de lui, m'écriai-je! je vous en conjure, montrez-la-moi, je suis si inquiète, si angoissée pour lui. » Il pâlit encore un peu plus. « Je ne puis vous montrer cette lettre; et puis c'est une lettre de métier, de poète à poète; rien qui puisse vous renseigner sur lui. — Mais de quel jour est datée cette lettre? Est-ce après le 5-18 juillet, le jour de leur fuite? demandai-je hors de moi. — Je ne puis rien vous dire, je ne puis rien vous montrer. » Je vis que toute insistance était vaine, mais néanmoins, l'espoir que Wladimir était vivant s'ancrait de plus en plus dans mon cœur tourmenté! Mensonges, mensonges, tout n'était que mensonges!

Comme je me levais pour partir, calmée par la promesse de Gorki et par l'annonce de cette lettre de mon fils, Schaliapine me suivit jusqu'à l'antichambre. Là, devenant subitement communicatif et affectueux, il prit mes deux mains dans les siennes, les baisa et me dit : « Ma Princesse (*Moïa Kniaguiniouschka*), il faut que je vous voie. Puis-je venir chez vous demain et à quelle heure? Je veux vous convaincre que Schaliapine n'est pas un ingrat et qu'il se souvient de ce qu'il doit à son grand-duc protecteur. »

Il vint en effet le lendemain chez Marianne, but une bouteille de Madère et promit monts et merveilles de protection pour « son grand-duc ». Il n'avait pas assez d'injures pour le régime bolcheviste. Hélas! combien de personnes ont fait ce double jeu pendant cette révolution! Schaliapine, lui, ne bougea pas le petit doigt pour sauver qui que ce fût. C'est un opportuniste qui se prosterne devant les régicides, comme il se prosternait autrefois devant l'Empereur et la Famille Impériale.

J'allais voir le grand-duc chaque mardi et chaque vendredi. Quelquefois l'odieux commissaire était absent et alors nos entrevues étaient un véritable soulagement pour nous deux. Le docteur Obnissky, par un client à lui, un avocat nommé Serguieff au service des Soviets, obtint, malgré tout, la permission de soigner mon mari. Il le voyait trois fois par semaine, le lundi, le mercredi et le samedi. Ainsi notre cher prisonnier avait des nouvelles presque journalières des siens, car avant d'aller le voir le docteur me demandait chaque fois de mes nouvelles et de celles des enfants.

Le 19 août /1er septembre, à mon rendez-vous à la prison, je remarque une agitation inaccoutumée. On va, on vient, tout le monde a l'air joyeux. J'apprends que le camarade Schinkler est mortellement blessé. Parti la veille, à quatre heures, à la tête d'une expédition pour une perquisition à l'ambassade d'Angleterre, il avait été reçu par l'attaché naval Cromie qui s'opposa à toute perquisition, invoquant l'immunité diplomatique. Schinkler accompagné de quelques comparses voulut passer outre. Une lutte s'engagea. Le capitaine Cromie, défendant l'honneur de l'Angleterre, tira son browning, tua deux bolchevistes et blessa grièvement le commissaire; mais ce dernier déchargea son arme et tua raide le brave officier de marine, dont le corps fut exposé pendant plusieurs jours à une des fenêtres de l'ambassade. Schinkler dans la suite se remit de sa blessure.

Si un drame pareil avait eu lieu du temps du tzarisme, on s'imagine aisément quelles auraient été les réclamations de l'Angleterre! Que d'encre diplomatique aurait été versée! Que d'histoires, que d'excuses exigées! Cette fois-ci rien de pareil n'eut lieu. L'Angleterre avala cet affront, quand rien n'était plus facile que de punir les soviets dont le pouvoir n'était pas raffermi. Hélas! déjà à cette époque Lloyd George avait décidé de passer par-dessus tout, afin de s'entendre avec les bolchevistes! Le fait que ce meurtre a été accompli dans les locaux de l'ambassade, sans qu'aucune réparation ait été exigée, a porté devant les populations russes une atteinte grave au prestige de l'Angleterre.

La blessure de Schinkler fut reconnue si grave qu'un autre commissaire fut nommé à la prison à sa place. C'était

un Letton, nommé Treulieb. Grand, blond, gras, il n'était pas comme la majorité de ses compatriotes, dont la cruauté est devenue proverbiale, et qui forment avec les Chinois la garde la plus sûre de Lénine et de Trotsky. Ce Treulieb était surtout un ivrogne que j'amadouai facilement avec quelques bouteilles d'eau-de-vie; mais il aimait à se donner des airs de personnage important; il était amusant et grotesque. Sans instruction aucune, sans intelligence, il était facile de venir à bout de ses raisonnements. J'obtins de lui qu'il permît aux fillettes, accompagnées de leur bonne Jacqueline, de rendre deux fois visite à leur père en prison. Cette scène touchante et navrante à la fois émut même le commissaire. Ainsi nos rapports étaient autant que possible convenables. Treulieb me confia qu'il n'avait aucune plainte à formuler contre les grands-ducs Paul, Georges Michaïlovitch, Dimitri Constantinovitch et le prince Gabriel. Seul le grand-duc Nicolas Michaïlovitch était difficile à manier : à la promenade, il criait, se démenait; le soir, après l'extinction des feux, il rallumait sa lampe pour lire et écrire et, sur une observation de Treulieb, il lui dit un jour : « Dourak ». Je trouvais que le grand-duc Nicolas Michaïlovitch n'était vraiment pas raisonnable et qu'il faisait du tort aux autres. Mon mari était du même avis.

Une fois, arrivant à mon rendez-vous, je vis un prisonnier assis sur le canapé auprès d'une jeune femme. Je ne connaissais ni l'un ni l'autre. Quand mon mari fut introduit dans la pièce, le prisonnier, dans lequel on reconnaissait facilement un militaire, se leva, se redressa, et tint ses mains le long de son corps (salut établi en Russie si le militaire n'avait pas de casquette sur la tête) et il ne consentit à s'asseoir que quand le grand-duc le pria de le faire. Ceci se passait en présence du commissaire et j'ai souvent pensé avec admiration à cet acte de courage civique. C'était le général Arséniew et sa femme. Plus heureux que mon mari, il fut relâché plus tard et je les ai retrouvés en 1919 en Finlande, où ils ont été les témoins compatissants de mon terrible malheur.

Une autre fois ce fut madame de Scavenius qui vint apporter de la nourriture à une Française emprisonnée. Elle

ne connaissait pas mon mari, je la présentai au grand-duc et elle lui fit dans cette chambre de prison une révérence profonde, comme si nous étions à une réception à la cour. Le geste de cette femme gracieuse et ravissante démontrait la noblesse de son cœur.

Le roi de Suède avait chargé son représentant à Pétrograd, le comte Koskull (Brandstrom était absent), d'aller voir le grand-duc Paul. Koskull lui fit une longue visite et j'espérais que cela influencerait la Tché-ka dans le sens d'une libération. J'allai voir le comte Koskull qui promit d'intercéder auprès des Soviets. Je crois qu'il n'en a rien fait, du moins je n'ai plus entendu parler de lui. M. de Scavenius, également, fut chargé par le roi de Danemark de rendre visite à tous les princes incarcérés. La comtesse Kleinmichel me raconta, quelques jours après, que le grand-duc Paul fit à M. de Scavenius une impression profonde par sa tenue si noble, par son grand air, sa distinction. « Voilà un véritable souverain, dit M. de Scavenius, avec quelle dignité il supporte les malheurs qui l'accablent! »

J'ai réuni ces quelques notes sur l'époque de la prison du grand-duc afin de n'y plus revenir. Je ne manquai à aucun des rendez-vous accordés. Le reste du temps, avec l'aide d'amis dévoués, nous cherchions le moyen de faire évader le grand-duc de la prison. Bientôt nous reconnûmes que de la prison Schpalernaïa ce n'était pas possible, qu'il fallait trouver une autre combinaison.

Le 30 août/13 septembre, la nouvelle se répandit qu'Ouritsky, le Fouquier-Tinville de la révolution russe, avait été assassiné au moment où il entrait au ministère des Affaires étrangères. Un de ses coreligionnaires, un jeune homme nommé Kanéguisser, tira sur lui à bout portant. La balle entra dans l'œil et, tandis qu'Ouritsky s'affaissait et expirait aussitôt, le jeune juif sautait sur sa bicyclette et de la place du Palais d'hiver pédalait de toutes ses forces vers la Millionnaïa; là, se sentant poursuivi, il s'engouffra dans la cour d'une maison qui se trouva être celle du Nouveau-Club. Ce fut la raison pour laquelle presque tous les membres de ce cercle, qu'on soupçonnait d'être les instigateurs du complot, furent assassinés quelque temps après. Ce meurtre d'Ou-

ritsky fut le signal d'exécutions sauvages de la part des bolchevistes. Déjà en juillet, quand l'un des leurs, le juif Volodarsky, fut tué, ce fut pour eux le prétexte d'étouffer la presse entière, dite bourgeoise, et seuls les journaux communistes furent permis. La mort d'Ouritsky fut vengée par le sang de milliers de victimes innocentes, absolument étrangères à cet acte. Tous ceux qui purent s'enfuir de Pétrograd (la plupart par Orscha, en Ukraine), eurent la vie sauve. Mais des centaines de malheureux furent torturés, puis assassinés d'une façon atroce. Parmi ceux que nous connaissions, nous eûmes à déplorer l'assassinat du comte Alexis Zarnékau, frère de mon gendre et qui était marié depuis dix jours seulement; de Wladimir Trépoff, frère de l'ancien président du conseil; du comte Boutourline, de Narischkine, du jeune comte Grabbe, du général Lomen, du général Dobrovolsky, du colonel Guérardy, du comte Tatistcheff, de l'ancien gouverneur de Pétrograd Sabouroff, de Nicolas Bezak et de mille autres. La terreur rouge, sanguinaire et hideuse, planait sur la ville et ses alentours.

Ce fut Bokiy et Yéssélévitch qui signèrent ces condamnations, car, pendant quelque temps, Bokiy remplaça Ouritsky à la Tché-ka. En octobre ce fut une femme, nommée Yacovléva, qui en devint le chef. Ce monstre femelle, entourée d'une forte garde, en proie à des accès de sadisme, abattait elle-même, avec son browning, les condamnés à mort. Leurs cris, leurs convulsions, leurs souffrances, étaient pour elle une source de joies...

XXXIII

Un des premiers jours de septembre les fillettes m'envoient de Tzarskoïe un billet déchirant, confirmé par le valet de chambre, porteur du billet. Vers les trois heures de la nuit, tandis qu'elles dormaient profondément, le bruit connu des visiteurs nocturnes les réveilla. Seules dans la maison avec miss White, Jacqueline et le fidèle couple, le valet de chambre et sa femme et la lingère, elles sautèrent de leurs lits et demandèrent aux intrus la raison de leur visite. Parmi ceux-ci

elles reconnurent avec effroi notre ancien chauffeur Zvéréff, qui était ivre, et qui avait amené la bande, et aussi le « Barbu », le valet de pied qui nous avait quittés depuis quelque temps. Le chef de la bande leur répondit que, sur la dénonciation du chauffeur et du valet de pied, qui s'appelait Savinkoff (quel nom de malheur), ils allaient fouiller partout et prendre toute l'argenterie. « Car, dit-il, votre mère la vend pour envoyer l'argent à son fils en Sibérie pour préparer une contre-révolution. » (Mon pauvre fils était assassiné depuis deux mois, mais nous l'ignorions à cette époque.)

Par bonheur pour les fillettes, pendant la perquisition arriva le commandant de Tzarskoïe B... et son aide Gavriloff. N'osant pas interrompre les camarades dans leur besogne, ils leur conseillèrent, vu l'heure tardive, d'enfermer dans une pièce tout leur butin, c'est-à-dire nos plateaux en argent, les couverts, le nécessaire de toilette du grand-duc, ses vêtements, des affaires à moi, des robes des petites et jusqu'à leurs nouvelles paires de souliers! Puis B... ferma la porte et mit la clé dans sa poche. Le lendemain, comme j'allais à Tzarskoïe consoler de mon mieux mes pauvres filles, il vint me trouver, me rendit la clé et expliqua l'incident nocturne comme une vengeance de nos deux domestiques. On n'avait plus une seconde de tranquillité. Nous étions à la merci de ces rustres qui décidaient de notre sort à leur gré. On ne vivait plus qu'au jour le jour. Pourtant l'espoir qu'un cauchemar pareil ne pouvait durer, que quelque chose, un miracle quelconque, viendrait nous sauver, nous donnait le courage de vivre!

Un matin, ouvrant l'abominable journal bolcheviste, si difficile à lire à cause de la nouvelle orthographe faite pour les illettrés, je vois avec stupeur un décret signé Zinovieff (de son vrai nom le juif Radomisky) et annonçant que : « La maison de la citoyenne Paley, sise à Détskoe-Sélo [1], est nationalisée avec tout ce qu'elle contient et les autorités compétentes ont à prendre les mesures que comportait cette nationalisation. » Je pris immédiatement le train pour Tzarskoïe et, après une visite à Irène et à Nathalie au cottage, je courus

1. Depuis le meurtre d'Ouritsky, Tsarskoïe-Sélo s'appelle «Détskoe-Sélo du camarade Ouristky».

à la maison. Le camarade Télépnieff, très gêné, me reçut et me dit : « Oui, en effet, j'ai reçu cet ordre et je suis nommé gérant du musée à votre place. Je vais m'installer avec ma femme et mes enfants dans l'aile gauche du Palais, dans l'appartement du colonel Pétrokow. Quant aux cuisines, avec tout ce qu'elles contiennent, ainsi que le linge de table et de lit, ce sera affecté aux écoles communistes. Vos dynamos vont devenir des secteurs de la ville. Vous êtes autorisée à prendre vos icônes, vos photographies, quelques robes et votre linge de corps. Moi-même, ajouta-t-il, je pars ces jours-ci en mission pour Penza, pour ramener du blé vers le nord. C'est le camarade Boris Moïséévitch Snéssarenko qui me remplacera. »

En d'autres temps, une nouvelle pareille m'eût suffoquée, renversée; maintenant avec le grand-duc en prison, Wladimir au loin, moi-même déjà gravement malade, je reçus ce coup avec résignation. Je parcourus tristement cette maison si belle, mon œuvre à moi, où si peu de bonheur avait régné. Je revis ces quatre années écoulées, la guerre, une maladie grave de mon mari, la révolution et, à présent, ce nouveau brigandage bolcheviste. Cependant, par acquit de conscience pour n'avoir pas à me reprocher plus tard de n'avoir rien fait pour sauver la maison, je demandai une entrevue avec madame Lounatcharsky, femme du commissaire aux Beaux-Arts. Ce fut Boris Moïsseiévitch Snéssarenko, remplaçant provisoire de Télépneff, qui se chargea de cette commission.

Le couple Lounatscharsky s'était installé au Palais Alexandre dans l'aile droite, au-dessus des chambres qu'occupait l'Impératrice Marie Fédorovna, quand elle venait à Tsarskoïe. En entrant chez la nouvelle maîtresse de céans, je vis une petite femme, un peu fanée déjà, une figure ronde, inexpressive, mais avec de jolis yeux bleus. Je lui dis mon étonnement de la nationalisation de notre demeure. Pourquoi cette mesure, puisque le public y pénétrait déjà deux fois par semaine? Elle me répondit que toutes les belles maisons subiraient le même sort, mais qu'il y avait moyen d'arranger les choses, si je voulais entrer au service du soviet. « A quel titre? lui demandai-je — Oh! dans la commission des Beaux-Arts, évidemment. » Je lui dis que je voulais réfléchir,

en parler à mon mari, et je la suppliai autant qu'une femme peut supplier une autre femme de m'aider à faire sortir mon mari de prison. Elle promit (tous les bolcheviks promettent et ne tiennent jamais) et se mit à me convertir à la beauté de la doctrine bolcheviste. A la fin, elle me dit : « Le bolchevisme sera partout », puis après un moment de réflexion, « peut-être pas en Amérique, ainsi vous devez vous soumettre ou mourir. »

Je la quittai avec l'impression que j'avais perdu une heure de temps, que ce n'étaient que des paroles stériles, qu'elle ne ferait rien ni pour mon mari, ni pour la dénationalisation du palais.

A mon rendez-vous à la prison avec le grand-duc, je lui parlai de l'offre de service de madame Lounatscharsky : « Dieu t'en garde, s'écria mon mari. Plutôt mourir cent fois que de savoir ma femme au service de ces bandits. »

Quelques jours plus tard on vint me dire que la provision de bois, que nous avions au cottage du grand-duc Boris, allait être confisquée. Que faire? Malgré tout mon courage, je commençais à perdre la tête. On prenait tout, tout échappait à la fois. J'appris que cet ordre venait de l'aide de Lounatcharsky, un nommé Kimmel. J'allai donc chez lui au Palais d'Hiver, dans la partie qui est adossée à l'Ermitage et dont les fenêtres donnent sur la Néva.

Ce Kimmel était un Letton. Son physique n'était pas désagréable : des yeux noirs, intelligents et perçants, des traits réguliers, une barbiche taillée en pointe. L'effort pour se donner l'air d'un monsieur était visible. J'appris plus tard qu'ayant pour secrétaire une princesse Schakovskoy, née Andrééw, il en était très amoureux et soignait sa tenue et son langage, pour obtenir les bonnes grâces de la jeune dame. Je lui exposai la situation. Je lui dis qu'à l'approche de l'hiver mes deux petites filles ne pouvaient pas vivre sans les quelques centaines de bûches qui nous restaient. « Vous savez très bien, me dit-il, qu'il y a un moyen de tout arranger. — Lequel? — Acceptez d'entrer chez nous. On vous donnera le poste le plus élevé. Vous serez à la tête de la Société protectrice des objets d'art et d'antiquité et vous serez directrice de votre propre musée; dites oui, et vous n'aurez plus à vous plaindre de nous. J'attends votre réponse. — Ma

réponse est toute prête, monsieur Kimmel, je refuse. — Pourquoi? — Parce que la femme d'un grand-duc ne peut pas servir le soviet. — Vous oubliez qu'il n'y a plus de grands-ducs. — Il n'y en a plus pour vous, mais il y en aura toujours pour moi. Nous sommes trop loin les uns des autres, voyez-vous... — Dans ce cas, Madame, je peux à la rigueur vous faire rendre votre bois à brûler, mais aucune autre concession n'est possible. Avez-vous retiré de votre ex-maison vos photographies et vos icônes, ce qui pour nous revient au même? — Non, monsieur, pas encore, je compte le faire ces jours-ci. Mais, dites-moi, puisque vous méprisez tant nos saintes icônes, qu'aimez-vous sur cette terre, quel Dieu priez-vous? — Le drapeau rouge, madame, voilà notre icône, voilà notre Dieu. J'en ai un au chevet de mon lit et j'en baise le coin tous les soirs. — Eh bien, voyez la différence, pour moi ce n'est qu'un vilain chiffon... » Quelques instants après, je le quittais, contente d'avoir obtenu un papier signé grâce auquel on ne nous confisquerait pas notre bois.

Je retournai plusieurs fois chez Gorki, toujours dans l'espoir d'obtenir la libération de mon mari. Je savais que Bokiy avait rendu la liberté au prince Gabriel, et que Gorki les avait pris, lui et sa femme, chez lui à demeure. Je n'en demandais pas plus et implorai Gorki d'en faire autant pour nous. A deux de ces entrevues, si stériles en résultat, parut sa compagne, Maria Fédorovna Gorki. D'une élégance extrême, couverte de perles et de zibelines, encore assez jolie, svelte, elle me fit l'impression d'une actrice de province, jouant les rôles de duchesses. Lénine et Lounatcharsky l'avaient nommée directrice en chef de tous les théâtres communistes et c'était triste et comique à la fois de voir les platitudes des artistes impériaux devant elle. Elle évoluait avec aisance et avec grâce, s'admirait beaucoup, et laissait à son passage un sillon de parfum exquis. Le type de la cabotine roublarde. A sa porte, stationnait une superbe automobile (réquisitionnée évidemment) dont les phares électriques aveuglaient les malheureux qui venaient chercher auprès du couple rusé un peu d'aide et de réconfort.

PRINCESSE PALEY

(A suivre.)

LES ENFANCES DE LANCELOT

Les aventures qui forment le cycle de la Table ronde et du Saint-Graal ont été narrées dans divers poèmes du XIIe siècle, et principalement dans un gigantesque roman rédigé au début du XIIIe siècle : « le *Lancelot du Lac* en prose », comme on l'appelle aujourd'hui. Le succès en a été immense au moyen âge : le nombre des manuscrits l'atteste, et Dante lui-même :

Noi leggevamo un giorno per diletto
Di Lancilotto, come amor lo strinse.
. . . .
Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Ce que Paolo et Francesca lisaient, c'était la scène d'amour de Lancelot et Galehaut avec la reine Guenièvre et la dame de Malehaut, et c'est le baiser de la reine à son chevalier qui leur fit perdre la vie.

Le roman avait encore une grande vogue au XVIe siècle, qu'il partageait d'ailleurs avec *Perceforest* et d'autres histoires de chevalerie : de 1488 à 1591, il a été réimprimé sept fois. Mais la traduction des *Amadis* par Herberay des Essarts, dont le style était élégant et les aventures au goût du jour, vint lui ôter ses derniers lecteurs mondains. Il n'en eut plus d'autres que ceux des livrets de colportage de la *Bibliothèque bleue*, puis des résumés galants de la *Bibliothèque des romans* de Paulmy et Tressan au XVIIIe siècle. L'analyse copieuse qu'en a donné Paulin Paris de 1868 à 1877 n'a pas eu le succès qu'elle méritait.

Il ne saurait être question de transcrire exactement en français moderne ni même d'analyser bien rigoureusement un ouvrage à ce point immense, et qui n'emplit pas moins de sept gros et majestueux volumes in-quarto de la récente édition de M. H. Oskar Sommer. Tout porte à croire que les lecteurs d'aujourd'hui seraient vite rebutés par tant de longueurs et de gaucheries qui ne sont pas toujours touchantes, et qu'ils n'auraient guère la patience de suivre les tours

et détours infinis d'une intrigue aussi emmêlée qu'un peloton de fil, et où les exploits chevaleresques se suivent et se ressemblent souvent un peu trop. Toutefois, *Lancelot du Lac* ne laisse pas d'avoir d'assez grands mérites et même de comprendre des morceaux très agréables; et le curé de *Don Quichotte* est bien sévère quand il fait si peu de différence entre notre premier roman de chevalerie et ceux qui en sont dérivés. Il a paru qu'on pouvait essayer de tirer de cette œuvre puissante un récit qui conservât un peu de la fraîcheur et de la naïveté de l'original.

Le roman peut être divisé en cinq parties (dont chacune offrirait la matière de huit ou dix de nos romans modernes) : 1° L'histoire du Saint Graal; 2° celle de l'enchanteur Merlin et de la jeunesse du roi Artus; 3° celle de Lancelot et de ses aventures; 4° la conquête du Graal; 5° la mort d'Artus et la fin de sa brillante et chevaleresque cour. L'épisode qu'on trouvera ci-dessous forme le début et comme le prologue de la troisième. Il a fallu l'abréger considérablement. Néanmoins, on a tâché de s'y inspirer de l'esprit du vieux conteur. Et si l'on a pris à son endroit quelques libertés, égales à celles dont il ne s'est pas privé lui-même à l'égard de ses prédécesseurs, ne suivait-on pas, justement, l'exemple qu'il a laissé? Que l'on veuille donc bien considérer que ce qui va suivre ne se donne nullement pour un travail scientifique et digne de nos savants romanistes, mais pour une nouvelle rédaction à la façon de « Maître Hélie ».

I

En la marche de Gaule et de petite Bretagne, il y avait anciennement deux rois qui étaient frères germains et qui avaient épousé les deux sœurs germaines. L'un avait nom Ban de Benoïc et l'autre Bohor de Ganne. Le roi Ban était alors un vieil homme; mais la reine Hélène, sa femme, était encore jeune et très bonne et belle dame, bien aimée des bonnes gens. Ils n'avaient eu qu'un seul enfant, nommé Galaad en baptême, mais qu'on appela toujours Lancelot : le conte dira plus loin pourquoi, car ce n'en est encore le lieu ni le moment.

Le roi Ban avait pour ennemi mortel son voisin Claudas, roi de la Terre Déserte, qui était bon chevalier et sage, mais traître, et qui lui faisait rude guerre. Or le roi Artus se trouvait empêché de secourir Ban de Benoïc, parce qu'il était alors occupé à combattre ses barons en Bretagne la grande. Au contraire Claudas avait rendu hommage à Tiberius

César, l'empereur de Rome, lequel lui avait envoyé des troupes : et par ce moyen il s'était emparé de toutes les villes et de toute la terre du roi Ban, hormis le château de Trèbe, où il le tenait assiégé. Si bien que le roi Ban se voyait en grand péril d'être pris par famine ou autrement.

Quand la mi-août fut venue, il dit à la reine sa femme :

— Dame, savez-vous à quoi j'ai songé ? C'est d'aller moi-même demander aide au roi Artus et lui remontrer comment je suis déshérité : il aura plus grande pitié si je me présente à sa cour en personne que si je lui envoie un messager. Préparez-vous donc, car vous viendrez avec moi, et nous n'emmènerons que mon fils et un écuyer. Prenez tout ce que j'ai céans d'or, de joyaux et de vaisselle. Ce château est si fort que je ne crains guère qu'avant mon retour il ne soit pris d'assaut, mais nul ne se peut garder de trahison.

La reine approuva le projet de son seigneur. Et, tandis qu'elle préparait le bagage, le roi fut trouver son sénéchal auquel il confia sa forteresse en le priant de la garder comme le cœur de sa poitrine. Puis il choisit pour lui servir d'écuyer celui de ses valets auquel il se fiait le plus; et, quand le moment fut venu, trois heures avant l'aube, il sortit secrètement par un ponceau de bois, après avoir recommandé à Dieu son sénéchal et ses gens. Car sachez que le château n'était assiégé que d'un côté, étant de l'autre défendu par des marais tellement vastes et profonds que Claudas n'avait pu l'entourer. Le roi Ban s'en fut donc par une très étroite chaussée qui courait à travers les eaux et qui était longue de deux bonnes lieues pour le moins. Sa femme était montée sur un grand palefroi amblant, très doux. L'écuyer, qui était preux et de grand service, portait l'enfant dans un berceau, sur un coussin, et l'écu du roi. Un garçon à pied menait en main le destrier et tenait la lance. Un autre garçon conduisait un sommier chargé de joyaux, de vaisselle, de deniers et des bagages. Enfin le roi lui-même, coiffé de son heaume, vêtu de son haubert et de ses chausses de fer, ceint de son épée, couvert de son manteau de pluie, chevauchait sur un bon palefroi bien éprouvé.

En cet équipage, la petite troupe traversa le marais et entra dans la forêt voisine qui était la plus grande de toutes

celles de la Gaule et de la petite Bretagne, car elle avait bien dix lieues galloises de long et six ou sept de large. Au centre était un lac qu'on nommait le lac de Diane. Cette Diane, qui fut reine de Sicile et qui régna au temps de Virgile, le bon auteur, était la dame du monde qui aimait le plus à courir les bois, et elle chassait tout le jour : aussi les païens qui vivaient en ce temps-là l'appelaient la déesse des bois, tant ils étaient fols et mécréants. Le roi, qui connaissait bien le lac de Diane, résolut de faire reposer là la reine et ses gens jusqu'au jour. Cependant, il entreprit de gravir une colline voisine pour apercevoir encore une fois, au lever de l'aube, son château qu'il aimait plus que chose au monde. Mais le conte laisse un peu de parler de lui et revient à Aleaume, son sénéchal.

II

A peine le roi Ban s'était-il éloigné, le sénéchal fit demander un sauf-conduit à Claudas. Celui-ci le lui accorda volontiers, car il voyait bien qu'il ne prendrait jamais le château que par ruse ou accord. Et quand Aleaume fut devant Claudas, il lui dit qu'il l'aiderait à s'emparer de la place s'il voulait lui promettre de le récompenser.

— Ah! sénéchal, — dit Claudas, — quel malheur que vous soyez à un seigneur tel que le vôtre, de qui nul bien ne vous peut venir! J'ai tant ouï parler de vous, qu'il n'est chose que je ne fisse si vous vouliez venir avec moi. Je vous donnerais ce royaume et vous le tiendriez sous ma souveraineté. Tandis que, si je vous prends de force, il me faudra vous faire souffrir, car j'ai juré sur les saints que je ne ferai de captif en cette guerre qui ne soit tué ou emprisonné pour le reste de ses jours.

Il parla ainsi quelque temps et le sénéchal finit par lui promettre de l'aider de tout son pouvoir, pourvu qu'en retour Claudas le fît roi de Benoïc. Et quand Claudas eut juré sur les reliques, le sénéchal lui apprit le départ du roi Ban.

— Sire, — ajouta-t-il, — je laisserai en rentrant les portes décloses et je dirai que nous avons bonne trêve; nos gens l'apprendront volontiers et ils iront se dévêtir et se reposer,

car ils ont souffert assez de fatigues et de peines en ces derniers temps.

Ce qu'il fit; mais un chevalier nommé Banin, qui était filleul du roi Ban et qui faisait le guet, chaque nuit, tout armé, le vit rentrer et lui demanda d'où il venait et pour quelle besogne il était sorti à pareille heure.

— Je viens, — dit le traître, — de voir Claudas pour recevoir de lui la trêve qu'il octroie au roi mon seigneur et le vôtre.

En entendant cela, Banin frémit de tout le corps.

— Sénéchal, — fit-il, — qui veut loyalement agir ne va pas à pareille heure demander trêve à l'ennemi mortel de son seigneur.

— Comment? me tenez-vous pour déloyal?

Banin n'osa répliquer : le sénéchal était le plus fort et pouvait le faire tuer. Mais il se hâta de monter dans une tournelle pour guetter, et il ne tarda pas à voir vingt chevaliers ennemis, bientôt suivis de vingt autres, et ainsi de suite, qui gravissaient silencieusement la butte du château. Aussitôt il descendit les degrés en criant de toutes ses forces :

— Trahison! Trahison!

A ce cri, les gens de la garnison sortirent de leurs logis et coururent aux armes en toute hâte, mais avant même qu'ils eussent pu prendre leurs hauberts, déjà les chevaliers de Claudas passaient la première porte. Le sénéchal sortit à son tour, faisant semblant d'être tout surpris de l'aventure et regrettant hautement son seigneur. Mais il n'eut guère le temps de lamenter, car Banin qui passait lui courut sus en criant :

— Ah! meurtrier! vous avez trahi votre seigneur lige qui du néant vous avait élevé à ce rang et vous lui avez ôté l'espoir de recouvrer sa terre! Mais vous irez où est Judas qui vendit Celui qui était venu en ce monde pour le sauver!

Et, ce disant, d'un seul coup il lui fit voler la tête; puis, voyant que les chevaliers de Claudas entraient déjà dans le petit château, il courut de toutes ses forces au donjon dont il leva le pont en toute hâte; et là, avec les trois sergents qui gardaient la tour, et dont l'un lui avait ouvert la porte, il se prépara à faire bonne défense.

Maintenant toute la forteresse était aux mains de Claudas, hors la tour, et des bâtiments commençaient de flamber, au grand courroux du roi qui ne savait lequel de ses hommes y avait mis le feu. Banin et les trois sergents repoussèrent tous les assauts pendant quatre jours. Le cinquième, le roi fit dresser une perrière, mais elle eut beau battre le donjon à coups de pierres, les murs résistèrent et jamais les assiégés n'eussent été pris s'ils avaient eu de quoi boire et manger. Malheureusement, ils ne tardèrent pas à manquer de vivres. Une nuit, ils capturèrent une hulote dans un trou, et ils s'en réjouirent fort, car les coups de la perrière sur les murs en avaient chassé tous les oiseaux. Mais enfin le moment vint où il fallut penser à se rendre. Chaque jour, le roi Claudas, qu'émerveillait la prouesse de Banin, lui criait :

— Rends-toi, Banin! Tu ne peux plus tenir! Je te donnerai château, armes et les moyens d'aller où tu voudras, s'il ne te plaît de rester avec moi, car, pour la grande prouesse et la loyauté qui sont en toi, je t'aimerai plus que chevalier que j'aie connu.

— Sire, — répondit enfin Banin, — j'ai pris conseil de mes compagnons, et nous avons décidé de vous rendre la tour. Mais vous nous donnerez quatre bons chevaux et nous laisserez aller à notre guise.

Sur-le-champ, Claudas fit apporter les reliques et jura ce que voulait Banin. Ainsi entra-t-il dans le donjon et se trouva maître de toute la terre de Benoïc. Mais le conte retourne maintenant au roi Ban dont il s'est tu depuis quelque temps.

III

Quand celui-ci, monté sur son palefroi, parvint au sommet de la colline, le jour était tout à fait clair. Le roi considéra au loin les murs blancs de sa forteresse, et le donjon, et les fossés. Et tout à coup il vit une fumée monter, puis des étincelles jaillir, puis des bâtiments flamber, et le feu voler d'un lieu à l'autre, et une flamme hideuse s'élever vers le ciel rougeoyant et faire luire le marais et la campagne alentour.

Ainsi le roi Ban regardait brûler le château qui était tout son réconfort, où il avait mis tout son espoir de recouvrer

un jour sa terre. A cette vue, il lui parut que nulle chose dans le siècle ne lui était plus de rien, et il se sentit tout vain et tout brisé. Son fils, petit, ne lui pouvait encore aider. Et sa femme, jeune dame comme elle était, élevée à grand luxe, et de si haute lignée, descendant en droite ligne du roi David! Il fallait maintenant que l'enfant et la reine sortissent de France et qu'ils souffrissent douleur et pauvreté, et que lui-même, vieux, besoigneux, usât le reste de son âge dans la peine, lui qui avait tant aimé la gaieté et les joyeuses compagnies dans sa jeunesse!

Le roi Ban réfléchissait ainsi. Il mit ses mains devant ses yeux, et un si grand chagrin le poignit et l'oppressa, que, ne pouvant verser des larmes, son cœur l'étouffa et qu'il se pâma. Il chut de son palefroi durement : pour un peu il se fût brisé le col. Le sang vermeil lui sortit par la bouche, le nez et les deux oreilles. Et quand il revint à lui après un long temps, il regarda le ciel et prononça comme il put :

— Ha, sire Dieu, merci! Je vous rends grâce, doux Père, de ce qu'il vous plaît que je finisse indigent et besoigneux, car vous aussi, vous avez souffert la pauvreté. Sire, vous qui de votre sang me vîntes racheter, ne perdez pas en moi l'âme que vous y mîtes, mais secourez-moi, car je vois et sais que ma fin est arrivée. Beau Sire, prenez pitié de ma femme Hélène, conseillez la déconseillée qui descend du haut lignage que vous avez établi au royaume aventureux! Et qu'il vous souvienne de mon chétif fils, Sire, qui est si jeune orphelin, car c'est vous seul qui pouvez soutenir ceux qui n'ont plus de père!

Ayant dit ces paroles, le roi Ban battit sa coulpe et pleura ses péchés. Puis il arracha trois brins d'herbe au nom de la Sainte Trinité. Et son âme se serra si fort en songeant à sa femme et à son fils, que ses yeux se troublèrent, ses veines rompirent, et son cœur creva dans sa poitrine. Il tomba mort, les mains en croix, le visage tourné vers le ciel et la tête dirigée vers l'Orient.

Cependant, la reine attendait son seigneur au pied de la colline. Elle avait pris son enfant dans ses bras et disait, en le baisant plus de cent fois :

— Certes, si tu peux vivre assez pour atteindre l'âge de

vingt ans, tu seras le non pareil, le plus beau des beaux. Que béni soit Dieu qui m'a donné une créature si belle!

A ce moment, elle vit le palefroi qui descendait la colline au trot, car la chute du roi l'avait effrayé. Surprise, elle dit à l'écuyer de le prendre et de se hâter de gravir la colline. Et bientôt elle entendit le grand cri que poussa le valet quand il trouva le roi gisant, tout froid mort. Troublée, elle posa son fils sur l'herbe et se mit à courir vers le sommet du coteau.

D'abord qu'elle vit le valet à genoux auprès du corps de son seigneur, elle tomba pâmée; puis elle commença de gémir, regrettant les grandes prouesses et la débonnaireté du roi, appelant la mort trop tardive à son gré; et cependant elle tirait ses beaux et blonds cheveux, tordait ses bras, égratignait son tendre visage si cruellement que le sang vermeil lui coulait sur les joues, et poussait de tels cris que la colline et le val alentour en retentissaient, tant qu'à la fin la voix lui manqua. Et comme elle lamentait ainsi, il lui ressouvint tout à coup de son fils, qu'elle avait imprudemment abandonné au bord du lac, et elle se reprit soudain à courir comme femme affolée vers le lieu où elle l'avait laissé. La peur l'étreignait si fort que le pied lui manqua et qu'elle tomba rudement plus d'une fois, au point d'en rester étourdie. Mais, lorsqu'elle arriva au bas de la colline, tout échevelée et déchirée, elle vit son fils hors du berceau, qu'une demoiselle tenait en son giron et serrait tendrement contre ses seins, tout nu et démailloté quoique la matinée fût froide et le soleil haut. Et l'étrangère donnait des baisers menus sur les yeux et la bouche du petit, en quoi elle n'avait point tort, car c'était le plus bel enfant du monde.

— Douce amie, — s'écria la reine du plus loin qu'elle la vit, — pour Dieu laissez l'enfant! Désormais il n'aura plus que peine et deuil, car il est orphelin. Son père est mort, et il a perdu sa terre qui n'eût été petite si Notre Sire la lui eût gardée.

Mais la demoiselle ne répondit mot. Et quand elle vit la reine approcher, elle se leva, l'enfant dans les bras, s'avança au bord du lac et, les pieds joints, s'élança sous les eaux.

A cette vue, la mère tomba pâmée, et quand elle reprit ses

sens et qu'elle ne trouva plus son fils ni la demoiselle, peu s'en fallut qu'elle ne désespérât : elle voulut se jeter dans le lac et assurément elle l'eût fait si les valets ne l'eussent retenue. Une abbesse qui passait non loin de là avec deux de ses nonnes, son chapelain, un frère convers et deux écuyers, entendit le grand deuil que menait la reine et, tout émue de pitié, elle accourut vers le lieu d'où partaient ces déchirantes plaintes :

— Ha, dame, — dit-elle, — Dieu vous donne joie! Mais, — ajouta-t-elle en s'approchant, — n'êtes-vous pas madame la reine?

— Je suis la reine aux grandes douleurs! — répondit la mère.

Et elle conta comment son seigneur était mort sur la colline en voyant l'incendie de Trèbe, et comment son fils, qui était la rose de tous les enfants du monde, avait été emporté par un diable sous la semblance d'une demoiselle.

— Par Dieu et sur votre âme, — dit-elle en terminant, — je vous requiers de me recevoir pour nonne, car je n'ai plus rien à faire dans le siècle; et si vous refusez, je m'en irai, comme chétive et égarée, en cette forêt sauvage où je perdrai mon âme avec mon corps.

L'abbesse dut consentir. Les belles tresses de la reine furent tranchées, et elle reçut le voile. Voyant cela, les valets furent si touchés qu'ils déclarèrent qu'ils ne voulaient quitter leur dame et ils devinrent frères convers. Avec l'or, les joyaux et la vaisselle que portait le sommier, elle fit bâtir une abbaye au lieu même où le roi était mort et où il fut enterré. Elle y vint loger avec deux nonnains, deux chapelains et deux convers; et tous les matins, après avoir ouï la messe qu'on chantait pour son seigneur, elle se rendait sur le bord du lac, à l'endroit même où elle avait perdu son fils, et disait trois fois son psautier et les prières qu'elle savait, en pleurant de tout son cœur.

IV

Cependant, deux jours après la mort du roi Ban, son frère le roi Bohor expira à son tour, de chagrin autant que de mala-

die. Il laissait deux beaux enfants, mais de bien petit âge : Lionel qui n'avait que vingt et un mois, et l'autre, nommé Bohor comme son père, qui n'en avait que neuf. Aussi Claudas n'eut-il pas de peine à conquérir le royaume de Gannes.

La reine, femme du roi Bohor, dut fuir. Un chevalier nommé Pharien eut grand'pitié d'elle : il vint lui offrir de garder ses enfants et de les élever secrètement. Quand elle comprit que le seul moyen de les sauver était de se séparer d'eux ainsi, elle mena un tel deuil que jamais on n'en vit le pareil; mais il lui fallut se résigner. Elle se retira dans l'abbaye de la reine Hélène, sa sœur, où, ayant pris le voile, elle se vit à l'abri des entreprises de Claudas. Et toutes deux eurent leur peine un peu allégée de se trouver ensemble à plaindre leurs grandes douleurs et à en offrir le sacrifice à Notre Seigneur.

Pharien garda les enfants dans sa maison et les nourrit durant quelques années sans dire à personne quels ils étaient, hormis à sa femme qui était très belle et bien disante. Or, à cause de la grande beauté qu'elle avait, Claudas s'éprit de la dame, et, pour l'amour d'elle, il fit Pharien sénéchal du royaume de Gannes et lui donna beaucoup de bonnes terres et de rentes. Mais à la fin celui-ci découvrit tout.

S'il en fut chagrin, il ne faut pas le demander : il n'aimait rien tant que sa femme épousée. Un jour, après avoir fait semblant de s'éloigner pour quelque affaire, il revint de nuit et trouva Claudas avec elle; mais le roi sauta par une fenêtre et s'échappa.

Le lendemain, Pharien eut peur que Claudas ne le fît tuer; aussi vint-il le trouver, et lui dit :

— Sire, je suis votre homme lige et vous me devez justice. Un de vos chevaliers me trahit avec ma femme, et je l'ai surpris une fois.

— Quel est ce chevalier? — fit Claudas.

— Sire, je ne sais, car ma femme ne le veut nommer; mais elle m'a dit qu'il est des vôtres. Donnez-moi conseil comme mon seigneur.

— Certes, — dit Claudas pour l'éprouver, — à votre place je tuerais ce traître.

Quand le roi vit que son sénéchal ne savait rien, il fut

rassuré, et Pharien revint à son château. Là, il enferma sa femme dans une tour, sans autre compagnie que d'une vieille qui lui apportait à boire et à manger.

Un soir, la dame trouva moyen de parler par une fenêtre à un valet qui était de ses cousins, et le chargea d'aller avertir le roi de ce qu'elle souffrait. Claudas envoya aussitôt un écuyer dire à Pharien qu'il viendrait dîner chez lui. Il fallut bien que le sénéchal fît sortir sa femme de la tour pour recevoir son seigneur. Il lui commanda de s'habiller richement, puis il alla au-devant du roi et lui fit fête.

Mais, après le dîner, la dame révéla au roi, pour se venger, que son mari gardait depuis plus de trois ans, dans un de ses châteaux, les fils du roi Bohor de Gannes. A sa grande surprise, Claudas ne s'en courrouça nullement.

— Rendez-moi les enfants, — dit-il seulement au sénéchal; — je vous jurerai sur les reliques que je les garderai sains et saufs, et que je leur restituerai leur héritage, quand ils seront en âge d'être chevaliers, et aussi le royaume de Benoïc qui doit être leur, puisque j'ai ouï dire que le fils du roi Ban est mort. Il est grand temps que je pense à sauver mon âme. Aussi bien, je n'ai dépouillé leur père que parce qu'il ne voulait me rendre hommage : ses enfants seront mes hommes liges.

Et il fit apporter les saints et jura devant tous ses barons que jamais les fils de Bohor n'auraient nul mal de par lui, mais qu'il leur conserverait leur terre jusqu'à ce qu'ils fussent capables de la tenir. Après quoi il les remit en garde à Pharien et à un neveu de celui-ci, nommé Lambègue. Seulement, peu après, il les fit enfermer tous quatre en la tour de Gannes.

V

La demoiselle qui avait emporté le petit Lancelot était fée. En ce temps-là, on appelait fées toutes les femmes qui s'entendaient aux enchantements, et il y en avait plus en Bretagne qu'en toute autre terre. Elles savaient la vertu des paroles, des pierres et des herbes, et par là elles se maintenaient en jeunesse, beauté et richesse à leur volonté. Et tout cela fut établi au temps de Merlin, le prophète aux

Anglais, qui eut toute science, et qui fut tant honoré et redouté des Bretons qu'ils l'appelaient leur saint prophète, et la menue gent disait même dieu.

Merlin fut engendré en femme par un diable incube, et pour cela il fut appelé l'enfant sans père. Ces diables sont très chauds et luxurieux. Quand ils étaient anges, ils étaient beaux et plaisants au point qu'à se regarder seulement ils parvenaient au suprême bonheur des sens. Après qu'ils eurent chu avec leur maître, ils continuèrent de s'adonner à la luxure qu'ils avaient connue déjà dans les hautes demeures.

A l'âge de douze ans, Merlin fut amené à Uter Pendragon; puis il aida au roi Artus, à qui il fit établir la Table ronde, comme il est conté dans son histoire. Et la demoiselle qui emporta Lancelot dans le lac fut justement cette Viviane qu'il aima si fort, à laquelle il apprit ses enchantements, et qui l'endormit et l'enserra par nigromance dans la prison d'air.

Si la Dame du Lac fut tendre pour Lancelot, il ne le faut pas demander : l'eût-elle porté dans son ventre, elle ne l'aurait pu garder plus doucement. Et le lac où elle avait semblé se jeter avec lui n'était qu'un enchantement : là où l'eau paraissait justement le plus profonde, il y avait de belles et riches maisons, à côté desquelles courait une rivière très poissonneuse; mais la semblance d'un lac recouvrait tout cela.

La Dame n'était pas seule en ces lieux : elle y avait avec elle des chevaliers, dames et demoiselles, et elle donna à Lancelot une bonne nourrice. Mais nul ne savait le nom de l'enfant : les uns l'appelaient *Beau Trouvé*, les autres *Fils de Roi*; lui, il croyait que la Dame du Lac était sa mère. Et il grandit et devint si beau valet qu'à trois ans il en paraissait cinq.

A cet âge, il eut un maître qui l'enseigna et lui montra à se comporter en gentilhomme. Dès qu'il fut possible, on lui donna un petit arc et des flèches qu'il décochait sur les menus oiseaux; puis, quand il fut plus grand, on lui renforça ses armes, et il visa les lièvres et les perdrix. Il eut un cheval aussitôt qu'il put chevaucher, sur lequel il se promenait aux environs du lac, toujours bien accompagné de valets et de gentilshommes, et il semblait le plus noble d'eux tous : aussi l'était-il. Enfin, il apprit les échecs, les tables et tous les jeux

avec une facilité remarquable tant il était doué d'esprit : adolescent, nul n'aurait su lui remontrer là-dessus. Et voici son portrait pour ceux qui aiment à entendre parler de beauté d'enfant.

Son teint était clair-brun : sur son visage, la couleur vermeille se mariait agréablement à la blanche et à la brune, et toutes trois se tempéraient l'une par l'autre. Il avait la bouche petite, les lèvres rouges et bien faites, les dents blanches, menues et serrées. Son menton était bien formé, creusé d'une petite fossette, son nez un peu aquilin, ses yeux bleus, mais changeants : riants et pleins de joie quand il était content, mais, quand il était irrité, semblables à des charbons ardents : en ce cas, ses pommettes se tachetaient de gouttes de sang, il frונçait le nez, serrait les dents tant qu'elles grinçaient, et l'on eût cru que son haleine fût vermeille, puis sa voix sonnait comme l'appel d'une trompette, enfin il dépeçait tout ce qu'il avait aux mains ou aux dents; aussi bien il oubliait tout, sauf le motif de sa colère, et il y parut assez en mainte affaire.

Il avait le front haut, les sourcils fins et serrés, et ses cheveux souples demeurèrent blonds et luisants tant qu'il fut enfant; plus tard, ils foncèrent et devinrent cendrés, mais ils restèrent ondulés et lustrés. Pour son cou, ni trop grêle, ni trop long, ni trop court, il n'eût pas déparé la plus belle dame. Et de ses épaules, larges et hautes comme il convient, pendaient des bras longs, droits, bien fournis d'os, de nerfs et de muscles. Si les doigts eussent été un peu plus menus, ses mains eussent convenu à une femme. Quant aux reins et aux hanches, quel chevalier les eut mieux faits? Ses cuisses et ses jambes étaient droites, et ses pieds cambrés, en sorte que personne jamais n'eut de meilleurs aplombs. Seule, sa poitrine était peut-être un peu trop épaisse et ample, et beaucoup jugeaient que, si elle l'eût été moins, on n'en aurait pris que plus de plaisir à le regarder; mais la reine Guenièvre, plus tard, accoutumait de dire que Notre Sire la lui avait faite telle pour qu'elle fût à la mesure de son cœur qui eût étouffé en toute autre, et qu'au reste, eût-elle été Dieu, elle n'aurait mis en Lancelot rien de plus et rien de moins que ce qui s'y trouvait.

Lorsqu'il voulait, il chantait à merveille, mais ce n'était

pas souvent, car nul ne montra jamais moins que lui de joie sans cause. D'ailleurs, s'il avait quelque raison de liesse, on ne pouvait être plus joli et enjoué; et il disait parfois que, quand il était dans ses grandes gaietés, il n'était rien de ce que son cœur osait rêver que son corps ne pût mener à bien, tant il se fiait en la joie pour lui faire surmonter les pires travaux. En l'entendant parler si fièrement, beaucoup de gens l'auraient accusé d'outrecuidance et de vantardise; mais non : ce qu'il en disait, c'était par la grande assurance qu'il tirait de celle dont tout bonheur, justement, lui venait.

Tel fut Lancelot, et si son corps était bien fait, son cœur ne l'était pas moins. Car il était l'enfant le plus doux et le plus débonnaire; mais un félon, il savait au besoin le passer en félonie. Sa largesse était non pareille : il donnait aussi volontiers qu'il acceptait. Il honorait les gentilshommes, pourtant il ne fit jamais mauvais visage à personne sans bonne raison. D'ailleurs, quand il se courrouçait, ce n'était chose facile que de l'apaiser. Et il était de sens si clair et droit, qu'après qu'il eut passé dix ans, son maître même n'eût su le détourner de faire une chose qu'il jugeait bonne et raisonnable.

VI

Un jour, chassant un chevreuil, son maître et lui distancèrent leurs compagnons moins bien montés. Puis le cheval du maître broncha et tomba avec son cavalier sans que l'enfant, emporté à poursuivre la proie, s'en aperçût seulement. Enfin il tua la bête d'une flèche. Il descend, attache le chevreuil en trousse, prend son chien en travers de sa selle; et, comme il retournait vers ses compagnons inquiets de lui, il rencontra un homme à pied, un beau valet de première barbe, qui menait en main son cheval las et recru, vêtu d'une simple cotte, ses éperons tout rougis du sang de son roussin épuisé. Voyant l'enfant, le valet baissa la tête, comme honteux; mais Lancelot lui demanda qui il était et où il allait.

— Beau sire, — dit le valet, — que Dieu vous donne honneur! Je suis assez pauvre et le serai plus encore, si Notre

Sire ne me protège autrement qu'il a fait jusqu'à présent. Je suis gentilhomme de père et de mère, et je n'en souffre que davantage, car, si j'étais vilain, je serais habitué aux tourments et mon cœur endurerait plus aisément ses ennuis.

— Comment, — fit Lancelot, — vous êtes gentilhomme et vous pleurez pour une male fortune! Sauf perte d'ami ou honte ineffaçable, nul cœur haut ne se doit émouvoir, car toute chose se peut réparer.

Émerveillé d'entendre un si jeune enfant prononcer ces belles paroles, le valet répondit :

— Je ne pleure, beau sire, pour perte d'ami ni de terre. Mais je suis ajourné à la cour du roi Claudas par un traître qui a occis un mien parent en son lit pour sa femme. Hier soir, il m'a fait assaillir dans la forêt : mon cheval fut navré à mort sous moi; il m'a toutefois porté assez pour que je puisse m'échapper. Mais comment ne serais-je pas dolent puisqu'il me sera impossible de me présenter au jour fixé en la maison du roi Claudas pour soutenir mon droit, et qu'il faudra donc que je m'en revienne honni?

— Dites-moi : si vous aviez un bon cheval, arriveriez-vous encore à temps?

— Oui, sire, très bien, et me fallût-il même faire à pied le tiers du chemin.

— En nom Dieu, vous ne serez honni faute d'un cheval tant que j'en posséderai un, ni vous ni aucun autre gentilhomme!

Là-dessus, Lancelot descend, baille sa monture au valet, met son chien en laisse et, plaçant sa venaison sur le roussin blessé, s'éloigne en le chassant devant lui.

VII

Il n'avait guère marché lorsqu'il croisa un vavasseur monté sur un palefroi, une verge à la main, qui tenait en laisse un braque et deux lévriers. L'homme était d'âge : sitôt qu'il le vit, l'enfant le salua.

— Que Dieu vous donne amendement, mon enfant! D'où êtes-vous? demanda le vavasseur.

— Sire, de l'autre pays.

— Qui que vous soyez, vous êtes beau et bien enseigné. Et d'où venez-vous?

— Sire, de chasser, comme vous voyez. Si vous daignez prendre de ma venaison, elle sera bien employée.

— Grand merci, beau doux ami, je ne refuse point, car vous avez fait votre offre de bon cœur et j'ai grand besoin de gibier. J'ai aujourd'hui marié ma fille et j'étais allé chasser pour avoir de quoi réjouir ceux qui sont venus aux noces. Mais je n'ai rien tué.

Le vavasseur descendit et demanda à Lancelot quelle part du chevreuil il pouvait emporter.

— Sire, — fit l'enfant, — êtes-vous chevalier?

— Oui.

— Alors, prenez tout. Ma venaison ne saurait être mieux employée qu'aux noces de la fille d'un chevalier.

Le vavasseur troussa le chevreuil en croupe et invita l'enfant à venir souper et s'héberger chez lui. Mais Lancelot répondit que ses compagnons n'étaient pas loin. Et le vavasseur le quitta après l'avoir recommandé à Dieu.

Tout en s'éloignant, il ne pouvait s'empêcher de se demander quel était ce beau damoisel dont la ressemblance avec le roi de Benoïc l'avait frappé. N'y tenant plus, il revint sur ses pas à grande allure de son palefroi, et n'eut point de peine à rejoindre Lancelot qui allait à pied.

— Beau doux enfant, ne me pouvez-vous dire qui vous êtes? Vous ressemblez bien fort à un mien seigneur, le plus prud'homme qui fût.

— Et quel était ce prud'homme à qui je ressemble?

— Le roi Ban de Benoïc. Tout ce pays était à lui, et il en fut déshérité à tort par le roi Claudas de la Terre Déserte. Son fils a disparu. Si c'est vous, pour Dieu faites-le moi savoir! Je vous garderai et défendrai mieux que moi-même.

— Fils de roi, je ne crois pas l'être, — fit Lancelot, — bien qu'on m'appelle parfois ainsi.

— Ami, qui que vous soyez, vous sortez d'un beau lignage. Voici deux des meilleurs lévriers qui soient au monde: prenez-en un, et que Dieu vous donne croissance et amendement!

L'enfant, ravi, accepta l'offre de bonne grâce.

— Donnez-moi le meilleur! — demanda-t-il.

Et tirant le chien par la chaîne, il s'en fut de son côté.

VIII

Peu après il trouva son maître et trois de ses compagnons qui le cherchaient et qui s'étonnèrent fort de le voir revenir, menant en main un maigre roussin, tenant deux chiens en laisse, son arc au col, son carquois à la ceinture.

— Qu'avez-vous fait de votre cheval? — demanda le maître.

— Je l'ai perdu.

— Et celui-ci, où le prîtes-vous?

— On me l'a donné.

— Par la foi que vous devez à madame, dites la vérité!

L'enfant qui ne se fût parjuré légèrement conta ce qui lui était arrivé.

— Comment! — s'écria le maître, — vous avez donné votre cheval sans mon congé et la venaison de madame?

— Maître, — dit Lancelot, — ne vous fâchez pas. Ce lévrier vaut deux roussins comme celui que j'avais.

— Par la Sainte Croix, il vous en souviendra!

Et en disant ces mots, le maître frappe l'enfant d'un tel soufflet qu'il le jette à terre. Lancelot ne pleure ni ne crie, mais répète qu'il prise plus le lévrier que deux roussins. Le maître en colère cingle rudement le chien de sa verge et l'animal, qui était jeune, se met à hurler.

Furieux, Lancelot lâche les deux laisses, et, arrachant son arc de son col, court sus à son maître. Celui-ci, qui le voit venir, tente de le saisir. Mais l'enfant, vite et léger comme il était, évite sa prise et le frappe du tranchant de l'arc sur la tête si durement qu'il lui fend la peau et l'abat tout étourdi. Puis, fou de colère à la vue de son arc brisé, il se jette sur lui et le frappe à nouveau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de l'arc de quoi donner un coup. Les trois compagnons s'efforcent de s'emparer de lui; mais il tire ses flèches et se met à les leur lancer, cherchant à les tuer, si bien qu'ils s'enfuient comme ils peuvent à travers le bois.

Alors l'enfant monte sur un de leurs chevaux, et, emportant

ses deux chiens, l'un devant, l'autre en croupe, il s'en va par la forêt. Et tout à coup, comme il traversait une vallée, il vit passer une harde de biches. D'instinct, il cherche son arc à son col, et, se rappelant soudain comment il l'a brisé et perdu, il se remet en rage : « Celui qui m'empêche d'avoir une de ces biches, il me le paiera cher! songe-t-il. Avec le meilleur lévrier et le meilleur limier, je ne pouvais manquer mon coup! » Il revient au Lac, entre dans la cour, et se rend chez sa Dame pour lui montrer son beau lévrier. Mais le maître, tout sanglant, avait déjà fait sa plainte.

— Fils de Roi, — dit-elle en feignant d'être très irritée, — comment m'avez-vous fait un tel outrage que de frapper et blesser celui que je vous avais baillé pour vous enseigner?

— Dame, il n'était pas bon maître quand il m'a battu parce que j'avais bien agi. Peu m'importaient ses coups. Mais il a frappé mon lévrier, qui est des meilleurs du monde, et si durement que pour un peu il le tuait sous mes yeux, et cela parce qu'il savait que je l'aimais. Encore m'a-t-il causé un autre ennui, car il m'a privé de tuer une belle biche. Et sachez bien que partout où je le rencontrerai, j'essaierai de l'occire, sauf ici.

La Dame fut bien heureuse de l'entendre si fièrement parler; mais feignant toujours d'être courroucée, elle reprit :

— Comment avez-vous osé donner ce qui m'appartient?

— Dame, tant que je serai sous vos ordres et gouverné par un garçon, il me faudra garder de bien des choses. Quand je n'y voudrai plus être, je partirai. Mais, devant que je m'en aille, je veux vous dire qu'un cœur d'homme ne peut venir à honneur s'il est bien longtemps en tutelle, car il lui faut trop souvent trembler. Je ne veux plus de maître; je dis maître, non pas seigneur ou dame. Malheureux le fils de roi qui ne peut donner de son bien hardiment!

— Pensez-vous être fils de roi, parce que je vous appelle parfois ainsi? Vous ne l'êtes point.

— Dame, — fit l'enfant en soupirant, — cela me peine, car mon cœur l'oserait bien être.

Alors la Dame le prit par la main et, l'emmenant un peu à l'écart, elle le baisa sur la bouche et les yeux si tendrement qu'à la voir, nul n'eût pu croire qu'il ne fût son enfant.

— Beau fils, ne soyez point triste, — lui dit-elle, — je veux qu'à l'avenir vous donniez tout ce qu'il vous plaira. Et désormais vous serez sire et maître de vous-même. Quel que soit votre père, vous avez montré que vous avez le cœur d'un roi.

IX

Quelque temps après, elle appela une de ses pucelles, nommée Saraide, qui était belle, sage et courtoise, et l'envoya, après lui avoir donné ses instructions, en la cité de Gannes. Le roi Claudas y tenait sa cour le jour de la Madeleine, comme il avait accoutumé de faire chaque année. Il était assis à son haut manger avec toute sa baronnie et son fils Dorin, un beau et fier valet qu'il venait d'armer chevalier, lorsque Saraide entra dans la salle, tenant deux lévriers par leurs chaînes qui étaient d'argent; et elle dit si haut qu'elle fut bien entendue de tous :

— Roi Claudas, Dieu te sauve! Je te salue de par la meilleure dame qui soit. Et jusqu'à ce jour elle t'a prisé plus qu'homme au monde; mais elle a entendu dire de toi certaines choses qui lui font craindre que tu n'aies pas seulement la moitié du bon sens et de la courtoisie que l'on croyait.

— Demoiselle, soyez la bienvenue, — répondit le roi en souriant, — et que votre dame ait bonne aventure! Mais peut-être lui avait-on dit plus de bien de moi qu'il n'y en a. Apprenez-moi cependant ce que je fais mal, selon vous.

— Je vous le dirai, — reprit la demoiselle. — N'est-il pas vrai que vous tenez en prison les deux fils du roi Bohor de Gannes? Ils ne sont pourtant coupables de nulle félonie, et rien n'a si grand besoin qu'un enfant de douceur et de pitié : ha! il n'a guère de bonté celui qui se montre envieux ou mauvais envers des enfants! Et sachez qu'il n'est pas un homme sous le ciel qui, apprenant que vous traitez ainsi les fils du roi Bohor, ne soit persuadé que vous comptez quelque jour les faire mourir, et qui pour cela ne vous haïsse de cœur. Si vous étiez courtois, ils seraient ici, à votre cour, auprès de vous, atournés en fils de roi, et vous en auriez grand honneur, car chacun dirait que vous êtes un gentil prince, qui traite les orphelins honorablement et leur garde leur terre.

— Par Dieu, vous dites vrai, demoiselle! — répondit Claudas.

Et il ordonna à son sénéchal d'aller quérir sur-le-champ les enfants, ainsi que Pharien et Lambègue, et de mener avec lui, par honneur, un cortège de chevaliers, de sergents et d'écuyers, tel qu'en doit avoir qui va chercher des fils de roi.

X

La veille au soir justement, dans la tour, les enfants étaient assis à souper ensemble, car ils mangeaient toujours à la même écuelle, et Lionel, à son ordinaire, faisait paraître un si bel appétit qu'on s'en émerveillait. Pourtant, à le voir ainsi, Pharien, son maître, se prit tout à coup à pleurer si fort que ses larmes tombaient sur sa robe et jusqu'à terre, sous la table où ils soupaient.

— Qu'est-ce, beau maître? — s'écria Lionel qui était sur l'œil et fort bien disant. — Pourquoi pleurez-vous?

— Laissez, beau sire doux, — répondit Pharien, — car vous ne gagneriez rien à le savoir, sinon d'être dolent et irrité.

— Par la foi que je dois à l'âme du roi Bohor, mon père, je ne mangerai plus devant que je sache pourquoi vous avez pleuré, et, par la foi que vous me devez, je vous conjure de me le dire!

— Sire, je pleure parce qu'il me souvient de la hautesse où votre lignage a été durant longtemps. Comment ne serais-je triste, moi qui vous vois en prison quand un autre tient sa cour où vous devriez avoir la vôtre, et porte couronne en cette ville qui devrait être votre principale cité?

Lionel avait reçu son nom parce qu'il portait sur sa poitrine une tache vermeille en forme de lion. C'était le cœur d'enfant le plus ouvert qu'on ait jamais connu; plus tard, le jour même que le roi Artus le fit chevalier, Galehaut, le fils de la belle géante, sire des Étranges Iles, l'appela « cœur sans frein ». Quand il entendit son maître parler ainsi, l'enfant repoussa si rudement la table qu'il la renversa, et courut tout au haut de la maison où il s'assit dans l'embrasure d'une fenêtre pour réfléchir.

Pharien vint le rejoindre là au bout d'un moment.

— Sire, qu'y a-t-il? Venez souper. Ou, au moins, faites-en semblant pour l'amour de mon seigneur votre frère qui sans vous ne mangerait pas.

— Maître, ne suis-je votre sire, comme à Bohor mon frère, et à Lambègue? Je vous commande à tous d'aller manger. Pour moi je ne toucherai plus ni pain ni vin avant d'avoir accompli un dessein que j'ai formé et que je ne puis dire.

— En nom Dieu, — dit Pharien, — je quitterai donc votre service, car puisque vous me cachez votre pensée, c'est que vous avez méfiance de moi.

Et il fit mine d'être courroucé. Mais Lionel, qui l'aimait tendrement, se mit à pleurer.

— Ha! maître, — dit-il, — ne partez point! J'ai dessein de mander au roi Claudas qu'il nous vienne voir : alors je me vengerai de lui.

— Mais quand vous l'aurez occis, que ferez-vous?

— Ceux de ce pays, qui sont tous mes hommes, me garantiront à leur pouvoir; d'ailleurs Dieu qui conseille les déconseillés y pourvoira. Et si je meurs pour conquérir mon droit, la mort sera bienvenue, car mieux vaut périr avec honneur que vivre honni et déshérité en ce monde.

— Beau sire, — dit Pharien, — on ne doit pas entreprendre une telle chose à la légère. Attendez que Dieu vous ait donné plus de force que vous n'en avez encore; quand le moment de vous venger sera venu, alors je vous aiderai de tout mon pouvoir, car sachez que je n'aimerais pas mon propre enfant plus que vous.

Il l'exhorta longtemps de la sorte, et Lionel finit par promettre d'attendre encore, mais pourvu qu'il ne vît point Claudas. Ainsi passèrent-ils la nuit. Et ni ce soir-là, ni le jour suivant, l'enfant ne voulut rompre son jeûne. Il s'étendit sur une couche, disant qu'il était souffrant, et Pharien en pleurait de pitié. Bohor n'eût jamais consenti à manger si son frère ne le lui eût commandé, mais son maître Lambègue, le neveu de Pharien, ne lui faisait rien prendre qu'à grand'peine. Et c'est à ce moment que le sénéchal de Claudas vint à grand honneur quérir les deux enfants.

S'agenouillant devant Lionel, il dit son message, et l'enfant

feignit d'en être joyeux; puis, priant le sénéchal d'attendre un moment, il passa dans la chambre voisine où il commanda à son chambellan de lui apporter un grand couteau qu'on lui avait donné. Mais, au moment qu'il le cachait sous sa robe, Pharien entra pour voir ce qu'il faisait et le lui arracha des mains.

— Puisqu'il en est ainsi, je ne mettrai pas les pieds dehors, — dit l'enfant, — et je vois bien que vous me détestez, car vous m'ôtez ce qui faisait mon bonheur.

— Mais tout le monde s'apercevra que vous portez ce couteau! Laissez-le moi prendre : je le cacherai mieux que vous.

— Jurez donc que vous me le baillerez à l'instant que je vous le demanderai.

— Voire, si vous me jurez que vous n'en ferez rien qui me chagrine.

— Je ne ferai nulle chose dont je puisse être blâmé.

— Ce n'est pas ce que je dis.

— Beau maître, gardez donc le couteau pour vous-même, car vous pourriez en avoir besoin.

XI

Les deux enfants montés sur leurs palefrois, menant leurs maîtres en croupe, s'en furent au palais en grand cortège. Le menu peuple sortait à leur passage pour les voir et priait pour le salut de ses droits seigneurs. Au palais, il ne manqua point de gens pour les aider à descendre. Et quand ils entrèrent dans la salle, en se tenant par la main, tous deux beaux et tels que doivent être des gentilshommes de haut parage, la tête haute, le regard fier, beaucoup de chevaliers du royaume de Gannes, qui avaient appartenu à leur père, ne purent se tenir de pleurer de pitié.

Le roi était assis à son haut manger, sur un riche fauteuil, dans la robe de son sacre; devant lui, sur un support d'argent, à hauteur d'homme, sa couronne et son sceptre d'or et de pierreries; sur un autre, une épée droite, tranchante et claire. Assurément il eût paru prud'homme et fier à merveille, s'il n'eût eu le visage cruel et félon.

Il fit bel accueil aux fils du roi Bohor et, appelant Lionel

dont il admirait fort les manières et la contenance, il lui tendit sa coupe en l'invitant à boire. Mais l'enfant ne le voyait même pas : il n'avait d'yeux que pour l'épée luisante. Alors la pucelle Saraide s'avança et, lui posant les mains sur les joues, elle lui tourna doucement la tête vers la coupe; puis après l'avoir couronné, ainsi que son frère, d'un chapel de fleurs nouvelles et odorantes, elle leur passa au cou, à chacun, un petit fermail d'or et de pierreries.

— Buvez maintenant, beau fils de roi, — dit-elle à Bohor.

— Demoiselle, je boirai, — répondit-il, — mais un autre paiera le vin!

Sur ce, il prend la coupe.

— Brise-là! Jette-là à terre! — lui crie son frère.

Mais il la hausse à deux mains, et en frappe Claudas de toute sa force en plein visage, si rudement qu'il lui ouvre le front; puis, renversant le sceptre et l'épée, il saisit la couronne la jette sur le pavé, l'écrase du talon, en fait voler les pierres.

Voilà tout le palais en rumeur. Dorin s'élance au secours de son père gisant, tout couvert de vin et de sang; les barons se lèvent, les uns pour se jeter sur les enfants, les autres pour les défendre. Lionel a ramassé l'épée, Bohor le sceptre, et tous deux s'en escriment à deux mains de toute leur force; mais ils n'auraient pu durer contre tant de gens, si la vertu des fleurs que la demoiselle leur avait données n'eût empêché qu'aucune arme ne les pût blesser au sang, et celle des fermails, que nul coup ne leur put rompre les membres. Tous deux gagnaient vers la porte sous la conduite de Saraide, lorsque Dorin, les voyant fuir, se précipite sur eux; mais Lionel hausse l'épée, lui tranche le poing gauche qu'il a levé pour se protéger, et lui coupe la joue et le col à moitié; Bohor en même temps lui ouvre la tête d'un coup du sceptre; et Dorin tombe mort. A cette vue, le roi, qui avait grand courage, saisit l'épée d'un de ses chevaliers, entoure son bras gauche de son manteau, et court sus aux enfants sans se soucier d'exposer sa propre vie entre tant de gens dont beaucoup le haïssaient. A le voir venir ainsi, terrible, Saraide demeure un instant étonnée, mais elle se ressaisit juste à temps pour faire un enchantement qui donne aux enfants la semblance de ses deux lévriers et aux chiens la leur, et dans le même temps elle se jette au-

devant du roi, dont l'épée la blesse au sourcil; elle en porta la cicatrice toute sa vie.

— Ha! roi Claudas, — crie-t-elle, — j'ai chèrement payé ma venue en votre cour! Vous m'avez blessée et vous voulez tuer mes lévriers, qui sont des plus beaux du monde!

Le roi regarde : il croit voir les deux enfants s'enfuir; mais c'étaient les chiens qui se sauvaient, effrayés du tumulte. Il les poursuit, lève son arme pour les frapper au moment qu'ils vont passer la porte, mais ils la franchissent si lestement que l'épée s'abat vainement sur le linteau et vole en pièces.

— Dieu soit loué! — dit-il en regardant le tronçon qui lui restait aux mains. — Si j'eusse tué de ma main les fils de Bohor, on me l'eût reproché éternellement, et j'en eusse été honni.

Lors il fait saisir ce qu'il croit être les petits princes et les remet en garde à ceux de ses gens en qui il se fie le plus. Et s'il pleura ensuite la mort de son fils, il ne faut pas le demander. Mais Pharien et Lambègue n'étaient pas moins dolents que lui, car ils ne doutaient guère que leurs jeunes seigneurs, qu'ils croyaient pris, ne fussent sous peu livrés à la mort.

XII

Cependant la demoiselle du Lac, menant en laisse ceux que chacun tenait pour des lévriers, gagnait un bois proche où elle avait laissé ses écuyers. Et quand ceux-ci la virent revenir blessée au visage, ils furent bien ébahis. Ils la pansèrent d'un simple linge, comme elle le leur commanda. Puis elle plaça le lévrier Lionel sur son palefroi, devant elle; un de ses gens se chargea de Bohor; et la petite troupe chevaucha à grande allure, par les plus droits chemins. Elle ne s'arrêta qu'à la nuit pour héberger. Alors Saraide défit son enchantement : en voyant paraître deux beaux enfants à la place des chiens, ses gens n'en pouvaient croire leurs yeux.

— N'avons-nous pas pris un bon gibier? — leur demanda-t-elle.

— Certes, la proie est bonne et belle! Mais qui sont ces beaux enfants?

Elle ne voulut point le leur apprendre. Et si Lionel et Bohor furent choyés cette nuit-là, on le laisse à penser.

— N'ayez crainte, mes enfants, — leur disait Saraide, — vos maîtres n'auront point de mal, et ils seront bientôt auprès de vous.

Mais, à la vérité, du moment qu'elle tenait les fils de roi, peu lui souciait du reste.

Au matin, elle se remit en route avec ses gens, et, après avoir longtemps chevauché, elle parvint enfin au Lac. Et lorsque la Dame vit les fils de Bohor, elle fut plus joyeuse qu'on ne saurait dire. Quant à Lancelot, il ne tarda pas à les préférer à tous ses compagnons, bien qu'il ignorât qu'ils fussent ses parents; et, dès le premier jour, les trois cousins germains mangèrent à la même écuelle et reposèrent dans le même lit.

XIII

En apprenant que Claudas avait emprisonné leurs droits seigneurs, beaucoup de chevaliers du pays de Gannes et des bourgeois de la ville avaient couru aux armes sous la conduite de Pharien et de Lambègue. Claudas cependant ne songeait qu'à plaindre la mort de son enfant.

— Beau très doux fils, — disait-il en gémissant, — beau chevalier preux sans mesure, si vous eussiez vécu, nul ne vous eût égalé, car vous aviez plus que personne les trois qualités par où un homme brille dans le siècle : débonnaireté, largesse et fierté. Et je ne vous aimais pas tant parce que vous étiez mon fils, qu'en raison de la grande valeur qui était en vous.

« Pour l'amour de vous, j'avais amendé mes anciennes façons, et moi qui jamais ne fus généreux, je l'étais devenu. Ha! certes je ne m'attendais plus que ma propre prouesse me valût aucune nouvelle conquête; mais, par votre grand courage, ne m'eussiez-vous mis au-dessus de tous, vous qui passiez tout le monde, comme l'or les métaux et le rubis les pierres? Nulle force n'existe en comparaison de celle de Dieu; aussi convient-il de souffrir ce qu'il nous envoie; mais je ne lui saurai nul gré de cette aventure. Hélas! je m'émerveille de sentir mon cœur battre encore!

Cependant que Claudas lamentait ainsi, il entendit le grand

tumulte que faisaient devant son palais les chevaliers et les bourgeois de Gannes, auxquels s'étaient joints beaucoup des gens de Benoïc, anciens sujets du roi Ban. Alors il jeta un haubert sur son dos, laça son heaume, pendit son écu à son col, ceignit son épée et prit une hache au fer tranchant et au manche renforcé, car il était l'homme du monde qui savait le mieux s'en escrimer dans la mêlée; puis il se fit voir à une fenêtre de son palais.

— Pharien, — cria-t-il, — que voulez-vous, vous et ces gens?

— Sire, nous voulons que vous nous rendiez nos droits seigneurs, les fils au roi Bohor.

— Chacun fasse donc du mieux qu'il pourra, car ils ne seront rendus devant que force m'en soit faite.

Aussitôt les arcs, les arbalètes et les frondes de commencer leur jeu, et les flèches, les carreaux et les pierres de voler en pluie sur le palais. Quand Claudas aperçut que ceux du dehors se préparaient à mettre le feu à la porte, il se fit ouvrir et, accompagné des siens, il sortit à pied, la hache au poing, dont il commença de frapper à si grands coups que les assaillants ne tardèrent pas à reculer.

A le voir ainsi mettre à mal ses compagnons, Lambègue sentait la colère le gagner. Il fait amener son cheval, l'enfourche, et armé de toutes armes, heaume en tête, lance sur feutre, il fonce sur Claudas à bride abattue. Il le heurte si rudement de son fer qu'il lui traverse l'épaule; mais le destrier emporté par son élan vient se briser la tête sur le mur, et le chevalier, tout étourdi du choc, demeure gisant à côté de sa monture. Cependant Claudas, le tronçon de la lance dans l'épaule, perdant son sang, s'adosse à la muraille, sous une pluie de pierres et de flèches, et bientôt tombe sur les genoux. Déjà Lambègue, relevé et ranimé, lui courait sus l'épée à la main pour l'achever, lorsque Pharien l'arrêta par le bras :

— Beau neveu, qu'allez-vous faire? Voulez-vous tuer l'un des meilleurs chevaliers et des plus braves princes de ce temps?

— Comment, traître que vous êtes, prétendez vous sauver celui qui vous a honni et qui veut occire les fils de notre seigneur le roi Bohor? Certes vous n'avez qu'un vieux et mauvais cœur au ventre!

— Taisez-vous, beau neveu, — reprit Pharien. — Quelque méfait qu'il ait commis, on ne doit poursuivre la mort ou le déshonneur de son seigneur à moins de lui avoir loyalement repris sa foi. A celui-ci j'ai fait hommage, je suis son homme : mon devoir est de le garantir de mort et de toute honte selon mes forces. Je ne cherche que le salut des enfants du roi Bohor, parce qu'ils sont les fils de mon ancien seigneur, et pour l'amour d'eux.

Claudas l'entendait : il se mit à crier, comme celui qui a grand peur pour sa vie :

— Beau doux ami, merci! Voici mon épée : je vous la rends comme au plus loyal chevalier que je sache. Et je vous livrerai les enfants. Sachez que, les eussé-je même tenus dans ma cité de Bourges, ils n'eussent eu aucun mal de moi.

Ce mot finit la mêlée. Pharien fit retirer les combattants des deux parts et entra dans le palais avec Claudas, qui s'évanouit. Mais ses gens se hâtèrent de lui ôter son heaume et de l'arroser d'eau froide, si bien qu'il reprit ses sens; puis les médecins lui bandèrent ses plaies comme ils savent faire, et il souffrit tout de grand courage.

Cependant, la nuit était venue, et au moment même où Saraide désenchantait Lionel et Bohor bien loin de là, les deux lévriers qui en avaient la semblance reprenaient leur forme première dans le palais de Claudas, au grand ébahissement de tout le monde et du roi lui-même. Lorsqu'il vit soudain deux chiens à la place des princes qu'on venait d'amener, Pharien sentit une telle angoisse en son cœur que pour un peu il en fût mort.

— Ha! sire Claudas, — s'écria-t-il, — vous aviez juré de me rendre les fils du roi Bohor, et vous me baillez ces lévriers!

— Hélas! — répondit le roi, — ce sont les deux chiens que la demoiselle amena devant moi tantôt, et je vois bien qu'elle a enlevé les enfants par enchantement! Beau doux ami, ne m'accusez pas : je suis prêt à me rendre votre prisonnier sur parole et à vous servir d'otage jusqu'à ce que vous ayez nouvelles croyables de Lionel et de Bohor. Mais jurez sur votre foi de me garantir jusque-là.

Pharien hésitait, car il craignait de ne pouvoir protéger le roi contre son neveu Lambègue qui le haïssait à mort, ni

peut-être contre les gens de Gannes et de Benoïc qui ne l'aimaient guère, et il pensait que, s'il arrivait malheur à Claudas après qu'il l'aurait pris sous sa garde, il en serait honni à jamais. Aussi voulut-il consulter les barons avant de s'engager, et il fut sur la place leur soumettre le cas. Il faisait nuit, mais on avait allumé tant de torches et de lanternes qu'on y voyait comme en plein jour.

— Comment, bel oncle, — s'écria Lambègue après que Pharien eut parlé, — vous voulez sauver le traître qui a tué nos seigneurs liges et qui jadis vous a tant méfait à vous-même? Si le peuple savait ce que je sais, vous ne seriez certes pas écouté!

— Beau neveu, que tu aies si peu de raison, je n'en suis pas surpris : grand sens et grande prouesse ne font pas bon ménage, à l'âge que tu as. Toutefois, afin que tu voies un peu plus clair au miroir de sagesse, je t'enseignerai ceci : à la bataille, n'attends personne et pique des éperons le premier pour accomplir, si tu peux, un beau coup; mais au conseil, tant que tu seras jeune, garde de faire entendre tes avis avant que tes anciens aient parlé; ces prud'hommes qui m'entourent savent mieux que toi où est raison. Je ne vois parmi eux nul baron qui n'ait rendu à Claudas, de bon gré ou de force, foi et hommage à mains jointes, et qui ne doive par conséquent garder le corps du roi et en défendre la vie comme la sienne propre. Car il n'est plus laide déloyauté que d'occire son seigneur. Si le suzerain a commis quelque méfait envers son homme, celui-ci doit le citer devant les barons à quarante jours; et au cas où il ne pourrait le rappeler au droit, alors, qu'il dénonce son hommage, mais publiquement, devant ses pairs, et non pas en secret. Encore n'a-t-il pas pour autant le droit de le tuer, car qui répand le sang de son seigneur est traître et parjure et meurtrier et foi-mentie, à moins qu'il n'en ait eu meurtre ou félonie. Seigneurs, si vous voulez jurer que Claudas n'aura rien à redouter de vous, quoiqu'il ait forfait, je le prendrai en ma garde et baillie. Si non, chacun agisse de son mieux! Pour moi, je sais ce que je ferai. Ores me dites ce que vous décidez.

Les chevaliers de Gannes, après s'être consultés, se rangèrent à l'avis de Pharien et jurèrent sur les saints de res-

pecter la vie de son prisonnier. Mais Lambègue s'était éloigné, afin de ne pas faire le serment. Et quand il vit entrer Claudas accompagné de son oncle dans la tour où logeaient naguère les enfants, il n'y put tenir, et sautant sur un épieu qui se trouvait accroché à un ratelier, il en frappa le roi en pleine poitrine, d'une telle force qu'il lui faussa son haubert et que Claudas affaibli par ses blessures tomba. Aussitôt, Pharien dégaine l'épée que son prisonnier lui avait rendue et qu'il tenait à la main : d'un seul coup il fend le heaume de son neveu et lui déchire la joue en criant :

— Ha! vous êtes mort, traître! Certes vous m'avez déshonoré et me ferez tenir pour félon.

Il se préparait à redoubler sur Lambègue gisant, lorsque sa femme courut se jeter à ses pieds, en le suppliant d'épargner la jeunesse de son neveu.

— Tuez-moi plutôt, — lui dit-elle, — car il ne mourra pas sans moi devant mes yeux.

Alors Pharien songea que jamais dans le passé il n'avait rien eu à reprocher à Lambègue, et, prenant pitié de son parent, il lui pardonna l'insulte qu'il en avait reçue, et il commanda à sa femme de le soigner. Mais ici le conte se tait de lui et retourne à parler des enfants qui sont en compagnie de Lancelot, leur cousin, sous la garde de la Dame du Lac.

XIV

Trois jours après leur arrivée, Lionel et Bohor étaient en fort mauvais point, et à leur trouver si piètre mine, les yeux rouges et enflés, les joues creuses, la Dame s'inquiéta. Mais elle les interrogeait en vain : ils ne lui osaient rien dire. Au seul Lancelot, qu'elle pria de s'en enquérir, ils avouèrent la vérité : c'est qu'ils ne pouvaient s'habituer à vivre loin de leurs maîtres.

— En nom Dieu, — leur dit-elle quand elle sut ce qu'ils avaient, — vous n'aurez point mal longtemps : j'enverrai chercher Pharien et Lambègue cette nuit. Mangez donc, réconfortez-vous, afin que vos maîtres ne supposent pas, à vous voir si maigres, qu'on vous a laissé mourir de faim céans.

— Dame, — dit Lionel, — nous mangerons autant que vous voudrez, si vous jurez sur votre foi que vous enverrez cette nuit même.

La Dame le leur jura en riant, et elle appela une de ses demoiselles, non pas Saraïde, mais une autre, à qui elle commanda d'aller à Gannes et d'en ramener Pharien et Lambègue, mais si secrètement et par des chemins si détournés que personne ne pût savoir où ils étaient allés. Et Lionel donna à la messagère sa ceinture et celle de son frère, afin qu'elle pût se faire reconnaître.

Accompagnée de deux valets, elle chevaucha en toute hâte vers la cité de Gannes, et grande fut la joie des deux maîtres quand ils surent d'elle que leurs seigneurs étaient sains et saufs et hors du pouvoir de Claudas. Ils s'empressèrent de rendre au roi sa parole et sa liberté; puis ils se mirent en route sur-le-champ sous la conduite de la demoiselle.

Le soir tombait quand ils arrivèrent à l'orée de la forêt de Brocéliande, et il faisait nuit lorsqu'ils parvinrent au Lac. En voyant la pucelle les mener droit à cette eau profonde et noire, ils s'émerveillèrent. Néanmoins, comme ils y croyaient entrer avec elle, le lac disparut et ils se trouvèrent devant la porte du château. Et il ne faut pas demander si les enfants eurent joie à revoir leurs maîtres : ils les embrassèrent plus de cent fois.

Sur ces entrefaites, Lancelot arriva pour le souper, car il avait passé sa journée dans les bois. La Dame n'aurait jamais consenti à dîner ni à souper, s'il n'avait tranché du premier mets et versé à boire; après quoi elle lui permettait de s'asseoir. Il entra dans la salle, coiffé d'une couronne de roses vermeilles. Et l'on était pourtant au mois d'août, qui n'est plus le temps des roses; mais le conte affirme que, tant que Lancelot demeura au Lac, été comme hiver, il ne se réveilla pas une fois sans trouver un chapelet de roses fraîches à son chevet, hors les vendredis et les veilles des grandes fêtes, et durant le carême. Jamais il ne put apercevoir qui lui apportait les fleurs, bien qu'il eût souvent fait le guet. Et chaque matin, depuis l'arrivée des deux enfants, il faisait trois couronnes de ses roses, pour eux et pour lui.

Le premier qui l'aperçut fut Bohor, qui était assis sur les

genoux de son maître. L'enfant courut à lui et lui dit joyeusement :

— Sire, voyez-ci mon maître qui est venu!

Puis la Dame se leva devant lui, et tous ceux qui étaient là firent de même l'un après l'autre, car ils lui portaient très grand honneur. Après quoi on vint aux tables pour manger, et quand Lancelot eut fait son service pour sa Dame, il s'assit et tout le monde ensuite, car nul n'eût été si hardi que de prendre place avant lui, non pas même les deux fils de roi.

XV

Le lendemain, au matin, après avoir entendu la messe, tous s'en furent en promenade dans les bois, bien accompagnés de chevaliers, d'écuyers et de sergents.

Lancelot chevauchait à côté de sa Dame, accompagné d'un valet qui portait son arc et ses flèches. Une petite épée, à sa mesure, était pendue à l'arçon de sa selle, et il avait toujours quelque javelot à la main qu'il lançait aux bêtes et aux oiseaux plus adroitement que personne.

Alors Pharien dit à la Dame du Lac :

— Pour Dieu, Dame, gardez bien ces deux enfants, car ils sont les fils du plus prud'homme et loyal chevalier qui ait jamais été, hormis son frère germain le roi Ban. Et quoiqu'ils soient de haute naissance par leur père, ils sont encore de bien meilleure souche par leur mère. Elle descend du grand roi David, en effet, et c'est par un chevalier né de ce lignage que la Bretagne doit être délivrée des merveilleuses aventures qui y adviennent présentement. Si vous pensez ne les pouvoir mettre à l'abri de leurs ennemis, Dame, donnez-les nous : nous nous enfuirons, et, s'il plaît à Dieu, ils recouvreront leur héritage, car, dès qu'ils pourront porter les armes, il ne se trouvera pas un homme au royaume de Gannes qui ne risque pour eux son corps et ses biens.

Lionel, en entendant ces mots, sentit de grosses et chaudes larmes lui sortir des yeux.

— Qu'avez-vous Lionel? — lui demanda Lancelot.

— Je pense à la terre de mon père, que je voudrais bien recouvrer.

— Fi! beau cousin, ne pleurez point par crainte de manquer de terre. Vous en gagnerez si vous avez du cœur. Songez à être assez preux pour conquérir votre bien par prouesse et par vigueur.

Tout le monde admira qu'un enfant pût tenir des discours si hauts; mais la Dame s'étonna surtout de l'avoir entendu appeler Lionel : *beau cousin*. Elle dit à Pharien qu'elle saurait garder en sûreté les fils du roi Bohor et le pria de rester auprès d'eux, au Lac, avec Lambègue, mais de ne jamais tenter de savoir qui elle était. Puis, quand on fut sur le retour, prenant Lancelot à part :

— Beau Trouvé, — lui dit-elle, — comment eûtes-vous la hardiesse d'appeler Lionel : *cousin*?

— Dame, — répondit Lancelot tout honteux, — le mot me vint à la bouche par hasard, et je l'ai prononcé sans y prêter attention.

— Mais dites-moi : qui donc croyez-vous qui soit meilleur gentilhomme, de vous ou de lui?

— Je ne sais si je suis gentilhomme de naissance; mais, par la foi que je vous dois, je ne daignerais pas m'émouvoir de ce dont je l'ai vu pleurer. Si d'un homme et d'une femme est issue toute la race humaine, je ne vois qu'une noblesse : c'est celle que l'on conquiert par prouesse. Et si le grand cœur faisait les gentilshommes, je croirais être l'un des mieux nés.

— Beau fils, on le verra. Mais croyez que ce n'est que le défaut de cœur qui pourrait vous faire perdre votre noblesse.

— Soyez bénie de Dieu, Dame, pour me l'avoir dit, car je ne souhaitais rien de plus que d'être gentilhomme.

Par de telles paroles, Lancelot ravissait le cœur de sa Dame, et, si n'eût été le grand désir qu'elle avait de son bien, rien ne l'eût peinée davantage que de le voir grandir et approcher du temps où il deviendrait chevalier et où il lui conviendrait de partir pour chercher des aventures aux pays lointains. Alors Lionel lui resterait; mais il s'en irait à son tour. Et Bohor aussi la quitterait...

XVI

Longtemps les enfant vécurent ainsi, ensemble, sous la garde de la Dame du Lac et des deux maîtres. Et il advint enfin que le bon Pharien mourut. Sa femme expira à son tour. Et leurs fils, Anguis et Taran, reçurent plus tard la chevalerie de Lionel lui-même et furent merveilleusement preux.

Quant aux deux sœurs, les reines de Benoïc et de Gannes, elles menèrent la plus pieuse vie du monde dans le monastère où elles étaient nonnes. La reine Hélène, mère de Lancelot, avait beau se livrer à toutes les pénitences, elle demeurait grasse et blanche et vermeille et en si bon point que les étrangers ne pouvaient croire qu'elle menât une vie si dure. En revanche, sa sœur, la reine Evaine, était si maigre, si pâle, si faible, que l'on craignait à toute heure du jour qu'elle ne perdît le souffle.

Elle priait sans cesse Dieu qu'il lui fût donné de revoir ses fils avant de mourir. Un jour, elle eut un songe : elle se crut dans un jardin où deux beaux enfants en escortaient un troisième de plus grande apparence encore; et quand elle se réveilla, elle trouva gravés dans sa main droite les trois noms de Lionel, Bohor et Lancelot. Alors elle comprit que Notre Sire l'avait exaucée et qu'elle allait mourir maintenant qu'elle avait vu ses enfants. Elle fit appeler sa sœur, lui conta comment Lancelot lui était apparu avec ses deux fils, et expira. Telle fut sa fin.

XVII

Jusqu'à dix-huit ans, Lancelot demeura en la garde de la Dame du Lac. Et elle aurait bien voulu le retenir davantage, tant elle l'aimait. Mais elle savait qu'elle commettrait ainsi un péché mortel, aussi grave que celui de trahison, puisqu'il avait l'âge de recevoir la chevalerie.

Un jour, peu après la Pentecôte, il tua à la chasse le plus grand cerf qu'il eût jamais vu, et qui se trouva aussi gras que si l'on eût été en août. Il l'envoya sur-le-champ à sa Dame par deux valets; mais lui-même il demeura tout le jour, tant il faisait chaud, étendu sur l'herbe à l'ombre d'un chêne.

Vers le soir, il monta sur son cheval de chasse pour s'en revenir. Il avait l'air d'un vrai homme des bois, vêtu qu'il était d'une courte cotte verte, couronné de feuillages et son carquois à la ceinture, car il ne s'en séparait jamais; mais il faisait porter son arc par un de ses valets. A le voir si beau, la Dame sentit l'eau du cœur lui monter aux yeux. Et quand il entra dans la salle, elle se cacha la figure dans les mains, et, au lieu de l'accoler et de le baiser comme elle faisait toujours, elle s'enfuit dans la grande chambre. Lancelot la suivit : il la trouva étendue sur un lit, qui pleurait.

— Ha! Dame, qu'avez-vous? — lui dit-il. — Si l'on vous a fait quelque chagrin, contez-le moi, car je ne souffrirai point que nul vous peine, moi vivant.

Mais la Dame sanglotait si fort qu'elle ne pouvait parler.

— Ha! Fils de Roi, éloignez-vous, — dit-elle pourtant, — ou vous verrez mon cœur me quitter.

— Je pars donc, puisque ma présence vous chagrine si fort.

Sur ce, il sort, prend son arc, le pend à son cou, ceint son carquois, selle son cheval, et déjà il le tirait dans la cour, lorsque celle qui l'aimait plus que tout accourut, essuyant son visage et ses yeux rouges et gonflés, et saisit le palefroi par la bride :

— Vassal, — s'écria-t-elle, — où voulez-vous aller?

— Dame, en un lieu où je me puisse consoler.

— Où? Dites-le par la foi que vous me devez.

— En la cour du roi Artus, servir quelque prud'homme jusqu'à ce qu'il me fasse chevalier.

— Ha! beau Fils de Roi, désirez-vous tant d'être chevalier?

— Certes, Dame; c'est la chose du monde à laquelle j'aspire le plus.

— Si vous saviez quels grands devoirs impose la chevalerie, vous ne l'oseriez souhaiter!

— Et pourquoi, Dame? Surpassent-ils donc le cœur et la force d'un homme?

— Oui, quelquefois : Notre Sire Dieu a fait les uns plus vaillants que les autres, plus preux et plus courtois.

— Dame, il serait bien timide, celui qui n'oserait recevoir la chevalerie. Car chacun, s'il ne peut avoir les vertus du corps, peut du moins posséder celles du cœur. Les premières, comme

la grandeur, la force, la beauté, l'homme les apporte en sortant du ventre de sa mère. Mais la courtoisie, la sagesse, la débonnaireté, la loyauté, la prouesse, la générosité, la hardiesse, c'est la paresse qui empêche qu'on ne les possède, car elles dépendent de la volonté. Et je vous ai souvent ouï-dire que c'est le cœur qui fait un prud'homme.

Alors la Dame du Lac prit Lancelot par la main et l'emmena dans sa chambre; et là, après l'avoir fait asseoir, elle lui dit :

— Les premiers chevaliers ne le furent point à cause de leur naissance, car, tous, nous descendons du même père et de la même mère. Mais quand Envie et Convoitise commencèrent de grandir dans le monde, alors les faibles établirent au-dessus d'eux des défenseurs pour maintenir le droit et les protéger.

» A cet office, on choisit les grands, les forts, les beaux, les loyaux, les hardis, les preux. Et nul, en ce temps-là, n'eût été si audacieux que de monter à cheval avant d'avoir reçu la chevalerie. Mais elle n'était pas donnée pour le plaisir. On demandait aux chevaliers d'être débonnaires sauf envers les félons, pitoyables pour les souffreteux, prêts à secourir les besoigneux et à confondre les voleurs et les meurtriers, bons juges sans amour ni haine. Et ils devaient protéger Sainte Église et garantir celui qui tend la joue gauche à qui lui a frappé la droite.

» Car leurs armes ne leur ont pas été données sans raison. L'écu qui pend au col du chevalier et le garantit par devant signifie qu'il se doit mettre entre Sainte Église et ses assaillants, et recevoir les coups pour elle comme un fils pour sa mère. De même que son haubert le vêt et protège de toutes parts, ainsi doit-il couvrir et environner Sainte Eglise, de façon que les méchants ne la puissent atteindre. Son heaume est comme la guérite d'où l'on surveille les malfaiteurs et les larrons de Sainte Eglise. Sa lance, si longue qu'elle blesse avant qu'on atteigne celui qui la porte, signifie qu'il doit empêcher les malintentionnés d'approcher Sainte Eglise. Et si l'épée, la plus noble des armes, est à deux tranchants, c'est qu'elle frappe de l'un les ennemis de la foi, de l'autre les voleurs et les meurtriers; mais la pointe signifie obéissance, car toutes gens doivent obéir au chevalier : et rien ne perce le cœur comme

d'obéir en dépit de son cœur. Le cheval enfin est le peuple, qui doit porter le chevalier et fournir à ses besoins, et être au-dessous de lui, et qu'il doit mener à sa guise pour le bien.

» Il faut qu'il ait deux cœurs : l'un dur comme l'aimant pour les déloyaux et les félons, l'autre mol et flexible comme la cire chaude pour les bons et les débonnaires. Tels sont les devoirs auxquels on s'engage envers Notre Seigneur en recevant la chevalerie, et mieux vaudrait à un valet vivre sans elle tout son âge, que d'être honni sur terre et perdu pour Dieu.

— Dame, — dit Lancelot, — si je trouve quelqu'un qui consente à me faire chevalier, je ne craindrai pas de l'être, car Dieu voudra peut-être me donner les qualités qu'il y faut, et j'y mettrai tout mon cœur, et mon corps, et ma peine, et mon travail.

— En nom Dieu, — dit la Dame, — votre vœu sera donc accompli sous peu. Et c'est parce que je le savais que je pleurais quand je vous vis. Vous serez adoubé par le plus prud'homme qui soit : le roi Artus.

De longtemps, elle avait préparé toutes les armes qu'il fallait à l'enfant : un haubert blanc, léger et fort, un heaume argenté et un écu couleur de neige, à boucle d'argent. L'épée, essayée en maintes occasions, était grande, tranchante et légère à merveille. La lance courte, grosse, roide, au fer bien aigu, le destrier haut, fort et vif, la robe de Lancelot, son manteau fourré d'hermine, tout était blanc, et jusqu'à son escorte, vêtue de blanc, montée sur des chevaux blancs. En cet équipage, accompagnés de Lionel, Bohor et Lambègue, Lancelot et la Dame du Lac se mirent en chemin vers la cour du roi Artus, le mardi avant la Saint-Jean. Mais ici cesse le conte des enfances de Lancelot.

JACQUES BOULENGER

LA VIE D'UN GRAND PÉCHEUR

(PROJET D'UN ROMAN DE DOSTOÏEVSKY)

On vient de retrouver, parmi les papiers de Dostoïevsky conservés au Musée historique de Moscou, un projet, ou « plan », suivant le terme de l'auteur, d'un roman : *La vie d'un grand Pécheur*, qui devait constituer « l'ultime œuvre » de Dostoïevsky, de son aveu même. « Ce sera mon dernier roman, la dernière parole de ma carrière littéraire », écrivait-il à son ami le poète A. Maïkov. Cet important document littéraire a été publié à Moscou par l'institution de l'État soviétique le « Centro-Archive » (Archives centrales), accompagné de commentaires de M. N. Brodsky.

Il serait vain d'en donner la traduction intégrale. Le commentateur officiel du document, qui a consacré à ses éclaircissements autant de pages que contient le plan, n'a pas songé lui-même à extraire un scénario méthodique des formules brèves, ou inachevées, des allusions obscures que l'auteur a noté pour son usage.

Nous allons tenter cette besogne, assez malaisée de fait, en puisant dans les notes de Dostoïevsky celles qui présentent une netteté suffisante, mais qui, disséminées en désordre à travers les feuillets d'un fort cahier, demandent à être rapprochées et coordonnées. Nous avons consulté, d'autre part, les missives privées de Dostoïevsky, puis les renseignements nouveaux fournis par M. Brodsky, ou empruntés à d'autres sources. Ils ne seront pas de trop pour en obtenir le ciment approprié au scellement des pièces en une mosaïque accordée.

Une lettre, adressée par Dostoïevsky à Maïkov, contient, entre autres, cette caractéristique du héros du roman projeté : « Il est, durant sa vie, tantôt athée, tantôt croyant, tantôt sectaire fanatique, pour redevenir athée. » Et plus loin : « Un gamin de treize ans, ayant participé à un crime de droit commun, esprit cultivé et débauché, est

le futur héros de tous les cinq romans », dont devait se composer l'œuvre totale, sous le titre général de *La Vie d'un grand Pécheur* : « Il est enfermé au monastère par ses parents (qui sont de notre milieu intellectuel) pour y recevoir de l'instruction. Louveteau et nihiliste, le gamin se lie avec Tikhon dont vous connaissez le caractère. Ce sont mes deux principaux personnages. »

On sait l'admiration de l'auteur pour le vrai évêque Tikhon, surnommé Zadonsky, qui devait servir de modèle au Tikhon du roman et que Dostoïevsky avait reçu « depuis longtemps dans son cœur ». Ceux qui ont lu la vie du saint ne se tromperont pas sur l'origine de la sympathie particulière de l'auteur pour lui. Elle est certainement dans la mansuétude infinie de Tikhon Zadonsky pour les péchés des autres et dans sa rudesse pour lui-même.

Durant les quatre ans et demi de sa gestion de l'évêché de Voroneje, il ne cessa de recommander à son clergé de se montrer au confessionnal pitoyable aux fidèles désespérant de la miséricorde divine et de ne pas se borner aux paroles de consolation, mais d'amener le pécheur au repentir durable par la bonté agissante. Chef suprême du tribunal ecclésiastique, — nous sommes en 1763, — l'évêque de Voroneje faisait moins acte de juge châtiant les crimes, que de pasteur d'âmes prenant souci de redressement.

Retiré au couvent Zadonsky, il y vit dans les privations, en consacrant vingt heures, sur les vingt-quatre, moins à la prière qu'à de durs travaux manuels, à de pieux entretiens avec les gens du peuple, qu'il aille les réconforter chez eux, ou qu'il reçoive ceux qui affluent vers lui des quatre coins du vaste empire; il les accueille avec une telle humilité, un tel aveu de ses propres faiblesses qu'il impressionne les plus endurcis dans le vice. Se trouvant un jour dans une maison amie et engagé dans une conversation avec un [redacted] d'esprit « voltairien », il s'évertue à le convertir avec douceur, mais aussi avec fermeté. L'autre, caractère violent et irascible, s'emporte et va jusqu'à souffleter l'évêque. Alors, celui-ci, bien que cœur ardent lui aussi, tombe aux pieds de l'offenseur et le supplie de lui pardonner; on se doute de l'effet décisif que produisit sur le contradicteur brutal ce geste du saint homme : le mécréant se montra depuis le plus pieux des fidèles du Christ.

Tel fut Tikhon Zadonsky sur lequel Dostoïevsky comptait modeler « une majestueuse, une sainte figure » et qui, suivant son expression, incarnait le type « positif » de la société russe. Il le note dans une lettre (du 6 avril 1870) à son ami Maïkov et ajoute : « Qu'en savons-nous? Peut-être est-ce précisément Tikhon qui est notre type russe *positif*, celui que cherche notre littérature, et non pas Lavretsky, ni Tchitchikov, ni Rakhmatov et les autres [1]. »

Ce qui n'est pas douteux, c'est la permanence dans la société russe

1. Héros respectifs de la *Nichée des Gentilshommes* de Tourguéneff, des *Ames Mortes* de Gogol, et de *Que faire?* de Tchernischevsky.

de ces hommes de toute condition et de toute tendance, Tikhon ou Vlass[1], Nekhlioudov (de *Résurrection*), ou Zossima et Aliocha (des *Frères Karamazov*), Dostoïevsky lui-même comme Tolstoï, la pure révolutionnaire Perovskaïa, la « grand'mère de la révolution » Breschko-Breschkovskaïa, tous également d'un haut sentiment religieux, bien que sans chapelle, ceux et celles que vise la formule de l'insigne observateur latin de l'âme russe qu'était E. Melchior de Vogüé : « Si vous saviez jusqu'où elle peut monter! »

Mais il en est d'autres dans la société russe, bien plus nombreux aux époques des grandes crises, à qui la nature raciale impose une chute d'autant plus profonde que le but de leur montée est plus haut placé. C'est la voie d'épreuves suivie par Raskolnikov (de *Crime et Châtiment*), par Dmitri Karamazov, ce devait être celle de Stavroguine, des *Possédés*, ce sera celle du « Grand Pécheur » qui, lui, deviendra d'autant plus « grand homme ».

Dans ses lettres au critique philosophe Nicolas Strakhov, que, avec Maïkov, il prenait de préférence pour confident littéraire, Dostoïevsky confesse que, pendant toute l'année de 1870 de sa composition des *Possédés*, il avait modifié dix fois au moins le plan de ce roman et déchiré à mesure les pages déjà écrites. Et, comme à Maïkov, il annonce par la même occasion à Strakhov (le 2 décembre 1870) son futur roman *La Vie d'un grand Pécheur* qui le « tourmente depuis plus de trois ans »; mais il veut l'écrire « comme écrivent les Tolstoï, les Tourguéneff, les Gontcharov », c'est-à-dire aux jours de leur inspiration, en auteurs dotés de rentes et non dans un délai imposé par les éditeurs lui ayant versé des « avances ». C'est donc l'œuvre qui le hante depuis trois ans qui entrave sa rédaction des *Possédés*.

Nous savons que, finalement, Dostoïevsky dut remettre l'achèvement de la création d'un « héros nouveau » aux jours de grâce lui permettant de travailler à la Tolstoï et à la Tourguéneff. Il réserva à cette fin les pages comme celles de la « Confession de Stavroguine », mettant « en action » les années d'infamie et de souffrance d'un « pécheur ». Et c'est afin de suppléer à l'obscurité du « plan » de *La Vie du grand Pécheur*, que nous avons cherché à scruter les intentions de Dostoïevsky et à établir par cette voie la similitude entre la carrière extravagante de Stavroguine et la première période de celle du « héros nouveau ».

Abordons le plan même. Nous ne suivrons pas l'ordre, plus exactement le désordre, de la notation de Dostoïevsky : nous avons pris souci de coordonner et de sélectionner les notes, en reproduisant d'abord celles qui tracent l'idée dominante du roman, puis la psychologie du principal acteur, et enfin, la trame de l'action.

1. Paysan symbolisant le peuple russe et évoqué dans *Le Journal d'un Écrivain* de Dostoïewski.

***

A la feuille 16 du cahier, est précisé le but que poursuit l'auteur et la manière de composition qu'il allait appliquer.

« Que chaque ligne fasse entendre : je sais ce que j'écris, et je n'écris pas sans dessein.

» 1° Le ton; 2° communiquer les pensées par des procédés d'art et de façon serrée.

» Le ton : le récit de *La Vie* sera mené au nom de l'auteur-acteur, d'une façon serrée, mais sans ménager les explications, tout en procédant par scènes. Il faut harmoniser cela. La sécheresse du récit atteindra parfois celle de *Gil Blas*. Aux endroits à effet, faire *comme si* on ne cherchait pas à y arrêter l'attention.

» Mais il faut aussi que l'idée maîtresse de « la vie » apparaisse nettement, c'est-à-dire que, tout en n'expliquant pas par des mots l'idée entière et en la laissant constamment deviner au lecteur, il convient que celui-ci se rende compte que l'idée est pieuse, que « la vie » est une chose si grave qu'il valait la peine d'en remonter le récit jusqu'à la prime enfance. De même, par le choix des faits racontés, donner l'impression que certaine chose est constamment mise en évidence et que le futur homme est graduellement haussé sur un piédestal. »

La première définition du caractère du « futur homme » se lit à la feuille 8 du cahier [1] :

« Poésie des années d'enfance.

» L'instruction et les premiers idéaux.

» Il apprend tout en secret.

» Il se prépare seul à tout.

» Germes de fortes passions.

» Accroissement de la volonté et de la force intérieure.

» Orgueil incommensurable et lutte contre la vanité.

» Prose de la vie quotidienne et foi ardente qui en triomphe.

» Que tous s'inclinent devant lui, et lui pardonnera.

» Ne rien craindre. Aller jusqu'au sacrifice de la vie.

1. Le terme « feuille » (et non page) est celui de l'original.

» Action de la débauche; horreur glacée qui en est ressentie. »

Dans un carnet encore inédit de Dostoïevsky, est inscrit une variante de la même définition :

« Germes de fortes passions charnelles.

» Penchants à la domination illimitée et certitude de posséder une autorité propre : il déplacerait des montagnes. Et il est porté à éprouver sa puissance.

» La lutte est sa seconde nature. Mais une lutte calme, non agitée.

» Méprise le mensonge de toutes ses forces. »

Revenons à la feuille 8 du cahier :

« Il ne cesse de se préparer à quelque chose, sans savoir *à quoi* et, fait étrange, ne s'en soucie guère, comme s'il était fermement convaincu que cela viendra tout seul. »

Plus loin : « Désir frénétique d'étonner tout le monde par des actes soudains d'effronterie, mais non par sentiment d'amour-propre. »

« Trait essentiel et constant. »

Feuille 7 : » Irrespect pour les proches, non par le fait du raisonnement, mais *par un sentiment de répulsion pour eux.* On le bat, on le fustige pour cette répulsion. Il se renferme davantage en soi et hait plus encore. Mépris hautain pour ses persécuteurs et promptitude de jugement. Il commence à sentir que le jugement ne doit pas être irréfléchi et que, pour s'en garder, il faut accroître la force de volonté.

Feuille 12 : » Sa nature impérieuse lui inspire, dès sa prime enfance, de la répulsion pour les gens. Il se dit, sous l'influence de ce sentiment : « J'agirai avec audace, je ne m'abaisserai pas jusqu'à la flatterie et l'habileté d'un Brin [1]. »

» Mais il se dit aussi : « Oh! si je voulais accepter le rôle du flatteur Brin, que de choses j'aurais pu accomplir! »

» Et il se met parfois à réfléchir : « Si je me faisais flatteur? C'est aussi une force que *d'être constant dans la flatterie.* Non, je ne veux pas, c'est vil; il vaut mieux avoir pour arme l'argent; ainsi, qu'ils le veuillent ou non, ils viendront se prosterner à mes pieds. »

1. Allusion occasionnelle à un personnage du futur roman.

Feuille 13 : » Il est frappé de voir tous ces gens (les adultes) prendre tout à fait au sérieux leurs balivernes, de les voir plus bêtes et plus insignifiants qu'ils ne le paraissent (l'un des visiteurs, *un savant*, s'enivre, puis va passer la soirée avec des tziganes).

» Période d'athéisme. Il faut absolument marquer comment agit sur lui l'Évangile. Il est d'accord avec l'Évangile.

» En attendant, le principal pour lui est son *moi* et ses intérêts. Quant aux problèmes philosophiques, il s'y intéresse dans la mesure où cela touche sa personnalité. »

Feuille 9 : « Il est le premier à s'étonner de son tempérament; il se met à l'épreuve et aime se pencher sur l'abîme. »

***

Cherchons à la suite, dans le dédale des notations, les fils de la trame qui y pointent.

Le milieu et l'époque où l'action est située, d'abord.

D'une colonne de chiffres, à allure cabalistique et se dressant au centre de la feuille 12, Dostoïevsky tire la déduction que le « grand pécheur » est né en 1835, trente-cinq ans auparavant, d'où il appert que l'action se termine en 1870, année où est dressé le plan du roman. Sachant, d'autre part, que le héros a treize ans au début de l'action, nous constatons que celle-ci commence en 1848 et se poursuit durant vingt-deux ans, jusqu'au moment où le « grand pécheur » devient « le plus grand des hommes ».

Ces calculs nous fixent sur la période dont les événements sociaux, politiques et courants moraux, en Russie et dans le reste de l'Europe, influèrent sur le milieu où se meut le héros et sur lui-même.

Milieu des « intellectuels », spécifie Dostoïevsky dans une de ses lettres. Mais, à en croire les définitions du « plan », la famille où est élevé l'enfant est de culture moyenne, de moralité accommodante, vivant dans la grisaille des intérêts étroits là où les passions spasmodiques ne troublent pas longtemps la mollesse ambiante.

Le chef de famille Alphonsky a épousé en secondes noces

une jeune fille du « grand monde », qui devient ainsi la belle-mère du jeune héros. C'est tout ce que nous apprenons de précis autant sur le degré de parenté entre les membres de la famille Alphonsky que sur les rapports de la presque totalité des personnages du roman.

Voici l'unique passage assez explicite qui, — sous le titre de « canevas du roman » (feuille 18), — nous renseigne sur cette famille :

« La femme d'Alphonsky, dame du grand monde (belle-mère du héros), avait, quand elle languissait vieille fille, un fiancé (un officier, ou un autre, quelque professeur).

» Mais elle épousa Alphonsky. Outragée par Alphonsky (il avait une maîtresse qu'il frappait au visage), elle renoua ses relations avec son ancien amant. Le gamin l'a vue embrasser celui-ci. — Vous pouvez le rapporter à votre père, dit-elle, mais elle demande ensuite au gamin de n'en rien dire. Le gamin ne dit rien. Mais Alphonsky sait que son fils sait qu'il a des cornes et que la belle-mère a un amant. »

» Il fit du bruit dans le village à cause de « la petite boiteuse ». Il maltraita Katia. La mère s'emporta à cause de Katia. En ville avec Lambert, etc... »

Nous avons à dessein reproduit tel quel l'obscur alinéa avec le passage précédent concernant la famille Alphonsky. C'est le seul endroit où Katia semble apparaître comme la fille de la deuxième madame Alphonsky. Pourtant, une plus grande précision serait à souhaiter, car la fillette joue un certain rôle dans la vie du petit héros. Quant à la « petite boiteuse », qui n'est pas autrement désignée dans le plan et dont la situation dans la maison d'Alphonsky n'est pas davantage définie, elle est mêlée d'une façon plus décisive encore à la vie du gamin. Le lecteur devra se borner à savoir qu'elle est l'unique confidente de celui-ci.

Complétons le passage sur la famille Alphonsky par cette fin du « canevas » :

« Alphonsky a un bienfaiteur, qui est son plus grand ennemi précisément parce que son bienfaiteur. Tous les bienfaits de celui-ci offensent son orgueil. Tandis que l'autre ne peut vivre sans le rôle de bienfaiteur; mais il exige pour un centimètre de bienfaisance dix mètres de reconnaissance. Tous les

deux en éprouvent de l'humiliation, s'humilient mutuellement et se haïssent jusqu'à en être malades. »

On lit ensuite à la feuille 17 :

« L'orgueil extraordinaire du gamin fait qu'il ne peut ni s'apitoyer sur ces gens, ni les mépriser.

» Il ne peut non plus leur montrer de l'indignation. Ne peut sympathiser ni avec le père, ni avec la mère.

» Il avait l'intention de jouer l'idiot aux examens (du pensionnat où il étudiait); mais il s'est distingué par inadvertance. Il nourrit un profond mépris pour soi-même de n'avoir su se maîtriser pour ne pas se distinguer.

» L'idée dangereuse et extraordinaire d'être un homme hors pair l'avait conquis dès son enfance. Elle ne cesse de le hanter. L'intelligence, la ruse, l'instruction, il veut les acquérir en tant que moyens de sa future grandeur.

» Mais quand même l'argent n'est pas moins nécessaire comme une force partout utilisable, et il se décide à s'en procurer...

» Il lui semble qu'au cas même où il ne réussirait pas à sortir de l'ordinaire, l'argent lui donnerait tout, le savoir, la puissance et le droit de mépriser.

» Enfin, sa conscience est tourmentée par le choix d'aussi bas moyens de devenir un homme extraordinaire et il éprouve du repentir...

» Le pur idéal d'homme libre se montre à lui parfois; tout cela pendant son séjour au pensionnat. »

Notons à cette occasion que le gamin fréquente successivement deux pensionnats privés, celui de Souchard, puis celui de Tchermak, deux établissements alors bien connus à Moscou. L'action a donc lieu dans cette ville, tout au moins pendant les jeunes années du héros.

Reprenons les notes nous renseignant sur le rôle de la « petite boiteuse » et de Katia, dans la vie du gamin. A un certain endroit, il est dit que la petite boiteuse avait été accueillie chez les Alphonsky. Par quelques lignes antérieures de la même feuille 16, nous apprenons : « Quand le vieux et la vieille sont morts, il avait onze ans et la petite boiteuse dix ans. » Il semble donc, en faisant état de certaines autres allusions, que le gamin et la gamine avaient vécu, jusqu'à l'âge indiqué

ici, chez de vieux parents et ne passèrent qu'ensuite dans la maison Alphonsky, le père du gamin. Il n'est pas indifférent, pour la clarté de l'exposé ultérieur du plan, d'avancer cette conjecture.

Feuillet 12, nous lisons : « Si quelqu'un avait surpris ses rêves, il mourrait, croyait-il; mais il s'ouvre entièrement à la petite boiteuse.

» Tout ce qu'il lit, il le raconte à sa façon à la fillette.

» Son premier rêve précisé est le rôle que doit jouer dans sa vie l'argent.

» La petite boiteuse garde le secret de tout ce qu'il lui dit et, chose étrange, elle le sait de son propre mouvement, sans qu'il ait à le lui recommander...

» Elle ne consent pas à devenir athée.

» Il ne la bat pas pour cela. »

Feuille 13 : « Quand il est installé avec la petite boiteuse chez les Alphonsky, il lui dit de ne pas parler de ses lectures de Gogol, de leur voyage projeté et de tout le reste. »

Feuille 15 : « De quoi parle-t-il avec la petite boiteuse? De tous ses rêves : — Quand je serai grand, je me marierai, mais pas avec toi. Il lui parle de ce qu'il fera, et de l'argent. *Il la bat, parce que l'argent ne s'accumulait pas* (souligné dans le texte).

» Il lui parle de ses lectures de Karamzine [1], des Contes arabes, etc.

» La petite boiteuse ne se montrant pas enthousiaste pour Karamzine : il la bat.

» Il connaît toute la Bible; et il en parle à la fillette.

» Il connaît bien l'histoire universelle, mal la géographie.

» Il fait connaissance de Oumnov et lui démontre qu'il est plus savant que lui. Rentré, il dit à la petite boiteuse que Oumnov est un imbécile et ne sait rien; il bat la fillette, puis fait la cour à Oumnov.

» Il avait pris l'habitude de battre la petite boiteuse (parce que) il ne voulait pas l'embrasser.

» Quand les petits vieux [2] se soûlaient trop et traînaient

1. Auteur de la première en date *Histoire de la Russie*.

2. Il s'agit sans doute des vieux parents qui avaient gardé chez eux les deux enfants.

par terre, la petite boiteuse pleurait sur eux; il la frappait, puis cessa de la battre pour cela.

« Il n'est jamais tendre avec la petite boiteuse, jusqu'au moment où il la porte sur ses bras... ».

Enfin : « La petite boiteuse n'est pas morte gelée. On la retrouve. Mais elle disparaît de la maison Alphonsky. »

Puis, unique mention précise concernant Katia, feuille 12 :

« Je suis moi-même Dieu. » Et il force Katia à l'adorer. (C'est fou ce qu'il fait d'elle.) « Je t'aimerai alors seulement que tu feras tout ce que je veux. »

Il y a maints autres personnages qui sont simplement nommés : Frère Micha, Broutilov, Brin; des noms français : Lambert, Chibot, une Thérèse-Philosophe, dont les interventions demeurent obscures, Albert, que nous aurons l'occasion de mentionner en passant; seul, en dehors de la petite boiteuse et de Katia, le valet de chambre d'Alphonsky, dont le nom est d'abord Ossip, puis Koulikov, quand il s'est fait brigand, et une autre fois Koulichov, est décrit avec quelque détail.

Citons la feuille 18 : « Le valet de chambre Ossip entre en service chez Alphonsky et il amuse les enfants de ses récits, de son humeur joyeuse. Alphonsky a fustigé cruellement le frère d'Ossip, puis il conduisit Ossip lui-même au bureau de recrutement. Ossip s'enfuit aussitôt (il devint par suite Koulichov). Ils ont tué Orlov. Ils se séparent. Koulichov (Ossip) l'a laissé partir. »

Cette note obscure demande le rappel de la lettre de Dostoïevsky, où il parle de son héros de treize ans ayant participé à un crime de droit commun. On comprendra dès lors que le meurtre fut commis avec la participation du gamin et que Koulichov le laissa partir. Une note de la feuille 12 le confirme :

« Il montre de la force d'esprit devant Koulikov. L'autre ne l'égorge pas, mais le laisse partir alors qu'ils avaient égorgé ensemble un déserteur devenu brigand. »

Autre note, feuille 7, mentionnant le même fait : « La fuite avec la fillette (la petite boiteuse, évidemment) et le brigand Koulikov a lieu aussitôt après que le gamin a quitté le pensionnat Souchard pour entrer dans celui de Tchermak.

(Cet événement produit sur lui un effet violent qui pendant un certain temps le désoriente, de sorte qu'il sent un besoin naturel de s'enfermer en lui-même et de réfléchir pour s'arrêter à quelque idée. C'est la question de l'argent qui finit par solliciter son attention.)

» Il ne pense pas à Dieu pour l'instant.

» Après Koulikov, il semble se calmer, aussi bien dans la famille qu'à la pension, dans le but de reprendre son équilibre.

» Il est renfermé, insociable, et ne saurait être dans un autre état d'esprit, sachant l'horreur qu'il a commise. Il regarde tous les autres enfants comme complètement étrangers à lui, desquels il a été rejeté loin, que ce soit dans un sens mauvais ou bon. Le sang versé le torture parfois.

» Mais ce n'est pas cela seulement qui l'isole de tout le monde; ce sont des rêves de domination et d'élévation au-dessus de tous qui l'attirent aussi... »

Et plus loin, sur la même feuille 7 : « Il s'isolait aussi parce que tout le monde le regardait comme un excentrique, le raillait, ou le redoutait. »

Intervention d'Albert :

« Albert et lui arrachent l'auréole en argent d'une image sainte et s'enfuient sans être pris. C'est lui qui a pris l'initiative; mais lorsque Albert se mit à prononcer des paroles sacrilèges, il le battit. Puis il se déclara lui-même athée devant les juges.

» Parfois, certaines choses le touchent au cœur; alors, dans un terrible accès de colère et d'orgueil, il se plonge dans l'orgie. (C'est le principal.)

» Bien que l'argent le fixât sur un terrain *solide*, l'argent résolvant *toutes* les questions, parfois cette base chancelait et il ne savait pas trouver l'issue. *Ce sont ces constantes oscillations qui constituent le roman.*

» Il a décidé de gagner l'argent honnêtement.

» Il s'arrête à cette décision après avoir longuement réfléchi et arrive à la conclusion que : il ne faut pas agir malhonnêtement, parce qu'en agissant honnêtement, il gagnera *bien mieux* de l'argent, les riches ont toute latitude de faire le mal sans qu'ils se donnent la peine d'être malhonnêtes. »

Citons enfin une dernière note, feuille 14, qui termine

cette période de la vie du petit héros, avant son entrée au couvent :

« Lambert et lui : tableau complet de débauche. Mais Lambert s'y plonge avec délice et y goûte le suprême plaisir, tandis que *lui* s'y adonne avec une soif irrésistible, certes, mais aussi avec angoisse. La vanité, la boue et la stupidité de la débauche le confondent. Il abandonne tout, et après toutes sortes de crimes il se livre, avec amertume, lui-même. »

Feuille 7 : « Après l'histoire honteuse avec Katia, après l'orgie infernale avec Albert, après le crime et le sacrilège, il dénonce le crime qu'il a commis avec Koulikov : il se jette dans l'abîme. Le monastère. »

Au Monastère. — Nous arrivons à la feuille 70 du cahier où est noté le séjour du petit héros au monastère. Remarquons à ce propos que le cahier commence par la feuille 7, que les feuilles ne se suivent pas et que leur nombre total retrouvé est seulement de 10, y compris les feuilles 70 et 71, la dernière ne contenant que deux phrases. Par chance, les lettres de Dostoïevsky nous ont aidé, on l'a vu, à combler les lacunes dans les notes sur les premières années du héros du roman; et voici que la feuille 70 se trouve être, à elle seule, suffisamment explicite pour nous fixer sur la vie du héros au monastère et son amitié avec l'évêque Tikhon. Nous aurons cependant à puiser à d'autres sources pour faire connaître aux lecteurs français quelques-uns des personnages du futur roman, que Dostoïevsky nomme seulement dans cette partie de ses notes.

Après l'aveu de sa participation au crime, celui sans doute commis par Ossip Koulichov, — le gamin est mis en correction au monastère. Il y rencontre l'évêque Tikhon dont l'extrême douceur ne provoque d'abord chez lui que le désir de tourmenter le saint homme par d'audacieuses incartades. « Le démon le possède », opine Dostoïevsky.

La feuille 70 débute ainsi : « Monastère. — Que Dieu donne bonne nuit à nous et à tous les animaux. » C'est évidemment la prière que le gamin entend Tikhon adresser avant le coucher; et, dans une parenthèse, Dostoïevsky note :

« A lire soigneusement la description des animaux. Humboldt, Buffon et les auteurs russes. »

Luttant contre « le démon qui le possède », le gamin se lie peu à peu d'amitié avec Tikhon. « Le fait que celui-ci se lie avec un gamin est en lui-même touchant », remarque l'auteur. Puis :

« Récits clairs de Tikhon sur la vie et les joies de la terre, de sa famille : son père, sa mère, ses frères. Récits extrêmement candides, par là même touchants, de Tikhon, révélant ses fautes à lui envers ses proches, ses sentiments d'orgueil et de vanité. (Comme je voudrais refaire tout cela! dit Tikhon.)

» Il raconte son premier amour, parle des enfants : vivre en chasteté est une existence inférieure; il faut avoir des enfants; elle devient *supérieure* quand on éprouve le besoin de remplir une haute mission.

» Ayant appris ce qu'était Thérèse-Philosophe, Tikhon bénit (sans doute chez le gamin) la chute et le relèvement.

» Thérèse-Philosophe trouble Tikhon. « Pourtant, j'avais pensé que j'étais désormais à l'abri des tentations. » Et il reprend le noviciat au service du gamin. Il se soumet à lui. »

Il n'est fait précédemment qu'une seule fois une obscure allusion à Thérèse-Philosophe (feuille 16) où il est question du gamin qu'elle corrige et auquel elle confisque un livre. Sans doute avait-elle joué un rôle dans l'éducation de l'enfant.

« Tikhon dit à une dame qu'elle est traître à la Russie et ennemie des enfants à la fois. Il montre comment ceux-ci perdent leur figure d'enfant dès l'origine. Quoique exactes, leurs peintures (Léon Tolstoï, Tourguéneff), semblent révéler une vie d'étrangers. Seul Pouschkine est un vrai Russe. »

A noter que ces lignes sont écrites en 1870, une huitaine d'années avant la crise morale de Tolstoï, crise qui le rattachera à l'idée chrétienne de Dostoïevsky. Quant aux paroles de Tikhon sur la traîtrise des Russes à leur patrie, le lecteur est prié de se reporter aux pages du *Journal d'un Écrivain* où il est parlé des Russes « citoyens du monde » et de leur imitation servile de l'Europe.

Suit une autre note demandant un double rappel :

« Anikita va trouver Tchaadaïev pour le convertir. Il

(Anikita) prie Tikhon de l'accompagner. Celui-ci vient, discute, puis demande de lui pardonner. »

Cette note confirme d'abord le fait de l'identité entre le Tikhon de *La Vie d'un grand Pécheur* et celui qui accomplit le même geste devant Stavroguine, geste imitant celui de Tikhon Zadonsky. Quant aux personnages d'Anikita et Tchaadaïev, la lettre de Dostoïevsky à Maïkov, du 26 mars 1870, que nous avons déjà citée, contient un passage expliquant la présence de Tchaadaïev au monastère et éclairant d'autant mieux la note qu'on vient de lire que Tchaadaïev n'est pas un personnage imaginaire, mais un écrivain philosophe connu par ses *Lettres philosophiques,* écrites en français et éditées à Paris, par le Père jésuite Gagarine, vers les années 40 du XIXe siècle. Seule la première lettre avait été traduite en russe et publiée en 1836, avant l'édition française. Elle causa une telle émotion dans toute la Russie, qu'aucun écrit n'en avait jamais produit de semblable, conte un témoin. Pour juger le mobile auquel obéit Dostoïevsky en introduisant dans son roman la personnalité de Tchaadaïev, il convient de citer quelques passages caractéristiques de la fameuse *Lettre Philosophique.*

« L'une des plus pitoyables particularités de notre culture est que les vérités depuis longtemps connues chez les autres nations, même chez celles qui, sous bien des rapports, sont moins instruites que nous, commencent à peine à être découvertes chez nous. Et cela résulte de ce fait que nous n'avons jamais marché avec les autres peuples; nous n'appartenons à aucune des grandes familles humaines, ni à l'Occident, ni à l'Orient, nour ne possédons les traditions ni de l'un, ni de l'autre...

» Nous sommes apparus dans le monde comme des enfants illégitimes, sans patrimoine, sans liens avec les hommes qui nous ont précédés, nous n'avons bénéficié d'aucune leçon du passé... Nous appartenons à des nations qui semblent ne pas faire partie intégrante de l'humanité et n'exister que pour donner quelque grande leçon au monde dans l'avenir...

» Par notre situation entre l'Orient et l'Occident, appuyés d'un coude sur la Chine et de l'autre sur l'Allemagne, nous devrions unir en nous deux grands principes de la compréhension : l'imagination et la raison. Mais telle n'est pas la destinée qui nous est échue. Isolés dans le monde, nous ne lui avons rien donné, nous ne lui avons rien pris... »

La racine du mal, selon Tchaadaïev, est que les Russes ont puisé

leur culture à une source différente de celle de l'Occident : « Notre mauvais sort a voulu que nous empruntions les premières semences de la morale et de la culture intellectuelle à Byzance, alors qu'elle se trouvait dans sa période de décadence et de corruption » et qu'elle venait de se détacher de la confraternité universelle, autrement dit, s'était séparée de l'Église d'Occident.

» Malgré notre qualité de chrétiens, nous n'avons pas avancé d'un pas, tandis que la chrétienté occidentale marchait majestueusement dans la voie tracée par son divin fondateur... Cependant, c'est par le christianisme « que tout est créé : et la vie sociale, et la famille, et la patrie, et la science, et la poésie, et la raison, et les joies, et les peines. »

Mais c'est là l'œuvre du christianisme occidental, et non celle du christianisme issu de Byzance.

On conçoit l'indignation que durent soulever ces propos hérétiques parmi tous les orthodoxes russes. Cependant, ce sont moins les tendances catholiques de l'auteur, — encore peu prononcées dans sa *Lettre philosophique* publiée en Russie, — qui émurent l'opinion publique que sa condamnation rigoureuse, et à la vérité fort exagérée, du passé et du présent de la Russie.

Tchaadaïev s'élève, en effet, contre les Slavophiles dans une autre lettre, disant : « Pierre le Grand n'a trouvé qu'une page blanche sur laquelle il a inscrit de sa main rude : *Europe et Occident.* » Et le grand homme fit une grande œuvre. Mais voici qu'une nouvelle école apparaît (les Slavophiles). L'Occident est rejeté, l'œuvre de Pierre le Grand est niée, on aspire au retour au désert... Dans leur zèle les nouveaux patriotes nous déclarent être les enfants préférés de l'Orient. Pourquoi aller chercher la lumière chez les peuples occidentaux? demandent-ils. N'avons-nous pas chez nous tous les éléments d'un ordre social infiniment supérieur à celui de l'Europe? ... Est-ce l'Occident qui est le berceau de la science et de la sagesse profonde? Chacun sait que c'est en Orient qu'elles sont nées. Retournons à cet Orient que nous touchons de partout, d'où nous sont venues jadis nos croyances, nos lois, nos vertus, bref, tout ce qui a fait de nous le plus puissant peuple de la terre... »

Et l'auteur conclut : « Vous saisissez maintenant l'origine de la tempête soulevée récemment contre moi et vous pouvez constater qu'une réaction véritable se produit en ce moment parmi nous, une réaction ardente contre l'instruction, contre

les idées occidentales, celles qui ont fait de nous ce que nous sommes et d'où est né jusqu'au mouvement actuel de réaction. »

Ces citations ne paraîtront pas faire longueurs quand on sera avisé qu'elles caractérisent un personnage du roman projeté, en tant que représentant autorisé des idées occidentales en Russie, et dont Dostoïevsky a fait choix précisément en raison de son antagonisme extrême envers les Slavophiles, alors que Dostoïevsky lui-même se rangeait parmi ces derniers. L'occasion était donc propice de définir la Slavophilie en citant un écrivain compétent.

Ajoutons, avant de reproduire l'extrait de la lettre de Dostoïevsky se rapportant à Tchaadaïev, que la publication de la première « lettre philosophique » dans la revue russe *Le Télescope*, valut au directeur de la revue le bannissement, tandis que l'auteur, grand seigneur et pourvu de hautes relations, fut déclaré fou et, durant de nombreux mois, visité quotidiennement par le médecin et la police.

Dostoïevsky écrivait donc à Maïkov :

« Je mettrai également au monastère Tchaadaïev (sous un autre nom, naturellement). Pourquoi Tchaadaïev ne serait-il pas relégué au monastère? Supposez qu'après son premier article, pour lequel les médecins l'examinaient toutes les semaines (tous les jours, selon le témoignage de Tchaadaïev lui-même), il n'a pu se retenir de publier à l'étranger une brochure en langue française, par exemple; et il se pourrait fort bien qu'il fût enfermé pour cela au monastère pendant un an. D'autres pourraient venir le visiter : Belinsky, notamment, Granovsky, Pouschkine même. (Puisqu'il ne s'agit pas de Tchaadaïev en personne, mais d'un type de mon roman.) Séjourneraient également au monastère Pavel Prousky, et Goloubov et le moine Parpheny. Je connais bien ce monde, de même que je connais la vie du monastère russe depuis mon enfance. »

Rappelons, pour en finir avec Tchaadaïev, que les noms cités comme ses visiteurs sont ceux d'autres « occidentalistes » fameux, particulièrement Belinsky, le grand critique que l'on connaît, et Granovsky, non moins célèbre publiciste libéral. Quant à Pouschkine, que Dostoïevsky jugeait être « très russe », il était grand ami de Tchaadaïev et en avait même subi l'influence dans sa jeunesse. Les autres noms sont

ceux de deux moines et d'un laïque, anciens « vieux croyants », prédicateurs fougueux contre les mêmes « vieux croyants » (*raskolniky*). C'est évidemment l'un d'eux qui, sous le nom d'Anikita du « plan », controverse avec Tchaadaïev.

Reprenons les notes de Dostoïevsky et reproduisons celle de la fin de la feuille 70 : « Le gamin a parfois des basses pensées sur Tikhon : « Il est si ridicule, il sait tellement peu, il est si faible et sans défense... il ne fait que me demander conseil. » Mais vers la fin, l'adolescent devine que Tikhon est robuste par la force intérieure, qu'il est pur comme un petit enfant, qu'aucune mauvaise pensée ne saurait traverser son esprit, que rien ne le trouble et que, par suite, toutes ses actions sont belles et nettes. »

Feuille 71 : « Tikhon parle de l'humilité comme d'une grande force.

» De la difficulté de pardonner à un criminel impardonnable. Ce martyre est le plus grand de tous. »

Feuille 19 : « *Pensée dominante* ».

« Après avoir quitté le monastère et Tikhon, le grand pécheur revient dans le monde pour être le *plus grand des hommes*. Il est persuadé qu'il sera le plus grand des hommes.

» Il se conduit comme tel : il est le plus orgueilleux parmi les orgueilleux, il traite les hommes avec une hauteur sans borne. Mais il ne se représente pas avec précision les formes de sa future grandeur, ce qui est bien de son jeune âge. *Grâce à Tikhon* (c'est le principal), il s'est assimilé toutefois la pensée (ou la conviction) que *pour vaincre le monde entier il faut vaincre seulement soi.* Triomphe de toi et tu triompheras du monde.

» Il n'a pas fait choix d'une carrière; le temps lui manque : il commence à se surveiller à tous les instants. Il est mis en présence aussi de plusieurs contradictions : la nécessité d'amasser de l'argent — il a une famille à nourrir; l'idée d'amasser de l'argent lui est suggérée par un usurier, homme horrible, antithèse absolue de Tikhon. La science le hante et aussi la philosophie; il s'assimile celle-ci en ce qui importe le plus à son intérêt.

» Soudain, jeunesse et débauche. De hauts exploits et d'horribles méfaits. Dévouement. Orgueil incommensurable.

Par orgueil, il se fait ermite, puis pèlerin. Voyage à travers la Russie. Amour. Soif d'humiliations, etc., etc.

» *Riche canevas.* — Chute et relèvement. « Homme extraordinaire. Mais qu'a-t-il fait et accompli?

» Par orgueil, par un sentiment d'élévation ultime au-dessus des hommes, il se montre doux et bienveillant pour tous, précisément parce qu'il se sent au-dessus de tous.

» A un moment, il a l'intention de se suicider.

» Il finit par installer chez lui un asile et une maison d'éducation pour enfants. Il s'inspire de l'exemple de Haas. »

Haas était, au début du siècle dernier, médecin des prisons de Moscou. Il mit à profit sa situation pour adoucir les souffrances des prisonniers, rendre moins barbare le port des chaînes par les forçats. Il racheta aux seigneurs les enfants dont les parents serfs étaient envoyés au bagne, fonda des hôpitaux pour les prisonniers libérés, distribua des livres de piété aux bannis, les réconforta de loin par ses lettres. Il soigna gratuitement sa clientèle indigente, en lui fournissant en même temps des médicaments; pendant l'épidémie de choléra, il demeura en contact constant avec les malades, jusqu'à prendre un bain après un cholérique, afin de rassurer ses confrères sur les dangers de contamination. Vivant lui-même dans une étroite chambre, où les instruments de laboratoire tenaient lieu de mobilier, se privant et distribuant aux nécessiteux les grosses sommes que les bienfaiteurs lui remettaient, il demeurait toujours à l'affût d'une bonne action. Il finit par prendre figure de saint aux yeux de la population moscovite.

Le « grand pécheur » allait finir lui aussi dans un rayonnement. Mais, note Dostoïevsky : « Il meurt, après s'être confessé de ses crimes. »

***

Le plan de *La Vie d'un grand Pécheur*, si informe et si incomplet qu'il paraisse, est marqué cependant en contours assez accentués pour que, étayé de la documentation des écrits privés de l'auteur, il nous permette de juger à sa valeur la conception dernière de Dostoïevsky.

On perçoit l'envergure de la fresque projetée où devaient figurer les représentants des courants opposés de la vie russe et où l'auteur allait poser les problèmes qui intéressent les assises mêmes de toute la collectivité humaine.

Mais déjà le plan nous fournit en soi la clef de l'œuvre totale de Dostoïevsky, grâce au caractère autobiographique qu'il attribuait à *La Vie d'un grand Pécheur* et que la réalité des faits moraux, voire matériels, notés dans le plan, confirme entièrement. En mettant en évidence cette valeur propre du plan nous aurons donné la raison supplémentaire du soin que nous avons mis à son éclaircissement.

La lettre de Dostoïevsky à Maïkov précédemment citée contient, on s'en souvient, une première allusion nette au fait qui nous occupe : « La question dominante — traitée dans toutes les parties — est celle qui m'a tourmenté, consciemment ou non, toute ma vie : l'existence de Dieu. »

Une lettre antérieure au même confident, écrite quinze mois auparavant (le 11 décembre 1868), est plus formelle encore à cet égard. Le titre que portait alors le roman fut : *L'Athéisme*, et le héros avait quarante-cinq ans (l'âge approximatif de Dostoïevsky à cette époque, notons-le); mais il ne s'agissait là que d'une première ébauche qui s'élargit à mesure pour devenir *La Vie d'un grand Pécheur*, les lettres qui suivent en témoignent. Au surplus, si le décor se transforme, l'ambiance morale, l'esprit des personnages demeurent les mêmes.

Dostoïevsky écrit donc de Florence :

« Mon esprit est en ce moment occupé ici par un roman immense dont le titre est *L'Athéisme* (pour l'amour de Dieu, c'est entre nous). Mais avant de m'y mettre, il me faut lire presque toute une bibliothèque d'œuvres athées, catholiques et orthodoxes. Même mon existence entièrement assurée, le roman ne pourrait être achevé avant deux ans au plus tôt : le héros existe. C'est un Russe de notre société, *d'un certain âge*, pas très instruit, mais non sans culture, non sans grade, et qui, à son âge, perd *soudainement* foi en Dieu. Durant toute sa vie il n'était occupé que de ses fonctions, ne quittait pas l'ornière suivie, et jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, ne se distingua en rien.

» La perte de sa foi agit sur lui profondément... Il fréquente les nouvelles générations, il cherche parmi les athées, les Slaves et les Européens, les hérétiques russes, les ermites et les prêtres; entre autres il est pris dans les filets d'un jésuite prédicateur, un Polonais; après lui, il s'enfonce dans les profondeurs de la *khlystovstchina*[1] et finit par reconnaître le Christ, la terre russe, le Christ russe et le Dieu russe (Par amour de Dieu n'en parlez à personne, car, pour

1. *Milieu des Khlysty*; secte mystique congénère des Adamites et des Quakers; croyant, au surplus, à la transformation des âmes.

moi, écrire ce dernier roman, et puis mourir : je m'y livrerai tout entier).

» Ah, mon ami! j'ai une tout autre notion de la réalité, du réalisme, que nos réalistes déclarés. Mon idéalisme est plus réel que leur réalisme. Seigneur! Si l'on racontait convenablement tout ce que nous autres Russes avons vécu durant les dix dernières années de notre évolution spirituelle, est-ce que nos réalistes ne crieraient pas à la fantaisie? Et pourtant, c'est là le vrai réalisme!... Avec leurs procédés réalistes on n'expliquerait pas le centième des faits qui se sont réellement produits. Tandis que nous autres, nous avons même prévu des faits, grâce à notre idéalisme. Oui, cela nous est arrivé. Ami, ne plaisantez pas de mon amour-propre; mais je suis comme saint Paul : « Puisqu'on ne me louange pas, je vais me louanger moi-même. »

Nous avons tenu à reproduire entièrement le long extrait de la lettre, bien que les lignes finales ne se rapportent pas directement au sujet; mais elles nous révèlent la conception de l'auteur du procédé réaliste employé et nous signifient ainsi l'authenticité des hommes et des choses vus par lui sous un jour « idéaliste ».

Enfin, dans sa lettre à Strakhov du 24 mars 1870, il dit, parlant cette fois de *La Vie d'un grand Pécheur* : « Il m'est impossible de vous le promettre pour cette année (la publication du roman dans la revue de Strakhov : *Zaria*). Ne me pressez pas, et vous recevrez une chose consciencieuse et bonne. Du moins, le but de toute ma future carrière littéraire est dans la réalisation de cette idée; car je ne saurais espérer vivre et écrire plus de six ou sept ans encore. »

On sait que Dostoïevsky ne s'est pas trompé de beaucoup, étant mort en février 1881, à l'âge de soixante ans. La mort l'a surpris à l'heure où il avait concrétisé sa vaste conception, tantôt en touches fortuites dans les romans *L'Idiot* et *Les Possédés*, dans le récit *Le Songe d'un Homme ridicule*, en d'autres pages du *Journal d'un Écrivain*; tantôt méthodiquement dans *La Confession de Stavroguine* et dans *Les Frères Karamazov*, qui semblent bien former l'un des cinq romans de *La Vie d'un grand Pécheur*, quant au fond tout au moins, sinon par le cadre.

Mais ses pensées, ses sentiments, sa personnalité entière sont « livrés » dans le « plan » de la quintuple œuvre projetée. Un parallèle entre quelques traits essentiels qu'il prête à son futur héros et ceux qui marquent l'auteur, de son propre aveu, l'établira.

La définition d'ensemble du caractère du héros, placée à la tête du plan, contient, on l'a vu, ces deux traits fondamentaux : « Accroissement de la volonté et de la force intérieure » puis : « Orgueil incommensurable et lutte contre la vanité. »

Certes, Dostoïevsky ne s'y peint point trait pour trait. Songeons qu'il s'agit d'une interprétation synthétique de la réalité, d'une création de types d'après d'autres modèles apparentés à sa personnalité. Ainsi, M. Brodsky, du « Centroarchive », voit dans un certain

Schidlovsky, ami de jeunesse de Dostoïevsky, le prototype à la fois du « grand pécheur » et de Stavroguine adolescents. Cela n'empêche pas Dostoïevsky d'avouer, à vingt-cinq ans, dans une lettre à son frère Michel : « J'ai un horrible vice : un amour-propre infini et une ambition illimitée. » Il le dit en constatant le succès foudroyant de son premier roman *Les Pauvres Gens* : « Ma gloire atteint son apogée. En deux mois, il a été parlé de moi dans trente-cinq publications. On me porte aux nues en certaines, on fait quelques réserves dans d'autres, on me vilipende dans les troisièmes. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus haut? » Cependant, il est « tourmenté et chagriné » du fait que tous, les *nôtres* (dont Belinsky, lui-même, à l'appréciation autorisée duquel il doit le triomphe des *Pauvres Gens*) et le public, « tous, tous, comme se donnant le mot, trouvent Goliadkine (héros de sa deuxième œuvre : *le Sosie*) ennuyeuse et délayée au point qu'il est impossible de la lire! » « L'idée que j'ai trompé les espérances et gâté une chose qui pouvait être une grande œuvre me tue. » Et bien qu'il vive « dans un enfer », qu'il soit malade de chagrin, il ajoute, dans la même lettre : « Une foule de nouveaux écrivains apparaissent. Certains sont merveilleux. Parmi eux, Herzen et Gontcharov sont particulièrement remarquables... On les loue énormément; la primauté me reste quand même, et j'espère que c'est pour toujours. »

Voici pour « l'orgueil incommensurable et la lutte contre la vanité ».

Quant à « l'accroissement de la force intérieure », ou « l'exercice de la force de volonté » du « grand pécheur », nous les retrouvons chez Dostoïevsky dans les moments décisifs de sa vie — sur l'échafaud, au bagne — mais l'aveu direct ne se manifeste dans sa correspondance que fortuitement : « J'ai imaginé un nouveau genre de délices — assez étrange — : me faire languir », écrit-il à son frère Michel en 1840. « Je prends ta lettre, je la tourne plusieurs fois dans mes doigts, je la tâte, je la soupèse et, après avoir bien contemplé l'enveloppe cachetée, je la mets dans ma poche... Tu ne saurais croire quelle volupté cela procure à l'âme, au cœur!... »

Le « grand pécheur » est « insociable », « passionnément exclusif », tout renfermé dans ses pensées. Dostoïevsky l'est autant dès ses années de l'École d'Ingénieurs de Saint-Pétersbourg, à en croire les souvenirs de ses camarades. Et plus tard, en 1854, il écrit à son frère Michel, de Sibérie, après sa libération du bagne : « Je vis ici en isolé; je fuis le monde comme à l'ordinaire. »

Il le fuit par un sentiment de dédain pour l'état de médiocrité où vivent les hommes, autant que « le grand pécheur » les mésestime, voire en ressent du dégoût.

Dès l'éveil de la conscience du petit héros, celui-ci « éprouve du dégoût pour les gens », et cela « par un sentiment d'orgueil de sa nature dominatrice ». « Il est frappé de voir tous ces gens (les adultes), prendre au sérieux leurs balivernes et être plus bêtes et plus insignifiants qu'ils ne le paraissent. »

Dostoïevsky s'exprime de même dans sa lettre de 1847, à son frère Michel : « Dieu que de sages à barbe blanche, bassement bornés, connaisseurs de la vie, *fiers* de leur expérience, c'est-à-dire sans personnalité propre (car tous sont faits sur le même patron), prêchant constamment la nécessité d'être content de son destin, de savoir se limiter dans la vie, d'être content de sa situation, et cela sans se préoccuper du sens de ces mots, le contentement qui fait penser à la restriction et à la mise à l'épreuve monastique, des misérables qui, avec une mesquine méchanceté inlassable, condamnent une âme forte et ardente parce qu'elle ne sait se soumettre à leur règle quotidienne, à leur calendrier de l'existence. Ce sont bien des misérables, avec leur comique bonheur terrestre! Des misérables! »

Le « grand pécheur » (comme Stavroguine, son double) aimait étonner de ses grossièretés soudaines envers ses proches, passer pour « un monstre ». Dostoïevsky avoue ses insolences envers ses professeurs et, dans la lettre que nous venons de citer, il dit notamment : « J'ai un caractère si repoussant! Je t'ai toujours apprécié plus haut que moi. Je suis prêt à donner ma vie pour toi et les tiens; mais, parfois, alors que mon cœur est saturé d'amour, il est impossible d'entendre de moi un mot de tendresse. On dit que je suis sans cœur... Que de fois je me suis montré grossier envers Émilie Fedorovna (la femme de son frère Michel), la plus noble des femmes, mille fois meilleure que moi!... »

Trait de caractère assez tolérable chez un homme névrosé, mais qui, chez le romancier comme chez son héros, s'exacerbe quand survient la crise de la « descente dans l'abîme ». « Partout et en tout, j'atteins la dernière limite; toute ma vie, je n'ai fait que de la franchir», écrit Dostoïevsky à Maïkov, en 1867. Il le confessait à propos d'une perte au jeu pendant son séjour à l'étranger : « Passant à proximité de Baden-Baden, j'ai eu l'idée de m'y arrêter. J'étais tourmenté par l'idée de risquer dix louis dans l'espoir de gagner deux mille francs : c'étaient quatre mois d'existence avec tous mes Pétersbourgeois (sa femme, son enfant et sa belle-mère). Le plus vilain de cette affaire est qu'il m'était déjà arrivé de gagner. Mais le pire est que ma nature est vile et excessivement passionnée. »

Finalement, il perd tout son argent et, contraint de mettre en gage ses vêtements, puis ceux de sa femme, il ne s'arrête que lorsqu'il n'a plus rien à engager. Au reste, cette aventure est contée avec une sincérité édifiante dans son roman *Le Joueur*.

La question d'argent préoccupe fort aussi « le grand pécheur » : « J'aurai à mon service l'argent; alors, qu'ils le veuillent ou non, ils viendront tous se prosterner devant moi », se dit-il. « L'argent résoudra *toutes* les questions. »

Le même souci ne cesse d'absorber Dostoïevsky durant sa vie, dans l'espoir de pouvoir travailler en paix et suivant son inspiration. « Toute ma vie je n'ai travaillé que pour l'argent, et tous les instants de ma vie sont remplis par ce besoin; aujourd'hui plus que jamais »,

écrit-il à Strakov, en 1870. Et dans une autre lettre : « Comment puis-je écrire quand j'ai faim?.. Mais que le diable me prenne avec ma faim. Elle, ma femme, nourrit son enfant, et elle est obligée d'engager son dernier jupon en laine... Et on me demande des œuvres d'art et de poésie pure, sans effort, sans brouillard, on me cite l'exemple de Tourguéneff, de Gontcherov! Qu'ils viennent voir dans quel état je travaille... » Et chaque fois où il touche à cette question, que ce soit à Strakov, à Maïkov ou à son frère Michel, il a « besoin d'argent plus que jamais ». Pourtant il en gagnait assez, mais jamais à temps et était constamment endetté auprès de ses éditeurs, parce que « nature large », — telle qu'il décrit la nature russe dans les pages consacrées à Vlass, — il ne savait pas garder l'argent gagné.

L'amour ou, plus exactement, la passion charnelle, joue un plus grand rôle encore dans « la vie d'un grand pécheur » : « Lambert et lui : tableau complet de la débauche », lit-on dans le plan. « Mais Lambert s'y plonge avec délice et goûte le suprême plaisir, tandis que l'autre s'y adonne, avec une soif irrésistible certes, mais aussi avec angoisse. La vanité, la boue et la stupidité de la débauche le confondent. »

On ne trouve guère d'aveu direct de Dostoïevsky sur ce point, sauf en un post-scriptum à la lettre à son frère, le 16 novembre 1845. Lisons : « Les petites Mina, Clara, Marianne et les autres deviennent diablement jolies, mais coûtent énormément d'argent. Ces jours-ci, Tourguéneff et Belinsky me chapitrèrent d'importance pour ma vie dissolue. »

Mais son ouvrage *Le Sous-sol* [1], écrit la même année et publié en 1846, nous renseigne amplement à ce sujet, tous les biographes de Dostoïevsky et ses amis intimes étant d'accord pour y voir des scènes vécues; et elles sont telles qu'il est permis de les affilier non seulement à la caractéristique qu'on vient de lire concernant « le grand pécheur », mais encore à ceux où il est dit de celui-ci : « Il se jouait de Katia », « l'a couverte de honte », la forçait de l'adorer, alors qu'il tyrannise « la petite boiteuse », parce qu'il l'affectionne profondément, la bat, « pour ne pas l'embrasser », lui confie ses rêves les plus secrets, ceux qui « entraîneraient sa mort, si quelque autre les surprenait ».

Nous arrivons enfin au problème qui domine toutes les autres préoccupations du héros et de son auteur : l'existence de Dieu, problème dont la solution déterminera la raison de vivre de l'un et de l'autre. Rappelons ici encore la phrase de la lettre de Dostoïevsky où celui-ci parle de l'idée maîtresse de *La Vie d'un grand Pécheur* : « Le principal problème, traité dans toutes les parties, est celui-là même qui m'a tourmenté toute ma vie, consciemment ou inconsciemment : l'existence de Dieu. » A l'exemple de son héros, il fut « tantôt croyant,

1. Traduit partiellement en français sous le titre de *l'Esprit souterrain* (Plon, éditeur). Une autre traduction a paru chez E. Fasquelle.

tantôt athée, sectaire fanatique ensuite, athée encore, pour finir en croyant éprouvé ».

« Il est terrible de voir l'homme posséder le sens de l'impénétrable, l'homme ne sachant ce qu'il doit faire, et jouer avec un jouet qui est Dieu ! » s'écrie-t-il en 1838, dès l'âge de dix-sept ans. « S'ils savaient quelle effrayante négation de la personne de Dieu j'ai mise dans ma conception du Grand Inquisiteur » (des *Frères Karamazov*), écrit-il dans son carnet à l'adresse des libres penseurs », ses détracteurs.

Pourtant, affirme-t-il dans sa lettre à Maïkov, du 16 août 1867 : « Le Déisme nous a donné le Christ, c'est-à-dire une incarnation de l'esprit humain si haute, qu'on ne saurait la comprendre sans une pieuse vénération et il est impossible de ne pas croire que cet idéal de l'humanité ne soit fixé pour l'éternité ».

On perçoit le sens dans lequel Dostoïevsky affirme avoir reçu et gardé dans son cœur Tikhon Zadonsky, émanation du Christ, et comment son héros athée, qui voulait « détrôner Dieu », évolue, sous l'influence du Tikhon du roman, jusqu'à la foi en Dieu aussi absolue. Alors, il deviendra « le plus grand des hommes » parce que la foi lui inspire la volonté de vaincre, non le monde, mais soi-même, comme Tikhon a triomphé de lui-même .« Triomphe de toi et tu triompheras du monde. »

***

Le parallèle moral que nous avons cherché à établir entre l'auteur du plan et le héros est suffisamment révélateur du caractère autobiographique du roman. Le commentateur du « Centroarchive » pousse cette confrontation jusqu'à vouloir démontrer la similitude du milieu des jeunes années de Dostoïevsky avec celui où il projetait de situer son dernier roman. Il nous semble que cette démonstration est d'une importance bien secondaire. Mais, ne voulant rien négliger pour faire ressortir le haut intérêt du document, jetant une si vive clarté sur l'œuvre entière de Dostoïevsky, nous allons reproduire le passage le plus probant des explications de M. Brodsky.

« Tout le fond du roman, dans sa première partie, écrit-il, est saturé de vie authentique, de souvenirs personnels de l'auteur. « Le frère Micha » n'est-ce pas Mikhaïl Mikhaïlovitch, l'un des frères de l'écrivain? Souchard est le professeur de langue française qui venait donner des leçons aux jeunes Dostoïevsky (ajoutons, pour notre part, qu'ils avaient fréquenté ensuite l'école de Souchard); Tchermak c'est Léonty Ivanovitch Tchermak, dans le pensionnat duquel Fedor Dostoïevsky a fait ses études de 1834 à 1837. Oumnov, l'un des camarades des frères Dostoïevsky et qui les fréquentait souvent, leur portait des livres à lire.

» La liste d'auteurs et les livres que connaissait le héros de *La Vie d'un grand Pécheur*, nous transporte vers les années d'enfance et

d'adolescence de l'auteur : Évangile, Bible, Gogol, Pouschkine, Walter Scott, Karamzine, ouvrages historiques et géographiques, les contes des Mille et une nuits, etc., tout cela confirme l'authenticité des aveux de Dostoïevsky sur ses jeunes années, ainsi que les souvenirs sur lui de son frère André.

»... D'après celui-ci, Pouschkine était lu et relu dans les réunions de famille et fut pour ainsi dire appris par cœur. Gogol était aussi un auteur préféré de Dostoïevsky. Quant à l'Évangile; Dostoïevsky a écrit : « Je suis né dans une famille russe et pieuse... Nous connaissions l'Évangile dès notre première enfance. »

Ces quelques faits des années d'enfance et d'adolescence de Dostoïevsky, le rappel de sa fréquentation des milieux monastiques, où il introduit par la suite son héros, confirmeraient, s'il en était besoin, le caractère autobiographique de son « plan ». Il est donc certain, l'auteur étant lui-même hautement représentatif de sa race, que sa manière « idéaliste » de décrire, selon son mot, celle qui déconcertait par l'apparence d'irréalité, s'avère la plus « réelle » des descriptions de la vie russe, voire l'annonce du cours des destinées russes.

De cette prévision, Dostoïevsky avait d'ailleurs pleinement conscience, il l'a dit, et les événements trop réels auxquels nous assistons la vérifient terriblement.

On se rend compte de la valeur du document retrouvé : il illumine d'une clarté nouvelle toute l'œuvre de Dostoïevsky.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY

UNE PAGE D'HISTOIRE GRECQUE

LA CHUTE DE M. VENIZÉLOS
ET LA RESTAURATION CONSTANTINIENNE

Les événements qui se sont déroulés en Grèce au mois de novembre 1920 dépassent de beaucoup l'importance ordinaire d'un revirement politique et même celle de la transformation d'un régime. Ils ont atteint le pays d'un coup mortel, dont nous ne voyons pas encore tous les effets, mais dont ceux qui ont suivi l'évolution de l'histoire hellénique en ces dernières années peuvent mesurer, sans crainte d'erreur, les immenses répercussions. Et c'est en ce sens que M. Lloyd George a pu dire au Patriarche œcuménique que, depuis la prise de Contantinople par les Turcs en 1453, l'hellénisme n'avait pas connu de journée aussi néfaste que celle qui a été marquée par la chute de M. Venizélos.

L'œuvre que cet homme d'État a accomplie, de 1909 à 1920, est assez connue, au moins dans ses grandes lignes, pour qu'il soit tout à fait superflu d'en retracer le tableau, une fois de plus. Ce que je voudrais indiquer ici, ce n'est point ce qu'il a fait, mais, chose plus ignorée, ce qu'il comptait faire encore, les projets, les plans, le vaste ensemble des conceptions qu'il portait en lui quand le suffrage universel l'a abattu. Je rappellerai seulement comment il avait disposé, dès son arrivée au pouvoir, les phases successives de son effort. Car la supériorité de cet homme n'avait pas sa source uniquement dans son intelligence ou son habileté, qui sont d'ailleurs incon-

testables. Il possédait en outre une qualité fort rare en matière politique : il savait ce qu'il voulait et où il allait. Quand, après les élections triomphales de 1909 qui balayèrent tous les anciens partis, il se sentit sûr de l'avenir, il prépara la trame d'une œuvre immense. Cette œuvre, en effet, ne tendait à rien moins qu'à une réorganisation complète de la Grèce, tant au point de vue diplomatique qu'au point de vue administratif, économique et intellectuel. Il considéra, avec raison, que tout était à faire, dans tous les domaines, et qu'il fallait profiter de l'espèce d'unité momentanée qui venait de se constituer sur les ruines des anciennes dissensions pour entrer résolument dans cette vaste entreprise de régénération. Ce qu'il voulait, c'était arracher définitivement la Grèce à ses divisions intestines, à ses mœurs à demi orientales, à son exclusivisme, à son isolement, et la transformer en un État moderne, construit à la manière occidentale, avec des rouages nouveaux, un esprit rajeuni, et capable désormais de prendre une place, et une grande place, dans la vie de l'Europe.

Il n'est pas douteux qu'en cela M. Venizélos n'était point en accord avec le peuple grec. Il heurtait des habitudes séculaires, des habitudes qui ont leurs racines dans le tempérament même de la race. Peut-être ne se méprenait-il pas lui-même sur cette sorte de désaccord entre ses compatriotes et lui. Mais, persuadé de la nécessité de cette grande réforme, entraîné par le vertige de sa puissante conception, il pensait qu'au moyen de la popularité dont il jouissait, il parviendrait à imposer ses vues et à les faire accepter jusqu'au jour, où, passées à leur tour à l'état de tradition et de fait acquis, elles n'auraient plus besoin, pour subsister, d'être soutenues par son influence personnelle.

Le programme comprenait deux parties. Il fallait d'abord résoudre les problèmes extérieurs, auxquels on se trouvait tout naturellement amené par la marche des événements, question crétoise, guerres balkaniques, guerre européenne; édifier, à la faveur des événements, l'unité nationale; aller, en définitive, assez loin pour que la grande idée hellénique fût considérée comme réalisée et que, débarrassée de cette hantise, la nation pût s'atteler à d'autres tâches. Il fallait ensuite aborder les problèmes intérieurs, qui n'étaient pas

les moins ardus : transformer la mentalité politique du peuple hellène, modifier de fond en comble l'administration, le régime économique, la législation agraire, l'enseignement. Il n'y avait pas un seul domaine où l'indifférence fût permise, car tout cela se soutenait et s'entremêlait comme les pièces d'une architecture bien conçue, et oublier ou négliger l'une des parties, c'était compromettre l'édifice tout entier.

On sait comment, de 1912 à 1919, M. Venizélos, à travers mille péripéties, parvint à mener à bien la première partie de son programme. Habile, prudent, patient, il obtint finalement de l'Europe une part territoriale considérable, pour une collaboration en somme assez modeste aux charges et aux sacrifices de la guerre. La Grèce, qu'il avait reçue si petite en 1909, était devenue entre ses mains, après moins de dix années, un État dont la superficie et la population avaient triplé, dont l'influence rayonnait maintenant sur quatre mers, et qui, chose particulièrement précieuse, se trouvait désormais installée aux portes mêmes de Constantinople. Tout le reste, extension de la zone grecque d'Asie, annexion de Rhodes, annexion de Chypre, conquête même de Constantinople, apparaissait dès lors comme des rêves non plus chimériques, mais plus qu'à demi réalisés, et qui, comme des fruits mûrissants, allaient, un jour ou l'autre, tomber d'eux-mêmes dans les mains tendues du peuple hellène. La grande œuvre était accomplie, et on conçoit que l'ouvrier pouvait en ressentir quelque orgueil.

En provoquant la consultation électorale de 1920, M. Venizélos voulait à la fois faire approuver et consacrer le passé, et s'assurer, par le renouvellement de la confiance populaire, une pleine liberté d'action pour l'avenir, c'est-à-dire pour la solution des problèmes intérieurs. Il était alors si bien persuadé de sa victoire, qu'il avait échelonné les diverses étapes de ces réformes intérieures jusqu'à l'année 1927, époque de la célébration du centenaire de l'indépendance hellénique, qui devait offrir au monde le spectacle d'une Grèce reconstruite, glorieuse et prospère.

Laissons de côté les questions purement administratives, qui n'ont pour nous qu'un intérêt médiocre, et qui tendaient à la disparition de divers abus, pour nous arrêter aux quatre

points principaux de cette multiple réorganisation : réforme agraire, construction d'un vaste réseau de voies ferrées, transformation de l'outillage et des aménagements des ports, enfin refonte complète de l'enseignement public, notamment de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire.

***

La réforme agraire est le seul de ces projets qui ait atteint sa réalisation. Il faut dire, du reste, que c'est aussi celui qui a l'origine la plus lointaine, puisqu'il remonte, dans sa forme primitive, à l'année 1911, de telle sorte que, malgré les lenteurs, les hésitations, les polémiques, les obstacles de toute nature, il a eu, en neuf années, le temps d'évoluer, de trouver sa forme définitive et de se fixer dans un texte de loi.

La Grèce, malgré ses riches provinces de Thessalie et de Macédoine, ne produit qu'une partie relativement minime des céréales qui lui sont nécessaires. Chaque année, il faut importer du blé de l'étranger en quantités énormes, dont le coût total n'est pas inférieur à 200 millions de drachmes, calculées au pair. Cette situation est grave à plusieurs points de vue : elle est une cause d'appauvrissement pour le pays, elle compromet le change, et, en cas de guerre, il suffirait d'un blocus maritime de quelques semaines pour affamer la Grèce. M. Venizélos estimait qu'il fallait à tout prix que la Grèce parvînt, dans ce domaine, à se suffire à elle-même. Il allait plus loin : il pensait qu'avec une réforme sérieuse la Grèce pouvait, non seulement produire tout le blé nécessaire à sa propre consommation, mais encore en exporter. Pour atteindre ce résultat, il fallait naturellement qu'aucune parcelle de terre arable ne fût laissée en friche et que, partout où cela était possible, la culture fût transformée et intensifiée par tous les moyens. Il s'attaqua donc délibérément aux grandes propriétés, qui, pour la plupart, restent incultes, sortes de domaines de chasse stériles et abandonnés. La nouvelle loi agraire qu'il fit voter prescrivait le morcellement de ces grands domaines au profit des petits cultivateurs et des ouvriers agricoles, avec, bien entendu, une compensation équitable au propriétaire dépossédé, qui, outre cette compensation,

avait le droit de conserver une partie de ses terres, à la condition que cette partie ne dépassât pas 100 hectares, chiffre considéré comme le maximum théorique qu'un propriétaire puisse efficacement administrer. Ainsi M. Venizélos espérait multiplier à l'infini le nombre des petits propriétaires, multiplier la production agricole dans les mêmes proportions, et, en fin de compte, donner à la Grèce le blé dont elle avait besoin.

Sans doute, une loi de cette sorte, malgré tous les ménagements dont elle était entourée, devait être accueillie par les grands propriétaires ruraux avec une hostilité assez vive, et elle le fut en effet. Mais, en définitive, le droit d'expropriation de l'État, quand l'intérêt public est en jeu, n'est pas contestable; et l'opposition ne fut pas de longue durée. Du côté des petits cultivateurs, elle fut accueillie au contraire avec joie. Et cependant, par un résultat assez paradoxal, elle fut, en Thessalie, la pierre d'achoppement des candidats venizélistes aux élections de 1920. Ceux-là mêmes qui en avaient profité votèrent contre son auteur, parce que les candidats constantiniens, par une surenchère démagogique dépourvue d'ailleurs de toute sincérité, avaient fini par persuader aux paysans thessaliens que la loi était injuste, puisque au lieu d'assurer la distribution gratuite des propriétés morcelées, elle exigeait des nouveaux acquéreurs le montant de leur acquisition, tandis qu'eux, disaient-ils, quand ils seraient au pouvoir donneraient les terres sans rien demander en échange. Ils obtinrent ainsi une majorité surprenante; mais quand, le lendemain même du vote, les naïfs électeurs vinrent demander aux Constantiniens triomphants la confirmation de leurs promesses de la veille, ils furent reçus avec tant d'ironie qu'ils comprirent tout de suite qu'ils avaient été joués. En effet, le nouveau régime essaya très vite de tenir la loi agraire pour lettre morte et de réinstaller les grands propriétaires dans leurs domaines. Il en résulta des troubles d'une extrême violence. Pendant près d'un mois, la Thessalie fut en révolte ouverte; les autorités locales, impuissantes, furent réduites à capituler et à renoncer à toute arrestation. Finalement, le gouvernement dut promettre de respecter et d'appliquer la loi, telle que M. Venizélos l'avait fait voter, car les paysans

thessaliens, éclairés désormais sur la valeur des programmes électoraux des constantiniens, ne demandaient plus rien autre que l'exécution de la loi.

***

Le deuxième des grands projets économiques que M. Venizélos rêvait de mener à bien consistait dans l'établissement d'un réseau rationnel et complet des voies ferrées. Jusqu'alors on avait construit, un peu au hasard, et suivant les nécessités du moment, des tronçons isolés, qui, fort utiles sans doute pour les déplacements et les transactions de région à région, ne répondaient presque en rien aux besoins des grandes communications internationales. L'agrandissement territorial de la Grèce, en la rendant maîtresse de deux au moins de ces voies de grande communication, devenait naturellement le point de départ d'une conception de grande envergure. Il s'agissait à la fois de raccordements à établir entre les lignes déjà existantes, et de nouvelles lignes à construire tout entières. On envisagea le problème sous tous ses aspects, et on dressa un plan d'ensemble.

Le plus urgent, et aussi le plus facile, des travaux à accomplir était la jonction de Salonique avec le réseau thessalien, afin de mettre la Grèce en contact avec l'Europe. Une société française fut chargée de l'entreprise, qui se trouve être aujourd'hui la seule réalisée de tout ce vaste programme. Les autres projets comportaient : le prolongement de la ligne de Thessalie de manière à la relier au chemin de fer Salonique-Monastir; le prolongement de la même ligne dans la direction de Janina; la construction d'une ligne mettant en communication le port de Cavalla avec Drama; enfin la construction d'une nouvelle ligne qui, contournant le golfe d'Orfano, aurait abrégé de 70 kilomètres environ le parcours de Salonique à Drama.

Outre ces projets, complètement étudiés et mis au point, et qui n'attendaient plus que l'ouverture des chantiers, une deuxième série de projets était à l'étude, formant, pour ainsi dire, la seconde étape du programme. Cette deuxième série avait trait principalement aux régions de l'ouest, les plus

déshéritées jusqu'à maintenant, en raison surtout des difficultés du terrain. On hésitait encore entre plusieurs tracés, qui tous avaient pour but de mettre en communication le port albanais de Valona avec le réseau grec et avec le Pirée, mais qui, pour des raisons diverses, présentaient les uns et les autres des avantages et des inconvénients contradictoires.

En dernière analyse, le programme ferroviaire, dans son ensemble, tendait à faire participer la Grèce à trois grandes lignes internationales de premier ordre. L'une, partant du Pirée, passant par Athènes, Larissa, Guevghéli, Belgrade, Budapest et Vienne, mettrait, et met effectivement aujourd'hui, Paris à 3 180 kilomètres du grand port de la mer Egée, trajet qui pourra être accompli en soixante-quatre heures, quand les services internationaux auront repris leur marche normale. La deuxième de ces grandes lignes était celle du Pirée à Valona, qui devait se prolonger ensuite au delà de Valona par un service de bateaux transbordeurs ayant son point terminus à Otrante, et qui, en reliant le réseau hellénique au réseau italien, eût permis aux voyageurs de faire le trajet du Pirée à Paris en cinquante-quatre heures pour 2 610 kilomètres. Enfin, la troisième ligne était celle de Rome à Constantinople, par Otrante, Valona et la ligne de Macédoine.

Depuis la chute de M. Venizélos, tout cela est passé dans le domaine des rêves. Les missions d'ingénieurs étrangers, auxquelles le gouvernement hellénique était lié par des contrats, ont continué tant bien que mal les études préliminaires; mais les difficultés financières sont devenues telles que personne ne se fait plus d'illusion sur la réalisation, même partielle, du programme de M. Venizélos.

***

Les questions économiques sont d'une telle nature qu'aucune d'entre elles ne peut être envisagée isolément. La réorganisation des chemins de fer conduisait tout droit à la réorganisation des ports, et particulièrement à celle du plus important d'entre eux, le Pirée. En réalité, même indépendamment de la question des chemins de fer, le port du Pirée exigeait

une transformation sérieuse. Non seulement l'encombrement y devenait excessif, mais l'outillage, lui aussi, ne répondait plus aux besoins. Avant même que le problème eût été étudié tout entier, dès le mois de février 1918, il avait fallu procéder en toute hâte à des améliorations urgentes, comme l'agrandissement des entrepôts et celui de la Douane centrale. En même temps, on achevait, pour tout le reste, les études préliminaires. Pour que Le Pirée fût mis, comme le souhaitait M. Venizélos, au niveau des grands ports modernes, il fallait prévoir des dragages, la construction de nouveaux quais, la construction de nouveaux hangars et magasins, la construction de nouveaux bâtiments pour le service de la douane, le service sanitaire, la capitainerie du port, l'établissement d'appareils de manutention, pour les marchandises (grues fixes, ponts-grues, grues flottantes), enfin la construction de nouvelles voies ferrées de raccordement.

En décembre 1919 le projet était prêt. La première série de travaux à exécuter comportait la construction des quais et des môles, et le dérochement et l'approfondissement de certaines parties du port, pour les rendre accessibles aux navires du plus gros tonnage. M. Venizélos montra une fois de plus, en cette occasion, qu'il savait admirablement comprendre les besoins économiques de la Grèce. Ce fut lui-même qui expliqua aux ingénieurs et à la commission supérieure des transports ce que devait être le port du Pirée et quel rôle tout particulier il devait jouer dans la vie commerciale du pays. Il fit remarquer que la réorganisation de ce port devant être suivie, dans un délai plus ou moins bref, de la réorganisation du port de Salonique, et ensuite de celui de Smyrne, il fallait dès ce moment envisager la question dans son ensemble, afin que, loin de se faire concurrence, les trois grands ports grecs de la mer Égée eussent chacun une destinée spéciale, avec laquelle l'effort et les moyens de développement devaient rester en concordance.

En fin de compte, le programme des travaux étant définitivement arrêté, on allait se mettre à l'œuvre, quand, là encore, la chute de M. Venizélos vint tout compromettre. Pour tout le monde, il fut évident que, sans lui, l'entreprise s'effondrait d'elle-même. Les premiers qui le comprirent

furent les ingénieurs étrangers chargés de la direction des travaux. C'étaient des ingénieurs anglais. Ils ne demandèrent aucune explication, n'engagèrent aucune conversation. Dès le lendemain des élections, ils préparèrent leurs bagages, et une semaine ne s'était pas écoulée qu'ils reprenaient placidement le chemin du retour, sachant parfaitement que M. Venizélos disparu, rien ne se ferait ni ne pouvait se faire. Depuis lors, en effet, le nouveau gouvernement, qui n'a même pas cherché à les retenir, n'a jamais témoigné une intention quelconque de reprendre le projet à son compte. Il faut ajouter d'ailleurs que le régime constantinien ayant, presque tout de suite, par la crise du change et celle du commerce, paralysé l'essor de la marine marchande hellénique, les raisons qui avaient motivé le projet de réorganisation du port du Pirée cessèrent d'exister, car, avec une marine somnolente et un commerce diminué, le port du Pirée apparaît encore comme très suffisant.

***

Quelque grandes que fussent pour lui les préoccupations d'ordre économique, M. Venizélos en avait une plus grande encore : celle de la réorganisation de l'enseignement et des établissements scientifiques. Il apportait à cette idée une telle passion que jamais il ne consentait à ajourner, même d'une heure, l'examen de l'une ou de l'autre des questions qui s'y rattachaient. Un de ses collaborateurs, M. Eginitis, ancien ministre de l'Instruction publique, m'a raconté qu'étant venu, un soir, conférer avec lui sur l'un des projets relatifs à l'enseignement, il le trouva harassé par une longue journée de travail; et, comme il insistait pour obtenir une audience, sans avoir préalablement expliqué le motif de sa visite, M. Venizélos s'excusa : « Je suis absolument à bout de forces, dit-il. Il m'est impossible de vous écouter. Revenez demain. » L'ancien ministre s'apprêtait à partir. Il ajouta seulement : « Il s'agit de la réforme de l'enseignement. — Ah! répondit M. Venizélos, il s'agit de l'enseignement? Alors, je ne suis plus fatigué. » Et, pendant des heures, il écouta, s'intéressant au moindre détail et formulant son avis sur chaque point.

Dans sa pensée, la réorganisation de l'enseignement devait être une refonte totale de tout l'organisme universitaire. Au haut de l'échelle, un Institut archéologique, créé de toutes pièces, et où auraient été invités à venir professer les plus illustres savants des Universités étrangères. L'enseignement supérieur devait être donné dans trois Universités : celle d'Athènes, reconstituée et complétée par l'établissement de nouvelles chaires et de nouveaux laboratoires, de manière à être mise au niveau des plus grandes Universités occidentales; et deux autres, qui devaient être fondées, l'une à Salonique, l'autre à Smyrne. Là encore, il se souciait de ne pas laisser naître entre les trois villes une rivalité néfaste. Aussi, tandis que l'Université d'Athènes, dans ses projets, gardait son caractère général, les deux autres, celles de Salonique et de Smyrne, devaient être spécialisées, la première devenant un centre d'études balkaniques, avec des chaires d'ethnographie et de géographie humaine, la seconde consacrée plus particulièrement aux études d'histoire, de langue, de géographie de l'Asie Mineure, et aux études économiques et commerciales.

Comme l'enseignement supérieur, l'enseignement secondaire devait être complètement remanié, notamment par la création d'une École normale supérieure, établie sur le modèle de celle de Paris, avec une section de lettres et une section de sciences, et destinée à assurer le recrutement et la formation des professeurs grecs. A côté de cette École normale devait fonctionner une École de langues vivantes, limitée au début à l'enseignement du français et de l'anglais. A l'exception des professeurs de langue anglaise, qui étaient naturellement demandés en Angleterre, M. Venizélos et ses collaborateurs ne faisaient appel, pour tout cela, aussi bien dans l'ordre des lettres que dans celui des sciences, qu'à des professeurs français; et, malgré les sollicitations des professeurs anglais, ce fut à un professeur français que fut donnée la direction de l'École des langues vivantes. De ces professeurs français installés ainsi à Athènes on ne songea à aucun moment à exiger une connaissance quelconque de la langue grecque. Les cours devaient être faits en français, comme les méthodes d'enseignement devaient être françaises, c'est-à-

dire que les jeunes enfants désireux de suivre les cours de ces professeurs étaient tous dans la nécessité absolue de connaître et de pratiquer couramment la langue française. Ainsi la connaissance du français était placée comme une condition primordiale à la base de toute la réforme scolaire, et le triage qui devait se produire dans le recrutement des élèves du lycée modèle d'Athènes, et par conséquent dans celui des futurs professeurs grecs, allait s'effectuer de manière à n'y laisser pénétrer que ceux auxquels le français était une langue aussi familière que leur propre langue nationale. On voit quels avantages considérables pouvaient en découler pour l'expansion de notre littérature et de nos idées.

Tout cela était déjà en voie de réalisation. Les professeurs français étaient sur place, leurs engagements dûment signés par le gouvernement hellénique. L'ouverture de l'École des langues vivantes était annoncée pour la fin de 1920. Bien entendu, dans ce domaine comme dans les autres, les élections du 14 novembre n'ont laissé que des ruines. Seul, le directeur français de l'École des langues vivantes garda quelque illusion, tellement était imminent le fonctionnement de ses services. Il dut se rendre, lui aussi, à l'évidence. Toutes ses sollicitations, toutes ses démarches furent vaines. Elles eurent du moins le bon résultat d'obliger le gouvernement de M. Gounaris à préciser son attitude et à déclarer qu'il n'encouragerait aucune œuvre utile à l'influence française. Il suivait en cela l'exemple du roi Constantin lui-même, qui, ayant à disposer d'un don, l'employa à la fondation d'un Institut microbiologique, afin de concurrencer, et de ruiner, si possible, l'Institut Pasteur d'Athènes, œuvre française.

Enfin, pour donner un tableau complet du plan de réforme de M. Venizélos dans l'ordre intellectuel, il faudrait encore signaler les projets relatifs à la construction de nouveaux musées et à la réorganisation des anciens, et énumérer toute une série d'initiatives dans le domaine de la littérature, du théâtre et des arts. Mais le sujet serait trop abondant, et il suffit de dire qu'il n'était resté indifférent à aucune des formes de l'activité scientifique ou littéraire, à rien de ce qui pouvait rendre à la Grèce moderne un peu de la gloire des temps passés.

***

C'est donc plus encore, peut-être, par ce qui restait à faire que par ce qui avait déjà été fait, que l'on peut juger de la profondeur de la transformation nationale qu'il avait conçue. La Grèce agrandie, c'était beaucoup; mais la Grèce reconstruite, revivifiée, replacée dans un cadre digne d'elle, devenue un foyer d'activité économique et intellectuelle, c'était plus encore. L'ampleur de ses projets, la précision de sa pensée, l'effort multiple qu'il fournissait dans toutes les directions à la fois faisaient de lui un chef d'État à peu près unique et qu'on peut comparer aux plus grands. Lui-même avait l'ingénuité de croire que les résultats qu'il avait obtenus sur le terrain diplomatique lui seraient comptés pour quelque chose par le peuple grec. Et quand ses amis, alarmés parfois par la violence de la propagande constantinienne, lui exprimaient leurs craintes, il les rassurait en disant : « Comment pourrait-on voter contre moi? Je leur montrerai ma carte! » Sa carte, c'était la carte de la nouvelle Grèce, de cette Grèce qu'il avait faite, et qui maintenant, d'étape en étape, embrassait toute la Macédoine, toute la Thrace, la Crète, les plus grandes îles de l'Archipel, Smyrne et toute la face occidentale de l'Asie Mineure. Il allait à la bataille électorale avec cette arme unique, persuadé qu'à l'évocation de cette œuvre miraculeuse, toute l'opposition s'effondrerait.

Mais, pendant qu'éloigné d'Athènes par les négociations diplomatiques, il perdait le contact avec le peuple grec, ses adversaires travaillaient contre lui avec une patience, un acharnement et une méthode incomparables. Ils avaient organisé tous les mécontentements, discipliné et canalisé toutes les rancunes, associé tous les intérêts, avouables ou non, dans leur ligue et à leur cause. On voyait venir se ranger sous le même drapeau un Rhallys, l'homme qui s'est exprimé dans les termes les plus méprisants à l'égard du roi Constantin, un Gounaris, dont la seule raison d'être sur la scène politique grecque est d'avoir été le serviteur le plus dévoué et le plus passif du même roi Constantin, un Calogéropoulos, qui, tout en protestant de son amitié pour la France, travaillait avec ardeur à ramener à Athènes le souverain et les hommes qui

furent les meilleurs propagandistes de l'influence allemande, un Stratos, transfuge du parti venizéliste, qui transformait ses ressentiments personnels en principes politiques. Un seul des chefs antivenizélistes, M. Dimitracopoulos, refusa de se joindre à la coalition, qu'il qualifia durement de « coalition d'intérêts infâmes », et, ne voulant ni de ce parti-là, ni de celui de M. Venizélos, préféra se retirer de la lutte.

Organisée d'une façon assez nonchalante et maladroite du côté des venizélistes, trop sûrs de la victoire, la campagne électorale fut menée par l'opposition constantinienne avec une minutie singulière. Les dix-huit cents officiers constantiniens qu'il avait fallu chasser de l'armée furent tous utilisés comme agents électoraux. De même tous ceux qui, pour une raison ou une autre, avaient à se plaindre du régime. Dans chaque village, l'un ou l'autre de ces agents venait s'installer pour quelques jours, quelques semaines ou quelques mois. Dans les longues stations au petit *kafeneion* de l'endroit, il racontait ses malheurs personnels, finissait par émouvoir, étalait des arguments plus généraux, et, quand il sentait le terrain conquis, allait poursuivre sa tâche un peu plus loin.

Les principaux arguments de l'opposition étaient les suivants :

D'abord la mobilisation, qui se prolongeait sans fin et qui, d'une manière ou d'une autre, retenait loin de leur famille les jeunes soldats depuis plus de huit années, avec de courts intervalles de démobilisation. Cet argument avait joué un rôle énorme dans les campagnes, et parlait beaucoup plus aux électeurs que les grands thèmes des triomphes diplomatiques.

Autre argument : la vie chère. Évidemment, dans cette recrudescence du prix de la vie, phénomène international, M. Venizélos n'était pour rien. Mais, plus que tout autre, le peuple grec fait remonter volontiers à l'homme au pouvoir toutes les responsabilités et se plaît à exprimer son mécontentement par un acte d'opposition sans prendre la peine d'en mesurer d'avance la portée.

Autre argument encore : les abus commis par quelques hommes du parti venizéliste, hommes politiques, parlementaires ou fonctionnaires. Là, incontestablement, le reproche n'était pas sans fondement. Il est certain qu'il y eut des abus,

des prévarications, dont M. Venizélos ne pouvait, ni directement ni indirectement, être tenu pour responsable, mais qui n'en diminuaient pas moins, de la manière la plus grave, sa position électorale.

Enfin, on ramassait tous les prétextes, bons ou mauvais, et on parvenait même, comme dans l'exemple de la loi agraire, à retourner contre le président du Conseil ceux-là mêmes qui avaient été les bénéficiaires de ses réformes.

Mais tout cela, c'étaient les arguments publics, ceux qui alimentaient les polémiques des journaux, ceux qu'on discutait à haute voix. Il y en avait d'autres, dont on parlait peu, parce qu'ils étaient d'une nature plus particulière, et qui exercèrent une influence plus décisive encore. C'étaient les arguments locaux, ceux qui mettaient en œuvre tel ou tel incident où l'intérêt de quelque village était engagé, ceux qui touchaient à des faits visibles, ceux qui pouvaient soulever et grouper, sur un point déterminé, une corporation ou une classe. C'est ainsi qu'à Ménidi, grosse agglomération rurale de l'Attique, M. Venizélos eut contre lui la presque totalité des électeurs, parce qu'on avait interdit aux paysans de ce village de déboiser les montagnes voisines. Pour eux, la chute de M. Venizélos ne signifiait pas autre chose que la liberté de couper des arbres, et les élections n'avaient pas d'autre effet. Si bien que, dès le lendemain du vote, ils se mirent en route, armés de haches, pour célébrer leur victoire par le massacre d'une forêt. Il fallut de nouveau interdire cette fantaisie dangereuse; et, depuis lors, les électeurs de Ménidi estiment que le nouveau régime ne vaut pas mieux que l'ancien.

A Athènes, la redoutable corporation des cochers de fiacre menait contre M. Venizélos une guerre acharnée. Pourquoi? Parce que le gouvernement venizéliste, désireux de mettre un peu d'ordre dans les rues, avait, conformément à l'usage pratiqué dans toutes les capitales civilisées, établi des règlements de circulation qui prescrivaient aux cochers de tenir leur droite. Ils n'admettaient pas que le « tyran » les obligeât à passer à droite. Ils voulaient passer où bon leur semblait. Et M. Venizélos eut contre lui cette armée tumultueuse et vindicative. Or, là encore, dès le lendemain des élections, on célébra la victoire sur la « tyrannie » par la suppression

des écriteaux qui, à l'entrée des voies principales, portaient l'indication criminelle : *dexia*. Mais ce fut alors un tel désordre, un tel chaos dans la circulation des véhicules, que, sous le poids de la nécessité, il fallut rétablir presque tout de suite le règlement odieux. La joie des cochers d'Athènes ne fut pas moins éphémère que celle des villageois de Ménidi.

Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini, raconter comment les marchands de lait se plaignaient d'être « tyrannisés » parce que la police les empêchait de mettre de l'eau dans leur lait; comment les cuisinières et les femmes de chambre d'Athènes participèrent avec ardeur à la campagne contre M. Venizélos, auquel elles reprochaient de maintenir sur le front d'Anatolie la garnison de la capitale; comment les électeurs de Patras votèrent contre M. Venizélos parce qu'une habitante de cette ville avait trop complaisamment et trop librement raconté qu'elle était parvenue à faire mettre en liberté son mari emprisonné, en versant à un magistrat une somme dont elle précisait d'ailleurs le chiffre; comment les avocats d'Athènes se liguèrent également contre le gouvernement venizéliste par opposition au ministre de la justice, auquel ils reprochaient beaucoup de choses. Ces éléments-là, ces éléments à côté, qui ne touchent en rien au domaine politique, sont, dans des circonstances comme celles-ci, des éléments déterminants, qui assurent finalement le succès ou la défaite d'une cause.

Quoi qu'il en soit, tous ces motifs divers sont venus converger vers le même résultat : celui des élections du 14 novembre. Jusqu'à la dernière minute, les manifestations venizélistes s'étaient déroulées dans les rues, sans contre-partie apparente. L'opposition était silencieuse, mais elle avait tenu la partie avec une discipline remarquable, obstruant les bureaux de vote pendant des heures pour lasser la patience des électeurs venizélistes, dont beaucoup, en effet, ne votèrent pas, éteignant volontairement sa certitude du triomphe pour endormir plus sûrement la vigilance des libéraux. Mais on a beaucoup exagéré la duplicité des Athéniens, quand on a raconté, à diverses reprises, que les manifestants venizélistes n'étaient en fait que des royalistes déguisés. Il est certain que quelques incidents de ce genre ont pu se produire, et

j'ai été moi-même témoin de l'un d'entre eux. Mais, dans l'ensemble, il n'est pas douteux que les deux partis ont gardé jusqu'au bout une attitude sincère. Du reste, chacun d'eux disposait de forces suffisantes pour organiser par ses propres moyens des manifestations imposantes sans avoir besoin de l'appui fallacieux du parti opposé. La manifestation gounariste du 7 novembre et la manifestation venizéliste du 11 novembre, en groupant l'une de 20 à 25 000 personnes, l'autre de 30 à 35 000, n'avaient rien de disproportionné avec les forces réelles des partis. L'ensemble de l'agglomération urbaine Athènes-le Pirée restait en majorité venizéliste. Ce sont les suffrages des villages de l'Attique et de la Béotie qui ont assuré l'échec de la liste venizéliste.

Dans le reste du pays, la totalité des suffrages libéraux fut légèrement supérieure à la totalité des suffrages constantiniens; mais la majorité parlementaire passa néanmoins à l'opposition, parce que, si les candidats antivenizélistes élus obtinrent des majorités plus faibles que les élus de l'autre parti, ils furent victorieux dans un plus grand nombre de circonscriptions, ce qui leur assura une majorité parlementaire, qui ne correspondait pas à la majorité réelle du corps électoral.

***

M. Venizélos battu, les vainqueurs se saisirent du pouvoir avec l'appétit qui suit un long jeûne. Tout en protestant de leur dévouement à l'Entente, ils s'empressèrent de remettre en place les hommes de 1916 et 1917. On réinstalla au gouvernement militaire de la place d'Athènes le même officier qui détenait ce poste au moment du massacre des marins français en décembre 1916. On installa dans un des postes de confiance du Ministère des Affaires étrangères un des agents du baron Schenk, et dont le principal mérite était d'avoir servi d'agent de liaison aux heures difficiles, entre la cour d'Athènes et celle de Berlin. Comme par une sorte de défi, on nomma à l'une des plus importantes préfectures de province un homme si compromis dans les relations avec l'Allemagne que le gouvernement français avait dû lui retirer la Légion d'honneur, qui lui avait été décernée antérieurement.

Mais tout cela n'était encore qu'un préambule. Il fallait maintenant préparer la rentrée triomphale du roi lui-même. On organisa donc cette prodigieuse comédie du plébiscite, sur laquelle il ne semble pas que l'opinion occidentale ait été bien éclairée, car, à diverses reprises, j'ai constaté qu'on a vraiment cru, dans quelques milieux, que ce plébiscite représentait, dans une mesure quelconque, une consultation sincère. Or, non seulement elle a manqué de toute espèce de sincérité, mais le gouvernement n'a même rien fait pour en masquer la bouffonnerie. C'était simplement une parade sans portée, destinée uniquement à l'exportation, c'est-à-dire à influencer l'opinion étrangère en lui laissant croire que le peuple grec s'était prononcé. Mais, pour ceux qui ont été témoins de cette journée plébiscitaire, et qui, comme j'ai essayé de le faire, en ont suivi toutes les péripéties, il n'est pas douteux qu'on ne peut, à aucun degré, en tenir compte.

Tout d'abord, le décret royal relatif au plébiscite et la circulaire du Ministre de l'Intérieur qui en précisait les détails sont des documents qui suffiraient, à eux seuls, à montrer à quel point cette consultation fut peu sérieuse. Nous y voyons, par exemple, que chaque électeur pouvait voter dans l'endroit où il se trouvait, sans qu'il y eût par conséquent aucune possibilité de vérifier ses droits civiques. Tout au plus, les commissions électorales pouvaient-elles exiger de ceux qui se présentaient la garantie du serment; mais, comme le faux serment est, il faut bien, hélas! le reconnaître, une chose fort répandue en Grèce, presque normale, et qui ne trouble en rien la conscience de ceux qui le prêtent, la précaution des commissions électorales ne pouvait offrir qu'une garantie relative. D'ailleurs, tous ceux qui, non inscrits sur les registres électoraux, se présentaient aux urnes avec des papiers militaires en règle, ou mieux encore, même sans papiers, mais vêtus d'un uniforme militaire, étaient admis à voter, sans aucune vérification complémentaire. Enfin le bulletin pouvait être mis ou non sous enveloppe. Quant aux urnes, elles pouvaient être, dit la circulaire ministérielle « fabriquées avec n'importe quelle matière et de n'importe quelle façon ». Ce dernier point était sans doute d'une importance particulière aux yeux du ministre, car il y revenait une seconde fois à la fin

de sa circulaire : « Nous ajoutons, disait-il, que peuvent tenir lieu d'urnes, en dehors de celles employées pour les élections législatives et municipales, toutes sortes de boîtes fabriquées de n'importe quelle façon. »

Avec des instructions qui laissaient une aussi grande place au zèle et à l'ingéniosité des autorités administratives et militaires, le scrutin allait naturellement prendre un caractère tout particulier. Le préfet d'Achaïe, allant jusqu'à la conclusion logique de cette méthode, n'hésita pas à avertir ses administrés que ceux d'entre eux qui émettraient ouvertement un vote négatif ou feraient de la propagande dans ce sens se rendraient coupables d'insurrection contre leur roi légitime et s'exposeraient en conséquence aux rigueurs du code pénal.

Mais ce qu'il fallait assurer, ce n'était pas seulement une majorité en faveur du retour du roi Constantin, chose facile puisque les venizélistes avaient décidé de s'abstenir; il fallait aussi que le nombre des votants fût assez grand pour que le plébiscite pût être présenté à l'opinion publique européenne comme l'expression unanime du peuple grec. On eut donc recours aux moyens les plus divers pour grossir démesurément le nombre, sinon réel, du moins apparent, des votants. Par ce qui s'est passé à Athènes, où le vote eut vraiment un caractère vaudevillesque, on peut juger ce que dût être le plébiscite dans les campagnes. De l'enquête que j'ai faite et des témoignages que j'ai recueillis se dégagent des impressions et des faits dont voici quelques exemples.

Plusieurs jours avant le vote on exerçait les soldats dans les casernes, de manière à les amener aux urnes comme à une parade. Aucun d'eux n'eut la liberté d'être absent et aucun d'eux, il faut le dire franchement, n'eut la liberté de son vote. Ils reçurent des bulletins pliés et les déposèrent dans les urnes sous les yeux de leurs chefs. Quand ils venaient voter isolément, ayant à la main un bulletin fermé sur le contenu duquel on pouvait avoir quelque doute, le président de la commission électorale n'hésitait pas à ouvrir ce bulletin avant de le déposer dans l'urne, afin de vérifier si le suffrage n'était pas contraire aux ordres donnés. Dans l'une des sections d'Athènes, un aviateur protesta énergiquement contre

ce procédé et demanda au président de la commission en vertu de quel droit il se permettait d'ouvrir les bulletins avant de les déposer dans l'urne, à quoi le président répondit en riant : « Croyez-vous vraiment que nous allons mettre des bulletins dans les urnes sans les avoir ouverts auparavant? » Le malheureux aviateur fut finalement conduit au poste de sa caserne, car, outre la protestation dont il s'était rendu coupable, il avait commis le crime de voter *non*.

Il est inutile, sans doute, d'ajouter que, dans toutes les sections, les nombre de bulletins trouvés dans l'urne dépassa démesurément le nombre des votants. On craignait, en effet, que la note des puissances, connue à Athènes dès l'avant-veille du scrutin, n'influençât les électeurs, et, dans cette crainte, il était nécessaire, pour atteindre le but que l'on poursuivait, de bourrer de bulletins constantiniens des urnes qui se prêtaient d'autant mieux à cette pratique qu'elles étaient, selon les conseils du ministre de l'Intérieur, « fabriquées de n'importe quelle façon ». La précaution n'était pas inutile. Il est certain que la note des puissances a eu sur beaucoup de constantiniens pondérés et réfléchis une réelle action, et qu'en fait, malgré les chiffres hyperboliques publiés par le gouvernement, le nombre réel des votants du 5 décembre a été, dans l'ensemble, inférieur, non seulement au nombre total des votants du 14 novembre, mais même simplement au nombre des suffrages donnés aux candidats constantiniens. Voici, à ce sujet, un exemple caractéristique. Dans une section athénienne, où l'on avait compté, le 14 novembre, 980 votants, il n'y en eut, en réalité, le 5 décembre, que 240, chiffre très sensiblement inférieur à celui qu'avait obtenu l'opposition, dans la même section, aux élections législatives. Bien entendu, ce chiffre de 240 n'est pas celui qui fut avoué par la commission électorale et annoncé dans la proclamation du résultat. Mais c'est celui qui fut certifié par le président de cette commission à l'un de ses amis, de qui je tiens l'anecdote. On peut dire, sans doute possible, que si le scrutin avait été rigoureusement sincère, effectué avec une loyauté absolue, et surtout si les électeurs grecs avaient tous eu connaissance de la note de l'Entente et des menaces qu'elle faisait peser sur la Grèce, les résultats eussent été bien différents.

En ce jour mémorable du 5 décembre, il y eut une catégorie de gens pour lesquels le vote représenta un travail fort absorbant. Le soir, sur la place de la Constitution, dans un groupe de constantiniens qui se faisaient les uns aux autres le récit de leurs exploits de la journée, l'un se vantait à haute voix d'avoir voté neuf fois, un autre quatorze fois. Ils n'ajoutaient pas, et personne d'ailleurs ne songeait à le leur demander, s'ils avaient chaque fois prêté le serment prévu par la circulaire ministérielle. Le ministre d'Angleterre procéda, dit-on, de son côté, à une expérience amusante, qui, lorsque les résultats en furent connus, mit tout Athènes en gaieté. Il envoya dans les diverses sections de vote des gens à lui, et qui n'avaient, ni les uns ni les autres, le droit de prendre part au scrutin. Partout, sauf dans une seule section, présidée par un venizéliste, on les accueillit sans difficulté, sans rien leur demander, et ils purent tous voter à leur aise, chacun dans plusieurs bureaux.

A Salamine, on fit voter des enfants de huit ans; au Phalère, les cadets de la marine, âgés de dix-sept ans. Enfin, voici un dernier fait, qui n'est pas, je pense, le moins éloquent. Vingt officiers venizélistes décidèrent, pour se rendre compte de la sincérité du scrutin, d'employer le moyen suivant. Ils prirent chacun un bulletin sur lequel ils écrivirent : *ochi* (non), ils se rendirent ensemble à la même section et déposèrent ensemble leur vingt suffrages négatifs. A la proclamation des résultats le président annonça triomphalement qu'il n'avait été trouvé dans l'urne aucun *ochi*. L'expérience, comme on le voit, était concluante.

Par ces quelques exemples, on peut se représenter ce qu'a été en réalité le plébiscite du 5 décembre. Personne, et vraisemblablement pas même ceux qui l'ont organisé, ne l'a pris au sérieux, car pour tous il ne s'agissait que de dérouter, plus ou moins, l'opinion européenne. Si l'on songe en effet que le parti venizéliste tout entier s'est abstenu, et qu'en outre le parti socialiste, qui avait voté avec l'opposition aux élections législatives, avait décidé, cette fois, de s'abstenir lui aussi, il était mathématiquement impossible que le roi Constantin pût obtenir plus de la moitié des suffrages. Jamais le vieux proverbe : « Qui veut trop prouver ne prouve rien »

n'a été mieux applicable qu'en cette occasion, et, pour avoir voulu faire croire à un mouvement unanime du peuple grec, le gouvernement hellénique n'est parvenu qu'à mettre en lumière l'excès de son zèle constantinien.

***

La restauration de l'ancien régime devait, dans la pensée des nouveaux ministres, être si complète que tous les événements survenus entre le départ du roi, en juin 1917, et les élections du 14 novembre 1920, étaient considérés comme inexistants. M. Rhallys, le premier président du Conseil après la chute de M. Venizélos, se présentait, non pas comme le successeur de ce dernier, mais comme le successeur immédiat de M. Zaïmis, le président du Conseil de juin 1917. Dans l'intervalle, la nuit. De ce qui avait pu être fait et dit pendant ces trois années, on voulait tout ignorer. Tactique absurde, d'ailleurs, puisqu'il aurait fallu, en ce cas, renier tous les traités signés par M. Venizélos, y compris ceux qui avaient donné à la Grèce la Thrace et Smyrne.

On finit par le comprendre. M. Rhallys fut morigéné par ses amis pour sa politique dangereuse. Et, en dernière analyse, il fut convenu qu'on accepterait l'héritage de M. Venizélos en matière de politique extérieure, qu'on ne repousserait rien de ce qu'il avait fait dans ce domaine, mais qu'en matière de politique intérieure on s'acharnerait à tout détruire. Ce qui fut fait. Tous les fonctionnaires, professeurs, instituteurs, magistrats, qui avaient été nommés par le gouvernement venizéliste furent, les uns purement et simplement destitués, les autres nommés de nouveau pour bien marquer que leur nomination précédente était considérée comme nulle. Tous les officiers germanophiles, chassés de l'armée par M. Venizélos, furent réintégrés d'office, avec, naturellement, des rappels de solde pour le temps pendant lequel ils avaient été privés de leur emploi. Tout fut bouleversé. La paisible société d'archéologie elle-même fut le théâtre d'une lutte violente, qui se termina par l'expulsion de tous les éléments coupables de n'avoir point été persécutés par le « tyran ». A la Banque Nationale, le gouverneur général, M. Zaïmis, fut déposé

brutalement par la volonté du gouvernement, parce qu'il refusait de livrer les réserves de billets confiés à sa garde et dont les règlements lui faisaient un devoir de ne point se dessaisir sans l'autorisation de la Commission financière internationale. Bref, au bout de quelques semaines, le désordre était si complet qu'il n'y avait plus d'espérance de l'enrayer.

Depuis lors, cet état chaotique n'a fait que s'accentuer et, de quelque côté que l'on se tourne, on ne voit que des ruines accumulées. Il n'y a peut-être pas d'exemple, au cours de l'histoire, d'un peuple qui se soit suicidé si joyeusement, malgré les avertissements, qui ne lui ont pas manqué, et de la décomposition presque instantanée d'une situation exceptionnellement brillante.

Dans le domaine de la politique extérieure, c'est-à-dire dans le domaine où la coalition antivenizéliste proclamait sa volonté de maintenir la direction donnée par M. Venizélos, le terrain perdu est déjà immense : l'Épire du Nord et le Dodécanèse, promis à M. Venizélos, mais qu'il n'est plus question de donner à la Grèce constantinienne; le traité de Sèvres unanimement renié et virtuellement aboli; l'évacuation de l'Asie Mineure inévitable; la Thrace contestée, et destinée sans doute elle aussi, à échapper aux mains défaillantes de la Grèce. Bien plus : l'isolement diplomatique, le blocus financier, les liens qui unissaient la Grèce aux puissances occidentales désormais brisés; et, en particulier, l'alliance avec la Yougoslavie plus qu'à demi compromise. Au total, une triple menace : une menace turque contre Smyrne et contre Andrinople; une menace bulgare contre Cavalla et la Thrace occidentale; une menace yougoslave contre Salonique. Et, en face de tant de dangers, une Grèce désunie, découragée, désemparée, vidée de tout son sang par la guerre d'Anatolie, et ruinée par une politique financière qui touche au délire.

Avec une habileté presque inexplicable, M. Venizélos était parvenu à maintenir les finances, le crédit et le change grecs à un niveau anormal. Tant qu'il fut au pouvoir, la drachme grecque dominait très sensiblement, non seulement la monnaie des pays balkaniques, mais même la lire italienne, même le franc français. Sans doute, il y eut, à cette époque, des fluctuations dans le change, mais elles ne dépassaient

jamais certaines limites, et à aucun moment on n'assista aux soubresauts et à l'espèce d'affolement qui suivirent les élections du 14 novembre. A la veille de ces élections, le franc français ne valait à Athènes que 63 lepta (au lieu de 100 au pair). Dès le lendemain de la consultation électorale, le chute de la drachme amenait, en quelques jours, le franc à 80 lepta. Puis, avec des périodes de ralentissement ou d'accélération, mais sans aucun relèvement, la drachme s'est graduellement effondrée, sans que rien, ni les menaces gouvernementales, ni les efforts de la Banque Nationale, ni les mesures de contrôle, ni le resserrement de l'exportation monétaire, n'ait pu faire un contrepoids effectif à cette dépréciation. Si bien qu'en ces derniers temps, le franc français oscillait, à Athènes, entre 202 lepta, cours officiel, et 212, cours du marché libre.

Naturellement, avec un change si déprécié, la vie a renchéri, le commerce s'est trouvé paralysé, le pays souffre dans tous ses organes. C'est qu'en effet la Grèce, à l'exception de ses huiles, de ses raisins secs et de ses tabacs, n'exporte rien. Elle tire toute sa subsistance de l'étranger : matières premières, produits alimentaires, articles manufacturés. C'est donc pour elle, au point de vue économique, une question de vie ou de mort, que d'avoir un change favorable, puisque la moindre hausse des devises étrangères, en augmentant d'autant le prix des produits importés, augmente inévitablement le prix de la vie et, par suite, la crise commerciale.

Cette crise commerciale est devenue si évidente et si profonde qu'on n'en peut plus dissimuler les effets sur l'opinion publique. A tous les maux occasionnés par le marasme économique s'ajoute le mécontentement qui résulte de la prolongation de la mobilisation et de la guerre. Le public constate qu'aucune promesse n'a été tenue, qu'aucune espérance n'a été réalisée. Il constate que la coalition antivenizéliste lui avait promis la prompte reconnaissance du roi par les puissances étrangères et qu'à l'heure actuelle cette reconnaissance est plus problématique que jamais. Il constate qu'on lui avait promis l'abaissement du prix de la vie, et qu'à l'heure actuelle la vie est sensiblement plus chère que sous le régime venizéliste, alors que dans tous les autres pays du monde les prix tendent au contraire vers une baisse lente, mais

régulière. Il constate qu'on lui avait promis la paix intérieure, et la réconciliation des partis, et que jamais le pays n'a été plus déchiré par les divisions et les haines. Il constate qu'on lui avait promis la démobilisation immédiate et totale, et qu'au contraire on a rappelé sous les drapeaux toute une série d'anciennes classes déjà libérées. Il constate enfin qu'on lui avait promis un régime de tolérance et de liberté, et que jamais l'intolérance n'a été plus pesante, puisqu'il suffit d'exprimer dans un journal, sur la question dynastique, un point de vue contraire à celui du gouvernement, pour être immédiatement jeté en prison, comme cela est arrivé à l'ancien gouverneur de Chios, M. Papandréou, ou encore qu'il suffit de se dire républicain pour être aussitôt arrêté et poursuivi sous l'inculpation de haute trahison, comme cela est arrivé, en février dernier, à sept personnalités politiques, aussi respectables par leur caractère que par leur passé. Dès lors, comment s'étonner que le mécontentement fermente de tous côtés, aussi bien à Athènes, redevenue tout entière venizéliste, qu'à Patras, siège électoral de M. Gounaris, dont le maire faisait, il y a quelques mois, le voyage d'Athènes, uniquement pour déclarer au gouvernement que, si la situation ne changeait pas à bref délai de fond en comble, il fallait considérer Patras et l'Achaïe comme perdus pour la coalition constantinienne? Comment s'étonner que les mêmes signes de colère éclatent à la fois en Crète, qui est, à l'heure actuelle, en état d'insurrection ouverte, dans les Cyclades, que la paralysie du commerce appauvrit et affame, à Corfou, citadelle théotokiste qui attendait la baisse du prix du pain, et qui s'insurgea si nettement contre les derniers décrets de mobilisation que, dans toute l'île, personne ne répondit à l'appel, les Corfiotes se contentant de déclarer que, puisque l'un des leurs était ministre de la Guerre, c'était bien le moins que ses compatriotes fussent dispensés de répondre à l'ordre de mobilisation?

Enfin, comme pour mettre le comble à tant de déceptions, la guerre d'Asie n'a abouti qu'à un échec. Trois offensives successives n'ont pas pu briser la résistance ottomane, et elles ont causé à l'armée hellénique des pertes relativement énormes. Là encore, la comparaison avec la méthode venizéliste ne tourne pas à l'avantage du nouveau régime. M. Veni-

zélos faisait la guerre avec le minimum de sang et le maximum de diplomatie. Il obtenait beaucoup en échange de sacrifices minimes. Ses successeurs font au contraire la guerre avec le maximum de sang et le minimum de diplomatie. Beaucoup de morts, beaucoup de sacrifices, beaucoup de dépenses, pour des résultats diplomatiques à peu près nuls, ou, pis encore, pour des résultats désastreux.

***

Au milieu de tant de ruines, le seul auteur responsable de la catastrophe, le roi Constantin, reste impassible. Il semble que rien de tout cela ne l'intéresse. Deux préoccupations seulement le dominent : la consolidation de son trône et l'augmentation de sa liste civile. Il ne mesure la valeur d'un gouvernement qu'à son point de vue personnel : pour lui, le meilleur gouvernement n'est pas celui qui gèrera le mieux les intérêts nationaux, qui améliorera la situation économique, qui assurera l'apaisement et la prospérité du pays : c'est celui qui parviendra à le faire reconnaître par les puissances. Il s'en est ouvert très nettement à M. Gounaris lui-même, en le mettant en demeure d'obtenir cette reconnaissance tant souhaitée, et en ajoutant que si ce gouvernement ne réalisait pas ses espérances sur ce point, il n'hésiterait pas à faire appel à un cabinet plus sympathique à l'Entente. Et il en désignait déjà le chef, M. Sterghiadis, qui, consulté en effet, promit, dit-on, de faire loyalement l'essai d'une négociation avec les puissances, mais ajouta qu'en cas d'échec il ne resterait plus d'autre solution à la crise que l'abdication du roi. Le souverain aurait jugé l'enjeu un peu gros, et les conversations en seraient restées là. Plus récemment, elles auraient été reprises, si l'on en croit certains bruits, mais surtout parce que M. Sterghiadis paraît avoir beaucoup atténué son intransigeance et avoir accentué son loyalisme à l'égard du roi et de la dynastie.

Si le roi tient tant à son trône, ce n'est pas seulement par amour de la gloire et du pouvoir. C'est aussi pour des avantages d'un ordre plus utilitaire. Quand il revint à Athènes, les premiers mots qu'il adressa à M. Rhallys furent pour

réclamer l'arriéré de sa liste civile. M. Rhallys lui ayant répondu que cet arriéré lui serait versé sans délai, mais défalcation faite des sommes versées pour le même objet au défunt roi Alexandre, puisqu'on ne pouvait admettre le paiement simultané de deux listes civiles, le roi répliqua qu'il exigeait la totalité, et que, ne reconnaissant pas son fils Alexandre comme roi légitime, il ne pouvait accepter que les sommes reçues par lui vinssent en déduction de celles qu'il estimait lui êtres dues. Il fallait s'incliner. D'ailleurs, cet arriéré ne constituait encore qu'une partie de ses réclamations. Il présenta ses notes d'hôtel de Lucerne, il fit entrer en ligne de compte ses propriétés d'Achaïe, mises sous séquestre, et dont les revenus, par conséquent, ne lui avaient pas été servis. Il fallut tout payer. Quelques mois plus tard, il posait de nouveau la question de la liste civile, et, alléguant que l'ancien chiffre était insuffisant, demanda qu'il fût triplé, indépendamment, bien entendu, de tout ce qu'il avait fallu faire pour la reine mère, pour le diadoque, pour la dot des princesses, pour la réfection des palais royaux, etc. Quand il vint à Smyrne l'an dernier, pour « électriser les troupes par sa présence », suivant ses propres expressions, il accorda une entrevue à un journaliste anglais. Sollicité de faire connaître ses impressions, à un moment où la Grèce allait jouer en Asie une partie décisive, où tout l'avenir de la nation était en jeu, où le peuple attendait avec anxiété la victoire définitive qui devait fonder la Grande Grèce, on pouvait penser que le roi avait d'autres soucis que l'augmentation de sa liste civile. Non. Il ne parla ni de la victoire possible et espérée, ni de la guerre, ni des souffrances du peuple, ni de l'avenir du pays. Il avoua à son interlocuteur son grand sujet de contentement. C'est que sa liste civile allait être portée à 3 300 000 drachmes. Et il s'étendit avec complaisance sur l'emploi qu'il comptait faire de cette somme : tant pour lui, tant pour ses frères, tant pour ses domestiques. Ces déclarations, qui dévoilaient, à une heure si critique, le fond imprévu de l'âme royale, furent accueillies à Athènes avec une telle consternation que la presse royaliste, refusant d'y croire, exigea du gouvernement un démenti immédiat et formel. Le démenti était impossible. On sollicita le journaliste anglais pour qu'il déclarât s'être

trompé et avoir dénaturé les paroles du souverain. Le journaliste refusa et donna de nouvelles précisions, qui ne firent que confirmer les précédentes.

Alors que la Grèce agonise sous les charges financières, cette sorte de gaspillage, dont on pourrait donner tant d'autres exemples, n'a pas contribué à fortifier le prestige du roi. J'ai entendu plus d'une fois des Athéniens faire, avec amertume, sur ce point particulier, la comparaison des deux régimes. Un seul détail suffira : quand, après la mort du roi Alexandre, l'amiral Coundouriotis fut nommé régent, la Chambre prescrivit que l'amiral exercerait ces fonctions gratuitement; quand, après les élections, la régence fut remise entre les mains de la reine mère, elle demanda et reçut 300 000 drachmes pour avoir exercé ces mêmes fonctions pendant moins d'un mois.

***

Quand on l'examine dans son ensemble, le tableau de la Grèce constantinienne apparaît d'autant plus noir que la Grèce venizéliste avait fait naître plus d'espérances. C'est le contraste des deux situations qui provoque les impressions les plus pénibles. Ceux qui suivaient avec tant de sympathie l'évolution de ce jeune peuple vers un ordre de choses qui lui eût donné une grande place en Europe, qui eût fait de lui le régulateur de l'évolution orientale, qui l'eût associé aux plus grandes puissances, et qui, au point de vue intérieur, lui eût donné un essor, une force et une harmonie qu'il n'a pas connus depuis le monde antique, se sentent découragés, désespérés devant l'écroulement de tant de rêves dont la plupart touchaient déjà à leur réalisation. Aux immenses espoirs qui prenaient forme sous la main habile et vigoureuse de M. Venizélos, nous avons vu succéder, en quelques heures, un régime de terreur, d'abdication, de guerre civile, où il semble que tout sombre, même le patriotisme le plus élémentaire. Tous nos amis sont traqués, tous les éléments germanophiles relèvent la tête et reprennent de l'assurance, tout ce qui nous est cher est bafoué, tout ce qui nous est hostile est mis en honneur. Les expressions en usage dans les milieux de la cour et dans l'entourage du roi pour parler de la France,

de l'Angleterre et de l'Italie sont d'une telle grossièreté qu'il serait impossible de les reproduire ici. Faut-il rappeler encore tant de faits connus : le portrait de la reine Sophie, sœur de Guillaume II, accroché, le lendemain des élections, aux murs de la maison de M. Venizélos, pour bien marquer le triomphe de l'Allemagne sur l'Entente; la même reine Sophie déclarant que la restauration de son mari n'était que le prélude de celle de son frère; tous les professeurs francophiles nommés par M. Venizélos, chassés de l'Université d'Athènes; le portrait du roi Constantin en uniforme de maréchal allemand exposé dans les magasins de la capitale; la presse constantinienne répétant à chaque occasion que si on avait jeté à la mer les Français et les Anglais, en décembre 1916, on était prêt à recommencer; le chant populaire où l'on parla de massacrer, sous la conduite du roi Constantin, les Français, les Anglais et les Italiens, devenu une sorte d'hymne national chanté, braillé et applaudi pendant des mois; des fonctionnaires disant ouvertement à nos compatriotes : « Nous nous f... de la France! »; la fête nationale française du 14 juillet passant inaperçue, sans un seul drapeau aux fenêtres, tandis qu'il était d'usage, au temps de M. Venizélos, de la célébrer presque à l'égal de la fête grecque; notre Ligue franco-hellénique, qui comptait plus de 6 000 membres, disloquée par des démissions innombrables, provenant surtout de fonctionnaires terrorisés à la pensée qu'on pût les soupçonner de quelque sympathie pour la France?

Sans doute, tout cela n'aura qu'un temps. Les désillusions, déjà si profondes, amèneront une réaction. Le régime actuel n'est pas stable, parce qu'il est basé sur une popularité factice, qui s'effrite au contact des faits. Mais, quand le réveil viendra, le mal sera accompli, et, en cette matière plus qu'en toute autre, les fautes commises sont souvent irréparables. Ce sera d'ailleurs la juste rançon de la défaillance. Tout peuple doit comprendre qu'il ne peut pas frapper ses meilleurs amis sans en recueillir, en fin de compte, quelque préjudice. Plus vite il reconnaîtra son erreur, et plus vite le préjudice cessera.

CHARLES VELLAY

L'AMOUREUSE AVENTURE

DE

MADEMOISELLE DE PRÉFAILLES[1]

IV

On dit que le prisonnier s'accoutume à son cachot; en rentrant dans mon couvent, j'éprouvai quelque chose de ce sentiment. J'y trouvai je ne sais quoi de familier qui m'accueillait. Sans doute était-ce un effet de l'accablement où j'étais : l'âme qui a trop souffert se refuse à souffrir davantage; il y a comme une force obscure qui l'incline à plier son humeur à la nécessité.

Je demeurai plusieurs jours dans cette sorte d'insensibilité; je la prolongeais de mon mieux, en fuyant toute compagnie, en évitant les marques d'amitié ou de compassion qu'on voulait me donner, en un mot tout ce qui pouvait réveiller ma souffrance. Je demeurais sur ma chaise, un livre sur mes genoux, les yeux aux fenêtres, comme une statue de la langueur et de l'indifférence.

Environ dix jours après mon retour au couvent, je reçus un billet de madame de Tressans. Elle me disait qu'elle avait travaillé pour moi, et qu'elle espérait que je serais contente.

Elle vint le surlendemain; d'abord que je la vis, son visage aimable et fin me promit la joie que j'attendais. Mais, tout en me caressant, elle me regardait sans rien dire, avec un amusement un peu malicieux. Enfin je n'y tins plus, je lui demandai

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er août et 15 août 1922.

si elle n'avait point eu de nouvelles de M. d'Amblémont. « Oui-da, je vous attendais là, dit-elle; tout le reste ne compte guère, n'est-ce pas? Comme ils s'aiment! » ajouta-t-elle, en se parlant à elle-même. J'étais suspendue à ses lèvres et à ses yeux; il passa dans ceux-ci une joie véritable, et pour la première fois je compris qu'il y avait en elle une bonté naturelle qui s'accommodait avec l'esprit d'intrigue, qui le contrariait peut-être quelquefois, mais qui lui servait d'excuse et de récompense. Elle m'apprit donc qu'elle avait réussi à connaître la retraite de mon mari. Il s'était réfugié à Bouillon, petite ville assez proche de la frontière, qui était le siège d'une principauté; il y demeurait chez un de ses amis, qui était lui-même fort ami du gouverneur de la place; en sorte qu'il avait pu s'assurer la liberté de communiquer avec sa mère, et d'être ainsi tenu au courant de ce qui se passait à Paris. Madame de Tressans ne voulut point me dire comment elle avait eu connaissance de ces choses; mais elle mit le comble à ma gratitude en ajoutant que, si je voulais écrire à mon mari, elle trouverait des gens sûrs pour lui faire parvenir les lettres.

Je ne savais comment la remercier. Elle put juger du moins à mes larmes de l'étendue de ma reconnaissance. C'était la première fois depuis si longtemps que j'en versais de douces; je ne cherchai point à les retenir.

« Allons, remettez-vous, ma mignonne! dit-elle; j'ai encore quelques petites choses à vous apprendre. » Elle me dit alors qu'elle s'était fait instruire de tout le détail du procès; que l'affaire était trop engagée pour qu'il y eût quelque chance de l'arrêter; qu'elle s'était heurtée à des influences qu'on ne pouvait vaincre. Je ne devais point désespérer pourtant; au contraire elle avait fort bon espoir, quand on irait devant les juges d'appel.

Je ne compris qu'une chose, c'est que mes épreuves n'étaient pas près de finir. Mais l'idée que je pourrais désormais les partager avec mon mari, suffisait à me les rendre supportables: je me sentais tout le courage du monde...

Enfin, madame de Tressans tira sa montre et me dit: «Marie-Anne, je n'ai plus que quelques instants à vous donner : je pense que vous serez contente d'en profiter pour écrire un billet à M. d'Amblémont? — Ah! Madame, dis-je en rougis-

sant, je vous remercie; mais je crois que vous emporterez même plus d'un billet... — Et comment cela? dit-elle. — C'est que j'ai commencé d'écrire à mon mari tous ces jours passés, cela fait déjà un gros paquet... C'était pour soulager mon cœur; il y a là beaucoup de folies peut-être, mais j'imagine qu'il les lirait sans déplaisir. — Je le crois aussi, fit-elle en riant; donnez-moi vite tout cela. »

Quand je rentrai dans ma chambre, il me sembla que ma vie était changée. Même s'il ne devait être suivi d'aucun bon succès, le zèle de madame de Tressans m'était à lui seul une consolation bien douce. Celle qui a jamais connu l'horreur de se sentir seule au monde me comprendra.

Il me fallut attendre trois longues semaines pour avoir une réponse de mon mari. Enfin, un jour, l'abbesse me fit remettre une boîte de friandises, qui venait d'arriver, de la part de madame de Tressans. Je l'ouvris, j'y trouvai une lettre; la suscription était à une personne que je ne connaissais point, mais je distinguai sans peine le caractère... On devine avec quel tremblement je rompis le cachet.

Mon mari commençait par faire allusion à ce que je lui avais écrit, à toutes les folies qui avaient passé de mon cœur dans ma plume, et dont je n'avais pas eu le temps de m'excuser; il m'en remerciait avec une sorte d'attendrissement. Puis il me racontait avec plus de détail comment il n'avait pu s'empêcher de rompre la promesse faite à Fagnières, et de suivre la chaise qui m'emmenait, sous des habits de villageois; comment il avait perdu ma trace, ayant passé de nuit à Noisy, sans s'arrêter; comment enfin il avait dû s'enfuir, sous la menace d'une prise de corps. Puis il en venait aux traitements que j'avais subis; il frémissait de son impuissance à m'en venger, et il semblait se reprocher comme autant de crimes les avanies que j'avais reçues de mon oncle et des autres. Pour le procès, il déclarait ne point s'en occuper; il savait à l'avance que tout était perdu. Il continuait ainsi :

Si vous aviez pu voir comme moi, Marie-Anne, tout ce que l'ingratitude et la lâcheté des hommes ajoutent à la rigueur des circonstances, vous ne seriez point surprise que je ne puisse partager vos espérances. Je suis accusé, je suis malheureux : il suffit,

je n'ai plus que des ennemis. Tous les services que j'ai rendus, toutes les amitiés que j'ai observées — et sur ce point-là comme sur celui de l'honneur, je puis dire que j'ai été religieux jusqu'au scrupule — tout cela ne compte plus de rien. On me laissera condamner sur des preuves dérisoires, quand elles ne seront pas forgées de toutes pièces; on n'y regarde pas plus que pour le dernier des manants; aujourd'hui, je suis sans crédit, demain je serai sans ressources, et peut-être sans patrie. Pour moi, je n'ai garde de m'en plaindre : il y a beau temps que je sais qu'il ne faut pas plus attendre de la justice des hommes que de celle de la Providence, et l'estime de moi-même me tient lieu de tout le reste. C'est pour vous, ma chère Marie-Anne, que je ressens cruellement la rigueur d'une telle destinée. Vous n'avez écouté qu'un cœur généreux jusqu'à la folie; vous étiez trop jeune pour compter avec les obstacles qui nous attendaient : c'était à moi de le faire. Pardonnez-moi donc, Marie-Anne; ou plutôt, car je vous connais trop pour penser que vous me gardiez mauvais vouloir — oubliez-moi. La vie peut vous sourire encore; vous n'avez pas dix-sept ans, vous êtes la maîtresse de votre conduite, et tout à l'heure de votre fortune : renoncez à partager ma triste destinée. C'est le vœu de tous les vôtres, et je dirais c'est le mien, si j'étais sûr que vous l'entendissiez comme je fais. Ah! ne me dites pas qu'il vous en coûte trop, que vous ne sauriez le souffrir; il le faut pourtant, ce sera la fin de vos épreuves et de mes remords. J'ai songé plus d'une fois à me faire appréhender et à subir ma sentence; je n'attends encore qu'un mot de vous pour le faire, et je vous supplie de le prononcer. Si vous ne le vouliez point, je devrais chercher quelque autre moyen de vous rendre libre...

Hélas! disait-il en terminant, *je suis las d'une vie qui ne semble faite que pour connaître les traverses et les déboires. Partout où j'ai tenté la chance, elle m'a déçu. Il ne me reste même plus la ressource de mourir pour le service du Roi. Je mourrai donc n'importe comment, sans gloire et sans douceur, mais au moins sans déshonneur...*

Je ne puis dire dans quels tourments me jeta cette lettre, dont j'avais attendu tant de consolation. Sans doute, je ne pouvais rien souhaiter de plus noble et qui rendît un son plus fier. Sans doute aussi le conseil que me donnait M. d'Amblémont

marquait l'amour le plus désintéressé de soi-même. Mon mari n'avait d'autre pensée que de se sacrifier pour mon bonheur : mais, en vérité, croyait-il pouvoir l'assurer ainsi? Je ne lui demandais pas de l'héroïsme; je lui demandais, plus humblement, de l'amour... A tous les appels de ma tendresse, à tous mes élans, à toutes mes extravagances, je cherchais vainement la réponse que mon cœur eût souhaitée. Avait-il fait taire son amour par une délicatesse excessive? Oui, je croyais le voir; mais pourquoi ne s'était-il pas trahi davantage? Oh! comme il m'avait mal comprise! Et puis, me disais-je, eût-il paru si pressé de quitter la vie si elle eût été remplie pour lui, comme elle l'était pour moi, par une passion qui faisait compter tout le reste pour rien? Il fallait donc que je fusse bien peu de chose à ses yeux... Il parlait de la chance qui l'avait toujours déçu : ne lui avait-elle pas souri au moins une heure? Si malheureux que fût notre amour, le comptait-il parmi les déboires et non parmi les bénédictions de son existence? Ah! qu'on ne m'accuse pas d'un raisonnement subtil; il me semble que tous les vrais amants me comprendront... Enfin, cette lettre m'accablait d'une sorte de déception dont je n'étais pas la maîtresse, et je restais là, incapable de faire autre chose que de verser des larmes. Pourtant je parvins à me remettre; j'appelai la sœur Angélique pour lui demander si la personne qui avait apporté la boîte était partie; elle me dit que non, je la fis prier de demeurer encore un instant. Je relus la lettre de M. d'Amblémont; je n'y vis plus qu'une chose, à savoir qu'il était seul, découragé, malheureux; je pris la plume et je lui écrivis à la hâte à peu près ce qui suit :

O mon cher époux, est-il vrai que vous vouliez mourir? N'est-il rien qui puisse vous aider à supporter vos épreuves, rien qui vous fasse désirer de les voir finir heureusement, et pour tout dire, ne savez-vous pas que je vous aime? Que je vous aime encore plus d'être persécuté, et de l'être à cause de moi; que je vous aime pour vos amis et pour vos ennemis; que je vous aimerai sans crédit, sans ressources, sans patrie s'il le faut, partout et toujours, parce que c'est vous que j'aime? Souvenez-vous de ce que vous me disiez sous les arbres de Fagnières, il y a quelques semaines; ne sommes-nous pas à jamais l'un à l'autre, et si les hommes

réussissaient par hasard à nous séparer, empêcheraient-ils nos âmes de rester unies? Vous me dites que l'estime de vous-même vous tient lieu de celle du monde; si vous y joignez celle de votre femme, qui ne vous manquera jamais, tous vos désirs ne sont-ils pas comblés? Écoutez-moi, ce n'est plus une enfant qui vous parle, la souffrance m'a fait vivre en peu de temps toute une vie; c'est une femme qui vous exhorte et qui vous conjure de ne pas désespérer. Je sais que les choses ne sont pas à l'extrémité que vous pensez; je sais surtout, que s'il fallait qu'elles y vinssent, vous garderiez les seuls biens qui doivent vous être chers au monde : votre honneur et votre amour.

Pour ce qui est de moi, ne vous tourmentez pas. Je suis contrainte, il est vrai, mais on me traite fort bien, et ce n'est presque plus une prison, depuis que j'ai l'assurance d'avoir de vos nouvelles et de vous donner des miennes. Ne me parlez donc plus de remords; c'est un langage que je n'entends guère, et qui, si je l'entendais, ne me donnerait que du déplaisir. Je vous dois tout, mon cher époux, tout ce que j'ai eu de joies et de peines véritables depuis que je suis au monde, et je vous remercie des unes comme des autres. Si vous me devez quelque chose en retour, c'est le moment de le montrer, en me gardant votre esprit et votre cœur sans partage, et en ne livrant point au souci ce qui doit demeurer entièrement à l'amour.

J'ajoutai encore un post-scriptum qui ne fut pas sans me coûter beaucoup. C'était à l'occasion d'un passage de la lettre de M. d'Amblémont qui m'avait fort troublée.

Ah! disais-je, *que je voudrais effacer de votre lettre ce mot contre la Providence! N'avez-vous point pensé qu'il me ferait de la peine? Peut-être qu'elle nous fait expier en ce moment vos fautes et les miennes. Je voudrais vous voir le prendre ainsi, cela est si consolant! Puissent ces épreuves ramener votre esprit et votre cœur, vous savez que c'est mon plus cher désir...*

Je ne pouvais guère espérer de recevoir une nouvelle lettre de mon mari avant le mois suivant. Il devait se passer, pendant ce temps, beaucoup d'événements, dans le récit desquels je dois maintenant entrer.

J'attendais tous les jours que madame de Tressans se pré-

sentât pour me voir; et voici que ce fut mon oncle de Benauges qu'on m'annonça, certaine après-dînée.

Quand je descendis au parloir, je vis qu'il était accompagné de ma tante Peiresc. Il commencèrent de m'interroger sur la manière dont j'étais traitée au couvent; si les religieuses étaient bonnes pour moi, si j'avais des livres pour me divertir, et que sais-je encore? Je répondais aussi sèchement que la civilité le permettait; toute cette comédie de sollicitude m'agaçait fort. Ma tante voulut monter jusqu'à ma chambre avec moi; il fallut se rendre; et dans le temps que j'étais à la conduire, je me demandais ce que mon oncle méditait de fâcheux. Enfin nous allâmes le retrouver; ou plutôt j'y allai seule, ma tante m'ayant dit qu'elle voulait parler à l'abbesse. Je fus un instant à l'observer sans qu'il me vît, derrière les rideaux de la grille, qui étaient tirés un peu vers le milieu. Il se promenait à pas mesurés, une main dans son dos, et l'autre qui tenait son chapeau; qu'il inclinât la tête ou qu'il la relevât, c'était toujours cet air avantageux et fin, cette aisance de l'honnête homme qui porte avec lui sa bonne réputation, et qui compte sur elle, autant que sur sa bonne mine, pour prévenir les gens. Les yeux seuls — encore fallait-il les bien connaître — étaient perçants et froids, avec un je ne sais quoi qui démentait toutes les promesses de la physionomie. Je fis un léger mouvement; il m'aperçut; aucun changement de visage, mais venant vers moi : « Marie-Anne, dit-il, j'ai à vous parler; laissez-moi profiter du moment où votre tante n'est pas là. » Cela était dit d'un ton net, et qui ne s'embarrassait plus des flatteries par où il m'abordait à l'ordinaire. Il me mit sans tarder au fait de ce qui s'était passé depuis un mois : il y avait eu de nouveaux interrogatoires; Desnoyers s'était précipitée dans un abîme d'absurdités; après avoir reconnu (c'est lui qui parle) que des lettres avaient été échangées entre M. d'Amblémont et moi, par le moyen d'un petit panier de marli qu'on descendait la nuit, pendant à une ficelle; après avoir confessé que j'avais reçu de l'argent et un laquais de M. d'Amblémont (c'était Fortin) pour mon voyage, elle s'était avisée qu'elle s'accusait elle-même, puisqu'elle avait la garde de ma personne et de ma cassette; alors elle avait tenté de nier tout ce qu'elle avait dit précédemment;

d'autres témoignages encore étaient contradictoires; on avait vainement confronté les témoins, on parlait d'en chercher dans la province. Bref, pour sortir de ces incertitudes, les juges avaient décidé de déroger aux usages et, bien que je fusse partie civile, de me faire entendre comme témoin; une sentence venait d'être rendue à cet effet; je serais appelée prochainement au Châtelet.

Jusque-là, j'avais écouté le plus froidement possible. Devant cette nouvelle, qui au fond me comblait de joie, je sortis de mon silence : « C'est bien, mon oncle, dis-je, j'irai témoigner dès qu'on voudra.

— Vous irez, Marie-Anne, reprit-il en appuyant sur ses paroles; je suis aussi impatient que vous de voir votre déposition terminer enfin cette malheureuse affaire. Mais cela ne peut être qu'à une condition, qui est que vous ne jetiez pas les juges dans de nouveaux embarras. Vous ignorez les usages et les voies de la justice. Vous me permettrez donc de vous guider et d'arrêter avec vous ce qu'il conviendra que vous disiez : rien de plus, rien de moins... »

Il me regardait, en prononçant ces derniers mots; je soutins son regard. « C'est inutile, mon oncle, fis-je; je sais parfaitement ce qui s'est passé; je suis la seule à le savoir; je dirai la vérité, *rien de plus, rien de moins...* »

Il ne releva pas le défi de mes paroles. Mais il n'espérait plus de me séduire; il ne voulait plus désormais que se venger. « Pardonnez-moi, Marie-Anne, reprit-il, je tiens à être entendu de vous. Voici trop longtemps que cette affaire jette le discrédit sur notre famille, qu'elle fait de nous et de vous la matière de conversations fort désobligeantes... Si le scandale vous est indifférent, il ne saurait l'être à ceux qui vous entourent. Il importe qu'une sentence soit rendue au plus vite, et que l'oubli se fasse. Vous pouvez nous y aider, vous le devez. — Fort bien! dis-je en saisissant la balle, j'y suis toute prête. Tout ce bruit qui vous afflige, et qui m'afflige encore plus que vous, ne se serait point fait si l'on m'eût laissée parler il y a deux mois; j'aurais prévenu la calomnie. Il faut maintenant réparer le mal : je m'en charge. Je ferai toute la lumière nécessaire. »

Il fut un peu déconcerté, je crois; mais il était résolu de

l'emporter. « Vous êtes le jouet d'une illusion, Marie-Anne dit-il, votre mari n'est pas si aisé à blanchir. Puisque vous m'obligez de vous le dire, monsieur d'Amblémont sera déclaré coupable; tous les juges me l'ont affirmé. Il vaut mieux qu'il le soit sans tarder; quand le silence se sera fait, on pourra reprendre l'affaire en appel sur un meilleur terrain, et obtenir que l'arrêt soit cassé. Or il n'est pour cela qu'un moyen, c'est que votre déposition concorde entièrement avec celle de Desnoyers, j'entends avec celle qu'elle fit avant de se jeter dans d'absurdes dénégations... »

Il allait continuer; je l'aurais laissé parler; j'avoue qu'une telle impudeur me rendait muette. Il fit encore quelques phrases que je n'entendis point; enfin j'éclatai : « Ainsi vous voulez, dis-je, que je perde mon mari, et que je le perde par un mensonge! — Appelez-le comme vous voudrez, dit-il, je vous répète que c'est le seul moyen non pas de perdre votre mari, mais de lui donner ailleurs des juges moins prévenus. J'ajoute que ce n'est pas seulement l'intérêt de monsieur d'Amblémont, c'est aussi le vôtre. Votre obstination ne changera point la conviction des juges; elle n'aura pour effet que de lasser l'indulgence du Conseil de famille, qui dispose de votre sort et qui m'a paru enclin à vous le faire sentir. Si vous refusiez d'entrer dans ses vues, je crains que vous n'en éprouviez les conséquences... — Et lesquelles, je vous prie? dis-je. — On ne m'a point chargé de vous les dire; mais vous n'ignorez pas que jusqu'à vingt-cinq ans, la loi ne vous donne aucun pouvoir sur vous-même. Et, même à votre majorité, d'autres mesures peuvent être prises. — C'est-à-dire, fis-je, si je comprends bien ce que vous osez dire, qu'on me tiendrait enfermée toute ma vie pour avoir refusé de me prêter à une injustice et à un crime? Et si je m'y prêtais, qu'adviendrait-il? (entrant malgré moi dans une discussion qui me faisait horreur). — Je ne doute pas qu'on ne tînt compte de vos épreuves, dit mon oncle, et qu'on ne vous autorisât à rentrer dans la maison de votre mère. — C'est une infamie! m'écriai-je; ne vous attendez pas à moi pour la commettre. Vous pouvez me faire mourir; vous avez déjà commencé, achevez votre œuvre, mais cessez du moins de me tourmenter davantage... »

Je parlais ainsi dans une chaleur d'indignation que je n'ai pas besoin d'expliquer; je ne me possédais plus; je me serais perdue cent fois plutôt que de supporter un pareil affront. Hélas! si tant d'épreuves avaient avancé ma raison, elles avaient laissé mon cœur bien jeune et impétueux. Pourtant, dans le même moment que je m'indignais, je ne laissais pas de faire réflexion que j'étais encore une fois fort maladroite; que j'aurais dû laisser parler mon oncle, ne fût-ce que pour connaître la profondeur de sa bassesse; qu'on m'offrait enfin l'occasion tant souhaitée de m'expliquer devant les juges : il est vrai qu'on pouvait me faire la leçon, mais je pouvais toujours n'en répéter que ce qui me conviendrait. Ce fut au point que, mon emportement se changeant en douleur et en incertitude, je ne sentis plus qu'une grande torture d'esprit, et une impuissance affreuse à en sortir; je fis signe à mon oncle que je ne voulais plus rien entendre, et m'éloignant de quelques pas, je me mis à verser un torrent de larmes.

Ce fut à ce moment que ma tante rentra dans le parloir. Sans doute se tenait-elle à portée, car tout ceci n'était, j'en suis sûre, qu'une intrigue concertée entre eux. Elle vint à moi et me toucha doucement à l'épaule. « Vous pleurez, ma chère enfant, me dit-elle; je pensais bien que votre oncle vous tourmenterait; je lui avais dit pourtant de vous ménager. Mais peut-être y a-t-il entre vous quelque malentendu : voulez-vous m'écouter, il me semble que nous nous entendrons mieux. Qu'y a-t-il qui vous chagrine? Est-ce de paraître accabler votre mari? Ah! cela est affreux, mais vous sentez bien que ce n'est qu'une apparence, et que vous lui rendrez au contraire le meilleur service. Au lieu que si l'affaire ne se conclut point, c'est autant de semaines ou de mois pendant lesquels les soupçons et la calomnie s'acharneront sur lui; vous savez que l'imagination maligne va toujours plus loin que la réalité : il n'est pas d'infamie qu'on ne colporte à cette heure sur son compte... » Elle vit que je pleurais toujours. « Ajouterai-je encore une pensée qui me vient? dit-elle. C'est qu'il faut une victime, et que vous aiderez par là à la désigner : c'est votre gouvernante, cette vilaine femme, qui apparaîtra comme la plus coupable; elle subira la peine qu'elle a méritée par sa bassesse; l'opinion s'en contentera peut-être et sera

plus indulgente à votre mari. — Que dites-vous, ma tante! m'écriai-je; Desnoyers n'a fait qu'obéir à mes ordres, et j'irais l'accuser perfidement! — Vous ne l'accusez pas, mon enfant, c'est elle-même qui, en voulant perdre les autres, s'est perdue déjà. Hé! pourquoi seriez-vous plus généreuse qu'elle? Faut-il ménager celle qui ne vous a point épargnée? Allez, vous êtes bien dispensée de vous montrer reconnaissante... Il faut savoir se défendre dans la vie; un cœur haut placé n'est pas tenu pour autant de se faire le jouet des méchants... »

Ah! qu'elle était habile à glisser le poison de ses conseils dans un cœur haut placé peut-être, mais épuisé de constance, faible et déchiré! Ma tante sut trouver encore quelques paroles amollissantes; puis me ramenant doucement vers mon oncle : « Marie-Anne m'a promis de réfléchir, dit-elle; il est juste qu'elle prenne conseil d'elle-même. » La perfide, qui comptait assez sur l'effet de ses discours! Je faillis m'écrier : Non! non! vous n'obtiendrez rien de moi, je vous méprise et je vous exècre! Pourtant je me tus; mais cela seul me parut si lâche que je ne pus m'empêcher de rougir, comme si j'eusse en effet consenti l'infamie qu'ils me proposaient. J'étais rendue, j'abrégeai les adieux, ou plutôt je n'en fis point : un simple signe de tête et je disparus derrière la grille.

Jamais encore je n'avais éprouvé pareille torture. Il me semblait que c'était souiller mon imagination que de m'arrêter seulement à ce qu'on m'avait dit. Puis je vis bien que j'y penserais malgré moi, et qu'il faudrait toujours en venir à considérer le sujet de sens froid : autant prendre mon parti sans tarder.

Pendant les cinq ou six jours que j'attendis encore avant d'être appelée à Paris, ce furent des alternatives épuisantes, où je me jetais d'un parti dans l'autre, et chaque fois avec de nouveaux remords ou de nouvelles inquiétudes. Madame de Tressans, que j'avais consultée, me donnait les mêmes conseils que mon oncle. Peut-être n'était-elle pas fâchée de se prévaloir auprès de lui de m'avoir décidée. A l'égard de Desnoyers, elle ne s'embarrassait pas de mes scrupules, et elle abandonnait aisément la pauvre fille si elle voyait jour à me sauver par là. Pour moi, je me débattais vainement

parmi tant de ténèbres; et la seule lumière qui m'eût guidée jusqu'alors, celle de ma conscience, on voulait me persuader de la mettre sous le boisseau... Je ne le dis pas pour m'excuser; j'ai bien plutôt le désir de m'en accuser, et l'on verra de quel prix j'ai payé ma faiblesse. J'ai voulu seulement montrer dans quelles dispositions je vis arriver ce jour fatal, que j'avais tant souhaité depuis deux mois, et qui ne m'inspirait plus maintenant que de l'épouvante!

Ma tante vint me chercher un matin, et me dit que je serais interrogée dans l'après-midi. J'étais à peu près résolue de me conformer à ce qu'on voulait de moi. J'aperçus un instant madame de Tressans; elle s'appliqua de son mieux à me rassurer. Enfin, l'on me mena dans une salle du Grand Châtelet, où je devais attendre l'heure de l'interrogatoire. Je laisse à penser ce que la vue de ce lieu et cette attente mortelle ajoutèrent à mon angoisse. Quand les sergents vinrent me chercher, je crus un moment que je ne pourrais me soutenir; l'un d'eux fit mine de me prêter son bras; ce geste me rendit ma fierté. Enfin j'arrivai devant mes juges.

Ce qui se passa alors, aurai-je même le courage de le raconter? Au reste, je n'en ai plus qu'un souvenir confus. Je crois que je débutai bien : le sentiment du péril, qui m'a toujours animée, l'idée que j'allais peut-être sauver mon mari, un certain air de bonté sur la physionomie du juge, m'avaient aidée à me remettre. Je commençais presque de respirer, quand une question où je ne m'attendais point me déconcerte : je sens que je ne puis y répondre sans compromettre mon mari; autant ruiner tout le système que je viens de soutenir. Je prends le parti de me taire; mais le juge me presse, il m'embarrasse; je n'ai plus de ressource que dans un nouveau mensonge; mais cette fois on ne me l'a pas appris, c'est moi qui le fais, il me brûle les lèvres; il me semble que le Christ qui est étendu devant moi, les bras en croix, me regarde et que je lui ai percé le cœur... Alors, pendant un moment, je n'entends même plus les questions qu'on me pose; mes yeux sont voilés, mes oreilles closes; je ne sens plus que ma honte et mon désespoir. J'essaye pourtant de me rétablir; mais c'est pour tomber dans de nouveaux pièges et des remords plus cuisants. C'en est trop; enfin, je me réveille et je crie : « Non!

non! tout cela n'est pas vrai, on vous a trompés, et moi la première; je le jure sur mon honneur, écoutez-moi, messieurs les juges! » Hélas! je les en priais vainement. Par une sorte de punition plus affreuse que tout le reste, je m'efforce en vain de parler : ma gorge se serre, mes forces me trahissent, mon cœur semble cesser de battre. Il me reste assez de connaissance pour entendre le juge dire qu'on me soutienne, et bientôt après qu'on m'emporte; qu'au reste, l'interrogatoire est terminé. Ce fut dans ce bel état que je rentrai dans une petite salle voisine, où je fus près d'une heure à reprendre tout à fait mes sens.

Je fus reconduite à la maison de mon oncle. Je ne devais pas y demeurer longtemps; car, après une nuit où mes nerfs épuisés m'occasionnèrent de si grands accidents qu'on alla jusqu'à craindre pour ma raison, je me réveillai dans une chambre inconnue, me demandant où j'étais : j'appris — car je ne me souvenais de rien — qu'on m'avait transportée chez madame de Tressans.

Celle-ci m'avait attendue au sortir de l'interrogatoire. Voyant le triste état où je me trouvais, elle avait demandé à mon oncle de ne pas me renvoyer dans mon couvent, et de la laisser me prendre chez elle. Elle n'avait pas eu de peine à lui représenter qu'en abusant de la rigueur à mon endroit, il risquait de me faire plaindre et de retourner l'opinion contre lui. Enfin, la joie qu'il devait ressentir d'avoir la partie gagnée l'inclinait à l'indulgence. Les âmes de cette sorte ne sont pas accessibles à la pitié, mais elles se donnent parfois du relâche; madame de Tressans profita d'un de ces moments-là, et elle obtint de m'emmener.

Il paraît que pendant une quinzaine de jours la fièvre et le délire ne me quittèrent point. Je suis tentée d'en remercier la Providence : j'échappais ainsi à mes remords.

Lorsque j'eus retrouvé quelques forces, je suppliai ma bienfaitrice de m'apprendre tout ce qui s'était passé. Elle vit qu'il fallait me contenter; avec de grands ménagements, elle m'apprit la vérité. Environ huit jours après mon interrogatoire, une sentence avait été rendue. Mon mari était condamné à mort par contumace, pour séduction suivie de rapt et de mariage clandestin; Desnoyers au bannissement, le curé qui

nous avait mariés à être marqué d'un fer chaud et à servir dans les galères pendant trois ans; Fortin à je ne sais plus quelle peine, et je passe sur les autres condamnations.

Je soutins ces nouvelles avec une fermeté qui ne fut pas sans étonner madame de Tressans. Je la remerciai de ne m'avoir rien caché; elle se hâta d'ajouter toutes sortes de consolations, que je reçus comme si je n'en avais pas besoin. Mais ce qu'elle ne pouvait m'épargner, c'était la pensée qu'on avait réussi à me faire donner les mains à cette infamie, et à faire de moi l'un des instruments du malheur de mon mari et de Desnoyers. En vain mettait-elle toute son éloquence à me détromper : elle ne pouvait m'ôter de l'esprit que si j'eusse crié la vérité, si j'eusse obéi uniquement à ma conscience, sans m'occuper des conséquences, j'aurais peut-être sauvé l'un et l'autre. En tout cas, j'aurais été une victime, et non pas une coupable : il me semblait à ce moment que je n'aurais pas demandé davantage.

C'est pourquoi j'en voulais amèrement à celle même qui était ma bienfaitrice; toute ma reconnaissance en était comme tarie et empoisonnée. Je n'osais le lui dire, mais je sentais bien qu'avec toute sa bonté elle ne me comprendrait jamais; nos âmes n'étaient pas de la même espèce, et elle avait réussi à ravaler la mienne à son niveau. A certains moments, je la haïssais; j'aurais voulu ne rien lui devoir, et j'étais prête à retourner dans mon couvent plutôt que de rester chez elle.

Il nous arrive ainsi d'accuser les autres pour nous trouver moins coupables. Puisque j'avais cédé, je ne devais m'en prendre qu'à moi-même; mais j'aimais mieux lui en donner la faute; je me sentais moins humiliée de moi-même; cela est bien humain.

Tous ces tourments, qui ne s'apaisaient point, au contraire, avec le retour de mes forces, firent naître en moi un désir violent de revoir mon mari. Je résolus de m'en ouvrir à madame de Tressans. Au premier mot que je lui en dis, je vis que je la contrariais extrêmement. Sans doute elle avait promis à mon oncle que, sous les apparences de la liberté, je serais gardée chez elle aussi étroitement qu'ailleurs. Enfin je la suppliai si bien qu'elle parut se laisser fléchir. Elle m'assura

qu'elle allait chercher les moyens de me satisfaire. Je ne doutais point que son industrie ne les lui fît trouver.

En effet, elle me dit bientôt qu'elle avait quelque espoir de me contenter. Elle avait appris que mon oncle de Benauges devait aller passer quelques jours dans sa terre, pour recevoir ses arrérages. Si elle n'était pas contrainte de me renvoyer auparavant, elle me laisserait libre de partir, sous la condition qu'elle préparât tout pour mon voyage et que j'observasse à la lettre ses instructions; elle m'en demanda ma parole d'honneur.

Madame de Tressans se chargea d'écrire à madame d'Angecourt. Elle la priait de décider elle-même comment se ferait notre rencontre, soit qu'elle me fît conduire jusqu'à Bouillon, soit que mon mari pût venir à Fagnières sous quelque déguisement. Malheureusement le temps m'était fort mesuré; il fallait que je fusse de retour à Paris avant le 10 de novembre.

Il me parut bien bon de pouvoir cette fois remercier madame de Tressans sans arrière-pensée; car le service qu'elle me rendait devait lui coûter beaucoup.

Je me mis en route au jour dit, ou plutôt avant le jour. Le vent et la pluie avaient fait rage toute la nuit; mais ce n'était point ce qui m'avait tenue éveillée. Quand nous fûmes dans la campagne, le soleil se leva, pâle et languissant, pour disparaître bientôt derrière l'épais rideau de nuées. Un vent furieux balayait la route et semblait vouloir emporter notre équipage; puis c'étaient des averses qui battaient les pavés comme une grêle. Dans les accalmies, je faisais un peu baisser les glaces du carrosse pour regarder au dehors : le ciel bas, les guérets inondés, les arbres qui perdaient leurs dernières feuilles, tout respirait la tristesse; la nature semblait frissonner dans l'attente de la mort. Je me ressouvenais d'une matinée de printemps où j'avais parcouru la même route, sous un clair soleil, dans une saison pleine de riantes espérances. Hélas! point n'était besoin de ce changement pour me faire sentir la différence de mes pensées d'alors à celles d'à présent.

J'avais espéré d'arriver vers le matin du troisième jour; mais la pluie avait rompu tous les chemins; nous avancions lentement, et la nuit tombait quand j'aperçus la hauteur de Fagnières. Nous pénétrâmes dans le bois de sapins; je

reconnus l'endroit où je m'étais arrêtée, six mois auparavant; puis les vieux toits d'ardoises, les fossés, la cour, où régnait un air d'abandon. Madame d'Angecourt parut, à peine j'étais descendue; je voulus me jeter à ses pieds, mais elle me releva tout de suite et me montra qu'elle ne croyait pas avoir de pardon à me faire. Elle avait sur son visage une sérénité qui semblait être au-dessus du malheur comme du bonheur; rien qu'à regarder cette noble femme je me sentais moins malheureuse. Elle me dit qu'elle avait reçu le matin même la lettre de madame de Tressans. Elle avait envoyé aussitôt un courrier pour avertir son fils. Elle était certaine qu'il voudrait venir à Fagnières; il l'avait déjà fait deux fois, en prenant les habits d'un paysan et en suivant les chemins de la forêt.

Tout en me parlant, elle me faisait réchauffer auprès d'un bon feu, car j'étais transie. Le soir, après un léger souper, je demandai à me retirer; mais au lieu de monter à ma chambre, j'allai m'enfermer dans la chapelle du château, où l'on se souvient que notre mariage avait été célébré.

Là, je me mis à rêver plus encore qu'à prier. Les souvenirs me pressaient. Je revoyais la figure du curé de Cergnies, simple et grossière; j'entendais les paroles sans art, mais si élevées, qu'il nous avait adressées. Et c'était ce vieillard innocent que nous avions fait traîner dans les prisons, en attendant l'affreuse rigueur des galères, pour avoir obéi trop docilement à nos imprudentes volontés; j'avais beau m'excuser sur mon ignorance : ne sommes-nous responsables, pensais-je, que des fautes que nous avons vraiment voulu commettre? A ce compte, il serait trop aisé. Puis je revoyais Desnoyers, pleurant de joie ou de crainte, dans un coin de la chapelle. Ah! pour celle-là, je n'avais pas besoin de me consulter : ma conscience parlait assez clairement.

Toute cette bonne idée qu'on a de soi-même, et qui fait qu'on ne craint pas le jugement du monde, enfin cette fierté d'une âme qui ne s'est jamais abaissée, voilà ce que j'avais perdu, et que je ne retrouverais peut-être jamais. Ah! Dieu ne me le rendrait-il pas un jour? Dieu devant qui j'étais, qui me voyait et m'entendait... Il distingue le crime de la faiblesse, pensais-je, et je ne pouvais croire qu'il voulût me punir avec rigueur. Mais n'avait-il point ses vues, pour me faire une des-

tinée si étrange? Je me croyais le jouet des hommes, mais les hommes sont-ils autre chose que les instruments inconscients de la Providence? Je fis ma méditation là-dessus; j'avais de quoi la pousser assez loin, et je me demandais, avec une sorte de tremblement, quels étaient les desseins de Dieu sur moi?

La porte s'ouvrit dans le fond de la chapelle; je crus qu'on venait me chercher. Je me levai brusquement; il n'y avait personne; j'écoutai un instant : rien que le silence; apparemment que j'avais mal fermé la porte, dont la serrure ne jouait pas bien.

Soit que ce petit incident eût suffi pour distraire mon esprit de sa méditation, soit que je ne voulusse guère la poursuivre, mes pensées prirent un autre cours, et je me mis à songer à mon mari. Dans quelles dispositions allais-je le retrouver? On me l'avait dépeint comme fort découragé; madame d'Angecourt était restée à son endroit dans une grande réserve; ce découragement allait-il jusqu'à le détacher de moi? Ainsi j'aurais tant souffert, j'aurais été jusqu'au mensonge et au crime, pour une telle récompense? Pendant une demi-heure, toute mon agitation d'esprit recommença. Puis voilà qu'insensiblement j'en eus honte; elle me parut venir d'une vue bien étroite et bien humaine de mon amour. Ah! comme il était encore rempli d'égoïsme et de faiblesse, cet amour que je croyais si pur! Quand je songeais à quelles complaisances j'étais descendue pour le sauver, j'aurais donné toutes mes joies pour le laver de cette souillure! Ne voudrais-je pas du moins l'élever au-dessus de moi-même, l'établir dans la paix et la sérénité? Peu à peu je m'exaltais, une chaleur me montait dans l'esprit et dans le cœur, qui m'animait aux résolutions les plus hautes. Je me ressouvins du mot de saint Paul disant que la femme fidèle convertirait l'époux infidèle. Ah! qu'était devenu ce beau feu? N'avait-il servi qu'à me donner à moi-même une excuse pour suivre mon penchant? Sans doute, le temps m'avait manqué, mais aussi le zèle... Et que pouvais-je faire à présent? Offrir à Dieu mes traverses, lui offrir ma vie; ah! peut-être plus encore, lui faire un sacrifice qui dépasserait infiniment tous les autres, pour qu'en retour il touchât de sa grâce et de sa lumière l'âme de mon cher époux...

Quand cette pensée me vint, je sentis une angoisse affreuse, comme si j'allais être prise au mot tout à coup... Je me rassurai bien vite en me disant que c'était impossible, que Dieu ne me demanderait pas une pareille chose, que c'était folie d'y songer seulement. Pourtant, j'y avais songé... J'en eus un tel ébranlement que j'éclatai en sanglots.

Dans le silence du petit oratoire, j'entendis soudain un timbre lent et grave : minuit sonnait à l'horloge du vestibule.

Alors, mon esprit, effrayé par une image qu'il ne pouvait supporter, se jeta pour ainsi dire à l'opposé; je n'eus plus qu'une pensée : Pourquoi ce courrier qu'on avait envoyé ne revenait-il point? Je me levai et je quittai la chapelle. Puis, une lumière à la main, j'errai dans le château, espérant surprendre quelque bruit; j'écoutai près d'un quart d'heure l'aboiement d'un chien dans la cour, et le vent dans les sapins qui rendait un son funèbre. Le frisson me prit; je finis par remonter à ma chambre, où je recommençai de pleurer. La fatigue vint au milieu; je passai, presque sans m'en apercevoir, des larmes au sommeil.

Il était près de deux heures du matin; aussi ne m'éveillai-je que longtemps après le jour. A peine étais-je debout que madame d'Angecourt entra : « Voici Damelot qui revient, mon enfant, me dit-elle; habillez-vous vite. » En deux minutes je fus prête, et l'on introduisit cet homme; il nous fit le récit suivant.

Quand il s'était présenté chez la personne qui donnait asile à mon mari, on lui avait dit que M. d'Amblémont était parti pour une promenade à cheval. Il attendit donc; mais la nuit vint, on ne vit rentrer personne. La fatalité avait voulu qu'au moment où mon mari était le plus éloigné de Bouillon, son cheval s'était embarrassé dans des branchages qui couvraient un chemin de la forêt, et il était tombé si malheureusement qu'il avait pensé broyer son cavalier. Le choc et la douleur avaient fait perdre connaissance à mon mari. Revenu à lui, il s'était traîné jusqu'à la chaumière d'un bûcheron; puis il avait dépêché l'homme jusqu'à Bouillon pour prévenir son hôte et demander qu'on lui envoyât une chaise avec un chirurgien. Ainsi fut fait; à peine rentré à Bouillon, mon mari avait vu Damelot, et l'avait envoyé sur-le-champ à Fagnières, en disant qu'il allait le suivre, aussitôt pansé et bandé, malgré

la défense des chirurgiens. Damelot pensait qu'il pourrait être rendu dans deux heures.

Malgré les inquiétudes que fit naître en moi ce récit, je repris quelque espoir. Le temps était redevenu beau, les chemins seraient meilleurs; je n'étais tenue de repartir qu'à la nuit, ou, à l'extrême rigueur, à l'aube du lendemain. J'avoue même que je m'abandonnai à une joie, qui pourtant n'était guère justifiée. Après mes beaux élans, mes renoncements de la veille, je cédais au transport de revoir l'homme dont j'étais séparée depuis si longtemps, que j'aimais toujours à la folie, et qui me le rendait peut-être... Car enfin, cette hâte à venir me trouver malgré ce fatal accident, contre les ordres des médecins, n'était-elle point pour me rassurer? J'en voulais un peu à M. d'Amblémont d'être si téméraire, mais en même temps, combien j'étais heureuse! Je tremblais et je riais tout ensemble. Ah! quand on a cru perdre la joie d'être aimée, que les moments où on la retrouve sont délicieux! Je priai madame d'Angecourt de me pardonner l'imprudence que je faisais faire à son fils; puis je voulus descendre dans le parc et les jardins, où m'invitaient la douceur de la journée, et surtout celle des chers souvenirs que j'espérais d'y retrouver.

Après la tempête des jours précédents, une accalmie avait rendu comme un dernier sourire à la nature. Les hêtres et les chênes gardaient encore une parure éclatante. Le ciel était presque tel que je l'avais vu au printemps; au-dessus de la large vallée, au-dessus des bois, il s'étendait jusqu'à se confondre avec l'horizon, il semblait emplir tout le paysage de sa tendresse. Je ne me lassais pas de le contempler et de me rappeler en même temps les beaux rêves que je m'étais laissé aller à faire sur cette terrasse. Cœur imprudent! pensais-je. J'attendais tout de la vie, alors : m'avait-elle jamais rien refusé? A présent, elle semblait vouloir tout me reprendre, et je me demandais ce qu'elle allait exiger encore. Pourtant, je ne me révoltais plus; mes désirs s'étaient éteints comme la lumière de ce beau paysage; je n'éprouvais qu'une résignation douce, pareille à la mélancolie de la nature. Un moment je m'aperçus que des larmes roulaient au long de mes joues; je ne les avais pas senti monter de mon cœur...

Je demeurai un assez long temps sur la terrasse, jusqu'à ce

que la fraîcheur qui s'élevait de la rivière et des prairies me fît frissonner. En rentrant vers le château, je songeais que je n'avais plus que quelques heures à demeurer. Quel destin contraire empêchait encore mon mari d'arriver? Je fis venir Damelot; il était aussi surpris que moi. Je retournai tristement au salon, où madame d'Angecourt eut la bonté de me tenir compagnie; mais, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour faire bon visage, son inquiétude s'ajoutait à la mienne, et les minutes nous semblaient bien longues.

La nuit approcha; je sentis comme un manteau de plomb qui descendait sur mes épaules avec l'ombre. J'avais envie de sortir, d'aller fouiller les chemins, ne fût-ce que pour échapper à cette attente mortelle. Puis, tout à coup, le pressentiment me vint qu'elle était inutile, et que ne je reverrais jamais mon mari. Il s'empara de moi au point que je n'en cherchais plus la raison : c'était l'inévitable; une fatalité s'acharnait contre nous. Je résolus que le départ se ferait à minuit. Remettre au matin n'était pas prudent; demeurer m'était impossible : j'avais engagé ma parole à madame de Tressans. Je donnai les ordres, je fis tous mes préparatifs; puis, le souper terminé, je demandai à madame d'Angecourt la liberté de retourner à la chapelle.

C'est là que je pris la résolution qui devait décider de ma vie, et dont l'accomplissement m'a conduite ici. Elle étonnera peut-être de la part d'un cœur qui semblait jusqu'alors moins sensible aux impressions divines qu'à celles de la tendresse humaine. Je ne voudrais pourtant point qu'on l'attribuât au dépit ou au désespoir : on serait fort loin de compte. Dieu m'y avait acheminée par toutes sortes de traverses où je reconnaissais sa main; il m'y décida par un attrait véritable et des consolations où je la reconnus mieux encore. J'ai toujours eu une âme assez fière, qui n'aime point à faire les choses à demi. Dans les conjonctures présentes, lasse d'être le jouet des autres, j'aspirais à me posséder enfin; dégoûtée des basses intrigues où j'avais été mêlée jusqu'à y tremper moi-même, il n'y avait qu'un peu d'héroïsme qui pût me satisfaire. Je repassai toute ma vie : elle me parut bien pauvre, en dépit de son faux luisant, jusqu'au jour où j'avais aimé et souffert. Et mon amour même, j'éprouvais le besoin de le relever par

quelque endroit. J'avais tout sacrifié, pour l'homme que j'aimais : il restait à me renoncer moi-même. Il y a dans le don complet et absolu une grandeur qui satisfait toute l'âme, qui l'enivre, et qui ne lui laisse pour ainsi dire plus d'attention ou de regret pour ce qu'elle quitte.

Quand j'eus quitté la chapelle, je revins vers madame d'Angecourt. L'ayant trouvée qui veillait encore, je pris ses mains, que je portai à mes lèvres : « Il ne m'est pas possible de demeurer plus longtemps, Madame, dis-je, avec un calme qui dut la surprendre. Laissez-moi vous remercier de toutes vos bontés, et vous demander pardon des disgrâces dont j'ai été la cause pour vous et les vôtres. A l'égard de monsieur d'Amblémont, puisque le ciel ne veut point que je le voie, je veux laisser une lettre pour lui, et je vous demande la permission d'aller l'écrire. » Elle m'attira dans ses bras : « Ma chère fille! » dit-elle d'une voix lente et grave; et ce seul mot m'émut plus que tous les discours; il me semblait que j'avais renoncé aussi à un nom si doux; je ne voulais pourtant pas lui dire ma résolution; je contins les larmes qui m'étouffaient, et nous restâmes embrassées un long moment, sans pouvoir parler l'une et l'autre. Enfin, me laissant aller : « Vous pouvez écrire ici, me dit-elle; vous trouverez dans ce cabinet tout ce qu'il faut. »

A ce moment, les chiens se mirent à aboyer furieusement dans la cour. Je dressai l'oreille, et j'entendis un bruit de voix. Malgré moi, je me jetai vers la fenêtre qui donnait sur la cour. Il n'y avait pas de lune, mais une nuit assez claire : je distinguai deux ombres qui se dirigeaient vers la porte d'entrée. « C'est mon mari! » criai-je, et je m'élançai vers le vestibule. Hélas! dans quel état parut-il à mes yeux! Des vêtements grossiers et souillés de boue, un bras serré dans des bandages, le visage défait et mortellement pâle, il semblait à la dernière épreuve de ses forces. Quand il me vit, il eut une sorte de mouvement de honte; je lui souriais, il essaya de sourire à son tour; puis il devint plus pâle encore, et je crus qu'il allait chanceler. Je l'obligeai doucement de s'appuyer à mon bras : « Mon cher amour, dis-je, dans quel état je vous vois! Vous êtes blessé, vous souffrez, reposez-vous sur moi... » Il fit un signe pour me rassurer; mais il n'avait pas la force d'articuler une parole.

Madame d'Angecourt, qui nous avait rejoints dans les entrefaites, l'aida aussi à marcher jusqu'au salon, où nous l'étendîmes sur un sopha, avec des coussins pour le soutenir, ce qui n'alla pas sans lui arracher des plaintes. Il pressa ma main puis celle de sa mère, sans pouvoir nous remercier autrement; puis son regard se voila, la lumière pâle de ses beaux yeux parut s'éteindre. « Ah! Madame, m'écriai-je, il se meurt! » Mais il entendit mon cri, car il rouvrit les yeux et les tourna vers moi; je reçus son regard, chargé de l'ancienne tendresse; ah! que réveillait-il en moi!

Au bout de quelque temps, lorsque nous lui eûmes fait prendre un cordial, il parut aller mieux. Les frissons qui l'avaient secoué jusqu'alors s'apaisaient insensiblement; les traits se détendaient; enfin il soupira et murmura : « Excusez-moi, Marie-Anne, j'ai fait toute la diligence possible. Mais avec ce funeste accident, j'ai cru n'arriver jamais... » Il commença alors à nous faire le récit de sa triste équipée. Après avoir été soigné par les chirurgiens, et malgré leur défense, il s'était fait conduire en carrosse jusqu'aux bois du Dos de Loup; et là, muni seulement d'un bâton, il s'était jeté dans les halliers, dont il connaissait à peu près les sentiers. Il était obligé de s'arrêter souvent, tant la fièvre qui battait ses tempes l'étourdissait. Pour comble de malheur, les ténèbres l'avaient égaré; il avait erré pendant deux heures, jusqu'au moment où, le ciel s'étant découvert, il avait pu se guider sur les étoiles. Bref, il avait marché près de six heures, et l'on jugera de son courage, si je dis que chaque pas lui causait une douleur.

Mais bientôt il s'interrompit : « Ah! c'est assez parler de moi, dit-il. C'est vous, Marie-Anne, que je veux entendre; je veux savoir par quelles épreuves cent fois plus cruelles vous avez passé... » Il m'obligea de lui en faire le récit; ses yeux ne quittaient pas mon visage; je sentais bien qu'ils me trouvaient encore plus touchante et plus belle; j'y lisais tour à tour la pitié, la colère, le remords, jusqu'à ce qu'enfin il prît son front dans sa main en s'écriant : « Ah! comment me pardonnerez-vous, Marie-Anne, d'avoir attiré sur vous tant de souffrances? Car j'aurais dû les prévoir, ou plutôt je les avais prévues. Vous en êtes témoin, ma mère, dit-il

en se tournant vers madame d'Angecourt. Je vous ai dit ce qui m'attendait, vous m'avez voulu retenir, et j'ai cédé à ma folie... Ah! je suis un misérable! » Il fut pris de sanglots; je sentis sur mes mains ces larmes brûlantes, ce visage abandonné, cette douleur d'un homme qui nous surprend et nous émeut jusqu'au fond de nous-mêmes. En vain je lui répétais que j'étais la seule coupable et que tout le mal était venu de ma démarche aventureuse; je me laissais gagner à ses larmes; c'était si doux de pleurer ensemble; pendant un moment nous ne parlâmes plus, on n'entendait que nos sanglots qui se mêlaient. Pouvais-je me défendre contre la douceur de ces impressions? Non, me disais-je, Dieu lui-même ne saurait m'en faire un reproche. Et pourtant je sentais qu'elles amollissaient mon courage; je m'attachais à tenir ma résolution devant mes yeux, je m'en rappelais les raisons, mais j'avais beau faire, des mouvements plus tendres m'entraînaient, une langueur se répandait de mon cœur dans mes membres, j'avais peur de moi-même, je ne savais plus que penser ni que faire : avais-je pu prévoir un pareil supplice?

Je compris enfin qu'il fallait absolument sortir de là; je me levai, sur le prétexte d'essuyer mes yeux, et me tournant vers madame d'Angecourt : « Qu'en pensez-vous, madame, voilà bien des larmes pour des gens qui devraient être heureux? » Elle répondit qu'elle était de mon avis, que c'était assez d'attendrissement. Alors, je revins vers mon mari, et je me mis à lui parler de madame de Tressans, des appuis qu'elle lui cherchait, de l'espoir qu'elle avait que le procès prît une meilleure tournure devant le Parlement. M. d'Amblémont secouait la tête d'un air mal convaincu; enfin m'arrêtant : « N'y comptez pas, Marie-Anne, n'y comptez pas. Je suis un homme perdu; il n'est point de justice ni de clémence qui puisse me rétablir; même une sentence d'acquittement n'y suffirait point : il est des biens qu'on ne peut recouvrer, quand une fois la calomnie vous les a ravis. Sans doute, je la souhaiterais pour les miens; mais pour moi; tout est fini, je ne rentrerai jamais en France. Un de mes amis est allé faire des propositions de ma part au prince Eugène; c'est un grand capitaine et un honnête homme; il prépare, dit-on, une nouvelle campagne contre le Turc pour le printemps : si ma capacité et

mes faibles mérites ne le décidaient point, il n'importe, je m'engagerais comme volontaire; j'ai hâte de finir une vie qui ne saurait plus être que misérable... »

Il continua sur ce ton pendant quelque temps; j'avoue que je restais muette; ce n'était point qu'il m'eût convaincue, mais quelle protestation pouvais-je faire désormais, et quelle consolation pouvais-je lui offrir? Je retrouvais dans ses discours l'amertume et la tristesse de ses lettres; mais alors du moins je pouvais leur opposer ma tendresse et mon amour; maintenant que j'en avais fait le sacrifice à mon tour, je sentais toute mon impuissance... Ah! je n'avais pas imaginé qu'elle serait si cruelle! Je voyais mon mari qui s'interrompait parfois pour me regarder : sans doute cherchait-il malgré lui à suivre l'effet de ses paroles sur moi. Attendait-il un mot de pitié que mes lèvres ne prononçaient point? S'étonnait-il de ma froideur? Commençait-il de l'attribuer à l'indifférence ou à la lâcheté d'un cœur égoïste? Cette pensée, à peine elle me fut venue, me déchira. Oui, sans doute, j'avais beau lui montrer mon amour par mes larmes (encore ai-je dit que je m'en défendais), ne devait-il point penser que je n'avais pas le courage de le lui prouver autrement? Parlais-je de le suivre, de partager son exil et sa pauvreté? C'eût été pourtant le premier mouvement d'une véritable amante. La fièvre le dévorait, la souffrance avait épuisé son courage; j'entendais sa voix trembler; des silences coupaient maintenant ses paroles : ah! comme il était malheureux! Un moment vint où il quitta ma main, sa tête retomba sur les coussins avec un sanglot qui me brisa le cœur. Je n'y tins plus, je sentis que l'épreuve était au-dessus de mes forces : j'aimais mieux être parjure qu'insensible, et pour tout dire, il y eut une minute où je doutai vraiment si l'honneur, la religion, le ciel même valaient seulement une heure d'amour. « Arrêtez! m'écriai-je, je ne saurais vous entendre parler ainsi. O mon cher amour, cessez d'être malheureux, de vous accuser ou de vous tourmenter : je suis à vous, je l'ai juré devant Dieu, rien ne saurait m'en faire dédire. Je vous suivrai partout, dans l'exil, dans le dénuement, que m'importe? Tout cela n'est rien auprès de la joie de vous appartenir, et je ne saurais concevoir désormais d'autre bonheur que celui-là... »

Mais alors, mon mari, se dressant sur sa couche et me regardant avec une sorte de transport mêlé d'épouvante : « Est-il vrai, Marie-Anne, et deviez-vous encore me donner une telle preuve d'amour? Ah! voilà qui met la couronne à votre grandeur d'âme... » Il ferma les yeux, puis les rouvrit au bout d'un moment; l'angoisse avait fait place dans son regard à quelque chose de plus doux et de plus résolu : « Mais je ne saurais l'accepter, dit-il; ma résolution est prise, il faut m'écouter et m'obéir. Le ciel ni les hommes ne veulent que nous soyons unis : ce serait folie de s'obstiner et de courir à de nouveaux malheurs. Retirez-vous, Marie-Anne, le temps vous est mesuré, ne risquez point de nouvelles représailles. Je vous le demande, et je l'exige au besoin; si vous ne vouliez point partir, c'est moi qui viderais ces lieux. N'est-ce pas, Madame, dit-il en s'adressant à sa mère, dites-lui qu'elle m'écoute, qu'il faut s'incliner devant la nécessité... »

Son visage était redevenu calme; il me regardait avec une sorte de résignation tendre et grave, qui avait quelque chose de solennel. Quant à moi, tant d'émotions contraires avaient fini par me briser : je me laissai tomber sur un sopha, où je fus un quart d'heure presque insensible. Madame d'Angecourt et son fils me prodiguaient leurs soins; à peine m'en apercevais-je. Cependant, au-dedans de moi-même, je sentais la lumière se faire; je comprenais que le Dieu que j'avais trahi, loin de m'en punir, venait encore au secours de ma faiblesse : il m'obligeait doucement de lui garder la parole que je voulais lui retirer. Il me rendait en même temps un peu de paix et de courage. Quand je me sentis la force de parler, je pris les mains de mon mari, je les joignis dans les miennes, et inclinant la tête : « Je vous obéirai, dis-je; je m'en vais, puisqu'il le faut, mais je veux du moins que vous en sachiez les motifs, et qu'ils ne sont point ceux que vous pourriez croire. En acceptant de vous quitter, c'est à Dieu que j'obéis, à qui j'ai promis de consacrer ma vie dans le cloître. Tandis que je vous attendais ici, en méditant la leçon de toutes ces épreuves, il m'a inspiré cette résolution, il a su m'y résoudre, il m'a persuadé qu'elle était la meilleure pour vous comme pour moi. O mon cher époux, ajoutai-je en m'agenouillant auprès du sopha où il était étendu, laissez-moi vous parler avec la

hardiesse d'un cœur qui s'apprête à dire adieu à ce monde, et qui vient de faire pour vous le plus grand sacrifice qu'il pût faire. Depuis le jour où je suis venue vous trouver, j'étais résolue de n'aimer que vous, je la suis encore, et c'est en vous aimant mieux que moi-même que j'ai pris le parti d'entrer dans le cloître. J'ai offert à Dieu ce que j'avais de plus cher au monde, pour qu'il voulût effacer nos fautes, pardonner à mes faiblesses comme aux vôtres, et ramener à sa lumière votre esprit et votre cœur qui s'en sont éloignés. Je vous supplie de ne pas vouloir rendre vain mon sacrifice. J'emporterai votre pensée dans ma retraite; elle ne me quittera point; je vous aimerai d'une passion plus qu'humaine; je sens qu'elle remplit déjà mon cœur et qu'elle me donne le courage, que je n'aurais jamais eu, de vous dire adieu... »

Il m'avait écoutée dans un profond silence. Quand j'eus fini, il me contempla un moment; puis des larmes coulèrent lentement de ses yeux. « Marie-Anne, dit-il enfin, comment vous dire ce que j'éprouve? En vérité, je me sens indigne de juger seulement votre sacrifice. Je vous conjurerais d'y renoncer, si je ne craignais de faire injure à cette grandeur d'âme dont vous me donnez encore une fois la preuve. Puisque je dois vous perdre, je veux du moins entrer dans vos sentiments et conformer mon sacrifice au vôtre. Oui, c'est vrai, j'ai raillé ou méconnu bien souvent Celui qui vous l'a commandé : j'ai trouvé qu'il abandonnait la conduite du monde au hasard des événements et aux passions des hommes, autant dire à l'injustice des uns et des autres. Mais je ne saurais le méconnaître à la grandeur des sentiments qu'il inspire : en voyant les vôtres, je sens qu'ils dépassent la mesure humaine. Votre vœu sera exaucé, Marie-Anne, je le désire et je le veux. Quelle que soit la mort qui m'attend — car, puisque je vous perds, rien ne saurait m'empêcher de la souhaiter, — j'espère rendre à Dieu une vie que vous aurez purifiée et rachetée... »

J'arrêterai là mon récit; le reste est connu de vous, madame. Vous savez la malheureuse issue du procès d'appel, qui ne vengea aucun des coupables injustement condamnés. La sentence du Châtelet fut confirmée pour chacun d'eux; ceux qui n'avaient pu se mettre à couvert comme mon mari durent

subir leur peine. Je ne puis songer sans frémir à tant de tourments immérités; il me semble que j'en porterais éternellement la peine, si je n'avais offert ma propre vie par une expiation volontaire.

J'avais reçu plusieurs lettres de M. d'Amblémont. Il m'y marquait toujours les sentiments d'une reconnaissance extrêmement triste, et pourtant sans amertume. J'y lisais aussi, bien qu'il ne m'en parlât point, les progrès que la religion faisait dans son âme. Une de ses lettres m'apprit un jour qu'il allait rejoindre l'armée du Prince Eugène pour la guerre du Turc. Il n'avait pu, faute de ressources, lever lui-même une compagnie, mais au dernier moment, le Prince, touché de ses instances et sans doute de son mérite, l'avait appelé au commandement d'une compagnie que son propriétaire ne pouvait conduire à l'armée. Pendant plusieurs mois, je n'en eus plus aucune nouvelle. Enfin, un jour, on me fit appeler au parloir, sans me nommer la personne qui m'attendait. Je descendis en hâte et je trouvai un officier, vêtu d'un uniforme étranger, qui me salua en disant qu'il venait de la part de M. d'Amblémont. Il ajouta aussitôt qu'il avait fait toute la campagne aux côtés de mon mari; qu'il n'y avait eu personne de plus déterminé que lui, et aussi de plus heureux, dans toutes les actions; mais qu'en menant sa compagnie au feu, dans la journée de Peterwardein, il avait reçu une grave blessure. De retour au camp, il avait confié à son ami une lettre, pour qu'elle me fût remise. Tout en parlant, l'officier m'avait tendu la lettre; je la pris en tremblant. Je ne sais quel embarras dans sa physionomie me fit comprendre qu'il ne disait pas toute la vérité; mon cœur devina le reste. « Vous venez me dire qu'il est mort! » m'écriai-je. Pour toute réponse, l'officier baissa la tête. Mon sang s'arrêta, mes yeux se voilèrent; on me porta jusqu'à ma chambre, où je demeurai deux heures dans un évanouissement, qui différait peu de la mort.

Quand je fus revenue à moi, je me hâtai d'ouvrir la lettre de mon mari. Il avait commencé de l'écrire à la veille de la bataille, dans le pressentiment qu'il y trouverait la mort et sans doute dans le dessein de l'y chercher. Quand on l'avait rapporté au camp, il avait ajouté quelques lignes, d'une main

déjà glacée, pour me faire ses adieux. Il me retournait, disait-il, la petite croix d'or que je lui avais donnée, en m'assurant qu'il l'avait portée fidèlement et qu'elle lui avait valu, avec l'aide de mes prières, de mourir réconcilié avec le Ciel. Puis, repassant brièvement sur sa vie, il assurait qu'on n'y eût guère trouvé de bon, en dehors des principes qu'il avait reçus de sa mère, et des sentiments que mon amour lui avait fait connaître. Il oubliait tout ce que l'honneur, l'attachement à sa province, le dévouement au Roi, la fidélité en amitié, lui avaient inspiré d'excellent; et jusqu'à ses folies mêmes, qui venaient d'un sang emporté mais toujours généreux. Je relus plus de vingt fois la lettre, et je la garde aujourd'hui comme un témoignage précieux de ses sentiments. A la douleur qu'elle m'apportait, elle joignait donc des consolations bien douces; il ne me reste qu'à demander à Dieu d'apaiser l'une et de me laisser les autres.

PAUL RENAUDIN

AU LENDEMAIN DE L'ÉVASION DE HAM

L'exposition des souvenirs du Second Empire, qui vient d'obtenir un si grand et si légitime succès au Pavillon de Marsan, a naturellement donné un renouveau d'actualité aux hommes et aux choses de cette époque. Le moment me paraît donc propice pour évoquer certains faits quelque peu relégués dans l'ombre et dans l'oubli et mettre en pleine lumière, grâce aux documents qu'on est autorisé à consulter depuis l'ouverture des Archives des Affaires étrangères jusqu'à une date plus rapprochée de nous, les suites d'un événement qui, s'il peut paraître au premier coup d'œil assez insignifiant aujourd'hui; n'en fut pas moins gros de conséquences. Bien que les défenseurs et les adversaires de Napoléon III aient versé des flots d'encre sur tout ce qui a trait à l'évasion de Ham, que la légende même se soit emparée de sa préparation et de son exécution, qu'il soit d'autre part assez facile de se reporter aux séances du Parlement et de relire les plaidoiries des avocats, il m'a semblé que la question n'était pas épuisée. Aussi la contribution que je me propose d'apporter à l'histoire de cet épisode consistera-t-elle uniquement à faire mieux connaître à mes lecteurs, d'une part, les mesures prises par le Gouvernement de Juillet avant la fuite du prince, de l'autre, certains détails relatifs aux derniers jours et aux dispositions du comte de Saint-Leu, l'attitude adoptée à ce moment par l'ex-roi de Wesphalie et son fils, le prince Napoléon, enfin les démarches et les notes du Gouvernement français, qui ne laissent aucun doute sur la crainte qu'inspirait au Cabinet des Tuileries l'apparition en Toscane de l'homme de Strasbourg et de Boulogne. On sait que, dès le mois d'août 1845, l'ex-roi de Hollande avait tenté, sans s'illusionner sur leur sort, quelques démarches en faveur du prisonnier qui, de son côté, avait, en raison de l'état de santé de son père, adressé une première requête au comte

Duchâtel (25 décembre 1845), puis une seconde au Roi lui-même, le 14 janvier 1846.

Dès le 16 février 1846, Guizot mettait en quelques mots le comte de La Rochefoucaud [1], notre ministre à Florence, au courant de la situation, en lui communiquant la réponse faite par le Gouvernement :

« Il y a quelques temps, le prince Louis Bonaparte a sollicité la permission de se rendre à Florence auprès de son père, promettant de revenir ensuite se constituer prisonnier au château de Ham. Mais la situation actuelle d'une partie de l'Italie et le peu de confiance que les antécédents du prince sont faits pour inspirer à l'égard de ses promesses, nous ont paru des motifs suffisants pour ne pas acquiescer à cette demande. »

Deux mois plus tard, La Rochefoucauld était de son côté en mesure de faire connaître au Département les raisons, assez bizarres du reste, pour lesquelles le Cabinet Grand-ducal avait décidé que : « Le prince Louis Bonaparte ne serait en aucun cas admis en Toscane ». Notre ministre n'avait naturellement pas manqué de faire remarquer que le comte de Saint-Leu était loin de témoigner un bien vif désir de revoir un fils, « dont il a, disait-il, vu avec déplaisir les diverses équipées [2] ».

« Votre Excellence me faisait l'honneur de me mander par sa dépêche nº 11 [3], que le Gouvernement du Roi n'avait pas cru devoir acquiescer à la demande du prince Louis Bonaparte, tendant à obtenir la permission de se rendre momentanément à Florence auprès de son père. Les motifs de ce refus sont parfaitement sages et fondés, car il est plus que probable que le prince Louis aurait été exposé, s'il ne l'avait pas cherché, à

1. Toscane. Volume 179, nº 11, folio 53. Paris, 16 février 1846, Guizot à La Rochefoucauld.

La Rochefoucauld (Hippolyte, comte de) (1804-1873). Attaché à Vienne (mars 1824) ; à Berlin (décembre 1825) ; 3e secrétaire à Saint-Pétersbourg (août 1826) ; 2e secrétaire à Londres (août 1829) ; 1er secrétaire à Berlin (janvier 1831) ; à Vienne (mars 1833) ; chargé d'affaires à Darmstadt (mai 1838) ; ministre plénipotentiaire sur place (août 1840) ; en disponibilité (décembre 1843) ; ministre plénipotentiaire à Florence (avril 1845) et à Lucques (mai 1845).

2. Il convient cependant de rappeler ici ces phrases que j'extrais de la lettre que, le 19 septembre 1845, le prince Louis adressait à son père en réponse à celle que le roi Louis lui avait écrite le 19 août : « Ce qui m'a le plus touché le plus remué, *c'est le désir que vous manifestez de me revoir*. Ce désir est pour moi un ordre et dorénavant je ferai tout ce qui dépendra de moi pour rendre possible *cette réunion que je vous remercie de désirer*, car elle a toujours été le vœu le plus ardent de mon cœur. » (F. Giraudeau, *Napoléon III intime*, page 109.)

3. Toscane. Volume 179. Direction politique, nº 41, folios 116-117. La Rochefoucauld à Guizot, Florence, 19 avril 1846.

jouer un rôle en Italie et que le parti exalté, qui est sans chef éminent, l'aurait entouré de séductions.

» Quant à ce qui est de son désir de revoir son père, je ne veux pas aller jusqu'à considérer ce désir comme un prétexte, mais toujours est-il que le comte de Saint-Leu ne témoigne pas, m'assure-t-on, la même impatience à l'égard de son fils, et je sais même que d'ordinaire il s'exprime sur son compte d'une façon qui n'a rien de très affectueux.

» Le comte de Saint-Leu, qui mène ici une vie très retirée et parfaitement honorable, n'a pu voir qu'avec un profond déplaisir les diverses équipées de son fils et je m'étonnerais fort si, à sa sortie de Ham, il obtenait de son père de venir en permanence s'établir auprès de lui. Au surplus, sa délivrance et cette autorisation fussent-elles accordées, j'ai appris hier de M. de Humbourg[1],

1. « M. de Humbourg, mandait La Rochefoucauld à Guizot le 19 novembre 1845, que le Grand-Duc vient d'appeler au ministère des Affaires étrangères, est d'une famille originaire de l'Alsace. Son père vint en Toscane avec Pierre-Léopold (Léopold Ier) dont il fut le secrétaire intime. Alexandre de Humbourg, né en 1779, fut employé très jeune au ministère des Affaires étrangères où il occupa successivement le poste de commis de 2e et de 1re classe. En 1808, par les bons offices du général Clarke, duc de Feltre, son parent éloigné, il fut attaché au conseil de liquidation de la Dette publique de Florence et de là envoyé à Lucques en qualité de Directeur de la Dette publique de ce duché. En 1815, il fut nommé secrétaire du ministre des Affaires étrangères sous le comte Fossombroni, où il resta à la grande satisfaction de ce ministre jusqu'en 1824, où il fut promu au poste de surintendant général des Postes ; en 1828 à celui de surintendant des Révisions et Syndicats ; en 1832 à celui d'administrateur général des Revenus royaux ; en 1838 à celui de gouverneur de Pise. En 1844, sur sa demande, il lui fut permis de se retirer et mis en disponibilité, le Grand-Duc ayant voulu se réserver d'utiliser plus tard ses lumières et son expérience.

« J'ai fait connaître en peu de lignes la carrière administrative de M. de Humbourg. Son caractère jouit d'une estime que lui ont value sa droiture, sa probité, son zèle dans les différents postes qu'il a occupés. Malheureusement il arrive un peu tard aux fonctions éminentes qui viennent de lui être confiées et j'entends dire que lui-même semble se méfier du ralentissement que l'âge et une santé faible apportent à son ancienne activité. M. de Humbourg passe pour être dans des opinions religieuses bien prononcées. En somme, c'est un choix plus administratif que politique, et c'est justement, je crois, le motif de la préférence dont il a été l'objet. Un nom plus significatif eût gêné le Grand-Duc dans ses rapports difficiles avec Vienne et Rome, et, si la capacité de M. de Humbourg n'apporte pas au Cabinet, auquel on l'associe, une force ou une couleur bien prononcée, son accession du moins n'est pas de nature à entraver sa marche et à modifier ses principes, en même temps qu'elle ne donne pas prétexte aux inquiétudes de quelques susceptibilités étrangères. M. de Humbourg a encore reçu, de l'héritage de don Neri Corsini, la direction du département de la Guerre. »

Le jugement que porte sur Humbourg Zobi (*Storia Civile della Toscana*, II,

à qui M. de Perruzzi[1] avait mandé les instances faites par le prince Louis pour obtenir sa liberté provisoire et qui ignorait sans doute le refus du Gouvernement français, j'ai appris, dis-je, de M. le ministre des Affaires étrangères que le Cabinet toscan avait décidé que le prince Louis ne serait pas admis en Toscane.

» Le moment serait mal choisi pour l'y admettre, m'a dit M. de Humbourg. Nous entrons, il est vrai, dans une voie meilleure et tout semble de nature à nous inspirer de la confiance ; mais il serait dangereux de compromettre cette situation, et cette considération a dû nous décider à interdire l'entrée de la Toscane au prince Louis. Nous avons déjà son cousin, le second fils du prince de Montfort[2], dont la tête est travaillée par l'ambition de jouer un rôle, et il ne faudrait pas que quelqu'un de sa famille vînt l'exciter encore.

» J'aurais pu facilement couper court au motif que M. de Humbourg voulait bien me donner du refus du Gouvernement toscan d'admettre le fils du comte de Saint-Leu, en lui faisant part tout de suite de la résolution prise par le Gouvernement du Roi ; mais j'étais curieux de connaître d'abord les considérations auxquelles ce refus se rattachait ici et ce n'est qu'ensuite que je lui ai dit, comme le tenant de bonne source, que la demande du prince avait été déclinée. »

Lorsque La Rochefoucauld reprend la plume pour revenir, dans sa dépêche du 9 juin, sur le même sujet, le sort en est jeté et, depuis une quinzaine de jours, le prince Louis, après avoir joué son va-tout, a recouvré la liberté. Aussi, après avoir fait remarquer que le Cabinet de Florence semble disposé à persister dans son attitude, se borne-t-il à dire deux mots de l'effet qu'aurait causé au vieux roi de Hollande la

517) est aussi bref que précis : « *Uomo di somma pietà, molto adattato agli offic della sagrestia.* »

« Le Grand-Duc confia les Affaires étrangères, lit-on dans Poggi (*Storia d'Italia* I, 168), à Alexandre Humbourg, brave homme et honnête fonctionnaire, mais qui était loin d'être à la hauteur de pareille fonction. Peut-être, en le préférant à d'autres plus qualifiés que lui, le Grand-Duc a-t-il voulu ménager l'Autriche qui tenait à avoir à Florence un ministre disposé à prêter l'oreille aux conseils de ses représentants. »

1. Représentant de la Toscane à Paris, Salvatore Peruzzi était, d'après Bianchi (*Storia della Diplomazia europea*, IV, 14), un ambitieux voulant arriver à tout prix, fin et rusé, mais fort médiocre diplomate.

2. Le prince Napoléon.

nouvelle de l'évasion de son fils [1], à appeler enfin l'attention sur le fait que l'absence subite du prince Napoléon coïncide précisément avec l'événement du 25 mai.

« M. de Humbourg [2], en me parlant ces jours-ci de l'évasion du prince Louis Bonaparte, m'a dit qu'il ignorait si son projet était de venir en Toscane, mais qu'en tout cas l'intention du Gouvernement toscan était de ne l'y point admettre. C'est la reproduction de ce qu'il m'avait dit en avril dernier.

» On m'assure que le comte de Saint-Leu a appris sans émotion l'évasion de son fils. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a fait faire jusqu'ici aucune démarche auprès du Gouvernement Grand-ducal pour le faire revenir sur une décision qu'il ne peut ignorer et dont l'exécution est un obstacle à une entrevue avec son fils, car la paralysie dont il est atteint lui permettrait difficilement un voyage.

» Quant au prince de Montfort, on me dit qu'il ne livre à ses alentours aucune réflexion particulière sur l'évasion de son neveu ; mais je remarque que son second fils Napoléon est absent de Florence pour quelques jours sous le prétexte d'une excursion à l'île d'Elbe. Je saurai si cette absence se rattacherait par hasard à la circonstance de la fuite de son cousin... »

Bien que rien ne pût encore faire prévoir, ni la fin, pourtant si proche, du comte de Saint-Leu, ni la résolution qu'il devait, à la surprise générale, prendre quelques semaines plus tard en se rendant inopinément à Livourne, La Rochefoucauld n'exagérait rien lorsqu'il rendait compte de l'état lamentable de la santé de l'ex-roi de Hollande.

« Les peines morales, écrivait en effet de Florence, le 18 août 1845, le pauvre malade au prisonnier de Ham, m'ont réduit au point de ne plus pouvoir me tenir debout et

1. Il m'a paru curieux de relever à ce propos quelques lignes que j'emprunte à un avant-propos du tome II de la *Revue des Documents historiques*, et que je cite sous toutes réserves : « Le roi Louis sollicita la grâce de son fils, mais le Gouvernement de Louis-Philippe ne put accéder à cette prière. Après son évasion, le prince voulut rejoindre son père qui se rendit à Livourne pour avancer l'heure de cette entrevue. Mais le ministère anglais refusa au prince fugitif des passeports pour l'Italie. A cette nouvelle, le vieux roi désespéré fut frappé d'une attaque d'aploplexie qui l'emporta. »

2. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 50, folio 159. La Rochefoucauld à Guizot, de Florence, 9 juin 1846.

même me lever de ma chaise sans aide. Je ne puis même plus écrire et tu verras par ma signature comment je signe [1]... »

Quant au roi Jérôme, il allait au contraire sortir de la réserve sur laquelle il semblait s'être tenu dans le principe.

« J'ai su ces jours-ci [2] que le prince de Montfort avait fait une démarche personnelle auprès du ministre d'Autriche pour disposer par son entremise le Gouvernement toscan à admettre en Toscane le prince Louis Bonaparte, son neveu. M. de Neumann [3] doit avoir répondu très brièvement que, l'affaire ne le concernant pas, il n'avait pas à y donner suite.

» M. de Humbourg a voulu savoir si la Légation du Roi aurait quelque avis à émettre sur cette question. Je me suis borné à lui répondre qu'elle était de la compétence exclusive du Gouvernement Grand-ducal.

» Tout ce que j'ai appris, c'est que l'interdiction, qui avait été mise depuis le mois d'avril au retour éventuel du prince Louis, était maintenue et que son père, le comte de Saint-Leu, n'avait fait aucune démarche pour la faire rapporter. »

Deux mois bientôt vont s'être écoulés depuis le moment où le prince Louis a réussi à s'échapper. Loin de se calmer, l'émotion, que son évasion a causée dans les conseils du Roi, n'a fait que croître en dépit

1. Giraudeau, *Napoléon III intime*, page 107.

2. Toscane, Volume 179. Direction politique, n° 54, folio 176. La Rochefoucauld à Guizot, Florence, 29 juin 1846.

3. Neumann (Philippe, baron de), né à Vienne en 1788, entra d'abord dans l'administration des Finances qu'il quitta au bout de deux ans pour passer dans la diplomatie où il débuta à Paris sous Metternich. Employé assez fréquemment par lui, en 1813 et en 1814, comme courrier chargé de porter d'abord à Naples, puis à Paris, des dépêches de la plus haute importance et des instructions confidentielles, puis secrétaire de la légation à Londres (1815), il fut chargé en 1824 de conduire entre le Brésil et le Portugal les négociations qui amenèrent la réconciliation du roi Jean IV avec son fils D. Pedro, empereur du Brésil. Envoyé en 1826 au Brésil pour résoudre la question de la succession du Portugal et des prétentions de D. Miguel, il prend une part importante, en 1827, aux négociations qu'on suivit à cet effet à Vienne. Après avoir, en 1829, collaboré au traité de commerce entre l'Angleterre et l'Autriche, il est affecté bientôt après à l'ambassade de Londres en qualité de conseiller, y gère les affaires pendant les absences de son chef, le prince Paul Esterhazy, et ne quitte ce poste que lorsqu'il est nommé ministre à Florence. Créé baron en 1830, il épousa lady Augusta Somerset, fille d'Henry, duc de Beaufort, dont il devint veuf en 1850. Il resta jusqu'à la fin de sa vie un des intimes et des confidents du prince de Metternich.

des assurances, qui leur ont été données par les ministres anglais, de la surveillance qu'ils se sont engagés à exercer, du refus qu'ils semblent décidés à opposer aux demandes de passeport du fugitif, parce que, malgré tous les efforts qu'on a tentés (la note du Département et les dépêches de La Rochefoucauld et de Brenier vont nous en fournir la preuve), pas plus à Paris qu'à Florence et qu'à Livourne, on n'a pu parvenir à se procurer les renseignements positifs qui seuls ramèneraient le calme et la tranquillité en haut lieu. On est encore à se demander à Paris quels sont les projets et les plans du proscrit, quelle peut bien être la cause des faits et gestes, des mouvements et des déplacements des Bonaparte de Toscane.

« Malgré le refus que le Gouvernement du Grand-Duc a fait de laisser venir le prince Louis Bonaparte en Toscane et le peu d'empressement que le comte de Saint-Leu paraît mettre à le revoir, j'apprends que le prince ne persiste pas moins à vouloir s'y rendre.

» Un sieur Cipriani [1], Corse d'origine et agent d'intrigues bonapartistes, doit être parti pour l'attendre à Livourne. Je vous envoie copie d'une note que j'ai reçue de M. le ministre de l'Intérieur sur le compte de cet individu [2]. »

Brenier [3] à Guizot.

Livourne, 14 juillet 1846.

» Monsieur le Ministre,

» Le prince de Montfort, son fils Napoléon et un ami de la

1. Cipriani (Lionetto), d'origine corse, né en Toscane en 1814, voyagea dans sa jeunesse en Afrique et en Amérique où il se lia d'amitié avec le prince Louis Bonaparte. Rentré en Italie en 1847, nommé colonel par le Grand-Duc de Toscane, envoyé en 1849 en mission à Paris, il s'enrôla dans l'armée piémontaise, mais quitta l'Italie et se remit à voyager après le désastre de Novare. A l'avènement de Louis-Napoléon, il se rendit à Paris et ne cessa de jouir de l'amitié de son ancien compagnon de voyage. En 1857, lors du voyage de Pie IX dans les Légations, il vint à Bologne afin de se rendre compte sur place de l'état du pays. Après la paix de Villafranca, le pouvoir exécutif dans les Romagnes fut remis entre les mains d'une commission provisoire qui, le 19 août 1859, appela Cipriani à se charger du Gouvernement des Romagnes, fonctions dont il s'acquitta jusqu'au 9 novembre, époque à laquelle cette mission fut confiée au dictateur de Parme et de Modène, Farini, qui devint à ce moment Dictateur des provinces de l'Emilie. Après l'annexion, Cipriani retourna s'établir en Amérique.

2. Toscane. Volume 179, n° 20, folio 182. Le Département à La Rochefoucauld. Paris, 13 juillet 1846.

3. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 13, folio 183. Baron Brenier à Guizot, Livourne, 14 juillet 1846.

Brenier (Alexandre-Anatole-Henry-François, baron) (1808-1855). Surnumé-

famille sont arrivés en toute hâte de Florence avant-hier soir. La précipitation, qu'ils avaient mise dans leur départ, avait fait supposer qu'ils venaient ici pour prévenir ou pour favoriser le débarquement de Louis Bonaparte, dont on avait annoncé le départ de l'Angleterre sous le nom du colonel Crawford. Mais le motif réel de cette arrivée soudaine à Livourne paraît être un intérêt de famille différent de celui que les conjectures attribuèrent au prince de Montfort. Son fils Napoléon se rendrait en Suisse près du prince Jérôme, fils aîné du prince de Montfort, dont l'état de santé donne de vives inquiétudes à sa famille[1]. Le prince Napoléon de Montfort s'est en effet embarqué avant-hier sur le *Nuovo Colombo,* à destination de Gênes. »

Pendant que La Rochefoucauld et Brenier s'efforçaient infructueusement de s'orienter au milieu de ce dédale d'allées et venues, d'apparitions, en effet assez étranges, de personnages auxquels le Cabinet prêtait toutes sortes de projets et de visées, un événement aussi dramatique qu'inattendu vint encore augmenter les embarras et les appréhensions du Gouvernement français. Le vieux roi de Hollande, qui, quatre jours auparavant, s'était fait, au moment où l'on s'y attendait le moins, transporter à Livourne, y était frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'enlevait en quelques heures. C'était là une complication qui risquait fort de créer une situation difficile et délicate au Gouvernement Grand-ducal. Le prince Louis allait très probablement saisir cette occasion et lui adresser une demande à laquelle il lui serait presque impossible de répondre autrement qu'en lui accordant l'autorisation de séjourner au moins temporairement en Toscane.

raire à la Direction politique (1825) ; attaché payé (janvier 1828) ; détaché à une mission en Grèce (juillet 1828) ; 2e secrétaire à Londres (1834) ; à Lisbonne (janvier 1836) ; 1er secrétaire et chargé d'affaires à Bruxelles (juillet 1836) ; consul à Varsovie (mai 1837) ; consul général à Livourne (août 1843) ; directeur des fonds et de la comptabilité (octobre 1847) ; membre du Comité consultatif du Contentieux (juillet 1848) ; ministre des Affaires étrangères (14 janvier 1851) ; ministre plénipotentiaire de 1re classe, chargé de la direction des fonds et de la comptabilité (août 1851) ; ministre plénipotentiaire à Naples (1855) ; rappelé de ce poste, il y retourna en 1859 et ne le quitta qu'en octobre 1861 à la chute du royaume ; sénateur le 24 mars 1861.

1. Le prince Jérôme-Napoléon, né à Trieste le 19 août 1814, mourut en effet le 12 mai 1847 à la « villa Bartolini in Castello », à Quarto, près de Florence. « Il était, comme le mandait La Rochefoucauld à Guizot, le 19 mai 1847, atteint d'une maladie de la moelle épinière qui depuis longtemps avait dérangé ses facultés intellectuelles. »

Baron Grenier à Guizot,

Livourne, 22 juillet 1846.

« J'ai eu l'honneur de prévenir Votre Excellence, par ma dépêche en date du 14, que le prince Napoléon Bonaparte, accompagné de M. Desloges, s'était embarqué à Livourne pour Gênes. Il annonçait l'intention d'aller en Savoie pour visiter son frère qui prend les eaux d'Aix [1]. Le mouvement que se donnent ici les amis de la famille Bonaparte et les démarches réitérées, qui ont été faites par les parents du prince évadé, sembleraient indiquer que ce voyage serait plutôt entrepris dans le but de favoriser l'arrivée clandestine du prince Louis en Toscane en lui faisant traverser les Provinces Rhénanes, la Bavière et la Suisse.

» Le comte Baciocchi [2], ami dévoué de la famille Bonaparte, est arrivé à Livourne. Sa présence, qui n'est motivée par aucune affaire personnelle, me fait supposer qu'il existe quelque projet à l'exécution duquel le comte Baciocchi doit être appelé à participer comme homme d'action fertile en expédients.

» Quels que soient les projets des amis du prince Louis, ils pourraient être facilement déjoués si le Gouvernement toscan avait pris la résolution bien arrêtée de lui fermer l'accès de ses frontières ; mais malgré les protestations de ce Gouvernement à cet égard, je sais que les ordres ne sont pas péremptoires. Les autorités de Livourne, point supposé de débarquement, doivent *en référer* à Florence avant de repousser le prince Louis, s'il se présentait. J'ai prévenu le comte de La Rochefoucauld de la nature équivoque de l'ordre.

» Par une coïncidence digne de remarque, le comte de Saint-Leu, qui montre toutefois, dit-on, peu de sensibilité pour la position de son fils, est à Livourne depuis quatre jours, tandis que le prince de Montfort est retourné à Florence pour être à portée d'intercéder directement auprès de

1. Ce n'était pas à Aix en Savoie, mais à Courmayeur, dans le val d'Aoste, que se trouvait le fils aîné de Jérôme Bonaparte, comme l'annonçait de Turin, le 19 juillet, Bourgoing à Guizot, en lui signalant dans la même dépêche (Turin, volume 319, folio 69) le passage par cette ville du prince Napoléon se rendant en Suisse.

2. Baciocchi (Félix, comte) devint, sous le règne de Napoléon III, premier chambellan, surintendant général des théâtres et sénateur. Mort en 1866.

M. de Humbourg, dans le cas où le prince Louis ferait une tentative sur laquelle le Conseil des Ministres serait appelé à délibérer.

» J'apprends que Lionetto Cipriani, propriétaire dans la province des Maremmes, s'est rendu en Angleterre pour combiner sans doute l'introduction clandestine du prince Louis. M. Cipriani possède un domaine qui s'étend presque sur le territoire toscan, près de Cecina. La connaissance parfaite qu'il a des localités, unie à l'esprit d'entreprise qui l'a souvent engagé dans des affaires compromettantes, favoriserait sans doute les projets qu'il aurait conçus pour amener le prince Louis en Toscane. La police toscane croit que celui-ci a l'intention d'y arriver sous le déguisement d'un domestique appartenant à une famille anglaise. »

Post-Scriptum.

24 juillet 1846.

» Le comte de Saint-Leu a été frappé hier soir d'une attaque d'apoplexie. Les secours qui lui ont été donnés ne l'ont pas rappelé à la connaissance. Le médecin, qui l'a soigné dès le premier moment, et est resté près de lui pendant l'accident, ne pense pas que le malade puisse survivre à cette attaque [1]. »

La Rochefoucauld à Guizot [2].

Livourne, 25 juillet 1846.

« Monsieur le Ministre,

» Le comte de Saint-Leu vient de mourir, il y a quelques heures, à Livourne. Frappé subitement dans la matinée d'hier d'un coup d'apoplexie, tous les secours ont été impuissants. Après un assoupissement léthargique de trente-trois heures, il a rendu l'âme ce matin sans convulsion, sans crise ; il s'est éteint. Il était âgé, je crois, de 67 ans.

» Son frère, le prince de Montfort, auquel un exprès avait été envoyé, n'est pas encore arrivé de Florence. Le comte de Saint-Leu n'avait auprès de lui au moment de sa mort qu'un jeune homme qu'il avait élevé, qui ne le quittait jamais et qui

1. Toscane. Volume 179. Direction politique, nº 15, folios 192-193. Brenier à Guizot, Livourne, 22 et 24 juillet 1846.

2. Toscane. Volume 179. Direction politique, nº 56, folios 194-196.

passe généralement pour son fils naturel [1]. L'affection qu'il lui témoignait portait ombrage à la famille du prince de Montfort et c'est ce qui explique les démarches qu'elle a faites en dernier lieu pour obtenir l'admission en Toscane du prince Louis. Elle espérait sans doute que sa présence auprès du comte de Saint-Leu retiendrait dans la famille Bonaparte la fortune, dont on craignait qu'il ne disposât de son vivant en faveur de ce jeune homme.

» J'ignore encore quelles sont ses dispositions testamentaires, mais il est probable que le prince Louis aura peu à s'en louer, car l'ex-Roi ne s'exprimait sur son compte qu'avec sécheresse et mécontentement. Il est notoire, entre autres, que depuis son évasion de Ham il n'a fait aucune démarche auprès du Gouvernement toscan.

» Au reste, le comte de Saint-Leu ne laisse qu'une fortune peu considérable, que j'ai souvent entendu estimer à 50 ou 60 000 francs de rentes. Encore prétend-on qu'elle est endettée. Il menait à Florence une existence très retirée, surtout dans les dernières années où son état paralytique avait fait de cruels progrès.

» Étranger à toute préoccupation politique, son nom n'a été mêlé à aucune intrigue et on peut dire qu'il a supporté avec dignité les vicissitudes de la fortune. Des frères de Napoléon, il ne reste plus que le prince de Montfort, l'ex-roi de Wesphalie, âgé de 60 ans.

» Il est probable que la nouvelle de la mort du comte de Saint-Leu va déterminer le prince Louis à tenter son retour en Toscane, et je serais disposé à croire qu'eu égard à cette circonstance, l'autorisation d'un séjour, du moins temporaire, sera accordée. Ce n'est qu'une simple conjecture de ma part. Au surplus, la parfaite tranquillité, dont jouit l'Italie en

1. Il s'agit là de Castelvecchio (François-Louis-Gaspard, comte de), né à Rome, le 26 août 1826, fils (d'après son acte de naissance) de Marco-Antonio Castelvecchio et d'Anna-Félicie Roland.

Attaché surnuméraire à la Direction politique le 15 février 1856, il passa, le 30 décembre de la même année, au cabinet du comte Waleswki, ministre des Affaires étrangères, et y resta jusqu'au moment de la chute de ce ministre et de son remplacement par Thouvenel. Nommé trésorier-payeur général des Alpes-Maritimes, puis d'Ile-et-Vilaine, il fut fait comte par Napoléon III en 1860. Il avait épousé à Florence, le 6 mai 1847, Elisa-Caroline Pasteur d Etreillis et mourut à Rennes le 27 mai 1869.

ce moment et l'enthousiasme, que produit partout l'armistice pontifical, écartent pour longtemps les chances d'intrigues auxquelles on pourrait supposer le prince Louis disposé à s'associer.

» Son cousin, le prince Napoléon de Montfort, doit être en ce moment à Gênes ou aux environs. Il serait assez probable que son séjour en Suisse se rattachât aux tentatives de retour du prince Louis en Italie. Que des intrigues soient nouées pour les favoriser, c'est indubitable et, sous ce rapport, j'ai lieu de croire exacts les renseignements émanés de la préfecture de Pise et que Votre Excellence a bien voulu me communiquer par sa dépêche nº 20. Mais la mort du comte de Saint-Leu aura, je crois, plus d'influence que l'intrigue pour faciliter une admission en faveur de laquelle j'ai lieu de croire qu'on inclinait déjà secrètement à Florence. »

Comme tant d'autres événements de même nature, la mort du comte de Saint-Leu semblait devoir passer presque inaperçue. Mais elle se produisit par un si étrange concours de circonstances au moment même où l'attention des hommes d'État français était mise en éveil par les intentions qu'on prêtait au prince Louis, qu'elle devint presque immédiatement, et ne cessa d'être, la cause de la recrudescence des préoccupations, des inquiétudes même, du Cabinet des Tuileries. C'est très probablement pour cette raison, et parce que, tout comme son chef, il n'ignorait pas la nervosité, l'impatience de son Gouvernement que, malgré la présence de La Rochefoucauld à Livourne, Brenier ne crut pas pouvoir se dispenser d'expédier le jour même à Paris les renseignements qu'il avait recueillis de son côté.

« Monsieur le Ministre, ce matin, à 10 heures 1/2 [1], le comte de Saint-Leu a expiré sans avoir repris connaissance depuis le coup d'apoplexie qui a causé sa mort. Il a été assisté à ses derniers moments par le curé de la paroisse des Dominicains, sur laquelle est situé l'hôtel San Marco, où il avait pris logement.

» Les membres de sa famille qui se trouvaient à Florence ne sont pas venus. Le prince de Montfort, sur l'avis qu'il a reçu de l'accident survenu à son frère, a envoyé son secrétaire particulier, mais n'est pas arrivé jusqu'à présent. Il règne peu

1. Toscane. Volume 179. Direction politique, nº 16. folio 197. Baron Brenier à Guizot, 25 juillet 1846.

d'harmonie dans la famille et l'on prétend que les dispositions testamentaires faites par le comte de Saint-Leu jetteront une nouvelle division entre les survivants qui aspiraient à un partage égal de la fortune laissée par le défunt.

» On dit que le comte de Saint-Leu a nommé, pour son légataire universel, non le prince Louis, son fils, mais un enfant naturel qui se trouvait près de lui à Livourne et pour lequel il témoignait depuis quelques années une préférence marquée.

» D'après les usages du pays, j'aurais été appelé, concurremment avec l'autorité locale, à apposer les scellés sur les objets et valeurs laissés par le défunt à l'hôtel San Marco. J'ai pensé que, dans la position exceptionnelle où se trouvait le comte de Saint-Leu vis-à-vis de nos lois, et en présence d'une succession qui peut donner lieu à des contestations de famille, je devais m'abstenir, comme consul du Roi, de faire l'acte conservatoire usuellement pratiqué... »

« Le testament du comte de Saint-Leu a été ouvert à Florence, mandait deux jours plus tard Brenier à Guizot [1]. Je ne connais pas les dispositions relatives aux legs que le défunt a laissés ; mais il a demandé que son corps soit transporté en France et inhumé à Saint-Leu. Le corps, qui avait été placé dans un bain d'alcool, en a été retiré ce matin pour être embaumé et conduit en France, selon le vœu exprimé par le comte de Saint-Leu. »

La Rochefoucauld n'était pas, lui non plus, resté inactif. Sa dépêche du 9 août, en même temps qu'elle complétait, en les modifiant sur certains points, les premières indications relatives aux dispositions testamentaires de l'ex-roi de Hollande, achevait de mettre le Gouvernement royal au courant des démarches que le prince Louis avait, croyait-on, déjà entamées auprès des puissances signataires du traité de Paris, des intentions qu'on lui supposait, enfin des dispositions probables du Grand-Duc à son égard.

« Le corps du comte de Saint-Leu est resté déposé à Livourne [2]. On attend, suivant ce qui a été dit, que l'autorisation de le

1. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 17, folio 199. Brenier à Guizot, Livourne, 27 juillet 1846.

2. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 57, folios 206-207 La Rochefoucauld à Guizot, Florence, 9 août 1846.

transporter en France soit venue de Paris. Son testament exprime le désir que ses restes mortels soient enterrés à Saint-Leu dans le caveau de famille qu'on dit lui appartenir et les exécuteurs testamentaires sont chargés des démarches à faire pour obtenir cette autorisation du Gouvernement du Roi [1]. Jusqu'ici on n'a pas réclamé mon intervention. Si on la réclame, je prendrai les ordres de Votre Excellence.

» Il paraît que la fortune du comte de Saint-Leu serait un peu plus considérable que je ne l'avais estimée dans ma précédente dépêche. Elle se monterait à 80 000 francs de rente, dont le prince Louis est l'héritier, à charge de payer divers legs, entre autres, un de 150 000 francs au jeune homme que l'opinion publique désigne pour le fils naturel du comte de Saint-Leu.

» Il laisse une villa près de Florence, au fils de son frère Lucien.

» Aux deux fils du prince de Montfort, une faible somme en argent comptant.

» Au prince de Montfort lui-même, il fait remise et cadeau des prêts d'argent qu'il lui avait faits à diverses reprises (disposition qui ne l'aidera pas beaucoup dans sa détresse financière et qui atteste le peu d'affection que son frère lui portait) [2].

1. Le vœu du comte de Saint-Leu ne tarda pas à être exaucé.

« Aujourd'hui 1er octobre, lit-on dans *le Moniteur* du 2 octobre 1847, ont eu lieu à Saint-Leu Taverny les obsèques du prince Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande et de son fils, Napoléon-Louis, mort en 1831 à Forli pendant les troubles de Romagne. Cette solennité avait attiré une affluence considérable. Un grand nombre d'illustrations, soit civiles, soit militaires y assistaient. On y remarquait notamment, M. le duc Decazes, les généraux Gourgaud et Saint-Hilaire, l'abbé Coquereau, Marchand, valet de chambre de l'empereur, de Vatry, député, etc. Les seuls membres de la famille de l'empereur qui fussent présents étaient le prince de Montfort, fils du roi Jérôme, la comtesse Mathilde et une des filles de Lucien. Les cordons du poêle étaient occupés par le prince de Montfort, le duc de Padoue, le duc Decazes et un prince italien dont nous ignorons le nom. » (Cf, Thirria. *Napoléon III avant l'Empire*. I, 33.)

2. Quelques jours plus tôt, le 29 juillet 1846, le prince de Montfort avait adressé de Florence au prince Louis cette lettre qui figure au tome II, pages 165-167, de la *Revue des Documents historiques*.

« Mon cher neveu,

» Comme je te l'ai écrit avant-hier, je te donne aujourd'hui des nouvelles de tes affaires.

» Ton père a laissé tout en ordre. Ses exécuteurs testamentaires, les avocats Lamposechi et Grifoglio, ont pris toutes les mesures de précaution pour assurer la conservation de tes intérêts et moi, pour que les papiers de famille ne soient vus que par toi ou celui auquel tu donneras ta procuration.

» J'ai écrit à mon cher Nap,oléon qui malheureusement n'est pas ici. Je crois

» A la paroisse de Saint-Leu, il lègue une rente peu considérable.

» Au Grand-Duc de Toscane, en reconnaissance de sa bienveillante hospitalité, il offre un buste de Napoléon par Canova et à la Grande-Duchesse, un vase de Sèvres.

» Enfin, une disposition assez curieuse de son testament est celle-ci : *Il lègue aux pauvres de la Hollande les diverses créances qu'il a à faire valoir contre le Gouvernement néerlandais,* créances qu'avec l'accumulation des intérêts il estime à 12 ou 14 millions de francs. Je doute que les légataires parviennent à tirer parti de ce legs, car il me semble que les États Généraux ont eu déjà à se prononcer négativement sur la validité de cette créance.

» Du prince Louis Bonaparte on n'a plus entendu parler depuis le premier refus opposé à son désir de venir en Toscane. M. de Humbourg croit savoir qu'il fait des démarches auprès des Cours signataires du traité de Paris pour que, conséquemment aux clauses qui obligent les membres de la famille Bonaparte, il obtienne de ces Cours l'autorisation de vivre en Italie. Toutefois je reste, pour ma part, dans l'idée que si, par suite de la mort de son père, il brusque son retour en Toscane, le Gouvernement Grand-ducal le tolérera provisoirement et lui donnera la faculté de mettre ordre à ses nouveaux intérêts. Mais en même temps je ne pense pas que l'autorisation d'un établissement définitif lui sera accordée. »

Si l'on s'en tenait, à la lettre, aux renseignements contenus dans la dépêche qu'on vient de lire et surtout aux termes dont La Rochefoucauld se servait dans son dernier paragraphe, on serait, non sans raison, porté à croire que le Gouvernement du Roi allait, en présence de ces nouvelles, être amené à considérer l'incident comme définitivement clos et que cette dépêche allait dissiper les doutes qu'on pouvait encore avoir sur les intentions du prince Louis comme sur l'attitude et les résolutions du Gouvernement toscan. Les dernières phrases de La Rochefoucauld étaient en effet formelles et positives. On n'avait plus entendu parler du prince Louis Bonaparte depuis le premier refus

qu'il a ta procuration et, dans ce cas, il est essentiel qu'il vienne le plus tôt possible.

» Ton père te laisse de libre à peu près 1 200 000 francs. Du reste, tu recevras demain le testament et une lettre détaillée des exécuteurs testamentaires que je viens de voir.

» Je vais renouveler auprès du Grand-Duc la démarche pour que tu puisses venir ici pour quatre semaines afin d'arranger tes affaires. J'espère être plus heureux. Ton père a fait un legs au Grand-Duc et à la Grande-Duchesse. »

opposé à son désir de venir en Toscane et, en admettant qu'il fît réellement des démarches auprès des puissances signataires des décisions prises dans les séances des 27 et 31 août 1815, il avait assurément bien peu de chances d'obtenir gain de cause. On avait donc toutes sortes de motifs pour envisager l'avenir avec plus de sérénité, et cependant, bien que pendant tout le reste de l'année 1846 et pendant les premiers mois de 1847 tout fût de nature à faire croire que le prince Louis avait renoncé aux projets qu'on lui avait prêtés lors de son arrivée à Londres, on se défiait tellement de lui qu'on n'avait pas un seul instant cessé de suivre avec une extrême attention les moindres mouvements de la famille Bonaparte. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'après avoir, le 19 avril 1847, rendu compte du retour de Londres en Toscane du prince Napoléon et de l'état désespéré dans lequel se trouvait son frère aîné, qui n'avait plus que quelques jours à vivre, La Rochefoucauld s'était empressé de communiquer à Guizot les bruits qui couraient à Gênes (lettre du 6 mai 1847). Mais il s'était, dès le 29 mai, trouvé en mesure de lui mander que ces bruits étaient « entièrement dénués de fondement ». Cette déclaration, aussi péremptoire que rassurante, avait été cependant bien loin de dissiper des inquiétudes que rien n'avait pu calmer depuis le moment où le prince Louis avait recouvré la liberté. Comme le prouvent et la note du Département en date du 5 juin et la dépêche de Brenier, de Livourne, le 22 août 1847, ces préoccupations, ces appréhensions étaient au contraire devenues plus vives que jamais. Elles avaient d'ailleurs complètement changé de caractère. On en était venu, en effet, à penser dans les Conseils du Gouvernement français que la question matérielle de la succession de son père n'occupait plus qu'une place tout à fait secondaire dans l'esprit du prince Louis; que le règlement de ses affaires et le soin de ses intérêts en Toscane n'étaient à vrai dire qu'un prétexte derrière lequel il cachait l'objet pour lequel il tenait à pouvoir entrer et résider en Italie. On lui prêtait des visées bien autrement vastes; on lui attribuait des plans bien plus grandioses. On le savait, ou tout au moins on se plaisait à le croire en relations, en correspondance, avec les sociétés secrètes dont il était disposé à devenir le chef. On s'attendait par suite à le voir, grâce au prestige de son nom, aider ces sociétés à reprendre et à réaliser les projets et le programme de la fameuse conjuration de Turin de mai 1814 et « tenter, comme on l'avait écrit alors, un nouvel effort pour relever de sa longue ignominie le front abattu de la Péninsule italienne » et, après le triomphe des idées d'affranchissement et d'indépendance, placer sur sa tête la couronne du « *Rinascente Impero Romano* ».

« Nous avons les yeux ouverts sur les intrigues de Louis Bonaparte, écrit le Département le 5 juin [1] et, à ce sujet, je dois

1. Toscane. Volume 180, n° 27, folio 98. Le Département à La Rochefoucauld, Paris, 5 juin 1847.

vous recommander de vous assurer s'il est vrai qu'un Corse, nommé Giappicone, ayant été arrêté à Livourne le 22 mai, on a saisi parmi ses papiers une correspondance entre lui et le prince, laquelle aurait été envoyée à Florence, et qu'on suppose se rattacher à l'existence et à l'organisation en Corse de sociétés secrètes dont le prince serait le chef.

» Dans le cas où cette correspondance se trouverait entre les mains du Gouvernement Grand-ducal toscan, vous voudrez bien en demander confidentiellement communication et me l'envoyer sans retard. »

Si, probablement parce qu'elle n'existait pas, La Rochefoucauld ne parvint pas à obtenir communication de la correspondance de Giappicone[1], Brenier, mieux servi par les circonstances, se trouva, vers la fin d'août, en mesure de réduire à néant les craintes qu'avait fait naître la note du Procureur Général de Bastia et d'affirmer que rien ne permettait de prévoir l'arrivée du prince Louis à Livourne.

Baron Brenier à Guizot.

Livourne, 22 août 1847[2].

« Monsieur le Ministre,

» M. le Procureur Général du Roi en Corse m'a informé de menées qui s'organisaient contre le Gouvernement et la personne du Roi dans l'intérêt du prince Louis Napoléon et m'a signalé deux individus, Jacobi (de Venaco) et Cristini (de Venzolasca)[3] dont le voyage coïnciderait peut-être avec une tentative qui serait faite, pour ramener, soit ouvertement, soit clandestinement, le prince Louis en Toscane. M. le Pro-

1. Il ne se trouve aux Archives nationales aucune pièce relative à Giappicone et à sa correspondance, pas plus qu'à la présence en territoire toscan de Jacobi et de Cristini.

2. Toscane. Volume 180. Direction politique, n° 7, folio 60.

3. Grâce à la bienveillance de M. Piccioni, l'aimable Directeur des Archives des Affaires étrangères, M. Ambrosi, secrétaire général de la Société des Sciences historiques de Bastia, a eu l'obligeance d'entreprendre des recherches qui lui ont fait trouver dans les Registres du barreau de Bastia la trace de deux Giaccobi : 1° Giaccobi (Joseph-Marie), né à Lugo de Venaco le 9 août 1801, a prêté serment comme avocat le 5 décembre 1825; 2° Giaccobi (Charles-Joseph), né à Cerrione, admis au serment le 26 mai 1810.

« Quant à Cristini, de Venzolasca, ajouta M. Ambrosi, il n'a laissé aucune trace au greffe et je n'ai jamais rien trouvé sur son compte. »

cureur Général m'invitait à prendre des informations à cet égard.

» Je l'ai fait sans délai, et il en est résulté que les deux individus signalés n'ont point été portés sur les registres d'arrivée et de débarquement tenus au bureau de police, mais qu'il est possible qu'ils soient venus sous un nom supposé et avec un passeport emprunté, ou qu'ils aient réussi à s'introduire clandestinement à Livourne. L'autorité locale ne néglige aucun soin pour s'assurer de la présence, soit à Livourne, soit à Pise, des deux individus et en prend occasion pour redoubler de surveillance autour des personnes qui peuvent se livrer à des intrigues ou à des tentatives hostiles au Gouvernement du Roi par attachement à la famille Bonaparte.

» D'ailleurs les conjectures de M. le Procureur Général sur l'arrivée prochaine à Livourne du prince Louis ne paraissent pas justifiées. L'autorité locale n'a reçu aucune information qui puisse lui donner des inquiétudes sous ce rapport. Elle se trouve de nouveau prévenue par ma communication et j'ai reçu l'assurance qu'elle apporterait la plus grande vigilance, tant à Livourne que sur le littoral, pour empêcher le débarquement clandestin d'une personne que des ordres positifs repoussent du territoire toscan. »

Les événements n'allaient pas tarder à démontrer brutalement aux ministres de Louis-Philippe qu'ils avaient fait fausse route. Ce n'était pas vers l'Italie que se tournaient les regards de celui que Montalembert appelait *un conspirateur de profession*, de l'évadé de Ham qui, soutenu par sa foi fataliste et inébranlable en « sa nébuleuse étoile », devait, un peu plus d'un an après la dépêche de Brenier, être appelé par un retour inattendu de la fortune à la Présidence de la République et devenir l'arbitre des destinées de cette France dont, depuis la déclaration du 13 mars 1815, depuis la fin des Cent-Jours, l'accès était interdit aux membres de sa famille.

COMMANDANT WEIL

LA FIN D'UNE LÉGENDE

ÉTUDE SUR LA « CONDUITE DE LA GUERRE » EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE PENDANT LA CAMPAGNE 1914-1918

Maintenant que la victoire a auréolé nos drapeaux, il y a quelque piquant à rappeler une opinion si répandue avant 1914 dans certains milieux qu'elle y était passée à l'état de truisme : « S'il y a la guerre, la République ne peut nous mener qu'à la défaite. » Le régime, au dire de ses ennemis, devait trouver fin dans un désastre militaire comme il y avait trouvé naissance en 1870. Et les prophètes de malheur ne manquaient pas, pour appuyer leurs sinistres prédictions, d'opposer à la France démocratique, l'Allemagne impériale. Celle-ci n'avait-elle pas sur nous, dès le temps de paix, et *a priori* une énorme supériorité, du fait seul de la continuité de vues et d'actions que donnait à sa politique la stabilité de son personnel gouvernemental? Cette supériorité ne serait-elle pas plus écrasante encore en temps de guerre, et la victoire n'était-elle pas acquise d'avance à un adversaire chez lequel le souverain centralisait tous les pouvoirs, les pouvoirs militaires comme les pouvoirs civils?

Le raisonnement, du reste, paraissait confirmé par les leçons de l'histoire.

La Première République n'avait-elle pas mis la France à deux doigts de sa perte? Ses armées auraient-elles jamais

pu empêcher nos frontières d'être violées si Bonaparte n'avait pas, pour se substituer à lui, jeté bas le régime comme un édifice vermoulu?

Remontant plus loin encore dans le cours des siècles, on prouvait, textes en main, que dans la plupart des cas où l'ennemi menaçait leur territoire et leur liberté, Grecs et Romains n'avaient dû leur salut qu'à un dictateur.

La légende peu à peu s'était donc établie chez nous que si, un jour, la guerre éclatait, l'unique moyen d'éviter la défaite était de confier tous les pouvoirs à un seul et même chef. Au surplus, puisque la guerre n'était — du moins on se l'imaginait — que le choc d'armées contre armées, il apparaissait comme indiqué que ce chef fût le Général dont l'énergique volonté devait conduire nos soldats à la victoire. L'opinion semblait si juste qu'elle avait persuadé beaucoup de républicains eux-mêmes de la nécessité d'une sorte de dictature militaire dès l'ouverture des hostilités.

La guerre de 1914-1918 a définitivement coupé les ailes à la légende. Elle a prouvé d'éclatante manière qu'il n'est pas indispensable à une république défendant sa liberté d'aliéner celle-ci entre les mains d'un dictateur pour vaincre une monarchie.

Bien plus, une rapide étude des faits suffit à montrer que la « conduite de la guerre » fut infiniment mieux comprise et organisée en France qu'en Allemagne, malgré la supériorité en la matière que devait soi-disant assurer à celle-ci la forme de son Gouvernement.

***

Comment nos ennemis, au cours de la campagne, ont-ils résolu ou cru résoudre le problème?

Chez eux, le Kaiser est le Chef de la guerre, « *Kriegsherr* ». Mais Guillaume II, pas plus que son « inoubliable grand-père » en 1866 et en 1870, n'exerce de commandement.

Une vieille tradition prussienne veut en effet que le souverain délègue la totalité de ses pouvoirs *militaires* à un *Chef d'état-major des armées en campagne.* Celui-ci est donc le véritable et le seul commandant en chef. Si, théorique-

ment, il doit conduire les opérations d'après la volonté du Kaiser, en fait il est absolument indépendant dans l'exécution. Il règle directement avec les ministres de la Guerre des royaumes confédérés l'emploi des contingents prussien, bavarois, saxon et wurtemburgeois. Il correspond sans intermédiaire avec les attachés militaires près des puissances neutres. Ses relations enfin avec les armées alliées — austro-hongroise et bulgare — sont assurées par des plénipotentiaires respectifs. Quant à l'armée turque, elle a un chef d'état-major allemand!

Les pouvoirs *civils* sont entre les mains du *Chancelier d'Empire*, haut fonctionnaire nommé par l'Empereur en dehors de la volonté du Reichstag.

Dans cette organisation, pouvoirs *militaires* et pouvoirs *civils* sont donc juxtaposés et, en théorie, égaux. Ils communiquent entre eux au moyen d' « agents » accrédités.

En pratique, l'élément militaire, qui fut toujours si puissant dans la monarchie prussienne, exerce une véritable dictature favorisée d'ailleurs par la constante présence du Kaiser aux armées. Non seulement le G. Q. G. prétend partager la responsabilité du Chancelier, mais encore il parle et agit en maître devant lequel chacun doit plier. En toutes choses — que ce soit en matière de stratégie navale, de politique extérieure ou intérieure — il donne son avis et cherche à l'imposer : « C'était le droit et le devoir du G. Q. G., écrit Ludendorff à propos de la guerre sous-marine à outrance, comme c'était le droit et le devoir du Chancelier, de faire valoir son opinion sur cette importante question. »

Pour éviter, dans ces conditions, le conflit perpétuel entre le pouvoir militaire et le pouvoir civil, il eût fallu au Kaiser une éclatante supériorité d'intelligence et de caractère, lui permettant d'assurer la haute coordination de l'ensemble.

Or, à cette tâche, fort délicate à vrai dire, le « Seigneur de la Guerre » se montrera toujours impuissant, et l'ancien Quartier-Maître général des armées allemandes le constatera lui-même avec amertume : « Je ressentis vivement l'absence d'un pouvoir impérial vraiment fort [1]. » La person-

1. Erich Ludendorff, quartier-maître général des armées allemandes, *Souvenirs de Guerre*, 1er volume, p. 289.

nalité si marquée d'un Hindenbourg et surtout d'un Ludendorff écrase visiblement ce descendant dégénéré du grand Frédéric. Il apparaît dans l'effroyable drame comme un acteur de second plan, se plaignant parfois du reste que son nom ne figure pas en assez bonne place sur l'affiche.

Aussi les heurts entre G. Q. G. et chancelier sont-ils incessants. La tension s'accentue dès l'arrivée à la *direction suprême* de la guerre de ces deux hommes, Hindenbourg et Ludendorff, dont la rigide volonté ne veut point connaître d'obstacles : « Le gouvernement avait salué notre arrivée au commandement suprême. Nous allions à lui en toute confiance. Mais bientôt deux mondes d'idées commençaient à se heurter, représentés par les vues du gouvernement et par les nôtres. Cette opposition a été pour nous une grosse déception, et, en même temps une source de grosses difficultés [1]. »

Dans cette lutte sourde entre pouvoir civil et pouvoir militaire, c'est toujours au pouvoir militaire que demeure le dernier mot. Se soumettre aux injonctions du G. Q. G. ou se démettre, voilà les deux seules alternatives entre lesquelles est placé le Chancelier. Bethmann essaie de résister : il est brisé comme verre et obligé de résilier ses hautes fonctions. « Je ne pouvais plus considérer le Chancelier, écrit Ludendorff, comme l'homme propre à remplir la tâche que la guerre imposait. »

Michaëlis, qui lui succède, préfère se soumettre et se faire l'homme lige du G. Q. G. Dès son arrivée au pouvoir il invite le Chef d'État-major général et son puissant adjoint à prendre part à des « conversations parlementaires ». Hindenbourg et Ludendorff, condescendent à « répondre à son désir »! Mais cette totale abdication entre les mains du G. Q. G. a l'heur de déplaire au Reichstag, si habitué pourtant à toutes les servilités et Michaëlis tombe, « victime de son activité » au dire du parti militaire.

Hertling le remplace. Il n'est pas encore entré en fonctions qu'il est déjà jugé par Ludendorff : « Après avoir fait la connaissance du comte Von Hertling, je dus me convaincre

1. Erich Ludendorff, quartier-maître général des armées allemandes, *Souvenirs de Guerre*, 1er vol., p. 23.

que cet homme n'était pas non plus un chancelier de guerre, et prendre mes dispositions[1]. » Quant à Max de Bade, le Chancelier de l'armistice, pas plus qu'Hertling, il ne trouve grâce, on le pense bien, auprès du Quartier-Maître Général. Il semble, à vrai dire, que l'entente était impossible, de l'autre côté du Rhin, entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire. Non pas que l'un et l'autre ne fussent d'accord sur le but à atteindre — l'écrasement de l'adversaire et la réalisation de l'hégémonie allemande — mais leur conception des moyens à employer différait.

Pour s'en convaincre, il n'est que de parcourir ce qu'ont écrit depuis trois ans sur la guerre militaires et hommes politiques allemands. Les accusations réciproques qu'ils se lancent à la tête sont aussi curieuses qu'instructives; la moins amusante n'est pas celle de « manque de psychologie! » « Il y a toujours des gens à qui l'on ne peut rien apprendre! » Ainsi s'exprime Ludendorff avec une candeur désarmante en parlant de Bethmann-Hollweg.

Quoi d'étonnant, la machine gouvernementale fonctionnant avec de pareils grincements, à ce que la conduite de la guerre telle qu'elle a été mise en œuvre par nos ennemis apparaisse comme ayant été des plus médiocres? L'incommensurable docilité et l'indifférence politique des masses allemandes peuvent seules expliquer que ces masses s'en soient, si longtemps, contentées!

***

Notre État démocratique, en regard, que jadis d'aucuns croyaient totalement incapable par essence de nous mener à la victoire, sut, lui, éviter le redoutable écueil de la confusion des pouvoirs et du déplacement des responsabilités. L'élément militaire, il est vrai, n'y constituait pas, comme en Allemagne, une caste à part dans le sein de la Nation.

Peut-être, pendant les premiers mois des hostilités, notre G. Q. G. a-t-il parfois fait montre de trop d'indépendance et outrepassé ses attributions. Encore qu'il n'en soit pas entièrement responsable, faut-il le lui imputer à crime?

1. *Souvenirs de Guerre*, 2e volume, p. 140.

Nous ne le croyons pas. L'essentiel, en ces temps où les minutes n'avaient pas de prix, était évidemment d'agir et de ne pas hésiter à prendre les plus lourdes responsabilités. Ne blâmons donc pas le commandement d'avoir, durant cette période, péché par excès d'initiative.

Une fois passée d'ailleurs la crise initiale, où les tâtonnements étaient excusables [1], et dès qu'il fut avéré que les hostilités allaient se prolonger, notre sens de l'ordre et de la clarté prévalut et les choses ne tardèrent pas à être remises en place. On se rendit compte que la guerre n'était, somme toute, qu'une des formes de la politique générale du pays. « Conduire la guerre » au sens le plus élevé du terme, incombait donc au Gouvernement, conduire les opérations militaires au Commandement.

L'un avait un rôle de *direction*, l'autre d'*exécution*, rôle assez nettement déterminé du reste par le décret du 28 octobre 1913 sur la conduite des Grandes unités : « Le Gouvernement, qui assume la charge des intérêts vitaux du pays, a seul qualité pour fixer le but politique de la guerre. Si la lutte s'étend à plusieurs frontières, il désigne l'adversaire principal contre lequel doit être dirigée la plus grande partie des forces nationales. Il répartit en conséquence les moyens d'action et les ressources de toute nature, et les met à l'entière disposition des généraux chargés du commandement en chef sur les divers théâtres d'opérations.

» La conduite des opérations militaires est le domaine où ces généraux fixés sur le but politique de la guerre exercent leur autorité en toute indépendance et sous leur propre responsabilité. »

D'après notre Constitution, on le sait, c'est au Président de la République et à ses Ministres qu'il appartient de « gouverner ». Les actes du Gouvernement, tout au moins les plus essentiels, découlent des décisions prises par le *Conseil des ministres* siégeant sous la présidence du chef de l'État.

En temps de paix, le système ne présente, aucun inconvénient. En temps de guerre, où la « conduite de la guerre »

1. « On ne traverse pas un cyclone comme cette guerre, a écrit un ancien Président du Conseil, M. Painlevé, sans hésiter parfois sur le coup de barre à donner. »

est évidemment la tâche principale du Gouvernement et où la rapidité des décisions s'impose, il ne peut y avoir que des avantages à charger spécialement de cette tâche une sorte de *Conseil* réduit formé des seuls ministres dans les attributions desquels elle rentre plus particulièrement ou dont l'autorité politique et morale est la mieux établie.

Dès novembre 1915, M. Briand réalise cette idée en réunissant le *Conseil supérieur de la défense nationale* comprenant, sous la présidence de M. Poincaré, le ministre des Affaires étrangères, président du Conseil, les ministres de la Guerre, de la Marine, des Finances, des Colonies, de l'Intérieur, trois ministres d'État et le général Commandant en chef les armées du Nord et du Nord-Est.

En décembre 1916 le Conseil de la Défense nationale fait place à un *Comité de guerre*, organe nouveau présidé par le chef de l'État et qui subsistera jusqu'à la cessation des hostilités.

Ce comité ne comprend, comme membres, que le Président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, et les quatre ministres de la Guerre, de la Marine, de l'Armement et des Finances. Le maréchal Joffre, désigné pour y remplir les fonctions de conseiller technique, ne les occupe que pendant fort peu de temps.

Lorsque, en mars 1917, M. Ribot remplace M. Briand tout à la fois à la tête du Gouvernement et au Quai d'Orsay, il modifie — guidé par des considérations politiques — la composition du Comité de Guerre en portant le nombre de ses membres à neuf : ministres des Affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine, de l'Armement, des Finances, de la Justice (M. Viviani), du Travail (M. Léon Bourgeois), des Colonies (M. Maginot) et de l'Intérieur (M. Malvy).

Les services que peut rendre un organe ainsi alourdi risquant d'être très diminués, M. Ribot prend l'habitude de conférer presque chaque jour avec les seuls ministres de la Guerre et de l'Armement; ils constituent ainsi à eux trois une sorte d'émanation du Comité dont ils préparent les décisions.

Sous le ministère Painlevé, le comité comprend 10 membres : les cinq ministres de la Guerre, de la Marine, de l'Armement,

des Affaires étrangères, des Finances et les cinq ministres d'état : MM. L. Barthou, Doumer, Bourgeois, Franklin Bouillon et J. Dupuy. Il est ramené à neuf lors de la démission de M. Ribot et de son remplacement au quai d'Orsay par M. L. Barthou. Le général Foch, chef d'État-major général de l'Armée et l'amiral de Bon, chef d'état-major général de la Marine, en sont les rapporteurs.

A l'exemple de ce qui existe au *War-Committee* anglais, il est créé un secrétariat du Comité de Guerre, dirigé par un officier supérieur appartenant au cabinet du Président du Conseil, ministre de la Guerre.

Nouvelle modification dans la composition du Comité, à l'arrivée au pouvoir de M. Clemenceau en novembre 1917. Dorénavant et jusqu'à la fin de la guerre, le Comité ne compte plus que six membres : le président du Conseil, ministre de la Guerre, les ministres de la Marine, de l'Armement, des Affaires étrangères, du Blocus et des Finances.

Le sous-secrétaire d'État à la Présidence du Conseil, M. Jeanneney, en est le secrétaire général.

La composition du *Comité de guerre*, comme la nature même des affaires qui lui furent soumises, a donc été très variable; mais son rôle est toujours resté le même : donner à la politique de guerre du gouvernement une direction et une impulsion supérieures.

Ajoutons que, quoi qu'on en ait pu dire ou écrire, le *Comité de guerre* ne fut jamais un *conseil aulique*; à aucun moment il n'est intervenu dans la conduite des opérations et n'a apporté d'obstacles à l'exercice du Commandement.

***

Le problème, on le voit, a donc reçu en Allemagne et en France des solutions diamétralement opposées.

De l'autre côté du Rhin, la « conduite de la guerre » est confiée à deux pouvoirs juxtaposés et, en principe, égaux, le pouvoir *civil* et le pouvoir *militaire*, dont le souverain doit, théoriquement tout au moins, coordonner l'action.

Le système est entaché d'un vice originel : il met en effet le pouvoir *militaire* et le pouvoir *civil* sur le même plan,

confondant ainsi deux choses bien distinctes, l'*exécution* et la *direction*.

Le pouvoir *militaire* par surcroît ne se contente pas de son rôle de codirection. Il arrive peu à peu à supplanter le pouvoir *civil* et à assumer la totalité des attributions de direction et d'exécution. Le Kaiser est incapable de conduire cet attelage, où l'un des chevaux entraîne l'autre et gagne constamment à la main. Un cocher plus ferme eût-il mieux résusi? Il est permis d'en douter.

Car la cause d'irrémédiable faiblesse du système est plus profonde.

Certes les Allemands savaient, en entrant en campagne, qu'une des caractéristiques de la guerre serait l'énormité des effectifs mis en ligne. Mais, pas plus que nous, ils ne pouvaient soupçonner ni la longueur des hostilités, ni le développement du machinisme, et ils se sont aperçus trop tard des conséquences de l'apparition dans la lutte de ces facteurs nouveaux : « Le caractère vraiment original de cette guerre, écrit Ludendorff dans ses *Souvenirs*, c'est d'avoir fait se serrer derrière leurs armées et les pénétrer intimement des peuples tout entiers[1]. » Il n'est pas possible d'avouer plus clairement que l'Allemagne n'avait envisagé la guerre que comme le choc d'une armée contre une autre armée. Et pourtant c'était l'un de ses écrivains militaires, le général Von der Goltz, qui le premier, dans un ouvrage célèbre, avait émis la théorie de la Nation armée.

Non, la guerre moderne est autre chose que le choc brutal des masses armées, c'est la lutte de nations contre nations et elle soulève par suite, dans tous les domaines, les problèmes les plus difficiles.

Questions diplomatiques, financières, économiques, industrielles et sociales y tiennent une place aussi considérable que les questions purement militaires. Ces dernières d'autre part sont devenues d'une complexité telle qu'elles suffisent et au delà à absorber l'activité d'un seul homme, quelque puissant que soit son cerveau.

L'erreur commise par nos adversaires en laissant *gouverner*

1. Erich Ludendorff, quartier-maître général des armées allemandes, *Souvenirs de Guerre*, 1er volume, p. 19.

ceux qui ne doivent que *commander* apparaît donc comme évidente.

Que très souvent, dans les guerres de jadis, le chef militaire soit devenu en même temps le chef de toute la nation, la chose s'explique puisque alors la « conduite de la guerre » se réduisait ou à peu près à la « conduite des opérations ». Grecs et Romains n'avaient donc pas tort lorsqu'ils prenaient un général comme dictateur pour sauver leur patrie menacée. La France du Directoire, elle aussi, était sans doute dans le vrai en se jetant dans les bras du jeune vainqueur d'Égypte et d'Italie .

Mais déjà l'histoire du XIXe siècle montrait que les conditions de la guerre avaient changé et qu'il était impossible au même homme à la fois de commander directement une armée et de gouverner l'État.

Pour ne s'être point rendu compte de cette impossibilité, Napoléon Ier, retenu en 1812 au fond de la Russie par le commandement de ses troupes, avait failli voir son trône sombrer dans la conspiration Malet. Deux ans plus tard, son absence de la capitale en un moment critique précipitait l'écroulement du régime impérial et la défaite sans appel du pays.

Napoléon III en 1870 commettait, lui aussi, la faute de quitter Paris pour suivre son armée. Il n'y exerçait aucun commandement effectif, mais, par le fait même de son éloignement de la capitale, il cessait de gouverner. On sait les conséquences de cette faute.

Au moment où, en 1914, s'ouvrirent les hostilités, la France, pas plus que l'Allemagne, n'avait compris le caractère spécial de la guerre moderne. Elle fut sur le point, comme l'Allemagne, de laisser le haut commandement « conduire la guerre », mais elle s'aperçut à temps de l'erreur qu'elle allait commettre.

« La guerre future, disait, il y a une vingtaine d'années, le général de Négrier, sera quelque chose de tout à fait nouveau. La victoire appartiendra à celui qui comprendra le plus vite. Donc, je suis tranquille, nous serons vainqueurs. »

Si notre pays a été vainqueur, c'est, en effet, qu'il a rapidement saisi ce qu'avait de nouveau cette guerre, où il était engagé malgré lui, et compris que dans cette lutte sans merci

« armée et nation, suivant l'expression de Ludendorff, étaient confondues ». L'ayant compris, il a su quelles méthodes employer pour « conduire la guerre » et quelle adaptation faire subir à sa machine gouvernementale pour en rendre le fonctionnement plus aisé et plus rapide. Il a eu le mérite enfin de ne pas permettre la confusion des attributions et des responsabilités entre ceux qui avaient à *commander* et ceux qui avaient à *gouverner*.

Dans la façon, en un mot, dont il a compris et réalisé l'organisation de la « conduite de la guerre » il s'est montré nettement supérieur à son adversaire. Si l'on se rappelle combien de fois jadis nous avons eu les oreilles rebattues avec l' « esprit méthodique » des Allemands, on conviendra que notre pays peut tirer quelque orgueil de cette constatation.

***

PARMI LES LIVRES

Un genre littéraire, quand il est à la mode, s'épanouit en mille variétés. Le roman d'aventures, devenu depuis la guerre une des formes principales du roman français, se subdivise, et annexe les autres formes, qu'il se subordonne. Nous avons vu ainsi le roman philosophique entrer dans le cadre de l'aventure et cette adaptation définit le *Voyage de M. Renan*, de M. André Thérive. J'ai reçu à ce sujet une lettre fort curieuse de M. Thérive sur les données historiques de son livre. On se rappelle quelle est la fiction. L'auteur opposant la consigne à la critique, et le sacrifice de soi à l'intelligence, a imaginé un dialogue entre deux hommes représentatifs, et dans une circonstance dramatique. L'un de ces hommes est l'Écossais Gordon, assiégé dans Khartoum par les Derviches. L'autre n'est pas précisément Renan, mais un sosie, que Gordon prend pour Renan, et qui peut parler sans compromettre l'auteur de la *Vie de Jésus*. Or, me dit M. Thérive, Gordon a réellement cru que Renan était chez le Mahdi.

C'est Gordon lui-même (dont vous doutez qu'il ait pu mourir en philosophe) qui philosophe sur son *Journal* jusqu'à la dernière heure. C'est lui enfin qui crut que M. Renan, *great arabic scholar, originally roman priest, a very unhappy and restless man*, était venu faire pénitence au désert. Et il s'apprêtait même à le recevoir et à le sermonner. Cette rêverie d'un soldat réaliste se fondait sans doute sur l'arrivée d'Olivier Pain auprès du Mahdi. La légende en est connue de quelques renanisants.

La légende en est même plus connue, car, si je ne me trompe, le *Times*, dans un curieux compte rendu du livre de M. Thérive, y a fait allusion. Comme j'écris ces lignes à bord, et au large du Portugal, on m'excusera de n'être pas plus précis. Je confesse d'ailleurs que j'aurais dû, pour faire une critique correcte, relire le *Journal* de ce Gordon-pacha qui est pour nous une figure déjà effacée par le temps. Tout ce que j'en ai vu récemment se trouve dans le livre, très intéressant et très clair, que M. Roger Lambelin vient de faire paraître sur l'Égypte. Mais ce n'est qu'un croquis, et le mysticisme du défenseur de Khartoum est indiqué d'un mot. Que le lecteur cependant veuille bien considérer la difficulté qu'il y a à remonter la pensée d'un auteur et à en reconnaître les sources.

***

En se développant en espèces nouvelles, le roman d'aventures devait produire un roman d'analyse, dont l'exemple charmant et subtil est le livre de M. Giraudoux, *Suzanne et le Pacifique*. Une petite fille, perdue sur un rocher désert, éprouve les sensations les plus fines et les associe avec élégance. Le même sujet peut être traité d'une autre façon, si l'auteur s'attache à peindre les angoisses et les révoltes du sens social dans la solitude. C'est là, si je ne me trompe, le sens du curieux livre de M. Jean Psichari, *le Solitaire du Pacifique*. Le romancier imagine une aventure assez analogue à celle d'Alexandre Selkirk, dont Daniel de Foe a fait Robinson Crusoé. Il feint que le 4 octobre 1739, un capitaine grec ait déposé à l'île Sainte-Claire un de ses matelots, qui, étant ivre, s'était endormi à la barre. Ce matelot se nommait Yanni Petroyanni. L'île Sainte-Claire se trouve dans le Pacifique, à 600 milles des côtes du Chili. « Une émeraude éclatante au milieu des eaux, avec ses verdures multicolores et inaltérables, ses bois denses, ses forêts touffues, ses arbres géants, ses plaines de fleurs sauvages et lourdes, ses champs d'herbes hautes et toute la luxuriance de sa flore ». — C'est une des trois îles de l'archipel Juan-Fernandez, la seconde étant Masatière, et la troisième Masafuère, qui est hors de vue.

A Sainte-Claire, la végétation est un enchantement, mais

aucun animal ne trouble de son mouvement ce paradis immobile. C'est la solitude absolue : et la solitude commence son œuvre, qui est de ronger l'énergie du matelot. Les premiers indices se manifestent presque aussitôt. Déjà Yanni se fait scrupule de massacrer les grandes fougères de velours qui le retardent en le caressant. Il accroche ses souliers à son fusil, sans souci de se défendre promptement s'il est attaqué. Il explore toute son île, et quand il s'est aperçu qu'elle ne recèle aucun danger, il frissonne de terreur; le danger était son dernier compagnon, et il l'a perdu.

Il a un couteau, et il oublie de s'en servir. Quand il découvre ces caisses d'outils qu'on a débarquées avec lui, il entre en colère, et loin de s'en servir, il s'enfuit vers une colline. Ces témoins de la vie sociale l'exaspèrent, lui qui est précisément sans société. Pour peupler au moins sa solitude par un double de lui-même, il grave son nom sur un arbre.

L'île lui fournit des fruits délicieux; l'un a le goût de brioche, l'autre est un cédrat, le troisième est rempli d'un liquide qui a le parfum du café froid; les ruisseaux, dont la saveur est ferrugineuse, renouvellent ses forces épuisées. Il se sent le roi de cette île. Il veut le crier aux misérables qui l'ont abandonné, et sa voix lui paraît étrangère; il veut chanter, et sa chanson lui paraît fausse. Il veut se baigner; mais il prend peur devant l'immensité de la mer, et il revient au rivage.

La solitude ourdit doucement autour de lui son ténébreux ennui. Elle a d'étranges maléfices. Dix jours après l'arrivée de Yanni, elle assaille son sommeil de songes épuisants. Tantôt il lui semble que l'île se rétrécit, se réduit à un seul arbre, haut et droit, tantôt un peuplier, tantôt un palmier, auquel il s'accroche, pour échapper aux eaux, et avec lequel il finit par sombrer. Laissons les disciples de Freud découvrir le sens de ce rêve. Quelquefois, il voit en dormant une vague immense qui accourt de l'horizon. Quelquefois deux îles, courant l'une vers l'autre, se brisent, recouvertes par les eaux. Quelquefois la forêt enveloppe Yanni de fils de soie; il est changé en une pelote de lianes vertes, que le fleuve entraîne à la mer. Bientôt les rêves se firent hallucinations, et le persécutèrent en plein jour. Pour leur échapper, il lui

fallut fuir la vue de la mer, et se cacher dans un réduit de la forêt.

Un autre danger le guette dans cet asile où il s'est tapi : l'engourdissement que donne l'immobilité. Il en est venu à ce point qu'une feuille, en tombant, le fait frissonner. Mais il veut vivre, et il échappe à la folie, en dosant avec soin, dans sa cachette sans horizon, l'exercice et le repos. En un mois il est guéri. Cependant la solitude a cet effet que tout objet nouveau effraie. Yanni rencontre sur le rivage une tortue de mer; et au lieu de se réjouir d'une si belle proie, il s'enfuit terrifié jusque dans la forêt. Il y resta caché quatre mois, et pour plus de sécurité se fit un nid dans les arbres, de quatre branches entrelacées et tapissées de fougères. La nature le changeait en orang-outang.

Il chercha une diversion, et devint gourmand. Il explora l'île, qui lui offrait des trésors. M. Psichari nous assure que « les fraises de l'endroit, grosses comme nos belles Montreuils, pendent à des fraisiers si élevés que, pour les cueillir, Yanni devait s'accrocher à quelque arbre voisin ». Vas-y voir, si j'ose dire. Il trouva encore des ananas blancs, rouges, violets, ambrés, dont le souvenir le ravissait après des années. Dans l'écorce fendue de l'arbre à pain, jaillissait une espèce de pâte, qui avait le goût de la brioche, du pain d'Espagne, du pain viennois et de la châtaigne mêlés. Enfin les feuilles des canneliers, hautes de trois à quatre mètres, étaient si juteuses qu'on les buvait plutôt qu'on ne les mangeait. Je passe les herbes potagères, salsepareille, cerfeuil, estragon, qu'on trouve au bord de la rivière, et les plantes curatives, comme telles fougères miraculeuses. Croyons M. Psichari sur parole; c'est le plus sûr. J'ai bien été un peu surpris d'apprendre que le quebracho était une fleur délicatement safranée, qui poussait dans les clairières; je ne connaissais de ce nom qu'un grand arbre, à bois très dur, qui croît dans les forêts du nord de l'Argentine, et qui sert à la tannerie. Mais je tiens pour assuré que je me trompe, et je n'élève aucun doute.

Cette crise de gourmandise ne fit à Yanni aucun mal, tant l'eau des rivières était stomachique. Mais son esprit se réduisit à la seule idée de la nourriture. Il s'éloignait de plus en plus de la condition humaine. Il y revint par un

détour. Le printemps lui rappela Pâques. Les sentiments religieux se réveillèrent. Il jeûna pendant quarante jours, en ne mangeant que du cresson, des racines, des fougères, de l'estragon et des feuilles de cannelier. Il satisfaisait ainsi à sa conscience; il avait en même temps le plaisir de narguer le barbare capitaine, qui avait voulu le retrancher de la société humaine. Pour le jour de Pâques, il alluma du feu à l'aide d'une lentille, et fit cuire, au lieu d'agneau pascal, une tortue, qu'il trouva coriace. Il eut de plus l'idée, pour élever son âme, de faire l'ascension du Mont Chauve. Malheureusement ce mont était un ancien volcan, qui se mit à siffler. Yanni épouvanté crut que les génies du mont l'excommuniaient.

Il passa encore par diverses épreuves, luttant toujours contre sa déchéance. Un jour une tempête poussa des épaves sur la plage. Il lut sur une planche son nom, gravé jadis par lui-même. C'était son ancien bateau qui venait le chercher et qui naufrageait. Nul être au monde ne savait donc plus qu'il y avait un vivant à Sainte-Claire. « L'Espoir, cet ange aux ailes invisibles et gigantesques, avait jusqu'alors, à travers toutes les détresses, monté la garde aux flancs de Yanni. C'en était fait, à présent. Ce que, dans le fond de son cœur, il attendait toujours, — son navire, — venait de disparaître à jamais. »

Il réagit par une crise de fureur, où il mit le feu à son île. A la lueur de la forêt brûlante, il vit avec stupeur, sur l'île voisine de Masatière, des êtres en mouvement. Dès lors, il n'eut d'autre idée que de rejoindre ces vivants, fussent-ils des loups. Il fit un radeau en bois d'oranger, des voiles en feuilles de fougères, des haubans en lianes. Et voilà Yanni à Masatière, c'est-à-dire dans l'île même ou trente ans plus tôt Selkirk avait abordé.

Ainsi dans la première partie de l'ouvrage, c'est-à-dire pendant le séjour à Sainte-Claire, Yanni a connu la solitude absolue. A Masatière, il va retrouver des vivants : d'abord des chèvres, puis des chiens sauvages. Il refait le travail de l'humanité primitive, en parquant les chèvres et en domestiquant les chiens. L'instinct de sociabilité se réveille. Yanni peut maintenant retrouver des humains. Et un jour, en effet,

il aperçoit sur le rivage, blonde et nue, une belle jeune fille. C'est une Vénitienne, fille d'un capitaine aventureux; elle a suivi son père, qui voulait exploiter ces îles : une tempête a fracassé le navire et l'a rejetée à la côte. Yanni se jette sur elle et l'épouse sur-le-champ. Par bonheur la Vénitienne s'évanouit, et la petite ombre qu'un si brusque début aurait pu jeter sur leurs relations se dissipe dans l'ombre du sommeil.

La jeune fille se nomme Myrielle. Comme elle reprend ses sens, et que Yanni s'enhardit encore, elle le chasse. Il obéit, et bientôt c'est lui qui est auprès d'elle comme une bête privée. Il apprend de nouveau la parole, qu'il avait oubliée. Ici se place un joli épisode. La solitude, qui a failli perdre Yanni, menace pareillement Myrielle, et les symptômes de la maladie sont les mêmes : langueur, dépression, longue inertie, silence, et pis encore, bestialité. Yanni comprend le danger, avertit Myrielle, tente de la guérir. En réalité, le salut vint du dehors. Le père de la jeune fille n'était pas mort; mais tandis que sa fille avait été jetée avec le bateau à Masatière, les vagues l'avaient entraîné à Sainte-Claire. Comme naguère Yanni, il mit le feu à la forêt. Un bateau vit ce feu, et sauva tout le monde.

***

Troisième variété du roman d'aventures : le roman gai, ou si l'on veut, le blague du roman. Le type est réalisé, avec beaucoup d'humour, dans *Barnabé Tignol et sa baleine*, par M. René Thévenin. Je confesse que le livre m'a beaucoup diverti. Le plus simple est de vous montrer d'abord Barnabé Tignol :

C'était un bizarre personnage, long, sec et jaunâtre comme un pain mal cuit. Il était vêtu d'une sorte de pardessus décoloré dont la forme s'effaçait dans l'imprécision vague du recul des âges. Cela fermait par des bouts de ficelle, juste assez pour cacher l'absence de chemise... Et il était préférable sans doute qu'il n'y eût pas de chemise, car elle eût passé par les trous du pantalon. Aux pieds de l'homme, des choses qui avaient dû avoir, à une époque, apparence de chaussures. Sur sa tête un vieux chapeau rond, couleur de foin sec, qui eût pu convenir à un épouvantail...

Il avait une tête comme on n'en voit guère, une bonne tête, en tout cas, au poil hérissé et pauvre, comme d'une brosse de chiendent ayant fait de durs ouvrages. Cette tête présentait un grand nez, violet d'avoir souvent eu froid; des yeux rouges d'avoir parfois mal dormi; des joues, vertes d'avoir toujours eu faim. Et tout le visage était d'une laideur inexprimable, mais résigné, bon enfant, rigoleur même, sans doute à force de n'avoir jamais trouvé l'occasion de rire et d'en pleinement goûter la fantaisie...

Ce miséreux comique et touchant va être la divinité bienfaisante de l'ouvrage. Les romanciers forment un peuple encore très primitif, qui croit aux bons et aux mauvais génies. Barnabé Tignol est un bon génie, qui a élu domicile au Jardin des Plantes, dans le ventre de cette baleine que nous avons tous vue si longtemps, recouverte de sa peau et montée sur des supports, dans l'ombre d'un bâtiment bas et sinistre.

L'intérieur d'une baleine est un appartement spacieux et commode, agréablement meublé de côtes et de vertèbres. Non seulement Tignol y est logé, mais ayant rencontré une jeune fille délicieusement blonde, nommée Blanche-Marie, et qui pleure, il lui offre un asile dans les flancs du cétacé. Or Blanche-Marie venait d'être à la fois abandonnée par l'homme qu'elle aimait, et chassée par un propriétaire cruel. Barnabé résolut d'aller déménager de nuit et à la cloche de bois les hardes de sa protégée. Mais ce dessein fut singulièrement contrarié par une rencontre. Au coin de la rue Daubenton, Barnabé se trouva nez à nez avec un jeune hippopotame, nommé Sosthène, qui s'était échappé, et qui, reconnaissant un habitant du Jardin des Plantes, s'attacha à ses pas.

Bon gré mal gré, il fallut l'amener chez Blanche-Marie. Nouvelle surprise : dans le pauvre logis de l'ouvrière, Barnabé trouva un homme évanoui. Cependant le jour naissait. Comment sortir? Barnabé, laissant l'hippopotame dans le logement vide, s'échappa par un balcon, en emportant l'homme évanoui, et il entra avec son fardeau dans un appartement voisin. Le locataire était sorti. Mais Barnabé trouva une perruque blanche, dont il se fit une coiffure respectable. Usant familièrement des rasoirs de son hôte absent, il abattit sa barbe rousse et acheva ainsi de prendre figure de patriarche.

Il était temps. Un jeune homme du meilleur monde entrait au même moment par la porte imprudemment ouverte, appelait Barnabé mon cher maître, se jetait dans ses bras et, après l'avoir mené chez son tailleur, le traînait chez le ministre, lequel le nommait incontinent professeur au Muséum. Vous avez déjà deviné que Barnabé était entré sans le savoir dans l'appartement de M. Léonard Tipule, célèbre pour ses explorations dans le Haut Thibet. Le jeune homme élégant était le vicomte Melchior de Frétilly, adepte des mêmes sciences, et qui, admirant passionnément Tipule sans le connaître, s'était précipité chez lui, et de là chez le ministre, où il avait cru le conduire, ne conduisant que Barnabé. Or ce Melchior de Frétilly est le même, qui, sous le nom de Jean Gautier, avait été aimé de Blanche-Marie, et venait de l'abandonner...

Tout dénouer ne serait qu'un jeu, sans la bande des Rats d'égout. Ces Rats d'égout, qui cambriolent en s'introduisant par les veines souterraines de la capitale, ont à leur tête un sinistre couple, Zoé Croche et Médor, dit Poil Maudit. Zoé Croche s'appelle dans le monde la baronne de Crochezolt. Elle a juré d'empêcher le mariage du vicomte et de Blanche-Marie. Elle a calomnié la jeune fille, elle l'a séquestrée, et c'est Médor que Barnabé a trouvé tout à l'heure dans son appartement.

Or, on se souvient que Barnabé a porté Médor évanoui dans l'appartement de Tipule. Le jeune bandit, en reprenant ses sens, aperçoit les trésors que Pipule a rapportés du Thibet, et qui sont destinés au Muséum. Comme les Rats d'égout n'ont pas l'ombre de conscience, ils décident de voler ces trésors dans le Muséum même, où ils se feront amener, cachés dans une caisse. Mais vous pensez bien que Barnabé veille. Il détourne la caisse où Médor et Zoé sont cachés et la fait glisser dans la fosse aux ours.

Cependant la police a eu vent des exploits des Rats d'égout. Elle tend une souricière, et à l'aide de gaz asphyxiants elle prend dans un souterrain... l'honnête Tipule, lequel cherchait les restes fossiles du *Sorbonosaurus*. Cette capture se fait précisément sous l'hôtel du vicomte. A cette gaffe mémorable, la police en ajoute une autre. Elle explore la baleine

et elle arrête Blanche-Marie, laquelle y repose paisiblement depuis le début de ces événements. Sur quoi le vicomte épouse la jeune fille et tous les honnêtes gens sont heureux.

***

Quatrième forme du roman d'aventures : la nouvelle dramatique, la nouvelle à la Mérimée, ressuscite. C'est à ce *phylum* que se rattache le livre de M. René Bizet : *Avez-vous vu dans Barcelone?* Il se compose de trois nouvelles, dont la première, longue d'une centaine de pages, est le drame de l'Aventure elle-même.

Paul Bénard est parti un jour, appelé par Elle. C'était un petit employé, marié, et qui aimait sa femme. Mais le désir du voyage l'a tout à coup grisé. Il est allé à Marseille; il a gagné un peu d'argent sur le port, lui qui n'aurait pas su charger une malle; il a pris passage pour les Antilles. Il a trouvé un compagnon, Fred Sullivan; et, pendant cinq ans, ces deux hommes ont été fidèles à leur amitié. Riches, ils reviennent en Europe. Les voici à Barcelone. Sullivan est assassiné dans un bouge.

Paul Bénard, qui est demeuré seul, est un jour hélé par un garçon nommé Robert Laudel, qui est un ami de sa femme. Il apprend que Louise l'aime toujours. Une dépêche, et elle accourt à Barcelone. Robert Laudel envoie cette dépêche. On a dit que Paul Bénard aimait sa femme. Il va donc la revoir et vivre au foyer. Cette vie paisible lui paraît une espèce de songe. Mais la réalité, c'est le tripot où il joue, où il perd son dernier écu, où il s'endort parfois, où il est harcelé de fantômes. La réalité, c'est une aventure nouvelle que lui propose le Hollandais Vanoysten, une aventure périlleuse à bord de l'*Espérance*. Dans le temps même que sa femme accourt à Barcelone, nous le voyons repris par le démon du départ. Et la nouvelle s'achève par une scène poignante, qui la résume. Louise arrive à la gare. Son mari est là, caché derrière la guérite d'un employé. Il la voit qui arrive, radieuse.

Elle se hausse pour apercevoir, au-dessus des têtes, celui qui doit l'attendre, celui qui l'attend, qui fut sa vie, qui est sa vie, celui

dont elle a rêvé pendant des mois et des années. Elle tressaille, elle piétine, elle regarde éperdument. Comment ai-je pu résister à ce regard-là? Comment n'ai-je pas dit ton nom? Louise...

Je n'ai pas fait un mouvement. Elle est passée.

La page est belle, et d'un écrivain. Le second récit est un autre chant du poème de l'aventure. Un vieux capitaine hollandais, jusque-là le modèle des hommes, revient ivrogne d'un dernier voyage, et ne dégrise plus pendant trente-cinq jours, au bout desquels il meurt. Un rêve l'a conduit à cette fin, et un être trompeur dans une île enchantée. Sa pauvre femme veut connaître cet enchantement des paradis lointains, dont son mari est mort. Elle part pour Londres, après avoir réalisé un peu d'argent. C'est une petite vieille, qui erre dans les rues, et qui, un beau soir, tombe morte.

***

Qu'il y ait un rapport entre le roman d'aventures et l'histoire de ce temps, c'est l'évidence. On dit, il est vrai, que le public ne veut plus lire les romans de la guerre. Qui s'en étonnerait? Ne suffit-il pas d'avoir vécu ces années épouvantables? Ne suffit-il pas qu'elles se rappellent à nous à chaque moment? J'admire les esprits chagrins qui craignent qu'on oublie. A mesure que la distance s'accroît, la sinistre grandeur de l'événement s'accroît. On a beau s'éloigner, il domine. On reconnaîtra un jour qu'il divise les temps, et qu'il sépare deux figures du monde. Mais quant à vouloir qu'on en fasse en outre des fictions pour nous divertir, c'est abuser.

A vrai dire, les autres sujets ne manquent pas autour de nous. Mais il en est un qui attire les romanciers comme des mouches : c'est le bolchevisme. Comment en serait-il autrement? Le bolchevisme fait son profit du mystère, de l'épouvante, et des souvenirs des grandes invasions. Et puis il y a l'Héroïne rouge, dont le charme est invincible. C'est la cavalière Elsa, de M. Mac Orlan. C'est la baronne Silberstein, de M. Jean Renaud.

Celui-ci, en écrivant *les Loups dans la steppe*, a eu dessein de faire une œuvre utile, et d'avertir Français et Polonais.

Je n'ai pas à discuter ici cette part politique de son ouvrage, ni à examiner si le tableau qu'il fait de Varsovie est exact. Il oppose la légèreté de cette grande ville au patriotisme de Cracovie. Il décrit avec beaucoup d'émotion les processions à Cracovie, dans un jour de danger public. Il me permettra de lui dire que j'ai vu les mêmes scènes à Varsovie, le 15 août 1920, quand les bolchevistes étaient à quelques étapes de la ville : les vieilles bannières et les nouveaux drapeaux, les reliques, promenées dans les rues, les jeunes filles chantant comme un chœur de victimes, la voix pure des cantiques s'élevant à travers le tumulte de la ville comme une prière dans une bataille, le brusque souvenir des grandes calamités, renouvelées après une si courte trêve, tout, jusqu'à cette belle journée d'été, serrait le cœur.

Il y aurait dans son livre, si vraiment il avait voulu faire un tableau politique de la Pologne, certaines lacunes qui ne se comprendraient pas. Mais encore une fois, ceci n'est pas une critique. M. J. Renaud, romancier, a voulu peindre des officiers, des israélites, des femmes. Il a choisi ses modèles comme il lui a plu, et il est incontestable qu'il les a peints ressemblants. Son livre a un peu moins de portée qu'il ne le dit, mais c'est un roman vigoureux.

Le héros est naturellement un officier français, le lieutenant Tissier. L'héroïne est une baronne Silberstein, qui est une juive russe, et qui a du goût pour Tissier et qui en est aimée. Après l'avoir provoqué, elle disparaît, et la seconde partie du roman commence. C'est l'invasion des Bolchevistes. Parmi leurs chefs se trouve une femme, affreuse par la luxure et par la cruauté, qu'on nomme Olga la Rouge. Vous avez deviné que c'est la baronne Silberstein. Tissier, fait prisonnier et au moment de périr, la retrouve qui préside le Conseil de guerre. Elle suspend le jugement, elle le fait appeler. Il l'étrangle et il réussit à s'évader. Cette partie de l'ouvrage se conforme au schéma traditionnel de cette sorte d'ouvrages, et c'est un dénouement de l'Ambigu. Mais il y a de la couleur. Pour ceux qui ont vu Varsovie à des heures tragiques, le roman éveille mille souvenirs, qui ne sont pas toujours ceux que l'auteur a voulu suggérer. Pour les autres, c'est du moins un tableau pittoresque.

A côté de toutes ces variétés de roman d'aventures, qui sont proprement des lectures d'été, les autres formes romanesques subsistent, un peu effacées aujourd'hui, mais certainement destinées à lui survivre. Voici le roman politique : avec la *Flûte d'un sou* de M. Jean Viollis.

Voici le roman social, à la façon des grands réalistes. M. R. Martin du Gard, dans une suite de volumes dont le second s'appelle *le Pénitencier*, a opposé deux groupes, un groupe de faibles et un groupe de forts. Les forts sont les Thibault : obstination orgueilleuse du père, volonté brisante du fils aîné, violence désordonnée du cadet, et les réactions de ces caractères divers, qui ont un principe commun, font un drame de famille d'une étrange puissance.

Je ne sais trop où placer le livre de M. Charles Derennes, mais c'est un livre délicieux. Le biographe du Grillon nous a fait vivre cette fois attentifs aux petits êtres dansants qui écrivent des calligrammes dans l'air du soir, et ce second volume du Bestiaire sentimental se nomme *la Chauve-Souris*.

Il y en a dans nos pays trois sortes qu'il a nommées Noctu, Raton-volant et Roussette, comme on donne des noms aux animaux familiers. Mais Noctu, ou la noctuelle, la toute petite espèce et la plus tardive, qui vole tout près de nous et qui annonce les étoiles, est la véritable héroïne du livre. L'auteur enfin réussit à prendre une noctuelle dans l'enveloppant d'un vieux rideau fixé au bout d'une canne à pêche. Et, au contraire de tout espoir, la bestiole vécut en cage.

Jusque-là, il n'a décrit que le vol de Noctu, mais de quel style agile et précis ! « Dans le vol, comme dans la figure même de la bestiole, il y a je ne sais quoi qui tient de la gageure, une fantasmagorie de sinuosités qui s'exerce dans toutes les dimensions connues de l'esprit humain, une allégresse capricieuse et inquiétante de sabbat, une jonglerie éperdue avec soi-même et le reste du monde... » En fait, Noctu est un petit avion dont le moteur tourne très vite, ou encore une voiturette de sport, comme dit joliment M. Derennes, mais qui risque de déraper dans les virages, et qui, au bout de dix minutes, n'en peut plus. Elle a parcouru huit kilomètres, ce qui fait du cinquante à l'heure, tandis que la bécasse fait quatre-vingts et l'hirondelle plus de cent.

A le regarder de près, ce petit être est un des essais les plus lamentables de la nature. Ce mammifère volant a un des appareils de vol les plus frustes et les plus imparfaits, sans résistance et sans vitesse; et, à terre, il est lamentablement infirme. Il est condamné à disparaître dans quelques dizaines de siècles. Il n'a que trois ou quatre de ces vols difficiles pour chasser une proie douteuse, qui disparaît au début de l'hiver. Alors Noctu elle-même s'endort suspendue et pareille à une figue. Mais elle n'a guère pu faire les réserves de graisse propres à nourrir le sommeil hivernal. Elle meurt, et on la trouve le museau entre ses grandes ailes repliées, carcasse légère et friable. Dans une colonie d'une trentaine d'hivernants, M. Derennes estime que les deux tiers des vieux couples meurent ainsi prématurément. Le premier vol après le réveil n'est pas moins périlleux. Ajoutez que la race n'est pas très prolifique, et que la femelle n'a le plus souvent qu'un petit. C'est un peuple qui meurt.

Il y a entre les animaux et nous des abîmes que rien ne peut combler. Nous différons d'âge et de parenté. Grillon est bien plus ancien sur la terre que l'homme. Noctu est à peu près du même âge que nous; et c'est, malgré sa petite taille, une cousine très rapprochée. Mais que de difficultés encore à se faire entendre! Captive, elle ne consentit à manger que lorsqu'un cétoine, qu'on lui présentait, l'eut égratignée par hasard. Elle le mordit de colère, et, l'ayant mordu, le mangea. Dès lors elle prit goût à cette façon d'être nourrie sans peine. En se traînant sur les poignets, elle happait les mouches, les coccinelles, les criquets amputés et les bébés-souris. Elle léchait le lait sur le doigt. Elle apprit à le boire dans la soucoupe.

Elle avait ses raisons de vivre. Le quatorzième jour de sa captivité, M. Derennes, allant la saisir comme à l'ordinaire, eut l'étonnement douloureux d'être reçu par d'effroyables injures, accompagnées d'une agitation diabolique.

Et ce fut alors que j'aperçus sur le foin, le coton et l'étoupe qui garnissaient douillettement la mangeoire, une petite chose étonnante : deux feuilles de papier à cigarette roulées autour d'un noyau de guigne, deux minuscules chiffons de crêpe de chine grisâtre drôlement entortillés à la base d'un semblant de figure un peu plus sombre.

Et cela remuait faiblement, et cela poussait d'infimes petits cris. Voilà pourquoi Noctu n'avait pas voulu mourir.

Le fils de Noctu se priva très facilement. Mais tandis que la mère s'en tenait à une sympathie discrète pour le bon géant qui nourrissait la famille, le petit avait l'amitié encombrante, arrogante et geignarde à la fois. Dès qu'il commença à savoir parler, il réclama des mouches avec insolence. C'était d'ailleurs un triste individu, qui mordillait les tétines de sa mère. M. Derennes dut les guérir en les enduisant d'huile. Il a fait un charmant tableau de la mère allaitant le petit. « Noctu, véritablement assise dans un coin de la mangeoire, dispensait la nourriture issue de sa propre vie, à l'abri de sa grande main entoilée, qu'elle repliait comme un voile sur le touchant et sacré mystère. »

A la fin de la première semaine de septembre, il rendit la liberté à la mère et au fils. Cette page encore a une grâce mélancolique. Par la suite, il observa beaucoup d'autres Noctu. Il vit des ménages que l'humanité pourrait envier, des ménages fidèles et bourgeois, très occupés de leur enfant. « Ces pauvres diables, dit-il, sont des éducateurs consciencieux, tatillons même et assez souvent incohérents; ils adorent leur rejeton, le choient, se disputent âprement son voisinage et ses caresses; puis, sans raison bien apparente, celui des deux conjoints qui s'est montré trop sévère ou trop tendre se fait dire des sottises par l'autre, et une véritable scène de ménage s'ensuit. »

Voilà de petits êtres bien proches de nous. M. Derennes ne le nie pas. Il a constaté que Noctu avait l'angle facial très ouvert, une dentition humaine, un vocabulaire d'une douzaine de mots, et dans sa physiologie un certain nombre de misères humaines. Ce qui me trouble un peu, c'est que les ménages qu'il a vus gâtaient leurs enfants, précisément comme de petits bourgeois de France. Si M. Derennes était né dans un pays où les enfants sont élevés loin des parents, et accoutumés au *self control*, je me demande s'il eût écrit son livre.

HENRY BIDOU

LA NOUVELLE PHASE

DU

PROBLÈME DES RÉPARATIONS

Le problème des réparations est entré depuis l'échec de la Conférence de Londres dans une nouvelle phase. Nous ne sommes pas plus près d'une solution. Mais nous sommes à la veille d'être fixés sur le choix d'une méthode.

Lorsqu'il était question d'organiser la Conférence de Londres, on pouvait croire que l'heure du règlement général était proche. L'opinion publique en tous pays semblait prête. Il était devenu évident que l'Europe ne pouvait continuer d'être troublée périodiquement par la crise des réparations et que la France en particulier avait à peu près atteint les limites de la patience. Les grandes lignes d'un règlement général étaient déjà esquissées dans les études que publiait la presse de Londres et de Paris : la question des dettes interalliées semblait alors la condition première de toute une série d'opérations au bout desquelles l'Allemagne pourrait faire un emprunt, améliorer sa situation financière et budgétaire, et commencer d'effectuer des paiements. L'Angleterre, par la note Balfour, a coupé court à tous ces projets. En déclarant qu'elle n'examinerait la question des dettes interalliées que le jour où les États-Unis l'examineraient à leur tour, elle la rejetait dans un avenir indéterminé : car il était de notoriété publique que les États-Unis n'étaient pas disposés pour le moment à s'occuper de ce règlement.

Était-il possible dès lors à M. Poincaré d'étudier l'ensemble du problème des réparations? Il n'a pas cru pouvoir après la

note Balfour présenter dans toute son ampleur le programme français. Toute la Conférence de Londres a eu pour objet la question du moratoire réclamé par l'Allemagne. On se rappelle en effet que l'Allemagne a déclaré au début de juillet qu'en raison de l'état de ses fiancnes, elle était hors d'état d'effectuer les paiements qu'elle devait en 1922 à dater du 15 août, et que d'une manière générale elle annonçait qu'elle était incapable de procéder à des paiements en espèces non seulement en l'année 1922, mais en 1923 et en 1924. Quelle devait être l'attitude des Alliés devant cette réclamation? M. Lloyd George soutenait qu'il fallait accorder le moratoire sans condition. M. Poincaré assurait et il en donnait de sérieuses raisons, qu'il était impossible de consentir au moratoire sans obtenir des garanties et il réclamait comme gages les mines de la Ruhr et les forêts d'État. Toute la discussion de la Conférence a porté sur ce sujet limité. Mais il est visible qu'au delà de la question des gages il y avait une question politique. M. Lloyd George faisait confiance à la bonne volonté de l'Allemagne, M. Poincaré jugeait qu'après deux années écoulées où elle ne cesse de se dérober, il était temps de manifester, par un acte, que les Alliés avaient le ferme propos de faire payer l'Allemagne.

Quand on analyse les débats de Londres, on se demande si M. Lloyd George n'a pas eu immédiatement l'intention de ne pas aboutir. Par la note Balfour, il avait écarté toute possibilité de règlement général. Par son intransigeance sur l'affaire des gages, il a écarté de même toute possibilité d'accord. Il s'est exactement comporté comme s'il avait souhaité d'amener M. Poincaré à reprendre sa liberté d'action et à faire l'essai des initiatives isolées. On ne peut oublier que M. Lloyd George avait un plan de reconstitution de l'Europe, ou croyait en avoir un. La Conférence de Gênes a finalement été pour lui un échec, et la conférence de la Haye a fait ressortir avec plus de clarté encore qu'il n'y avait rien à faire avec la Russie des Soviets. Restait donc la question allemande sur laquelle M. Lloyd George a ses idées particulières. Mécontent de ne pas les faire prévaloir, il se conduit comme s'il désirait soudain que M. Poincaré fît l'épreuve de ses propres conceptions et démontrât qu'il

est capable par son système d'obtenir de l'Allemagne plus que les Alliés n'ont obtenu depuis la fin de l'année 1921. Ainsi considérée, la Conférence de Londres n'a pas seulement marqué l'ajournement du règlement général des réparations, elle a eu une autre signification : elle a paru indiquer que la collaboration des Alliés, pour le moment inopérante, était provisoirement suspendue.

C'est à la Commission des Réparations qu'est revenue la charge de prononcer sur la question du moratoire. Elle était directement saisie par l'Allemagne, conformément au traité. Mais elle avait attendu pour répondre la réunion des chefs de gouvernement. Il est généralement arrivé en effet que lorsque les gouvernements s'étaient mis d'accord au préalable, la Commission des Réparations a eu plus de facilités pour prendre ses décisions. Cette fois la situation s'est trouvée toute différente. Ce n'est pas l'accord des gouvernements qui rendait plus aisé l'accord des délégués de la Commission des Réparations. C'est au contraire le désaccord des gouvernements qui faisait apparaître la décision de la Commission des Réparations comme la seule manière régulière de sortir de cette impasse. Encore ne fallait-il pas que la Commission des Réparations nous fît assister à une répétition des débats de Londres, et qu'elle manifestât l'impossibilité de prendre une résolution commune aux délégués des nations alliées. Jamais en réalité la Commission ne s'était trouvée dans des circonstances plus délicates; jamais elle n'avait eu à émettre un vote plus important par ses conséquences. Pour la première fois, on était obligé de considérer l'éventualité où la France agirait seule et où par conséquent les relations franco-britanniques subiraient quelque trouble.

Dans ces conjonctures, la Commission des Réparations a commencé par gagner du temps. Elle en a été généralement louée, tant l'appréhension d'une décision rapide et irréparable semblait grande en tous pays. On savait déjà, par ce qui s'était passé à Gênes, combien les Alliés, Belges, Italiens, États de la Petite Entente regrettent tout désaccord entre Paris et Londres. On avait pu voir à Londres même, les représentants des gouvernements de Bruxelles et de Rome chercher avec beaucoup d'activité les solutions transactionnelles

capables de mettre fin au différend franco-britannique. Ainsi, au lendemain de la conférence où M. Lloyd George avait montré tant d'intransigeance, la première préoccupation un peu partout, même en Angleterre, même en Allemagne, était d'éviter toute hâte, tout dénouement trop rapide. Dans son éditorial, le *Times* caractérisait la situation par le scrupule de chacun à agir précipitamment. Un vote immédiat de la Commission des Réparations aurait risqué, disait-il, de reproduire l'impasse de Londres. Elle est sage de prendre son temps et de ne vouloir pas fermer toutes les issues. C'est quelque chose que de pouvoir respirer : la Commission des Réparations a bien fait de ne pas barricader la porte.

On a appris alors que la Commission des Réparations, avant de rendre son verdict qui devait se faire attendre plusieurs jours, avait décidé d'entamer à Berlin des conversations, qui ont été de véritables négociations. L'intérêt que le gouvernement anglais attachait à l'issue de ces négociations est suffisamment souligné par le fait que sir John Bradbury est l'un des deux délégués que la Commission a chargés de la représenter, l'autre est M. Mauclère, qui a déjà séjourné à Berlin pour le comité des garanties et rédigé un remarquable rapport. L'objet qu'on a assigné à cette négociation est la recherche d'un arrangement qui permettrait à la Commission d'éviter de faire l'expérience, dangereuse pour son prestige, d'une division des voix sur la question de l'octroi ou du refus du moratorium. On échapperait à cette éventualité si on obtenait de l'Allemagne l'octroi de gages de nature à satisfaire le gouvernement français. Une autre combinaison permettrait de retarder au moins la discussion sur le moratoire en fournissant à l'Allemagne, par une combinaison d'ordre financier, les moyens de se libérer aux prochaines échéances. Ainsi la voie des compromis, écartée à Londres par l'intransigeance des chefs de gouvernement et plus spécialement de M. Lloyd George, serait à nouveau rendue praticable par les bons offices de la prudente commission. L'Angleterre, assurait-on même dans différents milieux, en paraissant préparer la rupture, par son attitude cassante à la conférence, avait réussi à nous faire sentir les difficultés d'une action isolée combinée avec la volonté de rester fidèle aux dispositions du traité. Il

s'agissait maintenant de doser suffisamment les concessions pour nous amener à renoncer aux bénéfices éventuels de cette émancipation. Aux pourparlers franco-allemands dont il avait été question, on se hâtait de substituer un conversation entre le gouvernement allemand et le délégué britannique à la Commission des Réparations, à laquelle participait d'ailleurs le délégué français. Bref, le bruit a couru, on ne sait d'après quelles données, que la Commission des Réparations était là pour trouver un compromis, pour gagner deux ou trois mois sans incident, et pour attendre l'occasion favorable d'une conférence qui se tiendrait au mois de novembre et qui aurait de nouveau pour objet la liquidation des réparations.

Mais rien ne prouve que cette conception ait été celle de la Commission des Réparations. En réalité la Commission ne pouvait avoir d'illusion de la volonté des gouvernements. M. Lloyd George avait suffisamment découvert ses idées à la Conférence. M. Poincaré, qui s'était expliqué à Londres, prononçait bientôt à Bar-le-Duc ce discours où il traçait les grandes lignes de la politique française, et qui empruntait aux circonstances une haute portée générale. M. Poincaré a parlé de nos griefs, de nos revendications et de nos intentions sur un ton de netteté calme, avec l'évident souci de pousser aussi loin que possible la modération de l'expression. Obligé de se faire l'interprète du sentiment pénible éveillé en France par la politique anglaise à notre égard, il a réussi à conserver le ton de la cordialité en parlant de nos relations avec l'Angleterre. La sévérité justifiée avec laquelle il a apprécié la responsabilité de l'Allemagne dans la crise de sa monnaie ne l'a pas empêché de renouveler le désaveu formel de toute visée impérialiste et l'appel à la bonne volonté allemande pour régler au mieux les moyens d'assurer l'exécution « prompte et régulière » du traité. On a tout de suite exprimé dans la presse l'idée que le discours du président du Conseil marquera une date. En fait, il envisage successivement le passé et l'avenir. L'immense majorité des Français ratifie, en ce qui concerne les déceptions que nous a valu le passé, la sévérité des jugements de M. Poincaré. Quant au programme qu'il a esquissé pour l'avenir, on a remarqué que la fermeté sur certains points ne signifie, dans la pensée du chef du gouvernement, ni attitude provocante,

ni intransigeance de principe. En revendiquant, comme l'attendait l'opinion, une plus grande liberté et une plus grande efficacité de notre action, M. Poincaré a paru soucieux de rassurer ceux qui s'empresseraient de publier que cette politique était synonyme de politique d'isolement et de politique d'aventure. L'accueil nettement favorable fait aux paroles prononcées à Bar-le-Duc dans les journaux, et les vœux des Conseils généraux ont attesté qu'elles traduisent l'état d'esprit de la nation.

Le problème s'est trouvé ainsi clairement posé au moment même où la Commission des Réparations négociait à Berlin. La France a le sentiment d'avoir été dupée : elle veut désormais des garanties, des gages; elle veut, par un acte, rappeler son droit et aussi préparer l'avenir, et montrer qu'il faut compter avec elle. Ce n'est pas dire que le gouvernement français doit s'obstiner à obtenir les mines et les forêts plutôt que tel autre gage productif. Si l'Allemagne préfère en donner d'autres également sérieux, il n'y a pas de raison de ne pas les examiner impartialement. L'essentiel est que l'Allemagne comprenne qu'ayant tué la confiance par sa mauvaise volonté, elle ne peut plus aujourd'hui obtenir de délais sans donner des garanties. La Commission des Réparations n'a pas conclu encore au moment où nous écrivons. Nous comprenons aisément qu'elle réfléchisse, car rarement commission eut une pareille responsabilité. Selon la décision qu'elle prendra, elle refera l'union des Alliés pour l'application du traité, ou bien elle ouvrira l'ère où la France seule, et par ses propres moyens, devra faire valoir ce qu'exige une exacte comptabilité de la victoire et contraindre le débiteur qui se dérobe.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

MES SOUVENIRS DE RUSSIE[1]

(1916-1919)

XXXIV

Les mois de septembre et octobre 1918 ne furent qu'une longue et sanglante série d'assassinats. Le grand-duc me racontait que chaque soir on emmenait de la prison une dizaine, quelquefois plus, de personnes, pour les fusiller et s'emparer ainsi des quelques hardes qui leur restaient. Il fallait une patience, un courage surhumains pour supporter cette existence de tourments, cette attente, cette crainte d'entendre son nom prononcé pour l'exécution fatale. On était devenu méfiant vis-à-vis de ses intimes. Des amis de vingt ans partaient clandestinement sans prévenir, sans vous dire adieu. Le moindre bruit faisait tressaillir. Le soir, une auto s'arrêtant à la porte vous glaçait le cœur, car c'était le signal d'une perquisition, le signal de vols ou de meurtres nocturnes. On voyait le jour des fourgons circuler dans la rue remplis jusqu'en haut d'objets jetés pêle-mêle, des meubles, des lampes, des livres à belles reliures, tout ce dont les bolcheviks, dont l'insolence ne connaissait plus de bornes, s'emparaient à l'aide de leurs revolvers braqués sur leurs victimes.

Par précaution et sur le conseil d'amis sûrs, quelque temps avant la nationalisation de notre palais, j'avais déposé à

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er juin, 15 juin, 1er juillet, 15 août et 1er septembre 1922.

l'ambassade d'Autriche, qui était sous la protection du Danemark, tout ce que j'avais encore de bijoux, d'argenterie ancienne, et mon plus précieux trésor, les six cents lettres que le grand-duc m'avait écrites depuis vingt-cinq ans. Tous nos documents, tous nos passeports et extraits de naissance, tout ce qui pour nous avait une valeur quelconque avait été déposé dans cet endroit qui paraissait si sûr. Le jour de la révolution en Allemagne et en Autriche, les prisonniers austro-allemands qui résidaient à Pétrograd devinrent bolchévistes dans les vingt-quatre heures. Ils hissèrent le drapeau rouge, tandis que M. de Scavenius faisait descendre le drapeau danois. Il eut cependant le temps de transporter chez lui, à la légation de Danemark, à la Millionnaya, 11, quelques caisses de mes bijoux, mais plus tard, il partit pour Copenhague et tout fut pillé par les soviets. Un des voleurs les plus notoires nommé K. Radek[1] s'empara de toutes nos richesses, sous le prétexte de payer avec cela les gages des prisonniers austro-boches. Ce K. Radek est actuellement un des représentants des soviets à Berlin.

A la fin d'octobre, par une pluie glacée et une neige mouillée, je me rends à Tzarskoïe voir les fillettes, de plus en plus délaissées par moi, toute mon attention s'étant concentrée sur le grand-duc. Arrivée au cottage, j'apprends que madame Lounatcharsky accompagnée de Boris Snéssarenko et d'un autre dont le nom m'échappe (elle aime beaucoup les très jeunes gens) avait visité la maison du grand-duc Boris. Cette visite n'annonçait rien de bon. En effet, le lendemain je reçois un coup de téléphone de Snéssarenko m'annonçant que madame Lounatcharsky quitte le palais Alexandre pour s'installer au cottage « ayant appartenu à l'ex-grand-duc Boris » et qu'on me donnait cinq jours pour quitter la maison avec mes quelques malles. Que faire? Où aller? Où installer les enfants? Je cherchais vainement dans tout Tzarskoïe un appartement bien chauffé et clair. Parmi ceux qui pouvaient convenir, deux des propriétaires, effrayés par les massacres, craignirent de nous prendre sous leurs

1. *Kradek* donne la consonance du mot « voleur », du verbe *krast* : voler, ainsi que le nom de Vorovsky qui rappelle le mot *vorovat*, ce qui veut dire voler également.

toits. Après avoir réfléchi à toutes les combinaisons possibles, je me décidai à emmener Irène et Nathalie en ville et à les installer dans le salon de Marianne en y plaçant deux lits. Ainsi nous réunissions nos misères et je pouvais avoir près de moi mes filles et m'occuper encore plus du grand-duc. Cette décision s'imposait d'autant plus que miss White et Jacqueline allaient toutes les deux être rapatriées dans leurs pays par les soins de leurs représentants consulaires, car il n'y avait plus ni ambassadeurs ni consuls. Ce départ désolait Irène et Nathalie, profondément attachées à leur institutrice et à leur nounou qu'elles avaient depuis leur naissance. Je me séparai aussi avec chagrin du fidèle valet de chambre et de sa femme et ne gardai que la lingère qui ferait désormais le service auprès de mes filles. Nous avions, néanmoins, encore quelques effets qu'il fallait essayer d'emporter en ville. Télépneff, arrivé à ses fins et installé dans notre palais, était redevenu obséquieux et aimable. Il vint me trouver au cottage et me dit : « Vous savez que vous n'avez pas le droit d'emporter une seule malle, une seule valise sans une permission de la Tché-ka de Détskoe-Sélo. (Je ne pouvais me faire à ce désagréable changement de nom.) Je vous conseille de vous adresser au camarade Séverny. » Je demandai donc, combien lasse, un rendez-vous à ce Séverny, dont le nom devait certainement être un pseudonyme. (Séverny veut dire : du Nord.)

Ce dernier me fit répondre qu'il me recevrait le lendemain à dix heures. La Tché-ka avait été transportée du palais de la grande-duchesse Wladimir dans une des maisons de la rue Schirokaïa, près de la gare. A dix heures, j'étais au rendez-vous fixé. J'attendis jusqu'à onze heures trente; le camarade Séverny, ayant soupé tard dans la nuit, n'était pas encore levé. Enfin à midi moins un quart il apparut, s'excusa de m'avoir fait attendre et me fit entrer dans son bureau. Habillé en militaire, avec des bottes hautes et une casquette, il avait, comme presque tous les chefs bolchevistes, le type sémite accusé. Cependant il était moins antipathique que les autres. Je lui exposai la raison de ma visite : je voulais obtenir un permis d'emporter sur un fourgon mes malles du cottage du grand-duc Boris à Pétrograd. Il hésita un peu, puis prit une

feuille de papier et écrivit : « La citoyenne Paley et ses deux filles, Irène Pavlovna et Nathalie Pavlovna, n'ayant pas été convaincues d'agir contre le pouvoir des soviets, ont la permission d'emporter de la ville de Détskoe-Sélo, à Pétrograd, les effets leur appartenant. » Je le remerciai; c'était le premier bolcheviste humain que je rencontrais depuis cette existence de malheur. Il me parla avec douceur de mon mari, me demanda si j'avais l'espoir de le faire libérer bientôt. Sachant que Séverny était un ami du sanguinaire Zinovieff, je le priai instamment de me venir en aide. Il baissa la tête tristement.

Je lui demandai aussi si notre Empereur avait été réellement assassiné en juillet. Nous étions en octobre et personne ne savait rien de précis. « Hélas, oui, dit-il, et c'est bien malheureux pour le gouvernement des soviets. L'histoire ne le lui pardonnera pas, Moscou ne s'en rend pas assez compte; ils espèrent là-bas que le bolchevisme sera partout et que tous les souverains subiront le même sort. — Mais l'Impératrice, le Tzarewitch, les jeunes grandes-duchesses? je vous en prie, dites-moi ce que vous savez d'eux. » Il haussa les épaules. « Je ne puis rien vous dire de précis. J'espère néanmoins qu'ils sont tous dans un couvent en Sibérie. Nicolas II seul est tué. — Et de mon fils, savez-vous quelque chose? Est-ce vrai, puis-je réellement espérer qu'il est sauvé? — Ah! dit-il, combien je comprends votre angoisse maternelle! J'ai aussi une mère qui est loin, qui se tourmente pour moi. Hélas, je ne sais rien sur votre fils, les bruits sont si contradictoires... » Il me regarda avec des yeux pleins de pitié. Je m'attendais si peu à trouver dans cette Tché-ka de Tzarskoïe, un être humain, presque bon, j'en avais tellement perdu l'habitude. En le quittant, je lui dis : « Malgré les pancartes qui sont sur les murs que les shake-hands sont supprimés, je voudrais vous serrer la main. » Il saisit la mienne, la baisa avec effusion. Je rentrai au cottage avec le papier libérateur, et trois jours après mes filles arrivaient par le train chez « sœur Marianne », tandis qu'un fourgon de malles et de caisses amené par un gardien de la maison du grand-duc Boris arrivait en ville, par la route qui relie Tzarskoïe-Sélo à Pétrograd.

XXXV

Cependant des amis dévoués, des militaires, continuaient à chercher le moyen de faire sortir le grand-duc de prison. J'appris qu'un célèbre révolutionnaire allemand (la bête noire de l'empereur Guillaume) était arrivé à Pétrograd et était tout-puissant auprès des bolcheviks. Il se nommait Karl Mohr; il habitait à l'hôtel Astoria, réquisitionné pour les besoins du soviet (les soviets avaient besoin de tout) et j'essayai de l'y trouver. Deux fois je le manquai. Enfin, j'appris qu'il était à Tzarskoïe dans une famille d'amis et je partis à sa recherche. J'eus la chance de rencontrer à la porte de la maison les amis chez lesquels il était; je me nommai et leur dis en peu de mots le but de ma visite. Ils me laissèrent aimablement entrer et quelques instants plus tard parut le célèbre révolutionnaire... Je n'en croyais pas mes yeux. Un monsieur déjà âgé, cheveux blancs et barbe blanche, taillée soigneusement en pointe, une peau lisse, des yeux rieurs, des vêtements impeccables; une grosse chaîne en or barrait son gilet et une grosse bague formant cachet à armoirie brillait à son doigt. C'était un baron qui était devenu socialiste et avait adopté le pseudonyme de Karl Mohr. Il m'écouta avec attention et sympathie et me promit son aide. Il me conseilla de voir le docteur Antonovsky qui était à la tête des hôpitaux pénitentiers, mais évidemment la décision devait venir de la Tché-ka de Pétrograd dont le nom seul me faisait frémir.

Le docteur Obnissky de son côté usa de toute son influence professionnelle. Après plusieurs semaines de démarches, il fut décidé que, le 23 novembre-6 décembre, le grand-duc serait transféré à l'hôpital pénitencier de l'île Golodaï. Pour y arriver, il fallait traverser la Néva, tout le Vassili-Ostrof, en passant devant le cimetière de Smolensk où tant d'êtres chers dorment de leur dernier sommeil. J'obtins du commissaire Treulieb, que le 22 novembre /5 décembre, anniversaire de Nathalie, les deux fillettes iraient embrasser leur père. C'est ce jour-là que mes pauvres petites orphelines virent le grand-duc pour la dernière fois.

Armand de Saint-Sauveur qui ne sortait plus dans son auto qu'avec un drapeau danois, ayant eu sa voiture réquisitionnée à plusieurs reprises, me l'offrit pour transporter le grand-duc et son maigre bagage de la prison Schpalernaïa à l'hôpital de l'Ile Golodaï; j'acceptai avec reconnaissance et annonçai à Treulieb que j'aurais une auto pour ce voyage à travers la ville. A onze heures, après maintes formalités, nous sortîmes de la prison. Le commissaire nous reconduisit jusqu'en bas, fit hisser sur l'auto les deux valises du grand-duc et son lit de camp que j'avais obtenu de lui faire dresser au lieu de la vilaine couchette de la prison. Treulieb fit monter à côté du chauffeur un garde rouge avec un fusil.

Tout le long du trajet, — seuls enfin, — nous parlâmes à cœur ouvert, toujours dans l'espoir que le plus dur était fini, que nous allions vers une libération et que bientôt nous sortirions de l'enfer pour nous retrouver en France, avec Wladimir. Arrivés à l'hôpital pénitencier, je vois que personne ne nous attend. Je vais chercher le directeur, un tout jeune officier, qui, paraît-il, ne nous attendait que le lendemain. Pendant qu'on allait et venait, qu'on portait les bagages, le garde rouge qui nous accompagnait me dit : « Je voudrais dire un mot à Votre Altesse... » Cette manière de m'interpeller me fit dresser l'oreille. « Je voulais vous demander pourquoi nous sommes venus ici, quand nous avions une occasion admirable de fuir. — Fuir où? demandais-je. — N'importe, en Finlande, je serais parti avec vous. — Vous auriez dû m'en parler plus tôt, dis-je, à présent c'est trop tard. Le commissaire vous ayant placé avec votre fusil à côté du chauffeur, c'était risqué de vous faire en cours de route des propositions de ce genre. » Je cessai cette conversation oiseuse, convaincue que cet hôpital n'était qu'une étape vers des jours meilleurs.

On donna au grand-duc une petite chambre claire, peinte au ripolin blanc, avec un poêle en faïence et un parquet. C'était parfait après la cellule sombre, humide et froide de l'autre prison. Avec l'aide d'une bonne infirmière de l'hôpital, nous installâmes son lit, je lui mis des draps propres, je lui arrangeai une petite table à écrire où je plaçai ma photographie et celle des enfants. Je restai ainsi avec lui jusqu'à

trois heures et rentrai chez Marianne, reconnaissante à Dieu de ce changement, reconnaissante à Saint-Sauveur pour son automobile et presque heureuse, car je recommençais à espérer et à vivre.

Je revins le lendemain apportant le déjeuner de mon mari. Comme je dus faire le trajet moitié à pied, moitié debout en tramway, je constatai combien la distance était grande. Du point final du tramway jusqu'à l'hôpital, je portai des paniers si lourds que les courroies me coupèrent les mains jusqu'au sang.

Mon mari (ce n'était pas jour de rendez-vous) me renvoya la vaisselle de la veille et m'écrivit un mot en me demandant certains objets qui lui manquaient. Il ajouta qu'on ne lui permettait pas de recevoir le docteur Obnissky, ni de se promener ainsi qu'il le faisait tous les jours dans la cour de la prison. J'en demandai la raison au jeune officier directeur. Il me répondit qu'il fallait pour cela une permission spéciale et il ajouta qu'il me conseillait d'obtenir pour moi-même un nouveau permis, car celui que m'avait délivré Ouritzky pour l'autre prison n'était plus valable pour celle-ci, mais que jusqu'à ce que je l'obtienne il me laisserait entrer; «je ne suis pas communiste, vous savez », ajouta-t-il à voix basse.

Rentrée extrêmement lasse et glacée, — le froid était très vif en cette fin de novembre, — j'espérais me reposer un peu. J'entends sonner à la porte et la lingère qui était installée avec les fillettes chez Marianne accourt effrayée : « Madame la Princesse, deux gardes rouges insistent pour vous parler. » Je me levai, envoyant au diable qui les avait envoyés sur cette terre, les soviets et leurs gardes rouges; mais dès que je vis ceux qui étaient venus, je compris que c'étaient des amis, qui n'étaient gardes rouges que d'aspect. Cependant je pouvais me tromper et me composant un visage impassible et sévère, je leur demandai la raison de leur visite. L'un de ces tout jeunes gens s'avança et me dit : « Princesse, vous n'avez certainement aucune raison de nous croire si nous vous disons que nous sommes des gens honnêtes, prêts tous les deux à donner notre vie pour le grand-duc. Tout ce que nous pouvons dire en notre faveur, c'est que mon camarade est de l'École de Droit et que moi je suis du Corps

des Pages. Mon nom est A... et mon camarade s'appelle Nitté. Vous pouvez vérifier nos paroles, en téléphonant à la mère de mon camarade qui habite... (il donna l'adresse). Nous vous supplions de vous confier à nous. Ce soir mon camarade sera de service à l'hôpital avec un peloton du régiment de de l'Okhrana-Goroda Petrograda (ci-devant Séménovsky). N'étant pas sûr de tous ses gens, il se bornera à entrer dans la chambre de Monseigneur le grand-duc, il le préviendra du plan arrêté. Ils prendront les dispositions nécessaires pour le jour où moi avec mes hommes, dont je réponds, je serai de garde à l'hôpital. C'est moi qui ferai évader le grand-duc. Tout sera prévu d'avance. Une automobile l'attendra à quelques pas de l'hôpital. La frontière finlandaise sera ouverte de minuit à 3 heures cette nuit-là. Un passeport au nom d'un Arménien qui a la taille longue et svelte de Monseigneur sera préparé. Le grand-duc n'aura qu'à quitter sa cellule guidé par moi qui serai le chef de la relève de la nuit. Pas de bagages, par exemple. Quel malheur que vous n'ayez pu prévenir le grand-duc de ce plan! S'il n'y est préparé, s'il refuse, tout est perdu pour nous dont il est tout l'espoir... Comprenez bien, princesse, jamais les bolchevistes ne laisseront partir un grand-duc de cette importance, si aimé par les troupes, si vénéré par tous ceux qui l'ont approché. » Nous causâmes longtemps. Je tremblai pour la vie de mon mari qui pouvait être en danger. Je craignais tout : un espionnage, un rien imprévu, puis son refus, sa crainte de se fier ainsi à des inconnus. Évidemment, sachant qu'à la tête de cette organisation patriotique se trouvait notre fidèle Pierre Dournovo, secondé par le capitaine Névédomsky, le lieutenant Wielandt, le capitaine Herschelman, etc., j'étais sûre que mon mari pouvait leur tendre la main en toute confiance.

Le lendemain, jour de mon rendez-vous, le grand-duc me dit : « Tu ne peux t'imaginer la frayeur que j'ai eu hier à minuit. Je finissais ma lecture et me préparais à me coucher quand quelqu'un frappa à la porte. Un instant après je vois un garde rouge avec son étoile à cinq branches sur la poitrine entrer et s'arrêter à la porte; je crus qu'il venait m'emmener à la Tché-ka et que ma dernière heure était venue.

Cependant, voyant qu'il n'avançait pas et qu'il détachait de sa poitrine l'ignoble insigne bolcheviste, je repris confiance et lui demandai ce qu'il voulait : « Monseigneur, me dit-il dans un français très pur, la princesse est prévenue. Je vous supplie au nom de tout ce qui vous est cher, n'opposez ni résistance ni refus. Mon camarade A... qui a été hier avec moi chez la princesse lui a exposé tout le plan. » Et le jeune Nitté dit au grand-duc tout ce que son camarade et lui m'avaient confié la veille. Le grand-duc réfléchit un instant : « Un désir fou de liberté me prit, me dit-il, une soif de te revoir, toi et les enfants, en dehors des conditions atroces dans lesquelles je vis depuis bientôt quatre mois. Puis, subitement, je songeai à mes trois chers cousins restés à la Schpalernaia. Moi évadé, toute la vengeance bolcheviste s'appesantirait sur eux. On les fusillera et, toute ma vie, j'aurai sur la conscience ce remords... Non, non, j'attendrai, j'attendrai encore qu'on nous libère tous les quatre. » Et le grand-duc après avoir chaudement remercié le jeune Nitté, le pria, lui et son camarade, de ne rien entreprendre pour sa fuite.

Avec toutes les peines du monde j'obtins le chef de la Tché-ka, madame Yakovlieva, au téléphone. Elle refusa de me recevoir, mais m'envoya une permission de voir mon mari deux fois par semaine. J'en usai largement. J'arrivai chaque fois à une heure et restai avec le grand-duc, grâce à la gentillesse de l'officier-directeur, jusqu'à six heures du soir. Quant au docteur Obnissky, il fut impossible de lui obtenir un permis. Les promenades étant interdites, ce qui manquait beaucoup au grand-duc, je lui ouvrais la fenêtre et, en manteau et en chapeau, il marchait ou piétinait plutôt sur place dans sa chambre. J'apportais mon ouvrage ou bien je lui raccommodais son linge, et à nous deux la vie était encore supportable. Nous arrivâmes ainsi aux premiers jours de décembre.

XXXVI

Trois fois par semaine, dont deux de rendez-vous avec mon mari, je me rendais à l'hôpital de l'Ile Golodaï. Très malade déjà, je faisais des efforts surhumains pour porter

à mon cher prisonnier les deux lourdes corbeilles avec sa nourriture et son linge. Chaque fois je sentais les forces me manquer un peu plus. Le froid était intense cette année-là et j'étais obligée de me couvrir chaudement, ce qui rendait ma tâche encore plus pénible. Mais le plus affreux, c'était les jours où les tramways ne marchaient pas, faute de courant ou pour raison de grève. Alors de la Millionnaï à l'Ile Golodaï, je portais mon fardeau à pied, ce qui me prenait à peu près deux heures. Un jour, arrivée à Vassili-Ostrov, n'en pouvant plus, les mains gelées, je m'arrêtai et m'adossai à une maison pour souffler un peu. Subitement, je vois, — chose rare, — un fiacre! Je l'arrête et lui demande ce qu'il prendrait pour me mener : 200 roubles, me dit-il (cela faisait à cette époque 175 francs). J'avais déjà fait à peu près la moitié du chemin, néanmoins je le pris, me sentant incapable de faire un pas de plus ce jour-là.

Une autre fois que je portais mes paniers, une bonne femme de la campagne, conduisant un de ces traîneaux bas qui transportent du bois et allant dans ma direction, m'interpella : « Hé, Barinia, assieds-toi sur mon traîneau, tu parais si lasse, ma pauvre âme. » J'acceptai avec joie et me voilà installée sur des bûches, tournant le dos au cheval, les pieds frôlant le sol!

. . . .

Dans la matinée du 4/17 décembre, Pierre Dournovo, arriva chez nous. Énergique, décisif, l'esprit prompt, le cœur excellent, il me prit à part et me dit : « Princesse, je viens vous faire une offre : il va falloir vous décider aussitôt. Un des nôtres, un de ces jeunes officiers admirables de patriotisme, qui risquent leur vie chaque jour pour venir en aide aux autres, est arrivé de Finlande ce matin et repart cet après-midi à quatre heures. C'est le capitaine d'artillerie Serge Serguiévitch de Herschelman; il est habillé en garde rouge et toutes les précautions pour aujourd'hui sont prises, voulez-vous lui confier vos filles? Il se fait fort de leur faire passer la frontière finlandaise; le froid a diminué beaucoup, nous avons la pleine lune, les conditions sont donc excellentes. — Mais où irontelles? demandai-je; je ne connais personne en Finlande, je

ne puis les laisser ainsi aller dans l'inconnu? — Tout est prévu et préparé par moi, dit Pierre; elles iront à Terijoky d'abord, d'où notre organisation les amènera au sanatorium de Rauha qui est près de la cataracte d'Imatra. Là se trouve une femme charmante, Nadejda Alexandrovna Kharina, qui y est depuis plusieurs mois avec sa sœur. Le propriétaire du sanatorium est le docteur Gabrilovitch, médecin excellent, homme bon et aimable, ainsi que sa femme et sa fille. Une fois là, vous pouvez être tranquille pour vos fillettes. Votre lingère, mademoiselle Pétroff, les accompagnera et au risque d'effaroucher sa pudeur, j'ai fait préparer pour les jeunes princesses deux passeports au nom des demoiselles Pétroff, filles de la lingère. Songez, ajouta-t-il, que vous devez avoir à présent les mains libres afin de ne vous occuper que du grand-duc et de sa libération; toutes les forces de votre esprit, toute votre énergie doivent être actuellement dirigées dans ce sens. Une occasion pareille ne se représentera peut-être pas de sitôt; moi-même, je suis traqué par les bolchevistes et obligé de coucher chaque nuit dans un autre endroit. J'ai dû changer de nom et de passeport deux fois déjà. Regardez de quoi j'ai l'air dans la rue... » Et tirant de sa poche de grosses lunettes noires et une petite barbe qu'il accrocha en un clin d'œil il devint méconnaissable aussitôt. « Évidemment ce jeu est trop dangereux et un de ces jours je serai obligé de passer la frontière avec mon fidèle acolyte, le lieutenant de grenadiers à cheval Michel Wielandt[1] ; je vous en supplie, décidez-vous. »

J'appelai les petites et Marianne et, après quelques hésitations et quelques larmes bien naturelles, il fut décidé qu'à trois heures, Marianne mènerait ses petites sœurs et la lingère à la cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan d'abord, afin de demander à Dieu de bénir ce voyage, puis dans l'appartement de la rue X., où le capitaine devait venir les prendre. Les petites prirent chacune une valise qu'elles portèrent avec peine et je me séparai d'elles avec un gros chagrin, et une crainte terrible de cette aventure dangereuse. Je ne faisais que les suivre en pensée et ne respirai librement que quand,

1. Le lieutenant Michel Wielandt fut tué en août 1919, près de Yambourg, dans l'armée du général Youdénitch.

quatre jours après, le capitaine de Herschelman me rapporta un billet d'Irène, annonçant qu'elles étaient arrivées à bon port, que madame Kharina était un ange de bonté et faisant aussi la description détaillée de leur voyage.

Après des adieux touchants à sœur Marianne et après avoir reçu les trois faux passeports, elles s'entassèrent dans un tramway accompagnées de la lingère et de leur nouveau guide. Ce tramway les amena à la gare de Ochta d'où ils partirent vers les six heures et arrivèrent à dix heures du soir à une petite station nommée Waskélévo. Là, il fallut monter dans un wagon à bestiaux, où elles trouvèrent quelques paysannes finlandaises qui allaient chercher du lait afin de le revendre à Pétrograd le lendemain à des prix élevés. Ces femmes chantaient des chansons si tristes qu'Irène et Nathalie qui pensaient à leur père en prison, à leur frère, à leur mère manquant de tout, même de nourriture, se mirent à pleurer.

Après une demi-heure de voyage le train s'arrêta, et il fallut sauter d'assez haut dans la neige avec les valises. En suivant un sentier elles arrivèrent à une maisonnette, (une isba) où, après un dialogue à voix basse de leur guide avec un jeune garçon, on leur donna trois petits traîneaux. La nuit était superbe; une lune féerique éclairait de grands sapins qui ployaient sous le poids de la neige. Les traîneaux se suivaient à la file : dans le premier se trouvait une dame anglaise et un Suédois, dans le second Irène avec M. de Herschelman, et enfin Nathalie avec la lingère. Elles arrivèrent à trois heures de la nuit à une autre maisonnette isolée où le capitaine demanda des chevaux frais. L'homme de l'isba refusa, disant que la neige fondait, qu'il ne pouvait les conduire, mais qu'il n'y avait que 2 verstes [1] à faire à pied et s'offrit comme guide. Au lieu de 2 verstes les maheureuses enfants en firent 15! Les forces les abandonnaient peu à peu, la neige fondante se collait à leurs hautes bottes de feutre et à leurs vêtements. Le capitaine et le guide portaient leurs valises, mais malgré cela, chaque quart d'heure elles tombaient d'épuisement et buvaient la neige avec avidité. Elles priaient le capitaine de les laisser mourir là, n'ayant

1. Une verste est à peu près un kilomètre.

plus les forces pour avancer. Cependant l'idée que, si on les attrapait, cela ferait du tort à leur papa en prison les poussait en avant. Elles arrivèrent à un large ruisseau dont la glace craquait à cause du dégel. Comment faire pour le traverser sans tomber dedans? Le Suédois, féru de sports, se coucha et fit un pont de son corps raidi. Les femmes passèrent sur ce pont improvisé et après quelque temps de marche une petite lumière au loin leur fit espérer qu'elles étaient au bout de leur pénible voyage. Quand elles entrèrent dans cette première maison finlandaise, tristes et harassées de fatigue, elles s'endormirent sur un banc de bois. Un sommeil de deux heures leur rendit leurs forces. Elles remontèrent en traîneau et le soir seulement, après trente-deux heures de voyage, elles parvinrent à Terijoki, frontière finlandaise; arrivés là, le capitaine se rendit à la commandatur locale, où un aimable commissaire les laissa continuer leur voyage sur Wiborg et Rauha sans les mettre en quarantaine. A Rauha le confort du sanatorium, l'accueil du bon docteur et de sa famille, l'affectueuse sollicitude de madame Kharina achevèrent de les consoler et leur donnèrent le courage d'attendre avec patience la prochaine arrivée de leurs parents.

J'ai pu raconter cet extraordinaire voyage de mes filles grâce à un journal que l'une d'elles écrivit à cette époque; je n'ai presque rien changé au texte.

XXXVII

Quand, au rendez-vous suivant, j'annonçai au grand-duc que ses filles étaient en Finlande, il sursauta de surprise. Effrayé d'abord, il comprit que c'était la raison même et qu'il fallait ne s'occuper que d'une chose — sa libération à lui. Ma chère nièce Olga Golovine vint me prévenir que si je voulais voir une dame que je ne connaissais que de nom, il y aurait peut-être moyen par elle de racheter la liberté du grand-duc au prix d'un million de roubles, payables en Finlande. Accompagné du lieutenant Michel Wielandt que je présentai comme mon neveu, j'allai chez cette dame afin de traiter cette question délicate. Elle me fit connaître une autre per-

sonne, très liée avec Zinovieff. Ce dernier devait recevoir la part du lion de cette somme énorme.

Entre temps, je faisais tout au monde pour faire transférer le grand-duc dans l'hôpital privé du docteur Orschansky à la rue Pessochnaïa, près du Jardin Botanique. J'en parlai aux trois docteurs de l'hôpital pénitencier et j'allai voir le docteur de l'hôpital privé. Ce dernier me dit : « Je suis tout prêt à recevoir et à soigner le grand-duc, mais promettez-moi que vous ne le ferez pas évader. »

Malgré tout, et surtout malgré la faim, qui me tourmentait de plus en plus (nous ne mangions plus qu'une fois par jour à quatre heures), je tachais de conserver intactes mon énergie et ma lucidité, mais ma santé était de plus en plus éprouvée.

Armand de Saint-Sauveur venait chaque soir chez nous et mettait une note de gaieté dans cette atmosphère lugubre. Cependant la vie chez Marianne commençait à être trop chère pour moi. Je partageais leurs dépenses et mes dernières ressources fondaient à vue d'œil. Je me mis à la recherche d'une ou de deux chambres meublées et les trouvai à la Fontanka près du pont Anitchkoff, chez un marchand de pianos qui me céda deux très belles pièces pour un prix élevé.

Une amie charmante, Hélène Vassiliévna Ponomareff, demeurait dans la même maison, en dessous. Je m'arrangeai pour prendre les repas chez elle et elle me combla de sollicitudes, d'attentions et de bontés. C'est chez elle que, quelques mois avant, j'avais appris à connaître et à aimer Anatole Fédorovitch Koni, le célèbre juriste, sénateur, membre du Conseil de l'Empire, un des hommes les plus éminents, les plus intelligents et les plus éclairés de notre époque. Sa conversation était pétillante d'esprit, d'érudition et de verve. Il aimait la musique et la poésie, et c'est sa grande bienveillance pour le génie naissant de mon fils qui nous rapprocha. Déjà très âgé (il doit avoir soixante-seize ou soixante-dix-huit ans actuellement), perclus, tout courbé par la maladie et par l'âge, quand il entrait dans la pièce une lumière semblait l'éclairer. Hélène Vassiliévna Ponomareff ne s'était jamais mariée. « Ayant connu Anatole Fédorovitch Koni,

disait-elle, on ne peut ni aimer, ni épouser un autre. Il n'a pas voulu m'épouser, se trouvant trop vieux; et bien je ne me suis pas mariée et je ne regrette rien. » Elle aussi aimait mon fils et appréciait hautement son talent.

Deux années après la mort de Wladimir, parmi les lettres retrouvées sur son corps mutilé et empreintes pour toujours de la terrible odeur de la mine, je reçus une lettre de Koni adressée à mon fils à Ekaterinbourg; en voici la traduction textuelle :

Pétrograd, 7 mai 1918.

Cher et bien-aimé Wladimir Pavlovitch,

Je profite de cette possibilité de vous écrire, persuadé que ma lettre vous atteindra. J'apprends par Madame votre mère, dont je considère la connaissance non seulement comme un honneur pour moi, mais comme une acquisition morale précieuse, qu'on vous éloigne encore de nous. Mais « que votre cœur ne se trouble point ». Le sort vous mène par un chemin d'épines *per aspera ad astra.* Souvenez-vous des paroles de Heine : « La perle est une maladie de l'habitante de la coquille; la poésie, c'est la perle de l'âme ». Vous-même, plein de sérénité malgré vos malheurs, vous nous avez déjà donné tant de perles pures de couleur, de forme et de poids. Le sort vous envoie de nouvelles épreuves comme des coups de lourd marteau..., mais votre grand prédécesseur [1] a dit : Supportez ces coups avec courage, en y puisant l'expérience de la vie et les forces pour la supporter. Sachez que bien des cœurs ici battent pour vous avec sympathie. La situation de Pouchkine en Bessarabie, à la Ochta et dans le district de Porchevo n'était pas meilleure que la vôtre et souvenez-vous de ce qu'il y a créé...

Dieu aura pitié de notre malheureuse patrie et vous nous reviendrez plein de force et encore plus aimé de nous tous, si toutefois c'est possible.

Je vous embrasse

Votre dévoué de cœur

A. KONI

P.-S. — J'écris à la hâte chez Hélène Vassiliévna Ponomareff.

Dans ma douleur éternelle, je pense avec reconnaissance à l'auteur de cette lettre, resté en Russie. Mon cher enfant, quelques semaines avant sa mort, aura eu un moment de fierté et de joie. Il devait beaucoup tenir à cette lettre puis-

1. Pouchkine.

qu'il la portait sur son cœur avec une lettre touchante de tendresse de son père, deux lettres de ses petites sœurs et une lettre de moi que je ne puis relire sans pleurer...

Installée à la Fontahka, je continuai à porter à mon mari sa nourriture préparée par l'excellente cuisinière de mademoiselle Ponomareff et surveillée par elle-même. Mon cher prisonnier trouvait tout excellent; malheureusement pour moi, le trajet était encore plus long et je succombais littéralement de faiblesse.

Nous approchions de la Noël, du 25 décembre v. s.; je tâchais de ne plus songer aux beaux Noëls de jadis. J'allai la veille à la cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan, où malgré le bolchevisme impie, ou peut-être à cause de lui, le service était empreint d'une solennité imposante. Puis, j'allai voir ma pauvre mère que je voyais si peu, étant absorbée par mes courses à l'hôpital. Je restai quelque temps avec elle, et elle me dit tout à coup : « J'ai vu en rêve deux croix; quelles sont les croix que portait le grand-duc quand il était en uniforme? — Ma chère maman, il a toutes les croix de la terre; il est Grand'Croix en France, il a le Collier de l'Annonciade, il a la Croix de Saint-Georges et deux caisses de décorations, je ne sais de quoi tu veux parler. — Je te dis que j'ai vu deux croix, mais ce ne sont pas celles que tu nommes. » Cette conversation m'impressionna péniblement, sans que je puisse en dire la raison.

Le lendemain, jour de la Noël et jour de mon rendez-vous, j'arrive à l'hôpital. J'y remarque une agitation extrême, les visages sont angoissés. Le jeune directeur me dit en passant : « On vient de me destituer de mes fonctions; j'étais, paraît-il, trop indulgent et trop faible pour les détenus. On a nommé ici trois commissaires de la prison Dériabinsky; vous allez voir ce que c'est... » Je passai avec mon permis devant la sentinelle et entrai chez mon mari. Il était déjà au courant du changement et avait vu les trois commissaires. Une heure avant mon arrivée une scène étrange avait eu lieu : la porte de sa chambre s'ouvrit subitement et un des commissaires avec un gros cigare à la bouche entra et se mit à fixer le grand-duc. Mon mari, qui avait une mémoire prodigieuse qu'il tenait de son père l'empereur Alexandre II, reconnaît

aussitôt dans l'individu le matelot qui avait été attaché autrefois à la personne de l'Héritier comme aide du matelot Dérévenko. Tout rasé maintenant, habillé à la dernière mode, pommadé, les doigts chargés de bagues volées, il était certain de ne pas être reconnu, tandis qu'une curiosité malsaine le poussait à aller voir le grand-duc captif. « Bonjour, Gilenko [1], dit le grand-duc, tu vas bien? » De s'entendre tutoyer, de se voir reconnu, fait tressaillir le bandit. Il retire le cigare de la bouche, le cache derrière son dos et, en fixant toujours le grand-duc, marche à reculons et sans dire un seul mot disparaît de la chambre.

J'étais avec mon mari à peine depuis un quart d'heure qu'un homme de mauvaise mine, grand, mal rasé, avec des yeux qui louchaient et le visage couturé par la petite vérole, entra sans frapper, suivi de deux soldats. « Qui êtes-vous? que faites-vous ici? me demanda-t-il brutalement. — Je suis la femme de Paul Alexandrovitch et je suis venue le voir ayant un permis de la Commission extraordinaire. » Il prit mon papier, le regarda, et d'un ton brusque me dit. « Ce permis n'a plus de valeur; il est daté du 1er décembre. Or, il y a un nouvel ordre que tous les laisser-passer doivent être renouvelés tous les huit jours. Allez-vous-en d'ici. — Camarade, je vous en supplie, laissez-moi pour aujourd'hui. Je suis fatiguée, je suis malade, c'est Noël aujourd'hui. — Noël! Quelle blague, toutes les fêtes sont abolies, il n'existe que la fête du 7 novembre, jour de notre avènement au pouvoir et la fête du premier mai, celle du prolétariat. » N'en pouvant plus de tant de misère, je me mis à pleurer. « Allons, allons, je vous permets de rester vingt minutes, à condition qu'un garde rouge assiste à la conversation. » Il appelle un soldat joufflu, l'air idiot, qu'il place avec son fusil à côté de nous et sort. Dès que ses pas s'éloignent, l'expression idiote du soldat disparaît et il nous dit avec assez de bon sens : « Ils sont fous, ma parole! pourquoi dois-je écouter ce que vous avez à vous dire? A présent qu'il est loin, je vais vous laisser et vais rester à la porte, au dehors. »

Cinq minutes n'étaient pas écoulées que nous entendons des cris et des vociférations à la porte. Le bourreau était

1. C'était ce nom-là ou quelque chose d'approchant.

venu voir si ses ordres étaient respectés. Voyant la sentinelle postée dans le couloir, il le pousse brutalement dans la chambre : « Ah! vous vous permettez de me désobéir. Ah! les bourgeois veulent des tête-à-tête, et bien vous allez voir : sortez d'ici, camarade, me cria-t-il, et vous verrez si vous revenez chez votre chéri de si tôt... »

Je me jetai dans les bras de mon mari et nous nous embrassâmes longuement, douloureusement, pour la dernière fois.

C'était le 25 décembre 1918, jour de la Noël.

XXXVIII

Malgré le froid féroce ce jour-là, 27° centigrades au-dessous de zéro, je ne pouvais arrêter mes larmes qui gelaient immédiatement sur mes joues et me faisaient horriblement souffrir. Tout m'était égal à présent : le froid, la faim, la maladie, la misère, je supportais tout, pourvu que le but de ma vie, le salut du grand-duc, soit atteint. Depuis de longues années je m'étais habituée à ne vivre que pour lui et par lui. A présent, plus on le tourmentait, plus on lui infligeait d'humiliations et de souffrances, à lui qui n'avait jamais fait que du bien, et plus il me devenait cher et sacré...

Malgré toutes mes démarches il me fut impossible d'obtenir un nouveau permis. La Yacovlova, que je n'avais jamais vue, était destituée et un nommé Skorodoumoff fut nommé à la tête de la Tché-ka. Quelque répugnance que j'avais à aller chez Gorky qui devenait de plus en plus froid avec moi, je retrournai le supplier d'accélérer la libération du grand-duc. Je suppose qu'il devait aussi toucher sa part du million que je consentais à leur abandonner pour l'élargissement de mon mari. Gorky me dit qu'il irait à Moscou vers le 10 ou 12 janvier v. s. afin d'intercéder auprès de Lénine pour les quatre grands-ducs. Les cousins de mon mari lui avaient remis des pétitions et il me conseilla d'en rédiger une et me demanda si je connaissais quelqu'un au soviet de Moscou. Je me souvins de Bonch-Brouévitch que j'avais vu deux ou trois fois, lors de la première arrestation à Smolny en novembre 1917. Il fut décidé que ma lettre serait adressée à ce dernier et je

l'écrivis, je puis le dire, avec toute mon âme tourmentée par tant d'angoisses et tant de douleur.

Tout en continuant à porter les paniers à l'île Golodaï, je retournai à la Gorochovaïa espérant qu'à force de supplications j'obtiendrais un laissez-passer. Un jour de décembre on me fit entrer dans une chambre au rez-de-chaussée donnant sur le jardin Alexandre. Un homme petit, noir, l'air féroce, était assis à la table à écrire. Son nom était Vassilieff. Quand je lui dis qui j'étais et pourquoi je venais, il me regarda, rageur : « Alors, vous vous imaginez, parce que vous êtes la femme d'un Romanoff, qu'on va faire une exception pour vous? Les rendez-vous sont supprimés, les autres femmes s'en privent bien, faites comme les autres. — Mais mon mari est très souffrant, il a besoin de mes soins... — S'il est souffrant, dit-il d'un ton féroce, il faut le fusiller. » Je ne pouvais l'écouter davantage. Je lui tournai le dos et sortis précipitamment, m'étonnant que la terre puisse porter des monstres pareils.

A l'hôpital la sévérité était devenue terrible. Quand je portais les provisions à mon mari j'essayais de l'apercevoir au moins par la fenêtre. Je maudissais ma myopie qui m'empêchait de le bien voir. Plusieurs fois les soldats me chassèrent de mon poste, me menaçant de leurs crosses. Néanmoins, une âme charitable, la femme de chambre de la prison, m'apportait quelquefois des billets du grand-duc. Ces billets écrits au crayon, c'est tout ce qui me reste de lui... Il y mettait toute sa tendresse, son espoir et aussi sa grande lassitude morale. Quelquefois, une infirmière, qui était une jeune fille du meilleur monde (que je ne puis nommer, ne sachant pas si elle s'est évadée de Russie), m'apportait aussi un petit mot tendre de lui.

Le nouvel an, le 1er janvier 1919, était venu remplacer la terrible année écoulée. Nous continuions, malgré tout, à avoir de l'espoir, sans données, sans raisons, par ce besoin instinctif de se cramponner à la moindre chose qui fait vivre. Je passais les soirées soit dans l'atmosphère tiède et douce de mademoiselle Ponomareff, où Koni nous tenait sous le charme de sa conversation, soit chez moi, avec Armand de Saint-Sauveur. Comme il n'y avait que 7° au-dessus de zéro dans ma

chambre, nous avions chacun nos pelisses sur le dos et Saint-Sauveur faisait dans la cheminée un bon feu auprès duquel nous étions assis. Nous parlions de la France, de tous ceux que nous y avions laissés. Nous étions à l'époque où le président Wilson, dans sa folie, avait proposé une entrevue avec les bolcheviks à l'île de Prinkipo. Nous qui savions ce qu'étaient les soviets, nous ne pouvions comprendre qu'une aberration pareille eût pu germer dans l'esprit d'un homme. On a fait bien pis, depuis, à Londres et à Gênes...

Mardi, le 15/28 janvier, vers midi, j'arrivai à l'hôpital avec mes paniers. Le grand-duc me renvoya ceux de la veille et m'écrivit un billet où il se plaignait d'avoir mal à la tête. Depuis quelques jours on lui avait retiré sa chambre et on l'avait placé avec un colonel K... qui avait pour mon mari toutes les attentions. Pendant que je lisais ce billet, je vis arriver une automobile et un soldat en descendre. Je n'y fis pas attention et repris le chemin de la ville. Plus tard, je sus que cette automobile était venue chercher mon bien-aimé grand-duc pour le mener à la Gorochovaïa et ensuite pour le faire mourir.

Le même jour, avant dîner, je reçus un mot de la jeune infirmière. « On vient de l'emmener à la Gorochovaïa avec son bagage. C'est peut-être pour le libérer. Avisez tout de suite. » Le soir après dîner, je courus chez Gorky. Il était à Moscou et on attendait son retour le jeudi matin, 17-30 janvier. Tout cela me parut d'un bon augure.

Le mercredi 16/29, bien que ce ne fût pas le jour des provisions, je me rendis à l'Ile Golodaï dans l'espoir de voir un des féroces commissaires et d'apprendre le sort de mon mari. L'un d'eux me reçut très mal : « Comment vous permettez-vous de venir ainsi en dehors des jours fixés? cria-t-il. Et puis vous pouvez ne plus revenir, votre mari n'est plus ici... » Je fis semblant de ne rien savoir. « Il n'est plus ici? Où est-il donc? — Je n'ai pas de comptes à vous rendre. Et puis, citoyenne Paley, si j'ai un conseil à vous donner, allez-vous-en d'ici, sinon... » Je vis que je n'obtiendrais rien cette fois. Je me disais que le grand-duc avait ses provisions avec lui, mais son mal de tête me tourmentait; je me disais que le lendemain jeudi je porterais la nourriture

à la Gorochovaïa, que Gorky arriverait à midi... Les rêves les plus beaux, les plus roses me berçaient. Je rêvais déjà de l'installer dans les deux grandes belles chambres que j'habitais.

C'est avec ces idées que le mercredi soir 16/29 janvier j'allai dîner avec mademoiselle Ponomareff et Koni. Le souvenir de cette soirée s'est gravé depuis douloureusement dans ma mémoire, comme s'il y avait été buriné par une lame aiguë. Mon vieil ami, Constantin Hartong, joua merveilleusement du piano, mais au lieu de me calmer, la musique m'énervait ce soir-là. Je remontai chez moi vers onze heures et m'enveloppant de ma pelisse, je m'endormis aussitôt. Tout à coup, à trois heures de la nuit, je me réveille en sursaut. J'entends distinctement une voix me dire : « Je suis tué » (en russe « *oubil* »). Haletante, je cherche les allumettes (l'électricité ne marchait plus). Mes mains tremblent tellement que je ne parviens pas à frotter les allumettes contre la boîte. Enfin une faible lueur jaillit. Personne. Tout est calme et tranquille autour de moi. « Mon Dieu, pensai-je, dans quel état sont mes nerfs, pour que j'entende des voix à présent. Il faut se recoucher et dormir. » A cinq heures, puis à sept heures du matin, j'entendis la même voix et le même mot *oubil* et, malgré cela, pas un instant je n'ai cru qu'il s'agissait de mon mari bien-aimé.

XXXIX

Après cette nuit de cauchemar et d'angoisse, le jeudi vers onze heures, j'allai avec mes paniers à la Gorochovaïa. Une longue file de gens étaient là, attendant avec leurs provisions pour les remettre aux prisonniers. Quand ce fut mon tour, le soldat qui recevait les vivres me dit : « Paul Alexandrovitch Romanoff n'est plus ici. Depuis ce matin on a apporté trois paniers pour les Romanoff, personne d'eux n'est ici. » Probablement, me dis-je, les cousins du grand-duc ont dû avoir été amenés ici, puisque ceux qui s'en occupent y ont apporté la nourriture; c'est sûrement la libération qui vient. Mais où sont-ils? Où dois-je aller avec mes paniers? Mon mari ne doit plus avoir beaucoup à manger

depuis avant-hier. Je me décidai à retourner à l'Ile Golodaï puisque c'était le jour de la réception des vivres. Un tramway bondé de monde allait dans cette direction. Je me cramponnai aux barreaux de la plate-forme. Une âme charitable me fit une toute petite place pour les paniers et au bout d'une heure j'arrivais pour la dernière fois de ma vie à cet hôpital de malheur. « Ah! vous voilà revenue, citoyenne Paley, ricana le commissaire de la veille. Et bien vous en avez du temps à perdre! Puisqu'on vous a dit et redit que Paul Romanoff n'est plus ici. Cherchez-le à la Gorochovaïa, ou ailleurs », ajouta-t-il d'un ton qui fit que mon cœur se serra.

Je retourne à la Gorochovaïa, j'insiste pour pénétrer de force à l'intérieur, espérant que l'homme blond qui m'avait protégé en août me viendrait en aide une fois de plus. La consigne est rigoureuse, impitoyable. Je décide de ne pas bouger du vestibule de la Tché-ka. Peut-être une figure connue passera-t-elle pour aller en haut et m'obtiendra-t-elle un permis de monter. J'attends vainement jusqu'à deux heures, de plus en plus tourmentée à l'idée que mon mari a faim. Enfin, à trois heures, je me décide à rentrer et dans la rue, à la porte de la Tché-ka, je rencontre Treulieb, le commissaire de la prison Schpalernaïa. « Ah! camarade Treulieb, quel bonheur! courez en haut, je vous en supplie, obtenez-moi un permis pour monter, il faut que je sache où se trouve mon mari. » Je le vois rougir, devenir cramoisi, puis pâlir. « Je ne puis rien pour vous, vraiment je ne puis rien... » balbutie-t-il, et sans ajouter un mot, il disparaît dans la porte. Que faire? je tentai un dernier moyen. A quelques pas de là, dans la même rue, demeurait notre coiffeur à toutes, Woldemar. Je me précipite chez lui et demande à parler par le téléphone. Après une heure d'attente et je ne sais plus combien de rappels, j'obtiens la Tché-ka. Une voix me répond : « J'écoute. — Je suis la citoyenne Paley; je vous demande où est mon mari Paul Alexandrovitch Romanoff? — Il n'est pas ici. — Où est-il? — Je ne sais pas, attendez un instant. » Puis, après un grand silence : « Votre mari n'est pas ici. Venez demain matin, un permis vous attendra à l'entrée. Vous saurez tout demain matin. » Et la voix coupa la conversation.

N'y tenant plus, je retournai à la maison et passai le reste de la journée à pleurer et à me lamenter sur le sort de mon mari. J'essayai de téléphoner à madame Gorky et ne pus l'obtenir. La bonne mademoiselle Ponomareff et Koni firent tout au monde pour me distraire, mais ce soir-là je ne pus prendre part à la conversation. J'avais l'impression d'un clou enfoncé dans la tête qui me faisait souffrir atrocement. Où est-il, où l'a-t-on emmené? Est-ce pour le sauver? L'idée d'un assassinat ne me venait pas, mais la crainte qu'il n'eût pas mangé ne me donnait pas de repos. Je ne fermais pas les yeux de la nuit.

Vers huit heures trente du matin, au moment où, sur un petit réchaud de fortune, je commençais à réchauffer un peu de café resté de la veille, Armand de Saint-Sauveur, très pâle, entra chez moi. « Bonjour, Armand, lui dis-je, quelle heure matinale. Est-ce parce que vous n'êtes pas venu hier soir? » Il ne répond pas à ma question. « Écoutez, dit-il, savez-vous où est le grand-duc? Je suis horriblement inquiet pour lui, horriblement inquiet, répéta-t-il. » Je sentis comme un bloc de glace s'appesantir sur mon corps. « Que savez-vous, parlez, je vous en supplie? — Je ne sais rien de précis. On a dû les emmener quelque part au loin, je suis si inquiet. Descendons, voulez-vous, chez l'ingénieur Frézé qui a le téléphone; il faut que vous parliez à madame Gorky. Commissaire du peuple pour les théâtres, elle doit savoir. » Nous descendons quatre à quatre au premier étage. Je m'excuse auprès de madame Frézé et saisis l'appareil. Au bout d'un instant madame Gorky est au téléphone : « Maria Fédorowna, dis-je, je suis dans une angoisse épouvantable, c'est à peine si je me tiens sur pied, je vous en conjure, dites-moi où est mon mari? Depuis mardi midi qu'on l'a emmené de l'hôpital, je ne puis le trouver et un ami arrive chez moi à l'instant et me dit qu'il a les plus grandes inquiétudes sur son sort! je vous supplie de me dire la vérité. — Mais votre mari ne court aucun risque, me répond-elle; ce matin à onze heures, donc, dans deux heures, Alexis Maximovitch [1] doit rentrer de Moscou avec leurs libérations signées à tous. — Mais on me dit qu'ils sont emmenés; les bruits les plus sinistres

1. Gorky.

courent sur leur sort. — Quelle idée, me dit-elle; le gouvernement des soviets ne punit jamais sans raison, il y a une justice à présent en Russie; je vous donne ma parole que votre mari n'est pas en danger. » Saint-Sauveur, qui s'était emparé du second récepteur, me dit : « Écoutez, madame Gorky doit savoir. Puisqu'elle vous affirme qu'il n'en est rien, je vais vous dire que j'ai lu dans le journal ce matin qu'on les a fusillés tous les quatre. » Je tombai sur une chaise, anéantie. Je ne doutai plus un instant que Saint-Sauveur eût dit la vérité. Madame Frézé envoya acheter le journal. Je restais là, hébétée, sans rien comprendre, sans pouvoir dire un mot. Je sentais la vie m'échapper... Tout le bonheur radieux d'autrefois passa devant mes yeux éblouis. Quand le journal arriva, après un long martyrologe de gens assassinés le 17/30 janvier, j'y lus ces lignes : « Fusillés... les ex-grands-ducs Paul Alexandrovitch, Dimitri Constantinovitch, Nicolas et Georges Michaïlovitch » et je ne me souviens plus de rien ce jour-là...

XL

Quand je repris le sentiment de la réalité, je me retrouvai dans ma chambre, entourée de ma sœur, de mes nièces, Marianne, de mademoiselle Ponomareff et du docteur Obnissky qui s'empressait autour de moi et donnait un médicament quelconque. Je sentais une douleur affreuse à la gorge, l'impression d'une boule qui m'empêchait de respirer. Je n'avais pas une larme, mes yeux étaient brûlants et secs. Marianne, les yeux rouges, me dit qu'elle avait été voir madame Gorky qui semblait très affectée du crime. Elle obtint pour ma fille un permis pour la Tché-ka. Marianne y était allée et avait supplié en vain qu'on lui rendit le corps de mon mari pour l'ensevelir chrétiennement. On lui avait opposé un refus absolu.

Je ne sais combien de temps, vingt-quatre heures je crois, je ne bougeai pas de ma chaise. Puis je me souviens que la porte s'ouvrit et que ma fille, accompagnée d'une artiste blonde des théâtres impériaux que je ne puis nommer puis-

qu'elle est restée à Pétrograd, entra dans ma chambre. Toutes les deux s'agenouillèrent devant moi en me baisant les mains. L'artiste me dit : « Je viens vous supplier à genoux de venir chez moi. J'ai su par un hasard providentiel que les bolcheviks voient en vous un témoin trop gênant de leurs crimes et veulent vous « supprimer », comme ils le disent. Pensez à vos enfants, à vos filles qui n'ont plus que vous au monde. Dès que j'ai été au courant des intentions bolchévistes j'ai été chez la comtesse Zarnékau et nous voici. Je vous en conjure, déménagez chez moi. L'idée ne leur viendra pas de chercher la princesse Paley chez une actrice », ajouta-t-elle avec un sourire triste. « Je vous cacherai si bien que personne au monde ne saura vous trouver. » Le docteur qui revenait en ce moment insista pour que je me rendisse à l'invitation de la jeune artiste. Marianne fit ma valise que le docteur porta. On m'enveloppa de mon manteau, on me mit un chapeau et on me mena à une courte distance de la maison. Je marchais comme un automate, sans rien comprendre, sans savoir où j'allais et où l'on me menait... Je crois que le docteur fit tout au monde pour me faire pleurer, pour faire couler mes larmes. C'était le samedi vers trois heures, je n'avais rien mangé depuis jeudi, et l'idée de desserrer les dents pour me nourrir me répugnait. Le docteur fit semblant de se fâcher; il me dit combien son cher grand-duc serait peiné, s'il voyait que je n'écoutais personne, pas même lui.

Quatre jours après mon arrivée chez mademoiselle X... Marianne fit célébrer une messe à la cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan. Ma fille parla à l'évêque qui officiait. Elle dut le mettre au courant des événements tragiques, car après la messe, l'Evêque s'approcha de moi : « J'ai vu que vous avez prié avec ardeur, me dit-il. Soyez persuadée que Dieu voit votre douleur profonde et qu'un jour Il vous réunira à votre époux martyr. Vous êtes plus à plaindre que lui. Il ne souffre plus, il est heureux. Jésus a appliqué ses blessures à ses plaies qui ont été guéries aussitôt. » A ces mots un flot de larmes, les premières, me brûlèrent les yeux, on m'entoura, on m'emmena...

Malgré tous les soins, le docteur n'arrivait pas à me faire dormir. Marianne passa toutes les nuits dans un fauteuil à

me veiller; son dévouement filial me faisait souffrir encore plus. Je ne trouvais même pas un mot pour la remercier. Tout était mort en moi, je n'éprouvais que de l'étonnement d'être encore là, quand Lui, le bien-aimé, n'était plus.

Je passai huit jours chez l'artiste dans une retraite absolue. Sauf les miens, le docteur et Armand de Saint-Sauveur, je ne vis personne. Cependant un grand artiste du même théâtre que mademoiselle X. me vit, car il entra par mégarde dans la chambre. Il me dit des paroles touchantes et ajouta : « Monseigneur est là où sa place était indiquée : à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, le Campo Santo des Romanoff. »

Quoique ce ne fût que plus tard que je connus les détails du crime, par un docteur Maltzoff, incarcéré à l'hôpital avec le grand-duc et qui me les donna en Finlande, je vais de ma main qui tremble à ce souvenir les retracer ici.

Quand le mardi 15/28 janvier à midi arriva le soldat avec l'automobile pour chercher mon mari, les commissaires firent venir le docteur Maltzoff. Ils lui donnèrent l'ordre d'annoncer au « détenu Paul Romanoff » de se préparer à partir. Le docteur Maltzoff entra dans la cellule que le grand-duc partageait avec le colonel K... « Monseigneur, lui dit-il, veuillez faire vos bagages et vous habiller; vous allez partir d'ici. — Je suis donc libre enfin? demanda joyeusement le grand-duc. — J'ai ordre de vous préparer pour partir, on va vous mener à la Gorochovaïa. — C'est probablement pour vous libérer », dit le colonel. Le grand-duc hocha tristement la tête. « Non, dit-il, c'est la fin. Je sens que tout est fini. Je le pressentais depuis plusieurs jours déjà. Docteur, promettez-moi de dire à ma femme et à mes enfants que je les ai aimés passionnément. Dites aussi qu'avant de mourir je demande pardon à tous ceux que j'ai pu offenser dans la vie. Et à présent, aidez-moi à faire mes paquets et partons. »

Le mercredi soir à la Tché-ka, le grand-duc s'adressa à un Géorgien qu'on libérait, le priant de me téléphoner qu'on l'avait amené à la Gorochovaïa. Le Géorgien ne le fit pas, par peur peut-être, ou peut-être ne put-il obtenir la communication. Le docteur Maltzoff me dit ensuite qu'un vieux serviteur de la prison qui assista au meurtre lui jura sur la foi du serment de lui dire toute la vérité : le grand-duc Paul,

seul, fut amené à la Gorochovaïa où on le garda jusqu'à dix heures du soir mercredi. On lui dit qu'il allait partir, mais que tout son bagage devait rester là. On le mena en automobile à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul; les trois autres grands-ducs y furent amenés directement de la Schpalernaïa. On les enferma dans les noirs cachots du bastion Troubeszkoy. A trois heures de la nuit, deux soldats nommés Blagovidoff et Solovieff les firent sortir le torse nu et les amenèrent sur la place de la Monnaie dans l'enceinte de la forteresse, en face de la cathédrale. Ils virent une fosse commune profonde, immense, où treize corps gisaient déjà. Ces soldats les alignèrent près de la fosse et le crime abominable fut accompli. Quelques instants avant, le vieux serviteur entendit le grand-duc Paul prononcer à haute voix : « Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font... »

XLI

Il y avait six jours que j'étais chez l'artiste dont la bonté et les soins me confondaient. Elle avait auprès d'elle une amie qui restait des heures à ma porte dans le cas où je demanderais un verre d'eau ou un peu de thé. Cette amie, qui s'appelait Tamara, lavait la nuit mes mouchoirs de poche trempés de larmes, car, depuis le service à l'église, je ne cessais plus de pleurer. Le matin, du septième jour, le 26 janvier/8 février, Armand de Saint-Sauveur m'appelle au téléphone et me dit : « Ma chère amie, je viens de voir quelqu'un qu'il faut que vous receviez aujourd'hui à quatre heures. C'est absolument indispensable; vous savez que je ne dis jamais rien à la légère; faites un effort, recevez-le; il ira vous voir de ma part. »

A l'heure fixée, arrive un grand jeune homme en sweater de laine, en hautes bottes de feutre. Ses traits me parurent connus. Cependant le choc que j'avais subi m'avait enlevé la possibilité de retrouver son nom. « Pardon, lui dis-je, qui êtes-vous? — Je suis le comte Pavlik Schouvaloff; j'ai été garçon d'honneur de votre fille, la comtesse Zarnékau, lors de son mariage en octobre 1917 et j'ai été ensuite chez vous

à Tzarskoïe. Le comte de Saint-Sauveur vous supplie de m'écouter avec attention. J'arrive de Stockholm. Depuis quelques temps des bruits alarmants sur la sécurité des quatre grands-ducs y circulaient. Le baron Jalmar Linder [1], sachant que mes fonctions d'organisateur antibolcheviste m'obligent à circuler entre la Suède, la Finlande et Pétrograd et sachant aussi combien les bolchevistes sont cupides et avides d'argent, m'a confié 4 millions de couronnes suédoises afin que je rachète à ce prix la liberté des quatre grands-ducs. Hélas ! j'arrive trop tard. Je repars demain à cinq heures, vous n'avez plus rien à faire ici, vos filles sont en Finlande, Saint-Sauveur insiste pour que vous alliez les retrouver. » Mes pauvres petites! combien j'avais pensé à elles dans ma détresse, combien j'avais pensé à l'horreur de leur dire la vérité! J'éprouvais une soif de les revoir, de les serrer sur mon cœur, elles qui étaient ses filles à Lui... Je remerciai le jeune et sympathique comte Schouvaloff et il fut convenu qu'il viendrait me chercher le lendemain à six heures du soir. Nous décidâmes aussi d'avoir le lendemain à dix heures un service funèbre à la mémoire du grand-duc au couvent de Troïtza; Marianne le fit savoir à tous les amis présents.

Comme je partais à six heures du soir, j'allai avec ma nièce Golovine dire adieu à ma vieille mère. Cet adieu, qui fut le dernier, fut navrant. Maman désolée se cramponnait à moi, ne voulait pas me laisser partir. Moi-même je souffrais trop, la plaie de mon cœur saignait trop abondamment et je ne trouvais pas de mots de consolation à lui dire. Je mis ma tête sur son épaule comme je le faisais dans mon enfance et je baisais ses chères mains ridées en les arrosant de mes larmes. Enfin, il fallut se séparer. Je la vois encore, toute petite, toute courbée, mais les yeux noirs restés jeunes et brillants, prendre ma tête entre ses deux mains, puis me bénir d'un grand signe de croix...

Rentrée chez l'artiste, j'envoyai Marianne et ma nièce dans l'appartement de la Fontanka, où je n'avais plus la force d'entrer, prendre du linge et les photographies de mon mari et de mon fils, ainsi que les lettres que le grand-duc m'avait

1. Un Finlandais très russophile. Il mourut au printemps 1921.

écrites de l'hôpital. Le comte Schouvaloff m'avait demandé d'emporter le moins de bagages possibles. A cinq heures trente un *Te Deum* eut lieu dans le salon de l'artiste. Ma sœur et ses filles, Marianne et son mari, Saint-Sauveur, le comte Schouvaloff, le docteur Obnissky, l'artiste et son amie y assistaient. Mademoiselle Ponomareff tombée gravement malade ne put venir. Je pris congé de tout le monde. Malgré le froid, 27° au-dessous de zéro, Marianne sortit en robe, sans chapeau pour me voir partir. Nous nous assîmes, le comte Schoulavoff et moi, dans un traîneau avec ma valise sur les genoux et le cheval partit au trot. Le froid était terrible. Nous allâmes longtemps. En traversant la Néva, je tournai mes regards vers la forteresse qui se profilait lugubre et tragique. Tout mon bonheur y était enseveli! non recouvert du manteau d'hermine doublé de drap d'or, sans autre couronne que celle de martyr, le Bien-Aimé gisait là, dans une fosse commune avec des voleurs, avec des assassins. Ah! j'expiais lourdement le bonheur de jadis...

Vers les huit heures du soir, nous arrivâmes aux îles dont la « Pointe » était autrefois le but charmant des promenades printanières. Le fiacre s'arrêta non loin de la maison qui fut celle du Yacht-Club. Il fallut faire quelques mètres à pied. La neige était si haute que nos pieds s'y enfonçaient au-dessus des genoux, nos bottes de feutre étaient pleines de neige. Nous arrivâmes à une maisonnette; le jeune comte siffla d'une certaine manière et la porte s'ouvrit aussitôt. Nous entrâmes dans une cuisine surchauffée et sombre, et, après l'air froid et vif, je suffoquai. On me fit passer dans une chambre à côté et mon compagnon me présenta madame Andréévsky, la femme d'un officier d'artillerie qui allait rejoindre son mari en Finlande et qui devait faire le voyage avec nous. Au bout de quelques instants, un homme de mine farouche, un contrebandier, entra et remit au comte Schouvaloff deux brownings que ce dernier mit dans chacune des poches de son pardessus. Puis on nous installa, la dame et moi, dans un petit traîneau bas, sur du foin, avec ma valise à mes pieds. Nous tournions le dos au cheval. Le contrebandier qui conduisait le traîneau se mit dos à dos avec madame Andréévsky et moi je m'appuyai au dos du comte

Schouvaloff. Le cheval, le traîneau et nous tous étions recouverts de draps blancs, précaution que je ne compris que plus tard.

Quand nous descendîmes sur la glace du golfe de Finlande, il était à peu près neuf heures du soir. Le vent sifflait avec rage, le froid était descendu à 30° au-dessous de zéro. Des tourbillons de neige tournoyaient à donner le vertige. Notre guide s'en réjouissait comme d'une garantie de sécurité. Au bout de deux heures, vers onze heures du soir, je n'en pouvais plus! Malgré deux paires de bas de laine et les bottes de feutre, mes pieds étaient glacés et engourdis. Je priai d'arrêter et descendis du traîneau. J'essayai de faire quelques pas à pied et suivis le sillon tracé par le traîneau; j'avançais péniblement, la neige était inégale et je trébuchais à chaque pas. La neige et le vent me coupaient le visage malgré le châle d'Orenbourg qui me protégeait. Enfin, je repris ma place. Vers minuit nous aperçûmes les forts de Cronstadt que des réflecteurs éclairaient d'une lueur intense. Subitement, un flot de lumière nous aveugla. Le traîneau s'arrêta court et pendant quelques instants nous fûmes un immense bloc de glace, figé, éclairé, immobile. Puis la lumière tourna, nous rentrâmes dans l'ombre et je compris alors pourquoi on nous avait recouverts de draps blancs. Quand nous dépassâmes le fort nommé Totleben, Schouvaloff se signa et dit : « Tout danger est écarté à présent; savez-vous que les bolchevistes projettent exprès ces réflecteurs pour attraper des fuyards tels que nous et alors c'est la mort immédiate... »

Nous voyageâmes ainsi jusqu'à quatre heures du matin. Quand nous arrivâmes à la côte finlandaise, à Térijoky, la nuit était encore complète. Le cheval sentant la fin du voyage courait plus allégrement. Nous nous arrêtâmes auprès d'une maison; le comte Schouvaloff sonna et on nous ouvrit aussitôt. Il me présenta son camarade Loukine qui était officier de marine et un des chefs d'une vaste organisation antibolcheviste. Sa femme au visage sympathique et charmant vint vers nous. Elle connaissait madame Andréévsky mais se tournant vers moi timidement elle me demanda : « Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur... » Je me nommai. Elle leva les bras au ciel et s'écria : « Mon Dieu! je n'avais pas compris! Je me

demandais à qui sont ces yeux empreints d'une tristesse si profonde! Votre regard douloureux m'a frappée. Nous savions déjà l'horrible malheur qui est un deuil pour la Russie entière. » Elle m'entoura de ses soins, me donna du thé très chaud, me céda son lit. Je ne puis dire combien cette jeune femme me toucha. Je ne pus dormir, mais la tiédeur du lit chaud m'était douce. Je m'en voulais de trouver de la douceur à une sensation physique. Cette impression m'est restée pour toujours : quand je respire le parfum d'une fleur, quand je sens un rayon de soleil qui me réchauffe, quand je mange un fruit savoureux, je me dis que je n'en ai pas le droit après tant de malheurs.

Le lendemain, c'était un dimanche. Les nombreux Russes qui se trouvaient à Térijoky, ayant appris mon arrivée, firent dire des prières de mort (Panihida) à la mémoire des quatre grands-ducs. Je m'y rendis avec madame Loukine et son mari et je sentis la sympathie et la pitié des assistants aller vers moi dans un élan spontané. La commandantur finlandaise fut pour moi aussi charitable que pour mes filles. Au lieu de subir une quarantaine de quinze jours, je partis le jour même pour Wiborg où j'arrivais à l'hôtel Andréa à neuf heures du soir.

Le bon Michel Wielandt, qui était en Finlande depuis cinq semaines avec Pierre Dournovo, me reçut et fit taire la musique tandis que je traversais le hall pour me rendre à ma chambre. Pierre Dournovo était parti pour Helsingfors et devait rentrer le lendemain. Je fermai ma porte et ne reçus que M. Alexandre Trepoff, ancien ministre et président du Conseil, que le grand-duc avait tenu en haute estime, et sa femme. Tous les deux prirent une part très vive à ma douleur. Je vis aussi le capitaine de Herschelman qui avait accompagné les petites en Finlande et qui me dit : « Nous avons tous juré de venger la mort du grand-duc. — Ah! mon cher ami, dis-je, à quoi me sert votre vengeance? Croyez-vous qu'elle puisse adoucir un instant mon terrible chagrin? »

Le lendemain, nouveau service à l'église à la mémoire des grands-ducs; l'archevêque de Finlande officiait. Une foule s'y pressait. Il m'était excessivement pénible de voir tant

de monde, malgré la sympathie qu'on me témoignait. J'avais soif de solitude, j'avais hâte de retrouver les enfants.

Pierre Dournovo, arrivé de Helsingfors, vint chez moi aussitôt. Il s'arrachait littéralement les cheveux de désespoir et de rage, car il avait voué au grand-duc une vénération et un dévouement qui rendaient son chagrin plus profond.

Je pris le train de Wiborg à Imatra à quatre heures du soir, accompagnée de Michel Wielandt. Pierre Dournovo avait prévenu madame Kharina de préparer peu à peu les enfants à ma visite. Elle commença de très loin, elle leur dit que le bruit courait que leur papa était souffrant, que maman viendrait peut-être les voir... « Oh! s'écrièrent les petites, si papa a la moindre des choses, il ne faut pas compter sur une visite de maman, elle ne le quittera jamais s'il est souffrant... » Madame Kharina abandonna le projet de les prévenir autrement. Elle se dit qu'elles laisserait les choses aller à la grâce de Dieu. Leur mère, se disait-elle, saura mieux que moi par sa tendresse panser l'horrible blessure dont vont souffrir ces jeunes cœurs si peu aguerris contre de telles souffrances!

XLII

Arrivés à Imatra à six heures trente du soir, nous trouvâmes à la gare madame Kharina. Je ne l'avais vue qu'une fois en juillet 1917 chez mademoiselle Ponomareff à une conférence de Koni. Belle personne, intelligente, sympathique, instruite, elle avait su rapidement gagner les cœurs de mes filles. Elle m'embrassa comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Nous montâmes en traîneau tandis que le jeune Wielandt nous suivait avec ma valise. Pendant le trajet d'une heure, elle ne me parla que des fillettes. Je voyais son effort pour me distraire et je n'avais qu'une idée : comment leur avouer l'horrible vérité! J'étais tellement absorbée par cette pensée angoissante que je ne remarquai pas la belle cataracte d'Imatra que les touristes viennent admirer de tous les coins de la terre!

Arrivés au sanatorium de Rauha, le docteur Gabrilovitch me reçut et me dit que mes filles n'étaient pas prévenues

de mon arrivée : « Je serai là, me dit-il, si le choc est trop violent, j'ai avec moi tout ce qu'il faut comme médicaments, valériane, éther, etc. » Je traversai un long couloir accompagnée du docteur et de madame Kharina, puis nous montâmes au premier et nous nous arrêtâmes près d'une porte. « C'est ici », me dit le docteur à voix basse. J'entendais le battement accéléré de mon cœur, j'enlevai mon chapeau avec le long voile de crêpe pour ne pas les effrayer, et j'ouvris doucement la porte. Dans la deuxième chambre, j'aperçus mes deux chères petites auxquelles j'allais porter tout à l'heure un coup si affreux. J'aurais donné ma vie pour le leur épargner. Au bruit que je fis, elles levèrent leurs têtes et se précipitèrent à mon cou avec des cris de joie : « Maman, maman chérie ». Puis au bout d'une seconde Irène demanda : « Et papa, où est papa, pourquoi n'est-il pas là?... » Tremblant de tout mon corps et m'appuyant contre le chambranle de la porte, je répondis : « Papa est malade, très malade. » Nathalie fondit en larmes. Irène, livide, les lèvres blanches, les yeux comme deux charbons ardents, s'écria : « Papa est mort... » « Papa est mort », répétai-je tout bas, pendant que toutes les deux s'abattaient dans mes bras.

Je passai avec les pauvres enfants quinze jours terribles. Je n'eus pas le courage de leur dire que leur père si bon, si généreux, si loyal, si noble de cœur, avait péri assassiné par des êtres infâmes. Je leur assurai qu'il était mort de maladie, sans agonie, sans souffrance.

Chaque jour le docteur Gabrilovitch constatait que ma maladie empirait. Il insista de toute son autorité pour m'emmener à Wiborg chez le professeur Granberg, qui avait construit moitié à ses frais, moitié aux frais de l'État, un établissement médical immense, une ville dans la ville. Il y avait la maison des opérations, celle des convalescents, la maison des fous, la pouponnière des enfants, etc. Le professeur Granberg me garda durant trois semaines, m'entoura des soins les plus éclairés et des attentions les plus touchantes. Ma santé s'améliorait peu à peu et le souvenir de Wladimir et des petites recommençait à remplir mon cœur. Je me disais que mon cher mari n'étant plus, j'allais essayer de vivre pour les trois enfants. Avec un fils comme

Wladimir, la vie pouvait encore être supportable. Malgré quelques bruits sinistres qui avaient couru sur le sort des prisonniers d'Alapaévsk je continuais à espérer d'autant plus que d'autres bruits étaient venus démentir les premiers. Une lettre de Stockholm de mon fils Alexandre où il exprimait ses craintes au sujet de Wladimir nous troubla profondément. Comment croire, cependant, qu'après un malheur affreux comme le nôtre, un nouveau malheur aussi affreux que le premier allait s'abattre sur nous? Après ma rentrée à Rauha le 25 mars 1919, jour de l'Annonciation, je reçus une lettre de la grande-duchesse Constantin, dont les trois fils, les princes Jean, Constantin et Igor, avaient péri à Alapaévsk, une lettre dont le courage, la bonté et la tendresse ne parvenaient pas à atténuer le coup terrible qu'elle me portait. Elle m'envoyait une copie de la lettre du général Knox qui vint à Alapaévsk avec les troupes anglaises et tchécoslovaques et qui écrivit à quelqu'un de l'entourage du roi d'Angleterre ce qui suit :

Les prisonniers furent amenés de Viatka à Ekaterinbourg. Ils pouvaient s'évader facilement de Viatka parce qu'ils y jouissaient d'une certaine liberté, mais ils se considéraient liés par une parole donnée. De Ekaterinbourg, on les emmena à Alapaévsk qui était le centre du bolchevisme. Ils arrivèrent à l'école tard dans la nuit. La maison était sale et sans lits. Ils dormirent sur des bancs et le lendemain on apporta des lits malpropres de l'hôpital de l'endroit. Les princes nettoyèrent tout eux-mêmes et grattèrent le plancher. Dans la nuit du 4/17 au 5/18 juillet, on les fit dîner à six heures en les prévenant qu'ils allaient être emmenés dans une direction inconnue et on leur ordonna de laisser à l'école tous leurs bagages. On les fit monter dans des troïkas et on les mena à 12 kilomètres de l'endroit dans une forêt. Ils savaient à présent le sort qui les attendait et chantaient des hymnes, tandis qu'on les dirigeait vers les puits de charbon. La grande-duchesse Élisabeth Fédéorovna y fut précipitée la première, vivante. Le grand-duc Serge Michaïlovitch essaya de lutter et fut tué d'une balle dans la tête. Tous les autres y furent jetés vivants et après chaque victime des pierres et des bûches furent lancées. Puis on

y jeta une grande quantité de dynamite qui ne fit pas explosion ce qui permit de retrouver les corps. J'ai vu les photographies des cadavres et je crains qu'aucun doute ne soit possible. Les fenêtres de l'école furent cassées pour faire croire à une tentative de fuite. Je suis content d'ajouter que quand les troupes du gouvernement arrivèrent, elles fusillèrent quatre-vingts de ces mécréants.

. . . .

Jusqu'à la lecture de cette lettre j'avais encore de l'espoir. Tout s'effondra soudain. Je sentis la croix divine s'abattre sur mes épaules de tout son poids et je compris qu'il ne me restait plus que le Devoir. Le devoir de vivre pour mes deux filles jusqu'au jour où elles n'auraient plus besoin de moi..., — le devoir de vivre pour faire connaître au monde la beauté des âmes du grand-duc Paul et de mon fils, — le devoir de révéler à l'humanité égarée ou insouciante la hideur du péril bolcheviste. La moitié de ma tâche est remplie. Puisse Dieu avoir pitié de moi et ne pas trop prolonger mon tourment sur la terre. Que le Seigneur permette à mon âme torturée d'abandonner l'enveloppe humaine qui l'oppresse et qu'Il la laisse s'envoler vers Ceux qu'elle aura tant aimés ici bas...

PRINCESSE PALEY

AMORET

PREMIÈRE PARTIE

Entre le Strand et Covent-garden, à l'abri des murs de Burleigh house, s'élevait au temps de la reine Élisabeth un pâté de maisons en forme de galère.

La Maison du Pénitent gris en formait la proue. C'était une vieille construction, dont le toit démesuré s'enfonçait comme un bonnet sur la tête d'un marinier par un jour de vent et projetait sur toute la bicoque une ombre d'éteignoir. Dans ce toit biscornu s'ouvrait une lucarne ronde, semblable à l'œil glauque d'un monstrueux poisson. Une rangée de solives mordant à même la maçonnerie grossière retenait de ses dents de bois espacées l'unique étage au mur lézardé, boursouflé comme un ventre obèse. En retrait sous cet étage le rez-de-chaussée s'accroupissait dans la pénombre.

On apercevait au-dessus de la porte, sous l'auvent, la petite effigie couleur de cendre qui avait donné son nom à cette demeure délabrée. Après la mort de la reine Marie, quand la populace détruisait les images religieuses, car il est écrit : « Tu ne feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance des choses qui sont ici-bas sur la terre », une troupe d'iconoclastes s'attaqua au moine gris. Mais, la niche dans laquelle il était taillé se trouvant encastrée dans le mur, il aurait fallu démolir la maison pour s'emparer du Pénitent, et on dut renoncer à l'entreprise. Dans leur rage les zélés réformateurs couvrirent le moinillon d'immondices et de brocards. De la

foule un homme grimpa, atteignit la statuette, lui coupa le nez, les oreilles et les mains, lui attacha autour de la tête des oreilles d'âne. Soudain il fut pris de vertige, sa main battit vainement l'air en quête d'un appui, il tomba à la renverse et on le releva avec une jambe brisée. Les papistes, voyant le doigt de Dieu dans cet accident, ne manquèrent pas de tourner en ridicule les novateurs tenus en échec par un petit pénitent de bois barbouillé de gris. Le peuple superstitieux, frappé de la résistance de l'image et du châtiment de son profanateur, considéra l'idole mutilée avec une sorte de crainte et, plusieurs années après, on raconta qu'une femme d'Islington, affligée d'une tumeur au sein, avait recouvré la santé d'une façon merveilleuse pour être venue pieusement, la nuit de ce jour fameux, nettoyer la statue souillée à l'aide d'un linge humide.

Amoret avait entendu narrer tout cela par tante Bridget[1], sa logeuse, dès le premier jour de son installation à la Maison du Pénitent gris, et, quand elle sortait, elle ne manquait jamais de sourire avec sympathie au petit bonhomme miraculeux à la face camarde. Mais ce jour-là, comme le brouillard allait en s'épaississant depuis midi, elle scruta un instant l'atmosphère, se baissa pour assurer sur son pied la bride de cuir de son soulier espagnol et oublia le Pénitent gris.

L'ampleur de ses jupes rassemblée dans ses mains et le visage protégé par un masque de velours noir, elle s'en fut sur ses hauts patins de bois, attentive à éviter le contact du ruisseau dont les eaux infectes s'écoulaient au milieu de la rue. Une fange jaunâtre, épaisse et gluante, mordue d'empreintes de pas, parsemée de flaques d'eau nauséabondes d'où émergeaient çà et là des bosses de terre humide et des cailloux anguleux, couvrait le sol tel un tapis sordide. Dans le ciel le soleil apparaissait comme un gros disque de lumière pâle.

— Salut à toi, Soleil! — fit Amoret encline aux imaginations folles. — Je suis la reine Mab! Par jeu, ayant soufflé sur Westminster et sur la cité de Londres, je les ai noyées dans la buée de mon haleine pour faire perdre son chemin au promeneur désorienté et rire de son embarras! Des voleurs lui coupent sa bourse, il bondit à leurs trousses, mais en vain!

1. On appelait « tante » les entremetteuses.

La brume complice les dérobe à sa poursuite!... Dans le dédale des rues les citadins égarés se heurtent, s'accusent mutuellement de maladresse, s'injurient et se battent... Un insolent accoste dame Prude qui se rend au prêche, la caresse au passage et lui prend deux baisers! Elle se débat, crie : « Au viol! » appelle son mari et sa servante... Alors, la brume paillarde se referme sur l'impudent, étouffe le bruit de ses pas, l'éclat de son rire!...

Elle se surprit à manifester tout haut sa gaieté :

— Par ma pudeur! — continua-t-elle, — voilà des rêveries bien triviales! Je suis plutôt Sémiramis! De riches tapis couvrent la route suivie par mon char. Devant moi marchent des éléphants caparaçonnés de joyaux et de franges de soie, des tigres aux muselières d'or, des nègres vêtus d'écarlate, de cramoisi, de vermillon et des soldats coiffés de casques d'argent. Mille femmes aux robes de toile d'or, aux manteaux tissés de perles et ornés de fourrures, balancent des cassolettes ou alimentent le long du chemin de lourds brûle-parfums de bronze. Mon cortège s'avance au son des harpes et les tourbillons de vapeur embaumée montent vers mon visage. Pour moi se consument tous les parfums de la mer salée, de la plaine fertile, des jardins en fleurs, de la forêt inaccessible, du désert stérile. Les ailes palpitantes d'innombrables colombes éparpillent dans l'air léger ces fumées odorantes : le ciel s'obscurcit, la terre s'estompe, tout disparaît et je demeure seule, noyée dans le nuage enivrant...

Les marteaux de la forge éveillaient les échos d'une rue déserte. Amoret s'arrêta un instant, éblouie, devant cette bouche d'enfer qui vomissait des gerbes de flammes. Au milieu d'une poussière de feu des hommes noirs au torse nu, aux bras musclés armés de marteaux, s'agitaient, diaboliques. Elle respira longuement et continua son chemin.

Quand elle arriva au Strand un groupe d'hommes à cheval la dépassa. Cavaliers et bêtes cabrées formaient un seul être bizarre soufflant la fumée par les naseaux. Leurs silhouettes fantastiques aux manteaux flottants se découpaient sur le ciel pâle. On eût dit une chevauchée de Centaures ou une de ces chasses infernales comme il en passait parfois dans le ciel de son village par les nuits de tempête; au milieu des rafales

et du craquement des branches on entendait résonner les airs de chasse, hennir les chevaux et aboyer les chiens. Alors l'aïeule tremblante aspergeait les murs d'eau bénite et suppliait la Sainte Vierge d'éloigner de sa demeure la chasse satanique de la fée Morgane. Amoret descendit les marches d'accès à la Tamise, et, devant l'eau clapotante, elle prêta l'oreille aux rumeurs qui glissaient sur le fleuve. Parmi le battement régulier des rames et le tintement des chaînes, les mariniers s'interpellaient dans le lointain :

— *Westward ho!... Eastward ho!...*

Amoret penchée sur l'eau retint son manteau d'un geste théâtral et gracieux pour jouer à l'amoureuse Vénitienne épiant sur la lagune la venue de la gondole destinée à la conduire au rendez-vous. Une barque démarra, se dirigea de son côté en rasant le bord. Avec sa longue barbe humide le marinier ressemblait à un dieu fluvial remonté du fond de l'eau où il résidait dans des grottes profondes.

— Oho, marinier! — appela-t-elle, — prends-moi dans ta barque! Je suis comédienne et je joue tout à l'heure au théâtre de la Rose! Fais diligence, ami, car je suis en retard.

Mais du bateau une voix de femme s'éleva, impérative :

— Conduis-nous où tu sais, homme, et laisse cette fille passer son chemin! Nous n'avons pas coutume de frayer avec les gens de sac et de corde!

— Va! — fit une deuxième voix, — elle ira faire le tour par le pont de Londres, et si elle arrive en retard pour ses mômeries, le malheur ne sera pas bien grand!

Muette de fureur la jeune fille écoutait les deux bourgeoises assises dans le fond de l'embarcation. Elles portaient des robes sombres et leurs coiffes blanches s'agitaient comme des ailes.

— Guenons! — leur cria-t-elle en voyant s'éloigner la barque, — guenons que vous êtes! Vous vous embarquez sans vos maris pour ne pas courir le risque de leur voir se briser les cornes en passant sous les ponts! Vous...

Un rire gouailleur l'interrompit :

— Allons, allons, la belle, calmez-vous! Je vais vous faire passer, moi, de l'autre côté! Je suis un ami du beau sexe et des comédiens!

— Merci, l'ami, — répondit-elle. — Viens me demander un jour au théâtre de la Rose, je te ferai entrer gratis.

Elle monta dans l'esquif et, sans plus répondre aux saillies du nautonier, elle s'abîma dans la contemplation du brouillard. Elle aurait voulu se fondre dans l'atmosphère pour devenir, elle aussi, une vapeur grise impalpable, sans forme, sans pensée, sans vie. Son imagination avait perdu brusquement la faculté de créer de brillantes images, le brouillard entrait dans sa tête, elle se sentait vaincue par la grisaille. L'existence lui apparut sous un jour défavorable à cause des paroles méprisantes de ces inconnues. Elle douta de l'amour d'Eastangle, de sa vocation de comédienne, elle s'exagéra la malveillance de ses camarades, l'inconstance du public capricieux.

Un pâle rayon de soleil traversa la brume, colora l'onde trouble de traînées couleur d'ocre, y dessina des reflets laiteux ou d'un rose lavé. La comédienne distraite regardait se jouer la lumière dans l'eau fauve. Au temps de leur passion éphémère Nut lui avait dit un jour devant le même spectacle :

— Il semble qu'on voie le fleuve à travers une opale...

L'eau miroitait encore devant ses yeux quand elle pénétra dans la loge commune à tous les comédiens du théâtre de la Rose. Des hardes s'y entassaient dans deux vastes armoires aux portes ouvertes, montrant parfois l'éclat d'une étoffe pailletée ou la chaleur d'un vêtement de velours. D'autres, moins précieuses, pendaient à une corde tendue d'un mur à l'autre. Une perruque blonde s'ébouriffait au courant d'air. Des colliers, des gants, des cosmétiques, des bouts de rubans traînaient sur une table graissée par l'huile du quinquet et coloriée par les fards. Au fond de la pièce une porte entrebâillée laissait apercevoir dans un réduit un dragon à la gueule énorme badigeonnée de vermillon. Hippolyte disparaissait dans cette gueule béante à la fin de *La funeste Passion de la reine Phèdre.* Riant, pestant, chantant, les acteurs s'habillaient dans le plus grand désordre. Nut, l'auteur de *La Mort de Méléagre*, dont la représentation se préparait, dirigeait le théâtre de la Rose, et l'approvisionnait en tragédies dans lesquelles il remplissait le principal rôle. Pour le moment, cessant de donner des ordres et des conseils, il s'amusait, les bras nus, à jongler avec trois pommes rouges. Le visage animé,

le menton haut, les lèvres entr'ouvertes, il suivait avec un éclair de plaisir dans les yeux l'évolution des fruits écarlates. Son nez busqué, le rictus souriant de sa face enluminée, la coupe de sa barbe rousse et frisée lui donnaient le masque d'un satyre.

Le « Roi de Calydon » à cheval sur une chaise chantait à pleine voix une chanson de matelots à la gloire des filles de Douvres et s'employait à réparer à l'aide d'une ficelle l'indigence de la couronne qu'il allait ceindre. Près de lui, le torse nu, une sorte d'énorme Silène au front dénudé par la calvitie, à l'œil humide de tendresse, riait à son gobelet de vin de Malvoisie. Il étalait une chair porcine, rose et grasse, roulée en bourrelets, trouée de fossettes profondes, et duveteuse comme une peau d'abricot. Sur la scène il figurait les maris trompés, les valets ivrognes, les vieux seigneurs paillards, les marchands bernés, les capitaines fanfarons, bavards et gourmands qui égaient la veillée dans les auberges par le récit complaisant de leurs hauts faits d'armes et de leurs prouesses auprès des belles. Sa verve débridée improvisait parfois au cours du spectacle des saillies dont il émaillait pittoresquement la pièce à la très grande joie du parterre. Dans un coin retiré de la salle une belle jeune femme en perruque de chanvre, assise devant un petit miroir, maquillait avec soin son visage délicat. A l'entrée d'Amoret elle souleva ses paupières attentives, meurtries d'une pommade violacée. Ses yeux apparurent vairons, l'un gris comme un ciel d'orage, l'autre du bleu d'un lac reflétant un ciel d'été. Leur éclat devint plus intense quand la nouvelle venue s'approcha. La femme à la perruque de chanvre lui saisit la main et la baisa à la dérobée :

— Prends pitié de moi, ma béatitude! — supplia-t-elle; — j'ai jeté l'ancre de mon amour dans le sable mouvant de ta fantaisie et je me sens maintenant comme un navire à la dérive...

Mais l'autre, impatiente, se dégagea sans vouloir en écouter davantage :

— Laisse-moi, Booley, — dit-elle; — tes joues deviennent râpeuses comme la langue d'un chat! Par ma pudeur, Nut va bientôt songer à t'exhiber dans les rôles de guerriers si ton poil persévère à pousser aussi dru!

La plaisanterie était cruelle, car Booley, à cause de la finesse de ses traits, de sa petite taille et de sa complexion délicate, ne pouvait prétendre à représenter que les femmes ou les pages. Il courait sur ses dix-huit ans et son air d'équivoque candeur l'avait fait baptiser *Maidenhead* [1] par ses camarades. Il poursuivait Amoret de ses assiduités, mais cet éphèbe au masque de vierge vicieuse qui crachait parfois le sang au sortir de la scène causait à la jeune femme une répugnance irraisonnée et, sans lui prêter plus d'attention, elle commença à s'habiller.

Les deux garçons de scène surnommés Tip et Toe allaient et venaient à travers la salle, transportant des oripeaux et des accessoires. Au cours des représentations tragiques, la principale occupation de ces deux escogriffes efflanqués, toujours poussiéreux, mal peignés et nonchalants, consistait à débarrasser la scène des cadavres encombrants, et c'était plaisir que de les voir relever avec précautions et emporter les rois, les princesses, les traîtres et les guerriers.

Près de la fenêtre on jouait aux dés, on buvait. Un comédien se fouilla, fit sonner quelques pièces de bronze.

— Toe, corne du Diable! va vite me chercher chez la mère Jenny un pot de sa petite bière!

Un autre cria :

— Tip, où as-tu fourré ma perruque?

On riait, on jurait :

— Bien joué, mon compère! — Mort de Dieu! — Barbe de Dieu! — Sang de Dieu!

— Bel amoureux des onze mille vierges, prête-moi ton petit pot de fard et je te laisserai chausser mes bottes espagnoles à la prochaine représentation de *La Bataille d'Alcazar*!

— Marry [2]! que vois-je, mon camarade? Un comédien à part entière plongeant un doigt avide dans le modeste pot de rouge d'un demi-part!

— ...Je te préviens, Amoret, que je ne veux pas imiter le ver de terre pendant plus de cinq minutes! Quand je me tords sous l'action du poison, tu prolonges ridiculement ton jeu de scène!

— Tu veux bien, tout de même, m'autoriser à jouer mon rôle?

1. Tête de jeune fille.
2. Exclamation dérivée du nom de la Vierge Marie.

— Joue-le, mais n'y ajoute pas!

— Je l'exprime comme je le sens!

— Oui, tu te sens surtout le désir d'attirer sur toi l'attention du public, même quand tu représentes un personnage de dixième ordre!

— Ne me donne pas tes qualités, camarade! Tu es plus vain, plus altéré d'encens que dix jolies femmes!

— Marry! Regardez, les amis: voici le bâtard de Calydon sur le point de se battre avec Atalante!

— Toe, va demander à Déjanire la tunique de Nessus, nous l'en revêtirons pour le calmer!

— Tip, amène ici le bouffon, lui seul est capable d'apaiser Amoret sous ses baisers!

Accoutumée à ces plaisanteries, elle haussa dédaigneusement les épaules et s'absorba dans l'élaboration de sa toilette.

Déjà le spectacle commençait. Plusieurs comédiens passèrent sur la scène et le calme se rétablit. Amoret écarta une tapisserie, découvrit le théâtre et s'avança vers Méléagre qui monologuait, face au public. Elle portait un corsage « isabelle » en soie brochée, baleiné de fer, finissant en pointe et boutonné sur le devant par de petites boules argentées. Des larges fentes de ses manches tailladées sortaient des bouillons de satin « couleur de canard ». Sa robe de bombazin, gonflée aux hanches par le vertugadin et relevée sur le côté, découvrait une seconde jupe blanche garnie de trois galons d'argent. La même dentelle étroite ornait ses poignets, agrémentait sa fraise fastueusement déployée. Dégageant les tempes, ses cheveux encadraient son visage de leurs rouleaux soigneusement peignés et soutenaient une petite toque de velours noir ornée d'une plume légère. Après quelques brèves répliques données à Méléagre la jeune femme devait s'écarter avec lui pour aller rejoindre au fond Hercule et Déjanire et céder la place au Silène et au bouffon. Elle tourna alors les yeux vers la salle et contempla le tableau familier.

Les spectateurs piétinaient le sol bourbeux ou s'entassaient dans les galeries exposées aux caprices d'un ciel morose. Étudiants, valets, marchands, soldats, artisans, se coudoyaient. Quelques bourgeoises avec leurs maris, des filles de petite

condition et des cockatrices [1] composaient l'élément féminin du public. Des officiers, tête bandée, bras en écharpe, emplâtre sur l'œil, le teint hâlé et la mine arrogante, se carraient à côté des citadins et, même dans ce lieu paisible, semblaient faire de leurs corps le rempart de l'Angleterre. Ils se déridaient pour rire aux femmes en caressant avec complaisance une barbe avantageuse. Soudain un mouvement insolite agita la salle. On se retournait, on s'écartait, sacrant, jurant :

— Barbe de Dieu!

— Paupière de Dieu!

— Que le Diable les emporte!

— Que la peste les étouffe!

C'étaient les souhaits de bienvenue du peuple à l'entrée des seigneurs. Vêtu d'un pourpoint de velours migraine garni de boutons d'émeraude, agrémenté de riches broderies, orné d'aiguillettes et serré à la taille par une ceinture de soie à longues franges, chaussé de souliers de cuir blanc, avec des chausses de soie bleu pâle, des hauts-de-chausses de velours couleur de « diable dans le buisson », une écharpe de toile d'argent jetée par-dessus l'épaule, la main sur le pommeau de son épée et faisant sonner ses éperons, Philip, comte de Fairchild, fendit la foule au milieu des protestations. Sa tête émergeait d'une fraise de mousseline jaune sur laquelle la barbe s'étalait, raidie par le cosmétique. Il portait au chapeau les couleurs de sa belle, au poignet un bracelet tressé avec ses cheveux, sur l'oreille une rose de soie, chef-d'œuvre de ses douces mains, et dans sa ceinture il cachait son portrait peint sur une petite plaque d'ivoire. Derrière lui, dans un appareil un peu plus simple, venaient sir Robert Obray et Robert Bushey, comte d'Eastangle, l'amant d'Amoret.

Tous les trois escaladèrent la scène. Sir Robert Obray s'installa sur un escabeau. Les deux autres s'étendirent par terre sur leurs manteaux étalés. Monseigneur d'Eastangle, soulevé sur un coude, sourit à Amoret, porta la main droite à son cœur en lui lançant une œillade et ses lèvres mimèrent un baiser. Un nez légèrement aplati, des pommettes saillantes, des lèvres fortes entr'ouvertes sur des dents blanches et des yeux bleus un peu bridés, contribuaient à donner à son

1. Femmes galantes.

visage une expression de sensualité amusée, pleine d'esprit. Sa barbiche formait un T avec sa moustache « en garde de poignard ». D'un geste familier il rejetait en arrière son admirable chevelure blonde argentée. Amoret lui adressa un signe imperceptible. Ils devaient souper ensemble après la représentation, avec Nut, quelques seigneurs et des filles, chez la tante Bridget, car la Maison du Pénitent gris était accueillante, et facile la morale de sa propriétaire. Cependant les facéties du Silène et du bouffon déchaînaient un rire énorme qui remplissait la salle octogonale et faisait trembler les galeries. Cette forte gaieté s'écoulait dans une cuve, lourd réceptable placé sous l'escalier des tribunes pour la commodité des buveurs de bière. Des parfums âcres s'en dégageaient. Afin de les conjurer, Toe descendait de temps en temps dans la salle pour y brûler une branche de genièvre dont la fumée montait, épaisse, purifiant l'atmosphère.

Au fond de la scène Booley, sous les oripeaux de la reine Althée, écoutait prophétiser le magicien, sorte de spectre enfariné vêtu d'une longue chemise d'un blanc douteux :

— Ardente et éphémère, la belle vie de Méléagre sera semblable à la flambée de ce tison auquel les destins ont lié son sort...

Le comédien aux yeux vairons s'approcha d'Amoret et murmura passionnément :

— Une flambée, voilà ce que sera aussi mon existence! Ah! si tu m'aimais, ma béatitude! l'admirable perspective!... Partager mon court séjour sur la terre entre l'amour et le théâtre, puis mourir dans tes bras ou sur la scène...

— Tais-toi, — dit-elle, — voici mon tour!

Elle avança d'un pas, et lui, abaissant ses paupières, s'isola dans son rêve.

***

Hiérophante avait prophétisé tout le jour et, comme la nuit tombait, il se dirigeait hâtivement vers le logement de fortune qu'il louait au jour le jour à une pauvre femme dans le quartier du Temple.

Il ne possédait pas de domicile fixe et n'était jamais assuré

de dormir le soir sous un toit, réalisant ainsi la parole du Livre : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Contrairement aux autres puritains et aux jésuites qui, avec des mines cafardes, se coulaient alors dans les rues de Londres comme des cloportes, il marchait en pleine lumière, l'allure décidée, le front haut et l'œil sévère. Il donnait l'impression d'un guerrier, non point de ces soudards corrompus par la paix, vains de leurs soi-disant hauts-faits, coureurs de gueuses, piliers de cabarets, passionnés des combats d'ours du Jardin de Paris et des batailles de coqs de Saint-Gilles-des-Champs, mais d'un guerrier en pleine action, les armes à la main, d'un soldat de Dieu énergique et impétueux, dont la foi décuplait la vaillance. Il avait pris ce nom de Hiérophante, c'est-à-dire « Révélateur des choses sacrées », car il était parvenu à un degré de vertu si austère que, n'ayant rien à appréhender pour lui-même dans l'autre monde, il consacrait sa vie au salut de l'âme de ses semblables.

Les fenêtres des maisons s'allumaient. Les femmes préparaient le repas du soir. En passant, Hiérophante les entendait glapir. Ici, des hommes vociféraient; là, éclataient des rires, des accents joyeux; plus loin, des pleurnicheries d'enfants. A la faveur de l'ombre grandissante, des rats silencieux et rapides montaient de la Tamise en quête de nourriture. L'un d'eux traversa la rue et détala sous les pas du puritain. Au milieu d'un emplacement désert planté d'arbres s'élevait une grosse tour solitaire, lourd monument provocateur du Très-Haut, comme une nouvelle Babel; c'était le théâtre de la Rose. Une femme apparut à la petite porte du théâtre, Hiérophante entendit un rire clair, quelqu'un cria :

— Vénus te soit propice, Amoret!

A ce nom l'homme de Dieu se sentit transporté d'un saint délire. L'horreur, mêlée de pitié, qu'il éprouvait pour la comédienne dont la réputation abominable était arrivée jusqu'à lui, envahit tout son cœur. Il s'abrita derrière un arbre, et quand elle fut près de lui, il se dressa devant elle. Elle se crut en présence d'une apparition gigantesque jaillie du sol et poussa un cri de saisissement en abritant sa figure derrière son bras replié. Alors il la saisit de ses mains osseuses aux doigts

secs. Découvrant son visage terrifié, il le maintint en face du sien, se pencha sur elle, et Amoret sentit son souffle sur sa bouche :

— Veille, — lui dit-il d'une voix terrible et profonde, — veille! car tu ne sais ni le jour, ni l'heure!

Puis il la repoussa avec une telle brutalité qu'elle vint s'écrouler au pied de l'arbre. Elle y demeura prostrée, sans oser bouger, dans l'attente du châtiment. Les imaginations terribles de son enfance superstitieuse la reprenaient comme au temps où les follets et Robin-good-fellow se plaisaient à lui jouer de méchants tours. L'homme noir lui apparaissait tel que les grand'mères dans son village décrivaient l'enchanteur Merlin, ou le Prince des ténèbres, Satan lui-même. Et cependant il avait proféré des paroles saintes...

— Pardon! — balbutia-t-elle, et dans son épouvante elle ne savait pas si elle implorait l'enfer ou le ciel, mais elle se sentait confusément le besoin de se repentir.

Hiérophante n'était plus là pour l'entendre. Elle releva la tête, le chercha des yeux. Se voyant seule, elle se remit debout et commença à courir droit devant elle. La peur la tenailla jusqu'au bord de la Tamise. Un marinier la plaisanta sur son trouble et sur son désordre. En entendant s'égayer le joyeux drille, elle poussa un soupir de soulagement :

— J'étais folle! — se dit-elle; — j'ai rêvé! ou bien c'était quelque puritain; ils sont coutumiers de ce genre de prophéties, l'aventure est banale!

Elle monta dans un esquif et se fit débarquer sur l'autre rive pour continuer son chemin à pied. Quand elle parvint à la Maison du Pénitent gris, elle avait repris toute sa sérénité.

— Ma tourterelle, te voilà bien en retard! — s'écria tante Bridget en l'apercevant. — Les seigneurs te réclament depuis longtemps et les oies se prélassent déjà sur la table, quatre petits oisons dodus, rôtis à point, avec une sauce au musc qui embaume!

Amoret posa le pied sur la jonchée de roseaux qui recouvrait le sol et salua la compagnie. On l'accueillit bruyamment :

— Salut à toi, Amoret, soleil de la Rose!

— Salut à toi, le pétale le plus embaumé de la Rose!

— Rivale d'Hécate, diverse et toujours belle!

— Lente à venir comme l'aube après une nuit d'insomnie!
— Désirée comme la liberté par le galérien!
— Appétissante comme Pomone!
— Divine!
— Enchanteresse!

Joan et Arabella, qui passaient pour les nièces de la tante Bridget, s'empressèrent autour d'elle, la complimentèrent sur sa robe de taffetas couleur gorge-de-pigeon, sur la nouveauté de ses manches « à gigot », sur l'agencement de sa coiffure entrelacée de perles.

— Prends place auprès de l'illustre chevalier Lorenzino Martini, — dit le comte d'Eastangle en lui montrant un petit homme brun à figure de marmouset spirituel, qui la dévorait de ses yeux noirs fiévreux.

Elle s'assit et suivit le mouvement d'attention générale qu'éveillait le chevalier Martini en tirant d'un étui un couteau et une fourchette d'argent. Déjà les autres convives tenaient entre leurs doigts cuisses et ailes de volailles. L'instrument à trois branches excita leur gaieté. L'Italien fut comparé à Pluton armé de son trident. Par jeu il brandit cette arme ridicule vers le lustre, sorte de couronne de fer garnie de chandelles. Au milieu de la table un réchaud de cuivre jaune, dont les quatre pieds figuraient des têtes de cerfs, reflétait avec un éclat doré la lumière des chandelles. Le vin de Charneco et d'Alicante luisait dans des fiasques de verre épais, la bière moussait dans des pots d'étain. Sur le mur une toile peinte reproduisant le dessin d'une tapisserie montrait la chaste Suzanne aux prises avec les deux vieillards. De la bouche des personnages sortaient des banderoles sur lesquelles s'inscrivaient des maximes naïves. Au fond de l'appartement, dans la pénombre, on apercevait les arêtes brillantes d'une belle armoire de noyer ciré et, dans l'embrasure de la fenêtre, un perroquet d'un vert de feuille de Mai se tenait immobile sur son perchoir.

La robe de velours écarlate d'Arabella, prodigieusement enflée par le vertugadin, éclipsait tous les autres ajustements, éteignait les feux des bijoux, l'éclat des lumières. La tête de la jeune fille reposait sur une fraise monumentale, comme le chef de Jean-Baptiste sur son plat. Malgré ce monstrueux

appareil, Arabella demeurait charmante avec son visage aux traits réguliers, d'un rose délicat, légèrement avivé par le fard, véritable type de la beauté candide et un peu mièvre des filles du Nord. Elle souriait toujours d'un air énigmatique et parlait peu. Fairchild l'avait amenée un soir à la Maison du Pénitent gris et l'avait confiée à la tante Bridget. Il la comblait de présents magnifiques et discutait avec elle de sujets littéraires et philosophiques. Ils s'entretenaient parfois en latin, car elle possédait l'éducation classique d'une fille noble. Du reste, sa vie passée s'enveloppait d'un certain mystère et on lui prêtait des aventures étranges. Sa surdité, le soin apporté par elle à dissimuler ses oreilles sous deux nattes de cheveux blonds, intriguaient. Un amant jaloux, racontait-on, lui avait tranché les oreilles pour se venger d'une infidélité, et on la nommait : « Arabella-sans-oreilles ».

Maniéré comme une vieille coquette et mettant la même recherche dans ses phrases que dans ses attitudes et dans sa parure, le chevalier se tourna vers Amoret :

— Si l'araignée du temps n'a pas tissé la toile de l'oubli sur la porte close de vos souvenirs, vous plairait-il, fille des Muses et des Amours, de l'entr'ouvrir pour nous et de nous narrer comment vous parvîntes à faire triompher l'art et la beauté sur les lois de ce pays en paraissant publiquement au théâtre?

— *Alla van leyes,*
Do quieren reyes [1], — remarqua Fairchild.

Dans le brouhaha des conversations on entendait parler Amoret :

— ...La vieillesse, en enlevant les forces de ma mère, amena la discorde à notre foyer où chacun devait gagner son pain... elle errait au hasard à travers la campagne... On la surnomma bientôt la *swine killer*, la tueuse de porcs, car on l'accusait de jeter des sorts aux pourceaux... Il lui suffisait de plonger un brin de sauge dans une fontaine pour provoquer un violent orage, et, quand il éclatait, elle se mettait à danser en invoquant les esprits au milieu du fracas de la tempête. Moi, je cherchais l'abri le plus proche et je la regardais à la lueur des éclairs...

1. Les lois vont comme il plaît aux rois (proverbe espagnol).

Elle jeta un regard sur son auditoire. Peu à peu les conversations s'étaient tues autour d'elle. On n'entendait plus le rire aigu de Joan, l'intérêt et la crainte se mêlaient dans les yeux. Eastangle, attentif, trempait ses doigts poissés dans un bassin de cuivre rempli d'eau aromatisée.

— Mais à quinze ans, foin de sorcellerie et de danses au clair de la lune! Une troupe de comédiens nomades donna une représentation dans la cour de l'auberge du village. Le vent n'a pas plus d'influence sur la girouette que n'en eut sur moi la tragédie! En un instant je fus déterminée à suivre les comédiens et à partager les hasards de leur existence aventureuse...

Le perroquet, excité par la vue d'un petit chat frôlant son perchoir, éclata en cris discordants, battit des ailes et secoua sa chaîne. On réussit à expulser le félin agile avec force taloches habilement esquivées. L'oiseau se calma, et, les yeux clos, exprima sa rancœur en petits croassements monotones et interminables. Amoret racontait son engagement dans la compagnie des histrions nomades, son mariage avec un comédien, son installation à Londres :

— J'eus la bonne fortune de plaire dans une comédie que Monseigneur le comte de Pembroke offrait à Sa Majesté. Mais quelle levée de boucliers dans le camp des puritains quand on demanda pour moi le privilège de paraître au théâtre à côté de mon mari! Finalement, le hasard, mon bon génie le hasard, vint à mon secours une fois de plus! Mon mari retira de la Tamise une dame d'honneur de Sa Majesté au moment où elle allait se noyer. La Reine, voulant lui montrer sa gratitude, autorisa mon engagement au théâtre de la Rose qu'il dirigeait alors. Mais une fièvre maligne occasionnée par son bain forcé emporta mon malheureux époux et ce fut sous la direction de Nut que je fis mes débuts!

Martini la complimenta. On l'interrogea à son tour sur les comédiens italiens. Nut se souvenait d'avoir vu à Londres la troupe de Drusiano [1]. La conversation dévia sur l'Italie. Fairchild connaissait Rome et Florence et il avait passé plusieurs mois aux eaux de Lucques. Il entama un panégyrique des mœurs de la péninsule.

— L'Italie, — conclut-il, — c'est la terre de la gaieté.

1. Cette troupe italienne joua à Londres en 1577.

Phœbus là fait éclore comme une fleur sur les lèvres et dans les yeux! Pour nous autres, Anglais, voici le rayon de soleil dispensateur de la joie! *Bonum vinum laetificat cor hominis* [1]!

Un coquillage rose monté sur un pied d'argent formait sa coupe. Il fit miroiter le rayon de lumière qui dansait dans le vin.

— Il est vrai, — dit Eastangle, — les belles filles d'Italie, j'en ai fait souvent la remarque, sont pour la plupart joviales!

— *Ecco!* Il y a bien parmi elles des mégères, — déclara le chevalier Martini, — mais on n'y trouve pas de ces filles mélancoliques semblables à certaines de vos femmes du Nord, à celle-ci, par exemple, — ajouta-t-il en désignant Arabella, silencieuse et engoncée dans sa robe constellée comme celle d'une madone espagnole. — Vous êtes au fond un peuple triste et sentimental!

La trogne trouée par la petite vérole, tannée par le grand air, enluminée par la boisson, le capitaine Scrub éclata d'un rire sonore à l'autre bout de la table. L'œil en éveil, l'oreille aux aguets, le nez au vent, la bouche avide et la main caressante, il jouissait par tous les sens à la fois.

— Que les tripes du Diable gargouillent dans le ventre du Pape si je suis triste et sentimental! — s'écria-t-il.

— Basta! Si votre imagination, tel un verre grossissant, ne transformait pas votre étincelle de gaieté en un énorme feu de joie, vous seriez les gens les plus moroses de la terre, je le soutiens! Votre esprit ressemble à un buisson d'épines noires que votre imagination dissimule sous des fleurs éclatantes et embaumées!... Et votre théâtre est le fruit délicieux de votre imagination, — ajouta-t-il aimablement en se tournant vers Nut et vers Amoret. — Cependant je reproche aux Anglais de ne pas suivre l'école classique qui...

— La peste soit de vos écoles, classiques ou autres! — s'exclama Scrub bourru. — Par la barbe qui me pend au menton, — continua-t-il, tonitruant, — je ne vois qu'une chose dans ces mômeries : on veut me forcer à prendre un homoncule à mollets de coq pour une mirobolante princesse et un matamore ventripotent, grandiloquent et truculent, pour le plus superbe des rois et le plus vaillant des guerriers! Cela en dépit de toute

1. Le bon vin réjouit le cœur de l'homme.

vraisemblance, car chacun le connaît pour un paillard, un sac à vin, un paltoquet, un couard, un morveux, dont les joues et le reste offrent aux taloches une rotondité similaire! Le théâtre...

Mais, comme il continuait de manger en vociférant, il avala un petit os et manqua de s'étrangler. Cela fit diversion.

— La gourmandise tue plus de gens que l'épée, — remarqua dame Bridget, sentencieuse, en débarrassant la table de ses flacons vides.

— Tais-toi, vieille mâchoire d'ânesse! — hurla le capitaine furieux. — Le son de ta voix est aussi discordant que les traits de ton visage!

— Ah! j'ai été jolie, moi aussi! — répliqua-t-elle sans s'émouvoir, — mais il n'est si belle rose qui ne se fane!

Fairchild tenait Arabella amoureusement pressée contre lui. Nut lui cita un passage des Psaumes :

— Des délices éternelles sont dans votre droite!

Le jeune seigneur montra de la main la fraise monumentale, le corsage baleiné de la « Sans-oreilles ».

— *Furem signata sollicitant* : les choses cachetées attirent les larrons, dit-il en riant.

L'ivresse montait lentement, progressive comme une marée. Les convives se tenaient encore, tels ces vieux châteaux branlants dont le lierre dissimule les crevasses, mais à travers les fumées du vin rien ne leur apparaissait plus avec netteté. La forme des objets s'estompait, seule la couleur demeurait. On eût dit un vitrail ou une mosaïque fantastique. Au centre le plat de cuivre luisait comme un soleil. La robe d'Arabella-sans-oreilles ressemblait à une coulée de rubis semée de paillettes d'or en fusion. Parmi la traînée rose, violette et verte des vêtements et la blancheur des collerettes, elle tranchait au milieu des couleurs. Encadrés d'un vaste cercle de nuit, les visages s'éclairaient, ivoires et vermillons, les yeux scintillaient, rivaux des gemmes. Les flammes des chandelles vacillaient au-dessus, semblables à une danse de feux-follets sur une palette de Rubens.

Nut se leva, déclama sa dernière poésie. Le chevalier Martini avait décroché du mur une viole et accompagnait le comédien en sourdine.

— *Quare tristis es?* Pourquoi es-tu rêveuse, ma sainte? — demanda lord Robert à Amoret.

— En venant, — répondit-elle, — j'ai été interpellée par un puritain...

— Bah, — fit le seigneur en souriant, — tu t'arrêtes aux billevesées des prophètes de carrefours?... Il t'a parlé de l'Éternité? Marry, n'y pensons pas! Qu'importe demain? *Hodie Cæsar, cras nihil!* Aujourd'hui je suis César et tu es ma reine!

Oubliant déjà sa sollicitude passagère, il se retourna vers les autres convives pour prendre à nouveau une part active aux assauts d'esprit qui se livraient autour de la table. Sous l'effort des causeurs la cuirasse primitive du vieux langage anglais craqua, creva de toute part. Ainsi, jadis, leurs pères avaient rejeté la lourde armure du Moyen âge pour revêtir les étoffes souples, chatoyantes. Leurs phrases s'habillaient maintenant de mots nouveaux, mieux polis, étincelants. La conversation arrivée au paroxysme de l'euphuïsme et de la recherche, les mots anglais commencèrent à manquer. Il fallut emprunter au latin, au grec, à l'hébreu, au français, à l'italien, à l'espagnol. On entendit des adjectifs inouïs, des adverbes inattendus. Les causeurs s'échauffèrent à ce jeu. Ce devint une orgie, une bacchanale de mots et d'images. Ils déformèrent les mots, ils en inventèrent, ils les employèrent au hasard, par plaisir, parce qu'ils sonnaient bien et malgré leur sens impropre ou leur signification inconnue. Les têtes crevaient d'idées comme les ventres de nourriture. Bientôt les vins firent défaut et les mots aussi. Alors les convives se levèrent en vociférant, cherchant leur aplomb. Ils désirèrent, en recourant à des gestes brutaux, excessifs, calmer la rage qui s'emparait d'eux devant leur impuissance à satisfaire la double soif de leur esprit et de leur gosier. Ensemble, de toute la vigueur de leurs muscles irrités, ils soulevèrent la table, la levèrent jusqu'au lustre. Les chandelles culbutèrent et s'éteignirent une à une, des flacons roulèrent et vinrent se briser sur le plancher, des plats glissèrent, s'entre-choquant avec un bruit métallique. La dernière chandelle tombée, ils lâchèrent la table et tout croula dans l'obscurité. Mais, au milieu du fracas de cet effondrement, parmi les jurons, les rires, les cris

perçants de la tante Bridget et du perroquet, Amoret entendit une voix lointaine dont le murmure dominait tout le bruit : « Veillez... veillez... veillez... », disait-elle.

***

Quelques jours plus tard, comme Amoret rentrait du théâtre, la vieille Bridget s'élança à sa rencontre.

— Mauvaises nouvelles, ma colombe! Monseigneur le comte de Fairchild se marie! Par sainte Charité, c'est là un coup bien cruel pour notre Arabella!

— Ah! tante Bridget, cela finit toujours ainsi!

— Il épouse une fille d'honneur de Sa Majesté. Voilà bien les hommes! Pourquoi s'embarrasser d'une vache quand on peut acheter du lait?

— Ils sont tous les mêmes, ils veulent goûter des demoiselles! Seuls les rois de comédie épousent des mendiantes!

Quand Amoret pénétra dans la chambre de la Sans-oreilles, celle-ci, calme en apparence, se tenait debout devant un miroir et assujettissait à l'aide de longues épingles une résille d'or sur ses cheveux blonds. Amoret l'embrassa avec émotion et tenta quelques paroles consolatrices. Arabella demeurait impassible.

— Par les lamentations de Jérémie, ne me dis pas de phrases banales, Amoret! Je mesure mieux que personne l'étendue de ma perte, mais je porte, gravé dans ma chair, le soulagement de toutes les afflictions!

Elle éclata d'un rire hystérique, arracha nerveusement sa résille d'or, dénoua ses cheveux et les souleva de chaque côté de sa tête pour découvrir deux cicatrices à la place de ses oreilles.

— Moi aussi, — cria-t-elle, — moi aussi j'ai été fille d'honneur de Sa Majesté! Mon père me surveillait comme une nouvelle Danaé :

Si nunquam Danaen habuisset ahena turris,
Non esset Danae de Jove facta parens [1].

1. Si Danaé n'avait pas été enfermée dans une tour d'airain, Jupiter n'aurait jamais approché d'elle (Ovide).

Mon Jupiter à moi, tu le connais : ce fut Fairchild. Époux d'une autre, il ne pouvait m'aimer sans crime. Une liaison à la Cour nous parut chose dangereuse étant donnée la rigueur de Sa Majesté. Alors, d'une chiquenaude, j'ai tout envoyé promener ; j'ai soufflé sur mes prérogatives de fille noble comme sur de la bale et je me suis sauvée avec lui. Ariane fuyant avec Thésée le palais de Minos dut éprouver semblable bonheur et pareil émoi...

Elle parlait avec animation, sans prendre garde à la stupéfaction d'Amoret, sans même la regarder. Au dehors on entendait Josuah Funnylake, le luthier, dont la boutique était voisine, accorder inlassablement les luths, les théorbes, les violes et les virginals.

— Mon père se mit à notre poursuite et nous rejoignit dans une auberge où nous changions de chevaux. Il pénétra avec sa suite dans notre chambre, et, comme je refusais de le suivre, « Meurs donc ! » vociféra-t-il au paroxysme de la fureur, et il tira son épée. Un valet retint son bras. Dans le fond de la chambre, le reste de nos gens maintenait Fairchild, qui se démenait comme un beau diable pour bondir à mon secours. Cependant mon père, d'une bourrade, avait envoyé le valet rouler contre le mur. Il me saisit par les cheveux, me traîna, brandit au-dessus de ma tête son épée menaçante. Fairchild gémissait, la voix brisée de désespoir : « Arabella... Bella... Bella... mon amour... ma vie... » L'épée s'abattit, rapide, glissa contre mes tempes et vint trancher mes deux oreilles l'une après l'autre... Oh ! Amoret ! tu parles souvent sur la scène du fer des poignards et des épées, mais si tu savais quelle sensation... là... de chaque côté !... Il me resta pourtant assez de force pour me relever et crier : « Merci, merci, Monseigneur, d'avoir permis que le dernier son parvenu à mon oreille fût la voix de mon amant, sa voix brisée par l'amour de moi ! » Voilà le plus belle minute de ma vie, Amoret ! Une femme devrait tout donner pour entendre tant d'amour s'exhaler des lèvres de celui qu'elle aime ! J'aurais dû mourir alors...

— Melpomène m'assiste ! c'est effrayant ! — murmura Amoret.

— Soignée dans l'auberge par la bonne hôtesse, — continua

Arabella, — je réussis au bout de quelque jours à rejoindre dans son exil lord Philip soustrait à la fureur de mon père par des serviteurs fidèles... Nous avons vécu plusieurs années dans la retraite, ignorés! *In Arcadia ego!* In Arcadia, Amoret! Cléopâtre ne connut pas plus d'amour dans les bras d'Antoine! A Sestos les nuits que Léandre passa auprès d'Héro ne coulèrent pas d'heures plus enivrantes! Moins énamourée fût l'idylle du berger Acis et de la nymphe Galatée, que celle de Philip Fairchild et d'Arabella-sans-oreilles! Hélas! semblable à celui de ces amants célèbres, notre bonheur devait avoir une fin. Moi, je me trouvais heureuse, pleinement! Mais lui, lui (tu connais les hommes : l'amour n'est pas pour eux la seule raison de vivre, comme pour nous) *transvolat in medio posita et fugientia captat,* il néglige ce qui est à sa disposition et s'évertue après ce qui le fuit... Nos études des auteurs anciens, la vie simple, la chasse, tout devint fastidieux à lord Philip. Nous tenions entre nos mains le coffret clos de Pandore, je maintenais le couvercle fermé, mais lui, nouvel Épiméthée, brûlait du désir de le soulever. Cette Cour abandonnée par moi sans arrière-pensée, il en regrettait la vie brillante, les intrigues, les honneurs, l'activité. L'an passé, après la mort de sa femme, Sa Majesté le rappela. Il en conçut une joie très vive. Passé un certain délai, Circé, l'enchanteresse, se sentit impuissante à retenir Ulysse. La passion de Fairchild était devenue assez mince pour lui permettre de passer à travers les barreaux de la cage d'amour où je le tenais enfermé, et je lui conseillai moi-même de revenir à Londres pour y tenir son rang. Mais je savais qu'à Londres je le perdrais et un seul désir m'animait : demeurer dans cette province, théâtre de mon bonheur! Il insista pour m'amener ici, dans cette maison où personne ne soupçonne ma naissance, et où j'attends depuis le jour de mon arrivée cette minute fatale!

Elle murmura tout doucement : « *Vulnerant omnes, ultima necat!*[1]. »

Exaltée plutôt qu'émue par l'évocation de ses souvenirs, elle se recoiffait fébrilement.

— Maintenant, — reprit-elle, — ma vie est terminée. Cependant l'Espérance demeura au fond de la boîte de Pan-

1. Toutes blessent, la dernière tue.

dore. J'ai encore la faiblesse de vouloir connaître ce que demain me réserve. *Una salus victis!* [1] Je vais aller chez l'alchimiste, je lui ferai invoquer les esprits et je regarderai moi-même mon destin dans le miroir magique sans le secours de la spéculatrice.

— Hélas! — répondit Amoret, — ton exaltation m'effraie, Arabella! Pourquoi veux-tu sortir au lieu de demeurer tranquillement ici avec moi?

La Sans-oreilles n'écoutait plus. Affairée par sa toilette elle ne répliqua pas. Amoret s'approcha d'elle, arrêta son bras. L'autre l'interrogea du regard :

— Crois-tu en Dieu, Arabella?

La question était nouvelle sur les lèvres de la comédienne. La sourde, maintenant attentive, la considéra intriguée.

— Écoute, fit Amoret émue, j'ai rencontré un saint homme l'autre soir comme je rentrais. Il porte la parole de Dieu et quand il m'a parlé j'ai senti tout mon être se remplir d'un trouble surnaturel...

— Assez, je t'en prie! *Verba et voces, praetereaque nihil!* [2] Je suis prête, je pars! Ne t'inquiète pas de moi! Amoret, je vais vers mon destin!

Elles se séparèrent sur le seuil :

— Mes vœux t'accompagnent, Arabella!

La comédienne sortit derrière son amie. Elle la vit passer rapidement devant la maison du luthier et disparaître au coin de la rue. Elle-même marcha au hasard, songeuse. Elle venait de dire vrai, les paroles de Hiérophante l'avaient troublée. Depuis quelques jours, d'ailleurs, une tristesse indéfinissable l'assaillait, elle pressentait des malheurs obscurs et le cours de ses pensées la ramenait toujours au puritain.

— Ce corbeau prophétique, — pensa-t-elle, — ne peut être qu'un oiseau de mauvais augure. Les catastrophes inattendues fondent sur les humains les plus prévoyants... Mon heure viendra, ce soir, demain, que sais-je? Qu'y puis-je? Veiller sur mon âme comme une vestale sur le feu du temple? Comme une nonne sur la lampe de l'autel?

Elle haussa les épaules. Certainement les puritains faisaient

1. Un seul espoir de salut aux vaincus! (Virgile).
2. Des mots, des paroles et rien de plus! (Ovide).

fausse route : se préparer à la mort ne peut pas être l'unique but de la vie.

— L'existence est déjà assez difficile sur la terre. On n'a pas le temps de tracer des chemins pour une autre vie hypothétique... On s'en tire à force d'énergie, d'industrie... de même on se tirera d'affaires comme on pourra quand on sera de l'autre côté... Et puis la damnation ne guette pas tous les gens qui méprisent les règles des puritains, l'humanité entière serait alors maudite!

Elle passa en revue quelques caractères familiers : Eastangle, Nut, le capitaine Scrub... Hommes normaux, ils vivaient en hommes, ils riaient, ils pleuraient, ils aimaient, ils suivaient la nature, tandis que ce puritain... à quoi lui servait d'avoir un cœur, des sens, qu'avait-il d'humain?

Cependant elle prêtait au temple des puritains devant lequel l'avait amenée sa promenade sans but, une atmosphère recueillie qui la tentait. La maison de la prophétie ouvrait sur une petite cour au milieu de laquelle s'élevait un puits. Un groupe d'hommes et de femmes au visage sévère se présenta devant le saint lieu. Quelqu'un poussa l'huis, ils entrèrent. Amoret fit quelques pas autour du puits, se pencha sur la margelle, attendit elle ne savait quoi...

Poursuivi par un bambin éperdu, un porc grognant, rougeaud, crevant de graisse, se précipita dans la rue. Deux commères délurées, pour arrêter sa course, étalèrent leurs jupes, enflèrent la voix, s'agitèrent comme quatre. L'animal, interdit, s'immobilisa, rebroussa chemin, disparut, conduit par le gamin. Une femme prête à entrer dans la maison de la prophétie tourna la tête, attirée par ce remue-ménage. Elle aperçut Amoret immobile auprès du puits. Elle l'observa un instant, puis descendit vers elle.

— Cherches-tu la vérité? — interrogea-t-elle avec un sourire grave; — suis-moi et viens apprendre à connaître Dieu!

Elle la prit par la main et l'entraîna. Elles pénétrèrent ensemble dans une salle petite et nue plongée dans une quasi obscurité. Les fidèles agenouillés par terre tournaient le visage contre le mur. La femme qui avait guidé Amoret alla grossir leur nombre. Un homme lisait la Bible à haute voix; un lumignon brillait dans sa main. La lecture du verset

achevée, il passa à son voisin et le livre et la lumière. A son tour celui-ci lut le verset suivant. La flamme éclairait des profils austères, dessinait la forme d'un crâne, l'ourlure d'une oreille, la courbe d'un nez. Dans le silence on entendait les voix monotones :

« Dissipez les superbes dans votre fureur et humiliez les insolents par vos regards. Jetez les yeux sur tous les orgueilleux et confondez-les. Brisez et foulez aux pieds les impies dans le lieu même où ils s'élèvent. »

Collée au mur, tout près de la porte, Amoret écoutait résonner la parole terrible.

— Moi, — pensa-t-elle, — je me suis élevée au théâtre. C'est là où, d'après eux, le châtiment devrait me frapper quand, toute rayonnante de joie, je reçois les adulations du public...

« Considérez Behemoth que j'ai créé avec vous, il mangera le foin comme un bœuf : sa force est dans ses reins, sa vertu est dans le nombril de son ventre. »

L'obscure et rude parole venait la frapper en plein visage et elle demeurait bouleversée et attentive, envahie d'une terreur religieuse provenant des voix inconnues, des mots sacrés et de la pénombre.

« Qui ouvrira l'entrée de ses mâchoires? La terreur habite autour de ses dents [1]. »

A quinze ans, lorsqu'en écoutant les comédiens elle découvrait sa vocation et décidait d'abandonner les siens pour suivre la troupe nomade, un émoi analogue l'agitait. Un frisson passait aussi sur les épaules courbées dans la salle ténébreuse. On sentait la présence de Dieu, du Dieu fort et jaloux, toujours prêt à se venger et à punir, formidable et implacable, ignorant la douceur et l'indulgence.

La supplication, l'invocation poignante du pécheur suivit :

« Éternel, ne me reprends point dans ton indignation et ne me châtie pas dans ton courroux.

» Mes plaies sont puantes et corrompues à cause de ma folie. Comme un cerf brame après des eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu!

1. Job.

» Éternel, aie pitié de moi, car je suis sans aucune force! Guéris-moi, Éternel, car mes os sont épouvantés! [1] »

Le livre fermé d'un coup sec et la lumière éteinte, la prière commença après quelques minutes de recueillement. Chacun invoquait le Seigneur en phrases improvisées. Tout d'abord dans les ténèbres une voix de femme, une voix basse et voilée, frémissante comme la corde sous les doigts du joueur de viole, murmura ces mots :

— Seigneur, avant de te connaître, je pleurais sur moi-même, à cause de ma pauvreté et de cet ulcère monstrueux qui ronge ma face. Maintenant je pleure sur la beauté, je pleure sur les riches et les gens qui se réjouissent des plaisirs du monde! Ils excitent ma pitié, car leur misère s'enracine plus profondément que la mienne; sous leurs somptueux habits le cœur demeure indigent, sous la triomphante splendeur de la beauté c'est l'âme qui pourrit, rongée d'un ulcère...

On entendit des soupirs. Quelqu'un toussa dans le silence, puis à l'autre extrémité de la salle une voix d'homme s'éleva. Les mots tombèrent tristes et monotones, pareils à une pluie d'hiver. Soudain Amoret tressaillit : du troupeau prosterné montait une voix âpre et profonde et elle crut la reconnaître pour celle de l'homme prophétique. Elle sentit redescendre en elle la terreur éprouvée l'autre soir, quand elle ignorait encore si elle avait affaire à un homme ou à un infernal génie vomi des profondeurs de la terre.

— O toi qui fais filtrer de la source fangeuse le ruisseau transparent! Toi qui transformes la pourriture en aliment nourricier de la terre, éclaire sur son véritable état la pécheresse, car elle est moins que de la fange et moins que de l'ordure! Éclaire-la afin qu'elle puisse être glacée de remords et altérée d'expiation! Seigneur, montre à la femme fière de son apparente beauté qu'elle est plus repoussante aux yeux du juste que le lépreux ou le pestiféré ou la charogne rongée des vers! Seigneur!... Seigneur!... Seigneur!...

Il prononçait d'autres paroles, mais Amoret n'entendait que cet appel éclatant. Alors elle eut une hallucination : les murs de la salle s'écartèrent pour laisser pénétrer une lumière

1. Psaumes.

éblouissante. Elle était attachée au pilori et l'homme prophétique la dénonçait à la foule, une foule immense et silencieuse, prosternée sur le sol, et qui l'outrageait par sa seule attitude. La voix, la terrible voix de l'apôtre résonnait comme une trompette sacrée et la foule s'étendait à perte de vue, comme une mer. Ces milliers de regards fixes dirigés vers elle, la femme liée au poteau d'infamie les ressentait comme autant de piqûres de guêpes sur tous les points de son corps. Elle eut un sursaut, une révolte, ses bras battirent l'air dans l'ombre. La porte céda sous la pression de ses mains tâtonnantes, elle revint à elle et se trouva à l'air libre. Elle demeura un instant étourdie sur le seuil et respira longuement, les paupières battantes. Elle passa ensuite la main sur son front moite, comprima sa poitrine houleuse, puis elle s'en alla lentement, toute désemparée.

— Hélas! — dit-elle, — Eastangle, Scrub, Nut mènent la vie des hommes normaux... Cet homme de Dieu semble un être singulier, hors nature... Mais moi, que suis-je donc? Ai-je un foyer, des enfants? Hélas! hélas! Nous ne sommes pas sur la terre pour jouer la comédie!... Ce sont les femmes comme moi qui font les hommes comme lui... Il faut des âmes de puritains pour sauver l'âme des Amoret!...

***

Pendant qu'Amoret fuyait la maison de la prophétie, Arabella, à laquelle le miroir magique n'avait pas conservé d'espoir, cherchait le long de la Tamise l'emplacement propice. Elle prit pour descendre au fleuve l'escalier de Old Swan, tranquillement, comme si elle allait s'embarquer. A l'avant-dernière marche elle fit un faux pas et culbuta. Le froid de l'eau lui causa un grand hoquet, elle se débattit : le petit corps troubla un instant la marche du grand fleuve, puis, emporté par le courant, virevolta dans les remous. Deux jours plus tard un meunier du pont de Londres aperçut, flottant sur l'eau, un paquet de vêtements. Il descendit, et, à l'aide d'un crochet, ramena le corps d'Arabella-sans-oreilles. On le rapporta à la Maison du Pénitent gris, défiguré, tuméfié, gonflé d'eau. La blonde chevelure, naguère si amoureusement caressée

par Fairchild, se collait au crâne comme un serre-tête limoneux. A cette vue Amoret s'était enfuie, pleine d'horreur, et le lendemain, se sentant incapable de se lever, elle avait envoyé la vieille Bridget prévenir Nut qu'elle ne pourrait pas se rendre au théâtre.

Eastangle, également informé de son indisposition, vint lui rendre visite. Il la trouva au lit, fiévreuse, l'esprit désemparé, et se mit alors à l'entretenir de son amour avec une tendresse infinie et un charme persuasif, faisant des frais comme pour la séduire une seconde fois. Il disait de si jolies choses et il prenait tant de plaisir à exprimer avec une conviction passionnée des sentiments à peine éprouvés que, tel un chasseur prisonnier dans ses propres rets, il se prenait lui-même à son éloquence et n'était pas le moins suborné des deux. Amoret, femme et comédienne, se laissa enchanter une fois de plus par la magie des mots. Cependant sa mélancolie subsista jusqu'au départ de lord Robert.

— Amoret, — lui dit-il, — ton nom sonne d'une manière exquise! Comme ta personne, il appelle l'amour... Il contient « amor » et sa terminaison le rend charmant et mutin comme tout le mot français « amourette »!

— Hélas! oui, Monseigneur! Amourette, divertissement badin, gracieux et sans importance! Amourette, jeu à peine attendri dans lequel les grands sentiments n'entrent pas! L'amour des seigneurs pour les pauvres filles est une amourette, Monseigneur! Je tiens dans vos jeux la place d'un chien favori; quand vous serez las, vous me repousserez de la main...

— Oh! ingrate fille! Que ne fais-je pas pour toi? Je te sacrifie même ma réputation! A cause de mon penchant pour toi je passe pour mener une vie dissolue! Ne suis-je pas le parfait amant?

— Monseigneur, — répondit-elle avec exaltation, — j'aspire à des choses absolues! Je voudrais être enfermée par vous dans un harem, dont je serais l'unique sultane, ou vivre seule avec vous dans un pays désertique... Ou bien encore, cloîtrée dans un vieux couvent d'Espagne, loin du monde, tenter de racheter mes péchés...

— Racheter tes péchés, ma divine? Ignores-tu donc que la religion a toujours le dessous dans ses luttes contre l'amour?

Telle la licorne fonçant sur le lion, la religion furieuse se jette sur l'amour. Mais l'amour est rusé comme le lion! Sur le point d'être atteint, celui-ci cherche un refuge derrière un arbre et la licorne, emportée par son élan, enfonce sa corne dans le tronc. Tandis qu'elle se débat pour se dégager, le lion la dévore, Amoret, à belles dents! Mon amour, n'en doute pas, saurait inventer des ruses de fauve et...

— Ne riez pas, Monseigneur, ne plaisantez pas! Il arrive toujours un moment où il faut expier!

Elle s'exprimait avec tant de conviction qu'Eastangle, importuné, brusqua les adieux.

— Allons, je te quitte! Je te vois tout agitée par la fièvre; tu t'excites en parlant et cela te fatigue. Repose-toi, Amoret, et redeviens toi-même...

« Cette enfant, — se disait lord Robert en se laissant aller au petit trot de son cheval, — cette enfant se trouve fort désemparée! Quel être insatiable que la femme! Celle-ci était destinée par sa naissance à vivre dans une chaumière de torchis, à partager avec quelque rustre brutal un grabat posé sur une natte de paille avec une bûche pour oreiller... Au lieu de cela, parée, fêtée, elle mène la vie d'une patricienne et cependant elle se montre inquiète, mal satisfaite: *quod licet ingratum est, quod non licet acrius urit* [1]. Je vais tâcher de la distraire par quelque présent... » Il arrêta son cheval devant la boutique d'un orfèvre et commanda des bijoux que son page devait venir prendre le surlendemain pour les porter à la Maison du Pénitent gris.

Quant à lui, il partit le soir même pour ses terres.

***

La représentation venait de se terminer au théâtre de la Rose où Amoret reparaissait pour la première fois depuis la mort d'Arabella. Les comédiens se déshabillaient rapidement, impatients qu'ils étaient de rentrer à la maison ou de courir au cabaret. Bientôt il ne demeura dans la salle qu'Amoret, dont la toilette durait toujours longtemps, et Booley, qui avait hypocritement prolongé la sienne. Nut

1. Ce qui est permis est insipide, ce qui n'est pas permis excite nos désirs.

faisait des arrangements de l'autre côté, sur la scène, avec l'aide de Tip et de Toe.

Booley, à moitié dévêtu et plus oppressé, plus pâle, plus nerveux que de coutume, pressait la comédienne, mi-cabotin, mi-sincère.

— Écoute, — disait-il, — tes rigueurs me tuent autant que la fièvre! Le désir de toi me brûle autant que la maladie! Je t'en prie, écoute-moi, ma béatitude!

— Cesse! — répondait-elle avec impatience, — va offrir à d'autres ton charme hermaphrodite!

Il se fit encore plus suppliant :

— Tu dis vrai, ma béatitude, je ne suis pas encore un homme, je suis toujours un enfant!... Aime-moi donc comme ton enfant, comme une pauvre petite chose, comme une chose de rien! Ne t'éloigne pas de moi, car je sens venir la détresse!

Il s'avançait, plaintif, avec ses yeux cernés et sa poitrine grêle, pour lui prendre les lèvres, car elle lui avait abandonné ses mains; mais, quand il prononça ces derniers mots, elle reconnut le verset d'un psaume. Aussitôt elle le repoussa avec une expression de si profond dégoût que Booley blêmit de colère. Pris d'un étouffement il se laissa choir sur un escabeau et Amoret, indifférente à ses injures, voulut lui porter secours. Cela mit le comble à la rage de l'adolescent. Il l'écarta, se releva, et, la voix entrecoupée par les larmes et les hoquets, l'outragea haineusement :

— Pourtant... bientôt il va te falloir... courir après de nouveaux amants... car Monseigneur d'Eastangle se mariera, lui aussi... et tu retomberas dans la rue!... A moins que tu ne fasses comme l'autre... alors tu iras...

Il éclata d'un rire sinistre :

— ... tu iras...

— Tais-toi! — cria Amoret redoutant la prédiction; — tais-toi, ou bien...

— ... avec la Sans-oreilles écouter au fond de la Tamise...

Menaçante, Amoret s'était élancée sur lui la main haute pour lui imposer silence, le frapper. Il esquiva le coup en raillant. Alors elle saisit un chandelier d'étain, le lança contre lui. Booley fut touché à l'épaule. La douleur, insignifiante en elle-même, détermina une violente réaction chez le jeune comé-

dien épuisé par cette scène. Il s'écroula de nouveau sur l'escabeau, puis se laissa glisser à terre, se roula sur le sol, en proie à une crise nerveuse à laquelle, au lieu d'essayer de résister, il se laissait aller avec une sorte de délice frénétique. Nut se précipita, attiré par les cris, prit l'adolescent sous les aisselles, le souleva. Lorsque les spasmes décrurent, Booley éclata en sanglots, ses yeux vairons luisaient à travers les larmes. Il désigna Amoret d'un doigt vengeur :

— C'est elle, — dit-il, — qui m'a frappé, qui m'a lancé à la tête...

Il laissa retomber dans ses bras son visage sanglotant. Le front irrité, Nut s'approcha d'Amoret :

— Écoute, Amoret, — dit-il en essayant de maîtriser son emportement, — je ne veux pas ici de ces histoires! J'en ai assez, assez de cela, entends-tu? Tu deviens intolérable et je te préviens qu'à la moindre incartade je te jetterai dehors!

Amoret soutint son regard, l'œil dur :

— C'est bien, — fit-elle en serrant les dents. — Ne t'inquiète pas, Nut, je saurai dorénavant conserver l'attitude modeste et réservée qui convient à tous les élus de cette académie de belles manières que tu diriges!

Elle tourna les talons et sortit pour cacher son trouble.

***

Amoret, encore sous le coup de l'émotion causée par la mort d'Arabella, affaiblie par son accès de fièvre, était portée à exagérer ses impressions. Elle savait Nut coutumier de sorties de ce genre, et malgré l'absence d'Eastangle, retenu pendant quelques jours dans ses terres, on n'oserait pas s'attaquer à elle à cause de lui, cela elle ne l'ignorait pas non plus. Mais l'atmosphère du théâtre lui devenait insupportable. Elle se sentait atrocement seule, dégoûtée du monde, du succès, de la volupté. La tranquillité, le repos, l'oubli même l'attiraient et sa beauté l'importunait comme les autres vanités humaines.

— J'ai tout connu! — pensa-t-elle.

Cependant, avait-elle réellement aimé?

— Arabella a senti son corps, son âme, son cœur, former un seul bloc dans l'élan d'amour, tandis que moi...

Elle murmura doucement : « Amoret... amourette... » Sa pensée s'éleva vers Dieu, le maître orgueilleux auquel l'apparence charnelle ne suffit pas, exigeant mieux que le corps, convoiteux de cette chose insaisissable, de ce bien mystérieux que l'amant terrestre n'est jamais certain de posséder : l'âme... Elle évoqua sa vie bruyante, artificielle, agitée, et elle aspira au repos, à un travail honnête et régulier lui permettant de se régénérer, de sauver son âme, et elle se voyait sous les traits d'une nouvelle héroïne à incarner.

Pendant son absence, un page, venu à la Maison du Pénitent gris de la part d'Eastangle, y avait déposé pour elle un coffret à bijoux. Dès son entrée dans sa chambre ce coffret frappa la vue de la comédienne. Elle l'ouvrit, et, assise sur le pied du lit à colonnes torses, elle en vida le contenu sur la courtepointe. Son regard se posa, rapide, sur le peigne d'argent, sur le petit éventail de plumes vertes dont un miroir ovale ornait le centre, et elle saisit avidement le collier de rubis. Chaque pierre contenait comme une petite vie palpitante, tant les feux des rubis grenats luisaient doux et chauds. Autour des doigts d'Amoret le collier semblait une couleuvre enlacée, toute semée d'yeux sanglants. La jeune femme écarta les doigts et tendit la main vers la fenêtre pour faire scintiller les gemmes. Alors, ravie, elle murmura en songeant à l'héroïne d'*Eccelin le féroce*, la nouvelle tragédie de Nut :

— C'est le collier de Jacintha!

Elle l'attacha à son cou, et, à l'aide de deux miroirs, elle en étudia l'effet sur sa peau fraîche. L'image renvoyée par les miroirs flattait l'œil. Amoret se trouva aimable et sourit.

— C'est le collier de Jacintha, — répéta-t-elle.

Le collier détenait-il quelque vertu magique? Les pierres précieuses possèdent des propriétés surnaturelles; certaines, sous l'aspect d'inoffensives parures, cachent des talismans puissants, heureux ou funestes. Ces rubis procuraient peut-être l'oubli des peines comme une gorgée d'eau du Léthé... Bref, vaincue par le sortilège, peut-être par la coquetterie ou la passion pour son art, Amoret se métamorphosa. Sa pensée retourna vers *Eccelin le féroce* et Jacintha, fille

d'Eccelin, dont elle allait créer le personnage, s'incarna en elle. Elle récita des phrases de son rôle, se berça, s'intoxiqua de rimes. Elle laissa aller sa tête sur un coussin pour fredonner la sérénade d'Obizzo.

Elle se leva avec des mouvements étudiés et marcha lentement vers la fenêtre comme si la chanson venait de monter de la rue, accompagnée par des violes, comme si elle allait apercevoir Obizzo énamouré...

La préoccupation de son rôle la reprit tout entière. S'aidant du manuscrit d'*Eccelin* elle se mit à déclamer à mi-voix, pour éviter la fatigue. Elle allait et venait par la chambre, froissait les feuillets, les roulait dans ses doigts, les changeait de main, et parfois elle s'approchait du miroir pour y étudier les expressions de son visage.

Au dehors, sans répit, les cordes des instruments de musique vibraient sous le doigt expert et patient de Josuah Funnylake, le luthier.

Sortant de son mauvais rêve, sous le charme du collier, Amoret oubliait son dégoût. Les héroïnes de théâtre reprenaient possession de son âme et venaient la disputer à Dieu. Elle avait fait siennes leurs joies, leurs souffrances; leurs espoirs l'avaient soutenue et leur mauvaise fortune accablée. La ride légère de son front, leurs soucis autant que les siens propres l'avaient dessinée, elles ne lui permettaient pas maintenant de se libérer et s'accrochaient à elle comme des naufragées au corps du nageur. Semblable à la femme de Loth, pour avoir jeté un coup d'œil en arrière, il lui devenait impossible d'avancer dans la voie du salut.

***

Ce jour-là Amoret parut sur la scène vêtue d'une robe de velours gris brodée d'argent. Elle portait au cou le collier de rubis donné par Eastangle. Le public la trouva différente d'elle-même, mais extrêmement touchante avec son expression meurtrie et pathétique. Cependant son jeu monotone, un peu automatique, empreint d'une sorte d'accablement, donna lieu à quelques critiques de la part des spectateurs au cours de la scène où Jacintha apprenait l'assassinat de son amant

Obizzo, fils du marquis d'Este. On la trouva trop facilement résignée en recevant ce coup mortel. Elle fut jugée meilleure dans l'acte où, stupide d'horreur, elle découvrait qu'Eccelin, son père vénéré, était l'assassin d'Obizzo et l'auteur de mille crimes épouvantables.

Le marquis d'Este et le comte de Bonifacio, pour se venger du misérable et le frapper dans sa fille, avaient soudoyé des assassins afin de mettre à mort Jacintha. Sa suivante, instruite du complot, la pressait de fuir au château de Cassano, et Jacintha demeurait. Son amant poignardé, l'infamie de son père découverte, que lui importait maintenant la vie ou la mort? A la suivante qui, pour l'éclairer sur l'imminence du péril, lui montrait derrière une tapisserie les conjurés apprêtant leurs dagues, elle répondait, dolente :

— Ils sont devancés dans leur travail... des lames plus acérées ont déjà transpercé mon cœur... Je saigne par les blessures de plus cruels poignards...

Debout au milieu de la scène, face au public et les mains jointes, Amoret murmura les phrases avec une lassitude indicible. Sa voix, faible comme un souffle, vibra jusque dans les recoins les plus reculés de la salle. Alors la comédienne tressaillit : ce n'était pas Jacintha qui venait de parler, c'était Amoret. A deux pas d'elle, sur le devant de la scène, Fairchild se prélassait nonchalamment, tout comme si, chez la tante Bridget, Arabella énamourée s'apprêtait à revêtir pour le recevoir sa robe fastueuse. Cependant Arabella était morte. Son pauvre petit corps de suicidée ne reposait même pas au cimetière comme les autres! Pour épargner son voisinage aux tombeaux chrétiens, on l'avait jeté dans un trou au carrefour d'une route.

Amoret remarqua le pourpoint neuf de Fairchild, sa mine reposée. Il lui fit l'effet d'un monstre, d'un vampire gorgé de sang de femme.

Auprès d'elle Booley tenait le rôle de la suivante et lui pressait affectueusement la main, plein de sollicitude et d'effroi, et elle évoquait le visage vrai dissimulé sous le fard et sous l'expression empruntée, le masque vicieux, maladif, l'air lâchement méchant avec lequel il la regardait à présent.

Derrière elle, elle devinait le beau Nut, Nut qui l'avait

naguère encensée, adulée, portée aux nues; Nut, auteur de pièces écrites pour elle; Nut au rictus de satyre, charmeur au talent étincelant dont la prestance subjuguait les femmes; Nut à qui elle avait donné la réplique dans tant de scènes d'amour qu'elle s'était jadis laissé prendre à la comédie, et qui maintenant...

En bas, son œil hagard fixait le public, l'effrayant public aux mille têtes rieuses ou pleurardes. Il vociférait parfois contre l'auteur ou contre un comédien. Sa voix furieuse grondait alors vers la scène. Il affectionnait Amoret par caprice, parce qu'elle l'amusait. Il se plaisait à la voir exprimer la peine de nobles dames, mais qu'elle s'avise donc, elle, Amoret, de souffrir et de ne pas dissimuler son chagrin! Elle ne s'appartenait pas. Elle était la chose de ce bétail humain entassé dont l'âcre relent montait vers elle. Mais elle se sentait maintenant loin de lui. Le contact entre eux venait de se rompre, elle jouait pour elle-même, ou plutôt elle ne jouait plus, elle s'exprimait :

— Je saigne par les blessures de plus cruels poignards...

La douleur creusait le masque de la femme en scène d'une angoisse toujours plus profonde : l'agonie de Jacintha avait fait place à celle d'Amoret. Toute l'âme de la comédienne était passée dans ce gémissement. Hélas! il n'y avait plus d'espoir en ce monde ni pour Jacintha, ni pour Amoret!

Au lieu d'attaquer sa tirade, la comédienne prolongeait son temps de pause et continuait à contempler la foule avec un douloureux égarement. Les paroles de l'héroïne éclairaient lumineusement sa misère. Elle demeura quelques secondes écrasée, sa gorge se serra, puis sa poitrine eut un sursaut. Les larmes l'étouffèrent et la volonté de les retenir lui faillit, elle les laissa ruisseler sur son visage résigné, sans tenter de lutter contre sa faiblesse.

Nut, après lui avoir soufflé le début de sa tirade, ayant cru tout d'abord à une défaillance de mémoire, se taisait maintenant et considérait cette créature douloureuse avec une sorte de respect. Les seigneurs oubliaient de jeter leurs dés et négligeaient leurs pipes pour s'émerveiller en silence. Quant au public du parterre, l'admirable réalisme du jeu de scène le prenait aux entrailles. Il y devinait obscurément autre chose

que de l'art, mais il ne pouvait se rendre compte qu'il assistait à la naissance d'une conscience.

. . . .

La comédienne sortit de scène dolente comme si elle venait d'être rouée de coups. Sans se préoccuper de son maquillage, elle jeta sa cape sur ses épaules et se précipita au dehors. Sur le seuil elle heurta le Silène également prêt à sortir.

— Ah, ah, — dit-il en ricanant, — tu vas prendre l'air, toi aussi? Tu étais prévenue?

Égarée elle répéta machinalement, sans comprendre :

— Prévenue... de quoi?

— Allons, allons, ne raille pas! pourquoi filerais-tu si gentiment au beau milieu du spectacle avec un pied de rouge sur la figure si tu ne savais pas que les gens de Sa Majesté s'apprêtent à faire irruption dans le théâtre, à saisir par le fond de leurs chausses nos bons camarades et à les mettre à l'abri dans un local royal et bien clos, pour leur apprendre à représenter sous les traits d'Eccelin le féroce le roi Henry, propre père de Sa Gracieuse Majesté!

Amoret demeurait stupide, il l'entraîna.

— Entre nous, je crois que Nut n'y a pas mis de mauvaise intention, mais son Eccelin a le défaut d'avoir enterré un nombre respectable d'épouses et on en a pris ombrage en haut lieu!

Amoret ne répliquait rien, se laissait conduire. Cependant, quand ils furent assez loin, elle se ressaisit :

— Marry, où m'emmènes-tu donc? — demanda-t-elle, — je veux rentrer chez moi!

— Par la corde qui pendit Jocaste, tu deviens folle! Chez toi? Paupière de Dieu, mais les constables y seront dans une heure quand ils auront découvert que tu manques à l'appel! Viens avec moi, je connais un refuge où les gens de police ne se hasardent pas!

— Où donc? — interrogea-t-elle faiblement.

Il répondit avec un sourire malin :

— A Whitefriars! [1]

YVON LAPAQUELLERIE

(A suivre.)

1. Quartier de Londres où se réfugiaient les voleurs et les prostituées.

LE PROBLÈME DE LA MARNE

(6-12 SEPTEMBRE 1914)

La victoire de la Marne est demeurée pendant plusieurs années, et demeure encore pour beaucoup, mystérieuse, énigmatique. La puissante armée allemande, victorieuse, du 20 au 23 août, dans les batailles des frontières, poursuivant l'armée alliée pendant deux semaines, livrait une nouvelle bataille et battait en retraite sur tout son front au bout de trois jours. La victoire des Alliés n'était pas décisive et la retraite des Allemands était bientôt arrêtée. Les causes de leur défaite et de leur recul restaient inconnues. L'armée française diminuée, affaiblie, désorganisée par une longue retraite, avait pu se redresser et attaquer vaillamment. Mais si les Français avaient eu des succès partiels incontestables, on n'avait eu nulle part l'impression d'une victoire tactique très nette. En bien des points, c'est à la suite de combats indécis, ou même après quelque succès local allemand, que les troupes du Kaiser avaient fait demi-tour. Elles avaient pu se retirer sans être en déroute, souvent sans être poursuivies.

La cause précise de leur retraite a été longtemps ignorée. Aujourd'hui, grâce aux livres de souvenirs publics par les commandants d'armée allemands, nous savons à peu près exactement, ce qui s'est passé à l'aile droite allemande en septembre 1914 et ceci nous donne la clef de l'énigme[1].

1. Voir à ce sujet *Au tournant de la Marne*, par le capitaine Kœltz. *Revue de Paris*, 15 septembre 1921.

La victoire de la Marne est due aux graves fautes de stratégie des chefs allemands, à la mauvaise stratégie allemande; cette victoire aurait été plus complète, aurait peut-être été décisive, si la stratégie française avait été meilleure. C'est encore, comme toujours, un bon art militaire qui fait gagner les batailles, qui sauve les peuples; un mauvais art militaire qui les perd[1].

Nous allons essayer de résumer ici les événements qui se sont déroulés à l'aide droite allemande en septembre 1914 et qui ont fait la victoire française.

I. — LA FAUTE ALLEMANDE

a) *La brèche s'ouvre.*

Dans la marche des troupes allemandes, l'armée de droite était la Ire armée, qui, sous les ordres du général von Kluck, comprenait cinq corps d'armées et un corps de cavalerie. La Ire armée avait passé la Marne entre Meaux et Château-Thierry; le 5 septembre, elle s'échelonnait sur le Grand-Morin de Meaux à Esternay; un seul corps d'armée avait été laissé au nord de la Marne, sur l'Ourcq, face à Paris.

D'après les intentions du G. Q. G. allemand, la Ire armée aurait dû être en échelon en arrière des autres armées et faire ainsi une flanc-garde; mais les ordres du haut commandement étaient peu exécutés et Kluck, qui poussait l'initiative jusqu'à la désobéissance, avait sa gauche en échelon bien en avant de la IIe armée.

La IIe armée, commandée par le général von Bülow, avait le 5 septembre sa droite à Montmirail, tandis que sa gauche se reliait à la IIIe armée en Champagne; elle disposait, comme la Ire armée, d'un corps de cavalerie.

En face de l'aile droite allemande, les Alliés avaient, de l'est à l'ouest , d'abord la 5e armée française, qui faisait à peu près face à l'armée Bülow et dont la gauche, 18e corps, était le 5 septembre au nord de Provins. A gauche de la 5e armée, un corps provisoire de trois divisions de cavalerie françaises se

1. La plupart de ces questions ont déjà été examinées par J.-M. Bourget, dans ses études militaires d'un puissant intérêt qui paraissent dans le *Journal des Débats*.

reliait à l'armée britannique. Cette armée, était dans la région de Rozoy, forêt de Crécy, face au Nord-Est. Dans le camp retranché de Paris, au nord de la Marne, se groupait la 6e armée du général Maunoury.

Ainsi l'armée allemande, continuant sa marche vers le sud, s'enfonçait dans une poche et allait prêter le flanc aux troupes françaises de Paris et à l'armée anglaise. Le G. Q. G. allemand, informé du transport de troupes françaises de la Lorraine vers Paris, comprit l'imprudence qu'il allait commettre et ordonna, dans la soirée du 4 septembre, aux Ie et IIe armées, Kluck et Bülow, de faire face à Paris. Mais il était trop tard, cet ordre ne put être exécuté. L'offensive française allait se produire au moment le plus défavorable pour les armées allemandes, dont les marches étaient mal coordonnées par l'autorité supérieure.

Le G. Q. G. français avait fixé la date du 6 septembre pour la reprise de l'offensive. Dans l'après-midi du 5, l'armée Maunoury se portait vers l'est avec l'intention d'attaquer le 6 sur l'Ourcq; mais elle s'engageait dès le 5 au nord de Meaux, contre le corps d'armée, flanc-garde de Kluck. Les Allemands n'avaient plus l'initiative des opérations; ils devaient subir les événements. La bataille de la Marne était engagée.

***

Kluck, qui, dans la matinée du 5 septembre, voulait encore négliger Paris et continuer sa marche vers le sud, dut se rendre à l'évidence. Il rappela deux corps d'armée sur la Marne, laissant les deux corps de gauche vers Esternay, la Ferté-Gaucher.

Ainsi, dès le 6 *septembre*, il se produit un vide important dans le front allemand. La droite de la Ire armée sur l'Ourcq et la Marne est séparée par 40 kilomètres de sa gauche à la Ferté-Gaucher. L'attaque française de la 5e armée, le 6 septembre, force les deux corps d'armée de gauche de Kluck à battre en retraite; dans la nuit du 6 au 7, ils se replient sur le Petit-Morin entre Montmirail et Rebais.

Le 7 *septembre*, la situation devenait plus sérieuse sur l'Ourcq. Kluck demandait à 11 heures du matin le retour

de ses deux corps de gauche, dont « l'entrée en ligne sur l'Ourcq était impérieusement désirée ». Il les faisait diriger sur son aile droite, préparant une manœuvre pour envelopper l'aile gauche de Maunoury. Un de ces corps d'armée se mettait en marche dès l'après-midi du 7 et repassait sur la rive nord de la Marne. L'autre corps était conservé le 7 au soir par Bülow au sud de Château-Thierry et ne traversait la Marne que le 8.

La retraite des deux corps d'armée de Kluck laissait le flanc droit de l'armée Bülow complètement découvert le 7 septembre au soir sur le Petit-Morin. Le front était interrompu entre les Ire et IIe armées; il n'y avait pas de vide complet, car une offensive alliée, le 7 septembre, dans cet intervalle de 50 kilomètres, aurait rencontré les deux corps d'armée faisant leur mouvement; mais cette offensive arrivant dans le dos de troupes en étape aurait produit facilement des résultats d'une portée incalculable. Elle ne se produisit pas; le calme continuait à régner du côté des Anglais.

Sans être inquiété par les Alliés, sans en être empêché par le commandement supérieur, Kluck, agissant comme s'il était isolé, ne songeant qu'au succès de sa seule armée. Kluck avait ouvert une brèche énorme dans le front allemand.

b) *La brèche béante.*

Le 8 *septembre*, l'aile droite de la IIe armée était à Montmirail. Bülow, très inquiet pour son flanc droit, se protégeait par un crochet défensif face à l'ouest, en établissant une division sur la ligne Montmirail, Fontenelle, pendant que son corps de cavalerie devait disputer les passages du Petit-Morin pour retarder la marche des Alliés.

Ainsi la IIe armée allemande, obligée de se retirer un peu vers le nord-est, augmentait elle-même la brèche créée entre les deux armées par le départ des corps de Kluck.

Dans la soirée du 8 septembre, la cavalerie allemande devait abandonner les passages du Petit-Morin devant les vives attaques du 18e corps d'armée français, aile gauche de la 5e armée. La division d'infanterie formant crochet

défensif perdait Marchais après un très dur combat dont elle sortait fort éprouvée; la ligne Fontenelle, Montmirail était évacuée à 6 heures du soir en désordre et le flanc de l'armée Bülow était reporté nettement plus à l'est sur la ligne Margny, le Thoult, où elle faisait face à l'ouest. Quant au corps de cavalerie de la IIe armée, il avait une de ses divisions rejetée sur la rive nord de la Marne, dont elle laissait les ponts intacts; l'autre division était repoussée sur la Chapelle, puis sur le ruisseau le Dolloir, et enfin se retirait à la nuit complètement à l'est dans la région de Condé-en-Brie, prolongeant ainsi le crochet défensif de la IIe armée face à l'ouest, et surveillant les 15 kilomètres qui séparent Margny de la Marne. Son départ ouvrait largement la route de Château-Thierry, et augmentait l'ampleur de la brèche.

A la Ire armée, dans cette journée du 8 septembre, pendant que les deux corps de gauche se portaient, par une marche forcée, à l'aile droite, vers Crouy-sur-Ourcq et la Ferté-Milon, Kluck s'occupait de se flanc-garder vers le sud et de défendre les ponts de la Marne dans la région de la Ferté-sous-Jouarre; cette mission était donnée au corps de cavalerie de la Ire armée, soutenu par 5 bataillons de chasseurs; il avait un front de 20 kilomètres à défendre.

Ainsi, le 8 septembre, les Ire et IIe armées allemandes étaient nettement séparées. Les 50 kilomètres qui s'étendent entre Lizy-sur-Ourcq et Montmirail n'étaient gardés que par la cavalerie. Celle-ci abandonnait le Petit-Morin dans la journée. Quant aux passages de la Marne, ils étaient surveillés de Lizy-sur-Ourcq à Nanteuil, mais de Nanteuil à Dormans, c'est-à-dire de part et d'autre de Château-Thierry, ils n'étaient même pas surveillés. Enfin, entre la Marne et l'aile droite de Bülow, il n'y avait qu'une division de cavalerie pour une trouée de 15 kilomètres.

Dans la soirée du 8, il n'y avait plus aucune troupe allemande sur la rive sud de la Marne à l'ouest de Condé-en-Brie. Dans la brèche de 50 kilomètres existant entre les Ire et IIe armées, 20 kilomètres étaient gardés par un faible rideau de cavalerie et 30 kilomètres étaient sans défense.

Le haut commandement allemand, qui avait mis toutes ses armées en ligne, et qui avait commis la lourde faute

de prélever deux corps d'armée sur le front de France pour les envoyer contre les Russes, n'avait aucune réserve pour boucher la large brèche existant entre les Ire et IIe armées. Il était donc, à juste titre, fort inquiet de la situation créée par l'imprudente manœuvre de Kluck, laquelle pouvait amener un désastre.

Le général von Bülow avait, avec raison, des craintes fort sérieuses pour sa droite qu'il savait tout à fait en l'air à Montmirail. L'irruption des Alliés dans la brèche semblait imminente. Bülow écrit : « Les colonnes ennemies venant de Doué et de Rebais remontent vers le nord; d'autres plus à l'ouest. L'ennemi qui allait passer la Marne le 9, entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, allait tomber dans le dos de la Ire armée et la forcer à la retraite. »

Le colonel Hentsch, envoyé du G. Q. G. allemand, rendait compte par T. S. F. le 8 au soir : « Situation sérieuse, mais non désespérée à l'aile droite de la IIe armée. »

***

La journée du 9 *septembre* 1914 est capitale dans la guerre de cinq ans; elle a vu la retraite de l'armée allemande et la fin du rêve de campagne courte et de victoire facile.

Toute l'armée Kluck était sur la rive droite de l'Ourcq, sauf la cavalerie et une brigade mixte laissée en soutien de cette cavalerie au nord de la Marne. La bataille commencée le 5 septembre contre l'armée Maunoury était indécise le 8 au soir; les forces opposées, sensiblement égales, six divisions contre six, se neutralisaient. Mais Kluck disposait, le 9 au matin, de trois divisions que nous avons vues partir dans l'après-midi du 7 de la région d'Esternay. Ces trois divisions avaient parcouru 50 et 70 kilomètres en moins de quarante-huit heures, effort extraordinaire qui peut se comparer aux plus fameuses marches forcées connues dans l'histoire militaire, si l'on songe que ces troupes marchaient déjà sans arrêt depuis le commencement d'août. Elles se préparaient à attaquer; Kluck les dirigeait pour déborder largement l'aile gauche de Maunoury. Le mouvement tournant des Allemands commençait dans la matinée du 9 et leurs

avant-gardes s'approchaient à onze heures de la route de Betz à Nanteuil-le-Haudoin, en arrière du flanc droit de l'armée française; celle-ci tentait d'établir un nouveau front est-ouest, faisant suite au front sud-nord; la 6e armée française allait être dans une situation délicate, et Kluck pouvait être satisfait à son aile droite.

Mais il n'en était pas de même à la gauche de Kluck, à sa flanc-garde face au sud. Le corps de cavalerie, soutenu par une brigade d'infanterie, chargé de la mission impossible de garder le flanc gauche de la Ire armée de Lizy-sur-Ourcq à Nogent-l'Artaud, sur un front de 25 kilomètres, ne paraît pas avoir essayé de disputer les passages de la Marne aux Alliés, ni même d'en détruire les ponts.

Ces ponts étaient franchis par les colonnes de l'armée anglaise dans la matinée du 9; le corps de cavalerie de Kluck signalait à dix heures ces troupes en marche sur la rive droite dans la région de Charly. L'armée Kluck se trouvait dans une position critique; l'armée anglaise la débordait largement et s'avançait dans son dos; elle allait l'attaquer par derrière.

De plus, Kluck n'ignorait pas que, plus à l'est, dans la région de Château-Thierry, il y avait un vide de 30 kilomètres, sans aucune troupe, avant de trouver l'aile droite de la IIe armée. Dans cette brèche, il était évident que l'armée alliée allait s'engouffrer et couper entièrement la Ire armée.

A onze heures, Kluck inquiet donnait l'ordre à son corps d'armée de gauche de se replier et de se porter sur le Clignon, vers Gandelu, faisant ainsi un crochet défensif face au sud. Mais il était encore fort tenté de persévérer dans sa manœuvre contre la gauche de Maunoury, pour saisir la victoire espérée. S'il avait eu cette victoire tactique dans la soirée du 9 septembre, il aurait vu la 6e armée française se retirer dans la direction de Paris; mais ce succès ne l'aurait pas sauvé du danger d'encerclement qui le menaçait et d'une défaite décisive pour la Ire armée allemande dans la journée du 10 ou du 11 septembre.

Bülow n'était pas, le 9 septembre au matin, dans une situation aussi grave que Kluck, mais sa position était cependant fort critique. A la suite des trois jours de bataille, ses divisions étaient épuisées; ses réserves avaient été dépensées à sa gauche

du côté de la IIIe armée; il écrivait au G. Q. G. que son armée n'avait plus que la valeur de trois corps d'armée.

Son aile droite, repliée face à l'ouest sur la ligne Margny, le Thoult, n'était pas pressée par l'ennemi dans la matinée du 9. Mais sa cavalerie n'avait plus qu'une division avec « les débris de 2 bataillons », vers Condé-en-Brie, pour établir un rideau entre Margny et la Marne et parer au mouvement enveloppant des Français. En tout cas, le chemin de Château-Thierry restait ouvert à une avance ennemie, et, dans la brèche ouverte jusqu'à Lizy-sur-Ourcq, il n'y avait que le faible rideau de la cavalerie de la Ire armée.

La cavalerie pourrait, pendant quelques heures, faire croire à une résistance, mais les Alliés marchant hardiment auraient vite fait de percer ce mince rideau tendu sur un si large front. Une division de cavalerie avait reçu des ordres des deux armées; Kluck lui demandait de venir à Marigny-en-Orxois et de se mettre en liaison à l'ouest avec la brigade d'infanterie de Montreuil-aux-Lions, pendant que Bülow l'appelait à l'est, lui prescrivant de garder la Marne de Château-Thierry à Port-à-Binson (28 km.).

La brèche était donc là, béante, entre les Ire et IIe armées, brèche de 50 kilomètres entre Lizy-sur-Ourcq et Margny. La marche, la marche rapide des troupes alliées dans cette brèche allait évidemment se produire; elle entraînerait des résultats désastreux pour les Ire et IIe armées.

Le mot de retraite, déjà murmuré le 8 au soir à l'état-major Bülow, était prononcé le 9 au matin. La retraite se présentait comme le seul moyen de ressouder les deux tronçons séparés et de retrouver plus au nord, par exemple sur l'Aisne, la liaison perdue au sud de la Marne.

La matinée du 9 septembre fut pleine d'angoisses au quartier général de la IIe armée à Montmort. La cavalerie n'était poursuivie que « mollement » à Condé-en-Brie. Mais à 11 heures l'aviation signalait quatre colonnes ennemies passant la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre et Nogent-l'Artaud. C'était l'irruption redoutée de l'ennemi dans la brèche entre les Ire et IIe armées. Bülow était nettement débordé; il attendait à tout instant la nouvelle du passage des Français à Château-Thierry; sa droite allait être tournée. Bülow jugeait que « le

plan évident du commandement français était l'enveloppement de l'aile droite de l'armée allemande après séparation et anéantissement de la Ire armée ».

Il était clair que le seul salut de la IIe armée était dans une retraite immédiate. Bülow donnait cet ordre, le 9 septembre, à 11 heures du matin; la droite (ouest) de son armée devait repasser la Marne à Damery.

***

Le G. Q. G. allemand, fort inquiet de la situation de ses armées de droite, mal relié avec elles, mal tenu au courant, avait envoyé, le 8 septembre, un officier d'état-major, le lieutenant-colonel Hentsch, pour voir de près la situation des IIIe, IIe et Ire armées. Ce *missus dominicus* avait pleins pouvoirs pour prescrire, ou coordonner, les mouvements de retraite, s'il y avait lieu, et pour ressouder les Ire et IIe armées.

Le lieutenant-colonel Hentsch était, le 8 au soir, à Montmort, au quartier général de la IIe armée; la retraite était envisagée, mais non décidée, à minuit; Hentsch envoyait au G. Q. G. le télégramme : « Situation sérieuse, mais non désespérée à l'aile droite de la IIe armée. » La discussion recommençait le 9 au matin et la retraite, jugée inévitable, était décidée.

A midi, Hentsch arrivait à Mareuil-sur-Ourcq, au quartier général de la Ire armée, où l'on songeait toujours à poursuivre l'offensive. Le lieutenant-colonel Hentsch eut le mérite de juger mieux la situation d'ensemble et d'imposer la retraite à la Ire armée. Vers une heure de l'après-midi, l'ordre de rompre le combat était donné à la Ire armée.

Les deux corps d'armée venus à marches forcées du Grand-Morin n'avaient pas eu le temps de faire sentir une action importante le 9. En étapes le 7 et le 8, ils n'avaient donc pris aucune part à la bataille à une heure décisive pour l'Allemagne; ils manquaient gravement à la gauche et arrivaient trop tard à la droite.

La retraite de Kluck et de Bülow, le 9 septembre, à midi, sauvait leurs armées d'une catastrophe immédiate. La situation n'en restait pas moins très grave. La brèche, créée par la fausse conception de Kluck, n'en subsistait pas moins.

La faute capitale de Kluck est d'avoir agi comme s'il était isolé et d'avoir oublié qu'il faisait partie d'un ensemble où il avait un rôle à jouer. Ce rôle était défini par les ordres reçus et découlait des circonstances. Kluck était flanc-garde de droite des armées allemandes. Pour garder ce flanc, il ne fallait pas en être trop éloigné. Distant de 10 kilomètres de l'aile droite de Bülow, Kluck l'aurait couvert efficacement; à 50 kilomètres, il ne le protégeait plus. Kluck aurait dû reculer jusqu'à Château-Thierry devant l'attaque de Maunoury; là, il aurait flanc-gardé l'ensemble des armées allemandes et permis à son commandant en chef de manœuvrer. Sur l'Ourcq, même vainqueur, il ne remplissait plus sa mission. La brèche de 50 kilomètres, qu'il avait créée volontairement, portait en elle-même la germe de la défaite allemande. Il était évident que l'armée alliée ne manquerait pas d'y entrer. On n'a jamais le droit de supposer que l'adversaire fera une faute grave.

Si Kluck est le premier coupable dans la défaite allemande, la responsabilité en incombe gravement aussi au haut commandement. Le G. Q. G. allemand n'avait pas dirigé la poursuite depuis la bataille des frontières; il dirigeait encore moins la bataille engagée le 5 septembre et laissait Kluck faire une faute capitale. Le G. Q. G. n'avait aucune réserve stratégique pour parer aux événements. Il avait fort mal à propos envoyé en Prusse Orientale deux corps d'armée qui arrivèrent après Tannenberg et ne furent utilisés ni sur un front ni sur un autre. Les quatre corps retirés de Lorraine pour former la VIIe armée quittaient le front le 6 septembre et n'étaient disponibles à Saint-Quentin qu'à partir du 13; ils étaient donc absents de la bataille décisive. C'était, par deux fois, à une échelle, plus grande, le mouvement de rocade inopportun fait par Kluck. — Le haut commandement français avait nettement l'avantage dans la manœuvre stratégique des réserves; il attaquait le 6 septembre, ayant groupé ses forces à sa volonté, et imposait la bataille à l'adversaire au moment même où celui-ci n'avait pas la disposition de toutes ses réserves. Amener toutes ses troupes à la bataille décisive a toujours été un des secrets de la victoire.

Le 9 septembre, à midi, les ordres de retraite étaient donnés par Kluck et Bülow. Les deux armées rompaient vite le combat.

La Ire armée se retirait vers le nord. Pour se rapprocher de la IIe armée et retrouver la liaison, elle aurait dû obliquer vers l'est, mais elle aurait ainsi prêté le flanc aux troupes alliées venant du sud; ce mouvement fut jugé impossible par Hentsch et par l'état-major de Kluck, et la 1re armée retraita vers la forêt de Villers-Cotterets, pour échapper plus sûrement à l'étreinte ennemie.

L'armée Bülow battait également en retraite le 9 septembre et se retirait rapidement. Les trains furent reportés au nord de la Vesle et le gros de l'armée sur la Marne dans la journée du 9.

La brèche entre les Ire et IIe armées restait donc ouverte le 9 au soir entre la forêt de Villers-Cotterets et Damery; elle avait 50 kilomètres.

Le 10 *septembre*, la Ire armée était au nord de la forêt de Villers-Cotterets. La IIe armée continuait sa retraite vers le nord avec des arrière-gardes sur la Marne. La brèche restait d'environ 50 kilomètres.

c) *La brèche se ferme.*

Le 11 *septembre*, Kluck était sur les deux rives de l'Aisne, de Compiègne à Soissons, son corps de cavalerie était à Soissons, dans un état complet d'épuisement, télégraphiant en clair sa détresse et son incapacité de combattre. Le même jour, Bülow, repliant encore sa droite, la plaçait à Jonchery, sur la Vesle. La brèche était réduite à l'intervalle Soissons, Jonchery, soit 40 kilomètres; mais dans cet intervalle Bülow avait judicieusment envoyé son corps de cavalerie et avait fait tenir les deux passages importants de Braisne et de Fismes, chacun par une brigade mixte de la IIe armée. La brèche était donc partiellement bouchée le 11 septembre, ou du moins réduite à 15 kilomètres entre Braisne et Soissons.

Le 12 *septembre*, la Ire armée était en entier au nord de l'Aisne et s'était resserrée d'Attichy à Soissons. La IIe armée avait encore sa droite à Jonchery-sur-Vesles. La brèche entre

Jonchery et Soissons était gardée par une division et par une brigade de landwehr, qui, attaquées par les troupes françaises, durent battre en retraite, ce qui força Bülow à replier toute son armée vers le nord-est; sa droite, de la Vesle, recula sur l'Aisne, à Berry-au-Bac. La brèche restait d'environ 30 kilomètres encore totalement dégarnis, mais la situation s'améliorait beaucoup par l'arrivée à Saint-Quentin de la VIIe armée, dont l'avant-garde était poussée à Laon à une petite étape en arrière de la brèche.

Le 13 *septembre*, Kluck derrière l'Aisne étend sa gauche jusqu'à Vailly; la VIIe armée est à Laon et envoie une brigade mixte qui prolonge la gauche de la Ire armée sur le plateau de Craonne. La IIe armée a sa droite à Neufchâtel. La brèche entre les IIe et VIIe armées existe encore dans la région de Berry-au-Bac; elle a 15 kilomètres. Les Français y sont entrés jusqu'à Amifontaine et ont poussé leur cavalerie jusqu'à Sissonne; mais celle-ci doit revenir pour ne pas être coupée. La brèche est devenue étroite. Les Allemands sont sûrs de rétablir leur front continu.

Les 14 *et* 15 *septembre* de violents combats se livrèrent dans la brèche de Berry-au-Bac. Le 15 septembre, l'aile gauche de la VIIe armée se reliait à la droite de la IIe.

En résumé, la manœuvre très imprudente de Kluck, appelant toute son armée à son extrême droite pour lutter contre Maunoury, et la carence du haut commandement allemand ne dirigeant pas la bataille, avaient ouvert une brèche complète entre les Ire et IIe armées. Cette brèche était de 40 kilomètres le 6 septembre et de 30 kilomètres le 7, avec des troupes en marche entre les 2 armées; le 8, elle avait 50 kilomètres et n'était surveillée que par la cavalerie; le 9, elle avait encore 50 kilomètres, dont 20 surveillés par la cavalerie, et 30 non surveillés. Pendant ces quatre jours, les armées luttaient de front contre les armées françaises, et le danger du mouvement débordant par la brèche était terriblement inquiétant pour Kluck et Bülow.

Pendant la retraite allemande et la poursuite française, la brèche persistait, puis se fermait graduellement. Le 10 septembre, elle avait encore 50 kilomètres, sans aucune surveillance; le 11, elle en avait encore 40, dont 15 n'étaient

pas surveillés; le 12, elle avait encore 30 kilomètres, et le 13, elle se réduisait à 15 kilomètres, pour se fermer le 15 septembre.

Les trois journées des 8, 9 et 10 furent particulièrement critiques pour les armées allemandes qui pouvaient subir un grave désastre. Elles y échappèrent en battant en retraite; cette retraite était une grave défaite et la ruine de toutes les illusions allemandes.

Le G. Q. G. allemand parvenait à rétablir la continuité de son front, à ne pas reculer plus au nord et à boucher la brèche de Château-Thierry créée par Kluck, en y employant la VIIe armée, qui arrivait fort heureusement à la fin de la période critique.

Mais cette VIIe armée allemande n'avait pas été amenée à Saint-Quentin dans le but de servir de réserve à l'aile droite allemande et de boucher un trou, car elle avait commencé à être enlevée de Lorraine avant que l'offensive française ne se produise. La VIIe armée était destinée, dans l'esprit du haut commandement allemand, à prolonger la droite allemande vers l'ouest, à augmenter l'amplitude du grand débordement stratégique qui était à la base du plan d'opérations.

Les réalités de la bataille, avec les armes de 1914, avaient montré si vite l'impuissance réciproque des troupes à rompre le front adverse et la tendance à la stabilisation après quelques jours de lutte, que la nécessité de chercher plus loin une solution et de manœuvrer, par une aile, en terrain libre, s'était imposée aux deux généraux en chef. Cette manœuvre se traduisait immédiatement par la rocade stratégique, par le transport de grandes unités par voie ferrée, de l'est à l'ouest, de la Lorraine et de la Champagne vers la Picardie et l'Ile-de-France. Les deux adversaires commençaient la course au terrain libre, qui, en se prolongeant, devenait, quelques semaines plus tard, la course à l'obstacle fixe, la course à la mer. Le G. Q. G. français avait commencé le premier par le transport de l'armée Maunoury, et l'offensive du 6 septembre surprenait les Allemands pendant le transport de leur VIIe armée. Réunie dans la région de Saint-Quentin, cette armée, formant échelon en arrière de la droite allemande, eût été disponible pour un large mouvement de débordement qui aurait pu être très inquiétant pour la gauche française et qui, en

tout cas, aurait peut-être amené un prolongement du front vers Rouen, au lieu de le voir se diriger vers Calais.

Mais les Allemands n'avaient plus l'initiative des opérations depuis le 5 septembre. — Au lieu d'attaquer, il fallait parer, au lieu de tourner et de menacer le flanc de l'adversaire avec la VIIe armée, il fallait boucher la brèche, réparer la faute de Kluck. Au lieu de manœuvrer en terrain libre, il fallait défendre le terrain qu'on avait laissé libre à l'armée alliée, trop heureux de voir qu'elle n'avait pas su l'utiliser. Au lieu de faire une opération stratégique offensive, la VIIe armée allemande devait faire de la défensive, atténuer la défaite allemande et rétablir le front; c'est peut-être là un des résultats les plus tangibles de la victoire française.

II. — LA LENTEUR DES ALLIÉS

a) *L'occasion entrevue.*

En face de la brèche du front allemand, les troupes alliées étaient, de l'ouest à l'est, l'armée anglaise forte de deux corps d'armée et d'une division de cavalerie, un corps de trois divisions de cavalerie françaises, puis le 18e corps d'armée, gauche de la 5e armée française. C'était eux que la fortune favorisait en leur donnant l'occasion de succès faciles et en leur offrant la possibilité de remporter une grande victoire. Malheureusement la jonction des armées française et anglaise était forcément un point où l'unité d'action était mal assurée.

Le 6 *septembre* la gauche de la 5e armée française prenant l'offensive, faisait reculer les deux corps de gauche de Kluck, aventurés sur le Grand-Morin loin de leur armée et en avance sur la droite de Bülow. L'armée anglaise n'avait pas encore commencé son offensive et n'agissait pas dans la brèche déjà ouverte par le départ des corps du centre de l'armée Kluck.

Le 7 *septembre*, le 18e corps attaquait au sud de Montmirail pendant que son adversaire, le IXe corps allemand, était rappelé au nord par Kluck. Plus à l'ouest, l'armée anglaise se portait en avant dans la région de Coulommiers, dans la brèche allemande; elle n'avait en face d'elle que les corps de cavalerie ennemis sur la Marne et le Petit-Morin. Cette

situation n'avait pas échappé au G. Q. G. français qui signalait le 7 septembre, à 18 heures, qu'il existait « un trou entre les fractions engagées contre la 5e et celles engagées contre la 6e armée, trou bouché par des forces importantes de cavalerie, probablement quatre divisions ». Après cet avis, on pouvait espérer que les exécutants, si bien renseignés, allaient attaquer vigoureusement dans le trou, dès le lendemain matin. Le G. Q. G. français suivait de près les événements, faisait sentir son action, dirigeait sa bataille. Il est d'autant plus intéressant de le constater que nous avons vu, à la même époque, le haut commandement allemand ignorer la situation de ses armées et borner son rôle à ratifier et coordonner les initiatives de ses subordonnés.

Le 8 *septembre*, le 18e corps d'armée trouvait une forte résistance sur le Petit-Morin à l'ouest de Montmirail; c'était l'extrême aile droite de Bülow qui était bientôt débordée par l'ouest. Plus loin, dans la brèche Montmirail, Lizy-sur-Ourcq, il ne semble pas qu'il se soit produit d'offensive bien vigoureuse de la part des Alliés contre la cavalerie allemande du Petit-Morin et de la Marne.

Le G. Q. G. français avait le 8 septembre « le sentiment très net du trou qui s'élargit entre les Ire et IIe armées allemandes ». Il télégraphiait à midi à l'armée anglaise : « Il semble que, sur votre front, il y ait seulement une partie du IVe corps d'armée et un corps de cavalerie de 3 à 4 divisions. » A 15 h. 30, nouveau télégramme : « Il est indispensable que les forces britanniques attaquent la Ferté-sous-Jouarre et débouchent au nord de la Marne dès ce soir. »

L'exécution de ces ordres ne fut sans doute pas possible. Il semble certain que, dans la soirée du 8, les passages du Petit-Morin étaient libres et ceux de la Marne aussi. L'armée anglaise ne se présenta sur la Marne que le 9 septembre.

Le corps de cavalerie française fut sans doute arrêté par la résistance de la cavalerie de Bülow sur le Petit-Morin pendant la première partie de la journée du 8. Dans la soirée, la retraite de la cavalerie allemande, d'une part sur la rive droite de la Marne, d'autre part à l'est vers Condé-en-Brie, laissait le champ libre vers la Marne, dont les ponts de Nogent-l'Artaud à Château-Thierry, à 10 et 20 kilomètres du Petit-

Morin étaient des objectifs bien tentants et qui n'étaient pas défendus. Le corps de cavalerie français cantonna vers Bellot, sur le Petit-Morin.

Le 8 septembre, à 19 heures, le G. Q. G. renouvelle ses ordres et ordonne à nouveau de pénétrer dans la brèche. Il prescrit à l'armée anglaise de « franchir la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre et Nogent-l'Artaud pour être sur les derrières de l'armée qui se trouve sur l'Ourcq »; à la 5e armée « de couvrir le flanc droit anglais en dirigeant un fort détachement sur Azy et Château-Thierry »; au corps de cavalerie de « franchir la Marne au besoin derrière le détachement de la 5e armée ou derrière les colonnes anglaises et d'assurer d'une façon effective la liaison entre les Anglais et la 5e armée ».

Ainsi la journée du 8 septembre se terminait sans aucune tentative sérieuse des Alliés pour pénétrer dans la brèche, ouverte sur 50 kilomètres. Mais le G. Q. G. français, dans ses ordres pour le 9, poussait de nouveau l'armée anglaise dans cette brèche.

Pour les troupes françaises, il était modeste dans ses désirs, en ne demandant à la 5e armée qu'un fort détachement à Azy et Château-Thierry, ce qui était trop peu. Sans doute les craintes d'échec du côté de la 9e armée et de la droite de la 5e armée restaient grandes le 8 au soir et le haut commandement français songeait à parer avant de penser à attaquer.

Plus modestes encore étaient les désirs du G. Q. G. français dans la mission donnée au corps de cavalerie, dont on bornait l'ambition à passer la Marne derrière les autres troupes et à assurer la liaison entre les deux armées. C'était évidemment le minimum demandé pour le cas où les passages de la Marne seraient défendus, ce que logiquement on ne pouvait mettre en doute. Si la rivière n'était pas gardée, si la brèche était ouverte, si le terrain était libre et occupé seulement par un peu de cavalerie ennemie, ce que les reconnaissances du front doivent toujours faire connaître, il allait de soi que la cavalerie française n'avait qu'à remplir son rôle normal, devancer l'infanterie, aller, le plus loin possible, prendre le contact de l'adversaire. Cela n'était pas dit, et n'avait pas besoin d'être dit.

b) *L'occasion échappe.*

Dans la journée du 9 *septembre*, la marche à fond dans la brèche, qui avait été manquée le 8, allait sans doute pouvoir se faire.

L'armée anglaise passait la Marne dans la matinée du 9, en quatre points, du côté de Charly, sans y rencontrer de résistance; elle n'avait devant elle que la cavalerie de Kluck et ses soutiens d'infanterie. Ce mouvement en avant de l'armée anglaise, qui eût été préférable le 6, le 7 et surtout le 8, avait encore le 9 une importance capitale. Kluck était tourné, Bülow était débordé, les deux armées étaient séparées. On a vu que la nouvelle du passage de la Marne vers Charly, annoncée à Kluck, et à Bülow par leur cavalerie et leur aviation, détermina à 11 heures et à 1 heure les ordres de retraite donnés aux Ire et IIe armées allemandes. L'histoire en laissera l'honneur à l'armée anglaise.

Celle-ci ne se rendit pas compte de l'importance qu'aurait eue la continuation de sa marche vers le nord ou mieux le nord-ouest. Malgré la faiblesse des troupes qui lui étaient opposées, elle ne tenta pas d'intervenir directement dans la bataille qui se livrait sur l'Ourcq, à 20 kilomètres à l'ouest. En marchant vers Crouy-sur-Ourcq, l'armée anglaise aurait complètement pris à revers le gros de la Ire armée allemande fort occupée à lutter contre Maunoury et dont toutes les réserves étaient au nord. Kluck se serait trouvé dans une situation des plus critiques et aurait difficilement échappé à un désastre, si, au soir du 9 septembre, quatrième jour de la bataille, ses troupes avaient reçu en même temps des obus français par devant et des obus anglais par derrière. L'armée anglaise, reposée, entrant dans la bataille à la dernière heure, pouvait remporter une grande victoire. French oublia que Waterloo a été gagné moins par la ténacité des Anglais que par l'arrivée de Blücher dans le flanc de Napoléon.

Les Français sont en retard sur les Anglais dans la matinée du 9, pour marcher au nord. La gauche de la 5e armée n'est pas poussée sur Château-Thierry; notre cavalerie ne franchit pas la Marne; pourtant le chemin est libre, les ponts sont intacts et non défendus. Le G. Q. G., informé de la progres-

sion des Anglais, renouvelle ses ordres qui n'ont pas été exécutés; il les accentue dans un sens offensif, car, au lieu d'un détachement, il veut voir un corps d'armée à Château-Thierry; en effet, à 14 h. 10, il prescrit : « Il est essentiel que le 18e corps franchisse la Marne ce soir même, aux environs de Château-Thierry, de manière à appuyer effectivement les colonnes anglaises qui ont franchi la rivière. Le corps de cavalerie doit agir en conséquence. »

Il faut croire que cet ordre ne parvint pas rapidement aux exécutants. Le général de Maud'huy, commandant le 18e corps, n'avait pour objectif que Viffort à 10 kilomètres au sud de Château-Thierry; mais, n'ayant plus d'ennemi devant lui, il alla lui-même à l'état-major de la 5e armée demander l'autorisation de pousser jusqu'à la Marne, dont les passages lui semblaient, de toute évidence, indispensables à occuper au plus tôt. Il arriva le 9 au soir, sans coup férir, à Château-Thierry avec un régiment, pendant qu'une de ses brigades occupait Azy.

Quant au corps de cavalerie, il semble qu'il ait employé la journée du 9 à franchir la distance de 15 à 20 kilomètres qui sépare le Petit-Morin de la Marne, sans essayer de passer au nord de cette rivière. A 5 ou 6 kilomètres au sud de Château-Thierry, le général de Maud'huy trouva une division de cavalerie française pied à terre, dans l'après-midi du 9, et, ayant interrogé son chef sur ce qu'il fait, sur ce qu'il y a dans Château-Thierry, reçut la réponse : « Je n'en sais rien, je n'ai pas l'ordre d'y aller, j'attends des ordres ». Le corps de cavalerie passa en partie la Marne dans la soirée et cantonna dans la vallée.

Les Alliés laissèrent échapper le 9 septembre une occasion exceptionnelle de succès facile qui devait conduire à une victoire décisive. Si une armée anglo-française s'était avancée résolument dans la brèche vide de troupes, le gros des armées allemandes eût été obligé de reculer précipitamment, pour ne pas être pris à revers et l'armée de Kluck aurait été complètement isolée. Kluck avait déjà affaire à l'armée Maunoury qui le tenait en échec, et à la gauche de laquelle était un corps français de trois divisions de cavalerie. Donc, au total, sept divisions de cavalerie alliées pouvaient s'élancer pour agir sur les

communications de la Ire armée allemande, qui venait de faire quatre jours de bataille ou de marches forcées.

Par le flanc nord de la Ire armée allemande, une seule division de cavalerie, très fatiguée, s'éleva audacieusement derrière Kluck, dans la forêt de Villers-Cotterets. Ce qu'elle put y faire montre, combien il est regrettable que le corps de cavalerie française du Petit-Morin, moins fatigué, moins éprouvé par le début de la guerre, et la division de cavalerie anglaise n'aient pas été lancés sur l'Ourcq par la brèche de Château-Thierry.

Sur l'immense champ de bataille, la fortune plaçait la cavalerie exactement aux points où elle pouvait agir, n'ayant devant elle qu'une cavalerie ennemie fatiguée ou un terrain absolument libre. C'est tout ce qu'elle avait souhaité pendant cinquante ans de paix. Dans la longue bataille engagée depuis quatre jours sur l'Ourcq, derrière un ennemi accroché sur tout le front, épuisé par une lutte pénible, l'heure était décisive.

La suite de la guerre en France n'a plus offert, à aucun adversaire, d'aussi belles possibilités d'exploiter un succès. Les troupes devaient d'abord rompre un front fortifié; ensuite, coupées de leur artillerie et de leurs ravitaillements par la zone bouleversée, elles se heurtaient bientôt à des unités fraîches, rapidement transportées par des milliers de camions et un réseau ferré intact; les poches où elles s'engageaient étaient exposées à des attaques concentriques et leurs communications resserrées soumises à des concentrations de feux. Rien de semblable ne pouvait menacer une armée alliée s'avançant dans la brèche de Château-Thierry. L'ennemi, partout fixé, n'avait pas de réserves immédiatement disponibles, et la rareté relative des mitrailleurs ne permettait pas encore à une troupe de faible effectif de tendre un rideau de feux impénétrable. La forme enveloppante du front franco-anglais nous donnait une supériorité incontestable.

On pouvait encore, *le* 10 *septembre*, obtenir le succès manqué le 9. La fortune était encore favorable aux Alliés. Kluck se dérobait vers le nord. Bülow avait infléchi sa retraite vers le nord-est. Tous deux s'écartaient instinctivement de la brèche où ils ne doutaient pas que l'armée alliée fût en forces. Cette brèche ne se réduisait donc pas dans la journée

du 10; elle restait d'au moins 50 kilomètres. Les troupes franco-anglaises de première ligne n'avaient pas le droit de l'ignorer; pour le savoir, elles n'avaient qu'à envoyer des reconnaissances sur leur front.

Si les Alliés avaient résolument marché le 10 dans la brèche béante, ils avaient encore les plus grandes chances d'atteindre Kluck avant qu'il ne pût être secouru, ou d'obtenir des résultats capitaux en agissant contre l'aile droite de Bülow.

Malheureusement, il n'en fut rien.

Le G. Q. G. français donnait, pour la journée du 10, un ordre qui ne dénote plus la même volonté de pousser dans la brèche et qui montre que le commandement français était mal renseigné sur la retraite ennemie. En effet, l'ordre du 9 septembre, 22 heures, prescrivant l'offensive générale des 5e et 6e armées, ordonne seulement à l'armée anglaise de « s'efforcer d'atteindre les hauteurs de la rive sud du Clignon » et la fait soutenir par « le 18e corps d'armée qui organisera une tête de pont au nord de Château-Thierry ». — Quant au corps de cavalerie, il devait « opérer avec le 18e corps d'armée, déterminer le contact de l'ennemi et chercher toujours à percer dans la direction générale d'Oulchy-le-Château ».

Cet ordre qui arrête la poursuite, qui limite l'offensive, est difficile à comprendre. Le G. Q. G. voyait l'ennemi en retraite et ayant reculé de 40 kilomètres; le « trou » existant dans son front était signalé depuis le 7; la poursuite était commencée. Pourquoi alors la tête de pont, l'arrêt en pleine victoire, l'attitude défensive, la timidité à l'heure où il n'y avait plus besoin que de beaucoup d'audace?

Comment comprendre l'ordre de percer et l'objectif restreint d'Oulchy-le-Château à 15 kilomètres? Percer! mais l'ennemi avait fait lui-même la brèche, et on le savait bien — son contact, on ne l'aurait trouvé que sur l'Aisne; il fallait faire 40 kilomètres au nord et 60 au nord-est, dans le vide, avant de trouver une troupe allemande organisée.

On ne peut comprendre cet ordre qu'en supposant le G. Q. G. complètement mal renseigné sur les mouvements de l'armée allemande et l'on s'en étonne, quand on l'a vu si exactement documenté les jours précédents. Comment l'aviation ne signalait-elle pas le vide de la Marne à l'Aisne? Comment

l'armée anglaise et le corps de cavalerie ne signalaient-ils pas l'absence de toute infanterie ennemie? Les quelques escadrons de cavalerie allemande avaient été bien habiles, s'ils avaient pu faire croire à une résistance organisée sur le Clignon.

Dans la journée du 10, l'armée anglaise ne rencontra pas de résistance, franchit le Clignon, mais s'arrêta sur la rive nord de ce ruisseau. Le 18e corps se concentra à Château-Thierry, exécutant l'ordre reçu d'organiser une tête de pont, au grand regret de son bouillant chef. Le corps de cavalerie se porta à 15 kilomètres au nord, dans la région Oulchy-le Château, Fère-en-Tardenois, mais ne semble pas avoir pensé à dépasser cet objectif et à talonner les arrière-gardes ennemies. Dans l'ensemble, les troupes alliées placées pendant la bataille décisive en face de la brèche allemande n'avaient pas fourni un gros effort de marche. L'armée anglaise, qui n'avait presque pas eu à combattre, n'avait fait que 20 kilomètres en quarante-huit heures, prenant les journées des 9 et 10 pour se porter de la rive sud de la Marne à la rive nord du Clignon. En cinq jours, du 6 au 10 septembre, elle n'avait guère franchi que 50 ou 60 kilomètres pour se porter de Rozoy-en-Brie au Clignon, en face de la brèche allemande. Il ne faut pas oublier que l'armée britannique était alors très fatiguée, ayant fourni des étapes importantes, quelques jours avant, pendant la marche en retraite.

Soissons au nord, Fismes au nord-est, sont à 40 kilomètres de Château-Thierry. Le corps de cavalerie pouvait être dans la matinée du 10 dans l'une de ces villes. Le 18e corps et l'armée anglaise pouvaient être le 11 au matin à Fismes dans le dos de Bülow, ou à Soissons sur le flanc de Kluck. On n'aurait rencontré aucune troupe allemande en ordre; on n'aurait été ralenti que par le butin à ramasser. Les troupes alliées, victorieuses, étaient capables d'un gros effort. Les troupes allemandes étaient battues et harassées. Le corps de cavalerie de Kluck arrivait à Soissons le 11 au matin, tellement exténué, avons-nous vu, qu'il télégraphiait en clair son incapacité de continuer plus loin.

Le 10, à midi, le G. Q. G. apprenait que les Anglais étaient arrivés sans coup férir, dans la matinée, au Clignon. Il com-

prit alors sans doute la faute commise par l'ordre trop timide du 9 au soir. Il « autorisa » la 5e armée à « porter le 18e corps en avant à hauteur de la droite anglaise » et ordonnait : « Poussez le corps de cavalerie à la recherche des colonnes ennemies ». On ne sait si cet ordre arriva jusqu'à la première ligne. Il ne fut pas exécuté.

Comme celle du 8, comme celle du 9, la journée du 10 était perdue. Pour la troisième fois l'occasion de victoire décisive était manquée.

Le 11 *septembre*, le corps de cavalerie, dirigé vers le nord-est, se heurta sur la Vesle aux détachements de l'armée Bülow; il ne put forcer le passage; par contre, sa présence retarda la marche du 18e corps. Le 12 *septembre*, le 18e corps repoussa les détachements allemands et passa la Vesle.

Les jours suivants, les Alliés attaquèrent; la bataille se ralluma. Mais la brèche qui n'avait plus que 15 kilomètres était devenue trop petite. Une division de cavalerie française y pénétra cependant le 13 sur l'ordre du G. Q. G.; elle parvint jusqu'à Sissonne sur le flanc de la VIIe armée allemande, mais elle faillit être coupée à son retour.

c) *L'occasion manquée.*

La fortune avait souri aux armées alliées du 6 au 12 septembre et leur avait offert une occasion exceptionnelle qu'elles n'ont pas pu saisir.

Elle ne les favorisait pas en plaçant la brèche du front allemand en face du point de soudure des Anglais et des Français, point forcément faible.

Le manque d'unité de commandement semble avoir été une des causes de la mauvaise exécution des ordres du G. Q. G., ainsi que de la façon défectueuse dont il fut renseigné. Le G. Q. G. envoyait des directives à l'armée anglaise; il donnait des ordres au corps de cavalerie français et en donnait à la 5e armée pour les mouvements du 18e corps, pendant que l'attention de cette 5e armée se portait principalement sur son autre aile où la bataille était très violente. Si toutes les troupes engagées de Meaux à Montmirail, de la Ferté-sous-Jouarre à Château-Thierry, avaient été sous

les ordres d'un seul chef, si ce front avait été celui d'une seule armée française, il est certain que la poursuite aurait été mieux comprise, mieux exécutée.

Si un Foch, ou un Maud'huy, avait reçu, le 6 septembre, le commandement de toutes les troupes engagées sur le Grand-Morin, il est facile d'imaginer ce que serait devenue la bataille, et quelle allure aurait prise la poursuite. Il n'eût même pas été utile d'avoir là un homme de grand talent militaire. Il aurait suffi d'un chef énergique, ayant conservé, malgré les fatigues d'un mois de campagne, la plénitude de son jugement, comprenant qu'au recul ennemi il fallait répondre par la poursuite et ordonnant à tous : En avant! En avant à fond!

Il est navrant de constater que nous n'avons pas profité de la brèche du front allemand. Nous savons tous que, pendant quatre ans de guerre, de novembre 1914 à novembre 1918, nous avons cherché, par des sacrifices sanglants, à rompre le front ennemi, et à y faire une brèche. Nous avons discuté, pendant des mois, sur la largeur que devait avoir cette brèche. Devait-elle avoir trois, cinq, dix kilomètres, pour que la cavalerie puisse y passer et que la défaite de l'ennemi soit complète? Quinze kilomètres étaient le maximum demandé par les plus exigeants. Toutes nos grandes attaques étaient organisées pour faire une trouée; les divisions de cavalerie étaient réunies en arrière du front d'attaque pour se ruer dans la brèche. Voici maintenant que nous apprenons qu'une brèche s'était faite d'elle-même en septembre 1914, en pleine bataille décisive, alors qu'aucune réserve allemande n'était à portée, que cette brèche a existé du 6 au 13 septembre, que pendant trois jours, du 8 au 10 septembre, elle a été large de 50 kilomètres, et, pour ainsi dire, pas gardée. Pour augmenter l'ironie, nous voyons que le hasard avait mis en face de cette brèche un corps de cavalerie français de trois divisions et une division de cavalerie anglaise.

Au lieu d'être audacieux entre le 6 et le 11 septembre, on fut prudent; l'armée française, qui avait fait preuve, au mois d'août, d'un esprit d'offensive et d'une audace exagérés, était devenue très circonspecte et manquait de mordant à l'heure de la poursuite, où il aurait fallu savoir risquer un peu.

Pour juger impartialement aujourd'hui les résolutions prises à ce moment, il faut se souvenir de la mentalité créée dans l'armée alliée par trois semaines de recul. On battait en retraite depuis le 22 août; on cédait le terrain chaque jour à un adversaire dont l'armement était nettement supérieur au nôtre; on évitait de se laisser accrocher. On avait pris l'habitude de la timidité.

Après trois semaines de retraite, on marchait en avant depuis trois jours. Mais, si l'ennemi reculait, on n'avait pas le sentiment qu'il fût très battu, ni démoralisé; on faisait très peu de prisonniers; on ne ramassait pas de butin. Dans ces trois jours la mentalité de beaucoup n'avait pas eu le temps de changer. On avait fait demi-tour matériellement; à la retraite avait succédé la marche en avant. Mais le cours des idées n'avait pas encore fait demi-tour; on n'avait pas encore une mentalité de vainqueurs; c'est ce qui explique, sans l'excuser, la timidité des Alliés dans ces journées du 6 au 11 septembre.

Des faits analogues se produisirent un peu partout. Dans la région de Châlons, une division de cavalerie s'arrêta et cantonna à 4 ou 5 kilomètres au sud de la Marne, sans aller en occuper les ponts. A Châlons même, une division d'infanterie, parvenue dans les faubourgs sud de la ville, dont le pont était intact et non défendu, n'occupa pas ce pont sans ordre supérieur et, bien qu'elle ne fût pas attaquée, elle retourna bivouaquer dans les bois à 6 kilomètres au sud et ne revint passer le pont que le lendemain assez tard dans la matinée.

La Marne fut une victoire incomplète parce que l'armée française ne poursuivit pas assez vigoureusement. L'idée simpliste que, l'ennemi faisant demi-tour, c'était la poursuite, qu'il fallait le talonner sans lui laisser une heure de repos, qu'il fallait courir et se saisir des points de passage forcés, cette idée, qui aurait dû être à la portée de tous, ne fut comprise que par un très petit nombre. La lassitude était extrême; la fatigue physique avait atteint les bornes de la résistance humaine, on dormait debout, on dormait en marchant. Par répercussion du physique sur le moral, l'anémie intellectuelle avait envahi beaucoup de cerveaux. Nous répétons que c'est là une explication et non pas une excuse. D'ailleurs il y eut des

exceptions, mais les chefs demeurés ardents et dont le jugement tactique était resté net et sûr furent trop rares.

Si beaucoup d'exécutants manquèrent de décision et de mordant dans cette poursuite, on peut aussi regretter que le haut commandement français ait manqué de prévision et n'ait pas préparé la bataille. En ordonnant l'attaque de l'armée Maunoury contre l'aile droite allemande, il pouvait prévoir avec certitude que cette attaque amènerait un renforcement des forces allemandes à cette droite. Le G. Q. G. devait savoir que toutes les troupes ennemies étaient en ligne. Dès lors les forces appelées à renforcer seraient naturellement prises sur le front même à une ou deux étapes de l'extrémité de la droite allemande. Comme il ne s'agissait pas seulement de faire reculer l'ennemi, mais de le battre, il était tout indiqué de prévoir une attaque contre le front du Grand-Morin, deux jours après l'attaque du général Maunoury.

Le haut commandement français ne songea qu'à prolonger la gauche de l'armée Maunoury pour accentuer le mouvement débordant contre l'extrême droite allemande, ce qui aurait donné un Saint-Privat agrandi. Depuis cinquante ans nous avions tellement étudié les campagnes de Moltke qu'il n'est pas étonnant que son procédé soit revenu naturellement à l'esprit. Le G. Q. G. aurait mieux fait de se souvenir de la bataille de rupture de Napoléon. La veille d'Austerlitz, l'Empereur prévoit la faute que fera son adversaire; le 2 décembre, il enlève le plateau de Pratzen dégarni par les Autrichiens et coupe en deux l'armée ennemie. A l'échelle de la guerre de groupes d'armées, la Marne, de la Ferté-sous-Jouarre à Château-Thierry, était la position à conquérir; du 7 au 10 septembre 1914, cette conquête n'aurait pas nécessité un grand effort, puisque les Allemands avaient fait, de leurs propres mains, la brèche qui amena une retraite mais qui aurait dû logiquement causer leur désastre.

Les fautes de stratégie des généraux allemands, ouvrant en pleine bataille une brèche de 50 kilomètres dans leur front, avaient nécessité le recul de leurs troupes et amené la défaite de leurs armées. C'était l'effondrement de la puissance militaire allemande, le temps laissé aux Alliés pour s'organiser, la guerre perdue. L'ordre de retraite du 9 septembre à midi

consacrant cet échec stratégique restera un des événements néfastes de l'histoire militaire de l'Allemagne.

Du côté allié, le manque de prévision stratégique, l'éloignement du G. Q. G. français amené à faire une étape en arrière le 9 septembre, l'absence d'un échelon de commandement intermédiaire, l'hésitation et la lenteur de marche de l'armée anglaise placée à l'endroit décisif, le manque d'initiative ou de sens tactique de quelques-uns des chefs de première ligne, empêchèrent de tirer parti de la faute allemande et laissèrent échapper l'occasion, une occasion exceptionnelle de victoire décisive.

Il serait vain de faire des hypothèses sur la forme qu'aurait pu prendre cette victoire. Les Alliés auraient-ils obtenu une revanche de Sedan, et, comme le craignait Bülow, « la séparation et l'anéantissement de la Ire armée », puis « l'enveloppement de l'aile droite allemande »? A défaut d'un coup de tonnerre terminant la guerre en trois mois, on peut admettre comme l'hypothèse la moins favorable que les Allemands n'auraient pas pu se rétablir sur l'Aisne et que le succès minimum des Alliés eût été de rejeter l'adversaire au delà de la frontière française.

La victoire, la grande victoire, que nous avons eue à notre portée et que nous avons laissé échapper, aurait eu sur la guerre, sur l'après-guerre, sur l'avenir de la France, des conséquences qu'on ne saurait exagérer. Les lenteurs et les indécisions du champ de bataille sont des fautes impardonnables.

La défaite allemande, la victoire française telle qu'elle a été et telle qu'elle aurait dû être, montrent que les fautes de stratégie sont capitales dans l'histoire des nations.

GÉNÉRAL DE CUGNAC

LES YEUX DE L'AMOUR[1]

ACTE II

Salle pareille à celle du premier acte, mais reconstruite. Martha est en train d'épousseter. Le pasteur, homme âgé, à la barbe blanche et au teint fleuri, entre par la porte du fond à gauche. Saluts.

LE PASTEUR. — Je croyais que monsieur Beck était ici.

MARTHA. — Non, il est sur les quais. Mais il sera sans doute bientôt là.

LE PASTEUR. — Peut-être je pourrais parler un peu à mademoiselle Ovidia.

MARTHA, *baissant la voix.* — Mademoiselle!... Oh! non.

LE PASTEUR. — Voulez-vous lui dire que le pasteur est ici.

MARTHA, *indique du doigt le plafond et branle la tête.* — Mademoiselle, elle est là-haut.

LE PASTEUR. — Bon, mais elle est assez guérie maintenant, pour que vous puissiez la prier de descendre.

MARTHA. *à voix basse.* — Voilà bien des semaines que mademoiselle n'est pas descendue.

LE PASTEUR. — Est-elle donc toujours au lit?

MARTHA. — Non, mais... depuis que ce malheur est arrivé, il n'y a pas moyen de la décider à descendre.

LE PASTEUR. — Pauvre fille! Et personne autre n'a eu le moindre mal!

MARTHA. — Mademoiselle était la seule personne qui était couchée et qui dormait. Et je ne m'étais jamais imaginé qu'une maison pouvait brûler ainsi en un rien de temps.

LE PASTEUR. — Les maisons de bois brûlent vite. Et monsieur Beck s'est-il rendu compte de la façon dont cela s'est produit?

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

MARTHA. — On dit tant de choses.

(La gouvernante entre par la droite. Martha sort peu après. Le pasteur salue, la gouvernante fait la révérence et dit : Monsieur le pasteur.)

LE PASTEUR. — Voici donc la nouvelle maison?

LA GOUVERNANTE. — Oh! mon Dieu! oui.

LE PASTEUR. — Oui, on peut assurer les maisons et les reconstruire.

LA GOUVERNANTE. — Oui, c'est sûrement bien pis. (*Baissant tout à coup la voix.*) C'est bien autre chose là-haut.

LE PASTEUR. — La pauvre enfant. Mais maintenant elle est bien guérie.

LA GOUVERNANTE. — Oh... doucement, monsieur le pasteur. Elle peut entendre de là-haut.

LE PASTEUR. — Pardon.

LA GOUVERNANTE. — Guérie! Jamais plus elle n'aura vie humaine.

LE PASTEUR. — Oh! qu'est-ce que vous dites là?

LA GOUVERNANTE. — Le visage... les cicatrices laissées par les brûlures. Oh! Seigneur, pourquoi les flammes ne lui ont-elles pas pris la vie avec?

LE PASTEUR. — Voilà, il me semble, des paroles bien audacieuses.

LA GOUVERNANTE. — Un pareil ange de Dieu, de qui émanait comme un rayonnement. Et c'est fini... à tout jamais fini.

LE PASTEUR. — Ç'a été un moment dur à passer pour vous aussi, mademoiselle Martensen.

LA GOUVERNANTE. — Oh! oui, le jour où, en venant de la ville, j'ai vu la fumée qui sortait par les fenêtres. Et je n'étais pas arrivée sur les lieux que la maison tout entière était en flammes. Les gens couraient de tous côtés comme des fous, mais j'eus bientôt fait de me rendre compte que tout le monde était sauvé, excepté Ovidia, qui était couchée et dormait. Enfin une échelle fut apportée, un homme y monta, mais lorsqu'il reparut à la fenêtre avec elle, sa chemise et ses cheveux étaient en flammes. Nous la mettons au lit chez le régisseur et elle se met à chanter, parlant d'amour et de mains brûlées. Ensuite, ce furent des nuits et des jours de fièvre, de visions et de délire. Ah! quel temps, quel temps! Et le pis, ce fut peut-être le jour où le docteur lui enleva enfin le masque dont il avait couvert son visage, et où on lui donna un miroir. Plutôt, non, le plus affreux... ce fut lorsqu'elle fut en état de se risquer hors de la chambre.

LE PASTEUR. — Il s'est produit quelque chose de particulier ce jour-là?

LA GOUVERNANTE. — Elle oublia un instant de cacher sa figure, et quelques gamins la virent : ils se mirent aussitôt à crier et prirent la fuite.

LE PASTEUR. — Et c'est depuis lors qu'elle s'est si bien enfermée?

LA GOUVERNANTE. — Depuis lors elle s'est cachée comme une bête blessée. Mais la nuit, nous l'entendons d'ici. Elle circule, là-haut, une lumière à la main, et se regarde dans les glaces.

LE PASTEUR. — Ah! Je comprends.

LA GOUVERNANTE. — Une fois, nous avons essayé de cacher tout ce qu'il y a de miroirs dans la maison, mais alors ce fut une autre histoire. Elle se mit à demander, à implorer un miracle... elle priait et priait à journées et à nuits entières, et finalement une joie rayonnante s'empara d'elle, et elle demanda un miroir pour nous montrer qu'elle était exaucée. Qu'est-ce que nous pouvions faire? Il y a eu des moments où j'ai prié Dieu, moi aussi, d'avoir pitié d'elle et de prendre sa raison.

LE PASTEUR. — Voyons, mademoiselle Martensen.

LA GOUVERNANTE. — Ah, que faire de la raison, quand tout le reste est perdu?

LE PASTEUR. — Tout? Mais, grand Dieu, le visage n'est pas tout.

LA GOUVERNANTE. — C'est tout pour une jolie femme. C'est comme un miroir, où elle voit à la fois elle-même et le monde.

LE PASTEUR. — Il y a beaucoup de femmes laides qui sont heureuses.

LA GOUVERNANTE. — Oui, mais elles n'ont jamais eu le bonheur d'être belles.

LE PASTEUR. — Elles le trouvent à travailler au bien-être des autres.

LA GOUVERNANTE. — Comme si elle n'avait pas... Mais elle en est bien remerciée. Un jour, elle se montre à la fenêtre, et voilà qu'un gamin l'aperçoit : il éclate de rire aussitôt. Depuis, elle est restée là-haut et elle croit entendre des rires de tous les côtés. Oh! vous pouvez penser quelle amertume c'est pour elle, dont le cœur était si souriant et pur.

LE PASTEUR. — Il faut trouver quelque chose qui puisse la consoler.

LA GOUVERNANTE. — Peine perdue, monsieur le pasteur. Tout à fait inutile.

LE PASTEUR. — Voulez-vous lui dire que je lui apporte une nouvelle qui lui fera plaisir?

LA GOUVERNANTE. — Une nouvelle? *(Elle branle la tête.)* Inutile.

LE PASTEUR. — Dites-lui que je lui rapporte le souvenir d'un de ses amis, qui est allé à la guerre.

LA GOUVERNANTE. — Oh, encore un de ceux qui l'ont demandée en mariage! A quoi bon tout cela maintenant?

LE PASTEUR. — Vous ne voulez pas me rendre le service de lui demander.

LA GOUVERNANTE. — Sincèrement, monsieur le pasteur, je n'ose pas. Personne ne peut entrer si elle ne sonne pas. Dans ces derniers temps, elle est... oh! il n'y a plus moyen de plaisanter avec elle.

LE PASTEUR. — C'est là une raison de plus pour l'arracher à cette sombre solitude. Saluez-la de la part du pasteur, et dites-lui qu'il faut qu'elle descende maintenant. Sinon, je monterai chez elle.

LA GOUVERNANTE. — Oh! Seigneur Dieu... j'aimerais bien mieux qu'une telle commission fût faite par quelqu'un d'autre. Je peux tout de même essayer. (*Elle sort par la droite.*)

(Le pasteur reste seul. Un peu après M. Beck entre par la gauche. Il s'arrête un instant dans la porte et regarde le prêtre.)

LE PASTEUR *lui tend la main.* — Mon cher ami. J'ai été en voyage...

(M. Beck s'avance et serre la main du pasteur sans mot dire.)

LE PASTEUR, *qui voit les cheveux et la barbe grisonnants de M. Beck.* — Vous avez l'air bien.

M. BECK, *avec un geste de la main.* — Oh!

LE PASTEUR. — Et votre maison rebâtie est tout à fait bien.

M. BECK. — Ça coûte cher. Le montant de l'assurance ne couvre pas toute la dépense, il s'en faut.

LE PASTEUR, *souriant.* — Il y en a d'autres qui supporteraient cela moins facilement.

M. BECK. — Facilement! *(Il soupire.)* Je serai bientôt un homme ruiné.

LE PASTEUR, *comme précédemment.* — Parfaitement, nous savons cela. Mais les gens disent que ce sera une ruine qui se portera bien.

M. BECK. — Je ne sais plus où donner de la tête.

LE PASTEUR. — Vos affaires vont à merveille.

M. BECK, *avec un rire ironique.* — On ne peut mieux. Monsieur le pasteur veut-il savoir ce que j'ai perdu, rien que la semaine dernière?

LE PASTEUR. — Et gagné.

M. BECK. — La galéasse coulée... et l'employé avait oublié d'exécuter mes ordres et d'assurer. Le bateau et son chargement au fond de la mer. Une quantité d'huile de poisson brûlée à l'épuration, parce que le contremaître s'était grisé. La même sabotée au séchage, si bien qu'il faudra la vendre à vil prix. Au magasin de vente on ne fait que gaspiller, et il ne me restera bientôt plus qu'à renvoyer tout le monde et fermer la boutique. Les pêcheurs ont eu une bonne année, croyez-vous qu'ils me remboursent ce qu'ils me doivent? Je leur avance des instruments et des vivres, je ne leur refuse rien et je me dépouille, je suis un père pour eux tous, vous pensez qu'ils en sont reconnaissants? Ils vendent leur poisson à d'autres, et ils vont boire l'argent, pour me ruiner Est-ce que vous ne pourriez pas vous, pasteur, les houspiller un peu au prêche et leur faire peur avec l'enfer? C'est la seule chose qui produise de l'effet

LE PASTEUR. —Et vous ne voyez aucune raison à tous ces malheurs.

M. BECK. — Des raisons... Ah, si, évidemment.

LE PASTEUR. — Alors il y a sans doute moyen d'y obvier.

M. BECK. — C'est là justement la difficulté. Le docteur dit que ça ne se remettra jamais.

LE PASTEUR. — Le docteur?

M. BECK *marche un peu, puis.* — Oui, c'est vrai que nous avons maintenant un singulier corps médical... qui est incapable de guérir quelques blessures, sans qu'il en reste de grandes cicatrices.

LE PASTEUR. — Je croyais que c'était de vos affaires que nous parlions.

M. BECK. — Hé oui, ne comprenez-vous pas que... ça vient de ce qu'Ovidia n'est plus avec moi. Depuis qu'elle s'est enfermée là-haut... depuis ce temps-là, c'est comme si tout m'échappait entre les doigts.

LE PASTEUR. — Oui, c'est après coup qu'on se rend compte de ces choses-là.

M. BECK. — Vous avez bien raison. C'est après coup qu'on s'en rend compte. Elle avait une manière de les prendre qui était à elle. Elle pouvait faire d'eux ce qu'elle voulait et obtenait à tous propos de vrais miracles, rien qu'en souriant. C'est après coup qu'on se rend compte de ces choses-là.

LE PASTEUR. — Vous ne pourriez pas essayer de l'imiter?

M. BECK. — L'imiter... hé? Trouvez-vous que j'ai l'air d'une jolie femme?

LE PASTEUR. — Bon Dieu, vous aussi vous allez me dire qu'il faut être joli.

M. BECK. — Évidemment, ce n'est pas la peine de remplacer la chaleur du soleil par le vent du nord. Depuis qu'on a mis Ovidia au camphre, c'est comme si tout le monde se sentait lésé. Et c'est à moi qu'ils le font sentir. Autrefois, ils me supportaient... à cause d'elle, mais maintenant ils ne peuvent pas seulement me voir. Et moi... je ne peux me refaire. Quand je vois une faute, ça me met de mauvaise humeur, et je m'emballe, et plus je m'emballe, plus ça va mal, et plus ça va mal, plus je m'emballe. Non, monsieur le pasteur, je crois que maintenant ça va s'acheminer tout doucement vers la catastrophe.

LE PASTEUR. — Vous verrez, ça ira mieux quand nous aurons décidé Ovidia à descendre et à diriger de nouveau votre maison. Je suis venu pour lui apporter un peu de consolation.

M. BECK. — Consolation... pour qui?

LE PASTEUR. — A votre fille.

M. BECK. — Vous ne vous imaginez pas que vous allez la faire descendre?

LE PASTEUR. — Nous avons toujours été si bons amis, et peut-être y a-t-il entre nous de petits secrets que tout le monde ignore. On verra. Je crois qu'elle viendra.

M. BECK. — Jamais de la vie. Il est certain qu'elle vivra là-haut jusqu'à la fin de ses jours.

LE PASTEUR. — Chut... ces pas dans l'escalier... n'y a-t-il pas deux personnes?

M. BECK, *après avoir écouté.* — Ça doit être les bonnes.

LE PASTEUR. — Hm... eh bien, attendez.

LA GOUVERNANTE, *dans la porte; elle se retourne et dit, s'adressant dehors.* — Eh bien, viens donc. Allons, voyons, mon enfant.

M. BECK. — Quoi? quoi? Ce n'est pas possible.

LE PASTEUR. — Qu'est-ce que je disais?

LA GOUVERNANTE. — Non, tu ne voudrais pas t'en retourner, voyons, Ovidia, je t'en prie.

M. BECK *crie.* — Ovidia!

LA GOUVERNANTE. — Il n'y a personne ici que ton père et le pasteur. Voyons, chérie, essaye de faire un effort.

M. BECK. — Allons, Ovidia, tu ne vas pas te conduire comme une enfant.

LA GOUVERNANTE. — Non, mais ne la voilà-t-il pas qui s'en va... *(Dans l'entrée.)* Ovidia, voyons.

M. BECK. — Là, qu'est-ce que je disais?

LE PASTEUR, *à la porte.* — Écoute, jeune fille... Si tu savais seulement ce que j'ai à te dire... Oui, oui. Allons, viens.

M. BECK, *aussi à la porte.* — Ovidia, entends-tu ce que te dit le pasteur?

(Le pasteur et M. Beck reviennent sur le devant de la scène. La gouvernante repasse encore la porte.)

LA GOUVERNANTE. — Allons... allons. C'est la première fois que c'est le plus dur, vois-tu. Je ne comprends pas de quoi tu as peur, nous sommes pourtant bien tous tes amis. Là, là! Allons, enfin!

(Ovidia entre. Elle porte une robe de coton bleue, et sur la tête un foulard qu'elle a tiré en avant sur le front. Elle reste un instant la tête courbée, puis se couvre la figure avec les mains. Silence.)

LE PASTEUR *lui tend la main.* — Bonjour, Ovidia. Tu as eu, certes, une chance merveilleuse, d'échapper à un incendie pareil. Te voilà maintenant tout à fait bien portante, et tu vas bientôt, je pense, nous rendre visite au presbytère.

(Ovidia ne répond pas, et reste la tête penchée et les mains sur le visage.)

M. BECK. — Le pasteur te tend la main, Ovidia.

LE PASTEUR. — Le pasteur peut attendre. Tu m'as peut-être complètement oublié!

LA GOUVERNANTE. — Assieds-toi... tiens, ici!

OVIDIA. — Il fait si clair ici!

LA GOUVERNANTE, *compatissante.* — Est-ce qu'il fait si clair?

LE PASTEUR. — Ça passera, tu verras, quand nous aurons causé un peu ensemble, tous les deux. A moins que tu ne veuilles pas.

OVIDIA. — Si.

M. BECK. — Il vaut peut-être mieux que nous nous en allions, mademoiselle Martensen et moi.

LE PASTEUR. — Oui, il faut en prendre votre parti : mademoiselle Ovidia et moi, nous avons nos petites affaires à traiter ensemble.

LA GOUVERNANTE *aide Ovidia à s'installer.* — Eh bien, assieds-toi, là, mon enfant, et essaye d'être raisonnable. A tout à l'heure. *(Elle sort par la droite.)*

M. BECK. — Nous allons juger de votre habileté, monsieur le pasteur. Il y a beau temps que vous n'avez eu rendez-vous avec une jeune fille.

LE PASTEUR. — Voilà quelque chose dont vous ne devez pas du tout vous tenir pour assuré. *(Il prend un siège et s'assied près d'Ovidia, qui se blottit dans son siège.)* Et maintenant nous sommes en tête à tête, et nous pouvons causer. Veux-tu me donner ta petite main,

que je puisse te dire un vrai bonjour? *(Ovidia lui donne la main sans lever les yeux.)* Pourquoi n'as-tu pas eu recours à ton vieil ami? *(Ovidia branle la tête.)* Je t'assure que l'on te regrette, dans les maisons et dans les cabanes. N'importe où je vais, on me demande : Comment va mademoiselle Ovidia maintenant? *(Ovidia cache sa figure dans ses mains.)* Allons, allons. Il ne faut plus pleurer. C'est fini. (*Ovidia laisse retomber ses mains, mais se détourne.*) Tu ne restes pas toute la journée là-haut à verser des larmes?

OVIDIA. — Oh non... plus maintenant.

LE PASTEUR. — Ça n'avance pas à grand'chose, vois-tu.

OVIDIA. — Malheureusement.

LE PASTEUR. — Sourire vaut beaucoup mieux.

OVIDIA. — Si l'on pouvait.

LE PASTEUR. — Raconte-moi donc un peu ce que tu fais là-haut toute seule. Les deux aigles te tiennent peut-être un peu compagnie? *(Ovidia branle la tête.)* Quoi donc?

OVIDIA. — Ils m'ont abandonnée maintenant.

LE PASTEUR. — Les aigles?

OVIDIA. — Le feu les a effrayés et les a fait fuir en mer. Ils sont revenus deux fois, mais ils ne me reconnaissent plus.

LE PASTEUR. — Ils reviendront bien encore. Peut-être as-tu quelque travail d'aiguille qui t'occupe? *(Ovidia fait signe que non.)* Quelque belle broderie? *(Ovidia branle la tête.)* Être assise avec un joli travail entre les mains, cela te va si bien.

OVIDIA. — Ça ne va plus.

LE PASTEUR. — Oui, on s'imagine que ça n'ira plus.

OVIDIA. — J'ai essayé de broder un napperon rouge.

LE PASTEUR. — Parfaitement... un napperon rouge... avec des personnages en soie jaune.

OVIDIA. — Il m'a fallu le mettre de côté. Mes yeux ne voyaient pas.

LE PASTEUR. — A cause des larmes?

OVIDIA, *sourit péniblement.* — Hm.

LE PASTEUR. — Et tu n'as pas pu davantage te mettre à autre chose?

OVIDIA. — La couture.

LE PASTEUR. — Et ça a mieux marché?

OVIDIA. — La couture est si utile.

LE PASTEUR. — Et alors on oublie de pleurer.

OVIDIA. — Je crois que je n'ai plus de larmes.

LE PASTEUR. — Je veux espérer un sourire d'autant plus fréquent.

OVIDIA. — Moins encore.

LE PASTEUR. — Sur cette terre... que le soleil éclaire d'une si belle lumière?

OVIDIA. — Pas pour moi.

LE PASTEUR. — Ça viendra. Mais parlons d'autre chose. J'ai donc reçu ta petite lettre. J'attends que tu me dises ce que tu as sur le cœur. *(Ovidia courbe la tête.)*

LE PASTEUR, *après un silence.* — Est-ce si difficile à dire?

OVIDIA. — Oui.

LE PASTEUR. — Eh bien, tu pourras prendre le temps de la réflexion, pendant que je ferai ma commission. Car j'en ai une. Dis-moi, tu avais de bons amis, je crois, qui sont partis pour la guerre.

OVIDIA *ferme les yeux.* — Oh! il y a longtemps de cela.

LE PASTEUR. — Oui, quelques mois.

OVIDIA. — Je croyais que c'était bien des années.

LE PASTEUR. — N'y en avait-il pas un surtout? *(Ovidia secoue sa tête.)* Non... bien sûr?

OVIDIA. — Oh! cela ne peut servir à rien... maintenant! *(Elle se lève brusquement et écoute.)*

LE PASTEUR. — Qu'y a-t-il?

OVIDIA *va jusqu'à la porte de droite et écoute.* — Chut!

LE PASTEUR. — Voyons, ma chère enfant.

OVIDIA. — N'avez-vous pas entendu ces rires?...

LE PASTEUR. — Où?

OVIDIA. — Oh! ça devait être à la cuisine ou bien dans la cour. D'ailleurs on rit de tous les côtés depuis quelque temps.

LE PASTEUR. — Ça vaut mieux que de pleurer.

OVIDIA, *très excitée.* — Mais vous ne comprenez donc pas que c'est de mon malheur, qu'ils rient. *(Elle serre les poings.)* Cela devient insupportable.

LE PASTEUR. — Qu'est-ce que tu vas t'imaginer là, Ovidia? Viens donc ici t'asseoir.

OVIDIA. — M'imaginer! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que les hommes sont ainsi faits? Auparavant, ils m'appelaient... rayon de soleil, et ils me cajolaient et me choyaient... mais maintenant ils s'amusent. Ils se moquent. Ils rient sous cape. Ils se chuchotent à l'oreille : « Aha... qu'il aille donc se promener en voiture avec elle dans tout le pays maintenant, qu'il aille la montrer. Il aura beau lui donner des robes et des bijoux. Tout de même elle n'était pas faite lautrement que les autres. Voyez-vous comme l'orgueil précède la chute? » Et les garçons déclarent, en se frappant la cuisse, qu'ils aimeraient mieux... oh! non, oh! non... c'est honteux! Ce n'est pourtant pas ainsi que je les ai traités!

LE PASTEUR. — Quel est le bavard qui te conte des histoires pareilles?

OVIDIA. — Oh! il y a beaucoup de choses dont je peux bien me rendre compte par moi-même. Mais si, vous aussi, vous pensez, monsieur le pasteur, que tout cela est bien, alors je...

LE PASTEUR. — Allons, c'est assez, ma fille. Passons à un autre sujet.

OVIDIA *revient.* — Oui, le mieux, c'est encore de parler d'autre chose que de moi. *(Elle s'assied comme auparavant.)*

LE PASTEUR. — Il s'agit de celui qui a été à la guerre. Je dois présenter ses compliments.

OVIDIA. — Oh! Dieu... ce ne peut être à moi.

LE PASTEUR. — En ce moment, il n'est peut-être plus vivant.

OVIDIA. — Qui? Le capitaine Roed?

LE PASTEUR *sourit.* — Tu l'as bien nommé.

OVIDIA, *anxieuse.* — Il n'est pas vivant?

LE PASTEUR. — Lorsqu'il a dicté la lettre que j'ai reçue, il était à l'hôpital. Il avait reçu un coup de sabre sur les yeux, et sa vue, tout au moins, est perdue...

OVIDIA, *saisie.* — Sa vue... vraiment.

LE PASTEUR. — Et parce qu'il est prêt à mourir, il parle à cœur ouvert. Et son esprit est constamment hanté par le souvenir d'une jeune, belle femme. Qui penses-tu que ce soit? *(Ovidia se couvre la figure avec les mains.)* Et alors il me prie de la remercier de ce qu'elle est pour lui.

OVIDIA. — Maintenant! Oh! non.

LE PASTEUR *sort la lettre.* — Cela calme les douleurs, dit-il... de pouvoir reposer sa pensée sur une femme admirable. Et parfois tu lui es si présente qu'il lui semble que tu es assise sur son lit et que tu soignes ses blessures.

OVIDIA. — Oh! non... non.

LE PASTEUR. — Es-tu encore mécontente de voir que les hommes sont... tels qu'ils sont? *(Ovidia ne répond pas.)* C'est mon neveu, et sans doute il a commis bien des sottises, mais quel charmant garçon! avant de partir, il s'était procuré un portrait de toi, pour le porter comme une amulette autour de son cou. Un jour il a donné un soufflet à l'un de ses camarades, rien que parce qu'il s'était permis de te nommer.

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Alors, cela est heureux qu'il perde la vue.

LE PASTEUR. — Quoi?

OVIDIA. — Il évitera de me revoir.

LE PASTEUR. — Mais songe donc! Un homme si jeune! S'il en revient, il aura bien, bien des années à vivre... et ne pourra rien voir de toutes les choses merveilleuses qui sont sur la terre.

OVIDIA, *se parlant à elle-même.* — Oui, c'est bien vrai. Il y a tant d'autres choses à voir.

LE PASTEUR. — Ne plus jamais voir la lumière... et ne jamais voir le soleil et les étoiles, la forêt et la mer, ses parents, ses frères et sœurs...

OVIDIA, *comme précédemment.* — Et les autres belles femmes.

LE PASTEUR. — Oui, et maintenant nous attendons les nouvelles, qui nous diront où il en est.

OVIDIA. — Je souhaite vraiment qu'il meure.

LE PASTEUR. — Tu penses que ce serait le mieux?

OVIDIA. — Oui, car dans l'autre vie nous retrouverons ce que nous avons perdu ici, n'est-ce pas? C'est vrai? C'est là ce que je voulais vous demander? Dites-moi... est-ce vrai? Retrouvons-nous tout... dans l'autre vie?

LE PASTEUR. — Il est permis de l'espérer.

OVIDIA, *inquiète.* — Ce n'est pas certain, alors?

LE PASTEUR. — Mais si, bien sûr. Nous pouvons prier, certes, pour que ce qui nous est cher nous soit rendu. Parents, frères et sœurs, bons amis...

OVIDIA. — Et le visage... tel qu'il a été?

LE PASTEUR *sourit.* — Est-ce là ce qui doit nous préoccuper principalement?

OVIDIA. — Oui. Allez-vous croire, peut-être, que je voudrai être comme je suis là, dans l'autre vie aussi? *(Le pasteur sourit, branle la tête.)* Il faudra bien que cela me soit accordé... Et le capitaine... il retrouvera ses yeux?

LE PASTEUR *se lève, pose la main sur sa tête.* — Oui, mon cher enfant, continue à prier à ta manière. Chacun d'entre nous a quelque bien qu'il regarde comme le plus précieux qu'il possède, et le bon Dieu sait être indulgent. Adieu, mon enfant, et n'oublie pas ton vieil ami.

OVIDIA. — Cela me fera plaisir d'avoir de ses nouvelles.

LE PASTEUR. — Oui, tu peux y compter. Et promets-moi ceci... que tu feras effort pour penser un peu au malheur des autres, ainsi tu oublieras plus facilement le tien. Adieu, tu souhaiteras le bonjour à ton père.

OVIDIA. — Adieu! Comme vous êtes bon pour moi! *(Elle l'accompagne à la porte. Le pasteur sort.)*

LA GOUVERNANTE *entre par la droite.* — Eh bien, enfant...

OVIDIA. — Maintenant, je monte.

LA GOUVERNANTE. — Tu ne veux pas essayer de rester un peu avec nous ici dans le salon?

OVIDIA. — C'est vrai, il y a un peu de soleil ici. Il y a longtemps que je n'avais vu cela.

LA GOUVERNANTE. — C'est ça... non mais... ah, Dieu merci?

OVIDIA. — Quoi donc?

LA GOUVERNANTE. — Tu as souri, enfant. Il y avait longtemps que cela ne t'était arrivé.

OVIDIA. — Oui, crois-tu... Il y a un homme au monde qui jamais, jamais ne me verra autrement que... comme j'étais autrefois.

LA GOUVERNANTE. — Es-tu si heureuse de cela?

OVIDIA, *souriant à ses souvenirs.* — Une fois, on se promenait en barque, et il se jeta à l'eau pour me rapporter mon chapeau. Et comme il était bien, à cheval!

LA GOUVERNANTE. — Est-ce que c'était un de ces fous d'officiers qui sont venus ici t'offrir des fleurs?

OVIDIA. — Trouves-tu qu'ils étaient si fous de venir ici m'offrir des fleurs?

LA GOUVERNANTE. — Oh! non, pas du tout.

OVIDIA. — Si j'étais aveugle, moi aussi, nous aurions, lui et moi, les mêmes souvenirs... sur le monde, jadis si brillant pour tous deux.

Je me rappelle bien cette promenade en barque... c'était la nuit de la Saint-Jean, l'été dernier, et tout était rouge : le ciel et l'eau, les îles, les oiseaux de mer, les bateaux, les visages et les costumes... tout était rouge.

LA GOUVERNANTE. — Ca devait être joli. Et vous aviez du vin dans des paniers, et vous avez allumé un feu de joie, tout le monde chantait et était heureux.

OVIDIA. — Je me rappelle une chanson qu'il chantait. *(Elle chante.)*

Il était un prince au pays de France,
Il rencontra une jeune Norvégienne;
Oho! oho! mais quelle fille!
Le prince demanda : « Veux-tu m'épouser? »
Mais la demoiselle lui ferma le bec.
Oho! oho! mais quelle fille!

LA GOUVERNANTE. — Ce devait être une chanson bien touchante.

OVIDIA. — Hé oui... voilà comment c'était. Il ne doit plus chanter maintenant... et moi non plus.

LA GOUVERNANTE. — Ah, grand Dieu! mon enfant, tu chanteras bien encore.

OVIDIA. — Mais oui, il faut bien dire quelque chose pour me consoler.

LA GOUVERNANTE. — Je veux sincèrement te consoler.

OVIDIA. — Non, pas plus toi que les autres. Vous savez bien tous que tout est fini pour moi.

LA GOUVERNANTE. — Je t'en prie, ne reviens pas là-dessus.

OVIDIA. — Oh! non, mais cela est si étrange. Il y a quelques mois seulement. Ah! oui, ah! oui. Allons, je m'en vais.

LA GOUVERNANTE. — Non... assieds-toi ici et prends un ouvrage. Veux-tu que j'aille te chercher ton napperon rouge? Il ne doit pas être encore achevé.

OVIDIA. — Oh non, il ne pourrait que me rappeler les broderies sur ma figure.

LA GOUVERNANTE. — Ah! voyons, ne pense pas toujours à cela.

OVIDIA. — Il vous est facile, à vous autres, de donner ce conseil.

LA GOUVERNANTE. — Ton visage est beaucoup mieux maintenant.

OVIDIA, *ironique.* — Certes, ça fait des progrès, Dieu merci. Regarde là... regarde bien. *(Elle se met devant la glace.)* Regarde! Je pourrais bientôt aller au bal.

LA GOUVERNANTE *veut l'écarter de la glace.* — Non, ne recommençons pas cela.

OVIDIA. — Oh! laisse donc. La glace, du moins, ne ment pas. Peux-tu nier que cela empire tous les jours?

LA GOUVERNANTE. — Non, vraiment, c'est de l'ingratitude. Cela s'améliore constamment.

OVIDIA. — Sans doute, je suis une ingrate de ne pas être enchantée de ces belles roses. Regarde là... et là! Est-ce vraiment moi? Pourrai-

je jamais me dire, à mon réveil : « Dieu merci, ce n'était qu'un rêve! » Oh non, regarde ici! Est-ce la même à qui les gens parlaient si gentiment autrefois? Aujourd'hui on se moque de moi, et ce sont des risées. Et il faut que je continue à vivre. Oh Dieu! étais-je donc une plus grande pécheresse que les autres, puisque je dois subir une peine si exceptionnelle? Qu'est-ce que la maladie auprès de cela! Qu'est-ce que la misère... le déshonneur... la faim, le deuil... oh, j'accepterais tout, plutôt que cela! Faudra-t-il que je vive ainsi cinquante ans? Et encore je ne perds pas ma raison. Je n'ai pas encore épuisé les larmes de mes yeux. Oh! mon Dieu, mon Dieu... avoir à vivre ainsi, demain, après-demain, dans un mois, un an, beaucoup d'années... sans espoir, sans salut possible... non, non, non, je ne peux pas le supporter! *(Elle s'affaisse sur une chaise et sanglote.)*

LA GOUVERNANTE *joint les mains et dit, se parlant à elle-même.* — Seigneur Jésus, voilà que ça recommence. *(Silence. Puis elle va vers Ovidia et pose la main sur son épaule.)* Prie Dieu, enfant... je ne peux rien te dire de mieux.

OVIDIA *lève la tête, puis.* — Prie Dieu, oui... comme si cela pouvait me faire quelque chose.

LA GOUVERNANTE. — Crois-tu qu'il existe un malheur si grand que la prière n'y fasse rien?

OVIDIA. — Est-ce que je peux faire plus que de prier jour et nuit? Et cela a-t-il fait disparatre une seule cicatrice de mon visage?

LA GOUVERNANTE. — La prière peut t'enseigner à être humble... et à ne pas exiger l'impossible.

OVIDIA. — J'aurai beau devenir humble... et douce... et bonne... et affectueuse... cela n'empêchera pas que mon visage soit un épouvantail.

LA GOUVERNANTE. — Visage, visage... Tu as pourtant aussi une âme, enfant. Penses-y.

OVIDIA. — L'âme est-elle à ce point jalouse du visage, qu'il n'y aurait pas assez de place pour tous deux? Ne peut-on mériter que si l'on est laide? Est-ce un crime d'être gaie, de danser, de rire? Ce doit être un étrange Dieu, qui se sert de moyens si méchants. Oh! je suis lasse de tout cela. Je ne veux plus. Vous me tourmentez de bavardages auxquels vous-mêmes ne croyez pas! Vous savez bien qu'il n'existe aucune puissance au ciel ni sur terre qui puisse me sauver. Si... une seule... me mettre une pierre au cou et sauter...

LA GOUVERNANTE, *éperdue, se parlant à elle-même.* — Que faire? mon Dieu...

OVIDIA, *brusquement aux aguets.* — Écoute!

LA GOUVERNANTE. — Quoi encore!

OVIDIA. — Ce rire, ce rire! Ah! oui, c'est vrai, les domestiques doivent être à la cuisine maintenant pour leur dîner.

LA GOUVERNANTE. — Mais, je t'en conjure, tu ne vas pas croire que c'est de toi qu'ils rient. La jeunesse est la jeunesse, il n'est pas surprenant qu'ils rient.

OVIDIA. — Non, les gens étant ce qu'ils sont, il serait sot de s'attendre à autre chose.

LA GOUVERNANTE. — Oh, les gens, les gens ! Ils sont comme nous sommes nous-mêmes.

OVIDIA. — Non, vraiment, les gens sont tout ce qu'il y a de plus ingrat. Ils sont à genoux devant vous, tant que vous pouvez vous passer d'eux, mais si vous avez besoin d'un peu d'aide, ils vous piétinent. Je n'ai jamais été ainsi. Mais je comprends maintenant que j'ai été bête.

LA GOUVERNANTE. — Tu es tellement restée seule que les longues journées de rêverie ont fini par te rendre méfiante et ombrageuse. Toi dont l'humeur était gaie comme un dimanche.

OVIDIA. — Oui, je suis restée là-haut et j'ai un peu réfléchi par moi-même. Et à chaque rire moqueur qui monte vers moi, je sens la cuisson d'une brûlure nouvelle ici, au dedans de moi. Et maintenant j'ai sûrement là plus de cicatrices encore que sur mon visage. Et cela fait si mal, si mal. Je crains d'être un beau jour laide et défigurée... là aussi.

LA GOUVERNANTE. — Prie Dieu, enfant, que cela n'arrive jamais.

OVIDIA. — Oh ! pourquoi cela n'arriverait-il pas? J'étais bête autrefois. Je ne songeais pas que tout peut changer. Ils rient aujourd'hui à côté, et cela ne me fait pas grand'chose pour le moment. Mais suppose qu'un jour j'aie besoin d'eux pour de bon.

LA GOUVERNANTE. — Que veux-tu dire...

OVIDIA. — Oh ! je suis restée là-haut, et j'ai réfléchi un peu à tout. Suppose que mon père disparaisse, et que je sois pauvre et sans ressources...

LA GOUVERNANTE *frappe dans ses mains.* — Toi... unique héritière?

OVIDIA. — Hé oui... on a déjà vu des affaires tourner mal. Des crimes, des accidents, des pertes... qui sait, d'ailleurs, combien il a...; de plus grandes montagnes ont fondu, disparu. Et si, un beau jour, j'étais obligée d'aller mendier à la porte de tous... C'est alors qu'ils auraient de quoi rire sous cape et se gausser.

LA GOUVERNANTE. — Non, jamais de ma vie... ce qu'on peut imaginer, tout de même, à force de rêvasser...

OVIDIA. — Bref... il est temps que j'essaye de me faire quelques économies par moi-même, car je ne veux pas qu'ils aient jamais la joie de me voir obligée de leur demander quoi que ce soit.

LA GOUVERNANTE. — Bon, bon, bon... économise. Personne ne t'en empêchera.

OVIDIA. — Mais alors je suis obligée de changer toutes mes habitudes. Si seulement j'en avais le courage, j'irais à la cuisine et je surveillerais un peu ce qui s'y passe.

LA GOUVERNANTE. — Sur la cuisine j'exerce ma surveillance, Ovidia.

OVIDIA. — Oh ! tu commences à vieillir. Et puis tu es trop faible. Il faut à ces gens-là une autre discipline.

LA GOUVERNANTE. — Non... c'est toi, qui parles ainsi?

OVIDIA. — Oui, si j'avais été sage ces dernières années, je pourrais avoir aujourd'hui une jolie somme à la caisse d'épargne. Et alors j'aurais pu convier les gens à rire et à se gausser tant qu'ils auraient voulu... et il n'est pas encore trop tard.

LA GOUVERNANTE. — Oh! mon Dieu, non... il faudra que tu parles de cela à ton père.

OVIDIA. — Oh! non, père a déjà bien assez de dépenses. Mais il doit y avoir moyen de faire des économies sérieuses sur le ménage. Je ne comprends pas pourquoi les gens seraient tellement mieux traités ici que partout ailleurs.

LA GOUVERNANTE. — Il vaut peut-être mieux que tu prennes les clefs, et que tu règles tout à ton idée.

OVIDIA. — C'est là une menace qu'il ne faudrait pas trop renouveler. *(Elle serre les poings.)* Et vous aurez beau rire tant que vous voudrez, j'ai bien le droit de me montrer dans ma propre cuisine.

LA GOUVERNANTE. — Non, ce n'est pas possible, je crois rêver. Ce n'est plus Ovidia. Oh! j'ai bien compris qu'il se préparait quelque orage, mais tout de même... oh! mon Dieu...

OVIDIA. — Là, naturellement... si je reste enfermée là-haut comme une prisonnière, c'est mal, et si je descends et si je veux me conduire comme une personne de mon âge, c'est encore pis. Tout ce qui m'est permis, c'est d'être en butte aux rires et aux moqueries. Mais c'est là ce que je ne veux plus. Car enfin, je suis la fille de la maison, au bout du compte. Je peux bien avoir aussi mon mot à dire.

(Martha entre.)

LA GOUVERNANTE. — Qu'est-ce que c'est, Martha?

OVIDIA. — Si c'est pour le ménage, Martha, je suis là aussi.

MARTHA, *à la gouvernante.* — C'est pour la table.

OVIDIA. — Pourquoi ne veux-tu pas me demander? *(Martha, hésitante, sourit du coin des lèvres.)* Qu'est-ce qui peut bien te faire rire?

MARTHA. — C'est l'idée que mademoiselle veut tenir la maison.

OVIDIA. — C'est donc ridicule, si je veux un peu me rendre compte de ce qui se passe? Allons, réponds-moi. Qu'est-ce que nous aurons à déjeuner?

MARTHA. — Des souris marinées et de l'appétit en grillades.

OVIDIA. — Ma parole, elle se moque de moi en face, maintenant. Par exemple, il faut que cela finisse.

MARTHA. — Vous ne comprenez donc pas la plaisanterie?

OVIDIA. — Tu peux me remercier si tu n'as pas été mise à la porte depuis longtemps. Et voilà ma récompense. Rires, rires, rires... non, vraiment, il est temps que je vous donne un autre motif de rire.

LA GOUVERNANTE. — Oh! mon Dieu.

M. BECK *entre par la gauche, s'arrête.* — Ah, quel plaisir de te voir t'installer en bas, avec nous, ma fille!

OVIDIA. — Tu as dit souvent que Martha pourrait s'en aller. Et je me demande si vraiment nous ne pourrions pas nous passer d'elle.

MARTHA *se met à crier.* — Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal!

M. BECK. — Tu as raison, ma fille... occupe-toi de la maison plutôt que de rester à moisir là-haut. Quant à mademoiselle la curieuse, je lui dois bien des cheveux blancs.

MARTHA. — Mais ce n'était rien qu'une plaisanterie, et...

OVIDIA. — C'est bon, va-t'en un moment, j'y réfléchirai. *(Martha sort.)* Pauvre père, tu es ici tout seul, et ta propre fille ne fait rien pour t'aider.

M. BECK. — Non, et il y a de quoi t'occuper ici, je t'assure.

OVIDIA. — Oh oui, il doit se passer ici bien des choses dont nous ne nous doutons pas, ni toi ni moi. Mais ça va changer. Elles auront beau ricaner tant qu'elles voudront, je veux voir comment ça marche dans la cuisine. *(Elle fait un effort, et va vers la droite.)*

M. BECK. — Peste!...

LA GOUVERNANTE. — Oui, je dis comme vous.

M. BECK. — C'est une musique toute nouvelle qu'elle nous chante là.

LA GOUVERNANTE. — Oui... tout va beaucoup changer, j'en ai peur. Ah mon Dieu...

M. BECK *se frotte les mains.* — Quel feu!... Ça va danser, ici.

LA GOUVERNANTE. — Je suis abasourdie. Je vois bien que mon temps sera bientôt fini.

(Ovidia rentre lentement dans la porte.)

M. BECK. — Eh bien?

OVIDIA, *toute raide.* — Non, je ne peux pas.

M. BECK. — Qu'est-ce que tu ne peux pas?

OVIDIA *se laisse tomber dans un siège.* — Supporter leurs regards. Non, je ne peux pas rester là-bas. C'est moi, décidément, qui perdrai, perdrai, perdrai... et que l'on piétinera.

M. BECK. — Qu'est-ce que tu dis? Piétiner.

OVIDIA. — Oui, ne comprends-tu pas... que, ou bien je suis écrasée maintenant, ou bien il faut que je me dresse, d'autant plus ferme! Oh! mais je veux, je veux, je veux. Je veux apprendre à supporter tous ces yeux. Et il faut que je leur donne de quoi penser à autre chose.

M. BECK. — Oui, tu penses bien que c'est la première fois que c'est le plus pénible. Les gens en auront bientôt assez de te regarder. Et puis, tu n'as qu'à leur donner d'autres occupations... c'est toi qui commandes ici.

LA GOUVERNANTE. — Voici les clefs.

OVIDIA *les repousse.* — Oh! penses-tu que c'est pour cela... *(Elle se lève de nouveau.)* Mais, donne-les-moi tout de même. Je veux essayer encore une fois, car si elles l'emportent aujourd'hui, je peux aussi bien m'enterrer. *(Elle murmure les yeux fermés.)* Encore une fois, encore une fois... *(Elle fait un effort et va lentement à la porte, s'arrête un instant, la main sur le bouton, puis se raidit et sort à pas brusques.)*

LA GOUVERNANTE. — Et maintenant je ferai peut-être aussi bien de m'en aller.

ACTE III

Quelques années plus tard.

Point de vue près d'une station balnéaire. Un chemin sablé monte de la droite vers une table peinte en blanc entourée de bancs. Des arbres, çà et là, mais on aperçoit la mer en bas, encadrée de bois de pins. Soir d'été.

Les capitaines ROED *et* BRANDT, *en civils, arrivent par la droite. Ils se donnent le bras.*

LE CAPITAINE ROED *s'arrête, essoufflé.* — Ouf.

LE CAPITAINE BRANDT. — Il fait chaud.

LE CAPITAINE ROED. — Je comprends qu'on appelle cela « le chemin dur ». Car il est dur à monter.

BRANDT. — Si tu pouvais savoir la vue qu'on a d'ici !

ROED. — Si mes maudits yeux pouvaient voir assez pour que je puisse seulement me diriger, je me moquerais pas mal de ton point de vue. Serons-nous bientôt arrivés?

BRANDT. — Voici les bancs. *(Il aide l'autre à s'asseoir.)*

ROED. — C'est bien. Oui, ce soir, il y a vraiment une belle vue.

BRANDT. — Peux-tu le voir, bien que tu lui tournes le dos?

ROED. — Cela n'y ferait pas grand'chose, quand je serais placé du bon côté. Sous ce rapport, tu pourrais me montrer comme un phénomène. Je vois aussi bien de dos qu'en face.

BRANDT. — Les journaux publient ce soir une note sur les Balkans. Une nouvelle guerre menace.

ROED. — Puissent tous les fous, qui iront à la guerre, en être récompensés comme moi !

BRANDT. — Ou comme moi !

ROED. — Toi ! Une égratignure à un bras ! Tu peux encore devenir ministre.

BRANDT. — Ma carrière n'est pas moins brisée que la tienne.

ROED. — Carrière, oui ! Tu ne saurais imaginer comme c'est étrange, de sentir que l'on est mort... et de continuer quand même à respirer, à manger, et de temps en temps à dire quelques bêtises.

BRANDT. — Que diable pourrions-nous faire à cette stupide station de bains !

ROED. — Et chez moi, donc... où nous allons au hasard comme deux oiseaux blessés.

BRANDT. — Si tu t'attelais à quelque occupation manuelle, je suis sûr que tout irait bien autrement pour toi. A notre époque, un aveugle peut apprendre à lire, à écrire, à faire des souliers, même à arracher des dents.

ROED. — Va-t'en te faire pendre. Il t'est facile de donner de bons conseils... toi qui n'as jamais su ce que c'est que le malheur.

BRANDT. — Cela vient sans doute de ce que je n'ai jamais su ce que c'est que le bonheur!

ROED. — Toi! le boute-en-train du régiment.

BRANDT. — Oui, la pauvreté et les souvenirs d'enfance pénibles ont une singulière vertu pour développer l'humeur gaie.

ROED. — Et toutes les belles choses que tu peux voir.

BRANDT. — Et toutes les choses laides que tu évites. Dernièrement, je t'ai envié.

ROED. — Moi! Était-ce si affreux, ce que tu as vu?

BRANDT. — Une désillusion de plus. Hé, c'est vrai... Il y a quelqu'un ici que nous connaissons.

ROED. — Ici? Officier?

BRANDT. — ...femme... [1].

ROED. — Tu m'as dit que les femmes, ici, sont épaisses et laides. C'est une consolation, une grande consolation pour moi.

BRANDT. — Te rappelles-tu, quand nous étions aux manœuvres près de la mer?

ROED. — Le propriétaire des pêcheries?

BRANDT. — Sa fille.

ROED *se lève.* — Ah, sacr...

BRANDT. — Hé-é? Assieds-toi!

ROED, *haletant.* — Elle est ici!

BRANDT. — Avec son père. Le vieux soigne sa goutte.

ROED. — Et tu ne me l'as pas dit encore! *(Brandt ne répond pas.)* Et son mari?

BRANDT. — Elle n'est pas mariée.

ROED *s'emporte.* — Comment? Et tu gardes tout cela pour toi. Je comprends maintenant pourquoi tu vas si souvent te promener tout seul. Oui, tu es un joli camarade.

BRANDT. — Nous nous sommes déjà battus pour elle autrefois. Cela ne te suffit pas?

ROED. — L'avons-nous rencontrée?

BRANDT. — Une seule fois. Le père et la fille se tiennent à l'écart, et souvent, comme nous, ils montent le chemin qui mène ici.

ROED *s'assied, se passe la main sur le front, puis.* — Était-elle en blanc?

BRANDT. — Non, pas précisément.

ROED. — Je suis sûr qu'elle est toujours aussi belle.

BRANDT. — Oui, c'est ton triste avantage... de la voir ainsi.

ROED. — Naturellement tu fais tout ce que tu peux pour dire d'elle tout le mal possible. Je ne verrai bientôt plus que toutes les horreurs que tes yeux m'auront montrées. Car j'ai de cette femme un lumineux, un merveilleux souvenir, il faut donc que tu me le gâtes.

BRANDT. — En tout cas, ce n'est pas moi qui l'ai abîmée.

ROED. — Va-t'en au diable. Je te défends de prononcer une seule parole défavorable sur son compte.

1. En français, dans le texte : «La femme».

BRANDT. — Allons, voyons, mon cher... *(tout à coup)* Ah!

ROED. — Quoi encore?

BRANDT. — Est-ce que ce serait... elle? Hein? O Werther... je commence à comprendre.

ROED, *au bout d'un moment.* — Tu n'as jamais su ce que c'est que l'amour.

BRANDT. — Peut-être plus que toi.

ROED. — Plus! Grand Dieu, il me dit cela, à moi, dont le souvenir est plein d'une unique image.

BRANDT. — Oh, en fait de femmes, tu peux te souvenir de pas mal d'images.

ROED, *péniblement, et comme se parlant à lui-même.* — Chacun sait bien que l'unique femme dont l'image se grave de plus en plus profondément, c'est précisément celle que l'on n'a jamais eue.

BRANDT. — Oh, celles que l'on a eues peuvent faire souffrir aussi.

ROED, *comme précédemment.* — Comment comprendre pourquoi nous exaltons une femme d'autant plus qu'elle dit non plus souvent? On arrive, et l'on se dit qu'il serait assez facile de cueillir encore cette fleur que l'on rencontre; mais, un petit non, un second, un troisième... et voilà que l'on est absorbé comme par une fièvre, on se lance, tête baissée, dans une foule de sottises,... ah, sacristi! Mais... ici... Dieu ait pitié de moi!

BRANDT. — Tu disais, il me semble, que pour toi cette image était lumineuse?

ROED. — Oh... elle, elle! Je ne parle bien entendu de personne en particulier. Mais de quoi diable est-ce que tu ris?

BRANDT. — Ah! tu pars encore pour la croisade! Je comprends maintenant pourquoi tu bavardes tant en rêves.

ROED. — Et moi, je vois tes moustaches se hérisser de joie, parce que tu auras de nouveau matière à plaisanter. Sais-tu... toutes les fois que tu as effrontément fouillé dans mes affaires intimes, j'ai eu une envie de... tu vois ces mains-là... hou!

BRANDT. — Notre Seigneur nous donne une longue patience. Si mon cœur pur n'était pas comme la féverole, qui fleurit comme par bravade... tralala!

ROED. — Va-t'en au diable!

BRANDT. — Oui, c'est une commission que tu me donnes deux ou trois fois par jour. Et cette fois je te prends au mot. Adieu donc à jamais. *(Il se lève et fait quelques pas.)* Mais pourrai-je te demander quel crime j'ai commis? Est-ce toujours de cette femme qu'il s'agit?

ROED. — Cette femme, femme! Pour une fois, ce n'est pas de chevaux que nous parlons. Arrive ici, que je te dise quelque chose!

BRANDT, *plus près.* — Oui, mais si je viens, et si tu me confies quelque chose, tu vas me prendre à la gorge ensuite.

ROED. — Arrive! Veux-tu me répondre à une question : pourquoi est-ce une telle joie de prendre au pauvre son unique agneau?

BRANDT. — Et quelle raison as-tu de te méfier de toute parole qui

sort de mes malheureuses lèvres? Si ce n'était pour toi, j'aimerais mieux me faire concierge de prison.

ROED. — Tu ne te fatigueras donc jamais d'être l'esprit supérieur qui méprise toute chose?

BRANDT. — Si tu continues ainsi, je vais me mettre à pleurer.

ROED. — Si tu te promènes le soir, et si tu vois une étoile qui se mire dans un lac, tu dois dire : « Fadaises!... ces deux-là ne pourront jamais se marier. »

BRANDT. — Pauvre de moi!

ROED, *au bout d'un moment, se passe la main sur le front.* — Te rappelles-tu, quand nous sommes partis à la guerre? J'étais désespéré et malgré cela je me faisais toujours fête d'arriver à la ville suivante.

BRANDT. — Je me rappelle. Tu te faisais toujours fête d'arriver à la ville suivante.

ROED. — Il y a des hommes qui peuvent être bêtes à ce point. Nous ne pouvons jamais renoncer à l'espoir. Pourquoi est-ce que je riais, crois-tu, pendant que l'on fouillait dans mes blessures?

BRANDT. — Riais?... Tu chantais des chansons, mon bon. Un miracle.

ROED. — Un peu de musique dans la cabane des malheureux. Nous avons beau être tombés dans les abîmes les plus profonds, nous nous réjouissons parfois encore à de menus souvenirs qui sont alors comme le fil unique auquel tient notre vie. Au moment des pires douleurs, on se dit : « Te rappelles-tu... te rappelles-tu ton entrée dans la salle de bal, le rythme de son corps pendant la danse, le parfum de ses cheveux? » Pendant bien des années on n'a pas vu le ciel et, par une nuit d'orage, on rêve du soleil que l'on appelle de son nom. La lune doit briller sur le fiord, ce soir, se dit-on, et c'est là une jolie mélodie mais c'est elle que l'on voit. Au long des nuits on la sent planer sur soi; elle voile de sa blancheur nos souffrances, elle est l'aurore dont on rêve... elle est partout, je te dis... sans elle je ne concevrais pas Dieu, ni la rémission des péchés, ni la vie éternelle... partout je la retrouve... elle et moi, constamment et toujours. *(Silence. Il cache son visage dans ses mains.)*

BRANDT, *au bout d'un moment.* — Comme je t'envie!

ROED. — Parce que je me rends ridicule? Moi, pauvre oiseau déplumé, tombé à l'eau, qui bats des ailes désespérément pour m'envoler... Je crie encore mon amour à la lune.

BRANDT. — Hé, selon les vieux dictons, l'amour malheureux est le seul qui dure plus longtemps qu'une paire de bottes. Si tu l'avais eue..., finie la comédie...

ROED *rit.* — Va-t'en! *(Il chante.)*

Une coupe et une mandoline
Consolent de bien des chagrins.
Qu'importe si l'on s'encanaille,
A la fin toujours la mort vient.
Tra la la la la la.

Écoute, nous boirons encore un peu ce soir?

BRANDT. — Veux-tu te rencontrer avec elle?

ROED. — Merci, tu veux encore te moquer?

BRANDT. — Je comprends maintenant pourquoi tu es chatouilleux comme une vieille fille, et toujours prêt à éclater comme un canon en mauvais état. Franchement... pourquoi ne veux-tu pas la voir?

ROED. — Crois-tu que je me soucie de compassion!

BRANDT. — Et si, elle aussi, elle en avait besoin.

ROED *se lève.* — Cela t'amuse évidemment, de me faire croire qu'elle a la lèpre, ou qu'elle a été en prison pour vol, ou qu'elle est couturée de petite vérole ou bossue. Mais je te dis ceci, que si tu prononces un seul mot là-dessus, gare à toi, et tant pis pour toi.

BRANDT. — Bien, bien, bien. Veux-tu marcher un peu?

ROED. — Vous autres, qui voyez, vous ne devriez pas être jaloux du peu qui me reste. Entends-tu, gredin? Je ne peux pas contrôler, moi, ce que toi ou les autres vous voulez me faire croire, et je veux que l'on me laisse en paix, à ce sujet. Tu me comprends?

BRANDT. — Bref, quand veux-tu rencontrer la dame blanche?

ROED. — Franchement, j'aurais plaisir à la remercier très simplement de la place qu'elle tient dans mon existence si vide. Cela ne lui fera pas de mal, je suppose? Si elle se moque de moi, tant pis! Mais, dis-moi, nous a-t-elle reconnus?

BRANDT. — Non.

ROED. — Mais tu es sûr que c'était elle?

BRANDT. — Si nous continuons un peu la promenade, nous les rencontrerons peut-être en revenant. C'était vers cette heure-ci que nous les avons rencontrés la première fois.

ROED. — Ai-je l'air à peu près propre?

BRANDT. — Tu es comme un prince.

ROED. — Non, il y a une éternité que je n'ai changé de cravate.

BRANDT. — C'est vrai, il y a déjà une semaine que je t'en ai acheté une douzaine. Je n'aurais jamais cru qu'au lieu de devenir général je serais un jour à la fois tes yeux, ton miroir, ta femme de chambre et ta raison.

ROED. — Et que tu aurais à subir toutes mes extravagances. D'ailleurs cela te va si bien... brigand.

(Deux gamins entrent à droite.)

LES DEUX GAMINS. — Journaux, journaux du soir.

BRANDT. — Merci. Nous les avons.

L'UN DES GAMINS. — Journaux amusants.

ROED, *à Brandt.* — Donne-leur une pièce.

BRANDT. — Hé! arrive ici. Toi, la tignasse rouge... veux-tu gagner une couronne?

LE PREMIER GAMIN, *ravi.* — Oui.

LE SECOND GAMIN. — Moi aussi.

BRANDT. — Avez-vous remarqué la grosse dame qui est assise tous les jours sur le banc, là-bas, à la promenade de la plage. Elle est toujours essoufflée, et elle regarde les gens avec un face-à-main.

LES DEUX GAMINS. — Oui, oui.

BRANDT. — Glissez-vous près d'elle par derrière et criez hurra! quatre-vingt-dix fois. Voilà une couronne pour chacun de vous Adieu.

LES DEUX GAMINS. — Hurra! hurra!

ROED. — Incorrigible farceur... *(Ils s'en vont par la gauche.)*

PREMIER GAMIN, *les regardant s'éloigner.* — Sais-tu qui c'est, toi?

LE SECOND. — Je sais qu'ils sont capitaines tous les deux.

PREMIER GAMIN. — Ils ont été à la guerre, nigaud. Celui qui est aveugle, les Turcs lui ont flanqué un coup sur les yeux, et l'autre l'a emmené en le tenant d'une main et en se battant de l'autre? Et alors ils lui ont tiré dans le bras. Qu'est-ce que tu en dis?

LE SECOND. — C'est des histoires que tu racontes.

PREMIER GAMIN. — Des histoires! Mon père l'a entendu raconter par un sous-officier qui y était.

LE SECOND. — Aimerais-tu aller à la guerre, dis?

PREMIER GAMIN. — J'irai à la guerre, moi, tu sais? Car je n'ai pas peur.

LE SECOND. — Non, écoutez-moi ça! Crois-tu que j'ai peur, peut-être?

PREMIER GAMIN. — Oui, une souris te fait bondir.

LE SECOND. — Gare à toi, tu sais. Penses-tu que j'ai peur d'une balle, moi, dis?

PREMIER GAMIN. — Tu as peur d'avoir le fouet.

LE SECOND. — Idiot! Je t'apprendrai... *(Il donne une calotte au premier, qui la reçoit. Lutte. Le premier se sauve, poursuivi par le second. Tout à coup le premier aperçoit quelque chose et s'arrête net.)*

PREMIER GAMIN. — Achetez les journaux du soir.

LE SECOND. — Journaux du soir.

(M. Beck et Ovidia arrivent par la droite. Ovidia porte un costume sombre et un voile, qu'elle écarte en entrant en scène. Son visage est vieilli et assombri, mais ne porte que de faibles traces de cicatrices.)

OVIDIA, *aux gamins.* — Non, non... tâchez de nous laisser tranquilles. Allez-vous-en! Vite! *(Les gamins s'en vont, mais se retournent et font des grimaces.)*

M. BECK *souffle et s'essuie le front.* — Ouf... tu m'as encore traîné jusqu'ici.

OVIDIA. — Oui, au moins pour une fois, nous serons bien, tout seuls. *(Ils s'asseyent près de la table.)*

M BECK. — Oui, c'est vrai, c'est pour ça que nous sommes ici... pour être tout seuls.

OVIDIA. — Trouves-tu que ces gens-là, en bas, soient une société pour toi ou pour moi? Tous ces paons et ces perroquets de la ville. Et l'air étouffant que l'on respire dans ce bas-fond, avec cette odeur d'eau de vaisselle. Ah! si l'on était près de la mer, pour respirer un peu d'air pur!

M. BECK *se frotte les mains.* — Je ne me trouve pas mal ici. Ça me fait du bien.

OVIDIA. — Oui, c'est encore heureux que ça te fasse du bien, soit le massage, soit le bain. Au moins nous n'aurons pas fait ce grand voyage pour rien. Car ça coûte cher.

M. BECK. — Et ce qui fait encore plus que le massage et le bain, c'est de revoir un peu de jeunesse et de gaieté.

OVIDIA. — Vraiment!

M. BECK. — Quand je suis assis au Casino et que je regarde danser, ma foi, je ne sens plus les picotements dans mes vieux membres, et des envies me prennent de choisir une jeune fille, moi aussi, et de me mettre à tourner, hé, hé, hé. *(Ovidia le regarde, et éclate d'un rire méprisant.)* Oui, tu peux rire.

OVIDIA. — J'aurais plutôt envie de pleurer. Mais tu n'as qu'à danser, père. Et si tu veux épouser un de ces anges du casino, tu auras au moins quelqu'un pour t'aider à t'habiller et te déshabiller. N'aie pas peur qu'elles te refusent! Les jeunes filles d'aujourd'hui s'accommodent un peu de tout.

M. BECK. — Hé, il faut bien inventer quelque folie. C'est déjà bien assez que l'un de nous soit toujours comme une nuée d'orage.

OVIDIA. — Autrefois, tu t'entendais aussi à tourner.

M. BECK. — Mais, dans ce temps-là, tu étais le soleil et la gaieté, mon enfant.

OVIDIA. — Malheureusement. Quand je pense que cette poupée naïve, c'était vraiment moi, je pourrais en mourir de regret.

M. BECK. — Moi, je trouve que la vie était bien agréable en ce temps-là.

OVIDIA. — Oh! dans ce temps-là, tout allait de travers aussi. Et, maintenant, ça va encore mal. Est-ce que tu ne pouvais pas venir ici tout seul, et me laisser tranquille à la maison?

M. BECK, *flatteur.* — Ne comprends-tu pas que c'est plus imposant de se présenter avec sa fille? On peut me prendre pour un ministre ou un diplomate, et toi... tu es une baronne.

OVIDIA. — Merci : tu finiras sans doute par m'emmener en voyage dans une cage, et tu me montreras pour de l'argent.

M. BECK, *se frappant la cuisse.* — Hé! parbleu... voilà encore une ressource, mon enfant... si tout le reste venait à nous manquer.

OVIDIA *sursaute et serre les poings.* — Oh! tu devrais avoir honte, père!

M. BECK, *fait un mouvement de recul involontaire.* — C'est un crime de frapper son père. *(Ovidia s'écarte, s'assied sur une pierre à droite et se cache le visage dans ses mains.)* Il me semble, d'ailleurs, que c'est bon pour toi de sortir et de respirer un peu d'air frais.

OVIDIA. — Et d'être en butte aux plaisanteries de tous ces badauds, n'est-ce pas?

M. BECK. — Y en a-t-il un seul qui t'ait offensé?

OVIDIA. — Oh! lorsque, pendant cinq ans, on a servi de cible à toutes les flèches empoisonnées, il n'en faut pas tant. Je connais les hommes à fond maintenant, et je sais comprendre ce que signifient les regards

et les sourires. Je veux rentrer, père. Je ne peux supporter cet endroit-ci,

M. BECK. — Tout le monde est poli et aimable avec nous, il me semble, et toi, au contraire... tu mets tout le monde en fuite.

OVIDIA. — Je ne peux pourtant pas me mettre à la remorque de ces jeunes filles qui s'attifent en blanc et courent après les hommes. Je vois bien que je les fais sourire et qu'elles me méprisent. Qu'avais-je à faire ici... qu'avais-je à faire ici?

M. BECK. — Tu devrais essayer de t'amuser, et de danser avec ces freluquets, toi aussi.

OVIDIA. — Ah, si l'on pouvait s'en aller bien loin, jusqu'aux derniers rochers de notre ceinture d'îles! Et vivre là, rien qu'avec les poissons et les oiseaux. Ou bien enfourcher un balai et s'en aller au Sabbat. Ha, ha, ha.

M. BECK. — Dieu ait pitié de nous.

OVIDIA. — Ou nager en pleine mer, par un temps d'orage, et s'imaginer que l'on est un monstre qui part à la chasse des naufragés. Ou pouvoir soulever une tempête, rien qu'en crachant dans la mer... Les vagues porteraient les navires jusqu'au ciel, et les villes et les villages vogueraient comme des nuages de sable. Oh! c'est alors que je danserais aussi, moi!

M. BECK. — Écoute, ma fille, il est temps, je crois, que tu m'accompagnes à l'église et que tu reviennes écouter un peu la parole de Dieu. Car tout ce que tu dis est bien étrange pour moi.

OVIDIA. — L'église... non, vois-tu, j'ai de vieux comptes à régler avec le pasteur et avec Notre Seigneur. Si je savais comment en venir à bout!

M. BECK. — Tu es pourtant habile à recouvrer les dettes.

OVIDIA. — Que veux-tu dire par là?

M. BECK *fait de nouveau un mouvement de recul.* — ...veux dire? Rien.

OVIDIA *se lève et fait un pas.* — Que voulais-tu dire par là, père?

M. BECK. — Mon Dieu, je pensais seulement à ceux de chez nous que... que tu fais vendre aux enchères. Mais je n'ose pas souffler, moi.

OVIDIA. — Vraiment... tu te lamentes encore sur leur compte.

M. BECK. — Franchement, j'en ressens encore comme une piqûre là, dans la poitrine.

OVIDIA. — Y a-t-il tant de mal, si j'essaye de déblayer le désordre et le fouillis de tes affaires? Tu es vieux maintenant, et l'un emprunte, et l'autre vole, et tous te tirent les vers du nez, et tout se serait encore en allé en fumée, un jour, si je n'y avais pris garde. Et alors tu sens comme une piqûre, père. Oh, je n'avais d'ailleurs espéré aucun remerciement.

M. BECK. — Depuis que tu t'es occupée de tout cela, je me suis rendu compte que ça n'était fichtre guère bon d'être pauvre.

OVIDIA. — Pauvre ou riche!... Je ne sais qu'une chose : si je ne fais pas vendre aux enchères chez les autres, un jour viendra où ce seront les autres qui vendront aux enchères chez moi.

M. BECK. — Voilà une belle et gracieuse idée, ma fille.

OVIDIA. — D'ailleurs, ces journaliers et ces pêcheurs sont cent fois plus riches que moi.

M. BECK. — Riches? C'est bien riches que tu as dit?

OVIDIA. — Ils ont tous quelque chose à espérer.

M. BECK. — N'est-ce pas le cas de tout le monde? Moi, par exemple, j'espère qu'un jour ma fille retrouvera sa raison.

OVIDIA. — Tu es donc aussi au nombre des riches. Mais je sais quelqu'un à qui tout espoir est fermé.

M. BECK. — Et c'est pourquoi il doit en cuire à ces pauvres gens?

OVIDIA. — Ah... en cuire! ils ont tous de quoi se consoler, eux. Dieu est pour eux un bon papa, ils ont un ciel plein d'anges, ils ont sur terre quelqu'un à aimer, et après la mort, ils deviennent tous princes et princesses. Et quand ils ont toute cette richesse, il faudrait encore qu'ils se dispensent de me payer leur dette! Ah! non, le peu que j'ai maintenant, on ne me le prendra pas facilement.

M. BECK, *sombre.* — Je redoute presque le retour chez nous.

OVIDIA *se rassied sur la pierre.* — Eh bien, tu n'as qu'à rentrer tout seul, père. Comme cela, il y aura de beaux jours et du bien-être à la fois pour toi et les autres, là-bas.

M. BECK. — Mais tu n'as pas non plus d'autre endroit où aller, ma fille?

OVIDIA. — Inutile de te soucier de cela. Je pense souvent à m'en aller vers quelque lieu où je ne serais plus aussi dépaysée. Suppose qu'il y ait en l'air ou sur mer une force qui puisse se servir de moi. Et, alors, par un soir d'orage, tu entendrais des cris au loin sur la mer, et ce serait moi, peut-être, qui volerais çà et là, demandant si l'on peut trouver à la vie un sens quelconque. *(Elle se cache la figure dans ses mains. Silence.)*

M. BECK. — Pas la moindre musique, alors. Quelqu'un vient.

OVIDIA *se lève vivement.* — Nous ne serons donc pas tranquilles, pas même ici.

(Les deux capitaines arrivent par la gauche.)

ROED. — Il commence à faire frais. Ils ont dû rentrer chez eux.

BRANDT. — Il y aura une nouvelle journée demain.

ROED. — Oui, si l'on a la patience.

BRANDT *aperçoit M. Beck et sa fille.* — Ah!... Excusez-moi, mais il me semble...

M. BECK *se lève, toussote, et salue profondément.* — Oui, il me semble aussi. Mais il y a longtemps.

OVIDIA *baisse son voile.* — Ah! Dieu!

ROED *reçoit un choc au son de sa voix.* — Ah!

BRANDT. — Nous avons été vos hôtes, un jour, lorsque nous étions en manœuvres de ce côté-là.

M. BECK. — Oui, c'est cela. Vous êtes les fameux officiers qui ont été à la guerre et dont on parle tant. Je suis enchanté. *(Il les salue tous les deux.)*

BRANDT. — Bonjour, mademoiselle Ovidia, et merci encore pour la soirée que nous avons passée chez vous à danser.

OVIDIA. — Bonjour, monsieur.

BRANDT, *à M. Beck.* — Il paraît que nous ne sommes pas les seuls à préférer la solitude. Avez-vous remarqué, monsieur, comme la montagne, là-bas, est merveilleusement éclairée? *(Il indique du doigt une direction au delà du fjord.)*

M. BECK. — Vraiment... oh! oui, c'est un curieux effet de lumière.

BRANDT. — Peut-être pourrez-vous m'expliquer, vous qui êtes du métier, ce que... voyez-vous, là-bas... *(MM. Beck et Brandt gagnent le fond, où ils restent à causer un moment. Enfin Brandt attire Beck à l'écart et on les perd de vue.)*

ROED, *debout, à droite, appuyé contre un arbre, la main sur le front. Au bout d'un instant.* — Je voudrais bien aussi vous présenter mes hommages, mademoiselle, mais... *(Ovidia s'appuie contre la table à gauche, et ne répond pas.)* Oui, car je sais que vous êtes là. Et il ne doit plus y avoir que vous et moi.

OVIDIA. — Je ne savais pas que vous étiez ici.

ROED, *la main tendue.* — Ne voulez-vous pas me donner la main? Excusez-moi si... si j'ai besoin d'un peu d'aide. *(Ovidia s'approche et lui donne la main.)* Votre main est aussi chaude et ferme qu'autrefois.

OVIDIA *la retire.* — Je n'en crois rien.

ROED. — Et cette voix... il m'était donc réservé de l'entendre encore une fois.

OVIDIA. — Elle doit être bien changée. *(Elle retourne à droite et s'appuie de nouveau contre la table.)*

ROED. — Et il y a maintenant des années depuis... depuis lors. Mais ces jours anciens me sont encore si présents, si vivants;... il ne m'est rien arrivé depuis cela, d'ailleurs, dont je me souvienne.

OVIDIA. — Il ne vous est rien arrivé... depuis cela?

ROED. — Oh! je comprends, vous voulez faire écho à tous les autres, et me dire : « Jeune homme, tu avais des yeux de faucon, et il a fallu que tu partes pour cette guerre stupide et que tu ailles les perdre là. »

OVIDIA, *tranquillement.* — Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

ROED. — Mais, Dieu merci... vous, je peux encore vous voir très nettement.

OVIDIA, *inquiète.* — Moi!

ROED, *avec un rire légèrement confus.* — Oui, n'êtes-vous pas là, debout, avec des arbres verts derrière vous, et en bas s'étend le fjord; le soleil se couche et il y a des voiles blanches. N'est-ce pas cela?

OVIDIA *regarde sa robe sombre, à voix basse.* — Oh non!

ROED. — Il n'y a pas de voiles sur le fjord?

OVIDIA. — Si, peut-être.

ROED. — Vous voyez bien. Et je sais aussi comment vous êtes sur la promenade de la plage... Tout le monde se retourne et demande : « Qui est-ce? » Et tous ceux que vous regardez sont enchantés.

OVIDIA, *à voix basse et comprenant qu'il ne sait rien.* — Il ne faut pas dire cela. *(Elle regarde autour d'elle comme pour se sauver.)*

ROED. — Dites-moi... Dansez-vous encore beaucoup à Froland?

OVIDIA, *après un silence.* — Non, plus maintenant.

ROED. — Non. Pourquoi?

OVIDIA. — Ne me le demandez-pas.

ROED. — Dans le voisinage alors... et dans la petite ville, non loin de là... Car vous étiez partout la reine du bal. Jusqu'aux pêcheurs, qui raffolaient de vous. On disait que vous conduisiez les affaires de votre père avec une petite baguette de fée.

OVIDIA. — Il en va autrement aujourd'hui. *(Elle relève son voile.)*

ROED. — Vous dites cela pour consoler le pauvre aveugle qui est devant vous, et qui se rend ridicule. Car, moi... la danse n'est plus mon affaire.

OVIDIA. — Ni la mienne...

ROED. — Vous! ha, ha, ha! Vous êtes étonnante! Des êtres tels que vous, au contraire, devraient danser beaucoup, afin de séduire un plus grand nombre d'hommes : il y aurait ainsi moins de douleurs et de plaintes sur la terre.

OVIDIA. — Il ne faut pas dire cela. Entendez-vous... pas maintenant!

ROED. — Si, mademoiselle, c'est maintenant que j'ai l'occasion de parler. Je vous rencontre enfin une fois... et cela n'arrivera sans doute plus jamais... aussi je vous dis que, malgré tout, vous avez merveilleusement orné ma vie.

OVIDIA. — Moi?

ROED. — Oui, vous pensez que je ferais mieux de vous dire quelque chose de nouveau.

OVIDIA. — Parlez-moi un peu de vous-même.

ROED, *au bout d'un moment, se passe la main sur le front.* — Moi-même? Oh! moi... je tâtonne ici et là, du mieux que je peux.

OVIDIA. — Ça ne doit pas être facile.

ROED. — Il faut le temps de s'y habituer, voilà tout. Jusque dans la vallée la plus encaissée, on a toujours au moins un rayon de ciel bleu au-dessus de soi. Je n'ai pas même cela.

OVIDIA, *chaleureusement pour le consoler.* — Et ça aurait pu être pire encore. Pensez, si en outre vous aviez été pauvre.

ROED, *gaiement.* — Vous voulez dire que je dois remercier Dieu, qui m'a épargné de faire concurrence à mes collègues, assis sur les marches des églises.

OVIDIA. — Vous avez une si jolie maison... tout un domaine.

ROED. — On le dit, mais à quoi bon cela, maintenant? Si tout cela tombait en ruines... j'aurai beau allumer autant de lumière que vous voudrez, je ne saurai m'en rendre compte. Je vais retourner chez moi bientôt. Il est facile de me conduire dans une prison ou une maison de fous, sans que je m'en doute le moins du monde.

OVIDIA.— Avez-vous si peu confiance dans les hommes?

ROED. — Depuis que j'ai eu besoin de la compassion des hommes,

je ne peux plus les supporter. Dans le moindre tour de promenade, c'est à la grâce et à la charité de mon domestique que je dois de ne pas tomber dans un fossé. Et Dieu sait dans quelle boue et dans quelles flaques je dois marcher... moi, je ne le sais pas. Je ne sais rien. Je vis, pourtant.

OVIDIA. — Votre mère vit-elle?

ROED. — Pas le moindre parent chez moi... Dieu merci.

OVIDIA. — Personne que vous aimiez?

ROED. — Ou qui m'aime... Dieu merci.

OVIDIA. — Le temps doit vous paraître long.

ROED. — Si je n'avais le souvenir de la merveille la plus splendide. Le souvenir est devenu ma bible, mes dieux lares, la lampe que j'allume, la chaleur de mon foyer et l'espoir de mon âme.

OVIDIA. — Un souvenir... de quoi?

ROED. — Que pensez-vous? *(Ovidia met la main sur ses yeux et ne répond pas.)* C'est de cela que je voulais vous remercier.

OVIDIA, *tranquillement, avec émotion.* — Moi, qui ne vous ai fait que du mal. Qui fais seulement ce qui est mal.

ROED *rit.* — Quelle plaisanterie!

OVIDIA. — Il faut que je vous raconte... mais pas maintenant. Oh! non, pas maintenant.

ROED. — Mais je connais quelqu'un que le malheur a rendu méchant et dur.

OVIDIA. — Hélas... c'est ce qui arrive.

ROED. — Mais vous ne pouvez pas vous représenter cela... vous qui n'avez jamais eu de chagrins ni subi de déboires.

OVIDIA. — Moi!... pas de chagrins... pas de déboires!

ROED. — Voyons, vous n'allez pas me faire croire que vous aussi...

OVIDIA *se domine.* — Non, vous avez raison. J'ai été, Dieu merci, heureuse, toute ma vie. Mais vous devriez ne pas avoir si mauvaise opinion de vos semblables. Car cela vaudrait beaucoup mieux pour vous-même. Vous ne croyez pas?

ROED. — Mieux... pour moi!

OVIDIA. — Car, quand on se méfie de tout le monde autour de soi, on n'a plus une minute de gaieté.

ROED. — Qu'en savez-vous?

OVIDIA. — C'est vrai, je n'en sais rien.

ROED. — Il n'est pas facile d'aimer des gens qui rôdent autour de vous comme des fauves.

OVIDIA. — Non... *(Au bout d'un moment.)* Mais... peut-être sommes-nous souvent injustes pour les hommes? Si c'était seulement une idée que nous nous faisons, que les gens sont méchants, simplement parce que ... parce que nous sommes malheureux.

ROED. — Oh! je connais ce son de flûte. A vous, il va si bien. Mais ne pouvons-nous choisir un sujet plus amusant que moi?

OVIDIA. — Si quelqu'un essayait de vous rendre la vie un peu plus légère? Tout changerait peut-être.

ROED. — Plus légère... à moi!

OVIDIA, *fermant les yeux.* — Il faudrait pour cela quelqu'un qui serait très bon.

ROED. — Oh! mademoiselle, les gens qui sont si bons ont assez à faire de s'occuper de leur propre bonté.

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Avez-vous essayé de vous intéresser à quelqu'un de plus malheureux que vous?

ROED. — Hélas!... Mais j'ai souvent pensé que vous devez éprouver un sentiment singulier à vous endormir le soir, sachant que vous avez donné quelque joie à tant et tant de gens... et que vous avez répandu un peu de lumière dans tant de sombres maisons. Et cela pendant tant de nombreuses années.

OVIDIA. — Je vous ai dit qu'il ne faut pas dire cela. Je ne sais plus où j'en suis.

ROED, *gaiement.* — Eh bien, je dirai que vous êtes une vraie sorcière. Vous êtes raide et sèche envers vos inférieurs, vous les fouettez de paroles dures et violentes, vous grattez sur leurs salaires et leur nourriture, vous saisissez leurs biens quand ils sont endettés... le tout pour vous enrichir vous-même...

OVIDIA. — Comment! comment!... Où est père?

ROED. — Vous vous en allez?

OVIDIA. — Oui.

ROED. — Faudra-t-il encore que j'attende cinq ans avant d'entendre cette voix?

OVIDIA *se domine, puis.* — Cette voix n'est plus telle que vous croyez.

ROED. — Pour moi, elle est plus belle qu'autrefois.

OVIDIA. — Je voudrais que vous puissiez voir... oh! non, non.

ROED *rit.* — Vous ne voudriez pas que je puisse voir?

OVIDIA. — Si j'étais seulement telle que vous me voyez.

ROED. — Essayez un peu de me faire croire que vous ne l'êtes pas.

OVIDIA. — Les autres ne tarderont pas à vous le faire croire.

ROED. — Les autres! Ha, ha, ha, non, je vais vous dire une chose. Nous autres, qui avons perdu les yeux du corps, nous voyons une foule de choses que les autres ne remarquent pas. Chez vous, par exemple...

OVIDIA. — Chez moi!

ROED. — Mais, oui, les gens comme moi sont souvent obligés d'éclairer leur nuit de leurs propres rêves. Et peut-être ce qui est vu à la manière des aveugles n'est pas moins justement conçu.

OVIDIA. — Eh bien, que vouliez-vous dire?

ROED. — Je vous vois habillée, non dans un costume de telle ou telle étoffe, mais de qualités que je vous connais. Pour les autres, vous êtes peut-être en rouge ou en bleu, ou en noir, pour moi toujours en blanc. Puis, vous avez des bijoux, tels que nulle reine n'en porte. Je vois un diadème dont les diamants sont les larmes que vous avez séchées. Le collier rouge, ce sont de petits cœurs que vous avez remplis de joie. Les perles brillantes sont les belles pensées que vous avez

inspirées aux gens sur votre chemin, et votre manteau doré, c'est le sourire épanoui que vous avez si largement semé autour de vous. Ce n'est pas ainsi, disent les autres, et à cela je réponds : C'est ainsi Dieu le voit, l'aveugle le voit, mais les autres ne le verront jamais.

OVIDIA, *émue.* — Adieu. Je n'oserai plus vous revoir.

ROED. — Eh bien, je vous remercie de m'avoir écouté cette dernière fois, et de m'avoir permis de respirer encore l'été qui vous environne.

OVIDIA. — Pourquoi me tourmentez-vous ainsi, pourquoi mettez-vous devant mes yeux ce miroir, où il faut... Oh Dieu! oh Dieu!

ROED. — Miséricorde, qu'ai-je donc fait?

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Tout ce que vous me dites... n'est rien de plus que ce que vous voyez en vous-même.

ROED. — C'est vrai. Je vous vois ainsi... Surtout lorsque je me sens prêt à désespérer. C'est pourquoi je pourrais vous appeler l'Espoir et la Foi.

OVIDIA. — Que Dieu m'assiste!

ROED. — Vous ai-je grandement offensée aujourd'hui?

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Se retrouver, vue par vos yeux... ne pouvez-vous comprendre que je rentre sous terre? Pourquoi avez-vous dit tout cela? A moi, à moi, à moi!

ROED. — Pardonnez-moi. Je ne le ferai plus. Mais depuis si longtemps je composais un cantique... à vous et au soleil. Vous avez entendu combien il a été pitoyable.

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Je vous remercie tout de même, de penser tant de bien de moi. Je ne l'oublierai pas.

ROED. — Penser!... Il y aurait beaucoup à dire sur ce que je « pense » de vous.

OVIDIA. — Je ne me serais jamais doutée que la confiance d'une seule personne... Oh Dieu! dire que je devais en passer par là!

ROED. — Dites-moi... Est-ce que le soleil donne en ce moment?

OVIDIA *regarde autour d'elle, déçue de ne pas voir le soleil.* — Cela vous serait agréable, s'il y avait du soleil?

ROED. — J'éprouve une sensation comme s'il y avait de la lumière autour de nous. Je ne sais si vous êtes affligée ou joyeuse. Dites, y a-t-il du soleil?

OVIDIA, *se ressaisit.* — Oui, de ce côté. Oui, le soleil donne. Le fjord est rouge, les îles sont comme des oiseaux posés sur l'eau, les bois sont bleus et de grands nuages chauds parcourent le ciel. *(A elle-même.)* Ah, Dieu! Pourquoi est-ce que je mens ainsi?

ROED, *avec une joie enfantine.* — Y a-t-il aussi des oiseaux de mer?

OVIDIA, *n'en aperçoit pas.* — Vous aimez les oiseaux de mer?

ROED. — Je me rappelle là-bas, chez vous... la mer et toute la côte étaient si animées par les oiseaux, et l'air était rempli de cris joyeux. N'y en a-t-il pas... ici?

OVIDIA *se ressaisit à nouveau.* — Oui, par là. Toute une bande. Leurs ailes brillent comme de l'or au soleil. Ah! voilà qu'ils se dispersent sur la mer comme une pluie d'étincelles dorées.

ROED. — Vous me faites voir tout le paysage. Et si joliment. Avec les autres, ce que je vois est... tout le contraire.

OVIDIA. — Voici un banc... Voulez-vous que je...

ROED. — Oh! je vous remercie! *(Elle l'aide à s'asseoir.)* Dire que cette main devait un jour me conduire.

OVIDIA *s'assied près de lui.* — Si encore elle en était digne.

ROED. — Et dire que vous deviez un jour me prêter vos yeux. C'est que je vois tout cela encore. Le soleil, les oiseaux, la mer, et les nuages et les bois bleus.

OVIDIA. — Il y a ici tant de belles choses à voir pour peu que l'on veuille. Il vous faudrait quelqu'un qui vous le montre.

ROED. — Il n'y a qu'une personne au monde qui pourrait me le montrer.

OVIDIA. — Non, il faut que vous me promettiez de penser un peu plus de bien des autres aussi. Il ne faut pas vous imaginer que vos gens vous trompent, chez vous. Tous ceux qui dépendent de moi... de mon père... sont si braves gens et adroits.

ROED. — Oui, lorsqu'ils sont dirigés par une baguette magique. Pourriez-vous m'enseigner aussi cela?

OVIDIA. — L'enseigner à quelqu'un... ah! bon Dieu, il faudrait d'abord l'apprendre soi-même. Ici, pourtant... maintenant... c'est comme si je devais tout savoir.

ROED. — L'air est embaumé.

OVIDIA. — Ce sont les bouleaux après la pluie. Mais je ne l'avais pas remarqué encore, je crois.

ROED. — Moi non plus. Quelle bonne odeur!

OVIDIA. — Et c'est le plein été qui nous entoure. Les hirondelles traversent l'air comme des flèches, et là-bas, dans un arbre, une grive chante une dernière valse. Savez-vous? lorsque j'étais jeune, je croyais que tous les oiseaux chanteurs ont été des hommes heureux.

ROED *trouve sa main.* — Oh! comme je vous vois maintenant. Mais c'est encore là un de mes nombreux rêves. Et sans doute je vais bientôt me réveiller, et découvrir que tout n'est que pluie et tempête.

(Le capitaine Brandt et M. Beck arrivent au fond.)

BRANDT. — Vraiment. Ah... oui, monsieur, vous avez tout à fait raison. Et ces jeunes gens, où en sont-ils? Vous avez évoqué de beaux souvenirs, naturellement, et nous venons vous déranger.

ROED, *tout troublé.* — Il doit être temps que je rentre. Adieu, mademoiselle. Adieu! Nous ne nous verrons plus, sans doute.

OVIDIA, *avec chaleur.* — Mais si!

ROED. — Quoi?

OVIDIA. — Nous pouvons bien nous revoir demain.

ROED *se passe la main sur le front.* — Merci!

M. BECK. — Oui, messieurs, nous nous retrouverons.

BRANDT et ROED. — Ce sera avec plaisir. Bonsoir. *(Ils sortent. Ovidia les regarde s'éloigner, et se met à fredonner.)*

M. BECK, *au bout d'un moment.* — Eh bien? *(Ovidia sourit et fredonne plus fort.)* Voilà le râle de genêt qui se met à lancer des trilles.

OVIDIA. — Hé, oui, hé, oui. Cette soirée est merveilleuse.

M. BECK. — Est-ce que le capitaine Roed t'aurait légué une fortune?

OVIDIA *regarde sa robe.* — Comme je suis fagotée. Il n'y a pas de raison pour m'habiller si sombre.

M. BECK. — Tu peux bien le dire.

OVIDIA. — Ce que c'est que d'être aveugle. Si l'on pouvait éclairer un peu sa nuit.

M. BECK. — Ce n'est guère toi, en tout cas, qui saurais répandre une telle lumière. Tu en as à peine assez pour chez nous.

OVIDIA. — C'est ma honte, de n'avoir pensé qu'à moi-même... Un ruban rouge au cou... et quelques fleurs au chapeau. Il n'est pas nécessaire de se faire plus laide que l'on est.

M. BECK, *agitant ses jambes.* — Non, parbleu. Et puis, un peu de danse et d'amusement, hein?

OVIDIA, *en accès de gaité.* — C'est cela, viens, dansons... *(Elle s'empare de lui et le fait tourner.)*

M. BECK. — Arrête, arrête... Aïe, aïe, ma jambe! Est-ce que tu es folle?

OVIDIA. — Oui, c'est sûr, je suis folle ce soir.

M. BECK. — Ce beau monsieur t'a-t-il demandée en mariage?

LES DEUX GAMINS, *arrivant au fond.* — Journaux du soir, journaux du soir. *(Ils veulent se sauver, dès qu'ils voient qui est là.)*

OVIDIA. — Oui, arrivez! Donnez-moi les journaux. Voilà de l'argent! Non, prenez tout, tenez. Quels charmants gamins. Non, prenez tout. *(Les gamins se sauvent, ravis.)*

M. BECK *se passe la main sur le front.* — Tu es une femme extraordinaire.

OVIDIA. — J'ai eu tort?

M. BECK. — Non, je suis seulement un peu abasourdi.

OVIDIA *serre les poings au-dessus de sa tête.* — Oh! père, si on osait seulement se sentir heureuse. Oh! bon Dieu... si on osait!

M. BECK. — Mais qu'est-ce donc qui est arrivé?

OVIDIA *se laisse tomber sur le banc toute rayonnante.* — Il m'est arrivé ceci, qu'un seul homme au monde croit... Mais il finira bien par savoir... Dès aujourd'hui, peut-être... Et alors tout sera fini. *(Elle fond soudain en larmes.)*

ACTE IV

Le salon de M. Beck. Martha circule et range. Helena montre sa tête à la porte de droite.

HELENA. — Ah! quel malheur!

MARTHA. — Quoi donc?

HELENA. — Je ne sais ce que je vais devenir.

MARTHA. — Que se passe-t-il?

HELENA. — Eh bien, je n'ai plus qu'à faire mes paquets.

MARTHA. — Es-tu folle?

HELENA. — Quand la patronne le saura, elle en fera une vie.

MARTHA. — Mais, mon Dieu, qu'est-ce que tu as donc fait?

HELENA. — La plus belle soupière... *(Martha joint les mains.)* Qu'est-ce que je vais faire, Seigneur Dieu?

MARTHA. — Prends un bout de corde. Tu en accrocheras un bout au plafond.

HELENA, *attentive.*— Et puis?

MARTHA. — Et à l'autre bout tu iras te pendre.

HELENA. — Fi, qu'est-ce que tu dis!

MARTHA. — Oh! moi, j'ai bien accroché déjà un bout de ma corde.

HELENA. — Mon doux Jésus, qu'est-ce que tu racontes là?

MARTHA. — Et il en est de même des autres, dans la ferme. Et les journaliers et les pêcheurs, et les gens du magasin... tous, ils sont prêts à s'aller pendre.

HELENA. — Peux-tu comprendre pourquoi elle ne se montre pas? Voilà déjà trois jours qu'elle est revenue, qu'est-ce que ça veut dire, qu'elle ne soit pas descendue encore?

MARTHA. — Tu peux être sûre que ça ne veut rien dire de bon. Si encore elle venait, le jour du jugement commencerait; mais comme ça... c'est bien menaçant pour nous tous.

HELENA. — Si on pouvait se sauver, et planter là la boutique!

MARTHA. — Toi non plus, tu ne le peux pas.

HELENA. — Non, je m'éreinte ici pour payer la dette laissée par mon père. Sans quoi, elle reprendrait sa maisonnette à mère.

MARTHA. — C'est comme moi. Je suis à l'attache ici comme un chien. Ah! le papier qui est là... si on pouvait mettre la main dessus. *(Elle indique le tiroir d'un secrétaire.)*

HELENA. — Un papier?

MARTHA. — Oui, c'est vrai, tu es nouvelle ici. Avec ce papier-là, elle peut me faire condamner quand elle voudra. C'est bien être attachée à la chaîne, ça.

HELENA. — Tu n'es pas folle! Condamnée!

MARTHA. — Bah! les autres le savent bien, autant que tu le saches aussi. J'ai fait une petite bêtise ici, et ça a été découvert... et alors elle m'a fait signer une déclaration comme quoi c'était vrai... et elle la garde là... dans le tiroir. Depuis ce temps-là, il faut bien que je reste ici, et je n'ose pas faire autrement que de tout subir.

HELENA. — Mais ça doit être épouvantable.

MARTHA. — C'est pourquoi je dis que j'ai attaché un bout de la corde. Ah! je serai bientôt à bout. *(Tout à coup.)* Chut! *(Silence.)*

HELENA. — Dieu merci, elle ne reste pas dans la cuisine. Elle sort!

MARTHA. — La voilà maintenant...

MADEMOISELLE MARTENSEN *entrant par la gauche.* — Bonjour...

LES DEUX BONNES, *surprises.* — Hé, c'est mademoiselle Martensen!

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Hé! oui... c'est comme ça. Il y a longtemps qu'on ne m'avait vue.

MARTHA. — Mais... *(Avec embarras.)* Hm... la patronne est rentrée.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Je le sais.

LES DEUX BONNES. — Et quand même...?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Elle m'a fait demander.

LES DEUX BONNES, *surprises.* — Elle!

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Oui, hier soir. A moi aussi, cela m'a paru singulier.

MARTHA. — Oui, après vous avoir traitée comme elle a fait.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Est-elle au bureau?

HELENA. — Elle ne s'est pas montrée depuis qu'elle est revenue des bains.

M. BECK *entre par la porte au premier plan à gauche.* — Oho, que de monde ici! Tiens, bonjour, mademoiselle Martensen. Vous voilà revenue dans nos murs. *(Les bonnes s'en vont par la droite.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — On m'a envoyé chercher, monsieur Beck.

M. BECK. — Et il en était fichtre grand temps. Car vous m'avez bien manqué, ma parole. Oui, je peux dire que j'ai été bien mal en point depuis que vous avez refusé ma main.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ha, ha, ha... laissez-moi rire.

M. BECK. — Oui, car nous deux... au fond, nous allions si bien ensemble. Et nous étions très bons amis.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Oh! pour de l'amitié!...

M. BECK. — Nos âges respectables nous rapprochaient. La jeunesse d'aujourd'hui ne sait pas ce que c'est que l'amour.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Vous dites l'amour?

M. BECK. — Oui, vous n'avez peut-être pas compris que j'étais amoureux de vous?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Il me semblait bien, en effet... surtout quand la goutte vous tourmentait.

M. BECK. — Ah! oui... c'est vrai... chacun exprime l'amour à sa façon. Les uns se lamentent et soupirent et les autres se mettent en colère. C'est que, je vais vous dire, je suis très ardent, c'est pourquoi je me mettais en colère... uniquement par amour...

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Certes... il n'y avait pas à s'y tromper.

M. BECK. — Et je vous ai manqué aussi, sans doute?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Vous savez que le meunier ne dort pas bien s'il n'entend pas le bruit de... de son meilleur ami.

M. BECK *s'incline.* — Toujours des compliments. Toujours de l'amour. *(Helena paraît.)* Ah! Helena, vous allez vite monter dire à Mademoiselle qu'il faut qu'elle descende tout de suite. Car il va venir du monde.

HELENA. — Mademoiselle est sortie.

M. BECK. — Mais sapristi, est-ce qu'elle est folle? Est-ce qu'elle

croit que je peux m'occuper de tout? Attendez un peu que je la trouve, et il faudra bien... *(Il sort en courant par la droite.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Du monde, il disait?

HELENA. — Oh! vous savez, ce qu'il en dit..

MADEMOIELLE MARTENSEN. — Il a bien vieilli...

HELENA. — C'est qu'elle ne lui fait pas la vie rose. Mais il est devenu bien meilleur, depuis qu'elle est folle à lier.

ZACHARIAS PEDERSEN *montre sa tête dans la porte du fond à gauche.* Excusez. Mademoiselle n'est pas là?

HELENA. — Non, tu le vois bien.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Elle m'a envoyé chercher.

HELENA. — Toi aussi?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Hé, bonjour, Zacharias Pedersen, voilà le roi des oiseaux revenu sur la terre ferme?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Oui, par malheur, mademoiselle. Et vous vous êtes de nouveau risquée sur la mer orageuse?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Sur la mer orageuse?

ZACHARIAS PEDERSEN. — C'est-à-dire que nous avons eu un peu de calme, pendant son absence, mais l'orage va se déchaîner de nouveau.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ah! c'est cela, mais pourquoi n'êtes-vous pas là-bas, parmi vos oiseaux?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Elle m'a enlevé toute mon affaire... elle! Quand elle a eu compris que ça m'allait si parfaitement bien de rester là, elle m'a renvoyé.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Non, vous aussi vous avez été renvoyé? Et qu'est-ce que vous faites maintenant?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Maintenant je m'échine à un sale travail sur le quai. Foin! J'aimerais mieux la prison. Et être commandé par une femelle.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Mais, il y a un moyen de trouver du travail ailleurs?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Vous savez peut-être ce que c'est que d'espérer?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — D'espérer... oh! oui... j'ai connu cela... autrefois.

ZACHARIAS PEDERSEN. — La patronne le comprend aussi. Je veux croire que ma petite île me sera rendue. Elle sait que c'est là que je veux vivre et mourir. Et elle me promet que l'année prochaine, peut-être... si je me conduis bien! Ff! Et je m'éreinte jusqu'à l'année prochaine, mais alors c'est pour un an plus tard. Oh! pour tourmenter les gens, elle s'y connaît.

HELENA. — Oh! tu n'as vraiment pas à te plaindre, toi, Zacharias, car tu as ton franc-parler. Il n'y a personne qui ose lui dire ses vérités comme toi.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Il n'en manque pas qui rampent. Et ils n'y gagnent rien.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — C'est vrai que vous vous trouvez si mal parmi vos semblables, Zacharias?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Oui, franchement, j'ai horreur de toute leur boutique.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Qu'est-ce que vous y trouvez donc de si affreux?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Tout. Une chose pire que l'autre.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Tout!

ZACHARIAS PEDERSEN. — Mais le pire, c'est l'odeur des gens et des bêtes, et de toutes les maisons à demi pourries. Et puis cette grêle de cancans, de bêtises et de bavardages qu'on entend du matin au soir. Sur un millier de mots qui sont dits, il n'y en a pas deux qui aient un sens.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Eh bien, espérons que vous repartirez bientôt, et que vous vous retrouverez seul.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Hm... quand elle a su vous passer un anneau au nez... elle ne vous lâche guère.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Je ne peux croire qu'elle soit si méchante.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Vous ne croyez pas. Tenez, prenez-moi la fille que voilà. Pourquoi est-ce qu'elle lui défend d'épouser l'imbécile avec qui elle est fiancée?

HELENA. — Imbécile toi-même. *(Martha entre.)*

ZACHARIAS PEDERSEN. — Peux-tu nier qu'elle se met en travers?

HELENA. — Oh! lui et moi... nous prendrons patience et nous attendrons.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Et les journaliers, dans quel état sont-ils maintenant? La misère a beau être à faire pleurer les pierres, ne croyez pas qu'elle donne un morceau de pain.

HELENA. — Et ce qu'elle a fait à Martha, donc.

MARTHA. — Veux-tu bien te taire.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ah! mon Dieu, quelle maison!

HELENA. — Tiens, voilà... *(Une vieille femme hâve, un panier au bras, est entrée par la cuisine.)*

MARTHA. — Non, Olina... il ne faut pas que tu te montres ici. Nous n'osons pas te donner. La patronne est revenue.

LA VIEILLE FEMME. — Mademoiselle m'a fait venir. *(Surprise générale.)*

MARTHA. — Toi aussi?

HELENA. — Qu'est-ce que cela veut dire?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Ça va être le jour du jugement pour nous tous à la fois.

HELENA. — Dieu nous assiste!

MARTHA. — Chut. *(On écoute.)*

HELENA. — Oui, c'est elle... Je m'en vais.

MARTHA. — Non, reste. Sinon, il faudra que j'aille te chercher.

(Ovidia entre par la gauche. Tous sont étonnés de la voir en

robe claire, les cheveux coiffés de façon plus jeune, et un gros bouquet à la main. Elle sourit, comme remplie d'une joie intime, mais à la vue des autres, elle devient grave, s'arrête un instant et promène de l'un à l'autre un regard indécis.)

OVIDIA. — Bonjour! *(Personne ne répond. Les bonnes font semblant d'épousseter.)* N'est-ce pas un temps splendide aujourd'hui? *(Elle cherche où poser ses fleurs et se met à fredonner.)*

(Helena sort.)

MARTHA, *à voix basse.* — Ces personnes voudraient causer avec mademoiselle.

OVIDIA *fait un effort et va vers mademoiselle Martensen.* — Sois la bienvenue, ma bonne Martensen. Le chemin a peut-être été long pour tes vieilles jambes. J'aurais dû plutôt aller te trouver. Et te voilà aussi, Zacharias. Oui, c'est vrai, je t'ai fait demander. Ah! et puis voilà Olina,... comment va ton mari maintenant?

LA VIEILLE FEMME. — Oh...

OVIDIA. — Ça fait longtemps qu'il est au lit?

LA VIEILLE FEMME. — Un an et demi, mademoiselle. Et nous allons être sur le pavé.

OVIDIA. — Comment?

LA VIEILLE FEMME. — Oui, mademoiselle a fait prévenir qu'elle a besoin de la maison. Il faut bien qu'on s'en aille.

OVIDIA *se passe la main sur le front.* — Ah! oui. *(Elle ne parvient pas à rassembler ses idées.)* Non, mais quel beau temps il fait aujourd'hui! Le feuillage doré du tremble contre le bois de sapins, si sombre, l'odeur des champs mûrs, les grappes de sorbes parmi les feuilles vert-clair, la mer où se réfléchissent les îles et leurs rochers, et au-dessus de tout cela, le ciel lumineux. Dites, l'avez-vous vu? *(Personne ne répond. Un silence. Helena est rentrée. Ovidia se met à disposer les fleurs dans les vases.)* Que dis-tu, Zacharias?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Moi... je ne dis rien.

OVIDIA. — Tu n'as rien qui te tienne au cœur?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Au cœur?

OVIDIA, *avec un sourire indécis, allant vers lui.* — Oui, tu veux peut-être une petite fleur. *(Elle la lui tend.)*

ZACHARIAS PEDERSEN. — Non, merci... c'est des niaiseries.

OVIDIA, *déçue, reculant.* — C'est bon, je te demande pardon. As-tu autre chose à demander?

ZACHARIAS PEDERSEN. — A demander?

OVIDIA, *blessée.* — Comment?... *(Un peu déconcertée, elle les regarde tous.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Je voudrais bien être libre, mademoiselle, et rentrer chez moi.

OVIDIA. — Vraiment. Oui, naturellement. Helena, tu es toute drôle... qu'est-ce qu'il y a donc?

HELENA, *tremblante.* — Il vaut mieux que je l'avoue tout de suite. Et il est bien possible qu'il faille que je m'en aille tout de suite.

OVIDIA. — Eh bien?

HELENA. — La belle soupière...

OVIDIA, *au bout d'un moment, souriant.* — Qu'est-ce que tu en dis, ma bonne Martensen?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Moi? Je n'ai rien à dire ici.

OVIDIA *soupire, mais essaye de plaisanter.* — Et toi, Zacharias, qu'as-tu abîmé pendant que je n'étais pas là?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Si je comprends bien mademoiselle, elle ne sera pas longue à s'en apercevoir elle-même.

OVIDIA, *au bout d'un moment, se domine.* — Et toi, Olina, tu as apporté un panier?

LA VIEILLE FEMME. — Je pensais qu'on me donnerait quelque chose au magasin. Mais ils ont refusé.

OVIDIA. — Peut-être tu y dois déjà?

LA VIEILLE FEMME. — Oh! je peux bien m'en aller avec mon panier vide.

OVIDIA. — Et ton mari?... est-ce qu'il me déteste toujours autant? *(La vieille ne répond pas, un silence.)* Vous m'en voulez donc bien, tous? *(Un silence.)*

ZACHARIAS PEDERSEN. — Est-ce que je peux m'en aller?

OVIDIA. — Sans doute tu commences à te plaire ici, Zacharias? Tu prends goût au travail des quais?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Énormément.

OVIDIA. — Alors tu n'as à te plaindre de rien?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Absolument de rien. Je m'embête seulement à crever.

OVIDIA. — Vous avez l'air de m'adresser des reproches, tous, à mots couverts. J'avais mon idée en vous faisant venir ici aujourd'hui, mais c'était peut-être une bêtise... Ah! toi, au moins, Martha... *(Elle va vers le secrétaire et y prend un papier.)*

MARTHA, *poussant un cri.* — Ah! mon Dieu, ayez pitié de moi... *(Elle se sauve par la droite.)*

OVIDIA. — Non, mais...

ZACHARIAS PEDERSEN, *au bout d'un moment.* — Je peux m'en aller maintenant? Je n'aime pas assister aux exécutions.

OVIDIA, *violemment.* — Non, mais ne comprenez-vous pas que... eh bien alors, allez-vous-en. Restez par là, en attendant. Allez! Jamais de ma vie je n'ai vu chose pareille. Quels vilains moineaux! Pensez-vous que je vais mendier un peu d'amitié! Hé? A la porte tous!... Oh! non, pas toi, Martensen! *(Elle se laisse tomber sur une chaise. Tous s'en vont, sauf Mademoiselle Martensen.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Franchement, j'aimerais autant m'en aller aussi.

OVIDIA. — Non, tu m'entends.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Avais-tu quelque chose de particulier...

OVIDIA. — De particulier! Bien sûr! Mais aller ainsi...! Pourquoi

s'est-elle mise à crier... cette fille! Et les autres! Est-ce que je suis un monstre?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Moi, je ne sais pas ce qu'il y a entre vous.

OVIDIA *serre les poings.* — C'est bien un peu aussi la faute des autres, tout de même. Tu as vu. Rien que de la haine. Il faudra que je me mette à leurs ordres et leur complaise en tout, mais eux, il pourront m'offenser et me blesser tant qu'ils voudront.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ce sont là des affaires où je ne me mêle pas. Mais si vous aviez quelque chose à me dire, vous...

OVIDIA. — Toi! Mais, naturellemnt, tu vas revenir ici et y rester comme autrefois. Il faut que tu me pardonnes. Tu seras de nouveau ma gouvernante, ma maman. Tu m'entends! *(Riant soudain.)* Oh! non, je ne peux pas être de mauvaise humeur aujourd'hui. Il y a un trop beau soleil.

MADEMOISELLE MARTENSEN, *au bout d'un moment.* — Que t'est-il arrivé, enfant?

OVIDIA. — Ah! merci. Tu me tutoies. Tu m'appelles enfant. C'est comme autrefois. *(Elle lui saute au cou.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Allons, allons. Eh bien, dis-moi ce qui est arrivé.

OVIDIA, *elles s'asseyent sur un canapé.* — Ah! tu vas être bien étonnée.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — J'ai vu tout de suite qu'il y avait du nouveau. Et sais-tu ce qui m'a frappé? Je me disais : mais comme elle est devenue jolie!

OVIDIA. — Qu'est... qu'est-ce que tu dis!

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Je me disais : mais comme elle est devenue jolie. Elle n'a plus rien de son air méfiant et ombrageux. Elle rayonne. C'est l'ancienne Ovidia.

OVIDIA. — Croirais-tu que la joie peut rendre malade et faire perdre le sommeil?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Quoi?

OVIDIA *ferme les yeux.* — Et qu'il peut arriver à une pauvre mortelle d'entrevoir l'immortalité même... non, oh! non...

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Mais voyons, enfant, qu'est-ce que...

OVIDIA, *toujours les yeux fermés.* — Être une sorcière comme moi... et se rencontrer soi-même, transformée en esprit de lumière, dans l'âme d'un autre, c'est bien là voir l'immortalité, je pense.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Qui as-tu rencontré?

OVIDIA *se lève et va de-ci, de-là.* — On se moquera de ma robe claire, ne crois-tu pas? Mais il y a un être qui me voit toujours en blanc. Et alors je me suis habillée ainsi, afin qu'il ne se trompe plus tout à fait autant sur mon compte.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire?

OVIDIA. — Et il croit que je suis si merveilleusement bonne envers les gens, aussi je voudrais commencer aujourd'hui à être un peu meil-

leure pour eux, afin qu'il ne se trompe plus tout à fait sur mon compte, en cela non plus. *(Avec peine.)* Mais là, ça n'en va que plus mal. On ne se refait pas. Tu as vu, comme je me suis mise en colère.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Voyons, raconte-moi un peu...

OVIDIA, *debout, le regard lointain.* — Oh! ces bons yeux confiants, vois-tu, qui me suivent partout. Et dire qu'ils se trompent tellement. Ah! certes, je ne me soucie pas plus qu'avant de ces imbéciles. Mais le ciel, vois-tu, s'est fait si merveilleusement bleu.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — C'est là un beau miracle.

M. BECK *entre par la droite.* — Ah! enfin. Je cours après toi de tous les côtés, et personne ne sait où tu es passée. Crois-tu que ça peut continuer comme ça?

OVIDIA. — Qu'est-ce qu'il y a, père?

M. BECK. — Il y a, parbleu... toutes sortes de choses. On me demande ci et ça, et c'est toi qui es au courant, et toi, tu es invisible. Et puis, on nous a fait prévenir... de bons amis. Une visite! (*On entend le bruit d'une voiture.*) Quoi! Hé! pardieu, les voilà déjà. Et il n'y avait pas moyen de te trouver, et rien n'est prêt. Non vraiment, je te dis, j'en perds la tête. (*Il sort vivement par la dernière porte à gauche.*)

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ça doit être une visite importante, il vaut mieux que je m'en aille.

OVIDIA. — Non, certes, tu auras ton ancienne chambre, et tu resteras là jusqu'à la fin de tes jours.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Merci! Mais les voilà déjà dans l'entrée. En tout cas, je vais attendre dans la cuisine. *(Elle sort par la droite.)*

M. BECK *ouvre à gauche et fait passer devant lui les capitaines Roed et Brandt.* — Entrez, messieurs, entrez. C'était vraiment une bonne idée. Ovidia, voici de bons amis. *(Ovidia est presque chancelante.)*

BRANDT. — Bonjour, mademoiselle Ovidia. Vous avez quitté les bains si brusquement que la police a été sur le point de vous rechercher. Car il y avait eu un cambriolage pendant la nuit.

M. BECK *rit en fausset.* — He, he, he, he! C'est drôle. Très drôle. *(Les deux capitaines saluent Ovidia.)*

ROED. — C'est pourquoi nous venons au nom de la police.

OVIDIA *se ressaisit.* — Vraiment... Pour faire une perquisition?

BRANDT. — Nous commençons par un interrogatoire. Pourquoi vous êtes-vous si soudain évaporée, mademoiselle?

OVIDIA. — Il y avait assez longtemps que nous étions là, me semblait-il.

M. BECK. — Crois-tu, ils ont fait tout ce long chemin jusqu'ici, et ils ne veulent pas que je fasse dételer les chevaux. Vous n'allez pas ainsi brûler l'étape [1].

1. Littéralement : « Êtes-vous venus chercher du feu? » Expression ancienne, datant de l'époque où, les allumettes n'existant pas, on allait chercher le feu

BRANDT. — Cela dépend de mademoiselle Ovidia, si les chevaux seront dételés.

OVIDIA. — De moi? Me soupçonnez-vous aussi de vouloir maltraiter les bêtes?

BRANDT. — Cela dépend du résultat de notre démarche. Ou plutôt de la mienne.

OVIDIA, *inquiète.* — Oh! Est-ce tellement pressé?

M. BECK *pose le doigt sur son nez, sifflote tout bas, puis :* — Mais vous permettrez bien que les chevaux aient un seau d'eau. Je vais aller... *(Il sort en courant par la gauche.)*

ROED, *agité.* — Mais je ne comprends pas... Nous revenions des bains, mademoiselle, et nous avons fait ce détour pour vous saluer...

BRANDT. — Attends un peu, mon garçon... Bref, mademoiselle : Voulez-vous nous rendre le service de juger entre mon ami et moi. Nous sommes devenus des ennemis mortels.

ROED. — Comment! Non, vraiment...

BRANDT. — Il est un lamentable exemple de ce que c'est que la fidélité, et de ce que c'est que l'amitié. C'est pourquoi j'ai résolu de m'en débarrasser chez la première personne de connaissance venue, et de continuer mon chemin tout seul.

OVIDIA, *se remettant.* — Eh bien?

ROED. — Auras-tu bientôt fini de dire des bêtises?

BRANDT. — C'est que, vous comprenez, pendant des années il n'a rien vu d'autre que la vallée de larmes que mes yeux lui ont montrée, et pendant ce temps-là ma vie avait une raison d'être, et je n'étais pas complètement inutile sur la terre. Mais depuis quelque temps l'animal s'est mis à voir les choses à sa manière... si bien qu'il prétend que je vois tout de travers, et lui comme il faut... bref, il est devenu si sûr de lui que je suis désormais tout à fait superflu.

OVIDIA. — Est-ce qu'il voit un peu plus clair maintenant?

ROED *essaye de se dégager.* — Lâche-moi.

BRANDT *le tient fortement.* — S'il voit plus clair! C'est-à-dire qu'il m'assomme avec ses visions dorées. Si je me lève par un jour de pluie, je le trouve en train de chanter que le soleil brille. Quand nous suivons un chemin boueux, il veut tout le temps se baisser pour cueillir des fleurs. Je ne parlerai pas de la lune, qu'il voit tout le long du jour, et quant aux hommes, cette ménagerie de fous et de voleurs, il a découvert, ces derniers temps, qu'au fond ce sont tous des anges du Bon Dieu. Franchement, je crois que ça doit être une maladie.

ROED *s'essuie le front.* — Non, ce discours...

OVIDIA *sourit.* — Et vous venez me trouver pour avoir un remède contre cette maladie. Vous croyez que personne ne peut mieux que moi induire les autres à voir le monde en noir.

chez le plus proche voisin — parfois fort éloigné. Il fallait alors se hâter, afin de rentrer chez soi avant que le feu précieux fût consumé.

BRANDT. — J'ai pensé que de votre bouche il entendrait raison. Mais si, par-dessus le marché, vous prenez son parti, je dirai qu'il n'y a plus de justice sur terre.

OVIDIA. — Si quelqu'un, dans l'état de M. Roed, peut voir tant de belles choses, cela devrait un peu nous faire honte, à nous qui avons nos bons yeux.

BRANDT. — Comme si c'était avec les yeux que l'on voit ce qui est beau ! Vous aussi, vous commettez cette erreur, mademoiselle?

OVIDIA. — Oh ! non, cela dépend surtout de la bonne volonté.

BRANDT. — Oh ! le monde y a aussi sa part.

OVIDIA. — Mais le monde est-il autre chose qu'un reflet de notre propre volonté?

BRANDT. — A cela c'est Roed qui saura le mieux vous répondre. Je vais tâcher de trouver monsieur Beck, et nous discuterons ensemble sur la difficulté des affaires. *(Il sort.)*

ROED, *au bout d'un moment.* — Sommes-nous seuls maintenant?

OVIDIA. — Oui. Vous et moi.

ROED *se passe la main sur le front.* — Le drôle me traite comme un enfant, mais je vous en prie, croyez-moi... ce n'est pas moi qui voulais venir vous...

OVIDIA, *espiègle.* — Il voulait venir, et vous pas?

ROED. — Franchement, mademoiselle, je ne pouvais supporter mon incertitude des motifs de votre départ. Je ne pouvais écrire moi-même, ni lire votre réponse. C'est pourquoi je suis ici, et je ne vous ennuierai pas d'une longue visite. Mais, pour Dieu... dites-moi si c'est ma faute, si ces quelques journées merveilleuses ont été si brusquement interrompues?

OVIDIA, *comme précédemment.* — Mais, naturellement, c'était votre faute.

ROED. — Comment!

OVIDIA. — Et je trouve que c'est très mal de votre part de venir déranger une vieille fille comme moi.

ROED. — Vieille! Vingt ans!

OVIDIA. — Vingt-trois! et de me mettre en tête de telles idées que je ne sais plus si je vais m'enterrer ou monter au ciel. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi êtes-vous si impitoyable!

ROED, *malheureux.* — Je ne sais plus que faire.

OVIDIA, *comme précédemment.* — Non, moi non plus. J'ai vécu ici tant d'années dans la charmante conviction que la terre est un marais empesté et que les hommes sont des serpents et des hiboux. Et voilà que vous arrivez et que vous me changez tout cela. A tel point qu'aujourd'hui je chante des chansons à rendre la mer jalouse, et les hommes, j'ai grand désir de m'en faire des amis. La nuit, je me lève, et je remercie les étoiles qui allument tant de lumières pour moi, et je leur promets de lui raconter que l'infini est plein de joie.

ROED. — Lui?

OVIDIA. — Comment?

ROED. — Lui, vous avez dit?

OVIDIA, *comme précédemment.* — J'ai dit : lui? je ne sais pas, en vérité, qui c'est, mais quand je regarde autour de moi, les choses ne deviennent belles que lorsque je me dis que je les lui raconterai. Hier matin, avant que personne fût éveillé, j'étais dehors, sur un petit cap, et j'entendais les oiseaux de mer crier au soleil levant, et alors je me mis à crier aussi, et je promis de lui raconter que la mer et le ciel étaient comme des miroirs d'or, et que les oiseaux de mer criaient. Et aujourd'hui j'ai cueilli un bouquet, et à chaque pauvre fleur fanée j'ai dit que cela ne faisait rien et que je lui dirais tout de même qu'elle était belle. Pouvez-vous comprendre cela?

ROED. — Ah ! dire que c'est moi, pauvre misérable, qui entends cela.

OVIDIA. — Pauvre misérable... est-ce de moi que vous parlez?

ROED. — De vous?

OVIDIA, *changement soudain. D'un air las* : — Vous avez bien fait de venir, cela me permet de vous remercier de ces moments radieux que vous m'avez procurés. Mais il vaut mieux que vous partiez tout de suite. Je n'ose pas vous prier de rester.

ROED, *au bout d'un moment, à voix basse* : — Je n'avais pas espéré autre chose. Adieu donc. Nous ne nous verrons sans doute plus jamais.

OVIDIA, *posément sans prendre sa main.* — Je ne peux pas faire autrement. Je n'ose pas. Ah ! c'est triste de ne pas oser.

ROED. — Je n'espérais pas autre chose. Eh bien, vivez heureuse!

OVIDIA. — Car à la longue, je ne pourrais pas vous tromper. Je suis bien différente, voyez-vous, de ce que vous croyez.

ROED, *au bout d'un moment.* — Je sais que...

OVIDIA. — Quoi? Que savez-vous?

ROED. — Je sais qu'un grand malheur a altéré votre visage. Et jusqu'ici vous étiez pour moi un rêve lointain, mais maintenant vous êtes devenue un être vivant qui me semble si infiniment proche.

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Si l'on pouvait se refaire. *(Elle sonne.)*

ROED. — Eh bien? Vous vous en allez?

OVIDIA, *gaiement.* — Non, un instant seulement. *(A Helena qui entre par la droite).* Dis-moi, sont-ils partis... ceux qui étaient là tout à l'heure?

HELENA. — Zacharias Pedersen et Martha sont dans la cuisine.

OVIDIA. — Fais-les venir. Vite.

HELENA. — Oui, mademoiselle. *(Helena sort.)*

ROED. — Qu'est-ce que cela veut dire?

OVIDIA, *souriant.* — Mon cher ami, je veux essayer de me faire un peu belle. Je l'ai déjà essayé et je n'ai pas pu, mais... qui sait si cela ne réussira pas tout de même?

ROED. — Je ne comprends rien à ce...

OVIDIA. — Chut, les voici.

ROED. — Qui?

(Zacharias Pedersen, Martha et Helena entrent à droite.)

OVIDIA. — Qu'est devenue la vieille femme avec son panier?

MARTHA. — Elle est rentrée chez elle.

OVIDIA. — Fais-la prier de revenir et de prendre au magasin ce dont elle a besoin. Tu lui diras bonjour de ma part, et tu ajouteras que la maison qu'elle habite n'est plus à moi, mais à eux... *(Surprise parmi les domestiques.)* Et toi, Zacharias... tu es libre. Tu peux retourner à tes oiseaux, le jour que tu voudras. Ce que tu as à emporter, tu n'auras qu'à l'emporter.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Comment? C'est sérieux?

OVIDIA *montre Roed.* — C'est ce monsieur-là qui l'a décidé.

ZACHARIAS PEDERSEN *regarde Roed.* — Je m'en doutais.

OVIDIA. — Tu vas te dépêcher, je pense! Bonjour aux oiseaux!

ZACHARIAS PEDERSEN. — J'en suis abasourdi. Hourra! *(Il sort.)*

OVIDIA. — Et toi, Helena... tu es libre aussi. La dette de ton père est payée maintenant, et tu pourras épouser celui que tu aimes, quand tu voudras.

HELENA. — Oh!

OVIDIA. — Et tu n'as plus besoin d'avoir peur, toi, Martha. Quant à ce papier... regarde! *(Elle le déchire et lui donne les morceaux.)* Pardonne-moi... va, et sois heureuse.

MARTHA, *avec éclat.* — Ah! mon Dieu!

OVIDIA. — Adieu... adieu, et allez danser et vous réjouir tant que vous voudrez. Adieu! *(Les deux bonnes font la révérence et s'en vont.)*

ROED. — Mais qu'est-ce que cela veut dire?

OVIDIA. — Oh! ne comprenez-vous pas qu'il me fallait mettre une robe plus blanche. Vous voulez que je sois si élégante.

ROED. — Ah! *(Le capitaine Brandt et M. Beck arrivent par la gauche.)*

BRANDT. — Excusez-moi, mais j'aime les bêtes. Les chevaux, là dehors, ne sont pas bien au chaud, comme vous, ... faut-il les mettre à l'écurie?

(Silence.)

ROED. — Demande à notre hôtesse.

OVIDIA, *rayonnante.* — Oui, restez ici... à moins que vous vouliez m'emmener?

M. BECK, *piétinant.* — Quoi? Qu'est-ce que tu dis?

BRANDT. — Bon, c'est là une question que nous examinerons plus tard.

OVIDIA. — Mettez les chevaux à l'écurie, alors, et donnez-leur de la belle avoine.

M. BECK. — Comment?

ROED. — Combien je regrette, Brandt, de n'être pas venu avec la voiture pleine de roses.

OVIDIA. — Si j'avais reçu une telle visite, j'aurais élevé un arc de triomphe en argent.

M. BECK. — Écoute, il ne faut pas oublier que je suis pauvre. Ça ne va plus être ici de nouveau que des dépenses et des futilités.

BRANDT. — Les jeunes gens ne savent pas être raisonnables, monsieur. C'est une période difficile que nous traversons. Il paraît que vous avez un bureau magnifique.

M. BECK. — J'aurai plaisir à vous le montrer. Par ici. Par ici. Dites-moi, dans votre région, comment font les jeunes filles? *(Il prend le capitaine sous le bras et se dirige vers la porte du premier plan, à gauche.)*

OVIDIA. — Capitaine Brandt, et si vous êtes débarrassé de ce camarade gênant, à la vision trop brillante... que ferez-vous vous-même?

BRANDT *se retourne.* — J'y ai pensé, mademoiselle. J'ai l'intention de me consacrer à quelque grande et bonne cause.

OVIDIA. — Mais laquelle?

BRANDT. — J'ai pensé à la culture des poules. Et en outre, aux œuvres de moralisation.

OVIDIA. — Culture des poules et...

BRANDT. — Oui, voyez-vous, j'ai mené une vie si désordonnée et je suis tellement décati, qu'il est temps pour moi de commencer à réformer les autres.

OVIDIA. — Ah ! voilà qui est bien de votre part. Mais ce n'est pas les poules, je suppose, que vous allez réformer?

BRANDT. — Si fait.

OVIDIA. — Mon cher ami, si je n'étais pas si indigne je voudrais vous accompagner et me servir désormais de mes yeux pour vous montrer quelque chose des splendeurs de la terre...

ROED, *hors de lui.* — Indigne! Non, je vais envoyer prévenir, afin que chez moi toutes les maisons soient illuminées et parées, et que tout le monde soit dehors, avec musique et drapeaux pour l'arrivée de la princesse.

OVIDIA. — L'arrivée... il faudra du temps avant! C'est long de se coudre une robe.

ROED. — Une robe! Comment...

OVIDIA *lui prend les mains.* — Cher ami, c'est là ta grande erreur, tu m'habilles de costumes que je ne porte pas. Il semble que tu me regardes avec les yeux de l'éternité, hélas ! pauvre de moi! Enfin, nous essayerons. Je vais susciter en moi les qualités que tu m'attribues et je penserai peut-être autant de bien des autres que tu en penses de moi... c'est la robe de mariée que je veux me coudre maintenant.

ROED. — Mais tu es à moi dès maintenant! Et si je ne te tenais pas ainsi, je croirais que j'ai encore un de mes rêves fous. Quel jour radieux luit pour moi! *(Il s'agenouille et lui baise la main.)* O toi... femme la plus exquise de la terre!

OVIDIA *sourit, prend sa tête entre ses mains.* — Et si tu n'étais pas si bête et si laid, je t'embrasserais... tes yeux... qui ont pour moi un si merveilleux éclat.

JOHAN BOJER

(Traduction de P.-G. LA CHESNAIS.)

LA MISE EN VALEUR DES COLONIES

ET LE

PROGRAMME DE M. SARRAUT

Les Français, pendant la guerre, ont enfin compris quels services pouvaient leur rendre leurs colonies. Cette constatation n'a pas manqué d'émouvoir certains d'entre eux et de provoquer bon nombre de discours. En juin 1917, le ministre des Colonies réunissait une conférence à laquelle il convoquait tous ceux qui pouvaient avoir quelque lumière sur le sujet. L'Assemblée se divisait en commissions, sous-commissions, comités, bureaux, et formulait des vœux qui, jusqu'à ce jour, n'ont été suivis d'aucun effet. Puis, périodiquement, en toutes circonstances, chaque fois que l'occasion, bonne ou mauvaise, se présentait, nos orateurs signalaient les richesses qui dorment inexploitées dans nos possessions lointaines et dénombraient les bénéfices que nous allions en tirer. On ne se contentait pas de dire que l'Allemagne payerait, on affirmait que les colonies, elles aussi, participeraient à l'œuvre formidable de la reconstitution nationale. Il suffisait pour cela de les mettre en valeur, mais personne, au Parlement ou dans la presse, dans les bureaux du Ministère ou dans ceux des gouvernements locaux, n'essayait d'indiquer les méthodes qu'il faudrait employer, les réformes qu'il faudrait faire pour réaliser l'œuvre dont chacun signalait l'utilité. Enfin, après quatre ans d'attente, les études entreprises viennent d'aboutir et M. Sarraut, ministre des Colonies, a déposé sur le bureau de la Chambre, un programme général de mise en valeur de nos possessions.

Le problème, avait été posé dès le premier jour, avec une précision parfaite : la France importe chaque année une masse énorme de produits que nous pourrions puiser dans nos colonies et dont celles-ci ne fournissent encore que des quantités médiocres et parfois insignifiantes. En 1913, nous n'avons tiré de notre domaine colonial que 7 635 quintaux de coton sur un total de 3 288 000; 831 quintaux de soie sur 187 000; 10 000 de café sur 1 140 000; 2 777 000 de graines oléagineuses sur 6 865 000; 100 000 de bois sur 20 millions; 23 000 de caoutchouc sur 130 000; 20 000 de tabac sur 350 000; 7 000 de cacao sur 290 000. Il s'agit d'accroître une production insuffisante, de développer les cultures et les exploitations coloniales, afin de pouvoir, dans une large mesure, restreindre, sinon supprimer les achats onéreux que nous faisons à l'étranger.

Un tel problème, qui fixe enfin d'une manière positive le but essentiel de notre politique coloniale, ne peut, cela va sans dire, être résolu de la même manière dans tous les pays. Les méthodes qu'il convient d'employer varient suivant les régions et suivant les produits. Il faut, selon les cas, améliorer les cultures existantes ou en créer de nouvelles, utiliser les terrains déjà défrichés ou exploiter des districts encore vierges; agir par le colon européen ou par le cultivateur indigène. Le succès n'est assuré, il n'est possible, que si l'on envisage chaque entreprise sous tous ses aspects, si l'on réalise méthodiquement toutes les conditions qui lui permettront de naître et de prospérer, si l'on écarte d'avance tous les obstacles qui pourraient nuire à son développement. S'agit-il de la colonisation européenne? Il faut choisir avec discernement les régions où elle s'établira; rechercher les terrains, les climats favorables aux cultures que l'on veut tenter, s'assurer que le recrutement des travailleurs y sera possible. Il faut ensuite régler le régime des concessions, celui de la main-d'œuvre, prendre contre les épidémies ou contre les maladies endémiques, les mesures d'hygiène ou de prophylaxie indispensables; assurer la sécurité, organiser les transports, créer des laboratoires d'essais ou d'études, provoquer enfin et surtout l'apport des capitaux. S'agit-il du cultivateur indigène? Il faut lui garantir la propriété du

sol qu'il travaille, le soustraire aux corvées abusives, aux impôts arbitraires et stérilisants, le soigner et l'instruire, instituer le crédit agricole, protéger le sol contre la sécheresse ou l'inondation, réaliser parfois entre le propriétaire indigène et le capitaliste ou le technicien européen, des associations également fructueuses pour les deux parties. Les résultats que l'on obtiendra seront d'autant plus rapides, d'autant plus sûrs, que les pays sur lesquels se portera l'effort principal seront plus fertiles, le climat plus régulier, la population plus nombreuse et plus dense, l'état social plus parfait, les moyens *actuels* de communication plus puissants. Le problème est ainsi d'une complexité, d'une variété infinie; il est d'ordre administratif et d'ordre fiscal, politique et financier, économique et social, technique et pratique. Or, de tous les facteurs dont la réunion est nécessaire, M. Sarraut n'a insisté que sur un seul. Il lui paraît possible, pour développer la puissance de production des colonies, d'adopter une méthode uniforme. Il propose de construire des chemins de fer et des routes, des ports maritimes et fluviaux, des canaux d'irrigation et de drainage, des phares et des écoles, des bureaux de postes et des hôpitaux; et le programme de mise en valeur qu'il a soumis à l'approbation du Parlement, n'est qu'un ensemble colossal de travaux publics, répartis ou plutôt dispersés dans toute l'étendue de notre domaine colonial.

Ce programme se distingue de ceux qu'à diverses époques, en France et à l'étranger, les Assemblées délibérantes ont été appelées à discuter, par un certain nombre de caractéristiques qu'un examen sommaire permet de faire ressortir. D'ordinaire, en effet, toute étude de travaux publics, comporte :

une description précise et détaillée de l'entreprise ou des entreprises projetées;

une évaluation des dépenses;

un aperçu du rendement probable;

un exposé des moyens financiers et autres par lesquels on assurera dans un délai déterminé l'exécution des travaux.

Sur aucun de ces points essentiels, l'exposé des motifs du projet n'apporte de précision.

***

En ce qui concerne l'évaluation des dépenses et la recherche des moyens financiers, M. Sarraut fait connaître, il est vrai (p. 180), que la discussion de ces deux points trouvera sa place dans un second projet qu'il considère comme indépendant du premier. Il est cependant impossible de décider la construction d'une voie ferrée ou d'un système d'irrigation, sans se demander au préalable si l'on pourra trouver les sommes nécessaires à leur création. Si l'on n'a point la certitude de mener à bien, dans le délai de dix à quinze ans, que le ministre des Colonies a lui-même fixé, l'ensemble de travaux qu'il juge indispensable, si, en un mot, la réalisation du programme gigantesque que l'on prépare depuis quatre ans, est financièrement impossible, il faut, sans prolonger encore une inaction dangereuse, examiner à nouveau le problème et voir si l'on ne peut le résoudre par des procédés moins coûteux.

Et, d'autre part, le coût d'un projet est, dans toutes les entreprises, publiques ou privées, l'élément fondamental qui commande son adoption ou son rejet; on peut, on doit parfois *en temps de guerre*, négliger les considérations d'économie lorsqu'il s'agit de doter une armée du matériel nécessaire à la défense du pays, mais il n'en est point de même dans les entreprises du temps de paix. On ne saurait, sans courir à la ruine, se borner à considérer l'utilité théorique d'un chemin de fer ou d'un canal et l'exécuter ensuite, *coûte que coûte*. La véritable utilité d'une entreprise se mesure par les services qu'elle peut rendre, comparés aux sacrifices qu'elle doit entraîner.

Il est d'usage courant en France, et encore plus en Indochine, — écrivait il y a quelques années un Ingénieur des travaux publics de cette colonie[1] — d'exécuter des grands travaux publics, sans se rendre compte de façon exacte, de leur valeur économique directe, c'est-à-dire des bénéfices directs qu'en pourra tirer l'État, comme compensation aux dépenses dont il assume la charge. Trop souvent on se borne à faire ressortir d'un style, où l'éclat des mots et le charme des phrases cachent le vide des arguments, les nombreux avantages plus ou moins indirects qui découleront de la construction de tel

1. *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 104, p. 792.

canal de navigation ou de l'amélioration de tel port maritime, et l'on aboutit à cette anomalie de faire supporter par la masse, des dépenses qui ne profitent qu'à un petit nombre et que ce petit nombre serait incapable de payer.

Aujourd'hui, plus que jamais, il est indispensable de rompre avec un tel système. Nul ne saurait croire, du reste, que le Parlement puisse approuver un programme, en ordonner l'exécution suivant un ordre d'urgence et dans un délai déterminé, sans être renseigné au préalable sur l'importance des dépenses qu'il aura d'avance autorisées.

Nous essaierons donc, sans entrer dans le détail des travaux innombrables qui figurent à l'article 1 du projet de loi, d'évaluer d'abord d'une façon globale le coût total de l'ensemble et d'apprécier ensuite les résultats économiques qu'en retireraient tout à la fois la Métropole et ses colonies.

Le programme de M. Sarraut intéresse, nous l'avons dit, la totalité de nos possessions. Telle n'était point cependant l'intention primitive du ministre des Colonies.

Dans l'ensemble de notre domaine colonial, écrivait-il [1], ce programme a sélectionné et visé les centres principaux de production des matières ou des denrées nécessaires à la Métropole, les grands dépôts naturels de richesses, les grands greniers, les grandes cultures, les grandes forêts, les plus importants gisements, en un mot les points capitaux où la France doit pouvoir puiser au maximum les ressources qui lui sont utiles.

Nous ne savons si les idées du ministre des Colonies ont évolué au cours des études qu'il a fait entreprendre par ses services ou si ses collaborateurs ont trahi sa pensée, mais le projet de loi n'est point conforme aux idées fondamentales qui semblaient devoir l'inspirer. A aucun moment, on n'a cherché à délimiter, dans l'immense étendue de notre empire, les régions qui se prêtent le mieux, dès aujourd'hui, à une exploitation intensive. Il semble au contraire que l'on n'ait voulu favoriser aucune colonie, que l'on se soit efforcé de donner satisfaction à chacune d'elles, que l'on ait accueilli toutes les demandes, et les travaux que l'on se propose d'exécuter seraient entrepris simultanément dans toutes les régions,

1. *Exposé des motifs*, p. 179.

peuplées ou désertes, riches ou pauvres, fertiles ou desséchées. On n'a réservé aucune de nos colonies. On se propose d'outiller à la fois : l'Afrique Occidentale française et l'Afrique Équatoriale, le Togo et le Cameroun, l'Indochine et Madagascar, la Côte des Somalis et la Réunion, Saint-Pierre et Miquelon et la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane, la Nouvelle Calédonie et Tahiti. Dans la longue liste qui a été dressée, tous les travaux ont trouvé place, quel que soit l'ordre d'intérêt qu'ils puissent présenter, qu'il s'agisse de voies impériales, comme celle qui reliera un jour le Niger au Congo, ou l'Inde à l'Indochine, jusqu'au musée de Dakar ou à la maison d'école de Miquelon.

Il est bien clair que l'on ne pouvait disposer ni des crédits, ni du personnel nécessaire pour étudier sérieusement chaque article d'un projet aussi colossal. En fait, on n'en a étudié que quelques-uns; on s'est borné, dans certains cas, à de simples énumérations; dans d'autres, à l'établissement d'avant-projets sommaires.

En Afrique Occidentale, par exemple, on se propose de prolonger le chemin de fer de la Côte d'Ivoire vers le Mossi et le Niger, sans préciser le tracé probable de la ligne et les points où elle aboutira. On indique la longueur approximative des voies ferrées qui joindront Koulikoro à Barouéli; Bouaké à Banfora; Grand-Popo à Anécho; Djourbel à Tieli; Tabili à Youkounkoun; mais on ne donne aucun renseignement numérique sur celles qui conduiront de Porto-Novo à Cotonou; de Grand-Popo à Lokossa; de Banfora au Mossi; de Dimbokro à Daloa. En Indochine, avant la guerre, on avait établi deux avant-projets ayant pour objet, l'un, la liaison de la Côte d'Annam au Mékong; l'autre, la continuation vers Saïgon du transindochinois; le premier, empruntait le tracé de la route Quang-Tri-Savannakek; le second, suivait la côte à quelque distance et desservait les grandes provinces de l'Annam central. Depuis lors, cependant, les idées ont évolué et l'on a mis à l'étude deux tracés nouveaux : l'un allant de Tanap à Thakek, en suivant l'étroite vallée du Song-Giang; l'autre, traversant toute l'épaisseur de la chaîne annamitique et reliant directement Tourane à Saïgon. Sur ces deux projets, on ne possède encore aucun renseignement.

En ce qui concerne le réseau routier projeté, l'exposé des motifs ne donne pas plus de précision que pour les voies ferrées. En Afrique Occidentale française, la longueur approximative des routes à construire, n'est indiquée que pour le Sénégal et le Soudan; pour le Dahomey, la Guinée, la Haute Volta, le Congo, le Cameroun, l'Afrique Équatoriale, il n'y a pas la moindre évaluation. Pour les hôpitaux, les écoles, les bâtiments de toute sorte, le matériel de transport, etc... le projet de loi se borne à prévoir le plus souvent la construction, en nombre indéterminé, dans des localités imprécises, de groupes scolaires, d'hôpitaux et d'ambulances, d'immeubles divers, sans indiquer leur nombre, leur importance et les types adoptés. Les rares projets qui ont fait l'objet d'études préliminaires, ont été établis du reste dans des conditions telles, qu'ils ne peuvent guère donner idée de l'utilité réelle des ouvrages et de leur coût d'exécution.

De ces projets, le plus considérable est celui qui a trait aux irrigations dans la vallée du Niger. Par ses proportions colossales, par les perspectives qu'il semble ouvrir, il exerce sur les esprits une extraordinaire séduction. Aux confins du Sahara, dans un pays desséché et presque désert, il évoque une nouvelle Égypte, la mise en valeur de 1 850 000 hectares dont 540 000 plantés en coton; 225 000 en mil; 340 000 en légumineuses; 335 000 en riz; 40 000 en blé; 350 000 en pâturages[1], un énorme grenier, créé comme d'un coup de baguette, par l'effort magnifique du génie français, et les espoirs sont si merveilleux, les apparences si séduisantes, que l'on ne se demande pas si l'œuvre est vraiment réalisable.

Du formidable ensemble que les ingénieurs ont esquissé, le projet de loi ne retient qu'une partie : la construction du système que commandera le canal du Segou. L'étude a été faite par une mission spéciale dirigée par M. Belime, dont le rapport a été récemment publié. La méthode qu'il a employée semble laisser à désirer. D'ordinaire, lorsque l'on veut irriguer une région, par simple gravité, on commence par en établir la carte et le nivellement général; l'altitude maxima de la région détermine en effet d'une façon précise le point du fleuve où il sera nécessaire d'aller puiser les eaux. Si une première

1. *Rapport de la Mission Belime*, p. 96.

étude conduit à des solutions trop coûteuses, on renonce à irriguer les terres les plus hautes, on restreint la superficie irrigable, on s'efforce, en un mot, d'obtenir l'effet utile maximum avec le minimum de dépenses. La mission Belime a employé un système différent. Les terres mêmes qu'il s'agit d'irriguer, n'ont fait l'objet d'aucune étude topographique, on n'en possède aucune carte[1]; on n'y a fait aucun nivellement; on a décidé que la prise d'eau serait construite sur le Niger, au rapide de Satuba, en un point où la présence d'un barrage de rochers facilitera la construction de l'ouvrage et l'on a établi d'une façon sommaire le tracé du canal d'amenée sur une longueur de 200 kilomètres, depuis son origine *jusqu'à l'entrée de la zone irrigable.* On ignore donc la superficie des terres que le canal desservira. On a évalué[2] à 1 350 000 hectares l'étendue de la région intéressée, région que limitent le Niger et son affluent, le Bani, au nord et au sud et l'on a admis que la surface aménageable était égale à 56 p. 100 de la surface totale, soit environ 750 000 hectares. De tels calculs reposent sur des bases fragiles. Sans doute M. Belime signale que dans divers systèmes d'irrigations au Punjab, le rapport de la superficie cultivée à la superficie brute, est compris entre 75 et 85 p. 100; mais il constate que ce rapport n'est que de 42 p. 100 dans les provinces centrales de l'Inde, et, du reste, ces rapports résultent de simples constatations faites après coup, ils ne permettent de formuler aucune loi générale et personne ne peut savoir, avant de l'avoir mesurée, quelle est la surface réelle que le canal de Segou permettra d'irriguer.

L'auteur de cette étude y a joint un devis estimatif. Ses renseignements s'appliquent au canal principal d'amenée, entre le barrage de tête et le kilomètre 200; il a fait à ce sujet une évaluation assez détaillée. En ce qui concerne au contraire les travaux situés à l'aval : prolongement du canal principal (180 km. à vol d'oiseau[3]), canaux secondaires distributeurs et rigoles d'arrosage, canaux de drainage, bâtiments, routes, etc., le coût en a été estimé par analogie

1. *Rapport Belime*, p. 118 et 121.
2. *Rapport de la Mission Belime*, p. 121.
3. *Rapport de la Mission Belime*, p 122.

avec d'autres travaux d'irrigation et M. Belime a choisi comme élément de comparaison l'un des plus récents systèmes d'irrigation de l'Inde : le Bas Canal du Bari Doab.

Ce procédé nous semble un peu arbitraire. Le coût unitaire d'un système d'irrigation, comme le coût kilométrique d'une voie ferrée, varie infiniment suivant les régions et suivant les cas. A Java, les travaux du Tji-Manoek ont coûté 100 francs l'hectare; ceux du Pemali, 135 francs; ceux de Tji-hea, 315 francs; ceux de Karan Ganjar, 550 francs, ceux de Demak, 700 francs. Dans l'Inde[1], les travaux du Lower-Chenab ont coûté 60 francs, ceux de la Western Jumna, 100 francs; ceux de l'Agra Canal, 204 francs, ceux d'Orisa, 416 francs, ceux de l'Upper Jhelum, 1 070 francs. Rien n'autorise à prendre comme élément de comparaison, les travaux du Bari-Doab, plutôt que ceux d'Orisa ou du Jhelum. Mais, en admettant même la base choisie, les conclusions de M. Belime m'apparaissent inexactes, parce qu'il a été mal renseigné : il dit en effet que le coût du canal principal et des branches du Lower Bari Boab a été de 18 fr. 25 par hectare; celui des distributeurs de 10 fr. 60. Ceci correspondrait pour l'ensemble des travaux à 35 ou 40 francs par hectare. Or, ces travaux qui intéressent 621 600 acres, soit 248 000 hectares, ont coûté 1 497 000 livres sterling (37 500 000 fr.), soit six livres sterling ou, au pair, 150 francs l'hectare. Il faut donc, de ce seul fait, quadrupler les évaluations inscrites au rapport Belime et que reproduit l'exposé des motifs du projet de loi. Le système du Ségou ne coûtera point 227 968 822 fr. 50, comme l'estime l'auteur du projet, mais 900 ou 950 millions[2].

Ce chiffre paraît-il excessif? Il suffit de le comparer à ceux que nous avons donnés plus haut. Si, avant la guerre, les travaux de l'Upper Jhelum ont coûté 1 070 francs l'hectare, si ceux du Solo, à Java, interrompus par suite de l'épuisement des crédits, étaient évalués en 1914 à 250 florins, il n'est point surprenant que des travaux similaires, exécutés après la guerre, au centre de l'Afrique, à 1 500 kilomètres

1. Voir *Statistical Abstract relative to British India* 1908-1909 à 1907-1918 *presented to Parliament*, p. 150.

2. *Rapport de la Mission Belime*, p. 131.

de la mer, dans un pays presque désert et dépourvu de toutes ressources, puissent revenir à 13 ou 1 400 francs l'hectare.

Les projets d'irrigation relatifs à l'Indochine n'ont pas été préparés avec plus de rigueur et, de plus, ils reposent, pour la plupart, sur l'adoption de méthodes le plus généralement condamnées.

Tout système d'irrigation comprend, on le sait :

1° Un ouvrage de tête destiné à élever l'eau empruntée au fleuve, au-dessus du niveau maximum des terres à irriguer;

2° Des canaux de distribution;

3° Des canaux de drainage;

4° Des travaux de protection contre les crues.

Les ouvrages de tête sont constitués, d'ordinaire, par un barrage fixe ou mobile, établi dans le fleuve et par des vannes de prise d'eau alimentant le canal principal. On a proposé parfois de les remplacer par des stations de pompage; mais cette solution n'a été adoptée que dans les circonstances exceptionnelles et pour de faibles superficies. Ceci se comprend aisément. La solution par pompage ne se justifie que si l'exécution du barrage et celle de la prise d'eau présentent des difficultés énormes et sont susceptibles d'entraîner des dépenses excessives par rapport aux surfaces aménagées. Or ce n'est point le cas général. A Java, en Égypte, dans l'Inde, on ne peut citer un seul exemple dans lequel on ait dû, pour des raisons techniques, renoncer à la construction des barrages. Leur prix ne forme qu'une partie minime (4 à 6 p. 100) du coût total de l'ensemble. Dans le projet de la Mission Belime, les travaux de la prise d'eau sont estimés à 12 872 000 francs sur un total de 262 millions et une station de pompage coûterait, sans aucun doute, beaucoup plus cher. Au Tonkin, dans la région comprise entre Hanoï et Bac-Ninh, l'installation d'une usine destinée à l'irrigation de 90 000 hectares, était évaluée avant la guerre à 7 millions soit environ 77 francs par hectare [1]. La solution du pompage n'est donc admissible que lorsque la surface à irriguer est faible. Or, par un étrange paradoxe, ce sont les grandes

1. Rapport Normandin, Ingénieur des Ponts et Chaussées, *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 104, p. 806.

étendues que l'on propose en Indochine d'irriguer par pompage et les petites seulement par gravité. Les travaux de Kesat (120 000 hectares), de Hadong (90 000), de Vinh-Hatinh (50 000) seront du premier type; ceux du Song-Cau (35 000), ceux du Phu-Yen (17 000) du second.

La solution par pompage n'entraîne pas seulement des dépenses d'établissement comparables et parfois supérieures à la solution par gravité, elle occasionne encore des dépenses annuelles d'exploitation qui la rendent inacceptable chaque fois qu'il s'agit de cultures pauvres. La culture du riz exige 10 000 mètres cubes d'eau par hectare et par an et en Annam, comme au Tonkin, la hauteur moyenne à laquelle il faut élever cet énorme volume est de 5 à 6 mètres. Avant la guerre, le prix moyen d'élévation du mètre cube d'eau à 1 mètre, était d'environ 1 millime dans les principales usines de France, d'Espagne et d'Italie. Dans l'Inde il était de 0 millime 6 à Nagaon [1] et de 1 millime 1/2 à Ranjangaon. Au Tonkin ou en Annam, l'irrigation d'un hectare de rizière par pompage aurait coûté avant la guerre 50 francs environ par an pour un produit brut de 130 à 140 francs. De tels prix sont évidemment prohibitifs et l'on sera contraint en Indochine comme à Java ou dans l'Inde d'établir dans presque toutes les régions de rizières, des systèmes d'irrigation par gravité.

D'autre part les prévisions de dépenses indiquées dans l'exposé des motifs semblent un peu fantaisistes. Pour les canaux de Hadong et de Sontay (90 000 hectares [2]) on prévoit 40 piastres par hectare, soit 200 à 250 francs. Or l'usine de pompage seule, d'après les devis établis par le service des Travaux Publics, eût coûté avant la guerre 7 millions de francs [3]; elle en coûterait aujourd'hui le triple, soit à elle seule plus de 200 francs l'hectare. Pour les canaux du Song Cau et du Phu Yen (irrigation par gravité), on admet des prix de 60 à 70 piastres, soit 300 à 400 francs : c'était le prix moyen des travaux d'irrigation *avant guerre* aux Indes et à Java. Comment croire qu'ils ne seront point dépassés? Le seul

1. Rapport Normandin, *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 103, p. 708.
2. *Exposé des motifs*, p. 275.
3. Voir plus haut.

exemple de travail de ce genre que l'on ait exécuté en Indochine eût conduit d'ailleurs à des chiffres bien supérieurs; les premiers devis du canal de Kep s'élevaient à 346 000 piastres pour 6 000 hectares, soit 56 piastres par hectare; les travaux ont coûté 639 111 piastres soit 106 piastres par hectare. Il est douteux qu'à l'époque actuelle ce chiffre ne soit pas largement dépassé.

***

En Cochinchine, les voies ferrées projetées ont fait l'objet d'études assez sérieuses, mais ces études ont été faites avant la guerre et dans un tel esprit que les devis établis ne sauraient être retenus. Le pays est sillonné par un admirable réseau de voies navigables qui, comme le fait observer M. Sarraut [1], gardera le trafic marchandises et qui oppose à la construction des lignes des obstacles répétés. Sur une seule section, longue de 56 kilomètres, on prévoit un pont de 1 200 mètres, un de 200, un de 160, un de 100, un de 80, sans compter les ouvrages courants de 20 à 50 mètres de portée et le terrain est si incertain que la construction de ces ouvrages nécessitera l'établissement de fondations à l'air comprimé à 40 mètres de profondeur.

D'autre part, on avait prévu, tout d'abord, que les ponts seraient maintenus à une hauteur suffisante pour ne pas gêner la circulation des navires et des jonques; ceci entraînait l'établissement, de part et d'autre des ouvrages, de viaducs d'une longueur proportionnée à la hauteur des tabliers, viaducs dont la longueur totale [2] serait égale et même supérieure à celle des ponts eux-mêmes. L'auteur du projet actuel a résolu la difficulté d'une façon fort simple :

Pour la hauteur à réserver sous les ouvrages, écrit-il [3], on peut admettre qu'elle serait de 4 m. 50 sur les grandes voies de navigation... les jonques et chaloupes ordinaires pourraient passer à toute heure, les chaloupes ayant un tirant d'eau exceptionnel, *ne passe-*

1. *Exposé des motifs*, p. 285.
2. Pour une hauteur de 16 mètres, hauteur prévue dans les premières études et en admettant des pentes maxima de 10 millimètres, les viaducs auraient, de part et d'autre de chaque ouvrage, une longueur de 1 000 à 1 200 mètres.
3. Rapport de M. Bonneau, directeur des Travaux publics en Indochine, *Bulletin économique*, n° 110, p. 655.

raient qu'à marée basse. Pour les voies de moindre importance mais fréquentées par de grandes jonques, on pourra réserver 3 m. 70 au-dessus des eaux moyennes... enfin, pour les petits rachs, on réservera un mètre au-dessus des hautes eaux, de façon à permettre le passage des sampans aux eaux moyennes et aux basses eaux... En ce qui concerne le débouché des ouvrages d'art importants, les auteurs des études de 1904 et de 1911 ont adopté des partis différents; les premiers ont admis que lorsque les remblais atteindraient 4 à 5 mètres, comme cela arrive au passage des voies navigables importantes, il est bon de réserver de chaque côté une travée de décharge... Je suis d'avis qu'il faut la prévoir, *sauf à réduire le nombre des cours d'eau qui ont le caractère de grandes voies navigables.*

Par ce système ingénieux, on obtient à la fois un double résultat : on réduit le coût de premier établissement et l'on supprime la concurrence future des voies navigables par la suppression de la navigation elle-même. Il est bien clair cependant que des méthodes aussi radicales ne sauraient être appliquées. La construction des voies ferrées a pour but d'augmenter et non de réduire le nombre et la valeur des voies de communications et il faudra se résigner à adopter un tracé compatible avec l'existence des flottilles de transports.

Le devis établi en 1913, dans les conditions que nous venons de définir, prévoyait une dépense de 49 600 000 francs pour une longueur totale de 159 kilomètres, soit 310 000 francs environ par kilomètre, se décomposant ainsi :

Infrastructure courante, y compris les ponts de 200 mètres et au-dessous. . . .	35 000	francs.
Grands ponts	76 000	—
Frais généraux	29 000	—
Réfection des lignes actuelles et raccords.	35 000	—
Superstructure, rails et traverses	110 000	—
Matériel	26 000	—
Total.	311 000	francs.

Il faudrait, en réalité, porter ce chiffre à 350 000 francs au minimum par kilomètre pour tenir compte de la construction des accès aux ponts et tripler encore ce chiffre pour tenir compte de la hausse générale de la main-d'œuvre, de la piastre, du matériel roulant et des divers matériaux de construction. Au total, la dépense atteindrait un million par kilomètre.

***

L'exposé que nous venons de faire montre assez pourquoi il n'a pas été possible d'inscrire dans le projet de loi l'évaluation des dépenses qu'entraînerait l'exécution de travaux dont les caractéristiques essentielles ne sont pas encore déterminées. Nous allons essayer cependant de chiffrer ces dépenses d'une façon globale, en mesurant simplement sur la carte la longueur approximative des voies ferrées ou des routes projetées, en procédant par comparaison avec les travaux déjà effectués, en corrigeant enfin les résultats ainsi obtenus, chaque fois que les données dont nous disposons nous le permettront.

Voies ferrées. — Les voies ferrées inscrites à l'article 1 du projet de loi, ont une longueur totale d'environ 9 200 kilomètres dont 7 500 en voie de 1 mètre et 1 700 en voie de 60 centimètres. Elles se répartissent ainsi :

Voie de 1 mètre :		
Afrique Occidentale française [1]	2 350	kilomètres.
Togo	315	—
Cameroun	770	—
Afrique Équatoriale française	560	—
Indochine	2 600	—
Madagascar	713	—
La Réunion	16	—
Martinique	165	—
Guyane	42	—
Total	7 531	kilomètres.
Voies de 60 centimètres :		
Afrique Équatoriale	510	kilomètres.
Cameroun	280	—
Madagascar	850	—
Total	1 640	kilomètres.

En Afrique Occidentale française, les lignes déjà construites ont un développement de 2 083 kilomètres et ont coûté 197 millions, soit environ 95 000 francs par kilomètre. En Indochine, la dépense a été de 417 millions pour 1 998 kilomètres soit 208 000 francs par kilomètre. A Madagascar le prix de revient kilométrique a été de 188 000 francs. On ne

1. Non compris la ligne Thies-Kayes qui n'est pas achevée.

peut dire encore quelle influence auront sur le coût de construction des voies ferrées, la hausse survenue pendant la guerre et la dépréciation du franc; le prix de la main-d'œuvre a doublé dans certains pays, en Afrique Occidentale, par exemple, triplé et au delà dans d'autres, tels que l'Indochine. Le coût du matériel fixe a quadruplé et même quintuplé. Il semble que l'on puisse, sans être taxé de pessimisme, adopter le coefficient 3. Dans ces conditions, les voies ferrées reviendraient à 300 000 francs le kilomètre en Afrique Occidentale française; à 550 000 francs à Madagascar; 625 000 francs en Indochine. En supposant que les dépenses soient les mêmes en Afrique Équatoriale, au Cameroun et dans les petites colonies qu'en Afrique Occidentale, on arrive aux chiffres suivants :

4 215 kilomètres	à 300 000 francs .	1 264 500 000	francs.
713 —	à 650 000 — .	392 000 000	—
2 600 —	à 625 000 — .	1 645 000 000	—
	Soit au total	3 300 000 000	—

Le coût moyen d'une voie de 60 centimètres, matériel compris, était avant-guerre de 30 à 40 000 francs, suivant l'importance du matériel roulant et le poids des rails; on peut admettre une dépense moyenne de 100 000 francs, soit 164 millions.

Au total le coût des voies ferrées atteindrait 3 milliards 1 /2.

Irrigations. — En Afrique Occidentale française les travaux d'irrigation du Niger peuvent être estimés, comme nous l'avons montré plus haut, à 950 millions.

En Indochine, les travaux d'irrigation s'appliqueront à 557 000 hectares pour lesquels on peut admettre un prix moyen de 100 piastres, soit 600 francs, ce qui correspondrait à 335 millions.

Au total, les travaux d'irrigation coûteraient de 1 250 à 1 300 millions.

Routes. — Le projet ne fait pas ressortir la longueur totale des routes projetées et elle n'est indiquée que pour le Sénégal et le Soudan (730 km.), l'Indochine (2 270 km.), Madagascar (800 km.), soit au total 3 800 kilomètres. En admettant pour la Guinée, le Dahomey, la Côte

d'Ivoire, le Cameroun, le Congo, l'Afrique Équatoriale et les autres colonies, environ 1 200 kilomètres, on arrive à un chiffre total de 5 000 kilomètres qui, à raison de 50 000 francs par kilomètre coûteraient 250 millions.

Ainsi, les trois principales catégories de travaux : voies ferrées, irrigations et routes, entraîneraient une dépense de 5 milliards.

Il faut y ajouter la création ou l'agrandissement de 24 ports maritimes; l'amélioration des voies navigables; les travaux de protection contre l'inondation; l'aménagement des chutes d'eau et des forces hydrauliques dans diverses colonies, l'électrification et la réfection des voies ferrées existantes, la constitution d'un vaste réseau de télégraphie aérienne ou sous-marine et de télégraphie sans fil, la construction d'hôpitaux, d'écoles, de bâtiments administratifs, travaux indéterminés qui peuvent recevoir en cours d'exécution des développements inattendus et pour lesquels la dépense ne sera pas inférieure à 1 milliard.

Ainsi, le coût total du projet actuel serait d'au moins 6 milliards. Mais cette évaluation suppose que les travaux seront exécutés dans les mêmes conditions que par le passé, *c'est-à-dire avec la main-d'œuvre locale et sans aucune limitation impérative de délai.* Or, en Afrique Occidentale française, pour construire 1 800 kilomètres de voie ferrée, il a fallu quatorze ans; en Indochine, où les travaux ont été plus difficiles, il a fallu quinze ans pour 1 336 kilomètres. La capacité normale de construction paraît être ainsi de 130 kilomètres par an pour l'Afrique Occidentale française, de 90 kilomètres seulement en Indochine. En réalité, il faudrait, si l'on n'utilisait que les ressources locales, réduire notablement ces chiffres. D'une part, en effet, la totalité de la main-d'œuvre disponible ne sera pas, comme par le passé, affectée aux voies ferrées, puisque le programme actuel comprend une infinité d'autres travaux; et d'autre part les effets de la guerre, le recrutement intensif de soldats indigènes qui a été imposé par les circonstances et se poursuit aujourd'hui, la lassitude des populations, ne permettront pas de trouver dans bien des colonies, le même nombre de travailleurs volontaires que par

le passé. Sur la ligne de Thies Kayes, l'année dernière, on a construit seulement 16 kilomètres d'infrastructure; dans la section de la Falémé, récemment, sur 1 300 manœuvres recrutés, 500 se sont enfuis après avoir touché leur prime d'engagement. Au Gabon, où la population ne dépasse pas un habitant au kilomètre carré, on a commencé le 6 février 1921 les travaux du chemin de fer de Brazzaville à la Côte; en trois mois on a exécuté 3 kilomètres de terrassements et de tranchées. Ce résultat, affirme-t-on, donne pleine satisfaction [1]. S'il en est ainsi, il faudra cinquante ans pour achever l'entreprise.

Il n'est pas douteux que le problème de la main-d'œuvre dominera partout celui des travaux publics. M. Belime, dans son rapport sur les irrigations du Niger, consacre un chapitre spécial à cette question (pages 150 et suivantes). Il écrit : « Le recrutement des travailleurs est de plus en plus difficile et aléatoire », les « travaux agricoles ne sont pas toujours effectués, des récoltes périssent, faute de bras », « les Chambres de commerce de Bamako et de Kayes ont soumis leurs doléances au gouvernement local ». Les Administrateurs des colonies signalent que depuis quelques années les indigènes de nos colonies d'Afrique, passent la frontière, vont s'établir à Sierra Leone, à la Gold Coast, en Nigeria, pour se dérober à des impôts qu'ils jugent excessifs et à la lourde charge du service militaire. Dans certaines régions, l'état sanitaire est déplorable. M. Belime signale dans la vallée du Niger, que la population n'augmente pas, que la sous-alimentation est la règle [2]. En 1919-1920, lors des opérations de recrutement, la proportion des inaptes a été de 72 p. 100. Au Cameroun, au Congo, la situation sanitaire est effroyable. On trouve dans les rapports publiés par l'Union Coloniale française [3] des renseignements angoissants. La tuberculose, la syphilis, le paludisme, la variole, la dysenterie, la lèpre, la maladie du sommeil, et de plus l'alcoolisme, l'incurie des indigènes, l'insuffisance de la nourriture, l'absence de tout vêtement, le manque de protection contre

1. Voir *Dépêche Coloniale* du 5 juin 1921.
2. *Rapport Belime*, p. 149.
3. *Congrès d'agriculture coloniale*, mai 1918.

les tornades, les intempéries et les refroidissements nocturnes, déciment la population. « Pneumonie, entérite, diarrhée, cachexie du malade et sa misère physiologique, ouvrent la porte aux invasions microbiennes et parasitaires de toute sorte. » « Les avortements, la mortalité infantile, atteignent des chiffres effrayants. » En Afrique Équatoriale, la situation est pire encore et le mal, le ministre des Colonies le reconnaît, fait des progrès plus rapides que partout ailleurs[1]. Dans la note préliminaire au projet de budget de l'Oubanghi Chari pour l'exercice 1919, le Gouverneur écrit que la réorganisation de la circonscription du Bas M'Bomou a permis d'obtenir un supplément de perception de 40 000 francs[2] et il ajoute : « Si cependant, malgré ces heureux résultats, nous n'avons pas obtenu, pour l'ensemble des perceptions, une progression plus sensible... cela est dû à des difficultés qui ont leur source dans les épreuves subies par certaines populations atteintes d'affections épidémiques, et aussi au développement, dans certaines régions, de la maladie du sommeil dont les ravages ont été importants; c'est le cas de la Kotto où deux groupes ont été décimés..., il a été jugé indispensable de laisser aux éléments qui subsistent dans ces groupes, le temps voulu pour se reconstituer et ils sont, dans ce but, *momentanément exonérés d'impôts* ».

Comment, dans de tels pays, pourrait-on exécuter avec les seules ressources locales, dans un délai de dix à quinze ans, le colossal programme de travaux inscrit au projet de loi? On ne se rend pas compte, pour certains d'entre eux, de l'énormité de la tâche à entreprendre. Dans la vallée du Niger, par exemple, le canal de Ségou doit débiter 313 mètres cubes d'eau à la seconde; M. Belime estime que sa section aura 75 mètres de largeur en plafond, des talus à 45° et une profondeur de 5 mètres, soit 400 mètres carrés de surface mouillée : le cube des déblais sera donc au minimum de 400 000 mètres cubes au kilomètre, soit 80 millions de mètres cubes pour la première partie du canal (200 km.). La deuxième partie, établie dans des terrains plus meubles (180 à 200 km. de longueur), entraînera des travaux au moins équivalents.

1. *Exposé des motifs*, p. 244.
2. A la suite d'une opération de police.

Avec les canaux secondaires, les canaux de drainage, les distributeurs et les rigoles d'arrosage, les digues de protection, le cube total des terrassements dépassera 300 millions de mètres cubes. Il sera deux fois plus grand que le cube des déblais du canal de Suez dans son état actuel et il faut prévoir encore la construction du barrage et de la prise d'eau, celle des régulateurs, des déversoirs, des ouvrages de distribution, des siphons et des écluses, des routes et des ponts. M. Belime estime que cet ensemble colossal pourra être exécuté en douze ans, y compris les études qui exigeront à elles seules trois années. Ce n'est pas dans un district qui compte au maximum 130 000 habitants, dans un pays où la densité de la population est de 4 à 5 habitants au kilomètre carré, que l'on pourra trouver la multitude de travailleurs dont on aura besoin. Il faudra donc importer une véritable armée de manœuvres et d'ouvriers, et il n'est qu'un pays où un recrutement aussi important soit possible, à savoir la Chine. Mais le rassemblement, le transport, l'installation de la main-d'œuvre augmenteront dans d'énormes proportions le coût des travaux.

***

En résumé, le chiffre de 6 milliards auquel nous avons évalué les dépenses probables, sera largement dépassé si l'on ne veut pas répartir sur une durée d'un demi-siècle l'exécution de travaux que l'on juge aujourd'hui indispensables. Il s'agit de savoir, avant toute étude de détail, comment on pourra mettre de telles sommes à la disposition des colonies.

On envisage à ce sujet diverses méthodes : emprunts directs faits par la Métropole; emprunts spéciaux faits par les Colonies; création d'un Établissement financier ayant pour objet de centraliser toutes les opérations de crédit nécessitées par l'exécution des travaux; concessions à des entreprises particulières, etc. Quelles qu'elles soient, elles nécessiteront le paiement de larges annuités jusqu'au jour où les travaux enfin achevés pourront payer. Ces annuités dépasseront sans aucun doute 500 millions et les budgets des colonies n'en pourraient supporter le poids. Pendant et après la guerre,

les gouvernements locaux, profitant de la hausse générale des prix et de la prospérité relative des régions qu'ils administraient, se sont efforcés d'accroître leurs ressources budgétaires; tous les impôts ont été augmentés; les droits de douane et de sortie ont été triplés; les taxes de capitation et l'impôt foncier ont été doublés et parfois triplés. En Afrique Occidentale française, de 1911 à 1920, le budget général est passé de 20 875 000 francs, à 40 500 000 francs; le budget du Sénégal de 4 947 000 francs à 13 357 000 francs; celui de la Guinée de 6 152 000 francs à 12 500 000 francs; celui de la Côte d'Ivoire de 5 474 000 francs à 10 825 000 francs; le budget total de 54 millions à 106 millions. En Indochine, le budget général était de 35 585 000 piastres en 1911, de 53 837 000 piastres en 1921. Si l'on tient compte de la hausse de la piastre, la progression est plus forte; les chiffres respectifs sont de 89 millions de francs d'une part, de 325 millions de francs, de l'autre[1]. Malheureusement, les ressources nouvelles ont été absorbées et au delà par le développement des services et le relèvement des soldes des fonctionnaires. Aujourd'hui la baisse brusque survenue sur les denrées et matières premières coloniales, a provoqué une crise sérieuse dans presque toutes nos possessions. En Afrique, par exemple, où la taxe de capitation est passée de 3 francs à 7 francs et même à 10 francs, les indigènes ne peuvent plus acquitter les impôts. En Indochine, où la taxe de sortie des riz avait été portée de 1 fr. 90 à 11 fr. 40, il a fallu, en février 1921, la réduire de moitié. Du reste, les revenus budgétaires totaux de notre domaine colonial, n'atteignent pas 700 millions dont 500 millions environ pour l'Indochine seule et 200 millions pour toutes les autres colonies réunies. C'est donc à la Métropole qu'il faudra faire appel et c'est ce que M. Sarraut fait ressortir nettement.

Ainsi, le mouvement créé depuis quelques années pour la mise en valeur des colonies, aboutit à une conclusion paradoxale. On a dit pendant la guerre et depuis l'armistice, que nos possessions d'outre-mer apporteraient un concours puissant au relèvement national et ce sont elles au contraire qui s'adressent à la Métropole et lui demandent

1. Piastre à 2 fr. 50 en 1911, piastre à 6 francs en 1921.

son appui. Ces pays si riches et que la guerre a épargnés, ne peuvent payer leurs dépenses, entreprendre les grands travaux qui leur sont nécessaires; c'est le contribuable français qui devra payer tout à la fois pour réparer les maux effroyables causés par la guerre et pour constituer l'outillage économique des colonies.

Il est clair que l'on ne saurait envisager à l'heure actuelle un système pareil, que s'il s'agit de simples avances et si les capitaux engagés peuvent recevoir un jour, d'une façon directe ou indirecte, une large rémunération.

***

Sur ce point, l'exposé des motifs du projet de loi est muet. Après l'examen que nous venons de faire, on comprend sans peine que l'étude économique de chacun des projets n'ait pu être entreprise. On ne saurait évaluer le rendement d'une voie ferrée dont on ignore encore le tracé, d'un système d'irrigation dont on ne définit pas les caractéristiques. On aurait pu entreprendre tout au moins une description méthodique des régions qu'il s'agit d'outiller, l'énumération de leurs ressources actuelles; évaluer avec précision leurs possibilités. En France il n'est pas un projet de quelque envergure qui ne soit accompagné de statistiques et de calculs détaillés. Ni le Parlement, ni les Assemblées régionales, ni la presse, ne se contenteraient de mots. Il suffit de rappeler les discussions qui ont précédé l'adoption du projet d'aménagement du Rhône. En ce qui concerne les colonies, on est moins exigeant; ce sont des contrées inconnues, voilées de mystère et on se plaît à les considérer comme des régions fabuleuses, des réservoirs remplis de richesses que, par une fantaisie méchante, la nature isole du reste de l'univers. Toute la question est d'y pénétrer; chaque coup de sonde fera jaillir un flot inépuisable de produits de toute sorte. Ils dorment là, inexploités, inutiles. Si les quelques voies de pénétration que nous avons construites, ne donnent encore que de médiocres résultats, c'est qu'elles sont insuffisantes, que la sonde est trop faible ou n'a pas été poussée assez avant. A mesure qu'on progresse, le but semble s'éloi-

gner, mais chacun affirme que l'Eldorado est proche, il suffit d'un effort, le dernier. Qu'est-ce que 6 milliards, lorsqu'il s'agit de déverser sur la France un pactole colossal?

Ces idées sont si répandues qu'il ne semble pas nécessaire de motiver autrement que par un rappel sommaire d'une théorie si simple, les travaux que l'on se propose d'exécuter. Le ministre des Colonies les énonce après tant d'autres et chacun paraît les accepter, les yeux fermés : « La richesse coloniale est extensible, elle se développe, elle n'a d'autre limite que la puissance productrice du sol et la puissance de débit des moyens de transport[1]. » « L'accroissement de la production coloniale est avant tout une question d'outillage économique et un problème de création de moyens de transport et d'extension des cultures[2]. » « Les grands travaux métropolitains contribuent seulement à l'augmentation de la production; les grands travaux coloniaux ont pour conséquence de *créer* la production par la mise en œuvre de richesses inexploitées, *mais utilisables aussitôt qu'elles sont devenues accessibles*[3]. » « Pour les graines oléagineuses, il n'y a qu'à vouloir, il n'y a qu'à se baisser et ramasser[4]. » « Le canal d'irrigation du Ségou permettra d'irriguer 750 000 hectares; grâce à lui seul, le Soudan pourra nous fournir 100 000 tonnes de coton par an[5]. »

Comment n'être pas séduit par des perspectives aussi magnifiques et comment le contribuable français ébloui pourrait-il refuser d'ouvrir sa bourse et de payer pour le paradis qu'on lui fait entrevoir, comme il paye pour les territoires meurtris que la guerre a ravagés?

Malheureusement, ces images éblouissantes ne correspondent pas à la réalité. Sans doute, sous les tropiques, l'éclat de la lumière, l'abondance des eaux, l'épanouissement de la végétation, font croire à une exceptionnelle fécondité; mais là, comme dans les régions tempérées, les seules richesses sont celles que le travail humain arrache péniblement au sol qu'il féconde et qu'il doit à chaque instant défendre contre la nature hostile et les éléments souvent déchaînés. Il n'y a nulle part de greniers naturels, d'entrepôts inépui-

1. *Exposé des motifs*, p. 14. — 2. *Id.*, p. 16. — 3. *Id.*, p. 25. — 4. *Id.*, p. 100. — 5. *Id.*, p. 169.

sables. La forêt elle-même offre à celui qui veut l'exploiter, une infinie variété d'espèces, dont un petit nombre seulement sont utilisables, et une multitude de parasites qui en interdisent l'accès. En Afrique Occidentale française, un hectare planté en arachides donne une récolte brute d'une tonne qui valait sur place, avant la guerre, de 80 à 150 francs. 1 hectare de coton au Cambodge, 1 hectare de rizière en Cochinchine et au Tonkin, donnaient en 1914 des revenus bruts respectifs de 350 et de 150 francs. Dans la forêt tropicale, on ne peut en moyenne extraire par hectare que 5 à 10 mètres cubes de bois d'œuvre. Comparez ces rendements à ceux des exploitations courantes d'Europe et vous constaterez qu'il n'est pas une rizière qui vaille un champ de blé de la Beauce, pas une plantation qui soit supérieure aux vignobles du Languedoc ou de Gascogne, pas une forêt tropicale qui puisse se comparer à nos bois de hêtre ou de sapin. Et ne croyez pas que le sol infatigable ne s'épuise pas! Dans la forêt, quand l'indigène a défriché une superficie de quelques hectares, incendié les arbres abattus, planté pendant trois ou quatre ans le maïs ou le riz rouge, il se déplace, va recommencer plus loin son incessante bataille contre la brousse et le taillis. Au Sénégal, au Soudan, sur les terres depuis longtemps consacrées à l'arachide, sans l'aide d'instruments agricoles ou d'engrais appropriés, le produit diminue chaque jour, la culture disparaît, laissant le désert derrière elle [1]. On énonce avec complaisance les chiffres énormes par lesquels se mesure la superficie de notre empire colonial; on oppose nos 10 millions de kilomètres carrés aux 13 millions que possède l'Angleterre, aux 2 millions des Pays-Bas; on parle moins volontiers des populations. Dans nos possessions il y a tout au plus 40 millions d'habitants. Il y en a 325 millions dans l'Inde anglaise; 38 millions à Java sur une superficie qui atteint à peine 125 000 kilomètres carrés [2]. *Ce n'est pas l'étendue de notre domaine qui importe, c'est le nombre des êtres humains qui l'habitent, seuls capables de produire et de consommer.* De ces indigènes, de leur mode d'existence, de leurs besoins, de leurs désirs, de la situation et de la densité

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, tome II, p. 127 et 128.
2. Le quart de la superficie de la France.

des groupements qu'ils forment, l'exposé des motifs ne dit mot. Sans doute il est entendu qu'on va les soigner, les instruire. Mais on n'aura pas tout fait quand l'on aura construit des hôpitaux ou des ambulances dans quelques villes : à Dakar ou à Konakry; à Bamakou ou à Saint-Louis; à Brazzaville et à Port-Gentil; à Saïgon et à Dalat. Il ne s'agit pas de pays où les populations sont entassées dans de grands centres; au contraire elles sont dispersées sur des territoires immenses, dans des hameaux infimes. Il ne suffit pas de recueillir et de soigner quelques centaines de malades. L'œuvre est infiniment plus complexe et plus coûteuse. Il faut multiplier le nombre des médecins et des infirmiers, distribuer à profusion des médicaments. Si l'on écrase par des emprunts excessifs les budgets locaux, on réduira à néant les ressources déjà si faibles dont dispose *chaque année* le service médical [1].

On est si convaincu du reste de l'influence toute puissante de l'outillage matériel, que dans le choix des solutions ou des tracés, dans la répartition des travaux, on ne tient point compte du nombre des indigènes que les entreprises projetées intéressent, pas plus que l'on n'en tient compte pour l'exécution des ouvrages ou la mise en culture des terrains aménagés.

En Indochine, nous l'avons vu, on a envisagé tout d'abord pour l'achèvement du transindochinois, la construction d'une ligne côtière allant de Tourane à Nhatrang; cette ligne traverserait les Provinces de Quang-Nam, Quang Ngai et Binh Dinh dont la population totale [2] est estimée à 2 060 000 habitants, la superficie cultivée à 211 000 hectares. A cette ligne, il est question d'en substituer une autre qui traverserait la région la plus difficile et la plus sauvage de la chaîne annamitique. Entre les « riches forêts » [3] désertes du centre de la péninsule et les régions peuplées du littoral, on est incapable, *à priori*, de faire un choix. Les certitudes qu'offrent celles-ci, ne peuvent balancer le mystère de celles-là.

Tout le projet d'irrigation du Niger dérive d'idées analogues. Avant tout on s'est laissé guider par d'apparentes

1. En Guinée, où la mortalité infantile atteint 60 p. 100, il y a tout juste 7 médecins pour un pays dont la superficie égale le tiers de la France.

2. *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 110, p. 661.

3. *Exposé des motifs*, p. 283.

analogies. C'est le Nil, dit-on, qui a créé l'Égypte, grâce à la régularité de ses crues et à l'utilisation de ses eaux. Or le Soudan possède, comme l'Égypte, un grand fleuve, soumis comme lui à des crues périodiques. Pourquoi n'y réaliserions-nous pas une œuvre pareille! Examinez cependant de plus près cette comparaison. L'Égypte ne reçoit que des ondées très rares et peu abondantes et le désert qui l'entoure la recouvrirait, si l'on n'utilisait les eaux du Nil; au Soudan, il y a chaque année pendant quatre mois des pluies régulières qui permettent de semer et de moissonner. L'Égypte occupe le delta et la basse vallée du Nil et le fleuve qui la fertilise apporte ses produits à la mer toute proche. La région du Ségou est à 1 700 kilomètres de l'Océan. En Égypte enfin, se presse une population énorme, dont la densité atteint 450 habitants au kilomètre carré, population habile, industrieuse, accoutumée depuis des siècles aux procédés méticuleux des cultures irriguées; au Soudan, il n'y a que des populations nomades, inhabiles à tout travail agricole, dispersées dans un territoire immense à raison de 4 à 5 habitants par kilomètre carré. Pour les 130 000 habitants du district du Ségou, on propose d'irriguer 750 000 hectares; pour les 1 600 000 habitants du Cambodge, adonnés comme ceux de l'Afrique Occidentale à la culture du coton, on propose d'en irriguer 42 000. On estime que les travaux du Ségou pourront être terminés en huit ans et que *grâce à eux seuls* le Soudan nous fournira 100 000 tonnes de coton par an. Comment réalisera-t-on ce miracle? En terrain irrigué, il faut en moyenne deux travailleurs par hectare; il faudra donc concentrer dans la région du Ségou 1 500 000 travailleurs, 3 à 4 millions d'individus. D'où viendront-ils? Où ira-t-on les recruter? M. Belime, dans son rapport, ne méconnaît pas la gravité du problème. « Dans la région du Niger, écrit-il, l'insuffisance du peuplement est manifeste. Avec les méthodes de culture les plus modernes, une aussi faible densité ne permettrait pas d'exploiter toute l'étendue offerte aux cultures[1]. » Il pense cependant que « si l'on sait donner à la colonisation des formes avantageuses pour l'indigène, le repeuplement de la vallée du Niger sera, dans vingt ou trente ans, une chose

1. *Rapport Belime*, p. 148.

accomplie[1] ». Quels moyens employer pour atteindre un tel but? M. Belime n'en voit qu'un : donner la concession totale de l'entreprise, construction et exploitation, à une Compagnie agricole *à qui la colonie assurerait la main-d'œuvre nécessaire*[2]. Il résout la question par la question.

D'ailleurs il ne semble pas qu'on se préoccupe de connaître exactement le nombre des travailleurs. Si l'on parcourt les statistiques que chaque année le Gouvernement de l'Inde anglaise présente au Parlement, on verra que le Bengale comptait en 1911, 45 483 077 habitants dont 23 365 225 du sexe masculin et 22 117 852 du sexe féminin; que 2 945 622 environ vivaient dans les villes et 42 537 455 dans les campagnes; que la population a augmenté de 3 051 845 habitants de 1891 à 1901 et de 3 341 600 habitants de 1901 à 1911. On trouve dans ces statistiques la répartition minutieuse de cette multitude, suivant l'âge, la race, la langue, la religion, les occupations industrielles et agricoles, l'éducation. On dira sans doute que l'Angleterre administre le Bengale depuis deux siècles. Mais on possède des renseignements aussi précis, aussi complets, en ce qui concerne la Haute-Birmanie, conquise depuis 1885. Le Gouvernement siamois a suivi ces exemples. Si vous lisez les statistiques qu'il publie lui aussi chaque année, vous pourrez constater qu'il y avait au Siam en 1917, 8 226 408 habitants, que la densité de la population était de 214 habitants par kilomètre carré dans la province de Krung Tep; de 47 dans celle de Krung Kao; de 11 seulement dans celle d'Udorn.

Dans la plupart de nos colonies, au contraire, on s'est contenté d'évaluations vagues. On estimait, il y a vingt ans, qu'il y avait au Tonkin 16 millions d'habitants dont 12 millions dans l'étroite enceinte du Delta, 10 000 kilomètres carrés, ce qui correspondait à 1 200 habitants au kilomètre carré. Aujourd'hui on réduit ce chiffre à 7 millions, sans en être plus sûr.

L'exposé des motifs du projet de loi indique pour la population de l'Afrique Équatoriale française, le chiffre de 4 950 000. M. Rouger, délégué du Gouvernement général

1. *Rapport Belime*, p. 154.
2. *Rapport Belime*, p. 144.

de la colonie, donne dans une brochure de propagande le chiffre de 7 millions.

En ce qui concerne le Gabon, l'exposé des motifs, à la page 62, évalue la population à 1 050 000 habitants et *à* 275 000 *seulement* à la page 250[1]. A la vérité, nos colonies sont si mal connues, que nul ne peut indiquer avec certitude de combien de travailleurs, de combien de bras nous disposons pour la mise en valeur que nous prétendons assurer.

***

Toutes les illusions que l'on entretient encore sur l'effet magique des travaux publics, et surtout des chemins de fer, auraient dû s'effacer cependant en présence des faits. Nous avons depuis trente ans construit 6 225 kilomètres de voies ferrées. Que de tels travaux aient été utiles, nul ne peut en douter. Mais il est aisé de voir qu'ils n'ont pu suffire à provoquer le développement rapide et spontané des régions desservies.

L'exemple le plus fréquemment cité est celui de la ligne Dakar-Saint-Louis. On affirme que le rail à peine posé, les exportations d'arachides ont pris un énorme développement. Or en 1885, lors de l'achèvement du chemin de fer, les exportations totales du Sénégal s'élevaient à 19 442 000 francs; elles étaient de 12 516 000 francs en 1890; de 12 435 000 francs en 1895; de 29 964 000 francs en 1900; de 24 564 000 francs en 1905. Si à partir de cette date, *c'est-à-dire au bout de vingt ans*, un mouvement ascensionnel considérable s'accuse, peut-on affirmer qu'il est dû enfin à l'influence du chemin de fer ou au progrès général de la colonie! C'est en 1902 que l'on commence le Thies Kayes; or les exportations totales d'arachides de l'Afrique Occidentale française qui étaient de 224 000 tonnes en 1909 sont de 184 000 en 1912; 280 000 en 1914; 247 000 seulement en 1919, bien que le chemin de fer soit achevé et exploité sur une longueur de 400 kilomètres.

Quelles sont du reste les causes réelles des augmentations tardives que l'on constate et de quelles régions proviennent-

1. « D'après les dernières estimations, le Gabon ne compte pas plus d'un habitant au kilomètre carré : 276 000 kilomètres carrés. »

elles? M. Brocart, Administrateur en chef des colonies, écrit[1] que dans le Saloun, où aucun chemin de fer n'a été construit, il a réussi, par des mesures d'ordre purement commercial, à faire passer le rendement de la récolte de 40 000 tonnes en 1909 à 100 000 en 1914.

Si d'ailleurs les chemins de fer agissent indirectement sur la production, c'est parce qu'ils mettent à la disposition des agriculteurs, des moyens de transport plus puissants et plus économiques que ceux dont ils disposaient autrefois, qu'ils permettent ainsi à l'indigène d'exporter l'excédent de ses récoltes. Les services qu'ils rendent, les effets qu'ils provoquent, *se mesurent par le tonnage des marchandises transportées.* Dans l'Inde, les voies ferrées dont le développement était de 55 000 kilomètres en 1914 ont transporté 82 613 000 tonnes, soit en moyenne 1 500 tonnes au kilomètre. Quel a été, pour nos chemins de fer coloniaux, l'apport des régions traversées?

Sur le chemin de fer de Hanoï à Laokay, exploité par la Compagnie des chemins de fer de l'Indochine, le chiffre local, en ce qui concerne le Tonkin, a été en 1918 de 38 660 tonnes soit 100 tonnes au kilomètre[2]. Les statistiques publiées par le *Journal officiel* et reproduites dans l'exposé des motifs, ne donnent pas à ce sujet de renseignements précis pour les chemins de fer exploités par l'administration; elles indiquent simplement le nombre de tonnes kilométriques et ce chiffre comprend les transports nécessités par le service de la voie (trains de ballast et de matériel) aussi bien que les transports commerciaux. Si l'on adopte cependant ces chiffres, tels qu'ils sont présentés, et que l'on suppose le trafic également réparti sur toute la région desservie, on constate que la ligne Dakar-Saint-Louis transporte en moyenne 580 tonnes au kilomètre; le Thies Kayes, 100 tonnes; le Kayes Niger, 82; le chemin de fer de la Côte d'Ivoire 70; celui de la Guinée 42. En Indochine, où les populations sont plus nombreuses, leurs besoins plus grands, la ligne Hanoï à Vinh transporte 220 tonnes au kilomètre; la ligne de Saïgon à Kanhoa, 128; celle de Tourane à Dongha 43.

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 94.
2. A l'exclusion des marchandises de transit.

Si l'on admet que la voie ferrée étende son action jusqu'à une journée de marche, 25 kilomètres, de part et d'autre de la ligne, à chaque kilomètre correspond une superficie *exploitable* de 50 kilomètres carrés, soit 5 000 hectares. Sur le Thies Kayes, chaque hectare desservi apporte ainsi au chemin de fer ou en reçoit annuellement, 20 *kilogrammes de produits*.

Le grand argument à l'appui de l'extension du réseau ferré, c'est l'exemple des colonies étrangères. On oppose à notre soi-disant parcimonie, la générosité des gouvernements britanniques ou hollandais. Les Anglais ont construit 60 000 kilomètres de chemins de fer dans l'Inde; 1 600 dans les Straits Settlements; 34 000 en Australie; 4 850 en Nouvelle-Zélande; les Hollandais 5 000 à Java. Mais ces lignes, ce sont les colonies qui les ont payées et aucune d'elles n'a songé à faire peser sur la Métropole la charge de leur construction. Sur le réseau de l'Inde qui a coûté 356 853 000 livres sterling, les recettes en 1917 ont été de 47 123 000 livres, les dépenses de 22 269 000 livres, le revenu net de 24 854 000 livres. A la Gold Coast, pour une dépense de 2 368 000 livres sterling, le revenu net a été de 294 000 livres; à Ceylan il a été de 735 000 livres.

En Afrique Occidentale française, le chemin de fer de la Guinée qui a coûté 67 600 000 francs a rapporté en 1918 711 000 francs soit environ 1 p. 100; celui de la Côte d'Ivoire qui a coûté 31 614 000 francs a rapporté 63 000 francs soit 2 p. 1 000. L'ensemble des voies ferrées a coûté, non compris le Thies Kayes, 197 millions et a rapporté 3 741 000 francs, soit moins de 2 p. 100.

En Indochine, la ligne de Hanoï à la frontière chinoise, qui a coûté 41 millions a rapporté en 1915, 92 000 *francs*; celle d'Hanoï à Vinh qui traverse les régions les plus peuplées de l'Indochine, *a eu un déficit de* 166 000 *francs*; celle de Tourane à Dongha qui a coûté 27 000 000 francs a *eu un déficit de* 363 000 *francs*. La ligne Saïgon-Khanhoa qui a coûté 67 millions a eu un *déficit de* 482 000 *francs*.

Dans l'Inde, les chemins de fer donnent, par rapport au capital engagé, un revenu net de 7 p. 100; à la Gold Coast, un revenu de 13 p. 100. Dans l'Inde encore, les travaux d'irri-

gation donnent un revenu de 9,4 p. 100 pour les travaux du Gange, de 12 p. 100 pour le Bari Doab, de 19 p. 100 pour le Godavery, de 21 p. 100 pour la Jumna Orientale, de 28 p. 100 pour le Chenab. Dans ces pays, les travaux publics exécutés sur fonds d'emprunt n'ont entraîné pour le budget aucune charge nouvelle; au contraire, ils donnent des revenus qui permettent d'entreprendre sur les fonds ordinaires du budget d'autres travaux dont le rendement est problématique ou lointain. Dans nos colonies, tous les travaux faits sur fonds d'emprunts, n'ont eu d'autre résultat que d'écraser le contribuable indigène sous le poids des impôts nouveaux qu'ils ont nécessités et la différence s'explique sans peine quand on compare nos méthodes et celles de nos concurrents.

Dans les colonies étrangères, on ne croit pas, en effet, à l'action automatique des voies ferrées, on n'entreprend la construction d'un chemin de fer ou d'un canal que si elle correspond *aux besoins réels et constatés* des usagers qui la réclament ou des colons qui s'établissent sur les territoires nouvellement aménagés. Tous nos programmes, au contraire, ont été dominés par des préoccupations politiques (ligne du Yunnan), par des conceptions vagues (débloquer le Laos), ou par des espérances que rien ne justifie (exploitation intensive des vallées quasi désertes du Niger ou du Bani). M. Bonneau, directeur des Travaux publics de l'Indochine, écrit que si le chemin de fer de Hanoï à Vinh ne donne que de piètres résultats, c'est qu'il n'était point nécessaire et que « il est concurrencé, non seulement par la voie maritime, mais aussi par une voie fluviale qui suit presque exactement le même tracé [1] ». Dans aucun des projets que les Gouverneurs des colonies ont fait établir et que le Parlement a adoptés, on n'a essayé de mettre en parallèle les dépenses et recettes probables, d'évaluer le nombre des usagers futurs, la superficie des terres cultivées que le chemin de fer ou le canal projeté desservira, le tonnage qu'il transportera.

COLONEL FERNAND BERNARD

(A suivre.)

1. *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 110.

LE GUIDE

DE

L'ITALIE SEPTENTRIONALE

...Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie.
MUSSET

Ce guide est vieux pour tes mains neuves,
O voyageuse de vingt ans!
Il me sert depuis si longtemps!
Sa percale est un champ d'épreuves :

Chaque plaie est un souvenir;
Chaque tache et chaque écorchure
Raconte un morceau d'aventure
Que le passé laissait dormir.

Nous allons, avec de la colle
Et du gros papier résistant,
Le raccommoder en rêvant.
Prends le pinceau dans la fiole;

Tandis que tu travailleras
Je te dirai, selon les pages,
Les villes et les paysages
Que j'aime et que tu aimeras.

I

La couleur du corail resplendit sur les rames
Lesquelles, dans l'azur, creusent de vains sillons.
On entend soupirer indolemment les femmes
Lorsque les chanteurs las suspendent leurs chansons.

Nous prendrons le sentier tout murmurant d'abeilles
Qui va du lac à la villa Serbelloni.
Là, le soleil adroit fait des trous dans les treilles
Pour que, le soir, la lune ait un chemin uni.

Tes mains dans les parfums seront comme des herbes
Que porte un courant doux qui semble les bercer.
Des Phœbus chevelus, des Adonis imberbes
Servent dans ce pays de guide ou de portier.

Au LAC MAJEUR, l'Olympe, ainsi qu'au LAC DE CÔME,
Dans des palaces blancs installe l'étranger.
On se blase bientôt d'un trop tendre royaume
Où l'amour n'a jamais le plaisir du danger.

Mais ne dénigrons pas la paix voluptueuse.
Eros est beau, dormant sur ces suaves lits...
Ce pétale séché vient d'une tubéreuse;
Son sang a taché d'or les vieux feuillets jaunis.

II

Dédaigner MILAN, c'est facile.
Évite une déception :
Oui, c'est une très grande ville
Ivre de circulation;
Des tramways brillants et voraces
S'y faufilent de toutes parts,
Frôlant, en contournant les places,
D'élégants Milanais bavards;

Mais les boutiques y sont belles;
J'y connais un bon restaurant,
Et quelques ombres immortelles
Habitent toujours à Milan.

Le chef-d'œuvre n'est pas le Dôme
Mais Saint-Ambroise te plaira.
La Cène n'est plus qu'un fantôme,
Console-toi, car au Brera
On voit des toiles excellentes :
Une Pitié de Bellini,
Un Tintoret noir de tourmentes,
Des Mantegna, des Crivelli,
Un émouvant portrait de femme
Que peignit Lorenzo Lotto
Où le visage trahit l'âme
Et le frais *Sposalizio*.

La Galerie Ambrosienne
Contient le pur et fin profil
D'une jeune patricienne
Dont le sourire est puéril.
Je l'aimais bien dans ma jeunesse!
Je l'aimerai toujours un peu.
Béatrice, frêle princesse,
Que de cendres sur ce beau feu!

Si la *Scala* n'est pas fermée
Nous irons y voir un ballet
Dans une loge dédorée
Où peut-être Stendhal venait.
Puis nous partirons, mon amie.
(Je ne me rappelle plus bien
Si l'on peut aller par le train
A la Chartreuse de Pavie.)

III

Arlequin, dont l'habit était couvert de fleurs,
Ne demeure plus à BERGAME
Ni Scapin, qui (dit-on) sur les galères rame
Avec ses amis les voleurs.

Plus de masques riants; mais dans la ville vieille
Où brûlent des marronniers d'or
Un sacristain nous montrera comme un trésor
Une délicate merveille.

C'est la chapelle où Colleone est enterré
Parmi les stucs et les sculptures.
Sa fille est près de lui. Par ces deux sépultures
La force est jointe à la beauté.

Médée était le nom de la jeune princesse.
Elle eut un oiseau favori.
Lorsqu'il mourut, on embauma le canari :
Il n'a pas quitté sa maîtresse...

Victor-Emmanuel, Garibaldi, Cavour
Ornent également la ville.
Tu les verras tous trois dans toute la presqu'île
Sur la place et le carrefour.

IV

De grands étangs, couleur d'étain, ceignent MANTOUE.
Là stagnent le repos, l'ennui, la somnolence.
Là le passé près de la mort et du temps joue;

Là les vivants sont tous les prêtres du silence;
Là les reflets sur l'eau sont mats comme des taies;
Chaque maison semble y rêver à quelqu'absence.

De grands murs d'or montrent l'azur entre leurs plaies.
Des jardins délabrés et vagues sont en friche.
Seules dans ces déserts les ombres semblent vraies :

Les Este, les Gonzague et les Habsbourg d'Autriche,
Ou ces dieux musculeux et ces déesses grasses
Qui soutiennent du dos le poids de la corniche.

Dans la salle des Ducs, dans la salle des Glaces,
Dans la salle des fleurs, dans la salle de Troie,
Dans le logis des Nains, fait de chambrettes basses,

Le vieux Cafard (qu'on nommait Spleen) trouve sa proie.
L'anneau d'étangs du monde et du bruit vous sépare;
Un chien vous fait trembler soudain lorsqu'il aboie,

Et l'on n'est à peu près rassuré qu'à la gare.

V

Dans le jardin public de Parme
L'été dort sur les lauriers noirs.
Fabrice, dont l'amour t'alarme,
Ne hante plus ces promenoirs.
Ne cherche pas la citadelle
Qu'érigeait ici Henry Beyle
Mais entrons à la Steccata :
Gina et Clélia sont là.
Puis dans la salle d'un collège
Nous irons voir, peints par Corrège,
Des enfants et des animaux :
Diane est montrée à la chasse
Avec son grand arc et son chien
Et l'on croit sous la voûte basse
Entendre un cor aérien.
La ville a de belles églises,
Un théâtre de bois fameux...

Mais mon vers est faux si je veux
Montrer ici Marie-Louise
A l'heure où l'or de ses cheveux
N'est plus que violettes grises.

VI

Ne suis pas tout de gô l'avis des gens de goût :
Les peintres bolonais ne sont point méprisables;
L'Albane nous déçoit par ses fadeurs aimables
Mais les nus de Guerchin ne sont pas laids du tout.
Je n'imiterai point le connaisseur qui crache
Sur les décors pompeux du plus grand des Carrache.
Malgré leur métier froid, trop lisse et trop uni,
J'aime Dominiquin, j'aime Guido Reni.
Depuis Ruskin, depuis les préraphaëlites,
On n'ose plus vanter que le quattrocento.
Ces maigres primitifs, certes, ont leurs mérites;
Mais les Dieux et les Saints noyés de sfumato
Dont BOLOGNE a paré cent autels jésuites
Et qui laissent jaillir comme un parfum de sang,
Crois-moi, c'étaient les fleurs d'un arbre encor puissant.

VII

Nous séjournerons à VÉRONE
(L'endroit est digne de nos soins)
Une semaine pour le moins.

Je veux que l'Adige résonne
Hâtant son flot couleur de fiel
Sous les balcons de notre hôtel.

Au delà, le grand paysage
Est constellé de forts vieillots,
Blonds comme les premiers Corots.

A gauche, sous son crénelage,
Le pont rouge des Scaliger
Est encor plus sombre que fier.

Profond, étroit comme une veine
Il paraît imbibé de sang;
Ce n'est pas un lieu complaisant.

Nous irons ensuite aux Arènes,
Coupe pâle qu'emplit un ciel
Doré parfois comme le miel.

Après, gagnant la Place aux Herbes,
Sous les gros parasols ouverts
Nous choisirons des melons verts.

Ces fruits te sembleront acerbes
Mais le suc frais qu'ils font couler
Est propre à te désaltérer.

Nous admirerons de la place
Le campanile audacieux;
Puis nous irons au marché vieux.

A cheval, casqués, en cuirasse
Les trois seigneurs della Scala
Ont leurs trois tombes près de là.

Ce sont des monuments gothiques
Que les touristes résolus
Prennent pour ceux des Montaigus.

Mais on voit dans un cloître en briques,
Qui n'est point vieux, qui n'est point beau,
De Juliette le tombeau.

Ce tombeau n'est pas de l'époque.
Nous le laisserons à l'écart.
Les deux amants sont autre part.

Ils sont dans le parfum qu'évoque
Un bouquet fané, dans le vent
Sous le rosier mort murmurant;

Ils sont dans ce jardin en pente,
Romanesque et suave abri
Qu'on nomme le jardin Giusti.

Là-bas, Juliette est présente;
Mais nous ne pourrons pas la voir :
On ferme ce jardin, le soir.

Nous irons donc sous les arcades,
Côté nord-ouest, piazza Brâ;
Tout Vérone, aux cafés, est là.

Sempiternelles promenades!
Quand on voyage, les vivants
Valent parfois les monuments.

Nous verrons passer les duègnes,
Les jeunes filles, les rentiers,
Les avantageux officiers

Et ces belles qui pour enseignes
Plus vives encor que leurs fards
Ont les flammes de leurs regards.

Nous trouverons bien une table
Où le marchand de fruits confits
Viendra nous offrir ses produits...

Belle Vérone inoubliable!
Je t'étais fidèle autrefois!
Te verrai-je encore une fois?

Comme tu vis dans ma mémoire!
Je pourrais célébrer longtemps
Au risque d'ennuyer les gens
Ta force, ta grâce et ta gloire!

VIII

Un or épais et lent enveloppe VICENCE.
Les coteaux, caressés par la main d'Apollon,
Donnent au paysage un grand air d'opulence.
Pour y venir, l'automne est la bonne saison.

On songe, en contemplant cette magnificence,
Au lié sensuel d'un chant de violon.
La ville est devant nous. La muette éloquence
De la pierre domptée émeut notre raison.

Notre esprit satisfait regarde la colonne,
Le pilier, le fronton, la corniche et l'arceau.
Aux lois de la beauté la matière s'ordonne.

Tout est grave, soumis au compas, au ciseau.
Seule, pour nous charmer, se recourbe et frissonne
L'acanthe qui fleurit autour du chapiteau.

IX

Le bon restaurant de PADOUE
Est à l'hôtel de l'Esturgeon.
Il mérite que je le loue
Malgré le triste badigeon
De ses salles couleur de boue.

Gras, onctueux et parfumés
Nous y trouverons des becsfigues
Et ces immenses plats, prodigues
De sphagettis enchevêtrés.
Nous y trouverons des courgettes
Frites à l'huile, et, *al sugo*,
Quelque copieux risotto
Où s'englueront nos fourchettes.

Presqu'aussi noir que le cassis
On y déguste un chianti rouge...
Ah! je le vois déjà qui bouge
Le fiasque en robe de maïs!
Tu pencheras la balançoire
Où ce beau fiasque est suspendu
Et tu me verseras à boire
En prenant garde au contenu.
Ne crois pas que ce soit facile
De tenir d'une seule main
Le verre et le fiasque mobile
Sans mouiller la nappe ou le pain.

... Mais, pour exercer ton adresse,
Nous dînerons, dès aujourd'hui,
Sur les boulevards (j'ai l'adresse),
Au restaurant Arrigoni.

X

Sur la carte saumon le serpent bleu de l'eau
De Saint-Marc aux Scalzi dessine un beau rinceau...
Ah! que veux-tu que je te dise?
Nous irons ensemble à Venise!

JEAN-LOUIS VAUDOYER

IMAGES

Le voyage. — Les jours de vacances sont à peu près dans notre année comme une image dans un livre. C'est le seul moment où la plupart d'entre nous échappent à leurs habitudes. Beaucoup voyagent, non pas qu'ils y trouvent nécessairement une grande jouissance, mais il leur suffit de suivre la mode, et comme il n'est rien de si docile que la plupart des hommes, ni de si convenu que la plupart des plaisirs, ceux qui se déplacent ainsi arrivent sans doute à se persuader que cela leur est agréable. Les récits de voyage sont devenus un genre littéraire et il y a maintenant une rhétorique des soleils couchants, comme il y en a une de l'amour. Ce genre, cependant, est aujourd'hui presque uniquement descriptif. Les hommes d'autrefois, jusqu'au xviiie siècle, en usaient autrement : ils allaient de pays en pays plutôt pour exercer leur intelligence que pour assouvir leur sensibilité; ils étaient plus curieux que nous et moins avides; tout en admirant les monuments et les œuvres d'art, ils se souciaient surtout d'étudier les mœurs. Ce goût nous passe. Il faut du reste avouer qu'alors même qu'il subsisterait, il devient de plus en plus difficile, pour un écrivain, de publier les observations qu'il peut avoir recueillies. Je ne me propose pas d'expliquer ici toutes les raisons pour lesquelles il sera de plus en plus malaisé d'exprimer une pensée libre; mais il est certain que, parmi ces raisons, il faut compter la susceptibilité

toute nouvelle que chaque peuple présente à l'égard de ce qu'on peut dire de lui. Celle-ci, spécialement chez certaines nations méditerranéennes, va jusqu'au délire. Ce n'est pas qu'elle arrive naturellement à ce degré d'exaltation; mais certaines gens ne se font pas faute de l'y porter par leurs artifices. Comme, avec cela, lorsqu'un auteur a déplu, on menace de faire remonter jusqu'à son pays l'aversion ou la colère qu'il a provoquée, on voit dans quel embarras peut tomber, s'il n'a pas un ferme courage, un homme qu'on grève ainsi de toutes sortes d'obligations accessoires et qui n'en avait pas d'autre, en réalité, que de dire exactement ce qu'il croyait vrai. De là vient qu'on ne voit plus guère de voyages d'étude et d'observation. Les phrases de convenance et de convention, les flatteries les plus grossières aux peuples qu'on visite, ont remplacé l'effort de l'esprit. Du reste, c'est sincèrement que la plupart d'entre nous se détournent d'une telle étude. L'homme moderne peine trop durement dans l'ordinaire de sa vie, pour que, lorsqu'il échappe un instant à sa besogne, il éprouve un autre désir que celui de s'élargir dans la nature, de se rattacher au soleil, au soir, à l'aurore. Avant nous, on voyageait surtout pour étudier l'homme; nous voyageons surtout pour retrouver l'Univers.

***

La Méditerranée. — Les partisans et les ennemis des humanités bataillent âprement, et toute l'élite française essaye d'empêcher que notre pays, en se séparant de la culture classique, renonce aux plus hautes parties de son âme. Je me demande ce que serait le plaisir de voyager sur la Méditerranée pour quelqu'un qui n'aurait pas reçu cet enseignement; assurément, il serait bien réduit. Sans doute, il resterait toujours à ce voyageur inculte une joie des sens. Nulle autre mer n'est, comme celle-ci, associée, suspendue à la lumière; elle offre partout un lit splendide au regard. Mais l'attrait de cette mer illustre et petite ne vient pas seulement de son azur; ce qui nous attache et nous plaît, c'est qu'elle est de toutes la plus humaine. Tout nous parle sur

ses bords; les îles appartiennent à l'Odyssée, les caps appartiennent à l'Enéide, les moindres rochers sont fameux; les colonnes, debout sur les promontoires, sont les prêtresses éternelles de l'aurore. Elle appartient aux dieux, aux artistes et aux poètes. L'histoire même de l'antiquité, telle qu'on nous l'a apprise et que nous la concevons encore, est moins historique, au sens moderne du mot, qu'esthétique et morale : elle abandonne le fond même de la vie des peuples pour en dégager des individus, des types insignes, pour nous présenter des modèles et des exemples. Elle fixe et solennise à nos yeux tous les grands gestes de l'homme. De là vient le plaisir unique qu'on goûte à naviguer sur ces flots limpides, plaisir de nature et de culture mêlées, où l'on évoque en plein air les souvenirs des vieux livres, où l'on rattache à la vague les adjectifs qu'Homère lui a donnés; une grosse tortue de mer flotte, endormie et doucement ballotée par l'eau, et l'on se rappelle que cet animal est celui qui timbre les monnaies d'Egine. Des dauphins qui arrivent en bondissant ramènent avec eux le souvenir des épigrammes de l'Anthologie, on dirait qu'ils vont encore chercher en troupe Arion de Methymne. Un aigle qui plane au-dessus d'une île semble dessiner au plus haut du ciel les sourcils noirs du maître des Dieux. Les asphodèles ne seraient pas grand chose, avec leurs hampes ligneuses, pauvrement fleuries, pour celui qui ne se souviendrait pas que ce sont ces fleurs vagues qui éclairent à peine l'air obscurci, dans les calmes prairies où se promènent les ombres.

Ce matin, avançant vers l'Italie, sur une mer plane déjà toute blanche de chaleur, je revois avec joie la masse sévère et superbe du *monte Circeo*. Détaché de la terre, de la plaine malsaine où croupissent les marais pontins, il regarde sa mer avec la majesté d'un grand sphinx. Mais parlerait-il autant à mon esprit, si je ne songeais pas à la magicienne qui, dans son palais, au sein des forêts, vivait là parmi les loups et les lions qu'elle avait charmés, et tissait en chantant une merveilleuse tapisserie, tandis que les fauves tenaient leurs yeux attachés sur elle? Voici maintenant Terracine, égrenée au-dessous du promontoire où la ruine d'un temple romain domine encore l'étendue. Je descends à terre; la

matinée s'avance, il fait très chaud; de grands lauriers-roses sont en fleurs, et chargés de leurs innombrables corolles doubles, que fane et que flétrit la poussière, ils ressemblent à des torchères partout allumées. Des femmes traînent par les rues, d'un air somnolent, vêtues avec un mélange de coquetterie et de pauvreté, la plupart n'ayant pas de bas, et dont on voit les jambes nues, d'une couleur jaune pâle, chaussées de souliers à barrettes et à hauts talons. Par une âpre rue, je monte à la vieille ville, j'arrive à la place. Combien j'en aurai vu, de ces places italiennes, où les débris de plusieurs passés successifs se rencontrent et se heurtent avec un son sourd et puissant, et dont chacune présente d'une façon nouvelle des éléments toujours pareils! Ici les grandes dalles qui pavent le sol sont encore celles de l'ancien *forum*. Au fond la cathédrale, qui remplace un temple, étend, au haut d'un escalier, un long portique que des colonnes antiques soutiennent; à côté d'elle un haut clocher du XIIe siècle s'élève hors de l'ombre et plonge dans la lumière le haut de sa masse rose; assis sur des degrés, autour de la place, des hommes bavardent d'un air ennuyé, de cette voix rauque et traînante qui est celle des habitants de la campagne romaine; de grosses pastèques aqueuses, tranchées par le milieu, mettent dans la pénombre leurs taches rondes, d'un rouge frais. Autour de la place, dans les ruelles qui s'entremêlent et serpentent comme des couleuvres, on voit encore une arcade antique et, noyés dans la maçonnerie de la cathédrale ou dans celle des hautes masures qui l'entourent, une colonne, un chapiteau, plusieurs débris qui, dans cette déchéance, gardent encore un orgueil romain. Des paysans, empaquetés dans leurs habits compliqués, se tiennent debout, près d'une fontaine. Parfois, par une de ces ruelles, le regard s'évade, s'envole soudain, jusqu'au fond de la perspective où, au delà d'une campagne lustrée, monte, bleue, dorée, presque volatile, la mer toujours retrouvée.

***

L'ILE D'ELBE. — Une île élevée, une baie profonde, le bruit et la fumée de quelques hauts fourneaux, une vieille darse

ou une carriole, au bas des maisons, semble courir au ras de l'eau; un hôtel de ville couvert d'inscriptions emphatiques dédiées à nombre de gloires, parmi lesquelles on en découvre enfin une, la moins ostentatoire de toutes, qui fait mention de Napoléon; deux forteresses au haut d'une ville étagée, qui ressemble à celles de la Toscane, mais plus nue, plus pauvre d'une indigence que rien ne recouvre : voilà Porto Ferrajo, et l'île d'Elbe, comme ils apparaissent d'abord au voyageur. A quelques kilomètres de la ville, dans une vallée, se trouve la maison de plaisance où Napoléon s'établit, qu'il fit décorer et où il attendit l'Impératrice; fort modeste, elle est encore humiliée dans ses proportions par le bâtiment bien plus vaste que fit construire plus tard le prince Demidoff, pour y loger ses collections napoléoniennes, et par une grosse villa qu'a bâtie tout près le propriétaire du domaine. Aujourd'hui une auto m'emmène dans une autre partie de l'île, jusqu'à un village à mi-côte; je la laisse là et prends un chemin pierreux qui doit me conduire à l'ermitage où l'Empereur vint passer les chaleurs de l'été. Plus je m'élève et mieux j'aperçois la mer endormie, à peine irisée, qui fait son rêve plein d'îles. Le soleil s'applique à la pente et semble la cuire. Une sorte d'ail aux fleurs violettes grimpe avec moi et m'accompagne le long du sentier. Des papillons, de petites sauterelles ouvrent leurs ailes aussi sèches que la végétation frôlée par leur vol. Des abeilles s'élèvent en bourdonnant dans cette lumière, qui a comme un goût de miel, et, indécis, je ne sais à qui les consacrer en moi-même, et si je dois les donner à Napoléon ou les laisser à Virgile. A l'horizon, la Corse dresse sa haute masse brumeuse. Mais me voici arrivé : une fontaine fait un bruit frais, une petite église se cache dans les châtaigniers, une maison basse regarde la mer. C'est là que logeait l'Empereur. C'est là que, par un soir de la même saison, madame Walewska, avec son fils, parvint jusqu'à lui : il leur céda ces chambres et alla dormir tout près, sous la tente dressée pour le Mameluck et les quelques soldats d'escorte. Il ne se peut rien voir de plus indigent que ces quelques pièces, rien de plus modeste que la villa impériale, d'où je viens, ni que la maison où l'Empereur logea à Porto-Ferrajo. Cependant cette extrême simplicité, bien loin de gêner, aide,

je crois, à mieux se représenter celui qui vécut un instant dans ces pauvres lieux. Si l'on voulait parler tout de bon de Napoléon et essayer, non pas d'épuiser, mais au moins de définir cette personnalité fascinante, il faudrait d'abord en envisager les divers aspects et l'attaquer, pour ainsi dire, sur toutes ses faces. Il faudrait reconnaître en lui l'homme du XV[e] siècle, celui auquel Taine, guidé par Stendhal, a donné, la prépondérance, le *condottiere*; il faudrait distinguer aussi celui du XVIII[e], logicien, incrédule et raisonneur; il faudrait montrer, lié à ce logicien comme pour en corriger les erreurs, l'homme d'expérience, rétablissant et affermissant tout ce que l'autre paraissait vouloir ébranler, reconnaissant la valeur réelle, signalant la nécessité pratique de la religion, le réaliste parfaitement éclairé sur les conditions nécessaires à la solidité d'une société, mais dont le bon sens, admirable, à vrai dire, s'arrête parfois net et court, sans se prolonger en subtilité; il faudrait atteindre, au plus secret de l'être, l'homme de rêve et même de délire, celui que fascinait l'Orient, le visionnaire retiré dans les chambres dorées et surchauffées de l'imagination, qui, là, se raconte à lui seul sa future histoire, et force ses qualités d'esprit les plus saines à caresser et à servir ses chimères; il faudrait montrer l'insulaire, qui, sans patrie, n'eut qu'un berceau, et qui garde de cette origine isolée une sorte d'indépendance intime et native à l'égard des nations qu'il associera à sa destinée; le Corse, aussi, grevé d'une famille à laquelle il accepte encore de s'assujettir, alors même qu'il est au zénith de sa gloire et qu'il plane au-dessus des peuples : il faudrait enfin démêler comment ces divers personnages se tiennent, quels sont leurs rapports et montrer lequel prime et domine les autres. Je n'ai pas aujourd'hui un si grand objet. Mais un des caractères les plus propres à Napoléon, un de ceux qui l'expliquent le mieux, et qu'on sent bien dans cette île, c'est l'admirable aisance avec laquelle, au sortir des grandeurs suprêmes, il se retrouve et se meut dans un cadre étroit. Qu'on se figure un de nos rois, un Louis XIV réduit à une pareille médiocrité, nous en serions humiliés avec lui : rien de tel pour Napoléon; il se détache mieux, au contraire, dans la pauvreté qui l'entoure ainsi : on recon-

nait le grand solitaire que son destin condamnait à ne pas se mêler vraiment au sort du commun des hommes, celui qui n'a fait que traverser le luxe impérial sans jamais en jouir, qui, s'approchant des tables magnifiques, s'y asseyait à peine ou mangeait debout, celui qui disait sincèrement : « Je tiens mes palais pour rien ». C'est plus que l'habitude de la tente et la sévérité du soldat, c'est une sobriété à l'antique qui l'apparente aux héros de Plutarque et à Caton l'ancien, une habitude frugale et modique toujours conservée, un fond méditerranéen tendu derrière sa gloire, de sorte qu'en pensant à ce maître du monde, on n'évoque pas seulement des capitales, des champs de bataille, mais aussi une colline pierreuse, des oliviers, quelques chèvres et un berger. Par quelle poésie involontaire et profonde, par quelle fidélité inconsciente pour les lieux où il était né, Napoléon, après avoir dédaigné le coq, refusé le lion et l'éléphant, choisit-il pour emblèmes l'aigle et les abeilles? Ainsi, dans le faste éclatant de l'Empire, il emplissait les palais dorés des mêmes essaims qui bourdonnaient dans la broussaille embaumée de son île pauvre, il mettait sur les étendards, sur les baldaquins des lits de plume et de soie, sur les tentures, sur le trône, cette accolade des ailes d'un aigle que les pâtres aperçoivent au-dessus des grands sommets nus, dans la plénitude de la lumière. Napoléon retrouva son aigle et ses abeilles en venant ici. Je ne crois pas que, dans cette île où on le cantonnait, sa vie lui ait un instant paru dérisoire ni ridicule : le génie n'est pas boudeur. Ce sont les gens médiocres qui ont besoin de tâches flatteuses. Il n'appartient qu'aux grands hommes, ou aux plus simples, de s'appliquer naïvement à leur labeur, quel qu'il soit. Napoléon, à peine arrivé ici, voulut tout organiser. Ne fût-il question que d'un peu de terre, avec deux ports, des vignobles, quelques mines, le problème de l'ordre était partout le même pour lui. Il y avait assez à l'île d'Elbe pour qu'il y travaillât de très bonne foi, mais non pas assez pour pouvoir l'occuper longtemps; cette proie infime une fois dévorée, l'aigle rouvrit ses ailes fatales, et s'élança pour le vol qui devait le mener à sa dernière île.

***

Gaète. — Si j'écrivais un guide pour des voyageurs, tâche qui me plairait assez, je ne me tiendrais pas d'y insérer quelques réflexions, qui, sans doute, paraîtraient singulières. Ainsi je disais dans le style approprié à ce genre d'ouvrages : « Ceux qui aiment les beaux soirs, les crépuscules et les clairs de lune, feront bien de les rechercher de préférence dans les villes abandonnées, appauvries et un peu déchues : c'est là qu'ils se plaisent; l'éclat de la vie les éloigne et dans les endroits plus fameux, où trop de monde les guette, ils ont, d'ordinaire, quelque chose de banal et de théâtral. » C'est ainsi qu'aujourd'hui je vois le soir devenir admirable à Gaète. Gaète est une petite ville étagée sur une pente, qui tourne le dos au large pour regarder son port et la courbe de grande faucille que dessine son golfe. Elle se termine sur le ciel par les tours et les remparts d'une citadelle. Du plus bas de la ville jaillit comme une grosse tige et s'élève sur le fond des maisons échelonnées derrière lui un vieux clocher du XIIe siècle incrusté de faïence et terminé par une construction polygonale d'un effet charmant. Les ruelles escarpées présentent les aspects qu'on retrouve dans tous les ports de cette partie de la Méditerranée; ce sont des façades hautes comme des falaises, où pend un vieux linge dont le temps et l'usure ont merveilleusement mortifié la nuance, de petits jardins en terrasse, avec un laurier-rose allumé de toutes ses fleurs, un figuier poudreux. Mais, comme nous sommes revenus en rade, voici que, du bateau, nous voyons peu à peu s'annoncer, se composer, s'accomplir un soir sans pareil, et les choses se détacher de leur aspect ordinaire, pour entrer insensiblement dans le rare et dans l'unique. Le soleil manque, il a disparu, mais l'espace et le paysage qu'il abandonne restent encore tout imprégnés de lumière. Cependant une humidité subtile amollit l'air; des bandes d'une brume moelleuse s'étendent au bas des montagnes, d'un bleu velouté, qui finissent sur le ciel par des lignes très accidentées et très découpées, que le soir réussit à adoucir. La mer est pleine et gonflée, on dirait que le golfe en est comble. Sa couleur générale est un gris de lin, mais selon les endroits où on la regarde, on voit jouer sur elle les reflets

jaunes et mauves que lui prête encore le jour, ou s'étaler à sa surface l'obscurité limpide qui semble affluer du fond. La ville, calme, terne, neutre, sans couleur, ne présente plus aucun détail qui ressorte; on dirait qu'une grande main a passé sur elle pour tout aplanir; elle semble, le soleil parti, reposer dans une sorte d'oisiveté modeste et grave. Ces vieilles maisons, ces pauvres choses, ont l'air d'avoir un moment congé, de rester seules et sans maître. Pourtant, leur maîtresse nouvelle est là : c'est une lune pleine et rosée qui vient soudain d'apparaître, qui monte dans l'air muet avec la légèreté d'un ballon; mais elle n'exerce encore aucune influence. Elle n'est qu'une présence à la fois merveilleuse et vaine, ajoutée au paysage. On dirait d'une reine qui arrive sans escorte et sans gardes, qui entre sur la pointe des pieds dans l'immense palais ouvert qui l'attend. Bientôt, cependant, une lueur nouvelle s'insinue dans l'air moins pâle, la ville commence à s'apercevoir de la lune, on dirait qu'elle se tourne vers elle; sur la face usée des pauvres maisons se répand un faible sourire. Déjà un léger reflet s'épanche sur l'eau. Une barque qui flotte sur la mer aérienne s'avance vers lui, et quand elle l'atteint, son étrave, comme un petit bec, semble entrer dans ce ruisseau de lait et d'or, pour y boire.

***

Naples. — La mer, ce matin, est lisse et unie, son azur pâle s'unit au ciel vaporeux. Naples sur sa colline, les îles voilées, le Vésuve, tout semble déjà s'endormir dans la brume et la chaleur du jour. Mais qu'on pénètre dans la ville, on y retrouve la vie; les ruelles régulières, appliquées à la pente, et qui se dégorgent dans la rue principale, sont de véritables canaux d'ombre. Sur toutes les façades, à tous les étages, des balcons font saillie : on dirait qu'ici la vie domestique essaye encore de se jeter dehors. Au bas des façades, des étalages de fleurs, des pastèques ouvertes mettent leurs taches de couleurs fraîches. Des édifices, d'une grandeur creuse et facile, églises, palais, se dégagent çà et là d'entre les maisons. Au milieu des places, sur des bases où s'entassent les formes d'architectures les plus diverses, des saints ou des saintes

ouvrent les bras d'un air théâtral. Nulle part mieux que sous ce ciel on ne comprend l'art baroque, avec ce qu'il a de luxuriant et de tropical: c'est la végétation de la pierre. Mais rien, ici, n'est si intéressant que la foule. Ces vieux ports de la Méditerranée débordent d'une poésie puissante et commune; on y sent le mélange et la fermentation de tous les sangs; on retrouve parmi ces passants, comme des masques de théâtre jetés dans la coulisse après la représentation, les visages des pirates, des aventuriers, des chercheurs de fortune. La Fortune! C'est la déesse qu'on adorera toujours au bord de la mer. C'est l'homme de la terre, le paysan opiniâtre, qui ne croit qu'à l'épargne et au travail. Celui qui vit près des flots, si même il travaille autant, se fera toujours de la destinée une idée moins plate et plus enchantée. Il devient joueur. Sur cette terre où, à la fin de l'empire romain, tous les dieux de l'Asie ont étendu leur pouvoir, on voit maintenant, au fond de chaque boutique et de chaque chambre, une image éclairée de la Madone. Elle sourit entre les boîtes et les flacons des épiceries, comme parmi les jambons et les saucisses des charcuteries, elle est tout engagée dans la vie de ses dévots. On se souvient alors que cette douce idolâtrie règne aussi dans toute la Calabre, la Sicile, les Pouilles; on se souvient des églises où la Vierge se tient en grand habit, coiffée de la couronne impériale, un mouchoir brodé à la main, on se rappelle la crypte où saint Nicolas de Bari sourit à son peuple, retenu parmi les siens par des chaînes de joyaux et d'offrandes. Quelles prières doivent monter sans cesse vers la Madone et vers les saints tutélaires! Non pas celles, froides et oiseuses, qu'un philosophe déjà vidé de soi-même offre en hommage inutile à un Dieu abstrait, mais des prières chaudes et hardies, celle d'un fripon qui implore avec ardeur le bon succès de ses tricheries, d'une amoureuse qui ose réclamer la mort de la rivale dont elle est jalouse, d'une mère qui ne se fatigue pas d'obséder Dieu pour la vie d'un petit enfant qui s'étiole entre ses bras.

Ce mélange des sangs se voit au visage des femmes; la plupart sont brunes, d'un visage lourd et comme africain; d'autres, blondes, ont le teint jaune et monotone; quelques-unes ont cette admirable pâleur bleuâtre qui donne à la

chair la solennité et la majesté du marbre; une grande jeune femme passe, d'un air sans pensée, magnifique Junon aux yeux vacants. Toutes semblent un peu somnolentes; mais qu'un incident survienne, ou entend des cris éclater, des vieilles vocifèrent en levant les bras; un groupe se forme, où les belles filles s'appuient l'une à l'autre, où ne manque jamais, non plus, une infirme. Justement en voici une qui s'avance vers une querelle; naine et bossue, jeune encore, elle est coiffée avec beaucoup de recherche et son visage dur aux traits réguliers, qu'elle pousse un peu en avant, semble attaché à son corps difforme comme un appât à un piège ou, plutôt encore, comme ces figures de bronze dont les anciens décoraient leurs engins et leurs machines de guerre. Mais il est près de midi. Dans le golfe, à présent, il ne reste plus une couleur vivante. Tout est battu et amorti par le soleil. Tout ne renaît que vers le soir, quand une grande maison, surgissant au haut d'une longue rue, laisse saigner en plein ciel sa couleur orange ou rose.

***

Amalfi. — Me voici ce soir devant Amalfi, que je regarde de la mer, en comparant l'image que j'en aperçois à celle que j'ai gardée d'autrefois. Ici, la montagne, à pic, est sans profondeur : comme à Capri, c'est une grande découpure; c'est un rivage sculpté, ciselé, où la terre semble trop près du feu central pour avoir une seule ligne molle et endormie; au-dessous des rochers pareils à de gros créneaux, quelques vignes s'accrochent aux pentes; la ville tout entière, entassée et blottie dans une faille, suspend ses maisons les unes au-dessus des autres. Si l'on se promène dans ces ruelles, on n'y trouve que misère et dénuement; mais, dès qu'on revient vers la mer, le décor se recompose; au bord de l'eau s'étend, courte promenade, cette petite scène qui ne manque dans aucune ville d'Italie, et où les habitants viennent parader les uns aux yeux des autres : habillés avec une modique et crédule élégance, c'est comme si les figurines d'un catalogue de mode s'étaient échappées d'entre les feuillets. Des enfants baisent l'anneau de l'archevêque, qui leur tapote la tête avant de

reprendre sa promenade. L'ombre du soir entoure et presse les maisons, qui deviennent blanches comme des pigeons. Une cloche sonne. Ce son lent, lourd, comme humide, il me semble que je le reconnaîtrais comme celui d'un *Angelus* italien, même si l'on m'avait conduit ici les yeux fermés. C'est alors que le voyageur qui a souvent parcouru l'Italie est assailli d'un tourbillon de souvenirs. Ils le pressent et l'entourent sans qu'il sache même les reconnaître; car ce qui se représente à lui, ce ne sont pas ses émotions insignes devant les monuments et les œuvres d'art, les souvenirs attitrés qu'il entretient dans le palais de sa mémoire; ce sont plutôt tous ceux qui, comme des chauves-souris, s'étaient nichés dans les combles, les doux moments méconnus qu'il pensait avoir oubliés : oui, ce qu'il revoit maintenant, c'est une fruiterie dans une ruelle de Pistoia, un amas de raisins, de piments, d'aubergines volumineuses, protégé et comme couvé par de petites voûtes candides; c'est un soir dans une église perdue, où l'ombre endormait une vieille fresque; c'est une auberge rustique, un jour d'automne, où le voyageur était si enivré de la fragile beauté des choses qu'il soulevait, sans avoir besoin d'y boire, son verre empli d'un vin transparent.

Maintenant la nuit s'est faite, une nuit limpide et noire où la mer respire à peine, de temps en temps, par quelques ondulations tranquilles. Alors, sur cette mer lisse qu'on ne voit plus, apparaissent de grands feux sans palpitation, qui avancent lentement, et dans cette obscurité, semblent voyager comme des âmes. Ce sont les feux des pêcheurs. Obéissant à l'ordre irrésistible de la lumière, les poissons montent vers la surface, on les voit errer dans l'eau que trouble une lueur laiteuse, tandis que d'autres, tout petits, s'agitent incessamment comme des moucherons autour d'une lampe. On aperçoit à peine, derrière cette clarté qui le masque, un homme debout qui rame à tout petits coups. D'une autre barque obscure, les pêcheurs, le moment venu, tirent le filet, qui, lorsque la pêche est heureuse, semble bouillir de poissons. Cependant le son d'une guitare grésille sur l'eau, près du bord, et il attire les barques oisives. Une voix d'homme y chante en sourdine; l'âme répugne d'abord à se laisser aller à ces romances trop faciles, mais la nuit est douce, la voix chaude, et bientôt le

rameur ténébreux qui suit la barque chanteuse, pense, lui aussi, à ses peines et à ses amours. A ce moment paraît la lune tardive; ce n'est d'abord qu'un morceau de cuivre rougi, mais à mesure qu'elle s'élève, comme si un alchimiste travaillait ce métal impur, elle s'éclaircit et s'argente, jusqu'à ce qu'elle soit toute d'or. Alors les feux humiliés des pêcheurs perdent leur magie; la lune rompt l'enchantement qui retenait les poissons, et les renvoie, délivrés, dans les vagues eaux lumineuses; la mer respire plus profondément, et se dilate dans la clarté, comme un dormeur qui n'était encore que dans le sommeil, et qui entre dans le rêve.

***

La Corse. — Après la douceur trop facile, trop livrée à tous, de la baie de Naples, quel plaisir j'éprouve à retrouver la Corse pudique! Je suis seul au fond du golfe de Santa Manza et il me semble que la dilatation de mon âme emplit tout le paysage. Une verdure sombre et lustrée couvre au loin le flanc de la montagne, qu'entame seule la marque blanche d'un chemin. Plus près, les pentes sont garnies d'une végétation courte et serrée comme un pelage, où s'annonce déjà la rousseur violette de l'automne; quelques hauts bouquets de bambous frémissent au vent. Tout le long du rivage rit la grande propreté de la mer. Des fragments minuscules de corail, de petits graviers frottés et usés les uns par les autres sont brillants et fins comme des pierres précieuses. Des coquillages minuscules, dès qu'on se donne la peine de les découvrir, étonnent et enchantent l'œil. Les filaments des algues séchées s'envolent au vent comme des copeaux d'argent. On est bien loin de ces pays où des plantes gorgées d'eau n'ont aucune odeur à livrer à celui qui s'approche d'elle. Ici, toute herbe a une âme. Le soleil tire de la moindre touffe une senteur de cassolette. Des fleurs blanches qui sortent du sable, assez ressemblantes à certains narcisses, penchent leur coupe d'où déborde un parfum sucré et délicieux. D'autres fleurs, jaunes, vident aussi leur odeur dans le vent. Plus haut le lentisque, le myrte, le ciste contribuent à la composition du philtre immense

qui enivrera au loin les marins. Mais c'est moi, aujourd'hui, qui l'aurai bu le premier, au bord du golfe solitaire.

Je marche empli d'une excitation heureuse, le long des criques brillantes. Des sauterelles grises comme des éclats de pierre jaillissent autour de mes pas; une grande couleuvre dérangée s'en va sans hâte, en relevant un peu sa tête élégante; des lézards s'enfuient, rapides comme des ruisseaux. Des chardons d'un jaune d'or opposent au soleil leur petite riposte étoilée. Des plantes d'un gris de feutre sont piquées de menues fleurs violettes, et toujours, comme une jeune fille aux mains pures qui préparerait un parfum, la brise mélange autour de moi les odeurs fortes et fines. Au loin tout le paysage, où des montagnes se lèvent, a un accent ferme et fier. Ce ne sont plus ici les routes de Capri, tout enfarinées de poussière; les oliviers de Corse ont le lustre sombre du bronze. Les paysages y reprennent de la profondeur. Les golfes puissamment creusés y font, plus qu'aucun autre rivage, un accueil vaste et magnifique à la mer. Le caractère des habitants répond à celui de la terre qui les fait vivre. A peine la hâblerie du midi se fait-elle sentir sur les côtes, mais, dès qu'on monte vers les villages, on ne trouve chez ceux qu'on rencontre que réserve et dignité : ce sont des vieillards à la fois rudes et chevaleresques, qui ne prononcent que peu de paroles, mais qui saluent l'étranger sur les routes et qui lui offrent tout ce qu'ils ont. Ce sont des femmes sans coquetterie, qui détournent lentement la tête quand on les regarde. Corse taciturne, grave et hautaine entre les îles! Aucun monument ne la pare, rien n'y recouvre la simplicité primitive de la vie. Elle n'a pas, comme la Sicile, des ruines divines, ni même, comme la Sardaigne, des antiquités mystérieuses. Elle ne chante ni ne danse pour attirer l'étranger; mais elle a son parfum sauvage et pur, pareil à nul autre, et, pour que les passants de la mer ne puissent jamais l'oublier, pour que son fils insigne, après avoir conquis l'Europe, se souvienne encore d'elle au moment de mourir sur son île affreuse, il lui suffit, dans la brise, de dénouer ses cheveux.

ABEL BONNARD

QUELQUES RÉFLEXIONS AU SUJET

DES

MÉMOIRES DE L'AMIRAL JELLICOE

LE DÉBUT DES HOSTILITÉS

Le lecteur français est aujourd'hui en mesure, grâce à une traduction publiée récemment des *Mémoires de l'amiral Jellicoe,* de se faire par lui-même une idée sur l'action de la flotte anglaise pendant la guerre.

L'amiral Jellicoe, dont la tactique à la bataille du Jutland a été l'objet de vives attaques, a mis le débat sous les yeux du public. Celui-ci doit profiter de cette occasion unique; car le livre de l'amiral Jellicoe est un livre avant tout sincère. Si l'Amiral prend soin de justifier sa conduite, on doit reconnaître néanmoins qu'il ne masque rien des erreurs, des imprévisions et des fautes commises avant et pendant la guerre.

Nous n'avons pas ici la prétention de refaire l'histoire navale de la guerre, ni de nous lancer dans des considérations sur la tactique ni sur la stratégie navale, non plus que de discuter sur les instruments de combat maritimes.

Mais nous croyons faire œuvre utile en présentant quelques réflexions de sens commun que nous a suggérées la lecture des *Mémoires*.

Quelque osée que paraisse cette assertion, l'Angleterre n'avait pas prévu la guerre navale et, bien que ses escadres, par un providentiel hasard, se soient trouvées mobilisées

le 2 août, elle n'était nullement préparée à combattre. Elle n'avait en effet tenu compte que d'une façon tout à fait insuffisante des transformations que l'apparition de la torpille, de la mine et du sous-marin devait apporter à la guerre navale.

L'amiral Jellicoe le reconnaît en propres termes :

Les idées que nous avions avant la guerre sur l'importance du rôle des sous-marins se modifièrent après une courte expérience (p. 12).

Dès le début de la guerre il fallut apporter une modification aux principes navals antérieurs. A moins d'être protégés par de nombreux contre-torpilleurs, des navires qui ne marchent pas à grande vitesse, surtout s'ils naviguent de conserve, courent des risques très sérieux dans les eaux où il y a à craindre la présence de sous-marins (p. 13).

Notre flotte de ligne était exposée à ce danger : car nous étions loin de posséder assez de contre-torpilleurs pour pouvoir la protéger en même temps qu'une escadre de croiseurs de bataille qui tenait constamment la mer. Il en aurait fallu au moins 40 pour protéger seulement la flotte de ligne, telle qu'elle était alors constituée et nous en avions en tout 40 à notre base septentrionale.

D'autre part, l'approvisionnement des destroyers en combustibles ne leur permettait pas de tenir la mer, de conserve avec une force navale, pendant plus de trois jours et trois nuits, alors que la flotte elle-même était capable de rester dehors trois ou quatre fois plus longtemps. En outre, les contre-torpilleurs ne pouvaient pas être employés d'une façon aussi constante que les cuirassés et les croiseurs parce qu'il fallait nettoyer leurs chaudières plus souvent, réparer leurs machines particulièrement délicates, et donner du repos, non seulement à leur matériel, mais aussi à leur personnel. Les grands bâtiments étaient donc obligés, soit de demeurer en mer sans protection, soit de rentrer au mouillage avec les contre-torpilleurs (p. 13).

... Enfin, au cours de nos propres manœuvres, nous avions une tendance à méconnaître la valeur militaire de la torpille (p. 28).

L'emploi des mines, négligé par nous, avait été fort développé par l'ennemi, tant défensivement qu'offensivement (p. 29).

La grande flotte fut transférée à Scapa Flow à la fin de juillet 1914. L'état de cette base qui *n'était défendue ni contre les destroyers, ni contre les sous-marins*, devenait un sujet de préoccupations sérieuses du fait d'une flotte aussi considérable... (p. 20).

... A Rosyth, la situation était la même : la base était défendue contre les attaques de destroyers par des canons qui dépendaient de l'armée et non de la Marine : là encore le mouillage était ouvert aux attaques de sous-marins (p. 21).

A Cromartz, il n'existait pas de barrage de protection contre les

torpilleurs et, en ce qui concerne les attaques de sous-marins, il n'y avait pas plus d'obstacles qu'à Scapa Flow.

Aussi l'inquiétude des officiers qui commandaient des flottes ou des escadres mouillées dans une de ces bases était-elle immense. Pour ma part, j'étais toujours plus préoccupé de la sécurité de la flotte quand elle était mouillée à Scapa Flow, pendant la période extrêmement brève qu'elle y passait pour charbonner, au début de la guerre, que je ne l'étais lorsqu'elle tenait la mer. Aussi ne restait-elle que très peu de temps au mouillage. C'est également pour cette raison que je fis à plusieurs reprises appareiller la flotte très précipitamment : le bruit de la présence d'un sous-marin à l'intérieur de la rade me décida à accepter les risques considérables que comportait une sortie nocturne par un temps très bouché (p. 21).

L'amiral Jellicoe, en reconnaissant avec franchise l'inexistence militaire des bases anglaises et l'insuffisance du matériel accessoire, constate que les Allemands auraient eu la partie belle s'ils avaient attaqué :

Mais, dit-il, les Allemands ne pouvaient sans doute pas croire que nous eussions placé notre flotte, dont l'existence même de l'Empire dépendait, dans une position où elle risquait d'être attaquée par des sous-marins ou des contre-torpilleurs (p. 23).

Par-dessus tout, ce sont les conditions dans lesquelles la guerre éclata qui nous obligèrent à réorganiser presque complètement la grande flotte :

a) le sous-marin commençait à devenir une arme formidable;

b) le rôle du dirigeable comme éclaireur, très faible au début, se développa avec une grande rapidité, de même que celui des avions;

c) l'emploi des mines, *négligé par nous*, avait été fort développé par l'ennemi, tant défensivement qu'offensivement.

Ces quelques extraits enregistrent l'aveu que l'État-Major anglais était de vingt ans en arrière et raisonnait comme au plus beau temps de la lutte entre le canon et les cuirasses, alors que la torpille et la mine existaient à peine, que le sous-marin était inconnu.

Une grande guerre navale avait eu lieu, entre deux grandes puissances maritimes. On avait vu, à Port-Arthur, le *Petropavlosk* disparaître en quelques minutes, par l'effet des mines japonaises : la flotte russe avait été détruite à Tsoushima par les projectiles explosifs et le coup de grâce lui avait été donné par les attaques de nuit de torpilleurs. L'Amirauté, dans son respect des traditions, n'avait voulu prévoir ni la mine, ni le combat de nuit.

Elle considérait le sous-marin comme une arme à dédaigner. Bien plus, en même temps qu'elle généralisait l'emploi des gros calibres, elle opposait une résistance farouche à ceux qui, se rendant compte que les combats s'engageraient à grande distance, voulaient organiser le tir par des méthodes autres que celles en honneur du temps de la marine à voiles et du combat à portée de la voix.

Il faut lire dans le livre de l'amiral Sir Percy Scott[1] le récit des luttes soutenues par lui avec l'Amirauté pour faire adopter le *fire director* et pour ouvrir les yeux des lords Commissionner of the Admiralty. Les faits qu'il expose sont si graves, qu'on serait tenté de les mettre en doute, si l'on ne savait la haute situation, que malgré ces querelles avec l'Amirauté, l'amiral Sir Percy Scott occupa dans son pays. D'ailleurs, l'Amiral cite des textes qui ne donnent prise à aucune discussion. Pour ne parler que de quelques questions principales, il suffit de constater, d'après les dires de l'Amiral, que, lorsque la guerre éclata, huit navires seulement avaient reçu le système de tir *fire director* pour les gros canons et aucun ne le possédait pour le tir des canons de 15 centimètres. La flotte anglaise n'était pas équipée pour un combat de nuit : l'appareil de manœuvre des projecteurs à distance, indispensable pour l'utilisation de ces projecteurs, n'était pas employé.

Ainsi, le navire, le canon, la torpille, tout s'était transformé et avait révolutionné la stratégie et la tactique : mais on continuait à employer les armes modernes suivant les errements du passé.

Aberration, hélas! trop fréquente. Lorsque le matériel de guerre évolue, que de nouvelles armes paraissent qui nécessitent de nouveaux moyens de défense, il est de règle et de tradition constante qu'elles soient dédaignées par les hommes du métier. Sans doute ceux-ci escomptent leur valeur offensive et le mal qu'elles pourront faire à l'ennemi, mais ils oublient toujours que l'ennemi possédera les mêmes armes et qu'il devient par suite nécessaire de modifier les procédés de défense.

Les États-Majors des armées de terre ne sont pas à l'abri de cette aberration : la guerre russo-japonaise et les dernières

1. Paris, librairie Chéron.

guerres balkaniques avaient montré que la puissance accrue des armes à feu rendait impossible les attaques de vive force de l'infanterie sans une préparation suffisante de l'artillerie; elles avaient établi la nécessité de l'abri des tranchées. Mais ces renseignements avaient disparu devant les mots prestigieux de l'offensive à outrance : nos Saint-Cyriens de 1914 se sont fait tuer, la plume au shako et en gants blancs; leurs professeurs avaient omis Plevna, Moukden et Tchataldja.

Faut-il ajouter que notre Amirauté était tombée dans la même erreur que l'Amirauté anglaise : elle envisageait la bataille navale en plein océan, loin des champs de mines, des sous-marins et des torpilleurs, et ne donnait ses soins qu'au navire de combat proprement dit : la construction des contre-torpilleurs était pratiquement arrêtée.

Notre armée navale était comme une armée de terre qui aurait consacré toutes ses ressources à l'artillerie lourde en négligeant l'artillerie de campagne, l'infanterie et le train des équipages.

Ainsi la première conclusion qui semble se dégager des *Mémoires de l'amiral Jellicoe* est qu'il ne faut pas compter sur les Amirautés, sur les États-Majors, en un mot, sur les gens de métier, pour suivre et pour diriger l'évolution nécessaire du matériel naval. La tradition et l'esprit d'école parlent trop haut auprès d'eux et leurs yeux se ferment à l'évidence.

C'est cette conclusion que l'opinion publique, la Presse et le Parlement se sont empressés de formuler : quand certains membres de la Commission de la Marine à la Chambre veulent exiger que les plans des nouveaux navires de combat leur soient soumis, ils attestent nettement que les dirigeants de la Marine ne leur inspirent aucune confiance et qu'ils entendent pouvoir les critiquer et les contrôler.

La conclusion est logique, mais combien dangereuse. Avant de conclure, il faut analyser de plus près.

Si les Amirautés anglaise et française ont commis la même faute tandis que l'Allemagne, tout au contraire, avait tenu compte des enseignements des guerres précédentes, c'est qu'il y a chez elles une erreur d'organisation qui ne se retrouve

pas en Allemagne. Il ne faut pas croire que la Marine entière ait été aveugle : loin de là; nombreux étaient ceux qui, parmi les officiers et les ingénieurs, avaient jeté le cri d'alarme. Notamment, tous les projets de navire de combat, présentés par les services techniques de constructions navales, comportaient des défenses contre les torpilles très supérieures à celles qui furent réalisées. Mais la Marine était hypnotisée par la lutte du canon à grande distance : cette vue imposa le sacrifice à peu près complet de ce qui était prévu pour cette défense.

Comment expliquer cette erreur, sinon en constatant tout d'abord que l'évolution du matériel naval est dirigée par des Conseils? D'où un double danger : un Conseil se rallie toujours à une solution moyenne qui ne choque aucune conviction; à cette première cause d'erreur s'ajoute le fait que les Conseils qui sont appelés à conclure se composent nécessairement d'officiers haut gradés et par suite âgés. Or, malgré d'éminentes exceptions, il ne faut pas compter sur un groupe d'hommes âgés pour prendre des initiatives et accepter des responsabilités. L'âge et l'expérience assurent la prudence, ils n'assurent pas l'action, encore moins l'audace. Or, il faut de l'audace pour forcer un grand organisme à ne pas s'endormir sur l'oreiller commode de la routine.

Si telle est l'attitude des grands chefs, la discipline militaire fait le reste : n'est-ce pas se fermer l'avenir que ne pas suivre fidèlement les impulsions d'en haut?

Il en résulte que si, dans les États-Majors, il s'établit une doctrine, cette doctrine n'évolue que lentement : et toutes les surprises sont à craindre. On serait tenté peut-être de chercher ailleurs des responsables et de constater que, s'il appartient aux Conseils de décider, il appartient aux constructeurs, c'est-à-dire aux ingénieurs du Génie maritime, de proposer.

C'est exact : mais l'histoire de la construction navale, depuis le milieu du siècle dernier, est faite de la résistance du Haut État-Major à toutes les idées nouvelles. C'est malgré celui-ci que Dupuy de Lôme fit adopter d'abord les plans du *Napoléon*, puis le cuirassement, et assura pendant quelques années à la Marine française la suprématie maritime.

Quand l'accroissement des effets destructeurs de l'artillerie apporta le nouveau danger du chavirement, il fallut d'abord dix ans pour faire adopter le *Sfax* de M. Bertin. A l'heure où les Conseils faisaient mettre en chantier les cuirassés type *Charlemagne,* le même danger du chavirement avait conduit les ingénieurs à proposer un nouveau système de protection. M. Bertin avait établi le type *République* qui ne fut adopté qu'en 1900. De même, le *Dupuy de Lôme,* de M. de Bussy, qui fut le prototype des croiseurs cuirassés et des croiseurs de bataille fut imposé par la volonté d'un ministre : il servit à indiquer la voie du croiseur de bataille aux Anglais et aux Allemands.

Même routine dans les flottilles : nos torpilleurs et nos contre-torpilleurs furent toujours en retard sur les voisins, comme déplacement et comme vitesse.

Quant au sous-marin, créé en France, ce n'est pas ici le lieu de raconter les causes de son échec : en fait les dirigeants n'y croyaient pas et abandonnaient le souci de leur programme et de leur étude à des jeunes officiers plus riches d'ardeur que d'expérience. D'autre part, le soin jaloux avec lequel la Marine conservait pour ses arsenaux le monopole de leur construction, était de nature à arrêter toute initiative des ingénieurs de l'industrie privée.

Telle est la réalité des faits. Il serait instructif de rechercher, dans les archives du Ministère, les propositions faites par les Ingénieurs, au cours des dix dernières années, pour transformer le matériel suivant les nécessités modernes et constater, à la lueur des enseignements de la guerre mondiale, quel accueil leur a été fait. Il serait non moins instructif de relever les nouveautés soumises par les industriels et de voir avec quelle légereté les services officiels les ont écartées.

Ces constatations sur la Marine française, montre que l'Entente cordiale s'étend aux Amirautés et que l'une comme l'autre, la française comme la britannique, sont, par nature, réfractaires aux évolutions.

Le redoutable problème, posé par les *Mémoires de l'amiral Jellicoe* intéresse aussi bien la France que l'Angleterre.

L'Angleterre, malgré ses dépenses formidables, n'avait qu'une supériorité apparente : elle avait de nombreux et

magnifiques navires et des équipages d'un dévouement absolu; mais l'Allemagne avait une supériorité réelle par la pratique du tir organisé, par les moyens de protection de ses navires et par la qualité de ses projectiles. Les Allemands ignoraient leur force réelle; la supériorité de la Marine anglaise était faite de prestige et ce prestige reposait sur des apparences trompeuses.

Telle est la conclusion qui se dégage.

Chose singulière : dès que la guerre fut menaçante, l'illumination se fit dans tous les esprits; toutes les précautions contre les torpilles et les mines s'imposèrent à tous; avant même qu'on ait vu l'apparence d'un périscope de sous-marin allemand, toute l'Amirauté était angoissée à l'idée que la grande flotte n'était pas en sûreté à Scapa Flow. On reconnut la nécessité de multiplier le nombre des petits navires et d'améliorer le tir.

Le danger est donc dans l'infériorité de l'esprit humain et dans l'absence d'imagination : *oculos habent et non videbunt,* dit le Psalmiste; l'officier, en temps de paix, n'aperçoit la réalité de la guerre qu'à travers certains brouillards, de même que l'homme bien portant ne pense ni à l'accident, ni à la maladie. Peut-être faudrait-il associer quelques Wells aux délibérations des conseils supérieurs de la Guerre et de la Marine!...

Le seul remède est d'appeler beaucoup d'esprits à s'intéresser aux questions de la Marine et à les discuter : du choc des idées et des discussions peut naître quelque lumière plus ou moins diffuse qui quelquefois changera les orientations. Ce n'est pas sans danger : on l'a vu au temps de l'École dite de la Jeune Marine, qui, s'emparant d'idées fort justes émises par l'amiral Aube sur l'importance des armes nouvelles comme la torpille et le torpilleur, a endoctriné l'opinion publique et le Parlement et fait suspendre la construction des cuirassés : or, à cette date, la torpille et le torpilleur étaient en plein enfantement et l'évolution qu'on préconisait était prématurée : il ne faut pas confondre des promesses avec des réalités.

Il n'en est pas moins vrai qu'il faut cesser de laisser l'évolution du matériel naval — et en fait les destinées de deux

nations — au pouvoir d'une petite église fermée ou même d'une petite chapelle d'une église fermée. La Marine, au lieu de se renfermer dans sa tour d'ivoire, doit porter devant le public les questions graves qui l'intéressent, provoquer les études, favoriser les discussions et encourager toutes les initiatives.

Si le Parlement veut jouer un rôle, ce n'est pas en se faisant présenter les plans des navires qu'il conjurera les dangers signalés plus haut; il ferait œuvre plus utile en s'assurant que toutes les compétences techniques ont été consultées et en provoquant au besoin devant lui les explications non seulement des services officiels, mais aussi de tous ceux qui par leurs antécédents et leur autorité lui paraissent qualifiés pour l'éclairer.

Rappelons toutefois les paroles de Clemenceau à Saint-Hermine :

« Je ne suis pas ici pour mettre qui que ce soit en cause. Le mal fut en des chefs avec des facultés de subordonnés, en des moyens de contrôle qui n'ont pas contrôlé. La défaillance profonde fut de nous-mêmes à qui ne faisaient défaut ni le droit, ni la puissance de contraindre chacun au devoir. N'oubliez pas qu'en pleine guerre, il fallut des mesures extrêmes des pouvoirs de contrôle pour obtenir les moyens de victoire qu'attendaient nos soldats. »

A la vérité, le problème que nous posons de l'évolution du matériel maritime n'est qu'un chapitre du grand problème posé aux peuples : le choix des chefs; et tant que l'homme sera l'homme, ce choix sera abandonné au hasard, à la routine, aux intrigues.

C'est la tare qui conduit les armées à la défaite; elle conduit aussi à la ruine tous les régimes aussi bien démocratiques qu'autocratiques.

C. FERRAND

LA MUSIQUE

LE GOÛT MUSICAL

A PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT

M. Pierre Lasserre, à qui ses travaux de critique littéraire et son talent d'écrivain ont assuré déjà une haute renommée, accorde à la musique, depuis quelque temps, une prédilection dont tous les musiciens doivent lui savoir gré. Il montre ainsi que cet art n'est pas indigne de retenir l'attention d'un lettré et peut lui suggérer des propos pleins de sens, rédigés en bon français.

C'est une preuve qu'il était inutile de faire au temps de Ronsard et de Baïf, non plus qu'en celui de Racine et de Molière, ni au XVIIIe siècle, quand Rameau tenait tête si vaillamment à la conjuration des encyclopédistes. Mais le XIXe siècle a mis la musique en disgrâce, et ce ne fut pas là l'une de ses moins lourdes stupidités. Les beaux esprits du romantisme et du réalisme s'en détournaient comme d'un art inférieur ou mineur, qui n'agit que sur les nerfs et dont on ne peut parler raisonnablement. Ils se vantaient de n'y rien connaître. Abandonnée aux librettistes et aux virtuoses, la musique ne pouvait être réhabilitée ni par les feuilletons de Berlioz, que personne ne prenait au sérieux, ni par les théories de Wagner, qui ne pénétrèrent en France que vers 1880; et même alors leurs adeptes, recrutés principalement dans les milieux littéraires, n'y prenaient en considération que les idées philosophiques, non le système de composition

musicale, qui leur échappait complètement. Balzac est le seul auteur français du XIXe siècle qui ait eu du respect pour la musique. Il a compris que l'art d'assembler les sons était une des plus savantes créations de l'esprit humain; non content d'en décrire les effets, il a voulu remonter aux causes, il s'est fait indiquer les procédés de la technique et en a découvert la destination. C'est ainsi que ce réaliste visionnaire, dont le regard pénétrant va si loin qu'il devine le futur, a devancé son temps sur ce sujet comme sur tous les autres. Le *Moïse* de Rossini et les premières symphonies de Beethoven lui ont inspiré des réflexions sur le pouvoir de la musique dont la portée entière ne nous apparaît que depuis que nous connaissons Wagner.

M. Pierre Lasserre a donné pour titre à son dernier ouvrage *Philosophie du goût musical.* Ce titre pourrait être mal entendu des personnes qui ont contracté l'habitude de confondre philosophie et métaphysique. M. Pierre Lasserre ne s'occupe pas de métaphysique. C'est ce qu'il répète à mainte reprise. Il prend le mot de philosophie au sens que lui donnaient les philosophes du XVIIIe siècle : c'est l'analyse rationnelle, appliquée aux données de l'expérience et poussée jusqu'aux principes non pas transcendants, mais humains ou naturels, d'un ensemble d'actes ou de phénomènes. On ne trouvera donc en son livre aucune de ces spéculations sur l'être et le non-être, le conscient et l'inconscient, la représentation du monde et la suppression de la volonté, qui ont paru nécessaires à Schopenhauer pour justifier l'existence de la musique et que Wagner lui a empruntées en y ajoutant des exhortations au renoncement, à l'obéissance, à la continence et à la simplicité d'esprit. Dans les écrits originaux de Wagner, la métaphysique et la morale qu'il en déduit ne sont invoquées que pour fonder une certaine conception du drame et de la musique, toujours présente à son esprit. Les commentateurs français ont pris à tâche de séparer ces prémisses de leurs conclusions; ils ont écrit livre sur livre, article sur article, pour étudier la poésie et la philosophie de Wagner, comme s'il n'eût pas été musicien. Ils n'ont eu, en des centaines de pages, pas un mot pour signaler ce que sa musique présente d'admirable, la puissance de l'invention unie à une maîtrise

du style qui parvient à dompter les idées, à les apprivoiser, à les faire entrer en de vastes et régulières constructions, à plier leur violence élémentaire jusqu'aux modulations les plus ménagées. Ils n'ont gardé, d'une doctrine faite à la mesure des œuvres, que ce qui ne les concernait pas. Ils l'ont réduite à un arbitraire fatras. Quel plaisir d'en être délivré! Combien on respire à l'aise et quelle saine clarté rayonne en une page comme celle-ci, qui caractérise la musique chorale de la Renaissance française :

> Une humeur maligne et généreuse anime ces chants. Ils allient la finesse la plus spirituelle au plus frais lyrisme. Et jusque dans les décris satiriques ou même insolents où ils se complaisent, leur inspiration a de la bonté. Ce ne sont pas des chœurs d'opéra où l'on chante ensemble par convention. Ici on se réunit pour le plaisir de chanter. Or le chant collectif désarme les âmes et les déverse les unes dans les autres. Celui qui est chagrin et hostile ne chante pas. Ceux qui s'assemblent pour chanter mettent en commun ce qu'ils ont de meilleur, le rire, la gaîté de boire et d'aimer, toutes les joies et affections familières, l'enthousiasme des grandes actions, l'amusement de railler le voisin en s'égayant d'en être raillé soi-même. Ah! nous voici loin des fameuses définitions allemandes de la musique comme expression essentielle du vague à l'âme ou bien de l'obscur fond métaphysique des choses... L'espace que cette musique nous ouvre n'est pas celui des sombres mystères mélancoliques ou des ténébreux abîmes, c'est le clair espace du ciel traversé par l'alouette gauloise.

Il entrait dans le plan de l'auteur de passer en revue successivement les principales époques de la musique, depuis celle du chant grégorien jusqu'à nos jours, afin de mettre en lumière les variations du sentiment et celles de la forme, qui sont nécessairement concomitantes, ou fonctions l'une de l'autre, pour emprunter au langage des mathématiciens une expression un peu plus précise. Rien de surprenant à cela et il en est de même pour tous les arts, qui sont des productions de l'esprit humain, au même titre que le langage et les procédés techniques qu'ils emploient.

Compaing Rodlanz, or sonez vostre corn.

Impossible de concevoir d'autres mots, ni une autre cadence, pour cet appel d'un preux à son compagnon d'armes, au fort de la mêlée. Pourquoi cela? Simplement parce que la langue française du XIIe siècle était faite à l'image de la pensée

contemporaine, qui réciproquement ne pouvait se formuler que par les expressions et les tours de cette langue.

De même Ronsard, pour traduire une allégresse drue vivifiant d'antiques souvenirs, disposait et devait disposer d'une langue luxuriante, greffée de frais, toute en rameaux comme une vigne trop feuillue. Cette même langue, après un siècle, dépouillée, émondée, presque dématérialisée, fournissait à Racine la trame délicate de ses vers, leur harmonie toute en échos et leurs allusions passionnées :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

De même encore, le procédé de la peinture à l'huile est venu se substituer à celui de la détrempe juste au moment où il pouvait, par l'illusion de la profondeur et les dégradations du clair à l'obscur, seconder les efforts des peintres qui tentaient de serrer de plus près la nature en observant la perspective et accusant le relief.

Ce sont là vérités si banales qu'il suffit de les énoncer. Faut-il de plus amples démonstrations pour nous persuader que les anciens modes dont l'église gardait l'usage convenaient seuls à la ferveur grégorienne, que l'entrelacement des voix dans la musique de la Renaissance répondait aux émotions collectives dont cette musique était nourrie, et que l'harmonie de Rameau se prêtait naturellement à la noblesse et à la grâce de ses pensées? Oui sans doute, car les problèmes qui touchent à la musique ont été embrouillés à plaisir, depuis le temps et par la faute d'un philosophe grec appelé Pythagore.

M. Pierre Lasserre a pris texte, pour écrire son ouvrage, de deux phrases de M. Anatole France que je me fais un plaisir de citer après lui, car elles sont fort jolies.

Il est surprenant que cet art, qui est commun aux oiseaux et aux hommes et qui devrait, chez l'homme comme chez l'oiseau, présenter la stabilité des beautés naturelles, est au contraire le plus exposé aux révolutions du goût et aux vicissitudes du sentiment. Quoi! la musique n'est soumise qu'à la loi des nombres, elle devrait être fixe comme l'arithmétique et elle est à la merci de tous les caprices de la mode. Je voudrais bien qu'un musicien philosophe m'expliquât cette singularité.

Quelle musique en ce style! Et la meilleure réponse qu'on

puisse faire à M. Anatole France ne serait-elle pas de l'inviter à s'interroger soi-même sur un art où il est passé maître, puisqu'il obtient, par le choix et la disposition des mots, les effets de l'harmonie la plus subtile? Un sens est attaché à chacun de ces mots. Mais l'illustre écrivain s'occupe moins de conduire par ordre ses pensées jusqu'à une conclusion nécessaire que de les évoquer tour à tour et d'en faire valoir tantôt l'analogie et tantôt le contraste, par des rapprochements où le goût a plus de part que le raisonnement : c'est encore une musique qu'il compose ainsi, musique d'idées et d'images, dont l'esprit entend les muets concerts.

Aussi ne faut-il pas prendre entièrement à la lettre des remarques dont le tour aimable indique assez qu'elles sont faites par jeu, et pour agrémenter l'entretien de l'auteur avec son lecteur. Sans quoi on arriverait à lui faire dire que le chant des oiseaux obéit à des lois mathématiques.

M. Anatole France a montré jusqu'ici peu de goût pour la musique. Peut-être lui gardait-il rancune pour le travestissement infligé à son roman de *Thaïs* quand on en fit un opéra. Il y avait certes là de quoi lui donner une triste idée de la musique et des musiciens. Rien de surprenant, d'ailleurs, à ce qu'un auteur dont le style est musical soit indifférent à la musique proprement dite. Chateaubriand, Lamartine sont d'autres exemples d'une sensibilité de l'oreille nettement spécialisée, très fine pour les syllabes du langage articulé, très grossière pour les sons de la voix ou des instruments. Par contre, la disposition musicale se rencontre assez fréquemment chez des hommes de science qui ne s'intéressent que peu ou point à la littérature. Ces sortes de compensations s'expliquent aisément, sans qu'il soit besoin de faire intervenir quelque secrète parenté entre les facultés du calculateur et celles du musicien.

Cependant je ne crois pas que M. Anatole France, même aux jours où Massenet le pouvait mettre de la plus méchante humeur, ait jamais fait assez peu de cas de la musique humaine pour la confondre avec le chant des oiseaux. Il sait comme nous tous que le chant du rossignol n'est pas une composition musicale, pas plus que la vocifération du singe hurleur n'est un discours ou qu'un pré fleuri n'est un tableau. C'est pour-

quoi M. Pierre Lasserre, laissant de côté cette première phrase ne le prend à partie que sur la seconde.

Les Pythagoriciens disaient : les nombres sont les musiciens du ciel. Chose charmante que de trouver M. Anatole France, par ailleurs le moins métaphysicien des hommes, hanté ou effleuré sur cette question-ci par les idées du vieux Pythagore.

Pythagore, qui vivait à la fin du VIIe ou au début du VIe siècle avant l'ère chrétienne, avait fait une découverte qui peut compter comme la première dans l'ordre des sciences physiques. Mais ces sciences n'étant pas encore fondées en son temps, il n'en avait pu tirer que des conséquences métaphysiques. La découverte consistait en ceci que deux notes de musique entre lesquelles l'oreille perçoit un intervalle défini sont données par deux cordes sonores dont les longueurs, toutes choses égales d'ailleurs, sont entre elles dans un rapport fixe et déterminé. L'instrument de la démonstration, appelé le monocorde, consistait en une corde tendue dont un chevalet mobile permettait de faire varier la longueur. Pythagore établit ainsi qu'il fallait prendre la moitié de cette longueur pour porter le son à l'octave supérieure, les deux tiers pour donner la quinte, les trois quarts pour la quarte. C'est tout ce qu'il observa. Il ne s'aperçut pas que les vibrations de la corde suivaient les mêmes rapports, mais en sens inverse, les plus rapides correspondant aux sons aigus, les plus lentes aux graves. Cette remarque ne se rencontre pour la première fois que quatre siècles plus tard, dans les écrits du géomètre Euclide. Elle importait peu, d'ailleurs, à Pythagore, qui ne recherchait pas les causes du phénomène, parce qu'il en croyait avoir saisi la nature. Il lui semblait avoir pris sur le fait l'identité des choses avec les nombres dont il fit son système du monde. La relation entre les longueurs des cordes et l'intervalle des sons lui fournissait une preuve décisive en faveur de ce système, si même elle ne lui en avait donné la première idée, et on conçoit la légende qui veut qu'au moment de mourir il ait légué à ses disciples cette recommandation suprême : « Étudiez le monocorde. »

Nous ne croyons plus aujourd'hui, et depuis bien des

siècles, à la vertu métaphysique du nombre. Mais nous croyons à sa vertu scientifique. La science telle que nous la concevons a pour objet dernier et même unique d'expliquer les phénomènes différents qui frappent nos sens par des phénomènes semblables entre eux, donc comparables et mesurables, qui en sont les causes efficientes. C'est ainsi, comme le remarque fort bien M. Lasserre, que la sensation du bleu et celle du vert sont produites, selon notre physique, par des vibrations lumineuses toutes pareilles entre elles, sauf leur rapidité qui n'est pas la même. Cependant les traités de peinture ne commencent pas par un chapitre d'optique, alors que l'usage s'est maintenu jusqu'à nos jours de faire précéder les traités d'harmonie destinés aux compositeurs par un chapitre d'acoustique mathématique, que M. Lasserre estime avec raison « utile pour le luthier, constructeur d'instruments, parfaitement inutile au musicien ».

Je sais bien que la découverte des sons harmoniques, au XVIIIe siècle, a paru confirmer, quoique d'une façon bien tardive, la doctrine des pythagoriciens. Une corde ou un tube en état de vibration montre une tendance à se diviser en deux, trois, quatre, cinq ou six parties égales qui se mettent à vibrer pour leur propre compte, superposant ainsi au son fondamental, d'une manière souvent perceptible à l'oreille, son octave, sa quinte et sa tierce : ce sont les sons harmoniques. Peut-on croire que la musique procède de cette naturelle subdivision? Certes non, car d'abord la corde ou le tube sont sujets à se partager non seulement en six, mais aussi en sept parties, ce qui donne un son non moins naturel que les autres, mais horriblement faux pour nos oreilles. Il faut remarquer aussi que la musique européenne emploie, depuis qu'elle a acquis la faculté de moduler dans tous les tons, c'est-à-dire aussi depuis le XVIIIe siècle, une division de l'octave en douze demi-tons égaux qu'on appelle le tempérament égal, et selon laquelle ni la tierce, ni la quinte ne coïncident avec les sons harmoniques. La considération de ces sons a conduit Rameau à un classement très ingénieux des accords, selon que la disposition de leurs notes se rapproche plus ou moins de celle des sons harmoniques, mais ce n'est là qu'un procédé d'enseignement ou de notation, fort com-

mode d'ailleurs, et si Rameau a trouvé de beaux accords, il ne les doit pas au calcul, mais à son génie.

« Savez-vous pourquoi elle est belle? C'est parce qu'elle réalise la proportion sesquialtère. » Il n'est personne qui ne sourie, quand un pédant explique ainsi, dans un drame philosophique de Renan, la beauté de la courtisane Imperia. Cependant de grands philosophes, dans les temps modernes, ont raisonné de la même manière sur la musique. C'est Leibniz, qui l'appelle « un calcul inconscient »; c'est Kant, qui la définit en son abstrait langage comme « une forme mathématique qui ne se traduit pas en concepts déterminés ». Pauvre mathématique, qui ne disposerait que des six premiers nombres entiers, pour les multiplier et les diviser les uns par les autres, indéfiniment : « Trois fois deux font six, six fois deux font douze, douze divisés par quatre font trois, trois fois cinq font quinze, cinq par six font trente, trente divisés par quinze font deux. » Telles sont les opérations auxquelles se livrerait notre esprit pendant que la mélodie prendrait son essor. Heureusement qu'il n'en est rien, car on ne saurait imaginer un plus fastidieux exercice. Confondre le son perçu par l'oreille avec le nombre mesurant la rapidité des vibrations qui l'ont produit, c'est dire que les mouvements moléculaires qui ont lieu dans le cerveau sont ressentis comme tels quand le cerveau produit une pensée, ou encore que l'homme qui tombe résout l'équation du mouvement uniformément accéléré.

On a cherché vainement jusqu'ici quelle pouvait être l'origine du langage. On ne réussira pas mieux à expliquer l'origine de la musique. Les deux problèmes sont de même espèce, et la musique n'est pas un langage naturel, parce qu'il n'y a pas de langage naturel. Elle n'est pas non plus le résultat d'une convention explicite. Elle est régie par l'usage, mais l'usage lui-même est modifié par les inventions des hommes, quand elles sont acceptées et prennent force de loi. Il est possible que certains bruits ou certains sons de la nature aient fourni à la musique quelques-unes de ses locutions; elles y ont exactement l'importance des onomatopées qui, dans presque toutes les langues, imitent par exemple les cris des animaux, comme en français *beugler*,

croasser, miauler. Elles n'ont eu aucune influence sur le système musical où elles sont venues prendre place, pas plus que les onomatopées sur la grammaire dont elles suivent les règles.

Tout langage a un sens. Il n'y a pas de signe qui ne représente un objet. Mais il est clair que le langage musical ne peut s'appliquer aux mêmes notions que le langage parlé, car il y aurait alors double emploi, et l'un ou l'autre deviendrait parfaitement inutile. Aussi M. Lasserre n'a-t-il pas de peine à faire justice de la théorie qui attribue à la musique l'expression de sentiments déterminés. Les exemples de mélodies ou de morceaux tout entiers qui ont pu indifféremment changer de titres ou de paroles sont nombreux, et les plus remarquables se rencontrent, comme on sait, chez Gluck, considéré justement comme l'un des maîtres de la musique expressive. M. Lasserre ajoute ceux-ci, qui sont imaginaires, mais vraisemblables :

La *Marche funèbre* de Chopin pourrait, moyennant quelques légères inflexions d'exécution, accompagner avec vraisemblance le somptueux cortège d'un roi puissant. La *Marche nuptiale* de *Lohengrin* pourrait servir de marche funèbre pour un jeune héros. La forte (et même trop forte) musique de la *Tragédie de Salomé*, de M. Florent Schmitt d'après un poème d'Oscar Wilde, pourrait être appliqué à un ballet pantomine dont le sujet serait pris dans *l'Assommoir* de Zola ou tout ouvrage d'esthétique similaire. Au personnage de saint Jean-Baptiste y serait substitué celui d'un ivrogne sentencieux et vitupératif.

Il y a ici une petite erreur de détail : ce dernier ouvrage n'a pas été inspiré par l'essai dramatique d'Oscar Wilde, mais par un poème de Robert d'Humières. Peu importe d'ailleurs, car le sujet est le même, et la musique aussi.

Mais quand on multiplierait encore les exemples de cette sorte, on n'arriverait pas à nous convaincre que la musique ne signifie rien, car alors elle n'aurait aucun intérêt pour nous. Une combinaison de sons qui ne serait qu'harmonieuse ne compterait pas comme une composition musicale; nous n'y reconnaîtrions qu'un devoir d'harmonie. Nous voulons que la musique nous dise quelque chose. Mais quoi? Évidemment les mots ne nous permettent pas de répondre à cette question, puisque par définition l'objet propre de la musique

échappe à la parole. M. Pierre Lasserre montre, en quelques pages d'analyse précise, que la musique se traduit volontiers par des mouvements, soit extérieurs comme ceux de la danse, soit intimes comme les palpitations de notre cœur. C'est une analogie. Il y en a d'autres, et la musique peut tout aussi bien être associée, par exemple, à des images. Il me semble que la meilleure définition du pouvoir de la musique a été donnée par Balzac, dans la nouvelle intitulée *Massimilia Doni* : « La voix du chanteur vient frapper en nous non pas la pensée, non pas le souvenir de nos félicités, mais les éléments de la pensée, et fait mouvoir les principes mêmes de la sensation. »

Il ne faut d'ailleurs qu'un petit effort de réflexion pour reconnaître que les arts du dessin ont, eux aussi, leur langage, qui donne lieu aux mêmes observations. Un tableau se lit comme un poème et demeure indéchiffrable à qui n'a pas la clé.

Le livre de M. Lasserre se termine par d'excellents conseils aux jeunes musiciens de notre temps, à qui l'ambition de trouver du nouveau à tout prix et une instruction insuffisante jouent de si mauvais tours. Je ne saurais trop leur recommander la lecture de ce substantiel ouvrage, ainsi qu'à tous ceux qui aiment, dans l'acception la plus large du mot, la musique.

LOUIS LALOY

L'ÉVOLUTION DU TRAITÉ DE PAIX

La politique d'application du traité de paix va être l'objet d'une nouvelle et décisive expérience. Tel est le résultat essentiel du vote de la Commission des Réparations. A la veille du 31 août, on pouvait se demander si les Alliés allaient faire un nouvel essai de collaboration, ou s'ils allaient reprendre chacun leur liberté d'action. Mais le 31 août, la Commission des Réparations a fait connaître sa résolution : elle a trouvé le moyen de gagner du temps et elle fournit aux Alliés la possibilité de reprendre leurs entretiens. Ainsi l'heure du règlement général des réparations, qui semblait éloignée, sonne tout à coup. Les quatre mois qui nous séparent du 1er janvier ne s'écouleront pas sans que se déroule la péripétie du long drame des réparations.

La Commission des Réparations n'est pas arrivée à cette conclusion toute provisoire sans beaucoup de peine. Il était évident qu'elle cherchait une solution qui ne brusquât rien et qui réservât l'avenir. Un pareil résultat répondait à ses vœux parce qu'il était accordé à l'idée qu'elle se fait de sa mission et qu'il était conforme à ses propres intérêts. Mais il n'était pas facile à obtenir. On ne s'étonnera pas qu'il ait paru médiocre dans le fond et dans la forme et qu'il ait causé une sorte de désappointement. A l'examiner de près, il est surtout ingénieux et même plus nouveau qu'il ne semble. La Commission des Réparations en effet refuse le moratoire; par là-même elle condamne l'administration financière du Reich, et, si elle accepte le paiement des échéances non en

espèces, mais en bons du Trésor avec garanties, elle n'applique ce système qu'aux sommes dues à la Belgique en 1922, réservant entièrement la question du moratoire de 1923 et 1924, demandé par l'Allemagne. D'autre part, elle admet que la Belgique, seule intéressée aux échéances de 1922, s'entende directement avec l'Allemagne et réclame les garanties qu'elle jugera utiles; c'est une innovation, qui n'a pas manqué d'attirer l'attention du gouvernement français. Mais ce ne sont pas ces éléments positifs qui ont frappé l'opinion : c'est surtout ce que la décision de la Commission contient de subtil et de contradictoire, c'est son aspect de transition et de compromis.

Si le public a été déconcerté, ce n'est pas tout à fait de sa faute. Il attendait à tort ou à raison autre chose, parce qu'il a manqué d'informations et de directions. Avant la Conférence de Londres, l'opinion était prête, comme nous l'avons indiqué bien souvent, pour un règlement général. On revient aujourd'hui à l'idée de ce règlement général, qui nous a toujours ici paru nécessaire. Mais après quel détour! A Londres, c'est M. Lloyd George qui assez brutalement a écarté par la note Balfour l'étude de tout programme général. Il ne restait plus dès lors qu'à trancher la question du moratoire, et la solution pouvait paraître, selon les commentaires dont elle était entourée, d'importance secondaire ou d'importance capitale. Dès ce moment, le public aurait admis, s'il avait été guidé, que le règlement général était ajourné, et qu'il fallait attendre encore, comme il en avait l'habitude. Mais l'atmosphère était chargée de nuages. L'idée s'est répandue que la note de la Commission des Réparations allait marquer le moment décisif, qu'on sortait des incertitudes, qu'on était arrivé à l'heure des résolutions nécessaires. Certains s'en félicitaient; d'autres s'en plaignaient, selon les conceptions et les tempéraments : tout le monde était préparé à on ne sait quoi qui n'est pas arrivé. Ce malentendu explique l'accueil un peu étonné qui a été fait à l'arrêt de la Commission des Réparations.

Il faut rendre à l'opinion française cette justice qu'elle a gardé son sang-froid et qu'elle a très vite compris la signification des événements. Quand on se rappelle la nervosité qu'avait

causée dans certains milieux la Conférence de Cannes, on ne peut que se réjouir du calme avec lequel les nouvelles sont aujourd'hui enregistrées. Le public a fait son éducation et il a le sentiment très net que les réparations constituent un problème d'ensemble, pour lequel il n'est pas de solution miraculeuse et qui ne se règlera qu'avec le temps. Il a aussi la conviction que si l'échéance n'est pas déterminée, il y aura cependant une échéance, parce qu'elle est nécessaire, parce qu'elle est juste et parce que nous avons les moyens de l'exiger le moment venu. Ces notions, répandues dans toutes les classes de la population, donnent beaucoup de patience et de confiance. Mais ni la patience, ni la confiance ne résisteraient indéfiniment à une réalité sans cesse décevante, et c'est pourquoi la force des choses même conduit, comme à un terme fatal, aux résolutions et aux actes. On attendait dès la fin d'août les événements. Ils ne se sont pas produits. La Commission des Réparations, juge souverain, dit : Pas encore. Tout le monde s'incline. Mais tout le monde sent que l'heure décisive est proche. Le vote de la Commission donne du temps : à nous de le bien employer, à nous d'avoir une politique, à nous d'exercer notre action diplomatique. Rien ne serait plus vain que d'user les jours à des explications rétrospectives, à des polémiques, à des heurts d'amour-propre. C'est vers l'avenir qu'il convient de regarder et, avant tout, il faut savoir ce que nous voulons.

***

Il est permis de se poser cette question : l'opinion française sait-elle exactement ce qu'elle veut? Assurément elle a le ferme propos d'obtenir ce qui est son droit et ce qui lui est dû. Mais est-elle fixée sur les moyens? En réalité il y a sur ce sujet une grande incertitude qui provient de l'évolution subie par le traité de paix depuis deux ans. Le traité supposait l'accord des Alliés, et la persistance dans la paix de l'esprit de solidarité qui avait régné pendant la guerre. Pratiquement on s'est vite aperçu que ces conditions n'existaient pas telles que nous les souhaitions. Il est resté un traité dont la lettre nous enferme parfois dans de dures limites, et tout notre

effort a été d'en ranimer l'esprit. Mais plus le temps a passé, plus nous avons vu le traité évoluer sur nos yeux : nous ne pouvions rien sans nos alliés, et le consentement de nos alliés nous entraînait sans cesse à des sacrifices. Nous avons tenu compte, pour comprendre les événements, de toute l'argumentation des Anglais : nous avons tenu compte du chômage, du trouble apporté par la guerre à la clientèle mondiale de l'Angleterre, de l'abondance des marks accumulés en Grande-Bretagne. Et finalement ce qui nous est apparu, c'est que M. Lloyd George, le traité de paix en mains, s'efforçait d'exercer sur l'Europe une véritable dictature.

Toute la France sait que M. Lloyd George est certainement une personnalité remarquable. Mais elle sait aussi qu'une bonne partie de l'Angleterre ne pense pas obligatoirement comme lui. Nous lisons fréquemment dans le *Times*, dans le *Morning Post*, ailleurs encore, des articles fort remarquables qui prouvent une véritable compréhension de la position française et un sérieux désir d'une coopération équitable. C'est ce qui fait que l'opinion de notre pays demeure très attachée à l'idée d'une collaboration franco-britannique, fondée sur tant de glorieux souvenirs, sur de mutuels services, et sur une même volonté de l'ordre européen. Nous sommes bien obligés cependant de considérer que trop souvent tout se passe comme si M. Lloyd George jugeait que la victoire commune des Alliés est destinée à assurer l'hégémonie britannique et que les conférences sont un moyen d'imposer ses idées et ses conceptions propres de tous les intérêts, même des nôtres. Il n'apparaît même pas, comme on le prétend parfois et à tort selon nous, que M. Lloyd George, fidèle à d'anciennes notions de politique continentale, s'efforce de relever en Europe l'Allemagne battue et de limiter le développement d'une France victorieuse. Plus simplement et plus absolument, il a au moins l'apparence de ne plus connaître d'autre loi que la sienne. A la longue, le sentiment national s'est ému : il en est résulté des controverses un peu vives, des dispositions plus susceptibles, des aspirations vers une autre politique. Nous ne disons pas que cette évolution psychologique de deux peuples amis soit un bien, mais c'est un fait.

Alors s'est présentée aux esprits français cette alternative :

faut-il, malgré les inconvénients de cette solution, renoncer à la coopération interalliée et reprendre notre liberté d'action pour faire payer l'Allemagne? Faut-il, en dépit des difficultés que nous éprouvons, persister à chercher une application réelle du traité de paix, d'accord avec l'Angleterre? Depuis deux années l'opinion oscille entre ces deux conceptions, et n'a pas encore choisi. Les gouvernements ont fait comme elle et se sont ainsi exposés à provoquer des critiques aussi bien pour ce qu'ils faisaient que pour ce qu'ils ne faisaient pas. S'ils s'efforçaient de maintenir l'accord des Alliés, et s'ils étaient conciliants, ils recevaient le reproche de n'être pas assez énergiques. Mais dès qu'ils ont la réputation d'être énergiques, on supporte mal qu'ils soient conciliants, et ce n'est pas meilleur pour eux. Pris entre deux politiques, ils risquent toujours, quand ils font la première, d'être critiqués pour ne pas faire la seconde, ou inversement. M. Lloyd George a rapidement discerné ce rythme de l'opinion et il en a joué. Si ce balancement entre deux politiques a pu durer, si même il a constitué une expérience et permis de mieux connaître la réalité, il ne peut se prolonger très longtemps. Il vient une heure pour les gouvernements, et pour l'opinion, où il faut choisir et où il faut conclure.

***

Que serait-il arrivé si le 31 août la Commission des Réparations avait rendu un autre arrêt, et si la France avait dû reprendre sa liberté d'action? C'est ce qui mérite d'être examiné de près. Liberté d'action est une formule : reste à connaître la réalité qu'elle peut désigner, dans la mesure où elle est prévisible. Nous en parlons d'autant plus librement que nous ne regrettons pas la décision de la Commission et que nous ne croyons pas les circonstances du 31 août bien favorables à une reprise de notre liberté. La question du moratoire de quatre mois était fort étroite, et de plus il s'agissait de paiements qui ne nous intéressent pas directement, mais qui concernent la Belgique, laquelle avait fait connaître dès la Conférence de Londres la solution qu'elle acceptait. Imaginons donc des circonstances différentes, juridiquement et morale-

ment telles que nous n'ayons aucun doute sur ce que nous devons faire. On dit qu'en ce cas, il n'y a plus de traité, et en un sens c'est exact, puisque l'application du traité suppose l'accord des Alliés. On dit encore qu'il n'y a plus de Commission des Réparations, et c'est encore en partie exact, puisque la Commission ne peut plus prendre de décision et qu'elle est réduite à un travail de répartition des versements allemands entre Alliés.

Dès lors notre situation à l'égard de l'Allemagne est celle d'un occupant de fait. Nous tenons, par suite de la victoire, la Sarre, la rive gauche du Rhin, quelques colonies allemandes. Militairement, l'action nous est facile. Mais ce n'est pas d'exercer une action qui importe en soi; c'est d'obtenir des résultats, de faire une pression utile, de saisir des gages productifs, d'amener l'Allemagne à remplir ses engagements et à payer. Le gouvernement a-t-il exactement et mûrement étudié ce qu'il ferait en pareil cas? Nous n'en voulons pas douter. Ce que nous savons, c'est que la pire erreur serait de se lancer dans une action, quelle qu'en soit la nature, sans l'avoir examinée de près. Des exemples récents ont montré les inconvénients des mesures hâtives, prises avec ardeur, reconnues inutiles et rapportées aussi vite qu'elles avaient été décidées. Le jour où le gouvernement français, ayant repris sa liberté, déciderait d'agir seul, ou d'entrer seul en conversation avec une Allemagne qu'il voudrait amener à s'incliner, il lui faudra un programme très médité. On a parlé comme gages des mines, des forêts, des chemins de fer; on a parlé aussi des participations industrielles; on a parlé de droits de douanes, qui risquent de donner beaucoup de papier sans valeur; on a parlé de l'occupation de la Ruhr. Chacun de ces projets, d'après les études privées qui en ont été faites, suppose résolus un certain nombre de problèmes pratiques. Il a été visible à la Conférence de Londres que M. Lloyd George nous poussait avec bonne humeur à l'action isolée, et voulait nous convaincre des difficultés par l'expérience. Ces difficultés ne sont pas insurmontables : mais il serait léger de les ignorer.

Vis-à-vis de l'Angleterre, notre situation, au cas où nous reprendrions notre liberté d'action, serait nette. L'indépendance n'est pas plus la mésentente que l'entente n'est la

subordination. Nous ne saurions oublier les liens qui nous unissent à la Grande-Bretagne. Mais il y a entre elle et nous un certain nombre de litiges dans le monde. Les récents événements d'Orient, et les victoires des troupes kémalistes sur l'armée grecque font prévoir de nouvelles questions à régler. La diplomatie est précisément faite pour ces négociations. Nous avons connu un temps où l'Angleterre et la France étaient en désaccord sur beaucoup de points. Elles n'en ont pas moins vécu l'une et l'autre, et leurs rapports se sont maintenus, en dépit de quelques affaires délicates. Cette période s'est même terminée par un rapprochement d'où il est sorti l'Entente cordiale. Il est vrai que ce chapitre de l'histoire diplomatique a été singulièrement facilité par l'action personnelle du roi Édouard VII, dont notre pays, qu'il aimait sincèrement, respecte la mémoire, et que toutes les conventions faites alors ont été conclues, avec tact et avec sympathie, comme des arrangements entre égaux. Ces traditions diplomatiques sont assurément permanentes dans tous les gouvernements : il y a peut-être des temps où elles semblent moins cultivées, et nous ne pourrions être assurés, dans la liquidation de nos litiges avec l'Angleterre, que la manière de M. Lloyd George fût exactement celle du roi Édouard VII. Mais deux grandes nations, qui ont versé ensemble leur sang sur le champ de bataille, trouveraient cependant le moyen de vivre en bons termes et de sauvegarder, chacune comme elles l'entendent, leurs intérêts dans le monde.

Tel est l'avenir que nous proposerait la politique de la liberté d'action. L'opinion française n'a pas pour lui de préférence délibérée, ni de parti pris; elle ne l'appelle pas de vœux impatients; elle ne le souhaite même pas. Cependant si, faute de mieux, c'est celui qui lui est réservé, elle le considère avec sérieux et avec calme, et elle sera prête, s'il le faut, à en courir le risque.

***

Mais avant d'être poussés à ce parti extrême, nous allons tenter d'arriver à un accord général avec nos Alliés. Nous croyons que cette tentative suprême, qu'a permise la Commis-

sion des Réparations, est utile. Nous jugeons souhaitable qu'elle réussisse. Il ne faut pas s'attendre à un résultat rapide. La Conférence qui se réunira dans quelques semaines n'ira vite que si elle échoue. Elle entreprend une œuvre si complexe et si importante qu'il faut lui faire crédit. Les Conférences ont été souvent critiquées : elles ne se réunissent pas sans un cortège, sans un appareil qui est un sujet aisé de commentaires. Que n'a-t-on pas dit contre la diplomatie de cinéma? Ce sont là des objections faciles, même quand elles sont justifiées. En réalité, chaque époque a ses mœurs, ses moyens matériels, ses innovations qui bousculent les usages. Le télégraphe a jadis suffi à faire subir à la diplomatie la plus profonde de ses transformations : elle n'en est pas morte. Les Conférences, qu'on les aime ou qu'on ne les aime pas, sont un fait moderne; la publicité, d'ailleurs relative, de leurs travaux en est un autre. Mieux vaut les constater sans humeur et en faire le bon usage. La direction de l'opinion, au cours des conférences, est certainement, sous sa forme actuelle, un élément nouveau dans les négociations diplomatiques : il faut en tenir compte, il faut organiser les services nécessaires; il faut informer et guider l'esprit public, lui épargner les surprises et les fausses interprétations, le disposer en notre faveur. C'est aujourd'hui une tâche nécessaire, et elle est moralement bien aisée quand on n'a pas d'arrière-pensées et quand on ne réclame, comme le fait notre pays, que son droit.

La première condition à réaliser pour l'heureuse issue de la Conférence, c'est que les gouvernements en désirent sincèrement le succès. Si l'atmosphère devait être celle des derniers entretiens de Londres, on ne pourrait rien augurer de bon. M. Lloyd Georges s'est montré à Londres plus ombrageux, plus négatif qu'on ne l'avait connu en d'autres circonstances. Il a donné l'impression qu'il se résignait vite à l'échec de la Conférence et même qu'il allait à ce résultat, comme si c'était l'effet d'un dessein froidement médité. Tout le monde sait, même parmi ceux qui le critiquent, qu'il est capable d'être plein de ressources et de bonne humeur, qu'il a l'esprit inventif et qu'il est fertile en solutions. Il serait bien fâcheux que dans un débat où de si graves objets sont en cause, la polémique l'emportât sur l'esprit de délibération. Une Conférence aussi

importante ne peut être conçue, si elle est destinée à réussir, comme une bataille. Elle doit être la recherche pratique d'un règlement sérieux d'où dépend le sort des peuples et l'avenir de l'ordre européen.

Il n'est pas défendu de penser que ces idées étaient au fond dans l'esprit des gouvernements lorsque la Commission des Réparations a pris sa décision. Si la Commission a donné aux nations intéressées un répit, si elle a rendu possible l'étude d'un programme général, c'est sans doute qu'elle avait la conviction de faire œuvre utile et de répondre au vœu de la plupart des gouvernements. Est-il téméraire de supposer que l'Amérique, qui était à la Commission simple spectatrice, faisait discrètement de son côté des souhaits analogues? Quand on lit le discours prononcé à Londres par M. Cox, on peut se demander si les États-Unis, qui se sont longtemps désintéressés de l'Europe, ne considèrent pas, au moins comme une éventualité, leur rentrée en scène. Quoiqu'il en soit de ces hypothèses, c'est un fait que le vote de la Commission des Réparations invite les gouvernements, après quelques semaines agitées, à examiner de nouveau les questions et à faire revivre la confiance et l'esprit de solidarité.

Le projet de Conférence a été bien accueilli dans le monde entier. Il est partout admis que le problème des réparations ne peut recevoir de solution définitive que s'il est lié au problème des dettes interalliées. La note que le gouvernement français a rédigée au début de septembre, en réponse à la note Balfour, a été généralement approuvée. Les journaux anglais eux-mêmes, qui ont fait à la forme de ce document un certain nombre de critiques faciles à prévoir, n'en reconnaissent pas moins que l'initiative prise par le Cabinet de Paris est heureuse. Le *Times* écrivait récemment : « Nous nous réjouissons de reconnaître, dans la réponse de M. Poincaré, un nouveau mouvement de l'esprit français vers une politique de construction. Ce mouvement doit être chaudement encouragé du côté britannique. Il faut pleinement avouer la difficulté de la position française; au lieu de se dérober à la coopération, comme l'a fait le gouvernement britannique, en ayant recours à des mesures telles que la note Balfour; au lieu de garder, au sujet des réparations, une attitude négative, il faut que nous

veillions à ce que l'Allemagne paye tout ce qu'elle peut payer. » Et il ajoutait : « Le rôle d'une bonne politique n'est pas d'insister sur les points de divergence entre les Alliés, mais bien d'appuyer sur les points sur lesquels ils sont d'accord. M. Lloyd George et M. Poincaré savent, et les peuples anglais et français savent, que ce qui importe c'est l'alliance. Les erreurs des Alliés — et on en a fait beaucoup et de grandes des deux côtés — doivent être oubliées. Il ne faut en retenir que la leçon qu'elles contiennent. » Mais ce n'est pas seulement le *Times*, dont on connaît l'opinion, qui s'exprime ainsi. Les journaux les plus dévoués à la politique de M. Lloyd George, tout en faisant des réserves, approuvent la proposition de M. Poincaré; selon le mot du *Daily Telegraph*, la note française est un pas en avant vers un règlement raisonnable des trois problèmes, réparations, dettes de guerre, emprunt international. Si toute l'Angleterre s'exprimait ainsi, nous nous laisserions volontiers aller à croire à la réussite de la prochaine conférence. Nous sommes obligés de tenir compte d'autres éléments et de garder un doute. Le pacifisme idéologique et le verbalisme international ont encore des partisans outre-Manche. Les Trade-Unions britanniques, qui ne représentent pas cependant des opinions extrêmes, ont voté récemment, au cours de leur Congrès annuel, une motion politique grave, où ils parlent de l'annulation de la créance des Alliés sur l'Allemagne et de l'évacuation de la rive gauche du Rhin : il est impossible de déformer plus complètement un problème qui est capital pour notre pays.

Plus intéressante est l'attitude de l'opinion américaine. Il faut ici se garder de tout optimisme et ne pas oublier que le monde parlementaire et le public des États-Unis demeure hostile à l'annulation des dettes et à l'intervention dans les affaires européennes. Le gouvernement de Washington lui-même paraît désireux de ne pas mêler la question d'Europe à la prochaine campagne électorale. Il serait donc inexact de parler d'un revirement de la politique américaine. On peut cependant noter certaines déclarations de la presse des États-Unis qui sont nouvelles et intéressantes. « Le Président croit, écrit le *New-York Times*, que les Alliés ont enfin suspendu provisoirement leur politique de coercition vis-à-vis de l'Alle-

magne... Il semble bien que le gouvernement songe à participer aux efforts faits pour restaurer les pays européens et les ramener à l'état normal. » Le *New-York World* va plus loin encore : « La déclaration de la Maison-Blanche signifie que, si, demain, une invitation parvenait, demandant à l'Amérique de siéger avec l'Europe pour essayer de remettre en ordre les affaires du monde, on pencherait à l'acceptation. » Autant de témoignages de l'impression produite par le projet de Conférence et de l'aspiration de tous les peuples à un règlement général.

Il reste possible qu'un acte de rigueur soit un jour indispensable à l'égard de l'Allemagne. Un règlement général, si satisfaisant soit-il, ne vaudra que si l'Allemagne tient ses engagements et remplit exactement les conditions qui sont posées. On est bien obligé de garder à ce sujet un doute, fût-il méthodique. Le passé nous a donné un enseignement qu'il est impossible d'oublier : ni la situation du gouvernement à Berlin, ni l'état de l'esprit public allemand ne nous garantissent contre des surprises désagréables. Si l'accord des Alliés est à la suite de la prochaine Conférence assez fort et assez manifeste pour que l'Allemagne s'incline, nous ferons volontiers l'économie des mesures coercitives. Mais si l'Allemagne se dérobe encore, il ne restera plus qu'à la contraindre. La politique française en ce cas demeurera fidèle aux idées qui l'ont toujours inspirée : elle consiste à agir d'accord avec ses Alliés, comme il est arrivé en 1921, lorsque nous avons occupé sur la rive droite du Rhin trois ponts, où nous sommes encore; mais il faudra bien qu'elle ait résolument recours à l'action isolée, si aucun autre moyen ne lui est laissé de sauvegarder les intérêts vitaux de la nation.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LETTRES INÉDITES DE MICHELET

Il y a fort longtemps que les lettres qu'on va lire auraient dû voir le jour; des circonstances indépendantes de la volonté de ceux qui les possèdent en ont retardé jusqu'à présent la publication.

Elles sont adressées pour la plupart à Alfred Dumesnil qui fut le gendre de l'historien.

Alfred Dumesnil, né à Rouen en 1821, était le fils unique d'un banquier de cette ville qui se retira d'assez bonne heure des affaires pour vivre dans une grande propriété du voisinage, à la Sente Bihorel. Sa mère était la fille de M. Fantelin, industriel à Elbœuf. Il vint à Paris en 1839 pour y faire son droit; mais il s'intéressait aussi à la littérature et à l'histoire de l'art. Il suivait assidûment le cours de Michelet au collège de France. Le 4 novembre 1829, Chéruel, qui avait été son professeur au collège de Rouen, le chargea de porter une lettre à Michelet, son ancien maître de l'École normale. Dumesnil fit la commission, non sans être fort ému. Michelet, qui avait remarqué son jeune auditeur, le reçut avec plaisir, l'interrogea sur ses études. Ainsi débutèrent les relations. Elles devinrent vite intimes. Madame Dumesnil faisait souvent le voyage de Rouen à Paris pour voir son fils. Elle ne tarda pas, sur les instances de Michelet, à descendre chez lui. Michelet, à cette époque, demeurait rue des Postes, dans une grande maison avec jardin; il y vivait avec son père et ses deux enfants, sa fille Adèle et son fils Charles; il venait de perdre celle qui fut sa première femme, Pauline Rousseau [1]. Madame Dumesnil mourut le 30 mai 1842 chez Michelet, à l'âge de quarante-

1. Pauline Rousseau était la fille de Jean-Joseph Rousseau, ténor célèbre de l'Opéra national de Paris au temps de la Révolution. Il avait épousé le 17 prairial an II la veuve du baron de Navailles [a]. Rousseau mourut en l'an VIII, sa femme en 1832. Le mariage de Jules Michelet et de Pauline Rousseau se fit en 1824.

a) Cette mésalliance — si c'en est une — s'explique par le double fait que la baronne de Navailles n'avait pas trouvé d'autre moyen d'échapper à la guillotine, et que le ténor Rousseau était très bel homme.

deux ans [1]. « C'était, dit Eugène Noël, une femme judicieuse et sensée, d'esprit lumineux. » Sa fin prématurée attrista profondément Michelet. Pour Alfred Dumesnil qui adorait sa mère, et qui était de santé délicate, il faillit en mourir. L'amitié d'Eugène Noël, son compatriote et condisciple du collège de Rouen, et la tendresse vaillante de mademoiselle Michelet, sa fiancée, lui rendirent la vie. Le mariage fut célébré le 3 août 1843 à Boisguillaume dans les environs de Rouen.

La correspondance d'Alfred Dumesnil et de Michelet est considérable. Si on la publiait dans son entier, et qu'on y joignît les lettres de Michelet à sa fille, et celles de madame Dumesnil à son père; les lettres de Noël à Michelet, et celles de Michelet à Noël; — car Noël, étant l'ami de Dumesnil, ne pouvait manquer d'être l'ami de Michelet — on aurait là, comme le dit Noël lui-même, « une biographie de Michelet, la plus curieuse et la plus vraie, l'homme s'y trouvant peint en quelque sorte, du dedans et du dehors; lui se racontant tel qu'il se sentait, sa famille le faisant voir tel qu'elle le voyait [2] ». Et la publication de cette correspondance serait pour nous l'équivalent du livre que Michelet se proposait d'écrire et qu'il n'a point écrit : *le Foyer*, et à la place duquel il a écrit *l'Amour* et *la Femme*, à un âge où ses plus fervents admirateurs estiment qu'il eût été mieux avisé de se taire sur l'un et l'autre de ces deux articles.

Le foyer de Michelet, c'est Eugène Noël qui nous l'a dépeint; du moins en partie. Je ne sais guère de plus beau livre et plus vivant que *Jules Michelet et ses enfants* [3].

Les lettres qui suivent ne compléteront pas ce livre sur tous les points. Nous avons dû nous borner et choisir. On ne trouvera ici que les lettres de Michelet qui se rapportent plus particulièrement à l'histoire de son œuvre. Elles sont d'ailleurs assez nombreuses et des plus intéressantes.

C'est qu'en effet, le jour où Michelet accueillit Dumesnil, ce ne fut pas seulement un nouveau fils qu'il se donna, mais un confident de sa propre pensée. « Michelet, dit Dumesnil, pensait tout haut devant nous [4]. » Et Michelet avait un tel besoin de penser devant Dumesnil, que lorsque Dumesnil n'était pas là, il lui faisait part presque chaque jour du travail de sa pensée.

Ce qui frappe le lecteur de ces lettres, c'est l'opinion que Michelet avait de son correspondant. Ce n'était pas seulement parce qu'il était sûr de sa piété qu'il se livrait à lui. En 1848 le département

1. Elle mourut d'un cancer.

2. *Jules Michelet et ses enfants*, par Eugène Noël. Paris, Dreyfous, éditeur, 1878, p. VI.

3. On doit aussi à Eugène Noël un *Molière*, un *Voltaire*, des *Souvenirs sur Béranger*, la *Vie à la campagne*, etc. Il fut longtemps rédacteur au *Journal de Rouen* et bibliothécaire de la ville de Rouen.

4. *Jules Michelet et ses enfants*, p. 325.

des Ardennes ayant demandé à l'historien de se présenter aux élections législatives, Michelet déclina la proposition, mais il offrit son gendre, « mon fils d'adoption, disait-il, mon unique collaborateur depuis huit ans, Dumesnil-Michelet, qui est un autre moi-même ».

Dumesnil dut souffrir de se voir adresser un pareil compliment, d'autant qu'il se défend même d'avoir droit au nom de disciple. « Michelet, dit-il, ne pouvait avoir de disciples. La plus intuitive imagination du siècle se rencontrant chez le même homme avec l'esprit critique le plus incisif, il en résulta une individualité tout à fait singulière, mais parfaitement inimitable. » C'est là la vérité.

Aussi bien Dumesnil avait-il, lui aussi, son individualité. *La Foi nouvelle cherchée dans l'Art, l'Art italien, Bernard Palissy, le Livre de consolation, Jean Huss, l'Immortalité, Libre,* autant d'ouvrages, — et ce sont les ouvrages de Dumesnil — qui portent la marque d'un esprit original, à la fois ouvert, hardi même, et très réfléchi et d'un cœur tendre.

Je dois ajouter que Michelet ne fut pas le seul, parmi les grands hommes de son temps, qui sut apprécier Dumesnil. Dumesnil, malgré la recommandation de son beau-père, n'avait pas été élu dans les Ardennes. Il manqua son élection d'une vingtaine de voix. Mais Quinet, qui avait été élu ailleurs, choisit Dumesnil pour le suppléer au Collège de France. Et c'est ainsi, pour le dire en passant, que le gendre et le beau-père enseignèrent pendant quelque temps à côté l'un de l'autre, jusqu'au jour où les deux cours, celui de Michelet et celui de Quinet, furent suspendus. Plus tard, en 1855, Lamartine prit Dumesnil comme secrétaire.

Quand Dumesnil parle de sa piété à l'égard de Michelet, il dit le mot juste. Il pouvait sans vanité aucune et en toute sincérité se rendre ce témoignage. Sa piété pour Michelet ne s'est jamais démentie. Elle a accompagné Michelet jusqu'à la tombe; elle lui a survécu.

C'est par un sentiment de piété que Dumesnil avait conservé et classé ces lettres; c'est par piété qu'il comptait les publier.

Il est mort avant d'avoir pu remplir ce devoir.

Il s'est endormi, voici plus d'un quart de siècle, dans sa propriété de Vascœuil, si charmante et si belle avec sa tourelle et ses murs de six cents ans, si pleine de souvenirs, si accueillante, et, par ses soins, si fleurie. Il avait eu ses heures de joie et d'allégresse; il connut les angoisses et les deuils les plus cruels. Mais il était vaillant et jusqu'à la fin il s'est dévoué.

Il s'est dévoué à Quinet. Lorsque Quinet vivait dans l'exil, c'était Dumesnil qui surveillait l'impression de ses livres et corrigeait les épreuves. J'ai dit qu'il avait été secrétaire de Lamartine. Il faut ajouter qu'à la mort du poète, il fut nommé gérant de la Société pour la publication des œuvres de Lamartine. Il accomplit là une tâche énorme. Il n'est aucun des lecteurs de Lamartine qui n'ait, sans le savoir, contracté une dette de reconnaissance envers Dumesnil.

Il s'est dévoué à ses concitoyens : il fut longtemps maire de Vascœuil.

Un mot encore.

Que reste-t-il aujourd'hui de la famille de Michelet? — Deux femmes, madame Paul Baudoüin et sa sœur, mademoiselle Dumesnil, Jeanne et Camille, les deux filles d'Alfred Dumesnil.

Avec elles s'éteindra la descendance de Michelet. Les deux arrière-petits-fils de Michelet, Jacques et Charles Baudoüin, sont morts tous les deux, l'un à dix-sept ans, en 1893, l'autre tout récemment, dans la force de l'âge, sans enfants.

Arrivées à un moment de l'existence où l'on ne vit plus guère que dans le passé, madame Paul Baudoüin et mademoiselle Dumesnil ont voulu donner aux *Lettres de Michelet* la publicité qui leur était due. Elles aussi, c'est un devoir de piété qu'elles remplissent: de piété envers leur grand-père, de piété envers leur père.

PAUL SIRVEN

P.-S. — Je dois ajouter qu'en livrant au public les Lettres de Michelet à Eugène Noël, les filles de ce dernier obéissent à un sentiment analogue à celui qui anima les filles de Dumesnil. Elles rendent hommage à leur père et aux *deux* amis de leur père.

A madame Dumesnil.

(fin avril ou commencement mai 41.)

J'ai retrouvé enfin la petite brochure, bien peu digne de vous être offerte, madame. Cela a été écrit sous l'influence des timidités académiques. C'est faible et froid, au total.

Peut-être ai-je mieux dit ailleurs sur le même sujet, sur Héloïse, sur Blanche, sur Laure, sur le duc d'Orléans et Valentine, mieux à coup sûr sur Jeanne d'Arc.

J'espère en ce volume qui va paraître avoir décidément dépouillé ma première forme, maîtrisé les petits détails, en sorte qu'ils n'apparaissent que subordonnés à une grande et générale *harmonie.*

C'est-à-dire que je crois avoir trouvé, par concentration et réverbération, une flamme assez intense pour fondre toute es diversités apparentes, pour leur rendre dans l'histoire l'unité qu'elles ont eue dans la vie.

Ainsi *les nations,* sans perdre leurs singularités de costume et d'attitudes, seraient pourtant exprimées par ce qu'elles ont eu de plus vital, par la pensée et le cœur; c'est justement là qu'elles se rapprochent; car c'est un même homme.

Et les pensées de cet homme, quel qu'en soit l'objet (*religion, art, droit, poésie,* etc.) sont aussi une même vie, une même activité. Tellement qu'en mon dernier travail, je n'ai pu interpréter le moindre fait social, sans tout appeler à mon aide, et m'apercevant de plus en plus que nos classifications sont généralement peu sérieuses.

Les prétendues diversités périssent pour moi, du moins elles viennent graviter dans l'unité vivante. — Ce n'est pas un simple changement de procédé et de méthode, c'est une *vita nuova,* une vie où j'essaie d'organiser le monde, et qui n'en est pas moins ma vie.

La tentative serait audacieuse et ridicule si elle eût été volontaire; mais peu à peu j'y suis venu... Au reste, quand même je réussirais, j'aurai été assez puni. Se charger d'accorder tant d'éléments étrangers, c'est prendre en soi un grand trouble. Reproduire tant de passions, ce n'est pas calmer les siennes. Une lampe assez ardente pour que les peuples y fondent, c'est aussi pour brûler vite le foyer même où elle brûle.

Pourquoi vous parlé-je de tout cela, Madame? C'est que vous m'avez engagé à la confiance, c'est que vous m'en inspirez plus que personne. C'est que seule peut-être vous avez reçu les confidences que je fais volontiers dans mon enseignement public, et que le public ne sent guère. C'est qu'enfin, j'en suis sûr, vous sourirez de ces trop jeunes pensées, mais n'en rirez point.

Je voudrais en retour avoir quelque bon conseil à vous donner sur le grand et cher intérêt de votre vie. Je tremble que, si près de vous et à une chaleur trop puissante, l'esprit et le cœur de votre aimable enfant ne se développe trop vite, qu'il ne s'inquiète trop, ne *veuille* trop... Je crains aussi, sous ce rapport, de lui avoir nui. Au nom du ciel, ralentissez-le.

J. M.

A M. A. Dumesnil.

15 mai 41.

Voici, mon bien cher ami, une toute petite feuille, que je vous ai, je crois, promise, et dans laquelle vous retrouverez

quelques mots de nos conversations. Ce sont de ces choses qui se sont faites, si je puis dire, *en commun* au Collège de France entre celui qui cherchait sa pensée, et ceux qui le soutenaient de leur attention sympathique. Telle phrase, incertaine et flottante, s'est achevée ainsi sous l'influence du regard bienveillant de mes auditeurs.

Il n'y a là qu'un mot encore sur la moralité flamande, sur le *travail* et *la famille*. Quant au grand mouvement de la Renaissance vous le trouverez plus loin. Vous y verrez tout ce mouvement infiniment complexe, procéder d'un principe simple. Je n'avais jamais encore soulevé une si grande masse, accordé dans une vivante unité tant d'éléments discordants en apparence. Tous ces éléments étaient en moi, depuis longtemps, mais seulement comme *connaissance*; ils sont devenus aujourd'hui *mes* sentiments, *mes* propres pensées; si toute cette histoire extérieure est maintenant très simple parce que l'ayant retrouvée en moi, elle est devenue *moi-même*. J'étais resté plusieurs mois immobile en face de mes matériaux dispersés; l'unité et la vie ont commencé tout à coup à animer ce chaos de choses mortes. Les dernières pages de ce volume seront, je pense, la chose la plus hardie et la plus *puissante* que j'aie faite encore.

Malgré cette préoccupation et divers chagrins d'intérieur *je ne suis point malade*. Je n'éprouve autre chose qu'une extrême irritabilité nerveuse, avec une activité fébrile qui n'est point un signe de force...

Je vais cet été, comme je vous l'ai dit, étudier l'histoire *militaire* de l'Empereur; c'est un des motifs qui me conduiront en Italie et sur le Rhin. J'aurais été bien heureux de causer avec M. Dumesnil de ces grandes choses qu'il a vues et auxquelles il a pris part. — Adieu, cher ami, écrivez-moi peu, mais *souvent*. Tout à vous de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, Rouen.

Mercredi, 2 nov 1843.

... Je suis en plein tourbillon, obligé chaque jour de fournir l'imprimerie. Je me hâte d'autant plus que mon cours va me saisir.

Je voudrais dans le cours insister sur une question qui les comprend toutes, la vanité des classifications; montrer que l'histoire du *Droit* est impossible sans celle des *Religions*, qui non seulement s'y enlace et s'y mêle comme cause, mais encore s'y engendre elle-même à son tour. Je suivrais pour l'histoire *politique*, celle de *l'art*, etc., dans leurs rapports mutuels et leur infiltration réciproque.

Quant à mon livre, j'en suis au grand ami de Louis XI, le *feseur* de rois, ce grand comédien des guerres civiles, un Shakespeare avant Shakespeare. J'y indique le génie *mimique* des Anglais dans le droit, dans les affaires, d'autant plus mimique et dramatique qu'il est sérieux.

Adieu, mon ami, tout à vous de cœur.

J. M.

A M. Jules Noël, au Tôt.

Juillet 1845.

Vous avez vu, mon cher monsieur Noël, mes embarras de l'autre semaine et pourquoi je ne vous ai pas encore répondu. Nous avions cependant lu, relu, avec un singulier plaisir, les détails nouveaux que vous nous avez donnés sur la famille Pelletier.

Il y a, dans tout cela un parfum de vertu, de résignation, que je ne me lasse pas d'aspirer. Ce qui m'importe extrêmement pour ceux-ci, et pour les familles analogues que vous pourriez connaître (par vous ou par monsieur votre père), c'est d'avoir, en remontant à l'aïeul, au bisaïeul, ou plus haut, l'histoire des transformations de fortune, des changements de position, etc... Nous autres, roturiers, nous ne conservons point l'histoire de nos pères, comme les nobles. Cette histoire des vertus obscures serait souvent d'un haut intérêt, c'est là qu'on pourrait entrevoir le véritable mouvement intérieur de la société, dont l'histoire ordinaire ne donne que la surface.

Si vous avez quelque nouvelle lumière par la visite à Saint-Vandrille ou par l'ami de J. Pelletier, j'espère que vous m'en ferez part. Quelque scrupule que j'aie à abuser ainsi

de votre extrême obligeance, il faut que je recoure à vous; Ici je suis enterré dans les livres, et loin de la vie réelle.

Adieu, croyez à ma reconnaissance, à mon amitié dévouée.

Signé : J. MICHELET

A M. E. Noël, au Tôt (Seine-Inférieure).

Paris, mardi 13 octobre 1846.

Je me suis trouvé, ces deux mois, dans une grande lutte, tout frémissant de ce livre qui est en moi, et que je ne pouvais faire encore. Cela tenait à un reste de faiblesse que cet été m'a laissé, mais surtout à l'insuffisance de mes études sur le XVIII[e] siècle. Ce qui rend fort sur la Révolution, c'est le sentiment profond de sa *légitimité*. Et ce sentiment, il ne suffit pas de l'avoir à l'état de sentiment; il faut l'amener pour soi et les autres à l'état de science démontrable et d'invincible démonstration.

J'ai donc repris en sous-œuvre. Et j'ai été effrayé de voir, au détail, combien mon cœur avait raison.

Celui qui n'aurait pas la faculté d'oublier un peu chaque jour, qui aurait le tout présent à la fois, en mourrait certainement. Il est impossible d'apprécier la douceur et la patience de ce peuple pendant deux siècles, son obstination à espérer et à aimer.

En 1709, l'armée de Villars ne mangeait que de deux jours l'un, etc.

Deux siècles entiers ce misérable peuple est resté, comme Job, entouré de ses faux amis, la royauté, le clergé. — La royauté l'a bercé d'une protection contre les forts et ne la lui a pas donnée. — Le clergé, pour me servir d'une expression meilleure que celle qui m'était venue, a été le mauvais riche qui, pendant deux siècles, laisse mourir Lazare à sa porte. — A la fin, Lazare est entré.

Je voudrais vous avoir ici, ou que du moins vous pussiez venir quelques jours cet hiver. Vous savez combien nous en serions tous heureux, moi surtout pour qui votre sens si net, si ferme, si français est un soutien. A vous de cœur.

J. MICHELET

M. Dumesnil
chez M. de Broutelet, médecin, sur la Plage à Dieppe.

11 sept. 47.

Cette diablerie à quatre personnages, comme le moyen âge disait, avance rapidement. Je crois avoir 350 pages, et je n'ai pas encore la mort de Mirabeau ni Varennes. — Je suis heureux surtout d'avoir trouvé mes Cordeliers (à Dieppe) pour pousser mes Jacobins, forcer les Lameth de tuer Mirabeau et Robespierre de tuer les Lameth-Dupont-Barnave.

Donnez-moi nouvelles de votre santé. Êtes-vous bien remis? Je vous embrasse tous.

J. M.

A M. Eugène Noël.

17 septembre 1847.

Vous m'avez dicté, à votre insu, cher Noël, une des plus violentes choses que j'aie écrites. Si j'en suis puni de Dieu, ou du procureur du roi, je me rejetterai sur vous. Vous rappelez-vous ce que vous me dîtes à Vascœuil sur les ouvriers français tyrannisés par les ouvriers anglais aux chemins de fer? J'ai écrit là-dessus deux ou trois foudroyantes pages, dont vous resterez coupable [1].

J'ai presque imprimé 400 pages. Il m'en (reste) encore une centaine pour conter la mort de Mirabeau, la fuite de Varennes, le massacre au Champ de Mars, au 17 juillet 91. Si j'allais au 10 août 92, mon volume aurait 1000 pages.

Je serais bien heureux si Alfred pouvait vous amener ici en novembre.

Ils sont avec vous en ce moment. Je leur envie cette réunion. Tous les soirs, entre mon oncle et M. Dumesnil, je parle de votre tranquille petite vie du Tôt, de Vascœuil, et souvent aussi des horreurs que je dois raconter le lendemain.

Béranger a rapporté Carlu, mais dans mon absence j'irai le voir, et savoir ce qu'il en pense.

Je vous embrasse de tout cœur et présente mes hommages affectueux à madame et à monsieur Noël.

Signé : J. MICHELET

1. V. *Histoire de la Révolution*, t. II, p. 275 et suivantes de la 1re édition.

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Paris, 10 octobre 1848.

J'arrive fort péniblement au terme, cher ami. Je paraîtrai lundi, je crois. Je me suis trouvé à la fin submergé d'épreuves et d'embarras de toute sorte. Il m'était impossible dans cette bagarre de vous demander vos critiques qui pourtant me manquent fort.

Vous avez vu que l'assemblée vient de restaurer la royauté sous la forme d'une *présidence de quatre ans* (au profit du protégé de la Russie). Paris est comme un grand sépulcre qui pourtant attend une étincelle et pourrait revivre.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Paris.

J'ai été vous voir, chers amis, et j'ai regretté vivement de ne pas vous trouver.

Ce n'est pas Barthélemy Saint-Hilaire qui commence cette campagne contre moi. *C'est le Collège de France,* Biot, Portets, etc. Ils ont employé ce *sot.*

Si Quinet n'est point réélu, si vous ne professez pas, je récriminerai (*Histoire du Collège de France,* jusqu'en 1849, un petit volume). Faut-il l'annoncer d'avance?

Sans parler encore de ce livre à M. Dumesnil, veuillez lui dire qu'il m'obligerait sensiblement s'il pouvait directement s'informer avec exactitude du nombre approximatif des auditeurs, de chaque professeur. Tel d'entre eux qui m'accuse de faire rarement mon cours n'a peut-être *jamais* fait le sien en réalité depuis trente ans. Je pense surtout à Portets.

Binet a-t-il un auditeur? Je ne le crois pas. Et qu'on ne dise pas que les sciences mathématiques s'adressent à peu de personnes : quand Lagrange et Laplace ont professé, ils ont été écoutés d'un grand peuple.

Dimanche, j'irai causer de tout ceci avec vous. J'attendrai, pour lancer ce livre, que je sache si vous continuez de professer. Dans ce dernier cas, je leur tiendrai l'épée, *bien visible,* sur la tête, et ne la laisserai pas tomber.

Je vous embrasse de cœur.

J. MICHELET

Je salue M. Étienne.

A madame A. Dumesnil, à Vascœuil.

Paris, 21 septembre 1849.

J'ai souffert beaucoup dans les derniers temps de la variété infinie de ma préparation pour le nouveau volume et de ma perplexité pour choisir, ordonner, fondre ensemble tant d'éléments. Mais notre situation de famille ne m'en a pas moins préoccupé : avec une foi simple et forte dans toutes les grandes choses du cœur et de la pensée, je n'en suis pas moins troublé parfois de tel ou tel aspect de nos destinées individuelles.

Un des points qui m'inquiètent, c'est de voir Alfred tiraillé entre l'étude et les affaires. Je crains qu'il ne se fatigue extrêmement dans cette lutte. Ce temps unique du repos se passe très mal pour lui.

Alfred, je puis te le dire, puisque vous êtes la même personne, est un intérêt *suprême* pour moi. Il s'agit moins encore de ma tendre affection que de l'espérance immense que j'ai placée sur lui, immense dès le premier jour, et de jour en jour il a été encore au-dessus.

Mon opinion, qui ne diffère en rien de celle de Quinet, de Béranger, et de nos amis les plus avancés, c'est que, dans cette diminution universelle de cœur que montre la jeunesse du temps, il est non pas le premier seulement, mais *le seul*, ou à peu près; pour moi, il commence un monde; lui de moins, c'est un monde qui naîtra de moins, ou naîtra tardivement. Cette puissante richesse du cœur est un caractère si rare, qu'elle a manqué même à beaucoup des premiers entre les premiers. En voici un qui les contient, et nous contient tous. *Il faut qu'il vive.* Tu y peux beaucoup, et tout ce que tu peux, j'en suis sûr, tu le feras.

Je t'embrasse de cœur.

J. M.

A M. Eugène Noël, au Tôt.

1er janvier. Aux Thermes, rue Villiers.

J'espérais, cher ami, vous voir cet hiver; vous me manquez fort. Tous les ans, à cette époque, nous vous voyons arriver. Pourquoi nous disgraciez-vous? Jamais nous n'eûmes tant besoin de nous serrer. Il y a autour de nous un décourage-

ment infini, dont nous devons (nous) garder les uns les autres.

Pour moi, j'ai résisté vigoureusement, rendez-moi cette justice. Dans cette année où ma situation de famille changeait tellement, j'ai fait environ *deux volumes* de la Révolution. En réalité, ils m'ont coûté quinze mois. Le tome IV sera fini ces jours-ci. Ajoutez deux semestres au Collège de France, et le troisième commence. Celui-ci, c'est l'éducation des femmes, avant nous et après nous. Mon cours a commencé le 27, et jusqu'à la veille, je suis resté absorbé dans cette terrible Convention, abîme inconnu, où je vais la lampe à la main, seul et à tâtons; à chaque instant, des percées immenses m'apparaissent dans ces régions de terreur.

Alfred a votre *Rabelais*, du moins le commencement. Je vous lirai avidement, *dès* que vous nous aurez complété. En attendant je lis les feuilles d'Alfred, admirables de tendresse et de profondeur; j'y voudrais parfois un peu plus de clarté...

Vous ne sauriez croire combien la perfection de mon intérieur, la pureté et la sagesse de ma jeune femme éclairent pour moi ce grand et délicat sujet que je traite dans mon cours. Nul sujet plus important. Les femmes sont en ce moment l'obstacle le plus grave à notre unité sociale, à l'affermissement de la République.

Venez donc encore un coup, je vous en prie, en mon nom, au nom de ma femme, qui vous aime fort et voudrait bien vous revoir.

Je vous embrasse de cœur, cher ami, et vous prie de présenter mes hommages à monsieur et madame Noël.

Signé : J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Paris, 26 septembre 1850.

L'orage vient. Je profiterai du dernier moment qui reste. Cet automne, dès que vous reviendrez et que vous pourrez m'y aider, je vendrai la propriété, au moins, de *la Révolution française.*

A chaque volume, je suis obligé d'ajouter quelque argent pour payer les frais. Cette situation ne peut durer.

Je sais bien que dans l'avenir, quand le mouvement sera fait et que la première exagération du mouvement sera tombée, mon livre, alors complet, prendra de la valeur; on reviendra à un ouvrage solide et consciencieux. Mais cette époque que je vois dans l'avenir est éloignée encore. En attendant mon livre me dévore, loin de me rapporter.

Je l'offrirai à Chamerot; puis, à son défaut, à Hachette. Mais alors peut-être, je traiterai pour les six volumes du moyen âge.

En tout cas, je me réserverai la faculté de donner un abrégé ou de l'*Histoire de France* ou de *la Révolution*. Je ne traiterai que pour ce qui est fait.

Je vous embrasse tous de cœur.

J. M.

A M. Dumesnil à Paris.

avril 1851.

... Je suis plongé dans la Russie; rien de plus instructif. La commune russe est justement l'idéal du communisme. De là, tout progrès impossible.

Je vous serre la main de tout cœur.

A M. Dumesnil.

1er novembre 51.

Chers amis,

Je suis plongé dans la nouvelle légende, infiniment vaste et variée : *le Danube*. J'ai mieux aimé tout réunir, pour en faire une œuvre de conciliation entre les trois peuples qui tireraient de leur union fédérative la plus sûre garantie de la liberté.

L'on tire le *Kosciusko* non illustré, en petit format. Et on prépare l'illustration. Elle est confiée au très habile Célestin Nanteuil.

La première gravure, c'est *la France jurant sur le corps de la Pologne qu'elle n'est pas morte.* En face, les trois coquins, le grand escogriffe (en squelette grinçant des dents), avec ses acolytes, le petit caporal prussien et le Falstaff autrichien.

Cela mordra, je crois, et se donnera pour rien.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. Dumesnil, à Paris.

Hôtel de Nantes, 17 juin 1852.

Nous quittons l'hôtel mardi prochain, cher Alfred, et nous transportons nos pénates errants dans la banlieue de Nantes, à Barbin, maison de la haute forêt, près Saint-Félix.

C'est à une demi-heure de Nantes, dans une position élevée qui domine l'Erdre. L'infatigable obligeance du beau-frère de Souvestre nous a découvert là une maison charmante qui n'était pas même à louer. C'est une construction du temps de Louis XV, soignée comme on soignait alors, dix pièces environ, un rez-de-chaussée exhaussé de dix marches, ou plutôt un premier, car le fermier loge au-dessous. Tout autour un verger immense qui doit avoir plusieurs arpents. Dans cet enclos, nous avons un enclos, qui embrasse plusieurs jardins combles de fruits et de légumes, vastes pelouses, grands arbres, etc.

L'histoire de la maison est curieuse. Tout ce qu'on sait de la construction primitive, c'est qu'on ne peut l'élever à plusieurs étages, *pour ne pas ôter le vent* à un moulin, sans doute seigneurial, qui ne devait rien voir au-dessus de lui.

Elle appartint à la fin de la Révolution à un accapareur, qui venait de faire fortune en achetant au prix du *maximum* des denrées qu'il cachait pour les revendre plus tard à haut prix. Bonaparte le fit receveur. Il fit des affaires avec l'argent de l'État, dépensa, dit-on, 100 000 francs dans ce joli désert, aux portes de Nantes, bâtit, sur la maisonnette, qui ne craignait plus le moulin, un belvédère à deux étages (nous l'avons dans nos dépendances). Enfin, de folie en folie, il se cassa le cou, et fut condamné pour faux.

Le propriétaire actuel qui nous racontait cette histoire avec l'accent d'un honnête homme, est un épicier droguiste qui ne faisait aucun usage de la maison, sauf une chambre où il conservait une charretée de sable gris, insipide et inodore, qu'il met, dit-il, dans son poivre.

La maison va servir à un autre usage; on va y écrire l'histoire de 93, avec de riches matériaux tirés en partie des archives de Nantes. J'ai reçu ici un fort bon accueil, et je me hâte d'en profiter, de crainte que le vent ne change. Vous

ne sauriez croire combien les grandes familles du pays craignent que la vérité ne se fasse jour.

J'oubliais de vous dire que la maison ne nous coûte que 600 francs et le jardinier du propriétaire cultive pour nous. Elle nous nourrira (en grande partie), pour les fruits, légumes, œufs, volailles, etc.

Dites-moi où en sont vos travaux, vos pensées. Comment allez-vous tous?

Je vous embrasse de cœur, et Adèle, et vos enfants, et mon oncle. Je salue affectueusement M. Dumesnil.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Paris.

Nantes à Barbin, près Saint-Félix, 24 juin.

J'étais inquiet de vous, cher Alfred. Je me doutais que vous étiez malade. Faut-il l'attribuer à la température humide et froide que nous avons jusqu'ici? Quoique le Tôt ne vaille guère mieux sous ce rapport, partez le plus tôt possible. Le changement, la conversation vous feront du bien.

Vous ne me dites rien de votre grand projet qui m'intéresse si vivement. J'y pensais fortement dimanche, en voyant la triste procession de Nantes, riche d'ornements, de costumes, *pauvre de religion*, de sentiments, de recueillements. Pas une âme ne songeait à Dieu.

Nulle entente de leur culte même. J'admirais comment, ayant dans les mains cette machine puissante qui a soulevé le monde, ils n'en tiraient aucun parti!

Force gendarmes, force sergents de ville, beaucoup de troupes de ligne! C'était là leur triomphe. Les gardes nationaux, pères des enfants qui suivent la procession, ne plaisent pas au clergé. Il lui faut des soldats, dont la présence dit qu'au premier signe de désapprobation, on pourrait fusiller le peuple.

Cette procession crottée, avec des chanteurs criards (des petits garçons dont la voix mue) me parut barbare et baroque. La musique militaire, jouant des fanfares de razzia d'Afrique par devant la Vierge Marie, me semblait une voix de Moloch, qui beuglait devant Dieu.

Rendez-nous des prières, cher Saint-Jean, comme a dit Alexandre, l'un de ceux qui savent ce qu'il y a en vous. Rendez-nous des prières, et nous, *nous referons des fêtes.* Rendez-nous la grande et universelle liturgie du genre humain, misérablement dispersée, méconnue, calomniée. — Rétablissez dans son unité cette touchante voix du cœur de l'homme, dont chaque peuple n'a dit qu'une note, et qui retrouvera son accord en vous. Grand inventeur! et sans inventer rien! sans créer nul élément spécial... Mais à tous, vous leur rendrez l'*âme.*

Vous seul, à ma connaissance, pouvez cela par la pureté et la force du cœur, la sympathie haute et universelle.

Vivez, vivez. Ne vous laissez pas aller à la faiblesse physique de votre nature, avant d'avoir payé au monde ce que vous lui devez, d'après vos dons, et ce que nul autre ne lui donnerait.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. E. Noël, au Tôt.

Nantes, près Saint-Félix, 2 juillet 1852.

Croyez-vous que je vous oublie, cher, très cher? Vous auriez bien tort. Vous n'attribuez mon silence, n'est-il pas vrai? qu'au bouleversement de ma vie, à mes trois déménagements, en deux mois, aux embarras de mon établissement à Nantes? Je ne quittais pas Paris, seulement je quittais les archives, j'ai passé vingt-deux ans, je terminais mille choses, enfin je ramassais à la hâte un viatique de documents révolutionnaires pour la solitude où je vais écrire *Quatre-vingt-treize.*

Ce terrible chiffre tranche étonnamment avec le lieu paisible, la saison ravissante, le profond silence où j'écris. Tout y est mêlé. Il y a là le cri des enfers et les voix héroïques; n'importe, le tumulte est terrible. Il faudrait pour le reproduire une voix de fer et d'airain, le plus perçant timbre d'acier. ... J'ignore absolument les instruments nouveaux qu'il

me faut inventer pour faire entendre quelque chose de cette symphonie diabolique et divine.

J'ai commencé déjà par changer le rythme de mon histoire. Ce ne sont plus de grands chapitres, ce sont de petites sections, pressées, dardées l'une sur l'autre.

L'accélération prodigieuse du pouls est le phénomène dominant de la Terreur.

Je vous écris ceci, tout seul (ma femme est au marché) dans un délicieux cabinet entre le beau jour d'un verger ensoleillé et de vertes pelouses et le vert sombre des grandes charmilles qui par l'autre fenêtre viennent presque à moi. Nul bruit que quelques cris d'insectes et quelques voix d'oiseaux.

Ce qui me plait dans cette solitude, c'est que ce n'est pas un château, un lieu d'oisiveté stérile, c'est un désert très plantureux d'arbres à fruits et de légumes. Je me sens pendu, en nourrisson, aux mamelles de la nature. Quoique nous soyons dans l'enceinte de Nantes, la vie est à très bon marché. Nous dépensons ici le quart à peine de ce que nous dépensions aux Thernes, et quand ma femme aura ses poules, oies et lapins, nous vivrons encore à meilleur compte. Je m'attriste souvent du contraste : comment meurt-on de faim en France, quand la nature fait tant pour nous? Si nous vivons ainsi, dans une grande ville où l'octroi est énorme, que serait-ce dans les villages du Midi, hors des routes? Mais ici même, je vois perdre une infinité de places cultivables, beaucoup de bonnes choses qui ont très peu de prix.

Priez Alfred de me tenir bien au courant de sa santé, il ne m'explique pas ce qu'est ce procès perdu, je lui écrirai ces jours-ci.

Je vous embrasse tous deux. Hommages affectueux à madame Noël.

J. M.

Rappelez-moi au souvenir de madame de Gérando. Je lui envie bien d'être avec vous. Ma femme vous salue.

Elle a été héroïque de résignation, de travail, d'organisation.

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Nantes, près Saint-Félix, 16 septembre 1852.

Avez-vous lu Victor Hugo? Je le lis, j'en suis saisi jusqu'aux entrailles. Je lui en garde une reconnaissance éternelle. Je lui écrivais, il y a dix ans, en recevant de lui *les Feuilles d'automne,* par un sentiment prophétique : vous êtes la grande voix de l'époque. Cela s'est vérifié.

Dieu veuille que Quinet, qui a le bonheur d'être sur une terre libre, en profite pour sa gloire.

Pour moi, mes pieds tiennent mal ici. *Die Flügel! die Flügel!* comme dit Rückert.

J'enfonce péniblement mon sillon dans le sol d'airain de 93. Je crois avoir écrit le tiers du volume et fait la moitié. Je ne sais trop pourtant si cela sert. Cela est-il *publiable*? Chose curieuse, dans ma pauvreté actuelle je m'acharne à cette besogne qui ne peut absolument rien me rapporter qu'un procès, avec la perte préalable de frais considérables d'impression.

Je vous embrasse de cœur, et Adèle, et tous. Je suis bien heureux d'apprendre que vous avez mené à terme *l'Art italien.* Tirez surtout, je vous prie, vos exemples du Musée du Louvre, le seul qu'on connaisse bien.

J. M.

Nous remercions vivement mon oncle de sa bonne lettre. Salut affectueux à M. Dumesnil. Je vois avec peine qu'Étienne est souffrant. Cela m'afflige. Il est de race docile; là est l'espérance.

A M. A. Dumesnil.

Nantes, près Saint-Félix.

Oui, cher ami, je persévère et persévérerai encore sur les ruines du monde. Ni ma santé vacillante, ni les ombres de l'hiver qui nous enveloppent déjà ici de brumes, ni le sentiment que j'ai de la difficulté de publier ce que j'écris, — rien ne m'arrêtera.

J'ai été récompensé de mon travail obstiné, j'ai retrouvé dans ces catacombes bien plus que Cuvier n'avait trouvé en

fossiles, — j'ai trouvé des âmes. Je rendrai des âmes d'or qui avaient péri, qui n'existaient plus sans moi. Je vous rendrai des âmes prodigieusement torturées, mais d'autant plus instructives.

Il m'est arrivé, comme à Geoffroy-Saint-Hilaire, de trouver que rien n'était plus propre à montrer les voies de Dieu que ce qu'on appelait les monstres.

Vous prenez le meilleur parti, et le seul possible. Car enfin, en réalité, l'empire peut durer deux ans.

L'Indépendance a été payée par l'Élysée pour dire que je refusais.

Je suis heureux de vous voir cette liberté souveraine, qui est celle de l'*intérieur*. Rien ne m'a plus frappé dans ma vie que le titre d'un livre de sainte Thérèse, *les sept enceintes du château de l'âme.*

Nous progressons ici, ma femme et moi, en deux sens qui sont également les œuvres de la démocratie : l'obstination du travail, la sobriété et le ménage. Qui sait être pauvre, sait tout.

Je vous embrasse tous de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Nantes, lundi 18 octobre 1852.

Je suis inquiet de n'avoir plus de vos nouvelles, ni de votre mal de gorge, ni de l'état d'Adèle, ni de l'enfant brûlé, ni de mon oncle, ni de M. Dumesnil, d'Étienne, de vous tous.

Êtes-vous malade? Je le comprendrais. A cette préoccupation infinie d'affaires, vous mêlez un livre, c'est beaucoup.

Le climat des Vosges et du Rhin, où est Thann, est sain mais froid. Il faut de grandes précautions. Il faudrait peut-être pour ce séjour ajourner quelque peu vos travaux d'art, qui ne pourront guère se publier immédiatement, mais profiter de la *langue allemande* où vous êtes, de l'*industrialisme* où vous êtes. C'est ce qu'il y a de très antique, et de très moderne en Europe. Le Rhin est la porte du monde, plus que Paris et Rouen qui sont des villes très excentriques.

Les Anglais disent que l'alliance russe est certaine, et *la*

plus intime, au point que la France travaille pour la Russie en Orient. Si cela est, personne ne cherchera plus asile sur le Continent. Un temps commence, difficile à passer.

Ma vie ici est simple. J'écris *à mort* jusqu'à midi; je vais à Nantes pour les archives ou les affaires de ménage. De 3 à 6 je lis les journaux de la Révolution pour écrire le lendemain. Nous dormons souvent dès 9 heures, le plus souvent à 10. Je me hâte, le temps peut me manquer. Il brûle, je le sens, et la terre fuit sous moi, la vie, la terre de la patrie. Je me sens de plus en plus oiseau sur une branche. J'ai retenu au reste de mon maître Voltaire qu'il ne fut lui qu'à soixante ans, lorsqu'il n'eut plus d'asile possible en ce monde.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Paris.

Gênes, 14 novembre 1853.

Je voulais vous écrire tous les jours, cher Alfred, mais j'ai cru devoir attendre que vous m'eussiez répondu et que je susse moi-même où je me fixerais définitivement.

Nous avons fait un voyage excessivement long, fatigant et dangereux même de Marseille à Nice et de Nice à Gênes, à travers des campagnes inondées, des torrents grossis. Et, au terme de ce voyage, nous n'avons pas trouvé Gênes aussi chaude qu'on le disait; le climat est excellent, même pour les Siciliens, mais sujet à des changements vifs et brusques. Il nous faut donc sacrifier ce beau et commode séjour et chercher un abri plus sûr, sur une plage mieux garantie du Nord, à Nervi. Nous allons nous y établir.

Nous voilà donc à deux lieues de la ville, enterrés dans la plus profonde solitude. J'y ai quelque regret, à cause de l'accueil excessivement amical qu'on nous faisait à Gênes. Ma femme, qui, moins préoccupée par le travail, voit de plus s'accroître ses embarras de ménage par cet arrangement, y perd plus encore que moi et n'en fait pas moins ce sacrifice de bon cœur.

Le lieu, du reste, et la maison sont infiniment agréables. Devant, la mer infinie jusqu'à l'Afrique, et, pour jardin, un

bois d'orangers; derrière, un cercle de très hautes montagnes, qui enserrent le village maternellement, le couvrent du Nord, et n'y laissent absolument venir que le vent du Midi. C'est Nice, moins la vulgarité, l'insignifiance d'une ville d'auberges, les Anglais, les malades à la mode, etc.

J'oubliais un agrément de la villa, une chapelle dans une armoire, où nous pouvons chaque matin nous faire dire la messe par un capucin.

A Nervi, point d'hôtel ni de traiteur. Seulement une noble *posada,* à l'espagnole, où l'on mange ce que l'on apporte. Heureusement un habitant, ami de nos amis de Gênes, nous aidera à nous orienter pour ne pas mourir de faim.

Je vous embrasse tous de cœur et vous remercie mille fois.

J. M.

J'écrirai certainement le XVIe siècle, et immédiatement après le volume de 1795, qui est pour moi un devoir sacré. Je veux d'ailleurs que votre histoire des *précurseurs* ait paru. C'est d'elle que je partirai.

A M. Lévy, à Paris.

Nervi, 28 janvier 1854.

J'ai été frappé au cœur, cher ami, de la maladie et du danger de Lamennais. Béranger est, dit-on, indisposé, H. Martin est auprès de Lamennais, mais *il n'y est pas toujours.* Qui surveille? M. Lamennais, quand je l'ai vu, la dernière fois, écrivait un dernier livre sur (c'est-à-dire contre) les religions. Il est bien essentiel que cela soit sauvé, ainsi que l'introduction du Dante. Les vautours planent déjà sur ce pauvre homme encore vivant. J'en suis effrayé, navré. Y pouvez-vous quelque chose par vous ou par des amis sûrs.

Si M. Lamennais vit et comprend encore, dites-lui que je compte pour un malheur dans ma vie d'être si loin de lui dans ce moment. Dites-lui que nous sommes et serons toujours ses enfants. Ce pauvre grand homme, si malheureux, est lui-même le douloureux et cruel enfantement qui fait passer le monde du dernier limbe du moyen âge à la lumière moderne. Il me reste de lui des choses poignantes. Il disait, il y a dix ans : « Je n'ai plus de livres; quand j'en veux,

j'emprunte un Virgile. » Cet été, je n'ai plus vu qu'un livre chez lui, Voltaire.

JULES MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Paris.

Nervi, 12 mars 1854.

Je ne vais pas plus mal, cher Alfred, mais je vis tout juste, ne faisant que l'indispensable, écrivant surtout peu. Voilà pourquoi je n'ai pas encore répondu à Étienne. Dites-le lui, et embrassez-le pour moi.

Cette vie de silence, d'inaction, de méditation n'a pas été sans étendre mon horizon; mille idées me sont venues, dont nous causerons. Ce misérable petit bord aride de l'Apennin où je traîne, en société de mes petits amis les lézards, qui ne fuient même plus devant moi, m'a dit plusieurs choses que je ne savais pas, sur la destinée humaine. Tout ici est pauvre, a soif ou a faim (sauf deux douzaines de jardins murés et privilégiés) et tout révèle d'autant plus la pensée du temps. Le rêve de l'universel banquet. Ah! les idées de Chaumette et de la Commune sur la nécessaire et la suffisante vie, ne semblent point ici, basses, ni matérialistes.

Les plantes même en parlent et disent l'identité trop réelle des besoins de l'âme et du corps. Quelque distinctes que soient ces deux substances, la première subit presque fatalement les servitudes de l'autre.

Lévy m'avait parlé de Blaise, mais non pas de lui. Je l'aime et l'estime de plus en plus. Je remercierai aussi Henri Martin et Pelletier pour leurs articles.

Je vous embrasse de cœur, mon oncle, Adèle, Étienne et Jeanne. Salut amical à M. Dumesnil.

J. MICHELET

A M. E. Noël, au Tôt.

Fontainebleau, 5 juin 1857.

Votre pensée me suit ici. Malades un peu tous les deux nous voudrions savoir aussi où en est le malade du Tôt. Le temps assez triste encore, dimanche dernier, s'est transfiguré,

tout à coup et nous arrosons à force le soir. Cette chaleur doit vous aller, ce semble. Donnez-moi, je vous prie, des détails et sur votre état et sur le régime, votre vie, vos pensées, sur tout.

Avez-vous reçu *Richelieu?...* œuvre d'anatomie terrible où j'ai presque épointé le scapel historique, j'ai disséqué tous ces gens-là de bien près, et les parties intérieures se voient maintenant pour la première fois, proprement fixées sur épingle, comme mes coléoptères de Fontainebleau.

Je suis moins bien depuis deux mois que je ne l'ai été au commencement de l'année, mais je vais pourtant, je travaille. Je désirerais aussi, cher ami, que quelque travail nouveau vous sourît et vous lançât dans l'alibi que nous donne toute chose commencée, dans ce renouvellement moral, qui aide puissamment au physique.

Causons, je vous prie; là-dessus, des esprits si fraternels peuvent, en se communiquant, s'éveiller mutuellement en tels points, d'où jaillira quelque nouvelle étincelle, où s'ouvriront des voies.

Ce qui m'a le mieux réussi, dans ces situations, ce qui a été aussi le plus favorable à ma femme, si délicate et si maladive, c'est de commencer quelque étude nouvelle, une science ou même une langue. Chaque langue est le monument capital et l'âme d'un peuple, parfois d'un système de peuples. L'essentiel est d'entreprendre une chose à laquelle on soit neuf et qui change entièrement la circulation.

Je vous embrasse de cœur, cher et très cher ami, ma femme vous salue affectueusement et se joint vivement à mes vœux pour vous.

J. MICHELET

Hommages d'amitié à madame Noël.

A M. E. Noël, au Tôt.

Hyères (Var), 28 février 1858.

Le ciel de Provence semble une dérision, cher ami; je vous écris dans une pluie plus que normande et plus qu'anglaise. Le temps est tantôt aigre, tantôt tempétueux. Ma femme ne

se trouve pas bien de ces alternatives. Elle a de grandes variations. Au total plus de mal que de bien.

Vous savez, je pense, qu'Alfred a repris le sommeil et qu'il s'est remis un peu à la lecture, mais la fièvre ne l'a pas quitté entièrement.

Je suis submergé dans *la Fronde*, qui devait paraître au 1er mars, et qui ne viendra que vers le 15 au plus tôt. Je participe un peu aux tristes influences du temps qui suit la Fronde, d'un temps où tout se rétrécit; même les *Provinciales* sont un rétrécissement de la question religieuse. Pourquoi s'adresser aux jésuites seuls? Quant à *Tartufe* vous savez que Molière dit lui-même qu'il (trouve) le sien bien insuffisant en comparaison de celui que Ninon lui raconta un soir. Il y manque en effet, l'origine, le progrès, la méthode successive de *Tartufe*, etc...

Parlez-moi de votre livre, quand vous nous écrirez, j'en suis bien curieux. Je suis sûr que vous avez fait une œuvre piquante et profonde.

Je vous embrasse de cœur. Nous saluons affectueusement Madame.

J. MICHELET

Cette sécheresse ne peut durer longtemps.

A M. A. Dumesnil, à Paris.

Hyères, 22 février 1858.

J'apprends avec plaisir, cher ami, que vos journées sont bonnes. Le temps avance et sera bientôt meilleur. La saison qui approche améliorera vos nuits qui, dit-on, sont mauvaises encore.

Je touche au dernier terme de cet accouchement. *La Fronde* devait paraître au 1er mars; ce sera pour le 10, le 15?

Dans ce dernier moment où il faut faire les notes, les innombrables documents de ce siècle bavard, nul sur les choses essentielles, prolixe sur l'anecdote légère et l'inutile, m'environnent et m'étouffent. Tous ont de l'esprit, tous parlent bien. Cela donne la haine de l'esprit, une implacable antipathie pour les *sots spirituels*, qui sont l'immense majorité

de la grande nation. Mais je les trouve *sots* dans ce moment si grave de notre avant-dernière révolution, la Fronde, à proportion qu'ils sont plus spirituels de forme, étant si nuls de fond.

Enfin, bonne ou mauvaise, cette œuvre nouvelle arrivera pour distraire un moment votre convalescence.

Ma femme vous remercie des aimables paroles que Morin nous a transmises; moi je vous embrasse de cœur, et tous.

J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Pornic, 19 septembre 1858.

Demain, enfin, je vous enverrai l'introduction et les premières feuilles. C'est un livre sur l'amour et le mariage. Les statistiques récentes, le progrès épouvantable de la polygamie occidentale m'avaient effrayé, et j'ai fait ce livre.

Je suis très las, nous faisons beaucoup de projets. Et je ne désespère pas de trouver des combinaisons pour nous réunir, au moins par moments. Cela entre tout à fait dans les idées de ma femme. Au total, nous ne sommes que trois, je pense, qui nous entendions tout à fait sur cette terre. Nous louerions un bien de campagne près de la mer, un peu au midi, pour y passer sept ou huit mois par an, où elle reprendrait la vie de fermière qui lui a réussi à Nantes. Vous viendriez l'aider de vos conseils et nous reprendrions nos communications trop interrompues.

Je la trouve au total mieux. Pornic lui a fait plus de bien que Granville. Paris m'effraie. Nous y reviendrons au 1er octobre et le quitterons en mars, s'il est possible.

Elle vous écrira elle-même et vous demandera vos directions; mais cela se fera encore mieux de vive voix quand nous pourrons nous réunir. Vous avez tous deux les mêmes goûts, les mêmes tendances, en ce qui touche les choses de la nature.

Je vous embrasse de cœur, ainsi que mon oncle et les enfants. Je salue affectueusement M. Dumesnil.

J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Paris, le 1er février 1859.

J'ai plus d'une bonne nouvelle.

D'une part je sais que vous vous portez bien et que vous devenez paysan, je veux dire robuste avec une grande barbe blonde qui vous descend à la ceinture.

D'autre part, *l'Amour* marche ou vole malgré la guerre, d'un vol prodigieux : 30 000 en deux mois et tout à l'heure 40 000. Rien n'arrête, ni la bourse, ni la politique. Un monde immense de lettres me témoignent de l'effet moral.

Louis XIV marche, malgré un infini de lettres et de tiraillements. Je ne suis pas loin dans l'impression, mais j'amasse les matériaux qui pleuvent. La Révocation de l'Édit de Nantes m'apporte nombre de manuscrits. Du reste, sauf *l'Amour*, tout est un peu lent en ce temps, je n'ai pas hâte.

Où en sont les additions de *la Foi nouvelle ?* Travaillez-vous un peu de la plume parmi vos travaux agricoles.

Je vous embrasse et tous de cœur.

J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Étretat, le 29 août 1860.

Nous partons cher ami, et nous serons à Paris jeudi à 5 heures. Le temps est toujours pluvieux, humide. Nous n'allons guère mieux.

Nous venons de recevoir votre tout aimable lettre, ma femme en est bien fâchée.

Voici les pensées qui me viennent sur notre grande affaire [1]. Le défaut du troisième volume, c'est de n'avoir pas rendu justice aux légistes, instrument et âme de la Révolution. Le défaut du quatrième volume c'est de n'expliquer pas le vertige de Charles VI et du XIVe siècle, voyant faillir l'infaillible et tout s'abimer (j'ai pourtant dit un mot à propos d'Occam). Le défaut du cinquième volume est d'avoir laissé Jeanne d'Arc un peu obscure et trop peu indépendante. Ma

1. La revision de six premiers volumes de l'*Histoire de France au Moyen âge*.

petite *Jeanne d'Arc*, publiée à part, est mieux (vous l'ai-je donnée?); il faudra alors éplucher de près la *Jeanne d'Arc* de Wallon.

Tout ce qui vous viendra dans ce sens pour les tomes III, IV et V sera bien utile, surtout pour le tome III.

(V. L'introduction à la *Révolution française.*)

Je vous embrasse de cœur et tous.

J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Rouen.

Paris, 5 mars 1861.

Je ne connais rien de bon sur la Franc-Maçonnerie. Ils veulent remonter aux Templiers, aux architectes du moyen âge, à certaines sectes de mystiques. Il y a du vrai dans tout cela, mais le plus sûr c'est qu'au siècle dernier, c'était l'initiation de la *tolérance et de l'humanité,* comme on disait. Cela a eu alors une grande action. Nulle aujourd'hui. Tous nos officiers de police sont francs-maçons.

Je crois la foi aux esprits, à la permanence des âmes, *universelle,* et bien plus encore que celle de l'existence de Dieu. Nulle part elle n'a été plus forte que chez les sauvages de l'Amérique du Nord. Les textes surabondent (V. surtout Lahontan, Canada). Les seules tribus où la chose soit douteuse sont celles où la famine habituelle éteint toute autre idée.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Montauban, dimanche 12 juillet 1863.

La Régence paraîtra au plus tard le 1er août. Vous ne pouvez vous figurer les difficultés où j'ai passé.

J'ai lu Renan. *Mais, et mais*... Il a supprimé la mère de Jésus! *tous les précédents,* pour faire un coup de théâtre, c'est-à-dire refaire encore le miracle, dont au fond il se soucie peu.

Supprimer *la Perse et l'Égypte,* en cette affaire, c'est énorme, c'est décapiter le genre humain et faire un effet sans cause.

Cela n'empêche pas le livre d'être agréable, habile, ingénieux, dans la graduation des sermons de Jésus en trois époques.

J'ai repris tout cet Orient. Je lis en ce moment le livre, où il y a eu certainement *la plus grande bonté de la terre*, le divin Ramayana. Vous ne pouvez vous figurer cette immensité de tendresse. Il y a loin de là aux 2 000 démons mis dans les 2 000 pourceaux.

La chaleur est terrible ici. Ma belle-mère va baissant. Sa fille de plus en plus se prend malheureusement à cette personne jadis si austère, si dure pour elle.

Me voici dans un nouveau tourbillon *d'Orient*, etc.

Je vous embrasse de cœur, et nos enfants et tous.

J. MICHELET

A M. E. Noël, à Rouen.

Paris, 16 juin 1864.

Je vais consciencieusement donner vos exemplaires [1] en bonne main, à votre gloire, à celle de la génération spontanée qui est la gloire de la nature. Non, elle n'a pas vieilli. Et c'est une impiété de dire qu'elle ne puisse plus faire seulement un pauvre infusoire.

Mon infusoire grossit. Je cours à ce moment lui chercher la pâtée dans les bibliothèques.

Je serais bien heureux si vous veniez à Dieppe, mais nous nous verrons au moins à Rouen.

Embrassez pour moi vos beaux enfants, et saluez vos dames. Je vous embrasse de cœur.

J. MICHELET

1. *Les Générations spontanées*, par E. Noël.

LES ORIGINES

DU

MOUVEMENT NATIONALISTE TURC

Quand l'amiral Calthorpe, grâce aux circonstances et aux procédés que l'on sait, eut signé à Moudros l'armistice qui devait mettre fin, croyait-on, à la guerre en Orient, le gouvernement britannique pouvait non sans raison apparaître aux peuples de l'Asie comme le véritable maître de l'heure.

Majestueux, ses superdreadnoughts, orgueil de la Home Fleet, venaient s'aligner dans le Bosphore, de la Tour de Léandre à Thérapia. Ses cruisers rapides sillonnaient le Pont-Euxin tandis que cinq cent mille Gourkhas, Sikhs, Écossais, Australiens, Anglais échelonnés du nord des Indes à Bagdad et de Port-Saïd au Caucase villégiaturaient dans le Liban, en Irak, en Palestine et veillaient avec un soin jaloux sur les immenses nappes de pétrole de Bakou, de Perse, de Kasrichine et de Mossoul. A la France était réservé, avec l'Europe, le soin de débrouiller l'écheveau des questions hongroise, bulgare, tchéco-slovaque et yougo-slave; à l'Angleterre le monopole de tout le pays au delà du Bosphore avec les détroits et Constantinople. Face à Stamboul, sur les plages attrayantes de Moda et d'Erenkeui, puis tout le long de la côte jusqu'à Ismidt où, dans la rade, somnole le *Gœben* désarmé, les Tommies se reposent au bon soleil de la Propontide. D'autres occupent les villes de l'Anatolie occidentale, achèvent la mise en état du tunnel du Taurus, surveillent le Bagdad-Bahn

devenu propriété britannique. Quiconque veut prendre le chemin de fer d'Anatolie doit solliciter le visa anglais à la gare d'Haïdar Pacha.

Le *Political Service* a fait appel à tous ses agents. Les commerçants anglais établis en Orient avant la guerre sont promus officiers de l'*Intelligence*. On les charge de dresser un inventaire complet des ressources agricoles, minières et industrielles du *Near East*. Ces militaires improvisés s'acquittent avec conscience d'une tâche dont doit profiter l'Empire, mais, négociants pratiques, ils ne négligent pas de profiter de leur situation officielle pour accaparer laine, céréales, tiftick, opium, tabac et en faire profiter leurs propres maisons. Ils écoulent en même temps dans un pays qui a besoin de tout les stocks invendus et les laissés pour compte de la guerre à des conditions amplement rémunératrices.

Le commerce suit le drapeau! Fidèle à son vieil aphorisme, le gouvernement britannique, alors dans tout l'enivrement de son triomphe, plaçait ses nationaux partout, soucieux de prendre les meilleures places, d'accaparer le plus possible en vue des années prospères qui, selon toute prévision, allaient suivre la victoire.

La montée vertigineuse de la livre encourage tous les espoirs, ouvre tous les débouchés, apporte tous les concours. A Stamboul, en Anatolie, journaux et orateurs sont d'accord pour préconiser la mandat anglais sur la Turquie, seul moyen, semble-t-il, de tirer le pays de l'ornière où la guerre l'a enlisé.

Devant un tel étalage de puissance, les autres nations de l'Entente ne jouent à première vue qu'un rôle effacé. Toutes n'apparaissent qu'à l'état de satellites plus ou moins brillants dans l'orbite de l'astre anglais. Le dollar lui-même, dont la plus-value fascine les changeurs de Galata, reste dans l'ombre politique et l'Amérique se contente d'inonder l'Asie Mineure de missions d'Y. M. C. A. si complètement outillées qu'on croirait voir s'organiser le trust de la charité.

Dans le domaine politique l'hégémonie britannique est entière. Un seul chef ordonne et tout le monde obéit. Mais là s'arrête l'influence anglaise.

La culture française, en dépit de quatre ans de guerre et de propagande allemande, demeure intacte de Stamboul aux

rives de l'Euphrate et des bords de la mer Morte aux falaises du Pont-Euxin. Tout ce qui a trait au télégraphe, aux chemins de fer, aux routes, aux sociétés des phares, des quais, de la régie, à toutes les grandes entreprises, est rédigé dans notre langue. Règlements, affiches, instructions sont en français. Durant la guerre, il fallut sur le Bagdad Bahn lui-même se servir de notre idiome, car le personnel n'en comprenait point d'autre; et les officiers anglais surpris durent, comme les allemands, apprendre le français pour donner leurs ordres aux cheminots d'Anatolie. Leur déconvenue s'exprima d'une façon naïve par l'apposition de pancartes nouvelles en langue anglaise au lieu et place des affiches rédigées jusque-là en turc et en français.

Cette diffusion de notre parler national est l'œuvre de tous ces bons Français qui vivent en Orient, missionnaires catholiques, instituteurs laïques et professeurs du Lycée de Galata Seraï. Dès l'armistice on vit réapparaître en Anatolie les vaillants pionniers, les rangs éclaircis au cours des années sanglantes, anxieux de reprendre leur besogne interrompue. Leurs moyens précaires, leurs maigres subventions, leur touchante pauvreté contrastaient avec les ressources de toutes espèces des œuvres américaines de l'Y. M. C. A. et de la *Bible Society*. A côté de ces vaisseaux de haut bord, les humbles desservants de l'Idée française paraissaient piloter de modestes barques. Mais leur prestige est tel que Grecs, Arméniens, Israélites et même Turcs se pressent dans les écoles réoccupées de Brousse, Eski-Chehir, Angora, Konia, Sivas, Kharpout et Ourfa.

En les parcourant on pouvait juger du prestige français dans ces régions. A l'armistice tous les regards se tournaient vers notre pays; mais les préoccupations rhénanes faisaient comme aujourd'hui passer au second plan les questions asiatiques. Malgré tout, notre silence même était interprété à notre avantage et la plupart pensaient qu'il cachait tout un monde de profondes pensées et de machiavéliques combinaisons. Aussi, à défaut de déclarations venues de Paris, nos journaux constituaient des bréviaires dans lesquel chacun cherchait à percer les mystères des desseins officiels. Les moindres articles traitant de l'Orient étaient lus avec avidité, commentés avec passion et, dans les opinions librement

exprimées des auteurs, on voulait voir une irradiation des arcanes de notre diplomatie.

***

Quatre années de guerre n'ont pas apporté grand changement dans les villes d'Anatolie. Chacune garde l'aspect triste d'une petite cité de province qui s'éteint. Il y a seulement un peu plus de ruines qu'autrefois à Erzéroum, détruite par la conquête russe, à Sivas et à Angora, où les quartiers arméniens ne sont plus qu'un amas de décombres calcinés. Ailleurs on retrouve les habituelles masures en torchis, aux toits couverts de tuiles d'un rouge si terne qu'on les dirait mal teintes, alignées tant bien que mal au long d'avenues plantées d'arbustes poussiéreux et rabougris.

Ça et là, un effort a été tenté. Les prisonniers russes, anglais, français ont construit quelques routes, édifié quelques bâtiments modernes, caracols, lycées, konaks, écoles d'arts et métiers, dont le style présente un curieux mélange d'architecture orientale et tudesque avec des colonnades trapues aux chapiteaux bizarres et des fenêtres en ogive rehaussées de nervures et d'entrelacs.

Si neufs au dehors, la plupart de ces bâtiments sont malheureusement déjà délabrés à l'intérieur. Planchers disjoints, tapis poussiéreux, murs déplâtrés, vitres fêlées, tel est le décor que complètent trop de chaises défoncées, de fauteuils à trois pieds et de tables branlantes. Dans ce cadre vétuste, le téléphone tout neuf, portant sur un socle un aigle germanique, rutilant de dorures fait l'effet d'un anachronisme.

Quant au personnel, ses vêtements fripés, ses souliers sans lacets, son linge défraîchi n'ont que trop tendance à s'harmoniser avec le décor; et c'est une vraie satisfaction de découvrir parfois au fond de quelque lointaine préfecture un *vali* élégant, parfait dandy, causeur disert et poète à ses heures.

Jadis, le *Daroga* mongol installé dans un *Ya Men* était un intendant redoutable dont la minutie inflexible faisait trembler les habitants. Rien n'échappait à cet administrateur modèle, à la fois notaire expérimenté, gouvernant exact et comptable tatillon. Son successeur ottoman ne pos-

sède plus au même degré ces qualités; c'est néanmoins un fonctionnaire consciencieux qui règle de son mieux les affaires du *vilayet* et du *sandjak* en dépit du flot montant des circulaires diffuses et des directives amphigouriques.

Le formalisme, les lenteurs, la routine, les chinoiseries et le centralisme de la légendaire administration ottomane neutralisent les efforts des *valis* et *moutasserifs* et l'on ne peut faire grief à ces agents souvent zélés de l'état d'un pays qui apparaît lamentable dès que l'on quitte les abords de la capitale et la riante ceinture côtière.

Sur le plateau d'Anatolie, on ne rencontre ni les vignobles, ni les vergers des bords de l'Égée et du Pont-Euxin; à perte de vue c'est la grisaille sans fin des collines qui alterne avec les terres pauvres des vallées pour former une symphonie morose qu'aucun arbuste, aucune plante verte ne vient interrompre de sa note gaie. Que l'on roule dans les wagons du Bagdad Bahn disloqués par un long service de guerre, ou que l'on se hasarde en automobile sur les routes défoncées, ce spectacle ne varie pas. A peine, aperçoit-on de loin en loin des hameaux misérables dont beaucoup gagneraient à égaler en coquetterie nos villages ouolofs, bambaras ou toucouleurs. L'excellente population qui les habitent est presque aussi primitive que celle de l'Afrique du Nord, avec ses charrues archaïques, ses chariots à bœufs, héritages des Perses de Darius, ses procédés rudimentaires de moisson et de dépiquage.

Ce n'était pas au sein de la ville de Constantinople, sous la menace des superdreadnoughts alliés, qu'il était loisible d'observer le véritable esprit de l'Ottoman à cette époque curieuse. Dans les centres, volontiers fanatiques et étroits d'idées que sont les villes d'Asie Mineure, loin des bataillons serrés des Puissances et de la censure de la Presse, on discernait au contraire sans peine les vrais sentiments qui animaient l'Osmanli et l'on pouvait suivre avec aisance l'évolution graduelle de ses idées.

Résigné et fataliste, tel il apparaît dans les mois qui suivent l'armistice. Il assiste indifférent au départ pour Malte des unionistes et rejette sur eux les maux qui accablent sa patrie. Il n'a pas de termes assez vifs pour flétrir l'échec des triumvirs Enver, Talaat, et Djemal, et il attend que la

Conférence de la Paix lui signifie un verdict dont la gravité ne paraît pas faire de doute à sa logique d'Oriental.

La démobilisation turque se poursuit normalement et le paysan anatolien voit sans déplaisir les soldats du Giaour, Gourkhas, Sikhs ou Sénégalais, qui au moins lui procurent un calme dont il est sevré depuis la Constitution de 1908 et la proclamation de la liberté.

Dans les villes, on discute parfois sur les futures clauses du traité de Paix et l'on semble attacher beaucoup plus d'importance aux stipulations économiques qu'au statut territorial. On souhaite seulement le maintien du Khalifat à Constantinople et l'on s'accommode volontiers de l'internationalisation des détroits.

Les officiers alliés sont accueillis partout avec cette obséquieuse déférence que l'Oriental accorde à tout vainqueur; leurs moindres désirs sont des ordres et leurs injonctions des nécessités. Si des touristes de marque se hasardent à Brousse ou à Smyrne, les municipalités se prodiguent et les germanophiles les plus militants durant la guerre, musulmans ou chrétiens, se font remarquer par la ferveur de leurs protestations et le lyrisme de leurs flagorneries.

Tout est calme, l'activité économique reprend peu à peu, les exploitations minières se réinstallent, les prospecteurs accourent à la recherche du chrome, du cuivre et du plomb argentifère, les « soyeux » de Lyon à leurs manufactures de Brousse, les courtiers à leur clientèle, tandis que dans les gares, où passent de longs convois d'Arméniens rapatriés, s'empilent les sacs de blé, d'orge, de tiftik et de tabac amenés par les villageois dans leurs chariots à buffles. Dans les cafés, officiers désœuvrés et bourgeois placides devisent sans un geste devant de minuscules tasses à café ou somnolent doucement dans la fumée des chibouks, au glouglou des narguilés.

Brusquement, tout le pays frémit, des côtes de l'Egée au Caucase et du Pont-Euxin au Taurus, quand, le 16 mai au matin, le télégraphe apporta la nouvelle du débarquement grec à Smyrne. Il sembla que la Turquie se réveillait tout à coup d'un long engourdissement et, debout dans un sursaut, voulût faire face à l'agresseur. Des meetings de protestations s'organisent aussitôt à Stamboul et en Asie Mineure, la

population tout entière, obéissant au mot d'ordre de ses leaders, exprime alors le même desideratum : « Tout plutôt que les Grecs ».

En laissant opérer ce débarquement fatal, cause de tant de ruines et de souffrances, on semble avoir péché autant par méconnaissance de la psychologie orientale que par oubli d'un antagonisme millénaire. On a ignoré que l'amour-propre de l'Osmanli, resté très vif en dépit d'infortunes séculaires, ne pourrait s'accommoder de la domination de ses anciens *raïas* du *vilayet* d'Athènes. On a négligé les données de l'Histoire et sans remonter au siège de Byzance ou à Navarin, on ne s'est plus souvenu de la campagne de Thessalie en 1897, et de la longue suite des rivalités turco-helléniques à propos de la Crète, de la Macédoine et des îles de l'Égée; on n'a pas davantage tenu compte des préparatifs de guerre de la Grèce et de la Turquie en 1914, ni de l'incident du dreadnought *Rio de Janeiro*, dont la réquisition par l'Angleterre fut un des prétextes de guerre de l'empire Ottoman. Seule, l'Italie protesta; mais ce *veto*, motivé par sa déception d'être frustrée des promesses de Saint-Jean-de-Maurienne, s'inspirait médiocrement de ces considérations d'ordre général et psychologique.

Si encore, la décision attribuant Smyrne à la Grèce avait été annoncée publiquement au moment de l'armistice et présentée comme le verdict inexorable des vainqueurs, l'empire Ottoman, alors résigné à tout, eût sans doute momentanément accepté le sacrifice douloureux. Mais les troupes helléniques débarquèrent à l'improviste, presque en cachette, causant un émoi général et provoquant dès leur arrivée des désordres sanglants que l'imagination asiatique se plut encore à dramatiser.

Alors, à cet Orient aussi fataliste devant les arrêts de la destinée qu'ergoteur et processif devant la porte ouverte du marchandage, le *Foreign Office*, inquiet des suites de l'aventure, chercha à présenter l'occupation de Smyrne comme une mesure provisoire, analogue à celle de Constantinople par les troupes alliées. On prit note des doléances de la population turque, on blâma publiquement les excès grecs, et on envoya une mission officielle enquêter sur les événements et contrôler les déclarations du commandement hellénique.

C'était plus qu'il n'en fallait pour encourager tous les espoirs des Osmanlis et provoquer, chez les patriotes sincères, les officiers désœuvrés et les unionistes impénitents, ce sursaut d'énergie que fut le mouvement nationaliste turc.

On était persuadé à Athènes que les troupes grecques n'éprouveraient pas plus de difficultés à débarquer à Smyrne que les soldats alliés à circuler en Asie Mineure. Aussi, fût-ce avec confiance qu'au matin du 15 mai 1919 les compagnies de débarquement du *Lemnos* et de l'*Averoff* abordèrent les quais de la ville sous les yeux de la population étonnée.

Le premier régiment d'evzones touche terre à son tour et se forme en colonne de route le long du golfe, armes déchargées et faisceaux formés; la quiétude paraît si grande que le commandant de la division, le colonel Zafiriou, juge inutile de faire garder les issues de la ville et donne l'ordre aux troupes de se préparer à une entrée solennelle dans la cité chère au cœur de tout Hellène.

Le métropolite apparaît en somptueux apparat, revêtu des insignes des anciens évêques de Byzance, et, suivi d'une foule compacte de fidèles, qui grossit de minute en minute à l'annonce de la miraculeuse nouvelle, il se dirige vers le Konak pour y bénir les troupes en grande pompe.

Tout est calme, rien ne permet de prévoir une opposition chez les musulmans qui contemplent, hébétés, ce spectacle. Pourtant, la veille, les prisons de la ville ont été ouvertes, les détenus libérés et armés. Mais le commandement hellénique est dans l'ignorance de ce grave incident que des milliers de Grecs indigènes auraient pu lui apprendre. A l'imprudence de l'entrée solennelle dans une ville peu sûre venait s'ajouter la faute politique d'un système de renseignements mal organisé.

A 10 heures, au moment où les evzones formés en carré sur la place du Gouvernement s'apprêtent à recevoir la bénédiction du métropolite, un coup de feu est tiré sur eux (l'enquête faite plus tard ne permit de découvrir ni l'auteur de cet attentat, ni sa nationalité).

Au bruit de la détonation, une panique indescriptible s'empare des spectateurs, la foule des Hellènes reflue sur les quais, d'où une vingtaine de femmes et d'enfants sont précipités à la mer et se noient.

Cependant les evzones prennent la formation de combat et dirigent le tir de leurs mitrailleuses sur les fenêtres des casernes turques d'où l'on suppose que le premier coup de feu est parti. Les soldats ottomans ripostent faiblement et au bout d'un quart d'heure arborent le drapeau blanc. Ils sont aussitôt faits prisonniers et conduits sous bonne escorte à bord des croiseurs grecs qui sont en rade.

A cette vue, la populace apeurée, reprend confiance et, de toutes parts, les Grecs surexcités accourent dans le quartier musulman, résolus à faire bonne et prompte justice. De nombreux Turcs, voire des chrétiens, qui ont eu la malencontreuse idée de garder le fez ottoman, sont abattus. En proie à une frénésie de meurtres et de pillage, les Anthartes et Palikares, à l'exemple des bandes de Spartacus, paraissent vouloir assouvir en un jour tous les instincts de vengeance lentement amassés durant des siècles de servitude.

Le commandement grec, débordé par ces désordres inattendus, ne sait comment s'y prendre par les faire cesser; seule l'intervention des représentants alliés et de patrouilles de marins débarqués des navires en rade réussit à y mettre fin six heures plus tard, après la mort de quatre cents Turcs et d'une soixantaine d'Hellènes.

La nouvelle de cette tragédie, dont on colporte partout de terrifiants épisodes, provoque une émotion intense. Les colonies européennes adressent de vives réclamations à leurs gouvernements et réclament le retrait des Hellènes. Le commandement italien manifeste son indignation bruyante et, sans perdre de temps, envoie des détachements occuper Scala Nova pour empêcher les Hellènes de pénétrer dans la zone économique de la Péninsule. Les *bersaglieri*, au contraire des troupes grecques, sont accueillies avec enthousiasme par la population musulmane et c'est dans des rues pavoisées et jonchées de fleurs qu'ils font leur entrée à Sokia.

Le Gouvernement de Stamboul ne se contente pas de manifestations platoniques. Il envoie par chiffré à ses valis et *moutasserifs* des instructions pour organiser discrètement la résistance. Des comités de défense nationale se constituent aussitôt et s'emploient à former des corps de volontaires, des bandes d'Eibeks et de Circassiens.

Dès le 19 mai, on signale en province des détachements d'irréguliers en partance par Aïdin, et le 20, Reouf bey, l'ex-ministre qui durant la guerre s'est spécialisé dans l'organisation des soulèvements patriotiques en Perse, en Afghanistan et en Mésopotamie, est dépêché par la Porte dans le *vilayet* de Smyrne en vue d'y remplir une mission conforme à ses aptitudes. Cependant de nouveaux renforts grecs débarquent, et l'armée poursuit son avance. Le 21, Menemen et Torbali sont occupés en même temps que paraît à Athènes un décret royal nommant M. Sterghiadès haut-commissaire hellénique dans la nouvelle province d'Asie Mineure.

Dans l'*Hinterland* de Smyrne comme dans la ville, l'enthousiasme des Grecs indigènes est à son comble. Des photographes circulent dans le port avec des panneaux représentant Sainte Sophie surmontée d'une gigantesque croix byzantine, et ce décor symbolique attire devant l'objectif des industrieux mercantis une foule de clients parmi les débardeurs et les ouvriers des quais. Partout, on exhibe le drapeau bleu et blanc, on troque son fez, insigne musulman, contre un chapeau, emblème des chrétiens. On pavoise les trains. On organise des processions de jeunes filles vêtues aux couleurs nationales et parées de fleurs à l'exemple des Canéphores antiques. Le presbytère du métropolite concurrence le konak du Caïmacan; la foule des musulmans s'y presse, anxieuse des conséquences de l'arrivée prochaine des Hellènes. Elle réclame la protection et les bons offices de l'épiscopat. Conscient de sa nouvelle dignité, l'évêque daigne faire entendre quelques paroles de réconfort, parfois aussi il se laisse aller à de discrètes menaces. Surtout il veille à la remise à neuf du quartier chrétien et à la confection par ses ouailles de gigantesques banderoles et oriflammes destinées à saluer l'arrivée des vainqueurs. Complaisant, il décrit avec minutie l'immense *Hinterland* que, d'après des renseignements, la Grèce doit recevoir au delà de Smyrne et cette nouvelle rapidement colportée achève de jeter le désarroi parmi l'élément turc de la zone menacée.

L'effervescence augmente, les gendarmes quittent les *karakols*, les détenus leurs prisons, et ils s'en vont de concert battre l'estrade sous prétexte de lutter contre l'envahisseur. S'il se trouve dans la région un officier allié, on se rend chez lui

et l'on sollicite la protection de la nation française, anglaise, italienne. Peu importe, pourvu que l'on puisse se réclamer d'une grande puissance le jour où les Grecs arriveront. A Alachehir, l'ancienne Philadelphie, l'officier français chargé du contrôle de la gare reçoit en quelques jours plusieurs milliers de demandes individuelles de musulmans qui sollicitent le protectorat de notre pays. Mais ces protestations n'empêchent pas l'armée hellénique de continuer sa marche. Le 25 mai, elle est à Magnésie et le 27 à Aïdin, tandis que ses grand'gardes s'établissent à Nazilli et Endemieh.

Cette fois, la progression rencontre quelque résistance. Des bandes de Circassiens bien armés tentent d'arrêter les colonnes. On doit faire agir les mitrailleuses et les canons, tandis que sur la côte l'artillerie des torpilleurs *Lion, Daphnis* et *Aetos* entre en action contre des groupes de partisans au nord de Smyrne.

Il a fallu aux Osmanlis une quinzaine de jours pour recruter et organiser les bandes. La lutte désormais engagée entre la Grèce et la Turquie va se poursuivre dans cette riche province de l'Ionie où l'histoire et la légende se mêlent aux bords du Méandre et du Pactole, autour des ruines de Sardes, d'Éphèse et de Pergame. Ces lieux évocateurs des plus délicats joyaux de la mythologie antique vont désormais ranimer d'autres souvenirs, ceux de la Macédoine au temps d'Abd-ul-Hamid.

Assassinats, viols, pillages, incendies, cruautés sans nom, représailles atroces, toute la gamme des horreurs de Drama et du Vardar va se transposer autour de Smyrne. D'un côté, les bandes grecques, anciens agitateurs venus de Thessalie et d'Épire, spécialistes de guérillas, Anthartes et Palikares, de l'autre les Circassiens, Eibecks et Bachibouzouks rivalisent de férocité et chaque jour accomplissent les plus sinistres exploits.

La guerre n'affecte pas la forme d'une lutte régulière. C'est une série d'escarmouches, de coups de mains et d'embuscades. Le 15 juin, le 8e régiment hellénique, attaqué à l'improviste à Pergame, se replie en désordre sur Menemen où les soldats se vengent de leur échec en massacrant une quarantaine de musulmans. Le 29, Chefket bey et le brigand Yuruk Ali s'emparent par surprise d'Aïdin, mettent à sac le quartier

grec et égorgent les habitants qui ne peuvent trouver asile chez les sœurs françaises. Le 4 juillet, la ville est reprise par l'armée hellénique et tous les musulmans s'enfuient par peur des représailles. On se bat à Tchiflik le 6 juillet, puis le 18 à Aïdin, où un bataillon d'Hellènes perd ses quatre commandants de compagnie. On s'assassine à Papazli le 24, puis le 28 à Endemieh.

En deçà comme au delà du front gréco-turc, c'est le vrai désert. Chacun a fui, musulmans vers l'intérieur, chrétiens vers la côte , abandonnant des centaines de hameaux prospères, les forêts de hautes vignes et d'arbres fruitiers, les champs de blé et d'orge, les plantations d'opium et de tabac. Des milliers de Grecs chassés d'Aïdin, d'Ak-Hissar et d'Endemieh viennent chercher asile dans la banlieue de Smyrne, tandis que, de l'autre côté, d'innombrables fugitifs turcs errent le long des routes vers Kutahia, Ouchak et Afioum.

Aucun des deux adversaires ne dispose des effectifs suffisants pour constituer un front régulier et continu. Peu de tranchées, encore moins de fil de fer; un système de grand'-gardes et petits postes très espacés permettant de part et d'autre des incursions faciles, des coups de main hardis, des embuscades fructueuses. Bien mieux, les chemins de fer de Smyrne, qui appartiennent à une compagnie française, continuent à fonctionner. De Magnésie à Afioum Karahissar la ligne coupe le Pactole aux abords de Sardes et le voyageur quitte une station où fourmillent les uniformes hellènes pour trouver la gare suivante encombrée de bachibouzouks à l'air féroce, en tenue de brigands d'opéra, tout bardés de cuir et de cartouchières avec d'énormes ceintures où étincellent des crosses de pistolet lamées d'argent et des poignards damasquinés.

Si depuis dix ans le pays turc n'avait pas perdu les quatre cinquièmes de sa population mâle au cours des guerres soutenues sur tout l'immense front qui va des monts Rhodope au golfe Persique, il est à présumer que dès ce moment le nombre des volontaires, joint à leurs vertus guerrières, eût amené de suite le résultat de 1922 : Smyrne eût été repris, et toutes les chancelleries d'Europe, le *Foreign* Office en tête, se seraient félicitées du règlement radical de la plus épineuse des questions.

Mais entre Grecs et Turcs la partie qui se joue n'est pas égale. D'un côté les troupes helléniques, dressées et équipées à l'européenne, disposent d'une artillerie puissante et d'un matériel de guerre ultra-moderne; de l'autre les volontaires, coupés de l'extérieur et de leur capitale, n'ont ni avions, ni camions de ravitaillement, ni services de l'arrière, ni approvisionnements; les canons sont rares et les munitions insuffisantes. Depuis sa défaite de Thessalie, la Grèce a doublé son territoire et sa population. Elle a peu souffert au cours du dernier conflit; son moral est alors intact et elle est forte en présence d'un adversaire exsangue et à demi découragé. Les paysans anatoliotes échappés aux tueries successives ne se résignent pas à se laisser enrégimenter à nouveau. Ils désertent en masse et continuent à grossir le troupeau d'errants qui tiennent la montagne ou battent l'estrade dans la campagne anatolienne.

Mais en dépit des difficultés et des défaillances du début, les chefs nationalistes rachètent par leur énergie et leur foi patriotique l'inégalité de la lutte; les Hodjas dans les mosquées font appel à la solidarité musulmane, montrant le dénuement des réfugiés; les femmes donnent l'exemple, prennent la parole dans les meetings et s'enrôlent, tandis que la presse de province s'enhardit peu à peu à prêcher ouvertement la guerre.

***

Telle était la situation au mois de juin 1919. Le plantureux rucher smyrniote sur lequel Athènes avait imprudemment mis la main s'était changé en guêpier aussi bien pour la Grèce elle-même que pour la diplomatie européenne. C'était une complication nouvelle et inopportune à ajouter au lourd fardeau des difficultés d'après-guerre.

A ce moment Moustapha Kemal entre en scène. D'origine salonicienne, le jeune général avait dû, dit-on, à son amitié personnelle pour Talaat, la faveur d'un avancement rapide. Il se distingue durant la guerre aux Dardanelles, puis il est envoyé sur le front de Palestine où il est moins heureux. En 1918, il commande la VIIe armée ottomane à Alep. Pendant ce séjour il a des démêlés graves avec Falkenhayn, puis avec le ministre de la Guerre, Enver Pacha. De cette dernière que-

relle est né l'antagonisme violent qui sépare aujourd'hui les deux leaders.

Envoyé à Erzeroum pour y inspecter les troupes et surtout surveiller les agissements arméniens, Moustapha Kemal ne tarda pas à y être rejoint par Reouf bey aussitôt que ce dernier eut achevé de préparer la résistance aux Grecs dans le vilayet de Smyrne. Tous les deux, également actifs et éloquents, vont désormais, à défaut du gouvernement légal, assumer la défense du pays et imprimer au soulèvement patriotique une énergie sans cesse croissante.

Ce mouvement qui est en grande partie leur œuvre procède des mêmes causes que la révolution de 1908. Celle-ci, déterminée par un sentiment de réaction contre les empiétements de l'Europe plutôt que contre le despotisme hamidien, celle-là par une explosion soudaine de patriotisme exaspéré. Dans les deux cas l'affaire tourne au *pronunciamento*; dénouement fatal dans un pays où la classe dirigeante est exclusivement militaire, où le corps des officiers a remplacé celui des Janissaires dans le contrôle politique de la nation.

Dès que la rébellion s'affirme, les incertitudes du commandement se manifestent. Dès le début on le voit recourir simultanément à la force et à la conciliation. Il accueille les doléances des Turcs, fait replier la ligne d'avant-postes des Hellènes, ménage un armistice entre les partis, puis brusquement donne l'ordre à l'armée grecque de pousser de l'avant.

Jusqu'à la fin, la même incohérence préside aux instructions envoyées aux Hellènes. Toute l'année 1919, leur ligne de combat est soumise à un flux et reflux, fidèle baromètre des hésitations du commandement. L'armée hellène occupe le 1er juin Nazilli et Ak Hissar, le 10 elle évacue par ordre ces deux localités, le 15 elle se reporte en avant, s'installe à nouveau à Nazilli et s'en retire le 25, pendant que d'autres détachements reviennent à Ahmedli. Enfin, le 20 novembre, comme conclusion inattendue de la commission d'enquête sur les événements de Smyrne, les Hellènes sont autorisés à occuper de nouvelles positions à plusieurs kilomètres en avant de leurs lignes.

Dans ces tergiversations, le *Foreign Office* paraît partagé entre le désir de céder aux suggestions de M. Venizelos et

la volonté d'en finir avec une situation qui devient partout inquiétante, en Égypte, en Mésopotamie, aux Indes et en Perse. Ces troubles, dans lesquels s'affirme la solidarité des agitateurs musulmans et leur collusion avec Moscou, contraste avec les désaccords qui s'accusent au camp des Alliés.

L'histoire se renouvelle. Les compétitions européennes sont à nouveau la plus sûre sauvegarde de l'empire Ottoman en danger; et les diplomates turcs, rompus à cette escrime, savent comme par le passé profiter des moindres fissures de la diplomatie occidentale pour y faire passer leur propre politique.

L'Italie leur apporte son concours. Ses soldats fraternisent avec les volontaires, à Baladjik, à Mourali, à Tekké; ils continuent à bourdonner aux abords de la ligne Scala-Nova, Aïdin en compagnie des Bachibouzouks, qui peuvent à leur aise préparer leurs coups de main dans une zone où la Grèce ne peut pénétrer. Quand les Bersaglieri et les Evzones sont en contact, des tranchées se creusent; on échange des menaces, sinon des coups de feu.

En même temps l'Islam s'agite, le communisme prend de l'ampleur; Denikine et Koltchak sont battus; l'Allemagne rancunière discute son verdict et, pour achever d'embrouiller la question dans un Orient qui ne connaît que la force, les armées alliées démobilisent rapidement.

***

Quand le grand vizir Damad Ferid revint en juillet à Constantinople, après avoir plaidé sans succès la cause turque devant l'aéropage des Alliés, un vif sentiment de lassitude se manifesta dans tout l'empire Ottoman. La conclusion de l'accord Tittoni-Venizelos ruinait l'espoir des patriotes dans une intervention active de l'Italie en leur faveur; l'armée hellène résistait avec succès aux efforts des partisans et tout le pays épuisé hésitait à se lancer dans une guerre qui apparaissait longue et coûteuse. A Constantinople, l'Entente libérale et la Porte semblaient disposées à un compromis.

Mais Moustapha Kemal et son parti refusent de céder à ces suggestions. Ils décident de poursuivre la lutte à outrance

par leurs propres moyens. Une correspondance acerbe s'échange entre eux et le gouvernement de Stamboul, et bien vite le conflit prend une tournure aiguë.

En vain Damad Ferid lance contre le chef du mouvement un mandat d'arrêt et ordonne la dissolution de toutes les bandes dites de la défense nationale. Moustapha Kemal donne avec éclat sa démission de général et poursuit son œuvre. Quant aux valis et moutasserifs chargés de faire appliquer le décret concernant les bachibouzouks, ils se contentent pour la plupart d'en accuser réception et de ne pas l'exécuter. Ce sont les opportunistes. D'autres, guidés par leur prudence et leur instinct, abandonnent le vaisseau anatolien que guette la tempête et vont chercher un refuge à Stamboul. Bien peu osent affronter la colère des nationalistes et obéir à la Porte.

L'autorité de Moustapha Kemal s'étend ainsi peu à peu sur tout le pays et les diverses sociétés patriotiques qui se sont constituées, « la défense des droits de la nation, » « la défense de la Patrie », viennent prendre désormais leur mot d'ordre à Sivas, ainsi que tous les chefs militaires, Djemal Pacha, Salaheddine, Ali Fouad, etc.

Mais les hommes manquent, et l'argent fait défaut. Alors on se décide aux mesures extrêmes. Les prisons s'ouvrent et on enrôle les détenus. Les geôles d'Alachehir, d'Ouchak, d'Afioum, de Kutahia, etc., fournissent ainsi un lot important de gaillards moustachus, auxquels on remet fusils et cartouches avec mission de s'en servir contre les Hellènes. Ravis de l'aubaine, ces brigands devenus « moudjahids », combattants pour la cause sainte, ne manquent pas de vivre largement aux dépens des paisibles villageois turcs et de se faire remettre les moutons les plus gras, les fruits les plus savoureux, les filles les plus accortes. Résignés, les Anatoliotes supportent cette dîme. Parfois cependant les bandes exagèrent. Alors le village s'insurge, on sort les armes et, entre paysans et tchétés, des combats s'engagent, qui, à Sahlili, dégénèrent en bataille rangée.

A ces bandes dont l'action est peu efficace, les nationalistes s'efforcent de substituer peu à peu les troupes régulières. En dépit de l'*Intelligence Service*, de mystérieux dépôts permettent de pourvoir aux besoins les plus urgents du front.

Des culasses de canons de 105 millimètres retrouvées à propos permettent d'armer les pièces qui bombardent les positions hellènes. Enfin, par un jeu de passe-passe d'une élégante simplicité, les quelques régiments stationnés dans la zone de contrôle servent à l'instruction d'un grand nombre de recrues sans que leur effectif réglementaire soit jamais dépassé. On se contente d'établir un roulement de jeunes soldats et, dès qu'une fournée sait à peu près se servir de ses armes, on l'expédie au front en changeant les talpaks contre des mouchoirs de couleur pour donner aux hommes l'apparence de volontaires.

Un autre expédient permet de trouver des ressources. Chacun des commerçants aisés est contraint de verser une partie de son capital aux trésoriers nationalistes. Cette mesure ne va pas sans soulever de véhémentes protestations de la part des patients. Les incidents se multiplient, démontrant aux kemalistes la nécessité de faire sanctionner par le pays lui-même l'irrégularité de leurs procédés.

Dans ce but, des congrès se réunissent, au cours desquels des orateurs prolixes et passionnés font assaut de tirades sonores et nébuleuses, d'aphorismes surannés et de paraphrases grandiloquentes. Après l'assemblée d'Erzeroum, qui marque le début du mouvement, d'autres réunions ont lieu à Denizli, Balikesser, Alachehir. Enfin le 4 septembre à Sivas, où réside Moustapha Kemal, s'ouvre un congrès général au cours duquel les chefs du nouveau parti élaborent un programme définitif. Ils s'engagent à poursuivre la lutte jusqu'à l'élection d'une assemblée, le renvoi du ministère Damad Ferid et la libération du territoire ottoman.

La nouvelle de ces décisions incite la Porte et Londres à agir. Une offensive générale est déclanchée contre les nationalistes par toute une armée de journaux, le *Peyam*, l'*Alemdar*, le *Turkje Stamboul*, de chefs de bande circassiens, de pasteurs anglicans, d'anciens ministres, de hauts fonctionnaires, appuyés de toute la presse grecque et arménienne de Péra.

Feuilles turques et chrétiennes dépeignent l'Anatolie sous les couleurs les plus noires. Partout des pillages, des viols, des assassinats, des déportations. Dûment stylées par leurs métropolites ou leurs éphories, les minorités musulmanes

clament leur détresse, simulent des paniques, entament des exodes, lancent de pathétiques appels au monde civilisé. A Constantinople, la ligue militaire *Nichaban* prend à partie les clubs nationalistes. Le *Jinn*, organe kurde, entame une campagne en faveur de l'indépendance de ses compatriotes et, pour corser une situation qui ne paraît pas assez dramatique, brusquement de vrais troubles éclatent, œuvres d'agents provocateurs, à Adabazar, Karadjabé, Balikesser et Bosghir.

Des bandes de Pomaks ou de Circassiens, grassement rétribuées, sont lancées contre les nationalistes. A Balikesser, le tcherkess Ahmed Anzavour défraye la presse de Stamboul du récit de ses exploits pittoresques, et à Bosghir les paysans du caza armés par le vali Djemal bey expulsent les Kémalistes.

En même temps, le commandement anglais entreprend de couper en deux l'insurrection en renforçant la surveillance le long du Bagdad Bahn. Il fait relever les garnisons italiennes, suspectes de favoriser la contrebande entre Sivas et le front de Smyrne, et rechercher activement les dépôts d'armes mystérieux où viennent s'approvisionner les insurgés.

Le gouverneur anglais d'Alep inonde le Kurdistan de tracts invitant la nation à proclamer son indépendance. Une famille féodale de vieille roche, celle des Bédir-Khani, seconde l'action britannique et parcourt les tribus en compagnie d'un officier de l'*Intelligence* qui racole des partisans, distribue des armes et des subsides.

Enfin, une ultime manœuvre est tentée par Damad Ferid. Il donne l'ordre par chiffré au vali de Kharpout de marcher sur Sivas, de dissoudre le congrès et de s'emparer de la personne de Moustapha Kemal.

Le télégramme de la Porte est intercepté par les insurgés, et les militaires de Sivas restent fidèles au nationalisme comme leurs aînés de Salonique à la Constitution : le 15e régiment d'infanterie se porte au-devant de Ghalib bey et l'atteint à Malatia.

L'infortuné vali, abandonné de tous ses partisans, est réduit à prendre à toutes brides la direction d'Alep en compagnie de ceux qui l'accompagnent dans son équipée, les Bédir Khan, le major Nowill et le gouverneur de Malatia.

De ce côté, la cause nationaliste était gagnée. Moustapha

Kemal, en réponse à sa tentative d'enlèvement, lance alors un ultimatum au souverain pour l'inviter à se séparer dans les quarante-huit heures de son ministère. Les délais de réponse expirés, il ordonne de cesser toutes les relations entre l'Anatolie et la capitale.

Contre les rébellions intérieures fomentées par l'*Union Libérale*, on envoie des « moudjahids » renommés pour leurs procédés expéditifs. Le Circassien Eidhem bey a raison sans peine de son compatriote Anzavour. Mais à Bezghir l'affaire est plus sérieuse. Les partisans du vali de Konia sont en nombre et résistent énergiquement. Pour en venir à bout, il faut des canons et un assaut en règle avec sa suite naturelle d'incendies, de massacres et de pillages.

Ces répressions énergiques dictent aux fonctionnaires leur attitude. La plupart adhèrent au mouvement, les plus compromis imitent Djemal bey et prennent le train pour Stamboul. Ceux auxquels le sens de l'opportunité fait défaut sont saisis dans leur konak et expédiés on ne sait où. Si la garnison[1] empêche d'utiliser ce procédé, des bravi se chargent de la besogne et assassinent au coin d'une rue le moutasserif d'Eski Chehir.

Quant au plan de coercition anglais, il ne réussit pas mieux que celui du grand vizir; le long du Bagdad, les effectifs sont insuffisants pour couper les communications entre Smyrne et Sivas et en imposer aux nationalistes. Les incidents se multiplient; et, le 11 septembre, pour paralyser toute action militaire vers l'est, les bachihouzouks font sauter le pont de Sarikeuï sur la ligne d'Angora. Enfin, au mois d'octobre, les élections qui se poursuivent depuis deux mois donnent une majorité écrasante aux nationalistes. Dans les lointains konaks d'Asie Mineure, les urnes sont sous la garde de solides « moudjahids » armés jusqu'aux dents, dont la seule présence indique d'une manière péremptoire le sens dans lequel doit s'exercer le vote : Moustapha Kemal devient ainsi en droit le vrai dictateur du pays et transporte son quartier général de Sivas à Angora. Désormais, du plus humble detferdar au premier des valis, du zaptié au miraleï, les fonctionnaires civils et militaires de l'Anatolie relèvent de lui seul.

1. Anglaise.

Devant cette situation intenable, Damad Ferid cesse la lutte et démissionne. Ahmed Riza lui succède et remet le portefeuille de la Guerre à Djemal pacha Kutchuk, l'instigateur du mouvement dans la région de Konia.

Cependant, loin de Stamboul, l'évolution des esprits s'accentue au fur et à mesure que le pays prend conscience de sa force et que la situation de la Turquie se raffermit. Dressé sur sa couche de moribond, l'Homme malade, en même temps que ses forces lui reviennent, reprend aussi peu à peu appétit. Non seulement il ne consent plus à être dépouillé, mais encore il exige de nouveaux territoires au Caucase avec la fin des capitulations humiliantes, et l'abrogation du Conseil judiciaire imposé par l'Europe à son pupille ottoman.

Après les événements du 15 mai, le mot d'ordre était : « Tout sauf les Grecs ». Quand on crut ceux-ci hors de cause, on pensa à l'Arménie et une vive campagne se dessina contre l'attribution à la République d'Erivan de la moindre parcelle des vilayets orientaux. Après le procès des raïas, on s'enhardit à faire celui des nations européennes.

Les rigueurs de la censure interalliée ont ôté tout intérêt aux journaux de Stamboul que l'on délaisse pour les venimeuses petites gazettes locales de Konia, Afioum, Eski-Chehir et Angora. Dans des articles d'une rare violence s'étalent tous les sentiments tumultueux de l'âme orientale : patriotisme vibrant, orgueil irréfléchi, mégalomanie candide, xénophobie agressive.

Aux espoirs grandioses se mêle la versatilité coutumière. D'un jour à l'autre le même rédacteur passe de la crainte à l'espoir, brûle ce qu'il adorait, s'insurge contre l'idée qu'il défendait la veille. Le moindre fait ramène l'optimisme. L'incident le plus menu appelle l'invective. Qu'une nouvelle fantastique parvienne de Cilicie annonçant de terrifiants massacres de musulmans, et sans contrôle la tempête se déchaîne. Que le lendemain une commission interalliée débarque à Smyrne, et aussitôt, comme petite pluie abat grand vent, l'orage s'apaise. Le départ des Grecs est commenté comme un fait accompli et l'on disserte gravement les modalités du troc des chrétiens de Smyrne contre les musulmans de Macédoine.

Cependant, sous l'influence de ces excitations, les esprits s'échauffent. Des troubles éclatent dans les pays occupés par les Alliés. Les officiers français qui surveillent la voie du Bagdad Bahn sont expulsés des gares de Caraman, Eregli et Ouloukichla; l'agitation commence en Cilicie et au Kurdistan. La révolte de l'Anatolie s'affirme.

Né du gâchis même où était plongé le pays, le nationalisme turc a pris d'abord modèle sur les divers mouvements patriotiques qu'on voit se développer en Europe après l'armistice; mais, à leur inverse, ce n'est pas seulement un organisme nouveau créé d'instinct par un peuple en vue de préserver son indépendance et d'échapper aux sanctions légales des traités; son but nettement offensif vise à la levée des lourdes hypothèques d'avant-guerre, à la rectification des frontières et à l'assurance d'un régime meilleur.

***

Le voyageur qui se hasardait en Anatolie après l'armistice avait l'impresion de pénétrer sur un terrain de chasse étroitement surveillé par le *Political Service.* Les agents britanniques, gardes vigilants attentifs au braconnage, s'enquéraient avec soin des motifs d'excursion de l'étranger et leurs soupçons n'étaient pas toujours apaisés quand celui-ci était un officier allié.

C'était le bon temps; l'Orient apparaissait alors comme une proie riche et tentante qu'il faisait bon réserver pour soi. La fièvre du naphte sévissait, ardente comme jadis, en Alaska, celle de l'or chez les mineurs de Klondyke. Et, pour accaparer l'immense zone pétrolifère de la Perse à Bakou, il était indispensable de protéger ses avancées d'Anatolie, ses voies d'accès du Bagdad, ses approches en mer Noire et au Levant.

Dès l'armistice les dispositions sont prises dans ce but. Le général français, commandant en chef des armées alliées, qui venait d'assurer la victoire en Orient, voit sa zone d'action limitée à l'Europe centrale, tandis que le *Near East* tout entier relève du contrôle exclusif britannique. Les deux zones de surveillance ne se ressemblaient guère.

En Asie, c'était la paix romaine. Impressionné par l'écla-

tante victoire des Alliés et leur formidable appareil militaire, l'Orient se taisait dans l'attente des sanctions implacables ou des récompenses magnifiques.

En Europe centrale, c'étaient les remous et les tourbillons après l'immense ouragan; l'écheveau confus des questions hongroise, bulgare, youglo-slave, roumaine, albanaise, thrace à démêler au milieu des haines et des passions déchaînées; le travail fastidieux de la remise en ordre, la besogne terre à terre des Commissions de contrôle. Ici, risques sérieux et profits médiocres; là, les plus rayonnantes perspectives qui s'ouvrent devant la devise fameuse : « L'empire, c'est le commerce! »

Dix-huit mois après, tout était changé. En Asie les bénéfices escomptés s'évanouissaient dans la fumée des combats de Smyrne, d'Afghanistan, de Perse, de Mésopotamie. En Europe centrale, au contraire, en dépit de l'énigme russe et des soubresauts germaniques, le calme régnait et la situation s'était stabilisée.

Certes, dans les deux cas, le revirement produit n'est pas la seule conséquence de l'action politique suivie; on ne saurait déduire des résultats obtenus le défaut d'un système ou l'excellence d'une méthode. Depuis la guerre, le destin prend plaisir à se jouer des pronostics des sages. Les événements se déroulent à sa fantaisie, comme un film prodigieux dont il règle la figuration et machine l'intrigue, en présence des chancelleries surprises et des hommes d'État déconcertés.

Si limitée pourtant que soit l'action humaine dans cette tragédie grandiose, elle peut servir à pallier l'inclémence des coups du sort et à enrayer l'ampleur des désastres. Du Danube au Bosphore, durant les dix-huit mois qui suivent l'armistice, le contrôle politique et militaire français eut à s'exercer. On n'en saurait contester l'action bienfaisante. En bien des endroits, la présence de nos soldats arrête les vengeances et les représailles, dissipe les malentendus, édulcore l'amertume des sanctions. Bela Kun est chassé de Hongrie, l'épineuse question du Banat se règle entre Roumains et Yougo-Slaves. Seule peut-être des nations vaincues, la Bulgarie exécute à la lettre le traité imposé; l'Albanie accueille nos conseillers et la Thrace reçoit une mission qui l'administre

à la satisfaction des Turcs, des Grecs et des Bulgares. Les commissions fonctionnent avec tact et sans bruit, assurant sur les voies ferrées la reprise du trafic, surveillant l'exécution de l'armistice, facilitant la reprise de la vie économique. Par là les représentants français servent avec efficacité le retour à la paix et au régime normal dans le cadre qui leur est tracé et dans une zone qu'ils n'ont pas choisie.

Par delà le Bosphore, on ne peut nier par contre qu'un peu de clairvoyance et de souplesse eussent pu épargner bien des heurts et conjurer bien des menaces. Mais les fausses manœuvres se succèdent, aggravant la crise et précipitant les désastres.

Hésitations, incertitude, manque de fermeté et de décision, ce sont là des erreurs que l'on paie cher en Orient, surtout en terre d'Islam; aux yeux du Croyant, l'autorité qui ordonne et qui tergiverse ne possède plus les trois attributs essentiels du pouvoir : la justice, la sagesse, la force. Son prestige s'évanouit dès que l'on discute ses arrêts.

Aussi, rien de plus malencontreux que le système du *Wait and See* qui prévalut après Moudros; rien de plus funeste que les remises successives d'une Conférence à l'autre des décisions à prendre et des sanctions à imposer; rien de plus aventuré qu'une politique de force, sans qu'on disposât de moyens sûrs pour la faire triompher.

Jusqu'ici les Puissances colonisatrices commençaient par imposer leur volonté et leur domination aux indigènes avant d'en venir aux concessions et à la politique d'apprivoisement.

Au rebours de cette méthode, on voit Londres essayer la douceur et la conciliation après l'échec de la manière forte et de la conquête brutale en Afghanistan, en Perse, en Irak, au Kurdistan, et, au lieu de bataillons serrés, envoyer des médiateurs en renom, Lord Milner en Égypte, sir Percy Cox en Mésopotamie.

Dans la conduite des affaires d'Asie, on ne sent plus cette volonté agissante, cette pensée forte, cette impulsion créatrice qui fit les grands Dominions. La diplomatie elle-même n'a plus cette allure calme et majestueuse du grand fleuve auquel on l'a souvent comparée. Si formidables ont été les obstacles, si nombreux les écueils, si brusques les sautes de vent que le cours d'eau tranquille s'est changé en torrent saccadé, capricieux, incertain de sa course et de sa direction.

Surprise par les problèmes complexes qui se posent dans le vieux monde, l'Angleterre cherche en tâtonnant à les résoudre à l'aide des formules périmées d'avant-guerre. Question des détroits, route des Indes, péril slave sont les bases intangibles d'une politique qui continue à s'inspirer des données anciennes sans tenir compte des réalités de l'heure présente.

Au nombre de ces axiomes, la reconstitution fatale dans un avenir plus ou moins proche de la Puissance russe dans ses limites d'autrefois continue à peser sur les décisions de Londres et à servir de base à ses rapports avec Moscou. Or, cette idée complaisamment répandue dans les Chancelleries européennes par les émigrés, ministres et hommes d'État tsaristes, n'a de plus en plus que la valeur d'une hypothèse. Avec les progrès de l'esprit d'indépendance chez tous les peuples, la résurrection, même sous une forme fédérative, de cette mosaïque de nations hétérogènes que fut l'ancienne Russie, devient chaque jour plus incertaine. Sur les ruines de l'empire tsariste, un grand État oriental peut surgir, héritier de son hégémonie en Asie Centrale, de ses domaines de Crimée et de la Mer Noire et de ses revendications sur les détroits devenus la clef d'une nouvelle maison.

Sous le clapotis de surface de l'immense marée humaine asiatique, la diplomatie insulaire, gênée par la brume de ses formules désuètes, de ses traditions pieuses, et de ses aphorismes historiques, n'arrive pas à distinguer la grande vague de fond du nationalisme.

C'est elle pourtant qui déferle en Asie Mineure et en Asie Centrale après avoir fait craquer les digues politiques de la vieille Europe, submergé l'Empire austro-hongrois et consommé l'éboulement de l'édifice russe.

Durant la guerre les proclamations répétées des Alliés au sujet du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes furent écoutées avec une attention passionnée par toute l'Asie. Aussi fut-ce avec surprise qu'au lendemain de l'armistice, les nations orientales virent les accrocs se multiplier au programme plein de promesses, et Londres refuser aux aspirations turques, persanes, égyptiennes et afghanes les libéralités qu'il dispensait généreusement dans les programmes panarabistes, pankurdes, panhellènes et sionistes.

Aussi, partout le patriotisme prit une forme agressive et l'effervescence s'accrut, quand on vit le pays afghan, la Turquie, l'Égypte, la Perse elle-même, acquérir par les armes et la rébellion ce que leurs tentatives pacifiques n'avaient pu réaliser. Par surcroît l'Islam se mit à s'agiter et les succès militaires remportés par la Turquie sont venus emplir d'un immense orgueil les âmes solidaires des sectateurs du Prophète.

Certains, rassurés par l'optimisme de commande des Orientaux eux-mêmes, jugeront sans portée pour l'Europe ce qui vient de s'accomplir en Asie Mineure et la rentrée victorieuse des fils d'Osman dans leurs provinces reconquises. D'autres, inquiets du progrès constant des réactions sociales en Asie, attribueront au désastre hellénique un caractère dangereux et y verront le prélude de bouleversements plus complets.

Devant l'ampleur de la crise, la complexité des problèmes, l'influence toujours plus sensible des impondérables et des facteurs moraux, il serait vain, semble-t-il, d'essayer de vaticiner. L'observateur doit se borner à des constatations de faits et à des déductions prudentes à partir des données les plus certaines.

Dans l'étude de la genèse et du développement du mouvement anatolien on a pu saisir sur le vif les erreurs principales de la politique du splendide isolement poursuivie jusqu'à ce jour en Asie.

Alors qu'il eût été aisé d'utiliser le renouveau de patriotisme des peuples orientaux, si pleins de forces vitales, pour enrayer la poussée des doctrines communistes et xénophobes, on a préféré la poursuite d'un programme étriqué et laissé germer, au sein du continent asiatique, les ferments du fanatisme et des idées libertaires qui ont convulsé son intérieur et rongé son armature.

La résultante a été l'invraisemblable collusion du nationalisme et du bolchevisme, le changement en alliance d'un antagonisme millénaire, un malaise qui pèse sur tout le vieux monde dont le retour à l'harmonie nécessite un effort commun, un plan aux vues larges basées sur les intérêts de tous et non sur les visées personnelles d'un seul.

ROGER LABONNE

LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS DES SAINTS DANS L'ART DU MOYEN AGE

En France, les images des saints commencent à apparaître dans l'art monumental du XIIe siècle. Elles sont rares encore et ce n'est qu'avec une certaine réserve qu'elles s'introduisent dans l'église; elles n'en sont que plus curieuses, et il y a un vif intérêt à surprendre à ses origines cette glorification des saints par l'art.

Au XIIe siècle, les saints se montrent rarement dans les portails qui sont laissés au Christ et aux apôtres; mais ils sont souvent célébrés ailleurs. On les voit représentés aux chapiteaux de l'église et du cloître; on les voit peints aux murs du sanctuaire. Les orfèvres, les émailleurs racontaient leur histoire sur des châsses ou ciselaient leurs bustes pour les autels. Quelques verrières déjà leur étaient consacrées. Mais de tant d'œuvres il ne reste aujourd'hui que des débris : les cloîtres et leurs chapiteaux historiés ont été détruits, les fresques effacées, les vitraux brisés, les châsses fondues. Nos pertes ont été immenses, car l'art du XIIe siècle a été beaucoup plus éprouvé par le temps et les révolutions que l'art du XIIIe, et c'est au milieu de ces ruines qu'il faut aller chercher quelques souvenirs du passé.

Pourtant quand on parcourt la France, en interrogeant les pierres, on retrouve encore çà et là, avec un singulier plaisir,

quelques-uns des chapitres de notre vieille histoire religieuse. Dans plusieurs de nos provinces, l'art a conservé le souvenir des saints qui les illustrèrent : premiers apôtres de la foi, martyrs, évêques, solitaires de la montagne ou de la forêt. Car ce ne sont pas les saints connus de la chrétienté tout entière que représentent le plus volontiers nos artistes du XII[e] siècle, mais les saints provinciaux, les saints locaux : de là l'intérêt de ces images qui ont pour nous le charme d'une flore indigène.

Cette histoire, d'ailleurs, n'est bien souvent qu'une légende. Il y eut à diverses époques, mais surtout au XI[e] siècle, un grand travail de création poétique, qui donna à la vie de plusieurs de nos saints l'intérêt d'un roman. On fit aborder en France plusieurs personnages illustres de l'Évangile auxquels on prêta des aventures nouvelles. On multiplia les miracles. Il se créa une sorte d'épopée chrétienne comparable aux *Chansons de gestes* qui naissaient alors. Le génie de cet âge héroïque et avide de merveilles s'exprima à la fois par la légende latine et par le poème français. Le saint et le héros, ces deux exemplaires supérieurs de l'humanité, furent célébrés avec la même ferveur. Si donc ces récits ne nous apprennent rien sur les saints qu'ils veulent glorifier, ils nous apprennent beaucoup sur le moyen âge lui-même. Il nous apparaît là avec son profond idéalisme, son ascétisme, son dédain du réel, son inébranlable conviction que la foi est la plus grande force de ce monde. Ces légendes, aussi poétiques parfois que les inventions de l'épopée, eurent de bien autres conséquences : elles créèrent des pèlerinages, elles firent surgir des églises, elles les peuplèrent d'œuvres d'art, elles mirent en mouvement des millions d'hommes. Elles furent pour une foule d'âmes une consolation et une espérance; elles leur laissèrent entrevoir dès ce monde le règne de Dieu.

I

Commençons par le Midi languedocien, le pays de nos plus anciens sculpteurs, ce voyage en France à la recherche des saints.

Toulouse avait conservé un profond souvenir de son pre-

mier apôtre, de ce Saturninus qui avait refusé l'encens aux dieux de Rome : un taureau furieux l'avait traîné ensanglanté sur les marches du Capitole. Enseveli hors des murs, saint Saturnin, ou, comme disait le peuple, saint Sernin, avait fait naître une ville nouvelle autour de son tombeau. La colossale église Saint-Sernin, la plus grande des églises romanes, est le monument du héros. Mais on est surpris aujourd'hui, quand on visite l'église, de n'y rencontrer aucune œuvre d'art ancienne qui rappelle son souvenir. Il n'en était pas ainsi autrefois : le pèlerin qui arrivait devant le portail occidental était accueilli par un bas-relief du XIIe siècle, représentant le martyr debout avec le taureau sous ses pieds. Mais déjà la légende avait déformé l'histoire. Aux *Actes* de saint Sernin, si sobres et d'un caractère si antique, des épisodes nouveaux étaient venus s'ajouter. On racontait qu'il avait baptisé Austris, la fille d'Antoninus, gouverneur de Toulouse, qui, dans la légende nouvelle, est devenu un roi. Austris était lépreuse : saint Sernin la guérit en la plongeant dans la piscine baptismale. On voyait donc, au portail de l'église, un groupe représentant la jeune princesse baptisée par saint Sernin. Un autre bas-relief montrait le persécuteur de l'apôtre, le roi Antoninus assis sur son trône. Ces œuvres, qu'on peut imaginer fines et nerveuses, comme toute la sculpture toulousaine du XIIe siècle, ont disparu sans laisser de trace et ne nous sont connues que par une ancienne description.

A l'autre bout de la ville, la cathédrale Saint-Étienne perpétuait de son côté le souvenir du premier évêque de Toulouse. Dans le cloître des chanoines, un des plus anciens sanctuaires de l'art français, misérablement détruit en 1813, des statues du XIIe siècle s'adossaient aux piliers : c'étaient celles de saint Pierre, de saint Sernin, de saint Exupère et d'un diacre. Saint Sernin était placé près de saint Pierre, parce que suivant la tradition qui avait prévalu alors, l'apôtre de Toulouse avait reçu sa mission du premier des papes : *Ecce Saturninus quem miserat ordo latinus*, disait l'inscription : « Voici saint Sernin envoyé par l'église latine. » Toulouse se donnait donc comme la fille spirituelle de Rome.

Saint Sernin était le héros de la foi, saint Exupère, un de

ses premiers successeurs, était le héros de la charité. En un temps de disette, il avait vendu tous les ornements de l'église, et même le calice et la patène, pour nourrir les pauvres. L'artiste de Toulouse l'avait représenté un calice à la main; c'était le calice de verre qui avait remplacé le calice d'argent; près de lui, un diacre portait une patène d'osier tressé : sainte pauvreté des temps antiques qui touchait les cœurs.

Ainsi l'art naissant avait voulu éterniser la mémoire des deux plus grands saints de Toulouse : on les y cherche vainement aujourd'hui.

Mais ce qu'on ne trouve plus à Toulouse, on le voit ailleurs, car la gloire de saint Sernin rayonnait au loin. Entre Carcassonne et l'ancien évêché d'Alet s'élève, cachée au fond d'une vallée, l'ancienne abbaye de Saint-Hilaire. Ici, un précieux monument du passé nous a été fidèlement conservé. Un sarcophage du XIIe siècle, sculpté sur toutes ses faces, raconte le martyre de saint Sernin. On le voit saisi par les païens au moment où il annonce l'Évangile. Puis il est attaché au taureau qu'un bourreau excite de l'aiguillon : des bêtes au visage presque humain grimacent autour du saint et semblent incarner la férocité du vieux monde, pendant que deux femmes contemplent le martyr avec attendrissement. Ce sont les deux vierges saintes, « les saintes puelles », qui vont l'ensevelir, celles-là mêmes qu'on honorait sur la route de Carcassonne à Toulouse, au Mas-Saintes-Puelles.

Bien loin de Saint-Hilaire, de l'autre côté de Toulouse, le cloître de Moissac célèbre lui aussi la gloire de saint Sernin : un chapiteau lui est consacré. Le juge assis sur son siège vient de condamner l'apôtre, et déjà il a été attaché aux cornes du taureau. Le Capitole est représenté sous l'aspect d'une haute tour à étages : elle fait penser à la forteresse qui dominait Toulouse au moyen âge, à ce château narbonnais qu'on attribuait aux Romains. Sur une autre face du chapiteau, la main de Dieu sort du ciel pour recueillir l'âme du martyr.

Il subsiste donc encore, on le voit, quelques-unes des œuvres que l'art du Midi avait consacrées à saint Sernin.

Si nous descendons la Garonne vers Bordeaux, nous pénétrons dans une province où régnaient d'autres saints.

L'Agenais était le domaine de sainte Foy, de saint Caprais, de saint Vincent, martyrs de la grande persécution de Dioclétien.

La jeune sainte Foy amenée devant le gouverneur romain refusa de sacrifier; c'est pourquoi elle fut étendue sur un gril de fer rouge puis décapitée. Le courage de cette enfant de douze ans inspira des remords au pasteur du troupeau, à saint Caprais, qui s'était réfugié dans une grotte de la montagne. Il assistait de loin au combat de la sainte et voyait, dit la légende, des anges tenant une couronne au-dessus de sa tête. Il se présenta donc résolument au gouverneur, se proclama chrétien et livra sa tête au bourreau. Quant à saint Vincent, dont une légende tardive fait le successeur de saint Caprais, il voulut mettre fin au culte de Belenus, et il arrêta la roue enflammée, symbole du soleil, que l'on faisait descendre chaque année sur la pente de la colline. Traîné devant le magistrat romain, il fut battu de verges et décapité.

On s'attendrait à rencontrer à Agen, au lieu même du martyre de sainte Foy, quelque belle œuvre de la sculpture romane consacrée à la jeune sainte; mais au XIe siècle, ses reliques, convoitées depuis longtemps comme un trésor sans prix, furent dérobées par un moine de Conques et emportées dans les montagnes du Rouergue. C'est Conques qui va devenir désormais le centre du culte de sainte Foy et nous allons l'y retrouver tout à l'heure. Agen ne nous montre plus aujourd'hui qu'un chapiteau consacré à saint Caprais dans l'église qui lui est dédiée. Le saint est décapité devant le gouverneur romain, Dacien; une inscription désigne chaque personnage par son nom : *Dacianus, miles, sanctus Caprasius*, et un vers latin indique le rôle de chacun :

Praecipit, occidit, moritur, cœlestia scandit.

Dacien est là pour ordonner, le soldat pour tuer, saint Caprais pour mourir.

L'art n'oublia pas non plus saint Vincent. Ses reliques furent longtemps conservées dans la ville gallo-romaine de Pompejac, qui devint le Mas d'Agenais; un magnifique sarcophage du Ve siècle, qu'on y voit encore, passe pour avoir été son tombeau. Or, dans l'église du Mas, un chapiteau

roman représente un martyr à genoux décapité par la main du bourreau. Aucune inscription n'accompagne la scène, mais, en ce lieu, elle ne saurait représenter autre chose que la mort de saint Vincent. Ses reliques, il est vrai, n'étaient plus alors au Mas : elles avaient été transportées à Conques, à l'époque des incursions normandes; toutefois, le souvenir de saint Vincent était demeuré vivant au Mas d'Agenais et son culte continuait à y être célébré.

Au temps des rois wisigoths, Euric et Alaric, la Gascogne eut une nouvelle génération de martyrs. Les Wisigoths étaient ariens et persécutaient les catholiques qu'ils obligeaient à se convertir à leur symbole sous peine de mort. Les vieux livres liturgiques et les légendes populaires perpétuèrent le souvenir de quelques-uns de ces martyrs. Un des plus fameux fut saint Maurin, jeune apôtre qui, loin de dissimuler sa foi, la proclamait sur la place publique de Lectoure. Il fut décapité sur l'ordre du roi Alaric, et la tradition rapportait qu'on l'avait vu porter sa tête jusqu'à la fontaine Militane. Les artistes n'auraient peut-être jamais illustré sa mémoire, s'il ne s'était fondé aux confins de l'Agenais et du Quercy une abbaye sous son nom. L'église de Saint-Maurin (Lot-et-Garonne) n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, mais deux de ses colonnes sont encore couronnées de deux beaux chapiteaux romans où l'on retrouve le style de Toulouse et de Moissac. Sur l'un d'eux, un martyr porte sa tête dans ses mains; une chrétienne, inclinée devant lui, s'apprête à recevoir sa tête sur un voile. Le vocable de l'église, dédiée à Saint-Maurin, ne permet pas d'hésiter sur le sens de la scène.

Voilà à peu près tout ce que nous offre cette vaste région du Midi. Elle a dû être autrefois incomparablement plus riche en images de saints; la grande école toulousaine y avait sans aucun doute prodigué ses chefs-d'œuvre, mais le temps ne les a pas respectés. Aucun pays n'a été, au XIIe siècle, plus fécond que la belle plaine qui se déroule dans la lumière jusqu'aux Pyrénées, sorte de Lombardie de la France, mais aucun pays n'a été plus souvent dévasté. La guerre des Albigeois, la guerre de Cent ans, les guerres de religion y ont accumulé tant de ruines, que l'on admire qu'il y reste encore quelques témoignages de ce qu'a été le génie du Midi.

Il faut aller jusqu'aux Pyrénées pour retrouver les saints. Ces poétiques montagnes eurent leur légende dorée : elles eurent leurs martyrs, leurs vieux évêques, leurs ermites. Plusieurs sans doute furent célébrés par l'art, mais bien peu de ces œuvres subsistent aujourd'hui.

A l'entrée des vallées pyrénéennes, à Foix, une abbaye, jadis célèbre, portait le nom d'un martyr de la persécution arienne, saint Volusien. Son église a été à presque entièrement refaite et son cloître roman complètement détruit. Un hasard pourtant nous a rendu un de ses chapiteaux historiés. Ce chapiteau est fort intéressant, car il nous raconte justement un épisode de l'histoire de saint Volusien. Volusien, évêque de Tours, était le sujet d'Alaric, roi des Wisigoths, dont le vaste royaume s'étendait jusqu'à la Loire. Soupçonné de favoriser les desseins de Clovis, qui préparait une expédition contre les ariens du Midi, il fut, sur l'ordre d'Alaric, arraché à son siège de Tours et conduit à Toulouse. A Toulouse, il fut traité comme un malfaiteur, on lui lia les mains et on l'emmena vers l'Espagne. Mais, en arrivant au pied des montagnes, les soldats qui le conduisaient lui ordonnèrent de s'agenouiller dans un champ et lui tranchèrent la tête. Le chapiteau nous montre Volusien, les mains liées et la corde au cou, entraîné par ses bourreaux. On ne voit pas sa mort, ni les frênes qui poussèrent miraculeusement sur le lieu de son supplice, mais on voit la vengeance du ciel. L'autre face du chapiteau, en effet, représente l'armée victorieuse de Clovis assiégeant Toulouse; plus loin, la ville est prise et les vainqueurs en démolissent les murs. Ce précieux monument est conservé au Musée de Foix, et il mérite de l'être, car Foix est une création des reliques de saint Volusien : la ville est née autour du monastère qui gardait le tombeau du martyr.

En entrant dans la montagne, on voit s'élever au-dessus de la vallée de Luchon une église romane dédiée à saint Aventin. Les chapiteaux du portail retracent son histoire. Saint Aventin est un ermite du VIIIe siècle qui vivait dans la solitude sans autre société que celle des ours de la forêt. Parfois il quittait sa cabane pour enseigner l'évangile aux montagnards, toujours attachés à leurs anciens dieux : tous l'entouraient de respect. Mais les Arabes, qui parcouraient

alors le Midi, entendirent parler de ce propagateur de la foi chrétienne. Ils se mirent à sa recherche et quand ils eurent découvert sa retraite, ils s'emparèrent de lui et lui tranchèrent la tête. Les chapiteaux racontent la naissance, la vie et la mort du saint ermite; comme beaucoup d'autres saints, il est représenté portant sa tête dans ses mains. A l'abside, un bas-relief nous montre le taureau qui retrouva le tombeau de saint Aventin dont on avait perdu le souvenir. Puissance de l'art chrétien! Une église, accrochée au rocher, perpétue depuis près de huit cents ans la mémoire d'un pauvre ermite inconnu.

C'est dans une région voisine de Luchon que s'élève, au sommet d'une acropole, la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges. Elle est du xive siècle, mais le portail et le rude clocher qui le domine sont du xiie. Un beau tympan de l'école toulousaine représente l'Adoration des Mages; à l'extrémité de ce tympan, derrière la Vierge, un évêque fait face au spectateur : il lève la main droite pour bénir et tient la crosse de la main gauche. Quel est ce mystérieux personnage introduit par l'artiste dans une scène sacrée? Les archéologues ont nommé à tout hasard saint Sernin; pourtant, en ce lieu, un autre nom s'impose au souvenir. C'est à la fin du xie siècle, en effet, que le petit-fils des comtes de Toulouse, l'évêque saint Bertrand, releva de ses ruines la ville antique de Lugdunum Convenarum, devenue une solitude; il rappela les habitants, rebâtit l'église et fit fleurir le désert. Il fut le second fondateur de la cité qui prit son nom. On ne saurait douter que ce grand évêque — auquel par surcroît on attribuait le don des miracles — n'ait été représenté au portail de sa cathédrale. Saint Bertrand mourut en 1123. Son image dut être sculptée peu d'années après sa mort, dans un temps où son souvenir était encore vivant dans toutes les mémoires. Elle est certainement antérieure à 1179, date de la canonisation du saint, car il est représenté sans nimbe. Cette effigie d'un grand homme qui n'était pas encore un saint, est fort intéressante; il a fallu un vif mouvement d'enthousiasme pour qu'on ait osé représenter un contemporain, un homme que tous avaient connu, à côté de la Vierge et des rois Mages.

Ces hautes Pyrénées n'étaient pas alors une barrière entre

la France et l'Espagne. Les saints français étaient vénérés dans l'Espagne du nord, les saints espagnols dans la France du midi. Il est curieux de retrouver çà et là des traces de ce culte que les églises méridionales avaient voué aux saints d'au delà des monts.

Un chapiteau du cloître de Moissac représente le martyre des trois saints de Tarragone, Fructueux, Augure et Euloge. Ces illustres chrétiens du IIIe siècle, célébrés par saint Augustin et par Prudence, sont représentés avec le costume du XIIe. L'évêque Fructueux porte la crosse et la mitre; les diacres Auguste et Euloge ont la dalmatique et le manipule. Le proconsul Æmilianus, gouverneur de la Tarraconaise, est assis sur son trône, et il a près de lui, comme un baron féodal, un joueur de rote. C'est le moment où s'échangent entre Æmilianus et Fructueux les paroles célèbres. « Je suis évêque du Christ, dit Fructueux. — Dis que tu l'as été », répond Æmilianus et il l'envoie au supplice avec ses deux compagnons. Une autre face du chapiteau montre les trois saints en prière au milieu de leur bûcher, et plus loin, les anges emportant leur âme au ciel dans une gloire.

La présence dans l'abbaye de Moissac de quelque insigne relique des martyrs de Tarragone explique sans doute pourquoi les moines voulurent avoir sans cesse sous les yeux leur histoire. Des reliques retrouvées, il y a quelques années, dans l'autel de l'église de Valcabrère (Haute-Garonne) ont fait deviner les noms de trois des statues qui en ornent le portail : elles représentent le diacre saint Étienne et deux saints espagnols, saint Just et saint Pasteur. C'étaient deux écoliers de Complutum, qui s'appela plus tard Alcala de Henares; au temps de la persécution de Dioclétien, ils comparurent devant le préfet Dacien qui les fit battre de verges et mettre à mort. Prudence a célébré leur courage. L'artiste connaissait fort bien leur histoire, car il s'est efforcé de leur donner un air de jeunesse; au-dessus de leur tête, des chapiteaux racontent leur martyre; un des saints est attaché à un arbre pour être flagellé, l'autre est décapité.

Dans le cloître de marbre d'Elne [1], non loin de la grande route romaine qui conduisait en Espagne, on ne s'étonne

1. Pyrénées-Orientales.

pas de rencontrer une sainte espagnole; un des chapiteaux représente le martyre de sainte Eulalie, patronne de la cathédrale d'Elne. La jeune sainte de Mérida était déjà célèbre en France, puisque le plus ancien de nos poèmes en langue romane lui est consacré.

Voilà à peu près tout ce qui subsiste dans le Sud-Ouest des œuvres que le XIIe siècle avait consacrées aux saints de la France méridionale et de l'Espagne.

II

En pénétrant dans l'Aquitaine, nous entrons dans le royaume de saint Martial. Saint Martial fut vénéré de bonne heure comme l'apôtre du Limousin, mais jusqu'au XIe siècle, on sut peu de chose de son histoire. C'est alors que fut écrite sa merveilleuse légende. On l'attribua à saint Aurélien, le premier de ses successeurs, cet Aurélien dont la chapelle s'élève aujourd'hui au milieu de la rue des Bouchers, à Limoges. Ce récit s'embellit encore, et il se forma, autour de saint Martial, tout un cycle de poétiques légendes. Il ne fut plus un simple missionnaire, il devint un contemporain, un disciple du Christ; tout enfant il avait entendu sa parole. C'est de lui que le Christ avait dit : « Quiconque ne ressemble pas à cet enfant n'entrera pas dans le royaume des cieux. » Il avait assisté à la multiplication des pains, au lavement des pieds, à la Cène. Plus tard, il avait accompagné saint Pierre à Rome. Saint Pierre lui donna son bâton et l'envoya évangéliser la Gaule; avec ce fameux bâton, qui fut longtemps conservé dans l'église Saint-Seurin de Bordeaux, saint Martial ressuscitait les morts. Il entra en conquérant dans l'Aquitaine : partout où il passait, une église naissait. Il fut le fondateur non seulement de l'église de Limoges, mais de celles de Bourges, de Poitiers, de Saintes, de Bordeaux, de Cahors, de Tulle, de Rodez, d'Aurillac, de Mende, du Puy. Les premiers évêques de ces villes, qu'on en avait cru les apôtres, n'étaient que ses disciples. De poétiques personnages accompagnent saint Martial. Il était venu en Gaule, — disait-on, — avec sainte Véronique, qui avait essuyé la face du Sauveur sur le chemin du Calvaire, et avec saint Amateur, que l'on

confondra plus tard avec le Zachée de l'Évangile, ce Zachée, à qui le Christ avait parlé. Véronique et Amateur qui avaient vu, qui avaient entendu le Verbe ne purent se résigner à vivre dans la société des hommes; ils s'enfermèrent tous les deux dans la solitude. Saint Amateur se retira dans la profonde vallée où s'éleva plus tard le sanctuaire de Rocamadour; quant à Véronique elle bâtit son ermitage dans le désert de Soulac, au bord de l'Océan.

La légende nous montre encore auprès de saint Martial une jeune vierge, sainte Valérie. Elle appartenait à une des plus illustres familles du pays des Lémovices, et était fiancée au proconsul romain; mais elle avait entendu saint Martial et reçu le baptême : elle aspirait à la perfection. Elle refusa d'épouser le proconsul qui dans sa colère la fit mettre à mort. Un centurion lui trancha la tête; la sainte la prit dans ses mains et alla la présenter à saint Martial qui célébrait la messe dans l'église de Limoges.

Les visiteurs du palais des papes d'Avignon connaissent les délicieuses fresques de Matteo de Viterbe, où l'on voit se dérouler toute cette histoire de saint Martial sous un ciel d'azur. Il ne faut pas attendre du XIIe siècle des œuvres d'un charme aussi pénétrant. D'ailleurs, saint Martial, qui a tenu tant de place dans l'imagination des hommes du XIIe siècle, n'a laissé que peu de traces dans l'art de ce temps. Beaucoup d'œuvres, sans aucun doute, ont disparu.

La grande église abbatiale de Limoges, où s'élevait son tombeau, cette fameuse église Saint-Martial, qui attirait tant de pèlerins, fut détruite, avec toutes ses œuvres d'art, au temps de la Révolution : perte irréparable pour l'iconographie de saint Martial. La fresque y racontait-elle sa légende? On peut le croire, car, dans l'église qui précéda celle-là, on pouvait voir, au témoignage d'Adhémar de Chabannes, des peintures murales qui retraçaient sa vie. Dès la fin du Xe siècle, un moine orfèvre de l'abbaye, avait fait pour l'autel une statue d'or de saint Martial qui le représentait assis, bénissant de la main droite, et portant le livre de la main gauche.

Il est probable que dans beaucoup d'églises qui se glorifiaient d'avoir été fondées par saint Martial, on voyait quelque œuvre d'art rappelant son apostolat. A Toulouse, la légende

allait jusqu'à associer saint Martial à saint Sernin dans la prédication de l'Évangile; c'est pourquoi, au portail de l'église Saint-Sernin, saint Martial était représenté; sa statue répondait à celle de saint Sernin et près d'elle on lisait cette inscription :

Hic socius socio subvenit auxilio.

Ainsi au témoignage même des clercs de Toulouse, gardiens du tombeau de saint Sernin, leur saint patron avait été secondé dans son œuvre par le grand saint Martial, disciple du Seigneur.

A l'autre extrémité de l'Aquitaine, aux confins du Berry, on voit encore dans l'église romane de Méobecq (Indre) une peinture murale du XIIe siècle qui représente saint Martial. Les moines de Méobecq, en effet, racontaient que saint Martial, dans ses voyages évangéliques, était venu jusque-là.

Il subsiste probablement plus d'une œuvre du XIIe siècle, où nous ne savons plus aujourd'hui reconnaître saint Martial. A la façade de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, on voit, sous des arcatures, à côté des douze apôtres, deux évêques : il est probable que l'un d'eux est saint Martial, fondateur, suivant la légende, de l'église de Poitiers, et presque égal en dignité aux apôtres.

Quelques œuvres de la fin du XIIe siècle nous offrent les plus anciennes représentations de la légende de saint Martial : ce sont des châsses émaillées provenant des ateliers de Limoges.

Sur l'une d'elles [1], saint Martial ressemble à un apôtre, et comme les apôtres, il a les pieds nus — privilège exceptionnel et signe de sa haute mission. Il porte à la main le fameux bâton : il lui suffit de le présenter à un possédé aux cheveux hérissés, pour qu'aussitôt le démon s'échappe par sa bouche. Ce miracle frappa d'admiration sainte Valérie et la disposa à recevoir le baptême. Sur l'autre face de la châsse, en effet, elle s'agenouille devant saint Martial qui la bénit; mais déjà le proconsul ordonne au bourreau de la mettre à mort.

Une autre châsse du même temps représente le centurion

1. *Collection Martin-Leroy*, t. I. Pl. XV. Le fond vermiculé, les costumes, le style indiquent le XIIe siècle.

conduisant sainte Valérie au supplice [1]. La jeune sainte porte encore la robe collante aux manches démesurées des plus anciennes statues de Chartres. Le bourreau lui tranche la tête, mais elle la prend dans ses mains, et va la présenter à saint Martial qui célèbre la messe; un ange vole au-dessus d'elle, et, par un charmant artifice, la tête de l'ange tient la place de la tête de la sainte. Sainte Valérie est ici l'héroïne que célèbre l'artiste, et c'est sans aucun doute une de ses reliques que contenait la châsse.

Sainte Valérie, en effet, fut presque aussi populaire que saint Martial lui-même. Quand les comtes de Poitiers venaient se faire sacrer ducs d'Aquitaine à Limoges, l'évêque leur présentait la couronne et l'épée, puis le doyen du chapitre leur mettait au doigt l'anneau de sainte Valérie : c'étaient les fiançailles du duc et de l'église d'Aquitaine dont Valérie était le plus pur symbole. C'est pourquoi les œuvres d'art qui la représentent, — trop rares aujourd'hui, — nous touchent comme une poétique image du passé. Non loin de Bellac, l'antique église Saint-Pierre-de-la-Trémouille conserve quelques restes d'une fresque du XII[e] siècle; deux saintes apparaissent encore dont on peut lire les noms : ce sont sainte Valérie et sainte Radegonde [2]. La légende dorée du Poitou s'unit là à celle du Limousin.

Le monastère de Chambon-sur-Voueyze (Creuse), à l'extrémité de la Marche, fut un des foyers du culte de sainte Valérie. Il possédait une partie de ses reliques, mais le charmant buste d'argent qui les contient aujourd'hui ne remonte qu'au XV[e] siècle : il représente la jeune martyre avec une couronne et un riche collier. Dans la vieille église romane de Chambon, aucune des œuvres qui furent consacrées au XII[e] siècle à sainte Valérie ne s'est conservée; mais ce qu'on ne voit plus à Chambon, on le voit un peu plus loin dans l'église abbatiale d'Ébreuil en Bourbonnais. Dans la tribune, une peinture murale du XII[e] siècle représente, à côté du martyre de saint Pancrace, dont l'église avait sans doute quelque

1. Ancienne collection Soltykoff, voir Rupin, *l'Œuvre de Limoges*, p. 403.
2. Voir un dessin de la fresque dans le *Bullet. de la Société des antiq. de l'Ouest*, 1912, p. 633.

relique, le martyre de sainte Valérie. C'est ici la limite où s'arrêtait la gloire de la sainte.

Les autres compagnons de saint Martial, saint Amateur et sainte Véronique, célèbres dès le XII[e] siècle, ont inspiré des œuvres d'art que le temps a presque complètement détruites. Rocamadour, trop souvent saccagé, ne nous montre plus le fondateur du sanctuaire, saint Amateur, que le peuple appelait saint Amadour; mais on y voit encore la Vierge de bois, recouverte jadis de plaques d'argent, qu'on disait faite de sa main [1].

Un monastère s'éleva à Soulac, près du tombeau de sainte Véronique. L'église qui contenait les reliques de la sainte s'appelait Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres : on était là en effet à une des extrémités du monde, au bord de l'inconnu. Un vaste désert de sables, et la rumeur lointaine du grand Océan, alors sans limites, donnaient au lieu une religieuse beauté. La dune, poussée par le vent, envahit peu à peu le monastère et finit par le recouvrir. En 1860, des fouilles firent reparaître l'église romane qui sortit de son linceul de sable, comme un temple de la Haute-Égypte. On remarqua alors deux chapiteaux qui décoraient l'entrée de la chapelle dédiée jadis à sainte Véronique : l'un représente un tombeau, l'autre des pèlerins debout des deux côtés d'un autel, sur lequel repose une châsse. Ce sont, suivant toutes les vraisemblances, le tombeau et la châsse de sainte Véronique qui attiraient tant de pèlerins à Soulac.

C'est ainsi que du Bourbonnais à l'Océan, du Berry à Toulouse a rayonné la légende de saint Martial et de ses compagnons.

Le centre de l'ancienne Aquitaine, avec ses vallées profondes et ses rivières rapides a toutes les beautés d'une nature primitive, mais c'est un pays de granit, où la pierre résiste au travail du ciseau. Aussi n'est-ce pas par les sculpteurs que les saints y furent célébrés, mais par les orfèvres. Dès la fin du X[e] siècle, plusieurs églises d'Aquitaine avaient des images d'or, d'argent, ou de cuivre de leurs saints patrons, images qui étaient en même temps des reliquaires.

1. Elle ne remonte pas plus haut que le XIII[e] siècle. *Revue de l'art chrétien*, 1892, p. 7 et suiv.

Écoutons l'écolâtre d'Angers, Bernard, qui parcourut le Plateau Central dans les premières années du XIe siècle. « Jusqu'ici, dit-il, il me semblait que les saints ne devaient recevoir d'autres honneurs que ceux du dessin ou de la peinture : il me semblait absurde et impie de leur élever des statues. Mais tel n'est pas le sentiment des habitants de l'Auvergne, du Rouergue, de la région toulousaine et des pays voisins. Chez eux, c'est une antique habitude que chaque église possède une statue de son patron. Suivant les ressources de l'église, cette statue est d'or, d'argent, ou d'un métal moins précieux; on y enferme le chef, ou quelque insigne relique du saint [1]. » Ainsi, l'homme du Nord, en entrant dans le Midi, découvrait une autre France. Bernard nous a fait connaître quelques-unes de ces statues. Au synode de Rodez, on en avait apporté plusieurs sur la prairie aux portes de la ville; chacune d'elles s'abritait sous une tente et elles formaient une assemblée plus imposante que celle des évêques. C'était « la majesté d'or » de saint Marius, patron de l'abbaye de Vabres, en Rouergue, « la majesté d'or » de saint Amand, deuxième évêque de Rodez, « la majesté d'or » de sainte Foy de Conques, et, enfin, près de la châsse d'or de saint Sernin, « la majesté d'or » de la Vierge. En descendant vers le Midi, Bernard avait déjà rencontré « la majesté » de saint Géraud, ce jeune chevalier devenu moine, qui avait donné son nom à la grande abbaye d'Aurillac. Mais il ne semble pas avoir vu « la majesté » de saint Martial, dans l'abbaye de Limoges.

Il subsiste encore aujourd'hui quelques-unes de ces étranges statues. La « majesté » de sainte Foy est toujours à Conques, comme au temps de l'écolâtre Bernard, mais on ne reconnaît guère dans cette idole dorée la jeune martyre d'Agen dont nous avons raconté l'histoire. La sainte, assise sur son trône, étincelle d'or et de pierreries; elle porte une couronne fermée d'une forme très antique; de longues boucles d'oreilles pendent sur ses épaules; de chaque main elle tient délicatement, entre deux doigts, deux petits tubes où l'on mettait des fleurs; de beaux camées antiques sont incrustés çà et là, dans le métal de sa robe. Ne pouvant la faire belle l'artiste

1. *Liber miracul. sanctae Fidis*, publié par l'abbé Bouillet, Lib. I, cap. XIII.

l'avait faite si riche, qu'elle inspirait un religieux effroi; mais il y avait autour d'elle une auréole de miracles plus éclatante encore que le rayonnement de l'or. Un fléau dévastait-il les environs, un différend s'élevait-il entre deux villes, un baron disputait-il à l'abbaye un de ses domaines, aussitôt la statue de la sainte sortait du sanctuaire. Elle était portée par un cheval choisi, dont le pas était très doux. Autour d'elle, de jeunes clercs faisaient retentir des cymbales et résonner des cors d'ivoire. Elle s'avançait avec majesté, comme jadis la Magna Mater, au temps où ces montagnes étaient païennes. Partout où elle passait elle rétablissait la concorde, faisait régner la paix; les miracles éclataient si nombreux qu'à peine les moines avaient-ils le temps de les écrire. La sainte se plaisait surtout à délivrer les prisonniers; au portail de Conques on la voit prosternée devant la main de Dieu : elle prie sans aucun doute pour les captifs, car des fers sont suspendus en ex-voto derrière elle. La statue de sainte Foy fut portée bien au delà des limites du Rouergue; on la vit en Auvergne et dans le pays albigeois. On lui dressait tous les soirs une tente, et sur la tente on élevait un berceau de verdure. Combien il est heureux que « la majesté » de sainte Foy se soit conservée intacte à travers tant de siècles! Comme ce bloc d'or nous illumine le haut moyen âge! Comme il nous fait comprendre ce qu'il y avait de mystérieux et de redoutable dans le pouvoir du saint!

La statue de sainte Foy est unique de richesse : il subsiste dans ces régions deux autres images de saints qui sont plus simples et un peu moins anciennes. L'une se conserve dans l'église du Monastier, antique abbaye, perdue dans les solitudes du Velay. C'est une statue à mi-corps, faite de plaques d'argent, relevée de cabochons : elle représente un saint aux yeux saillants, au nom farouche, saint Chaffre. Chaffre est la forme populaire de Theofredus. Saint Chaffre est un martyr du temps de l'invasion sarrasine. Abbé du Monastier, il donna à ses moines l'ordre de s'enfuir et resta seul en face des Arabes. Battu de verges, il fut laissé mourant dans son église, mais le lendemain, se soutenant à peine, il se présenta, au milieu d'une fête, devant les imans, et commença à leur prouver qu'ils n'adoraient pas le vrai Dieu : ses bourreaux

l'achevèrent. Comme celle de sainte Foy, la statue de saint Chaffre contenait des reliques qui la rendaient plus vénérable.

La statue de saint Chaffre est peut-être du XIe siècle; celle de saint Baudime, déjà plus savante, doit être du XIIe. Elle se conserve dans l'église de Saint-Nectaire, et perpétue le souvenir d'un des premiers missionnaires de la foi en Auvergne. C'est une statue à mi-corps, comme celle de saint Chaffre; elle n'est pas en argent, mais en cuivre repoussé, ciselé et doré. La chevelure est faite de boucles parallèles, comme celles d'une tête grecque archaïque; les yeux d'ivoire, à la prunelle de corne, donnent à l'apôtre un regard sévère qui intimide. Ces œuvres encore éloignées de la vie prêtent aux saints une majesté lointaine, les entourent de mystère : elles répondent à merveille aux sentiments qu'évoquait alors la sainteté.

Ces statues reliquaires, nombreuses jadis dans les provinces montagneuses du centre de la France, semblent être l'œuvre d'artiste monastiques. Il y avait à Conques un atelier d'orfèvrerie, et c'est probablement dans l'abbaye même que la statue de sainte Foy a été faite au Xe siècle.

Mais vers le milieu du XIIe siècle, les ateliers de Limoges commencent à prendre la première place. C'est Limoges qui va avoir la charge de célébrer les saints de l'Aquitaine et bientôt d'une partie de la chrétienté; alors commence à Limoges cette longue liturgie de plusieurs siècles en l'honneur des saints, qui s'exprime par le cuivre et l'émail.

Les monuments de l'orfèvrerie limousine du XIIe siècle sont rares aujourd'hui. On voyait, avant la Révolution, dans la fameuse abbaye de Grandmont, un des chefs-d'œuvre de l'école, une châsse émaillée, qui contenait les reliques de saint Étienne de Muret, le fondateur de l'ordre. Toute la vie du saint y était racontée. Saint Étienne, né en Auvergne, à Thiers, appartenait au Limousin par ses vertus : c'est, en effet, dans la forêt de Muret, près de Limoges, qu'il avait vécu. Il était naturel qu'il fût célébré par les émailleurs limousins. Une plaque d'émail du XIIe siècle, aujourd'hui au musée de Cluny, est très probablement un débris de la châsse de Grandmont. Saint Étienne de Muret, qui avait fait un pèlerinage à Bari, voit le grand saint du lieu, saint

Nicolas, lui apparaître : une inscription en français du sud de la Loire explique la scène. La vie du saint se continuait, racontée dans tous ses détails. On devait voir comment saint Étienne de Muret, au moment où il se consacra à la solitude, mit un anneau à son doigt, et plaça sur sa tête l'acte de renoncement qu'il venait d'écrire : « Ce sera, dit-il, mon bouclier au jour de ma mort. » Ce génie symbolique était en parfaite harmonie avec l'art du XIIe siècle.

Nous avons déjà parlé des châsses où saint Martial et sainte Valérie sont célébrés. Il subsiste encore une magnifique châsse de la seconde partie du XIIe siècle consacrée à la gloire d'un saint du centre de la France par les émailleurs limousins; elle contient les reliques de saint Calmin et se conserve dans l'église de Mozat, près de Riom. Saint Calmin, qui fut au VIIe siècle gouverneur de l'Auvergne, du Velay et du Gévaudan, descendait de Calminius, l'ami de Sidoine Apollinaire. Un voyage à Lérins lui fit vivement sentir la beauté de la vie monastique. Il ne fut peut-être jamais moine, mais il fonda des monastères, en Velay d'abord, à Calminiacum, puis dans le Limousin, à Tulle, enfin en Auvergne, à Mozat. Sa femme, sainte Namadie prenait sa part de ses travaux et l'aidait de ses conseils. C'est pourquoi un des émaux nous montre les deux époux faisant construire Calminiacum, qui s'appellera plus tard le Monastier : c'est l'abbaye qu'illustrera saint Chaffre. On les voit ensuite faisant élever le monastère de Tulle, puis celui de Mozat; des maçons préparent le mortier, montent à l'échelle. L'abbaye n'est pas encore terminée, mais déjà l'église est construite et le calice est sur l'autel : la maison de Dieu a donc été faite avant celle des moines. Leur œuvre achevée, Calmin et Namadie meurent saintement; leur âme s'élève dans une auréole et la main de Dieu sort du ciel.

Cette œuvre magnifique avive nos regrets. Combien de châsses semblables ont disparu, au temps où ces trésors, arrachés du sanctuaire, se vendaient au poids du cuivre et devenaient des chaudrons! Les quelques monuments de ce genre qui subsistent sont du XIIIe siècle ou des siècles suivants. Parfois, au milieu des bruyères et des blés noirs en fleurs du Limousin, on rencontre, dans une église de village, une

châsse émaillée qui raconte l'histoire de saint Dulcide, de saint Psalmet, de l'ermite saint Viance. Parfois, un buste reliquaire représente le grave saint Étienne de Muret, l'esclave saint Théau, racheté par saint Éloi, et orfèvre comme son maître, l'abbé saint Yriex et l'exquise sainte Fortunade. Nous respirons un instant tout le parfum de passé, et il y a beaucoup de fastueux chefs-d'œuvre qui nous touchent moins que ces humbles merveilles.

III

Dans l'immense domaine de saint Martial, le Poitou occupait une place à part; il avait eu, en effet, au IVe siècle, un des saints les plus illustres de la chrétienté : saint Hilaire. Celui-là était un saint authentique que la légende osa à peine effleurer, il n'avait pas vécu dans le crépuscule des temps mérovingiens, mais dans ce IVe siècle qu'éclaire encore la lumière antique. D'abord païen, marié avant d'être évêque, il avait été, une fois devenu chrétien, un des plus vaillants défenseurs de l'orthodoxie contre l'arianisme. Ses livres, — dit saint Jérôme, — avaient la force irrésistible du Rhône. Exilé en Orient par un empereur arien, il y étudia les ouvrages d'Origène et fit connaître à l'Église des Gaules l'exégèse allégorique des Alexandrins.

Un tel saint était-il bien selon le cœur des pèlerins du XIIe siècle qui, passant par Poitiers pour aller à Saint-Jacques-de-Compostelle, s'arrêtaient à son tombeau? On en pourrait douter, si on ne savait que de nombreuses merveilles avaient manifesté le pouvoir du saint après sa mort et lui avaient créé une légende. C'est au-dessus du tombeau de saint Hilaire qu'apparut cette colonne de feu qui guida Clovis avant la bataille de Vouillé. Il est probable que c'étaient ces miracles qui avaient été peints de préférence dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers, un des sanctuaires les plus célèbres de la France; on pouvait voir, il y a quarante ans, quelques restes de ces fresques dans les absidioles. Un seul monument rappelle aujourd'hui dans l'église la mémoire du grand docteur, un chapiteau qui représente sa mort. Aucune inscription n'accompagne la scène, mais, en un tel lieu, on ne peut

guère douter que le saint qui meurt entouré de ses diacres et dont les anges emportent l'âme au ciel, ne soit saint Hilaire. Dans cette œuvre, très gauche encore, l'émotion essaie de s'insinuer : Léonnius, le disciple favori du saint, se penche encore une fois sur le corps de son maître, et il exprime sa douleur en portant sa main à sa joue, comme saint Jean au pied de la croix.

Mais il y a, à Poitiers, une autre église du XIIe siècle consacrée à saint Hilaire, Saint-Hilaire-de-la-Celle, qui s'élève, suivant la tradition, sur l'emplacement de sa maison. Vers la fin de sa vie, après la mort de sa femme et de sa fille, le saint en fit un oratoire, où il aimait à se retirer. C'est là qu'il mourut en 368, et c'est de là qu'il fut porté à l'église Saint-Jean-et-Saint-Paul, construite au milieu de l'antique cimetière chrétien, et qui prit alors son nom. Jusqu'aux dévastations des protestants, on vit dans l'église Saint-Hilaire de la Celle un cénotaphe où la vie du saint était racontée. Il n'en subsiste plus qu'un fragment qui représente la mort de saint Hilaire. La scène est pleine de majesté : saint Hilaire étendu dans un sarcophage ouvert est d'une taille colossale et semble d'une autre race que le reste des hommes. Derrière lui, les clercs de son église se tiennent debout; aux deux extrémités, deux diacres nimbés sont, à n'en pas douter, Léonnius et Justus, saint Lienne et saint Just, comme on les appelait, les plus chers disciples du maître. C'est à l'un d'eux que saint Hilaire demanda avant de mourir, si la nuit était silencieuse. Au milieu de l'assemblée deux anges apparaissent, les ailes ouvertes; ils sont descendus dans cette nuit religieuse pour recueillir l'âme du mort. Cette grande manière de composer et de sentir nous indique une époque déjà avancée du XIIe siècle.

Mais ne voit-on à Poitiers que la mort de saint Hilaire? N'y trouve-t-on aucun trait de sa vie? Un bas-relief, qui appartient aujourd'hui à la Société des antiquaires de l'Ouest, a longtemps décoré l'église détruite de Sainte-Triaise. Il représente saint Hilaire, la crosse à la main, consacrant à Dieu la vierge Troecia, sainte Triaise. Saint Hilaire avait pu admirer en Orient les commencements de la vie monastique, et Troecia, sa fille spirituelle, est une des plus anciennes

religieuses de la Gaule. Elle vécut enfermée dans sa cellule, au milieu du cimetière chrétien de Poitiers, parmi les tombeaux, comme une recluse de la Thébaïde. La propre fille de saint Hilaire, sainte Abra, suivit l'exemple de Troceia. Son père encouragea sa vocation : dans une de ses lettres, il lui promet une perle plus belle que celle que les vierges reçoivent de leurs fiancés. On montre encore dans l'église Saint-Hilaire le couvercle du sarcophage de sainte Abra.

Ce n'est pas en Poitou que l'on trouve aujourd'hui la plus curieuse représentation de la vie de saint Hilaire, mais en Bourgogne. L'église de Semur-en-Brionnais (Saône-et-Loire) qui lui est dédiée, raconte au linteau du portail le plus beau chapitre de son histoire. On voit le saint arrivant au concile de Séleucie pour lutter contres les évêques ariens. Mais ici le moyen âge a déjà fait son œuvre et la légende a déformé la vérité. Dans la seconde partie du bas-relief, saint Hilaire est assis plus bas que les évêques : c'est que les ariens n'ont pas voulu lui faire de place parmi eux. Du haut du ciel un ange l'encense et le désigne comme le champion de Dieu. Le faux pape Léon quitte le concile en prononçant contre le saint des paroles menaçantes; mais Léon meurt d'une mort ignominieuse, et les démons s'emparent de son âme. Ce bas-relief, intéressant par son sujet, est une œuvre inexpressive, où l'on ne trouve ni le mouvement, ni la vie de la grande sculpture bourguignonne.

Saint Hilaire, que tant de pèlerins venaient vénérer dans son église, était le grand saint du Poitou; mais beaucoup d'autres saints, moins illustres, avaient inspiré les artistes de ces régions. Si les fresques des abbayes poitevines s'étaient aussi bien conservées que celles de l'abbaye de Saint-Savin-sur-Gartempe (Vienne), nous aurions une véritable histoire ecclésiastique de la province.

A Saint-Savin, en effet, de grandes figures peintes dans la tribune, non loin des scènes de la Passion, représentent les saints évêques de Poitiers. Des inscriptions, encore visibles, il y a quelques années, désignaient saint Gélasius et saint Fortunat, le fameux évêque poète. Dans la crypte, le temps a respecté une partie des fresques consacrées à saint Savin, le patron de l'abbaye, et à son compagnon saint Cyprien.

Ce sont deux martyrs. En vain furent-ils déchirés par des ongles de fer, attachés à la roue, exposés aux bêtes, chaque fois, par un miracle, ils échappèrent à la mort. Dans l'arène, les lions — que le peintre a fait aussi inoffensifs que des chiens — viennent leur lécher les pieds. Ce fut non loin de l'abbaye, — disait la tradition, — au bord de la Gartempe, que les deux saints furent mis à mort par leurs persécuteurs.

Ainsi, les hautes antiquités du Poitou étaient sans cesse présentes aux visiteurs de l'abbaye. L'art ressuscitait le passé, le faisait vivre dans les imaginations. Soyons sûrs que dans toute l'étendue du Poitou, — une des régions de la France où la peinture monumentale a laissé le plus de traces —, il y eut des sanctuaires où l'on pouvait, comme à Saint-Savin, apprendre l'histoire des saints de la province. Les moines avaient éprouvé depuis longtemps la vertu éducatrice de la peinture; ils savaient sa puissance magique sur les foules illettrées. Mais à Charroux, à Saint-Jouin-de-Marnes, à Airvault, à Maillezais, dans toutes ces abbayes illustres du Poitou, il ne reste plus rien aujourd'hui.

IV

Le Berry, avec ses plaines indécises, fut souvent considéré comme un fief de saint Martial, car c'était lui, disait la tradition limousine, qui avait fondé l'église de Bourges. Mais à cette légende le Berry en opposait une autre, celle de son premier apôtre saint Ursin. Ursin était le Nathanael de l'Évangile; c'est lui qui le premier avait annoncé la foi nouvelle à Bourges, et il y avait apporté deux reliques sans prix : la courroie qui attachait le Christ à la colonne et quelques gouttes du sang de saint Étienne, car Nathanael avait assisté au supplice du saint diacre. Saint Ursin devenait donc presque l'égal en dignité de saint Martial.

Parmi les successeurs de saint Ursin, plusieurs évêques de Bourges s'étaient élevés à la sainteté par leurs vertus. Le Berry avait eu aussi ses saints ermites : parfois, dans ce pays de marécages et de grandes forêts, on rencontrait un homme de Dieu dans la solitude.

Beaucoup de ces saints qui vivaient dans la mémoire du

peuple avaient dû être célébrés par l'art du XIIe siècle. Les vieilles églises du Berry ne sont pas très riches en œuvres de sculpture, mais beaucoup de ces églises étaient peintes. Plus d'une fresque se cache encore sous le badigeon, et l'on verra peut-être reparaître un jour ces saints jadis fameux : saint Sulpice, saint Patrocle, saint Venant, saint Léopardin, saint Laurian et la bergère sainte Solange, aussi célèbre dans le Berry que sainte Valérie l'était dans le Limousin.

Que nous reste-t-il donc aujourd'hui? On voit à l'extérieur de l'église de Châtillon-sur-Indre (Indre) un bas-relief du XIIe siècle, qui décorait jadis le portail, et qui est encastré maintenant dans une fenêtre haute du transept. Il représente le Christ en majesté assis entre deux séraphins; au-dessous, saint Austregisille reçoit un flambeau de la main de saint Pierre. Saint Austregisille, que les bergers et les laboureurs appelaient saint Oustrille, était évêque de Bourges au commencement du VIIe siècle. Avant son entrée dans les ordres, on l'avait vu se rendre à Chalon pour y combattre en champ clos; évêque, il conserva l'énergie du soldat et il lutta sans cesse contre les rois mérovingiens et les agents de leur fisc. Sa sainteté s'était manifestée par de nombreux miracles : à Châtillon, un autre bas-relief dont il ne reste plus que l'inscription, le montrait guérissant une possédée. Il est fâcheux que l'architecte, qui restaura l'église vers 1880, ait si mal placé l'ancien tympan, car on ne peut plus distinguer aujourd'hui saint Austregisille recevant de saint Pierre, c'est-à-dire de Rome, le flambeau de la foi.

L'église de Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher) a heureusement conservé à leur place les rudes bas-reliefs qui furent consacrés à la gloire d'Eusitius ou saint Eusice. Il y a plusieurs beaux traits dans la vie de saint Eusice. Ses parents étaient si pauvres qu'ils furent obligés de vendre un de leurs enfants comme esclave, et ce fut saint Eusice qui se sacrifia pour ses frères. Esclave, il s'affranchit par la sainteté. Sa réputation était si grande, que Childebert, traversant le Berry pour aller combattre les Visigoths d'Espagne, voulut le voir et l'interroger sur l'avenir. Il lui offrit cinquante sous d'or. « Donne cet argent aux pauvres, lui dit Eusitius, pour moi il me suffit de prier pour mes péchés »; puis, il annonça

au roi qu'il reviendrait victorieux. Sa prédiction s'accomplit, c'est pourquoi, à son retour, Childebert s'arrêta pour revoir le saint. Après lui avoir donné le baiser de paix, il lui offrit la moitié du butin qu'il rapportait d'Espagne. Il y avait dans le cortège du roi des prisonniers de guerre « liés deux à deux, dit l'hagiographe, comme des couples de chiens ». Pour toute faveur, saint Eusice demanda au roi de les délivrer.

Chose étrange, ces beaux épisodes ne figurent pas dans les bas-reliefs qui décorent l'abside de Selles-sur-Cher. Saint Eusice, qui fut grand par la charité, nous apparaît là comme un thaumaturge, presque comme un magicien. Il oblige les démons à se rendre utiles; sur son ordre, ils s'attellent à un char et transportent les pierres de l'église. Il se sert des loups pour garder ses troupeaux. Rien ne lui est impossible : un jour, qu'on lui a volé sa pelle de boulanger, il entre dans le four brûlant et y place tranquillement ses pains. Voilà ce que nous montre l'abside de Selles-sur-Cher. Ces miracles enchantaient le XIIe siècle; souvent c'était le peuple lui-même qui créait cette féerie; il faisait de la vie des saints une chanson de la veillée, un conte d'hiver. Guibert de Nogent nous rapporte, dans son *De Pignoribus sanctorum*, que les femmes, en tissant la toile, chantaient les louanges de beaucoup de saints dont la vie était toute fabuleuse; « et si l'on veut les reprendre, ajoute-t-il, elles vous menacent de leurs navettes ». Les bas-reliefs de Selles-sur-Cher témoignent encore de cette passion du XIIe siècle pour le merveilleux.

V

Il est peu de saints plus poétiques que les saints de l'Auvergne. Ce charme leur vient peut-être de leur premier historien, Grégoire de Tours, artiste sans le savoir, qui ne nous montre pas ses héros, mais nous les laisse entrevoir dans un demi-jour plein de mystère. C'est Injuriosus et Scolastica, « les amants d'Auvergne », dont un rosier réunit les tombeaux; ce sont les solitaires de la caverne et de la forêt, saint Émilien, saint Marien, saint Lupicin, saint Calupan, qui renouvellent sous un ciel glacé les prodiges des anachorètes de l'Égypte; c'est la vierge sainte Georges, dont le convoi funèbre fut

escorté par un vol de colombes. La sauvage nature qui les entoure répand aussi sur eux un peu de son charme; — ce charme que le désert de la Chaise-Dieu communique à saint Robert, le haut château de Mercœur et les laves de la vallée de la Couze à saint Odilon, l'immense forêt du pays de Combrailles, la *Pontiacensis sylva*, aux vieux abbés de Menat.

Le voyageur qui parcourt l'Auvergne, la mémoire remplie de la longue histoire de ses saints, les cherche dans ses belles églises romanes; mais il n'en découvre qu'un bien petit nombre, car le temps et les hommes n'ont pas été plus cléments à l'Auvergne qu'à nos autres provinces.

L'apôtre de l'Auvergne, saint Austremoine, reposa d'abord dans l'église d'Issoire. On avait perdu le souvenir de son tombeau lorsque des hommes vêtus de blanc et portant des cierges, qui apparaissaient la nuit dans l'église, en firent retrouver la place. D'Issoire le corps de saint Austremoine fut porté à Volvic. Mais bientôt ses reliques firent un dernier voyage : elles allèrent reposer dans l'abbaye de Mozat, et Pépin le Bref, suivant la tradition, aurait porté lui-même la châsse du saint sur ses épaules. On sera déçu si on cherche à Issoire et à Volvic la trace de saint Austremoine : on ne l'y trouvera pas. Mais, à Mozat, une œuvre d'art rappelle son souvenir. Sur un des côtés de la châsse de saint Calmin, dont nous avons déjà parlé, un évêque, la crosse en main, est debout : c'est comme nous l'apprend l'inscription, *Sanctus Austremonius*, saint Austremoine.

Mais il se pourrait que saint Austremoine fût représenté ailleurs encore. On voit, encastré dans un des murs de l'église de Mozat, le linteau d'un ancien portail. La Vierge, assise en majesté, est au milieu; elle porte l'Enfant sur ses genoux et elle ressemble, à s'y méprendre, aux vierges de bois des églises auvergnates; saint Pierre est à sa droite et saint Jean à sa gauche. Près de saint Pierre un évêque est debout. Quel peut être cet évêque? sinon l'apôtre de l'Auvergne, saint Austremoine, le grand saint dont l'église de Mozat possédait les reliques. Il est, on n'en saurait douter, au nombre des bienheureux, car de la main il présente à la Vierge un abbé prosterné. Dans ce bas-relief cet abbé — un des constructeurs de l'église — est le seul vivant, seul il est

encore sur la terre. Il n'est pas jusqu'à la place donnée à l'évêque aux côtés de saint Pierre qui ne soit significative, car la légende auvergnate, jalouse d'égaler saint Austremoine à saint Martial, faisait de lui un disciple du prince des apôtres.

C'est à l'extrémité de l'ancienne Auvergne que nous retrouvons encore une fois saint Austremoine. Dans l'église d'Ébreuil, une fresque du XIIe siècle peinte dans la tribune nous le montre en face de sainte Valérie : la grande sainte du Poitou rencontre ici le grand saint de l'Auvergne.

On racontait que saint Austremoine étant venu de Rome en Gaule avec deux compagnons, Nectaire et Baudime, leur avait confié le soin d'évangéliser le sud de la Limagne et les régions voisines. Aussi, l'église de Saint-Nectaire nous montre-t-elle à la fois le buste de saint Baudime, dont nous avons parlé, et un chapiteau consacré à l'histoire de son saint patron.

Ce chapiteau raconte quatre épisodes de l'histoire de saint Nectaire. L'artiste nous transporte d'abord à Rome : saint Pierre ordonne prêtre saint Nectaire, son filleul, et, aussitôt, commence la lutte du saint et du démon. Un jour qu'il voulait passer le Tibre pour aller prier dans un sanctuaire de l'autre rive, il reconnut que le rameur qui s'approchait avec sa barque était Satan lui-même. Sans peur il entra dans la barque, car un ange envoyé par Dieu planait dans le ciel, en sorte que Satan fut contraint de le déposer sain et sauf sur l'autre bord. Légende de demi-jour qui semble nous transporter non dans la Rome de saint Pierre, mais dans l'étrange Rome du moyen âge.

Cependant, saint Pierre vient d'envoyer en Gaule Austremoine, Nectaire et Baudime. A peine arrivé à Sutri, Nectaire tombe malade et meurt. Baudime revient à Rome annoncer la nouvelle à saint Pierre qui accourt; il touche le cadavre avec la croix et aussitôt Nectaire se lève de son sarcophage.

Saint Nectaire, qui a traversé la mort, est devenu tout puissant sur elle. Le voici maintenant en Auvergne. Un jour qu'il annonçait l'évangile, le cortège funèbre d'un Gallo-romain, nommé Bradulus, vint à passer près de l'endroit où il parlait : on le supplie de ressusciter Bradulus. Saint Nectaire prend le bras du mort et lui ordonne de se lever.

Derrière le saint se dresse l'église de Saint-Nectaire telle que nous la voyons encore aujourd'hui au sommet de son rocher. Il a fallu à l'artiste beaucoup d'ingéniosité pour faire dire tant de choses à un chapiteau : si condensée que soit son œuvre elle reste claire. Ainsi, c'est moins sous l'aspect d'un apôtre que sous celui d'un puissant thaumaturge qu'apparaissait saint Nectaire aux pèlerins qui visitaient son église.

Parmi les successeurs de saint Austremoine au siège de Clermont, le plus célèbre ne fut pas, comme on pourrait le croire, le vaillant Sidoine Apollinaire, mais l'évêque Præjectus. Dans la France centrale, Præjectus s'appelle saint Priest, dans la France du nord, saint Prix. Il était déjà fameux par ses vertus, ses aumônes, ses fondations charitables : sa mort fit de lui un saint. Il fut assassiné près de Volvic par les complices d'un homme dont il avait dénoncé les crimes à Childéric. Quelques-unes de ses reliques apportées à Flavigny, à Saint-Quentin, à Béthune répandirent au loin son culte. Contemporain de saint Léger, assassiné comme lui, il eut alors une renommée presque égale. Son corps resta enseveli dans l'église de Volvic où il est vénéré depuis des siècles; on y conserve aussi l'épée de l'assassin. De l'église élevée à Volvic au XIIe siècle, il ne subsiste plus aujourd'hui que le chœur : la nef refaite est moderne. Un des chapiteaux du chœur est consacré, non pas à la mort de saint Priest, qui était sans doute représentée ailleurs, mais à la châsse de ses reliques; un donateur est debout auprès de la châsse, qui est bien celle du saint évêque, comme une inscription nous l'apprend.

Voilà quelques vestiges de l'antique histoire religieuse de l'Auvergne; on souhaiterait d'en découvrir davantage. On regrette de ne plus rien voir dans l'église de Brioude qui rappelle le martyr saint Julien, jadis si fameux. Mais c'est à Menat surtout que l'on voudrait retrouver quelque souvenir des anciens moines de l'abbaye qui s'élevèrent à la sainteté, saint Brachio, le chasseur de sangliers, et saint Carilèphe, le compagnon de l'auroch dans la forêt. Malheureusement le chœur de l'église de Menat, où se trouvaient les chapiteaux historiés, a été détruit. Un seul de ces chapiteaux subsiste, déposé dans un des bas-côtés. Il représente une scène énig-

matique dont un moine de Menat est probablement le héros : on croirait voir saint Ménélé refusant la fiancée que son père lui présente et songeant déjà à aller demander la robe monastique à l'abbé de Menat que l'on aperçoit plus loin assis sur son siège.

VI

Il faut redescendre vers le Midi. C'est en Provence que nous rencontrons la plus merveilleuse de toutes nos légendes. On lit dans un manuscrit du XIe siècle, conservé à la Bibliothèque Nationale[1] qu'après la résurrection du Sauveur, Marie-Madeleine, sa sœur Marthe et son frère Lazare, fuyant la persécution des Juifs, s'embarquèrent et vinrent aborder à Marseille. Ce sont eux qui apportèrent la foi en Provence. Un récit un peu postérieur fait venir avec eux saint Maximin, apôtre d'Aix, et saint Trophime, apôtre d'Arles. Ainsi cette belle Provence, lumineuse comme l'Orient, devenait une autre Judée; Lazare était sorti du tombeau pour lui annoncer l'Évangile; Marthe et Marie étaient venues lui répéter les paroles qu'elles avaient recueillies de la bouche du Seigneur. Quelle église pouvait se glorifier d'une plus noble origine?

Cette légende a-t-elle laissé quelque trace dans l'art provençal du XIIe siècle?

A la façade de Saint-Trophime d'Arles, on voit représenté, au milieu des apôtres, saint Trophime lui-même; il tient la crosse, et deux anges posent la mitre sur sa tête, comme pour marquer le caractère divin de sa mission. Dans le cloître, on le retrouve encore adossé à un pilier : cette fois, il est tête nue, porte la tunique et le manteau, et, s'il n'avait les pieds chaussés, on le prendrait pour un apôtre. Aucun chapiteau historié, aucun bas-relief n'accompagne ces deux images du saint et ne raconte son histoire. Vers 1180, les artistes d'Arles avaient déjà sans doute entendu raconter que saint Trophime était venu en Provence avec Lazare, Marie-Madeleine et Marthe, mais ils n'ont fait aucune allusion à ce récit. On dirait même qu'ils en ont suivi un autre : en plaçant saint Trophime aux côtés de saint Pierre, ils semblent avoir voulu

1. B. N. latin 17627.

donner crédit à l'ancienne tradition de l'église d'Arles, suivant laquelle saint Trophime aurait été envoyé de Rome par le prince des apôtres.

Il serait surprenant pourtant qu'il n'y eût pas dans l'art provençal du XIIe siècle la moindre trace de la fameuse légende. On l'y rencontre, en effet, au moins une fois. Il y a au portail latéral de l'église Sainte-Marthe à Tarascon une inscription fort bien conservée qui nous donne la date de la dédicace de l'église (1er juin 1197); deux petits bas-reliefs l'accompagnent. L'un représente la consécration de l'autel, l'autre un évêque et deux diacres groupés autour d'un corps étendu sur la pierre. Quel est le sens de cette scène? On la comprendra, si l'on se souvient que dix ans auparavant on crut avoir découvert à Tarascon le corps de sainte Marthe, et que c'est pour recevoir cette insigne relique que l'on rebâtit alors l'église. Nous avons donc sous les yeux, soit la translation des reliques de sainte Marthe dans son sanctuaire, soit ses funérailles. Cette dernière interprétation me paraît être la meilleure, car on voit deux anges emportant au ciel l'âme de la sainte; de plus, un des assistants est nimbé; or le récit apocryphe rapportait que saint Front avait été miraculeusement transporté à Tarascon auprès du lit de mort de sainte Marthe.

Ainsi, vers la fin du XIIe siècle la légende de l'apostolat de Lazare et de ses sœurs était bien établie. Le bas-relief de Tarascon est la plus ancienne œuvre d'art qu'elle ait fait naître en Provence — premier anneau de la chaîne qui aboutit au dernier chant de *Mireille.*

La Provence avait été un peu lente à traduire le légende par l'art; une autre région l'avait devancée : la Bourgogne. C'est la Bourgogne, en effet, nous le savons aujourd'hui, qui a créé la légende. Mgr Duchesne en a fort bien expliqué l'origine. Les moines de Vézelay se vantaient, depuis le milieu du XIe siècle, de posséder les reliques de sainte Marie-Madeleine, mais ils étaient embarrassés pour expliquer aux pèlerins d'où leur venait ce précieux trésor. C'est pourquoi l'un d'eux fit paraître un récit tout nouveau de la vie de Marie-Madeleine. Il y était dit, pour la première fois, que la sainte avait abordé en Provence, qu'elle y avait vécu et qu'elle y était

morte. L'auteur ajoutait qu'un moine de Vézelay, voyageant en Provence, avait reconnu, dans la crypte de Saint-Maximin, le sarcophage de marbre où la sainte était ensevelie : il n'avait pas hésité à dérober ce corps sacré et à l'apporter en Bourgogne. Tel fut le récit que les pèlerins de Vézelay recueillirent désormais de la bouche des moines.

Dès la fin du XIe siècle de nouveaux épisodes vinrent enrichir la légende : Marthe, Lazare et l'évêque Maximin furent associés à Marie-Madeleine. Ainsi cette sorte d'épopée, qu'on serait tenté de croire d'origine provençale, a été créée en Bourgogne. Elle fut célèbre en Bourgogne avant de l'être en Provence; bien mieux, la Bourgogne, qui venait de prendre possession des reliques de sainte Madeleine, s'attribua bientôt celles de Lazare. Dès le commencement du XIIe siècle, il fut admis qu'elles reposaient dans la cathédrale d'Autun. Il semble que le concours de pèlerins qu'elles attiraient détermina l'évêque à entreprendre vers 1120 la construction d'une nouvelle église : c'est la belle cathédrale que nous voyons aujourd'hui.

L'art bourguignon du XIe siècle s'est-il inspiré de ces légendes?

Il est naturel de les chercher d'abord à Vézelay, le sanctuaire de Marie-Madeleine, mais on ne les y trouvera pas. Le portail de la façade est une œuvre moderne, qui reproduit avec une prétentieuse gaucherie les sujets de l'ancien tympan et de son linteau[1]. On y voit la Résurrection de Lazare et les scènes de l'Évangile où Madeleine figure, mais rien n'y rappelle le fameux voyage de Provence. Les chapiteaux de la nef, si nombreux et si variés, ne nous parlent pas une seule fois de Marie-Madeleine. Le chœur, il est vrai, a été refait à l'époque gothique, et c'est là peut-être, autour du tombeau de la sainte, qu'était racontée son histoire apocryphe. Aujourd'hui, aucune œuvre d'art ne commémore la légende dans l'église où elle naquit, où tant de milliers de pèlerins l'entendirent raconter.

Serons-nous plus heureux à la cathédrale d'Autun, l'église de saint Lazare? L'étude des chapiteaux et des tympans

1. Tympan et linteau existent encore aujourd'hui, mais les sujets martelés se discernent à peine.

pourrait nous faire croire que non. Là non plus, aucune œuvre n'est consacrée au voyage de Provence, mais il n'en était pas ainsi autrefois. Jusqu'au XVIIIe siècle, on put voir au portail du Jugement dernier trois statues adossées au trumeau : elles montraient aux pèlerins Lazare entre Marthe et Marie-Madeleine. Ce groupement prendra tout son sens, quand on saura que Lazare était vêtu en évêque. Ainsi, on n'en saurait douter, c'est Lazare, apôtre de la Provence, que l'artiste avait prétendu représenter; et près de Lazare il avait mis ses deux sœurs : parce qu'elles avaient été les compagnes de son apostolat.

Il y avait en Bourgogne une autre église dédiée à saint Lazare, Saint-Lazare d'Avallon. Trois magnifiques portails du XIIe siècle y donnaient accès : il n'en subsiste plus que deux aujourd'hui privés de leurs statues et de leurs bas-reliefs. De médiocres dessins publiés par dom Plancher dans son *Histoire de Bourgogne* nous en laissent deviner l'aspect primitif. Au trumeau du portail central un évêque était adossé : c'était saint Lazare, le patron de l'église. Ainsi, à Avallon comme à Autun, les ornements épiscopaux désignaient saint Lazare comme le premier chef de l'église provençale.

Il est regrettable que ces curieuses statues d'Autun et d'Avallon ne nous aient pas été conservées; elles nous eussent montré comment les premiers sculpteurs bourguignons se représentaient ce mystérieux Lazare qui avait franchi deux fois les portes de la mort.

Les statues d'Autun et de Vézelay avaient été visiblement inspirées par la légende : ce sont les seules dont nous ayons pu retrouver la trace. Un bas-relief en Provence, deux statues en Bourgogne, voilà tout ce que l'histoire apocryphe de Madeleine, de Marthe et de Lazare semble avoir donné à l'art du XIIe siècle. C'est peu, mais ce n'est qu'un commencement; il faut songer qu'au XIIe siècle le récit des moines de Vézelay avait à peine commencé à faire la conquête des imaginations. Ce n'est que dans les siècles suivants qu'il sera accepté de tous et deviendra une des sources vives de l'art chrétien. Mais c'est par la Provence et non par la Bourgogne que la gloire de Marie-Madeleine pénitente s'est répandue dans le monde. En 1279, en effet, les Provençaux annon-

cèrent à la chrétienté la découverte à Saint-Maximin du corps de sainte Madeleine, que les moines de Vézelay, abusés par l'erreur d'un des leurs, avaient cru jusque-là posséder. La découverte fut tenue pour authentique et désormais le sanctuaire bourguignon fut déserté au profit des lieux saints de la Provence, le tombeau de Saint-Maximin et la caverne de la Sainte-Baume. Les pèlerins, qui aimèrent toujours à monter vers les cimes en chantant, abandonnèrent la montagne de Vézelay pour le haut rocher de la Sainte-Baume. C'est alors que les comtes de Provence, qui étaient en même temps rois de Naples, firent connaître la légende à l'Italie, et l'on vit Giotto peindre, au Bargello de Florence et dans une des chapelles d'Assise, Marie-Madeleine dans le désert provençal recevant la communion de la main de saint Maximin.

La Bourgogne, qui célébrait l'apôtre de la Provence, ce Lazare dont elle avait elle-même imaginé l'apostolat, n'oubliait pas son apôtre à elle, le martyr saint Bénigne. Peu de saints avaient en France une plus magnifique sépulture; son tombeau était à Dijon, et les moines de saint Bénigne en étaient les gardiens. Il était au centre d'une grande rotonde, dont la Révolution n'a laissé subsister que la crypte. Cette rotonde formait, au XIIe siècle, l'extrémité d'une église romane, refaite plus tard. Un beau portail orné de bas-reliefs et de statues y donnait accès; il a été détruit, mais un dessin de dom Plancher nous en a conservé l'aspect. Au trumeau s'adosse un évêque qui porte une crosse archaïque en forme de tau et une mitre qui ressemble à un bonnet : c'est saint Bénigne. Ce costume le désigne comme le chef d'une des premières communautés chrétiennes de la Bourgogne. La tête mutilée de l'apôtre se conserve au Musée archéologique de Dijon. Ainsi, dans ce portail où l'on voyait des deux côtés les statues des prophètes et des apôtres, saint Bénigne occupait la place d'honneur, c'est à lui qu'allaient d'abord les regards. Les artistes bourguignons furent les premiers qui attirèrent ainsi le respect du visiteur sur le patron d'une église : le Saint-Lazare d'Autun et le Saint-Jean-Baptiste de Vézelay sont les plus anciennes statues adossées à un trumeau qu'il y ait ou qu'il y ait eu en France. Les artistes du Midi, si novateurs, n'avaient rien imaginé de pareil.

Cet hommage rendu à saint Bénigne, ne parut pas suffisant aux moines de l'abbaye, car ils lui consacrèrent encore un tympan, jadis encastré dans le mur du vestibule. Il n'existe plus aujourd'hui, mais il a été reproduit avec beaucoup de soin par dom Plancher. On y voyait le martyre du saint.

Bénigne, envoyé en Gaule, suivant la tradition, par le Grec Polycarpe, disciple de saint Jean l'Évangéliste, avait refusé de sacrifier aux dieux. Le gouverneur du Castrum de Dijon, Aurelianus, assisté de son lieutenant Terentius, le fit comparaître devant lui et le condamna aux supplices les plus raffinés. Ce sont ces supplices que nous montre le tympan : le saint est debout et deux bourreaux sont occupés à sceller ses pieds dans la pierre avec du plomb fondu. Les mains du martyr sont brisées : elles laissaient voir sans doute autrefois les alènes enfoncées sous chacun de ses ongles. Deux autres bourreaux viennent de recevoir l'ordre d'en finir avec l'invincible athlète : placés symétriquement à sa gauche et à sa droite, comme le centurion et le porte-éponge sur le Calvaire, ils lui enfoncent leur pique dans la poitrine. Le saint expire et, comme son maître, penche la tête sur son épaule. A ce moment, dit la légende, les chrétiens virent une colombe blanche s'élever au-dessus de sa tête, — épisode que l'artiste n'a eu garde d'oublier; une main sortant du ciel manifeste la présence de Dieu. Le beau caractère de l'œuvre, sa noble symétrie lui assignent une date voisine de la fin du XIIe siècle. Dijon avait donc dignement célébré son apôtre.

La Bourgogne fut, au moyen âge, le pays des grands ordres monastiques et des saints abbés. Ce sont ces illustres abbés que nous voudrions voir et que nous ne voyons pas. Que saint Bernard, qui interdit l'art à ses moines comme un luxe inutile, ne soit représenté nulle part, il ne faut pas s'en étonner : il l'a voulu ainsi. Ce saint François d'Assise du XIIe siècle ne le cède à l'autre que parce qu'il lui a manqué le sentiment de la beauté. Un de ses biographes raconte qu'il marcha une journée entière au bord du lac de Genève, et que le soir il demanda où était le lac. Ce n'est pas lui qui eût composé, dans un transport d'enthousiasme, le *Cantique des créatures*. Mais ce qui surprend, c'est de ne rencontrer nulle part en Bourgogne, au cœur même de cet immense royaume clunisien,

l'image des premiers abbés de Cluny, qui furent tous des saints. De Cluny, il est vrai, presque tout a disparu; mais rien ne les rappelle à Paray-le-Monial, où ils vinrent si souvent, rien à la Charité-sur-Loire, un de leurs plus magnifiques prieurés. L'abbaye de Souvigny, cette fille chérie de Cluny, où saint Maïeul et saint Odilon furent ensevelis, n'a même pas su garder leur tombeau. Leur souvenir y serait entièrement aboli, si on ne voyait leur image peinte sur la porte d'une armoire-reliquaire de la fin du moyen âge. Ces noms aperçus tout à coup, Maïolus et Odilo, remuent profondément la sensibilité : on voit en imagination cet éloquent Maïeul, plus grand que les souverains de son temps par l'intelligence et par l'âme, et ce doux Odilon, qui prêtait l'oreille aux voix de l'autre monde et qui créa la fête des morts.

Mais si ces grands noms des abbés de Cluny, saint Odon, saint Maïeul, saint Odilon, saint Hugues s'effacent, si rien aujourd'hui ne ramine leur souvenir dans la mémoire du visiteur de leurs églises, la faute n'en est sans doute pas aux artistes bourguignons du XIIe siècle, ni aux moines clunisiens, si passionnés pour l'art, si profondément attachés à leurs souvenirs, — mais à des générations sans respect et sans amour qui ont tout anéanti.

En Bourgogne, une seule église monastique conserve encore quelques peintures qui commémorent son passé, c'est celle d'Anzy-le-Duc (Saône-et-Loire). Anzy-le-Duc ne relevait pas de Cluny, mais de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, que Brunehaut avait fondée et où elle avait son tombeau. Des fresques peintes vers la fin du XIIe siècle dans l'abside de l'église d'Anzy racontent l'histoire du petit prieuré, fier de ses origines. Au-dessous de l'Ascension du Christ, on voit Lethbald et sa femme offrant à Dieu, vers 876, leur villa d'Anzy, qui va devenir un monastère. Un de leurs descendants fut ce Lethbald, ce pèlerin célèbre dont le moyen âge a plusieurs fois raconté l'histoire. Contemplant Jérusalem du haut du Mont des Oliviers, il eut un tel transport de joie qu'il demanda à Dieu de le faire mourir le jour même : sa prière fut exaucée.

Fondé par Lethbald, ou saint Liébaud, le prieuré d'Anzy-

le-Duc fut gouverné par un saint, saint Hugues d'Autun. Hugues, ami de Bernon, fondateur de Cluny, était vénéré de toute la Bourgogne. On venait consulter comme un oracle ce vieillard « dont la tête était blanche comme le duvet du cygne ». On le consultait sur toute chose, sur les maladies et sur les semailles aussi bien que sur les cas de conscience. Les miracles qu'il faisait pendant sa vie, sa châsse continua à les faire après sa mort et elle attira longtemps les pèlerins à Anzy-le-Duc. Les fresques d'Anzy racontent quelques traits de son histoire. Toutes ces peintures recouvertes d'un badigeon, ont été retrouvées par hasard, en 1856, et malheureusement fort restaurées : elles font revivre un passé perdu dans la nuit.

Voilà un exemple de ce que faisaient les moines bourguignons pour perpétuer leurs traditions et pour honorer leurs saints. Si saint Liébaut et saint Hugues d'Anzy, inconnus aujourd'hui, ont été célébrés par l'art, on peut bien croire que les Odilon et les Maïeul n'avaient pas été oubliés.

VII

La Bourgogne nous achemine vers la région parisienne. Au XIIe siècle, le saint le plus illustre de l'Ile-de-France était saint Denis. Sa gloire avait grandi avec la monarchie française. Il ne suffisait pas que saint Denis eût été le premier apôtre de Paris, il lui fallait une légende digne du protecteur des rois de France et du gardien de leur tombeau. On racontait donc que saint Denis de Paris était le même personnage que saint Denis l'aréopagite converti par saint Paul. Il avait observé à Athènes l'éclipse qui obscurcit le soleil à l'heure où Jésus expira sur le Calvaire, et, plus tard, il écrivit ce livre fameux de la *Divine Hiérarchie*, où le ciel est décrit, où Dieu apparaît dans sa gloire au milieu des cercles concentriques formés par les anges. C'est ce savant, ce profond penseur, qui avait été jugé digne d'évangéliser la ville de la science.

Son souvenir était cher aux Parisiens qui vénéraient, derrière Notre-Dame de Paris, dans l'église Saint-Denis-du-Pas, le lieu où il avait commencé son martyre, à Saint-Denis-de-la-Chartre, dans la Cité, la prison où il avait été enfermé

et où ses chaînes étaient suspendues, à Montmartre la place qu'il avait rougie de son sang. L'abbaye de Saint-Denis était le terme du pèlerinage : c'est là que reposait le martyr auprès de ses deux compagnons, Rustique et Eleuthère.

Comment l'art avait-il honoré saint Denis à Paris, nous l'ignorons; mais à l'abbaye de Saint-Denis nous l'entrevoyons encore. Le portail qui s'ouvre à droite du spectateur dans la façade de la basilique est décoré d'un bas-relief dont saint Denis est le héros : il emplit tout le tympan. Il est reçu que ce bas-relief est récent et les archéologues passent sans lever les yeux, mais ce dédain n'est qu'à moitié justifié. Assurément toutes les têtes sont modernes. les draperies ont été visiblement retouchées, et quelques personnages mêmes semblent entièrement refaits. L'œuvre paraît être d'hier; pourtant le dessin général est ancien. La composition ne date pas de 1839, elle n'est pas du restaurateur Debret, elle est bien de 1135 environ et appartient aux artistes de Suger. Nous pouvons en croire le baron de Guilhermy, qui a suivi avec tant d'attention tout ce qui s'est fait à Saint-Denis dans la première partie du XIXe siècle. A son témoignage, une seule chose dans ce portail est entièrement moderne : la seconde voussure avec ses personnages. Le reste est une restauration d'un original ancien.

La scène que Suger avait fait représenter dans le tympan était empruntée à la légende de saint Denis, mais ce n'était ni sa conversion par saint Paul, ni sa prédication, ni son martyre : on voyait Jésus, escorté d'un vol d'anges, descendant dans la prison où le saint attendait la mort et le faisant communier de sa main. Nous ne savons quand cet épisode entra dans la légende de saint Denis; tout ce que nous pouvons dire, c'est que, dès le XIe siècle, une miniature d'un missel de l'abbaye de Saint-Denis le représente. C'est une de ces belles légendes où le moyen âge s'exprime tout entier, où il réalise son éternel désir d'union avec le ciel. Voilà l'image que contemplait le pèlerin en entrant dans la basilique, et elle lui donnait une plus haute idée de saint Denis que n'eût pu faire son martyre lui-même. Suger qui, en toute chose, est un novateur, est le premier qui ait consacré un portail à la gloire d'un saint : il n'y avait rien de pareil avant lui, et,

après lui, on tardera assez longtemps à suivre son exemple.

C'est, en effet, à une époque assez avancée du XIIe siècle que nous rencontrons, dans une région voisine de l'Ile-de-France, un portail où a été racontée la légende d'un saint. Non loin de Provins s'élève le prieuré de Saint-Loup de Naud, dont la belle église remonte au XIIe siècle. Saint Loup de Naud dépendait de l'abbaye Saint-Pierre-le-Vif de Sens; aussi était-ce un évêque de Sens qui était le patron de l'église. Saint Loup, que dans la région on appelait saint Leu, était un de ces évêques du VIIe siècle qui tinrent tête aux rois mérovingiens et supportèrent courageusement l'exil. Plein de bonté, charitable, assidu à visiter les anciens tombeaux, il avait de son vivant la réputation d'un saint. Mais son histoire ne tarda pas à se résoudre tout entière en miracles; ces vieux récits enchantèrent Jacques de Voragine qui les reproduisit plus tard dans sa *Légende dorée.* Au portail de Saint-Loup de Naud, les épisodes de la vie du saint évêque ne sont pas sculptés dans le tympan, comme à Saint-Denis, mais dans les voussures. C'est au portail du Mans, qu'on vit pour la première fois, les scènes des voussures former un récit suivi : la vie de Jésus-Christ y est racontée. L'exemple fut suivi à Saint-Loup de Naud, mais la légende du saint y remplace l'histoire du Christ : déjà les portails du XIIIe siècle s'annoncent.

Le saint évêque, adossé au trumeau, accueille les fidèles. Un chapiteau sculpté, placé au-dessus de sa tête, le faisait reconnaître à ceux qui étaient familiers avec sa légende : on y voit un ange laissant tomber une pierre précieuse dans le calice, pendant que saint Loup célèbre la messe. Cette pierre précieuse venue du ciel se conservait, disait-on, dans le trésor royal. La légende du saint se continue dans les voussures qui entourent le Christ en majesté du tympan. On y aperçoit la cloche de Saint-Étienne de Sens. Cette cloche avait un si beau son que le roi Clotaire la fit enlever de la cathédrale et transporter à Paris; mais, par la volonté de saint Loup, elle devint muette soudain, de sorte qu'il fallut la renvoyer à Sens, où le saint lui rendit sa voix harmonieuse. D'autres merveilles se déchiffrent dans les voussures : des prisonniers sont miraculeusement délivrés de leurs liens;

puis, par la toute-puissance de sa parole, le saint emprisonne le démon dans un grand vase. Ces contes de fée prennent autant d'importance qu'un autre épisode, tout humain celui-là, et plein de beauté : on voit le roi Clotaire, vaincu par la grandeur morale du saint qu'il avait envoyé en exil, s'agenouiller devant lui et lui demander pardon. Ce mélange de puérilité et de noblesse ne choquait alors personne. Pour les hommes de ce temps, rien n'est grand, rien n'est petit, puisqu'en toute chose se révèle la présence de Dieu.

VIII

Dans la France du Nord et de l'Ouest, Picardie, Normandie et Bretagne, les églises romanes ne nous offrent plus rien aujourd'hui qui rappelle les saints de ces provinces. Au XII[e] siècle, la sculpture monumentale fut un art à peu près étranger à ces régions; ce n'est que par la fresque et par le vitrail qu'elles purent célébrer leurs grands évêques et leurs saints abbés, mais fresques et vitraux ont disparu.

Le Maine a cependant conservé un magnifique vitrail du XII[e] siècle consacré à l'apôtre de la province, saint Julien. Au Mans, aucun saint ne fut plus profondément vénéré que saint Julien. En 1117, lorsque Foulques, comte d'Anjou et du Maine, assista, avec sa femme et son fils, à la consécration de la cathédrale du Mans, la cérémonie terminée, il prit entre ses bras son fils, encore enfant, et le déposa sur l'autel de saint Julien. Il voulait signifier par là qu'il le mettait sous la protection du grand saint du Mans, tout-puissant auprès de Dieu. On ne s'étonne donc pas de rencontrer dans la cathédrale du Mans un grand vitrail consacré tout entier à la vie de saint Julien. Saint Julien entre au Mans et y multiplie les miracles. Il y fait jaillir une source avec son bâton, prodige sans doute symbolique; il convertit et baptise le gouverneur de la cité romaine, puis il l'envoie évangéliser Angers. Chaque fois, l'apôtre est représenté avec la mitre et la crosse de l'évêque. Son œuvre achevée, saint Julien meurt paisiblement, et les anges emportent son âme au ciel.

Ainsi, tandis que le Midi célébrait les saints par la sculpture et l'orfèvrerie, le Nord les célébrait par le vitrail.

Nous n'avons encore rien dit de la Touraine et de son illustre saint Martin. C'est que saint Martin n'était pas le saint d'une province, mais de la France tout entière. Tours, il est vrai, était le centre de son culte, et c'est à Tours que les artistes avaient raconté pour la première fois sa vie. Un petit poème de saint Paulin de Périgueux prouve qu'au ve siècle on avait peint ses miracles dans la fameuse basilique qui contenait son tombeau. Au vi^e siècle, une autre église de Tours, la cathédrale, fut décorée de fresques consacrées à son histoire : elles étaient expliquées par des vers de Fortunat, qui se sont conservés; déjà, l'on voyait saint Martin donnant au pauvre la moitié de son manteau. La cathédrale de Tours a été rebâtie; quant à la basilique de Saint-Martin, plusieurs fois reconstruite, elle a été détruite par la Révolution. Les peintures et les vitraux qu'on y voyait perpétuaient peut-être le souvenir des anciennes fresques. Aujourd'hui, Tours ne conserve aucune œuvre consacrée à saint Martin qui soit antérieure au xiiie siècle.

Mais ce que Tours ne nous montre pas, nous le trouvons ailleurs. Il y avait en France des centaines d'églises dédiées à saint Martin : aussi ne s'étonne-t-on pas de rencontrer son image dans toutes les régions. L'œuvre la plus ancienne qui le représente a été découverte dans les Pyrénées, mais sur le versant espagnol : c'est un panneau peint qui se trouvait jadis dans l'église de Montgrony en Catalogne, et qui est aujourd'hui au Musée épiscopal de Vich. L'œuvre est si archaïque par le dessin et par le costume qu'elle peut remonter au xie siècle. Aujourd'hui, aucun monument consacré à l'histoire de saint Martin n'est plus ancien. C'est là que nous voyons pour la première fois le saint coupant en deux son manteau pour en donner la moitié au pauvre; geste que l'art répétera de siècle en siècle, et que l'artiste catalan avait reçu du passé. Saint Martin porte le long bouclier et la lance à gonfanon des barons de la *Chanson de Roland*. Un autre compartiment nous montre le saint sur son lit de mort; il est étendu sur le dos, car il n'avait pas voulu se coucher sur le côté pour calmer ses souffrances : « Laissez-moi, disait-il, contempler le ciel »; au-dessus les anges emportent son âme. Cette histoire de saint Martin s'inspirait sans aucun

doute d'un original français; elle nous prouve que la gloire du saint avait pénétré jusqu'au fond des vallées les plus reculées.

Il était naturel de rencontrer saint Martin dans les grandes abbayes, car c'est lui qui avait créé les premiers monastères de la Gaule, et c'était lui qui était le véritable ancêtre de tous les moines d'Occident. Aussi un chapiteau du cloître de Moissac lui est-il consacré. On y voit, près de la porte d'Amiens qui s'ouvre entre deux tours, le jeune cavalier couper son manteau et en donner la moitié au pauvre. Aussitôt le Christ apparaît entre deux anges : les bras ouverts, il étale largement le manteau et semble l'offrir à l'admiration du ciel. C'est alors que saint Martin entendit en rêve ces paroles prononcées par le Christ : « Voyez Martin, il n'est encore que catéchumène, et il m'a revêtu de son manteau. »

Mais c'est dans les régions évangélisées par saint Martin, dans le Nivernais et la Bourgogne en particulier, que l'on doit s'attendre à rencontrer son image. Là, son souvenir est resté plus vivant qu'ailleurs; le Morvan est plein de sources miraculeuses qu'il a fait jaillir, et les paysans montrent encore les empreintes laissées par le pied de sa mule sur la pierre. C'est pourquoi plusieurs chapiteaux de l'église de Garchizy dans la Nièvre étaient consacrés à saint Martin. Ces chapiteaux sont aujourd'hui au Musée archéologique de Nevers : on y voit l'épisode du manteau que suit l'apparition du Christ.

L'abbaye de Vézelay, qui s'élève aux confins du Morvan, avait gardé le souvenir du grand missionnaire des pays éduens. Un chapiteau de la nef raconte un épisode de sa légende qui avait déjà été peint au VIe siècle dans la cathédrale de Tours. Saint Martin veut faire couper un pin sacré auquel les païens rendaient un culte; les païens y consentent à la condition que le saint s'expose à la chute de l'arbre. Saint Martin n'hésite pas, mais, au moment où le pin va l'écraser, il lève la main et l'arbre tombe à l'opposé. Le pin de Vézelay, stylisé avec un art naïf, ressemble à une plante des tropiques.

Telles sont, disséminées dans nos provinces, les quelques œuvres consacrées aux saints qui ont échappé au temps.

Ce n'est plus qu'un reflet, un dernier rayon du soir qui laisse une lueur à la façade de l'église, un éclair dans le vitrail.

L'Église de France eut donc le culte de son passé, et de bonne heure elle demanda à l'art de le célébrer. Elle était fière de ses saints qui formaient une suite ininterrompue, une longue frise héroïque. Les siècles les plus stériles, ceux qui n'avaient eu ni écrivains, ni poètes, ni artistes, avaient eu leurs saints. Ces siècles n'étaient pauvres qu'en apparence, puisque, au sentiment des hommes d'alors, les saints étaient les chefs-d'œuvre de l'humanité. Comme Pascal, l'Église du moyen âge mettait l'ordre de la charité bien au-dessus de l'ordre de l'intelligence; c'est pourquoi le moindre ermite, qui dans la solitude avait réussi à se vaincre lui-même méritait à ses yeux d'être éternisé par l'art. L'athlète avait été l'idéal de la Grèce antique, l'ascète devint l'idéal des temps nouveaux. Au Moyen Age, les hommes de notre race, quand ils ont été grands, ont toujours été des ascètes; toujours ils ont méprisé le voluptueux Orient, ses harems, ses parfums, la courbe enchantée de ses arabesques. Cette longue lutte de l'Occident contre l'Orient, c'est la lutte éternelle de l'esprit contre les sens. La plus haute expression du moyen âge, c'est le soldat qui se sacrifie, le moine qui prie, le saint qui foule aux pieds la nature. Le saint, voilà le vrai héros de cet âge; c'est lui qui par l'enthousiasme qu'il excitait soulevait l'humanité, l'arrachait à son limon. Encore aujourd'hui, le peuple qui sent instinctivement ce qu'il y a d'extraordinaire dans la sainteté, conserve la mémoire des saints. Les paysans du Bourbonnais, qui ont oublié les noms des rois de France, connaissent encore saint Patrocle et saint Marien, qui vivaient du temps de Grégoire de Tours. Et nous aussi, le nom d'un saint inconnu nous intéresse, le lieu où il a vécu nous émeut: l'ermitage, la cellule, le monastère habités par le saint conservent quelques chose de religieux, comme chez les anciens ces lieux sacrés qu'avait touchés le feu du ciel.

ÉMILE MALE

LA MISE EN VALEUR DES COLONIES

ET LE

PROGRAMME DE M. SARRAUT[1]

Ceux qui pensent que le faible développement de nos possessions est dû avant tout à l'insuffisance de l'outillage économique, ceux qui croient que l'exécution d'un vaste programme de travaux publics provoquerait spontanément la mise en valeur intégrale de notre domaine, ceux-là, à coup sûr, connaissent imparfaitement nos colonies. S'il existe en effet dans notre empire des régions déshéritées, il y en a d'autres où toutes les conditions *matérielles* qu'exige leur exploitation méthodique, *sont depuis longtemps réunies.* La Cochinchine est sillonnée d'un réseau de voies naturelles dont le développement total dépasse 6 000 kilomètres. Elle est dotée d'un port magnifique que fréquentent des milliers de navires. Le climat y est si parfait, qu'il n'y a jamais eu de mauvaise récolte. La population qui, pour une superficie de 56 000 kilomètres carrés, atteint 4 millions d'habitants, est docile, laborieuse, intelligente, prête à accepter toutes les innovations que peuvent suggérer l'expérience ou l'étude des questions agricoles. *Or dans ce pays, depuis soixante ans, nous n'avons pu récolter que du riz* et ce riz est le plus mauvais, celui qui obtient la cote la plus basse sur le marché mondial. Ceylan, dont la superficie est moindre et la population à peine égale, a produit en 1917, 3 600 000 kilogrammes de cacao,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.

166 millions de kilogrammes de thé; la Cochinchine n'en a pas produit un kilogramme. Il n'y a pas 3 000 hectares plantés en cocotiers en Cochinchine; il y en a 315 000 à Ceylan; 210 000 à Java; 170 000 aux Philippines. La Cochinchine ne produit pour l'exportation, ni sucre, ni café, ni tabac ni textiles d'aucune sorte, sauf des quantités infimes de soie. Comment expliquer une situation pareille?

Considérez, d'autre part, dans des régions aussi semblables que possible, des colonies françaises et des colonies étrangères. Comparez, par exemple, le Gold Coast et la Côte d'Ivoire. Les deux colonies ont une superficie, une population à peu près identiques! Elles sont toutes deux en bordure du golfe de Guinée. C'est, de part et d'autre de la frontière, le même sol, le même climat, les mêmes produits, les mêmes races, le même état social. Les voies de communication ont un égal développement. Comme voies naturelles, ce sont : d'une part, chez nous, les cours inférieurs du Cavaly, du Sassandra, du Bandama, de la Comoé, et au Gold Coast, le cours inférieur de la Volta. Il y a 316 kilomètres de chemins de fer à la côte d'Ivoire et 430 à la Gold Coast. Or en 1918, le commerce de la Côte d'Ivoire a été de 29 millions de francs, celui de la Gold Coast de 18 750 000 livres sterling, soit au pair 470 millions de francs. En 1919-1920, le commerce de la Gold Coast a atteint 1 300 millions, le double du commerce total de l'Afrique occidentale Française, malgré ses 2 millions de kilomètres carrés, ses 12 millions d'habitants, ses 2 500 kilomètres de voies ferrées. En 1891, le Gold Coast a produit 36 kilogrammes de cacao, elle en a produit 100 000 tonnes en 1920. En 1920 le budget total de l'Afrique Occidentale française (budget général et budgets locaux compris) n'a pas dépassé sensiblement 100 millions de francs; celui de la Gold Coast a atteint 4 959 428 livres sterling, soit au change moyen de 50 francs, 248 millions de francs.

Comparez de même l'Ile Maurice et la Réunion, la Martinique et la Jamaïque, la Guyane française et la Guyane anglaise, et vous ferez partout la même constatation. Partout vous verrez que nos colonies, même les plus anciennes, continuent à solliciter les subsides de la Métropole et que les colonies étrangères vivent depuis longtemps de leurs seules

ressources; que nos possessions sont dans un véritable état de stagnation économique, tandis que les possessions étrangères qui les avoisinent sont en pleine production. Vous vous demanderez alors s'il est vrai que l'insuffisance de l'outillage économique soit la seule raison de notre infériorité et s'il n'y a pas d'autres causes, plus générales, plus profondes, qu'il importe de déceler et de corriger.

De toutes ces causes, la première, c'est l'absence d'esprit pratique de notre Administration. Ceux qui dirigent nos colonies n'ont pas compris jusqu'à ce jour que l'essentiel de leur tâche était de les mettre en valeur. Ils administraient pour administrer, sans but, sans programme, sans souci du lendemain; ils croyaient que leur rôle consistait simplement à maintenir l'ordre, percevoir l'impôt, réaliser autant que possible l'équilibre du budget, assurer ce qu'on est convenu d'appeler les services publics, expédier au jour le jour les affaires courantes, éviter les difficultés, les initiatives, les changements qui troublent le recueillement des bureaux. Rien ne les a, du reste, préparés au rôle nouveau qu'on leur assigne aujourd'hui. L'immense majorité, la presque totalité d'entre eux, n'a jamais visité une colonie étrangère; ils ne se sont jamais doutés, ils ne se doutent pas encore de la complexité du problème, de la variété des solutions applicables selon les pays et les produits. Lorsque la question s'est posée ils ont cru qu'ils pouvaient la résoudre par des formules générales, par des procédés omnibus. Les uns ont préconisé la propagande par le livre, l'image, la conférence; il faut, disent-ils, faire connaître à tous les Français que nous possédons des colonies et ils s'y précipiteront, ils y apporteront les capitaux qu'ils placent si généreusement dans les entreprises étrangères. Mais cette propagande, indispensable à coup sûr, ne saurait suffire à *stimuler le producteur indigène.* Certains préconisent à ce sujet le système des cultures forcées, tel que le pratiquaient les Hollandais à Java il y a près d'un siècle. D'autres ont proposé tout simplement d'augmenter les impôts.

L'indigène, écrivait récemment un haut fonctionnaire du Sénégal [1], n'a pas de besoins. Une fois qu'il a assuré sa subsistance et qu'il a réuni

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 14.

l'argent nécessaire pour acquitter l'impôt, il ne fait plus rien; or cet impôt est très faible : 4 francs par tête à Bamako, ce qui représente au prix de trente francs les 100 kilos, 14 kilos d'arachides; le rendement moyen à l'hectare étant de 770 kilos, il suffira à l'indigène de cultiver un champ de 2 ares pour se libérer de l'impôt. Si nous voulons que le Haut-Sénégal-Niger exporte des matières premières, il faut *obliger* l'indigène à travailler plus qu'il ne le fait, lui créer des besoins artificiels et *augmenter graduellement* l'impôt.

On accepte volontiers un tel système qui aurait, croit-on, le double avantage d'enrichir le budget et d'accroître la production. On admet sans discussion que l'indigène, en Afrique française, n'ait pas de besoins et l'on ne se demande pas comment il se fait que la Côte d'Ivoire absorbe seulement 12 à 15 millions de francs de marchandises d'importation, soit 8 *à* 10 *francs* par habitant et par an, alors que la Gold Coast en absorbe *dix fois plus*.

On recommande enfin et surtout le développement des travaux publics, un geste large de la Métropole, faisant surgir de toutes parts, dans tous les pays, des routes et des ports, des chemins de fer et des canaux.

Le caractère de ces formules, si imprécises et si générales, ne saurait nous surprendre. Pour aboutir à des solutions pratiques, il faut en effet avoir des bases rigoureuses et l'on n'en possède pas. Pour fournir à la Métropole les quantités de coton, de café, de cacao, de graines oléagineuses, de tabac, de sucre qu'elle achète à l'étranger, il faudrait mettre en culture plusieurs millions d'hectares. Si l'on doit conquérir de telles superficies sur la brousse et la forêt, plusieurs générations n'y suffiront pas. Il est clair que pour aboutir à bref délai, il faut développer les cultures existantes ou décider le propriétaire indigène à substituer sur ses terres des produits nouveaux à ceux qu'il a coutume de récolter. Or, nous l'avons vu, l'Administration n'a que de vagues renseignements sur le chiffre et la *répartition* des indigènes; *elle en a de plus vagues encore sur l'étendue des terres cultivées*.

Lorsqu'on parcourt les statistiques étrangères que nous avons citées plus haut, on constate que le premier soin des administrations intéressées, a été de dresser la carte des territoires occupés et d'établir soigneusement le cadastre des

terres, tout au moins dans les régions les plus peuplées. En 1917, la superficie cultivée était de 1 794 000 hectares en Haute-Birmanie, 3 693 000 en Basse-Birmanie, soit au total 5 487 000. De cette surface totale, 4 320 000 hectares étaient cultivés en riz; 420 000 en millet et maïs, 526 000 en graines oléagineuses, 100 000 en coton, 36 000 en tabac. Ni au Tonkin, ni en Cochinchine, ni au Sénégal, ni au Dahomey, l'on ne s'est donné la peine de recueillir des données analogues. On perçoit en Indochine un impôt foncier; on a créé, sur le papier, diverses catégories de terres auxquelles s'appliquent des taxes différentes, suivant la nature ou le rendement des cultures, mais tout ce système ne repose sur aucune documentation, sur aucune enquête. Et ne croyez point qu'il y ait, dans ces constatations, la moindre part d'exagération. L'arrêté du 2 mai 1919 qui institue en Indochine une Direction économique, reconnaît et constate l'ignorance des pouvoirs publics et charge précisément la Direction nouvelle de procéder à ce recensement des terres cultivées qui aurait dû être la base de tout notre système d'impôt foncier[1]. On parle, depuis vingt ans, de dresser l'inventaire de nos ressources coloniales; on a procédé à ce sujet à toute une série d'enquêtes d'ordre scientifique. On sait qu'il existe en Indochine 25 ou 30 variétés de riz, 50 espèces de tabac, une infinité d'essences curieuses et de parasites étranges dans les forêts de la chaîne annamitique, *mais on ne sait ni le nombre des habitants, ni la superficie des terres cultivées !*

Dans les pays où, comme en Cochinchine, on a créé le service du Cadastre, on n'a pas cherché à définir et à constituer la propriété. En Birmanie, au Siam, on a, depuis longtemps, adopté le système institué en Australie par l'Act Torrens. Au Siam, en 1915, les Commissions foncières ont délivré 503 749 titres de propriété, 521 081 en 1916, 531 347 en 1917. Dans nos colonies, *il n'y a pas un indigène qui soit en possession d'un titre de propriété régulier.* Cela rend impossible toute institution de crédit foncier ou agricole. *C'est là la cause fondamentale de la situation arriérée où se trouve la Cochinchine.* Avant la récolte, parfois même avant les semailles, le propriétaire

1. *Rapports au conseil de Gouvernement*, session de 1919, 2e partie, p. 142.

annamite, à court d'argent, est contraint de s'adresser à l'usurier chinois, à qui il cède d'avance les produits qu'il recueillera. On s'évertue depuis vingt ans à améliorer la qualité du riz cochinchinois; on a créé à Cantho un Institut spécial, distribué des semences sélectionnées, organisé des comices agricoles et l'Administration s'étonne de n'obtenir aucun résultat. Elle ignore, ou semble ignorer, que le paysan n'a aucun intérêt à récolter des produits de qualité supérieure. Il n'existe en Cochinchine aucun marché organisé, aucun établissement bancaire en dehors de Saïgon. L'Annamite se plie, bon gré mal gré, aux exigences de l'exportateur, de l'usurier ou du commerçant, qui visitent presque toutes les localités du pays, recueillent les grains, sans se soucier de leur qualité, de leur couleur, opèrent automatiquement un mélange hétérogène dont l'infériorité résulte précisément de cette hétérogénéité. Tant que l'on n'aura pas réglé en Cochinchine le régime de la propriété, il est vain d'y rien tenter. Toute amélioration des produits indigènes, toute introduction de cultures nouvelles, toute association entre le propriétaire annamite et le capitaliste ou l'industriel européen [1], demeureront impossibles.

En Afrique Occidentale française, la situation est la même. On s'imagine que, pour augmenter la production de l'arachide, il faut absolument prolonger le rail. Or, si l'on admet que l'influence de la voie ferrée s'étende à une journée de marche, il y aura le long du chemin de fer de Saint-Louis à Dakar et de Thies à Kayes et au Niger (longueur totale 1 484 kilomètres) 7 *à* 8 *millions d'hectares exploitables régulièrement desservis*. En y ajoutant les terres propres à la culture qui bordent la rive sud du Sénégal, la région du Saloun et celle de la Casamance, on peut estimer qu'il y a dès maintenant en Afrique Occidentale française, 10 *millions d'hectares exploitables*. Si la cinquième partie de cette surface était en culture, les exportations d'arachides de l'Afrique Occidentale pourraient être quadruplées. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'ouvrir de nouveaux territoires, *mais d'exploiter complètement ceux qui sont déjà desservis*.

1. Telles que celles qui ont donné à Java de si admirables résultats.

Ce qui caractérise en Afrique Occidentale française la culture de l'arachide, c'est son faible rendement à l'hectare; il n'est en moyenne que de 1 000 kilos de graines au lieu de 3 000 et de 4 500 kilos en Floride ou à Java. On a montré à diverses reprises ce qu'il fallait pour améliorer une telle situation[1]. Tout d'abord, fixer l'indigène au sol, et, pour cela, rendre le pays habitable. Dans toute la zone de l'arachide, pendant la saison sèche, il n'y a point d'eau; les habitants se déplacent, vont s'établir provisoirement près des mares permanentes et des rivières et ne reviennent pas toujours sur les terrains qu'ils ont été contraints d'abandonner. Des conditions analogues se rencontrent dans l'Inde anglaise, en particulier dans le Decan. Là, les gouvernements indigènes d'abord, le gouvernement britannique ensuite, les particuliers enfin, ont créé un nombre considérable de réservoirs artificiels ou de puits. D'après les travaux entrepris de 1901 à 1903 par la grande commission des irrigations, plus de 5 millions d'hectares sont arrosés au moyen de puits construits par l'initiative privée[2]. Au Sénégal, depuis notre installation, il n'a été creusé que 850 puits environ, alors qu'il en faudrait des milliers.

La charge des travaux, écrit M. Brocard, administrateur en chef[3], incombait autrefois au budget de la colonie, mais ce budget ne trouve jamais de ressources pour ces travaux ou bien les dépenses de personnel épuisent les crédits avant la mise en chantier; c'est une affaire tellement importante pour les indigènes, qu'en 1909 je fis savoir au chef de la colonie que les indigènes de mon cercle étaient tout disposés à payer 5 francs d'impôt par tête au lieu de 3, si les 2 francs de supplément devaient être employés au creusement des puits. L'impôt fut porté en effet à 5 francs, *mais on ne creusa pas un puits de plus.*

Il est regrettable que le projet de loi ne comporte aucune prévision pour des travaux aussi urgents.

Dans les régions rendues habitables, l'indigène n'améliore son champ que s'il a la certitude de le conserver. Là, comme en Indochine, il faut constituer la propriété. Parfois, on a donné

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 16, 17, 18, 96, 97, 119 et suivantes.
2. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. I, p. 447.
3. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 97.

des concessions provisoires, garanti l'occupant contre une expulsion prématurée.

Dès qu'il est en possession de son champ, écrit encore M. Brocard, le noir s'installe, enclôt son terrain, plante des arbres, améliore le sol. Les résultats à attendre de l'organisation de la propriété rurale seraient beaucoup plus considérables. Toutes les raisons qu'on donne pour s'y opposer, sont inexistantes; il n'y en a qu'une : c'est que nos géomètres ne veulent pas travailler ailleurs que dans les bureaux [1].

La propriété constituée, il faut instruire l'indigène, l'habituer à se servir d'instruments agricoles moins primitifs que les siens, tirés par des animaux domestiques qui permettraient de travailler dix fois plus vite. Rien dans ce sens n'a été fait. Il existe une Station agronomique à Koulikoro, une à Bambey, elles ne peuvent rien entreprendre faute de crédits. On ignore, ou l'on paraît ignorer, les résultats extraordinaires obtenus dans une colonie voisine par l'administration anglaise. Le cacao était inconnu à la Gold Coast il y a trente ans; c'est le Gouvernement qui a introduit les premières graines, créé les premières plantations. La démonstration faite, il s'est adressé, non aux colons européens, comme l'ont fait plus tard les Allemands au Cameroun, mais uniquement à l'indigène. Il a organisé des stations d'essais; il a fait faire des stages aux notables, aux instituteurs; il a constitué un cadre de moniteurs européens, doublés bientôt de moniteurs noirs en nombre croissant qui, constamment en tournée, ont éduqué le cultivateur indigène. On a, au début, distribué gratuitement les graines ou les plants, garanti la vente des produits à un taux minimum. Tous les efforts de l'Administration ont été tendus vers un seul but : *obtenir dans le plus bref délai possible la production maxima.* Les résultats ont dépassé les espérances : de 36 kilos en 1891, la production est passée à 100 000 tonnes en 1920.

Le crédit n'est pas moins nécessaire à l'agriculteur indigène qu'à l'Européen; il n'a été réellement organisé dans aucune de nos colonies. Il n'existe, en Indochine, en Afrique Occidentale française ou aux Antilles, que des banques d'émission,

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 99.

à qui leurs statuts interdisent des opérations hasardeuses ou à long terme : dans toutes les colonies étrangères, le crédit foncier a été établi.

Si l'Administration est impuissante à aider le cultivateur indigène, elle ne seconde pas mieux le colon européen. A Ceylan, c'est le Gouvernement britannique qui a fait faire au Jardin Botanique de Peradenya, sous la direction d'un personnel technique de premier ordre, toutes les études relatives à la culture du thé, études qui ont abouti à la création d'une espèce parfaitement adaptée aux conditions locales. Les essais achevés, l'Administration a reconnu les régions propres à la nouvelle culture, en a dressé la carte, y a tracé des routes. Elle a ensuite alloti et mis en vente les terrains, réglé le recrutement de la main-d'œuvre qu'elle opère elle-même, dans le sud de l'Inde, pour le compte des colons, organisé le service de sûreté, le service postal, le service sanitaire, construit enfin les voies ferrées.

En Indochine, on a laissé les colons français s'installer au hasard; les plantations de caoutchouc, qui se sont constituées depuis une dizaine d'années, sont dispersées dans la zone des terres rouges et en dehors de cette zone. Pendant longtemps, aucun concours technique, matériel ou financier ne leur a été donné [1]. En 1910, lorsque le mouvement a débuté avec une ampleur extraordinaire, l'Administration a commencé par suspendre l'attribution des concessions; puis elle a imposé aux planteurs l'obligation de soumettre les graines d'hévéas, qu'ils se procuraient dans les États Malais ou à Java, à un traitement antiseptique dont le résultat le plus certain était d'empêcher la germination. Enfin elle a réduit, ou même supprimé, les crédits affectés aux routes qui desservaient ou devaient desservir les entreprises nouvelles.

Ce n'est pas que, d'une façon générale, l'Administration soit hostile aux colons européens ou indigènes. Le plus souvent, son indifférence, apparente ou réelle, résulte essentiel-

1. Il est juste de reconnaître que depuis deux ans, à la suite de la hausse de la piastre, les planteurs ont reçu des avances, d'abord, des primes ensuite, destinées à compenser les charges résultant de l'élévation du change.

lement de l'insuffisance de ses ressources budgétaires. La Cochinchine et l'Annam, le Sénégal et le Dahomey, sont des pays riches, mais leurs budgets sont constamment déficitaires. La raison en est bien simple. Aux colonies elles-mêmes, à ces groupements réels, vivants, qui s'appellent le Tonkin ou le Cambodge, la Côte d'Ivoire ou la Guinée, on a superposé des unités plus vastes : l'Indochine ou l'Afrique Occidentale, unités purement artificielles, dont le développement excessif a tout absorbé. Sans doute, il était nécessaire de pourvoir aux besoins communs de régions qui se touchent et ne peuvent s'isoler les unes des autres; mais ces besoins communs, il eût fallu les définir exactement et y satisfaire chaque année, grâce à des crédits appropriés. On a préféré, comme d'ordinaire, adopter une méthode générale qui a consisté à réserver pour les services communs, une catégorie déterminée de ressources. Dans ces conditions, les grandes unités que l'on avait cru bon de créer, se sont mises à vivre d'une existence indépendante; il n'y a plus eu, entre elles et les pays qu'elles englobent, que des rapports lointains. Les Gouverneurs locaux recueillent les plaintes de leurs administrés, entendent leurs vœux; les Gouverneurs généraux planent au-dessus de l'ensemble, se laissent séduire par de grandes pensées, oublient les réalités. Peu à peu le budget général a pris un développement énorme; il absorbe, en Afrique Occidentale française, 40 p. 100 des recettes (40 millions sur 106), en Indochine 65 p. 100 (54 millions de piastres sur 80). Les budgets locaux ne disposent que des impôts directs et leurs revenus suffisent à peine pour payer le traitement des fonctionnaires. Ils ne peuvent assurer le Service Médical, augmenter le nombre des professeurs et des écoles, développer ou maintenir les stations agricoles. Il y a en Cochinchine deux stations d'essais. Au Cameroun de 1909 à 1912, les Allemands, en avaient créé 30. Il y a en Indochine 80 000 enfants dans les écoles [1], il y en avait 179 218 au Siam en 1917. Il n'y a, il ne peut plus y avoir dans chaque colonie, qu'un seul ordre de préoccupation : préoccupation fiscale et budgétaire. « L'impôt de capitation en Gambie anglaise, est de 7 à 10 francs par case pouvant contenir 10, 15 et même 20 individus; il est chez nous de 5 francs par tête, qu'il s'agisse

1. *Exposé des motifs*, p. 151.

d'un enfant au berceau ou d'un adulte [1]. » Les grandes administrations, qui se sont constituées auprès du Gouvernement général, s'efforcent, de leur côté, d'accroître leur activité et leur indépendance. Chacune constitue son personnel, en élargit démesurément les cadres. On parle souvent du nombre abusif de nos fonctionnaires. On n'en a, sans aucun doute, qu'une faible idée. Il y a au Siam, 189 bureaux de poste et, de plus, 214 bureaux auxiliaires et le Gouvernement siamois n'emploie dans ce service que 3 Européens. Il y a dans l'Inde anglaise, 18 789 bureaux de postes, 7 854 bureaux télégraphiques, soit au total 26 643 *bureaux* et seulement 268 agents européens. Il y a en Indochine 331 *Européens pour* 343 *bureaux.*

Le Service des douanes et des Contributions indirectes emploie aux Indes anglaises, pour une population de 325 millions d'habitants, 240 agents européens. Le Service des douanes et régies de l'Indochine en emploie 1100 pour une population vingt fois moindre.

Le Gouverneur général de l'Indochine lui-même signale du reste [2] « la pléthore de personnel et sa mauvaise utilisation, les emplois inutiles, les nominations abusives, l'éparpillement des attributions et des responsabilités, la multiplication des organes parasitaires et coûteux ».

On parle constamment de réduire le nombre des fonctionnaires européens, de faire un appel plus large aux indigènes. L'année dernière cependant on a prévu en Indochine une augmentation de 5 agents européens dans le Service des postes et télégraphes et de 35 dans le Service des douanes et régies et, d'autre part, pour compenser le supplément de dépenses qu'imposaient ces augmentations, on a diminué de 32 unités le cadre des agents indigènes et réduit au strict minimum l'avancement de ces agents [3].

On s'étonnera sans doute qu'un tel état de choses ait pu naître et se perpétuer. Le fait s'explique sans peine. L'Administration coloniale n'est soumise à aucun contrôle, les gou-

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 164.
2. Rapport adressé au Conseil de Gouvernement, *J. O. de l'Indochine*, 29 juin 1921, p. 1202.
3. *Note préliminaire au budget général de l'Indochine*, p. 70-71. Exercice 1921.

verneurs généraux sont maîtres absolus dans leur domaine. Ils n'ont à côté d'eux aucune assemblée délibérante dont l'action puisse balancer la leur. Les Conseils de gouvernement sont en majorité formés de fonctionnaires, les séances n'en sont pas publiques, les comptes rendus, revus et corrigés ne sont publiés qu'un an après les sessions. Les Chambres consultatives indigènes ne sont saisies que de questions théoriques et lorsque le Gouvernement le juge bon. Les Assemblées européennes ou mixtes : Conseil colonial, Conseils généraux, Chambres de commerce, etc., ne représentent qu'une infime partie de la population et n'ont point qualité pour discuter les actes de l'Administration. Le ministre des Colonies pourrait, il devrait exercer son contrôle, opposer parfois son veto à des décisions mal étudiées ou dangereuses. En fait, il n'intervient jamais. On peut juger de son action par la façon dont chaque année s'opère l'approbation des budgets généraux. Le budget général de l'Indochine pour l'exercice 1921 a été arrêté provisoirement à Saïgon en novembre 1920, en recettes et dépenses, au chiffre de 53 837 500 francs. Aux recettes figurait pour une somme de dix millions de piastres, la taxe de sortie des riz. Or le 24 février 1921, à la suite de la baisse énorme qui s'est produite sur le marché mondial, cette taxe a été réduite de moitié. On pensait en conséquence que le budget serait révisé, que l'on rechercherait de nouvelles recettes ou des économies. Et cependant le décret du 1er mai 1921, qui approuvait le budget général de l'Indochine, a reproduit purement et simplement les chiffres primitifs laissant subsister tout à la fois les recettes qu'aurait données la taxe entière et les recettes correspondantes.

Le contrôle du Parlement, est-il plus complet? Le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'il ne s'exerce que par à-coups, à propos d'une interpellation ou lors du dépôt d'un projet de loi. Chaque année, sans doute, la commission du budget de la Chambre désigne pour les budgets locaux des colonies, un rapporteur spécial, mais on ignore jusqu'à son nom; son rapport n'est pas distribué et ne fait l'objet d'aucune discussion; il n'est établi et ne peut l'être que sur les renseignements que fournit le Ministre lui-même et le Contrôleur n'agit ainsi que de concert avec le contrôlé.

Cette absence de contrôle est le défaut capital de notre organisa-

tion coloniale. Quand un propriétaire veut faire valoir ses terres, il n'y installe pas des régisseurs indépendants, il surveille leurs actes, redresse leur gestion; il tient à être informé de ce qui se passe; il se défie des affirmations sans preuve, des projets que n'appuient aucuns chiffres, des propositions que n'accompagne aucune précision. En France, on ignore tout des colonies ou du moins l'on ne sait que ce que les Gouverneurs et les Ministres veulent bien en dire dans les discours rituels. Quels impôts y sont perçus? Quelle en est l'assiette, le rendement, quel contre-coup exercent-ils sur l'activité générale? Jamais une question pareille n'est posée. On se contente de savoir que le budget est en excédent ou en déficit et c'est sur le résultat de chaque exercice que l'on juge la valeur des hommes et des idées. Tant qu'il en sera ainsi, on ne pourra rien obtenir de nos colonies; les fautes s'y multiplieront, les errements anciens persisteront. Si le Parlement, absorbé par une tâche colossale, ne peut consacrer à notre Empire colonial qu'un temps limité, il faut qu'il délègue ses pouvoirs à une assemblée nouvelle qui pourra du moins lui transmettre les observations qu'elle aura faites, et provoquer son intervention.

En résumé, le projet de loi relatif à la mise en valeur des colonies est à la fois trop restreint et trop vaste. Trop restreint, parce qu'il n'envisage qu'un côté du problème; trop vaste, parce qu'il s'applique à toutes nos colonies. Nous constatons avec orgueil que notre domaine s'étend sur dix millions de kilomètres carrés et nous prétendons exploiter *tout ce domaine.* Nos projets seraient plus modestes, si nous considérions que, sur cette énorme étendue, *il n'y a pas plus d'habitants que dans l'île minuscule de Java.* Il y a des régions immenses où la rareté de la population oppose, pour le moment, à toutes les tentatives, *un obstacle insurmontable.* Leur mise en valeur sera l'œuvre de nos descendants. On ne peut y poursuivre qu'un programme humanitaire et social dont M. Sarraut a tracé le dessin, mais dont l'exécution exige, non point de grandes dépenses de premier établissement, mais un budget abondant et régulier. Il faut s'efforcer d'attirer la population dans des localités judicieusement choisies, à proximité des

voies de communication existantes, la soustraire aux corvées épuisantes, l'amener à développer des cultures vivrières dont elle bénéficiera, multiplier les secours médicaux. Plus tard, on pourra lui demander davantage, l'entraîner peu à peu dans le mouvement général d'évolution.

Il y a, par contre, des régions dont les habitants sont nombreux, et forment des groupements denses, établis non loin de la mer, dans des districts déjà desservis par des voies de communication naturelles ou artificielles. Le sol est cultivé, l'industrie relativement prospère, la production peut aisément y être développée. Tels sont : le Tonkin et l'Annam, la Cochinchine et certaines parties du Cambodge, les hauts plateaux de l'Emyrne, les parties du Sénégal, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey *que traversent déjà des chemins de fer. C'est dans de tels pays que nous devons concentrer tous nos efforts*, mais pour les mettre en valeur, il n'y a pas de système infaillible, pas de méthode générale applicable à tous les cas. Il faut connaître, il faut montrer clairement quelles sont les ressources, quels sont les besoins de ces régions, quelles causes ont retardé et retardent encore leur développement. Pourquoi, en Afrique Occidentale française les 8 ou 10 millions d'hectares cultivables, que desservent aujourd'hui les fleuves ou les voies ferrées, ne fournissent-ils encore chaque année que 200 à 250 000 tonnes d'arachides? Pourquoi la Côte d'Ivoire ne produit-elle que des quantités infimes de cacao, alors que la colonie voisine du Gold Coast en exportait l'an dernier, 100 000 tonnes? Pourquoi la Cochinchine si fertile, si peuplée, sillonnée d'un admirable réseau de canaux et de routes, ne peut-elle nous donner, après soixante ans d'administration française, ni sucre, ni tabac, ni café, ni graines oléagineuses? Pourquoi, au Cambodge, la culture du coton pratiquée depuis un temps immémorial pour les usages familiaux, ne couvre-t-elle que des surfaces insignifiantes, alors que dans l'Inde ce même coton introduit dans la province de Madras, il y a quinze ans à peine, s'étend déjà sur plus de 250 000 hectares?

C'est à de telles questions qu'il faut répondre si l'on veut établir un programme rationnel et complet.

Dans un tel programme, les travaux publics tiendront sans aucun doute une large place; encore faut-il qu'ils correspon-

dent à des besoins immédiats et précis et que leur conception s'accorde avec le plan général de mise en valeur que l'on aura tracé. Jusqu'à ce jour on ne s'est préoccupé que des voies de communication. Nous avons, en un quart de siècle, dépensé près d'un milliard pour outiller nos colonies et la presque totalité de cette somme a été consacrée à la construction de routes, de chemins de fer et de ports. Cela, du reste, se conçoit sans peine : les idées singulières, qui subsistent encore au sujet de la situation économique de nos colonies, s'affirmaient il y a vingt-cinq ans avec plus de force et de candeur. Si en effet nos possessions sont vraiment d'énormes greniers d'abondance, si des produits innombrables, sans cesse renouvelés grâce à la fécondité du sol, s'y accumulent, tout le problème de la colonisation se borne à les évacuer. Tant que de telles illusions ne seront pas dissipées, nous ne pourrons mettre en valeur nos colonies. En réalité, presque partout la production est inférieure, non seulement aux besoins de la Métropole, mais aux besoins des indigènes eux-mêmes. Dans son rapport sur *Les irrigations au Niger*, M. Belime écrit qu'au Soudan :

> L'indigène arrive à peine à subvenir aux besoins stricts de sa vie ; il en résulte tous les dix ans une sérieuse famine qui décime la population, et beaucoup plus fréquemment, des disettes non moins meurtrières [1] ; dans l'Issa-Ber, la sous-alimentation des populations est de règle, elles suppléent au blé, au mil qu'elles n'ont pas cultivés, en se nourrissant de graines sauvages.

On ferait des constatations analogues dans la plupart de nos colonies. L'Indochine elle-même n'y échappe pas. L'Annam le Tonkin, le Cambodge sont constamment menacés par l'inondation ou la sécheresse. Périodiquement la disette sévit. Au Tonkin, en 1913, 476 000 hectares ont été submergés ; en 1915, 221 000 dans les quatre provinces de Hanoi, Phu-Ly, Nam-Dinh et Ninh-Binh et la ville de Nam-Dinh est restée pendant quatre mois recouverte par les eaux. Pour juger de la situation précaire de l'Annam, il suffit de lire les instructions que le Résident Supérieur, M. Pasquier, adressait récemment aux chefs de provinces au sujet des mesures à prendre contre la famine. Avant que les cultivateurs indigènes puissent nous

1 *Rapport Beline*, p. 149.

fournir les produits que nous leur réclamons, il faut qu'ils soient assurés de vivre et que leurs terres soient, par des travaux appropriés, mises à l'abri des incertitudes de la saison et des caprices redoutables des crues.

Les colonies étrangères nous offrent à ce sujet de magnifiques exemples. En Égypte, la totalité des terres est irriguée; à Java, la presque totalité; dans l'Inde où déjà 18 millions d'hectares sont aménagés, on aura bientôt exécuté la totalité des travaux que le tracé, le régime et le débit des fleuves ou des rivières permettaient de concevoir. Dans nos colonies, au contraire, tout est à faire. En Indochine, sur une superficie cultivée d'environ 6 millions d'hectares, 6 000 à peine sont irrigués. Au Cambodge, nous n'avons depuis soixante ans, ni construit une digue, ni irrigué un hectare de rizière ou de coton. La situation est la même dans nos autres colonies. Jusqu'à ce jour nous avons laissé fuir vers la mer, sans les utiliser, les eaux du Fleuve Rouge et du Mékong, celles du Sénégal et du Niger. Nous avons exécuté de grands travaux pour exporter des stocks imaginaires et nous avons négligé ceux qui peuvent seuls accroître et garantir la production. Aujourd'hui encore, dans le programme dont le Parlement est saisi, on ne fait aux irrigations qu'une part minime et de plus, par un paradoxe étrange, c'est dans les régions les moins peuplées de notre domaine que l'on propose d'exécuter les travaux les plus importants.

C'est là le défaut le plus grave du programme actuel. Sans doute, de tous les travaux qu'il énumère, il n'en est pas un que l'on ne puisse justifier par des raisons d'ordre politique ou économique, pas un qui, tôt ou tard, dans vingt ans ou dans un siècle, ne puisse produire d'heureux effets. Malheureusement, ni la Métropole, ni les colonies n'ont le temps d'attendre. Leurs intérêts immédiats sont liés. Nos colonies ont besoin de notre aide pour prendre enfin leur essor et nous ne pouvons nous passer de leurs ressources pour réparer nos pertes. Nous avons le devoir d'assurer aux indigènes les récoltes dont ils vivent, et ils ne peuvent entreprendre de nous fournir les matières premières et les denrées dont nous avons besoin, que s'ils ont la certitude de n'être plus exposés à l'inondation ou à la famine. Au lieu de pousser aveuglément la politique des

voies ferrées à travers les régions les plus désertes de notre domaine colonial, il faut pratiquer largement, dans les provinces déjà peuplées, la politique des irrigations.

Ces travaux, si importants qu'ils soient, ne sauraient suffire à provoquer la mise en valeur complète de nos possessions. De tous les produits agricoles qui nous sont nécessaires, il n'en est pas un qui ait donné lieu à des études complètes. On sait, ne fût-ce que par l'exemple des colonies étrangères voisines, qu'on peut cultiver, dans telle région, le cacao ou le palmier à huile; dans telle autre, la canne à sucre, le coton, le jute ou le tabac; ailleurs, le caféier, l'arbre à laque ou le camphrier; mais nul ne peut dire avec précision dans quels districts on peut s'établir, quel est le mode d'exploitation qui convient à telle culture, quelles espèces, quelles variétés il faut choisir; où l'on peut se procurer des graines ou des plants; quels sont les capitaux nécessaires aux entreprises nouvelles; quel rendement on peut espérer. Ce sont ces questions qu'il faudra résoudre si l'on veut créer un mouvement de colonisation européenne, décider le paysan indigène à substituer des cultures nouvelles à celles qu'il a toujours pratiquées.

Ainsi, au programme de travaux publics, il faut joindre un programme complet d'organisation technique et financière. L'œuvre complexe que nous allons entreprendre ne réussira que si l'on en comprend nettement les difficultés, si l'on ne néglige aucun des facteurs nécessaires à sa réalisation. Mais la réorganisation des services techniques, la diffusion de l'enseignement professionnel, la constitution du crédit agricole, la recherche, l'adoption des mesures propres à protéger dès le début les entreprises nouvelles, le développement des services médicaux, exigeront chaque année des dépenses importantes. On ne pourra réaliser dans un délai de dix à quinze ans, soit par voie d'emprunts, soit sur les ressources ordinaires des budgets locaux, qu'une faible partie du programme gigantesque qui est actuellement soumis à l'approbation du Parlement. Il faut donc ramener ce programme à des proportions plus modestes, n'y inscrire que les travaux les plus nécessaires, ceux qui correspondent aux besoins immédiats, incontestables des populations les plus nombreuses qui seront appelées du reste à en supporter les dépenses et à en assurer l'exécution.

On dira peut-être qu'une telle conception est médiocre, que pour décider nos compatriotes à s'occuper enfin de nos colonies, il faut leur présenter des plans grandioses, masquer les difficultés au lieu de les souligner. Nous pensons qu'un pareil système ne conduirait qu'à des déceptions et que ces déceptions seraient désastreuses. La mise en valeur de nos possessions est indispensable au relèvement, à la vie même de notre pays. M. Sarraut aura rendu à la France le plus éminent service, en montrant d'une façon éclatante le rôle qu'ont joué nos colonies pendant la guerre, celui qu'elles peuvent, qu'elles doivent jouer dans la paix; les espérances qu'il a évoquées ne sont pas chimériques; tout ce qui a été fait dans les colonies étrangères nous pouvons le faire à notre tour dans nos possessions et nous pourrons le faire d'autant plus sûrement que nous saurons mieux profiter de l'expérience acquise au prix de longs et coûteux sacrifices par les Anglais et les Hollandais.

Le succès est certain si nous savons écarter des projets illusoires, si nous consentons à réparer les erreurs passées, à considérer des faits au lieu d'appliquer des formules; si pour accomplir une œuvre pratique et précise nous employons enfin des moyens pratiques et précis.

COLONEL F. BERNARD

AMORET[1]

Le Silène poussa la porte et ils pénétrèrent dans l'enfer.

Devant un brasier aux flammes échevelées un être monstrueux dansait. Le feu éclairait tour à tour sa face de négresse stupide et hilare, ses seins énormes, sa croupe callipyge, enflammait sur son corps des oripeaux couleur d'oranges et de citrons. Des bijoux couraient sur ses bras et sur ses chevilles comme de minces serpents d'argent. Elle se trémoussait obèse, hideuse, et autour d'elle, face au feu, en pleine lumière, un demi-cercle de visages diaboliques, enluminés de reflets, suivait ses évolutions. Minutieusement le temps, la misère, les périls, l'amour, les travaux, les ruses, le soleil et le froid avaient façonné la figure des hommes. Dans la courbe des nez, dans la moue des bouches, dans les yeux, et surtout dans les rides qui creusaient les visages on sentait la lutte, une lutte violente, opiniâtre, contre l'adversité, contre le danger, pour l'existence, pour la fortune, pour l'amour...

Les femmes demeuraient à l'écart ou se tenaient étroitement enlacées avec les hommes. L'ardente chevelure rousse de la plus belle attirait l'œil comme un objet brillant fascine la pie. Les servantes allaient et venaient, grasses et rieuses. Les vieilles repoussaient par l'odeur fétide qui se dégageait de leurs vêtements. Elles montraient des trognes violacées ou un teint cadavérique. L'une d'elles avait un œil crevé, une autre louchait, presque toutes étaient brèche-dents. Ces êtres

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.

déchus menaient grand tapage et s'efforçaient de réglementer les ébats d'une marmaille pouilleuse.

La plupart des figures, balafrées de cicatrices, s'épanouissaient dans un rire. Les yeux se fermaient à moitié au-dessus des pommettes saillantes et les bouches se fendaient comme des grenades trop mûres. On avait posé devant la danseuse noire, sur le sol, un gobelet plein de vin et quand une main précautionneuse s'approchait pour le saisir, elle lui décochait un coup de pied qui déchaînait les rires.

En se retournant plusieurs découvrirent le Silène. Alors ils crièrent de joie et l'embrassèrent avec transport, car il était depuis longtemps célèbre dans cette compagnie de coquins.

— Bienvenue au joyeux Silène et à Amoret, sa commère!

On se mit à table. Il y eut des victuailles comme au festin de Balthazar, des cris comme à la cour du roi Pétaud. La bière moussait, blonde et transparente, les reflets du foyer la doraient d'un rayon subtil.

Par la porte sans cesse ouverte et refermée de nouveaux clients entraient. Des bambins, des chiens, se faufilant entre leurs jambes, pénétraient avec eux. Sous la table ils se disputaient les reliefs du festin et se partageaient les horions. Une femme attablée à l'écart buvait immodérément, tandis qu'à son sein débraillé elle maintenait son poupon qui s'allaitait. Deux chiens se battirent avec tant de fracas que l'on s'interrompit de manger pour les châtier rudement, pour les chasser avec force cris de mauvaise humeur. Puis le banquet reprit et tout fut à nouveau flamme, boisson et joie.

Autour du Silène et d'Amoret s'ébauchait un semblant de conversation. La comédienne subissait les effets d'une violente réaction. Sa chair heureuse se dilatait baignée par cette forte chaleur et cette grosse gaîté. Devant la sensualité victorieuse son âme au contraire se contractait comme un pur nénuphar, hôte de l'ombre humide, jeté brusquement sur la route au plein soleil.

Elle se trouvait placée à table entre deux personnages singuliers. L'un d'eux, Relampago, était Espagnol, cela sautait aux yeux. Son visage brun, sauvage et beau, tranchait au milieu des visages anglais. Il se montrait à l'égard des femmes doucereux et caressant. Traître à son roi, mais fidèle à son

Dieu, il portait au cou un collier de médailles bénites. L'autre voisin d'Amoret répondait au surnom de « Dare-devil [1] ». Il cria :

— Ho, ho, Relampago, camarade, frère! on est mieux ici que sur les galères du Grand-Turc, qu'en dis-tu?... Eh, oui, ma belle enfant, nous avons ramé côte à côte pendant de longs mois! Nous avons vécu comme la même chair dans deux corps, partagé la même vermine, bu par moitié la même cruche d'eau sale! Quand nous avions envie de viande fraîche, nous attrapions des rats! Holà, Relampago, tu t'en souviens? Et il fallait ramer, ramer, tout le jour! Cela durcit les bras, regarde...

Il rit, lâcha le morceau de viande qu'il tenait, releva sa manche. Sa main apparut en évidence, lourde, avec des doigts carrés et un poignet si fort que l'on n'eût pas dit un membre humain. Un poil follet, anémique et rare, frisottait sur la peau écailleuse, s'épanouissait en remontant le bras musclé et sa pâleur surprenait sur ce terrain couleur de terre cuite. Par gloriole l'homme fit jouer ses muscles. Il rabattit ensuite son vêtement, discuta avec un balafré, ancien compagnon d'armes des Reîtres en Allemagne. Ils firent assaut de vantardises et de mensonges.

L'ambiance étouffait de plus en plus l'âme d'Amoret et éveillait son instinct sommeillant. Elle se laissa aller contre l'épaule de Relampago. L'Espagnol l'étreignit. En la couvant du regard il aperçut son collier de rubis. Doucement, dans une caresse, il le saisit d'un doigt preste et le fit disparaître dans sa poche.

La nouvelle de l'invasion du théâtre par les gens de la Reine excita en faveur des comédiens la sympathie générale. Pour les fêter on commanda de nouvelles viandes, d'autre bière, du vin. La bras du galérien espagnol serra davantage la taille d'Amoret. On maudit les puritains. On leur attribua tous les vices que l'imagination put concevoir en l'espace de quelques minutes. On les compara aux bêtes immondes, aux crapauds, aux corbeaux avides de chair humaine.

— Chez moi, — dit la femme qui pressait un enfant sur son sein nu, — chez moi il y en a un qui loge!

Ce fut une explosion de joie :

1. Défie le Diable.

— Chez toi, ribaude?

— Est-ce lui qui t'a enseigné la tempérance?

— Sent-il le bouc?

La femme resta indifférente aux plaisanteries :

— Il a une bible et il lit.

— Non, il ne lit pas! Il s'enferme pour se saouler tout seul!

— Il est paillard comme les autres, comme nous tous!

— Allons le chercher, qu'il jouisse de nos plaisirs!

— Il ne voudra pas venir!

— Allons chez lui, emportons du vin!

— Non, pas de vin, une femme!

— Ho! Bridget! Ho! Maud! Ho! Alizon l'Écossaise!

— Nous allons nous saisir de lui, l'enfermer avec la femme...

— Nous le mettrons tout nu et nous lui amènerons une de ces colombes pour l'apprivoiser!

— Non. Nous nous ferons ouvrir sa porte et une femme se couchera dans son lit. Nous nous cacherons et s'il touche à la ribaude soit par jeu, soit pour la châtier, nous le bernerons dans une couverture!

Cette dernière proposition rallia tous les suffrages, déchaîna l'enthousiasme.

— Ho, l'Écossaise!

— Ho, Mary la Gipsy!

— Ho, Mary l'Irlandaise!

Énamourées elles se plièrent au bras de leurs galants, refusant de les quitter.

— Hoé, Millicent!

Elle voulut imiter les autres et se pressa contre un homme, mais celui-ci la repoussa brutalement :

— Prenez-la, — dit-il, — je vous la donne! Faites-en ce que vous voudrez!

— Non, — fit-elle câline, — je veux rester avec toi, Jim!

Comme elle approchait de lui son visage caressant, il la renvoya d'une bourrade, s'échauffa, lui intima l'ordre de suivre ceux qui la demandaient, la traita d'ânesse entêtée.

— Je ne veux pas y aller — répéta-t-elle, obstinée, en baissant la tête.

Alors l'homme se leva, la terrifia de son regard sanglant, de sa poigne brutale.

— Écoute, — dit-elle très vite, — j'ai peur!... J'ai peur de cet homme solitaire avec sa bible!

On rit autour d'elle, mais la fureur de Jim redoubla :

— Brute! — cria-t-il, — triple brute de femme! Elle a peur! Je te conduirai moi-même!

Il la saisit par les bras, la traîna. Une épouvante sans nom, irraisonnée, étreignit la créature :

— Bats-moi, — gémit-elle, — brutalise mon corps, mais laisse-moi ne pas provoquer Dieu... la religion... sait-on...

On la comprenait mal. Elle sanglotait, ses cheveux s'emmêlaient sur son visage, devant sa bouche.

— Laisse-la, — dit le Silène, — Amoret ira, c'est une bonne fille!

L'homme, d'une dernière secousse, jeta contre le sol la femme éperdue. Elle se retira dans un coin, tel un chien battu, pour arranger ses cheveux. C'était une pauvre fille des rues de Londres, blonde, mince, avec des yeux pâles...

— Amoret, — demanda le Silène, — veux-tu nous aider à jouer un bon tour?

Amusée, elle cessa de causer tendrement avec l'Espagnol.

— Je me place sous la protection du caballero. Je ferai ce qu'il voudra!

Elle se tourna vers lui, le teint animé, les yeux brillants. Le Silène regarda le galérien en clignant de l'œil.

— Vive les bons tours! — s'écria Relampago. — Vive la joie, la bonne chère, les belles filles, et la peste soit des puritains!

Ils se levèrent, alourdis par la nourriture et la boisson, l'esprit trouble, le corps dans l'épanouissement heureux de la chair repue. Ils ordonnèrent :

— Conduis-nous!

Et la femme au poupon se leva, passive.

Ils suivirent le cloaque des ruelles sombres. Pour se défendre contre le froid du dehors, Amoret se pressait contre Relampago. Devant eux la femme marchait. Sa raison avait à peu près sombré dans l'ivresse, cependant elle accomplissait les gestes coutumiers, elle maintenait son enfant contre sa poitrine et suivait la bonne voie. Elle reconnut sa maison, ouvrit la porte en grommelant contre le loquet rebelle à la pression

de sa main. Tapis contre le mur, les autres étouffaient les rires, les jurons, les piétinements. La femme revint bientôt, maussade :

— Il est dans la salle. Il a fini de manger, il lit sa bible.

Elle leur montra le chemin dans le passage glissant à l'atmosphère de cave. La première porte était celle de la chambre du puritain. Ils pénétrèrent dans la pièce minable, meublée d'un coffre, d'une table et d'un escabeau. Le Silène éleva sa lanterne. Dans le fond on aperçut le lit grossier, sorte de paillasse posée sur des planches, à moitié caché par un grand rideau jaune qui tombait du plafond.

— Hâtons-nous, — dit Amoret, — il va peut-être arriver!

Ses mains fourrageaient dans les plis de sa jupe, ses doigts s'exaspéraient à la résistance des lacets. Elle-même riait de sa propre impatience et mordait sa lèvre inférieure pour mieux s'appliquer. La lanterne éclairait ses cheveux, halo fauve autour de son visage. Ses joues, encore enduites de fard se coloraient d'un rose vif auprès duquel sa gorge dégagée parut plus laiteuse. Sa tête et son buste se détachaient sur un fond d'obscurité. Le reste de son corps, perdu dans les plis argentés des hardes de velours gris, n'apparut qu'un instant, quand nue, elle courut vers le lit. Les hommes approchèrent la lanterne pour la voir. Elle avait relevé la courtepointe jusqu'à son menton, et heureuse, un peu essoufflée, elle souriait. Ils l'embrassèrent à tour de rôle.

— Amoret, nous veillerons sur toi!

— Nous ne t'abandonnerons pas, Amoret!

— Nous volerons à ton secours si le puritain prend mal la plaisanterie!

— S'il la prend trop bien nous arriverons plus vite encore!

La tête bourdonnante, elle riait nerveusement sous les baisers et ne reconnut pas celui du galérien parmi les autres.

Ils partirent en procession en emportant la lanterne, et ils la laissèrent seule dans la nuit. A travers la cloison elle percevait le brouhaha assourdi de leurs piétinements et, de temps en temps, l'un d'eux toquait du doigt contre une planche pour manifester la présence de la petite troupe. Amoret étendue sur le dos, les yeux grands ouverts, ne pensait pas.

Bien qu'éveillée elle avait perdu depuis plusieurs heures le sens de la réalité, elle agissait comme une somnanbule.

La porte craqua, grinça sur ses gonds, s'ouvrit, et Hiérophante entra. Sa tête rasée était découverte et il portait un vêtement noir. Il éleva la lumière qu'il tenait à la main et aperçut Amoret dans le lit sans changer de visage. Le regard de ses yeux ne pouvait pas devenir plus glacé et plus dur. Amoret en soutint l'éclat. Hiérophante détourna le premier la face : il restait sans pouvoir sur cette fille enfiévrée.

Comme il accrochait sa lampe au mur, quelqu'un, de l'extérieur, tourna la clef de la porte. Aussitôt, les rires et les cris de joie éclatèrent. Plus besoin de retenir son souffle : la porte close, Amoret se trouvait jouée aussi bien que le puritain, le tour devenait complet! La bruyante gaieté des rustres faisait trembler la masure. Ils ébranlaient la cloison de coups de poings, mais Amoret les perçevait mal à travers son ivresse, et le puritain semblait ne point entendre. Il se dévêtait avec lenteur près de la table. Ses bras très longs, maigres et noueux, ressemblaient aux branches d'un arbre agité par le vent.

Cependant la bande tumultueuse gagnait la sortie. Dans la rue elle se livra à un dernier éclat, puis se retira en lançant quelques poignées de gravier contre les fenêtres. Dans le silence de la nuit on n'entendit ensuite que la respiration du puritain et le bruit léger qu'il faisait en quittant ses vêtements.

Plongée dans une sorte de torpeur, Amoret perdit alors toute conscience pendant un long moment. Puis, peu à peu, la faculté de penser et de se mouvoir lui revint. Le sang battait à ses tempes avec moins de violence, la tempête décroissait par degrés et laissait prévoir la bonace...

Elle percevait la chaleur d'un corps allongé contre le sien. Elle tourna la tête, regarda et reconnut Hiérophante. Le souffle régulier de l'homme faisait frissonner les cheveux sur le front de la comédienne, tant leurs visages se trouvaient proches. Alors elle se souvint de tout : du théâtre, du dîner de Whitefriars, de la farce, et elle se cacha pour ne plus voir les yeux fixés sur elle. Avec la raison, l'inquiétude rentra dans son esprit. Le regard clair de Hiérophante avait retrouvé sa puissance, il l'attirait, et elle se sentait épou-

vantée, tel l'oiseau fasciné par un serpent. Elle ne lisait dans les yeux l'expression d'aucun sentiment humain; dépourvus de douceur comme de méchanceté, ils n'exprimaient ni colère, ni désir, mais une indifférence sans nom. Seul, semblait-il, un spectre pouvait posséder de tels yeux que n'émeuvent plus aucun mouvement de l'âme. A la fin cette fixité devint intolérable.

— Dis-moi que tu es irrité, frappe-moi, chasse-moi! — imploraient les yeux d'Amoret... — Parle, ou laisse-moi aller, laisse-moi partir!

— Demeure ou va-t-en, que m'importe? — répondaient les yeux de Hiérophante. — Dans mon lit ou ailleurs tu porteras toujours le poids de tes péchés comme un manteau de plomb. Mon indifférence te surprend parce que la soie de ta peau tendue sur ta chair l'habille d'une enveloppe magnifique? Le juste, sache-le bien, ne s'attache pas à ces choses périssables, seul ce qui demeure l'intéresse. J'ai désappris la forme des choses terrestres, seul ce qu'on ne voit pas me retient. Que recouvre ta chair? Un squelette! Le squelette de ton corps n'est pas plus tentant que les ossements d'un charnier! La splendeur de ta chair passera, mais ton âme subsistera, et l'œil de Dieu interrogera ton âme toute nue...

La comédienne se sentit étreinte d'une profonde terreur en pensant à cette minute, et elle tremblait devant le saint homme affranchi des contingences humaines et déjà parvenu à un état meilleur, intermédiaire entre la terre et le ciel. Cependant elle demeurait clouée au lit, incapable de tenter un mouvement. Peu à peu ces yeux qui lui fouillaient l'âme, ce regard lancinant s'éteignit. Les cils noirs battirent sur les yeux gris et le puritain s'endormit. Amoret attendit de longs instants la minute propice pour fuir. Elle redoutait d'éveiller le dormeur, car il l'eût clouée sur place d'un coup d'œil. Avec des précautions infinies elle se glissa dans la ruelle et couverte en hâte d'un vêtement, elle se dirigea vers la porte. La serrure résista à la pression de sa main, ses efforts ne réussirent pas à l'ébranler. Tout à coup un cri d'enfant monta dans le silence de la nuit, la galvanisa. La logeuse, plongée dans le sommeil de l'ivresse, avait dû oublier le petit qui réclamait sa mère avec un vagissement aigre et plaintif.

— Il demande sa mère, — pensa Amoret, — il tâtonne et ses pauvres bras ne rencontrent que le vide et le froid, ses yeux ne découvrent rien dans les ténèbres, sa voix n'éveille pas d'écho et sa mère se tait... Je suis semblable à lui... je titube dans le vide et dans la nuit, personne ne répond à mon appel, je suis le jouet de la tempête! Mais lui, il est pur, et moi je me sens écrasée sous l'ignominie!... Il est innocent, il a droit à la vie, mais moi je ne puis prétendre à rien, ni à la pitié, ni au bonheur...

Hagarde, elle fit quelques pas dans la pièce d'où elle ne pouvait sortir. Elle avisa sur la table une bible, toucha avec respect la couverture brune déformée par les mains pies, puis, ayant achevé de se vêtir, elle vint s'asseoir sous la lampe. Le livre restait ouvert sur ses genoux et cependant elle ne lisait pas. Elle demeurait immobile, droite, le dos au mur, les mains sur la bible. Les recoins de la chambre se veloutaient d'obscurité. Coloré comme une fleur, le visage d'Amoret émergeait de la cape sombre. Les lueurs de la flamme allumaient un reflet d'or dans sa chevelure emprisonnée dans une résille, et, en déplaçant par sursaut les ombres, elle faisait grimacer le masque du puritain, dont le profil ascétique se découpait sur le fond jaune des rideaux. Amoret éleva son âme vers le Dieu du livre.

— Père, — balbutia-t-elle, — je ne sais pas prier. J'ignore encore ce que je veux te donner et ce que j'attends de toi. Laisse-moi voir clair en moi-même, ne me repousse pas parce que j'ai tendu un instant déjà les bras vers toi et que je me suis détournée, appelée par les plaisirs du monde... Il y a en moi quelque chose qui veut sortir et qui veut crier, comme cet enfant est sorti plein de vie du ventre de sa mère... La foi ne trouve pas son terrain dans l'âme d'une comédienne. Je dois forcer comme une femme en gésine! Mais si tu me vois, tu peux mesurer mon horreur du monde et la soif que j'ai de toi...

Elle priait, et elle demeurait encore amoureuse, avec sa belle chair palpitante sous la rude étoffe. Elle lut :

« L'Éternel est près de ceux qui ont le cœur rompu et il délivre ceux qui ont l'esprit brisé.

» Que ceux qui cherchent mon âme soient honteux et confus et que ceux qui machinent mon mal soient repoussés en arrière et qu'ils rougissent...

» ... Car c'est sans cause qu'ils m'ont caché la fosse où étaient tendus leurs rets, c'est sans cause qu'ils ont creusé pour surprendre mon âme[1]. »

Elle releva la tête et se souvint de sa mère, la Swine-killer, et des pratiques impies qu'elle lui enseignait. Elle pensa aux turpitudes de son existence errante, à sa vie licencieuse à Londres, à l'exemple des vices qu'elle avait donné, répandant du haut de la scène sur une foule plus attentive que celle des églises des mots ignorant le Créateur ou l'offensant. Comment fallait-il vivre? Créer un foyer vertueux, élever ses enfants dans la crainte de Dieu, voilà le rôle de la femme! Maintenant il était trop tard pour cela. Il fallait expier, non seulement rompre avec la vie passée, mais l'expier, l'expier, l'expier!

A l'aube une lumière trouble, blafarde, commença à éclairer la chambre. Le mobilier parut plus minable sous le jour triste qui éteignait les couleurs avivées par la lueur de la lampe. Mais Amoret ne voyait rien. Sa pensée s'était retournée vers le puritain : il devait servir de trait d'union entre elle et Dieu, guider ses premiers pas dans la vérité. Et s'il refusait? s'il n'avait pas foi en la sincérité de sa contrition? La laisserait-il parler seulement? Elle voulut pouvoir le convaincre dès le premier moment. Pour cela elle chercha à modifier son aspect. A l'aide d'un couteau elle se mit à découdre les galons d'argent et les autres ornements de sa toilette. Machinalement elle chercha à son cou le collier de Jacintha mais ne s'émut pas de sa disparition. Elle dissimula sa robe de velours clair sous sa cape, puis elle sortit sa résille d'or. Mais, sa chevelure répandue sur ses épaules, lui fit une parure encore plus somptueuse. D'un geste familier elle caressa ses cheveux, les appliqua contre sa tempe, contre sa joue, contre son cou. A travers la nappe soyeuse elle éprouva la rondeur de son sein. Elle se fut peut être attendrie à penser combien Eastangle avait aimé cette toison fauve, mais son esprit s'écartait des souvenirs de l'amour. Elle songea à la frêle Arabella, dont la splendide chevelure de soleil, transformée après quelques heures de séjour dans l'eau en une petite chose sans couleur, diminuée, se collait au crâne, ridicule

1. Psaumes.

et poisseuse, rappelant la tête des jeunes garçons qui dans les fêtes de villages passent, les yeux bandés, une perche à la main, sous une guirlande de seaux déversés sur eux au premier heurt. En ouvrant les yeux, Hiérophante découvrit à Amoret un visage terne, inexpressif, dont la vie semblait retirée. Son visage avait perdu de son éclat, de sa fraîcheur, de sa jeunesse. Elle parla : mais, pareille à un violon dont la caisse brisée ne donne plus de résonance, sa voix ne vibrait plus. Elle-même crut entendre une étrangère.

— Je ne te cherchais pas, — dit-elle. — Un jour tu m'as apporté la parole du Livre et tu m'as mise sur la voie de Dieu... Tu n'as plus le droit de m'abandonner...

Il répondit de cette voix profonde qui déjà l'avait remuée jusqu'au fond de l'âme :

— Abaisse les yeux et regarde seulement le contraste de tes cheveux avec le Livre.

Une mèche, tombée sur la bible, ondulait soyeuse, de la couleur d'un métal précieux. Elle s'étalait sans modestie et sa splendeur jurait avec la couverture grossière. Amoret la retira vivement, saisit le couteau, et, tordant ses cheveux par touffes, elle coupa les torsades une à une, sans hésiter.

Quand la gerbe fauve eut jonché la table, la comédienne releva sa tête allégée.

— Que tous les liens qui me retiennent au monde soient tranchés comme cette chevelure, — dit-elle.

Hiérophante eut un rictus amer :

— Voilà du bon théâtre! — remarqua-t-il.

Elle protesta douloureusement.

— L'orgueil seul, le désir d'accomplir des actions rares et éclatantes pour attirer l'attention sur toi viennent de guider ta main! Cette parure, rejette-la loin de toi. Elle a été un instrument de péché, elle est souillée!

— Laisse, — répondit-elle, — je demeure toute seule maintenant et je ne possède plus rien; je la vendrai pour obtenir de quoi manger!

— Voilà ta foi! — s'écria-t-il. — Tu veux entretenir le péché, tu veux qu'une tête chenue s'en pare pour continuer les folies de la jeunesse...

Elle n'en écouta pas davantage et jeta dans l'âtre la riche

moisson. A l'aide du lumignon elle y mit le feu. Du petit tas précieux il ne s'éleva qu'une fumée âcre, infecte, prouvant la vanité de cette chose admirée des hommes. Avec elle disparut de la chambre la dernière couleur et la dernière beauté.

Pendant qu'Amoret demeurait encore accroupie devant le foyer, le puritain s'habillait rapidement. Elle se releva; un peu de vie était remontée à son visage.

— Ah, dit-elle avec passion, — je ne possède plus rien, mais l'Éternel y pourvoira! J'ai tellement soif d'expier! Je suis déjà si différente! Je sens venir Dieu!

Il s'avança vers elle, s'approcha avec un visage terrible, redoutable comme un ouragan, et instinctivement elle se courba devant lui. Il la dominait de toute sa taille, les bras dressés comme pour l'écraser contre le sol :

— Misérable! — balbutia-t-il, — misérable femme! En quel Dieu crois-tu donc? Au Dieu des Papistes? Au Dieu couronné d'or qui habite des palais, qui macère dans les parfums, qui fait tomber les femmes en extase? Au Dieu des hystériques et des comédiennes? Le vrai Dieu, le seul, le mien, — ajouta-t-il en se frappant la poitrine, — il faut être digne pour le recevoir!

Il sortit à grands pas après avoir, d'un coup d'épaule, enfoncé la porte close.

Amoret demeura prostrée à terre comme une morte. Cependant ses yeux restaient secs et ouverts... Elle réfléchissait, elle comprenait, et elle savait que si Dieu n'était pas encore venu, Dieu viendrait.

. . . .

Lorsqu'il retourna une heure plus tard, Hiérophante la retrouva calme et froide; elle méditait sur la bible et dit de sa voix morte :

— On n'arrive pas au but dès la première tentative quand on s'est égaré dans tant de chemins... Je ne sais pas bien moi-même où j'en suis... Je m'efforce à la sincérité, mais je peine... Il m'est difficile de distinguer entre ce qui est à moi dans mon âme et ce qui n'est pas à moi... Les erreurs de ma vie passée, jour par jour accumulées, font corps avec mes sentiments, de même les objets placés dans la source pétrifiante se revêtent d'une gaine de pierre, le lichen ne

forme qu'un avec l'écorce et le coquillage avec le rocher... J'arrache ces erreurs par lambeaux et ma chair apparaît saignante, mais je ne puis pas tout arracher d'un seul coup, ce n'est pas possible... laisse-moi le temps...

Il se tint à quelque distance d'elle et lui parla durement, sans la regarder :

— Il faut t'efforcer à la simplicité, retrouver ton âme d'avant tes égarements, et repartir de là, oubliant le reste de ton existence...

Il continua à parler. Elle l'écoutait en silence et elle sentait les aspirations vagues qui flottaient autour d'elle se réunir et prendre corps. Dans son âme la conscience existait comme existe le papillon dans la chrysalide. Péniblement, elle sortait de son sommeil de pierre, elle allait secouer son engourdissement, exercer sa force, et déployant tout grand ses ailes, tenter enfin l'ascension du ciel...

II

La petite masure de Bouche-remplie-de-preuves[1], le relieur, s'élevait dans Warwick lane auprès du Collège des Médecins. De la rue, par la large fenêtre ouverte, on apercevait en passant l'intérieur de la boutique avec le métier à brocher, les presses de bois, les outils pendus au mur, les grosses pelotes de ficelle accrochées aux poutres du plafond. Sur une longue table, les peaux de veaux et de moutons, soigneusement préparées, voisinaient avec les feuilles de vélin couleur d'ivoire. Bouche-remplie-de-preuves les examinait et il triait les meilleures pour recouvrir les bibles. Il demeurait courbé sur l'ouvrage pendant des heures interminables. Quand il relevait la tête, ses yeux pâles, dépourvus de cils, clignotaient au jour. Sa chevelure rasée, creusée par la calvitie de deux brèches profondes du côté des tempes, semblait une étrange moisissure de son crâne. Décolorée, flétrie, jaunissante, la chair de son visage ne conservait plus l'apparence de la vie, seuls ses longs doigts crochus demeuraient actifs et nerveux. S'il parlait,

1. Les puritains affectaient de prendre des noms bizarres. Celui-ci est tiré du livre de Job : « Je remplirai ma bouche de preuves. »

sa bouche se tordait douloureusement, et loin était le temps où son éloquente argumentation le faisait comparer à Job et mériter son surnom. Maintenant, la voix terne comme toute sa personne falote, il s'exprimait avec difficulté et émettait des sons inarticulés pour remercier, pour publier son blâme ou son approbation. Au dire de ses voisins il vivait saintement. Certains cependant lui reprochaient d'être l'hypocrite le plus fieffé qui ait jamais suinté des parois de la marmite chauffée par le Diable pour fabriquer les puritains à grand renfort de fiel et d'absinthe. Ils l'accusaient d'attirer parfois des filles de mœurs faciles dans son arrière-boutique et de se livrer à l'usure avec les jeunes seigneurs, sous prétexte que s'il ne leur avançait pas d'argent ils sauraient s'en procurer de façon malhonnête et que s'il n'exigeait pas d'eux un taux usuraire leur folie de dépense ne connaîtrait plus de frein.

Sa mère habitait avec lui. Elle approchait de sa centième année. Revenue à la simplicité de l'enfance elle se refusait à parler depuis de longs mois et, sans répit, filait sa quenouille auprès de la fenêtre en chantonnant des ballades gaillardes ou sentimentales. Ses petits yeux bleus pétillaient de malice.

Vers le soir, son rude labeur quotidien terminé, Sharp, le porteur d'eau, venait s'initier chez Bouche-remplie-de-preuves aux secrets de la reliure. Attentif aux indications du relieur il inclinait sur les livres son beau profil aquilin et il montrait dans l'exécution de son travail un soin et une dextérité singulière. C'était un garçon intelligent et sage, impatient de s'élever. Une foi sincère, entretenue par la lecture des livres pieux, l'animait. Il s'efforçait de vivre selon les principes de la loi divine, toutefois il se gardait de tomber dans les excès des puritains et conservait dans toute sa rutilance le casque cuivré de sa chevelure, pour l'émerveillement de la jolie lingère qu'il courtisait dans le quartier de New Exchange.

La vue de cet intérieur paisible et laborieux, port de salut choisi par Hiérophante pour l'abriter, impressionna Amoret. Immobile sur le seuil elle parcourut d'un regard rapide les assistants et la salle, puis ses yeux se complurent au spectacle des livres disparates empilés sur les tables. Une odeur persistante de souris et de vieux papier flottait dans l'air.

— Voici, — dit Hiérophante d'une voix dure en désignant de la main la jeune femme à Bouche-remplie-de-preuves, — celle dont je t'ai entretenu ce matin... Dieu l'a jetée sur mon chemin, — continua-t-il très lentement.

Il ajouta, non sans répugnance :

— J'ai pour mission de sauver son âme...

— Dieu te garde, sœur! — murmura Bouche-remplie-de-preuves d'une voix éteinte, — et béni soit ton séjour sous mon toit!

Amoret s'avança. Avec son maintien réservé et sa tête rasée dissimulée sous une petite coiffe blanche, elle prenait un air religieux. Elle répondait par une phrase de remerciements aux souhaits de bienvenue du relieur, quand soudain elle s'arrêta net : une voix chevrotante entonnait derrière elle une chanson inattendue à ce foyer puritain :

Que dites-vous de Pyrame
Qui avait promis de refréner son amour...

La vieille fileuse souriait de ses yeux de centenaire espiègle. En se retournant Amoret la découvrit dans l'embrasure de la fenêtre.

Pour l'amour de Thisbé il se frappa lui-même!
Madame! Madame!
Pour prouver qu'il était un amant sincère,
Ma chère dame!

— C'est ma mère. Le Seigneur lui accorde une longue vie, — expliqua Bouche-remplie-de-preuves, et tout de suite il entraîna Amoret, lui montra le métier, les brochures, et entreprit de l'initier à son travail.

Alors l'existence nouvelle commença pour la jeune femme. Son âme se reposait et se fortifiait dans le calme de la petite boutique de Warwick lane. Elle préparait l'ouvrage des hommes en brochant les feuillets, s'occupait en outre du petit ménage, et elle lisait la bible à ses moments perdus. Ses lectures la plongèrent tout d'abord dans un ravissement sans mélange. Mais, dans cette ambiance puritaine très propice, les scrupules germaient dans son âme comme les grains dans le sol fertilisé par le Nil. Elle se reprocha bientôt de prendre plaisir à la description des offrandes d'or, d'hya-

cinthe, d'écarlate, de fin lin, de bois de Sittim, d'aromates. Elle n'osa plus se complaire à imaginer la robe bigarrée de Joseph, ni le vêtement sacré d'Aaron, brodé, garni de pierres d'onyx, de chaînes d'or, de sardoines, de topazes, d'émeraudes, de saphirs, de jaspes, d'améthystes, de chrysolithes et de béryls, avec une frange entremêlée de grenades de pourpre et de clochettes d'or. Elle évita de songer aux bagues des Ismaélites, aux boîtes de senteur, aux filles d'Israël portant des ornements d'or sur leurs vêtements. Les habits d'écarlate des rois de Madian et les colliers de leurs chameaux, les sept lampes d'or et le chandelier à sept branches, les femmes qui chantaient et qui dansaient devant le roi Saül avec des tambours et des cymbales, effarouchèrent son rigorisme de néophyte. Elle évoqua alors les repas de lait, de fromage, de pain et de miel, les paysages ensoleillés dans lesquels passe la lente théorie des chameaux, Rebecca au puits, Rachel au milieu de ses brebis, la fille du Pharaon écartant les roseaux du Nil; Déborah, la prophétesse, debout sous un palmier; le pieuse Ritspa, fille d'Aja, dont les fils et les neveux furent mis en croix par les Gabaonites au commencement de la moisson des orges. Ritspa vigilante, empressée autour des sept calvaires, en écartait les oiseaux du ciel pendant le jour et les bêtes des champs au cours de la nuit...

Amoret aspirait à devenir, elle aussi, une sainte femme.

— Hélas, — pensait-elle, — je suis indigne!

Elle faisait un retour sur elle-même et se reprochait d'avoir demandé au livre un repos rafraîchissant réservé aux âmes pures. Elles cherchait à reprendre le sens des réalités, revenait à Hiérophante, s'efforçait d'accroître la terreur religieuse qu'il lui prescrivait, et elle se repaissait de menaces terrifiantes :

« L'Éternel enverra sur toi la malédiction, l'effroi et la ruine dans toutes les choses où tu mettras la main et que tu feras jusqu'à ce que tu sois détruit.

» Tu bâtiras des maisons, mais tu n'y demeureras point. Tu planteras des vignes, mais tu n'en cueilleras point les fruits[1].

» Celui de Jeroboam qui mourra dans la ville sera mangé

1. Deutéronome.

par les chiens; celui qui mourra dans les champs sera mangé par les oiseaux des cieux. »

Mais, quand l'épouvante la tenaillait par trop, le hasard de ses recherches l'amenait à des pages réconfortantes :

« L'Éternel passait et un grand vent très impétueux qui fendait les montagnes et brisait les rochers allait devant l'Éternel; mais l'Éternel n'était point dans ce vent. Après le vent il se fit un tremblement, mais l'Éternel n'était point dans ce tremblement.

» Après le temblement venait un feu; mais l'Éternel n'était point dans ce feu. Après le feu on entendit un son doux et subtil... [1] »

Elle se reprenait alors doucement à espérer : le miel s'était écoulé du ventre du lion déchiré par Samson, ainsi elle se plaisait à penser, que, pour elle aussi, « la douceur sortirait de celui qui est fort ».

Hiérophante venait changer le cours de ses pensées. A chacune de ses visites, il s'employait à tuer en elle le rêve, la poésie, lentement, à coups d'épingles.

— Tu n'es pas sûre, — lui dit-il un jour, — de conserver jusqu'à demain la libre disposition de tes membres. Tu ignores si un accident ne te privera pas de la vue, de l'usage de tes jambes ou de tes bras. Auras-tu ce soir du pain pour te rassasier? Dormiras-tu cette nuit sous un toit?... Ton destin demeure entre les mains de l'Éternel. Mais tu peux affirmer de toutes tes forces une chose : deviendrais-tu puissante comme la reine de Saba, détiendrais-tu le pouvoir de dispenser aux peuples la vie et la mort, quoi que tu accomplisses en bien ou en mal, ni ton omnipotence terrestre, ni tes richesses ne te permettraient de prolonger ton existence d'une minute. « Tu vieillis, tu mourras! » voilà les deux seules certitudes que t'accorde la Providence divine.

— Oui, — répondit-elle, — je suis assurée de mourir, mais j'ai confiance en la clémence du Seigneur. Jésus n'a-t-il pas pardonné aux pécheresses?

Alors, la colère du prophète éclata, se peignit violemment sur son visage blême.

— Pardonnée? — s'écria-t-il, — pardonnée parce que main-

1. Rois.

tenant tu sembles regretter tes déportements? « Peut-il sortir quelque chose de net de ce qui a été souillé ?[1] » Espères-tu voir laver tes offenses comme celles de la prostituée au sortir du confessionnal des moines? Papiste! Papiste! Voilà ce que tu es en réalité! Tu n'es pas des nôtres! mais réfléchis donc, mets en parallèle ta contrition et tes péchés! Qu'as-tu fait pour mériter l'indulgence?

En abaissant les yeux sur elle il ne put s'empêcher de remarquer sa touchante beauté... Il détourna aussitôt le visage et cessa de s'adresser à elle :

— Seigneur! — implora-t-il, — Seigneur, depuis que je me souviens d'être moi-même, je suis demeuré à ton service! Seigneur, je t'ai consacré ma vie entière! Seigneur, je croyais avoir mérité ta faveur et pour sauver cette âme, ton choix s'est porté sur moi!... Seigneur, près du corps immonde de cette femme, près de son corps d'enfer, il m'a fallu passer une nuit d'agonie! Je l'ai acceptée et je t'ai offert ce sacrifice, Seigneur!... ma chair n'a pas connu la tentation, Seigneur, mon Dieu, tu me voyais! Mais je craignais de manquer de force pour accomplir l'œuvre assignée par toi, Seigneur! Pourquoi as-tu commis ton serviteur pour assainir une âme en putréfaction au lieu de le laisser éclairer celles dont le péché provient de la seule ignorance!

Il s'exaltait. Des sanglots venaient briser sa voix. La néophyte demeurait blottie sur son escabeau, tel un misérable oiseau transi, battu par l'orage. Dans la colère du saint homme elle sentait la colère de Dieu, du Dieu juif, vindicatif et solitaire, effroyable de violence. Les mots la frappaient comme autant de coups de massue, la marquaient comme autant de signes au fer rouge. Hiérophante détenait la vérité, elle s'en montrait autant que lui convaincue, mais, dans son épouvante de la damnation, elle voulait à toute force être sauvée. Elle balbutia dans les affres de l'horreur :

— La voie! Dis-moi la voie!

Il répondit d'une voix plus sourde, mais toujours terrible :

— Pénètre-toi de la vérité : tu n'es rien, moins que rien, un peu de boue façonnée! Tu ne peux prétendre à rien, ni te plaindre de rien. Même si tu accomplis des œuvres méri-

1. Job.

toires tu n'auras droit à rien, ni à la vie éternelle, ni au pardon!... Tu demeures encore toute vanité, tout orgueil! Tu ressentirais de la volupté à te repentir avec ostentation, à te couvrir la tête de cendres, à faire l'étalage de ta contrition après celui de tes vices!

Il se recueillit un instant avant de conclure :

— Sois humble, car tu es la dernière des dernières!

Elle enfouit sa tête dans ses bras pour ne plus entendre et demeura prostrée à ses pieds. Toute pareille à Tantale, elle voyait à la portée de sa main les fruits des éternelles délices et elle se trouvait dans l'impossibilité de les cueillir. Elle se sentait paralysée, comme transformée en larve et condamnée pour accomplir son salut à escalader les parois à pic d'un cirque de rochers qu'il eût fallu cent pieds et cent mains pour franchir.

Hiérophante la laissa dans un profond désarroi. Une seule pensée surnageait dans son esprit : elle répétait avec entêtement :

— Le monument de mon expiation doit dépasser la grandeur de mes offenses!

***

Un soir, après avoir achevé de relier un volume, Sharp le tendit à Amoret :

— Voici la traduction des *Mémoires d'Enzinas*, — dit-il. — Cette lecture a été le point de départ de ma conversion.

Elle s'empara du livre, intéressée.

— Est-ce également un livre qui t'a convertie, sœur? — interrogea-t-il.

— Non, — répondit-elle en secouant la tête d'un air gêné.

— Car tu es venue à Dieu depuis peu de temps, — ajouta-t-il. — Je t'ai reconnue, je fréquentais naguère le théâtre de la Rose.

— Tais-toi, — fit-elle avec précipitation, — ne me rappelle pas ce temps!

— J'y fais allusion pour m'émerveiller de la force d'âme de la comédienne qui se donne librement à Dieu en pleine fortune, en pleine beauté!

— Beau mérite! Fortune et beauté pèsent peu à côté de l'Éternité!

— Elles pèsent peu, mais le Tout-Puissant nous a mis sur la terre pour y vivre! Tu retrouves ton âme et tu découvres Dieu au cours de ta retraite. Redevenue sûre de toi, tu reprendras la vie normale...

— Tais-toi, — interrompit-elle violemment, — fou, trois fois fou! Il ne me reste pas assez d'années à vivre pour expier une minute de mon passé, l'ignores-tu donc? Ne me conseille pas! Tais-toi! Je reconnais à Hiérophante et à lui seul le droit de m'enseigner! Nul autre ne peut m'aider à me sauver!

Sharp se tut, respectueux de son émotion, et, à dater de ce jour, il évita toute conversation susceptible de la blesser. Cependant ils continuèrent à s'entretenir longuement ensemble et à échanger des impressions sur leurs lectures. Par un effort constant de sa volonté, Amoret parvenait à dominer le trouble apporté dans sa chair par cette intimité dangereuse et elle s'efforçait de considérer Sharp comme un frère. Quant à lui, adorateur fidèle de la jolie lingère du New Exchange, il éprouvait seulement un intérêt amical pour cette femme triste dont la beauté se fanait dans les pratiques pieuses. Il se forma ainsi entre eux une amitié d'un caractère très élevé, épurée de pensées charnelles.

Amoret retirait un grand apaisement de ces causeries, car dans la solitude, son esprit s'égarait. Les saintes femmes, les tableaux poétiques de la bible cessèrent bientôt d'occuper sa pensée. Elle pensait sans cesse à la mort, à la damnation, et elle palpait les os de son visage à travers sa peau pour se rendre compte de l'aspect qu'aurait son squelette. La nuit, des cauchemars apocalyptiques troublaient son sommeil. L'idée de Dieu ne la quittait pas. Tel un voyageur qui tente tous les sentiers de la montagne pour contourner un inévitable rocher auquel aboutissent tous les passages, elle trouvait Dieu partout, juge de chacun de ses mouvements et gardien vigilant des égarements de son passé. Plus cruel que le cilice du papiste, l'aiguillon du remords la lancinait. Toute gaîté la blessait. Elle s'offusquait de la beauté. Elle fuyait le riant soleil, et, à la tombée de la nuit, quand la lumière décline et que la douceur du crépuscule descend sur la terre et envahit les

êtres, pour échapper à la magie voluptueuse de l'heure, elle s'absorbait dans sa lecture ou bien elle maniait de ses doigts agiles l'aiguille et les feuillets avec une ardeur décuplée. Mais, les jours où le vent d'Est poussait la pluie contre la fenêtre, lorsque la masure craquait comme une vieille barque battue par la tempête, elle se saoulait de mélancolie et elle cherchait à retrouver dans le souffle de la rafale les appels vengeurs des prophètes. Et elle pensait :

— Quand j'affronterai le jugement de Dieu mes iniquités pèseront lourdement dans la balance! Pour rétablir l'équilibre je mettrai dans l'autre plateau mon humilité et ma solitude. Mais, qu'est ceci, à côté de cela? Mes crimes m'accuseront, me désigneront du doigt à la vengeance céleste! Quelle voix s'élèvera alors pour couvrir la leur? Quel avocat apaisera la colère du Juge lorsqu'elle se sera enflammée contre moi?

Ah, si elle avait pu jeter dans la balance une éclatante expiation! Si le châtiment pouvait crier aussi fort que les offenses!... Cette idée s'appesantit chaque jour davantage sur son cœur...

Elle se trouva donc tiraillée entre les enseignements de Hiérophante et sa propre conception du repentir qui l'entraînait dans une voie différente. Elle n'osait pas s'en ouvrir au Révélateur des choses sacrées, et, comme Sharp n'abordait plus cette question avec elle, dans le désarroi où elle se trouvait, elle se résolut à lui parler la première.

— Vois-tu, — dit-elle, — mes péchés m'accablent si lourdement que je tremble de ne pouvoir mériter le ciel en menant cette existence claustrée! Après tant d'années de turpitudes ai-je le droit de jouir en paix du repos de cette demeure chrétienne? Ayant contribué avec éclat à répandre les abominations, je voudrais publier aujourd'hui mon repentir, risquer jusqu'à ma vie pour éclairer la foule!

— Ah, la noble pensée, sœur!

— Hélas, Hiérophante me l'interdit!

Sharp continua sans l'écouter :

— Instruire le peuple, lui expliquer le Livre, œuvre digne des temps bibliques!... Mais oserais-tu la tenter, t'en prendre ouvertement aux plus puissantes iniquités, saper la vie publique, l'Église d'Angleterre, affronter la Reine?

Amoret tressaillit :

— La Reine?

Il répéta très bas :

— Oui, la Reine!... Le Seigneur n'avait-il pas évité de mettre un roi à la tète d'Israël? — continua-t-il en s'animant. — Quand le peuple insensé s'en plaignit, le Seigneur dit à Samuel : « Obéis à la voix des hommes de mon peuple, car ils m'ont rejeté afin que je ne règne pas sur eux. Toutefois ne manque point de protester expressément contre eux et de leur déclarer comment le roi qui régnera sur eux les traitera [1]. » Seul l'Éternel a droit aux honneurs des souverains. Tous les diadèmes de la terre se dressent comme autant de provocations au divin Maître! Marry, qui s'incline devant eux se montre impie! A quoi bon la loi des rois et des parlements, puisque l'Éternel a dicté la sienne? Tenons-nous en aux commandements de l'Écriture : en dehors des prescriptions divines, l'homme, créature de Dieu, reste libre, comme l'oiseau de l'air!

La vieille sommeillait sur son escabeau. En s'ouvrant, la porte grinça et la réveilla. Tout de suite elle se mit à fredonner :

> Toi, Norton, avec tes huit braves fils,
> Ils t'ont condamné à périr, hélas, quelle barbarie!
> Rien n'a pu épargner tes cheveux blancs...

Le reste de la ballade se perdit dans un murmure. Cependant Bouche-remplie-de-preuves et Hiérophante venaient d'entrer.

— Tout se trouve dans le Livre, — continua Sharp en s'adressant à Amoret. — Tu vas voir! Pour nous éclairer nous allons demander à Hiérophante de nous lire des passages du livre de Jérémie.

Le Révélateur des choses sacrées s'avança et autour de lui l'atmosphère sembla se purifier. Il prit la bible. Les trois autres vinrent se grouper autour de lui, la vieille se rendormit.

Hiérophante tourna les pages, parcourut des yeux les versets, commença à lire à haute voix :

« Promenez-vous par les rues de Jérusalem et regardez maintenant et considérez et informez-vous par ses places si

1. Samuel.

vous y trouverez un homme, s'il y en a un qui fasse ce qui est droit et qui cherche la vérité. »

Sa voix ardente tremblait de passion. Il lisait pour lui-même, oublieux des autres. Il se repaissait de mots pourtant familiers et la joie toujours nouvelle de les retrouver dans la bible fortifiait son austère foi et le grisait.

« Car les pasteurs sont abrutis et n'ont point recherché l'Éternel. »

Amoret vit la moue méprisante de sa face s'accentuer à l'adresse des prêtres de l'Église d'Angleterre. Elle osa détailler le visage du lecteur parce que ses yeux demeuraient baissés sur le texte. Il lui parut beau avec son profil accusé, dur, altier. Elle observa son front haut, ses cheveux ras, son teint mat et ses yeux gris, trop clairs, hallucinants, à peine visibles sous la frange des cils noirs

« Car, O Juda! tu as autant de dieux que de villes, et toi, Jérusalem, tu as dressé autant d'autels aux choses infâmes que tu as de rues, des autels pour faire des parfums à Bahal. »

Hiérophante écarta la bible. Londres, remarqua-t-il, reproduisait les iniquités de Jérusalem. Ses idoles? La richesse, le luxe, la débauche, la Cour et ses plaisirs, la Reine... Les hommes de Dieu ont beau piétiner sous leur talon depuis des siècles la tête du serpent, il se redresse et siffle encore! Il s'emporta contre le théâtre, séducteur de l'esprit et de la chair, propagateur du luxe et de la luxure, serviteur de Dagon, arme de Satan, le théâtre où tout est fausseté, apparence, illusion, criminelle démence.

Il flétrit ensuite la religion officielle, hypocrite caricature d'un infâme papisme imaginée par un roi débauché pour assouvir ses passions charnelles. Il méprisa ses évêques, ses prêtres, ses adeptes, en rappelant ce verset, sacré : « Lors même qu'ils diront : l'Éternel est vivant! ils jureront faussement. »

— Le pilier de cette église impie, — continua-t-il, — celle qui encourage toutes les vanités de la chair et de l'esprit, c'est la femme aux mains sanglantes de l'assassinat de sa sœur, la prostituée Guisienne, qui, elle-même, guida jadis contre son époux la main meurtrière d'un amant...

Ils écoutaient serrés les uns contre les autres comme des conspirateurs.

Hiérophante s'exprimait sans éclat, avec une rude puissance de persuasion. Amoret, aisément convaincue, s'épouvantait de la hardiesse du lèse-majesté.

— Ballottée par les passions, dans le sillage pestilentiel de ses favoris dont elle vend la dépouille à leur mort, malgré l'âge, maquillée à la manière d'une courtisane, s'exhibant dans des fêtes scandaleuses sous les traits d'héroïnes impudiques, plus avide de flatteries qu'un pourceau de glands, la Reine synthétise toutes les iniquités! Toutes émanent d'elle comme les rayons du soleil, toutes aboutissent à elle telles les rivières à l'océan! Elle se laisse adorer comme une divinité monstrueuse, comme Cynthia, la lune, à laquelle les peuples des premiers âges rendaient un culte. Pour ce monument d'orgueil le Livre réserve ces mots : « Dis au roi et à la reine : humiliez-vous et abaissez-vous, car la couronne de votre gloire est tombée de dessus vos têtes. »

C'était la révélation!

Amoret découvrait la plaie et se sentait le courage de bouleverser le monde pour la panser, et en même temps pour sauver son âme. Hélas! pourquoi Hiérophante la condamnait-il à une retraite contemplative? Par soumission autant que par crainte du saint homme elle décida de temporiser. Mais un jour elle posa le doigt sur un verset de la bible, au hasard, et elle lut : « L'Éternel tire le petit de la poudre et élève le pauvre du fumier, pour le faire asseoir avec les principaux, même les principaux de son peuple [1]. »

Cette lecture vint la confirmer dans sa présomptueuse intention, la persuader davantage qu'en entreprenant la bataille contre l'iniquité, pour la plus grande gloire du Très-Haut, elle entrerait dans la voie du salut.

***

Cependant la violence de Hiérophante semblait s'accroître en raison de la constance de sa catéchumène dans le repentir. Amoret, déconcertée par cette fureur, sentait grandir son inquiétude. Elle vivait dans les affres de l'épouvante. Un jour, n'y tenant plus, elle lui avoua son angoisse :

1 Psaumes.

— Écoute, — dit-elle, — je suis tous tes conseils et je ne sens pas descendre en moi la paix de Dieu. Je crains de ne pouvoir être sauvée par la solitude et la prière. Ne me faudrait-il pas souffrir de grands maux pour mériter le ciel? Permets-moi de demander à Dieu de m'indiquer sa volonté par un signe!

Hiérophante ricana :

— Ah, le démon de l'orgueil te tenaille! La soif de paraître te consume! Tu mènes une vie singulière pour recueillir de nouveaux applaudissements! L'adulation sera meilleure après quelques semaines d'éloignement! Ah, comédienne! Comédienne! Tu t'entends à réveiller l'intérêt émoussé du public! Voici du nouveau, de l'original : la prostituée Amoret devenue chaste! Tu n'as donc pas compris, tu ne sens donc pas ce que tu es pour Dieu? Eh bien, je ne suis qu'un homme misérable, mais lorsque nos deux corps, étendus côte à côte, se frôlaient, nus comme au jour de la création, un dégoût si formidable s'empara de moi que je dus retenir mes nausées, raidir mes muscles pour supporter ton contact et enfoncer mes ongles dans l'épaisseur du lit pour empêcher mes mains de te précipiter hors de la couche et de t'écraser sur le sol comme un insecte immonde!

Il s'interrompit soudain : Sharp entrait. Amoret éperdue s'enfuit pour cacher son désordre dans l'arrière-boutique.

— Tu lui prêchais l'humilité? — interrogea le porteur d'eau. — Crois-moi, — pousuivit-il sur un ton conciliant, mais ferme, — tu agis trop durement à son égard. Mets-toi à sa portée... Demeurée longtemps comédienne, elle a pris l'habitude de paraître, son caractère se trouve ainsi façonné. Laisse-la faire elle-même son salut selon son tempérament, ou tout au moins cherche à l'améliorer sans la brusquer : c'est une femme!

— Je veux la briser! — dit Hiérophante. — Elle sera sauvée si je réussis à la pétrir de mes mains comme une argile! Il faut craindre chez cette fille le retour de la mauvaise nature, la réduire sans cesse, crever l'abcès et presser la chair meurtrie, la fouailler, la labourer à vif, la brûler au fer rouge pour arracher tous les germes du mal, toutes les impuretés, et pour assainir la plaie béante!

— Je vis près d'elle, crois-moi, — répéta Sharp avec assurance, — ta mission est terminée. Mise par toi sur la voie de Dieu elle suivra son chemin... N'arrache pas son cœur pour le remplacer par un cœur fabriqué de toutes pièces...

Hiérophante l'arrêta brusquement :

— C'est bon! — fit-il d'un ton bourru.

Le front sévère, le regard fixe, il s'abîma dans ses pensées et Sharp respecta son silence. A l'entrée d'Amoret seulement le Révélateur des choses sacrées tourna la tête. Debout sur le seuil, elle attendait sa sentence :

— Je t'autorise à demander le signe, — dit-il froidement, — et que Dieu soit avec toi!

Et il sortit, rapide.

. . . .

Amoret ne mangeait plus, ne dormait plus. Elle interrompait fréquemment son travail et demeurait immobile à regarder dans le vague, stupéfaite. Parfois des larmes se mettaient à couler de ses yeux et si; Bouche-remplie-de-preuves lui en demandait la cause, elle tressaillait brusquement comme une personne qu'on réveille en sursaut, essuyait son visage et se remettait silencieusement à la besogne. Les nerfs soutenaient seuls en elle un reste de vie, son âme demeurait tendue comme un arc bandé, dans l'attente décevante du signe.

— Seigneur, — implorait-elle cent fois par jour, — le prophète envoyé vers moi par ta miséricorde m'a assigné cette retraite. Je ne la quitterai que sur ton ordre, mais, si je ne puis sauver mon âme en demeurant dans la paix de ce foyer, arrache-moi d'ici, permets-moi de porter la parole au peuple et d'accomplir des actions pour ta plus grande gloire!

Une pénible oppression pesait sur les habitants de la petite boutique du relieur. Dans l'atmosphère alourdie les corps semblaient se mouvoir avec peine. Une journée s'écoula tristement sans la visite de Sharp. La vieille chantait si bas que l'on ne percevait aucune parole de sa ballade, mais seulement un souffle rythmé. Bouche-remplie-de-preuves étouffait. Il cessait par instants de travailler et, les yeux mi-clos, il rejetait le corps en arrière pour respirer plus aisé-

ment. Par la fente effrangée de ses paupières il observait Amoret à la dérobée, puis recommençait à froisser les feuillets. Amoret, égarée, jetait autour d'elle un regard anxieux, et la vue de l'ange de l'Éternel se dressant subitement à ses yeux avec son glaive de feu l'eût moins épouvantée que ce silence de Dieu.

A la nuit tombante elle quitta le métier à brocher et secoua ses jupes. Elle se dirigea ensuite vers l'arrière-boutique pour y préparer le repas du soir. La cuisine se trouvait dans une nuit profonde. A tâtons la jeune fille s'avança vers la cheminée. Sous les cendres douces au toucher, la braise veillait, silencieuse gardienne du feu crépitant. Amoret accroupie, la raviva de son souffle, et dans l'obscurité une lueur écarlate colora son visage aux joues gonflées. Le lit de la vieille, baigné par la chaleur de l'âtre, se révéla dans la pénombre.

Tandis qu'Amoret, absorbée, broyait au mortier la graine de moutarde, Bouche-remplie-de-preuves entra dans la salle. Il gémit de fatigue et s'étendit sur le lit avec un douloureux soupir. Cependant il suivait de l'œil les mouvements de la femme.

L'eau commença à chantonner dans la marmite et le grillon, sollicité par les chaudes bouffées montant dans la cheminée veloutée de suie, lui répondit aigrement, selon le rite quotidien.

Le puritain appela d'une voix éteinte; Amoret s'approcha de la couche.

— Écoute, sœur, — murmura-t-il plaintivement, — tu connais l'histoire de Ruth, la Moabite?

Il venait de se soulever sur son séant et elle s'inquiéta car il tremblait de tout son corps et agitait des mains fiévreuses.

— ... Elle était veuve, pauvre et abandonnée... Booz la laissa glaner l'orge et le froment dans son champ... Booz la fit asseoir au milieu des siens et la rassasia de pain et de grain rôti... Ah! — fit-il, la voix chevrotante, — la belle histoire que celle de Ruth, la Moabite!

Attribuant ce délire à quelque fièvre maligne, Amoret s'efforçait de le faire coucher et l'exhortait au calme. Mais il se pressait contre elle en proie à une exaltation grandissante :

— ... Booz sommeillait, étendu près des javelles, Ruth vint silencieusement, découvrit ses pieds et se coucha...

Il saisit les mains de la néophyte :

— Ne t'ai-je point recueillie sous mon toit? N'as-tu point trouvé ici l'abri, le repos? Ne me dois-tu pas ce que Ruth devait à Booz?

Il lui broyait les mains avec une force dont il paraissait incapable. Apeurée, elle chercha en vain à se dégager :

— Laisse-moi, — balbutia-t-elle, haletante, — lâche-moi! Il chercha à l'attirer sur le lit, vers lui.

— Arrière, blasphémateur! — gronda-t-elle.

Elle le repoussa de toute sa force, mais le petit homme retenait ses mains comme dans un étau. Alors, elle se mit à crier autant de colère que de peur et de rage. Brusquement, comme au théâtre, Sharp apparut, bondit, arracha l'héroïne à la brutalité du traître...

Pendant plusieurs minutes, ils se considérèrent immobiles, béants.

Dans sa précipitation, Sharp avait renversé son baril et, sans qu'elle y prenne garde, l'eau venait mouiller les pieds d'Amoret. Par la porte ouverte la voix de la vieille arrivait;

Quand le seigle atteindra ton menton,
Et que les cerises, les cerises seront mûres,
Quand les fraises nageront dans la crème,
Et que les écoliers s'ébattront dans le ruisseau,
Alors, o alors, o alors, o mon cœur le dit!
Tu auras cessé d'être pucelle!

Le bras de Sharp était demeuré autour de l'épaule d'Amoret. Elle se dégagea avec un pli amer à la lèvre.

Bouche-remplie-de-preuves, parvenu à se ressaisir, frémissait de fureur dans sa déconvenue et les outrageait :

— Ah, tu préfères le jeune, voilà toute ta vertu!

Il se répandit en injures puis bégaya des menaces. On l'entendait mal, car les mots sifflaient entre ses lèvres grimaçantes, hachés par les halètements de sa gorge. Mais, comme ils restaient cloués devant le lit, muets et consternés :

— Allez-vous-en! — articula-t-il, — je vous chasse! Toi, le porteur d'eau, ne mets plus les pieds ici! Et toi, la comédienne, va chercher ailleurs un foyer et du pain, va-t-en au...

Il s'interrompit, stupéfait : brusquement Amoret venait de se transfigurer. Son visage inondé d'une extase mystique

dégageait un rayonnement presque surnaturel, à la profonde épouvante du pécheur.

— Le signe! — balbutia-t-elle, les yeux dilatés. — Seigneur! Seigneur!

La chaîne qui la retenait dans la retraite assignée par Hiérophante se brisait. Délivrée elle agita les bras comme une folle et s'enfuit dans la rue en courant. Sa robe trop ample flottait autour de son corps amaigri...

***

Le pieux monument dénommé « Croix-Saint-Paul » s'élevait en plein air à l'abri des murs de l'église Saint-Paul. Il consistait en une chaire, sorte de petit pavillon en forme de tour surmonté d'une haute croix. Les prédicateurs répandaient la bonne parole d'une fenêtre pratiquée dans ce pavillon, et les fidèles, rangés en bon ordre sur des bancs, recueillaient leur enseignement, tandis que des hirondelles infatigables, à la poursuite de quelque insecte, zébraient l'air au-dessus de leurs têtes.

Le sermon venait de se terminer. Le prédicateur, sa bible sous le bras, se hâtait maintenant vers l'église. Il se heurta sur le seuil à un groupe de soldats bruyants[1]. Leurs casaques mal ajustées les engonçaient, des hauts-de-chausses trop amples, en retombant, lâches, sur les mollets leur donnaient une apparence particulièrement débraillée. Ils vociféraient, changeaient de visage à la moindre contradiction, la mine farouche, l'haleine forte, la barbe hirsute, toujours prêts à en venir aux mains. Une sorte d'Antinoüs presque albinos, capitaine à l'écharpe bleue et aux grandes bottes, traversa la foule, retint l'attention. La fadeur de sa beauté en faisait oublier le dessin splendide. Un de ses anciens soldats, un cavalier, le nomma à un vieux bourgeois déférent. Alors toute la soldatesque voulut éblouir l'auditoire en citant les noms illustres de ses chefs. Ils avaient guerroyé en Écosse, en Irlande, qui aux Pays-Bas, dans les rangs des « Gueux » sous les ordres d'Adam de Haren, qui en Virginie avec sir Walter Raleigh, qui en Allemagne parmi les Reîtres du duc Casimir, ou bien

1. L'église Saint-Paul était le lieu de rendez-vous des désœuvrés.

à Cadix sous la conduite de l'amiral Drake. L'un d'eux, compagnon du capitaine Frobisher, narra l'expédition du Groenland.

Deux recruteurs passaient dans les groupes, examinaient avec un regard de maquignon les gars aux épaules puissantes et aux jarrets nerveux dont l'escarcelle semblait mal garnie. Attirés par son œil fier et ses dents robustes, ils abordèrent un jeune vagabond. Une bonhomie affectée adoucissait la dureté de leurs visages :

— Hé, camarade! c'est un beau métier que de servir la Reine!

— Ouais! — fit l'autre avec une moue de dégoût; il leur montra du doigt un vieux soldat, paquet de chairs mutilées et de guenilles sordides, en train de mendier.

Deux riches marchands dont les souliers tailladés passaient sous les longs manteaux bordés de fourrures devisaient en se promenant.

— Aglaé!

— Létitia!

— Bradamante!

— Claridiana!

Les cockatrices barraient le chemin, rieuses, provocantes, se donnant le bras. Des chapeaux à petits bords, ornés de plumes, ombrageaient leurs fronts découverts. Leurs visages s'encadraient de deux rouleaux de cheveux parfumés et une fraise de mousseline leur serrait le cou. Elles allaient, faisant claquer la semelle de leurs hauts patins de bois, le buste raidi par le corset, les manches gonflées aux épaules, balançant des hanches énormes d'où leurs robes tombaient en plis droits. Elles tenaient à la main des fleurs ou des gants brodés.

Un marin dont les yeux pâles éclairaient le visage cuivré vendait des épices, des colliers de corail, des coquillages, de menus objets confectionnés par lui ou rapportés de pays d'outre-mer.

Son camarade aux cheveux frisés, bronzé comme un sauvage, dont le gilet ouvert montrait la poitrine velue qui respirait largement, tenait sur le poing un ara. L'oiseau gigantesque, grâce à son ventre jaune et à son immense queue

bleue, excita l'admiration générale. Les cockatrices le taquinèrent d'un doigt craintif. Des bourgeois le marchandèrent longuement car son propriétaire en demandait un prix fabuleux. Il emplit l'église de ses cris discordants et couvrit la voix des marchandes qui offraient dans des paniers du pain, des poissons ou des oranges.

L'ample robe d'un homme de loi, son petit bonnet et son col blanc, donnaient de l'austérité à un groupe où l'on discutait politique. Les rapières des officiers luisaient, le docteur frappait les dalles de son bâton, des cavaliers les martelaient du pied pour faire sonner leurs éperons.

— Oui, partout l'on conspire... les traîtres... L'Espagnol... Rome... les Jésuites... l'Irlande... le roi d'Écosse... un vaste complot...

Des clients se présentèrent à l'homme de loi. Il quitta le groupe de politiciens et disparut derrière une colonne pour donner sa consultation sur un ton docte. Il parlait du tribunal des Pie-Pouldres, étonnait ses clients par son jargon judiciaire et par son latin. Il foudroya une pauvre femme d'un : *Nemo auditur turpidinem suam allegans.* Elle ne comprit pas et demeura pantoise, bouche bée. Mais il employa pour lui demander de l'argent une phrase de bon anglais bien clair et bien net. On fit sonner les pièces d'argent sur une tombe.

Du reste, dans ce temple du Dieu chrétien, Mammon semblait l'unique objet de l'adoration des hommes. Il tintait en passant de main en main, il s'entrechoquait dans les bourses, il sonnait dans les nobles à la rose, dans les ducats espagnols, dans les florins hollandais, dans les écus de France, dans les pièces à l'effigie d'Henry VIII, d'Édouard, de Marie ou d'Élisabeth. Mammon étincelait encore dans les parures, chantait dans les paroles. La valeur marchande des objets, des êtres et des âmes sans cesse évaluée, revenait comme un leit-motiv dans les conversations et les chiffres montaient au milieu du brouhaha, pareils à la fumée d'un encensoir monstrueux agité en l'honneur du dieu des richesses.

Cependant le matelot offrait inlassablement ses fragiles joyaux de corail et de coquillages exposés sur un tableau de bois à la curiosité des coquettes. La robe puritaine d'Amoret,

son visage austère, ne désarmèrent pas l'ardeur commerçante du gars. Il lui sourit tout comme à une autre femme et chercha à la tenter. Alors, son indignation réprimée avec effort depuis son entrée dans ce mauvais lieu élevé à la gloire du Tout-Puissant, éclata :

— Oses-tu, — dit-elle, — trafiquer dans le temple du Seigneur, où tu ne devrais pénétrer que pour te repentir, de ces misérables objets, accessoires du vice, parure de Bélial !

Elle balaya de la main les colliers. Sous ses pieds les coquillages craquèrent.

Aussitôt les oisifs s'arrêtèrent autour d'elle, on s'interrogea. Tout d'abord la foule crut à un différend entre la femme et le matelot au sujet d'un marché. Mais l'attitude de l'homme étonna. Il se courba devant Amoret, et ses yeux, sans quitter le visage de la jeune femme, exprimèrent une profonde épouvante, comme s'il eût pu lire sur son front quelque présage surnaturel. Les badauds s'en amusèrent; leurs rires et leurs quolibets se perdirent, dans la bousculade. Quelqu'un reconnut Amoret et son nom courut de bouche en bouche redoublant la curiosité.

— Oui, — dit-elle, — j'ai été celle que vous nommez, mais j'ai réfléchi sur moi-même et je me suis repentie...

Elle essayait de gagner la sortie, tantôt aidée, tantôt empêchée par les mouvements de la foule. De mauvais plaisants, des curieux, des inquiets, lui criaient:

— Parle ! Parle-nous !

— Lisez les Saintes Écritures, — répondit-elle, — vous vous y retrouverez, vous découvrirez ainsi l'indication de la voie à suivre, l'explication de ce que vous ne comprenez pas, la solution de ce qui vous préoccupe !

Elle eût désiré s'arrêter sur le seuil du temple pour les haranguer, mais son cortège de Pharisiens et de Gentils la poussait toujours plus avant. Alors elle mena ce troupeau vers la Croix-Saint-Paul, vers la chaire élevée en plein air pour les prêtres officiels, et la voix de Cléopâtre, de Circé, de Jacintha s'éleva à nouveau après s'être tue durant de longues semaines :

— Éveille-toi, éveille-toi, Angleterre !... « O Éternel, Dieu

d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, qu'on connaisse aujourd'hui que tu es Dieu!... Exauce-moi, Éternel, exauce-moi et que ce peuple connaisse que tu es l'Éternel Dieu et que tu convertisses son cœur [1]! »

Dans la foule, des dévotes se scandalisaient :

— Faites taire cette malheureuse!

— C'est une folle!

— Faites la sortir de la chaire!

— ... Le joug papiste secoué vous avez cherché Dieu et conçu une Église. Mais voici la parole de l'Écriture : « Nous avons conçu et nous avons été en travail; nous n'avons enfanté que du vent. » Écoutez maintenant parler Samuel : « Les enfants d'Israël ont abandonné l'Éternel et ont servi les Bahalims et Hasçtaroth. » ... Mais vous, plus sacrilèges, vous avez tenté de déformer le culte de l'Éternel pour fabriquer un dieu à votre convenance, vous ne vous êtres pas détournés de lui, vous l'avez mutilé!

— Elle insulte l'Église d'Angleterre! — crièrent des voix furieuses.

— C'est Dieu qui l'inspire!

— Une chienne de comédienne!

— Parle, parle-nous encore!

— Sors de là ou je te fends la tête à coups de pierres!

— Brutes, écoutez-la donc! Ah, vous trouvez la vérité cruelle à entendre!

— Jamais je n'ai ouï parler d'un semblable scandale!

— Réveille-toi! Réveille-toi, Angleterre!

La voix d'Amoret dominait les rumeurs. Elle désignait l'église Saint-Paul d'un doigt accusateur.

— ... « Toutefois vous venez et vous vous présentez devant moi dans cette maison-ci sur laquelle mon nom est réclamé, cette maison n'est-elle pas devenue une caverne de voleurs [2]? » Que vous a enseigné le sacrifice du Christ mort sur la croix? N'êtes-vous pas les mêmes, les marchands de taureaux, de brebis et de pigeons, les changeurs qui trafiquaient dans le temple de Jérusalem? N'avez-vous pas transformé la maison de Dieu en une maison de marché et pire encore?

1. Rois.
2. Jérémie.

— Si on y voyait beaucoup de tes pareilles ce serait en effet un beau lupanar!

— Elle blasphème contre saint Paul!

— Elle a raison! — protesta une voix dans la foule.

— Taisez-vous, écoutez-la!

— La pécore! — s'écrièrent des dévotes, — elle va venir ici pour nous donner des leçons de vertu!

Un prêtre accouru de l'église, après une vaine tentative pour fendre le rassemblement, engageait sans succès la foule à se disperser. Il leva enfin vers le ciel des bras impuissants, s'empressa dans la direction de la ville pour aller chercher la Garde. Toutefois Amoret ne s'interrompit pas :

— ... Des pages entières du Livre sont écrites pour vous, pour vous, les habitués de Saint-Paul, les compagnons du duc Humphrey [1], les insensés dont le cœur ne s'adonne qu'à l'iniquité, les avares qui perdent les affligés par des paroles fausses, les femmes satisfaites et frivoles! Et le prophète Esaïe vous menace : « Malheur à toi qui pilles et à toi qui agis perfidement! les pécheurs seront effrayés dans Sion, le tremblement saisira les hypocrites! Vous qui êtes à votre aise, tremblez! Vous qui vous tenez assurés, soyez troublés! Dépouillez-vous, frappez-vous la poitrine à cause de vos belles campagnes, de vos vignes fertiles. Les épines et les ronces monteront sur la terre, même sur toutes les maisons de plaisir et sur la ville qui est dans la joie! Les épines croîtront dans ses palais et elle sera le repaire des dragons! »

On vociféra contre l'annonciatrice des mauvais présages, mais des inspirés se mirent à se frapper la poitrine, et à crier avec Amoret :

— Tremblez, vous qui êtes à votre aise!

Le cri se répéta dans la foule; des femmes pleuraient, bouleversées.

— « Ne dérobez-vous pas? Ne tuez-vous pas? Ne commettez-vous pas adultère? Ne jurez-vous pas faussement? Ne faites-vous pas des encensements à Bahal? » Cela pour vous, les adorateurs de l'or, de la puissance, de la chair!

— La Garde! — Voici la Garde! — Laissez la passer!

1. L'aile où s'élevait le monument dit du « Duc Humphrey » était le lieu de prédilection des désœuvrés.

Arrière, vous autres! — Elle sera châtiée! — Je voudrais être chargé de la correction! — Dieu la protégera! — Réveille-toi, Angleterre!

La mêlée devint indescriptible. Les uns défendaient l'accès de la chaire contre la ruée de ceux qui criaient au scandale et voulaient punir l'insolente, la profanatrice, faire cesser ses blasphèmes. Les cris couvraient la voix d'Amoret. Des femmes renversées, piétinées, hurlaient. Les soldats essayaient de se frayer un passage au milieu de ce désordre et avançaient péniblement en frappant de droite et de gauche. Une petite fille aveugle, bousculée dans la presse, perdit la main de sa mère et roula sous les pieds. Elle poussa des hurlements d'angoisse, se débattit, réussit tant bien que mal à se relever à tâtons. Alors, oubliant son émoi, elle demeura pantoise : ses yeux venaient de s'ouvrir miraculeusement à la lumière et, d'après ce qu'elle rapporta plus tard, à ce moment précis elle aperçut un ange gigantesque, au front blanc et à la chevelure de feu, emportant dans le ciel une femme au visage inspiré dont les voiles de deuil flottaient au vent.

Une autre témoin, goguenard, affirma avoir reconnu un porteur d'eau dans le ravisseur d'Amoret.

Quoi qu'il en soit, lorsque les soldats parvinrent à la chaire, ils constatèrent la disparition de la jeune femme. Elle échappa à la rigueur des lois et son offense demeura impunie.

***

Ce jour-là, quand on voulut préparer la salle du théâtre de la Rose pour la représentation de l'après-midi, on s'aperçut que de mauvais plaisants ou des malfaiteurs, clandestinement entrés dans le théâtre, avaient démoli l'escalier des tribunes. L'accès en devenait donc impraticable pour la prochaine séance, car la réparation nécessiterait plus d'une journée de travail.

Nut s'irrita. Le front soucieux il vint constater le dommage, en maudit les auteurs, malmena tous ceux qui lui adressaient la parole. Du reste il s'emportait maintenant pour un rien, ses amis le trouvaient aigri, vieilli, très éprouvé par un séjour de plusieurs semaines en prison. Sa mise en liberté

avait coïncidé avec l'enterrement de Booley. Booley mort, Amoret et le Silène disparus, sa troupe se trouvait désorganisée. Il lui fallut recommencer à former des comédiens, à composer des pièces, à courir après des idées nouvelles, à remettre les vieilles au goût du jour comme auparavant, et le feu sacré allait en s'éteignant.

Le programme du jour, affiché de chaque côté de la porte sur deux petits placards, étalait naïvement son titre : « Les deux cocus de Leicester ». A lire l'annonce, les visages s'épanouissaient. Foin de héros pathétiques, d'héroïnes éperdues, de traîtres au regard noir : aujourd'hui on s'apprêtait à rire, à rire de la répartie des commères hardies, de la ruse des jouvenceaux hâbleurs, de la vue courte des maris balourds.

— Marry, si la pièce nous en montre seulement deux, tu peux être sûr qu'il y en aura davantage dans la salle!

Les plaisanteries fusaient, provoquant le rire aigu des femmes.

Le parterre se garnit rapidement. Des gentilshommes prirent place sur la scène, demandèrent des pipes, commencèrent à fumer et à jouer aux dès.

Nut fit admirer dans la première scène un pourpoint de velours rouge orné d'une ganse de soie, des hauts-de-chausses tailladés et des bottes de cuir blanc au bord déchiqueté en forme de créneaux.

Tout en donnant la réplique au bouffon au costume bariolé, dont les saillies réjouissaient fort le public, sa préoccupation le ramenait vers la galerie impraticable et il lui semblait y voir quelqu'un tapi. Soudain il demeura médusé : Amoret, le visage blême au milieu de ses voiles noirs, venait de se dresser dans la tribune comme un ange justicier et s'appuyait à la balustrade. Elle parla tout de suite, couvrant la voix des comédiens.

— Réveille-toi, Angleterre!

Ses anciens camarades, bouche bée, la découvrirent et toute la salle se retourna d'un même mouvement. Il se fit un grand silence où il entrait plus de stupeur que de curiosité.

— Frères, je suis venue vers vous pour essayer de vous sauver, pour vous aider de mon exemple. Vous m'avez connue vivant dans le péché, désemparée! Je jouais un rôle

dans la vie comme sur la scène; je ne me connaissais pas moi-même, j'étais une feuille dans le vent. Mon existence était du vent. Je scrutais mon visage dans le miroir, mais je ne sondais pas jusqu'à l'âme. J'avais faim et je trompais ma faim par la nourriture du corps quand mon âme seule criait famine... Frères, je suis venue dans ce lieu d'abomination pour vous dire de méditer la parole du Livre : « Défrichez des terres nouvelles et ne semez plus parmi les épines [1]. »

Peu à peu l'assistance se ressaisit, elle commença à s'agiter et à murmurer. Des voix isolées interpellèrent la jeune femme. Sentant venir la bataille elle s'anima :

— Frères, je vous en supplie, écoutez l'avertissement de l'Écriture! « Confiez-vous en l'Eternel à perpétuité car il humiliera la ville superbe, il l'humiliera jusqu'à terre, il la fera descendre jusqu'à la poussière. » — « Le pays chancellera entièrement comme un homme ivre et son péché s'appesantira sur lui tellement qu'il tombera et qu'il ne s'en relèvera plus [2]. »

— La fille de joie nous fait la morale!

— La gueuse nous provoque!

— Elle nous insulte!

— Allons chercher des échelles pour la descendre de là!

— Des échelles!... des échelles!...

Les comédiens demeurés en scène se concertèrent. Près d'eux les seigneurs se levaient pour mieux voir et écoutaient Amoret d'un air amusé. Tout à coup, derrière eux, s'éleva la voix aigre du bouffon :

— Pas d'échelles! Laissez-la!

On se retourna, les yeux interrogateurs se fixèrent sur le gnome. Il portait toujours le costume bariolé qui soulignait la gibbosité de son épaule, mais son visage bouleversé ruisselait maintenant de sueur, il tremblait :

— Laissez-la! Laissez-la! Pas d'échelles, Dieu l'inspire!

Alors ce fut le signal des rires, des cris, du tumulte. Du parterre les coquilles de noix, les pelures d'oranges et de pommes volèrent vers le misérable contrefait. Ses camarades le houspillèrent, le poussèrent hors de la scène. Il trottina, agitant ses jambes grêles, ses bras dégingandés pendant que

1. Jérémie.
2. Isaïe

les seigneurs, atteints par les projectiles, lançaient à leur tour dans la salle toutes les munitions d'une artillerie de fortune ramassée sur le plancher. Des facétieux visèrent également Amoret. D'autres exhalaient leur mauvaise humeur :

— Quel scandale!

— La pendarde est venue troubler cette représentation!

— Ne devrait-elle pas être déjà arrêtée!

— J'en veux pour mes six pence!

— Vlan!

— Touché!

— Manqué!

— Nut, rends-nous nos six pence!

— Cessez donc!

— Ecoutez-la, elle discourt contre le théâtre!

— Puisque nous y sommes prenons-en pour notre argent!

On entendait en effet à travers le bruit, par lambeaux de phrases, Amoret fulminer contre le théâtre :

— « ...Je découvrirai sa turpitude aux yeux de ceux qui l'aiment[1]... » Le théâtre... semblable à la femme de l'Apocalypse, pleine de noms de blasphèmes, vêtue de pourpre, de pierres précieuses et de perles et tenant à la main une coupe d'or pleine des abominations et souillures de son impudicité...

Alors, Nut intervint. Du haut de la scène il se mit à apostropher son ancienne interprète avec véhémence et lui fit honte de sa conduite, mais sa voix se perdit complètement dans le bruit devenu assourdissant.

Près de lui les seigneurs philosophaient sans s'émouvoir, ils se contentaient d'élever le ton afin de dominer le tumulte :

— Ainsi, Rome, accueillante à tous les cultes étrangers, eût autorisé la nouvelle religion. Mais la vertu ombrageuse des premiers chrétiens ne tolérait ni les mœurs des Romains, ni leur religion officielle. Puis, cette sévérité, transformée en licence avec le papisme a amené la réforme de la religion et...

— et cette réforme a suscité de nouveaux martyrs! Cette fille, regardez-la, raide, pâle, les lèvres serrées, tenant tête à l'orage! Elle est prête au supplice pour affirmer son interprétation de la religion!

1. Osée.

— Nos enfants verront d'autres martyrs quand l'humanité inquiète cherchera autre chose, murmura un des seigneurs, un ami d'Eastangle.

A part lui il pensait : « Tout cela en vain! A quoi servent les martyrs? L'humanité n'arrivera jamais à être convaincue, la même religion ne saurait satisfaire tous les peuples, toutes les aspirations, et, sous la toge drapée ou sous le pourpoint brodé battront toujours quelques cœurs de païens! »

Il sourit dans sa barbe raidie par la pommade à la rose et ajusta son épée pour se préparer à sortir.

A l'apparition de l'échelle la clameur s'éleva jusqu'au ciel. Tous voulaient monter à l'assaut et les porteurs eurent de la peine à avancer, à appliquer l'échelle contre la balustrade. Du reste, aussitôt qu'elle fut à la portée de sa main, Amoret la repoussa avec violence et la longue machine tomba au milieu de la cohue malmenant plusieurs personnes. On entendit des cris de douleur et d'épouvante, puis la fureur agita la foule. Les poings se tendirent vers l'impudente, des pierres volèrent vers elle avec des cris de menace. L'entrée d'un groupe d'hommes portant plusieurs échelles fit diversion, provoqua l'enthousiasme. Trois à la fois furent appliquées contre la balustrade, des grappes humaines se hissèrent, on vit Amoret happée par vingt bras. Cent poignes menaçantes la guettaient en bas, on se rua vers elle. Ceux qui la tenaient reçurent force horions. Le flot des assaillants les dépassa, les entraîna, ils lâchèrent leur proie.

Mais, le calme rétabli, on chercha inutilement la puritaine : elle avait disparu sans laisser de traces.

Afin de se rendre importants quelques bavards prétendirent avoir vu un jeune homme roux l'arracher à l'étreinte de ses ravisseurs, facilitant sa manœuvre par nombre de taloches bien appliquées. A les en croire, certains auraient même reconnu dans cet auxiliaire mystérieux un porteur d'eau nommé Sharp.

Mais la grande majorité des gens trouva cette disparition aussi inexplicable que celle de Saint-Paul. La protection d'En-Haut semblait s'étendre sur Amoret. Le bruit de la présence à Londres d'une nouvelle Déborah, d'une prophétesse envoyée par Dieu pour sauver l'Angleterre, commença à trouver

créance : des méchants se prirent à trembler et de nombreux pécheurs songèrent à se repentir.

***

Londres était en fête. La joie éclatait, énorme. Énorme comme les quartiers de viande engloutis aux tables dressées dans les rues, comme les pots de petite bière lampés en quelques gorgées, comme la carrure puissante des gars crevant de santé et de gaieté, les muscles impatients, la panse pleine, énorme comme la mâchoire des dogues et le cou des taureaux qui combattaient aux cris délirants de la foule. La poitrine des commères joviales dansait, agitée par la joie au même rythme que la bedaine des hommes attablés. Le plaisir faisait monter de la rougeur au visage des jeunes filles, des larmes aux yeux des vieux. Qui donc aurait pu ce jour-là se tenir à l'écart des réjouissances? Qui aurait pu rester morose, en dehors des agonisants dans leurs lits, des prisonniers dans les geôles de la Reine, des puritains dans leurs repaires?

C'était l'anniversaire de l'avènement de sa gracieuse Majesté la reine Elisabeth.

Aux carrefours la flamme des feux de joie lançait des lueurs d'incendie, faisait étinceler l'or et la soie des tapisseries bariolées suspendues aux fenêtres et aux balcons. Ces tentures revêtaient la façade des maisons d'une housse magnifique, donnant aux rues l'apparence d'une immense salle de fêtes avec le ciel pour plafond.

Coiffés de morions, les miliciens de la cité de Londres formaient la haie le long du parcours et présentaient leurs piques d'un geste martial. Leurs hauts-de-chausses bouffants retombaient plus bas que le genou et leurs corselets de métal poli étincelaient au soleil.

Un vent léger agitait les flammes, les étendards et les pennons; l'appel des cloches emplissait l'air. Jusqu'à l'arrivée du cortège les chants et les rires montèrent de la foule dense, mais alors le son aigu des trompettes couvrit toutes les voix humaines. Les hérauts parurent les premiers revêtus de cottes d'armes et porteurs de hallebardes, précédant les tireurs d'arc et les grands officiers de la couronne. Monseigneur le

comte d'Essex, le grand Écuyer et Henry, Lord Hundson, le lord Chambellan, marchaient tous les deux seuls côte à côte. Derrière eux venaient les gentilshommes de la Chambre privée, les barons, les comtes, les chevaliers de la Jarretière, la jambe gauche ornée d'une jarretière de velours bleu portant en inscription la devise « Honni soit qui mal y pense ». Le grand collier d'or de l'ordre passé par-dessus leur court collet de velours luisait sur leur poitrine; la médaille d'or, emblème de leur dignité, pendait au-dessous suspendue à un ruban bleu attaché au cou. Le lord Chancelier suivait portant les sceaux dans une bourse de soie rouge et escorté de deux gentilshommes dont l'un présentait le sceptre sur un coussin de soie, l'autre épée d'État dans un fourreau rouge semé de fleurs de lis d'or, et il la tenait la pointe en haut.

Enfin la reine Élisabeth apparut. Monseigneur le comte de Sussex, Maître du Cheval, conduisait par la bride sa jument blanche caparaçonnée. La souveraine portait une robe de satin blanc, brodée de perles qui semblaient dégoutter de l'étoffe comme de grosses larmes. Sa tête se détachait sur l'éventail d'une fraise de proportions gigantesques. Une petite couronne d'or surmontait sa chevelure d'un blond ardent, semée de boutons de diamants. Elle avait le front découvert et un sourire adoucissait son visage altier et prétentieux au nez courbe. Grâce à des soins délicats son teint conservait de fraîches couleurs malgré la peau fripée. Elle contemplait d'un œil noir perçant son peuple en liesse.

— Longue vie à sa Majesté la Reine!

— Longue et heureuse vie à notre Souveraine!

— Merci, merci, bonnes gens! — répondait-elle de ses lèvres minces souriantes, en inclinant la tête.

Après son passage on admira le manteau de soie pourpre fort ample qui lui tombait des épaules et couvrait toute la croupe de sa monture.

Les dames du plus haut rang, comme elle à cheval, la suivaient : dames de la Chambre à coucher, dames de la Chambre privée, camérières. Un murmure d'admiration salua enfin les filles d'honneur, toutes vêtues de blanc, délicieuses de grâce et de jeunesse.

Les représentants des corps de métiers, rangés en grand

apparat, formaient une file ininterrompue depuis Cheapside jusqu'à Fenchurch. On reconnaissait les corporations aux emblèmes brodés sur leurs bannières et on se montrait les maçons, les menuisiers, les bateliers, les bouchers, les corroyeurs, les éperonniers, les potiers d'étain, les fondeurs de cloches. La bannière des brodeurs de soie excita la louange générale. Celle des orfèvres et des batteurs d'or était d'un travail et d'une richesse incomparables.

Sur un échafaud dressé à un carrefour, devant une maison inhabitée, un énorme coffre décoré de verdure et de fleurs portait cette inscription :

Les présents d'Élisabeth à l'Angleterre.

Au moment où la Reine passait le coffre s'ouvrit et il en sortit une théorie de jeunes filles figurant la Gloire, la Foi, la Charité, l'Économie et la Prospérité. Chacune à tour de rôle vint réciter à sa Majesté un compliment en vers exaltant son règne.

Or, à l'instant précis où la Charité allait céder sa place à l'Économie, une fenêtre de la maison abandonnée s'ouvrit avec précaution au premier étage. Amoret y apparut sans que personne y prît garde. Elle éleva son âme vers Dieu ensuite elle abaissa son regard sur la tourbe brillante qui s'agitait en bas.

Soudain, glaçant tous les auditeurs, sa voix retentit :

— « Descends, sieds-toi sur la poussière, Vierge, fille de Babylone, sieds-toi à terre, il n'y a plus de trône pour la fille des Caldéens! Sieds-toi dans le silence et entre dans les ténèbres, fille des Caldéens, car tu ne te feras plus appeler la souveraine des royaumes![1] »

A ces paroles sacrilèges un frisson d'horreur parcourut la foule. Le nom d'Amoret fut murmuré, se répandit. En effet, le scandale de l'église Saint-Paul et celui du théâtre de la Rose demeuraient le thème de toutes les conversations et on venait de la reconnaître, blafarde et vêtue de deuil avec la même attitude raidie qu'on lui avait vue les deux précédentes fois.

En un instant la Reine comprit d'où partait l'offense. Les

1. Isaïe.

insolences des Brownistes[1] encore présentes à sa mémoire l'éclairaient sur l'état d'esprit des puritains. Cependant aucun des novateurs n'avait encore poussé l'audace jusqu'à l'interpeller ainsi en plein Londres, au milieu de sa cour et de son peuple, troublant la fête anniversaire de son avènement. Son front devenu hautain se plissa sévèrement et elle se redressa sur la selle de toute sa majesté royale.

— « Tu t'es confinée dans ta malice. Ta sagesse et ta science, voilà ce qui t'a séduite et tu as dit en ton cœur : c'est moi, et il n'y en a point d'autres que moi![2] »

Cette faible voix de femme produisit une panique dans la foule. Le crime de lèse-majesté consommé au moyen de citations bibliques remplissait d'épouvante le peuple de Londres.

Enfin, les seigneurs, quelques instants décontenancés, se ressaisirent. Les uns se précipitèrent vers la maison cherchant à enfoncer les portes closes, les autres s'efforcèrent de rétablir l'ordre du cortège pour entraîner la Reine loin de ce lieu. Mais le désordre et la presse devenaient tels que les chevaux ne pouvaient plus avancer et piétinaient sur place. Les tables de festin bousculées, renversées, encombraient le passage, la bière s'écoulait dans le ruisseau et des chiens avides glissaient silencieusement entre les jambes portant dans la gueule les morceaux de viande délaissés. En effet l'ivrogne, le glouton oubliaient leur vice. Les voleurs ne pensaient plus à couper la bourse des badauds, en dépit de la sécurité qu'offrait la confusion. Malgré l'inattention des parents les jeunes filles ne songeaient plus à presser la main des galants audacieux et les gamins, d'ordinaire enfiévrés de vagabondage, s'accrochaient maintenant aux jupes de leurs mères.

La foule avait des convulsions comme une énorme bête à l'agonie. Elle se jetait parfois en avant, puis revenait, se dilatait et se resserrait, poussée par des mouvements irraisonnés et des rumeurs sans fondement. Des bras se tendaient vers la Reine, des mains se tordaient :

— Notre bonne Souveraine!

1. Le puritain Robert Brown fondateur d'une secte prêcha et écrivit contre 'Église d'Angleterre et mit en doute la suprématie de la Reine.

2. Isaïe.

— Étoile du Nord!
— Reine de la mer!
— Cynthia!
— Diane!
— Astrée!
— Notre Reine Vierge!
— Semper Eadem!
— Guérisseuse!

Des menaces montaient vers Amoret :

— Profanatrice!
— Sorcière!
— Impie!
— Suppôt du diable!

Un gentilhomme saisit la bride du palefroi de la Reine, chercha à faire descendre sa Majesté empêtrée dans ses atours. Ses efforts maladroits eurent pour résultat d'énerver davantage la jument qui se cabra, rua, s'emporta, se fraya de force un passage. La Souveraine, violemment projetée, perdit l'équilibre et glissa, retenue par son manteau embarrassé dans la selle et les caparaçons. Elle fut traînée. Un long cri d'horreur monta alors de la foule. Les uns se cachaient le visage, les autres se jetaient à terre comme en présence d'un cataclysme. Les lamentations des femmes dépassaient tous les cris de douleur entendus jusqu'à ce jour...

. . . .

Quand on releva la reine Élisabeth, la reine Vierge, la Souveraine des royaumes, la fille de Babylone, elle était sise dans la poussière réalisant ainsi la prophétie.

Alors une vague d'épouvante déferla sur la cité de Londres.

***

Un grand concours de peuple encombrait le terrain de Smithfield. La foule grouillait, piaillait, comme en un jour de fête sur le passage d'une cavalcade.

Nut, intrigué, s'enquit du motif de cette affluence :

— Marry! Dieu m'assiste, camarade, n'auriez-vous point entendu parler d'Amoret, la sorcière, l'hérétique qui conspira contre la sûreté du Royaume et contre la vie de sa Majesté?

On s'apprête à la brûler, camarade, et le bon peuple de Londres accourt pour assister à son expiation!

Nut frissonna :

— J'étais absent de Londres, — expliqua-t-il, — je ne fais que de rentrer; j'ignore tout, ou presque tout des offenses de cette femme!

— Ainsi donc vous n'êtes pas au courant des plus grands crimes du siècle, des abominations accomplies par la puritaine?

Disert, l'inconnu se pencha vers son interlocuteur :

— C'était une comédienne. Sa Majesté (Dieu la conserve en santé et en joie), sa Majesté avait eu la bonté de l'autoriser à paraître au théâtre. Marry, quel serpent réchauffé dans le sein royal! Un jour que pour quelque offense les comédiens furent mis en prison, la gueuse disparut, s'alla cacher avec ses semblables dans les bas-fonds de Whitefriars ou de Mutton lane. Un puritain (autre calamité!), un puritain (le diable grille cette engeance!), un puritain, dis-je, libraire dans Warwick lane, la prit en pitié et la recueillit chez lui. A nouveau la truande donna des preuves de ses bons sentiments! Son bienfaiteur la surprit, abusant de son hospitalité, sous son toit, en commerce coupable avec un porteur d'eau! Il en a témoigné au procès. Ce misérable porteur d'eau (il fut du reste pendu l'autre semaine) jouait au conspirateur! On trouva chez lui de ces brochures infâmes contre la prérogative Royale et la hiérarchie de l'Église d'Angleterre! Lui-même écrivait secrètement un pamphlet dans lequel il préconisait la république et un gouvernement semblable à celui des juges d'Israël. Beaux juges institués par les porteurs d'eau et les prostituées! Et la mijaurée se donnait les allures d'une sainte femme! Oh, Seigneur, monsieur, la fieffée coquine avait commis plus d'actes abominables qu'il n'est possible à l'intelligence humaine d'en imaginer! D'autre part elle se livrait à la sorcellerie. Au dire de son ancienne logeuse, sa mère lui avait enseigné plus d'une pratique impie. Grâce à sa magie, elle réussit deux fois à se soustraire à la justice et elle espérait jouir de l'impunité! Elle n'en jouira pas, tenez, la voici, le feu la guette! Ah, chienne de sorcière!

Dans la charrette cahotante, Nut chercha en vain la bril-

lante Amoret d'autrefois, et son cœur s'alourdit. Les yeux immobiles de la condamnée fixaient un point vague de l'horizon, il ne reconnut pas le visage flasque, les lèvres amincies et décolorées. Le front, dégarni de cheveux, se montrait à découvert, bombé comme le crâne d'un squelette. Des mèches désordonnées commençaient à repousser autour de la tête de la puritaine, son corps se dissimulait sous une sorte de robe, faite d'un sac.

On arrêta la voiture non loin de l'endroit où il se trouvait, et les assistants du bourreau aidèrent Amoret à descendre. Quelques cris s'élevèrent, puis la multitude contempla dans un quasi-silence la malheureuse avec plus d'horreur que de rage. Une voix l'interpella dans la foule :

— Allons, comédienne, monte sur l'estrade, joue ton ultime rôle! Enchante le public une dernière fois!

Elle tressaillit et leva les yeux : Hiérophante se tenait au premier rang des curieux.

— Je vais mourir, frère, — dit-elle simplement.

Alors il se tut, mais continua à la fixer de son œil sévère. Elle approcha d'un pas :

— Donne-moi le baiser de paix, frère, — implora-t-elle en tendant le front.

Il avança la tête avec effort, puis la pensée des baisers infâmes qui avaient pollué ce front le traversa et il recula comme si des serpents se fussent dressés, sifflants, sur la tête de la condamnée.

— Va en paix, sœur, — dit-il en l'écartant de la main, — Dieu te jugera!

Nut la vit alors marcher entre les aides du bourreau indifférente aux injures, inconsciente de l'hostilité générale. Un remous de la marée humaine la cacha bientôt aux yeux du comédien : on se ruait pour jouir du spectacle.

Ecœuré, il se détourna et s'en fut à pas lents, la tête basse dans la direction du théâtre.

— Amoret, si belle, si éclatante, tellement fêtée, comment a-t-elle pu...?

Il fouilla dans ses souvenirs pour revoir les traits de son visage, ses attitudes familières, les particularités de son caractère. Un jour elle racontait comment la vocation du

théâtre lui était venue en entendant les belles tirades débitées dans sa province par une troupe de comédiens ambulants. « J'ai toujours été sensible aux mots », disait-elle.

— Les phrases sacrées l'ont sans doute émue quand elle a été lasse de la musique des paroles profanes... L'abandon et la mort d'Arabella l'ont profondément impressionnée, et puis le théâtre... A ce moment là nous avons été persécutés, emprisonnés... Du reste moi-même je ne me suis pas bien conduit envers elle... Ensuite elle a dû rencontrer quelque homme (car il y a certainement de l'amour là-dedans!), ce porteur d'eau ou un autre, qui l'a convertie. Tiens, — remarqua-t-il, — voilà un excellent canevas! Une fille de joie vit au milieu des plaisirs du monde, folle, dépensière, coquette... une bonne tirade sur l'amour, une autre sur le plaisir, deux rôles de jeunes écervelés, et un rôle de vieux bon vivant... Elle rencontre un puritain, se fait un jeu de le séduire, puis, un malheur lui survenant, par exemple la trahison d'un amant ou la mort d'une amie chère, elle écoute le puritain, ses yeux s'ouvrent. Elle s'écrie comme l'autre : « Moi aussi je suis chrétienne! » et elle se montre aussi enragée puritaine qu'elle fut ribaude passionnée! Chez cette fille excessive, bouleversée par des courants contraires, l'amour de Dieu semble aussi condamnable que les passions dont elle était auparavant agitée. Elle meurt sans posséder de la vie une notion exacte l'ayant vue trop belle en apparence et moralement trop laide, alors qu'elle est simplement quelconque... Ce personnage de repentie irait très bien à Berwick! Je représenterais l'amant... Il faudrait un rôle original pour le grand Ned... Tiens mais pourquoi pas celui de la Swine-Killer, la mère d'Amoret, qui paraîtrait au début dans une scène de sorcellerie?

Il marchait allégrement, riant à ses imaginations, jubilant de voir la charpente du drame s'échafauder avec aisance. Derrière lui la fumée du bûcher s'élevait dans le ciel, il n'y pensait plus. En posant la main sur le loquet de la porte du théâtre de la Rose il eut un tressaillement de joie :

— Et je tiens le titre! — dit-il, — un bon titre : « La courtisane puritaine! »

YVON LAPAQUELLERIE

LE RÉGIME DE « PROHIBITION » AUX ÉTATS-UNIS

Au cours d'un récent séjour dans ce pays nous nous sommes efforcé de rechercher les causes de l'étrange perturbation dont nos amis américains souffrent depuis l'application du régime dit de prohibition destiné pourtant à améliorer leurs conditions de vie.

Nos conclusions sont défavorables à la solution imaginée par les Américains. Sachons-leur gré, pourtant, d'avoir essayé de résoudre à leur manière ce redoutable problème. Il importe, en effet, au succès même de la lutte entreprise contre le mauvais usage de l'alcool de bien connaître les erreurs commises par nos amis d'outre-Atlantique, dans la vaste expérience sociale qu'ils viennent d'instituer. Et peut-être aussi, si ces pages pouvaient trouver quelque crédit auprès des Américains eux-mêmes, contribueraient-elles à leur ouvrir les yeux et à leur faire comprendre pourquoi ils ont, jusqu'ici, fait fausse route.

Le régime dit « prohibition » existe aux États-Unis depuis le 1er juillet 1919. Il est radical, en ce sens que toutes les boissons alcooliques, sans excepter celles que nous appelons en France « hygiéniques », telles que le vin et la bière, sont absolument prohibées. Ce régime comporte cependant trois dérogations en faveur : 1° des boissons destinées aux besoins du culte; 2° de celles destinées aux besoins médicaux; 3° de

celles qui se trouvaient emmagasinées chez les particuliers au moment de l'entrée en vigueur de la loi, à condition de n'être pas vendues et d'être consommées sur place.

En dehors de ces trois exceptions, la consommation de tout liquide alcoolique constitue une violation de la Constitution et est passible des peines les plus sévères. Une ménagère ne peut plus, légalement, se procurer le doigt de vin blanc nécessaire à la confection d'un homard à l'américaine.

Les Américains viennent ainsi d'entreprendre une expérience dont les amateurs d'études sociales devront suivre de près toutes les péripéties.

Ce qui frappe, lorsque l'on séjourne en ce moment aux États-Unis, c'est l'inobservation constante, universelle d'une des lois fondamentales de la République, je veux dire la loi de Prohibition. Cette situation semble anormale au suprême degré dans un pays que, jusqu'ici, son respect de la loi poussait à une sorte de formalisme dans tous les actes de la vie sociale. Aujourd'hui, tout le monde viole la constitution plus ou moins ouvertement : le chasseur qui vous apporte du whisky dans votre chambre à l'hôtel; le restaurateur qui vous prépare un cocktail sur le vu d'un papier signé de l'un de ses amis, certifiant que vous êtes « all right »; l'avocat qui fait son vin à domicile avec des raisins frais de Californie; le fermier qui fabrique clandestinement sa bière ou son cidre; le juge qui boit un verre de whisky avant de se rendre à son club, non sans avoir au préalable condamné le « Bootlegger » coupable d'en avoir vendu; le sénateur et le député qui, à Washington, après avoir voté quelque nouvelle mesure destinée à renforcer le 18e amendement de la Constitution, absorberont volontiers un verre de la boisson défendue.

Je viens de parler du « Bootlegger ». Quel est ce personnage? C'est généralement un ancien barman ou un ancien négociant en vins et spiritueux dont la prohibition a fait la fortune en le privant de sa profession. Il est maintenant courtier marron et se livre au trafic illicite des boissons alcooliques. C'est à lui que s'adressent ceux qui ont soif. Aussi est-il le triomphateur du jour. La crise industrielle ne l'atteint pas. Seul il gagne de l'argent. J'en connais un, un modeste, un tout petit, qui a gagné 80 000 dollars en trois mois, soit

près d'un million de notre monnaie au change actuel. Et c'est une maigre prébende, si on la compare aux gains des grands « bootleggers », qui mettent la société en coupe réglée.

Cette inobservation constante d'une des lois fondamentales du pays aboutit à une démoralisation qui gagne peu à peu toutes les couches de la population et toutes les régions de l'immense territoire. Chaque citoyen, en effet, se fait, plus ou moins consciemment le raisonnement suivant : puisque tout le monde viole la loi de prohibition, pourquoi ne violerais-je pas toute autre loi venant à l'encontre de mes intérêts et de mes plaisirs?

Une des conséquences les plus funestes de la législation nouvelle a été d'absorber les forces judiciaires du pays, au point que la machine répressive, ne suffisant plus aux besoins normaux du pays, souffle. Il faudrait, pour pouvoir appliquer les lois, multiplier les tribunaux, dont les rôles sont littéralement encombrés de « cas de prohibition ». Cet accroissement de magistrature entraînerait nécessairement des dépenses considérables. En attendant, la criminalité, débarrassée du contrôle habituel, se développe.

Cette démoralisation du peuple américain, qui frappe l'étranger plus encore que l'indigène, accoutumé graduellement à cette atmosphère, est encore accentuée par le sentiment de révolte que provoque, chez les ouvriers, le fait que la cave du riche est garnie, tandis que les leurs sont vides, parce qu'ils n'avaient pas en mains les fonds nécessaires au moment où il était licite d'acquérir de quoi boire sa vie durant, c'est-à-dire antérieurement au 1er juillet 1919, date d'application du nouveau régime.

Ce sentiment est si fort que Samuel Gompers, chef du parti travailliste et président de la Fédération américaine du Travail, écrivit dernièrement au chef d'un des grands hôpitaux de New-York pour lui signaler le danger qui résultait de cette inégalité, dont les socialistes et les anarchistes ne manqueraient pas de tirer parti, si l'on n'y remédiait promptement. Samuel Gompers, que j'ai vu moi-même le 9 mai à Washington, m'a confirmé l'existence de ce ressentiment dans les masses populaires.

Il est certain aussi que les riches peuvent se procurer du

vin introduit aux États-Unis en contrebande; mais il ne faudrait pas s'exagérer l'étendue de telles fraudes.

Certes on sert du vin à New-York dans les restaurants de nuit, mais il est impossible de s'en procurer dans les restaurants des grands hôtels et c'est dans ces restaurants que la consommation la plus forte avait lieu; d'autre part, dans des villes importantes, comme Baltimore, Washington et bien d'autres, il est impossible de se procurer une goutte de vin ou d'alcool, à moins d'y résider et, même dans ce cas, l'opération reste toujours difficile et parfois périlleuse.

Par contre, il est possible à New-York, dans beaucoup d'établissements — surtout ceux de nuit qui semblent jouir d'une bienveillance toute particulière de la part de la police — de boire du vin ou des cocktails, mais à des prix exorbitants : de 6 à 8 dollars par bouteille (60 à 80 fr.) pour des Sauternes ou des Chambertins, généralement fabriqués en Californie, 25 dollars minimum pour une bouteille de Champagne, parfois 35 et même 40, soit plus de 400 francs de notre monnaie au cours d'aujourd'hui. La contrefaçon s'exerce sur une grande échelle et tout recours est exclu d'avance, l'acquéreur du produit falsifié étant lui-même un délinquant. La plupart des restaurants, parmi ceux qui continuent à servir des boissons alcooliques, ne pouvant fournir qu'un ou deux crus, le client n'a pas le choix et la boisson qu'on lui sert est en général frelatée. Aussi, pour éviter des mécomptes, les consommateurs ne boivent-ils généralement que du whisky et ils ne se font pas faute de l'apporter dans de petites fioles, que l'on glisse dans une poche intérieure de l'habit, et qui sont construites spécialement à cet usage.

Il n'y a, en réalité, qu'une seule catégorie de gens qui puissent encore, et dans une certaine mesure seulement, se procurer du vin : ce sont les personnes possédant de grosses fortunes. A condition de payer de 110 à 150 dollars pour une caisse de Champagne, de 42 à 60 dollars pour une caisse de Bordeaux blanc, ils pourront renouveler leur provision, mais, même à ce taux ruineux, le produit de bonne qualité ou simplement authentique se fait de plus en plus rare. Un Champagne, fabriqué à Staten Island, sévit en ce moment sur les tables les mieux servies à New-York. Le

plus sûr est encore d'aller chercher soi-même ses provisions au Canada et d'user envers les employés de la douane des moyens auxquels ceux-ci ne résistent pas. On me signalait dernièrement que, les jours de beau temps, des milliers d'automobiles traversent la frontière entre Montréal et New-York.

Il est superflu de dire que, dans ces conditions, les vins français sont graduellement éliminés par la contrefaçon ou les prix excessifs, dont les intermédiaires, tous gens tarés, seuls profitent, à l'exclusion des producteurs.

Nous venons de mentionner l'anomalie de la situation créée par la loi de « Prohibition » c'est-à-dire la demande extraordinaire, effrénée, de whisky. Le peuple américain, dans son ensemble, a toujours eu pour ce spiritueux un goût très vif. Aujourd'hui ce goût est devenu une nécessité commandée par les circonstances, puisque le whisky possède deux avantages considérables aux yeux de ceux qui violent la loi : son prix plus réduit que celui du vin et surtout sa teneur supérieure en alcool, qui permet de le transporter et de le dissimuler aisément, généralement dans un flacon, parfois dans des objets creux et métalliques, affectant la forme d'un cigare, d'un étui à cigarettes, d'une canne, etc... dont l'industrie s'est singulièrement développée aux États-Unis, depuis quelque temps.

La « Prohibition » a donc abouti à cette situation paradoxale, que ses auteurs ne recherchaient certainement pas : le triomphe incontesté du whisky et la disparition des boissons hygiéniques, telles que le vin et la bière. Le whisky est roi aujourd'hui et ce sont les prohibitionnistes qui l'ont fait tel.

Sous son nom, les mixtures les plus délétères, les poisons les plus meurtriers sont vendus. Il y a quelques mois, deux frères, fabricants d'une marque d'automobiles, connue universellement, mouraient en quarante-huit heures, dans un des plus grands hôtels de New-York, pour avoir absorbé un verre de soi-disant whisky, en réalité d'alcool méthylique, qu'un chasseur leur avait procuré. Le chef d'un des hôpitaux les plus importants de New-York, lui-même médecin réputé, et prohibitionniste de la première heure, m'a dit désirer

maintenant le retour des vins légers et de la bière; son revirement est dû au fait qu'il soigne journellement des ouvriers qui viennent mourir « comme des chiens, dans des convulsions affreuses », à la suite de l'ingestion d'un de ces poisons qui circulent aujourd'hui sous le manteau, dans les villes d'Amérique. Il ajoutait ceci : « L'homme a besoin parfois d'une détente, c'est au vin et à la bière qu'il doit la demander. »

Je me suis étendu à dessein sur les ravages causés par une législation destinée à rendre un grand peuple vertueux. Il est permis d'espérer, en effet, en constatant l'état de choses actuel, que les Américains montreront, un jour, une rigueur moins déraisonnable. Le plus sûr moyen d'être battu à la longue, n'est-il pas de lutter contre la nature des choses? Et la nature des choses ne nous interdit-elle pas de croire à la possibilité d'appliquer une loi contraire aux vœux de l'immense majorité des citoyens dans un pays qui vit sous le régime démocratique?

Toute la question est là en effet : est-il possible d'appliquer à un pays qui n'en veut pas un régime de prohibition totale? Peut-on dire, avec les prohibitionnistes, que la période actuelle n'est que transitoire et que la loi sera appliquée dans quelques années? Non, l'histoire de ces trois dernières années montre qu'ils ont fait un calcul faux. Ils se sont trompés dans l'estimation du pouvoir que possède l'État pour imposer aux citoyens d'un pays démocratique une règle de vie contraire aux vœux d'un grand nombre d'entre eux. Il est impuissant à réprimer la contrebande et la fabrication clandestine.

La contrebande se pratique en des points innombrables des 15 000 kilomètres de la frontière américaine, terrestre et maritime. Il est impossible d'évaluer les quantités qui passent ainsi aux États-Unis, enrichissant une série innombrable d'intermédiaires. Dernièrement, sous la pression des prohibitionnistes, le Gouvernement a créé des corps de mitrailleuses et une véritable flottille de torpilleurs pour traquer les délinquants sur terre et sur mer. Mais étant donné l'immensité du territoire à protéger, leur action peut-elle être efficace, à moins de mobiliser l'armée et la flotte américaines?

Quant à la fabrication clandestine, la situation est pire encore et ne peut laisser aucune illusion au Gouverne-

ment. La pratique illégale du « home-brew » (fabrication à domicile) fleurit principalement dans les États signalés par leur ardeur à réclamer la « sécheresse ». Cette situation s'explique par la raison que les États, qui ont montré le plus grand zèle prohibitionniste sont ceux où les « fermiers », du nom donné là-bas aux cultivateurs, forment politiquement l'élément dominant. Or, ces fermiers, qui fabriquent chez eux leur bière et leur eau-de-vie de cidre, n'en sont pas moins des prohibitionnistes militants et forment le gros des forces politiques sur lesquelles s'appuient les chefs du mouvement. Cette anomalie s'explique par la démoralisation qu'amenait parmi les ouvriers des campagnes, la présence des « saloons » ou des bars dans les villes voisines. Les prédicateurs, revenant inlassablement au même thème, convainquirent leurs ouailles, que le seul moyen de supprimer le « saloon » était d'interdire toute espèce de boisson alcoolique sur toute l'étendue du territoire américain.

La fabrication clandestine sévit également dans les grandes villes. Beaucoup de citadins se livrent chez eux à la distillation de l'alcool, font du vin, brassent la bière. Les alambics font parfois explosion, tuant leurs propriétaires, quand ce ne sont pas les passants, les produits de la distillation sont presque toujours nocifs. Mais rien ne peut démonter la foi prohibitionniste, qui se débarrasserait volontiers par ce moyen des citoyens assez criminels pour violer le 18e Amendement à la Constitution. Rien, d'autre part, ne tiédit l'ardeur de ceux qui sont décidés à boire n'importe quoi, n'importe comment, pourvu que ce soit de l'alcool. N'eût-il pas mieux valu dans ces conditions contrôler la production et la distribution des eaux-de-vie de grain? N'eût-on pas plus sûrement atteint le but désiré qui, de l'aveu de tous, était la suppression du « saloon » avec son flot de whisky et de gin, en favorisant la diffusion des boissons saines, comme le vin et la bière, quitte même à en contrôler l'usage, si on le jugeait nécessaire? Était-il sage de créer une loi générale et draconienne? N'eût-on pas obtenu un meilleur résultat avec l'option locale qui tient compte des contingences de régions, d'industries et de races?

Je me trouve ainsi amené à essayer de répondre à la ques-

tion que tout le monde se pose : ce régime va-t-il durer toujours? Autorisera-t-on bientôt les vins et la bière?

Mais, avant de le faire, il est indispensable de compléter le tableau ci-dessus par un récit succinct des circonstances qui ont amené la prohibition.

Le mouvement prohibitionniste a commencé dès la première moitié du XIXe siècle dans plusieurs États, surtout dans les États du Sud et dans ceux du Moyen-Ouest; il était au début uniquement dirigé contre le « saloon », contre le bar populaire qui répandait deux fléaux à la ronde, principalement dans les milieux ouvriers, la politique subversive et l'alcoolisme. Sur ce point, tout le monde est d'accord, partisans et adversaires de la prohibition : il fallait détruire le « saloon ». Le cri de guerre « Sus au saloon » a été entendu par les Américains, pendant toute leur enfance. Il est devenu pour tous un article de foi indiscutable et, nous devons le dire, justifié. Les « saloons » étaient généralement la propriété des grands brasseurs et des fabricants de whisky, qui les faisaient exploiter par des gérants, intéressés naturellement à pousser la clientèle à consommer le plus possible. Les prohibitionnistes avaient beau jeu à flétrir ces établissements dont certains, surtout dans les grandes villes, servaient d'asiles au crime et à la débauche et constituaient pour la jeunesse un réel danger de contamination morale et physique.

Les brasseurs, avertis du danger que leur industrie courait, s'ils continuaient à « financer » les « saloons », furent assez aveugles pour ne pas renoncer à une source de profits, qui allait finalement causer leur ruine. Ils furent traités avec d'autant moins de ménagement, lorsque la prohibition fut votée, que les États-Unis étaient alors en guerre avec l'Allemagne et que la plupart d'entre eux étaient d'origine allemande. A ce moment, la cause prohibitionniste parut d'autant plus juste qu'elle se confondait avec la haine de l'Allemand. Prendre la défense de la bière constituait non seulement une inconvenance qui classait son auteur dans la catégorie des gens sans aveu dont la clientèle des « saloons » était composée, mais un blasphème contre la patrie. Les gens sensés se souciaient d'autant moins de protester que jusqu'à

la dernière heure ils ne crurent pas au succès des partisans de la prohibition intégrale.

Dans les États du Sud, le mouvement avait pris beaucoup d'ampleur, dès son apparition, il y a au moins quatre-vingts ans, parce que les nègres, sous l'influence du gin, s'attaquaient aux femmes blanches. Plusieurs États avaient voté des lois interdisant l'entrée des boissons alcooliques sur leurs territoires respectifs, bien avant la « Prohibition ». Le Maine, par exemple, était « dry » depuis le milieu du siècle dernier. Son voisin, l'État de Massachusetts, entretenait à prix d'or, cet état de sécheresse si profitable aux intérêts de ses propres brasseurs dont les produits franchissaient clandestinement la frontière des deux États. Ainsi tout le monde y trouvait son compte, les habitants du Maine, qui, pour s'être débarrassés du « saloon », n'avaient jamais eu l'intention de supprimer totalement la consommation des boissons alcooliques et les habitants du Massachusetts, qui faisaient des affaires.

Cet état d'esprit se retrouvait partout. Dans les États les plus intolérants, on désirait non pas tant la suppression totale du « saloon » que son éloignement. On cherchait à le repousser chez le voisin afin d'en avoir les avantages sans les inconvénients. C'est dire qu'une suppression totale des boissons alcooliques n'était pas, à ce moment-là, envisagée. Ce régime, non dénué d'incohérence, convenait admirablement à une population dont la géographie morale est plus variée encore que la géographie physique, et il aurait pu durer indéfiniment sans l'initiative d'un milliardaire bien connu : J. D. Rockefeller, le fondateur de la « Standard Oil C° », membre zélé d'une des églises Baptistes, habitant un État du Sud, et décidé à employer ses richesses à la réforme morale du peuple américain. Nulle amélioration ne lui parut plus digne de son appui que la suppression totale, absolue des boissons alcooliques, quelles qu'elles fussent.

Ainsi, le peuple américain deviendrait grand, non seulement par sa vertu, mais aussi par les richesses que le rendement accru de ses usines, dû à l'emploi d'une main-d'œuvre sobre, lui vaudrait infailliblement.

Les réformateurs ont beau jeu dans ce pays de cent dix

millions d'hommes, où les masses populaires s'inquiètent peu de savoir où elles vont, du moment qu'elles prospèrent. Et la ploutocratie qui les mène veille à ce qu'elles prospèrent et ne posent pas de questions. Aux États-Unis, plus que partout ailleurs, croyons-nous, un groupe d'hommes décidés, disposant de gros capitaux, peut imposer sa volonté à la masse de la nation, grâce à la science de l'organisation et à la savante utilisation des moyens modernes de diffusion, publicité de toute nature, journaux et campagnes oratoires. Avant d'entreprendre une réforme quelconque, sociale, religieuse ou morale, l'Américain s'assure d'abord de fonds considérables, lui permettant une action à grand rendement sur des masses populaires vastes, curieuses de nouveautés et affamées de formules simplistes.

C'est dans ces conditions qu'est née la fameuse « Ligue contre les saloons » (The Anti-Saloon League), fondée par M. Rockefeller et appuyée par tout le clergé protestant, surtout par les églises méthodistes, les plus nombreuses, les plus riches, les plus puissantes parmi les églises protestantes.

L'action de l'« Anti-Saloon League » fut d'emblée ce qu'elle devait être pour réussir dans un pays comme l'Amérique, violente et outrée. Tout citoyen qui hésitait à s'inscrire dans les rangs des prohibitionnistes était dénoncé comme un habitué des saloons, comme un ivrogne invétéré, comme un débauché. Dans les campagnes, l'opinion publique est vite ameutée et les pasteurs jouèrent en virtuoses de cette arme redoutable.

L' « Anti-Saloon League », dont le siège social est à Washington est menée par un comité de sept membres, dont le « Superintendant » est un nommé Anderson. Il est à remarquer que cet homme fut choisi, non pas à cause de ses convictions prohibitionnistes, mais pour son talent d'organisateur et de publiciste. Il dirigeait en effet une affaire de publicité, quand il fut chargé d'organiser la campagne prohibitionniste. Les fonds dont la Ligue dispose sont illimités et l'on entend dire couramment que les directeurs, dont quelques-uns ont fait fortune depuis qu'ils ont acepté leur mandat, ne rendent jamais de comptes. Je crois devoir entrer dans ces détails qui expliquent le succès extraordinaire de cette Ligue et son pouvoir occulte et souverain sur l'Administration, comme

sur le Congrès. Son action est secondée par celle du clergé protestant tout entier, sauf quelques exceptions.

Le suffrage des femmes est venu, lui aussi, renforcer l'action de l' « Anti-Saloon League ». Il constitue à notre avis l'un des obstacles les plus sérieux au rétablissement du régime antérieur. La question étant posée comme elle l'a été, c'est-à-dire comme un choix entre la prohibition totale de toute boisson alcoolique et la persistance des ravages causés dans les classes ouvrières par le « saloon » et l'alcool, les femmes ont naturellement eu souci, avant tout, de la conservation des foyers et de la sauvegarde des salaires. Elles ont voté pour la prohibition totale, comme ce serait sans doute le devoir de tous les bons citoyens dans tous les pays de le faire, si réellement le problème se présentait en ces termes simplistes. Mais toute la question est là : peut-on considérer la solution américaine comme un bloc à rejeter, ou à accepter, purement et simplement? Le légitime souci de la santé d'une partie importante de la population, celle qui se montre incapable de sobriété dans un régime de liberté complète, doit-il aboutir nécessairement à la suppression du produit sain, comme le vin ou la bière?

Beaucoup de bons esprits se posent la question en ce moment au Nouveau-Monde. Ce problème est débattu dans d'innombrables interviews et articles de magazines. Un auteur dramatique connu de New-York, qui a pris parti publiquement contre l'état de choses actuel disait : « La Prohibition est le résultat d'un état d'esprit mortel pour l'art et pour la pensée. »

Elle n'est que le premier pas dans la voie des réformes destinées à faire du peuple américain un peuple modèle.

Au Kansas, comme dans l'Utah, il est interdit de fumer la cigarette et le seul moyen d'obtenir du papier à cigarettes, est de demander du papier à nettoyer les verres de lunettes. Dans le Kentucky, il s'en est fallu d'une voix aux Chambres de cet État pour que l'enseignement du Darwinisme ne fût interdit dans les écoles, ainsi que la vente de toute littérature darwiniste. Il est question de faire voter des « lois bleues » interdisant toute espèce de divertissement le dimanche, cinéma compris.

L'action puritaine, laquelle s'exerce dans chaque État, s'est faite fédérale à Washington, afin d'atteindre les Sénateurs et les Représentants. Tous les moyens furent bons : l'*Anti-Saloon League* avait des millions à sa disposition, chaque membre du Congrès fut l'objet d'un assaut soigneusement préparé, dont la stratégie variait suivant la nature du terrain à conquérir.

Aujourd'hui, l'*Anti-Saloon League* est maîtresse du Congrès, de l'Administration à qui elle impose ses hommes et ses méthodes; de la justice, grâce à ses délégués qui assistent aux procès et veillent à ce que la justice soit rendue suivant la conscience prohibitionniste. L'Amérique est sous la domination de cet organisme tenace, véritable État dans l'État, qui ne lâchera pas prise sans une lutte longue et — peut-être — violente.

Des artistes, des écrivains, des médecins, de hauts fonctionnaires, des hommes politiques, voire des évêques de l'Église épiscopalienne protestent courageusement contre ces mesures antilibérales.

Une femme, miss Elisabeth Marbury, membre du Comité du parti démocratique pour l'État de New-York, s'est élevée contre les méfaits de ce régime, dans de grands meetings antiprohibitionnistes.

La Prohibition, s'écria-t-elle dans l'une de ses harangues, a maintenant eu trois années pour faire ses preuves. Elle n'est plus un essai : elle est un fait. Les partisans du 18e Amendement à la Constitution sont parfaitement indifférents au fait que les attaques à main armée se multiplient journellement; que nos cours criminelles soient de plus en plus encombrées; que nos prisons regorgent de bandits et d'assassins et que les crimes contre l'esprit dépassent cent fois les crimes contre la chair... Lorsque deux millions de nos hommes traversèrent l'Océan pour verser leur sang sur les champs de bataille de France, cette chose qui a nom « Prohibition » n'existait pas. Le vin et la bière ne leur furent pas refusés et cependant ils se battirent comme des lions et moururent comme des hommes... Dans 99 p. 100 des maisons de riches on trouve de l'alcool sous une forme ou sous une autre. Il s'agit seulement d'avoir de quoi. Tandis que l'ouvrier, le citoyen modeste ne peut même pas se procurer une bouteille de vin ou de bière pour boire à son repas, après son labeur quotidien. S'il a le malheur d'acheter la boisson que le commerçant malhonnête lui offre à un prix abordable pour sa bourse, l'absorption de ce produit frelaté risque de lui coûter la vie... Rendez au peuple le libre usage du vin et de la bière. Nous

avons assez de cette monstrueuse iniquité. Rendez la liberté à ceux à qui vous l'avez volée... Les jeunes gens et les jeunes femmes, qui autrefois pratiquaient la vertu de modération, ont maintenant perdu toute retenue. Le fruit défendu est devenu aujourd'hui le régime de tous les jours. Assez de cette folie stupide, assez de cette dégradante hypocrisie. Nous refusons de nous laisser convertir en une race nourrie au biberon et dont les os sont devenus mous. Les Saintes Écritures nous prescrivent de prendre un peu de vin pour le bien de notre estomac. Il nous est impossible d'obéir aux Saintes Écritures sans violer la loi.

La véhémence même de ce langage, est un exemple de l'ardeur des polémiques et fait présager la violence des luttes à venir.

Une association s'est formée il y a quelques temps, pour lutter contre la prohibition, avec le mot d'ordre « Vins légers et bière? Oui! Saloons? Jamais ». Cette association a pris tout de suite un développement rapide; elle a aujourd'hui 400 000 adhérents et ce nombre s'accroît à raison de 1 400 membres par jour environ. Elle est représentée par des filiales dans la plupart des États et elle organise des meetings dans tout le pays. J'ai assisté à deux de ces meetings, l'un à New-York et l'autre à Baltimore. Des hommes politiques, des écrivains, des avocats, des banquiers, des industriels, tous personnages notoires et estimés, prirent la parole et attaquèrent la nouvelle législation au nom des principes mêmes sur lesquels la constitution des États-Unis repose. L'un d'eux cita l'exemple stupéfiant donné par l'État de New-Jersey dans lequel fut votée la loi Van Ness, suspendant l'institution du jury pour juger les « cas de prohibition ».

Ce vote fut confirmé par la Cour suprême du même État et les garanties constitutionnelles s'y seraient trouvées abolies sans l'intervention de la Cour d'Appel, qui cassa cette loi contraire à la Constitution. Et l'orateur, qui citait ce fait, d'ajouter : « Eh bien! mes chers citoyens, le danger n'est-il pas plus grand pour vous que celui que vous courez en buvant un cocktail? N'est-il pas plus sérieux et plus réel que l'usage du vin et de la bière? Il s'agit de sauver tout ce pour quoi la race blanche a versé son sang depuis la Grande Charte. » Le public, à chaque meeting, montra un grand enthousiasme et s'engagea solennellement à ne voter, aux

élections de novembre, qu'en faveur des candidats qui se seront déclarés *wet* (« humides », par opposition aux *dry*, les « secs », qui sont partisans de la prohibition).

Ce mouvement, qui n'est qu'à ses débuts, est appelé à exercer une grande influence sur le corps électoral. Mais il faut se garder de faire une comparaison avec ce qui se passerait dans notre pays dans l'hypothèse d'une situation analogue. L'Amérique ne forme pas, comme la France, un organisme à cerveau et à cœur uniques, avec intercommunication rapide d'idées diverses, juxtaposées; la circulation, qui ne se fait pas sous l'impulsion d'un organe central, est lente. Il faudra beaucoup de temps avant qu'un écho ne pénètre dans le Moyen-Ouest de ce qui sera peut-être devenu une agitation violente dans les États de l'Est.

Quelles sont les chances de victoire des « humides »? Pour pouvoir répondre à cette question, il est nécessaire de dire un mot de l'aspect juridique du problème. Il serait impossible, sans écrire un gros livre, de définir les lois, décrets et arrêtés divers qui régissent la prohibition dans les divers États, car il faudrait, outre les lois fédérales, tenir compte de la législation particulière à chacun d'eux. Je me contenterai donc de prendre les textes les plus importants, ceux qui dominent toute la question et s'appliquent à tous les États. Ils sont au nombre de trois :

1° Le texte établissant la prohibition sur l'ensemble des États-Unis et qui résulte, comme on le sait, non pas d'une loi, mais d'un amendement à la Constitution, lequel porte le numéro d'ordre 18, et est entré en vigueur le 29 janvier 1919.

2° Le texte portant le nom de *Volstead Act* (la loi Volstead), voté le 28 octobre 1919. Cette loi d'application a pour objet d'édicter les peines, dont le 18e amendement ne parle pas, et de définir l'expression « boissons enivrantes », nouvellement introduite dans la Constitution.

3° Le texte, voté le 23 novembre 1921, qu'on appelle le *Campbell Willis Act*. Il a pour objet d'interdire l'usage de la bière pour les besoins médicinaux et, en outre, l'importation des vins et spiritueux, tant que les stocks actuels seront considérés comme devant suffire aux besoins religieux et pharmaceutiques.

Ces trois textes nous donnent la clé de la législation fédérale sur la question. Le but des antiprohibitionnistes étant de les faire rejeter ou modifier en tout ou en partie, voyons maintenant, par une analyse rapide de chacun d'eux, quels sont les moyens et leurs chances d'aboutir.

Si l'on considère d'abord le 18e amendement[1], la pierre d'angle de l'édifice prohibitionniste, il suffit d'un examen sommaire de la situation pour se rendre compte que l'écarter est une quasi-impossibilité. Ce n'est pas au hasard que les partisans de la prohibition en demandèrent l'incorporation à la Constitution, sous la forme d'un amendement. Ils échappaient ainsi au danger que leur œuvre réformatrice eût couru, s'ils s'étaient contentés d'une loi toujours révocable au gré d'une majorité. En effet, pour introduire un article dans la Constitution et, par conséquent, pour le répudier ou le modifier, deux conditions sont nécessaires : une majorité des deux tiers des voix au Sénat et à la Chambre des Représentants à Washington et une majorité des trois quarts des États, exprimant individuellement leur vote par l'intermédiaire de leurs « Législatures », terme sous lequel on désigne le Sénat et la Chambre des Représentants dans chaque État. Pour repousser ou modifier le 18e amendement, il faut donc, pour commencer, que 344 sénateurs et représentants à Washigton votent contre lui, ce qui, à la rigueur, est possible dans quelques années (il y a aujourd'hui environ 150 membres du Congrès qui sont des « humides » déclarés, le total des membres du Congrès, sénateurs et représentants étant de 516). Ensuite, au moins 36 Sénats et 36 Chambres des représentants devront en faire autant. En d'autres termes, puisqu'il y a en tout 48 États aux États-Unis, il suffit que 13 de ces États fassent opposition à toute modification du nouvel amendement, pour que celui-ci subsiste, quand même le chiffre total de leur population n'atteindrait pas le dixième du chiffre total de la population américaine.

1. Voici la traduction de la section 1 : « A partir d'une année après la ratification de cet article, la fabrication, la vente, ou le transport des boissons enivrantes à l'intérieur des États-Unis et de tout territoire soumis à la juridiction de ces derniers, leur importation ou leur exportation à fin de boisson sont interdits. » L'usage ordinaire, étant seul visé, il en résulte une exemption en faveur des besoins religieux et pharmaceutiques, dont la loi Volstead précisa la modalité.

En fait, il y a au moins une quinzaine d'États qui resteront, coûte que coûte, fidèles au régime « sec » par puritanisme et à cause de la question nègre [1].

Conformément au *Volstead Act*, toute boisson contenant la moitié de 1 p. 100 (1 /2 p. 100) d'alcool ou davantage est considérée comme enivrante.

C'est là une assertion manifestement fausse. On peut soutenir par suite que cette loi est anticonstitutionnelle, puisque le 18e amendement à la Constitution n'exclut de la fabrication, de la vente, du transport, de l'importation et de l'exportation que les boissons enivrantes. Aussi les adversaires de la prohibition dirigent-ils toute leur offensive contre la loi Volstead, sur laquelle la partie qui s'engage va se jouer tout entière. Ils ont beau jeu à en exploiter les contradictions et ils en réclament la suppression à cors et à cris. Il suffirait, disent-ils, d'élever cette teneur de 1 /2 p. 100 à un degré qui permette l'usage des vins légers et de la bière pour que le pays soit délivré des chaînes trop lourdes de la prohibition totale. Le peuple américain, ayant le droit de boire du vin et de la bière, renoncerait à se procurer, comme aujourd'hui, du whisky de contrebande.

Nul ne peut cependant prévoir aujourd'hui la tournure que prendront les événements. En France, qui dit vin léger suppose une boisson pouvant titrer jusqu'à 14 ou 15 p. 100 d'alcool.

L'adoption d'une telle mesure exclurait donc les vins français.

Notre gouvernement, qui s'est montré jusqu'ici justement soucieux de ne rien faire ou dire qui puisse froisser l'opinion publique américaine en une affaire d'ordre purement intérieur, fera bien de suivre les événements de près et, de saisir l'occasion, au cas où elle se présenterait, de rétablir un courant d'exportation, qui représenterait environ 100 millions de francs par an, avec le cours actuel du change, sur la base des quantités expédiées pendant les années précédant la guerre.

1. Les États suivants formeront le carré des forces prohibitionnistes à supposé qu'elles aient pu être défaites dans le reste du pays : Le Kansas, l'Arkansas, le Nebraska, l'Oklahoma, le Maine, la Virginie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, le Géorgie, la Floride, l'Alabama, le Mississipi et le Texas.

J'en viens maintenant au *Campbell Willis Act*, le troisième texte dont j'ai parlé. Cette loi a, en ce moment, une importance considérable, puisqu'elle a pour effet d'exclure entièrement, depuis le 23 novembre 1921, nos produits, même ceux destinés aux besoins du culte et de la pharmacie, tant que les stocks actuels ne sont pas épuisés. Mais comme si cette rigueur, non prévue par l'amendement à la Constitution, ne suffisait pas, elle ajoute une regrettable condition à la clause autorisant la reprise de l'importation après l'épuisement des stocks. En voici le texte :

« Aucun vin (*no vinous liquor*) ne doit être importé aux États-Unis, à moins qu'il ne soit prouvé au Commissaire que le vin destiné aux usages autres que la boisson [1] et produit aux États-Unis ne l'est pas en quantité suffisante. »

Par exemple, si un convalescent veut se procurer une bouteille de champagne sur l'ordre de son médecin, il devra user d'un vin mousseux fabriqué dans le New Jersey. Et les autorités américaines aggravent encore ce texte par l'interprétation qu'elles lui donnent : elles assimilent les uns aux autres des produits aussi différents que le cognac et le whisky. Aussi, bien qu'il n'y ait plus de cognac aux États-Unis, l'Administration refuse-t-elle d'accorder des licences d'importation, parce qu'il y a encore dans le pays, d'amples stocks de corn-whisky.

Ne serons-nous pas contraints de lutter contre des décisions qui sont aussi contraires à l'esprit du 18e amendement lui-même en établissant une discrimination entre le produit indigène et le produit étranger? Les procédés autocratiques de l'administration américaine sont bien dans la manière prohibitionniste, mais quand ils visent à interdire purement et simplement les vins étrangers, au profit des vins nationaux, ne sommes-nous pas en droit de riposter? Que diraient les Américains si nous édictions une loi conçue en ces termes : « L'importation des blés américains est interdite »?

Malgré les entraves nouvelles introduites par le *Campbell Willis Act* et si gênant soit-il momentanément, il ne constitue pas, en lui-même, un obstacle fondamental. Aussi les

1. C'est-à-dire pour les besoins du culte et de la pharmacie.

efforts des antiprohibitionnistes sont-ils dirigés uniquement contre le *Volstead Act.* Quelles sont leurs chances de victoire?

Notre impression, après avoir recueilli l'opinion de plusieurs centaines de personnes dans l'un et l'autre camp, est que les « humides » peuvent raisonnablement espérer gagner des voix aux élections législatives du 7 novembre. Ces élections ont lieu, comme on le sait, tous les deux ans pour renouveler un tiers du Sénat et la totalité de la Chambre des Représentants. Comme il y a environ 140 « humides » déclarés sur 420 membres à la Chambre des Représentants, un déplacement de 50 voix seulement serait une indication suffisante de revirement dans l'opinion publique pour impressionner le Congrès.

Quoi qu'il en soit, l'optimisme serait, chez les antiprohibitionnistes, absolument injustifié. Nombreux sont les hommes bien informés qui ne croient pas à une évolution du sentiment public, mais au contraire à une application toujours plus rigoureuse de la législation actuelle. Une chose est certaine, la lutte sera ardente, les deux camps sont organisés et disposent de munitions abondantes en or et en documents. Non seulement il y a un conflit aigu d'intérêts entre les fabricants de boissons alcooliques et les fabricants de limonade, mais y a heurt entre deux conceptions.

Les États-Unis sont en vérité à un tournant de leur histoire. De la solution qu'ils apporteront finalement à ce grand problème dépendra leur avenir. L'exercice de la liberté individuelle, la modération acquise, le tact qui distingue les plaisirs et domine les instincts sont indispensables à la production d'une civilisation supérieure. Peut-on dire que la liberté individuelle existe dans un pays où le contrôle de l'État se fait tous les jours plus oppressif, où certains entreprennent maintenant la suppression du tabac, de la danse, des cartes, du cinéma et du baseball dominicaux, etc.?

En France, nous suivrons les péripéties de la lutte avec une attention soutenue, non seulement parce que la discussion d'un problème impliquant la liberté individuelle ne saurait nous laisser indifférents, mais aussi parce que notre pays est producteur de vin. Était-il opportun de l'empêcher d'exporter un des rares produits qu'il puisse expédier aux

Américains, au moment même où toutes les nations cherchent à renouer les fils du commerce international brisés par la guerre? Cette exportation, qui contribuerait au rétablissement de notre franc, aiderait à décongestionner les États-Unis de leurs marchandises. Personne n'avait besoin de cette nouvelle entrave apportée aux échanges.

Le souci de notre prospérité économique nous fait donc souhaiter que l'Amérique renonce au régime d'oppression qui sévit en ce moment chez elle. Est-il inopportun de rappeler la réflexion que Matthew Arnold faisait à propos de la crise qui assombrit l'Angleterre il y a trois siècles : « Les Anglais furent mis dans la geôle puritaine et pendant deux cents ans la porte resta verrouillée sur leur esprit. »

Le débat est plus ample qu'il n'apparaît tout d'abord. Il a dès maintenant débordé son cadre purement technique et hygiénique. Les adversaires de la prohibition, par une manœuvre habile et justifiée, l'ont transporté sur son véritable terrain, celui de la liberté individuelle. Du problème initial posé en termes simplistes, ils ont tiré un nouveau et vaste problème, qui met en cause l'avenir même de la nation américaine.

ERNEST GUY

LE VOL A VOILE

ET

L'AVENIR DE L'AVIATION

Le rêve d'imiter l'oiseau est aussi ancien que l'homme; à travers les légendes émouvantes et les tentatives périlleuses et puériles, c'est lui qui a engendré l'aviation moderne. Durant des siècles, ces tentatives comme ces légendes ont témoigné des plus grossières illusions sur l'envergure, le poids et la puissance qu'exige un appareil artificiel pour maintenir un homme en équilibre dans l'océan aérien. C'est seulement au cours de ces soixante dernières années que l'observation, l'expérience et la théorie combinées ont apporté des données exactes et précises sur la force sustentatrice d'une surface planante, et défini l'*ordre de grandeur* des difficultés à vaincre ainsi que les méthodes susceptibles de les surmonter. Les noms et les admirables travaux de Mouillard, de Marey, de Pénaud, puis d'Ader sont inséparables de cette période de la science aéronautique. Mais c'est l'Allemand Lilienthal qui, le premier, dans ses innombrables glissades aériennes où il finit par se tuer, a réalisé le planement prolongé d'un être humain.

Il est vrai que, dans ces expériences, il ne s'agissait pas à proprement parler du *vol à voile*, encore que Lilienthal, nourri de Mouillard et de Marey, en fût profondément préoccupé et se préparât systématiquement à le tenter. Lancé à bord de son planeur, sur une colline descendante, contre un vent légèrement ascensionnel, il quittait le sol et s'efforçait de rendre aussi faible que possible son angle de chute. En un

mot, il pratiquait méthodiquement la descente planée. Il apprenait ainsi à maintenir l'équilibre de son appareil, il en amenuisait le profil et le galbe de façon à diminuer la résistance à l'avancement et à accroître la qualité sustentatrice. Ses planements les plus longs n'excédaient pas d'ailleurs deux à trois minutes. Mais, d'une part, il maîtrisait ainsi le phénomène élémentaire du vol à voile, car c'est, à l'analyse, en une suite de planements dans le vent que peut se résoudre le vol à voile le plus compliqué. D'autre part, l'étude du planement simple était le préliminaire indispensable du vol mécanique.

C'est uniquement à la réalisation du vol mécanique que les successeurs de Lilienthal ont appliqué les résultats obtenus par l'héroïque expérimentateur. Les frères Wright, après Chanute, ont pratiqué, des années durant, la chute planée pour perfectionner et la forme et les gouvernes de leur appareil. C'est ce qui explique la souplesse de ses virages et sa remarquable qualité sustentatrice, un moteur de dix-huit chevaux lui permettant de voler avec deux passagers, deux heures durant, à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure. L'école française suivit une méthode plus directe et plus brutale : douer ses monoplans et ses biplans d'une vitesse suffisante pour leur permettre de *tenir l'air*, tel était son objectif immédiat. A l'exemple d'Ader, c'est sur l'appareil propulsé que le pilote faisait son apprentissage. Une fois construits d'ailleurs les premiers aéroplanes, on peut dire que les diverses écoles se rejoignirent. Tout l'effort de recherche porta sur le moteur et quelque peu sur l'hélice, bref sur la puissance motrice, tandis qu'on négligeait le perfectionnement systématique des ailes et leur ajustement à l'organe propulseur. Traverser l'atmosphère comme un bolide et trouver dans cette ruée vertigineuse son équilibre et sa sécurité, s'appuyer sur l'air en le souffletant d'une telle vitesse que les caprices du fluide en deviennent négligeables : superbe paroxysme et magnifique violence! Dans sa lutte à la vie à la mort contre le temps, contre l'espace, contre la meurtrière pesanteur, c'est cette voie qui s'imposait au génie humain et aux modernes ressources de son industrie. C'est elle aussi qu'exigeait la guerre, maîtresse impérieuse et farouche, et qui ne pouvait attendre. Quand nos constructeurs

affirment que l'homme vole mieux que l'oiseau, qu'il brave des tempêtes où nul être vivant avant lui ne s'est aventuré, ils disent vrai. Auprès de ces formidables monstres artificiels d'acier, d'aluminium et de feu que sont nos avions d'aujourd'hui, couvrant d'immenses espaces à des vitesses de 300 kilomètres à l'heure, bondissant en quarante minutes plus haut que l'Himalaya, l'albatros et le condor ne sont plus que des joujoux vivants.

Et nos constructeurs ont raison encore, quand ils se vantent d'avoir évité l'imitation trop servile de la nature, qui les eût égarés. Il leur fallait, pour réussir, faire plus grand, plus lourd, plus solide et plus simple. La vie a des moyens d'exécution qui lui sont propres : elle emploie à ses fins des organes souples, élastiques, compliqués, sensibles. Mais il est une chose qui lui est interdite : c'est la roue, c'est l'hélice, c'est un organe vivant tournant indéfiniment dans le même sens autour d'un axe vivant. « Inventeur de la roue, inconnu Demi-Dieu », a dit le poète. Inventeur de l'hélice, autre Demi-Dieu, qui a écarté des chercheurs l'erreur des ailes déformables et battantes. Et de même, pour guider à travers l'espace ces invisibles attelages d'un millier de chevaux, il n'est point nécessaire aux conducteurs de nos chars aériens d'avoir appris longuement à imiter l'oiseau et à se bercer sans moteur dans les caprices des vents. Un tel apprentissage ne leur est guère plus indispensable que celui de la bicyclette au mécanicien d'un rapide. Pour toutes ces raisons, on conçoit que, aux yeux de tant d'aviateurs et d'ingénieurs, l'étude du vol des oiseaux et la pratique du planement sans moteur apparaissent comme une phase nécessaire mais aujourd'hui bien dépassée de l'aviation, et qu'ils considèrent comme un recul de s'en préoccuper à nouveau.

***

Mais si justifié que soit l'enthousiasme suscité par la mécanique humaine et une fois entonnée la dernière strophe de cet hymne triomphal, réfléchissons pourtant aux exemples que nous offre la nature et aux comparaisons qu'elle nous suggère. Oui, le rêve millénaire est accompli, le grand défi

est relevé : oui, l'homme a « battu » l'oiseau dans le propre domaine où celui-ci semblait inégalable; mais à quel prix? En gâchant, en prodiguant la puissance motrice, en brutalisant l'air avec une invraisemblable violence, en abusant jusqu'à la limite du possible de l'esclavage de la matière inerte. Il nous faut munir nos oiseaux géants d'un cœur d'acier tumultueux et le « forcer » au point qu'en dépit de son dur métal son existence éphémère se compte par *heures*; il nous faut leur donner des entrailles de flamme, où l'infernale chimie des explosions engendre inlassablement la prodigieuse énergie gaspillée seconde après seconde. Quel contraste entre cette dispendieuse et retentissante victoire et les solutions économiques et silencieuses que la nature a minutieusement menées à terme dans ses différents types d'oiseaux. L'air, pour elle, n'est pas un vaincu qu'on écrase, c'est un auxiliaire qu'on emploie et dont les caprices mêmes sont sagement utilisés. Imaginons que le problème soit posé à l'homme de transporter régulièrement, par-dessus la Méditerranée, le poids d'une cigogne, mais sans recourir à ces températures d'un millier de degrés, sans dépasser les 38° centigrades fatidiques, avec, comme piston un muscle cardiaque et comme source unique d'énergie de paisibles phénomènes, tels que ceux de la digestion et de la respiration. Croit-on que nous serions, dès aujourd'hui, en état de répondre à un tel programme? Si Mouillard ressuscitait parmi nous, il serait à coup sûr émerveillé en voyant nos avions sillonner l'espace, chevaucher l'orage, s'élancer du sol d'un bond furieux; mais évoquant les longs voyages des oiseaux migrateurs et la silencieuse ascension des grands vautours, il songerait que d'autres énigmes restent à résoudre et d'autres tentatives à poursuivre.

Ces énigmes, il faut les résoudre; ces tentatives, il faut les poursuivre. Avant tout, parce que c'est la gloire et le tourment de notre espèce de ne laisser inexploré aucun des mystères qui l'enveloppent; et cette inépuisable curiosité, contemptrice du profit est toujours à l'origine des plus surprenantes applications. Lors même que la maîtrise du vol à voile nous apparaîtrait aujourd'hui comme ne devant être qu'une stérile conquête, elle se manifesterait à l'épreuve, d'une merveilleuse utilité. Mais ce n'est pas ainsi que le problème se présente à

nous, et il suffit du moindre effort d'imagination pour concevoir les multiples et féconds avantages qu'apportera avec elle dans l'avenir la pratique du vol à voile. Les techniciens qui se refusent à en convenir font preuve du même aveuglement et du même scepticisme auxquels ils se heurtaient eux-mêmes il y a quinze ans, alors qu'ils réalisaient héroïquement l'aéroplane et que la plupart des critiques, soi-disant compétents, qualifiaient leur tentative, dût-elle aboutir, d'inutile et dangereuse chimère.

***

Tout d'abord, le vol à voile peut seul nous fournir le moyen d'étudier méthodiquement, dans des conditions vraies et variées, l'influence de la forme des ailes et des fuselages, en éliminant le rôle perturbateur du moteur. La chute planée, l'essai des voilures sur un chariot lancé sont des procédés rudimentaires; celui du tunnel est trompeur par suite des dimensions minuscules des modèles, du voisinage des bords du tunnel et de la trop faible vitesse du courant d'air. Le vol à voile nous apprendra à amenuiser les ailes et les coques de nos appareils, de façon à accroître leur qualité sustentatrice et à diminuer les résistances nuisibles; en un mot, à acheter la *poussée* utile qui équilibre la pesanteur avec le minimum de *traînée* retardatrice. Le vol à voile nous apprendra également à tirer parti des conditions météorologiques, des régimes aériens : ainsi se trouveront réduites, dans des proportions que nous n'osons espérer aujourd'hui, les ruineuses exigences de puissance motrice, qui risquent de paralyser le développement de l'aviation.

D'autre part, la pratique du vol à voile *maintiendra le contact* entre l'homme et son empire aérien. La guerre, qui n'épargne ni la vie humaine ni l'argent, a fait en cinq ans accomplir à l'aviation des progrès grandioses. Elle a engendré des légions de pilotes magnifiques : mais ils ont cessé de s'entretenir et disparaissent sans être remplacés. Or l'avenir de l'aviation est étroitement lié au recrutement et à la valeur de ses pilotes. Faudrait-il donc, horreur! de nouveaux massacres pour que pût se poursuivre l'élan donné? Le vol à

voile, sport peu coûteux et dont les risques sont faibles (ou en tout cas deviendront faibles dès qu'on en aura établi les règles essentielles), entraînera la jeunesse aux exercices aériens, décidera de vocations et assurera à l'aviation la sélection nécessaire de ses pilotes.

Mais ce ne sont là que des services subalternes : une plus brillante destinée attend le vol à voile. A côté de l'aviation ultra-rapide, dévoratrice d'espace mais aussi d'argent, il engendrera une aviation plus modeste mais beaucoup moins dispendieuse, plus répandue et par suite non moins utile. Telle, la navigation à voiles — la comparaison a été souvent faite en ces dernières semaines et elle est juste dans ses grandes lignes — telle la navigation à voile, et notamment la navigation mixte à voiles et à moteur auxiliaire, à côté de la navigation des grands paquebots.

C'est cet avenir du vol à voile qui rencontre aujourd'hui le plus de scepticisme : scepticisme injustifié, comme je le voudrais montrer.

La plupart des techniciens estiment que le vol à voile est seulement possible dans les courants d'air ascendants; pour eux, dans toute la région où le fluide n'a pas une vitesse ascensionnelle, un planeur sans moteur est condamné à atterrir sans délai. Si cette conception était fondée, les circonstances où le vol à voile serait *utilement* praticable en restreindraient singulièrement les applications. Quinton a cité — et justement — comme exemple les plaines d'Égypte : aux heures favorables, elles constitueraient en effet une des très rares régions où le vol à voile serait susceptible d'être employé comme moyen régulier de transport.

Mais la vérité est bien différente : ce n'est pas seulement dans les vents ascendants, — cas exceptionnels — mais dans *les vents horizontaux variables* — cas banal — que le vol à voile est réalisable. Voilà ce qui lui donne sa véritable portée et permet d'espérer dans nos climats, sans grande dépense de force motrice, les traversées aériennes à longue distance.

J'insiste sur ce point, car nous touchons ici au nœud du problème. Ce n'est pas là seulement une erreur commune, c'est la conviction de nombreux spécialistes que le principe

de la conservation de l'énergie interdit à un appareil sans moteur de conserver sa hauteur dans un vent horizontal. S'ils ont raison, l'avenir du vol à voile est singulièrement borné; s'ils ont tort, il est largement ouvert. Or leur conclusion est exacte quand le vent horizontal est régulier, c'est-à-dire constant en direction et en vitesse : elle est complètement erronée quand le vent, gardant même direction et même intensité moyennes, subit des variations légères mais rapides.

Ce sont là des affirmations si faciles à démontrer et par des voies si élémentaires, une fois établies les lois simples du planement, qu'on s'étonne qu'elles prêtent encore à controverses. Bien que ces considérations soient un peu arides, j'en voudrais pourtant donner une idée.

***

Il y a plus de quinze ans, alors que Wilbur Wright et Henry Farman poursuivaient à Auvours et à Mourmelon leur match émouvant, analysant et expliquant les divers aspects du vol des oiseaux, je distinguais, d'après les observations de Mouillard, trois types essentiels de vols sans coups d'aile : classification que me semblent confirmer les études récentes, notamment en France les travaux intéressants de MM. Magnan et Irac.

Le premier type s'observe d'une façon saisissante à certaines heures, dans les vastes étendues sablonneuses, sous le soleil brûlant des tropiques. Un vautour prend son essor en quelques vigoureux coups d'aile ou se laisse tomber, d'une roche élevée : après quoi, les ailes déployées et immobiles, il poursuit en planant sa route indéfinie, d'une course *rectiligne* rigoureusement horizontale ou même légèrement ascendante. Le même vol s'observe dans nos climats, mais sous une forme moins pure, au-dessus des longues pentes montagneuses, quand elles sont balayées par le vent dans le sens de la montée.

Le second type, beaucoup plus fréquent, est le vol horizontal ou ascendant *par orbes*. Il n'est pas de jour, dans les contrées tropicales, où d'innombrables rapaces n'en donnent le spectacle. Quand le soleil échauffe le sol, un vautour, par exemple, après quelques coups d'aile qui lui communi-

quent une vitesse suffisante, s'élève indéfiniment par spires majestueuses, sans un mouvement, les ailes déployées penchant d'un angle invariable vers l'intérieur des orbes qu'il décrit. Le même vol s'observe en nos pays dans les montagnes ou au bord de la mer, au-dessus des vallées ou des fentes profondes, mais moins régulier et interrompu de coups d'aile qui parent aux trous d'air.

Le troisième type est le vol des grands migrateurs : ils le pratiquent à toute heure du jour et dans toutes régions, au-dessus des continents ou des mers. C'est le vol par vent horizontal variable. Les oiseaux grands voiliers accomplissent ainsi sans presque donner un coup d'aile de longs parcours, toujours dans le même sens, en festonnant très légèrement; les oiseaux de moindre envergure coupent de détentes plus fréquentes de leurs rémiges leurs planements prolongés.

* * *

Ces divers types de vols sans coups d'aile ont paru longtemps inexplicables parce qu'une erreur grave et persistante faussait les lois du planement ou, d'une façon plus précise, sous-estimait considérablement la résistance opposée par l'air au mouvement d'un plan mince. Imaginons un planeur schématique réduit à une plaque solide dont nous regardons comme négligeables l'épaisseur et les rugosités : supposons que cette plaque, restant horizontale, tombe verticalement dans l'air immobile. Elle subit de la part du fluide une résistance dirigée verticalement et de bas en haut, et que l'expérience montre être sensiblement proportionnelle au carré de la vitesse de la chute. Par exemple, admettons que, pour une vitesse d'un mètre à la seconde, la résistance opposée par l'air à la plaque soit d'un kilogramme; pour une vitesse de 5 mètres à la seconde, cette résistance sera de 25 kilogrammes. Si la plaque pèse justement 25 kilogrammes, la résistance de l'air équilibrera le poids de la plaque dès que la vitesse de chute atteindra 5 mètres à la seconde, et la plaque, de si haut qu'elle tombe, conservera cette vitesse.

Mais supposons que la plaque (maintenue toujours horizontale) soit gouvernée de manière à descendre obliquement : elle sera animée à la fois d'une certaine vitesse horizontale

et d'une certaine vitesse verticale. La résistance de l'air est toujours perpendiculaire à la plaque (parfaitement lisse), donc verticale et dirigée de bas en haut. Mais des raisonnements simplistes, sans aucune valeur, conduisaient à admettre, depuis Newton, que cette résistance ne dépend en aucune façon de la vitesse horizontale mais seulement de la vitesse verticale de la descente et qu'elle est toujours proportionnelle au carré de celle-ci.

Si une telle loi était exacte, le phénomène du planement n'existerait pas; je veux dire que l'obliquité de la chute n'atténuerait en rien sa vitesse verticale. Dans l'exemple numérique choisi ci-dessous, c'est toujours avec une vitesse verticale de 5 mètres par seconde que le planeur schématique arriverait au sol, comme dans le cas de la chute verticale [1].

Mais cette loi est en contradiction complète avec l'expérience; celle-ci montre au contraire que la résistance de l'air, pour les descentes très obliques, est proportionnelle non pas au carré de la vitesse verticale, mais à la fois à la vitesse verticale et à la vitesse horizontale [2]. La résistance de l'air qui correspond à une vitesse verticale faible peut équilibrer le poids si la vitesse horizontale est suffisante. C'est ainsi que, dans l'exemple numérique qui précède, le poids sera équilibré en particulier si le planeur a une vitesse horizontale de 25 mètres à la seconde, et une vitesse verticale d'un mètre seulement.

D'après cela, considérons un oiseau qui s'abandonne, à bonne hauteur, dans l'air *immobile*. Après une brève abattée, il descendra, les ailes horizontales immobiles, suivant une droite plus ou moins inclinée, avec une vitesse verticale plus ou moins grande, selon la manière dont il lui plaira de gouverner sa chute [3]. Si l'oiseau était vraiment assimilable au planeur schématique infiniment mince et parfaitement lisse, il pourrait faire en sorte que sa vitesse *verticale* de chute fût aussi faible qu'il lui plairait. En réalité, à cause de l'épaisseur de son

1. Nous supprimons dans cette explication, pour n'en garder que l'esprit, les complications de détail.

2. Si on appelle i l'inclinaison de la chute sur le plan horizontal, et V la vitesse du planeur, la loi de Newton évaluait la résistance comme proportionnelle à $V^2 \sin^2 i$ (loi du $\sin^2$) au lieu qu'elle est en fait proportionnelle à $V \sin i$ (loi du sin.), au moins pour les petits angles i.

3. En adoptant, par exemple, au départ une certaine position de son centre de gravité.

corps et des frottements, le plan des ailes, au lieu d'être horizontal, doit pencher très légèrement en avant durant la chute planée; mais surtout, si habilement que l'oiseau manœuvre, la pente de cette chute ne peut être inférieure à une certaine limite, non plus que sa vitesse verticale. C'est cette limite qui caractérise la *finesse* du planeur que constitue l'oiseau les ailes déployées. Plus cette limite est basse, plus l'oiseau se rapproche théoriquement du planeur schématique et plus sa finesse est remarquable [1].

Appelons régime *optimum* du planeur le régime de chute planée pour lequel la vitesse verticale est la plus faible possible et admettons, par exemple, que cette vitesse minimum soit de 0 m. 50 par seconde. Supposons maintenant qu'au lieu d'être immobile l'air soit animé d'un mouvement ascensionnel vertical d'une vitesse supérieure à 0 m. 50 par seconde. En vertu des lois de la mécanique, les résistances de l'air sur le planeur ne dépendent (toutes choses égales d'ailleurs) que des vitesses *relatives* de l'air et du planeur : c'est, si l'on veut, le principe de la relativité en aérodynamique.

Le mouvement du planeur *par rapport à l'atmosphère ascendante* sera donc le même que tout à l'heure par rapport à l'air immobile : l'oiseau pourra manœuvrer de façon à descendre dans la colonne d'air montante avec une vitesse verticale de 0 m. 50 par seconde ou un peu supérieure; et comme la vitesse verticale de l'air (par hypothèse) dépasse 0 m. 50, l'oiseau par rapport au sol ne perdra pas de hauteur et en gagnera même.

Le même raisonnement s'applique au planement dans un vent oblique mais ascendant. C'est l'explication du vol sans coup d'aile au-dessus des étendues désertiques surchauffées (ascension verticale de l'air) ou au-dessus des longues pentes (courant d'air oblique mais ascendant). La montée par orbes s'explique de la même manière, le planeur devant alors pencher vers l'intérieur de l'orbe pour que la résistance de l'air (sensiblement perpendiculaire au planeur) équilibre à la fois la pesanteur et la force centrifuge. On comprend pourquoi ce

1. Il faut se garder de conclure de ce qui précède que, pratiquement, les ailes et les coques les plus aplaties constituent les formes les meilleures pour atténuer les résistances nuisibles inévitables et accroître la finesse d'un appareil.

dernier genre de vol est si fréquemment observé dans les tropiques. Dès que le soleil échauffe le sol, il se forme des colonnes d'air ascendantes : il suffit au vautour de se maintenir dans une telle colonne et son extraordinaire *finesse* comme planeur lui permet de s'élever sans un coup d'aile dans une colonne d'air dont la vitesse ascensionnelle est pourtant faible. Dans nos climats, au bord de la mer et en pays de montagnes, les colonnes d'air ascensionnelles sont fréquentes, mais beaucoup plus irrégulières et présentent des trous : d'où les coups d'ailes fréquents qui interrompent les planements par orbes des mouettes et même des aigles de grande envergure.

***

Plaçons-nous maintenant dans l'hypothèse d'un vent horizontal parfaitement régulier : en vertu du même principe de relativité, la vitesse verticale du planeur dans son régime optimum sera la même que dans l'air immobile. Sans force motrice, il est donc condamné à atterrir et dans le même délai que si le vent n'existait pas. C'est cette conclusion évidente qui conduit tant de mécaniciens à regarder comme paradoxale la possibilité du vol à voile dans un vent horizontal. Ce paradoxe, je voudrais l'élucider aussi simplement que possible, en me restreignant au cas du planeur schématique sans épaisseur ni rugosités.

Imaginons un vent horizontal nord-sud, mais qui, toutes les dix secondes et alternativement, incline un peu à l'est et un peu à l'ouest. Un oiseau, qui s'est communiqué au préalable une bonne vitesse sud-nord, veut avancer indéfiniment contre le vent, c'est-à-dire du sud au nord sans plus donner un coup d'aile. C'est le paradoxe sous sa forme la plus audacieuse.

Représentons-nous l'oiseau, que nous assimilons au planeur schématique, dans un plan horizontal, la tête dirigée vers le nord, la queue vers le sud; il maintient constamment l'axe de son corps dans cette direction, mais quand le vent souffle un peu de l'ouest, l'oiseau manœuvre de façon à pencher légèrement à droite autour de son axe; quand le vent souffle de l'est, il penche légèrement à gauche. La résistance de l'air est toujours dirigée vers le haut et *perpendiculaire au*

plan de l'oiseau, donc à son axe et à la direction horizontale sud-nord : elle penche légèrement à droite et à gauche alternativement; l'inclinaison que se donne chaque fois l'oiseau, il la choisit de façon que la composante verticale de cette résistance équilibre le poids; la petite composante horizontale, qui change de sens à chaque pulsation du vent, déporte un peu l'oiseau à droite et à gauche alternativement. Dans ces conditions, l'oiseau garde sa vitesse horizontale sud-nord, mais festonne insensiblement à droite et à gauche dans un plan horizontal. Il avance donc indéfiniment contre le vent, moyennant cette simple manœuvre de bascule. Bien plus, en même temps qu'il penche *légèrement* de côté, si l'oiseau penche *très légèrement* en avant, la résistance de l'air, en même temps qu'une *petite* composante latérale qui change constamment de sens, aura une *très petite* composante sud-nord, qui, elle, est toujours de même sens et pousse l'oiseau en avant, accroissant sa vitesse contre le vent moyen. *L'oiseau progressera donc contre le vent moyen avec une vitesse croissante* sans donner un coup d'aile, sans autre effort que la petite manœuvre qui fait pencher son corps alternativement à droite et à gauche.

Si, au lieu de changer de direction, le vent, gardant rigoureusement la direction nord-sud, changeait périodiquement d'intensité, le paradoxe s'expliquerait aussi facilement : l'oiseau, placé comme ci-dessus, devra se maintenir horizontal et descendre en chute planée quand le vent mollit et se cabrer légèrement pour remonter quand le vent reprend sa force. Il progresse encore contre le vent, mais un peu en montagnes russes, en festonnant légèrement dans un plan vertical. C'est ce qui aurait lieu encore si, la direction moyenne du vent restant toujours horizontale et nord-sud, le vent soufflait alternativement un peu vers le haut et un peu vers le bas. En fait, l'oiseau utilisera toutes les pulsations du vent en direction comme en intensité.

Nous avons étudié la marche de l'oiseau *contre* le vent moyen, parce que c'est le cas le plus frappant : mais, bien entendu, la marche oblique s'analyserait aussi facilement. Enfin quand, au planeur schématique, on substitue un planeur vrai, la discussion devient évidemment plus compliquée, mais l'esprit n'en est pas modifié : pour que le vol à voile soit possible,

il faut alors que les pulsations du vent soient suffisamment amples, d'autant plus amples que le planeur considéré a moins de *finesse* et s'écarte davantage du planeur schématique.

***

Tous ces modes de vols à voile, l'homme peut les pratiquer comme l'oiseau. Les plus faciles sont les vols dans les courants d'air ascendants, notamment au-dessus des longues pentes. Ils exigent des appareils d'une grande finesse. D'une façon précise, si le but qu'on se propose est de tenir l'air longtemps sans moteur, la qualité primordiale qu'il faut imposer au planeur c'est que, dans son régime optimum de chute planée, sa vitesse verticale soit aussi petite que possible. Mais ce ne saurait être là qu'un premier stade : c'est le vol à voile à longue distance et par vent horizontal variable qui doit être le but. Comment l'atteindre? Les pilotes n'ont pas de nerfs sensibles au bout de leur voilure : c'est une infériorité. Les futurs appareils, en même temps que très fins, devront être construits de manière à amorcer, sous les caprices du vent, la manœuvre qui s'impose et à avertir ainsi le pilote. C'est là que des tâtonnements nombreux et prolongés seront nécessaires. De plus, nos appareils sont beaucoup plus lourds que les plus lourds oiseaux et leur qualité sustentatrice est actuellement très inférieure : les défaillances de l'air seront pour eux plus fréquentes et plus graves, et, afin de parer à ces défaillances, un moteur auxiliaire, rallumable instantanément sera indispensable.

Il n'est pas douteux d'ailleurs que l'amélioration graduelle des plans porteurs et des fuselages et de leurs qualités sustentatrices, la diminution consécutive de la puissance et du poids du moteur, bref tous les perfectionnements divers qui réagiront les uns sur les autres, permettront de diminuer, dans des proportions qui nous paraîtraient aujourd'hui chimériques, le poids et l'encombrement de l'appareil capable d'enlever et de soutenir un homme. Un planeur muni d'un moteur de quelques chevaux, voilà qui se rapprocherait de l'*aviette* rêvée. Ira-t-on plus loin? A force d'affiner les ailes et les coques et d'utiliser savamment les remous des vents, l'homme parviendra-t-il, dans n'importe quelle région, à parcourir sans

moteur, à travers les airs, des itinéraires arbitraires et fixés d'avance? Animant à l'aide de pédales une hélice aérienne, il s'élancerait contre le vent dans un puissant effort et ses muscles n'auraient plus ensuite recours à l'hélice que de temps en temps, pour se garder des traîtrises de l'air. Il n'est pas absolument chimérique de nourrir de tels espoirs, mais cela ne sera possible en tout cas qu'après une très longue période de tâtonnements et d'essais où le moteur auxiliaire aura joué un rôle essentiel.

***

En 1908, Quinton, qui fut un précurseur en même temps qu'un ardent propagandiste de l'aviation, fondait un prix de 10 000 francs destiné au pilote qui, le premier, tiendrait l'air dix minutes, moteur éteint. L'opinion universelle fut alors que de telles conditions étaient irréalisables et que le prix ne serait jamais gagné. Cette incrédulité est la meilleure preuve de l'importance et de la difficulté des progrès accomplis dans le domaine du vol à voile. Ce n'est pourtant là qu'un commencement. N'allons pas surtout nous tenir à l'écart sous prétexte que, sur ce terrain, nous nous sommes laissé devancer : il nous suffit de vouloir pour reprendre la tête, et les journaux qui stimulent notre effort servent bien l'intérêt national. Certes, les réalisations seront minutieuses, délicates, laborieuses, mais jamais aucun progrès de l'industrie humaine ne se serait accompli si on n'avait pas marché de l'avant, sans se préoccuper des innombrables et rebutants détails de la mise au point. Et je demande à ceux qui trouveraient mes prévisions aventureuses de se reporter à cette année de 1907, où naquit l'aviation. J'ajournais alors à dix ans les critiques qui ne croyaient ni aux vols d'altitude, ni aux foudroyantes vitesses, ni à la traversée des montagnes et des mers, ni au rôle militaire de l'avion : il n'est aucune des anticipations qui semblaient alors téméraires que la réalité n'ait largement dépassées. Dans un très petit nombre d'années, les lecteurs qui ont bien voulu me suivre jusqu'à la fin de cet article un peu sévère pourront constater que je n'ai pas péché par optimisme.

PAUL PAINLEVÉ

PARMI LES LIVRES

L'achevé d'imprimer de *Lucienne* est du 31 mai, et sans doute il eût mieux valu parler plus tôt de ce livre, dont le mérite est rare. Mais il est d'une interprétation assez difficile; sa secrète abondance et sa richesse subtile déconcertent la critique.

En apparence, le sujet est fort simple. Une jeune fille, Lucienne, qui enseigne le piano dans une petite ville, a, parmi ses élèves, deux sœurs, Cécile et Marthe Barbelenet. Un cousin, en âge d'être marié, Pierre Febvre, fréquente la maison. Madame Barbelenet a décidé qu'il épouserait l'aînée de ses filles, Cécile; quand il s'aperçoit du piège, Pierre, pour se dégager, s'empresse un peu plus auprès de la cadette, Marthe. Les deux pauvres enfants s'éprennent de lui, et les voilà jalouses l'une de l'autre. C'est à ce moment que Lucienne paraît. Et Pierre l'épouse.

Voilà le sommaire du roman. Mais d'abord, M. Jules Romains a fait la gageure de le faire raconter par Lucienne, Ce romancier, travesti en jeune fille, va nous montrer le spectacle de l'univers et le mouvement de la vie tels qu'ils sont réfléchis dans une âme féminine. Y pense-t-il? A chaque moment nous reconnaîtrons le subterfuge, et que c'est un homme qui écrit. A certains moments, M. Romains en fait presque l'aveu. Il fait dire à Lucienne : « Le renoncement, quand il approche de la perfection, donne à l'âme une tension assez belle. Il y a en moi, comme peut-être chez beaucoup d'hommes, un ascète inemployé qui ne demande qu'à faire ses preuves. »

A un tel trait on ne peut guère se tromper. Mais cet air double du caractère principal nous inquiète. A chaque instant, nous nous demandons : Une femme parlerait-elle ainsi? Et presque toujours, il nous semble que non. Une femme, d'ordinaire, pense par images et raisonne par des synthèses instantanées, qu'elle appelle des intuitions. Au contraire, Lucienne analyse et déduit avec la dernière finesse. Écoutez-la :

Quand nous eûmes passé la porte et retrouvé l'air du dehors, j'en vins à me demander si j'étais contente ou non. J'avais le choix. Une joie et une mélancolie semblaient se tenir à ma disposition, côte à côte. La joie se comprenait. Mais pourquoi la mélancolie? Peut-être tout simplement parce que je venais d'être pendant plusieurs heures trop excitée, trop tendue. Pourtant elle n'avait pas l'aspect d'une fatigue. Je reconnais la fatigue à son goût de vie usée, et aussi à l'indifférence qu'elle nous donne, pour tout ce qui veut faire partie de l'avenir. « En avoir fini! voilà le soupir qui sort de la fatigue. Ma mélancolie, au contraire, je la devinais vigilante, lucide, comme un regard de marin qui voit un signe à l'horizon. Quant à la joie, je n'étais pas portée à l'examiner de trop près, tant j'avais peur d'en arriver à me dire qu'elle était sans fondement. »

La page est jolie, mais cette façon de donner un nom aux nuances et de les reconnaître entre elles est-elle d'une femme? Il y a des passages où tout le roman semble transposé, où Lucienne et son amie Marie Lemicz semblent deux jeunes agrégés de l'Université, l'un plus distrait et plus spéculatif, l'autre plus fin et plus sensible, qui vivent en popote dans la petite ville, et qui enseignent au lycée.

Ce doute nuit singulièrement à la crédibilité, dont M. Bourget fait la condition du roman. Et au fait, aucun lecteur ne s'intéressera beaucoup, je le crains, à l'aventure sentimentale de Lucienne, très sommairement esquissée, et déduite plutôt que contée. Et c'est un prodige que le livre soit assez riche pour se passer précisément de son personnage principal. Cependant on recomposera assez aisément l'unité de l'ouvrage autour d'une idée de l'amour que M. Romains fait expliquer par Pierre Febvre. Cette idée, c'est que l'amour, entre tout homme et toute femme qui se rencontrent pour la première fois, naît immédiatement, à la façon d'une étincelle électrique. Une rue de Paris, à six heures du soir, un salon, une salle de théâtre sont tout

crépitants de ces échanges. L'amour est le premier mouvement. Mais presque toujours, cette étincelle s'éteint aussitôt et n'a duré qu'un éclair. Pour que le trait de feu persiste entre ces deux pôles, il faut une faveur de la nature.

Dès lors, tout le roman devient clair. Cécile, puis Marthe, puis Lucienne s'éprennent tour à tour de Pierre. Telle est la loi. Mais que va durer cet amour? Cécile qui n'est pas jolie, avec une peau grise et des yeux verts, mais qui est violente et passionnée, s'éprend avec une frénésie secrète, qui dans le malheur la rendra féroce aux autres et cruelle à elle-même; elle tentera de se tuer, pour interrompre à la fois son chagrin et la joie de ceux qu'elle accuse. Marthe, la seconde, plus légère et plus tendre, charmée d'un amour plus doux, en fera plus aisément le sacrifice et se consolera dans l'amitié. Quant à Lucienne, nous avons constaté que malgré le soin qu'elle met à s'analyser, à cause de ce soin, peut-être, elle nous restait inconnue. Nous voyons qu'un jour, tout à coup, elle se sent amoureuse, comme on sent le premier frisson d'une grande fièvre. Et c'est encore une très belle page. Mais que pourrait-elle savoir elle-même de plus? Ce n'est pas la condition des hommes d'être instruits de leurs propres sentiments. Nous la voyons radieuse et nous la savons belle. Cet amour de Pierre et de Lucienne, intelligents et sensibles, M. Romains a voulu en faire une revanche de la nature. L'ironique destin les avait envoyés tous deux, comme des princes en voyage, chez ces pauvres petites Barbelenet, elle, parisienne, pauvre et artiste, lui, dilettante qui subit en province l'ennui d'un congé. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Ils se retrouvent et ils se reconnaissent. — Ha! dites-vous, cette harmonie préétablie me gâte un peu le roman. Il est vrai, mais on la sent à peine. On dirait que le livre prend deux aspects selon qu'on l'éclaire. Tantôt il est le tableau de l'amour de Lucienne et de Pierre, et le bonheur mérité de ces deux raisonneurs ne laisse pas de nous paraître un peu fade. Tantôt au contraire il est le drame de la maison Barbelenet, et ce drame, très sobrement raconté, et, si l'on veut, très commun, est assez beau.

Le père Barbelenet, qui est bon homme, exerce d'importantes fonctions à la gare de cette petite ville. La gare est

grande, la maison est au delà d'un réseau compliqué de rails, et la première impression que nous recevons est celle de cet isolement et de ce retranchement derrière les voies ferrées qu'il faut franchir, dans la nuit, à la lueur d'une lanterne, en enjambant des fils d'acier, à travers un barrage de trains grondants. Les escarbilles frappent les vitres de cette maison, si proche et si séparée à la fois de la vie. Cécile et Marthe passent là leur jeunesse inutile. Il y a sur le lit de Marthe, une courte-pointe qu'elle a mis dix-huit mois à broder. La maison est d'ailleurs confortable, bien établie, et l'on y fait, selon la forte expression de M. Romains, une cuisine profonde. Toute la stabilité de la vie est figurée là; là, règne la majestueuse madame Barbelenet, qui réussit à dire les choses sans parler d'elles, et qui a de la politesse, de l'autorité, de la grandeur avec un féroce égoïsme. Pour s'évader de cette prison que tant de trains frôlent en vain, les deux filles n'ont que l'espoir du mariage. Mais ne croyez pas qu'elles cherchent ailleurs une autre existence. Elles ont l'esprit de la famille, et le foyer qu'elles fonderont ressemblera au foyer quitté. Au milieu de ces êtres fixés, Lucienne et Pierre sont des nomades, elle, sans maison, lui commissaire à bord d'un paquebot. Ils représentent une autre espèce humaine. Mais toutes les aventures qui arrivent par le monde ne sont-elles pas les épisodes d'une éternelle guerre de races? Ici les nomades, ceux du clan de l'esprit, s'étant reconnus, partent ensemble. C'est l'effondrement de tous les espoirs qu'avaient formés le clan des êtres fixés, le clan Barbelenet. Mais la défaite est acceptée en silence. Nous avons vu que dans cette maison, les drames se passaient sans qu'on en parlât. Les querelles entre les sœurs ont lieu la nuit, dans une chambre retirée où nul ne les entend. Tout est mystère. Les fiançailles de Lucienne et de Pierre ont lieu durant une promenade, l'après-midi. On revient pour dîner, Lucienne va se recoiffer dans la chambre de Marthe, et les jeunes filles n'échangent que des paroles très simples. Sans un mot, Cécile est sortie. Lucienne, qui pressent un drame, va à sa recherche. Elle la trouve au milieu des rails guettant un train sous lequel la malheureuse va se jeter. Lucienne la retient, s'accroche avec elle à un lampadaire; l'express passe, énorme, grondant, rougeoyant.

Cécile qui s'est débattue, et qui a craché de fureur à la figure de Lucienne, est maintenant domptée. Les deux jeunes filles font la paix. Elles rentrent à la maison. Nul, sauf Marthe peut-être n'a pressenti le drame. Et l'on débouche une bouteille de champagne.

***

Tchirougougou, de M. Gérard Gailly, est un livre étrangement inégal. Tantôt il paraît d'une extrême faiblesse, à peine supérieur aux fadeurs attendrissantes du roman pour jeunes filles; tantôt il paraît d'une subtilité ingénieuse et d'un marivaudage compliqué; tantôt il semble écrit par un amateur qui fait l'agréable; tantôt il semble machiné par un écrivain retors et par un poète :

Qui donc es-tu? es-tu ma joie enfin possible?
Es-tu demain? demain qui n'est encore venu
Sur mes chemins, et qui s'en vient clair et paisible?
Demain plein d'une eau pure et d'un miel inconnu?

Tout le livre ressemble à ce quatrain, dont les trois premiers vers ne valent rien, et dont le dernier est charmant.

Imaginez une de ces villes du Nord, où il n'y a point de nouveau venu, et où, une longue amitié unissant les familles, des troupes d'enfants, qui ont grandi ensemble, deviennent des adolescents, entre qui se nouent de nouvelles amitiés et des amours. Imaginez les réunions, les parties de campagne, les soirées, les anniversaires. Voilà le milieu : les Dellebart, les Queval, les Morelle, les Trimon, les Bricoux. « Une longue habitude n'avait pas émoussé chez ces braves gens leur plaisir de se voir. Leur rencontre actuelle avait toujours le goût d'une inauguration. Les enfants, garçons et filles, de quinze à dix-neuf ans, se tutoyaient dès l'enfance. Les parents les tutoyaient aussi, indistinctement. Et quelque étranger tombant parmi tout ce monde n'aurait pu débrouiller à qui appartenait Robert, Jacques, Louise, Alice, René, Pierre, Berthe, Odette, etc.... »

Un jour Victor Dupriez demande à Robert Dellebart, en grand secret et confidence, un service. Victor est excellent musicien, mais médiocre écrivain. Il s'est épris de la fille d'un

quincaillier, Angèle Baudru, qui est bien la plus insignifiante personne du monde. Il demande à Robert Dellabart, qui est poète, de lui composer ses lettres d'amour, comme Dangeau faisait pour Louis XIV quand ce prince aimait mademoiselle de la Vallière.

Robert accepte, et compose une épître éperdue. Les réponses d'Angèle sont les plus plates du monde. Mais quoi! A vingt ans on écrit les lettres d'amour pour le plaisir d'écrire. Robert oublie qu'il est Victor, et qu'il parle à Angèle; et pour mieux l'oublier, il feint qu'Angèle a un double, esprit aérien, libéré du temps et de l'espace, image plus subtile et plus tendre. Il n'y a guère de correspondance amoureuse où l'on ne trouve cette fiction, et ce : « J'aime ce vous qui n'est pas vous. » Pour plus de commodité. Robert invente pour le gracieux esprit, figure immatérielle d'Angèle Baudru, un nom capricieux. Il l'appelle Tchirougougou, qui est un nom de fée.

Or il arrive un prodige. Les réponses d'Angèle, qui étaient désespérantes de sottise, changent tout à coup. Un mystère un peu railleur, une repartie fine, un air nouveau les transforment. On dirait que la petite fée évoquée par Robert existe vraiment, et qu'un double s'est substitué à Angèle. C'est à ce double seul que Robert écrit. Il a oublié Angèle pour Tchirougougou; et pareillement Tchirougougou paraît avoir deviné que les lettres, signées de Victor, ne sont pas de lui, mais de Robert. Sous les noms de Victor et d'Angèle, deux inconnus poursuivent un amour chimérique. L'ordre des choses est renversé. Les déclarations les plus tendres sont échangées sans qu'on se soit vu et qu'on sache qui l'on est. Enfin le mystère est percé, et il se découvre que Tchirougougou n'est autre qu'une des amies d'enfance de Robert, Alice Bricoux. Le roman rebondit alors. Tandis qu'ils s'écrivaient sans se connaître, des lettres passionnées, ils avaient continué à vivre amicalement côte à côte. Chacun aime un rêve, qui est l'autre; et pourtant ils ne s'aiment pas, ou du moins pas encore, car vous pensez bien que la fin du livre est de les amener à l'amour. Ils s'épousent, et l'on nous montre encore combien ils sont heureux, quatre ans plus tard. Tout cela fait une aimable fiction, et, si l'on veut, un roman : plus exactement, une opérette.

***

Le Phare, de M. Paul Reboux, vient d'être réédité, et c'est un excellent roman, écrit de ce style net, simple et fort, qui est hérité de Maupassant. Pas de littérature, mais le trait précis : « Le *Désiré* était amarré à l'éperon du premier bassin, dans le port de Brest. » Un geste dessiné d'un accent suggère un personnage. Et par moments un vaste paysage, rapidement esquissé, apparaît, non seulement tel qu'il est, mais avec le sens qu'il prend dans la pensée de l'homme. Il y a ainsi, dès le début de l'ouvrage, une sortie de la rade de Brest, que reconnaîtront tous ceux qui sont familiers de cette côte.

D'amples houles gonflaient la mer. Çà et là pointaient des écueils cernés de collerettes d'écume. Il y en avait une quantité surprenante, de ces monstres bruns, dont l'échine sortait à fleur d'eau, et qui semblaient aux aguets, avec des crocs prêts à percer, avec des mâchoires prêtes à mordre. Il y en avait, qu'un plus gros dominait, groupés en embuscades autour du chef. Il y en avait d'autres sournoisement tapis, des solitaires, masqués par les remous qui pirataient pour leur compte et que dénonçait seulement une aigrette blanche perpétuellement renouvelée. Tout autour, les courants striaient la glauque étendue, se rencontraient quelquefois, en crachant de colère l'un contre l'autre, se creusaient de tourbillons, ou formaient des plaques rondes, lisses, d'une immobilité inquiétante. Et l'on songeait que là-dessous des bateaux naufragés, couchés sur le flanc, chevelus d'algues, frôlés par des poissons, se désagrégeaient lentement dans la nuit verte des abîmes.

J'ai cité le passage, qui est écrit avec soin, parce qu'il donne une idée assez nette de l'auteur ; la gravure est vigoureuse, mais on y regrette la mobilité et le mystère. Ce devenir infini des flots, ces figures qui se défont, ces formes grandissantes heurtées et écroulées, ces volontés qui se brisent, ces milliers d'âmes, ce tumulte inépuisable, il me semble que tout cela est un peu fini dans l'eau-forte de M. Paul Reboux. Et il lui manque aussi de ressentir cette épouvante que l'auteur du *Horla* communique à un lecteur nerveux. Il a beau nous conter l'histoire d'une roche hantée, sur laquelle les hommes élèvent en vain un phare, et que la mer ou le diable finissent par reprendre, il règne dans ce livre mystérieux une lumière de chambre claire.

La clarté est si forte qu'on aperçoit, ou qu'on croit apercevoir l'arrière-pensée du romancier. Et l'on se demande si cette légende du phare maudit, péniblement construit de 1867 à 1882, puis, après une suite de drames, démoli par une tempête, n'est pas un prétexte à mettre bout à bout des nouvelles sur le thème commun de l'isolement à la mer.

Les premiers gardiens qui furent désignés furent Bernard Guirec et Hervé Douellou. Mais Douellou tomba malade et fut remplacé provisoirement par un jeune ingénieur, Lefèvre, qui se fit accompagner de son beau-frère Vincent Cadio. Guirec est un solide matelot, qui a beaucoup roulé et qui raconte de cyniques histoires. Vincent est un gamin de dix-neuf ans qui ressemble étrangement à sa sœur, la jeune femme de Lefèvre. Quels poisons ces nuits chaudes versent-elles à un cœur solitaire, quelle jalousie bizarre, quels monstrueux soupçons? Quelques jours plus tard Guirec se noie et Lefèvre le laisse se noyer.

En septembre les gardiens sont Douellou et Brenellec. Ce sont deux matelots grisonnants, deux vétérans. A peine arrivé, Douellou tombe malade. Il y a là trente pages, où l'on voit son agonie, soignée par son vieux camarade fraternel et maladroit, puis sa mort, qui sont parmi les meilleures qui se puissent écrire. Tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils pensent, est simple et fidèle, comme une image dans un miroir, et il y a quelque chose d'étrangement émouvant dans la gaucherie de ces deux hommes devant le dernier mystère.

Puis c'est le tour de Brenellec et de Le Hern, qui croient avoir reçu la visite du Diable, et qui épouvantés s'enfuient dans une barque et ne reparaissent plus. C'est le Noël tragique de Houarz et de Redec, qui s'aperçoivent qu'ils ont la même maîtresse, et qui sont assiégés dans le phare par le cadavre du mari qu'ils ont trompé. C'est Thuillier qui devient fou furieux. Enfin c'est la tragique tempête qui termine l'histoire, les bandes d'oiseaux fous qui crèvent les glaces, les coups de mer qui enlèvent la coupole, les lames qui entrent dans la colonne de granit.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

— Les Ingres, monsieur Bonnat, montrez-nous les Ingres!

Il se retournait à demi, comme s'il allait gagner le fond de la pièce et puis, subitement, revenait à ses interlocuteurs, baissait le front, les regardait par-dessus ses lunettes, les sourcils froncés :

— Vraiment, vous voulez?... C'est que ça n'est pas très commode...

Et puis, il ajoutait, sur un ton bourru :

— Allons!... Venez tout de même.

Un couloir assez étroit menait à sa chambre. Les murs en étaient couverts de cadres, assez difficiles à regarder dans l'obscurité. Les Ingres se trouvaient au dernier rang, presque à la limite de la plinthe, à quelques centimètres du parquet.

— Attendez, je vais vous donner de la lumière, reprenait la voix bourrue.

Quelques frottements secs sur une boîte d'allumettes... et une jaune et vacillante lueur se reflétait sur les vitres des dessins, qu'il fallait regarder en s'accroupissant et mettant un genou à terre.

Ces dessins, ces études de maître, emplissaient ainsi tout l'hôtel, jusque dans le cabinet de toilette. On peut juger au Musée de Bayonne de la quantité de petits chefs-d'œuvre collectionnés pendant toute sa vie par cet artiste d'une si grande probité, d'un respect si constant envers le passé et les grands initiateurs. Mais le musée de Bayonne ne représentait qu'une moitié à peine de ce qui avait été amassé ainsi par M. Bonnat, dont la plus grande partie des revenus passait en acquisitions destinées à enrichir après sa mort, son cher

musée, l'un des plus riches aujourd'hui et des plus variés de province.

M. Bonnat était essentiellement l'homme souhaité, désigné, né, pour devenir — en France — directeur de l'École des Beaux-Arts et incarner le respect de la tradition, le maintien de ces forces que la suite des générations a nouées, développées, alourdies de résistance et de gloire, et qui ne sauraient se renouveler qu'avec précaution, lenteur, en épuisant successivement les tentatives trop hardies, qui ont, celles-là, pour les encourager, les imposer ou les perdre, toute la jeunesse frémissante derrière soi, — la jeunesse, plus souvent enivrée de détruire que de créer et dont dix hommes seulement sur dix mille, savent ouvrir sans solution de continuité, des voies nouvelles dans le prolongement de celles que les prédécesseurs ont tracées.

Il fallait, devant des hommes comme Degas, comme Monet, un homme comme Léon Bonnat. C'est un tort de croire qu'il « attardait » des générations de jeunes peintres fumants de génie, il les maintenait, il s'efforçait de les maintenir, comme le professeur de culture physique, avant de lancer ses athlètes dans des épreuves sensationnelles, commence par leur faire des muscles, à l'aide d'une série de petits exercices plus ou moins assujettissants et ennuyeux. Nous sommes à même de constater chaque jour, et sur quelle étendue de désastres, à quel point le manque d'éducation première, l'affranchissement total de toutes les lois anciennes a jeté la peinture dans le chaos. Si, tout de même, quelques hommes d'autrefois ne s'étaient pas trouvés là pour maintenir encore un semblant de tradition, où serions-nous! Après l'élan d'un éblouissant novateur, il faut regarder de nouveau derrière lui, avant de continuer la route. Et puis, ne pas oublier que de grands artistes comme Manet, Degas, Monet, Sisley, Renoir, avaient précisément commencé par l'étude et conservaient la religion des maîtres.

Pendant toute une semaine de mai, à Venise, six ou sept ans avant la guerre, nous rencontrions quotidiennement M. Bonnat et, malgré ses soixante-quinze ans, il nous fatiguait tous à visiter Vicence et Padoue, revoir encore les colonnades de Palladio et les Tiepolo de la Valmarana, retourner de

l'*Académia* aux îlots les plus lointains de la lagune et jusqu'à Ravenne, que nous visitâmes en détail. Je me souviens d'avoir fini la journée sous les ombrages de ce bois qui semble pleurer encore le passage de Lord Byron, de toutes les lyres rassemblées de ses pins parasols.

Le vieux maître, entouré d'un cercle de jeunes femmes vêtues de claires toilettes, sur le sable ensoleillé que marbraient de bleu les ombres agitées, s'était mis à raconter ses débuts douloureux, sa jeunesse laborieuse, son travail forcené, avec un beau calme, que rendait plus serein encore l'accompagnement aérien dans les hautes branches, des souffles de l'Adriatique prochaine...

M. Léon Bonnat avait pour lui non seulement la raison et la sagesse, mais encore le bel équilibre que donne la santé. C'était un homme solide et trapu comme un chêne, dont le principal, peut-être le seul délassement, était la chasse. Je l'y ai vu, en plein hiver, insensible au froid, demeurer dans la neige des heures rouges, à attendre des faisans et heureux de ses coups doubles ou de ses *coups du roi*, sans grande démonstration, mais avec à peu près le même sourire qui passait par-dessus ses lunettes, lorsque dans son atelier il vous montrait des sépias ou des eaux-fortes originales de Rembrandt.

Il semble que, pour lui succéder rue Bonaparte, la personnalité de M. Albert Besnard, ancien prix de Rome, soit la plus désignée, mais la Villa Médicis n'a-t-elle pas accaparé une trop grande part déjà des loisirs dont peut disposer ce maître de la couleur qui, le premier, et tout en demeurant fidèle aux traditions, s'enivra des jeux de la lumière électrique, capta des reflets jusqu'alors insaisis et transforma l'atmosphère des salons ou des chambres.

Au dernier Salon, âgé de quatre-vingt-neuf ans, M. Léon Bonnat exposait encore trois portraits, dont celui de Me Henri-Robert. C'est un bel exemple de longévité d'abord, mais aussi de volonté et de droiture, qui doit être marqué.

Pour que l'art ait ses grandes personnalités héroïques, ses figures passionnées, ses Delacroix, ses Corot, ses Courbet, il faut dans leur ombre, les Guérin, les Couture, les Victor Bertin, les Auguste Hesse, comme il aura fallu, aux temps quasi héroïques où, de Gauguin et Van Gogh, à Matisse et

Van Dongen, tant d'artistes marquaient leur personnalité intransigeante et frénétique, la massive, sévère et impassible silhouette d'un Léon Bonnat.

***

Une ruelle de la vieille cité maritime, bâtie sur les récifs par les pêcheurs, pirates de naissance, mais que réunissait un évêque aux heures de prières... Les boutiques, creusées en contre-bas, dans lesquelles on ne pénètre qu'en descendant plusieurs marches, sont plongées dans une ombre que jamais ne vient dissoudre, ni colorer le soleil. Sur l'une d'elles, peinte en vert, on peut lire ces mots écrits en lettres noires, au-dessus de la porte et de la large fenêtre à petits carreaux : *Café de la Société.* Dans la pénombre, le zinc du comptoir a de ces demi-reflets, comme on en voit sur les toiles d'intérieurs de Pieter de Hooch. Estaminet de matelots et de pêcheurs, où viennent prendre aussi l'apéritif quelques petits commerçants d'alentour... et des passants, des égarés, ces gens qu'on voit dans les ports, qui ne sont plus ni d'un pays, ni d'une race, qui sont en marge, fétus de paille emportés par le vent et qui ne seront jamais engrangés.

— Bonjour, patron!

L'homme a sous le nez de fortes moustaches noires dans un visage hâlé! Il est vêtu d'un complet de toile à carreaux noirs et blancs, délavée, le col de la chemise lâche... Il a le type méridional, pourtant il nous dira tout à l'heure qu'il est Breton de la côte, tout près d'ici et qu'il a navigué longtemps...

— Bonjour, patronne!

La femme est brune, elle aussi, petite, massive, ronde, grasse, surprenante, effarante un peu, avec ses cheveux noirs massés en dents épaisses autour du front et retenus par des épingles en corne ornées de strass. Le visage commun, rougeaud, la chair comme imprégnée de suif, le visage s'éclaire cependant de la bonté, de la résignation du regard. Quand elle parle, on dirait qu'elle débite mécaniquement, avec des intonations de fillette, des phrases apprises par cœur et que jamais son cerveau ne lui en suggérera qui ne lui aient été péniblement inculquées, au préalable...

L'ami qui nous a conduits, nous dit, dans un semblant de présentation, toujours comique par son sérieux et ses imprévus : — « Madame est de Naples et elle joue de l'accordéon admirablement. » Nous le savions et nous ne sommes même venus que dans le but d'entendre la femme aux cheveux calamistrés jouer de son instrument.

— Elle est bien fatiguée, — dit le patron, — elle ne pourra jouer que du *petit.*

— Mais, mais si, — riposte la grosse femme à voix de fillette, comme si sa protestation lui avait été préparée ; — je peux très bien jouer du *grand*...

Le *petit*, le *grand*... C'est, à notre souhait, le *grand* qui l'emporte. Il est grand, plus que grand même, en effet, cet accordéon napolitain que la joueuse suspend à son épaule par un cordon de cuir et qu'elle installe à son flanc, puis enfin, déplie et d'où s'exhale l'âme vibrante d'un orchestre populaire.

C'est un air de là-bas, un de ces airs qui font revoir le Vésuve à ceux qui ont voyagé et qui l'évoquent à ceux qui ne le connaissent que d'après les gouaches bleues rapportées par des pèlerins à l'âme mandolinesque, et sur lesquelles on voit la ville ouvrant son cœur de grenade blonde, au-devant du mont conique, surmonté d'un panache de vapeurs, avec ces mots dans la marge inférieure : *Vésuvio da mare*, ou *da Napoli*...

Nous avons fermé les yeux, peut-être pour ne pas nous voir dans ce cadre imprévu ou pour partir pendant quelques instants en chasse, à la poursuite du passé, de nos communs souvenirs...

— Elle ne sait pas lire, — dit le patron... — Elle ne connaît pas sa musique, mais vous pouvez lui demander tout ce que vous voudrez, elle vous le jouera...

Elle sait un peu de tout, en effet, des gigues et des *paso doble*, des fragments de danses gitanes et des refrains anglais et la marche des bersaglieri, qui a l'air d'un mouvement de plumes de coq dans l'air ensoleillé et *Viens Poupoule* et *la Tzarine*... Et des airs oubliés, qui nous évoquent l'éveil de l'enfance aux cris de : Vive Boulanger !

Ah ! tout ce qui peut faire chavirer la mémoire, en un quart d'heure d'accordéon qui remue de pauvres vieux airs de partout, le « partout » de notre vie, saisis sans en avoir eu cons-

cience ou bien presque religieusement écoutés, parce que loin de chez soi et pas seul et que la nuit était venue...

Une jeune femme de nos amies demande :

— Savez-vous la Java, Madame?

Notre introducteur a fait verser des quinquinas et des Byrrh pour toute l'assemblée, la servante comprise.

— Savez-vous la Java, Madame? — demande notre amie, en soulevant gentiment son verre, parce que le patron a fait le geste de trinquer.

« La Java »? Le femme fronce le peu de front qu'on aperçoit entre ses dents de cheveux noirs et ses sourcils... Chacun de nous se met à fredonner la Java... C'est comme un concerto de bourdons. La femme sait... Elle étire son lourd instrument qui se déplisse et se met à jouer l'air célèbre.

Et c'est tout le Paris de certains soirs troubles de février qui s'est évoqué là, chez ce *bistro* malouin, marié à cette Napolitaine, « la plus jeune de huit enfants, tous musiciens!... »

— La Java... Et c'est la Java! — dit en se levant l'un des auditeurs avec une intonation intraduisible... Ses yeux ont rencontré ceux de la jeune femme qui l'avait demandée si poliment, cette Java... Elle se lève à son tour, svelte, gracieuse, légère, l'air d'une dame de Pisanello, malgré la mode... Et « c'est la Java », dans ce café terré au creux d'une étroite rue froide, sous les regards complices du patron et de la napolitaine émerveillée... Intermède de plage et de casino, hasards d'une promenade, d'une phrase, qui rassemblent ainsi des êtres si peu faits pour se joindre... Ils dansent, ayant l'air de parodier, mais si élégamment, avec tant de tact et de mesure, qu'on oublie le cadre, l'atmosphère à jamais privée d'un rayon de soleil... et que deux ouvriers, la casquette collée aux cheveux, qui allaient entrer, demeurent à la porte interloqués et disparaissent, comme s'ils avaient aperçu Peau d'Ane, dans sa robe couverte de diamants.



La période des vacances offre, parmi d'autres avantages, celui de montrer dans un décor renouvelé, des personnages que nous sommes habitués à voir, tels les héros célèbres

des grands maîtres de la peinture, dans une ambiance toujours égale, dans un cadre immuable. Imaginez notre agrément de considérer un jour le roi Charles Ier, par Van Dyck, au milieu d'une partie de polo, à Bagatelle ou bien la Béatrix d'Este, de Raphaël, dans un thé, à Cannes.

Ainsi, M. Alfred Capus, aujourd'hui, ne se montre plus à nous devant une table de poker ou de bridge, ni dans une salle de rédaction, mais debout dans le souffle de la mer, à l'extrémité d'un cap de rochers, ayant derrière lui, dans la brume bleuâtre d'une belle journée de septembre, le récif de Saint-Malo, avec sa blonde ceinture de remparts, ses hautes maisons construites par la Compagnie des Indes, et son clocher pointu. Le courant de la marée montante donne une animation frémissante à l'embouchure de la Rance, que sillonnent les vedettes du service Saint-Malo-Dinard et plusieurs transports, de noirs charbonniers, qui font glisser leur corps allongé d'insecte, sur l'azur mêlé du ciel et de l'eau.

Mademoiselle Constance Maille, l'interprète d'une des dernières pièces de M. Capus, fraîche et rose comme une fleur de chair, est là parmi quelques amis, après une partie de croquet, sur le terre-plein qui domine la villa et toute la baie.

— Voyez, — dit l'auteur de tant de pièces si parisiennes, — j'étais venu ici pour mettre à jour un volumineux courrier... — sans doute, M. Capus fait-il allusion aux nombreux témoignages de sympathie et félicitations qu'il vient de recevoir, à propos de sa « cravate de commandeur »... — eh! bien! je crains de m'en aller sans y être parvenu.

Derrière le lorgnon, l'œil a des clignements continuels qui éclairent d'une sorte de malice désabusée les yeux de cet optimiste classé, indélébile... irrétrécissable..., qui se console assez bien, on le devine, d'être, une fois de plus, un peu en retard... Maintenant, l'est-il autant qu'il le dit? Nous adoptons inconsciemment, malgré nous, certaines attitudes, qui passent pour marquer notre véritable nature, notre tempérament nos penchants, alors qu'elles ne sont, en réalité, que l'expression des qualités ou des manies, comme des passions que nous souhaiterions posséder. J'ai toujours pensé que M. Capus n'était si brillamment optimiste dans ses œuvres, que parce qu'il est, au fond de lui-même, assez morose, désenchanté

et qu'il voit la vie bien plus avec les yeux de Montaigne que ceux de Rabelais... C'est pourquoi ses jugements sur les hommes et les faits sont marqués de cette ironie, de cette amertume, si prompte à se poser avec une feinte nonchalance, sur tout ce qui se trouve à portée de l'aile.

Nous parlons théâtre, ou plutôt, nous voulons obliger l'auteur de *la Veine* à parler théâtre, le long des ceintures de géraniums qui dessinent des créneaux et des machicoulis vermillons et roses de carthame, devant la mer accourue et qui halète, comme la multitude un jour de fête.

— Pourquoi ne faites-vous plus de pièces, — demande une dame, — vous qui savez si bien regarder votre temps?

— Il n'y a plus de public, — riposte M. Capus.

— Mais, il y aurait nous, — dit la dame, en montrant d'un geste aimable le petit groupe que nous formons devant l'immensité.

— Précisément, — riposte le spirituel directeur du *Figaro*, — voyez si vous êtes peu nombreux!

Alors, tandis que dans le salon voisin, mademoiselle Maille et ses amis essaient de faire tourner et parler un guéridon fragile et qui virevolte au premier commandement, nous parlons tout de même théâtre : de Samuel, l'ancien directeur des Variétés, avant M. Max Maurey, Samuel, qui s'appelait Louveau et qui croyait aux esprits, aux tables tournantes et qui s'y installait, pendant des heures, à interroger des disparus, qui, d'ailleurs, répondaient avec plus ou moins de complaisance et de lucidité.

Mademoiselle Ève Lavallière, elle aussi, accordait créance aux esprits et les mains au rebord des tables tâchait de capter une âme errante, comme un enfant attend au milieu d'une prairie, son filet vert à la main, le passage d'un papillon. Un soir, l'ombre de Ludovic Halévy s'était risquée à supporter les dangers d'une interwiew.

— ... Cher Maître, cher Maître? ... — interrogeait Samuel, avec une respectueuse insistance. Mais les réponses ne satisfaisant qu'imparfaitement mademoiselle Lavallière, Capus l'entend, car il était de la petite fête, qui s'écrie : — Allons donc! « cher Maître », « cher Maître »... Tu me disais toujours que tu préférais Meilhac! et que Ludovic Halévy....

Alors Samuel, subitement tout pâle et frissonnant, regardant de droite à gauche, terrifié, réplique :

— Chut!... Voyons, veux-tu te taire, il entend!

Du salon voisin, nous arrive cette phrase : « Esprit, veux-tu que j'enlève mon bracelet où il y a de petites médailles? »

... A l'abri des verres de son lorgnon, les yeux de M. Alfred Capus brillent d'un éclair...

Et puis, nous oublions le voisinage des esprits de tables tournantes et, tout en regardant Saint-Malo, nous parlons du dix-septième siècle, dont on s'obstine, selon M. Capus, à louer la grandeur à cause de ses écrivains, de Racine ou de La Rochefoucauld, de Corneille et de Molière, sans presque jamais ramener cette grandeur à celle des peintres qui l'ont illustré, comme Rubens, auquel une bonne part des peintres du dix-huitième siècle français et anglais doivent tout, comme Rembrandt, comme Van Dyck, Philippe de Champaigne, comme Vélasquez!... et, dans la science, des hommes tels que Galilée, Newton...

Et puis, à propos du *Sporting*, ce nouveau cercle qui s'installe rue de l'Élysée, dans l'ancien hôtel Hirsch, et dont M. Capus sera l'un des Présidents, nous parlons d'ameublement. M. Capus ne connaît point cette hantise du décor, qui fut le dada de tant d'hommes de théâtre, comme Rostand et Sardou.

— Ce qu'il faut, — dit-il, — c'est pouvoir écrire, travailler, n'importe où, dans une chambre d'hôtel, comme au cercle ou sur un coin de table de salle de rédaction... J'ai complètement renoncé à toute préoccupation de ce genre, — ajoute-t-il avec philosophie, l'air de dire : après nous, qu'est-ce qu'il reste de tout cela... —Même au théâtre d'ailleurs, j'ai toujours laissé ce soin aux interprètes, ce qui est bien préférable, quand il y a des artistes comme Guitry pour s'en charger...

Décidément, dans la pièce voisine, le guéridon ne veut s'exprimer que par énigmes. Nous sortons sur la terrasse ensoleillée, avec ses astragales de fleurs aux vives couleurs, au delà desquelles les petites vagues précipitées de la mer se lancent vainement à l'assaut de la côte. Les bâteaux fragiles, mus par le pétrole, la vapeur ou la voile, glissent et s'éloignent, et s'approchent, comme si chaque minute qui leur est accordée ne tenait qu'à la mansuétude d'un invisible géant,

après tout optimiste, lui aussi, — dont la bouche toujours sourit, tandis que le front plissé menace.

***

— Moi, c'est bien simple, dès que j'entends parler d'une maladie, je l'ai!

Les souriants yeux bleus, dans lesquels brille une flamme diamantée, expriment une telle sérénité que l'on ne prend de cette affirmation que ce qu'il en faut d'une boutade. Mais les deux mains qui s'étaient croisées s'ouvrent et s'écartent pour ramener de nouveau contre la poitrine une imaginaire écharpe, les jambes se soulèvent, les paupières se ferment sur la belle clarté des yeux et la jeune dame blonde disparaît au milieu des coussins du divan anglais, profond comme un sleeping et plus moelleux...

Mais ce n'est qu'une éclipse, car la voici de nouveau assise, prête à la rispote, avec ses yeux d'escrimeur, pourtant si féminins, mais attirés par la lutte et qui pour mieux se défendre ou attaquer, désirent un corps robuste et sain...

— Après la lecture d'un rapport de X... je me figurais avoir de l'artério-sclérose... J'ai sauté dans un taxi et j'ai couru chez Z... Il demeure au diable. Eh bien! pendant les vingt minutes du trajet, j'avais complètement changé d'existence... Je renonçais au théâtre, je quittais Paris, j'allais vivre au calme, j'écrivais des romans... Lorsque Chose m'a dit que j'étais folle, que je n'avais absolument rien, ça m'a même bien ennuyée de rentrer dans ma vie!

— Vous auriez quitté le théâtre, vous! C'est impossible. Vous ne pourriez pas.

Chacun lui cite le titre d'une pièce qu'elle a jouée depuis *le Détour*, jusqu'à la dernière reprise du *Voleur*, tout le théâtre de Bernstein..., *le Passé*, à la Comédie-Française. Elle tient à nous prouver qu'elle n'a fait du théâtre que par hasard.

— Cependant, vous aviez épousé Le Bargy!

— Eh! bien oui, mais ce n'était pas pour faire du théâtre... Si j'ai joué?... Un jour, il devait aller donner à Reims une pièce du répertoire. J'ai appris le rôle en m'amusant, en quinze jours. Le Bargy prétendait que ce serait un four... J'ai joué...

Voilà comment j'ai fait du théâtre... Mais, en réalité, je voulais faire des sciences... Si j'avais vingt ans, — maintenant que je sais ce que c'est, le théâtre! — je n'hésiterais pas un instant : je ferais des sciences!

Mais une seconde s'est à peine écoulée que, déjà, madame Simone parle de *Judith* et du *Chevalier de Colomb.* Ce qu'il ne semble pas que personne ait jamais pris la peine de remarquer chez cette femme si remarquable, si exactement de son temps et qui pouvait exceller de tant de façons, c'est la part considérable que tient chez elle l'imagination. Quand elle dit que, pendant un trajet de vingt minutes d'auto, se croyant atteinte d'une maladie grave, elle avait entièrement transformé sa vie, elle donne tout le secret de son activité, de son énergie. C'est parce que son imagination lui présente les faits avec une sorte de grossissement excessif qu'elle a des réactions presque brutales et je suis bien persuadé que cette comédienne, que l'on se représente possédant un sens si exact des réalités, ne les perçoit, au contraire, qu'à travers les prismes de son imagination.

De là ces désaccords retentissants et ces raccommodements avec l'auteur de *Judith*, cette *Judith* que l'imagination de madame Simone ne cessa de lui représenter sous des aspects si attirants, pendant la petite année qu'elle passa au Théâtre-Français.

... *Judith*, cette aurore boréale devant laquelle madame Simone attendait le lever du jour, — du jour de la répétition générale, — M. Henry Bernstein l'a enfin achevée; madame Simone la répète toutes les nuits, car elle a voulu consacrer ses après-midi au *Chevalier de Colomb* pour lequel elle aide de ses conseils M. Le Bargy, en remplacement de l'auteur, M. François Porché, absent de Paris.

Cette journée de dimanche à la campagne est une trêve de quelques heures pour madame Simone, dont le visage souriant et reposé ne témoigne d'aucune fatigue. Tout le secret de cette résistance, elle le rapporte au sommeil. Elle peut dormir douze heures sans défaillance et, pour être bien certaine que le hasard ne se permettra point d'interrompre un repos qui lui est si précieux, elle ne s'endort jamais sans avoir clos ses oreilles de deux boules de cire malléable, réparant ainsi un oubli de la nature, qui mit sur nos yeux des paupières, mais

négligea d'en créer pour l'ouïe; à moins qu'elle eût laissé aux premiers hommes vivant dans le désordre initial, cette chance de n'être point dévorés par les fauves ou exterminés par leurs semblables.

Mais dans la précipitation bien naturelle d'un directeur soucieux de voir son théâtre inaugurer la saison le plus promptement possible, M. Bernstein a fini par convaincre madame Simone, une fois de plus, de la nécessité de renoncer momentanément aux répétitions de la Comédie-Française. On s'y hâte d'ailleurs, — les auteurs en savent quelque chose —, avec beaucoup moins de fièvre qu'au Gymnase et, si *Judith* passe le 28 septembre, la pièce en vers de M. François Porché ne sera guère jouée, elle, avant le 15 octobre.

L'auteur s'y résigne aisément. D'abord parce qu'il est poète; ensuite parce qu'ayant été reçu au Théâtre-Français et devant y être joué dans la même année, son cas est déjà bien exceptionnel et qu'il s'en rend compte, et puis, il n'est pas nécessaire de regarder longtemps ce Charentais, au sang arabe, pour comprendre que l'auteur de *l'Arrêt sur la Marne* et des *Butors et la Finette*, malgré la noble ardeur de ses poèmes, n'est pas de ceux qui, l'œuvre écrite, se dépensent en intrigues pour la faire représenter.

Cependant ce *Chevalier de Colomb*, dans lequel M. Le Bargy s'est montré dès les premières répétitions si remarquable, est l'œuvre d'un grand poète, d'un poète dramatique et son succès sera considérable...

Après s'être un peu fait prier, mais pas trop, car, à la campagne, madame Simone n'est pas pour promenades, ni excursions et préfère, avant tout, l'immobilité et la conversation, nous la décidons à une lecture des trois actes dont elle sait, presque par cœur, un grand nombre de passages.

Dehors, le soleil oblique colore les massifs de verveines et de pétunias et l'approche du soir fait exhaler aux longs pistils blancs du nicotiana tout son arome et tout son suc, parmi les senteurs d'héliotrope et de rose-thé... Les trois actes manuscrits devant elle, à proximité d'une fenêtre fermée où le jour s'attarde aux plis croisés des doubles rideaux de mousseline à volant, dans cette atmosphère factice et enchantée que créent les trop grands bouquets dans les vases et ceux des

cretonnes glacées, le *chintz* des rideaux et des housses, madame Simone commence à lire, dans ce recueillement des champs, où la présence du dimanche que rien ne décèle, se révèle pourtant à un son de cloches, tandis que le chant lointain du coq lui-même a pris des airs empesés...

A chaque lecture nouvelle faite par cette comédienne si originale, l'enchantement se recrée; avec la même pénétration, la voix chaude et nuancée, ardente, donne aux moindres intonations des personnages de second plan cette sorte de fièvre qui, dans le roman par exemple, brûle jusqu'aux derniers comparses des œuvres de Balzac et crée une atmosphère qu'aucun autre romancier après lui n'a recréée... Cette voix, ces intonations, c'est, au-dessus des vers, comme la patine dorée qui tombe de certains vitraux sur les nefs d'une cathédrale...

La petite compagnie éclate en applaudissements qui s'en vont mourir sur les massifs odorants, dans le bruissement confondu des feuillages et des abeilles... Mais la voix chaude, la voix dorée continue le récit du compagnon de Christophe Colomb racontant dans un mouvement magnifique, l'heure sublime où le nouveau monde apparut :

« ... Et moi, moi qui suis là, j'ai vécu la seconde,
Où, soudain de l'abîme émerge un nouveau monde,
J'ai, dans le crépuscule, entendu le canon,
Saluer le rivage avant qu'il eût un nom;
J'ai vu les matelots tendre leurs mains ouvertes
Comme pour recevoir le don des îles vertes
Qui moutonnaient au loin sous le ciel obscurci;
Et, devant ce miracle, impossible à comprendre,
J'ai de joie et d'orgueil senti mon cœur se fendre.
(*Montrant don Jaime avec ironie* :)
Il a raison, c'est vrai, je n'ai pas réussi! »

Les applaudisements se renouvellent à la fin de l'acte... et, ainsi, jusqu'au dernier vers, dans le soir presque venu... Et puis, lorsque chacun de nous s'imagine que la lectrice, à demi épuisée, ne songe plus qu'à s'étendre, sans vouloir paraître au dîner, madame Simone se retourne vers l'un de de ses auditeurs et lui dit :

— Mon petit Max, nous allons danser;... n'oubliez pas que vous m'avez promis de me donner une leçon de tango!

ALBERT FLAMENT

LES PUISSANCES ET L'ORIENT

La victoire turque est venue changer soudain la face des événements. A l'heure même où les puissances s'occupaient de réunir une conférence pour régler le conflit pendant entre la Grèce et la Turquie, l'armée d'Angora les a tout à coup mises en présence d'un fait : elle a infligé un désastre complet aux forces grecques, les a chassées de l'Asie Mineure et elle est allée occuper Smyrne. C'est tout le problème du Proche-Orient qui s'est posé brusquement avec des données nouvelles. C'est plus encore : comme tout se tient par des rapports visibles à tous depuis la guerre de 1914, comme du Rhin au Bosphore la question politique a son unité, ce sont les affaires européennes qui, par contre-coup, se sont trouvées en cause.

Il suffit de se rappeler les événements de 1914-1915, et de regarder une carte de l'Europe nouvelle pour discerner quel a été pendant la guerre le sens de l'effort germanique et quel a été après la victoire la pensée des négociateurs du traité de Paix. Le parti turc qui a entraîné l'Empire ottoman dans la guerre n'a pas agi au hasard : il a obéi aux inspirateurs du plan général qui avait été établi à Berlin et qui assurait au germanisme la domination à la fois de l'Europe centrale et de l'Orient avec la complicité de la Bulgarie et de la Turquie. La pensée de ceux qui ont fait la paix après la victoire a été au contraire de dissocier le bloc allemand de l'Europe centrale, de lui faire contrepoids par la Petite Entente, et de libérer la Petite Entente de ses soucis en Orient en limitant la puissance turque en Europe, et en la séparant de la Bulgarie son alliée. Notre amitié ancienne pour le peuple turc, entraîné dans le conflit mondial

par le parti qui le gouvernait, ne nous a pas empêchés de constater dès l'armistice que la première condition d'une paix durable était pour l'Europe de garder à jamais la maîtrise des Détroits. Sur ce sujet, et quelles que fussent par ailleurs les différences de leurs points de vue, Angleterre, Italie, et France ont eu la même volonté.

La Turquie ne met pas en péril les résultats de la victoire : mais elle oblige à y veiller. Il n'y a pas lieu de prévoir aujourd'hui que l'armée kémaliste, enivrée de ses succès, se lance dans une immense aventure, réveille les vaincus de 1918, Allemands et Bulgares, s'associe aux forces des Bolchevistes qui sont ses alliés et entreprenne contre la civilisation occidentale une campagne qui renouvellerait par d'autres moyens celle de 1914. Il y a lieu seulement de prendre garde que la victoire turque ne modifie pas les conditions des Balkans d'où est partie la guerre, et ne prépare pas de nouveaux conflits. Si la Petite Entente, si la Serbie et la Roumanie retrouvaient jamais les préoccupations qu'elles ont eues jadis du côté de la mer Noire, ce n'est plus du côté de l'Europe Centrale qu'elles porteraient leurs efforts : Allemands et Magyars auraient beau jeu, et tout l'équilibre péniblement édifié par la paix serait compromis. C'est pourquoi les revendications des Turcs touchant la Thrace et Andrinople posent une question plus complexe qu'il ne paraît au premier abord : elles ont pour effet de remettre en contact la Bulgarie et la Turquie, et d'inquiéter les Balkans, et elles ne peuvent être acceptées sans que des précautions soient prises. La victoire turque est telle qu'il serait insensé de n'en pas tenir compte pour arriver à un règlement équitable : mais elle porte en elle des possibilités sur lesquelles les puissances doivent réfléchir. La destruction complète du traité de Sèvres serait un événement grave : tel est l'aspect général du problème.

Les Alliés auraient pu régler plus tôt le conflit gréco-turc. Malheureusement ils n'étaient pas d'accord. Le gouvernement anglais a eu depuis l'armistice dans les affaires orientales une politique déconcertante. Tandis que le gouvernement français cherchait à s'entendre avec les Turcs d'Angora et à rétablir la paix, l'Angleterre a compté sur la Grèce. Constantin s'est engagé dans une aventure où il risquait son trône et où

il l'aurait déjà perdu, si la Grèce après son désastre n'était tombé dans un tel état d'apathie qu'elle ne réagit plus aux événements et qu'elle ne semble même plus avoir la force de renvoyer le souverain qui l'a conduite d'un cœur léger à la catastrophe. Pendant que les Alliés délibéraient, Mustapha Kemal a agi. L'attitude de l'Angleterre qui encourageait la Grèce a exaspéré le nationalisme turc. Lorsque, il y a quelque temps, Fetty Bey, ambassadeur accrédité du gouvernement d'Angora, est allé à Londres et que les ministres britanniques ont refusé de le recevoir, le ressentiment des Turcs a été à son comble. L'offensive turque a été le résultat direct de ce fait que les Alliés n'ont pas su obtenir que l'armée grecque évacuât l'Asie. La fortune a servi les Turcs : avec trente mille cavaliers, Mustapha Kemal a obtenu une victoire dont la rapidité a dû dépasser ses prévisions les plus optimistes. Aujourd'hui les Alliés sont contraints de régler les conditions de la paix qu'ils n'ont pas réussi à rétablir il y a plusieurs mois, mais au lieu de causer avec un gouvernement ambitieux et plein d'espoir, ils ont en face d'eux un gouvernement victorieux et impatient d'obtenir le prix de ses succès.

L'Angleterre a été gravement émue par la victoire turque. C'est qu'elle renverse tout son plan. Le gouvernement britannique, dès l'armistice, a tout mis en œuvre pour assurer en Orient son hégémonie. Délivré de la menace russe, par la révolution et l'avènement des Soviets, il n'a plus connu d'obstacles à son rêve traditionnel de domination orientale. Il n'a tenu compte de rien ni de personne. Non seulement il s'est installé en maître à Constantinople : mais en Asie Mineure, il a agi comme s'il était seul, et souvent comme si les Alliés n'avaient pas eux aussi de légitimes intérêts. Il a cru l'heure venue de s'assurer conformément à une idée essentielle de sa politique la route des Indes, le contrôle terrestre des voies qui conduisent aux fleuves mésopotamiens et à Mossoul, et sa position sur l'Euphrate. Il a eu des initiatives hardies; il a inventé le panarabisme, il s'est fait donner le mandat sur la Palestine et Jérusalem, où le sionisme et la rivalité entre Sionistes et Arabes lui réservaient bien des difficultés. Il a cru maintenir les Turcs à l'écart, hors des limites qu'il avait tracées. On conçoit que la vic-

toire des Kémalistes l'inquiète : il pense non seulement aux conséquences européennes, mais aux répercussions sur le monde musulman, à sa situation dans l'Inde, en Mésopotamie, en Égypte. A la nouvelle de la défaite grecque, toute l'Angleterre s'est souvenue du mot prononcé par le Field Marshal sir Henry Wilson : « M. Lloyd George a joué sur un mauvais cheval » et M. Lloyd George a été l'objet de critiques dont la véhémence est rarement atteinte par la presse anglaise.

Alors l'Angleterre s'est tournée vers les Alliés, et elle a fait appel à une solidarité, dont elle a eu le tort de ne pas prendre plus de soin. Si l'Europe est aujourd'hui en désarroi, si la question des réparations traîne comme a traîné la question orientale, si l'esprit de la victoire s'est affaibli, si les désaccords ont séparé les puissances jadis unies sur les champs de la bataille, n'est-ce pas parce que la politique anglaise, poursuivant des fins particulières, a trop négligé les conditions nécessaires à l'entente des Alliés, et s'est refusée à comprendre les intérêts vitaux de chacun? Quand l'Angleterre parle aujourd'hui des regrettables différends franco-britanniques, quand elle déclare que la seule sécurité est une politique commune des Alliés, elle a raison. Mais ce qu'elle dit aujourd'hui à propos des affaires turques, nous le disions hier à propos des affaires allemandes. La nécessité de défendre les effets de la victoire et la paix est une : ce qui est vrai du Bosphore était et demeure vrai du Rhin. Ainsi les événements font apparaître les rapports nécessaires des choses et rappellent les Alliés au sentiment de leur union et de leurs devoirs. Ce n'est point parce que M. Lloyd George les oubliait un peu quand il s'agissait des réparations que nous devons y être indifférents quand il s'agit de l'Orient.

La nervosité anglaise s'est exprimée au premier moment par une note qui a quelque peu ému les chancelleries. Prenant une vigoureuse offensive, la Grande-Bretagne parlait d'une énergique défensive militaire dans la zone des Détroits. Elle paraissait prévoir une sorte de coalition européenne, dont elle prenait la direction, pour défendre au besoin par les armes le Bosphore et les Dardanelles menacées par le péril turc. A cette nouvelle croisade, elle conviait non seulement la France et l'Italie, non seulement la Roumanie et la Yougo-Slavie, mais la Grèce même. Cette conception n'était celle

d'aucun pays, et l'opinion anglaise elle-même était loin de l'approuver. Dès le début de la crise orientale, la France et l'Italie ont été d'accord pour marquer qu'elles n'entendaient pas distraire un seul homme de leurs armées et pour se refuser à toute aventure dangereuse. La Roumanie et la Yougo-Slavie, directement intéressées dans le conflit, manifestaient beaucoup de mesure et de prudence. En Angleterre le *Labour Party* se proclamait tout à fait opposé à une politique belliqueuse, et de nombreux personnages politiques indiquaient qu'ils ne partageaient pas la manière de voir de M. Lloyd George. Rien dans la situation générale ne paraissait justifier l'initiative britannique. Le gouvernement français afin de souligner ses intentions et d'éviter tout hasard donnait l'ordre de ramener sur la côte d'Europe les contingents débarqués sur la rive asiatique des Dardanelles. Il était manifeste qu'en dehors de l'Angleterre, tous les Alliés étaient partisans d'une action strictement diplomatique.

M. Lloyd George, par son initiative, amenait en Angleterre une levée de boucliers contre lui. Ses adversaires l'attaquaient à fond. Et, même parmi ceux qui n'avaient point coutume de le combattre, il y avait une résistance nette à sa politique. La *Pall Mall Gazette*, journal conservateur et ministériel, écrivait ces lignes caractéristiques : « On a annoncé ce matin que les Français ont évacué la partie asiatique de la zone neutre. La Grande-Bretagne ne doit donc compter que sur ses propres ressources. Dans la situation critique actuelle, nous ne pouvons que conseiller au gouvernement britannique de n'engager aucune action dont il n'aurait pas mesuré, au préalable, toutes les conséquences. Le manifeste de samedi a produit l'impression que notre politique était entre les mains de gens qui ne comprennent pas le caractère essentiel de la diplomatie et ne sont pas sous le contrôle d'une prudence élémentaire; mais il est impossible d'ignorer que les événements récents ne permettent plus la continuation du système de gouvernement actuel. L'opinion publique réfléchie a pris son parti de la nécessité d'un changement de système et même de personnalités, et le pays doit se préparer à des décisions importantes, dans un avenir prochain. » Et le *Daily Mirror*, qui s'abstient habituellement de déclarations de cet ordre,

exprimait cette opinion catégorique : « M. Lloyd George et ses collègues sont isolés dans leur folie; cette fois, la nation britannique ne soutient pas le ministère. Le cabinet pourra peut-être envoyer des régiments dans le Proche-Orient, mais il n'aura pas l'appui du public. Quelques membres du cabinet ont cherché une nouvelle chance dans une élection basée sur les « atrocités ». En fait, dans cette question, il n'y a pas à choisir entre les Grecs et les Turcs; les Grecs ont commis à Smyrne des massacres aussi horribles que ceux des Turcs dès qu'ils y ont été envoyés par Lloyd George, en mai 1919. Le premier devoir du gouvernement britannique est dans cette question de se montrer absolument impartial. Nous ne souffrirons pas que nos troupes marchent au combat à côté des Grecs discrédités. Il faut revenir aux méthodes saines. La nouvelle guerre doit être arrêtée et une paix juste doit être conclue. » Et plus encore l'agitation des milieux ouvriers paraissait aux Anglais dignes de retenir l'attention. Alors que la presse libérale et radicale se faisait complice de la politique impérialiste, alors que les doctrinaires pacifistes se mettaient au service des idées du gouvernement, de grands meetings se tenaient à Kingeway Hall, en plein centre de Londres, sous les auspices de l'*Independant Labour Party*; le colonel Wedgwood, et MM. Robert Smillie, Ramsay Mac Donald et Philip Snowden y prenaient la parole pour condamner l'intervention armée en Orient. On conçoit que cette agitation n'ait pas été sans causer des inquiétudes à beaucoup d'esprits sages. « De toutes façons, écrivait d'Oxford au *Times*, M. Thomas Case, le Premier Ministre doit se rappeler qu'il y a maintenant, hélas! un pouvoir plus puissant que le Parlement, celui des Trades-Unions, qui est devenu un danger perpétuel pour ce pays, surtout à la suite des nombreux compromis et concessions dont le Premier Ministre lui-même s'est rendu coupable. Depuis son arrivée au pouvoir il a fréquemment condescendu à consulter avant tout les chefs travaillistes. Si la guerre est déclarée, il lui faudra de nouveau les consulter. Mais, grâce à la grève et à leur nouvelle organisation, les syndicalistes peuvent empêcher ou arrêter la guerre. S'ils ne font ni l'un ni l'autre, et s'ils y donnent leur consentement, ils en demanderont ensuite le prix et ainsi ils contri-

bueront à hâter la ruine de ce malheureux pays. » Il n'est pas jusqu'à l'attitude des Dominions qui n'ait donné à réfléchir à la masse de l'opinion britannique. On a remarqué les hésitations qu'ils ont montrées avant de s'embarquer dans une grande aventure. A la Chambre des Représentants de Melbourne, M. Hughes, premier ministre d'Australie, a bien déclaré que les Alliés devraient défendre Constantinople par la force. Mais il a ajouté que « l'appui de l'Australie n'irait pas au delà du maintien de la liberté des Détroits, et que 99 p. 100 des Australiens refuseraient de tirer l'épée pour aller défendre la Grèce. » Au Canada M. Mackensie King, Président du Conseil, a décidé de consulter le Parlement avant tout envoi de contingents en Orient. Il n'y avait que la Nouvelle-Zélande où l'on pouvait compter que des volontaires se présenteraient aisément aux bureaux de recrutement.

C'est dans ces conditions que lord Curzon, ministre des Affaires étrangères, est venu conférer à Paris avec M. Poincaré, et avec le représentant de l'Italie. Il a quitté Londres environné de tous les vœux de ceux de ses concitoyens qui redoutaient la politique impulsive de M. Lloyd George, et qui comptaient sur le tact, l'esprit conciliant et les qualités d'homme d'État du chef du *Foreign Office*. La présence à Paris du ministre des Affaires étrangères de Yougo-Slavie lui permettait de participer aussi aux conversations. C'est donc avant la Conférence projetée une sorte de Conseil suprême qui s'est tenu au Quai d'Orsay et qui a abouti à un accord. Il devait fixer rapidement une ligne de conduite et définir les principaux articles de son programme. La situation ne souffrait pas en effet les longs délais. Les Kémalistes victorieux ne pouvaient attendre très longtemps et, si les principaux chefs, mieux informés et plus prudents, étaient enclins à prendre leur temps, qui aurait assuré qu'ils ne seraient entraînés par un entourage plus impétueux, par les extrémistes et par les troupes enfiévrées de leurs succès?

Trois questions principales sont posées : celle d'Anatolie, celle de Thrace, celle de Constantinople et des Détroits. Le problème d'Anatolie se trouve simplifié par le fait de l'occu-

pation par les Turcs et de l'expulsion des Grecs. Il reste à assurer la protection des minorités chrétiennes. C'est une mission capitale pour l'Europe, et en particulier pour la France, au nom de laquelle depuis tant d'années les religieux ont accompli en Asie Mineure une œuvre qui par sa haute bienfaisance et sa grandeur spirituelle est une partie de notre prestige et de notre patrimoine national en Orient. Cette protection des minorités, qui a déjà une si longue histoire, paraîtrait moins difficile à établir s'il y avait dans l'Empire ottoman une situation régulière et stable. Mais on ne peut oublier les origines du mouvement nationaliste turc, les principes qui dirigent les extrémistes et qui sont de nature à faire concevoir à l'Europe de légitimes inquiétudes. Moralement les Alliés se doivent de protéger l'Anatolie contre une politique intolérante et fanatique, qui si elle venait à triompher serait la désolation de cette partie de l'Asie. Les plus grandes précautions sont nécessaires. Nous ne demandons qu'à croire les Kémalistes capables de comprendre cette préoccupation de l'Europe : mais nous sommes bien obligés de tenir compte de l'exaltation que la victoire a donnée aux chefs extrémistes du mouvement islamique.

La question de Thrace est plus compliquée. Après la guerre, la Turquie d'Europe se trouvait réduite à Constantinople et à une étroite étendue de pays. Aujourd'hui la Turquie réclame la Thrace orientale, Andrinople et la frontière de la Maritza.

Cette réclamation soulevait diverses objections. L'Angleterre en particulier semblait s'y opposer. Grâce à l'insistance de lord Curzon à Londres, le Cabinet britannique a consenti à la rétrocession de la Thrace aux Turcs. Par la note du 23 septembre, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie se déclarent donc prêtes à soutenir à la prochaine Conférence les revendications turques en ce qui concerne le retour dans la souveraineté du sultan de la Thrace orientale jusqu'à Andrinople et la Maritza. Mais les trois puissances ont fait une réserve nécessaire : elles déclarent que dans le traité à conclure des mesures seront prévues d'un commun accord dans l'intérêt de la Turquie et de ses voisins pour démilitariser certaines zones à déterminer. On comprend aisément la portée de cette condition.

Un des résultats de la victoire de 1918 a été d'éloigner la puissance militaire de la Turquie. Permettre aux Turcs de redevenir dans les Balkans un pouvoir militaire puissant, ce serait préparer des difficultés et des conflits redoutables dont les répercussions sont connues de tous depuis 1914. Si les Turcs, comme il est certain, occupent de nouveau, après le règlement de la question orientale, une partie de la Thrace, une condition essentielle est qu'il y ait des zones démilitarisées. La Turquie peut occuper derrière Constantinople un pays plus ou moins étendu, la question n'est pas d'importance capitale. Ce qui est capital, c'est qu'elle demeure éloignée des frontières de la Yougo-Slavie et qu'elle ne puisse par son armée troubler la paix balkanique, et la paix de l'Europe.

Reste la question des Détroits et de Constantinople : c'est la plus importante. On a des raisons de croire que le gouvernement d'Angora ne songe pas pour le moment à attaquer la zone neutre, établie depuis l'armistice. Mais quel sera le régime de l'avenir? Que Constantinople demeure turque, c'est ce qui est évident. Que les Alliés ne puissent songer un seul instant à abandonner la garde des Détroits, c'est ce qui est incontestable. La possession des Détroits par les Turcs a pesé d'un poids extrêmement lourd sur la guerre de 1914; elle a été la cause de la prolongation de la guerre pendant plusieurs années et de la mort de millions d'hommes. Il n'est pas de paix stable si les Alliés ne gardent le contrôle des Détroits, s'ils n'exercent une surveillance militaire, et au besoin par une occupation permanente. La politique britannique sur ce point est d'accord avec l'intérêt européen. Gibraltar, Suez, Constantinople sont les trois points du programme méditerranéen de l'Angleterre, les axes incontestés dans l'Empire dont ne peut se passer la puissance navale. Elle a Suez et Gibraltar. Elle a essayé d'avoir Constantinople, et c'est pourquoi sur la question des Détroits elle ne cédera pas. C'est l'intérêt de l'Europe, c'est même l'intérêt bien entendu des Turcs d'assurer cette neutralité tutélaire des Détroits, non point au bénéfice d'une seule puissance, mais par un condominion et pour le bien commun.

L'accord anglo-italo-français intervenu à Paris le 23 septembre est un fait heureux et important pour la paix géné-

rale. Il est loin de régler toutes les difficultés, et la Conférence qui va se réunir aura du travail. Ce qui caractérise l'accord, c'est sa modération. Les Alliés rétablissent la souveraineté du Sultan, prévoient l'accès de la Turquie à la Société des Nations, placent la liberté des Détroits sous le contrôle de cette institution, et admettent par conséquent la Turquie même à participer à ce contrôle. Tout ce qu'ils demandent c'est pour le présent que l'armée kémaliste ne franchisse pas les zones neutres, c'est pour l'avenir qu'elle admette le contrôle des Détroits et la démilitarisation de certaines régions. On imagine ces concessions d'autant plus aisées que Constantinople est le siège d'une puissance spirituelle, et peut déléguer sans être diminuée une part de son pouvoir. La Turquie a une occasion inespérée de prendre place parmi les nations.

On jugera, par la décision qu'il prendra, de l'esprit politique du gouvernement d'Angora. Il est probable que, si Mustapha Kemal et les dirigeants sont maîtres de leur action, ils accepteront que la neutralité des Détroits soit effectivement assurée. Mais il faut compter avec les nationalistes extrêmes, qui ont des rêves plus ambitieux et plus intransigeants, qui ont un esprit d'aventure démesuré, qui sont les alliés des bolchevistes et qui parlent déjà de convier la Russie soviétique à la conférence où se régleront les questions d'Orient. Si cet esprit outrancier était le plus fort, les Alliés auraient de graves difficultés à surmonter et il ne leur resterait plus qu'à s'installer solidement dans les Détroits. Mais ce n'est pas ce qu'ils souhaitent, ce n'est pas en particulier ce que désire la France, qui par des négociations avec Angora a montré son désir de reprendre, avec les précautions nécessaires, sa politique d'amitié traditionnelle avec les Turcs.

L'autorité des Alliés dépendra de leur union, et cette union même dépend de l'intelligence commune qu'ils auront de la position de chacun. Nous avons en Orient, par l'effet d'un long passé d'efforts et d'entreprises, des intérêts que les Anglais ont souvent depuis l'armistice traités un peu légèrement. Nous sommes en droit, au moment où nous collaborons dans un esprit amical et avec le souci de l'ordre européen, de vouloir éviter une situation subordonnée. Il se trouve que la question

d'Orient occupe le premier plan. Mais elle n'est pas la seule où nous souhaitons que l'Angleterre revienne à une plus juste intelligence de nos besoins. Le problème des réparations est pour quelque temps ajourné. L'Allemagne s'est décidée à remettre à la Belgique les 270 millions de marks-or qu'elle lui doit. La Commission des Réparations a ainsi reçu satisfaction. La combinaison qui a permis de régler cette question de la créance belge a d'ailleurs une contre-partie qui est restée dans l'ombre. L'Allemagne paraît avoir obtenu à titre privé de la Banque d'Angleterre le moratoire que la Commission lui avait refusé. Mais tout le monde a fait le silence sur cette opération, et il ne nous reste qu'à espérer qu'elle ne nous sera pas opposée le jour où nous réclamerons à notre tour ce qui nous est dû. Si le problème des réparations est écarté provisoirement, il ne l'est pas pour longtemps; il reparaîtra dans quelques mois. Nous ne pensons pas qu'il doive faire l'objet d'un marchandage désobligeant entre l'Angleterre et nous. Nous n'aurons pas l'étroitesse en négociant au sujet de l'Orient de nous souvenir que le gouvernement britannique nous a souvent déçus quand il s'agissait de négocier au sujet de l'Allemagne. Mais il est naturel qu'à l'heure où les nations font l'épreuve de leur solidarité nécessaire, nous souhaitions que cet esprit d'union s'étende à tous les objets, et que le gouvernement français en collaborant loyalement avec nos Alliés songe à s'assurer pareillement leur collaboration pour le règlement futur des réparations.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85[bis], *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

SOUVENIRS

DE

LA PRINCESSE DE METTERNICH

Il est superflu de présenter au lecteur la Princesse Pauline de Metternich-Sandor, femme de l'ambassadeur envoyé par l'Autriche auprès de Napoléon III. On sait la réputation d'esprit et de grâce qu'avait acquise cette « jolie laide », qui fut une des amies les plus dévouées de l'Impératrice. Nous avons extrait des souvenirs de la Princesse un certain nombre de chapitres dont on appréciera la couleur et la vivacité de style.

Le texte de ces mémoires a été soigneusement revu par M. Marcel Dunan.

UNE ASCENSION SUR LA MONTAGNE DE LA RUNE

Biarritz, septembre 1859.

L'impératrice Eugénie raffolait des parties de campagne, et, peu de jours après notre arrivée à Biarritz et après ma présentation, Sa Majesté nous fit demander de l'accompagner dans l'ascension qu'elle comptait faire à la montagne de la Rune, qui fait partie des Pyrénées. On devait se réunir à la villa Eugénie et se rendre en grande et nombreuse compagnie, dans les chars à bancs de l'empereur, lesquels étaient attelés de cette belle poste française, conduite par des postillons à cheval, au pied de ladite montagne, qui était à une heure et demie de Biarritz.

Nous partîmes donc un beau matin à dix heures. Autant que je m'en souviens, nous étions une cinquantaine de personnes. La course en voiture fut charmante, on traversa Bayonne, puis on longea l'Adour, et enfin on arriva au lieu

de rendez-vous où des mulets nous attendaient, escortés de leurs guides, ces fameux paysans basques à bérets, dont les costumes pittoresques excitèrent mon admiration. C'était un coup d'œil charmant. On dégringolait des voitures, on ramassait ses affaires, — manteaux, ombrelles, caoutchoucs, — on criait, on appelait, on se bousculait. L'impératrice réclamait son « sac vert », ce fameux sac sans lequel elle ne se déplaçait jamais et que son écuyer de service, le marquis de Lagrange, était chargé de surveiller. Ce sac en taffetas gris-vert contenait tout ce dont Sa Majesté pouvait avoir besoin lorsqu'elle faisait une excursion, et par la suite des temps il était devenu l'ami de tout le monde : on le connaissait, on le choyait, on l'aimait. Nous autres, simples mortelles, nous n'avions ni sac vert, ni bleu, ni rouge; nous roulions nos petites affaires dans des plaids à courroies, qui faisaient escorte au « sac vert », lequel trônait majestueusement en connaissance de cause au premier rang.

Donc nous voilà tous descendus et placés devant nos mulets. Il s'agissait de choisir la bête qui nous convenait; seulement ce n'était pas chose facile, car, suivant l'usage basque, les selles étaient des doubles selles ou des « cacolets ». C'est-à-dire que des deux côtés de l'animal était installée une espèce de mauvais petit fauteuil, de sorte que chaque mulet portait deux personnes. La difficulté était de trouver quelqu'un ayant le même poids à peu près que soi; on imagine ce qu'étaient les cris et les appels d'une aussi nombreuse compagnie, car il s'agissait de trouver son sosie! Les maigres se cherchaient avec ardeur, les grasses se précipitaient les unes sur les autres et enfin, après mille difficultés, on fut hissé et on se mit en route.

L'impératrice tenait la tête du cortège avec la princesse Anna Murat... Quant à moi, qui étais mince à désespérer une allumette, j'eus pour compagne la comtesse de La Poëze, dame du palais de l'impératrice, dont la maigreur la faisait comparer à un rideau flottant placé près d'une fenêtre ouverte, vu qu'il n'y avait pas de corps. J'avoue que ce mode de locomotion est bien le plus incommode et le plus fatigant qu'on puisse imaginer. On est fort mal assis, les pieds ont à peine de quoi se poser, puisque la corbeille (ou le fauteuil) n'a qu'une petite planchette vacillante, attachée moyennant

deux ficelles, de sorte qu'au bout d'une heure ma compagne d'infortune et moi nous n'en pouvions plus. Ajoutez à cette torture l'émotion qui est causée par la façon de marcher de ces maudits mulets, qui prennent un malin plaisir à longer toujours l'extrême lisière des sentiers de montagne déjà si étroits, ce qui fait qu'on est suspendu au-dessus des précipices..., c'est tout simplement abominable. Mon pauvre « rideau flottant » me proposa enfin de descendre, et, sans faire ni une ni deux, nous voilà en bas et heureuses de nous retrouver sur nos deux pieds.

Nous grimpions bravement derrière la file des mulets, lorsque, en débouchant sur une belle prairie, nous vîmes à notre grande satisfaction un déjeuner dressé par les gens de l'empereur sur des nappes étendues à terre. Les mulets s'arrêtèrent, tout le monde descendit, et on s'installa sur l'herbe pour se jeter sur la nourriture, dont chacun avait depuis pas mal de temps déjà souhaité l'apparition. Ce repas présidé par l'impératrice, qui, elle aussi, s'était bravement assise dans l'herbe, car elle avait horreur qu'on fasse pour elle autre chose que pour les autres, fut extrêmement gai et en train. Lorsque tout le monde eut fini de manger, des musiciens basques se firent entendre, et leurs tambourins résonnèrent joyeusement sur ce beau plateau d'où s'étendait déjà une vue superbe. Alors l'impératrice Eugénie, entendant un fandango, ne put résister au désir de danser aux sons de cette musique entraînante, et, prenant des mains d'un des musiciens basques une paire de castagnettes, Sa Majesté esquissa, avec une grâce et une élégance, dont je n'ai jamais rien vu d'approchant, cette danse de son pays natal!

La décence parfaite de ses mouvements, unie à ce charme qu'elle savait prêter à tout ce qu'elle faisait, nous enthousiasma, et, lorsqu'elle cessa de danser ou, pour mieux dire, de mimer le fandango (car ses petits pieds ne faisaient que glisser légèrement sur le sol ou bien ils le frappaient de petits coups secs), Sa Majesté se tourna vers nous en nous disant, de son joli air simple et sans prétention, comme si ce qu'elle venait de faire fût la chose la plus naturelle du monde : « N'est-ce pas que le fandango est une danse charmante? » Comme l'impératrice portait ce jour-là un chapeau espagnol

à pompons noirs et le même costume court que je lui avais vu le jour de notre arrivée, lorsqu'elle s'était arrêtée devant l'hôtel où nous demeurions, et qui se composait d'une simple jupe noire et d'une blouse en flanelle rouge, sa mise cadrait à merveille avec sa danse, et j'ai gardé un souvenir impérissable de cette silhouette fine et gracieuse de l'impératrice des Français, exécutant avec autant d'élégance que de noblesse cette danse de son beau pays d'Espagne. Elle donnait bien là l'impression d'une fière Andalouse issue d'une maison illustre, et personne n'aurait songé à être étonné, ni choqué de voir cette belle impératrice danser un pas seule devant ses sujets et devant des étrangers! David, lui, a bien dansé devant l'arche sainte; je ne crois pas qu'il y ait montré plus de dignité que l'impératrice Eugénie en *soupirant* le fandango.

Mais toute belle chose a une fin et c'est à partir de ce moment-là que la partie de campagne tourna au tragique! Personne ne voulut plus remonter en « cacolet », et il s'agissait d'atteindre la cime qui s'élevait au-dessus de nos têtes à une hauteur inquiétante... On se mit bravement en marche, l'impératrice toujours en avant, toujours courageuse, jamais geignante. Moi à ses côtés. Mon « rideau flottant » était dans le dernier dessous et gémissait parmi les traînards! Enfin, après une longue marche de plus de deux heures, nous voici arrivés au sommet de la Rune! Le jour commençait à baisser, et il fallait se presser d'admirer la vue, qui était véritablement belle et s'étendait d'un côté vers l'Espagne et de l'autre vers Biarritz, Fontarabie, Saint-Sébastien et la mer! Les poteaux de frontière étaient à deux pas de nous, et l'impératrice, toujours gaie et rieuse, passa ceux-ci et nous cria : « Ne croyez-vous pas que les journaux vont dire que l'impératrice a fait un long séjour en Espagne? »

Un chambellan s'approcha de Sa Majesté et la prévint qu'il était grand temps de se remettre en route, et on repartit, soit à pied, soit en « cacolet ». Je suis forcée de convenir que l'entrain diminuait sensiblement et qu'il n'y avait que les grandes âmes rompues à tous les héroïsmes qui ne se plaignaient pas. On avançait donc pas mal silencieusement et la nuit commençait à tomber!... La marche devenait difficile par suite de l'obscurité, et force fut d'allumer les

torches et les lanternes qu'on avait eu le bon esprit d'emporter. Les femmes, peu habituées à une marche aussi pénible dans des sentiers rocailleux, se plaignaient de plus en plus. Quelques-unes déclaraient en pleurnichant que leurs souliers commençaient à se déchirer (aussi quelles déplorables chaussures elles avaient!). D'autres se faisaient hisser sur leurs mulets, mais le mouvement de la descente leur donnait mal au cœur! C'était devenu un concert de jérémiades..., mais il n'y avait pas à dire, il fallait continuer la route! La comtesse de La Bédoyère, autre dame du palais, n'avançait plus, et allait soutenue d'un côté par mon mari et de l'autre par son beau-frère, le mari de mon « rideau flottant ». Comme elle était très forte, et par là très lourde, ces deux messieurs, en la portant presque, n'en pouvaient plus et s'épongeaient sans cesse. Enfin ne voilà-t-il pas que cette pauvre madame de La Bédoyère s'effondre dans leurs bras en déclarant qu'il lui est impossible de faire un pas de plus et demande « qu'on la laisse mourir sur place!!!... » Que faire? On arrête le cortège et l'impératrice donne ordre aux guides d'improviser un brancard! Aussitôt dit, aussitôt fait, et au bout de quelques instants le brancard est construit, et l'infortunée dame du palais est placée dessus et portée à bras par quatre guides, qui alternent avec quatre autres de quart d'heure en quart d'heure!

Le brancard avait excité la convoitise d'autres marcheuses et on réclamait de tous côtés des brancards, comme s'il y en avait eu là à revendre! La construction de ces objets exigeait un certain temps d'arrêt et devenait d'autant plus difficile que la nuit noire était survenue et que ce n'est qu'à tâtons que les guides arrivaient à couper des branches et à les réunir de façon qu'elles puissent servir à l'usage voulu! Ce qu'il y a eu à ce moment de pleurs et de grincements de dents dépasse toute description. Les dames du palais s'insurgeaient, les invitées se sentaient prises de velléités révolutionnaires. On pestait contre les souverains qui ont la manie de grimper sur des pics inaccessibles; on jurait de se venger, et je ne sais pas si, dans leur désespoir et leur découragement, il n'y a pas eu des femmes qui formaient le projet sinistre d'étrangler le lendemain la pauvre impératrice!...

Bref, vers dix heures et quart, on arrivait aux voitures, et la vue de ces réceptacles bienheureux fut saluée avec bonheur, je dirai même avec attendrissement, car pour un rien on aurait embrassé les postillons. Les souliers de l'impératrice avaient tenu bon, ainsi que les miens, et nous étions à peu près les seules qui sans aide aient pu monter dans les voitures!

Sa Majesté me dit : « Comme vous marchez bien, princesse! » A quoi je répondis que j'avais fait de nombreuses ascensions pendant les séjours que je faisais étant jeune fille, avec mes parents, à Ischl, et que j'étais habituée à la marche, mais qu'il me semblait pourtant que l'excursion que nous venions de faire présumait plus de vaillance qu'on était habitué à en rencontrer en général parmi les femmes du monde. « En effet, répliqua l'impératrice, et une autre fois je ne demanderai qu'aux ascensionnistes de m'accompagner. Il vaudra mieux faire un de ces jours une promenade en mer, cela ne fatiguera personne. L'aviso la *Mouette* se trouve en rade de Biarritz à la disposition de l'empereur, et un de ces jours nous prendrons le bateau en question pour aller à Fontarabie! » Je me permis de demander à Sa Majesté « si elle ne craignait pas que ses invités ne prennent le mal de mer »? Elle se récria en disant : « Ah! mais que pensez-vous donc? Comment, ces dames seraient donc toujours malades sur terre et sur mer? Ce serait vraiment trop fort! » Et le fait m'a donné raison : elles sont toujours malades « sur terre et sur mer ».

UNE PROMENADE EN MER

Biarritz, septembre 1859.

L'impératrice Eugénie avait tenu bon. Malgré mes timides observations, elle décréta qu'on ferait sur l'aviso la *Mouette* une partie en mer, et les invitations furent lancées. Cinquante-deux personnes, « le service y compris, devaient être de la joyeuse fête ». On goûterait en mer, on se rendrait à Fontarabie; là, on visiterait la petite ville espagnole et on reviendrait vers le soir à Biarritz, pour souper ou dîner à la villa Eugénie. Le programme n'a été que faiblement, bien faiblement tenu! Quant à ce que la fête fût joyeuse, personne,

pas même le courtisan le plus invétéré, n'aurait osé le prétendre !

Donc, par une belle journée, vers deux heures de l'après-midi, pimpantes et parées, inconscientes des « joies » et des « délices » que cette course allait leur offrir, les femmes s'acheminaient, gaies et rieuses, vers la plage, suivies de tous ces messieurs, serrés dans leurs redingotes et coiffés de chapeaux hauts de forme, les vestons et les chapeaux mous ayant toujours été interdits lorsqu'on allait en promenade avec Leurs Majestés... Je vois encore d'ici la toilette en mousseline blanche sur dessous en soie bleu de ciel de la jolie comtesse Lise Przezdziecka, son chapeau en paille de riz orné de grandes plumes bleues. J'entends son rire joyeux. Je vois la comtesse Walewska, tout de mauve vêtue, charmante et souriante, — la comtesse de La Bédoyère, à peine remise des fatigues de l'ascension de la Rune, pleine de confiance et déclarant « que cette fois-ci du moins on ne risquerait pas de mourir à la peine », — miss Vaughan (plus tard madame Domingo Arcos) disant que toute Anglaise adorait la mer et que rien que la pensée d'aller en yacht l'avait empêchée de fermer l'œil de toute la nuit, tant elle se faisait fête de se sentir ballottée par les vagues, — mesdames de La Poëze et de Montebello ravies de « la bonne idée » qu'avait eue l'impératrice, — ces messieurs jouant au loup de mer, regrettant de n'avoir pu endosser des vareuses et nous expliquant comment il fallait marcher sur le bateau pour ne pas risquer de tomber, car évidemment nous allions être un peu secouées, la mer étant pas mal moutonneuse... Bref, tout le monde était ravi, plus que ravi, enthousiasmé ! Moi seule, je me sentais envahie par d'étranges pressentiments, et je marchais la tête baissée, avec des airs de victime qu'on mène au supplice. La comtesse Przezdziecka se tourna vers moi et me demanda si j'étais souffrante. Je répondis : « Pas encore ! » A ce mot, elle reprit ce rire sonore dont elle avait le secret, et me dit : « Vous croyez donc que nous serons malades en mer... Jamais de la vie... et tenez, j'ai déjà un appétit dévorant !... Que je me réjouis de goûter sur le pont ! »

Nous nous trouvions en face des canots qui se berçaient avec une grâce inquiétante devant nous, lorsque nous vîmes arriver l'impératrice suivie d'une de ses dames, de quelques

chambellans et de son écuyer de service. Elle semblait radieuse et était plus jolie que jamais dans sa robe d'alpaga blanc et son grand chapeau de grosse paille surmonté de plumes blanches. Elle nous salua, serra la main à ses invités et, se tournant vers le capitaine, lui dit : « Eh bien, montons dans les canots! » On se parqua aussi bien qu'on put et un, deux, trois, les canots furent poussés, et les matelots donnèrent vivement de grands coups de rames. J'étais placée à côté de l'impératrice; son admirable entrain me gagna, et j'avouai à Sa Majesté « que c'était délicieux ». Au bout de quelques minutes nous nous trouvions près de la *Mouette*. Les vagues étaient devenues de plus en plus hautes, et l'abordage ne semblait pas précisément chose très commode, ni très facile. L'impératrice fut la première que deux officiers de marine jetèrent sur l'escalier de l'abordage, puis ce fut mon tour, et ainsi de suite. J'avoue que cette opération manqua de charme et toutes ces dames partagèrent mon avis à ce sujet. La comtesse Przezdziecka avait poussé des cris à fendre l'âme, la comtesse Walewska crut qu'elle allait tomber à l'eau, madame de La Bédoyère avait été mouillée du haut en bas, madame de Montebello avait reçu une avalanche d'eau dans la nuque. Miss Vaughan, l'Anglaise si habituée aux excursions en yacht, s'était à moitié foulé le pied, — les déboires commençaient!...

La *Mouette* était à l'ancre en pleine mer. Que ceux qui savent ce que c'est que d'être à l'ancre par une mer moutonneuse, et cela dans le golfe de Gasgogne, me jettent la première pierre, si, en déclarant que c'est tout bonnement abominable, je commets le péché de mensonge! Comme il fallait un certain temps pour débarquer les cinquante-deux personnes qui faisaient suite à Sa Majesté, il ne fallait pas songer à lever l'ancre de sitôt! La situation des ballottés attendant ce débarquement devenait de plus en plus critique... Enfin l'ancre sortit du fond de la mer, les machines commencèrent à fonctionner, la fumée s'échappait de la cheminée en grosses torsades noires et grises, l'homme de barre était à son poste, et le navire fila rapidement en emportant la femme de César et ses invités vers la côte d'Espagne. On s'était installé sur le pont dans de jolis fauteuils cannés, et l'impératrice, tou-

jours joyeuse et souriante, trônait au milieu de la compagnie en causant avec animation et en nous faisant remarquer combien une excursion en mer était pleine de charme et d'agrément. Le bateau montait et descendait, puis il remontait et redescendait. Il y avait du tangage et du roulis à plaisir. Les figures pâlissaient et verdissaient, mais personne n'eût, pour un empire, voulu convenir que l'agrément tant vanté par Sa Majesté n'était pas aussi réel qu'elle s'acharnait à nous l'affirmer. A ce moment alors, et tout juste à l'instant où l'impératrice en se tournant vers le comte Ladislas Hoyos (plus tard ambassadeur d'Autriche-Hongrie en France) voulut lui adresser une question, celui-ci bondit de son siège en portant son mouchoir à sa bouche, et se précipita vers la balustrade! Le premier tribut à Neptume était rendu! Profondément émue, toute la société se tut, et une tristesse morne commença à s'abattre sur toutes ces figures décolorées.

On tint bon cependant. Les valets de chambre et les valets de pied de l'empereur mettaient, en attendant, le couvert de ce fameux goûter si impatiemment attendu par la comtesse Przezdziecka, mais personne n'osa attacher ses regards sur ces horribles gâteaux, ces compotes, ces confitures, ces glaces et ces babas au rhum. Ah! ces babas!

Je me trouvais près du coin de la table où se trouvait placé un de ces épouvantables babas. L'odeur que ce gâteau ruisselant de rhum exhalait me montait au nez; du nez elle gagna la tête, de la tête elle glissa dans l'estomac, et celui-ci, trop généreux pour accepter un don qui lui était octroyé contre son gré, se vengea en rendant lui aussi à Neptune ce qui était dû à Neptume. A partir de ce moment, la débandade « stomacale » fut complète, et je renonce à décrire les scènes qui se passèrent alors. Cinquante personnes suivirent l'exemple donné par le comte Hoyos et par moi! Sachant que, pour le mal de mer, le seul remède était de se coucher à plat, je ne fis ni une ni deux, je pris quelques coussins, j'arrachai mon plaid de sa courroie et je m'étendis de tout mon long. Cette idée lumineuse eut un succès fou et toute la société s'allongea sans plus s'inquiéter de l'impératrice que si elle n'avait pas existé. On oubliait à tel point la haute situation de Sa Majesté qu'on lui donnait des ordres, ni plus ni moins, qu'on lui deman-

dait qui un châle, qui un coussin, et voire même des cuvettes!!! L'impératrice, qui avait en elle l'étoffe d'une sœur de charité, — elle l'a prouvé en mainte occasion, et tout le monde sait avec quel courage héroïque et quel dévouement elle est allée soigner les cholériques à Amiens — courait de l'un à l'autre et se multipliait, ne sachant où et par qui commencer. Les gémissements devenaient de plus en plus aigus et les maux de cœur de plus en plus violents. L'aviso la *Mouette* n'étant pas un bâtiment installé pour le transport des voyageurs, *tout* manquait à bord, et en première ligne les *stewards* faisaient absolument défaut, et avec eux leurs atroces baquets si nécessaires cependant dans toute traversée. Le petit médecin de service vint seconder la pauvre impératrice qui était haletante. Quant aux gens de l'empereur, il n'y fallait pas songer, eux aussi étaient tous sur le flanc. Seule Sa Majesté, puis le comte Walewski et mon mari n'étaient pas atteints, mais ces deux messieurs déclarèrent qu'il leur était impossible de soigner quiconque, car au même moment ils seraient pris infailliblement eux aussi de vomissements, ne pouvant supporter *la vue* de personnes atteintes de ce genre de mal!

On avançait toujours! L'aspect de ces cinquante personnes couchées là, pâles, défaites et hurlantes, était navrant. Je ne pus m'empêcher alors, me sentant mieux, de demander à la comtesse Przezdziecka si « elle avait encore faim? » Elle me répondit d'une voix mourante : « Oh! vous êtes cruelle! Je crois que, de ma vie, je ne pourrai plus manger! »

L'impératrice accourut vers nous, alors que le découragement était arrivé à son apogée, et nous annonça que Fontarabie était en vue, que l'on apercevait les pilotes avec les canots et que nous allions être transportés à terre. De là nous prendrions des voitures qui nous ramèneraient à Biarritz. Un véritable cri de joie sortit de toutes les poitrines. La *Mouette* stoppa. Enfin le terrible escalier est descendu, les mourants se lèvent et ramassent leurs dernières forces pour tomber dans ces bienheureux canots! A peine quelques coups de rame sont-ils donnés, que le chef-pilote, hochant la tête, déclare, en tâchant de tourner sa phrase aussi bien que possible, « qu'il n'ose pas prendre la responsabilité de nous faire entrer dans le port de Fontarabie rempli de rochers très dangereux, que,

la mer étant devenue de plus en plus mauvaise, il se voyait obligé à son grand regret de ne pas continuer la route, et qu'il était de son devoir de nous ramener à la *Mouette*! » Un coup de massue appliqué sur la tête de ces désespérés n'aurait pas obtenu un effet plus cruel : c'était l'effondrement de toutes les espérances.

Un silence de mort suivit cette déclaration, et nous voilà retournant vers ce misérable bateau! On regrimpa, je ne sais trop comment, et je m'étonne encore que certaines personnes aient eu la force de se hisser. Les matelots jetaient ces infortunés, comme des ballots de coton. Brisé de désespoir, tout le monde se recoucha, et la danse reprit de plus belle avec tout ce qui s'ensuit. J'avais tristement débuté, il est vrai, mais j'étais redevenue suffisamment vaillante pour être en état de plaindre mes malheureux compagnons. Cependant, pour ne pas compromettre ce bien-être relatif qui m'était revenu, je restai étendue. A mes côtés gisait le chambellan comte de Riancourt. Le brave homme était plus mort que vif, il demandait à Dieu de mourir, et je suis convaincue que, si le navire s'était englouti dans les flots, il n'aurait pas même remué le bout du doigt pour se sauver du naufrage. Quant aux autres, c'était à peu près la même chose : la *Mouette* était devenue un hôpital flottant. Au bout de quelques heures — il pouvait être sept heures du soir — voilà que Biarritz paraît à nos yeux ravis! Quel bonheur! Quelle joie! Merci! Merci, mon Dieu!

On se rapprochait de plus en plus lorsque tout d'un coup nous voyons de brillantes fusées s'élever majestueusement de la plage!... Un feu d'artifice pour saluer notre si joyeuse arrivée! C'est sans doute une gracieuse attention de l'Empereur! — Qu'il est bon! Qu'il est aimable! Mais s'il savait!!! On entend le bruit des rames des canots qui s'approchent. Le capitaine soucieux croit à travers l'obscurité n'en distinguer que deux. Où peuvent bien être les autres?... Le pilote hèle le navire, et le voilà sur le pont, ruisselant d'eau de la tête aux pieds. Il s'approche du capitaine et lui remet un pli...

Oh! douleur! oh! malheur! oh! désespoir! Ce pli contenait ces mots : « Par ordre de l'empereur, il est fait défense absolue au capitaine X... de débarquer l'impératrice. La mer est

démontée, et les pilotes ne répondent pas de ramener Sa Majesté ainsi que les personnes de sa suite saines et sauves à terre. Le capitaine a à reprendre la haute mer, et ordre lui est intimé de n'entrer que dans un port où l'entrée n'offrira aucun danger! »

Le pilote avait reçu de l'empereur 500 francs pour aller porter son ordre au commandant de la *Mouette*! Et voilà les machines qui recommencent à ronfler, l'hélice à tourner, et nous repartons!... « Vous verrez que cela sera pour la Cochinchine », dit madame de La Bédoyère et elle se mit à pleurer à chaudes larmes!

Et c'est ainsi que, de 8 heures du soir à 2 heures du matin, nous avons erré comme le vaisseau fantôme à travers ce maudit golfe de Gascogne, lorsque le capitaine, pressé par l'impératrice, prit son courage à deux mains en disant qu'il tenterait l'entrée dans l'Adour, ajoutant cependant qu'il doutait fort que le gardien du phare en autorisât l'entrée, la mer étant réellement démontée. « On verra d'ailleurs! ajouta-t-il. Si le phare donne le signal, tant mieux! s'il ne le donne pas, nous dirigerons notre marche sur Bordeaux! »

Et nous voici en face du phare! La *Mouette* allume ses feux et donne le signal : « Peut-on entrer? l'impératrice est à bord. » Et le sémaphore de répondre : « Entrez! »

Le capitaine paraît terriblement anxieux; ses officiers sont blêmes; nous voyons qu'ils se consultent, qu'ils paraissent indécis. Que se passe-t-il donc? — Le capitaine monte sur la passerelle, les officiers se postent comme s'il s'agissait de s'apprêter à un combat, on attache l'homme de barre au moyen de cordes, on met également des cordes au gouvernail, puis des deux côtés on place trois matelots avec des cordes. Les commandements retentissent sur le navire, l'inquiétude prend tout le monde, les malades se redressent, les mourants reviennent à la vie... J'entends un matelot dire à l'autre » « Le gardien du phare me paraît un singulier bonhomme! » Naïvement, je lui demande la raison et il me répond : « Oh! c'est que, ma petite dame, ça n'est pas drôle de passer la barre par une pareille mer, et encore lorsqu'il fait nuit noire! — Il n'y a cependant pas de danger, mon brave? — Comment, pas de danger! c'est que, si nous en réchappons,

nous pourrons brûler un fameux cierge à notre bonne Vierge! »

Seigneur! du danger! mais retournons! Arrêtez! C'est horrible! Mon Dieu, ayez pitié de nous! — voilà les exclamations qui retentissent de tous côtés... mais il n'y a plus à reculer, le navire est engagé dans cette effroyable lutte des eaux du fleuve et de la mer! — « Voici la barre! » crient les matelots, et à ce moment une vague énorme, gigantesque, une avalanche d'eau effrayante tombe par derrière sur nous et couvre la *Mouette*; à peine cette vague a-t-elle passé, qu'en arrive une seconde plus haute, plus furibonde que la première, et enfin une troisième qui menace de nous engloutir! Puis, calme plat, on glisse sur les eaux du fleuve! Les matelots ne peuvent s'empêcher de dire au timonier tout bas : « Tu es un rude gars! sans toi nous allions au fond! »

La *Mouette* aborde et nous voilà en face de l'empereur qui, affreusement inquiet du sort du bâtiment, avait fait atteler sa voiture à deux heures et demie du matin pour se rendre bride abattue au phare afin d'empêcher l'entrée. Il arrivait et se précipitait vers le gardien du phare en lui criant : « Surtout ne laissez sous aucun prétexte entrer le bateau de l'impératrice! » Et le gardien de lui répondre : « Sire, Sa Majesté est en train de passer la barre. Je croyais ne pas pouvoir refuser à l'impératrice l'entrée du port! » L'empereur nous a avoué plus tard que, de sa vie, il n'avait eu aussi peur!

Mon mari, qui se tenait près des officiers de bord, entendit ceux-ci qui, prévoyant un naufrage, discutaient d'avance les mesures qu'on aurait à prendre en cas de catastrophe. L'un dit à l'autre : « Nous arriverons toujours, il faut l'espérer, à sauver l'impératrice! — Ce n'est pas encore si sûr que cela », répliqua l'autre. Si l'homme de barre avait fait dévier pendant l'entrée son navire d'un mètre seulement de la voie tracée, nous étions irrévocablement perdus!!!

L'impératrice, nerveuse, en quittant la *Mouette* et voyant l'empereur, alla vers lui en lui disant : « Nous n'avons pas eu de chance avec notre course en mer. » — L'empereur, que je n'ai jamais vu se fâcher une seule fois dans ma vie, parut cette fois-là très mécontent et reprit très vivement : « C'est aussi la dernière fois que tu fais une de ces escapades, il y en a assez. » Si le respect ne m'avait retenue, j'aurais ajouté :

« Votre Majesté a bien raison! » Vannés, anéantis, les cheveux en désordre, les figures décomposées, les vêtements pendant le long de ces pauvres corps qui avaient tant souffert, cette piteuse compagnie s'installa dans les voitures que l'empereur prévoyant avait fait suivre la sienne pour être là prêtes à nous recevoir, dans le cas où le débarquement aurait lieu dans le port de l'Adour, et on nous conduisit... à la villa Eugénie pour y souper!!!...

Aussi longtemps que je vivrai, je garderai le souvenir de ce repas! On n'imagine pas l'aspect qu'offraient les convives, qui ressemblaient à des cadavres et dont les vêtements en loques donnaient l'impression du banquet de l'Évangile, auquel on avait appelé tous les miséreux qu'on avait pu ramasser dans les rues. C'était cependant là la fine fleur de cette cour de Napoléon III, dont l'élégance était réputée dans les cinq parties du monde!

Qu'était devenue la jolie robe en mousseline sur dessous bleu pâle de la comtesse Lise Pzezdziecka? — Et la robe mauve de madame Walewska? — Pour quels rivages lointains s'était envolée la confiance de madame de La Bédoyère qui avait dit avant de s'embarquer « que du moins cette fois-ci on ne risquait pas de mourir à la peine »? — Quelles tristes mines faisaient mesdames de La Poëze et de Montebello qui s'étaient extasiées sur « l'heureuse idée » de l'impératrice... Mais rien n'égalait le chagrin de miss Vaughan, qui se voyait forcée de convenir que décidément le *yachting*, quoiqu'elle fût Anglaise et qu'elle se crût passionnée pour ce genre de sport, ne lui convenait absolument pas! Quant à ces messieurs, je ne décrirai pas leurs figures et leurs accoutrements! Ils étaient tout simplement monstrueux! A quatre heures du matin, nous étions rentrés chez nous, mille fois heureux de regagner nos couches sur terre ferme, et de nous laisser bercer non par la mer, mais par nos rêves!

RÉCEPTION DE LA « SOCIÉTÉ DE CHARITÉ MATERNELLE » AUX TUILERIES

Paris, 1856.

L'empereur Napoléon ayant demandé à l'impératrice de me raconter l'audience solennelle, qui avait eu lieu au palais

des Tuileries lors de la présentation de la « Société de charité maternelle » par Mgr Morlot, archevêque de Paris, l'année après son mariage, Sa Majesté me raconta ce qui suit :

La reine Marie-Antoinette avait fondé cette société dont le but était de venir en aide aux femmes pauvres en couches, et chaque souveraine en France devait, à la suite, en être la présidente et la protectrice. Les impératrices Joséphine et Marie-Louise, et après celles-ci la reine Marie-Amélie et, je crois aussi, madame la duchesse d'Angoulême, quoique je ne sois pas sûre de cette dernière, s'étaient acquittées de cette tâche. L'empereur voulut faire revivre l'ancienne tradition et pria l'impératrice Eugénie de réorganiser la société en question en se mettant à sa tête. Ceci fut fait. Lorsque tout parut enfin être en règle, qu'un grand nombre d'adeptes se furent fait inscrire comme membres, et que l'archevêque de Paris eut, en sa qualité de grand aumônier de l'empereur et de président de ladite association, déclaré les statuts en ordre et la société constituée, on s'adressa au grand maître de Sa Majesté, le duc Tascher de La Pagerie, pour réclamer la faveur d'une audience solennelle, dans laquelle Mgr l'archevêque viendrait demander officiellement à l'impératrice de daigner accepter la présidence ainsi que ses devancières l'avaient fait, et lui lire et lui faire connaître les statuts, afin d'obtenir son consentement et sa haute approbation.

Au jour fixé, l'archevêque se présenta en grande tenue, accompagné de ses grands vicaires, au palais des Tuileries, où il avait convoqué toutes les personnes faisant partie de la société. Il y avait foule. Personne n'avait eu garde de manquer à l'audience. Chacun était curieux de voir la nouvelle impératrice entrer en fonctions et représenter seule, sans l'assistance de l'empereur.

La réception devait avoir lieu dans la salle du trône, et l'empereur avait ordonné que l'impératrice se tiendrait debout sur le trône, entourée de toute sa cour, c'est-à-dire de sa grande maîtresse la princesse d'Essling, sa dame d'honneur la duchesse de Bassano, ses douze dames du palais, son grand maître, ses chambellans et ses écuyers.

A deux heures précises, les portes s'ouvrirent à deux bat-

tants. L'archevêque parut, suivi de toute sa nombreuse, et même innombrable, escorte.

L'impératrice, très émue et un peu tremblante, se tenait droite et repassait le petit discours que l'empereur avait écrit pour elle et que consciencieusement elle avait appris par cœur. Elle constatait avec satisfaction qu'elle le savait sur le bout des doigts.

L'archevêque s'inclina trois fois et arrivé au pied du trône commença : « Madame! »

L'émotion semblait le tenir et il se passa quelques instants avant qu'il ne reprît : « Madame! »

Nouveau temps d'arrêt. La sueur perlait à son front, la foule devenait inquiète... L'impératrice, de rouge qu'elle était, devint pâle... Les dames derrière elle s'agitaient... Enfin l'archevêque parut retrouver le fil de son allocution et d'une voix plus assurée cette fois-ci : « Madame!... » Mais, chose inouïe pour un prêtre qui comme lui avait l'habitude de parler en chaire, il ne put trouver d'autre mot que celui-là... et après une nouvelle pause véritablement cruelle pour tous les assistants, madame de La Bédoyère, devenue horriblement nerveuse et perdant la tête, se mit à lancer un sonore « bravo » dans cette assemblée ahurie!

A peine ce « bravo » était-il sorti de la bouche, que l'impératrice, devenue plus nerveuse encore que sa dame du palais, éclata en sanglots... et, descendant tremblante des marches du trône, salua l'archevêque en pleurant, et se retira, suivie de toute sa cour, dans ses appartements...

L'empereur, entendant les voitures avancer pour emmener le monde, monta de suite chez Sa Majesté afin de lui demander comment l'audience avait marché et si elle avait bien répondu à Monseigneur l'archevêque. Il trouva l'impératrice tout en larmes. Inquiet, il s'approcha d'elle pour connaître la cause de son trouble. Elle lui raconta le pénible incident et l'empereur lui dit (l'empereur tutoyait l'impératrice, tandis qu'elle lui disait « vous ») : « Mais il aurait fallu que tu commences à adresser les premières paroles à l'archevêque, cela l'aurait remis à son aise! » La pauvre impératrice lui répondit : « Mais je ne pouvais pourtant pas lui débiter mon discours que j'avais si bien appris par cœur et par lequel je le

remerciais des paroles si éloquentes et si chaleureuses qu'il m'adressait! »

HISTOIRE D'UN ENLÈVEMENT A LA COUR DE NAPOLÉON III

Fontainebleau, juin 1863.

Nous nous trouvions, au mois de juin 1863, installés au palais de Fontainebleau où Leurs Majestés faisaient leur séjour d'été annuel, où, comme d'habitude, de nombreux invités étaient appelés par séries d'une durée de huit et parfois même de quinze jours. Nous étions une soixantaine de personnes, y compris le service d'honneur, dames du palais, chambellans et écuyers.

Or, un matin, alors que nous nous rendions, mon mari et moi, au salon à l'heure du déjeuner à midi, nous entendîmes de loin déjà des rires inextinguibles! Curieux de connaître la cause de cette hilarité folle, nous pressions le pas pour apprendre ce qui en était : l'histoire suivante nous fut racontée. Elle est authentique.

L'empereur Napoléon III venait de se coucher la veille vers minuit et allait s'endormir, lorsqu'il fut tiré de son assoupissement par un vacarme terrible se passant au-dessus de sa tête. On eût dit qu'on dansait, les cristaux du lustre faisaient un tintamarre odieux, il semblait qu'on bondissait, puis, on s'arrêtait, on rebondissait encore. Bref, le bruit était devenu intolérable!

— Que peut-on bien faire là-haut? — se demanda l'empereur, — et qui diable loge au-dessus de ma tête?

L'empereur, étant essentiellement bon pour son entourage, ne voulut pas réveiller son valet de chambre, et, voyant que le calme semblait se rétablir, il résolut de ne pas le sonner et de ne réclamer que le lendemain.

Il se tourna du côté du mur, mais, à peine en train de s'endormir, Sa Majesté fut réveillée par la reprise de cette même sarabande infernale.

Il n'est pas de bonté qui tienne, lorsque l'agacement en arrive à vous empêcher de fermer l'œil. Sa Majesté sonna. Le valet de chambre accourut.

« Dites donc, qu'est-ce qui peut bien se passer là-haut,

et qui habite donc cette pièce? — Je l'ignore, sire. — Eh bien! montez-y et dites à celui qui y demeure d'avoir à se tenir tranquille! — Je dirai à l'aide de camp de service d'aller exécuter les ordres de l'empereur, car moi-même je ne sais trop comment parvenir dans cette pièce. — C'est bien, répliqua Sa Majesté, mais qu'il se dépêche, car, tenez, voilà que cela recommence. En vérité, on n'a pas idée d'une chose semblable. Je suis curieux d'en connaître la cause. »

Le valet de chambre courut réveiller l'aide de camp et lui raconta l'affaire en lui transmettant l'ordre de l'empereur. « Mais je sais parfaitement, dit-il, qui habite là-haut. C'est X..., un des officiers d'ordonnance. Il doit être devenu fou. Je vais aller voir ce qui en est. » Et là-dessus il s'habille à la hâte et grimpe quatre à quatre au second. Arrivé devant la porte, il entend en effet un remue-ménage dans la pièce. Il frappe. Une voix rauque et terrifiée crie du dedans : « Qui est là? » Réponse : « C'est moi, un tel, qui viens de la part de l'empereur », et la porte s'ouvre.

L'officier, assez pâle et défait, se présente à son collègue dans un costume des plus légers, et celui-ci lui fait part de la commission impériale en lui disant que Sa Majesté, ne pouvant s'endormir par suite du tapage qui se fait au-dessus de sa tête, le charge de faire savoir à ce locataire si bruyant d'avoir à se tenir tranquille. Ne voilà-t-il pas que le malheureux lui répond d'une voix désolée, sans lui donner d'autre explication dans son effarement : « Que voulez-vous, je voudrais bien, mais je n'arrive pas à la faire tenir tranquille! » Le délégué de l'empereur lui riposte : « Il faut lui faire entendre raison, et il faut en première ligne que ce tapage qui fait scandale cesse. Que dira-t-on, je vous le demande, demain, de vous, dans tout le palais? — Eh bien! on dira, on dira..., réplique l'infortuné, que j'ai été stupide de la prendre! — Ah! mon pauvre ami, répond l'aide de camp, on dira plus que cela, on sera indigné. Il ne fallait surtout pas l'amener dans le château. Vous auriez dû lui prendre une chambre à l'hôtel! — Ah! vous êtes bon, mais c'est qu'elle ne veut pas rester seule!... Et, tenez, déjà vous voyez les rideaux du lit s'agiter. Elle bondit! Il faut que je retourne auprès d'elle. L'entendez-vous? — Je crois bien, dit l'aide de camp, et

piqué de curiosité, il s'approche de l'oreille du coupable et lui demande tout bas : Au moins, est-elle belle? — Superbe! Admirable! Voulez-vous la voir? » Étonné de cette proposition, mais vaincu par la curiosité — et puis, ma foi, on est homme ou on ne l'est pas, — notre envoyé impérial acquiesça avec un certain plaisir en ajoutant cependant, tenu par un dernier scrupule : « Si vous croyez que cela ne la gêne pas trop! » Sur quoi le détenteur s'écria : « Ah! mais cela lui est bien égal », et prenant son ami par la main, il s'avance sur la pointe des pieds vers le lit, et doucement, il en tire les rideaux, le met en face d'un baquet dans lequel gigottait une énorme *carpe* portant, rivé autour du cou, un anneau d'argent!

La stupéfaction de l'aide de camp dépassait tout ce que l'on pouvait imaginer!

Une carpe!

Il avait espéré voir mieux que cela!

Furieux de sa déconvenue, il demande à ce curieux pêcheur quelle idée avait bien pu lui prendre, et à propos de quoi il avait été tirer cette malheureuse carpe du fond de son cher étang? Le pauvre homme, honteux et confus, se sentant profondément coupable, presque criminel, lui avoue qu'il adore la pêche et que, se trouvant journellement en face de cet étang, il n'avait eu qu'une idée, qu'un désir, qui étaient de voir et d'admirer de près une de ces carpes si célèbres, et de s'assurer s'il était bien vrai qu'il y en avait qui portaient à leur cou un anneau en argent, sur lequel se trouvait inscrit la date de 1530!!!

La pêche en était sévèrement interdite sous peine de forte amende et même d'internement. Il avait, en quittant le salon après dîner, été furtivement lever un filet qu'il avait été poser dès l'aube, et — ô joie et ô bonheur! — une carpe à anneau s'y était prise en effet. Il l'avait emportée en cachette dans sa chambre et mise dans un baquet, mais comme elle était énorme, elle en bondissait à tout instant, et il s'agissait de la ressaisir et de l'y remettre, car il ne voulait pas qu'elle trépassât, ayant l'intention de la remettre à l'eau le lendemain au petit jour!... Cette confession faite, le délégué impérial et le coupable prirent le baquet en tâchant

d'y maintenir la carpe et quittèrent à pas de loup la chambre pour transporter la coupable ailleurs.

L'aide de camp s'empressa d'avertir le valet de chambre de l'empereur que tout était rentré en ordre. Le fidèle serviteur vint auprès du lit de son auguste maître en lui disant : « Tout va être tranquille à présent. *Une carpe était venue voir* M. X... » Et Sa Majesté de répondre en riant : « Ah! ils les appellent des « carpes » aujourd'hui? »

Le lendemain matin, Sa Majesté fut mise au courant de la *terrible* aventure! Elle en rit aux larmes et, pour punir le « don Juan aux carpes », elle lui infligea l'humiliation de la raconter à tous les invités du château, qui pendant le reste du séjour, ne cessèrent de faire mille lazzis sur ce singulier amoureux.

Il a juré aux carpes une haine mortelle.

VERSAILLES

FÊTE EN L'HONNEUR DU ROI D'ESPAGNE, DON FRANÇOIS D'ASSISE, 1867

Paris, 1860.

Le roi don François d'Assise, mari de la reine Isabelle [1], était venu à Paris, rendre visite à l'empereur et à l'impératrice en juin 1867. Leurs Majestés résolurent de lui donner une grande fête à Versailles, et l'impératrice, qui était la promotrice de cette idée, se chargea de l'organiser.

Elle me dit, un soir que j'eus l'honneur de la voir à un de ses petits bals du lundi aux Tuileries, qu'elle comptait se rendre à Versailles et qu'elle m'engageait à l'accompagner, si toutefois cela pouvait m'amuser ou m'intéresser. Je n'eus garde de refuser sa gracieuse invitation, et nous nous rendîmes quelques jours plus tard dans l'endroit sus-nommé. L'architecte du palais attendait Sa Majesté à l'entrée; elle-même venait accompagnée du général Rolin, préfet du palais, pour lui donner en lieu et place ses ordres, ainsi que du comte Baciocchi, le grand chambellan, qui, en sa qualité

1. Fille de Ferdinand VII proclamée reine en 1853, mariée en 1846 à l'infant François d'Assise, le même jour que sa sœur Louise au duc de Montpensier.

d'intendant des théâtres impériaux [1], devait prendre ceux qu'elle lui donnerait au sujet de la représentation qu'elle projetait dans la merveilleuse salle de spectacle du château.

En visitant l'intérieur du palais, l'impératrice s'occupa d'abord de l'arrivée au théâtre, car on devait commencer la soirée par le spectacle. Tous les invités se trouveraient installés au théâtre lors de l'arrivée des souverains, et, dès l'entrée de ceux-ci, le rideau se lèverait. On parla d'augmenter l'éclairage qui paraissait insuffisant à Sa Majesté; on décida de mettre des fleurs des deux côtés de la scène; on désigna la place des deux cents gardes qui devaient se tenir contre les portants; on inspecta les loges; on inscrivit le nombre de fauteuils dorés recouverts de velours rouge, ainsi que des tapis qu'il fallait apporter, et, lorsque tout fut bien arrêté de ce côté-là, on se rendit par une longue galerie dans les grands appartements ayant vue sur le parc. Bien entendu, un tapis de velours rouge devait être placé dans la galerie en question, les cent-gardes feraient la haie, et il y aurait profusion de plantes vertes dans les niches des fenêtres.

Arrivée dans la Galerie des Glaces, cette merveille de Versailles, l'impératrice vit que l'éclairage, là encore, était absolument insuffisant, et on prit note pour des lustres et des torchères en quantité. Sa Majesté, se tournant vers le général Rolin, lui dit alors : « Nous souperons ici par petites tables après le spectacle », et s'adressant à l'architecte, elle lui demanda combien de personnes pourraient être placées. Il lui fut répondu : « De cinq à six cents. — Très bien, dit l'impératrice, nous aurons de quarante à cinquante tables. Cela fera très bien. » Le général Rolin fit remarquer que tout cela était bel et bon, mais qu'il était impossible de faire servir un souper chaud et qu'il fallait se contenter d'un souper froid qu'on trouverait déjà servi, parce que les cuisines étaient tellement éloignées des appartements qu'il n'y avait pas à songer qu'on pût apporter des plats à cette distance! « Mais qu'a-t-on fait du temps de Louis XIV, s'écria l'impératrice, où l'on soupait toujours dans la Galerie des

1. Le comte Baciocchi était plus exactement « surintendant des spectacles de la cour et surintendant général des théâtres » et le général Rolin « adjudant général du palais ».

Glaces? — Madame, répliqua l'architecte, j'ai là toutes les données que je vais soumettre à Votre Majesté. On apportait les plats sur d'immenses plateaux posés sur des roues, sous lesquels on mettait du charbon de bois et qu'on roulait à travers les salons à partir de l'escalier. D'office, il n'y en avait point, comme l'impératrice peut bien le voir. On mettait de longues tables dans le salon qui précède la galerie; on y lavait même la vaisselle, et, lorsque le roi revenait du spectacle, il lui fallait traverser cet office et cette laverie improvisés! » Il fallut donc, bon gré, mal gré, tâcher de s'arranger et le souper froid fut décidé au grand regret de l'impératrice qui, avec raison, trouvait que cela manquait d'élégance.

Ensuite, quand tout fut bien décidé de ce côté-là, Sa Majesté sortit sur la terrasse où l'artificier Ruggieri et une horde de gaziers et d'autres individus attendaient sa venue. L'impératrice commanda alors cet admirable feu d'artifice et cette illumination uniques dont j'ai gardé l'impérissable souvenir et qui sont ce que j'ai vu de plus beau dans ce genre de toute ma vie. Il est impossible de voir plus beau que cela, et je crois que si l'on avait dit à quelqu'un : « Faites mieux et plus », chacun se serait récrié. Ruggieri proposa de faire son feu d'artifice au bout du tapis vert, sur l'étang ou le bassin qui se trouve au fond du parc, et dit qu'il ferait partir des bouquets de vingt-cinq mille fusées chacun, sans compter des milliers de fusées qui partiraient dès le début. On mettrait des cordons de gaz partout; on entourerait chaque parterre; on éclairerait *a giorno* chaque fontaine; la lumière électrique placée sur le toit du palais jetterait ses rayons sur tout le parterre, et on suspendrait dans les arbres des milliers de ballons rouges et orange pour donner l'impression de fruits lumineux. Il fallait entendre Ruggieri proposer « un million de ballons » d'un air simple comme quelqu'un disant : « Nous mettrons là une vingtaine de ballons! » Je me disais : « Ah! quelle chance de pouvoir commander comme le fait l'impératrice, sans avoir toujours à s'informer du prix! »

Le jour vint où la fête eut lieu. Nous partîmes tous et toutes en poste pour Versailles, parées, attifées, couvertes de dia-

mants, et à 9 heures nous entrions dans cette délicieuse salle où toutes les élégances de Paris et de la cour étaient réunies. L'aspect en était ravissant, et la société des plus choisies. A 9 heures et quart, Leurs Majestés firent leur entrée avec ce pauvre petit misérable roi d'Espagne qui avait bien la plus triste mine qu'on pût imaginer. Au physique, il était absolument indigne de la splendide fête qu'on lui offrait, et, ma foi, il me semble qu'au moral il l'était également. Un pauvre sire dans toute l'acception du mot.

La pièce qu'on représentait avait été tirée du répertoire de l'époque de Louis XIV. Elle était bien ennuyeuse, mais les costumes en étaient admirables et d'une richesse et d'un goût merveilleux. On les avait fait faire d'après des tableaux et des gravures du temps. Heureusement que la représentation ne dura pas plus d'une heure!

L'entrée dans la galerie des glaces fut un éblouissement! La salle éclairée à ravir, et surtout la vue de ces immenses fenêtres donnant sur le grand parterre brillant de mille feux était enchanteresse! Tout le monde poussait des exclamations admiratives, et je crois que *même* le roi d'Espagne a remarqué que l'on avait fait « un petit extra » en son honneur! Après le souper, l'impératrice prit le bras de son auguste invité et sortit avec lui sur la terrasse. A ce moment, les premières fusées de Ruggieri partirent et se succédèrent avec une telle rapidité que le ciel semblait en feu. On ne savait où regarder : c'était une féerie, lorsque tout d'un coup plusieurs coups de canon retentirent, que les soleils et les étoiles partant de tous les côtés firent un bruit infernal et qu'enfin tout Versailles fut embrasé par quatre bouquets successifs de vingt-cinq mille fusées chacun!

On avait laissé entrer le public dans le parc qui était noir de monde. Une clameur d'enthousiasme formidable accueillit ce splendide, cet incomparable coup d'œil.

L'impératrice, qui ce soir-là était belle à ravir et qui, dans une robe blanche lamée d'argent, et parée de ses plus beaux diamants, se mit à circuler un peu dans la foule, entourée des officiers de sa maison, fut acclamée! Je la vois encore, faisant quelques pas dans les plates-bandes devant le palais. Elle avait jeté négligemment sur ses épaules une espèce de

burnous blanc brodé d'or, et les murmures d'admiration l'accompagnaient comme une traînée de poudre. Elle aimait à être louée des fêtes et des appartements qu'elle arrangeait. Un compliment sur sa personne eût été aussi mal venu que sur sa toilette, mais, lors de la fête de Versailles, elle exigeait qu'on la félicitât, et il y avait bien de quoi. En passant devant moi elle m'interpella par cet « Ah! » familier qu'elle a gardé jusqu'à ce jour et qu'elle dit avec une grâce toute méridionale : « Eh! que dites-vous de ma fête? — Je dis qu'elle est digne de Votre Majesté! — Auriez-vous cru qu'elle deviendrait aussi jolie que cela? ajouta-t-elle. — Madame, répondis-je, je m'attendais à quelque chose de convenable quand j'ai entendu Ruggieri parler de cent mille fusées et d'un million et demi de ballons lumineux! »

Le roi d'Espagne en quittant la France, offrit, en souvenir de sa visite à Sa Majesté, un bijou qui était splendide. C'était un morceau d'émeraude taillé en croix. L'impératrice l'a beaucoup porté dans la suite et elle l'a vendu plus tard en Angleterre, en 1870...

Revenue en Autriche, j'assistais un soir à un feu d'artifice donné à Schönbrunn en l'honneur de l'empereur de Russie. Le prince Constantin de Hohenlohe, qui était à cette époque grand maître de notre empereur, s'approcha de moi et me demanda si je ne trouvais pas son feu d'artifice charmant. « Comme ces fusées partant de la Gloriette font bien! dit-il, c'est un spectacle enchanteur!... Mais il y en a aussi énormément!... Croiriez-vous qu'il y en a près de mille?... Nous en avons là pour huit ou dix mille florins! C'est ravissant, n'est-ce pas? — Mon Dieu, lui répliquai-je, ça n'est pas mal, mais je garde le souvenir d'un feu d'artifice à Versailles où j'ai vu partir plus de cent mille fusées et qui a coûté six cent mille francs, et vous comprendrez que je ne m'enthousiasme pas facilement sur un feu d'artifice et une illumination! »

Je crois que ma réponse l'a tué.

PRINCESSE METTERNICH

(A suivre.)

LA QUESTION DES DÉTROITS

DES DEUX POINTS DE VUE MILITAIRE ET NAVAL

Au moment où j'écris ceci « la crise des détroits » — je laisse de côté celle de la Thrace, celle des capitulations, celle de la participation des Soviets aux négociations... Il y en a tant! — la crise des détroits bat son plein. Les Anglais restés seuls à Tchanak, puisque nous nous sommes retirés à Kilid Bahr, sur la rive européenne, s'y renforcent de telle sorte que l'on commence à se demander s'ils n'ont pas l'intention d'y rester. Et que l'on puisse avoir — chez nous et partout — une telle inquiétude, c'est déjà fort grave. Mais j'y reviendrai tout à l'heure.

Donc, troupes anglaises tirées d'Égypte, de Malte, de Gibraltar et de la métropole — qui reste bien dégarnie! — brigades navales et infanterie de marine s'accumulent dans les ouvrages de ce nœud essentiel de la défense des Dardanelles, à l'entrée du double coude devant lequel s'arrêta la fortune des Alliés le 18 mars 1915. Il est même question d'une colonne mobile qui parcourt la « zone neutre » dont Tchanak est le centre, zone dont la délimitation reste sans doute asez incertaine, puisqu'on parle toujours de forts partis de cavalerie turque qui en dépassent les bornes.

Ces forces de terre britanniques sont d'ailleurs appuyées par une force navale considérable, placée sous les ordres de l'amiral Osmond Broock. L'*Evening Standard* y comptait, il y a quelques jours, sept « dreadnoughts » portant 60 canons

de 380 et 400 millimètres[1], ces grandes unités étant d'ailleurs entourées de bâtiments moins puissants, quoique très capables d'agir contre des éléments à terre, et surtout d'une nuée de navires légers, petit croiseurs, « destroyers », torpilleurs, sous-marins aussi peut-être, enfin bâtiments porte-avions, transports, ateliers flottants, ravitailleurs de toute espèce. *L'amirauté donne à plein corps.* J'oserai dire que si guerre il y avait encore là-bas — à Dieu ne plaise!... — ce serait « sa guerre ». On comprendra mieux ceci si l'on veut bien suivre mon exposé; en tout cas il faut se rappeler qu'en ce moment l'intérêt qui s'attache pour la Grande-Bretagne aux détroits ottomans, ce n'est plus tout à fait l'intérêt traditionnel de la route des Indes (ou plutôt de la base stratégique de cette route, Constantinople), *c'est l'intérêt capital qu'elle porte au chemin que suivent les pétroles, mazouts, essences* de la Colchide moderne, la Transcaucasie, de Bakou à Batoum.

On ne sait pas, ou l'on sait peu, en France, que déjà, quelques années avant la guerre, M. Winston Churchill, alors « first-lord of the Admiralty », c'est-à-dire ministre de la Marine, avait obtenu du cabinet dont il faisait partie que l'amirauté concentrât dans ses mains tous les organismes, tous les services relatifs à la recherche, au transport et à la distribution générale — la marine étant, bien entendu, servie en premier lieu — de tous les combustibles liquides.

Comment l'activité du très puissant ministère qui veille constamment sur la sécurité de la Grande-Bretagne se porta-t-elle de préférence sur l'Asie, en ce qui touche le ravitaillement en pétrole, et, dans ces derniers temps, surtout sur cette Colchide, où il y a décidément toujours une toison d'or, c'est ce que je ne saurais expliquer ici. Ce n'est pas expressément de la grande affaire des pétroles qu'il s'agit en ce moment. Il suffit d'indiquer quels liens rattachent cette question à celle des détroits qui conduisent à la mer Noire. Rappelons, du reste, que si l'éminent homme d'État Winston Churchill n'est plus premier lord de l'Amirauté, il est toujours dans le cabinet Lloyd George, et comme chef du War Office.

1. A la date du 2 octobre, c'est deux ou trois grandes unités de plus qu'il faut compter, avec 80 ou 90 bouches à feu de 15 et 16 pouces (380 et 400 mm.). Et ce ne sera pas tout.

Mais il faut revenir aux Dardanelles et à Tchanak, à la mer de Marmara et au Bosphore, enfin à Constantinople. A propos de cette capitale de l'Islam, mais aussi de cette grande cité grecque, arménienne, russe et, en définitive, cosmopolite, observons que le général Harington, commandant en chef de l'armée combinée d'occupation, ayant été obligé d'envoyer soit à Bigha et à Tchanak, soit à Ismidt et dans la zone neutre de la Thrace asiatique, presque tous les contingents britanniques dont il disposait, la garde de la vieille Stamboul, des ministères, de la Banque, du vieux sérail — sans parler de Péra et de Galata — a été confiée à des troupes françaises jusque-là reléguées à la défense des lignes de Tchataldja, à 35 kilomètres de la Corne d'Or.

Ce point important, la presse officieuse de Londres l'a fait ressortir avec complaisance[1]. C'est en effet, une réponse aux craintes que nous exprimions quelquefois, en France, que l'Angleterre n'eût l'intention de s'établir définitivement à Constantinople et d'y constituer un nouveau Gibraltar. Ces appréhensions étaient vaines, on le voit. Constantinople, au demeurant, n'a rien d'un Gibraltar, et d'y garnisonner, ce n'est qu'une lourde charge sans avantages correspondants. Parlez-nous de Tchanak. Voilà, géographiquement, stratégiquement, tactiquement, le vrai Gibraltar du « proche Orient ». « Qui tient Tchanak tient les Dardanelles » et qui tient les Dardanelles tient la Marmara et, donc, Constantinople, molle sultane étalée, sans défense possible, au fond de la Propontide.

Est-ce bien vrai, pourtant, que « qui tient Tchanak tient les Dardanelles »? Examinons ça d'un peu près.

Il est clair — nous en avons fait l'expérience — que cette position, d'ailleurs assez étendue (car sur la rive asiatique, seulement, elle va jusqu'au second promontoire de l'étranglement coudé, Nagara), « commande » le passage le plus difficile du détroit. Sous le feu de son artillerie lourde, très lourde même, à laquelle les vaisseaux, dominés, et de près, pouvaient malaisément répondre, les Germano-Turcs avaient organisé

1. Des contingents britanniques sont, toutefois, rentrés à Constantinople, les 4 et 5 octobre. C'étaient surtout des fusiliers marins. Peut-être, d'ailleurs, ont-ils passé le Bosphore pour renforcer la défense de la zone neutre d'Ismidt.

des obstacles matériels et des engins sous-marins qui, à eux seuls, constituaient déjà une sérieuse défense, une interdiction de passer, à moins de se résigner à subir de grandes pertes.

Cette interdiction, toutefois, ne paraissait pas absolue à l'amirauté anglaise, au début de 1915. Elle ne semblait telle qu'au vice-amiral Carden, dont l'opinion, à la vérité, avait bien quelque poids, car il était là, tout porté, exerçant le commandement en chef de la flotte combinée, dix-huit cuirassés et quantité de bâtiments légers et auxiliaires, des dragueurs de mines fixes, notamment. L'amiral Carden ayant décidément conclu vers le 10 mars, à l'impossibilité de réussir, dans l'opération du passage de vive force, *avec la flotte seule*, fut invité, séance tenante, à céder le commandement au contre-amiral de Robeck, son plus ancien lieutenant, promu vice-amiral pour la circonstance[1].

Ce dernier officier général n'avait garde de décliner le redoutable honneur qui lui était fait. On a prétendu, d'ailleurs, qu'il appartenait au clan de M. Winston Churchill, alors encore chef de l'Amirauté et l'un des auteurs du plan d'attaque, plan qui n'avait pourtant pas eu l'approbation du premier lord naval, l'amiral Fischer.

L'opération se déroula, en effet, du moins jusqu'à 1 heure 45 de l'après-midi, suivant le programme venu de Londres et, en somme, tout semblait marcher à souhait, lorsque, brusquement, intervint un engin sur lequel les assaillants n'avaient pas compté — ni, peut-être, tout à fait les défenseurs, qui furent certainement surpris du succès de cette arme, au point qu'ils attribuèrent d'abord les pertes de leurs adversaires à la justesse de leur tir et à la puissance de destruction de leurs obus de rupture de 24 et de 28 centimètres Krupp.

C'étaient *les mines dérivantes* qui rentraient en scène après un long oubli, car on ne s'en était guère servi que pendant les opérations fluviales de la guerre de Sécession, il y a quelque soixante ans.

Leur première victime fut le cuirassé français *Bouvet*, qui coula à pic, en cinquante-quatre secondes exactement. Ce bâtiment appartenait au type que l'on désignait familièrement,

1. On tenait à ce que le commandant de la flotte anglaise fût supérieur en grade au chef de la division française, le contre-amiral Guépratte.

dans la marine, sous le titre inquiétant de « chavirable », ce qui signifiait que, d'après les études faites par le savant constructeur Bertin sur un certain nombre de nos unités de combat, il y en avait quelques-unes qui chavireraient nécessairement à la suite d'une brèche importante faite dans telle ou telle partie de leur « œuvre vive », ou carène plongée [1].

Deux ou trois heures plus tard c'étaient deux cuirassés anglais qui sombraient, mais, heureusement, en plus de temps que le *Bouvet*, leur compartimentage et la distribution de leurs poids étant probablement meilleurs. On put sauver presque tout le personnel de ces deux grandes unités, l'*Irrésistible* et l'*Océan*, tandis que, du *Bouvet*, 75 hommes seulement et 1 officier purent être recueillis.

Mais là ne se bornaient pas, au point de vue du combat, les pertes de la flotte combinée. A côté de ces trois morts, il y avait deux grands blessés, le *Gaulois* français et l'*Inflexible* anglais, tous les deux atteints, ce qui les sauva [2], dans les compartiments de l'avant, mieux cloisonnés et où le volume d'eau embarqué reste relativement faible, en raison de l'affinement des formes de cette partie du bâtiment.

Cinq cuirassés détruits ou mis hors de combat, tel est donc le « tableau » que pouvaient présenter les mines dérivantes dans cette funeste journée. Le canon avait, certes, fait lui aussi de la besogne : le *Suffren* et l'*Agamemnon* (anglais) avaient dû se retirer du feu et plusieurs autres cuirassés étaient assez gravement atteints par des obus de gros calibre. Mais il fallut bien reconnaître — ce ne fut pas sans quelque résistance [3] — que les mines sous-marines dérivantes avaient les honneurs de cette lutte profondément émouvante. Après la destruction de l'*Océan*, l'amiral de Robeck fit cesser le combat. Ne nous étendons pas sur la suite des événements.

1. Il est bon de dire que, d'après certains récits, la mine qui atteignit le *Bouvet* aurait provoqué l'explosion des soutes à munitions. Peu importe, du reste.

2. Le commandant Phillimore, de l'*Inflexible*, dut se résoudre à une mesure terrible pour assurer le salut de son bâtiment. Il fit fermer aussitôt tous les passages, tous les panneaux de la partie intéressée par l'explosion. *Or il y avait encore, là, vingt-six hommes.*

3. Les artilleurs de toutes les nations célébrèrent — objectivement, bien entendu, s'il s'agit de ceux de l'Entente — cette victoire du canon de côte sur le canon de bord. Il leur fallut déchanter.

Cinq semaines après l'attaque manquée du 18 mars, une armée anglo-française débarquait à Seddul Bahr, à l'extrême pointe de la presqu'île de Gallipoli. Le choix de ce point était on ne peut plus fâcheux et on s'en aperçut bien dans le développement des opérations. Quelques mois après, en novembre, l'évacuation de la presqu'île commençait par le départ de la division française du général Bailloud. L'opération, fort délicate — tout se passait sous le feu ininterrompu des Turcs — se poursuivit jusqu'au 8 janvier 1915 avec un plein succès, s'il est permis de parler de succès en telles circonstances.

Et maintenant, quelles conséquences allons-nous tirer des faits précis que je viens d'exposer? Pouvons-nous répondre à la question posée tout à l'heure : Est-il vrai que « qui tient Tchanak tient les Dardanelles? » — Nous le pouvons, je le crois, et la réponse est négative : Il ne suffit pas de tenir Tchanak, *il faut tenir tout le détroit* et, *en particulier, la partie d'en amont* de la ligne Tchanak-Kilid-Bahr, qui s'étend à vol d'oiseau sur 40 kilomètres, jusqu'à la hauteur de Gallipoli.

En d'autres termes, il faut être à peu près — je dis bien à peu près et on va voir pourquoi — assuré que les Turcs ne pourront pas organiser, sur l'une ou sur l'autre rive du fleuve marin, des postes, d'ailleurs fort simples, d'où ils mouilleraient et laisseraient aller au fil de l'eau des mines dérivantes. Or il n'y a qu'une *occupation réelle et en forces sérieuses* qui puisse fournir cette relative assurance. Relative, parce qu'il restera toujours au défenseur (continuons à l'appeler ainsi : après tout, les Turcs se défendent. Ils sont chez eux et l'on veut les évincer, à tort ou à raison) la possibilité de mouiller les engins en question à l'ouvert du détroit, au large de Gallipoli et en plein courant descendant. C'est ce qu'ils faisaient en mars 1915, au moyen de bateaux spéciaux qui doivent exister encore. En tout cas les installations nécessaires, à bord, pour le mouillage de ce genre de mines sont peu compliquées. Il est aisé de les reproduire sur tous les navires possibles, et en peu de temps.

Il est donc sage de s'attendre, dans le cas où le gouvernement britannique prétendrait occuper définitivement Tchanak,

à ce que *les Turcs* (il n'y aura bientôt plus de « kémalistes »; la victoire a réuni les deux grands partis ottomans) fassent usage d'une arme qui a déjà si bien fait ses preuves, justement sur le même théâtre d'opérations. Et dès lors la situation de la flotte anglaise mouillée devant Tchanak deviendra fort précaire. Sans doute, elle s'entourera de filets, mais, outre que ces filets peuvent eux-mêmes être détruits, c'est, si on les installe à demeure, *l'organisation de la paralysie.* S'ils sont mobiles, ou, pour mieux dire, si chaque unité lourde a le sien, de deux choses l'une, ou bien elle reste au mouillage, immobilisée comme dans le cas précédent, ou bien elle appareille, mais elle marche alors avec une telle lenteur — surtout en remontant contre le courant — qu'elle devient le but le plus facile à atteindre pour les armes diverses qui restent au défenseur et dont je n'ai pas encore parlé.

Quelles armes? Fais-je allusion aux nombreuses batteries fixes qui s'échelonnaient, de 1914 à 1918, entre Nagara et la mer de Marmara? Non. Je les suppose désarmées — supposition bénévole, car il se peut que les Alliés ne se soient pas beaucoup préoccupés, depuis quatre ans, de ces ouvrages de second ordre — et je ne pense pas que Moustafa Kémal soit actuellement en possession d'une artillerie de côte susceptible de réarmer ces batteries.

Non, il s'agit seulement de son artillerie de campagne, laquelle, au demeurant, peut compter quelques pièces lourdes allant jusqu'aux calibres de 12 et 15 centimètres. D'aucuns souriront à la pensée que de l'artillerie de campagne puisse gêner un « dreadnought ». C'est ainsi cependant. L'amiral Guépratte le note dans son rapport sur l'affaire du 18 mars. L'historien « Testis » — c'est le pseudonyme d'un technicien fort bien renseigné [1] — y insiste beaucoup dans ses conclusions et observe, de plus, que les canons de campagne, même de petit calibre (75 ou 77 mm.) coulèrent, le 18 mars, des torpilleurs. Or un « dreadnought » dans la remontée du détroit, ne marchera pas sans s'entourer de bâtiments légers, précisément à cause des mines, que ces petites unités peuvent lui dénoncer à l'avance.

1. « Testis », *L'expédition des Dardanelles,* d'après les documents officiels. Chez Payot, éditeur, 1917.

N'auraient-ils d'ailleurs pas, ces torpilleurs ou ces « destroyers », à préserver le mastodonte des attaques de bâtiments de leur propre type et même, peut-être, de sous-marins?

Quoi, dira-t-on! Prétendez-vous que Kémal pacha puisse dès maintenant disposer d'éléments de ce genre?

Non pas au moment où j'écris, encore que l'on soit ici, en fait, bien mal renseigné sur ce qui se passe dans « les dessous » de ce très compliqué Levant; mais fort bien, peut-être, au moment où on lira ces réflexions, ou peu de temps après. Si Kémal obtient de rentrer, avant la conclusion du deuxième traité de Sèvres (qui s'appellera, affirme-t-on, traité de Venise) en possession de la capitale turque, il récupérera, en même temps, les deux arsenaux de l'Armée et de la Marine, améliorés, refondus même, par les Allemands pendant la grande guerre. Il est vrai que, dans ce cas, les Anglais n'auront pas manqué d'emmener, en se retirant, les bateaux de guerre, y compris les torpilleurs, qui se montrèrent « mordants », le 18 mars, et jusqu'à la fin des opérations[1].

C'est leur pratique constante : Toulon, le Texel, Copenhague en témoignent. Ajoutons-y Scapa Flow, sous cette réserve qu'il s'agit, cette fois, du point d'arrivée — et du tombeau — au lieu du point de départ de la flotte capturée.

Oui, mais on ne déménage pas tout un arsenal comme on déménage des navires, meubles par destination. Et l'arsenal de la marine — à moins qu'on y mette le feu; tout est possible — pourra recevoir ce qui reste de la flotte... bolcheviste. N'oublions pas, en effet, que Moscou et Angora marchent étroitement unis. Les sceptiques et ceux qui se rappellent l'Histoire peuvent bien se demander si ce touchant accord résistera au transfert du gouvernement kémaliste à Constantinople même. « *Habent sua fata...* » Non pas seulement les petits livres mais aussi les lieux, les milieux, l'entourage, l'ambiance, les traditions mystérieusement écrites sur les murs des capitales; et enfin, il y a la géographie...

Mais, répétons-le, tout est possible. Il l'est surtout qu'aus-

1. Le cuirassé anglais *Goliath* fut coulé par les torpilleurs turcs à la fin d'avril 1915. A noter que les torpilleurs turcs — une vingtaine environ, en 1914 — avaient été instruits et formés par la mission anglaise du contre-amiral Lympus. Les Allemands du *Gœben* et du *Breslau* trouvèrent là, tout de suite, des auxiliaires précieux.

sitôt établi à Stamboul, le gouvernement nationaliste soit circonvenu par les Allemands, les Russes, bolchevistes ou non, tous les aventuriers, tous les anciens officiers, gens énergiques, tous les techniciens et ingénieurs, gens avisés et « débrouillards », tous les financiers cosmopolites, tous les hommes d'affaires interlopes, tous les grands usiniers affamés de commandes... Et toutes ces influences, appuyées sur l'assemblée nationale, transférée d'Angora sur le Bosphore, s'exerceront en faveur de la politique de complète et immédiate récupération de toutes les forces de l'Islam, déjà partiellement vainqueur de l'Occident et des « Roumis ».

Parlerai-je encore, pour en finir avec les ressources que Mustafa Kémal peut utiliser contre la flotte britannique, des postes de lancement de torpilles automobiles, des projecteurs sur auto-camions, etc.?... Non; il convient d'abréger. D'ailleurs ces engins et beaucoup d'autres n'entreraient en jeu que dans le cas où la force navale en question, quittant son mouillage, voudrait faire route sur la mer de Marmara et sur Constantinople.

Un mot seulement de l'aviation. On sait que les nationalistes sont assez bien pourvus en ce qui touche « la cinquième arme ». Grecs et Anglais ont accusé les Italiens d'y avoir pourvu. C'est possible. Sait-on jamais?... Le jour où l'on fera, dans le Royaume-Uni, une enquête sérieuse et poussée à fond sur les fournitures d'armes, de matériel, d'engins et de substances diverses utiles à la guerre faites pendant les hostilités aux Allemands par des citoyens britanniques — dont quelques-unes ne l'étaient, du reste, que de fraîche date — on en découvrira de belles...

Tant y a que les appareils aériens seraient — à quelque type qu'ils appartinssent — des armes excellentes contre la flotte anglaise et aussi contre la forteresse de Tchanak elle-même. Contre la flotte anglaise au mouillage, d'abord, contre la flotte anglaise naviguant dans le détroit, ensuite, car, dans ce dernier cas, les bâtiments ne sauraient développer toute leur vitesse et, de plus, seraient obligés de suivre un cap à peu près constant, les quelques légers changements de route étant faciles à prévoir pour les aviateurs : toutes conditions

favorables à la justesse du tir — si l'on peut dire — de ces derniers. J'ajoute que de récentes expériences ont prouvé qu'il n'était pas nécessaire, pour qu'une bombe aérienne fût efficace contre un bâtiment, qu'elle atteignît effectivement celui-ci. Quand elle tombe à côté de lui, à faible distance de sa carène, l'explosion (qui se produit parfaitement dans l'eau) défonce l'œuvre vive comme le ferait une mine arrivant au contact. C'est le résultat d'un effet bien connu de l'incompressibilité du liquide et cela s'appelle « le marteau d'eau ».

Ah! nous sommes loin des *boulets de marbre* lancés par d'énormes *bouches à feu de bronze* [1] couchées par terre, qui atteignirent quelques-uns des vaisseaux de Duckworth, le 3 mars 1807, tandis qu'il revenait de son inutile tentative d'intimidation devant Constantinople. L'escadre anglaise allait vite, cependant, marchant avec le courant et poussée par une bonne brise du Nord; mais les canonniers turcs surent, sinon pointer juste — le pointage était invariable — du moins tirer au bon moment. 2 vaisseaux sur 7 eurent couples et membrures fracassés et l'un d'eux faillit couler sur place. 177 hommes furent tués ou blessés.

Le plus curieux est que Duckworth, orgueilleux et entêté, voulut prendre sa revanche avant que la nouvelle de sa mésaventure fût arrivée à Londres. Il s'avisa d'un débarquement en Égypte avec des troupes empruntées à Malte. Mais, comme il avait trouvé devant lui, à Constantinople, le général Sébastiani et la mission française d'officiers du génie et de l'artillerie, qui armèrent rapidement la pointe du vieux sérail, il trouva sur le rivage d'Égypte le consul de France Drovetti, qui avait soulevé, électrisé tout le pays; et le général Fraser dut se rembarquer après avoir obtenu, par grande faveur, de n'être pas fait prisonnier.

N'est-ce pas que tout cela est instructif? Mais aussi ne devrait-on pas dire que c'est justement la grande force des britanniques de savoir oublier, de l'histoire, ce qui pourrait

1. C'étaient des pièces coulées, dit-on, sur le modèle de la columbiad (comme disent les Américains), fondue à Andrinople, en 1453, par l'ingénieur hongrois Urbain, et qui, avec ses boulets de 600 livres, ouvrit la grande brèche sur laquelle mourut héroïquement Constantin Dracosès, le 29 mai, le dernier jour de la Constantinople chrétienne.

les faire réfléchir et gêner leur audace?... Je prends tout de même la liberté de rappeler à nos anciens Alliés de la Grande guerre, dont personne plus que moi n'admire la force morale, la ténacité, la froide et calculatrice vaillance, l'exemple de l'amiral Duckworth. On ne peut pas tout faire avec une force navale, seule, même supérieurement conduite, qu'il soit permis de le dire à un marin qui n'a cessé de réclamer, de 1914 à 1918, une attitude plus énergique, plus « offensive », de la part des marines alliées... mais en combinaison avec les forces de terre.

J'entends bien que les Anglais d'aujourd'hui pourraient observer que la flotte de l'amiral Broock est précisément en connexion directe, à Tchanak, avec de nombreux contingents — et qui grossissent — de l'armée britannique. Mais s'il est vrai, comme on peut le déduire de tout de qui précède, qu'il n'y a rien de fait, en réalité, pour « tenir » les Dardanelles, si l'on ne tient tout le détroit, presqu'île de Gallipoli comprise, on conviendra que ce n'est pas avec 12 ou 15 000 hommes et quelques aéroplanes qu'on y réussira. Il y faudrait une armée, et une armée encore plus forte que celle qui, au prix de pertes énormes — plus de 200 000 hommes, blessés et malades compris [1] — n'avait pu gagner que quelque 3 ou 4 kilomètres en avant de son point de débarquement, Seddul-Bahr. Je ne pense pas, et pas un Anglais, d'ailleurs, ne pense qu'il puisse être question de renouveler un tel effort, même en admettant que l'on considère la position initiale actuelle comme meilleure que celle de 1915. Elle ne l'est qu'en apparence, ce n'est que trop clair; et il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir que la fortune a passé du côté des Turcs, qu'ils ont l'ascendant de la victoire et d'une victoire due à une offensive énergique, tandis qu'en 1915 ils n'avaient fait que se défendre, sur un terrain admirable et dans les circonstances les plus favorables pour eux.

Les Turcs victorieux, pleinement victorieux, quatre ans après l'armistice de Moudros, deux ans après le traité de Sèvres le « proche Orient » bouleversé, l'Islam soulevé, l'angoisse

1. Tués (officiers et soldats) : 28 000, en chiffres ronds; blessés : 78 000; « manquants » : 11 000; évacués pour cause de maladies : 99 000. En tout, 216 000 hommes.

régnant partout, voilà le fruit de la politique Lloyd Georgienne. Mais cette politique, ne l'avons-nous pas encouragée, par notre faiblesse, par notre condescendance inépuisable?

Revenons à l'objet précis de nos réflexions : il semble qu'en Europe et particulièrement en Angleterre, cette assimilation de Tchanak à Gibraltar trouble le jugement des observateurs, des observateurs militaires eux-mêmes. Il n'y a cependant qu'apparence, là encore.

Gibraltar, énorme bloc parallélipédique, parfaitement isolé, est inexpugnable presque autant du côté de la terre que du côté de la mer[1]. Il s'en faut bien que Tchanak le soit du côté de la terre et qu'un bombardement continu, en tout cas, n'en puisse venir à bout. La position est d'ailleurs moins étendue et, pour ainsi dire, moins autonome. Des approches méthodiques, un siège en règle restent possibles.

Si, comme je viens de le dire, l'Angleterre — aidée ou non de la Grèce; et c'est *non* qui est probable — ne se résout pas à occuper au moins la presqu'île de Gallipoli tout entière et peut-être Koum-Kalé, en face de Seddul Bahr (mais les Turcs de Kémal y sont déjà), le ravitaillement de Tchanak investi sera fort précaire. Ne nous lassons pas de le répéter, le détroit sera intenable. A Gibraltar, c'est tout différent. Point de siège à craindre et la largeur du détroit (*en arrière* duquel, d'ailleurs, s'élève le Djebel Tarik) assure au défenseur l'arrivée de tous les secours.

On le vit bien pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis, où cependant, la Grande-Bretagne n'était pas maîtresse de la mer comme elle l'est aujourd'hui. En 1782, Howe, avec une force navale très inférieure en nombre à l'armée combinée franco-espagnole de Cordova (commandant en chef) et Guichen, réussit à faire entrer un grand convoi de vivres et de munitions dans la place. Il avait habilement joué des courants et des variations de vent. Les Alliés le poursuivirent, le vaillant

1. Observons que, grâce à la portée des bouches à feu modernes, on peut, d'Algésiras, très aisément bombarder le port et l'arsenal de Gibraltar, qui, n'en est qu'à 10 kilomètres. Et ceci sans préjudice des bombardements aériens, bien entendu. Il est vrai que le port est bien outillé pour répondre. Mais, en fait, Gibraltar — dont les canons les plus forts ne peuvent *commander* le détroit (22 km. de large) — n'est plus qu'une excellente base secondaire d'opérations, ainsi qu'un « victualling yard », station de ravitaillement.

Lamotte-Picquet mordit dans son arrière-garde. Mais le gros était trop en arrière. Il fallut renoncer. Les vaisseaux anglais étaient doublés en cuivre et les nôtres, ainsi que ceux d'Espagne, mailletés, comme du temps de Louis XIV.

Enfin, et ceci est peut-être le point essentiel, Gibraltar est, en somme, tout près de l'Angletrre et presque sur l'Atlantique aux horizons infinis. C'est un Portsmouth un peu en l'air mais qu'on atteint en trois jours. Tchanak est bien plus loin, près de trois fois plus loin. Le bras s'affaiblit en s'allongeant; et puis, en dépit de Gibraltar même et de Malte, la ligne de communication britannique risque constamment d'être coupée dans cette Méditerranée, grand couloir à étranglements successifs, propices aux surprises des sous-marins.

Mais c'est assez parler des Dardanelles et de Tchanak, devant lequel s'affrontent, en ce moment, de part et d'autre des lignes de fils de fer barbelés, la cavalerie turque et les fantassins de la Vieille Angleterre — situation que les officieux britanniques qualifient assez justement de « tendue ». Voyons maintenant le Bosphore et Constantinople, puisqu'en définitive, c'est *des détroits* que l'on parle et que le Bosphore, assez différent des Dardanelles — moins long et plus étroit, notamment — a l'honneur de réfléchir dans ses eaux, non pas tout à fait Stamboul et le vieux sérail qui sont sur la Marmara et sur la crique profonde de la Corne d'Or, mais Péra, Galata, l'arsenal de Top-Hané, les palais impériaux de Tchéragan, de Dolma Baktché et d'Yldiz Kiosk, enfin les belles villas où habitent le plus souvent les ambassadeurs, et bien d'autres merveilles.

A ne s'inspirer que de la géographie, de la stratégie et aussi des précédents historiques, Constantinople et le Bosphore seraient surtout menacés par la mer Noire et par ce que l'on appelait autrefois la Thrace asiatique (car c'étaient les mêmes peuples — des autochtones, ou à peu près — qui habitaient les deux rives de la capricieuse coupure). Les Turcs vinrent par là, dès le XIV[e] siècle, prenant pendant longtemps pour capitale provisoire l'Andrinople (qu'ils nomment Edirné), qu'ils ont à peu près complètement turquifiée et à laquelle ils tiennent tant, comme on le sait. Et si les moscovites ne

vinrent pas par le Bosphore, c'est que, peu marins, malgré beaucoup d'efforts, ils se fiaient plutôt à la route de terre et, donc, comme en 1878, arrivaient par la Thrace européenne. Mais leur flotte menaçait toujours le Bosphore et y resserrait étroitement la marine ottomane, après des succès tactiques en mer Noire, comme à Sinope, en 1853.

En 1915, alors qu'il eût été si important qu'une diversion vigoureuse (qui aurait même pu devenir, bien conduite, l'opération principale) fût exécutée sur la côte de l'une ou de l'autre des deux Thraces, on attendit vainement l'aide des forces russes de terre et de mer; et l'escadre de Sébastopol se borna prudemment à échanger des obus — à bonne distance — avec les ouvrages de l'entrée du Bosphore, Rouméli-Fénéri-Kalé et Anatoli-Fénéri-Kalé. N'accusons cependant pas trop nos anciens Alliés. Peut-être savaient-ils déjà qu'il n'entrait pas dans les vues du cabinet de Londres d'exécuter complètement les engagements de la convention interalliée qui attribuait Constantinople à la Russie. D'ailleurs, dans l'été de 1915, déjà, la force militaire russe avait subi de profondes atteintes. Et puis encore les Turcs avaient le *Gœben*.

Aujourd'hui, si les Moscovites apparaissent devant les châteaux d'Europe et d'Asie, côté mer Noire, et s'ils arrivent jusqu'à la Corne d'Or, ce sera comme alliés des Turcs, alliés bien suspects, au fond, et je l'ai déjà dit. Mais il ne saurait être considéré comme dangereux pour la capitale turque que quelques bâtiments légers, au pavillon rouge de sang, viennent mouiller devant Top Hané. On a déjà annoncé leur arrivée prochaine. Nous verrons bien si ce curieux événement se produit.

Précisément parce que le Bosphore, s'il est plus court que les Dardanelles, est aussi plus étroit et que, du reste, il a, lui aussi, un coude redoutable en son milieu (à Beïkos), le tout fort bien armé, Constantinople regarde anxieusement vers l'ouest, vers la Marmara et les Dardanelles, beaucoup plus que vers l'est, vers le Bosphore et la mer Noire.

Mustafa Kémal, parlant de la grave et si complexe question, qui nous occupe, disait, il y a quelques jours, qu'il n'était pas admissible que la capitale de l'*Empire ottoman* (la victoire lui permet de remettre ce vocable en honneur!)

fût à la merci d'une flotte qui, à la faveur des conventions nouvelles qu'exigent les occidentaux — l'Angleterre, surtout — aurait franchi sans encombre le défilé, autrefois protecteur, des Dardanelles. C'est très juste. Aussi demande-t-il que la Turquie puisse armer l'entonnoir de la mer de Marmara, qui aboutit à Stamboul-Scutari et au débouché du Bosphore. Au fond, il ne demande pas, il prévient que ça se fera. On ne voit pas pourquoi ça ne se ferait pas, en effet, toutes réserves faites sur l'efficacité de ces défenses, car, là, la disposition des lieux n'est pas aussi favorable, il s'en faut de beaucoup, qu'à Tchanak. Il n'y a guère qu'à la pointe de San Stefano, d'un côté, et aux îles des Princes, de l'autre, que pourraient s'élever des ouvrages dont l'armement devrait être formidable pour balancer, tant bien que mal, les défauts de la position. En tout cas Stamboul même n'échapperait pas au bombardement. La portée des canons modernes des vaisseaux devient inquiétante pour un bon nombre de capitales ou de très grandes villes, Rome d'abord, Stockholm, Pétrograd, New York, Rio de Janeiro, Buenos-Ayres, et, tant d'autres! Mais, après tout, notre Paris n'a-t-il pas été bombardé à 110 kilomètres de distance; et les appareils aériens ne font-ils pas aujourd'hui — admirable progrès de la civilisation scientifique et matérialiste! — une opération courante et toute naturelle, toute simple, de la destruction des plus belles et des plus populeuses cités?...

Il n'en reste pas moins que la préoccupation des Turcs d'Angora mérite qu'on s'y arrête. Une solution consisterait pour eux à disposer les choses de manière que tout l'organisme gouvernemental pût, en quelques heures, être transféré *à Brousse*, par exemple, l'antique capitale d'Othman et d'Ertogrul. Ce serait l'exode de Bordeaux renversé. Constantinople, cela admis, ne serait pas fortifiée, mais ne serait pas non plus bombardée.

Je ne prétends pas qu'il n'y ait point de difficulté à ceci; et on en aperçoit une tout de suite, c'est que Constantinople a les arsenaux, celui du département de la guerre à peu près le seul de toute la Turquie, celui de la marine, le seul et unique, absolument. Mais enfin tout cela peut se modifier, s'adapter aux circonstances, avec de la bonne volonté.

Autre chose : nous nous sommes retirés de Tchanak et nous avons bien fait, s'il ne s'agissait que de donner l'exemple de résolutions pacifiques et de faire la preuve de sentiments de conciliation que nombre de gens, en Europe et en Amérique, n'attendaient pas de cette France qu'on leur représente, depuis quatre ans, comme « militariste » et « impérialiste » au premier chef.

Nous serions peut-être, plus tard, moins satisfaits de notre beau geste, si, d'aventure, les choses tournaient de telle sorte que les Britanniques — l'entêtement est une force ! — restassent à Tchanak en même temps qu'ils continueraient à occuper Constantinople avec « les Alliés », leur contingent y étant dans la proportion de trois Anglais pour un Français et un Italien, comme c'était à peu près le cas jusqu'ici. Au fond, ce serait le recommencement de l'affaire de l'Égypte où nous nous sommes crus si avisés — il me semble bien que c'est encore à M. Clemenceau que nous devons cela — de nous croiser les bras et de regarder faire nos amis, alors que ceux-ci, tout d'abord, nous demandaient instamment de marcher avec eux.

Mais ce n'est point mon affaire d'examiner le côté purement politique de toutes ces questions, encore moins d'interroger l'avenir et de vaticiner. D'ailleurs je crois avoir montré que la situation qu'auraient les Anglais à Tchanak — même s'ils gardaient Constantinople et quelles que fussent les modalités de cette occupation — resterait toujours singulièrement précaire.

La seule observation que je veuille faire, en ce qui touche notre présence à Kidil-Bahr, en face de Tchanak, est qu'il ne faut — *du point de vue militaire comme du point de vue naval* — considérer cette occupation que comme provisoire et momentanée.

En effet, de quelque façon que tournent les événements, la position de Kidil-Bahr est mauvaise pour nous.

Les Anglais conservent-ils décidément, comme je le disais tout à l'heure, le « contrôle » des détroits et de Constantinople avec l'assentiment des Turcs résignés et dociles sous un sultan « khédivialisé »? Alors, il est bien inutile que nous restions en face — en état constant et inéluctable d'infério-

rité — de leur forteresse de Tchanak, mieux armée, mieux organisée, toujours prête à ouvrir le feu. Mieux vaudrait, dans ce cas-là, pour satisfaire à la préoccupation dont je parlais tout à l'heure, concentrer à Constantinople même toutes les ressources militaires que nous aurions dans ces parages. Après tout, quoi qu'il arrive, de Constantinople quelques milliers d'hommes résolus et bien commandés peuvent faire retraite jusqu'à la France, par la grande ligne de l'Orient-express, en traversant toute une Europe où ils ne trouveraient point d'ennemis [1]. Cet Anabase vaudrait bien celui des Grecs d'il y a 2 200 ans et serait, en fait, plus facile, moyennant quelques négociations adroites et conciliantes.

Les Anglais déclarent-ils la guerre aux Turcs d'Angora, comme il est permis de le craindre depuis l'ultimatum du 29 septembre, ou bien, ce qui revient au même, les fusils partent-ils tout seuls à Tchanak et du côté d'Ismidt [2]? — Dans ce cas, et comme il serait de tout point fâcheux de nous exposer à subir les conséquences d'une résolution si grave et si malencontreuse, au sujet de laquelle nous n'avons pas été consultés par nos anciens alliés, nous aurions encore tout avantage à nous retirer de Kidil-Bahr qui, en définitive, se trouverait, vu sa proximité de Tchanak (2000 m.), en pleine zone des opérations actives. Les Turcs, du moins, nous seraient reconnaissants de ne point les gêner.

Évidemment la situation serait autre si nous nous décidions à occuper toute la presqu'île de Gallipoli. Quelques avantages politiques, sur lesquels je ne m'étends pas, pourraient balancer peut-être de graves inconvénients de l'ordre militaire — naval plutôt, car enfin nous ne sommes pas et ne serons jamais, dans ce nouveau conflit oriental, maîtres de nos communications maritimes avec Marseille, Toulon, ou seulement Bizerte. Mais il est clair que nous n'occuperons pas la presqu'île. Au demeurant les Anglais annoncent déjà qu'ils s'en chargent, et c'est justement une raison de plus, pour nous,

1. Les armes étant mises en caisses, au pis aller. D'ailleurs le matériel importe peu. Ce qu'il faut sauver, en tout cas — en même temps que l'honneur — c'est le personnel.

2. Cette crainte paraît écartée, à la date du 6 octobre, mais en revanche on se demande si les Grecs consentiront à évacuer la Thrace.

de n'y pas laisser, en plein milieu, et bloquée virtuellement, une troupe de quelque importance.

Donc, si nous estimons que nous ne devons pas « tout lâcher » purement et simplement, dans les détroits, rabattons-nous sur Constantinople, après, s'il le faut, un accord à l'amiable et provisoire — quel bienfait, dans les choses humaines que ce provisoire, dont on dit tant de mal! — avec les Turcs, soit de Mustafa Kémal, soit de Mahomet V, soit d'Abd-ul-Medjid II (en vérité, on ne sait plus...).

Une constatation encore, de l'ordre purement naval, au sujet de Kidil-Bahr. Cette position peut être battue par des feux indirects fournis par des bâtiments placés de l'autre côté de la presqu'île (golfe de Saros) et mouillés en arrière des fonds de 10 mètres qui longent de très près la côte. La distance de tir serait de 17 000 à 18 000 mètres, ce qui est très acceptable et donne l'avantage d'angles de chute des projectiles très marqués. Et qu'on ne dise pas que cette remarque est inutilement inquiétante; je tiens au contraire qu'elle est aussi utile que salutaire. Militairement parlant, et sans que cela tire à aucune conséquence de l'ordre politique, il faut s'efforcer de tout prévoir. Or, nous ne sommes pas maîtres de la mer! Répétons-nous cela sans cesse...

Un mot, pour finir, et à titre de conclusion, sur l'accord qui semblait s'être fait, il y a quelques jours, au sujet de l'attribution à la Société des Nations de la surveillance des arrangements relatifs à la neutralisation des détroits. J'y donnerais les mains, pour ma part, très volontiers, non seulement parce que la solution me semble bonne, en soi, mais aussi parce qu'une telle décision orienterait décidément le grand organisme dont il s'agit vers son véritable objet qui est de *prévenir* les conflits armés entre nations, ce qui ne se peut obtenir que si l'arbitre a une force suffisante à sa disposition.

Dans le cas qui nous occupe, et si l'on veut bien se reporter aux observations qui précèdent, il est clair que *la garde des détroits* — des Dardanelles, en particulier — ne se comprend pas sans une force armée bien constituée et, tout d'abord, une force navale. N'est-ce point là l'évidente amorce de la « force » qui devait, d'après les plus résolus et les plus avisés

partisans de la Société des Nations, en 1919, être remise entre les mains du Conseil de cette Société? Que ne les a-t-on écoutés, ces hommes clairvoyants!

Je viens de dire « la garde des détroits ». C'est que je ne vois pas comment on pourrait traduire autrement les expressions vagues — volontairement vagues, peut-être — de M. Lloyd George lorsqu'il a dit que « la liberté des détroits serait placée *sous les auspices* de la Société des Nations ». *Sous les auspices,* qu'est-ce que ça veut dire? Ah! dans quels embarras s'est-on engagé lorsqu'on a admis qu'une langue aussi incertaine, aussi imprécise et fuyante que l'anglais — tel qu'on le parle, et aussi, malheureusement, tel qu'on l'écrit dans les chancelleries de notre temps — pût être mis sur la même ligne que notre clair, simple et robuste français! Quel lamentable abandon!...

Une autre raison, une raison *de fond* et, je crois, d'un vif intérêt, de se féliciter de la proposition qui nous occupe, c'est qu'elle nous conduira peu à peu, et le plus heureusement du monde, à la neutralisation de la Méditerranée ou, du moins, à titre de première étape dans cette voie, *à la limitation des armements navals dans ce « mare nostrum »* que tant de nations, trop de nations prétendent, en effet, être le leur et point celui des autres.

Mais ceci pourra être le sujet d'une étude particulière qui viendra plus opportunément quand les difficultés aiguës de l'heure présente auront été aplanies, ce dont il ne faut pas douter, puisque déjà, au 6 octobre, la détente espérée s'est produite.

AMIRAL DEGOUY

EN GAGNANT MA VIE[1]

AVANT-PROPOS

Dans la première partie de ses *Mémoires* autobiographiques *Ma Vie d'Enfant*, nous nous sommes arrêtés au moment où le grand-père d'Alexis Péchkof (en littérature Maxime Gorki) appelle son petit-fils et lui déclare :

« Mon garçon, tu n'es pas une médaille que je puisse porter à mon cou, il est inadmissible que tu restes ainsi vivre à mes crochets; va-t'en plutôt par le monde [2]. »

Et l'orphelin, à peine âgé de douze ans, s'en alla par le monde.

Nous allons le voir, dans ce volume, faire son apprentissage de la vie. Quelle nature merveilleusement organisée pour sentir la souffrance! quelle richesse d'instincts sains et purs! Tout va le froisser, le heurter, le meurtrir. Il verra, de près, des friponneries, des hypocrisies révoltantes, il subira le contact d'êtres faisant le mal par amour du mal, de gens stupides, brutaux, ivrognes, et, quand par hasard ils raisonnent, tenant des propos d'un mysticisme nébuleux, pessimiste, antisocial. Ah! la Russie, quel excellent terrain pour la floraison des sophismes les plus délirants! et lorsqu'on lit ces *Mémoires*, comme on s'explique le succès des Bolcheviks!

Ce qui étonne, c'est que Gorki ait pu garder ses illusions d'apôtre à travers tant de tristesses déprimantes. Il a beau voir l'humain et le décrire avec une pénétration impressionnante, il demeure le doux rêveur qui croit possible l'amélioration des âmes en répandant l'instruction et en établissant la justice. Rêveur et poète, il l'est au suprême

1. Cette œuvre publiée — en russe — pour la première fois à Berlin par Ivan Ladyschnikow et Cie, éditeurs à Berlin et Leipzig, est protégée selon la Convention littéraire Internationale.

2. *Voir la Revue de Paris* 1917 et *Ma Vie d'enfant* (édition Calmann-Lévy).

degré. Il voit, il dépeint le mal, mais au fond, il ne peut parvenir à le comprendre, à se persuader qu'il existe véritablement.

Ce que sent Gorki, et d'une manière aussi profonde que Rousseau, c'est la beauté secrète de la Nature; la vue des ciels, des horizons, des forêts, des fleuves le transporte d'admiration. Il communie avec les choses. Las des hommes, las de la vie, il se réfugie dans la contemplation du paysage. Il tient de sa grand'mère, femme exquise, en dépit de quelques vulgarités, cette compréhension du merveilleux et de la splendeur des saisons.

On trouvera, dans ces *Mémoires*, une prodigieuse variété de caractères, une étude méticuleuse du peuple russe et de son existence sociale. On y trouvera, et plus intimement que dans ses autres ouvrages, l'auteur lui-même. On aimera cet enfant, passionné, réfléchi, dévoré du désir de s'instruire, qui interroge ses compagnons de route, et cherche à pénétrer la raison de leurs actes et de leurs sentiments.

On a parlé ces derniers temps de Gorki sympathisant avec les bolcheviks, devenu bolchevik lui-même. Est-ce vrai? Je ne le crois pas. Enfant du peuple, n'ayant connu que peines et privations durant son enfance et sa jeunesse, Gorki pouvait être séduit par plusieurs préceptes de Lénine, tels que le dictateur les a proclamés au début de son règne : la terre aux paysans, liberté du peuple, amélioration du sort des ouvriers, etc. Et lorsque Lounatcharsky, commissaire pour l'instruction, proposa à Gorki de lui fournir les moyens de mettre à exécution le rêve de toute sa vie : éditer des livres pour le peuple, Gorki s'attela à la besogne et lança des millions de livres et de brochures instructives populaires. Mais à mesure que les bolcheviks, reniant leurs principes se montrèrent tels qu'ils sont en vérité, Gorki se détacha d'eux et protesta à plusieurs reprises. La lettre qu'il adressa tout récemment au Commissaire Rykof et à Anatole France, où il flagelle le régime actuel, n'en est-elle pas la meilleure preuve?

Mais quoi qu'il en soit, Gorki sera toujours considéré comme l'un des plus grands écrivains russes contemporains, un peintre merveilleux de la Nature et de la Vie. Et à ce titre, il nous restera cher.

SERGE PERSKY

I

J'ai une place. Je suis chasseur dans une cordonnerie de luxe, dans la principale rue de la ville.

Mon patron est un petit homme rondelet, au visage terreux et dépourvu de caractère, aux dents verdâtres, aux yeux couleur d'eau sale. Je lui suppose la vue mauvaise et, pour m'en assurer, je fais des grimaces.

— Ne tords pas ton museau de la sorte, — dit-il d'une voix sourde mais sévère.

Ses yeux troubles verraient donc? Cela me chiffonne, je ne puis me décider à l'admettre; peut-être le patron n'a-t-il fait que deviner mes grimaces!

— Je t'ai dit de ne pas tordre le museau, — ordonne-t-il encore plus bas, ses grosses lèvres remuant à peine... — Et puis, ne te gratte pas les mains! Tu es employé dans un magasin de premier ordre de la rue principale de la ville, ne l'oublie pas! Les chasseurs doivent se tenir debout à la porte, immobiles comme une statue...

Je ne sais pas ce que c'est qu'une statue et je n'ose gratter mes bras qui, jusqu'au coude, sont couverts de taches rouges et de plaies; l'érésipèle les ronge impitoyablement.

— Que faisais-tu à la maison? — demande le patron en les examinant.

Je réponds à sa question; il hoche sa tête ronde, où les cheveux gris sont collés en couche compacte, et il dit d'un ton vexé :

— La friperie, c'est pire que la misère, c'est même pire que le vol...

Non sans fierté, je déclare :

— J'ai aussi volé!

Alors, posant ses mains sur le bureau comme un chat poserait ses pattes, il me fixe d'un air effrayé et siffle :

— Hein? toi, tu as volé?

J'explique comment et pourquoi.

— Ah! Eh bien, nous admettrons que ce ne sont que des enfantillages! Mais si tu me prends de l'argent ou des bottines, je te fais fourrer en prison jusqu'à ta majorité...

Il a prononcé ces mots très posément, je prends peur et je me mets à le détester davantage.

Au magasin travaillent, en plus du patron, mon cousin Sacha Kachirine et un employé, homme adroit, mielleux, au teint coloré. Sacha portait une petite redingote roussâtre, des manchettes, une cravate, des pantalons à revers; il était fier et il m'ignorait.

Quand mon grand-père vint me voir, il avait demandé à

Sacha de m'aider et de m'instruire. Sacha avait pris un air important et répondu sans aménité :

— Il faudra qu'il m'obéisse!

Posant sa main sur ma tête, grand-père s'était penchée vers moi :

— Écoute-le, obéis-lui, il est l'aîné tant par les années que par le travail...

Et Sacha, roulant des yeux insiste :

— Rappelle-toi ce que dit le grand-père!

Et dès le premier jour, il usa sans réserve de son droit d'aînesse.

— Kachirine, ne fais pas des yeux en boules de loto, — lui conseillait le patron.

— Mais je ne fais rien, — répondait Sacha en baissant la tête.

Le patron revenait à la charge :

— Ne fais pas ces gros yeux, les clientes te prendraient pour un bouc...

L'employé riait obséquieusement; le patron avançait ses lèvres de façon hideuse; Sacha, les joues en feu, se cachait derrière un rayon.

Ces propos me déplaisaient; je n'en comprenais pas le sens; parfois, il me semblait qu'on parlait en langue étrangère autour de moi.

Lorsqu'une cliente entrait, le patron sortait les mains de ses poches, lissait ses moustaches et grimaçait un sourire doucereux, qui ridait ses joues sans modifier l'étrange expression de ses yeux. L'employé se redressait, appliquait ses coudes au corps et tendait les bras en un geste de respect. Sacha clignotait d'un air craintif, s'efforçait de dissimuler ses yeux bombés; je demeurais à la porte, me grattant à la dérobée et je suivais de loin la cérémonie de la vente.

Agenouillé devant l'acheteuse, l'employé essayait les chaussures, les doigts écartés. Ses mains palpitent, il touche le pied de la femme avec autant de précautions que s'il s'agissait d'un bibelot fragile et pourtant c'est une jambe pareille à une bouteille renversée aux flancs rebondis.

Un jour, une dame lui dit, avec un frisson et une contraction de la jambe :

— Ah! vous me chatouillez...

— C'est par politesse, — expliqua l'employé, très vite et d'un ton ardent.

C'était amusant de le voir ainsi agité, et, pour ne pas rire je me tournais vers la vitre de la porte. Mais la scène m'attirait irrésistiblement; les manières de l'employé me divertissaient par trop, et en même temps, je pensais que je ne saurais jamais jouer des doigts avec autant de précautions, ni chausser des pieds étrangers avec une pareille adresse.

Assez souvent, le patron se retirait dans une petite chambre, derrière l'arrière-boutique et il y appelait Sacha; l'employé restait en tête-à-tête avec l'acheteuse. Une fois, après avoir frôlé la jambe d'une cliente rousse, il prit son pied et en baisa le bout.

— Ah! — soupira la femme, — quel polisson vous faites!

Il gonfla les joues et souffla lourdement :

— Bou... ou... ou!

Alors, le fou-rire me saisit de telle sorte que, craignant de tomber, je m'accrochai à la poignée de la porte; celle-ci s'ouvrit; je passai la tête la première à travers la vitre qui se brisa. L'employé me donna des coups de pied, le patron me frappa sur la tête avec sa lourde bague d'or, Sacha essaya de me tirer les oreilles; le soir, en rentrant à la maison, il m'admonesta sévèrement :

— On devrait te renvoyer après des tours pareils! Voyons, qu'y a-t-il de drôle à tout cela?

Et il m'expliqua que si l'employé plaisait aux clientes, le commerce n'en marchait que mieux.

— Les dames viennent acheter des chaussures, même quand elles n'en ont pas besoin, simplement pour voir le commis s'il est agréable. Mais toi, tu ne comprends rien! On perd son temps avec toi...

Ce propos m'indigna : personne ne perdait son temps avec moi et Sacha moins que personne.

Le matin, la cuisinière, femme irascible et malade, me réveillait une heure avant lui; je nettoyais les habits et les chaussures des patrons, du commis et les siens; j'allumais le samovar, j'allais chercher le bois pour tous les poêles, je nettoyais les casseroles. Arrivé au magasin, je balayais,

j'époussetais, je préparais le thé, j'allais porter les paquets chez les clients; je rentrais dîner; pendant ce temps-là, les fonctions à la porte étaient remises à Sacha qui, s'estimant offensé dans sa dignité, m'injuriait :

— Profiteur! Il faut que je fasse ton travail!

Je m'ennuyais, je me sentais accablé, habitué que j'étais à une existence indépendante, à vivre du matin au soir dans les rues sableuses de Kounavine, au bord de l'Oka aux eaux glauques, dans les champs et les forêts. Ma grand'mère et ma camarade, me manquaient, je n'avais personne avec qui parler; la vie m'irritait en me montrant son envers mesquin et menteur.

Assez souvent, les clients sortaient sans rien acheter; alors, tous les trois se sentaient humiliés. En mettant dans sa poche son dernier sourire doucereux, le patron commandait :

— Kachirine, range les marchandises...

Et il se répandait en paroles injurieuses :

— Elle vient fouiller ici, la rosse. Ça l'ennuie de rester chez elle, cette imbécile; alors, elle se promène dans les magasins. Ah! si tu étais ma femme, tu verrais...

Sa femme, une créature sèche, au grand nez, aux yeux noirs, tapait du pied en lui parlant et le traitait comme un domestique.

Fréquemment, après avoir reconduit une cliente connue avec des paroles aimables et des saluts polis, on parlait d'elle en termes malpropres et obscènes, ce qui me donnait envie de courir dans la rue, pour rattraper la femme et lui raconter ce qu'on disait d'elle.

Je savais, évidemment, que les gens parlent très mal des absents, mais dans ce magasin, les trois hommes traitaient tout le monde d'une façon révoltante, et avec autant d'autorité que s'ils avaient été reconnus supérieurs à tous les autres et désignés pour juger le monde entier. Très envieux, jamais ils ne faisaient l'éloge de personne et savaient sur chacun des histoires scabreuses.

Un après-midi, une jeune femme aux yeux étincelants et aux pommettes d'un rouge éclatant pénétra dans le magasin. Elle était vêtue d'un manteau de velours, garni au col de fourrure noire; son visage sortait de la fourrure comme une

fleur extraordinaire. Abandonnant sa pelisse aux mains de Sacha, elle parut encore plus belle : sa fine silhouette se dessinait sous la soie gris-bleu de sa robe; des brillants scintillaient à ses oreilles; elle me fit penser à une fée et j'étais persuadé que c'était la femme du gouverneur elle-même. On l'accueillit avec beaucoup de cérémonie; on s'inclina devant elle comme devant une déesse et on lui fit mille compliments. Les trois hommes se démenaient dans le magasin comme des diables; leur image se reflétait dans les glaces des vitrines; il semblait qu'autour de moi tout s'allumait, fondait et allait prendre un nouvel aspect.

Mais lorsqu'elle fut partie, après avoir rapidement choisi de coûteuses bottines, le patron fit claquer sa langue et dit avec un sifflement :

— Chi - en - ne...

— En un mot, une actrice, — ajouta le commis dédaigneux.

Et ils se mirent à raconter les aventures de la dame, à parler de ses amants.

Après le dîner, le patron allait se coucher dans la petite chambre derrière le magasin; j'ouvrais alors la boîte de sa montre d'or et je versais du vinaigre dans les rouages. J'étais ravi quand il revenait au magasin, sa montre à la main, marmottant d'un air déconcerté :

— Qu'est-ce que c'est que ça? Voilà ma montre qui se met à transpirer! Jamais ça ne m'est arrivé. Elle transpire! Serait-ce mauvais signe?

Malgré l'incessant va-et-vient du magasin et l'abondance du travail à la maison, je m'engourdissais dans un ennui profond; de plus en plus je me demandais ce que je pourrais bien faire pour être renvoyé.

Des silhouettes couvertes de neige défilent en silence devant la porte de la boutique; on dirait qu'elles ensevelissent quelqu'un, qu'elles accompagnent un mort au cimetière, mais qu'arrivées trop tard elles se hâtent pour rattraper le corbillard. Les chevaux tremblent, ils ont peine à se frayer un passage entre les monceaux de neige. Au clocher de l'église, derrière le magasin, une sonnerie lugubre résonne tous les jours : c'est le grand carême. Les coups de cloche me

frappent à la tête, sans me faire mal, mais ils m'abrutissent et m'assourdissent.

Un jour, j'étais dans la cour à la porte du magasin et je déballais une caisse de marchandises qui venait d'arriver. Sacha apparut et se mit à crier :

— Que diable traînasses-tu si longtemps?

Irrité, je le menaçai des tenailles.

Je savais que le commis et lui volaient le patron : ils dissimulaient une paire de bottines ou de pantoufles dans le tuyau du poêle, puis en sortant du magasin, ils les cachaient dans les manches de leur pardessus. J'en étais dégoûté et effrayé; je me rappelai la menace du patron.

— Tu voles? — demandai-je à Sacha.

— Non, pas moi, mais le commis, — m'expliqua-t-il gravement, — moi je ne fais que lui aider. Il me demande de lui rendre service! Je suis forcé d'obéir, sinon il me ferait des crasses. Le patron! Il a été commis lui aussi, il a chipé lui aussi! Toi, tu ferais mieux de te taire!

Tout en parlant, il se regardait dans la glace et il arrangeait sa cravate d'un même geste affecté, les doigts très écartés, à l'imitation de l'employé. Il ne manquait pas une seule occasion de faire preuve de son autorité sur moi; il m'invectivait d'une voix de basse; il me donnait des ordres, le bras tendu en un geste qui me repoussait. J'étais plus grand que lui et plus fort, mais osseux et gauche, tandis qu'il était trapu, huileux et souple. Dans ses habits à la mode, je lui trouvais un air cossu et important, mais il y avait en lui quelque chose de déplaisant et de ridicule. Il détestait la cuisinière, une femme bizarre, dont on ne pouvait savoir si elle était bonne ou méchante.

— Ce que j'aime le mieux au monde, ce sont les combats, — disait-elle, en écarquillant ses yeux noirs et ardents. — N'importe quel combat, que ce soit des coqs, des chiens ou des hommes, ça m'est égal!

Et quand, dans la cour, pigeons ou coqs se battaient, elle abandonnait son travail et, silencieuse, contemplait la lutte jusqu'à la fin. Le soir, elle nous disait, à Sacha et à moi :

— Qu'est-ce que vous faites là, gamins, assis à ne rien faire; vous feriez mieux de vous battre!

Sacha s'indignait :

— Je ne suis pas un gamin, imbécile, je suis le deuxième commis!

— Ça, ça ne se voit pas. Pour moi, tant qu'on n'est pas marié, on n'est qu'un enfant!

— Sotte, tête de bûche...

— Le diable est rusé et pourtant Dieu ne l'aime pas...

Ces propos avaient le don d'exaspérer Sacha; il la chicanait et elle répondait, en louchant dédaigneusement :

— Tu n'es qu'une blatte, une erreur de Dieu...

Une fois, il tenta de me persuader de barbouiller de suie ou de cire le visage de la cuisinière endormie, de planter des épingles dans son oreiller, de lui jouer quelque mauvais tour; mais j'avais peur de cette femme; de plus, elle avait le sommeil léger; elle se réveillait fréquemment, allumait sa lampe et s'asseyait sur le lit, les yeux fixés dans le vague. Parfois, elle venait près de moi, derrière le poêle, et, après m'avoir réveillé, elle me demandait d'une voix rauque :

— Je ne peux pas dormir, Alexis, j'ai peur, dis-moi quelque chose.

Tout ensommeillé, je lui racontais n'importe quoi, et elle restait là, à se balancer, sans proférer une parole. Il me semblait que son corps brûlant sentait l'encens et la cire et qu'elle allait bientôt mourir. Peut-être allait-elle tomber à l'instant même, face contre terre. Apeuré, je me mettais à parler très haut, mais elle m'arrêtait :

— Chut, chut, sinon ces canailles se réveilleront et croiront que tu es mon amant...

Elle prenait toujours la même attitude pour s'asseoir à côté de moi : courbée, les bras serrés entre ses genoux pointus; elle n'avait pas de poitrine et, sous la grossière chemise de toile, on voyait saillir les côtes, pareilles aux cercles d'un tonneau. Elle restait ainsi longtemps, sans mot dire; puis tout à coup, elle chuchotait :

— Il vaudrait mieux mourir que de s'ennuyer pareillement...

» Dors! — disait-elle, en me coupant la parole; elle se redressait et disparaissait sans bruit dans l'ombre de la cuisine.

— C'est une sorcière! — déclarait Sacha, quand elle ne pouvait l'entendre.

Je lui répliquais :

— Dis-le lui donc à elle!

— Tu crois que j'aurais peur?

Mais il ajoutait aussitôt avec une grimace :

— Non, je ne le lui dirais pas en face! Peut-être est-elle vraiment une sorcière...

Colérique et méprisante envers tous, la cuisinière ne me témoignait aucune bienveillance. A six heures du matin, elle me tirait par les pieds en criant :

— Assez ronflé! Va chercher du bois! Allume le samovar! Pèle les pommes de terre!

Sacha se réveillait et geignait :

— Pourquoi brailles-tu? Je le dirai au patron, on ne peut pas dormir...

D'un pas rapide, elle promenait à travers la cuisine son squelette desséché et tournant vers lui ses yeux flamboyants, enfiévrés par l'insomnie :

— Erreur de Dieu! — criait-elle, — Si tu étais à moi, je te plumerais!

— Diablesse! — jurait Sacha, et, en allant au magasin, il me disait :

— Arrangeons-nous pour qu'on la renvoie. Il faudra mettre du sel, en cachette, dans tout ce qu'elle cuit; mieux que cela, du pétrole, alors on la chassera. Pourquoi bailles-tu? Qu'est-ce que tu attends?

— Et toi?

Il me jetait avec colère :

— Poltron!

II

La cuisinière mourut sous nos yeux : elle se baissait pour soulever le samovar quand elle s'assit tout à coup sur le plancher, comme si elle avait reçu un coup en pleine poitrine; puis elle s'écroula sur le flanc, les mains tendues en avant; du sang coula de ses lèvres.

Tous deux, nous comprîmes aussitôt qu'elle était morte, mais, ligotés par la peur, nous restâmes longtemps à la

regarder, incapables de prononcer un mot. Enfin, Sacha se précipita à toute vitesse hors de la cuisine; ne sachant que faire, j'appliquai mon visage contre la vitre, vers la lumière. Le patron arriva, s'accroupit d'un air soucieux, tâta le visage de la femme et dit :

— En effet, elle est morte... Que faire?...

Et il se mit à se signer, tourné vers la petite icône de saint Nicolas le Thaumaturge, suspendue dans l'angle de la pièce; ses prières achevées, il commanda :

— Kachirine, vite, cours avertir la police!

L'agent de police arriva, piétina autour du cadavre, empocha un pourboire et s'en alla. Puis, il revint accompagné d'un charretier; ils prirent la cuisinière par la tête et par les pieds et l'emportèrent.

Lorsque nous nous couchâmes, Sacha me dit avec une brièveté inaccoutumée :

— N'éteins pas la lampe!

— Tu as peur?

Il s'enveloppa la tête dans sa couverture et resta longtemps aux écoutes; et il me semblait qu'on allait sonner le tocsin et que tout le monde allait accourir, saisi de panique et en poussant des cris.

Sacha sortit le nez hors du drap et me proposa tout bas :

— Couchons-nous sur le poêle, l'un à côté de l'autre, veux-tu?

— Il fait trop chaud, sur le poêle...

Après un instant de silence, il reprit :

— Comme ça a été vite fait, hein? C'était bien une sorcière... Je ne peux pas m'endormir.

— Moi non plus.

Et il se mit à parler des morts qui sortent de leur tombe, et, jusqu'à minuit, errent dans les villes, en cherchant l'endroit où ils ont vécu, où ils ont laissé des parents.

— Les morts se rappellent la ville, mais ils ne se souviennent ni des rues, ni des maisons, — m'expliqua-t-il à mi-voix.

Il faisait toujours plus sombre, à mesure que le silence croissait. Sacha souleva la tête et demanda :

— Regardons ma malle, veux-tu?

Depuis longtemps, je désirais savoir ce qu'il cachait dans sa

malle. Il la fermait avec un cadenas et ne l'ouvrait jamais qu'avec des précautions spéciales. Quand j'essayais d'y jeter un coup d'œil, il m'arrêtait d'une voix brutale :

— Que veux-tu? Hein?

J'acquiesçai; il s'assit dans son lit; et, reprenant un ton autoritaire, il m'ordonna de mettre la malle à ses pieds. Il en portait la clef suspendue à son cou avec sa croix. Après un dernier coup d'œil aux recoins obscurs de la cuisine, il ouvrit gravement le cadenas, souffla sur le couvercle de la malle comme s'il eût été brûlant; enfin, il le souleva et sortit plusieurs chemises et caleçons.

Jusqu'à la moitié de sa hauteur, la malle était pleine de boîtes de pilules, de cornets de papier multicolore, ayant contenu du thé, des boîtes à sardines et à encaustique.

— Qu'est-ce que c'est?

— Tu vas voir...

Je pensais voir des jouets. Je n'en avais jamais possédé, et, si je les traitais avec un apparent dédain, je n'en enviais pas moins ceux qui en possédaient. J'étais fort satisfait de ce que Sacha, si sérieux, les aimât aussi, tout en les cachant honteusement. Mais je comprenais cette pudeur.

Ouvrant la première boîte, il en sortit une monture de lunettes, qu'il plaça sur son nez; en me regardant avec gravité, il m'expliqua :

— Ça n'a pas d'importance qu'il n'y ait pas de verres, ce sont des lunettes comme ça!

— Laisse-moi les mettre.

— Elles ne vont pas à tes yeux. C'est pour des yeux noirs, et toi, tu as des espèces d'yeux clairs...

Il avait pris un ton de maître, mais soudain, il examina de nouveau la cuisine d'un air craintif.

Dans une autre boîte, il y avait une quantité de boutons dépareillés. Sacha me dit avec fierté :

— Je les ai tous ramassés dans la rue! Moi-même j'en ai déjà trente-sept...

Dans la troisième boîte, il y avait de grosses épingles de laiton, également ramassées dans la rue, puis des talons de caoutchouc, usés ou intacts, des boucles de souliers ou de pantoufles, une poignée de porte en cuivre, un peigne de

jeune fille, un manche de parapluie en ivoire cassé, et une foule d'autres trouvailles de la même valeur.

Au temps où je cherchais os et chiffons, j'aurais facilement pu collectionner en un mois dix fois plus d'objets de cette espèce. Le trésor de Sacha m'inspira de la désillusion et un véritable sentiment de pitié. Il examinait chaque chose avec amour, il la caressait des doigts; ses grosses lèvres s'ouvraient avec une expression d'importance; ses yeux bombés luisaient attendris et soucieux, mais ses lunettes lui donnaient un air comique.

— Que fais-tu de tout ça?

Il me jeta un coup d'œil rapide et demanda :

— Veux-tu que je te donne quelque chose?

— Non, merci...

Visiblement vexé de mon refus et du peu d'attention accordé à ses richesses, il se tut un instant, puis il dit à mi-voix :

— Prends un linge, nous allons tout frotter, il y a de la poussière...

Lorsque tout fut épousseté et rangé, il se réinstalla dans le lit et se tourna vers le mur. La pluie tombait; on entendait les gouttes qui dégoulinaient du toit; le vent frappait à la fenêtre.

Sans bouger, Sacha reprit :

— Tu verras, quand il fera plus sec, je te montrerai quelque chose au jardin, tu en auras le souffle coupé!

Je gardais le silence et me disposais à me coucher.

Quelques secondes s'écoulèrent; tout à coup, Sacha se dressa, égratigna le mur avec ses deux mains, en déclarant avec un accent qui me bouleversa :

— J'ai peur... mon Dieu, j'ai peur! Seigneur, ayez pitié de moi! Mon Dieu!

Effrayé à en perdre la parole, il me semblait que la cuisinière, me tournant le dos, était debout près de la fenêtre qui donnait sur la cour, le front appuyé à la vitre, comme de son vivant quand elle regardait un combat de coqs.

Sacha sanglotait, griffant toujours le mur, les jambes agitées de convulsions. A grand'peine, sans regarder autour de moi, comme marchant sur des charbons ardents, je traversai la cuisine et allai me coucher à ses côtés.

Après avoir pleuré jusqu'à en être las, nous nous endormîmes.

... Quelques jours plus tard, à l'occasion d'une fête quelconque, nous ne travaillâmes que le matin. Lorsque, après le dîner, les patrons se furent couchés, Sacha me dit d'un air mystérieux :

— Allons!

Je devinai que j'allais enfin voir la chose qui devait me couper le souffle.

Nous descendîmes au jardin. Sur une étroite bande de terre, entre deux maisons, étaient plantés une quinzaine de vieux tilleuls, aux troncs puissants, ouatés de vert par les mousses; les branches noires et nues semblaient mortes et ne portaient aucun nid. Ces arbres ressemblaient à des monuments de cimetière. Il n'y avait rien d'autre dans ce jardin, ni buissons, ni plantes. La terre des sentiers était compacte et noire, comme de la fonte; même aux endroits où elle apparaissait sous les feuilles sèches de l'an passé, elle était couverte de moisissure, telle une eau stagnante.

Sacha se dirigea vers l'angle formé par la palissade sur la rue, s'arrêta au pied d'un tilleul, et, roulant des yeux, il examina les fenêtres troubles de la maison voisine. Il s'accroupit, écarta des mains un tas de feuilles, et dégagea une grosse racine, flanquée de deux briques profondément enfoncées dans le sol. Il les souleva et mit au jour une plaque de tôle provenant d'un toit, ensuite une planchette; enfin j'aperçus un grand trou qui se prolongeait sous la racine.

Alors Sacha fit flamber une allumette, puis un bout de bougie qu'il planta dans l'ouverture; il me dit :

— Regarde! Mais n'aie pas peur...

Lui-même était visiblement effrayé : dans sa main, la bougie tremblait; il avait pâli; ses lèvres s'entr'ouvraient d'une façon déplaisante; ses yeux devinrent humides; il cacha sa main libre derrière son dos. Sa terreur me gagna; avec circonspection, je regardai dans l'excavation sous la racine; celle-ci formait voûte; tout au fond, Sacha alluma trois bougies qui remplirent la caverne d'une clarté bleuâtre. Elle était assez vaste, profonde comme un seau, mais plus large et ses parois étaient entièrement tapissées de morceaux de

verre de toutes couleurs et de débris de tasses à thé. Au centre, sur une éminence couverte de cotonnade rouge, il y avait un petit cercueil revêtu de papier d'étain, à moitié fermé par une étoffe semblable à du brocart; de dessous ce linceul émergeaient deux pattes frêles et la tête pointue d'un moineau. Derrière le cercueil se dressait un autel, sur lequel était placée une petite croix de cuivre; trois bougies de cire brûlaient fixées dans des chandeliers ornés de papier d'or et d'argent qui avaient enveloppé des bonbons.

Les flammes effilées se penchaient vers l'ouverture de la caverne; à l'intérieur, luisaient des étincelles, des taches multicolores. Une odeur de cire, de terre et de pourriture tiède me frappa au visage, tandis qu'un arc-en-ciel fragmenté dansait et tournoyait à mes yeux. Tout cela me remplissait d'un douloureux étonnement et calma ma peur.

— C'est joli? demanda Sacha.

— A quoi ça sert-il?

— C'est une chapelle, — expliqua-t-il. — Est-ce ressemblant?

— Je ne sais pas.

— Le moineau, c'est le mort. Peut-être ça fera-t-il des reliques, parce que c'est un martyr qui a souffert injustement.

— Tu l'as trouvé mort?

— Non, il était entré dans le hangar, je l'ai attrapé avec ma casquette et je l'ai étouffé.

— Pourquoi?

— Comme ça.

Il me regarda bien en face et redemanda :

— C'est joli?

— Non!

Alors, il se baissa vers la caverne, la boucha vivement avec la planchette et le morceau de tôle, assujettit les briques et se leva enfin; tout en enlevant la boue de ses genoux, il me demanda avec sévérité :

— Pourquoi ça ne te ne plaît-il pas?

— C'est dommage pour le moineau.

Il fixa sur moi des yeux immobiles comme ceux des aveugles et s'exclama en me donnant un coup à la poitrine :

— Nigaud! C'est par jalousie que tu prétends que ça ne te

plaît pas! Tu t'imagines que c'était plus joli chez vous, à la rue des Cordiers?

Je me rappelai mon pavillon chez mon grand-père et répondis avec assurance :

— Certainement, c'était plus joli!

Sacha enleva son veston et le lança sur le sol; après avoir retroussé ses manches et craché dans ses mains, il me défia :

— Si c'est comme ça, nous allons nous battre!

Je n'en avais aucune envie; accablé d'un ennui épuisant, j'étais gêné en voyant le visage irrité de mon cousin.

Il bondit sur moi, me donna un coup de tête en pleine poitrine, me renversa, s'assit à cheval sur moi et s'écria :

— La vie ou la mort?

Mais j'étais plus fort que lui et, en outre, très en colère; l'instant d'après, il gisait face contre terre, les mains étendues sous la tête et il râlait. Effrayé, j'essayai de le soulever, mais il se débattait des bras et des jambes, me remplissant d'une terreur grandissante. Je m'écartai, ne sachant plus que faire; il leva un peu la tête et me dit :

— Qu'en as-tu de plus? Je vais rester couché comme ça jusqu'à ce que les patrons me voient; je me plaindrai de toi et on te chassera!

Ses propos m'exaspérèrent; je me précipitai vers la petite caverne; j'arrachai les pierres; le cercueil et le moineau furent jetés par-dessus la palissade et je saccageai tout l'intérieur; je piétinai les débris.

— Voilà pour toi; tu as vu?

Sacha accepta cet acte de révolte d'une manière bizarre; assis sur le sol, la bouche entr'ouverte et les sourcils en accent circonflexe, il me regarda faire sans mot dire; quand tout fut fini, il se leva lentement, se secoua et, jetant son veston sur ses épaules, il me dit d'un ton calme et menaçant :

— Maintenant, tu vas voir ce qui va t'arriver! Attends un peu! Tout ça, je l'ai fait exprès pour toi; c'est de la sorcellerie... Hein, qu'en dis-tu?

Je tombai, comme fauché par ces paroles; un froid glacial envahit tout mon corps. Il s'en alla sans plus me regarder, m'accablant de son impassibilité.

Je résolus de fuir la ville le lendemain même, de fuir le

patron, Sacha et ses sorcelleries, de m'évader de toute cette existence mesquine et stupide.

Le lendemain matin, la nouvelle cuisinière se mit à crier en me réveillant :

— Mon Dieu! Qu'as-tu donc! Quelle figure!

« C'est la sorcellerie qui commence », pensai-je, angoissé.

Mais la cuisinière riait d'une façon si communicative que je souris aussi sans le vouloir et me regardai dans sa glace : mon visage était couvert d'une épaisse couche de suie.

— C'est Sacha?

— Non, c'est moi! — répliqua la fille, sarcastique.

Je me mis à nettoyer les chaussures; en plongeant la main dans un soulier, j'eus le doigt piqué par une épingle.

— La voilà, la sorcellerie!

Dans tous les souliers, il y avait des épingles et des aiguilles, disposées avec tant d'habileté qu'elles se plantaient dans ma paume. Alors je pris une cruche d'eau froide que je versai, avec un immense plaisir, sur la tête du sorcier, qui n'était pas encore réveillé ou qui feignait de dormir.

Cependant, je ne me sentais pas à l'aise; sans cesse, je revoyais le cercueil et le moineau, les petites pattes grises et crochues, le bec cireux qui pointait lamentablement, et un tournoiement continuel d'étincelles multicolores, comme un arc-en-ciel qui voudrait se former et n'y parviendrait pas. Le cercueil s'élargissait, les ongles de l'oiseau grandissaient, s'étendaient en avant et frémissaient en reprenant vie.

Je décidai de fuir le soir même; mais avant le dîner, en réchauffant sur le fourneau à pétrole une marmite pleine de soupe, je la laissai bouillir; distrait par mes pensées, j'éteignis la flamme et me renversai sur les mains le liquide brûlant. On m'envoya à l'hôpital.

***

Je me rappelle un angoissant cauchemar de l'hôpital : dans un espace vide tremblotant et jaunâtre, des silhouettes grises et blanches, en linceul, s'agitaient, bourdonnaient et gémissaient; un homme très grand, aux sourcils épais comme des

moustaches, marchait avec des béquilles et secouait sa grande barbe noire en sifflant :

— Je le rapporterai à Sa Révérence...

Les lits me faisaient penser à des cercueils; les malades, couchés le nez en l'air, ressemblaient à des moineaux morts. Les parois jaunes vacillaient, le plafond se gonflait comme un voile; le plancher se mouvait, rapprochant et séparant tour à tour les rangées des couchettes; tout était angoissant et désespérant; derrière les fenêtres, les branches sèches des arbres étaient semblables à des verges que quelqu'un aurait agitées.

La porte livra passage à un cadavre fluet et roux; ses bras courts tiraient son suaire et il glapissait :

— Je ne veux pas de fous ici!...

Et l'homme aux béquilles braillait à ses oreilles :

— ... à Sa Révérence!...

Mon grand-père, ma grand'mère, tout le monde d'ailleurs, m'avait toujours dit qu'à l'hôpital on faisait mourir les gens; je considérais donc ma vie comme terminée. Une femme en lunettes, vêtue elle aussi d'un suaire, s'approcha de moi et écrivit je ne sais quoi sur une planchette noire fixée au chevet de mon lit; la craie se brisa et les fragments en tombèrent sur ma tête

— Comment t'appelles-tu? — me demanda-t-elle.

— On ne m'appelle pas.

— Mais enfin tu as un nom?

— Non!

— Voyons, ne fais pas le méchant, sinon tu seras fouetté.

Déjà persuadé que je serais battu, je ne lui répondis même pas. Elle souffla comme une chatte et, comme une chatte, à pas de velours, elle s'éloigna sans bruit.

On alluma deux lampes; leur clarté jaune se reflétait au plafond, tels des yeux perdus qui clignoteraient et essayeraient de se rapprocher, en vous aveuglant.

Dans un coin, quelqu'un proposa :

— Si nous jouions aux cartes!

— Jouer, moi qui n'ai qu'une main!

— Ah! on t'a coupé une main!

Immédiatement, j'en conclus que l'homme avait eu la

main coupée parce qu'il avait joué aux cartes. Que me ferait-on à moi avant de me tuer?

J'avais aux mains des brûlures et des élancements qui me torturaient comme si on m'en eût arraché les os. Je me mis à pleurer de peur et de douleur tout bas; pour qu'on ne vît pas mes larmes, je fermai les yeux, mais elles soulevaient mes paupières, coulaient sur les tempes et glissaient dans les oreilles...

La nuit vint; tous s'étendirent sur leurs lits, se cachèrent sous les couvertures; de seconde en seconde, le silence devenait plus profond; dans un angle seulement, quelqu'un grommelait :

— Il n'arrivera rien du tout... lui, est un vaurien et elle, une coquine...

Si je pouvais écrire une lettre à ma grand'mère pour qu'elle vienne et m'enlève de cet hôpital pendant que je suis encore en vie! Mais il m'est impossible de le faire; je ne puis me servir de mes mains et je n'ai pas de papier. Si j'essayais de m'échapper?

La nuit s'étendait, comme si elle ne devait jamais finir. Je glisse sans bruit mes pieds à terre, je m'approche de la porte : elle était ouverte; dans le corridor, sous une lampe, au-dessus d'un fauteuil de bois, une tête hérissée de poils gris se dresse, entourée de fumée; elle me regarde, les yeux dardés au fond des orbites noires. Je n'ai pas le temps de me cacher.

— Qui va là? Arrive ici!

La voix n'est pas méchante; j'avance et je regarde le visage rond, planté de poils courts; des mèches longues sillonnent le crâne, se dressent dans tous les sens et entourent la tête de petits rayons argentés. L'homme porte à la ceinture un trousseau de clefs. S'il avait la barbe et les cheveux plus abondants, il ressemblerait à l'apôtre Pierre.

— Ah! ce sont les mains ébouillantées! Pourquoi te balladestu la nuit? En vertu de quelle autorisation?

Il me souffle au visage et à la poitrine un jet de fumée; d'une main tiède, il me prend par le cou et m'attire à lui.

— Tu as peur?

— Oui.

— Ici, tout le monde a peur au commencement. Et pourtant, il n'y a pas de quoi avoir peur, avec moi surtout; il n'arrivera rien de mal à personne tant que je serai là. Tu veux fumer? Non, ne fume pas. Tu es trop jeune, attends encore un an ou deux... Et tes parents, où sont-ils? Tu n'as ni père, ni mère? Eh bien, tant pis, on s'en tirera sans eux, seulement n'aie pas peur! Tu as compris?

Il y avait longtemps que je n'avais pas rencontré quelqu'un qui sût rendre sa pensée en paroles claires, d'une manière simple et amicale; j'étais indiciblement heureux de l'écouter.

Quand il m'eut ramené à mon lit, je le priai de rester près de moi.

— Si tu le désires! — acquiesça-t-il.

— Qui es-tu?

— Moi? Un soldat, tout ce qu'il y a de plus militaire, un soldat du Caucase. Et j'ai été à la guerre. Ça ne serait pas possible autrement. Le soldat vit pour la guerre. Je me suis battu contre les Hongrois, contre les Tcherkesses, contre les Polonais, tant qu'on a voulu! La guerre, mon ami, c'est une terrible affaire...

Tout en l'écoutant parler, je me suis assoupi... Quand j'ouvris les yeux, qu'est-ce que je vis?... ma grand'mère, en robe noire; elle était assise à mon chevet; debout à côté d'elle, le soldat disait :

— Eh bien, sont-ils tous morts, hein?

Le soleil jouait dans la salle; il dorait tout, puis il se cachait et revenait avec sa clarté splendide, comme un enfant qui s'amuse.

Grand'mère se pencha vers moi et me demanda :

— Mon pigeon bleu, ils t'ont torturé? Je le lui ai dit à ce diable rouge...

— Je m'en vais arranger tout ça dans les règles, — affirma le soldat en s'en allant. Grand'mère me dit en essuyant ses larmes :

— C'est une vieille connaissance, ce soldat...

Je gardais le silence, croyant rêver, mais je ne rêvais pas. Le docteur survint, il pansa mes plaies et me voilà parti avec grand'mère. Nous traversons en fiacre les rues de la ville. Elle me parla de la maison :

— Le grand-père, il perd complètement la tête, il devient avare à vous en donner la nausée! Le marchand de fourrures Klyst lui a dérobé ces jours-ci un billet de cent roubles qu'il cachait dans son livre d'hymnes; c'est son nouvel ami! Ah! c'était joli!...

Le soleil est étincelant; au ciel, les nuages glissent comme de blancs oiseaux; nous traversons le Volga; la glace se gonfle et résonne; çà et là l'eau jaillit. Sur le clocher, couleur de sang, de la cathédrale, les croix dorées rayonnent. Nous croisons une paysanne à la face épanouie, elle porte une gerbe de rameaux de saule. Le printemps va venir; c'est bientôt Pâques!

Mon cœur palpite comme celui d'un oiselet.

— Je t'aime beaucoup, beaucoup, grand'mère.

Elle n'en est pas étonnée; elle me répond tranquille :

— C'est parce que je suis de ta famille; d'ailleurs, sans me vanter, je peux dire que les étrangers m'aiment aussi grâce à toi, Sainte Vierge!

Et en souriant, elle ajoute :

— Elle sera bientôt heureuse, Son Fils va ressusciter! Et Varroucha, ma fille à moi...

Elle n'achève pas...

III

Je trouvai mon grand-père dans la cour, agenouillé; il taillait quelque chose à coups de hache. Levant son outil comme pour me le lancer à la tête, il enleva sa casquette et me salua ironiquement :

— Le bonjour à Votre Noblesse, à Votre Haute Seigneurie. Vous avez fini de travailler? Vous allez pouvoir vivre à votre guise, hein?... Ah! vous autres!...

— C'est bon, c'est bon, — coupa grand'mère en se débarrassant de lui; elle me raconta, lorsque nous fûmes dans la chambre, les dernières nouvelles, tout en allumant le samovar :

— Maintenant le grand-père est complètement ruiné; tout l'argent qu'il avait, il l'a donné à son filleul Nicolas pour le faire fructifier, et sans lui demander de reçu. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais il a tout perdu. Et tout provient de ce

que nous n'avons pas secouru les pauvres, ni eu pitié des malheureux. Alors, le bon Dieu s'est dit : « Pourquoi ai-je donné des biens aux Kachirine? » Il a réfléchi et nous a tout enlevé...

Après avoir regardé autour d'elle, elle ajouta :

— Je fais tout ce que je peux pour attendrir le Seigneur, pour qu'Il n'accable pas trop le vieux maintenant, je fais l'aumône la nuit, avec le fruit de mon travail. Si tu veux, tu m'accompagneras ce soir; j'ai de l'argent...

Grand-père survint, cligna des yeux et s'informa :

— Vous avez de quoi vous remplir la panse?

— Ce n'est pas toi qui paies, — répliqua grand'mère. — Cependant tu peux t'asseoir avec nous et manger.

Il s'assit, en disant à mi-voix :

— Donne...

Dans la pièce, tout était à sa place; seul le côté qu'occupait jadis ma mère était en désordre et abandonné. Au-dessus du lit de grand-père, je vis, au mur, une feuille de papier portant en grosses lettres imprimées ces mots :

« Seigneur Jésus Éternellement Vivant! Que Ton Saint Nom demeure avec moi tous les jours et toutes les heures de ma vie. »

— Qui a écrit ça?

Grand-père ne répondit pas; après un instant de silence, grand'mère dit avec un sourire :

— Ce papier, il nous coûte cent roubles...

— Ça ne te regarde pas! — cria grand-père. — Je donnerai tout ce que j'ai à des étrangers.

— Tu n'as plus un sou; quand tu avais quelque chose, tu n'as rien donné à personne, — répliqua tranquillement grand'mère.

— Tais-toi! — glapit-il.

Ici, rien n'a changé, tout est resté comme auparavant.

Dans un coin, couché dans une corbeille à linge posée sur une malle, mon frère Kolia se réveille et nous regarde : sous ses paupières, on entrevoit à peine la tache bleu foncé de ses yeux. Il est devenu encore plus fluet, plus grisâtre, plus transparent; il ne me reconnaît pas; il se tourne en silence et ferme les yeux.

Dans la rue, de tristes nouvelles m'attendent; un de mes amis, Viakhir, est mort, un « coup d'air l'a étouffé » pendant la Semaine Sainte; un autre, Chahi, est parti demeurer en ville; Iasa a mal aux jambes, il ne peut sortir. En me communiquant ces événements, Kostroma conclut avec irritation :

— Ils meurent vraiment vite, tous ces garçons!

— Mais Viakhir seul est mort...

— Qu'importe? quand ils quittent la rue, c'est comme s'ils étaient morts. On vient à peine de se lier, de s'habituer, et voilà le camarade qui est envoyé en apprentissage ou qui trépasse! Dans votre cour, chez Tchesnokof, il y a des nouveaux venus, ils s'appellent Evséienko; le garçon, Nioucha, est gentil, très adroit. Il a deux sœurs; l'une est encore petite, l'autre, très jolie, boite et ne peut marcher qu'à l'aide d'une béquille.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Tchourka et moi, nous sommes amoureux d'elle et nous nous disputons tout le temps.

— Avec elle?

— Mais non! Entre nous! Avec elle rarement!

Évidemment, je savais que les grands garçons et les hommes eux-mêmes s'amourachaient d'une fille; je connaissais même le sens grossier du mot. J'eus pitié de Kostroma; mal à l'aise, j'éprouvais quelque gêne à regarder ses yeux noirs, pleins de colère, son corps anguleux.

Ce même jour, le soir, je vis la fillette boiteuse. Descendant du perron dans la cour, elle laissa tomber sa béquille; réduite à l'impuissance, elle s'arrêta, toute frêle et mince, sur les marches; ses mains exsangues s'accrochèrent à la balustrade. Je voulus ramasser la béquille, mais mes doigts bandés étaient malhabiles; j'essayais en vain et j'étais dépité; elle riait gentiment au haut des degrés :

— Qu'as-tu aux mains?

— Je me suis brûlé.

— Et moi, je boite... Tu demeures dans cette cour? Tu es resté longtemps à l'hôpital? Moi j'y suis restée longtemps!

Après un soupir, elle ajouta :

— Très longtemps!

Elle avait une robe blanche à pois bleus, usée mais propre;

ses cheveux bien lissés formaient une natte bien épaisse et courte. Ses grands yeux étaient graves; dans leur paisible profondeur brillait une petite flamme bleuâtre qui illuminait le visage étroit au nez aigu. Son sourire était agréable, mais il ne me plut pas. Toute sa maladive personne semblait dire : « Ne me touchez pas, je vous en prie! »

Comment mes camarades avaient-ils pu s'éprendre d'elle?

— Il y a longtemps que je boite. (Elle me fit ses confidences complaisamment et avec une sorte de fatuité.) C'est une voisine qui m'a ensorcelée; elle s'est disputée avec maman et m'a envoûtée pour l'ennuyer...

— Tu as eu peur à l'hôpital?

— Oh! oui!

J'étais embarrassé auprès d'elle; je préférai rentrer.

Vers minuit, grand'mère me réveilla avec des caresses :

— Allons, veux-tu? Si tu travailles pour les autres, tes mains guériront plus vite...

Elle me prit par le bras et me guida comme un aveugle dans l'obscurité. La nuit était noire et humide. Le vent soufflait sans arrêt, on eût dit une rivière qui coulerait très vite; le sable glacé se collait aux pieds. Grand'mère s'avançait avec précaution vers les fenêtres obscures des maisonnettes pauvres; elle se signait trois fois et laissait sur l'appui de chacune d'elles un sou de cuivre et trois craquelins, elle se signait de nouveau, jetait un coup d'œil vers le ciel sans étoiles et chuchotait :

— Très Sainte Reine des Cieux! Aide-nous tous... Nous sommes tous pécheurs à Tes yeux, Sainte Vierge!

Plus nous nous éloignions de la maison et plus, tout autour de nous, l'obscurité s'épaississait et devenait lugubre. Le ciel nocturne, approfondi à l'infini par les ténèbres, semblait avoir caché à jamais la lune et les étoiles. Un chien accourut, comme une boule, on ne sait d'où; il s'arrêta devant nous et se mit à hurler; ses yeux étincelaient dans l'ombre; peureusement, je me serrai contre grand'mère :

— Ce n'est rien, — dit-elle, — c'est seulement un chien; ce n'est plus l'heure du diable; il est trop tard pour lui; les coqs ont déjà chanté!

Elle appela le chien, le caressa et lui dit des mots doux :

— Prends garde, petit chien, ne fais pas peur à mon petit-fils,

La bête se frotta à mes jambes et nous partîmes tous trois. Douze fois grand'mère s'approcha d'une fenêtre en laissant sur l'appui une « aumône secrète ». Il commençait à faire jour; les maisons grises surgissaient des ténèbres; le clocher de l'église Notre-Dame-des-Champs se dressait tout blanc; le mur de briques du cimetière rougissait comme une natte usée.

— Je suis fatiguée, je suis vieille, — dit grand'mère. — Il est temps de rentrer. Demain, les femmes se réveilleront et la Vierge leur aura donné quelque chose pour leurs marmots! Quand on manque de tout, on est heureux même de très peu! Ah! Alexis, tant de gens vivent si pauvrement et personne ne se soucie d'eux!

« Le riche ne pense pas à Dieu,
Il ne songe pas au jugement dernier,
Il n'est ni ami, ni frère du pauvre,
Pourvu qu'il puisse amasser de l'or!
Que cet or lui devienne un enfer de charbons ardents. »

Voilà ce que c'est! Il faut vivre les uns pour les autres et que Dieu veille sur tous! Ah! je suis contente de ce que tu sois de nouveau avec moi...

Moi aussi, j'éprouve une joie paisible; je sens vaguement que je viens de participer à quelque chose que je n'oublierai jamais. A mes côtés tremble le chien fauve au museau de renard, aux bons yeux, à l'expression craintive.

— Il restera chez nous?

— Mais oui! Il restera s'il le veut. Je vais lui donner un craquelin, j'en ai encore deux. Viens, asseyons-nous sur un banc; je me sens très fatiguée.

Nous prenons place sur un banc, près d'un portail; le chien se couche à nos pieds et croque son craquelin sec; et grand'mère me dit :

— Ici demeure une juive qui a neuf enfants, tous plus petits les uns que les autres. Je lui demande : « Comment peux-tu vivre, Moïsevna? » Et elle me répond : « Je vis avec mon Dieu, avec qui vivrais-je sinon avec Lui? »

Je me serre contre le flanc tiède de grand'mère et je m'endors.

***

De nouveau, la vie s'écoule rapide et agréable; le large torrent des impressions apporte chaque jour à l'âme quelque chose de nouveau, qui la ravit et l'inquiète, qui l'humilie, qui l'oblige à méditer.

Bientôt, moi aussi, je fis tous mes efforts pour voir le plus souvent possible la petite boiteuse, pour lui parler, pour m'asseoir à côté d'elle en silence sur le banc du portail. En sa compagnie, tout était charmant, même le silence. Proprette comme une tourterelle, elle savait fort bien raconter comment vivent les Cosaques au bord du Don; elle avait longtemps habité là-bas chez un oncle, un machiniste; puis son père, un serrurier, était venu se fixer à Nijni-Novgorod.

— Et j'ai encore un autre oncle; celui-là est au service de l'Empereur lui-même.

Aux jours de fêtes, le soir, toute la population de la rue sortait « aux portails ». Jeunes gens et jeunes filles se rendaient au cimetière pour y danser des rondes. Les hommes disparaissaient dans les cabarets; il ne restait plus dans la rue que les femmes et les petits enfants. Les femmes s'installaient sur le sable ou sur les bancs, et menaient grand vacarme en se disputant continuellement. Les marmots se mettaient à jouer aux billes ou à d'autres jeux, surveillés de loin par les mères qui encourageaient les enfants ou se moquaient des mauvais joueurs. Le bruit était assourdissant, mais la gaîté débordante; la présence et l'attention des « grandes personnes » nous excitaient, nous qui étions sans importance et donnaient à tous nos jeux une animation spéciale, une rivalité passionnée. Mais, si fort que le jeu nous entraînât, Kostroma, Tchourka et moi, à chaque instant, au moindre prétexte, l'un de nous trois courait raconter ses prouesses à la petite boiteuse.

— As-tu vu, Lioudmila, comme j'ai rossé les cinq pantins qui venaient de la ville?

Elle souriait affectueusement et secouait la tête plusieurs fois de suite.

Auparavant, notre bande tâchait de rester groupée dans tous les jeux; maintenant, je remarquais que Tchourka et

Kostroma jouaient toujours dans des camps opposés, rivalisant d'adresse et de force, souvent jusqu'aux larmes, jusqu'aux coups. Une fois, ils se battirent avec un tel acharnement que les « grandes personnes » durent intervenir et asperger d'eau les combattants.

Assise sur le banc, Lioudmila tapait le sol de son pied intact et quand les ennemis arrivaient jusqu'à elle, elle les chassait à coups de béquille, en criant d'un ton plaintif :

— Finissez!

Son visage était si blanc qu'il en avait des reflets bleus; ses yeux s'éteignaient ou semblaient sortir de l'orbite.

Une autre fois, Kostroma ayant honteusement perdu une partie de billes, gagnée par Tchourka, alla se cacher derrière le coffre à avoine de l'épicier voisin; là, il s'assit et se mit à pleurer en silence. Le spectacle était presque effrayant : les dents serrées, les pommettes saillantes, son visage osseux semblait pétrifié; et de ses yeux noirs maussades roulaient de grosses et lourdes larmes. J'essayai de le consoler; il murmura, la voix entrecoupée de sanglots :

— Attends! Je lui enverrai une brique à la tête! Il verra...

Tchourka devenait agressif, il marchait au milieu de la rue, la casquette sur l'oreille, les mains dans les poches comme le faisaient les jeunes gens en âge de se marier.. Il s'exerça à cracher à travers les dents et assurait :

— Je saurai bientôt fumer. Deux fois déjà j'ai essayé, mais j'ai été malade.

Ses manières me déplaisaient. Je voyais que je perdais mes camarades et il me semblait que Lioudmila en était la cause.

Un soir, comme je triais dans la cour des os, des chiffons et toutes sortes de débris, Lioudmila s'approcha de moi, chancelante, en agitant la main droite.

— Bonsoir, — dit-elle, et elle hocha trois fois la tête. — Kostroma jouait avec toi autrefois?

— Oui.

— Et Tchourka?

— Tchourka n'est plus ami avec nous. Et c'est de ta faute. Ils sont amoureux de toi et se battent...

Elle rougit, mais répondit ironiquement :

— Quelle idée! En quoi suis-je fautive?

— Pourquoi les rends-tu amoureux?

— Je ne leur ai rien demandé! — dit-elle avec colère. Elle s'en alla en ajoutant : — Ce ne sont que des bêtises! Je suis plus âgée qu'eux; j'ai quatorze ans. On n'est pas amoureux des grandes filles!

— Tu es bien renseignée! — criai-je pour l'ennuyer. — La boutiquière, la sœur de Klyst, est tout à fait vieille et elle s'amuse avec les garçons!

Lioudmila revint vers moi, en enfonçant profondément sa béquille dans le sable de la cour.

— C'est toi qui ne sais rien, — déclara-t-elle, en parlant très vite, avec des larmes dans la voix; ses yeux tendres se mirent à flamboyer. — La boutiquière est une femme débauchée; suis-je comme elle? Je suis encore petite, on ne doit pas me toucher ni me pincer, ni rien... tu ferais mieux de lire le roman *la Kamtchadale,* deuxième partie; tu pourrais parler après!

Elle s'en alla en sanglotant. Elle me fit pitié; ses paroles renfermaient une vérité que je ne connaissais pas encore. Pourquoi mes camarades la pinçaient-ils? Et ils se prétendaient amoureux!...

Le lendemain, désireux d'effacer ma faute, j'achetai pour dix sous de sucre d'orge, sa friandise préférée :

— Tu en veux?

D'un ton faussement irrité, elle répondit :

— Va-t'en, je ne te parle pas!

Mais elle prit aussitôt les sucres d'orge en remarquant :

— Tu aurais pu les envelopper dans un papier, tu as les mains si sales...

— Je les ai lavées, mais elles ne paraissent pas propres.

Prenant ma main dans la sienne, qui était sèche et brûlante, elle l'examina.

— Comme elle est abîmée...

— Toi, tu as les doigts tout piqués...

— C'est l'aiguille, je couds beaucoup...

Au bout d'un moment, elle me proposa, après avoir regardé si on ne nous entendait pas :

— Écoute, allons nous cacher et nous lirons *la Kamtchadale,* veux-tu?

Nous cherchâmes longtemps un endroit où nous ne serions pas vus; partout il y avait des inconvénients. Enfin, nous nous décidâmes pour la vieille chambre à lessive; il y faisait sombre, mais on pouvait s'asseoir près de la fenêtre, d'où l'on découvrait un coin rempli d'ordures entre un hangar et un abattoir; les gens n'y venaient pas souvent.

Et Lioudmila s'installe sur un banc, la jambe malade allongée, l'autre jambe pendante. Le livre dépenaillé me cache sa figure; elle prononce avec émotion quantité de paroles pour moi sans signification et sans intérêt. Néanmoins, je partage son émotion. Assis par terre, je vois ses yeux graves qui se meuvent comme deux flammes bleues le long des pages; parfois une larme les humecte; la voix de la fillette frémit, en débitant avec rapidité des mots peu familiers pour moi et associés d'une manière incompréhensible. Pourtant, j'en saisis quelques-uns, j'essaie d'en former des vers, je les tourne dans tous les sens; ce qui m'empêche encore plus de me rendre compte de l'histoire.

Sur mes genoux, mon chien sommeille. Je l'ai appelé « Le Vent » parce qu'il a le corps allongé, des poils en broussaille, qu'il court très vite et grogne comme le vent d'automne dans les cheminées.

— Tu écoutes? — demande la fillette. J'incline la tête en silence. Cet embrouillamini m'excite de plus en plus; j'ai un désir violent de disposer les mots dans un ordre différent, comme dans les chansons, où chacun vit et flamboie, tel qu'une étoile au ciel.

Lorsqu'il fit sombre, Lioudmila laissa tomber sa main exsangue qui tenait le livre et dit :

— C'est beau, n'est-ce pas? Eh bien, tu vois...

Depuis ce soir-là, nous allâmes souvent nous asseoir à la chambre à lessive. A mon grand plaisir, Lioudmila cessa bientôt de lire *la Kamtchadale.* Je ne pouvais lui répéter de quoi il était question dans cet interminable livre, interminable, parce que la deuxième partie, par laquelle nous avions commencé, était suivie d'une troisième, et la fillette m'assura qu'il y en avait une quatrième.

Quand il pleuvait, personne ne sortait, personne ne se

hasardait jusqu'à notre recoin obscur. Lioudmila avait grand'peur qu'on ne nous surprît.

— Sais-tu ce que l'on croirait alors? — demandait-elle à mi-voix. Je le savais et, autant qu'elle, j'étais inquiet. Nous restions là des heures entières, parlant de n'importe quoi; je répétais les contes de grand'mère, et Lioudmila me narrait la vie des Cosaques au bord de la rivière Medviéditza.

— Ah! qu'il y fait beau! — soupirait-elle. — Mais ici! Ici, ce n'est que les pauvres qui y vivent...

Je résolus d'aller à tout prix, plus tard, voir cette rivière Medviéditza.

Bientôt, nous n'eûmes plus besoin de la chambre à lessive; la mère de Lioudmila avait trouvé du travail chez un industriel et quittait la maison le matin; la sœur cadette allait à l'école; le frère travaillait à la fabrique. Quand il faisait mauvais temps, j'allais chez la fillette, je lui aidais à faire les repas, à nettoyer la chambre et la cuisine; elle disait en riant :

— Nous deux, nous vivons comme mari et femme, sauf que nous ne dormons pas ensemble; nous vivons même mieux, car les maris ne secondent pas leurs femmes...

Lorsque j'avais de l'argent, j'achetais des bonbons; nous prenions le thé, puis nous refroidissions le samovar avec de l'eau, pour que la mère de Lioudmila, qui criait à tout propos, ne devinât pas que nous nous en étions servis. Parfois, grand'mère venait aussi, cousant ou faisant de la dentelle; elle nous racontait des histoires merveilleuses; quand grand-père s'en allait en ville, Lioudmila venait chez nous et nous jouions en toute liberté.

Grand'mère disait :

— Ah! que nous sommes bien!

Elle approuvait notre amitié :

— C'est très bien qu'un petit garçon et une petite fille s'accordent! Seulement il ne faut pas faire de bêtises...

Et elle nous expliquait en termes très simples ce que signifiait « faire des bêtises ». Elle parlait d'une manière très belle, très élevée et je comprenais fort bien qu'il ne fallait pas toucher aux fleurs avant qu'elles ne fussent épanouies, sinon elles n'avaient plus ni parfum, ni fruit.

Sans avoir envie de « faire des bêtises », Lioudmila et moi

n'en parlions pas moins de choses qu'il est convenu de taire. Nous en parlions, évidemment, par nécessité, car les rapports entre les deux sexes nous importunaient trop souvent sous leur forme grossière et nous faisaient trop souvent souffrir.

Le père de Lioudmila, silencieux à l'extrême, était un bel homme d'une quarantaine d'années, aux moustaches et aux cheveux bouclés, aux épais sourcils toujours en mouvement. Je ne me rappelle pas l'avoir entendu prononcer une parole. Quand il caressait les enfants, il grognait comme un muet, et même quand il battait sa femme, il ne disait mot.

Le dimanche, vers le soir, il mettait une blouse bleue, des pantalons bouffants, des bottes vernies, et il s'en allait au portail avec son grand harmonica pendu au dos par une courroie. Là, il se tenait comme un soldat dans la position du « garde à vous! » Aussitôt, le défilé commençait devant la maison; l'une après l'autre, les filles venaient, regardaient Evséienko à la dérobée, à travers les cils, ou franchement, avec des yeux avides. Il restait là, la lèvre inférieure un peu arquée, et ses yeux sombres toisaient les unes et les autres. Il y avait quelque chose de choquant, de cynique dans ce dialogue muet des yeux. Il semblait qu'au moindre clignement d'œil, n'importe laquelle de ces femmes allait tomber évanouie sur le sable de la rue.

— Voilà le bouc qui fait des siennes, quel monstre! — grommelle la mère de Lioudmila. Grande et maigre, le visage allongé et terreux, les cheveux coupés ras après la typhoïde, elle ressemble à un balai usé.

Lioudmila est assise à côté d'elle et s'efforce en vain de détourner son attention; elle la questionne sans relâche.

— Laisse-moi, tu m'ennuies, petite horreur! — marmotte la mère et ses yeux inquiets, fendus en amande, luisent, étranges, clairs, immobiles, comme accrochés à quelque effarant spectacle.

— Ne te fâche pas, maman, ça n'a pas d'importance, — dit Lioudmila. — Regarde donc la vendeuse de nattes, elle est parée comme une châsse!

— Je m'habillerais mieux si vous n'étiez pas là, vous trois. Vous m'avez dévorée, vous m'avez rongée, — répond la mère d'une voix haletante et dure. Elle considère obstinément cette

vendeuse, cette veuve épaisse de taille et très grande. Elle a une silhouette de maison; sa poitrine bombe comme un perron; son visage rouge, surmonté d'un fichu vert, est pareil à une fenêtre de mansarde, à l'heure où les vitres reflètent le soleil.

Evséienko a fait glisser son harmonica sur sa poitrine et joue. L'instrument est bon; le son vous entraîne irrésistiblement; de la rue tout entière, les marmots accourent, roulent aux pieds du musicien et demeurent immobiles et béats.

— Attends un peu, on te tordra le cou! — lui crie sa femme. Evséienko lui lance un regard de biais et ne répond pas.

La grosse veuve s'est assise en tas non loin de là, sur le banc de l'épicier Klyst; la tête penchée sur l'épaule, elle écoute et flambe.

Sur la campagne, au delà du cimetière, le crépuscule rougoie; dans la rue, comme sur une rivière, trottent de gros paquets de chair, vêtus de couleurs bariolées; les enfants tourbillonnent. L'air tiède caresse et enivre. Le sable, échauffé par le soleil pendant toute la journée, répand une odeur aigrelette, dominée par les effluves gras et douceâtres de l'abattoir et le fumet du sang; des cours où habitent les tanneurs arrive l'odeur âcre et salée des écorces. Le babil des femmes, les hurlements des hommes saouls, les cris sonores des enfants, le chant grave de l'harmonica, tout se fond en un bruit confus; la terre robuste, inlassablement créatrice, soupire puissamment.

MAXIME GORKI

(A suivre.)

(Traduction de SERGE PERSKY.)

AUX RÉGIONS DÉVASTÉES

Le quatrième anniversaire de la défaite allemande est en vue. Peut-on, à cette date, prendre une idée nette de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire pour la restauration des marches frontières du Nord et de l'Est dont le repli français avait, en 1914, fixé les douloureuses destinées?

Les plus récentes statistiques officielles nous apprennent qu'il s'en faut seulement de 335 000 unités que la France envahie ait recouvré la population de 4 690 000 habitants enregistrée pour cette contrée par le recensement de 1911. Sur 4 808 communes comprises dans la zone de combat proprement dite, 1 030 avaient cessé d'exister et 374 étaient restées indemnes. Aujourd'hui, sur 712 000 habitations détruites ou endommagées, 328 000 ont été relevées ou réparées. On estime à 3 335 000 hectares la superficie arable rendue impropre à la culture par les opérations de guerre et à 1 500 000 hectares l'étendue restituée à l'exploitation agricole. Le cheptel aurait été reconstitué jusqu'à concurrence environ de moitié. Le réseau routier a été remis, tant bien que mal, aux trois quarts en état. L'ensemble des vingt-deux compagnies houillères extrait à présent environ 5 millions de tonnes de charbon, chiffre à rapprocher des 12 500 000 tonnes représentant la production d'avant-guerre. Le service, tant sur les réseaux du Nord et de l'Est que sur les voies d'intérêt local, est redevenu quasi normal. Les ouvrages d'art ont été presque tous rétablis, du moins provisoirement. La reconstitution industrielle peut être considérée comme poussée

aussi loin que le permettent les difficultés engendrées par la crise des changes et le bouleversement du marché universel.

Mais, avec son faux air de rigueur mathématique, la documentation officielle n'apprend pas grand'chose au public français. Elle a tour à tour fourni des thèmes complaisants à l'optimisme inévitable de nos hommes d'État et au pessimisme très compréhensible des intéressés. L'on n'a pas le droit, certes, de sous-estimer les résultats très honorables de cet effort de quatre ans, surtout si l'on tient compte qu'il s'est effectué avec les seules forces de la France, sans la coopération interalliée et sans l'appoint des réparations allemandes. Ce labeur isolé auquel ont manqué les aides et les ressources, si ardemment escomptées avant que la fraternité des peuples entrés dans la guerre pour la sainte cause du Droit et de la Civilisation eût réintégré le domaine de la littérature, devra être porté par l'histoire au compte d'une France ancrée dans sa volonté de survivre. Mais il ne nous est pas permis de nous absorber dans ce contentement de nous-mêmes et de méconnaître que ce bel ensemble économique et social, d'où notre pays tirait le quart de sa production agricole et le Trésor public le sixième de ses recettes, n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Il y a reconstitution partielle : ne parlons pas encore de renaissance. La région libérée est toujours une grande mutilée, qui revient péniblement à la santé et à la vie. Atteinte profondément dans sa structure économique et sociale, aux sources mêmes de sa vie morale, elle se trouve en état de moindre résistance.

Les statistiques n'expriment pas l'impondérable. Quand elles accusent une population de 4 355 000 habitants, elles oublient de se livrer aux discriminations que requiert le sociologue. Sur ce nombre combien d'autochtones, chassés par l'invasion, n'ont pas repris le chemin du retour et ont été remplacés, d'une part, par des fonctionnaires, des commerçants et des travailleurs venus de tous les points du territoire et, d'autre part, par des mercantis, des métèques, des profiteurs et des indésirables qui, dès l'armistice, se sont rués sur la contrée comme sur un nouveau Klondike. Il faut prendre garde aussi que ces provinces, en deçà comme au delà de la ligne de feu, ont été foulées aux pieds, depuis 1914, par des

représentants de toutes les races, même asiatiques, et que cette promiscuité, perpétuée par la nécessité d'un recours à la main-d'œuvre exotique, n'a pas laissé de produire de funestes effets sur lesquels il serait inutile d'insister. En maint endroit le fonds solide des traditions et des coutumes a été fortement entamé. Tous ceux qui ont connu et pratiqué ces régions dans l'avant-guerre n'y retournent jamais sans un serrement de cœur, en constatant que les ruines morales ne le cèdent en rien, pour l'étendue, aux ruines matérielles. La physionomie des cités et des bourgs, l'assiette des familles, les idées et les sentiments anciens ont subi de graves modifications. Personne, que nous sachions, ne s'est encore placé à ce point de vue. La négligence est regrettable à plus d'un titre. Mais à omettre ce facteur si important, ne court-on pas risque de passer trop aisément condamnation sur le crime allemand et de commettre de lourdes erreurs dans la conduite de l'œuvre de reconstitution?

***

Celle-ci posait dès l'armistice, outre le problème moral traité par prétérition, les problèmes juridiques, administratifs et financiers les plus complexes. D'avance, on pouvait prévoir, d'après notre double constitution politique et administrative et la façon dont nous la pratiquons, les solutions qui prévaudraient.

Nous avions eu, dès le 26 décembre 1914, l'un de ces beaux mouvements de séance parlementaire, dont la Nuit du 4 août est restée le prototype et où se révèle l'âme idéaliste, généreuse et chevaleresque de la France. Il est beau qu'à cette date, où l'issue de l'effroyable conflit restait encore cachée dans les profondeurs du sombre et opaque avenir, les représentants de la France non envahie se soient liés par le serment d'acquitter tous les dommages de guerre, quoiqu'il en dût coûter à la nation et qu'ils aient voulu consigner ce serment dans un article de loi. Mais aussitôt, les légistes, dont foisonne le parlement français, sont entrés en scène.

Ils ont débuté par d'âpres controverses où se sont affrontés, durant de longs mois, les partisans de l'économie libérale et

les champions de l'étatisme jacobin, ceux-ci inclinant à profiter d'un aussi vaste recommencement sur table rase pour refaire dans les régions dévastées, une société plus régulière et plus symétrique que l'ancienne. De ce débat qui a duré presque cinq ans, après une interminable navette entre le Sénat et la Chambre, est sortie une loi touffue et obscure, dont l'interprétation et l'application ont donné lieu à une jurisprudence, plus touffue et plus obscure encore, qui déborde actuellement l'épaisseur d'un Dalloz formidable. Évaluation des dommages. Remploi de l'indemnité. Détermination de la valeur de remplacement. Il y avait à légiférer sur ces trois points. Finalement, la réparation a pris la forme d'un procès colossal où le sinistré, chargé du fardeau de la preuve, est contraint de faire valoir ses droits devant une juridiction improvisée, à trois étages : commissions cantonales, tribunaux d'appel et, surélevant le tout, une commission suprême faisant, à l'égard de ces derniers, pour maintenir l'unité de jurisprudence, l'office d'une sorte de Cour de cassation ou de Conseil d'État. Pas de machine plus lourde à manier. Les dossiers s'accumulent en montagnes sans qu'on puisse fixer, avec certitude, l'instant où tous les sinistrés seront en possession d'un titre définitif de créance. Avec son cortège de formalités inextricables, son déploiement de paperasserie, son esprit de chicane, le système adopté s'est trouvé le plus propre à entretenir chez les sinistrés les dispositions à l'aigreur et au découragement, sans manifester de supériorité sur une procédure abréviative et sommaire. Un procès aussi prolongé ne pouvait qu'engendrer l'intrusion d'innombrables praticiens et basochiens et pousser aux dols et aux abus. Les garanties d'impartialité sont absentes et, en dernière analyse, il en a coûté des millions pour conjurer l'évasion des centimes.

Il n'en eût pas fallu davantage pour bloquer indéfiniment la reconstitution, si l'expédient des avances et habitations provisoires ne fût intervenu. Les sinistrés, après l'armistice, réintégraient leur localité. Comment leur refuser, jusqu'à la fin du procès les moyens élémentaires de se loger et de se rétablir? Mais il tombe sous le sens, que, de ce chef, bien des forces perdues et bien des doubles emplois sont à déplorer. Il n'y aura peut-être pas eu, dans notre histoire, d'exemple

plus frappant de cette superstition législative, qui, si profondément enracinée en France, ne cède même pas devant les circonstances les plus anormales et les plus exorbitantes et qui, à vouloir tout écrire, tout prévoir, tout réglementer dans le plus petit détail, enserre dans un lacis d'inextricables formalités tout élan reconstructeur et annule ainsi la hasardeuse, mais précieuse quand même, faculté du débrouillement et de l'improvisation.

La solution juridique commandait la solution administrative. Dans les jours qui suivirent l'armistice, un mouvement prononcé se dessina en faveur d'une organisation à base régionaliste, dont le Congrès de l'Agriculture française se plut même à tracer une esquisse assez poussée. De-ci et de-là, dans les régions dévastées, on demanda que les services de reconstitution fussent installés dans une ville du Nord à désigner et placés sous l'autorité d'un haut commissaire résidant sur place, investi des pouvoirs les plus étendus, ayant accès au Conseil des Ministres et dans les deux Chambres. Des écrivains, plus radicaux encore, estimant que les départements dévastés étaient rentrés dans le giron de la patrie française plus altérés encore dans leur structure intime que l'Alsace-Lorraine, se prononcèrent en faveur d'une séparation administrative provisoire mais effective. Le nom du général Lyautey fut même mis en avant avec insistance. D'instinct, les sinistrés redoutaient l'avènement d'une bureaucratie nouvelle et centralisée commise au soin de leurs affaires. Dans un remarquable rapport présenté à la Commission des régions envahies, à la Chambre, M. Louis Marin constatait, en termes d'une rare énergie, les tristes résultats donnés par les premiers essais de reconstitution dirigés de Paris : « Trop de fonctionnaires, écrivait-il, mal recrutés, mal choisis, n'ayant pas les moyens d'action suffisants, sans liaison entre eux, sans responsabilité bien établie. Au-dessous d'eux des citoyens sans défense autre que leur malheur, un grand nombre exilés, paralysés dans leur désir de retour par mille prétextes administratifs. »

Mais l'aspiration régionaliste, véhémente dans son expression, l'était beaucoup moins dans sa puissance de réalisation. Trois siècles de centralisation outrancière avaient achevé de

détruire, dans les provinces dévastées, tous les corps intermédiaires qu'une vocation naturelle eût appelés à prendre l'initiative et la direction du travail de restauration. Dans ces provinces où la vie locale était autrefois si intense, de longues habitudes collectives d'inertie et de passivité rendaient inévitable l'appel à l'État bureaucratique, ou, du moins, la résignation à ses commandements. En des circonstances exceptionnelles, si propres à leur donner conscience d'une mission élargie, le département et la commune n'ont pu que s'en tenir au constat de leur débilité et de leur impuissance. Et qu'on ne dise pas que les communes sont venues buter contre l'obstacle de la légalité. Les syndicats de communes, autorisés en 1890, sous les auspices de M. Léon Bourgeois, confirmés en prérogatives nouvelles par la loi du 13 novembre 1917, représentaient un merveilleux instrument d'action autonome. On ne voit pas qu'une seule tentative de les utiliser se soit produite. Les associations commerciales et les syndicats professionnels n'ont déployé que de timides vertus corporatives. Seuls les consortiums industriels, les Chambres de commerce et les Compagnies de Chemins de fer ont donné l'exemple d'une action rapide et décidée comptant plus sur elle-même que sur l'État.

Il n'y avait de puissance et d'autonomie effectives que là. Pour faire prévaloir la solution décentralisatrice il eût fallu un vaste courant d'opinion, nourri d'enthousiasme et de volonté, capable d'entraîner toutes les résistances. Les résistances eurent beau jeu. Elles venaient des parlementaires d'abord : ils ne se souciaient pas de prêter les mains à une séparation du politique d'avec l'administratif, qui leur eût enlevé la possibilité de s'ingérer dans les détails de la reconstitution. On offrit aux sinistrés un simulacre de décentralisation, sous la pompeuse étiquette d'États-Généraux des Régions dévastées. La locution ne manquait pas de somptuosité, mais les prétendus États-Généraux, qui tenaient leur mandat d'eux-mêmes, disparurent dès que la revendication régionaliste se fut trouvée assoupie. Ils n'ont laissé d'autres traces de leurs travaux que quelques discours suivis de motions. M. Clemenceau d'ailleurs était le dernier homme à s'accommoder de la décentralisation. A aucune époque de

sa carrière, il n'avait fait mystère de ses idées très arrêtées en la matière. Quand, au printemps de 1919, avant la conclusion de la Conférence de Paris, il fit, dans les Régions dévastées, ce voyage inoubliable où il apparut, dans tout l'éclat de son prestige inentamé, en père et sauveur de la Patrie, il jugea néanmoins nécessaire de faire quelques concessions aux sinistrés. Il leur apporta la « déconcentration ». Entendons par là que les préfets, dans les dix départements dévastés, reçurent des pouvoirs administratifs et financiers exceptionnels. La simple équité oblige de reconnaître que cette mesure, en plaçant, dans bien des cas, l'immédiate satisfaction près du besoin, a rendu de réels services. Mais la conception d'un Ministère des régions libérées séant à Paris, combiné avec la grande machine de la centralisation bureaucratique, ne l'avait pas moins emporté sur la conception du Haut commissariat ou proconsulat régional.

***

Ce ministère a compté six titulaires successifs : MM. Jonnart, Lebrun et André Tardieu n'ont fait que passer sans avoir eu le temps d'y imprimer leur sceau et d'y fournir leurs preuves. Le portefeuille des Régions dévastées est actuellement confié à M. Reibel, député de Seine-et-Oise. Dans l'intervalle, deux hommes, correspondant à deux façons différentes d'envisager leur mission, M. Ogier en 1920 et M. Loucheur en 1921, ont effectivement présidé à la reconstitution.

Haut fonctionnaire d'un rare mérite, parvenu au sommet de la hiérarchie, M. Ogier n'appartenait pas au Parlement. Cette double circonstance limitait sa tâche au recrutement et à la constitution de la bureaucratie nouvelle qu'il allait avoir à diriger. On n'attendait pas de lui des initiatives hardies que seul un parlementaire fort de son ascendant et de son influence eût pu se permettre et auxquelles un fonctionnaire de carrière ne se risque jamais volontiers. A peine installée, l'administration des Régions libérées ne manqua pas de susciter des tempêtes de colères et de récriminations. L'incapacité foncière des entreprises d'État s'aggravait, en

outre, du fait qu'il avait bien fallu prendre les nouveaux fonctionnaires, en hâte et au hasard, dans la foule des militaires démobilisés à la recherche d'une position sociale. Dépourvu des fortes traditions, qui corrigent dans une large mesure dans les bureaucraties séculaires leurs travers et leurs routines, le jeune ministère dépassa les prévisions les plus pessimistes. Confiée à des services d'État improvisés et mal reliés entre eux, la reconstitution, sur bien des points, tourna à la gabegie et au gaspillage. Du fond de son cabinet ministériel, M. Ogier essaya, mais en vain, de redresser la situation à coups de circulaires. La phase des Travaux d'État comptera parmi les pires souvenirs des sinistrés. Ceux-ci, dans l'excès de leur déception, ne tardèrent pas à exiger bruyamment que l'État se retirât d'eux, protestant qu'ils sauraient bien se tirer d'embarras par leurs propres moyens et ne demandant qu'une chose : de l'argent. C'était tomber de Charybde en Scylla. Faute de corps intermédiaires, dès que les travaux d'État eurent été supprimés, la reconstitution menaça de s'arrêter tout à fait.

Les choses en étaient là à l'arrivée de M. Loucheur. La personnalité originale et débordante de M. Loucheur est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en donner un crayon. On sait quel rôle de tout premier ordre le député du Nord a tenu comme animateur dans la reconstitution industrielle de ce département si éprouvé. Fertile en ressources, plein d'entrain, possédant à un très haut degré le don de s'extérioriser et de communiquer la confiance, M. Loucheur a suscité dans le monde des sinistrés un incontestable regain d'activité et d'espérance. Ils ont acclamé en lui le capitaine de restauration de qui l'esprit d'entreprise ne se contenterait pas de s'installer dans la dévastation comme si elle ne dût jamais finir. En fait, M. Loucheur avait apporté avec lui un plan et une méthode dont l'absence se faisait péniblement sentir. On lui a su gré de les avoir conçus et, comme la chute du ministère dont il faisait partie ne lui a pas permis de passer à l'exécution, il bénéficie de cette hypothèse favorable qu'avec lui tout se fût ordonné suivant son plan et en conséquence de sa méthode.

M. Loucheur avait fort bien discerné que la difficulté capitale tenait dans la reconstruction des immeubles détruits

et qu'on n'attacherait pas indéfiniment les agriculteurs sinistrés à la glèbe, malgré leurs qualités de résignation et de ténacité, en les maintenant sous des abris de fortune, inconfortables et insuffisants. La première chose était donc de mettre sur pied une politique de matériaux à meilleur marché. C'est à cette pensée qu'a répondu l'accord de Wiesbaden négocié avec Rathenau. M. Loucheur entendait que le coefficient de reconstitution se fixât, une fois pour toutes, à 3,25, en exacte correspondance avec les possibilités financières. Pour comprimer énergiquement le coût exagéré des matériaux, le meilleur moyen n'était-il pas de provoquer, grâce à l'adduction des matériaux allemands, une détente incompatible avec le monopole de fait exercé, sans modération, par les producteurs français. Du même coup, ne soulageait-on pas d'un grand poids notre trésorerie, puisque les matériaux entraient pour 50 p. 100 dans le prix de reconstruction et qu'on se les procurerait désormais, sans bourse délier, à valoir sur notre créance.

Compte tenu de ces trois facteurs : urgence d'en finir, disponibilités de main-d'œuvre nationale et étrangère, possibilités financières évaluées à environ dix milliards par an, M. Loucheur se faisait fort de mener à bien le grand œuvre de reconstruction dans un délai de huit années, à compter du printemps de 1922. Mais au début de 1922, M. Loucheur était entraîné dans la démission du cabinet Briand et M. Reibel le remplaçait. Le plan, sur lequel l'on fondait tant d'espérances, n'est pas entré en vigueur, sinon d'une façon partielle et fragmentaire. La force rebâtissante, dont on avait salué l'avènement, n'a pas opéré, et l'offensive générale qu'on escomptait sur tout le front de la dévastation ne s'est pas produite. A qui en remonte la responsabilité? Ce n'est point affaire à nous de le rechercher. Le fait de l'échec et de la déception est là. Il nous suffit de l'enregistrer sans avoir à trancher la question, de l'imputer soit à un vice interne du plan proposé, soit au peu de confiance qu'il inspirait, au nouveau ministre, chargé de l'appliquer. Les choses ont repris leur cours bureaucratique et monotone. Sans doute l'accord de Wiesbaden a-t-il été confirmé et complété par un second accord signé à Berlin, mais on ne voit pas que cet avenant ait accéléré la mise en

vigueur du protocole primitif. L'abaissement du prix des matériaux sur quoi reposait toute l'économie du système Loucheur n'est pas survenu. D'où complications et difficultés inextricables. Les sinistrés indemnisés sur le pied du coefficient 3,25, tenu prématurément pour acquis, réclament, avec toute l'âpreté de la déception, une revision de comptes, en alléguant que le coefficient 4 suffit à peine à les couvrir de la dépense de remploi.

C'est dans ces conjonctures peu réjouissantes qu'est survenu, en manière de coup de théâtre, l'accord Lubersac-Stinnes, en date du 14 août dernier. Las de tant d'expériences malheureuses, les sinistrés avaient fini par démêler qu'une cause essentielle d'insuccès résidait dans l'absence de corps intermédiaires dont les services officiels ne fourniraient jamais l'équivalent. A la recherche de son organe la fonction a fini par le rencontrer. Et la Coopérative de reconstruction est née. Le Parlement ne s'est pas refusé à lui donner un statut légal par le moyen des lois du 15 août 1920 et du 12 juillet 1921. Le mouvement est parti de Lorraine. Il faut le proclamer bien haut à l'honneur du clergé catholique de cette province, c'est à deux ecclésiastiques, M. le chanoine Thouvenin et M. l'abbé Fiel, deux incomparables remueurs d'âmes et de pierres, qu'on doit surtout cette application, si curieuse et si efficace, de l'idée coopérative à la reconstruction. L'idée a gagné successivement les autres départements. Les coopératives ont formé des unions d'arrondissement. Un nouveau stade a été franchi dans le premier semestre de 1922. A la date des 31 mars et 27 mai, une Confédération générale des Coopératives de Reconstruction placée sous la présidence de M. de Lubersac, sénateur de l'Aisne, recevait la consécration législative. Investie de la capacité civile, habile à exercer un patronage supérieur sur ces petits organismes, dont le nombre atteint aujourd'hui 1 900, rassemblant 140 000 sinistrés, groupant 13 milliards de dommages, associée à l'élite de nos architectes et de nos entrepreneurs, il était aisé de prévoir que la Confédération se livrerait à un énergique effort pour sortir de l'ornière bureaucratique. Tout lui en faisait un devoir et une nécessité. Elle était prise dans les cornes d'un dilemme redoutable : ou agir ou disparaître. Elle a repris pour son compte l'exécu-

tion du plan Loucheur demeuré en suspens. Elle a négocié avec M. Hugo Stinnes un contrat de prestations en nature. Cet épisode, accueilli, dans la presse française, par ce qu'on est convenu d'appeler des mouvements en sens divers, a, par contre, comblé d'aise les sinistrés de guerre qui ne se mettent pas en peine de scruter les mobiles secrets de M. Hugo Stinnes et qui, pour juger une politique de reconstruction, n'ont qu'un critérium : *le résultat.* L'auteur de la remarquable brochure : *Au lendemain de la paix*[1], semble avoir prévu, entre autres prédictions vérifiées par l'événement, cette intervention inévitable des forces libres, tant allemandes que françaises, en une matière où les gouvernements, les uns par inertie coupable, les autres par mauvaise volonté calculée, ont usé les patiences et exaspéré les mécontentements. Quand les vains palabres du dehors, combinés avec les freins bureaucratiques du dedans, donnent, de la part des gouvernements réguliers, l'impression d'un dessaisissement volontaire, faut-il s'étonner que des hommes ou des groupes puissants en viennent à exercer leur suppléance?

Mais les forces libres, que l'impuissance de l'État centralisé et bureaucratique provoque à intervenir dans la reconstitution des Régions dévastées, seront inégalement bienfaisantes. Si l'accord Lubersac-Stinnes, où s'affirme la volonté d'action des Coopératives, ne doit pas entraîner de suites politiques et économiques fâcheuses, strictement limité qu'il est dans son objet, en sera-t-il de même des combinaisons franco-allemandes dont il semble avoir donné le signal? De toutes parts on annonce l'éclosion d'accords particuliers entre groupes industriels français et consortiums industriels allemands, ayant la reconstitution pour fin apparente, mais destinés, selon toute vraisemblance, à se prolonger dans un long avenir. D'autre part les internationalistes marxistes et syndicalistes viennent d'entrer ou plutôt de rentrer en scène. On se souvient peut-être que, dans le courant de l'année dernière, la ville de Péronne a été le théâtre d'un épisode particulièrement douloureux et scandaleux que l'énergie des Associations des anciens Combattants put seule empêcher

1. *Au lendemain de la paix*, par le comte de Fels. Édition de « l'Europe Nouvelle ».

d'avoir un lendemain. L'un des chefs syndicalistes allemands, M. Sassenbach, qui, durant la guerre, avait joué un rôle des plus équivoques, présida à Péronne des agapes auxquelles s'étaient assis des hauts fonctionnaires du département des Régions libérées et des sinistrés attirés par le mirage de fallacieuses promesses. Au dessert, M. Sassenbach dauba ferme M. Poincaré et le maréchal Foch et se laissa aller à dévoiler son plan, qui était d'installer dans la contrée, sous couleur de hâter la reconstruction des immeubles, des colonies de syndiqués allemands habiles à faire partie de la C. G. T. française et beaucoup plus soucieux de remuer les passions révolutionnaires que des moellons. La réaction patriotique fut rapide et décisive, mais l'affaire revient aujourd'hui sur le tapis. Au récent congrès tenu à Augsbourg par les socialistes majoritaires allemands, M. Hermann Muller — l'un des plénipotentiaires allemands à la signature du traité de Versailles — n'a pas caché que l'accord Lubersac-Stinnes n'avait pas l'agrément du parti. Celui-ci considère qu'à l'accord entre capitalistes doit répondre un accord entre socialistes. En conséquence de quoi il s'est abouché avec un comité français que préside M. Basly et qui réunit divers éléments collectivistes, cégétistes, voire communistes. Les organisations socialistes et syndicalistes allemandes prétendent n'aspirer qu'à la fourniture de matériaux, mais il serait difficile de douter qu'elles ne caressent l'arrière-pensée de reprendre, au point où elles l'avaient dû abandonner, l'entreprise avortée de Péronne et d'introduire dans nos régions dévastées leurs fidèles et leurs adhérents, sans que ceux-ci puissent être soumis à quelque condition restrictive de leur liberté d'aller, de venir, de se réunir, de s'immiscer à notre vie locale et politique.

Ce n'est pas sans de justes appréhensions qu'on assiste au développement de ces accords particuliers. Les régions dévastées vont-elles devenir un champ de bataille pour les partis allemands, un terrain d'exploitation pour de certains groupes industriels allemands et vont-elles s'ouvrir à des propagandes éminemment suspectes? Y-a-t-il la moindre exagération à émettre la crainte que la reconstruction ne devienne un prétexte à de véritables essais de colonisation

allemande? La question mérite de retenir l'attention de nos gouvernants. Ne doivent-ils pas prendre garde, avec une vigilance sans cesse en éveil, que la coopération allemande reste bornée aux prestations en nature?

Il faudrait avoir une politique de restauration nettement conçue et fortement ordonnée. Il est vrai que cela suppose une politique des réparations sûre de ses moyens et de ses fins, elle-même insérée à sa place, dans une politique générale tant intérieure qu'extérieure, qui renonçât à vivre d'expédients à la petite semaine. M. Loucheur avait du moins assigné un terme de huit années à la reconstitution des immeubles détruits. C'était un délai extrême à ne pas dépasser et qu'il semble bien difficile de respecter vu les retards de cette année. Mais comment se fixer un délai si les ressources financières, destinées à couvrir les dommages de guerre, demeurent incertaines et aléatoires? En apparence la reconstitution des Régions libérées a été dotée avec une grande libéralité. Elle a figuré au budget pour 15 milliards en 1920, pour 9 milliards en 1921 et pour 4 milliards en 1922. On évalue aux environs de 80 milliards la somme actuellement dépensée. Le gouvernement se l'est procurée par des moyens non dépourvus d'élégance. L'institution du Crédit National, organe de paiement, d'acomptes et d'avances, autorisé à faire directement appel à l'épargne sous la garantie de l'État, la faculté impartie aux sinistrés : Syndicat des Houillères, Syndicat des Métallurgistes, Syndicat des Brasseurs, Coopérative de Reims, Coopérative des Églises, etc. d'emprunter sur le gage des annuités promises par l'État, ont constitué des procédés de trésorerie efficaces. Le marché financier a absorbé les titres émis avec facilité, mais cette extrême abondance de capitaux ne doit pas faire illusion sur leur consistance. On affirme que le total de la Reconstitution ne dépassera pas 120 milliards et qu'il est, par conséquent, couvert d'ores et déjà aux deux tiers. Cette affirmation est entachée d'un outrageux optimisme.

L'invasion et l'occupation des provinces du Nord et de l'Est, M. André Lefèvre en a estimé, dans un discours sensationnel, le coût à 50 milliards de francs or. Cette estimation a bien des chances de correspondre à la réalité. Et si l'on

considère que, pour diverses causes, la valeur de remplacement est déterminée par le coefficient 4, qui joue pleinement surtout en ce qui concerne les immeubles, on en arrive à cette conclusion inéluctable qu'il reste à trouver encore, dans un délai qui ne saurait excéder dix ans, environ 120 milliards, valeur actuelle, pour effacer jusqu'à la dernière trace de la catastrophe.

C'est une situation qu'il importe de regarder en face. A quoi servirait-il d'en atténuer ou masquer la gravité?

Une sous-estimation ne pourrait avoir d'autre effet que de faire méconnaître à notre école dirigeante et à l'opinion publique que l'engagement souscrit en 1914 par la nation, et conforme d'ailleurs à l'intérêt de celle-ci, de réparer les dommages de guerre dans leur intégralité, commande toute la politique française non sans requérir un inventaire général des ressources de la France, une stricte économie des deniers publics, une mise en valeur du patrimoine de l'État afin de rendre à notre franc national, cet instrument primordial de reconstitution, un peu de sa force et de son mordant.

Le programme complet de cette reconstitution des finances françaises et de notre crédit national a été exposé ici même dans une étude approfondie du problème financier dont les lecteurs de la *Revue de Paris* ont sans doute conservé le souvenir [1]. M. le comte de Fels est le seul écrivain qui ait présenté une solution pratique de nos difficultés financières. Ses conclusions ont été reproduites et favorablement commentées par la plupart des journaux. Le gouvernement lui-même a paru disposé à les adopter et en a tenté un essai de réalisation puisqu'un décret du Président de la République a institué une commission chargée d'établir l'inventaire des richesses de l'État français. Mais on ne sait pas encore si cette commission a commencé ses travaux et nos lecteurs ne peuvent ignorer que l'établissement, indispensable d'ailleurs, de cet inventaire, ne réalise qu'une partie du plan grandiose et vraiment original, conçu et présenté par notre éminent collaborateur.

Nous touchons maintenant à un instant climatérique. En dépit de l'éloquence officielle, la reconstitution agricole des

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre et 1er décembre 1921.

Régions dévastées est en péril d'avorter. Déjà des symptômes alarmants commencent à apparaître. Le plus significatif est la recrudescence des cessions de dommages de guerre. Beaucoup d'agriculteurs, las et découragés, se laissent convaincre de transférer soit aux municipalités urbaines, soit à des entreprises industrielles, soit à des spéculateurs, leur droit à la réparation. Le mouvement tend à se précipiter et c'est peut-être en vain qu'on se flatterait de l'enrayer par des mesures appropriées. On ne crée pas de la confiance et du courage par le moyen de textes législatifs. Si la reconstitution n'entrait pas, après tant de retards et d'hésitations, dans une phase décisive, la terre achèverait de mourir dans les Régions dévastées. Elle succomberait à une lente consomption et, petit à petit, les familles rurales se détacheraient du sol natal. Peut-on envisager pareille éventualité sans terreur? C'est tout le fonds solide de l'ordre social français qui se déroberait sous lui. Et que verrions-nous, dans quelques années? Des villes démesurément agrandies, dépourvues de banlieue agricole, dénuées de traditions municipales et peuplées de métèques? Un développement industriel, artificiel, factice, dans lequel les Allemands seraient de moitié. Des espaces désertiques ou des latifundia de plaisance achetés par des capitalistes étrangers. La France cesserait d'être garantie par ses marches-frontières désormais ouvertes aux courants délétères et aux pénétrations mauvaises. L'Allemagne dans sa défaite aurait ainsi atteint l'un de ses principaux buts de guerre.

Le problème moral et social posé par la reconstitution des Régions dévastées n'a pas été envisagé, le problème agraire, si essentiel, a été éludé, le problème juridique et administratif a été mal résolu. La solution du problème financier est subordonnée à celle du problème des réparations resté en suspens. Que les consuls avisent. Nous vivons des jours fatidiques. C'est la race elle-même qu'il s'agit de sauver.

Si la reconstitution devait persister dans cette marche traînante et cahotante, la France ne retrouverait, au terme fixé, qu'une ombre, déformée et dénaturée, des provinces qui faisaient autrefois sa richesse et son orgueil.

J. DESSAINT

GEORGE MOORE

Notre ignorance va-t-elle enfin cesser, et connaîtrons-nous en George Moore l'un des nôtres, l'un des *excellents mémorialistes* de notre ville? Car ce n'est pas un étranger.

Pour moi, je suis assez vieux, et je fus assez jeune mêlé au monde des lettres, pour me souvenir des temps lointains où il terminait parmi nous les années de son apprentissage. A Dieppe, chez Jacques-Émile Blanche, avec Whistler, Sickert; à Paris, chez mon père, avec Degas, Meilhac, tant d'autres; et rue de Rome, le cher Mallarmé... Il s'en est fallu de peu que George Moore ne fût parmi nous soit un peintre, quelque nouveau Sisley conquis par nos climats, soit même, conquête plus rare, un écrivain français. Il y a de cela trente-cinq, quarante ans, et davantage; George Moore peut compter, lorsqu'il revient ici, les visages qu'il reconnaît. Qu'arriva-t-il? Ses tenanciers d'Irlande brûlèrent quelques fermes, son homme d'affaires le rappela, George Moore fut repris par ce langage natal où sa nature le destinait à devenir un maître.

George Moore a raconté cela dans ses *Confessions d'un jeune homme*, jadis traduites, et fort bien traduites, sous ses yeux même. On voudrait les relire. Elles sont épuisées, me dit mon libraire. En trente-cinq ans, elles ont donc trouvé leurs deux ou trois mille lecteurs. Où sont-ils, ces lecteurs d'antan? Et le livre n'existe plus. Toute cette œuvre est à reprendre, elle en vaut la peine, et nous la reprendrons; Edmond Jaloux, Charles du Bos en sont d'accord.

Je rouvre mon vieil exemplaire. Voici George Moore débarqué dans notre ville; un domestique le suit, portant la valise et les plaids; cet insulaire de vingt ans, que sait-il de nous? Rien, à peine notre langue. De son pays même que sait-il? La campagne irlandaise, les prairies, les chevaux, les longs galops dans les herbages... Peut-être il y serait encore; mais son père l'a conduit à Londres, il est entré dans un musée, il a vu les tableaux, les marbres. « Je veux peindre », dit-il. Et un ami le conseille aussitôt :

— Si tu veux peindre, va en France; il n'y a d'école d'art qu'en France.

« France! écrit Moore, le mot vibra dans mes oreilles, resplendit à mes yeux. France! Tous mes sens tressaillirent, tirés de leur torpeur, comme l'équipage tressaille quand, du haut du mât, l'homme de vigie crie : « Terre en avant! » A l'instant même je sus que j'irais en France, que nécessairement j'irais en France, que j'y vivrais, que j'y deviendrais un Français. Je ne savais ni quand ni comme, je savais que j'irais en France. »

Aussitôt vient le *quand et comme*, sous la forme d'un héritage; voici notre adolescent sur le quai Malaquais. Il s'inscrit dans un atelier, il s'installe dans une pension. Il y a pour voisin, à son dîner de table d'hôte, un vieil auteur dramatique qui se nomme *Bernard Lopez*. Le vieux parle, le jeune écoute. Ce Lopez a connu les anciens : Dumas, Scribe, Gautier, Banville... Le vieux, content d'être écouté, dit un jour à son auditeur : « Vous devriez connaître des hommes de lettres. Venez avec moi au *Rat Mort.* » C'était un café sur la Place Pigalle. Bernard Lopez y conduit George Moore. Villiers de l'Isle-Adam était là, contant à deux filles étonnées la noble histoire des Maranas; et Mendès, et Manet près de lui. Moore s'attable. On l'interroge, il répond, il amuse. C'est un coup de foudre, et il est double. Les grands Parisiens ravissent George Moore, et l'insulaire inattendu plaît aux grands Parisiens.

« Ce cher Paris, écrit Moore, le Paris des années 70... » Aucun Français n'écrirait cela; pour chacun d'eux, sur ces années marquées d'un sept, un voile, une cendre est tombée. La ville a été humiliée, elle a été touchée par l'obus du Prus-

sien et la torche de l'émeutier; la tristesse est restée sur tous les souvenirs. Pourtant l'heureux Moore a raison : Degas peint alors ses plus parfaites toiles, et Manet invente la plus heureuse des peintures; Banville rime et récite ses odes... C'était un « cher Paris », fort doux, ardent à vivre. Le Paris des années 70 appartient à Moore, comme la France rurale des années 1780 à son compatriote Arthur Young; grâce à lui, que la tristesse ne gêne pas, qui voit le vivace et l'exquis; grâce à cet ami étranger, nous nous souvenons mieux, et sur quinze ans de notre passé, l'ombre s'allège.

***

J'y insiste, puisque notre public n'a pas encore en main cette œuvre parisienne d'un grand écrivain d'Angleterre. Car c'est une œuvre : George Moore ne cesse de l'accroître. Il y eut d'abord ces *Confessions*, que je viens d'entr'ouvrir; ces *Mémoires*, que voici, où les figures et les paysages de notre pays ont tant de place; enfin les *Avowals*, derniers parus, et qui entrent, plus que les premiers, dans l'intime des esprits. Que de souvenirs, de figures fixées avec maîtrise! C'est notre bien, reprenons-le.

Voici Banville; un soir, chez Victor Hugo, où Mendès l'avait conduit, Moore entend la parole de Banville, et nous la rend inoubliable :

« Il était près de minuit et nous prenions congé, quand le grand poète dit : « Non, je ne vous laisserai pas partir. En l'honneur de Banville nous souperons ensemble. » Comment fut amenée la remarque, je l'ignore; mais je me souviens que j'entendis la voix de Banville; il disait qu'il était absurde à qui que ce fût, de tomber amoureux passé dix-sept ans et trois mois. Après une courte pause Hugo répondit : « J'aimerais entendre, Banville, les arguments que vous pourrez trouver pour nous démontrer votre extravagante théorie. » Alors Banville, se voyant en une société capable d'apprécier son esprit, commença de parler et parla vingt minutes. Il lançait en l'air des phrases ailées, qui montaient à grands coups rapides, planaient, tourbillonnaient, se chassant l'une

l'autre comme des oiseaux divins pour qui voler est jeu, cependant que nous, retenant nos souffles, guettions leurs vols hasardeux, heureux enfin quand l'une d'elles, avec un grand murmure de plumes reployées, touchant un point d'arrêt, s'y perchait immobile. Verbes, noms, adjectifs, adverbes, chaque chose toujours à sa place; les points d'interrogation, les points d'exclamation, les virgules, les points et virgules, les points, chaque détail s'adaptant parfaitement dans l'ensemble de l'improvisation à ce thème donné qu'il était absurde de tomber amoureux après dix-sept ans et trois mois. »

Voici Mallarmé; aucun de ses amis ne nous l'a mieux conté. C'est un soir, au *Rat Mort*, que le récit commence.

« Il faut que vous connaissiez Mallarmé, me dit Villiers. Il reçoit les mardis soir, rue de Rome. — Mais qui est Mallarmé? » demandai-je, et quand on m'eut dit que c'était un homme de lettres, un poète, je me déclarai prêt à faire sa connaissance. — « *Garçon, donnez-moi de quoi écrire* », cria Villiers, et je regardai sa main tandis qu'elle écrivait quelque six ou sept lignes sur ce papier mince qu'on donne dans les cafés, une sorte de papier à cigarettes; je pensais bien peu que ces six ou sept lignes fussent chargées de tout le poids de ma destinée.

« Quel que pût être le talent de Mallarmé, c'était un poète, et il y aurait plaisir à l'aller voir quelque prochain mardi. Rue de Rome, vers la hauteur de la place de l'Europe, les maisons sont belles, mais quand on a traversé le boulevard extérieur, les habitations deviennent misérables, et la maison où habitait Mallarmé n'était pas faite pour inspirer grande espérance : car, tous tant que nous sommes, les apparences nous touchent. Le troisième étage franchi, un escalier mesquin montait, montait en une spirale étroite; au quatrième, on sonnait, et la porte vous était ouverte par un homme d'âge moyen, un peu épais et court, avec toute l'apparence d'un ouvrier français. Quand je lui eus dit que Villiers m'envoyait à lui, sa voix se fit tout accueillante, il me pria d'entrer, et à travers un court passage me guida vers une petite salle à manger, bien modeste avec son unique fenêtre, avec son poêle de porcelaine blanche, une table et quelques chaises alignées au long des murs.

» — Vous, — me dit-il, — vous êtes accoutumé à la mer, prenez le fauteuil à bascule.

» — Je vous ai apporté mon volume de vers, monsieur Mallarmé, *Flowers of Passion.*

» — Comme c'est gentil à vous! — me dit-il, et me prenant le livre des mains, il l'ouvrit et lui donna soudain toute son attention. Il s'y absorba, et me sentant ainsi encouragé j'osai lui indiquer quelques vers qui me semblaient plus que d'autres mériter sa considération; et aussitôt son visage prit une grave expression, et, sans cesser de lire, il s'assit sur une chaise à côté d'une lampe à pétrole; je le regardai qui lisait, et encore une fois me vint à l'esprit l'idée d'un très beau paysan français, et je me souvins que quand il m'avait ouvert la porte, il m'avait fait l'effet d'un peintre en bâtiment. Mais maintenant que je le voyais lisant mon livre dans la lumière de la lampe à pétrole, je commençai à penser que s'il eût été un peintre en bâtiment, que s'il eût porté la blouse, il eût ajouté à cette blouse un je ne sais quoi qui l'eût distingué de toutes les autres blouses; ses vêtements n'étaient pas sans une certaine correction, et quoique la chambre fût d'aspect pauvre, des dessins sur les murs indiquaient la présence du goût. Un meuble, dans un coin de la pièce, ne pouvait pas ne pas être du Louis XV le plus vrai. Et une fois de plus, je sentis que ses manières douces et prenantes m'attiraient à lui.

» Une heure passa, et sa femme et sa fille nous apportèrent deux verres d'un punch au rhum parfumé au citron. Ayant ainsi fait acte d'hospitalité, Madame et Mademoiselle se retirèrent, laissant le maître continuer la leçon qu'il ne cessa jamais de dire à tous, de mardi en mardi, à un nombre d'habitués toujours croissant, jusqu'à ce qu'enfin la petite salle à manger fût devenue le centre de la culture parisienne. Ce fut pour moi une grande surprise, quand je retournai là après des ans d'absence, de découvrir que la fuite des ans obligeait quelqu'un à me donner sa chaise; toutes étaient occupées; les derniers venus s'asseyaient par terre, nullement embarrassés, heureux d'écouter le poète, qui se tenait, comme je l'avais toujours vu, se rôtissant les mollets devant son poêle de porcelaine. Tout à coup le grand Heredia fit dans l'assem-

blée paisible une éclatante apparition; un cyclone de l'océan Indien ne fût pas autrement entré; Mallarmé fit un cordial accueil à ce vieil hôte inattendu, et nous écoutâmes Heredia, qui nous raconta avec une saveur de haut goût les burlesqueries littéraires du comte de Montesquieu, histoire dont je vous régalerais, mon cher lecteur, si je ne gardais la pensée que vous êtes venu ici en quête d'une autre histoire; aussi laisserai-je mon *conquistador* en train de divertir une nombreuse et heureuse compagnie, et m'en retournerai-je au temps où quand un visiteur, quand bien même il restait très peu, je le tenais pour un intrus et lui pardonnais à peine. Je me souviens très nettement de cette soirée où, touché par ma constance, Mallarmé me dit : « Vous êtes très fidèle à mes mardis, vous avez mérité un exemplaire de *l'Après-midi d'un Faune.* » Sur quoi il alla dans son cabinet de travail (il n'y avait pas de livres dans la salle à manger, je ne pénétrai jamais plus avant dans ses appartements) et revint avec une mince brochure imprimée sur papier du Japon, illustrée par Manet, et ornée de rubans noués — une brochure qui se vendait cent francs, et qui vaut maintenant des centaines de francs.

» J'acceptai le trésor avec tout le respect dont j'étais capable; mais au temps dont je parle, je m'intéressais davantage au drame dont il rêvait qu'à ses poèmes. Un merveilleux drame en vérité, fait d'un seul caractère : un jeune homme dernier de sa race, qui vivait dans un vieux château où le vent hurlait, incitant le jeune homme à partir à travers le monde pour fonder à nouveau la fortune de sa famille. Mais le jeune homme n'est pas tout à fait sûr si le vent lui conseille ou de rester ou de partir, car, Mallarmé le disait, il est dans le génie de la langue française que le vent essaie toujours de dire *oui : ou — ou*, répète le vent encore et encore, toujours il essaie de prononcer le mot *oui*, mais il n'atteint jamais tout à fait la dernière voyelle. Ainsi le jeune homme reste en doute s'il doit ou partir ou rester. Mallarmé imitait le vent, et quand il eut fini son récit, je lui demandai comment il allait s'y prendre pour faire jouer le drame. Il répondit, d'assez mauvaise grâce, me sembla-t-il, disant qu'il aimerait solder une caravane et jouer la pièce lui-même, allant de

village en village. Pendant des années il rêva de ce drame, et, quand il n'était pas occupé à en rêver, il méditait un poème épique dont il espérait l'accomplissement de ses aspirations littéraires. Et le sujet était plus fantastique encore qu'Hamlet et que le vent. Un homme aime une femme et va l'épouser, mais le germe qui est en cet homme (l'enfant qui est en puissance en lui) dominée par l'idée que sa mère en puissance devra perdre sa virginité, s'emploie à dissuader son père en puissance. Encore l'idée d'Hamlet : être ou ne pas être, exprimée par des circonstances, ou des manques de circonstances, auxquelles personne n'avait auparavant pensé, circonstances, qui, nous nous hasarderons à le dire, n'avaient jamais été conçues. Ce serait un poème épique, pensait-il, et propre entre tous à dire maintes choses subtiles. Mais ce ne serait pas un long poème épique, faisait-il observer aussitôt, car, semblable à Poë, il n'avait pas de goût pour les longs poèmes; il suffirait d'un millier de vers, pas davantage. Le poème épique, cependant, ne l'occupait pas si entièrement que la tragédie du jeune homme et du vent. Il croyait en son Hamlet, j'en suis sûr, mais je ne crois pas qu'une seule ligne en ait jamais été inscrite sur ses mystérieux petits carnets faits de papier japon, auxquels, disait-il, il avait coutume de confier les sujets de toutes ses méditations; il aimait à me montrer ses carnets, et un jour feuilleta devant moi les petites pages, apparemment pour que je les voie, mais comme j'avançais la main pour le prendre, il remit le carnet dans le tiroir, disant : « Hugo devait bien savoir qu'en écrivant *Hernani* et *le Roi s'amuse*, il ne faisait que continuer Shakespeare. » « Il pense, me disais-je, au jeune homme qui dans sa tour féodale écoute le vent [1]. »

***

Mais je déflore, en le parcourant, ce beau livre. Ce que j'en détache est si peu, c'est l'anecdote posée à la surface.

1. Mallarmé fit en sorte que ces papiers disparussent avec lui. Cf. la *Controverse sur un poème de Mallarmé*, par Paul Valéry, dans les *Marges* du 15 février 1920. « Mallarmé... m'introduisit dans sa chambre de la rue de Rome, où, derrière une antique tapisserie, reposèrent jusqu'à sa mort, signal par lui donné de leur destruction, les paquets de ses notes, le secret matériel de son grand œuvre inaccompli. »

Les traduirons-nous un jour, ces *Avowals?* Assurément ils en vaudraient la peine. Les *Confessions*, c'est un livre de jeunesse, le récit des amitiés et des propos d'un intellectuel parisien; les *Mémoires de ma vie morte*, c'est un livre de fantaisie et de tendresse; on y respire à chaque page l'*odor di femmina* : pourtant ce n'est pas un livre d'amour. Ces gracieuses créatures qui ont souri, soupiré près de lui, Moore les a-t-il aimées? J'en doute. *Avowals*, ce livre sans femmes, *Avowals* est un livre d'amour. Homme de lettres, grand homme de lettres, je doute que Moore ait jamais aimé autre chose que les livres; *Avowals*, c'est son âme même, tout occupée, au soir de sa vie, par le souvenir, la recherche des maîtres, ceux qu'il a lus, ceux qu'il a vus : Walter Pater, par un matin de Londres; Tourguenieff, assis à l'Élysée-Montmartre; Corot au coin d'un bois... « La conversation, écrit Moore, est le souffle de mes narines. » Non tant la conversation, dirais-je, mais la parole et le récit. *Avowals* est un monologue. L'interlocuteur, s'il paraît, c'est pour écouter, parler à peine, s'entendre confondre, se taire enfin. La parole est ici souveraine. Elle est passionnée, solitaire. Cinquante ans dans les livres : quelle matière à brasser! Un grand capitaine voit-il plus de pays? Cinquante années de goûts et de dégoûts; de répugnances et d'affinités; de goûts qui ne furent peut-être qu'engouements. « Il y a tant de fragilité dans les œuvres. Toutes les choses de l'esprit, sauf les plus grandes, écrit Moore mélancoliquement, deviennent niaiseries tôt ou tard. » Zola, tant admiré : rien ne reste. Flaubert : c'est un édifice menacé, les pierres tombent, les murs se fendent. Qui donc, quelle œuvre enfin, loin qu'elle faiblisse, aura cette vertu en elle de résister, durcie au feu du temps? Les voici, ces merveilles éprouvées : de Tourguenieff quelque récit, de Corot quelques centimètres carrés de toile. George Moore, pèlerin blanchi, trouve, au terme de son voyage, ces deux perles dans le creux de sa main. Dans vingt ans, ce sera notre tour de faire nos paquets et nos comptes. Quelles perles porterons-nous à l'incorruptible trésor?

DANIEL HALÉVY

« APPORTEZ LA LAMPE! »

Depuis des jours, il n'y a pas eu de vent dans les arbres, et le paysage prend un aspect somnambulique, — même silence, même mystère, même angoisse. L'épais feuillage du frêne ne tremble point, et il n'est pas jusqu'aux feuilles dentelées suspendues aux petites branches les plus hautes qui ne soient immobiles; les aubépines qui poussent sur le mur délabré tournent au jaune et au brun, les roses trémières ont défleuri, les chrysanthèmes commencent. Hier soir, un ciel rose pâle se fondit dans le bleu solennel de minuit; on ne voyait que peu d'étoiles : Jupiter, insupportablement éclatant, voyageait là-haut, et Mars rougeoyant pendait, à l'horizon, sous une lune ronde, décorative... Derniers jours de septembre! chaque soir, le jour meurt quelques minutes plus tôt. Vers cinq heures et demie, un frisson vous saisit autour des jambes; il y a certainement l'annonce du froid dans l'air : on éprouve la tentation de mettre une allumette dans le feu. Il est difficile de dire si vraiment on sent le froid ou si l'on désire la compagnie de la flamme. On a pris le thé : le crépuscule s'amoncelle, et voici que le démon Découragement vous guette dans les coins. A la tombée du jour, quand on a fini de travailler, d'engourdissantes pensées s'élèvent dans le cabinet de travail ou dans l'atelier.

Qu'on songe quand il se lève au peintre décorateur qui termine sa trente-sixième colonne (il y en a quarante-trois) :

l'obscurité croissante a interrompu son travail, et une douleur lui vient au cœur de son chevalet. Pour grand ou petit que soit son talent, il se demande qui peut bien se soucier qu'il laisse ou non les sept dernières colonnes inachevées. Qu'on songe à celui qui écrit des contes. Il faut deux, trois ou quatre contes de plus pour faire le nombre de pages demandé. Ce crépuscule a interrompu sa tâche et il quitte sa table de travail en se demandant à qui cela importe qu'il écrive ou non ces derniers contes. S'il les écrit, ses idées frémiront, verdoyantes, pendant un court printemps, elles jouiront d'un été bien bref, et lorsque son jardin se fanera à l'automne, ses pages seront à peu près oubliées, l'hiver les atteindra plus tôt peut-être qu'il n'atteint son jardin : ces fleurs qu'il croyait immortelles sont plus mortelles que les roses. Pourquoi, se demande-t-il, s'intéresserait-on plus à mes contes qu'aux mille et un contes qu'on a publiés cette année? Les miens font partie de ces choses quelconques dont se compose l'ennui qu'on nomme la vie. Ses pensées remontent en voltigeant vers le passé, et sa propre existence lui semble à peine plus réelle que le travail de sa journée, à son chevalet, s'il est peintre, à sa table, s'il est écrivain. Il se compare à un cheval tournant autour d'un puits : mais le cheval tire de l'eau, et l'eau est nécessaire; tandis que l'art, en admettant même que son travail soit assez bon pour s'appeler ainsi, n'est, somme toute, nécessaire à personne. Quel qu'il soit, la preuve est faite que le monde marchera tout aussi bien sans son travail; mais il a beau en être sûr, surtout aux heures dont je parle, il est certain qu'il continuera à travailler. « L'homme est né pour travailler », disent les vieux textes. Il faut qu'il continue à tracer son sillon, sinon il n'a qu'à se coucher par terre et qu'à mourir d'ennui, ou qu'à devenir fou. Il se demande pourquoi il est devenu un faiseur d'idoles. « Faiseur d'idoles, faiseur d'idoles, s'écrie-t-il, qui ne peut pas trouver d'adorateurs pour sa marchandise! » Certes, il vaut mieux être un marin au pied d'un mât ou un soldat sur le champ de bataille. Ses pensées s'éparpillent et il commence à songer à toute une vie d'action.

Comme ce serait beau, pense-t-il, de s'embarquer pour l'Amérique du Sud, où l'on trouve encore des forêts et des

montagnes inconnues! Il se rappelle un récit où il était question de bergers sauvages des Pampas, si habitués à monter à cheval qu'ils ne pouvaient faire à pied un kilomètre sans être obligés de se reposer; et, assis au coin du feu, à la fin d'une journée d'automne, il peut les voir galoper à travers les hautes herbes des Pampas, faisant tournoyer trois boules au long d'une courroie, cette arme qu'on appelle un « bolus » et qui, lancée dans l'air, s'enroule aux jambes du guana qu'elle fait tomber à terre. Mais s'il partait pour l'Amérique, s'accommoderait-il de cette existence de chasseur? L'artiste peut-il mettre de côté ses rêves? Ils le suivraient; le soir venu, assis près du feu de campement, il en viendrait à se demander comment on pourrait peindre les ombres ou raconter la vie singulière de ceux qui, groupés autour de lui, mangeront de la viande séchée au soleil. Il n'y a rien d'autre à faire pour lui qu'à poursuivre son sillon. Il lui faudra écrire des histoires jusqu'à ce que son cerveau baisse, ou que la mort survienne. Laquelle va-t-il écrire pour terminer son livre, puisqu'il faut le terminer, puisque cela fait partie de la succession des choses?

Un son de cloches passe maintenant dans l'air paisible, un beau son de paix et de longue tradition; il se plaît à l'écouter tout en songeant aux hymnes et aux homélies du bon ministre. Va-t-il se lever et aller à l'église? Le service adoucirait peut-être son découragement; mais il ne se sent pas assez de courage au cœur. Il ne peut que gratter une allumette; le feu s'enflamme. C'est un de ces après-midi d'automne, dont la première fraîcheur fait si bienvenu un peu de feu. Comme il s'enfonce dans son fauteuil, la chaleur adoucit son esprit et sa chair. Dans la chair assoupie, l'esprit s'éveille. Eh! quoi! — Est-ce l'histoire qui vient?

Oui, elle se compose, sans que sa volonté y prenne part, et il se dit : « Laissons-la se former. » Et la scène qui apparaît à son esprit est une salle de bal. Il voit des femmes en grande toilette, des cous et des bras délicats de jeunes filles, et des jeunes gens en noir réunis dans l'embrasure des portes. Des couples vont et viennent au rythme d'une valse langoureuse, imitation française de Strauss, une valse qu'on ne joue plus et que tout le monde probablement, sauf lui, a oubliée,

une valse qu'il a entendue il y a bien vingt ans et qui demeure depuis dans un coin du cerveau; mais maintenant il la réentend tout entière : jamais, jusqu'ici, il ne pouvait se rappeler cette coda, maintenant cela lui revient avec un parfum de violettes, le parfum d'une petite femme blonde qui rêve, tout en dansant avec un jeune homme blond comme elle. On supposera que c'est elle qui l'a choisi, on supposera qu'elle porte du crêpe de chine, avec quelques touches de blanc, et un tulle blanc autour du cou. On supposera qu'il s'agit d'une veuve, dont le mari est mort six mois après son mariage, il y a six mois; qu'elle est venue de quelque endroit éloigné du monde, d'Amérique; Baltimore sera tout aussi bien qu'une autre ville, peut-être mieux, car le rêveur au coin du feu n'a pas la moindre idée de l'endroit exact où se trouve Baltimore, si c'est dans une plaine ou au milieu des montagnes, si c'est construit en marbre, en briques ou en pierre. Elle vient donc de Baltimore, d'une rue qui porte un joli nom, rue de la Cathédrale; il doit bien y avoir une rue de la Cathédrale à Baltimore. C'est le son des cloches qui vraisemblablement a amené le rêveur à choisir la rue de la Cathédrale pour celle de son habitation... Il s'agirait d'une soirée dansante, presque intime et à laquelle elle aurait pu venir quoique son mari ne soit mort que depuis six mois. Ils iraient ainsi tous les deux, glissant parmi les couples, évitant les danseurs, et réapparaissant derrière des groupes sautillant ou martelant le plancher, les hommes tenant les femmes comme des guitares. Une veuve américaine danse la main sur l'épaule de son cavalier en s'ajustant à lui, trouvant un recoin entre le bras et la hanche de son danseur sur l'épaule duquel elle pose la tête : elle suit exactement son pas : quand il change de direction, point d'accroc ni de cahot, ils vont toujours du même rythme.

Combien sont délicieux ces moments d'amour et de rythme! et combien ils le sont plus encore s'il arrive que la femme prenne un petit mouchoir brodé de noir et le glisse dans la manchette du danseur, en murmurant quelque chose qui signifie : « Je désire que vous le gardiez! » Un petit événement de ce genre vous arrache à la sottise de la vie matérielle. La cause de notre extraordinaire bonheur vient alors, je pense, de ce

qu'on est remis à marcher au pas : on a rejoint la Grande Procession, et on travaille activement à la grande Œuvre. Dans de tels moments, on se sent plus conscient du rythme qu'à aucun autre, et, après tout, le rythme, c'est la joie. C'est le rythme qui fait la musique, qui fait la poésie, qui fait la peinture : nous ne sommes après tout, que rythme, et toute la vie de ce jeune homme s'accorde, pendant qu'il rentre chez lui, à cette mélodie qui unit les étoiles au-dessus de sa tête. Toutes les choses chantent ensemble. Il chante, en passant devant la loge des concierges, et il s'apitoie sur le pauvre couple endormi, — que savent-ils de l'amour, humbles animaux insensibles aux joies du rythme!

Il monte l'escalier, tout exalté. Tout en lui l'incline au rythme : les mots suivent les idées, les rimes suivent les mots, il s'assied à sa table, et prenant une feuille de papier, il écrit. Un chant s'agite en lui; un chant imprégné d'une chevelure blonde et de parfums, le mouchoir l'inspire : il faut que ce rondel soit parfait : un rondel, ou quelque chose d'approchant, qu'il lui lira demain, car elle lui a donné un rendez-vous pour demain, — où cela? Nulle place meilleure pour les amoureux que le jardin de la place de la Trinité. Il passe sa nuit dans un sommeil très léger : mais ses réveils sont délicieux; chaque fois qu'il se réveille, il perçoit une légère odeur de violettes. Il rêve à des cheveux blonds, il rêve au soin avec lequel il va s'habiller le matin. L'aimerait-il mieux avec son pantalon jaune, ou avec le gris? Mettra-t-il une cravate violette ou grise? Il y a des questions importantes, et qu'y a-t-il de plus important pour un garçon de vingt-cinq ans que d'aller rencontrer un délicieux petit Saxe aux cheveux blonds et aux yeux de myosotis dans le jardin de l'église de la Trinité? Il sait qu'elle viendra, mais il espère qu'elle ne le fera pas trop attendre, et dès six heures il est là pour plus de sûreté, faisant les cent pas, regardant les nourrices et les voitures d'enfant que l'on promène à l'ombre. En une autre occasion, il aurait peut-être regardé les nourrices, mais ce jour-là, la plus jolie d'entre elles est tout à fait dénuée d'attraits. Elles ne sont que le pain ordinaire de l'existence : aujourd'hui, la part qu'il en va prendre est d'un prix plus exquis. Il l'espère, du moins; les vingt

ans qui viennent de s'écouler n'ont aucunement amoindri la douceur du moment où il la voit traverser l'allée semée de gravier, cette délicieuse petite femme aux cheveux blonds, vêtue de noir, qui vient à son rendez-vous.

Le rêveur les voit, elle et son amoureux, sortir ensemble du jardin. Il les suit par les rues, les entend causer, se demander où ils iront déjeuner. L'emmener dans un restaurant parisien ne serait qu'un plaisir vulgaire. Il songe vivement à la conduire à la campagne. Ils ont l'un et l'autre envie de s'asseoir sur l'herbe chaude et de s'embrasser par aventure. Toutes les âmes rêvent d'une campagne pour s'y aimer; et elle voudrait l'entendre lui dire qu'il l'aime, à l'ombre des arbres. Elle est Chloé; il est celui qui fut l'amant de Chloé. Où vont-ils aller? A Bougival? Il y a beaucoup à dire en faveur de cet endroit, mais il y est déjà allé. Il est allé aussi à Meudon : il voudrait se rendre avec elle quelque part où il ne soit jamais allé auparavant, et où peut-être il ne retrounera jamais : Vincennes? Le nom est joli et le tente. Et ils y sont et y arrivent vers onze heures, un peu trop tôt pour déjeuner.

Le soleil étincelle, le ciel est bleu, des nuages blancs s'y déroulent, qui lui font l'effet de joyeuses bannières. Il est heureux que le soleil étincelle : tout est augure, tout est oracle. Un gazouillis de pensées et d'images se presse dans son esprit, et peut-être aussi dans celui de la jeune femme. Il a dans sa poche le poème qu'il a écrit pour elle, il faut qu'il le lui lise, sous les arbres et les buissons : s'asseoir sur les bancs publics serait infiniment trop prosaïque et ils regrettent que le buisson se montre si paresseux à donner un épais feuillage, car les amoureux croient que le monde est fait pour les amoureux. Il n'y a que l'amour qui vaille, et l'objet de toute musique, de toute poésie, de toute peinture ou sculpture, est de susciter l'amour, de glorifier l'amour, de faire que l'amour paraisse la seule occupation sérieuse. Vincennes, ses arbres et ses blancs nuages, s'enlevant sur le ciel bleu, furent, au regard de ces amants, ce jour-là, un décor très propre à leurs amoureux entretiens.

La chère petite femme s'assied, — le rêveur peut la voir assise sur le chaud gazon, — s'abritant autant qu'elle le peut,

derrière quelque buisson, sa robe de crêpe noir lui cachant les pieds ou tout au moins s'y efforçant. Les bas blancs étaient alors à la mode? Elle porte des bas blancs; qu'ils sont charmants dans ces petits souliers noirs! La jeune génération ne connaît plus que les bas noirs : il n'y a plus que des gens entre deux âges pour connaître le charme des bas blancs. Mais le jeune homme doit lire son poème : il souhaite qu'elle l'écoute, parce que le poème lui plaît fort à lui-même, et parce qu'il sent que son poème va l'avancer dans ses bonnes grâces : et quand elle lui demande s'il a pensé à elle pendant la nuit, il s'empresse de lui répondre que son mouchoir parfumé à la violette l'a réveillé bien des fois, et que ces réveils ont été délicieux. A quelle heure s'est-il couché? Oh! très tard, car il s'est mis à écrire à son intention un poème qui chante la beauté de sa chevelure blonde.

— Faites-moi voir votre poème. Il est charmant, mais que voulez-vous dire par « des cheveux enchantés? » Est-ce que mes cheveux vous ont enchanté?

Il est facile d'obtenir des compliments d'un poème, en de pareilles circonstances : la meilleure des odes d'Horace ne satisferait pas autant une jeune femme que le peuvent faire les médiocres vers du jeune homme dont elle est éprise. Il est juste qu'il en soit ainsi, et ceci n'est qu'une critique de la vie formulée par notre rêveur perdu, dans l'ombre qu'éclaire par moments la flamme. Il décrit, de souvenir, la tiédeur du gazon et les buissons clairsemés, et il essaie de se rappeler s'il a posé sa main sur la cheville blanche pendant qu'elle lisait son poème. Mais elle n'est pas vraiment fâchée avec lui : comment être fâché avec quelqu'un qui a écrit que vos cheveux étaient enchantés, pourquoi se soucierait-elle que la phrase ait été empruntée à un autre poème? Ce qui lui importe, c'est qu'elle puisse penser que ses cheveux sont enchantés et elle y porte les mains. Le jeune homme lui demande de dénouer ses cheveux, de les laisser tomber sur ses épaules; il faut bien lui donner le prix de son poème, et le seul prix qu'il veuille accepter est de voir ses cheveux dénoués.

— Je ne peux vraiment pas dénouer mes cheveux ainsi,

dans ce bois, en public. N'y a-t-il pas moyen de vous payer autrement? et elle se penche un peu en avant, le regard fixé sur lui. Le rêveur peut lui voir les yeux, ces jeunes yeux si clairs, mais il ne peut se rappeler sa bouche; ses lèvres étaient-elles fortes ou minces? Il se revoit pourtant l'embrassant.

Par un semblable jour, un jeune homme ne peut pas ne pas embrasser la jeune femme qui l'acompagne, et on se demande si la jeune femme consentirait jamais à sortir une autre fois avec lui s'il ne le faisait pas. Mais les amoureux de Vincennes ont besoin d'être prudents. La dame aux cheveux enchantés vient d'apercevoir un monsieur d'âge mûr assis, avec ses deux fils, sur un banc non loin de là.

— Soyez sage, je vous prie. Je vous assure qu'il nous a vus.

— S'il nous a vus, cela n'a aucune importance : cela lui rappellera ses jeunes années, avant la naissance de ses fils : d'ailleurs, il a l'air très bien disposé.

Un peu plus tard, les deux amants s'adressent à lui, car le temps passe, même pour les amoureux, et l'envie de déjeuner leur est venue. Le monsieur bien disposé leur indique le chemin du restaurant. Il insiste même pour les accompagner quelques pas, et ils apprennent par lui que le restaurant n'est ouvert que pendant la saison; la saison commence à peine, mais nul doute qu'ils pourront trouver là quelque chose à manger, une omelette et une côtelette en tout cas.

Ici, le parfait conteur se complairait dans ce restaurant : déjà ses pensées se fixeraient sur un cabinet particulier, et son imagination, s'il s'agissait d'un écrivain naturaliste, se plairait à rappeler que la glace était balafrée de noms d'amoureux, et il choisirait les noms les plus laids. Mais, cher lecteur, si tu t'attends à un cabinet particulier dans cette histoire et à l'amoureuse union dont ce serait le décor, tourne la page immédiatement, sans quoi tu seras déçu; cette histoire ne contient rien qui puisse te choquer. Quand le poète châtain clair et l'Américaine aux cheveux couleur de blé déjeunèrent à Vincennes, ils prirent place près de la fenêtre, dans la grande salle oblongue où s'alignaient des tables, et ils furent servis par une armée de garçons las de leur oisiveté.

En ce temps-là il y avait un lac à Vincennes, — je m'en porte garant, — avec une île et de grands arbres, au travers desquels brillait le soleil du matin. Les yeux des amoureux admirèrent la scène, et ils admirèrent aussi le charme des reflets dans l'eau et les cygnes qui voguaient aux abords de l'île. Le parfait conteur va s'écrier : « Mais s'il n'y a pas de scène dans le restaurant, comment diable cette histoire va-t-elle finir? » Pourquoi faut-il donc que les histoires finissent? Un dénouement sensuel serait-il une meilleure fin que si, par exemple, les amoureux sont pris par une ondée en quittant le restaurant? Un tel accident a fort bien pu arriver : rien n'est plus vraisemblable qu'une ondée à la fin d'avril ou au commencement de mai, et je peux fort bien imaginer les amoureux courant se mettre à l'abri dans une de ces loges de concierge qu'on voit à la porte des villas.

— Rien qu'un instant, disent-ils, la pluie va bientôt cesser.

Mais à peine y sont-ils qu'une domestique paraît portant trois parapluies; elle en donne un à Marie, et un à moi, et elle garde l'autre pour elle.

— Mais qui est-ce? Vous me disiez ne connaître personne à Vincennes.

— En effet.

— Mais vous devez connaître les gens qui habitent ici : la bonne dit que Monsieur (elle veut dire son maître) connaît Monsieur (c'est-à-dire vous).

— Je vous jure que je ne connais personne ici, mais allons, cela peut être assez amusant.

— Mais qu'allons-nous bien pouvoir dire en guise d'explication? Allons-nous dire que nous sommes cousins?

— Personne ne croit aux cousins; allons-nous dire que nous sommes mari et femme?

Le rêveur voit les deux personnages : le souvenir les reflète comme fait un miroir convexe, les réduit à un dixième de leur taille, mais il les voit si clairement; il les suit sous la pluie jusqu'en haut des marches de la villa, en haut du perron. Le jeune homme continue à protester qu'il n'est jamais venu à Vincennes auparavant, qu'il n'y connaît âme qui vive, et les voici l'un et l'autre assez animés par toute cette aventure. Que peut bien être le maître du logis? Un homme de

goûts assez ordinaires, semble-t-il, et, en attendant leur hôte, nos amoureux se mettent à examiner les tapis de Turquie, les canapés et les chaises richement tapissés.

Voilà une bonne petite situation dont un parfait conteur tirerait quelque folâtre fantaisie. Le parfait conteur verrait tout de suite que le bon bourgeois et sa dame, ainsi que leurs enfants, sont en train d'apprendre l'anglais, et que c'est là une occasion pour toute la famille de mettre ses connaissances en pratique. Le parfait conteur verrait tout de suite que la famille va s'éprendre du jeune couple, et dans son histoire, la pluie continuerait à tomber à torrents : on voudrait empêcher les amoureux de rentrer à Paris. Pourquoi ne pas rester à dîner? Après le dîner, le parfait conteur amènerait quelques voisins, on se mettrait à danser et à chanter. Est-il donc si difficile de supposer que ce jour-là soit précisément un des soirs où il y a réception chez « la bourgeoise »? Le jeune couple s'assiérait dans un coin. *Le bourgeois et sa dame* lui témoigneraient la plus charmante sollicitude, jugeant aimable de ne pas lui dire qu'il n'y a pas de train après minuit : et quand les amoureux, à la fin, décideraient de partir, le *bourgeois* et la *bourgeoise* leur diraient que leur chambre est toute prête et qu'il n'y a absolument pas moyen de rentrer à Paris ce soir-là. Jolie petite situation qu'on pourrait avantageusement mettre à la scène, dans un théâtre français. Dilemme aimable, encore qu'un peu pénible, où peut se trouver une jeune femme, surtout si elle est passionnément éprise du jeune homme! Le parfait conteur dirait avec amertume : « La jeune femme regretta-t-elle le sacrifice à la décence qu'elle a fait en permettant au jeune homme de la faire passer pour sa femme? » Le parfait conteur donnerait alors au lecteur l'assurance que la jolie Américaine a agi exactement ainsi qu'une *dame* peut agir en de pareilles circonstances. Je n'essaierai pas de dire comment une dame doit agir en pareil cas, et il serait assez sot de ma part de supposer que la dame fût passionnément éprise.

La situation que crée ma fantaisie est ingénieuse, et je regrette que cela ne se soit pas passé ainsi. C'est d'une tout autre façon que la Nature débite ses histoires. Et je suis

sûr que les amoureux revinrent de Vincennes simplement un peu animés par leur aventure.

Le lecteur voudrait savoir s'ils se donnèrent un autre rendez-vous; s'ils s'en donnèrent un, ce dut être pour le jour suivant ou pour le surlendemain, car n'avons-nous pas imaginé que la jeune veuve avait déjà pris son billet? N'a-t-elle pas dit qu'elle devait repartir pour l'Amérique à la fin de la semaine? « Dans quelques jours, a-t-il répondu, il y aura l'Atlantique entre nous », et cela les rend fort tristes, car l'Atlantique est quelque chose d'assez considérable et dont il faut bien tenir compte, surtout dans une histoire d'amour. Il eût mieux valu pour le poète accepter l'invitation à dîner que lui faisait le bourgeois : des amis, ainsi que je l'ai supposé, seraient venus, on aurait improvisé une soirée dansante, ou bien la pluie aurait repris; quelque chose serait sûrement arrivé pour leur faire manquer le train, et on leur aurait demandé de rester pour la nuit. La jeune veuve ne parlait pas français, mais lui, oui; il aurait tout arrangé, avec *le bourgeois et sa dame*, et la chère petite femme aurait tout ignoré du sort qui l'attendait — ô heureux sort! — jusqu'à ce que le moment fût venu de monter à leur chambre.

Mais, lui, l'imbécile, il a perdu l'occasion que lui donnait la pluie, et tout ce qui résulta de cette petite excursion fut la promesse qu'il lui arracha de revenir l'année suivante et de danser de nouveau le boston avec lui : d'ici là il lui faudra porter au bras la jarretière qu'elle lui a donnée. La proposition de lui donner sa jarretière est-elle venue d'elle ou de lui? Cette jarretière lui fut-elle donnée dans le fiacre en rentrant de Vincennes ou fut-ce, la fois suivante, lorsqu'ils se rencontrèrent à Paris? Répondre à ces questions ne servirait en rien à l'histoire, qu'il suffise de dire qu'elle lui assura que l'élastique durerait une année, et que lorsqu'elle lui prendrait le bras et y trouverait la jarretière, elle comprendrait qu'il lui est resté fidèle. Il y avait encore le petit mouchoir qu'elle lui avait donné, et qu'il faut conserver dans un tiroir. Un peu de son parfum peut-être doit survivre à cette longue année de séparation. Je suis sûr qu'elle le prierait d'écrire une lettre adressée au steamer sur lequel elle aurait pris son passage : mais lui, l'insouciant, se serait mis à écrire des

vers, et la fin de tout cet amour qui commençait si bien serait une lettre furieuse, dans laquelle on lui dirait adieu pour toujours, en déclarant qu'il n'est pas digne de son amour, parce qu'il aurait manqué le courrier.

Tout ceci est arrivé il y a vingt ans : peut-être maintenant la terre est-elle sur sa charmante petite personne, et la terre sera sur moi aussi avant longtemps. Rien ne dure, la vie n'est qu'un changement : la mort et la vie se chevauchent, s'entremêlent inextricablement, rien n'a de sens, il n'y a qu'un fleuve de changement sur le cours duquel des choses arrivent. Quelquefois, ce qui arrive est agréable, quelquefois désagréable. Et nous ne pouvons pas plus démêler quelque sens dans l'un que dans l'autre. Il y a vingt ans de cela, et il n'y a pas d'espoir, pas le moindre...

J'avais touché le fond de ce mouvement d'humeur, une douleur au cœur me fit me dresser sur mes pieds, et jetant un regard autour de moi, je m'écriai : « Comme il fait noir ici! Pourquoi n'y a-t-il pas de lumière? Apportez la lampe! »

GEORGE MOORE

MÉMOIRES SUR RODIN

PAR SA SECRÉTAIRE, MADAME MARCELLE TIREL

Aucun artiste n'avait depuis la Renaissance exercé une telle primauté : il fut parmi les plus grands de son temps. Tout, jusqu'aux attaques qu'on ne lui ménagea pas, tout lui fut un hommage. Sa gloire fut immense et méritée. Les pages qui suivent nous font connaître un Rodin intime et familier. Elles ne le diminuent pas, mais le font mieux comprendre. Autour de lui, dans son ombre, bien des intérêts s'agitèrent, bien des ambitions s'évertuèrent.

Madame Marcelle Tirel, dont le dévouement à Rodin fut absolu, et que son emploi de secrétaire non moins que sa situation de confidente a mise en mesure d'être parfaitement informée, a noté ses impressions en toute sincérité et a écrit des Mémoires dont nous détachons ces pages.

I

RODIN ET SON ART

L'art d'un homme tel que Rodin, c'est beaucoup sa vie. Aussi en parlant de celui-là parlerai-je aussi de celle-ci. Je n'en rapporterai, du reste, que ce qu'il m'en a dit lui-même.

— Je suis né rue de l'Arbalète, — me raconta-t-il un jour.

— dans le quartier Mouffetard. Je faisais beaucoup l'école buissonnière. Quand j'arrivai aux mathématiques, je ne pus pas résister. Je n'y comprenais rien. J'étudiais avec plaisir les feuilles, les arbres, l'architecture. Papa ne voulait pas que je devinsse un artiste. « C'est des fainéants et des propre-à-rien, » disait-il. Papa était Normand, d'Yvetot. Ma mère était Lorraine. Papa était inspecteur de police détaché à la Maison de Répression Boudeau à Saint-Denis.

» Tu n'as pas connu ça, toi, Rose? — continuait-il, s'adressant à sa femme. — C'était en face du marché en bois. Elle n'existe plus depuis longtemps. En 1871 papa perdit complètement la vue.

— Je me souviens, — disait Rose. — C'est deux ans après la mort de ta mère... Auguste avait trois ans.

Puis ils parlaient de leurs amours.

En débarquant de sa Champagne, elle, Marie-Rose Beuret était entrée en qualité de confectionneuse chez une madame Paul, dans le quartier des Gobelins. Rodin travaillait en ce temps à la décoration du Théâtre des Gobelins dont les deux cariatides de la porte sont de lui. Ils se rencontrèrent. Amours de midinette et de rapin, qui ont duré cinquante-quatre ans. Un an après, en 1866, Auguste vint au monde à la Maternité. Les parents de Rodin prirent la jeune femme et l'enfant, rue de la Tombe-Issoire.

— Moi, j'étais à Sèvres? — interrompait Rodin.

— Auguste avait cinq ans quand tu travaillais à Sèvres, — rétorquait Rose.

Ils discutaient. Conciliant, Rodin cherchait dans sa mémoire.

— Tu as raison, mon chat.

— Avez-vous été soldat, Maître? — demandai-je.

— Oui et non. En 71 nous demeurions sur la Butte Montmartre, rue des Saules. J'étais garde national. On m'appelait dans le quartier : « Le grave caporal en sabots. » Ce métier ne me plaisait pas. Rose, te souviens-tu? C'est alors que je repartis pour la Belgique avec de grands projets et pas le sou.

— Et moi je gagnais vingt-cinq sous par jour en confectionnant des chemises pour les soldats. Auguste et moi vivions avec ça. Tu nous laissas des mois sans nouvelles. Ah! je m'en suis fait du mauvais sang pour toi, ma vieille!

— Je travaillais à l'Hôtel de Ville de Bruxelles avec Paul Van Rasbourg. J'ai fait aussi le d'*Alembert* de l'hôtel de ville de Paris.

— Quand je vins te rejoindre tu faisais l'*Age d'airain*, que le soldat du génie posait.

A cette évocation Rodin devint soucieux. Ironique, il dit :

— J'appelais ça « l'Homme qui s'éveille à la Nature »... On me le refusa au Salon. Les imbéciles!... Ils m'accusèrent d'avoir moulé un cadavre! C'est depuis que je hais l'École et l'Institut. Ma haine ne s'affaiblira jamais pour ces grotesques institutions.

Après la Commune, Rodin voyagea. En Belgique, à Marseille, à Cannes, à Strasbourg, en Italie, etc. En 1878, il collabora à la décoration du Trocadéro. Puis il loua, au numéro 36 de la rue des Fourneaux, un atelier. Dans cet immeuble se trouvaient déjà Escoula, l'auteur de la *Piété filiale*, Millet de Marcilly, Fourquet, la baronne de Lonlay qui s'initiait à la céramique avec L. Gouilhet, Mengue, Mathet, et d'autres dont je ne me souviens plus. De son atelier sortirent : *Bellone*, *Mignon*, *la Création*, que posait un athlète forain nommé Caillou, et surnommé : « l'Homme à la mâchoire de fer ». Un paysan des Abbruzes, Pignatelli, beau comme un Dieu, posait le *Saint Jean-Baptiste*. Un concierge, qu'on appelait Bibi, posait *l'Homme au nez cassé*.

— Cette figure devait m'apporter la gloire, — me disait Rodin. — Mais on ne l'a pas comprise. De la rue des Fourneaux je m'en vins rue d'Assas. Là, je pris une élève, mademoiselle Camille. Elle était très belle. Elle était partie de chez son père, qui habitait en province, pour suivre sa vocation. Elle eut tout de suite du talent.

Mais madame Rodin interrompait ses souvenirs en rappelant les scènes et la vie atroce qu'il menait avec ses deux faux ménages. Elle trépignait encore de fureur et de jalousie, cependant que Rodin fort calme continuait à dessiner.

— Tu as été la plus aimée, puisque c'est toi qui es là, Rose!

C'était son acte de contrition.

Ils demeuraient faubourg Saint-Jacques près de l'hôpital Cochin, quand son père mourut en 1883. Rodin s'exprimait toujours sur son père avec un grand respect, et il restait

longtemps silencieux quand il venait d'en parler. Auguste les quitta en 1885 et un an après il partait au régiment, à Nancy.

Rodin et sa femme vinrent demeurer alors au numéro 71 de la rue de Bourgogne. De 1887 à 1891, Rodin fit *le Sphinx, Homme et Serpent,* le groupe dit *Sphinge, le Printemps, Faune et Femme, Tête de Femme, Femme se tenant le pied, la Faunesse, Faunesse à genoux, Luxure et Avarice, Femme et Enfant dans une coquille, le Baiser, Homme au Rocher, Trois Muses, Ugolin et ses Enfants, Victor Hugo, la République ailée,* etc... Beaucoup de ses œuvres sont rebaptisées aujourd'hui avec fantaisie.

***

Rodin avait depuis longtemps l'idée de créer un Musée de ses Œuvres. Il n'avait pas encore pensé à l'Hôtel Biron. Ce fut mademoiselle Cladel qui, lui en ayant donné l'idée, en prit l'initiative. L'État ou les Domaines lui avaient donné congé de la rue de Varenne, et il cherchait, pour s'y loger, un hôtel particulier d'un style architectural approprié à ses œuvres : Renaissance ou Louis XVI. Un antiquaire, qui depuis longtemps faisait des affaires avec le Maître, fut chargé par lui d'en découvrir un. Il le trouva, mais il fallait le restaurer. C'était, je crois, du côté de la rue Saint-André-des-Arts. Rodin le visita et revint désenchanté de sa visite.

— Autrefois, — me dit-il, — les rois logeaient les grands artistes... Les sots, qui nous gouvernent aujourd'hui, les jettent à la rue.

— Pourquoi ne pas faire votre Musée à Meudon?... Le ciel, la vue, l'atmosphère y sont créés déjà...

— C'est trop loin. Il n'y viendrait personne... et je veux qu'on vienne y étudier.

— Pourtant, la colonnade antique... le portique du château d'Issy, votre jardin en gradins, comme les jardins en terrasses, peuplé d'antiques et de vos œuvres, ce serait beau, et il y viendrait sûrement des travailleurs.

— Je veux que les forgerons y viennent, — coupa-t-il.

C'était une pointe contre l'Institut. Rodin avait pour lui une inapaisable haine. Si la chienne boitait, c'était la faute de l'Institut. Si un carreau se brisait, c'était l'Institut. S'il butait contre une ronce, c'était l'Institut. Bref, l'Institut était sa bête noire, et je suis sûre que, s'il s'était vu mourir, il aurait accusé l'Institut de l'avoir tué.

Ainsi, au Salon de la Nationale, on avait placé une inscription portant : « Moulage d'après Nature » sur deux torses en plâtre qu'il avait exposés. C'était une méchanceté. Je l'avais vu les modeler, et connaissais les modèles. On écrivit un peu partout des articles indignés, excitant Rodin à protester. Il écouta tout le monde, promit ce qu'on voulut, mais fit simplement retirer les torses. Quand ils furent rapportés à l'Hôtel Biron, Rodin, seul, tournait autour en les palpant, les caressant du bout des doigts comme s'il cherchait à y découvrir un défaut. Il y avait un grand moment qu'il était debout, silencieux. Je m'approchai, essayant de le distraire. Il pleurait.

— C'est l'Institut, — me dit-il. — C'est l'Institut qui a fait mettre cet écriteau.

Un jour Rodin arriva de Meudon avec sa mauvaise figure. Je lui demandai pourquoi il était triste. Il se rebiffa d'abord : « Avoir l'audace de le questionner ! » mais je lui tins tête, car je savais que parfois il se consolait en me contant ses ennuis. La voix triste, la lèvre tombante, d'un air très fatigué, il me dit :

— L'État me refuse l'Hôtel Biron, après me l'avoir donné. On ne veut pas voter les crédits. L'État n'a pas compris que j'en ferais tous les frais.

— Bah ! vous ferez votre Musée ailleurs !... Le ministère changera, le nouveau sera plus accueillant. Les ministres sont comme le Phénix, ils renaissent de leurs cendres.

— Alors, je n'aurai jamais Biron. Et puis, partons, — reprit-il. — Allons à Meudon, j'ai besoin de marcher, laissons Paris pendant quelques jours.

En arrivant à Meudon, Rodin se mit tout de suite au travail. Il retouchait des petites figurines en plâtre, tout en causant. Il aimait surtout entendre causer pendant qu'il sculptait. Il faisait un gâchis sur sa houppelande et le parquet.

Madame Rodin, heureuse de l'avoir auprès d'elle, lui souriait et l'entretenait de cuisine.

— Poisson, soupe aux choux et lard, c'est ce que je préfère, Rose.

— Ce n'est peut-être pas très élégant, — me disait-il, en riant; — mais les paysans, qui sont plus près de Dieu, ne mangent pas autre chose. Toi, mon chat, — continuait-il, en s'adressant à sa femme, — tu as ta cuisine spéciale... des légumes, du fromage, du lait...

Elle ne répondait pas. Tous les deux mangeaient les mêmes choses.

Par à-coups, tout en sculptant, sa pensée revenait à l'hôtel Biron.

— Ce sont des imbéciles et des sots... Ils ne comprennent rien à l'art, d'ailleurs! Et puis, nous sommes dans une telle décadence!

Pour tourner sa pensée vers un autre sujet, je lui parlais d'ordre, sujet favori et épineux, qui se terminait pour moi par d'amers reproches, que je ne méritais pas.

— Quand j'étais jeune, je perdais toujours mes outils. Je les déplaçais, je n'arrivais plus à mettre la main dessus. Ma pauvre Rose! En as-tu supporté des reproches injustes pour cela! Je ne m'en souviens plus, ma vieille, va, travaille! Je suis contente quand tu es ici.

Et la pauvre femme s'en allait vite pour cacher ses yeux pleins de larmes.

— Allons, passez-moi mes ébauchoirs... pas ça, ces bouts de bois... là. Vous êtes manœuvre, et vous voyez bien que je suis content!

— Travaillez, travaillez, Maître. C'est si intéressant de vous voir créer. Créer, pour vous, c'est la santé, c'est la vie.

Et comme sa femme revenait avec nous, il dit très gentiment :

— J'aime les femmes obéissantes. Aujourd'hui, elles le sont.

Rose annonçant le déjeuner, il partit avec nous deux, la main dans celle de sa vieille femme. Mais la digestion fut mauvaise, après un déjeuner trop silencieux. L'après-midi, il devint tout à fait méchant. Les « Nom de Dieu » ronflèrent. Il serrait les poings, appelait les hommes d'État « apaches en

cravate blanche », X... « épicier », Z... « idiot ». Mais il ne dit rien de Clemenceau, car je lui appris qu'il venait poser le lendemain. Vers le soir, après une promenade dans le jardin entre sa femme et moi, il dit à Rose :

— Après tout, ma Rose, je serais bien bête de donner nos richesses!

Sur le perron, il me renvoya par un :

— Bonsoir! A demain. J'ai des choses sérieuses à écrire ce soir.

Il s'enferma dans le grand salon, et je partis. Le lendemain, je trouvai sur la table ce testament :

Je, soussigné, Auguste Rodin, sain de corps et d'esprit, donne et lègue à l'État toutes mes œuvres et mes antiques, à charge pour lui de faire une pension alimentaire à mademoiselle Marie-Rose Beuret, qui est restée auprès de moi toute ma vie. Si l'État n'accepte pas, je donne mes œuvres aux différents Musées étrangers et je prie Octave Mirbeau, Bigand-Kaire, etc.... de faire respecter mes volontés.

Il était auprès de sa femme quand je lui apportai cette feuille. Il l'avait oubliée, et ils s'entretenaient tous deux de leurs richesses, de l'argent, des honneurs.

— J'ai des richesses incomparables, — disait-il.

Tous les deux baissaient la tête, un peu confus, étonnés, dans une attitude aussi religieuse que celle des paysans dans *l'Angélus* de Millet. Puis, ils s'embrassèrent doucement, dans un besoin d'unir leurs forces pour porter ce poids de la réalité si longtemps attendue, si tard venue pour eux : la fortune!

L'État et les Beaux-Arts ne connaissaient pas la richesse de Rodin, qui dépensait sans calculer pour enrichir sa collection, malgré les aigrefins qui le trompaient et le volaient. La Chambre syndicale des antiquaires parisiens évalua la collection d'antiques que possédait l'artiste à quatre millions.

Rodin était très riche, et tous les jours il augmentait sa richesse. On n'aurait pu, à ce moment, évaluer sa fortune. Il avait de l'argent dans toutes les banques, et à l'étranger. Il s'en est fallu de peu que tout cela ne soit perdu.

Rodin faisait très souvent poser ses modèles aux lumières de bougies, dont il promenait la flamme sur ses marbres. Dans

sa large robe d'atelier, un bougeoir dans chaque main, se promenant à petits pas dans les immenses pièces sombres de Biron, il faisait penser à un sorcier. Il sculptait la lumière et l'ombre, s'enthousiasmait devant l'enseignement de la flamme. Son expansion pure et profonde devant cette insondable vérité toujours cherchée, faisait oublier ses impulsives brutalités d'homme ignorant de la vie, et on ne pouvait qu'admirer le travailleur infatigable.

Rodin avait une certaine affection pour quelques-uns de ses modèles, surtout pour une jeune femme mariée à un artiste de valeur. Elle ne posait que pour Rodin et Desbois. On venait d'apprendre à Rodin qu'elle avait été opérée de l'appendicite. Il se lamenta :

— Les médecins tuent! Cette maladie nouvellement inventée aura détruit ce corps si souple, si parfait! Ils charcutent, trompent la Nature, l'assassinent comme s'ils en avaient le droit!... Le Progrès!... Comment appelles-tu cette maladie?

— L'appendicite, Maître.

— Ah! oui! Ils ont ouvert ce jeune ventre qu'ils devraient adorer, pour en extraire un bout de boyau! Ah! que cela me fait du mal! Autrefois on ne charcutait pas comme aujourd'hui. J'ai horreur des remèdes et des médecins. Ma pauvre femme se tue avec des sirops dont elle n'a pas besoin... A notre âge, nous sommes de solides vieillards... Si j'avais écouté les médecins, il y a longtemps que je serais mort.

Il fallait que Rodin fût bien ému pour parler de mourir; on l'aurait fort contrarié en l'appelant vieillard et surtout en lui parlant de sa mort.

— Rien n'est plus amusant qu'un modèle qui vient pour la première fois, — me dit-il, un jour. — Elle se déshabille avec crainte, avec une pudeur décrochée des autres ateliers... J'ai une telle réputation aussi! Elles semblent craindre ma critique et mon refus. Souvent je leur dis : « Vous êtes très belle. » Je trouve toutes les femmes belles parce qu'elles font partie de la nature. Je leur disais leur beauté individuelle. En sortant de chez moi, elles criaient que je les avais qualifiées de « merveilles » et, dans les autres ateliers, on se fichait de moi. Les anciens prenaient la femme de trente à quarante ans. C'est alors qu'elle a le plus de force dans l'expression... La

plénitude de la force. La chair est ferme, le modelé est dans son plein... La jeune fille est mièvre; la chair et les muscles, dévorés par l'anémie, montrent la dégénérescence de notre époque décadente. Beauté fragile de la jeunesse!... Oui, mais la chair est en dentelle.

M. Clemenceau posait. Rodin avait peur de lui et M. Clemenceau avait toujours l'air de se moquer de Rodin. Quand le modèle était parti, Rodin se rattrapait :

— J'avais promis avec tant de plaisir d'exécuter son portrait, — me disait-il. — Le modèle était digne de moi... Dans des choses différentes, nous sommes d'égale force. Il n'y a pas longtemps que je comprends la politique; ça m'effrayait, et puis tout d'un coup j'ai compris le mécanisme. C'est, en effet, la chose la plus simple du monde! Clemenceau a la politique dans le sang. Mais il ne comprend rien à l'art. Il est né combattant et même combatif. Mais il a l'esprit contrariant. Il adore les discussions interminables et il a l'esprit gavroche. Il fait tous les frais de nos conversations et je ne discute pas avec lui. Si je le faisais, nous nous dévorerions!

— Est-ce qu'il critiquait son portrait? — demandai-je.

— A chaque coup de mon pouce dans la glaise, je devinais qu'il n'était pas content. Il souriait avec pitié.

— Il n'a peut-être pas la patience de poser, Maître...

— Son expression injurieuse me paralysait et me vexait. La première glaise terminée, Clemenceau m'apostropha comme un apprenti : « Ce n'est pas moi, c'est un Japonais que vous avez sculpté, Rodin?... Je n'en veux pas! » Je m'y attendais. Je n'ai jamais eu de chance avec mes bustes. Desbois trouve mon *Dalou* très fort, moi, je préfère *Victor Hugo*.

— Et Balzac? — hasardai-je.

— Balzac?... Très peu l'ont compris. C'est de la statuaire, ce n'est pas un portrait. On m'a dit que Clemenceau possédait une fort curieuse collection de masques japonais... Il était si furieux d'y retrouver sa ressemblance dans mon portrait, qu'il s'en débarrassa. Il paraît que c'est sa femme qui l'avait poussé à ce refus... Je crois plutôt ça, car, quand les femmes ne m'aiment pas, elles sont féroces. C'est pourtant mon portrait qui caractérise le plus Clemenceau.

— Monsieur Clemenceau reviendra peut-être de son erreur...

— Jamais!... ça le diminuerait. Je ne suis pas fâché avec lui, mais j'ai perdu beaucoup d'argent. Par fantaisie, et peut-être pour me prouver que j'étais capable de faire un portrait ressemblant, je l'ai recommencé dix fois... En grès, en cire, en glaise. J'ai eu l'idée de le faire en marbre, en granit... Je n'ai pourtant jamais dit que mon mauvais modèle était un imbécile. Je l'avais dit de Victor Hugo. J'étais jeune alors!

On connaît l'histoire de Rodin avec Victor Hugo. C'est madame Drouet qui promit à Rodin qu'il ferait le portrait de Victor Hugo et qui le présenta au poète. Celui-ci avait déjà rencontré Rodin chez Léon Cladel, père de mademoiselle Judith Cladel. Mais, quand il s'agit de préparer des séances de pose, Victor Hugo consentit simplement à ce que Rodin préparât sa glaise sous la véranda de sa salle à manger et fît son portrait pendant ses repas, sans être à la disposition du sculpteur.

Rodin me raconta cela plus d'une fois, pestant contre Victor Hugo, dont il admirait les œuvres de si grand cœur.

Puis, revenant à M. Clemenceau :

— N'empêche que c'est l'Amérique qui a mes meilleurs bustes. Ceux qu'on a refusés en France! Ceux qu'ici on appelle mes ratés, et qui sont les plus beaux! Clemenceau n'a qu'à aller chez Bonnat qui fait de la bonne photographie officielle. Il sera plus ressemblant, mais il ne sera plus lui-même. D'ailleurs l'Institut lui avait monté la tête contre moi.

Rodin, alors qu'il n'avait que dix-sept ans, avait fait le portrait de son père Jean-Baptiste Rodin. Il l'avait traité à la manière antique. Auguste[1] et moi avions retrouvé le modèle en fouillant dans un grenier de Meudon. Il était tellement noir de poussière et captif de tant de toiles d'araignées, qu'il fallut Auguste pour le reconnaître. Comme un trophée, nous le rapportâmes à Rodin demi-conscient.

— Connaissez-vous cet homme? — lui demandai-je, — cependant que madame Rodin s'approchait.

Il sursauta comme s'il s'éveillait, l'examina quelques minutes dans tous les sens; puis il le tendit à Rose, disant :

— C'est mon père.

1. Le fils de Rodin.

En souriant il ajouta :

— Papa n'était pas content parce que je refusais de faire ses favoris qu'il portait comme un magistrat... Il ne savait pas admettre que, le traitant à l'antique, je les eusse supprimés.

Il voulut que le plâtre demeurât sur la table de la petite salle à manger de Meudon, devant lui, et plusieurs fois dans la journée, il le regarda minutieusement. Ce buste, aujourd'hui fondu en bronze, se trouve à l'Hôtel Biron. Rodin père a exactement le même profil que le fils de Rodin. Madame Rodin parla du portrait de sa sœur Maria Rodin morte à vingt-trois ans dans un couvent, et que Rodin avait peint vers la même époque.

— La peinture n'est pas très bien, — avouait-il.

Ce portrait fut envoyé à l'hôtel Biron. Mais je n'ai pas su l'y retrouver dans mes visites.

Rodin avait fait lui-même son portrait vers la dix-huitième année. Il l'avait donné à un de ses amis, le sculpteur Abel Poulin. Ce sculpteur, ayant appris la maladie de Rodin, vint un jour à Meudon accompagné d'un autre artiste, M. Bois d'Enghien. Abel Poulin, qui avait apporté le portrait, voulait obtenir de Rodin l'autorisation de l'offrir au Musée de la Ville de Blois. Il fut convenu que je lui enverrais une lettre signée par Rodin qui était trop fatigué pour la signer ce jour-là.

— Mais pourquoi ce portrait irait-il au Musée de Blois? — dis-je à madame Rodin après leur départ. — Pourquoi pas au Musée Rodin, qui est tout indiqué pour recevoir les œuvres anciennes et modernes du Maître?

Et la lettre d'acceptation que j'écrivis fut telle que le portrait demeura au Musée Rodin. C'est moi-même qui apportai la précieuse toile à Biron.

Le portrait si magistralement traité de M. Clémentel se trouva arrêté dans l'exécution par la maladie de l'artiste et ne fut jamais entièrement terminé. Un coin de la bouche n'est pas modelé et au sommet de la tête il manque de la matière. Rodin, dans ses quelques moments de lucidité, y travaillait. Sa femme l'empêchait avec raison de toucher à la glaise. Il aurait certainement tout perdu. Il avait gravé dans cette

glaise une magistrale signature avec son ébauchoir. Son nom y était autant dire sculpté. La rudesse et la profondeur des lignes paraissaient être la conséquence d'une terrible pensée. Celle, me disais-je, en le regardant signer de cette manière pour la première fois, d'apposer son nom sur sa dernière œuvre. Hélas! ce devait bien être sa dernière. Quand la première épreuve en bronze revint de chez X..., l'originale signature avait disparu, et monsieur et madame Clémentel, étant venus à Meudon voir le Maître, voulurent voir l'épreuve. Ayant constaté la disparition de la signature si particulière, il me fit appeler pour me demander des explications. Rodin, passablement lucide, s'étonnait qu'on eût osé effacer sa signature pour la remplacer par celle de la fonderie.

— Mais, monsieur le Ministre, il y a ici une chose qui ne ment pas, c'est le bon-creux.

Le mouleur apporta le bon-creux et l'ouvrit. La signature, moulée, existait en relief.

— On s'est toujours moqué de moi, — gémissait Rodin. — C'est chez X... que cela s'est fait.

Je suppose fort que le ministre Clémentel et X... s'arrangèrent, car j'ai vu au Petit-Palais, à une exposition, une épreuve en bronze où la signature était reconstituée, tandis que l'exemplaire du Musée Rodin n'a que la petite déposée chez le fondeur.

M. Clémentel demanda à Desbois de terminer le modelé de la bouche et le sommet de la tête. Impulsivement Desbois promit. Mais, venant dans l'atelier de moulage, où je me trouvais, il me dit :

— Réflexion faite, je refuse. Si je réussis, on dira que c'est Rodin. Si je rate, on dira que j'ai détruit le buste.

Rodin m'avait dit quelque temps auparavant :

— Quand je serai mort, Desbois sera le plus grand sculpteur.

Pendant la guerre il fit un buste du Pape. Mais cela non plus n'alla pas tout seul. Il en avait eu l'appréhension, et à son départ pour Rome m'avait dit :

— J'en ai pour un mois et demi, les séances sont datées. Pourvu qu'il soit réussi!... J'ai eu si peu de chance avec mes bustes!...

— Il sera peut-être moins difficile que monsieur Clemenceau.

Rodin s'était mis à rire, me répétant ce qu'il avait déjà dit tant de fois :

— Clemenceau a des origines chinoises, je les ai retrouvées dans la structure de son visage.

Puis il avait conclu :

— Mais le Pape est romain; c'est moins difficile.

Rodin n'en revint pas moins d'Italie fort mécontent, et m'en dit la raison :

— Il n'a pas voulu poser. A la troisième séance, il est venu tourner autour de la glaise, et m'a dit : « Qu'est-ce que c'est que ça? »...

Et voici, pour en finir avec les modèles, une petite anecdote. Rodin travaillait alors au buste de M. S.... Un matin, il me dit :

— On ne devrait jamais laisser voir un portrait avant qu'il ne soit complètement terminé. Devant l'ébauche, ceux qui ne connaissent rien à la sculpture, disent : « Ce n'est pas ressemblant. » Mais ils ignorent que cela peut se transformer et se finir.

Un Américain, ami de M. S..., étant venu voir le buste, avait, en effet, dit à Rodin : « Quand les boules seront dans les yeux, il sera tout à fait ressemblant. »

— Je suis content, — me disait-il, — parce que vous n'êtes pas instruite en sculpture et que la mienne semble vous émouvoir. N'est-ce pas qu'on la regarde à travers des larmes?

— Moi qui ai tant aimé les femmes, — me dit-il, un autre jour, — il m'est doux de m'apercevoir que, maintenant, je ne les regarde que comme des sculptures.

II

RODIN ET LA LITTÉRATURE

Apprenant que j'avais une machine à écrire, Rodin me demanda de l'apporter à Meudon afin de copier ses notes et des lettres. La première fois qu'il vit courir mes doigts sur le clavier, il vint s'asseoir auprès de moi, de la glaise dans le

creux de sa main. Il s'extasiait sur l'instrument, ça l'intéressa tant qu'il eut l'idée de modeler des mains.

Je recopiais des fragments de phrases, des idées ébauchées sur la sculpture, le ciel, la terre, les arbres : toutes choses qui lui traversaient l'esprit. Je recopiai aussi — oh! combien de fois et sans qu'il fût jamais satisfait de son œuvre, — le manuscrit des *Cathédrales* que Charles Morice remaniait. Pendant des mois et des mois ce fut un pénible et éternel recommencement. Je retraduisais textuellement ses *Notes sur l'architecture.* Mais il voulait guider, et souvent, quand je relisais un passage qui se tenait à peu près, il s'exclamait :

— Oh! que c'est beau!... Que c'est beau!

Rodin doutait de sa valeur littéraire et bien des fois il avouait :

— Je ne suis pas complet.

Mais écrire l'obsédait et l'amusait en même temps. Un jour, venant s'asseoir à mon bureau, il avoua :

— C'est très difficile de faire un livre... C'est comme de la sculpture, — reprit-il aussitôt. — On ne me comprend pas dans mes explications. Charles Morice m'a lu un chapitre des *Cathédrales*, je n'y ai rien compris. Il me fait mentir à chaque instant. D'ailleurs c'est un critique. Les critiques ne comprennent rien à l'art, pas plus en peinture qu'en sculpture. Ils n'en ont pas besoin : la voix de tout-le-monde doit primer.

Je ne l'interrompais jamais quand je le voyais disposé à disserter, car Rodin parlait peu et le plus souvent par phrases courtes. Ce jour-là, près de moi qui gardais le silence, il parlait pour lui seul. Il reprit :

— Il n'y a plus de sculpteurs, plus de peintres, depuis qu'on leur donne des prix. C'est ce qui tue l'art et les artistes. Pour obtenir ces prix, ils veulent faire du nouveau, de l'originalité, et on fait du cubisme, cette plaisanterie qui vous soulève le cœur. Tout l'art est dans le corps humain. Bernini s'est servi d'un homme pour faire la porte d'un Palais... Les fleurs ont fait l'ornement, les arbres ont donné les colonnes. Toute l'architecture vient de la terre, de l'homme. Mais à présent, on fait du cubisme!

Et Rodin riait un peu douloureusement. Puis, comme s'il craignait de perdre sa pensée, il me dit :

— Écrivez vite avant que je ne l'oublie, que : « Le paysage est l'Avenue de l'architecture... L'Allée de l'architecture. » Je méditerai l'expression juste, moi! Aujourd'hui tout le monde se sert d'un dictionnaire. On change les mots qui n'ont plus leur véritable signification... Tandis que moi, je n'y regarde jamais.

— Pourquoi avez-vous acheté le grand Larousse, alors?

— Pour faire plaisir aux Académiciens. Octave Mirbeau, Loti, Bourget sont de véritables écrivains. Tout le reste ne compte pas. Mon livre sera un enseignement pour les artistes qui ne veulent pas travailler. Je veux le faire tout seul. Après, je le montrerai à des Académiciens, à des amis, et je le ferai paraître... si l'Institut ne me tourmente pas!

Ce furent MM. Hanotaux et L. Gillet qui le firent. Rodin fut la signature X... du volume. Ce qui ne l'empêcha pas de m'envoyer le lundi suivant chez l'éditeur Colin m'enquérir s'il pouvait éditer un volume de Pensées, et à quelles conditions.

Étant parti pour Ermenonville chez M. L. Gillet avec M. Hanotaux pour corriger les Notes du livre, Rodin revint trois jours après. Il me dit :

— On a beaucoup travaillé et on a gardé peu de choses de moi... C'est la même chose qu'avec Charles Morice. On me retouche tout. Je voulais seulement que ces Messieurs me corrigent les fautes d'orthographe, et ils me changent mes idées. On n'a pas même pu trouver de titre à mon goût!

Il paraissait fort désappointé de ses débuts littéraires. Quelques jours après, M. Hanotaux ayant trouvé un titre qui eut la chance de plaire à Rodin, il me dit tout joyeux :

— Hanotaux me comprend très bien. A l'inverse des littérateurs qui ne comprennent rien à la sculpture, lui saisit immédiatement ma pensée et la retouche si peu que ça prouve qu'il la comprend.

Il décida immédiatement d'aller à Nice, chez M. Hanotaux, terminer avec lui seul le volume.

Une exposition de ses dessins devant être faite par le *Gil Blas*, Rodin s'en occupa pendant plusieurs jours. Un paquet de dessins à ses pieds, moi à genoux entre ses jambes et lui

tournant le dos, j'élevais au-dessus de ma tête à bout de bras chaque dessin pour le soumettre à son choix en pleine lumière. Il m'arrêtait souvent et admirait lui-même ses œuvres :

— Inscrivez : « Très beau ! » « Beau ! »

Il écrivait : *phantôme... orgeuil... cariathide,* et se montra fort étonné quand je lui dis que cariatide ne prenait pas d'*h.*

— Ce sont petites choses pour un homme comme moi, me dit-il.

Mais il m'ordonna d'écrire *cariathide* comme lui avec l'*h.* Il possédait aussi de curieuses idées sur la ponctuation.

— La ponctuation, — me disait-il, — c'est toute la littérature. C'est elle qui la fait comprendre. N'en mettez pas. Je le ferai moi-même. Monsieur Hanotaux, qui est un homme d'esprit, en aurait beaucoup plus s'il savait mettre la ponctuation.

Un matin, rentrant de voyage, Rodin me remit un paquet de Pensées, en m'avertissant que c'était « très beau et très précieux ». Aussi n'osai-je pas les remettre au point. Je voulus seulement lui montrer une faute de français très grossière; il me répondit :

— Le français? ça ne signifie rien. C'est les virgules qui font tout dans ce que je fais. Et c'est parce que vous ne mettez pas bien les virgules que l'on ne comprend pas. D'ailleurs, ne vous ai-je pas défendu d'en mettre?

N'arrivant pas à suivre sa pensée, je lui demandai de s'expliquer, il me cria :

— Avant tout, j'aime l'obéissance. Faites ce que je vous ordonne sans répliquer. Moi seul je me comprends, et, seul, je sais ce que je veux dire dans mon livre.

— Vous ne pouvez pas pourtant être l'unique lecteur de vos œuvres? — hasardai-je.

Il leva les épaules, s'en alla en m'appelant « raisonneuse ».

Un matin, pendant qu'il dessinait un bas-relief, je lisais des lettres. Il s'interrompit :

— Mes pauvres Cathédrales qui se sentent mourir ont un sourire pour moi, — murmura-t-il.

Je ne troublai pas sa méditation lyrique. Devant mon

silence, tout en dessinant, il se prit à causer comme s'il était seul. Cela lui arrivait souvent. Quelquefois, je percevais le bruit d'une conversation dans une pièce, et quand j'ouvrais la porte, je voyais Rodin tout seul qui parlait devant ses terres ou ses marbres. En société Rodin parlait peu; il écoutait surtout.

Ce matin-là, il discourut sur l'art archaïque et gothique, les fleurs, les arbres, la Nature, son sujet favori. Puis, il m'entraîna dans le jardin, lui toujours causant, moi silencieuse et attentive. S'apercevant que j'avais oublié de prendre un carnet pour transcrire ce qu'il disait, il me le reprocha. Puis : « Personne ne comprend », murmura-t-il.

Il ne voulait pas de sténographie. Se penchant sur les signes, il les regardait avec une curiosité mêlée de défiance, s'étonnant que l'on pût faire des mots avec des signes.

— Je préfère l'écriture ordinaire, — disait-il, — car je peux contrôler moi-même, tandis qu'avec ça, vous pouvez me tromper et me faire dire ce que je n'ai pas dit.

Il me dictait la même lettre quinze fois, et ces lettres, jamais à son idée, toujours si variable, ne partaient le plus souvent pas.

Quand Ch. Morice eut rapporté le manuscrit des *Cathédrales*, spontanément Rodin écrivit : « Charles Morice a illuminé la cathédrale qui est Rodin, et lui a donné la clarté qui lui manquait. »

— C'est un sincère, — me disait Rodin. — Il se disperse, se dépense sans compter, pour les autres et pour l'art. Il n'est pas riche et ne le sera jamais; il vit dans le rêve, mais c'est un grand cœur.

Pourtant ils se brouillèrent. Et voilà que soudain Rodin refuse de laisser paraître les *Cathédrales*, et les remet à madame Z..., pour les « corriger ». J'avertis Charles Morice.

— C'est un cataclysme, — me dit-il. — On va les démolir.

Il vint voir Rodin. Ils ne purent s'entendre. Rodin écrivit de nouvelles notes que Mario Meunier arrangeait sous sa direction. Charles Morice était navré.

— Je ne puis empêcher la démolition des *Cathédrales* — me dit-il. — Rodin, qui n'a plus aucune affection pour moi, ne m'écouterait pas.

Peu après il m'écrivait :

« Du côté de Rodin, il faut toujours craindre des complications. Évidemment on lui a inspiré un amour-propre littéraire qui n'est pas sans drôlerie, mais pas sans danger, non plus. »

Il lâcha Rodin. Il eut tort. L'artiste lui conservait toute son estime. Ainsi un critique d'art, parlant du poète à Rodin, dit à ce dernier :

— Charles Morice est un imbécile!

Rodin ne répondit pas. Mais, quand le critique fut sorti, il me dit :

— Charles Morice un imbécile?... Comme moi! La sincérité est une tare... ça vaut mieux d'être taré que vil.

Et, le même critique étant revenu quelques jours après, Rodin refusa de le recevoir.

M. N... s'était installé à l'Hôtel Biron, secrétaire de Rodin. Il préparait, je crois, un livre sur Rodin.

— Je n'ose pas le commander, — me disait Rodin à Meudon, où j'étais reléguée, — il paraît que c'est un grand écrivain.

Je ne connaissais pas M. N.... Mais Rodin me faisait refaire à Meudon ce que M. N... avait fait rue de Varenne. Il s'ensuivait un désordre auquel je ne pouvais remédier qu'avec beaucoup de peine. J'avais même demandé à M. N... une entrevue pour le prévenir doucement. M. N... me fixa un rendez-vous. Puis il m'écrivit, que, partant en voyage, il me recevrait à son retour. Dans l'intervalle, quelqu'un ayant raconté à Rodin une histoire sur M. N... et un éditeur parisien, Rodin se sépara de M. N... en lui donnant un plâtre de *l'Homme au nez cassé,* et on ne le revit plus à Biron où je revins.

Rodin aimait beaucoup M. Gustave Geffroy. S'il avait pu nommer lui-même un Conservateur pour le Musée Rodin, pas encore accepté par l'État, il est certain qu'il aurait choisi M. Gustave Geffroy. Souvent il m'en avait parlé.

Mademoiselle Judith Cladel avait fait un article sur Rodin et celui-ci l'avait guidée par de longues conversations. Très consciencieuse, mademoiselle Cladel était certainement la seule qui sût traduire exactement la pensée du Maître en art.

Du reste elle venait faire ses articles presque phrase par phrase auprès de lui.

Il a surtout fallu à mademoiselle Cladel un grand courage pour supporter l'humeur versatile de Rodin. Elle l'a puisé dans l'affection sincère qu'elle avait pour lui. Ainsi elle vint un jour lui lire un article qu'elle avait écrit autant dire sous sa dictée. Il le trouva très bien. Mais, le lendemain matin, changement d'attitude; et il envoyait un mouleur à la Préfecture de Police demander comment il fallait s'y prendre pour faire saisir l'édition, dont il ferait les frais à lui tout seul. Un patineur fut envoyé chez un huissier. Quand j'arrivai, il m'expédia chez le commissaire de police avec une mission mal définie, mes objections lui ayant brouillé les idées. Naturellement je m'en abstins et allai aux bureaux de la revue. L'article était imprimé et je rapportai le numéro à Rodin, cependant que le directeur venait avec mademoiselle Cladel. Rodin ne voulut pas céder. Mais le lendemain, je lui relus l'article sans lui rappeler les incidents de la veille : il le trouva très bien. Il s'agissait d'un article intitulé : « Rodin et la Statuaire Moderne » paru dans le numéro de *la Vie,* de septembre 1910.

J'ai toujours déploré qu'on eût donné à Rodin l'idée de faire de la littérature. S'il n'y avait point consacré tant de temps, nous aurions cette *Tour du travail* qu'il rêvait de réaliser.

— On ne m'en donnera pas le temps, — me disait-il, comme si son temps était subordonné à la volonté de ces anonymes et trop nombreux : « on ».

Lui-même se rendait compte de ce qu'il en était, et s'excusait en disant :

— Je ne suis pas un littérateur; j'écris ce que je vois, je l'exprime comme je peux.

Et comme il m'avait parlé longuement de son projet de *Tour du travail,* et de la signification qu'il y attachait, il s'écria :

— Vite, mon carnet de Pensées que j'écrive... que je note... C'est beau tout ce que je viens de dire!

Je n'ai jamais vu Rodin ouvrir d'autres livres que ceux qu'il achetait pour leur reliure chez les antiquaires de Versailles. La grande bibliothèque de l'Hôtel Biron en était remplie.

Parfois, Rodin en extrayait un, l'ouvrait, psalmodiait, en déchiffrant le texte :

— Louis XIV... Louis XV...

Et il replaçait le volume. Il ne s'est devant moi passionné que pour un seul : une étude sur le Bernin, d'un jeune auteur grenoblois, M. Reymond. Quand il était fatigué, il me passait l'ouvrage, et lentement, j'en continuais la lecture.

Il parcourait les coupures de l'*Argus*. Mais il ne lisait jamais jusqu'à la fin les lettres trop longues.

Un matin, une coupure de l'*Argus* le mit en colère :

— Voilà des imbéciles qui me reprochent de ne pas finir ma sculpture!... Est-ce que la Nature finit? Est-ce qu'on fignole les arbres?... Pour embêter ceux-là, je ne ferai plus rien d'entier. Je ferai des antiques... Ah! Phidias! Quels ignorants nous jugent!

Et, passant dans un atelier où un Saint Jean-Baptiste prêchant se trouvait, il lui coupa la tête. C'est cette œuvre qui devint l'*Homme qui marche*. Après cette mutilation, dont j'étais navrée et lui très fier, il s'en alla dans le jardin et se promena fort calme. Je vins vers lui pour un renseignement. Il ne m'écouta pas.

— Laissez-moi tranquille... Je suis fatigué... Il faut que je pense, moi!... Je veux penser.

Il repartit à petits pas dans sa robe d'atelier. Il penchait un peu de côté, tenant sa barbe dans sa main, le front plissé. Il allait, s'arrêtait, parlait seul, en gesticulant. Soudain, il revint en courant et, brusque, il me cria :

— Est-ce que tu as fait sortir la chienne ce matin, mon chat?

C'était le fruit de sa méditation.

III

MONSIEUR ET MADAME RODIN. — RODIN PENDANT LA GUERRE.

Rodin manifestait une peur incroyable devant tout ce qui souffrait. Jamais il ne parlait de la mort sans trembler.

— Je suis tellement troublé devant le lit d'un mourant, —

me disait-il, — que j'ai une envie folle de dire des cruau és Je n'ai dit que des bêtises, dont j'ai encore honte, auprès de mon ami Carrière que j'aimais de tout cœur. J'ai tant souffert de le voir mourir!... Ah! si j'avais la faiblesse des larmes! Les larmes des autres me rendent fou... Je sors de moi et je deviens méchant.

Et c'était vrai. La peur de voir souffrir le mettait en colère contre madame Rodin qui toussait des nuits entières. Il s'en prenait à elle, lui criant qu'elle l'empêchait de dormir. Elle l'appelait « égoïste ». Pauvre homme! C'était véritablement l'horreur de la souffrance qu'il ne pouvait soulager, qui le rendait méchant.

Pour un rien le ménage se disputait. D'une mobilité d'humeur extrême, ils se boudaient comme des enfants. Ils en étaient honteux, mais ils ne voulaient pas céder. Cet état d'humeur devenant chronique, ils prirent un arrangement plein d'originalité. J'étais l'arbitre. Le premier des deux qui se mettait en colère et entraînait l'autre, devait, par pénitence, lui donner un billet de cent francs. Je dois à la vérité de dire que c'était toujours Rodin qui commençait. Il s'emportait pour un rien. Sa femme restait impassible, un peu de ruse dans le regard. Un jour qu'il avait oublié le pacte et qu'il s'en ressouvint à Biron, il expédia le domestique pour acquitter sa dette de mauvaise humeur. En riant, nous appelions cette dette : « la dîme des fissures de l'équilibre ».

Comme il était resté deux jours sans venir à Biron, — on était au début d'octobre et Rodin toussait un peu, — j'allai voir à Meudon ce qu'il faisait, et le trouvai en pleine effervescence. On discutait de l'argent pour le ménage. Rodin criait, décrétant que cent cinquante francs tous les quinze jours suffisaient pour la maison, tandis que sa femme exigeait cinq cents francs par mois. Devant moi ils ne se gênaient guère. Quand Rodin m'aperçut debout contre la porte de la petite salle à manger, il vint, la main tendue, déjà loin de la dispute, et me dit :

— Vous avez bien fait de venir. Nous restons ici. Avez-vous apporté le courrier?

Avant de sortir, il remit mille francs à sa femme. Nous allâmes dans le grand atelier. Il arrangea les draperies de l'*Ugolin*, puis, tout bas, il me dit :

— Va dire à Rose que je ne suis pas fâché, que, puisque je ne peux pas lui rendre la santé, je veux qu'elle soit la plus heureuse des femmes.

Je m'acquittai du message verbal, nous déjeunâmes, et après le repas, qui dura comme toujours jusqu'à deux heures, Rodin fit atteler et nous emmena promener. Il ne parla pas de Paris. S'adressant à sa femme, il ne lui disait que « mon chat » et lui demandait toutes les cinq minutes :

— Es-tu bien, Rose?...

Certains jours, Rodin était charmant du matin au soir, C'était si rare que sa femme paraissait craindre ce calme plus encore que sa mauvaise humeur. Le dimanche, il l'appelait « ma fermière ». Elle était en bas dans la cuisine, préparant le repas elle-même. Rodin descendait aussi ou bavardait avec sa femme du haut de l'escalier.

— C'est prêt, ma fermière?...

— Encore cinq minutes, ma vieille! — criait-elle.

Lui, revenait à son travail, oubliait les cinq minutes, et sa femme devait se fâcher pour le faire mettre à table. Il travaillait, plus rien n'existait, et si madame Rodin ne lui affirmait pas que le déjeuner serait perdu s'il n'arrivait pas tout de suite, il continuait sans souci pour son estomac. Il arrivait les mains pleines de plâtre. Rose le servait elle-même, et ne laissait pas monter la bonne.

Un dimanche qu'elle montait et descendait trop souvent pour le servir, Rodin dit :

— Reste assise, c'est moi qui vais te servir, maintenant.

Elle changea de figure et, boudeuse, en se levant, elle me dit :

— Oh!... Un homme pareil servir une paysanne comme moi! J'aimerais mieux manger sur mes genoux.

Il ne fut pas content de voir refuser ses services. Mais comme il avait quitté la table brusquement et qu'elle avait oublié de lui donner son café, il le lui reprocha tout l'après-midi. Elle pleura comme si elle avait commis une grosse faute. Je le grondai tout doucement :

— Ma femme m'aime parce qu'elle m'admire, — me dit-il. — Sinon, elle me détesterait.

Et, pour lui tout seul, il ajouta :

— Elle aurait raison.

Quelques minutes après, la pauvre femme me disait :

— Je n'ai qu'un plaisir, c'est qu'il soit content.

Que de fois je l'ai consolée pour de chimériques chagrins! Souvent nous causions intimement. Si nous voyions venir Rodin, nous nous taisions, car il ne voulait pas de confidences entre nous. Pauvre Maître! Il craignait certaines révélations que j'aurais pu faire à sa femme. Il avait tort : je me serais bien gardée de détruire une chose jolie et sincère comme leur amour qu'ils ne s'avouaient pas.

Madame Rodin était très jalouse, et ne s'en cachait pas. Elle avait la manie de se poser en victime auprès de ceux qui l'approchaient, surtout s'ils la flattaient. Rodin l'aimait. Il n'avait aimé qu'elle. Elle ne voulait pas le croire. Tout en l'aimant, Rodin la traitait avec un air protecteur. La pauvre femme le craignait. Un après-midi, elle me montra un sac d'or qu'elle avait économisé :

— C'est pour lui, je n'y touche pas... S'il venait à se ruiner, je le lui rendrais... Il pourrait « recommencer ».

Chez tous les deux, l'idée de « recommencer » était latente. Ils ne s'imaginaient pas que leur vie se terminait. Une autre fois, pendant que Rodin sculptait le masque d'une jeune artiste japonaise, madame Hanako, qui posait, sa femme apporta une bourse pleine de pièces de dix francs, et la mit dans la main de Rodin :

— Je te la donne, Auguste.

Il mit la bourse dans sa poche, sans même dire merci.

— C'est une épargne, — reprit sa femme... — Quand tu n'auras plus rien...

Il retira la bourse de sa poche, et vivement il répliqua :

— Que veux-tu que je fasse avec si peu?

Elle pleura.

— Oh! Maître, — dis-je, — que vous êtes méchant! C'est un héritage que vous faites... Pauvre madame Rodin... Allons, embrassez-la!

Madame Hanako se leva. Rodin embrassa gentiment sa femme et lui dit :

— Pardonne-moi, mon chat; quand je travaille, tu sais bien que je n'aime pas être distrait.

— Moi, Auguste, j'ai conservé le premier sac de bonbons que

tu m'as donné, et aussi les six verres de Bohême que tu m'as achetés... il y a quarante-cinq ans... Ce sont des reliques.

— Ah! fais voir, Rose?

Comme elle montait l'escalier pour aller chercher ces reliques, Rodin lui cria :

— Apporte aussi les verres. Je peux boire maintenant dans des verres de Bohême... autrefois, c'était trop beau pour nous... maintenant c'est bien.

Quand elle fut sortie, Rodin me dit, très ému :

— Comme c'est touchant, n'est-ce pas, cette simplicité? Ma pauvre femme! Ces petites choses me font un grand plaisir, mais je ne veux pas le lui avouer... elle changerait!

Quand elle rapporta les verres, Rodin les contempla, en murmurant : « Comme c'est loin... » Puis, il prit la tête de sa femme entre ses mains pleines de glaise, il l'embrassa très fort, sans rien dire. Nous bûmes dans les verres du vin de la cour d'Allemagne :

— A la santé de Philémon et Baucis! — dis-je. — Ce qui fit rire Rodin.

Un chat roux que madame Rodin aimait, sauta sur les genoux de Rodin et se frotta à sa barbe :

— Tiens, — dit sa femme, — il a la même couleur que ta barbe quand tu étais jeune... S'il est aussi coureur que toi!

— J'ai fait mon métier d'homme, — répliqua vivement Rodin.

— Les roux, — me dit-elle, — sont tout bons ou tout mauvais...

— On m'a souvent dit ça, quand j'étais encore roux, — remarqua Rodin. — Et pourtant, je n'ai jamais fait de mal...

— Tu ne t'en souviens plus, — murmura sa femme.

Rodin sortit.

A Meudon, on appelait les domestiques « Monsieur ». Un jour que le café était plus fort que d'habitude, Rodin dit à sa femme :

— Rose, mon chat, tâche donc de savoir qui a fait le café; si c'est monsieur Julien ou monsieur G...

Madame Rodin s'apprêtait à descendre à la cuisine. Rodin l'arrêta, et d'une voix douce, en faisant beaucoup de gestes, lui dit :

— Voilà comment tu vas faire... Tu descends à la cuisine, et tu dis, comme ça, d'un ton indifférent, parce qu'il ne faut pas vexer monsieur G... si c'est monsieur Julien qui a fait le café, tu comprends? Tu diras : « Qui est-ce qui a fait le café? » Si c'est monsieur Julien qui l'a fait, tu ne dis rien. Si c'est monsieur G... tu diras : « Monsieur Rodin l'a trouvé très bon. »

Elle allait descendre, il la rappela :

— Quand tu sauras qui c'est, Rose, tu ne diras rien du tout, Seulement, dimanche, c'est le même qui le fera.

Il était content comme s'il venait de régler une affaire importante. Tout en dégustant son café, il me parla de l'obéissance si tendre de sa pauvre femme.

Rodin se mettait généralement à table à midi juste. Il y restait deux heures entières et, sans élégance, sans crainte d'être qualifié de mal élevé, mangeait lentement de grosses bouchées, comme ceux qui savent le prix de la vie. Rose le servait et ne mangeait que lorsqu'il avait fini. La nourriture était le sujet favori de ses causeries. Avec Octave Mirbeau je l'ai souvent entendu s'entretenir de plats succulents plutôt que d'art ou de littérature.

— Les gens qui savent manger, — me disait-il, — sont les meilleurs amis des arts.

A Meudon, Rodin était sympathique à tous. Rue de Varenne, il l'était moins. Le luxe accumulé le grisait. Il parlait à ses domestiques comme à des portefaix, tandis qu'à Meudon, les mêmes y étaient : Monsieur et Madame.

— Je suis un grand homme, sachez-le, — cria-t-il un jour à son valet de chambre, — et je veux que vous m'obéissiez sans répondre!

Pour se venger, le valet lui brûla tout un côté de la tête en le coiffant.

Il garda quelque temps un valet de chambre anglais. Comme il ne se souvenait jamais de son nom, il l'avait baptisé « Mylord ». Rien n'était plus amusant que le flegme de l'Anglais devant l'artiste qui lui criait des : « Mylord, ici? Mylord, N... de D...! »

Nous devions demeurer huit jours à Meudon; le troisième Rodin me dit :

— Je retourne à Paris demain matin. Soyez à l'Hôtel Biron la première, et attendez-moi, sans rien faire.

Rodin avait acheté chez Hévrard une pendule avec un sujet de Desbois. Chaque fois qu'il passait devant la table où elle se trouvait, il s'arrêtait, tournait autour, l'admirait :

— Quel artiste! — s'exclamait-il. — Quel grand artiste! Quelle pureté!... Quelle honnêteté!

Et comme Desbois le remerciait un jour d'avoir payé cette œuvre cinq mille francs, beaucoup trop cher, Rodin lui répondit :

— Ce n'est pas son prix, cher ami. Si j'étais riche, je l'aurais payée bien davantage.

Il acheta un nu de Renoir vingt-cinq mille francs. M. Herriot, qui désirait la toile, la vit chez Rodin :

— Je vous la rachète, trente mille, — dit-il à l'artiste.

— J'ai fait une bonne affaire, — disait Rodin tout content. — Le torse de cette jeune fille, c'est de la sculpture. Quelle merveille!

Et, seul, il restait de longs moments devant le tableau que tous admiraient.

Devant aller à une réception officielle à l'Élysée, le sculpteur s'apprêtait depuis le matin. Il venait d'être nommé grand officier de la Légion d'honneur, et les lettres de félicitations pleuvaient, venant de tous les points du globe. Quand il vit l'amoncellement, il se montra ravi. Mais il se contenta de signer seulement quelques cartes de visite pour remercier. Comme il allait sortir, je lui dis :

— Maître, n'oubliez pas vos décorations.

Il sortit des écrins d'un tiroir. Un à un, je lui tendais chaque insigne, qu'il examinait, et il le reposait sur la table. Quand je lui passai la plaque de grand officier, il la retourna en tous sens et me demanda :

— Où est-ce que ça se met?...

— Je ne sais pas, Maître.

— Est-ce au cou, sur le ventre, ou sur la poitrine? — réitéra-t-il.

— Je n'en sais rien, — répondis-je.

A ce moment, le frotteur, qui était gardien au Musée de

Versailles, entra, son bâton de cire, ses chiffons et sa brosse dans les mains.

— Monsieur sait peut-être ça? — dit Rodin.

Il questionna le frotteur avec beaucoup d'affabilité. L'autre lâcha cire, bâton et brosses et, prenant la plaque dans ses mains sales, il la posa sur son ventre, à l'endroit du foie, et dit avec assurance :

— C'est comme ça, monsieur Rodin... J'ai vu recevoir des rois à Versailles, et les « Minisses » portaient cette machine, là !

Rodin essaya. L'endroit ne lui plut pas. Il était très embarrassé. Il prenait ses décorations l'une après l'autre, les reposait, et comme le fou rire me gagnait devant son hésitation, il se mit à rire lui aussi. Ramassant le tas de médailles, palmes et croix avec la plaque, il enfouit le tout dans la poche de son pantalon, en disant :

— Je me ferai placer tout ça par le fonctionnaire qui est chargé du vestiaire à la Présidence.

***

Madame Rodin me raconta qu'un jour (ils étaient jeunes alors, et demeuraient sur la Butte Montmartre, rue des Saules) Rodin, qui n'était pas rentré à a maison depuis plusieurs jours, arriva tout repentant, plein de promesses :

— Rose, tu vas faire un bon petit dîner pour ce soir... sept heures... sept heures exactement. Après, je t'emmènerai promener.

La pauvre femme se dépêcha, prépara son « Balthazard » en chantant, tellement elle était heureuse du retour de l'Enfant prodigue.., Rodin ne revint que trois semaines après. Il fut fort étonné d'apprendre qu'il avait commandé son dîner pour sept heures. La pauvre femme pleurait à ses souvenirs. Je la forçai d'en rire.

Les distractions de Rodin entraînaient un désordre inouï, surtout dans la correspondance. Les lettres demandant une prompte réponse demeuraient ensevelies dans ses poches sans être décachetées. Il changeait de vêtements souvent trois fois par jour, en mettait un à Biron, le changeait à

Meudon, etc. Des semaines après avoir quitté un vêtement, il retrouvait dans ses poches des lettres qu'il croyait récentes, et qui étaient devenues inutiles.

Un matin, il arriva de Meudon comme un fou. J'étais seule à Biron.

— Vite, vite, aide-moi à m'habiller... la bonne n'est pas là. Je vais à l'enterrement de mon grand ami, le docteur Bigot. Je viens de recevoir la dépêche. C'est pour midi.

Je l'habille. Il me demande des carnets, et des crayons taillés.

— En suivant le convoi, — m'expliqua-t-il, — j'écrirai des *Pensées* sur l'amitié.

Il partit, oubliant la dépêche sur mon bureau. Je la lus : elle datait de huit jours. Il y avait huit jours que son ami était enterré, ses filles étaient déjà venues voir le Maître. Deux heures après, il revint. Je ne l'ai jamais vu si gai.

— Figurez-vous, — me dit-il, — que j'arrive devant la maison mortuaire, je ne vois aucun convoi. Je dis à mon chauffeur : « Je suis en retard... Allez vers le Père-Lachaise, vous vous joindrez au premier convoi que vous rencontrerez. »

Le premier enterrement rencontré, le chauffeur le suit, cependant que Rodin, dans la voiture, écrivait des pensées. Arrivé au Père-Lachaise, Rodin descend et suit la foule. Au bord de la fosse, il ne reconnaît personne, et personne ne le connaît. Cette méprise l'avait rendu tout joyeux, car Rodin détestait aller aux enterrements, surtout à celui d'un ami.

— Ma distraction m'a procuré là quelques instants de repos, et m'a évité un chagrin, — avoua-t-il.

Il fut particulièrement gai ce jour-là. Un petit modèle vint poser; ne se souvenant plus de l'avoir commandée, Rodin renvoya la jeune fille en lui donnant vingt francs, et, parti pour la littérature, il abandonna la sculpture et écrivailla jusqu'au soir sur un carnet qu'il perdit en prenant son train.

A Meudon, Rodin jouait au paysan. Il avait acheté une propriété, ou plutôt un terrain, ancienne dépendance d'un couvent, sur lequel se trouvait, à l'état de ruine, une serre dont le toit était crevé. Il offrit cette propriété à sa femme, manda un entrepreneur, des charpentiers, des maçons, et

leur expliqua qu'il fallait remettre la toiture en état, mais qu'il exigeait des ardoises patinées par les intempéries, et non des neuves. Les ouvriers objectaient que cela ne se trouverait pas dans le commerce, que c'était l'ouvrage du temps, de l'ancienneté, et qu'ils ne pouvaient qu'y remettre des ardoises neuves.

— Mais ne peut-on les patiner pour cacher le raccommodage? — insistait Rodin.

Les ouvriers discutaient en riant presque. Rodin les renvoya sans rien vouloir entreprendre.

— Je ne veux pas me rendre complice d'une restauration, — me dit-il, après le départ des ouvriers.

La serre est encore plus délabrée maintenant.

Un jour que j'avais oublié de fermer la porte, il me fit une scène terrible qui se termina par ces mots :

— Vous n'avez pas l'air de savoir chez qui vous êtes? Ma santé doit être votre constant souci. Je suis quelqu'un, moi!

Et instantanément il ordonna au domestique de le suivre partout et de fermer les portes derrière lui.

Rodin se plaignait du désordre de tout le monde. Mais c'était lui, on vient de le voir, qui détenait le record.

— J'ai toujours été très désordre, — m'avoua-t-il un jour. — Ma pauvre mère me grondait constamment pour cela. Il y a des gens qui épuisent leur vie à remettre de l'ordre... Les Anglo-Saxons en ont beaucoup, mais ils ne font que ça! Aussi sont-ils très peu artistes. Pourtant, moi, j'aime l'ordre, la mesure, l'équilibre... C'est un genre d'honnêteté.

Une demi-heure après ces réflexions, je trouvai dans le jardin des feuilles remplies de *Notes* qu'il y avait perdues en se promenant.

Un jour de l'an, devant aller à une réception à l'Élysée, il me pria de venir après la cérémonie le retrouver à Biron. Il voulait profiter de ce qu'il serait seul pour travailler à l'*Ariane*, une grande figure tombale, qui appartient à M. Grümbaum, où tant d'autres avaient travaillé, tant enlevé de matière, qu'elle ne pouvait jamais être terminée. Il avait reçu une partie du prix convenu, dix mille francs sur quarante mille.

A deux heures, Rodin arriva à Biron avec un gros sac de

bonbons qu'il m'offrit. Puis il se mit au travail, tout de suite, en redingote, comme un homme pressé. Pendant que j'affutais ses outils, il évoquait des souvenirs de ses jours de l'an d'autrefois, passés en folles équipées; et je remarque qu'à l'en croire il avait toujours été la victime. Il me parla de mademoiselle C... qu'il avait follement aimée, et ce passé bon ou mauvais lui remplissait l'esprit. Puis, tout à coup, il devint silencieux. Je respectai sa rêverie. Mais quelques instants après, répondant sans doute à sa méditation, il murmura :

— Quand les femmes ont pour rivaux le bronze, le marbre et la glaise créatrice, elles ont un piètre amant dans le sculpteur.

On sonna. J'ouvris. C'était la duchesse de Rohan. Elle ne pouvait trouver Rodin mieux qu'en cette minute. Elle venait ce jour de l'an visiter l'artiste à tout hasard comme une bonne camarade, si gentille sous ses cheveux blancs. Elle était vraiment la bienvenue, l'amie. Elle embrassa Rodin comme un frère et lui fit mille souhaits de bonheur dont il parut touché. Quand elle fut partie, il vint vers moi. Le plaisir inondait sa belle figure :

— La duchesse de Rohan m'a embrassé, — me dit-il. — Je vais vous redonner son baiser, ça me portera bonheur. La duchesse de Rohan est une femme simple comme vous. La simplicité chez les femmes intelligentes est toujours un signe de bonté.

Voulant rester sur cette bonne impression, il m'envoya dire au concierge qu'il n'était pas là, et travailla avec une ardeur et une tranquillité qui lui manquaient, hélas ! trop souvent.

— Le jour de l'an est un jour que l'on passe en famille, — dis-je. — La vôtre ne vient pas souvent.

— Ma famille est peu nombreuse, — me dit-il. — Je ne les vois jamais. Parfois, ils m'écrivent, mais c'est toujours pour me demander quelque chose.

Le soir, je l'accompagnai à la gare des Invalides.

— J'ai passé une très bonne journée... Je suis content!

Avant de refermer la portière de son wagon, il tira de son portefeuille un billet de cent francs, me le tendit, en disant :

— Envoie ça à ton père... pour des douceurs.

Puis vivement il referma la portière, pour ne pas entendre mon merci.

Rodin n'était pas, comme je l'ai entendu dire, un avare. Mais une méfiance, aussi sautillante, aussi versatile que ses idées, l'arrêtait souvent au moment où sa main s'ouvrait. Puis il avait été si souvent exploité par des gens sans scrupules qu'il hésitait.

On ne peut appeler avare un homme qui, après quarante ans d'un travail acharné, de soucis de toutes sortes, d'humiliations constantes, devient, grâce à son génie, riche et possesseur d'œuvres et de collections inestimables, qui s'en dépouille au profit de son pays, de la collectivité, de l'art, et meurt pauvre comme il a vécu, au milieu de ses richesses.

***

J'ai déjà conté d'autre part ce qui se produisit à la déclaration de guerre. Aussi serai-je brève sur ce point. Mais je tiens à rappeler un fait que Rodin me raconta alors. Il venait de me demander de me rendre chez son grand ami, M. Peytel, directeur du Crédit Algérien, et chez M. Dorizon, alors encore directeur de la Société Générale, afin de leur emprunter mille francs à chacun, car il se trouvait à Meudon démuni d'argent. Ce fut alors qu'il me dit :

— Sans ces deux hommes, grands amis de l'art et intelligents, quoique banquiers, je ne serais point le Rodin que je suis!...

— Comment cela? — demandai-je.

— Ce sont eux qui m'ont donné le premier argent, — répondit-il, tout joyeux à ce souvenir. — J'avais déjà soixante ans, pas le sou, pas connu encore, mon travail de quarante années dans tous les coins... impossible de « débuter! » Ils vinrent me trouver et m'offrirent quarante mille francs pour que je pusse, à l'Exposition de 1900, exposer mes œuvres dans un Pavillon portant mon nom.

— Cela vous était dû...

— Bien sûr, mais, quand même, je fus si touché que je n'osais accepter. Ils furent généreux, car, voyant mon

embarras, ils ajoutèrent : « Ne pensez pas au remboursement. Si vous ne réussissez pas, ce qui est impossible, vous ne nous devrez rien! »

Puis il me confia la mission d'aller chercher son fils, Auguste Beuret, graveur-dessinateur, qui vivait à Saint-Ouen.

— Tu lui diras que, vu les événements qui se préparent, et comme on ne sait pas encore ce qui va arriver, il doit venir ici avec nous. Il ne voudra peut-être pas. Il a une femme, je crois. Tu lui diras qu'il l'amène avec lui. Je ne sais pas comment ça marchera, il n'a jamais pu s'entendre avec moi... Il est fier, brouillon, artiste, très susceptible. Et dire qu'il a du talent, cet imbécile, et qu'il n'a jamais rien fait! C'est un paresseux.

— L'avez-vous aidé? — demandai-je.

Il parut tout surpris de la question, me regarda, et poursuivit sans répondre :

— Vas-y! Dis-lui qu'il vienne comme il est. Tout de suite. Ramène-le. Il n'a besoin de rien emporter, il trouvera ici tout ce qu'il lui faudra. Ma femme donnera des robes à sa femme. Dis-lui, pour le décider, que je ferai une Exposition de ses dessins.

—A-t-il de l'argent? — demandai-je.

— Je lui ai envoyé deux cents francs il y a deux jours par son cousin.

La ressemblance d'Auguste avec sa mère était accusée. De Rodin, il avait la bouche, les gestes, beaucoup d'expressions. De son éducation première entre Rodin et sa femme, il conservait une politesse extrême, maniérée, exagérée, une crainte aussi, quelque chose d'inexplicable, qui le rendait gauche et timide. Malheureux dans son enfance, malheureux au régiment, malheureux en un faux ménage, excessivement mobile d'idées, et très faible de caractère, il était craintif comme un enfant.

Auguste et sa femme vinrent donc s'installer à Meudon, où les conflits furent fréquents entre eux et leurs parents.

Rodin et sa femme allèrent en Angleterre, puis en Italie. Au retour de ce voyage, madame Rodin tomba malade. Un docteur du quartier vint et ordonna un remède à la suite duquel la pauvre femme s'endormit pendant plusieurs heures.

On aurait dit qu'elle était morte sur son lit. Rodin était si effrayé, qu'il se tenait à genoux devant le lit. Il avait l'air d'un fou. Il voulait absolument la réveiller, tant ce long sommeil l'inquiétait. J'avais beau lui dire que c'était l'effet du remède, qu'il fallait la laisser tranquille, il la réveilla en la secouant de toutes ses forces.

IV

DERNIERS JOURS DE RODIN

L'état de santé de Rodin était singulier. Certains jours sa lucidité se maintenait presque complète pendant la journée entière. Il vivait dans une sorte de léthargie intellectuelle de plus ou moins longue durée. Une expression de béatitude heureuse, très douce, donnait de la majesté à son beau visage. Puis, tout en causant, il se mettait à compter ses doigts; ses yeux s'éteignaient, sa lèvre tombait, il ne parlait plus.

— Regardez, — me disait sa pauvre femme, — vous le voyez? Il sort de chez lui.

C'était navrant. Nous pleurions, le cœur déchiré. Pauvre grand génie!

La donation à l'État fut faite le 13 septembre 1916. Étaient présents : MM. Clémentel, Dalimier, Peytel, Valentino, Bénédite, mademoiselle Cladel, moi, le notaire, Me Théret, un greffier, Rodin et sa femme, pour la première fois initiée aux affaires de Rodin. Ils étaient rayonnants. Depuis le matin j'entretenais cette alacrité, tellement j'étais heureuse de voir que le désir de l'artiste serait satisfait. J'en pleurais de joie. Après la lecture de l'acte et les signatures, Rodin, assez lucide, nous offrit à chacun, en souvenir de ce jour, un dessin ou une aquarelle. Tout le monde se précipita pour choisir le sien dans les centaines de dessins et d'aquarelles entassés dans le salon. Mademoiselle Cladel et moi nous reçûmes chacune celui que Rodin nous donna.

Puis on prépara le mariage de Rodin avec sa vieille compagne Marie-Rose Beuret. On les laissait l'un et l'autre manquer

de tout. On ne faisait pas même les réparations les plus indispensables. Les tuyaux avaient crevé. On promettait du charbon et on n'en envoyait pas. Sans la charité d'un des gardiens qui, pris de pitié, réunit tout ce qu'il put trouver de bois, et le cassa, Rodin et sa femme auraient absolument manqué de feu. Il faisait si froid à Meudon, dans la villa, qu'il fallut qu'ils restassent couchés le jour de leur mariage, ne se levant que pour la cérémonie.

Mais les jours qui suivirent on continua à ne pas envoyer une once de charbon pour ces pauvres vieillards qui, mourant de froid, restaient couchés du matin au soir. D'un lit à l'autre ils se tenaient par la main, se souriaient, parlaient de leur vie de misère, de leur jeunesse.

Madame Rodin toussait. Elle ne s'illusionna pas sur son état, et parla très posément de sa fin, de ses dernières volontés, et s'exprima très gentiment sur toute sa famille qui habitait en Champagne.

— Ça ne me fait rien de mourir, — disait-elle — mais c'est de laisser cet homme. Qui va le soigner? Que va-t-il devenir? C'est « une homme » malheureux.

La pauvre femme avait toujours eu l'idée que c'était elle qui ensevelirait Rodin.

— Après, — me disait-elle, — je quitterai cette maison, et je m'en irai vivre toute seule dans « ma petite maison » au milieu du jardin. Mais, — ajoutait-elle, — je veux aller jusqu'au bout!

Elle mourut bien peu de jours après, vers le milieu de la journée. J'embrassai Rodin. Il pleurait.

— Je suis tout seul, — me dit-il tout bas.

Je lui murmurai des consolations très doucement, mais en sachant qu'il ne m'entendait pas. Et ici, il faut bien que je le dise! Beaucoup de « bêtises » de Rodin sont dues à cette innocente coquetterie : il était sourd, et ne voulait pas le paraître. Souvent, on remarquait qu'il répondait de travers. Mais personne n'en devinait la cause. Combien de fois, ai-je répété les questions qu'on lui posait, afin qu'il pût y répondre réellement. Et c'est peut-être parce que je n'avais pas l'air de m'apercevoir qu'il était sourd, et que je criais un peu en lui parlant, que j'avais, si on peut dire, l'oreille de Rodin.

— Madame Tirel, — me dit la garde-malade, — mon rôle finit ici. Faites ce que vous voudrez!

Je commandai qu'on mît une robe blanche à madame Rodin et j'aidai la femme d'Auguste à l'habiller. Rodin, assis avec Auguste qui pleurait, nous regardait.

— Pauvre madame Rodin, — me disais-je, — elle est partie la première!

J'entraînai le grand artiste dans le jardin, loin du funèbre spectacle.

On porta la morte dans le grand salon. Tout en nous promenant, nous parlions d'elle. Je remarquai à ses réponses que Rodin était dans un état de partielle lucidité. Il me conta même quelques souvenirs de sa jeunesse avec sa femme, qu'elle-même m'avait racontés et qui concordaient parfaitement, jusque dans les détails.

— Quand nous habitions rue de Bourgogne, après la guerre, Rose était malade, elle avait mal au genou et ne pouvait pas bouger, la jambe étendue toute la journée sur une chaise. Vivier la soignait. On n'était pas riche! Pour lui faire une surprise, je ramassais toutes les pièces de dix sous que je pouvais économiser, et je les mettais dans un tiroir. Le jour du terme, Rose se lamentait, elle ne pouvait pas le payer. Alors je lui donnai toutes ces pièces. Il y en avait trop! Elle était contente!

Madame Rodin transportée dans le grand salon avait l'air de dormir. Rodin voulut la voir. Il se pencha sur le visage de la morte, l'embrassa sur le front, la regarda longtemps en murmurant :

— C'est beau... C'est beau comme de l'antique...

Puis il revint dans sa chambre. D'une voix si triste qu'elle me fit pleurer, il me dit :

— Je suis seul, maintenant, ma pauvre femme est morte. Elle croyait que c'était moi qui partirais avant elle... La vie est une chose bien mystérieuse, — ajouta-t-il, très bas, — on la passe à l'étudier et on s'en va sans l'avoir comprise.

Deux larmes coulèrent dans sa barbe, et ses paupières demeurèrent rouges pendant plus d'un mois.

Rodin, dès lors, fut confiné à Meudon entre ses cousines qui

brodaient sempiternellement jusqu'à cinq heures du soir sans presque parler.

Auguste les appelait : « Ses Parques ». Elles avaient tellement l'air de tirer dans leur aiguillée de fil un jour de la vie du parent qui s'attardait à vivre! Les deux sœurs étaient longues et minces. Quand elles soutenaient Rodin, cette masse, dans l'Allée gothique des Brillants, il faisait penser à sa Création entre deux colonnes. Il penchait son torse du côté gauche, la tête affaissée, les pieds hésitants. Oui, vraiment, il donnait bien l'impression de son œuvre : l'Homme fatigué d'avoir tant créé.

Il s'alita cinq jours seulement avant sa mort. Il n'avait déjà plus sa connaissance quand fut rédigé un codicille à son testament, prenant un certain nombre de dispositions.

Il mourut, et Auguste et moi le pleurâmes ensemble, comme si véritablement il eût été notre père à tous les deux.

MARCELLE TIREL,

Secrétaire de Rodin

L'AMOUR PASSE

I

Cet après-midi-là, Antoinette de Méril, ravie par les charmes du renouveau, avait prolongé sa promenade au bois de Chaville.

Ayant enfin repris conscience de l'heure, et se hâtant de rentrer à Meudon, elle croisa son père, André Martigny, qui, renonçant à l'attendre plus longtemps, était sorti et allait à sa rencontre.

La taille serrée dans une redingote noire, et le chapeau négligemment posé sur la tête, Martigny avait l'aspect austère et monacal. Seuls les yeux noirs, aux rayons tendres et chauds, tempéraient la sévérité de son visage régulier.

Issu d'une famille bourgeoise parisienne, Martigny s'était attiré la faveur du public par une série de retentissants succès dramatiques. Ses pièces captivantes et spirituelles reflétaient sous une forme ironique la plupart des problèmes moraux qui préoccupèrent le XIXe siècle. Puis, Martigny abandonnant brusquement le théâtre s'était mis à écrire une histoire de la Révolution, dont les deux premiers volumes attendus avec une grande curiosité suscitèrent de longues discussions.

En s'approchant maintenant de sa fille, Martigny se composa un visage plaisamment bourru et se mit à la sermonner.

— Tu ne renonceras donc jamais aux délices de l'inexactitude, Antoinette! Tu sais pourtant que nous avons promis d'être chez madame de Varesnes avant cinq heures!

— Il faisait si beau à Chaville que j'ai perdu la notion du temps, — répondit Antoinette.

— Au moins, marchons vite maintenant! Et tâche de te tenir bien cet après-midi. Ni trop sauvage, ni trop gaie! Ou tu ne parles à personne, ou tu as l'air de te moquer de tout le monde! Est-ce que vraiment les gens sont si drôles ou si stupides que ça? Essaie donc d'être convenable!

— J'essaierai, papa, mais je trouve injuste que tu me reproches de te ressembler un peu.

— Veux-tu insinuer, que je ne suis pas sérieux?

— Non, papa, tu es très sérieux envers chaque personne en particulier. Mais, quant à l'ensemble de la société, il te donne, comme du reste tu l'as dit maintes fois, une impression comique. Tu conçois le monde comme un théâtre de marionnettes dont les fils sont entre les mains d'un animateur ivre. Et si tu es grave et même cérémonieux avec les gens, c'est pour mieux t'isoler au milieu d'eux et les tenir à distance.

Elle adorait Martigny et elle lui ressemblait. Antoinette était mince, élancée, pâle, tandis que son père paraissait vigoureux, solide, martial. Mais ils ouvraient pourtant sur le monde les mêmes yeux limpides et tout frémissant d'intelligence, et présentaient à la vie les mêmes lèvres voluptueuses, charnues, légèrement impertinentes. Leurs visages avaient la même expression changeante, où venaient se refléter sans cesse les mouvements de la pensée.

— Tu n'as pas précisément raison, Antoinette, — dit André Martigny, en jetant un regard amusé et affectueux sur sa fille. — Cet aspect de la vie et des êtres, dont tu parles, m'est en effet familier et m'attire. Mais, quoi que tu en dises, il n'est pas le seul que je voie. Dans mes œuvres, j'ai essayé d'exprimer tout ce que les passions, les faiblesses et les vices édifient d'absurde, de risible ou de lamentable à la surface de l'univers. Mais, lorsque, d'autre part, je considère le long effort de l'homme vers la conscience, la somme de douleurs dont il paie ses brèves illusions ici-bas, la nuit qui l'environne, l'incertitude tragique de l'avenir, et ce qu'il y a d'horrible et d'effrayant dans l'inconnu qui l'attend au delà de la mort, c'est plutôt une pitié immense que j'éprouve. Si l'ironie souvent s'unit à cette pitié, ce n'est que pour la modérer

et la rendre plus supportable. D'ailleurs, est-ce que nos pauvres jugements, nos appréciations étroites pourront jamais embrasser la totalité de la vie? Il serait téméraire d'affirmer que l'existence est belle et désirable, et plus téméraire encore de vouloir la maudire et la condamner. Disons que la vie est tour à tour belle, cruelle et lamentable, pleine de larmes et pleine de joies, sillonnée de lueurs sublimes ou d'ombres tristes, tissée de folie, d'héroïsme et de crimes, — admirable et misérable. Il est vrai que les sept couteaux de la Douleur la percent sans cesse. Mais de beaux sourires viennent aussi la traverser et l'embellir. Jusqu'à ce que nous en saisissions complètement le sens, elle doit nous demeurer sacrée. Quelque pitoyable et illusoire qu'elle soit, elle résume, en somme, tout ce que nous pouvons imaginer et comprendre de plus auguste et de plus divin.

André Martigny se tut un moment. Puis il reprit :

— Fais attention tout à l'heure, chez madame de Varesnes, de ne pas te trouver soudain sous les talons de cette bonne madame Frémont. Lorsque cette dame myope et respectable se dirige vers vous, impossible de l'éviter.

Mais soudain Martigny s'arrêta, ravi. Retenant sa fille par le bras :

— Regarde le soleil là-bas! — lui dit-il, en lui indiquant l'horizon au delà de la Seine, sur les terres basses, couvertes de brume légère.

C'était l'approche de l'heure attendrie où la nature se dispose au repos du soir. Des teintes roses émaillaient les coteaux de Meudon. Le soleil paraissait décliner et s'éteindre au milieu d'un recueillement solennel.

— Tu vois cette poussière qui flamboie et s'irise là-bas! — dit Martigny. — C'est Paris! A cette distance la grande ville semble déserte et sans vie, telle, à peu près, qu'elle apparaîtra un jour aux âges futurs et ainsi que gisent maintenant Carthage et Palmyre réduites à quelques ruines oubliées...

Ils se remirent de nouveau à marcher. En passant devant la gare de Bellevue, Antoinette suivit complaisamment du regard deux garçonnets qui, sous la garde vigilante d'une institutrice anglaise, couraient dans l'allée, les cheveux blonds et ébouriffés, l'œil vif et rieur, les joues allumées.

Antoinette les suivit quelques minutes, qui couraient, qui criaient, qui se lutinaient. Elle se souvint alors de sa propre enfance qui s'était écoulée dans ce même cadre amical.

Elle se vit isolée, s'initiant selon sa guise à la pensée et aux sentiments, près de son père, dans cette maison de Meudon, que la vie mondaine peuplait sans réussir pourtant à l'animer, ni à l'emplir.

Sa mère mourut en lui donnant la vie. Cette mère tenait une place à part dans son souvenir. Antoinette souffrait de ne l'avoir pas connue et de ne pas pouvoir donner une forme précise et des traits définis à la chère disparue. Elle possédait pourtant des portraits de sa mère, faits par des peintres illustres. Mais la dissemblance de ces portraits entre eux, le beau mensonge que chaque artiste y avait introduit, empêchaient Antoinette de recréer en elle et de saisir clairement l'aspect maternel.

Elle s'était plue à se figurer sa mère d'après la belle toile de Carrière qui ornait la chambre de son père. La peinture laissait entrevoir une figure pâle, à la bouche souffrante, aux yeux alanguis, agrandis et phosphorescents. Ce visage émergeait comme une aube spirituelle du fond ténébreux du tableau.

Mais, plus tard, Antoinette fut déçue en constatant, dans une exposition des œuvres du grand peintre, que tous ses portraits avaient la même bouche lassée de souffrance, les mêmes yeux sondant l'inconnu. Ce qu'elle avait cru propre à sa mère n'appartenait réellement qu'à la manière de l'artiste.

Cependant Antoinette reconnaissait tendrement l'empreinte maternelle dans certaines expressions de son propre visage, et dans certaines dispositions de son âme, toute pleine d'inquiétude et de désirs.

Tenant de son père une abondante et vigoureuse pensée, une vive intelligence toute plastique, elle se croyait redevable à sa mère de sa beauté fragile, de son rythme corporel et surtout de certaines tendances à craindre la passion et à se sentir la proie docile des événements. Antoinette avait reporté toutes ses tendresses vers ce père que le monde admirait et qui se manifestait unique et particulier en chacun de ses actes, en chacune de ses œuvres. Martigny captivait les femmes et la société par ses propos, comme il enchantait et subju-

guait le public, au théâtre, par ses pièces. Il était né charmeur et sa fille était la première à l'adorer.

Veuve à vingt-cinq ans, ayant à peine vécu en mariage, elle revint habiter avec Martigny; et entourait d'attentions et de soins sa verte et féconde vieillesse. Ils vivaient presque monacalement, répondant peu et avec regret aux invitations mondaines, se plaisant en une société restreinte et choisie, se refusant surtout à subir cette succession de visages nouveaux qu'impose le courant de la vie parisienne.

II

La maison de campagne de la comtesse de Varesnes, construction élégante datant de la fin du XVIIe siècle, surplombait les coteaux de Bellevue et le cours de la Seine.

Lorsque Antoinette y entra à la suite de son père, les invités profitant de la tiédeur insolite du mois d'avril, s'étaient disséminés sur les terrasses, d'où l'on jouissait du spectacle des plaines égales et dorées qui s'étendent de l'autre côté du fleuve.

La jeune baronne de Fleurus, veuve d'un explorateur mort aux abords du lac Tchad, et son amie, Liane de Vernes, la poétesse aux yeux pers, s'emparèrent aussitôt de Martigny.

Antoinette s'arrêta un moment pour saluer la comtesse et embrasser Louise d'Arcy, son amie d'enfance, qui régnait sur un groupe de jeunes gens. Puis elle s'engagea dans les allées solitaires. Le soir y glissait maintenant ses premières ténèbres.

Elle s'approcha d'un banc de marbre, ombragé d'acacias; et s'y asseyait déjà lorsqu'elle vit venir Jacques Fontaine qu'elle cherchait et qu'elle n'avait pas encore aperçu.

Il l'avait suivie de loin et la rejoignait, un sourire de franchise et de contentement illuminant sa figure énergique, éclairée par des yeux bleus et doux.

Descendant d'une famille de peintres, Jacques Fontaine excellait dans le métier héréditaire. Il avait vingt-huit ans et était déjà connu par ses pastels où revivait quelque chose de la grâce affinée du XVIIIe siècle.

L'envie de réussir ne le possédait point et comme sa grande

fortune lui permettait de produire peu et avec lenteur, il méditait longuement avant de réaliser.

Il avait illustré un livre de Martigny : *Les Comédiennes du Passé*. Son esprit cultivé et un grand charme personnel attirèrent la sympathie du dramaturge; qui l'admit parmi les quelques privilégiés qu'il recevait dans sa maison. C'est ainsi qu'Antoinette l'avait connu et apprécié. Jacques obtint de faire son portrait, et un parfait accord d'idées, une même passion pour le beau et un égal affranchissement de tout préjugé les avaient rapprochés.

Pour fréquenter plus aisément Antoinette et son père, Fontaine, qui avait son atelier rue d'Aumale, loua aussi un pavillon à Meudon, afin, prétextait-il, de fuir les bruits de Montmartre et de pouvoir se recueillir de temps en temps dans le silence.

— J'avais deviné que vous vous dirigiez vers ce banc, — dit-il à la jeune femme en l'abordant; — c'est votre place favorite, votre lieu d'élection. Me pardonnez-vous de troubler votre solitude?

— Nous allons partager le banc comme de bons amis que nous sommes, — répondit Antoinette. — Regardez comme il fait beau!

Les hortensias et les géraniums égayaient de tonalités roses et violacées les alentours et répandaient un doux parfum insinuant et vagabond.

Plus de vent, plus de brise. Le soleil en se retirant paraissait avoir aspiré toute la sève de la terre et l'avoir laissée exténuée, lasse et ténébreuse.

— Pourquoi me parlez-vous d'amitié? — reprit Jacques, de sa voix caressante. — Ne savez-vous pas que je vous aime et ne m'avez-vous pas permis de vous le dire? Il y a des moments où j'ai l'illusion que vous acceptez et même que vous partagez mes sentiments. Les paroles que vous m'adressez ont parfois un accent d'indicible tendresse. Je me rappelle une promenade que nous avons faite ensemble, il y a un mois, à Saint-Germain, et où vous m'avez abandonné votre main avec une vivacité spontanée qui m'a fait défaillir. Puis, en d'autres moments, vous devenez froide, dure, moqueuse, ou plutôt absente, inaccessible aux mots, fermée à la douceur. Cette incertitude

où vous me maintenez me fait souffrir. Chaque jour en vous approchant, je ne sais pas laquelle des deux Antoinettes je vais trouver : celle qui semble prête à répondre à toute la folle passion qui déborde en moi, ou l'autre, la lointaine, la distante, la décevante qui revient d'un rivage glacé et qui ne paraît pas avoir la force d'aimer ni de vouloir? Et je me sens humilié et pitoyable, car il me manque la vertu et le magnétisme qu'il faudrait pour vous ranimer, pour vous donner la terrible contagion de la fièvre qui me hante. Vous n'hésiteriez plus alors, vous n'auriez pas le loisir de changer au gré de vos dispositions. Vous aimeriez comme j'aime, moi, dans les tourments, ne désirant qu'une seule chose, n'ayant qu'un seul but, au mépris de toute autre pensée, de toute autre préoccupation...

Antoinette l'écoutait. Et une telle force de sentiment se dégageait de ses paroles, que, disposée déjà à la tendresse, l'aimant secrètement, elle eut envie de répondre avec sincérité et d'avouer l'état de son propre cœur. Mais ses hésitations tenaces, sa peur de vouloir, l'horrible certitude qu'elle avait de souffrir par l'amour, et cette sorte de mur infranchissable que son intelligence interposait toujours entre elle et les autres êtres, l'arrêtèrent, tuèrent en son cœur l'élan et la spontanéité.

Car, par deux fois, elle s'était abandonnée à la passion, à l'amoureuse domination de l'homme. Et chaque fois la déception était survenue, complète, amère et inexorable.

Elle était très jeune encore, lorsque son père, peu perspicace quant aux réalités pratiques de la vie, l'avait encouragée à accorder sa main à Henri de Méril, jeune diplomate, qui lui avait fait une cour habile, usant de tous les moyens, tendant tous les pièges sentimentaux afin de la séduire.

Antoinette prit plaisir et crut aux apparences de ce véhément amour. L'esprit léger et moqueur d'Henri de Méril et son profil de jeune empereur romain, aux lèvres volontaires et proéminentes, l'avaient conquise. Elle s'abandonna donc à ce sentiment et voulut le croire éternel. Mais, devenu son mari, Méril ne s'attacha à elle qu'indolemment. Il était un de ces séducteurs qui n'aiment de l'amour que les difficultés et la lutte. Sincères en leur illusion, capables de donner leur

vie et leur sang pour conquérir celle qu'ils désirent, ils la voient dépouillée de charmes et privée d'attraction dès qu'ils l'ont obtenue. Henri de Méril délaissa Antoinette trois mois après le mariage. Il commença à la tromper avec Juliette d'Avray, l'actrice du Gymnase, et voulut même la forcer à faire la connaissance de sa rivale afin de la mieux torturer par la jalousie, qui paraissait lui procurer de vrais plaisirs sensuels.

La jeune femme épuisa les affres du délaissement et de l'abandon. Puis, un jour, cet enfer passionnel prit fin par la mort précoce d'Henri, qui succomba à un accès de fièvre pernicieuse au cours d'une mission diplomatique en Syrie.

Antoinette en ressentit une douleur trouble, mêlée de regret et d'amertume.

Elle achevait de se guérir lorsque, se trouvant avec son père à Rome, pour un long séjour, elle fit la connaissance d'Alain Chevret, compositeur tout jeune et déjà glorieux, qui complétait dans la capitale italienne sa formation musicale.

Chevret trouva Antoinette dans cet état de réceptivité sentimentale, qui suit les convalescences des grandes passions. Il sut la gagner doucement, sans brusquerie, s'insinuant en son cœur par les blessures encore ouvertes du premier amour.

La jeune femme fermait déjà les yeux et se laissait aller, docile, à ce nouvel émoi, lorsqu'un jour Chevret disparut brusquement, sans explications.

Madame de Méril apprit, plus tard, qu'il se mariait, et qu'il était déjà fiancé lorsqu'il la rencontra, de sorte qu'il n'avait joué passagèrement le rôle d'amoureux qu'afin d'égayer les longues heures de l'exil italien.

Et, peu à peu, ces expériences malheureuses, toute cette tendresse qu'Antoinette avait inutilement prodiguée à des cœurs qui ne pouvaient pas être ensemencés ni réchauffés par un vrai sentiment, lui laissèrent une crainte et une sorte de lassitude. Assoiffée de se vouer à un être, elle se sentait pourtant endurcie et involontairement hostile à la passion.

Un nouvel amour avait fini par se confondre en son esprit avec une nouvelle souffrance.

A l'idée qu'elle pouvait être encore ensorcelée par les paroles trompeuses de l'homme, elle éprouvait une peur

affreuse et reculait instinctivement comme devant un danger occulte.

Maintenant, toute émue et flattée par la longue adoration de Jacques Fontaine, attirée surtout par son intelligence si voisine de la sienne, elle tâchait pourtant de réagir, appelant à l'aide ses anciennes méfiances.

Pour s'aguerrir à la froideur et se défendre contre ses propres faiblesses, elle médisait de l'amour. Empruntant les attitudes de l'insensibilité et de la coquetterie, elle répondait par des sarcasmes à toute affirmation de constance amoureuse ou de fidélité.

C'est pourquoi, assise près de Jacques, et tandis qu'elle le remerciait intérieurement de l'aimer tant, elle lui dit :

— Vous avez raison, je n'ai pas la force de croire en rien. Puis, je redoute la passion. Le seul sentiment vraiment beau, c'est l'amitié. Elle lie les êtres sans malentendu, les entretient dans un doux apaisement, et ne voile pas d'épaisses et farouches ténèbres leur entendement, comme c'est l'habitude régulière de l'amour. Croyez-moi. L'amour ne dure que dans la tension, le soupçon et la lutte. Il rend méfiant et haineux. Il éveille des appétits farouches. Je fais un trop grand cas de vous pour ne pas craindre de briser la belle et franche camaraderie qui nous unit.

Il lui répondit qu'il n'éprouvait pas un sentiment de camaraderie envers elle et qu'il la haïrait s'il désespérait de l'attendrir. Il lui dit aussi que l'amitié paraissait bien pauvre et misérable auprès de l'amour et qu'un instant d'intensité passionnelle était la seule chose vraiment divine en ce monde.

Et il ajouta :

— Nous sommes naturellement voués l'un à l'autre. Par moments, en vous entendant exprimer les pensées qui me hantent, en reconnaissant à travers vos paroles les images qui naissent en mon esprit, j'ai une sensation de correspondance mystique, de communion voluptueuse. Et je ne puis penser sans un frisson délicieux au bonheur de vous avoir tout entière.

Mais Antoinette répondit que ces affinités, de même que cet accord spirituel qui lui paraissaient si précieux, cimentaient l'affection, mais s'opposaient à l'amour.

Et, s'entêtant, voulant le faire souffrir, car déjà elle l'aimait, elle trouva des mots violents et éloquents pour le contredire :

— Si nous sommes pareils, nous ne devons pas nous aimer, — lui dit-elle. — L'amour naît des contrastes. Loin de nous attirer vers ce qui nous ressemble, il paraît être animé par la faim vive et sauvage de ce que nous ne possédons pas en nous-mêmes. L'amour est, à la fois, recherche désespérée, incertitude et tâtonnement. C'est un état violent, éloigné de la clarté, opposé à la compréhension, haïssant les similitudes, vivant dans le tumulte...

Le soir s'étendit, enveloppant toutes choses. Le ciel était très haut, trés limpide, et les étoiles tremblaient, encore pâles. Aucun bruissement d'insectes, aucun souffle de vent. Seul, le cri intermittent des crapauds, plaintif et triste, perçait parfois le silence.

Jacques demeurait anxieux, craignant de blesser Antoinette, redoutant de la perdre, l'aimant à tel point qu'il ne se sentait plus aucune prise sur elle.

Mais il reconnaissait qu'elle était le mobile de sa vie, son orient et son but.

Et elle avait en effet des philtres puissants pour le séduire, se dérobant avec une sombre ténacité à la passion, et déployant instinctivement toutes les ressources de la coquetterie, afin de le désespérer tour à tour et de le retenir.

Madame de Méril n'avait pourtant pas cette perfection triomphante de traits, ni cette harmonie simple et accessible qui est propre à la beauté classique. En la voyant passer, on la remarquait sans l'admirer et elle n'entraînait pas immédiatement par sa séduction. Mais dans la conversation, dans les causeries intimes, ses grands yeux au feu profond et changeant, ses dents menues et scintillantes, ses lèvres bien arquées et sensuelles, puis, certaines intonations harmonieuses de la voix et surtout l'extrême flexibilité de son corps aux mouvements souples et caressants où persistait la fleur chaste de l'adolescence, exerçaient je ne sais quelle secrète fascination et suscitaient un de ces troubles profonds et inexprimables que provoquent en nous les parfums et la musique.

Ne pouvant plus résister au flot d'émotion qui l'envahissait, Jacques lui prit la main, impatient de sentir le contact

de ce corps qui lui causait tant de tourments et lui inspirait tant de désirs.

— J'ai peur en reconnaissant combien je vous aime, — murmura-t-il, angoissé réellement de se sentir sans liberté et sans initiative, dans cet océan de passion où un simple caprice féminin pouvait le sauver ou le perdre.

— Est-ce bien vrai que vous m'aimez? — répondit-elle, consciente de son pouvoir, mais voulant toujours se dérober à la passion et feindre l'incrédulité. — Vous savez que je ne suis jamais sûre moi qu'on m'aime!

Et lorsqu'il protesta par des mots passionnés et brûlants, elle demanda encore :

— Je voudrais bien savoir l'idée que vous vous faites de moi. Chaque être est compris diversement d'après le tempérament et les idées de celui qui le regarde.

— Voulez-vous que je vous dise l'impression que vous m'avez faite quand je vous ai vue pour la première fois? Vous vous rappelez : j'étais venu rendre visite à votre père et vous nous avez rejoints au jardin, portant cette robe de dentelle noire et cette écharpe rose qui vous sied tant. Je vais vous décrire le souvenir que j'ai gardé de cette première apparition, car, pour l'impression que vous me faites maintenant, il n'y aurait pas de mots capables de l'exprimer en sa splendeur et en son intensité. La délicatesse et la séduction de vos traits m'avaient fait penser alors à certaines orchidées, finement nuancées et si fragiles de structure qu'on est tenté de les enfermer dans des écrins comme des bijoux. Mince et brune, vous paraissiez concentrer beaucoup d'énergie dans peu de matière. Les êtres traînent souvent avec eux un poids inutile et la chair semble les alourdir. Tandis que vos formes menues ne sont que la stricte matérialisation de votre essence. Par moments, votre minceur d'éphèbe est la propre image de la pureté. De votre corps en repos semble émaner je ne sais quel parfum de chasteté. Mais, par contre, vos gestes ont un caractère âpre et sensuel. Toute l'Andalousie se cache dans certaines façons troublantes d'avancer vos mains aux ongles aigus et félins. Il y a, surtout, je ne sais quelles flexions de la taille, puis une souplesse vive qui trahissent chez vous une nature tendue, passionnée. Les

louanges ambiguës que Baudelaire adressait à sa Madone me viennent souvent aux lèvres lorsque je vous vois. Il suffit que vous baissiez un peu, comme vous le faites par moments, les paupières aux cils retroussés, et, tempérant ainsi l'éclat de vos prunelles, vous paraissez une des sages et méditatives vierges de Memling. Mais, relevez les yeux, coulez ce regard de côté qui vous est si familier, laissez apparaître ce qu'il y a de gamin et de provocant dans le dessin de vos lèvres, avivez d'un œillet le teint brun, la noire chevelure, et Séville pourrait vous reconnaître pour une de ces capricieuses manolas qui prolongent les tueries des arènes en suscitant des jalousies farouches chez les toreros.

Puis, redevenant grave, et la voix mêlée de mélancolie, il ajouta :

— Ce sont de pauvres phrases, matière éternelle de littérature que je prononce là. En vérité, il m'est désormais impossible de vous saisir, puisque je vous aime. Pour être vrai, il faudrait que je dise que vous résumez l'univers pour moi et l'insondable infini et que vous êtes toute ma philosophie et toute mon esthétique. Votre image dévore tout, annihile tout en moi. Loin de votre présence, mes pensées s'obscurcissent et la vie me devient un fardeau...

Elle était contente et fière d'être puissamment aimée. Elle prit la main de Jacques, la serra tendrement. Mais tout de suite, elle se leva, redoutant un entretien plus long et elle dit :

— Allons rejoindre mon père.

— M'aimez-vous? — demanda avec ardeur le jeune homme.

— Je vous aime bien, — répondit-elle hésitante. — Mais je ne veux pas entrer dans l'horreur de la passion. Aimez-moi gentiment, sans y attacher tant d'importance. Aimez-moi sans m'effrayer. A regarder le peu que nous sommes et les changements monstrueux que les jours impriment sur nos sentiments, il faudrait exclure de notre vie tout ce qui en trouble la mesure et l'harmonie.

— Comme on voit que vous êtes insensible et que vous n'avez jamais connu la souffrance! — dit-il, agité, et la voix méchante.

Elle sourit intérieurement, sentant une sorte de joie mélan-

colique à être ainsi méconnue. En réalité, elle était assoiffée d'amour et pleine de désirs, et tout en elle tendait vers le sacrifice et la tendresse. Mais habituée à attacher à la passion une signification capitale et décisive, elle était arrivée à la craindre et à la fuir.

— Puisque vous me jugez froide et inhumaine, pourquoi persistez-vous à penser à moi? — reprit-elle.

Mais sans répondre à cette demande, il lui dit, comme ils arrivaient devant le perron inondé de lumière :

— Quand pourrais-je vous revoir? Voulez-vous que nous allions dimanche, dans l'après-midi, entendre de la musique rue de la Boëtie. On donne l'*Orphée* de Monteverde et c'est là une partition faite pour être jouée sur des harpes par des anges, une partition où revivent un peuple et un siècle tendres et passionnés.

— Eh bien, c'est entendu. A demain! — répondit-elle très doucement en le regardant avec cette vive animation des yeux où soudain la tendresse jaillissait accordant de douces promesses; c'était la volupté qui possédait maintenant ses traits mouvants où tout dépendait de l'influence de l'heure et des impressions.

III

Dans la véranda dont les baies vitrées s'ouvraient sur la paisible nuit, le dîner s'achevait, brillant et animé.

Martigny, assis à la droite de la comtesse de Varesnes, mais attentif surtout à son autre voisine, la blonde baronne de Fleurus, dissertait sur l'amour.

La baronne tournait vers lui son visage que reflétait la plus fine pulpe de lys, visage presque transparent, et tout angélique comme ceux que le visionnaire Fra Giovanni da Fiesole a fixés sur ses tableaux.

Vide de pensées, complètement fermée à l'ironie, trop sensuelle pour entrer dans les douces fictions qu'inventait sans cesse l'intelligence mobile de Martigny, elle l'entendait sans comprendre.

Mais il parlait en réalité pour lui-même, éprouvant le besoin de libérer les impressions et les idées qui se pressaient

impatientes de naître, dans son cerveau vaste et actif. En ces moments d'éloquence, il se souciait peu de choisir son interlocuteur et était capable de s'adresser aux vagues de la mer, aux oiseaux du ciel, à la solitude du désert. Mais regardant, ce soir-là, les épaules d'ivoire de la baronne de Fleurus, il éprouvait une sorte d'excitation esthétique, qui rendait plus ardente son improvisation.

Il disait donc, tandis que le silence se faisait autour de la table :

— Je suis tenté de penser que c'est surtout par l'amour que nous touchons au surnaturel. L'amour seul participe du divin. Nulle loi ne le régit, aucune de nos réflexions, de nos opérations logiques ne l'atteint. Notre intelligence ne paraît pas avoir de prise sur lui. Tandis que, péniblement et à force d'analyse, nous nous sommes fait une petite idée des autres forces naturelles, seul l'amour nous garde encore cachées ses intentions et reste mystérieux et inexplicable. Il faut l'avouer : nous sommes les esclaves de ce Génie qui agit par nous et à travers nous. Sa force impétueuse nous mène en nous inspirant souvent des actes que nous réprouvons, que nous sentons déraisonnables, illogiques et que nous accomplissons quand même. Et c'est encore l'amour, cette soif de perpétuer la vie qui témoigne de l'existence d'une finalité dans la nature, et révèle un dessein préconçu dont nous sommes les humbles instruments. Si l'on songe enfin aux transformations que provoque l'amour et combien il altère les rapports des choses, et comme il suscite à l'infini des illusions, on doit le tenir pour un magicien tout puissant et lui reconnaître le don des miracles.

Martigny se tut. Et il advint qu'en ce moment, Lestange, le grand orientaliste, se tourna vers sa voisine, la puissante madame Frémont, comme s'il désirait parler. Alors la maîtresse de la maison leva la main selon son habitude, demandant le silence. Car la comtesse de Varesnes essayait sans cesse de généraliser la conversation, ayant pour seul but de sa vie de rehausser le brillant de ses réceptions.

Elle annonça donc de sa voix qui, par moments, devenait glapissante :

— Monsieur Lestange va nous dire son opinion sur l'amour.

M. Lestange éprouvait une grande timidité dans ses

rapports avec les femmes. Ses yeux ronds dans sa face de vieux poupon, sa chevelure blanche, éparpillée, exprimaient perpétuellement l'effarement et la terreur. Il assura pudiquement qu'il n'avait aucune opinion à émettre sur l'amour.

Mais on crut qu'il s'y refusait par modestie et afin de faire désirer davantage ses paroles :

— Vous aviez l'intention de dire quelque chose! Quel dommage de nous en priver, cher maître, insista madame de Varesnes.

Il nia encore et comme tous attendaient et qu'il se voyait enlisé au milieu d'un malentendu inextricable, il avoua :

— Je voulais simplement demander à madame Frémont le quantième du mois, afin de calculer les jours qui nous séparent encore des vacances de Pâques.

Dans le désappointement général suscité par cet aveu, Antoinette adressa la parole à son voisin de table, Edme Chavernes, le célèbre paléontologiste, qui avait écrit trois volumes fort appréciés sur un squelette préhistorique de la vallée du Rhône. Il avait eu la bonne fortune de découvrir ce squelette au front simiesque, aux fortes mâchoires, et s'acharnant sur lui comme un vampire, il en tirait profit et gloire. Sur les quelques os de ce squelette, il avait posé et édifié toute l'histoire de l'humanité, dont il paraissait ainsi détenir et garder les assises.

— Monsieur Chavernes, — dit Antoinette, — croyez-vous que l'homme primitif connaissait l'amour?

Il répondit qu'il ne le croyait pas.

— On n'aimait pas, madame, à l'ère primitive. Le temps manquait et aussi le goût. Occupé à se défendre des animaux ailés et rampants et surtout à exterminer prudemment ses semblables, l'homme se tournait seulement vers le sexe, lorsque, repu de quartiers de rennes, lassé de tuer, il éprouvait l'autre obscure violence que suscitait en lui la subite morsure de l'instinct...

La voix de Martigny s'éleva encore au milieu du silence :

— L'amour anoblit, et je me le figure comme un temple d'initiation où la nature consent à nous admettre. Nos sens subissent à son approche la même métamorphose presque surnaturelle qui transforme la chenille rampante en papillon

glorieux. A l'heure où la passion le visite, l'homme le plus obscur est transfiguré. Son cœur paraît battre à l'unisson du cœur universel, et les barrières qui l'isolaient du reste du monde disparaissent comme par enchantement. Tout s'éclaire tout se renouvelle, tout s'embellit et se pare à ses yeux. Il comprend, il approuve, il bénit. Le soleil est plus beau, le ciel s'étend, serein, et l'existence se déploie devant lui comme une route fleurie et sans limites. C'est que, par l'amour, il va devenir créateur, c'est qu'il tient pour un instant le flambeau sacré et mystérieux dans ses mains, c'est qu'il accomplit à à son tour le geste initial par lequel l'univers dure et la vie se perpétue. De même que les oiseaux qui revêtent un plus éclatant plumage, de même que les plantes qui sont touchées par le miracle de la fleur, l'homme, à l'heure de l'amour, se transfigure et se voit possesseur d'une sorte d'auguste royauté naturelle, faite d'allégresse, de compréhension et de plénitude.

— Malheureux ceux qui n'ont pas aimé! — dit doucement Jacques Fontaine en s'approchant pour offrir son bras à Antoinette.

Elle le regarda de ses grands yeux magnétiques et chercheurs. Elle le regarda et dans son regard ambigu, la dureté luttait avec la tendresse.

Enfin, elle lui répondit d'une voix douce :

— Malheureux surtout, ceux qui vont vers la souffrance!

IV

Lorsque, le dimanche suivant, à la fin du concert, ils sortirent ensemble dans la rue, Antoinette proposa à Jacques de s'acheminer à pied jusqu'à la place de la Concorde où ils voulaient prendre le bateau de Suresnes.

— Il n'est pas nécessaire que je rentre tôt ce soir, — dit-elle. — Marchons un peu. Il fait si beau!

En effet, un souffle printanier, une haleine chaude et voluptueuse ranimait Paris pendant ces derniers jours d'avril. Les hirondelles étaient revenues dans les jardins où tout verdissait, fleurissait, préparant le renouveau. Dans le ciel aux couleurs attendries, des doigts invisibles semblaient tisser puis parfiler de rares nuages ténus et frêles.

Souvent, ils se promenaient ainsi, devisant sans fin, et jouissant de leur réciproque compréhension.

Mais, cet après-midi-là, Jacques paraissait sombre et taciturne. Il était torturé de la voir proche et pourtant inaccessible, éveillant son désir et le fuyant sans cesse.

Antoinette s'arrêta faubourg Saint-Honoré devant une vitrine d'antiquaire, où des tabatières en ivoire, des éventails peints dans le style de Boucher, et de fines miniatures, composaient un ensemble suranné, évoquant les grâces faciles de l'art du XVIIIe siècle. Elle fit remarquer à Jacques une petite boîte en écaille où l'on voyait un profil alangui de femme, aux cheveux poudrés, aux yeux bleus et larges tout dévorés par la mélancolie.

— J'aimerais bien pénétrer la vie de cette inconnue, — murmura Antoinette songeuse.

— Si vous y tenez, je vais vous la raconter, moi, — dit Jacques d'un air maussade.

— Vous connaissez donc son histoire?

— Oui, je la connais, du moins en résumé. Elle naquit, elle aima, elle en souffrit, puis elle mourut. Mais n'en dites rien à personne. C'est un secret!

Antoinette était habituée à ses réparties ironiques. Elle le voyait souvent irrité, animé de colère et de mauvais vouloir. Et elle songeait fièrement qu'elle n'avait qu'à faire un geste favorable, à dire une parole pour que l'expression du bonheur et de la joie réapparût sur ce visage.

Ils prirent le bateau et, tandis qu'ils voyaient défiler les rives animées et charbonneuses de la banlieue avec leur végétation galeuse, Antoinette voulut rompre le silence :

— Je me plais aujourd'hui particulièrement avec vous, — dit-elle en le regardant de ses yeux moqueurs.

— Pourquoi particulièrement aujourd'hui? — demanda Jacques.

— C'est que, pour la première fois, vous ne me parlez pas de votre amour.

Il sourit amèrement, puis :

— Je ne vous parle pas de mon amour, mais je n'ai point cessé d'y songer, — répondit-il. — Autrement, une ombre horrible s'étendrait sur ma vie et peut-être sur la vôtre. Aimer

comme je vous aime, c'est rehausser un être, et en faire presque une divinité. Vous êtes si riche en significations pour moi, et j'ai tant compris et exalté mentalement vos séductions, que vous vivez plus intensément en moi-même que dans la réalité. Le jour où mon amour mourra, vous serez diminuée. J'ai créé, en effet, à force d'enthousiasme et de désir, un cercle magique de fiction qui vous entoure tout entière. Vos gestes, vos paroles et vos attitudes, tout ce qu'il y a en vous de personnel et de distinct, trouve un écho magnifique en moi-même. Tuer mon amour, ainsi que vous voulez le faire, ce serait détruire votre double idéal, cette parfaite création que je fis selon votre image. Ce n'est pas un meurtre que vous accompliriez, c'est aussi un suicide.

— Comment se fier à l'amour, monsieur Fontaine! — répondit Antoinette. — L'amour est d'essence fugitive. Pour y croire, il me faudrait des sacrifices sans nombre, une perpétuelle immolation. Or, loin de goûter le sacrifice, vous vous révoltez parce que je ne me soumets pas tout de suite à vos caprices.

Les yeux fixés sur l'île Séguin, qui apparaissait verte entre les deux rives, il avoua qu'il souffrait en effet intolérablement de voir Antoinette indifférente, tandis qu'il était la proie du désir.

— A vous sentir si froide, mon cœur se remplit de dépit et d'irritation. Je voudrais que le sortilège s'évanouisse et que je sois délivré de l'amour.

— Vous comptez donc pour rien mon affection?

— Tout est réserve et prudence dans votre affection! En vain, j'y cherche une parcelle de cette ardeur véhémente qui me brûle.

Et il ajouta :

— J'ai résolu de vous fuir dorénavant, de rechercher la distraction et l'oubli, afin de me soustraire au mal affreux et délicieux où vous m'entretenez.

Sa voix devenait âpre et mauvaise. Antoinette en fut saisie et en conçut du chagrin :

— Vous affirmez m'aimer et cette parole si douce, vous la dites d'un accent cruel! De ne pas partager votre sentiment, vous me haïssez presque.

Il en convint. Sa souffrance était trop grande; tout lui devenait amer.

— L'amour — dit-il, — est convertisseur par essence puisqu'il aspire à se communiquer. Violent comme je le ressens, il devient même fanatique. Le propre de la passion n'est pas la douceur, mais la véhémence et la force. Prête à aller au delà de la mort, méprisant les obstacles, elle possède ou anéantit.

— C'est un bien beau sentiment que votre amour! — s'écria ironiquement Antoinette.

— C'est un sentiment humain et qui ne peut que participer de la cruauté inhérente à tout ce qui vit et pense.

Comme ils montaient les côteaux de Meudon, Antoinette, envahie par une subite tendresse, voulut lui adresser des paroles plus consolantes :

— Pourquoi s'agiter ainsi? Il n'est pas sûr que vous n'arriverez pas un jour à vos fins.

Mais il protesta :

— Comme on voit que vous aimez peu! Vous pouvez remettre, attendre, patienter, vous confier à l'avenir. Moi, au contraire, au moment de vous quitter pour quelques heures, je crois que ma vie se retire, et je ne sais pas comment le temps pourra s'écouler lorsque vous serez loin. Je souhaiterais que vous soyez impatiente comme moi, et que vous cédiez à mes désirs tout de suite, de crainte que cette journée ne soit la dernière du monde. Mais hélas! vous n'avez aucune des superstitions enfantines qui me remplissent, et qui forment un des éléments essentiels de tout véritable amour. Vous ne regrettez pas, comme moi, l'heure qui passe. La fuite en est pourtant irréparable. Tout coule et se renouvelle. La joie que nous aurions cueillie en cet instant, ne reviendra jamais et, si nous étions conscients, nous devrions la pleurer éternellement.

Il la salua devant sa porte, et déjà sa voix redevenait douce et formulait des prières.

Il lui demandait de se montrer encore après le dîner à son balcon, afin qu'il pût apercevoir de loin son visage et sentir de nouveau sa présence.

Elle le lui promit. Montant chez elle, elle entra dans le salon, sévèrement meublé, où brillaient dans leur chaste

beauté, deux claires peintures siennoises, œuvres de Lippo Memmi et de Sano di Pietro, ainsi que plusieurs majoliques de l'école des de la Robbia que Martigny avait rapportés d'un voyage en Toscane.

Et elle se précipita à la fenêtre pour voir encore la silhouette de Jacques qui s'éloignait.

Une tristesse subite brisait ses forces. Songeuse, indécise, elle resta là, à regarder les cimes des arbres qui remuaient doucement sous le vent du crépuscule, et les ombres qui s'appesantissaient, préparant l'immense ensevelissement de la nature dans la nuit.

V

Madame Louise d'Arcy
Villa des Abeilles
Cap Martin.

C'est par une simple nonchalance, ma chère Louison, que je ne t'ai pas écrit depuis ton départ. L'été m'engourdit. Pardonne-moi. Tu n'oublies pas combien je suis bavarde lorsque tu viens à Meudon et que je te reçois dans ce vieux salon qui vit nos bruyants jeux d'enfants et où, plus tard, nous nous sommes entretenues, parmi les sourires et les larmes, de nos premières illusions et de nos premières déceptions. Mais te voilà depuis un mois dans le Midi, absorbée sans doute par la vie mondaine, tandis que moi, je suis plus que jamais sensible aux charmes de la solitude. Pourtant, je dois partir à mon tour, dans quelques jours, car mon père, fidèle aux habitudes qui nous font quitter Paris au mois de Mai, projette un voyage en Hollande.

Je vais maintenant te raconter, puisque tu le réclames et que c'est dans nos conventions, les événements de ma vie sentimentale, et l'état de ce que tu appelles « mon flirt » avec monsieur Fontaine. Je ne suis guère sûre que tu ne t'en moqueras pas. Te rappelles-tu ton éclat de rire, à la soirée de madame Froissard, lorsque tu m'as entendu dire que j'enviais la foi des femmes de jadis, cette foi qui leur donnait la force de se retirer du monde, de mourir aux sentiments et aux émotions, et de plier leur âme aux dures lois de la solitude? Il t'a paru plaisant de m'entendre

parler de couvent et de chasteté au milieu de tous ces hommes qui frôlaient impertinemment nos épaules nues de leurs regards. Ne perds pas de vue en me lisant combien nos natures diffèrent, Louison! Un jour, tu as énoncé une maxime qui te peint entièrement : « Ce que m'apporte la vie, je le trie et n'en garde que la joie. » Et, en effet, ton corps potelé et souple ne prête aucun abri à la douleur. Dès le début de la vie, tu as averti la passion qu'elle ne serait bien reçue chez toi qu'en se montrant aimable, assagie, et en apportant toujours du nouveau, sans rien demander en échange.

Quant à moi, Louison, j'ai été apparemment créée pour douter des sentiments, et pour penser sans répit aux incertitudes de l'avenir. Il y a une catégorie de damnés que Dante a oublié d'introduire dans les cercles de son Enfer. Ce sont ceux qui souffrent d'une sensibilité excessive et tourmentée. Dieu, en sa réprobation, jeta des semences d'anxiété dans leur cœur et les condamna à ignorer le seul bien de la vie qui est la jouissance paisible du bonheur présent. Ces malheureux méprisent ce qu'ils possèdent et ne portent leurs yeux et leur attention que vers l'avenir — autant dire vers la mort et la désillusion.

Je t'écris tout cela, ma bonne Louison, pour m'excuser de ne pas te ressembler et aussi pour te faire comprendre pourquoi j'ai si peur devant l'amour. Je dois ajouter que la réflexion augmente mes irrésolutions. Je sais trop que les hommes ne nous aiment et ne nous sont attachés que tant que nous avons quelque chose à leur accorder. Seul, le désir alimente l'amour : la satisfaction le tue.

Ces malheureuses raisons me tourmentent et aggravent mes doutes sans m'empêcher, hélas! d'aimer Jacques et d'en souffrir!

Lorsqu'on est sensible et tendre, tout blesse. J'ai beau me montrer capricieuse et décourager monsieur Fontaine, mon affection pour lui grandit sans cesse. En l'éloignant, je souffre. Les paroles froides que je lui dis me font plus de mal à moi qui les prononce, qu'à lui qui les entend. Mes efforts pour repousser ses aveux tout en le gardant comme ami, ont mal réussi et depuis un mois il a même disparu. Me punissant de mes apparentes rigueurs, il s'est éloigné sans avertissement, sans reproches.

Je n'oublierai jamais une dernière soirée où nous nous sen-

tîmes si près l'un de l'autre! Ce jour-là, mon père avait prié à dîner Henrick Holm, le célèbre critique suédois qui, malgré ses soixante ans, attire encore et ensorcelle toutes les belles dames de la Scandinavie. Chaque fois qu'il vient à Paris, il emmène sa plus récente captive, sa victime du moment, à l'instar de ces empereurs victorieux qui se faisaient une coquetterie de traîner jusqu'à Rome une ou deux reines barbares afin d'en orner leur char de triomphe.

Pendant ce dîner, je restais étrangère à la conversation, et pensais à Jacques. Je ne l'avais pas vu dans la journée, mais j'espérais au moins l'apercevoir, le soir, de ma fenêtre. Tu n'ignores pas que le petit pavillon, où il vient souvent habiter, n'est séparé de notre jardin que par une haie. De mon balcon, j'en vois la grande porte vitrée.

Après avoir donc reconduit Holm et sa belle Égérie jusqu'à la gare, je me suis retirée dans ma chambre, et je suis sortie sur mon balcon. Là, j'ai été prise par le beau sortilège que tramaient autour de moi la lune et le silence. Les arbres du jardin, privés encore de lumière, étendaient de confuses masses noires.

Mais peu à peu, la lune, effaçant les constellations, monta et répandit plus uniformément ses clartés. Je fus entraînée dans l'orbite de son enchantement. Ce désir de bonheur que provoque en nous la vision des beautés naturelles, cette disposition à la tendresse que nous éprouvons lorsqu'un noble paysage ou une heure parfaite se déploient devant nous, me gagnèrent tout entière.

Le Tentateur, Louison, a dû inventer exprès pour le service de l'amour, tous ces poisons subtils et ces charmes délicieux que dégagent les nuits parfumées et redoutables du mois de mai, ces nuits où l'on croit entendre les sollicitations et voir les gestes charmeurs de cette enjôleuse incomparable qu'est la Nature!

Je restais là, oppressée et défaillante d'émotion, lorsque j'entendis enfin la porte de l'atelier de Jacques qui s'ouvrait et je devinai sa silhouette. Malheureusement, les peupliers projetaient leur ombre sur le pavillon et la présence de Jacques ne me devint tout à fait évidente que grâce à sa cigarette allumée, étoile vigilante qui se ravivait et s'assombrissait à chaque instant. Il était là à regarder, certes, mon balcon et, probablement, il me distinguait à peine, lui aussi, dans l'obscurité.

J'éprouvais une étrange douceur de le savoir là, et j'eusse voulu pouvoir me rapprocher de lui davantage, me blottir contre sa poitrine, afin que nous soyons deux à supporter la beauté aiguë et surhumaine de cette nuit.

Comme je ne pouvais pas l'appeler et que, pourtant, je désirais lui révéler ma présence, je rentrai dans ma chambre, j'allumai à mon tour une cigarette, puis je reparus sur le balcon.

Oh! la petitesse et la grandeur des choses de l'amour, Louison! Il suffit du souvenir d'un parfum fugitif, de la vue d'un papier que les doigts de l'aimé ont froissé, d'une fleur fanée sur lui et vous voilà ravie, transportée, en proie aux plus vives émotions! Nous souffrons, nous luttons, pour ces deux ou trois petits riens, qui parviennent pourtant à embaumer notre vie entière. L'heure que j'ai passée là à correspondre avec Jacques par la petite étincelle de la cigarette sans cesse ravivée et sans cesse couverte de cendres, est une des plus enivrantes de ma vie. Car, à l'insu de tous, je m'offrais à l'amour dans un abandon immatériel, dans une volupté éperdue et chaste dont les émois de la chair ne venaient pas ternir la pureté. Je sentais que nos deux cœurs palpitaient à l'unisson, qu'un même tumulte passionnel nous agitait; mais la haie du jardin était là, entre nous, symbolisant tous les empêchements que le destin amasse pour les opposer à l'accomplissement des désirs humains.

La nuit coulait, légère, limpide, cruellement sereine. Je suis restée longtemps à entretenir comme une vestale la petite cigarette entourée de cendre, phare chétif et périssable qui éclairait des minutes émues et fugitives. Puis je me retirai, une tristesse inexprimable emplissant le fond de mon cœur.

Maintenant, comment pourrai-je expliquer, pourquoi, le lendemain, en rencontrant Jacques à la gare de Meudon, je le saluai froidement et lui parlai à peine?

— La nuit d'hier, — m'a-t-il dit en m'abordant, — est une des plus belles de ma vie. Je voyais votre cigarette avec l'émotion dont le matelot regarde l'étoile polaire qui guide son navire vers le port. Que de paroles enflammées vous ai-je adressées! Il est impossible qu'elles ne vous aient enfin touchée et convaincue.

Je lui répondis simplement que j'avais soupçonné qu'il était là, mais que je n'en étais pas sûre!

C'est, hélas! pour réagir et me défendre contre mon désarroi

et ma faiblesse que je me suis montrée, encore cette fois, si froide.

Il faut m'y résigner, Louison! On aime mal lorsqu'on est trop sensible. Tel un cheval de race, avide d'espace, capable de parcourir la terre entière et qui est pourtant impressionnable au moindre signe, et s'effarouche, et se cabre à chaque ombre du chemin, je suis prompte aux alarmes et changeante à cause même de ma capacité illimitée d'émotion.

Toujours est-il que depuis ce jour Jacques a disparu. Il a parlé vaguement à mon père des travaux qui le retenaient à Paris et il n'est plus revenu nous voir. Dois-je t'avouer que son éloignement m'est insupportable? Torturée par l'absence, je le crée plus aimable et je le regrette davantage. Puis, quelque chose me fait pressentir que ce soir du mois de mai, où nos cœurs avaient battu à l'unisson, était décisif pour notre amour. Hier encore, mon père, en parlant à la baronne de Fleurus, disait des choses si appropriées à mon état qu'elles m'ont suppliciée. Il disait que « la félicité appartient à ceux qui savent choisir, par une merveilleuse divination, le moment propice, le moment qui sonne expressément pour eux à l'horloge du Destin. Arriver à temps, ni trop tôt, ni trop tard, régler notre heure en accord avec celle du Génie qui commande les événements, voilà la vraie chance et voilà le secret des heureux! »

Mon père disait vrai, Louison, et je crains d'avoir laissé passer l'instant favorable! Redoutant la souffrance et voulant la repousser, je repoussai peut-être l'amour, le vrai amour qui s'offrait à moi et qui allait me combler.

NICOLAS SÉGUR

(A suivre.)

LA CHINE ACTUELLE[1]

Les récents événements de Chine ont appelé l'attention de la plupart des nations d'Europe aussi bien que celle du Japon et des États-Unis. Un essai d'unification est tenté : le Parlement de Canton, le Gouvernement séparatiste du Sud, le Président de la République non reconnue, Soun Wen, ont cédé la place. Le Gouvernement de Pékin est accepté de tous. Mais ces faits ne permettent pas encore de se laisser aller à un trop grand optimisme. L'histoire chinoise nous montre qu'en l'absence d'un pouvoir central ferme et puissant, l'anarchie n'a guère cessé de régner au cours des siècles.

Le roman guerrier le plus célèbre de la littérature chinoise, le *San Kouo dje*, commence son récit par ces mots : « Des alternatives d'unité et de division forment le fonds de l'histoire de la nation. » Vue exacte : la Chine peut être comparée à une marée dont le flux montant impétueux, pouvoir fort, assure l'unité; tandis qu'au moment du retrait des flots, chaque onde se divise autour des rocs qui parsèment le fond. Même aux époques les plus célèbres, sous les meilleurs et plus grands empereurs, l'empire ne put éviter les guerres et les révoltes. Vaste comme une mer, cette nation en a l'instabilité.

Aussi est-il difficile de la bien juger; plus difficile encore de la bien gouverner. Quel génie pourrait donner à ces peuples la constitution adéquate, assez forte pour assurer l'unité,

1. L'intéressante chronique que nous publions sur la Chine nous a été adressée par le P. Fabrègues, qui a fait toute sa carrière dans les missions orientales Aujourd'hui vicaire apostolique du Tchely Central, le P. Fabrègues est un des hommes qui ont la connaissance la plus approfondie des affaires chinoises et qui ont rendu le plus de services à notre pays.

assez souple pour se plier aux aspirations particulières? Un coup d'œil sur ce qu'est la Chine nous fera comprendre combien cette tâche est ardue.

***

Pour nous, Européens, le mot « nation » représente un concept bien défini, dont nous avons la réalisation concrète sous les yeux. Ce qui constitue la nation, c'est, en dehors de l'unité de territoire, l'unité d'origine ou des intérêts depuis longtemps communs, l'unité de mœurs et l'unité de langue, l'unité de gouvernement. Et la nation sera d'autant plus forte et plus apte à résister à toutes les épreuves, que l'unité d'origine, d'intérêts, de mœurs, de langue, de gouvernement sera plus profonde. La Chine n'est pas une nation, mais plutôt un agrégat de nations, de peuples dont le lien résidait surtout dans l'unité politique maintenue par le gouvernement : la force ou la faiblesse de celui-ci donnait sa vraie valeur à l'unité. Faut-il nous étonner de voir depuis dix ans le particularisme régner en maître, après la chute de l'Empire et l'avènement de la République?

La révolution triomphante adopta comme emblème le drapeau aux cinq couleurs, voulant désigner par là les cinq races qui composent le peuple chinois. Le rouge symbolisait les Chinois; le jaune, les Tartares-Mandchous; le bleu, les Mongols; le blanc, les Thibétains; le noir, les Musulmans.

A ces races principales s'ajoutent plusieurs autres races de moindre importance, tribus aborigènes survivantes : les Lolos, les Miaotzes, les Ikias, les Hakkas, les Hoklos, les Yao, la tribu des Li, les Mosos, les Lisus, les Minkias, les Si-fan, dans le Sud; les Tonguses, Daours, Buriates, etc., dans le nord. Elles ne sont pas négligeables. Le dialecte des Hakkas est parlé par 4 millions de personnes; celui des Hoklos, par 3 millions...

Les Musulmans qui semblent bien, d'après l'aspect de leur physionomie, être une race différente venue de l'ouest, sont au nombre d'environ 15 à 20 millions. Ils occupent surtout trois provinces : le Chensi (4 millions), le Kan Sou (6 millions), le Yun Nan (4 millions). Les autres sont dispersés sur tout le territoire. Pékin seul en compte 200 000. Les Musulmans ont

causé dans le passé de fréquents troubles. Deux terribles révoltes furent suscitées par eux : celle de Tungan commencée au Kan Sou en 1861 ne fut écrasée que le 3 janvier 1878 après la prise de Khotan, et coûta à la Chine dix millions de morts; — celle de Panthay, au Yun Nan, en 1856, où les Lolos se joignirent aux Mahométans, causée par la tyrannie locale et les extorsions des mandarins sur les profits faits dans l'exploitation des mines d'or, dura seize ans.

En dehors de la question des races, on observe encore une différence marquée entre le Chinois du Nord et le Chinois du Sud : aspect physique, caractère, langage, autant de points de dissemblance qui peuvent se comparer à ceux qui distinguent les diverses nations latines de l'Europe.

Aux difficultés inhérentes à un tel état ethnique, s'ajoutent celles qui viennent de l'immensité de la Chine, du chiffre élevé de sa population, du particularisme des provinces. La Chine occupe un territoire de 4 278 352 milles anglais carrés. Le simple examen des chiffres de la population[1] permet de remarquer que certaines provinces égalent des nations européennes. Le Sze Tch'oan est presque aussi peuplé que l'Allemagne; le Shan tong égale la France; le Ho Nan vaut l'Autriche; le Che Ly a autant d'habitants que la Hongrie; la Mandchourie en a plus que la Belgique; la Mongolie a à peine moins d'habitants que le Danemark; le Kiang Su est plus peuplé que l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande réunies; le Kiang Si dépasse l'Espagne; le Hu Pei égale presque l'Italie; le Thibet a plus d'habitants que les Pays-Bas; le Ngan Hwei,

1. Voici comment se répartit la population.

	Habitants.		Habitants.
Colonies :		Hu Pei.	35 280 000
Mandchourie	8 500 000	Kiang Si.	20 532 000
Mongolie.	2 580 000	Kiang Su	23 980 000
Turkestan Chinois.	1 200 000	Kwang Si	5 142 000
Thibet.	6 430 000	Kwang Tung.	31 865 000
Les 18 *provinces :*		Kwei Tchoo	7 650 000
Che Ly	20 930 000	Ngan Hwei.	23 672 000
Che Kiang	11 580 000	Shan Si.	12 200 000
Fo Kien	22 870 000	Shan Tung.	38 247 000
Ho Nan	25 317 000	Shen Si	8 450 000
Hu Nan	22 169 000	Sze Tch'oan	68 734 000
Kan Su	10 386 000	Yun Nan.	12 721 000

le Che Kiang et le Fo Kien surpassent en population la Pologne; le Kwang Si égale presque le Portugal; les autres provinces (Turkestan chinois, Hu Nan, Kiang Su, Kwang tong, Kwei Tchoo, Shan Si, Shen Si et Yun Nan) donnent, réunies, une population à peu près égale à celle de la Russie d'Europe.

Ces rapprochements nous donneront une idée assez nette de ce que désigne le nom général de Chine. Nous ne parlons ici que des chiffres absolus et non de la densité de la population, ce qui nous entraînerait trop loin. La Chine, c'est l'Europe comme population, avec cinq races principales aussi différentes entre elles que les Latins le sont des Germains et ceux-ci des Slaves. Comment s'étonner des luttes, divisions, révolutions, dont les flots battent ce grand océan humain?

***

On peut dire que la Chine est la nation la plus riche du monde. Cette phrase ressemble à un paradoxe et cependant elle est la vérité profonde dont il faut convaincre les nations européennes. Ses richesses viennent du chiffre peu élevé de sa dette, de son peuple, de son agriculture, de son commerce, de son sous-sol; elles viendront plus tard de son industrie.

En effet, quoique la mauvaise administration des finances chinoises rende les emprunts difficiles[1], le chiffre de sa

1. Voici la liste des emprunts extérieurs :

1° *Sous la dynastie* :		
Emprunt Cassel	£	1 000 000
Arnhold Karberg et Cie	£	1 000 000
Emprunt Franco-Russe	Fr.	400 000 000
Emprunt Anglo-Allemand	£	16 000 000
Emprunt des indemnités des Boxeurs	£	67 500 000
	Tls.	450 000 000
2° *Sous la République* :		
2e Arnhold Karberg et Cie	£	450 000
3° — —	£	300 000
Emprunt Crisp	£	10 000 000
dont versement immédiat de		5 000 000
Emprunt de réorganisation	£	25 000 000
1er Emprunt Autrichien	£	1 200 000
2e Emprunt Autrichien	£	2 000 000
3e Emprunt Autrichien	£	500 000
Emprunt anglo-chinois	£	375 000
Conversion Loan	£	400 000
Emprunt franco-chinois	Fr.	50 000 000

dette extérieure est bien peu de chose comparé à sa population et aux richesses de son sol et de son sous-sol. Il n'est pas de nation européenne si peu obérée. C'est le cas de répéter pour la Chine, et avec combien plus de raison, ce qui est vrai pour l'Allemagne : le gouvernement est pauvre, mais la nation est riche.

Une nation qui travaille est une nation riche. Le peuple chinois est un des plus laborieux du monde. Simple, intelligent, vivant de peu, attaché au sol, il est certainement un des plus intéressants. Voilà dix ans révolus depuis la chute de l'empire, dix ans pendant lesquels la justice, l'administration ont souvent manqué; et cependant les campagnes sont restées tranquilles; l'amour du sol a suffi à assurer l'ordre et la paix. Sans doute, dans certaines provinces, le brigandage, suite des expéditions militaires, s'est répandu; la famine causée par la sécheresse y a contribué fatalement, la Chine manquant d'industrie, et l'ouvrier ne pouvant, d'une manière générale, en dehors de la culture de la terre, trouver sa subsistance dans un travail rémunérateur.

Qui n'a pas visité la Chine au milieu de l'été, au moment où les pluies abondantes fertilisent le sol, ne peut se faire une idée de la beauté de ses champs. Les cultures en lignes, trois fois sarclées, font ressembler les champs à de vastes jardins s'étendant jusqu'à l'horizon. Dans le nord on peut tabler sur trois récoltes en deux ans. Dans le sud deux, trois, quelquefois quatre récoltes annuelles font de ce pays un véritable grenier. On comprend alors le culte des anciens pour les cinq principales céréales, qui paraissent sur tous les autels au moment des sacrifices, et sont traitées dans les édits et les livres de morale païenne comme des choses saintes.

Le peuple chinois est aussi un peuple commerçant, depuis le gagne-petit, qui, avec un capital d'un ou deux dollars, arrive à se procurer, par son commerce de détail, le strict nécessaire à la vie de famille, jusqu'au grand exportateur de coton, de soie, de céréales, de thé, qui amasse des millions chaque année. Riche, le pays l'est surtout par les possibilités qu'il offre au commerce européen. L'industrie, en Chine, à part celle de la soie, est encore à l'état rudimentaire; mais les bras sont nombreux et un avenir superbe s'ouvre aux esprits

entreprenants. Ingénieurs, contremaîtres, machines, seront les bienvenus. Un débouché illimité s'offre à tous parmi ce peuple travailleur qui a besoin de l'aide du dehors pour se développer. Quant aux richesses du sous-sol, il faudrait pour en parler, non une partie d'article, mais des volumes.

Un Américain disait, au sujet des mines de charbon, que la Chine en avait assez pour subvenir aux besoins du monde entier pendant plus de mille ans. Bien peu de mines sont exploitées; celles qui le sont donnent des résultats magnifiques. Les mines de K'ai Ping n'ont-elles pas distribué un dividende de 15 p. 100 à leurs actionnaires? Le tableau ci-joint[1] donnera une idée approximative de la richesse du sous-sol en indiquant le nombre des principaux gisements de charbon et de minerais

1. Nombre des gisements principaux de charbon et de métaux actuellement connus dans les dix-huit provinces.

PROVINCES	Charbon.	Fer.	Or.	Argent.	Mercure.	Antimoine.	Cuivre.	Plomb.	Pétrole.	Soufre.
Che Ly	4	2	4	1			1	1		
Shan tong . . .	6	1	2							
Shan Si	6	5		1					1	1
Shen Si		2		1			2		1	1
Kan Su		1	2	2			2		1	
Kiang Su . . .		1						1		
Ho Nan	2	1						1		
An Hwei. . . .	3	1	1	1			2			
Hu Pei	3	1					3		1	
Sze Tch'oan . .	4	2	2				3			
Yun Nan . . .	1	7	4	13	2		23			1
Kwei Tcho. . .	5	1		2	2		1	1		
Hu Nan. . . .	3	2	2	1		2	1	1		2
Kiang Si. . . .	2									
Che Kiang. . .	1		1	2						
Fu Kien. . . .	6	4								
Kwan Tong . .	5	5	1	1		1	1			
Kwan Si. . . .	2	1	1	3		3	1			1

On trouve encore des mines de galène, de zinc, d'étain, etc... En résumé : 53 grands gisements de charbon, 37 de fer, 28 d'argent, 20 d'or, 40 de cuivre, etc., en dehors de ce que donnent la Mandchourie, la Mongolie et le Thibet... et la prospection est à peine commencée. Ces mines en grande partie ne sont pas exploitées.

connus dans chacune des dix huit provinces. Et il est à noter qu'une prospection régulière, encore à faire, ferait découvrir beaucoup de gisements inconnus. La Mongolie et le Thibet, étant encore mal explorés, ne figurent pas sur ce tableau, ni la Mandchourie.

Voilà donc une nation de plus de 400 millions d'âmes, qui présentement s'ouvre à notre civilisation, qui manque de tout ce que peut fournir l'industrie européenne, où les débouchés sont immenses. La Chine est un véritable gouffre qui, pendant des centaines d'années, est capable d'absorber tout ce que pourra lui fournir le monde, et, en retour, elle pourra lui offrir les produits qui lui sont propres.

Les nations qui le comprennent font d'immenses efforts pour accaparer ce marché [1]. La lutte économique est ouverte; Japon, Amérique, Angleterre luttent à qui mieux mieux. L'Allemagne vaincue a déjà recommencé la lutte. L'*Echo de Chine* écrivait le 6 juillet : « Les Allemands regagnent rapidement le terrain perdu. »

S'il faut en croire le *Yorozu* :

« Beaucoup de comptoirs allemands en Extrême-Orient, fermés pendant la guerre, sont dès maintenant en pleine activité. A Changhaï, par exemple, où il y avait plus de 4 000 Allemands et 85 compagnies commerciales avant la guerre, et où, pendant celle-ci, on ne trouvait plus trace d'aucun Allemand, on compte déjà plus de 570 Allemands et 20 compagnies commerciales. Or, le traité de commerce signé par l'Allemagne avec la Chine ne remonte qu'au 20 mai de l'année dernière. »

La *Dépêche Coloniale* dit à son tour :

Les journaux berlinois, ont annoncé dernièrement la conclusion d'un accord entre la firme Stinnes et une maison chinoise, pour la fondation d'usines à Changhaï. Cette maison s'occuperait aussi de la constitution d'une société nouvelle, qui travaillerait à développer en Chine la vente des marchandises fabriquées par les différentes entreprises de Stinnes.

Nous avions déjà signalé la formation de cet accord : il porte

1. Pour donner un exemple de ce que peut en quelques années un effort intelligent, nous citerons le commerce des cigarettes En 1913 et 1914 il a été importé un matériel de fabrication de cigarettes d'une valeur de 25 910 916 Hai Kuan Taels (environ 100 millions de francs) et malgré la fabrication indigène qui en est résultée, la valeur des cigarettes directement importées a passé de 161 934 Hk Taels en 1913 à 25 998 080 Hk Taels en 1916...

surtout sur l'exploitation de mines de charbon dans la province du Tchékiang et le traitement du minerai de fer. On sait, par ailleurs, que les Allemands déploient une activité remarquable dans la province du Hunan. Il ne semble du reste pas que certains d'entre eux aient jamais quitté Tchangcha : ils se sont en tous cas arrangés pour conserver tous les contrats anciens qu'ils avaient faits avec l'assemblée provinciale ou les autorités.

Le *North China Daily News* écrit :

A Changhai on voit paraître des autos de fabrication allemande. Il s'est produit, à la suite de la spéculation effrénée qui s'est faite à un moment donné sur les marks, alors qu'on escomptait le rétablissement prochain de la fortune allemande, un fait curieux : les marks ayant, contrairement aux prévisions, baissé d'une façon lamentable, certains spéculateurs, afin de sauver ce qui leur restait et de regagner si possible leurs pertes, ont acheté, les uns, des bons de villes allemandes, les autres, des actions de participation dans les industries allemandes. D'autres enfin ont trouvé plus pratique de faire servir leurs marks à l'achat de marchandises allemandes.

Toutefois, il faut remarquer que la dépréciation énorme qu'ont subie les marks ne donne à leurs détenteurs qu'un pouvoir d'achat très limité et la vraie raison du développement du commerce allemand est la fortune de l'industriel allemand qui n'a pas été touché aussi fortement par la guerre que nous et que le gouvernement allemand ne taxera durement que lorsqu'il ne verra pas le moyen de faire autrement.

La France fait-elle en Chine un grand effort? Souvent nous avons entendu, dans notre dernier voyage en France, ces mots : « La France blessée avant tout! Nous penserons à l'étranger quand tout sera remis sur pied en France. » Sous cette forme en apparence légitime, cette idée cache un sophisme. La France est le tronc, mais les œuvres de propagande scolaire ou religieuse, l'expansion commerciale ou industrielle sont les branches; et vouloir couper les branches pour réserver au tronc blessé toute la sève, est une erreur; car l'arbre ne vit que de la circulation de la sève qui se vivifie dans les branches. Sans elles le tronc ne peut que dépérir. Pendant la guerre combien de Français ne se sont-ils pas élevés contre la politique faite au Maroc? On disait : « Pourquoi diviser nos forces? réservons nos soldats à notre front. » Heureusement, il s'est trouvé un homme pour comprendre qu'on ne fait pas de la vie avec la mort; et la France, non seulement a ajouté une colonie magnifique à sa couronne, mais

y a puisé pendant la guerre un secours inattendu. De même maintenant, tout effort fait à l'étranger ne diminue pas les forces de la France, mais au contraire lui donne une vigueur nouvelle.

Pendant que tous tâchent de répandre à l'étranger l'influence de leurs nations respectives, si la France ne se décide pas à aller de l'avant, il arrivera que, lorsque le moment de sa guérison complète sera venu, elle trouvera toutes les places prises dans le monde : il sera trop tard. La politique de recueillement est une politique étriquée, à courte vue. Seule la politique d'expansion est une politique de vie et d'avenir. C'est pourquoi nous ne voudrions voir les Français se désintéresser d'aucune œuvre; qu'il s'agisse de religion, d'éducation, de commerce, d'industrie, des jalons doivent être plantés de suite. La France victorieuse se doit de n'être absente nulle part.

***

La Chine, disions-nous, est riche : sa richesse est encore latente; elle est certaine cependant et étonnera le monde quand un gouvernement fort et accepté guidera ses destinées. Nous touchons ici à la véritable plaie de la Chine. De gouvernement il n'y en a pas! L'arbitraire, la concussion, le désordre : tel est l'état actuel.

Commencée le 10 octobre 1911, la Révolution aboutit à la République le 12 février 1912. Pendant cette période et jusqu'à nos jours, la tranquillité n'a jamais régné. Le résumé ci-dessous des principaux événements sera plus éloquent qu'un discours.

Chute de l'Empire et Révolution 19 *octobre* 1911.

AU NORD.	AU SUD.
15 octobre. — Rappel de Yuen Che K'ai par l'Impératrice.	10 octobre. — A Ou Tch'ang, établissement d'un gouvernement révolutionnaire. Ly Yuen Hong est généralissime.
6 décembre. — Démission du Régent, père du petit Empereur.	1er janvier 1912. — Soun Wen élu Président provisoire, prête serment à Nan King.
12 février 1912. — Abdication de l'Impératrice douairière. Ordre à Yuen Che K'ai d'établir la République.	

Première Union.

15 février 1912. — Yuen Che K'ai reconnu par toute la Chine comme Président provisoire; Ly Yuen Hong, vice-président; Soun Wen se retire.
10 mars 1912. — Publication de la Constitution provisoire.
8 avril 1913. — Ouverture de l'Assemblée Nationale.

Deuxième Révolution.

AU SUD.

Juillet 1913. — Elle éclate au Ngan Hwei, Hu Nan, Kwang-Si, Kwangtong, partie du Fo Kien.

Deuxième Union

Août 1913. — La seconde révolution est vaincue.
7 octobre 1913. — Yuen Che K'ai élu président définitif pour cinq ans.
19 octobre 1913. — Investiture solennelle du nouveau Président.
4 novembre 1913. — Le Président dissout le parti révolutionnaire; 449 députés et sénateurs sont cassés.
12 janvier 1914. — Dissolution des deux Chambres.
1er mai 1914. — Publication de la Constitution provisoire revisée.
20 mai 1914. — Décret établissant le Ts'an Tcheng Yuen ou Conseil de la République.
18 janvier 1915. — Présentation des vingt et une demandes japonaises.
7 mai 1915. — Ultimatum du Japon à la Chine.

Changement de régime; la monarchie constitutionnelle.

Du 9 août au 12 octobre 1915, articles de journaux, pétitions des députés, etc... demandant le changement de régime.
Du 18 octobre au 11 novembre 1915. — Votes pour l'établissement d'une monarchie constitutionnelle. Les Ministres du Japon, d'Angleterre et de Russie *conseillent* au gouvernement de ne pas aller de l'avant.
11 décembre 1915. — Le Ts'an Tcheng Yuen notifie au Président que la monarchie constitutionnelle est votée en sa faveur.

Les Cent Jours. Troisième Révolution.

NORD.	SUD.
Le nouveau Monarque prépare son intronisation; puis, devant la nouvelle révolution et l'opposition des Nations européennes, la retarde.	Janvier-février 1916. — La troisième révolution, résultat de la proclamation de la Monarchie, bat son plein, encouragée par l'opposition du Japon à ce que Yuen Che K'ai monte sur le trône.
22 mars 1916. — Décret par lequel Yuen Che K'ai renonce au trône.	Le Yun Nan, le Kwei Tchoo, le Hu Nan, le Sze Tch'oan sont en révolte.

28 Avril 1916 — Armistice entre le Nord et le Sud.

NORD.	SUD.
	Mai. — Établissement à Canton d'un gouvernement du Sud. Refus du Vice-Président Ly Yuen Hong d'en être le Président.
6 juin 1916. — Mort de Yuen Che K'ai.	

Troisième Union.

7 juin 1916. — Le vice-président Ly Yuen Hong est proclamé Président. Nouvelle union du Nord et du Sud.

Du 7 juin 1916 au 7 février 1917. — Rappel de l'Assemblée nationale dissoute. Élection de Fong Kouo Tchang comme vice-président de la République. Publication de la Constitution.

10 mars 1917. — Rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne. Cette rupture va être le point de départ d'un conflit entre le premier ministre Toan, qui voudrait déclarer de suite la guerre à l'Allemagne, et le parti révolutionnaire pro-allemand, qui s'y oppose.

Du 10 mars au 13 juin 1917, c'est le désordre; personne ne veut assumer le pouvoir; les grands chefs militaires se concertent.

13 juin. — Dissolution du Parlement exigée par l'impérialiste Tchang Sun, auquel fait appel le Président.

14 juin. — Arrivée de Tchang Sun à Pékin.

Restauration de l'Empire.

1er juillet 1917. — Tchang Sun, par un coup d'État, remet sur le trône le jeune empereur Suen T'ong.

Du 1er au 12 juillet les grands chefs militaires se concertent, puis sous le commandement de Toan Tsi Joui, marchent contre l'Empereur, écrasent les troupes de Tchang Sun et prennent Pékin.

Troisième République. Scission entre Nord et Sud.

NORD.	SUD.
13 juillet 1917. — Proclamation de la troisième République. Le Président Ly Yuen Hong s'étant enfui à Tienstin au moment du rétablissement de l'Empire, la Présidence est offerte au général Fong Kouo Tchang qui l'accepte.	
14 août. — Déclaration de guerre à l'Allemagne sous la pression du Premier ministre Toan.	
4 octobre. — L'Assemblée Nationale dissoute, s'étant en	Élection de Soun Wen comme généralissime à Canton, par l'Assemblée nationale disper-

NORD.	SUD.
partie réunie à Canton, à Pékin on décrète de convoquer un nouveau Parlement et un Sénat provisoires.	sée, qui s'y est réunie partiellement.

Guerre civile entre le Nord et le Sud. Un armistice.

NORD.	SUD.
30 janvier 1918. — Ordre de reprendre les hostilités contre le Sud.	5 janvier 1918. — Soun Wen organise une confédération avec siège à Canton.
Du 18 février au 14 septembre. — Convocation du nouveau Parlement. Institution du bureau de participation à la guerre en Europe. Conférences militaires. Ingérence des généraux dans les affaires du Cabinet. Démission du Premier et du Président de la République.	14 mars. — Le Sud est vaincu à Yao-Tchoo par le général Ou Pei Fou. 20 mai. — Nomination des membres du gouvernement de Canton.
14 septembre 1918. — Shu Che Tch'ang est nommé Président de la République.	Le Sud conteste la légalité de cette élection

25 octobre. — Mandat du Président pour la paix.

17 novembre. — Prescription d'un armistice, après que le corps diplomatique (Italie exceptée), pour hâter la réconciliation entre le Nord et le Sud, a interdit toute importation d'armes en Chine, et refuse toute avance de fonds.

De janvier à mai 1919. — Conférence de paix qui échoue, le Sud exploitant l'animosité contre les accords Sino-Japonais.

NORD.	SUD.
La crise continue.	1er novembre. — Réorganisation du gouvernement.
Mars 1920. — Cinq, puis huit gouverneurs militaires demandent la destitution du club An Fou.	18 novembre. — Discussion d'un projet de constitution pour le Sud. Cette discussion échoue à cause de nouveaux pourparlers de paix en janvier 1920.
Mai. — Lutte entre les militaires et le Club An Fou.	Avril. — Rupture du Gouvernement. Guerre civile. Dispersion du Parlement du Sud.

Mai 1920. — Nouvelles tentatives d'union entre le Nord et le Sud. Conférences à Shanghaï.

NORD.	SUD.
9 Juin 1920. — Lutte armée entre les Généraux Ts'ao K'oun et Ou Pei Fou d'une part, et le Club An Fou d'autre part.	Le Sud pose des conditions à l'union.
19 juin. — Le Premier Ministre Toan et le Club An Fou sont vaincus.	
4 août. — Dissolution du Club An Fou.	

7 août. — Nouveaux projets d'union, qui n'aboutissent pas.

Enfin en 1922, le Président Shu Che Tch'ang ayant nommé Leang Che Yi premier Ministre, le général Ou Pei Fou s'oppose à cette nomination et intime l'ordre à Leang Che Yi de démissionner. Après quelques tergiversations, ce dernier se retire, puis intrigue avec le Président, qui, en secret, appelle à l'aide le général Tchang Tsouo Ling, gouverneur militaire de Mandchourie. Celui-ci, en avril, envahit la Province du Tche Ly. Il comptait sur l'appui des Gouverneurs du Shan Tong, du Ngan Hwei, et du Ho Nan, et s'était mis d'accord avec le Gouvernement du Sud pour attaquer Ou Pei Fou. Tous font défaut, malgré leurs promesses. Ou Pei Fou s'unit à Ts'ao K'oun. La bataille se livre sur un front de cent kilomètres. Ts'ao K'oun et Ou Pei Fou sont victorieux. Le Président de la République donne sa démission. Soun Wen est chassé par le Gouverneur militaire de Canton. Les parlements du Nord et du Sud sont dissous. L'ancien Président de la République Ly Yuen Hong est acclamé Président. La première Assemblée nationale est rappelée. Le Nord et le Sud sont de nouveau nominalement unis.

Combien de temps durera cette union? L'avenir nous l'apprendra. Les résultats d'une pareille situation politique sont faciles à constater. Les provinces du Sud n'apportent à Péking aucune aide financière. Les gouverneurs militaires retiennent pour leurs troupes les revenus des provinces, puis ceux des chemins de fer, enfin une partie de ceux de la gabelle. Le gouvernement central vit d'expédients et d'emprunts; et, à chaque changement de régime, les nouveaux ministres accusent leurs prédécesseurs d'avoir dilapidé les fonds. Les employés des ministères ne sont pas payés : ils font grève.

Il en est de même de l'Université, etc... Un fait récent est absolument démonstratif. Tchang Tsouo Ling, le vaincu de la dernière guerre, offre au gouvernement de ne plus mettre l'embargo sur les ressources de la Mandchourie aux conditions suivantes : 1° Que le gouvernement lui confirme son titre de surintendant militaire des trois provinces. — 2° Qu'il soit autorisé à lever, former et entretenir dix divisions, sous le prétexte de former des troupes « gardes des frontières du Nord-Est ». — 3° Qu'il prélève leur solde sur les revenus des trois provinces. On se demande ce qui restera après un tel prélèvement!

***

Une erreur commune est de croire le soldat chinois sans courage, sans valeur militaire. Basée sur certains faits connus, cette opinion a été acceptée par ceux qui ignoraient les dessous de ces luttes. On a vu, il y a quelques années, les réguliers reculer souvent devant les bandes de brigands du « Loup blanc »; on en a conclu qu'ils ne valaient pas mieux qu'elles. La vérité est autre. Ces troupes, non payées, s'entendaient avec les voleurs, qui déposaient une somme convenue en un endroit désigné; les réguliers *mettaient en fuite* les brigands du « Loup blanc » et touchaient la somme payée, puis les brigands s'avançaient et s'emparaient, en *repoussant les réguliers*, des munitions que ceux-ci leur laissaient en échange... Tel est le bruit public... Chacun faisait ses affaires... Le soldat chinois est capable de courage. Nous avons vu, en 1900, quelques chrétiens mal armés et combattant pour leur foi, résister et mettre en fuite des milliers de Boxeurs. Récemment dans la dernière lutte civile, les soldats du Tche Ly emportèrent à la baïonnette, puis, repoussés, reprirent jusqu'à quatre fois, les hauteurs de Tchang sin Tien, tenues par les soldats de Mandchourie. En quinze jours, il y eut au Tche Ly et au Honan près de dix mille tués et trente mille blessés...

Le Chinois, frugal, courageux, solide, peut faire un bon soldat; la faiblesse de l'armée chinoise se trouve dans la direction, dans le haut commandement. Et d'abord le soldat chi-

nois n'a été employé que pour des guerres civiles ou pour la répression du brigandage. Volontaire, il s'engage en raison de la haute paye promise; mais cette paye, il doit l'attendre longtemps, si lontemps que sa patience se lasse. Les gouverneurs militaires s'emparent des ressources des provinces, se font la guerre; puis exigent du gouvernement le remboursement de l'argent dépensé... Les soldats apprennent ensuite que le gouvernement a payé, mais que le grand chef a employé l'argent à d'autres usages que celui auquel il était destiné. Il attend des mois sa solde, sa famille réclame et il ne peut rien envoyer. Bientôt il ne peut plus se procurer même du tabac à fumer. De là naît le mécontentement, et un beau jour, les soldats, sans paye aucune depuis sept, huit et même neuf mois, attaquent la ville, brûlent les portes et pillent les commerçants. Enrichis de butin, ils cherchent à fuir, et, s'ils y réussissent, nulle répression ne sera faite. Les citadins, les villageois auxquels on aura enlevé leur argent, leurs bêtes, leurs chars, porteront plainte et recevront tout au plus une indemnité dérisoire. Le soldat part avec armes et bagages, et, arrivé à quelques kilomètres de la ville, vend son barda, se procure des habits civils et rentre chez lui comme le plus honnête des hommes. Il ne sera pas inquiété. Pas de répression régulière, raisonnable. Celles des troupes qui ne se seront pas débandées, seront payées en partie, de telle sorte que le payement de la solde servira pour ainsi dire de prime à la rébellion... Les soldats diront : « Révoltons-nous, sans quoi nous ne serons pas payés. »

Ce n'est pas que quelquefois une répression n'intervienne; alors elle sera terrible, sans justice, sans raison. Ce sera un acte de sauvagerie. Lorsque le général Wang Tchan Yuen était gouverneur militaire de Ou Tch'ang, la ville fut pillée par les troupes. Celles-ci ne se débandèrent pas. On les garda deux ou trois jours dans les camps; puis 2 000 soldats environ furent embarqués avec leurs armes dans un train spécial, conduits par leurs officiers. La nuit, en arrivant à la station de Siao kan sien, les officiers furent appelés à la gare, tandis que le train était arrêté à peu de distance. Dès que les officiers furent réunis, des troupes, postées en secret des deux côtés de la voie, ouvrirent sur le train un feu roulant de mitrail-

leuses et en peu de temps plus de mille soldats furent massacrés...

Quelque temps auparavant, une mutinerie avait éclaté dans le Nord et la ville de Kalgan avait été pillée. Les soldats avaient, sous prétexte de manœuvre, été forcés de prendre un train qui les conduisit dans une gorge de la montagne où ils furent de même mitraillés et canonnés dans les wagons... La 13e division, en 1920, campait à Kao Yang, et, toutes les nuits, les soldats sortaient pour piller les villages environnants; puis, le matin, ils rapportaient au camp le fruit de leurs rapines. Les officiers voyaient et laissaient faire. Les villageois allèrent trouver le sous-préfet qui s'avoua impuissant; mais il conseilla aux paysans de tâcher de saisir les soldats pillards écartés et de les enterrer vivants en secret... Ce qui fut fait... Peu à peu les troupes surent à quel danger elles s'exposaient, et le pillage cessa. La division peu après fut licenciée : il n'y eut aucune punition.

En 1912, au moment de la révolution, les troupes commandées par Wang Tchan Yuen et Pao K'oui Tsing (ce dernier ministre de la Guerre en Chine) attaquèrent, brûlèrent et pillèrent la ville de Pao Ting Fu pendant trois jours. Les objets volés furent portés dans les camps, une partie des soldats se dispersa, les autres furent assurés de l'impunité s'ils rentraient au camp dans les dix jours. Certains rentrèrent et aucune répression n'eut lieu. Tout porte à croire que ce pillage avait été ordonné par le président Yuen Che K'ai. Les soldats pillards, qui voulurent s'enfuir chez eux, furent en grande partie massacrés par les paysans qu'ils volaient encore sur leur route. Aucune enquête ne fut faite à ce sujet.

En résumé, il n'y a pas d'armée nationale. Chaque gouverneur militaire, lève, entretient, utilise les troupes qu'il veut et comme il veut. La responsabilité des faiblesses et des crimes n'incombe pas aux soldats mais aux chefs.

***

Malgré l'état précaire du gouvernement et de l'armée en Chine, les désordres périodiques qui la troublent, un progrès marqué s'est fait sentir depuis la Révolution. Déjà sous la

dynastie déchue, un bon nombre de jeunes gens s'étaient rendus en Amérique, en Angleterre, en France, en Allemagne, au Japon pour s'imprégner de la civilisation moderne. Leur action se fit sentir au moment de la Révolution, qui leur dut, en partie, son succès. Depuis, le courant n'a fait que s'accentuer, entretenu par le désir de voir la Chine s'élever au rang des nations les plus considérées. Il s'est produit ici ce qui s'est passé en France après la Révolution. Sous la dynastie, l'amour de la patrie s'identifiait avec celui de l'Empereur et, seules, les classes officielles, semblaient en être imprégnées, le peuple demeurant indifférent. Peu à peu, au contact des idées occidentales, un esprit nouveau s'est formé, et nombreux sont ceux qui, présentement, sentent au plus vif de leur cœur, les injures causées à leur patrie. Au moment de la guerre sino-japonaise, l'immense majorité de la nation se désintéressait des questions territoriales, et toute concession à ce sujet leur paraissait une affaire de l'Empereur, qui était libre de céder son bien. Présentement ce n'est plus cela, et à chaque empiétement correspond un mouvement profond de protestation, qui prend son origine dans les écoles; puis s'étend parmi le peuple, et cause quelquefois un boycottage tenace, intense, du commerce de l'usurpateur.

Il y a là un fait nouveau, intéressant, qui n'est pas à négliger. Sans doute, on trouvera que la politique pénètre trop dans les milieux scolaires. N'a-t-on pas vu des élèves d'écoles primaires s'unir à leurs aînés de l'Université, pour résister au gouvernement? N'a-t-on pas vu des écoles de filles se rendre en corps au tribunal d'un gouverneur provincial, qui avait acheté son poste, et l'obliger à démissionner? Mais force nous est de constater le fait : l'amour de la patrie se développe; mal compris encore, il risque de tourner au xénophobisme aveugle; rien cependant ne l'arrêtera. Notre tâche est de l'éclairer, non de le combattre. Voici comment un jeune étudiant de l'école d'Ou Tch'ang parle du patriotisme :

« Nous, jeunes gens, à notre âge, comment serons-nous patriotes? En remplissant bien tous nos devoirs sociaux, même les plus petits. Dans une grande machine, quand les plus petites parties fonctionnent toutes parfaitement bien, le tout marche fortement et

doucement comme une horloge. Soyons tout entiers à ce que nous devons faire, pour notre bien et pour le bien des autres.

» En formant notre caractère, un caractère fort, un caractère altruiste... Trop de Chinois sont comme des enfants, que leurs jambes ne portent pas encore. Ils ne savent qu'invoquer l'aide d'autrui, sans faire rien eux-mêmes... Trop de Chinois sont comme des éponges sèches, qui absorbent sans cesse sans rien donner... Il faut, dans la jeunesse, apprendre à ne s'appuyer que sur soi, apprendre à donner de soi. Un homme qui s'appuie sur autrui, n'est pas libre; une nation qui s'appuie sur les autres est dépendante; un homme qui ne sait pas donner est un égoïste.

» En nous opposant à ceux qui voudraient exploiter, qui voudraient sucer le pays, pour leur propre profit; car ces hommes sont néfastes. En votant toujours pour les plus dignes, pour des hommes qui ont vraiment de l'amour et du dévouement pour leur pays.

» En veillant toujours au salut de notre pays. Jadis, chez nous, la Chine était considérée comme la propriété de l'Empereur, et aucun citoyen ne se préoccupait de son sort; cela regardait le propriétaire, disait-on. Maintenant la Chine est une République. Elle n'appartient à personne en particulier. Elle est le bien commun de tous les citoyens. Donc tous lui doivent leur intérêt, leur sollicitude, leur labeur, leur dévouement. En cas de guerre, tout Chinois doit saisir un fusil, et se placer, pour le défendre, devant le drapeau à cinq bandes. Le citoyen doit faire corps avec son pays, aussi bien dans l'adversité que dans la prospérité. »

Avide de s'instruire, la jeunesse puise, chez toutes les nations, aux sources du savoir, et, abandonnée à elle-même, le fait le plus souvent sans discrétion, sans éclectisme; elle s'imprègne de toutes les théories, bonnes ou mauvaises, utiles ou funestes. La lecture des revues chinoises est très instructive à ce sujet. On constate beaucoup d'idées justes, des aspirations légitimes, des pensées nobles; et aussi, à côté, on aperçoit les théories les plus dissolvantes, la philosophie la plus fausse, le bolchevisme le plus éhonté. Tous les ferments pullulent dans les têtes des étudiants chinois; le bien et le mal, l'ordre et le désordre, y luttent, s'y amalgament de telle sorte que le résultat est gros d'incertitude.

Depuis des siècles, les lettrés formèrent la Chine. La Révolution n'a pas modifié, mais a, au contraire, accentué leur influence sur le peuple. La Chine sera ce que la feront ses nouveaux lettrés, et ceux-ci devront leur formation à l'Europe. Si, prévoyant l'avenir, les nations européennes tiennent à ce

que la Chine soit, dans la suite des temps, un agent de paix et de concorde, elles doivent s'intéresser aux études, aux idées, aux tendances, à la situation des étudiants chinois. On s'en est trop abstenu et combien d'entre eux rentrent dans leur pays avec l'esprit meublé de connaissances, de théories disparates; et avec, au plus intime d'eux-mêmes, une rancœur invincible contre les pays où ils ont fait leurs études. Sortis de leur milieu, ils espéraient trouver de la sympathie, et ils n'ont souvent rencontré que mépris et indifférence. Dédaignés, ils se sont tournés vers les plaisirs grossiers; et souvent ils retournent chez eux, ne connaissant que les pires côtés de notre civilisation. L'âme généreuse, le clair esprit, l'intelligence féconde, le dévouement au malheureux, tout ce qui ennoblit, leur est resté invisible.

Un grand devoir s'impose à nous : nous ne gagnerons la vraie sympathie des étudiants, et, par eux, celle de la nation chinoise, qu'en leur montrant une sincère affection, et nous ne conquerrons leur estime qu'en leur faisant connaître les qualités d'esprit et de cœur, qui font la noblesse de la France.

J. FABRÈGUES,

Vicaire apostolique du Tche Ly Central (Pao-Ting-Fu).

LA RÉORGANISATION DE L'ARMÉE

LES CHARS DE COMBAT

Dans son numéro du 15 janvier 1922, la *Revue de Paris* a publié un article du général Estienne sur « Les forces matérielles à la Guerre », et l'auteur terminait sa suggestive étude par la phrase suivante : « C'est seulement quand on disposera d'engins aptes au combat rapproché et assez mobiles pour assurer par leurs seuls moyens soit l'exploitation du succès après la bataille, soit les opérations de grande police du temps de paix, qu'on pourra alléger très sérieusement les charges militaires de la Nation : tel est du moins notre conviction de soldat. »

Ce n'était là, pensions-nous, qu'une transition, pour amorcer un nouvel article. Mais notre attente a été déçue et nous avons compris que, par modestie, le général avait cru devoir s'abstenir de nous parler de ses enfants.

Car ces « engins aptes au combat rapproché » existent : ce sont les *chars de combat*, dont le général Estienne a été l'apôtre, l'animateur et le grand tacticien.

Il y aurait même une flagrante ingratitude à ne pas mettre cette belle invention en pleine lumière. Car il est hors de conteste qu'elle a été un de nos atouts de victoire en nous procurant un engin capable d'aller à travers champs, par-dessus les réseaux de fils de fer, accepter le duel avec la mitrailleuse, frayer le chemin à l'infanterie et l'accompagner partout au cours de sa progression.

Pour cela on imagina d'exploiter les *caterpillars* (chenilles), qui notamment aux États-Unis et en Tunisie permettaient de mener la charrue par les vastes labours. Les roues de la voiture automotrice étaient montées sur de larges rails, formés de plateaux articulés, qui, comme une chaîne sans fin, se déroulaient devant elles à mesure qu'elles avançaient et, véritables crémaillères s'agrippant au sol, permettaient de circuler partout. Il suffisait d'y remplacer la charrue par le canon ou la mitrailleuse et de la blinder.

L'idée était dans l'air. Elle fut réalisée presque simultanément et, chose curieuse, sans qu'ils aient eu la moindre connaissance de leurs travaux respectifs, par les Anglais avec leurs « tanks » [1], par les Français avec les « chars d'assaut » Schneider et Saint-Chamond.

Les premiers essais — essais prématurés d'ailleurs — n'eurent pas le succès qu'on avait espéré. Mais ces mécomptes ne découragèrent pas les partisans du nouvel engin. Ils en tirèrent un enseignement qui ne faisait d'ailleurs que confirmer leurs idées. En fait, comme nous l'avons indiqué, le problème était double : il s'agissait d'une part d'ouvrir la brèche dans l'organisation ennemie; d'autre part de permettre à l'infanterie de poursuivre sa progression. On ne pouvait confier ce double rôle à un appareil omnibus. Il fallait opérer la division du travail en faisant la rupture avec des chars lourds et puissants, l'exploitation avec des chars plus légers, plus mobiles, plus rapides, plus nombreux, assez souples pour accompagner l'infanterie en tout terrain au delà des premières lignes. Ceux-ci constituaient en somme, en avant des vagues d'attaque, un véritable barrage roulant, non plus automatique et aveugle, comme celui des obus, mais intelligent et clairvoyant.

L'idée de la création de ce char léger était déjà venue au général Estienne en juin 1916, au cours d'une visite faite aux ateliers anglais, où l'on construisait de gros appareils.

1. Les Anglais, pour garder au début le secret de la nouvelle invention, l'avaient d'abord dénommée *Water Carrier* (porteur d'eau), voulant faire accroire qu'il s'agissait simplement de citernes portatives. Mais, avec la manie de tout désigner par des initiales, il y eut là un sujet de plaisanterie trop facile et ils adoptèrent le mot de *Tank* (réservoir).

Il l'avait confiée à l'ingénieur Louis Renault, lequel, avec une activité merveilleuse, sut en poursuivre la réalisation dans ses usines.

C'est seulement vers le milieu de l'année 1918 que nos armées purent être dotées de chars Renault en nombre suffisant. On sait le rôle qu'ils jouèrent au moment de notre contre-offensive. Leur irruption en grande masse dans la bataille fut une surprise pour les Allemands. Car l'échec relatif de nos premières attaques avec « tanks » et chars lourds les avait rendus très sceptiques à l'égard de la nouvelle invention. Leur Haut Commandement avait bien ordonné la construction de quelques engins similaires, mais plutôt à contre-cœur et pour donner satisfaction à l'opinion publique. Il fut complètement désemparé.

Il en est d'ailleurs convenu lui-même. Au début d'octobre 1918, le délégué du G. Q. G. allemand à la Haute Commision du Reichstag, le major Von Dem Busche, déclarait : « En peu de jours la situation militaire s'est modifiée de fond en comble. Le Haut Commandement doit prendre la décision effroyablement lourde de déclarer qu'autant qu'il est possible à un homme d'en juger, il n'y a plus de possibilité de vaincre l'ennemi. Le premier facteur ayant déterminé ce résultat d'une façon décisive est : les chars. L'ennemi les a engagés en masse considérable et inattendue pour nous. Sur les points où ils sont arrivés par surprise, nos troupes n'ont pas eu les nerfs suffisants pour les combattre. Ils ont percé nos lignes avancées, ouvert la voie à leur infanterie; ont poussé jusque derrière nos troupes, provoqué des paniques locales et disloqué la conduite du combat. C'est par le succès des chars qu'il faut expliquer le chiffre élevé de nos prisonniers, qui a tant diminué nos effectifs et provoqué une dépense de nos réserves plus rapide que celle qui jusqu'alors était de règle. »

Quelques jours après, le 9 octobre, Ludendorff faisait au Chancelier d'Empire la confession suivante : « Jusqu'au 8 août, la situation militaire était bonne. Mais à cette date, l'emploi massif des chars bouscula en deux ou trois heures six ou sept divisions. Que se passa-t-il exactement? En tout cas, ce fut la journée de deuil de l'empire allemand. »

On voit qu'on ne saurait faire au char de combat la part trop large dans notre reconnaissance et aussi dans nos espérances.

Eh bien! il semble qu'on ne lui accorde pas l'importance qu'il mérite, ou du moins qu'on n'agisse pas comme si on la lui accordait.



L'invention du char de combat ne marque au fond qu'un stade de l'évolution de l'armement depuis que l'homme se bat, c'est-à-dire probablement depuis qu'il existe et qu'il cherche à porter à l'adversaire le plus de coups possible, tout en en recevant soi-même le moins possible : le cuirassement.

Ce fut d'abord le bouclier pour le guerrier antique, puis, au Moyen Age, l'armure pour la cavalerie, devenue chevalerie et ensuite pour l'infanterie elle-même. L'invention des armes à feu et leur perfectionnement de plus en plus grand firent peu à peu disparaître, pour ainsi dire morceau par morceau, l'armure devenue insuffisante, et on ne trouva d'autre moyen de lutter contre les engins de destruction que dans la mobilité et la manœuvre.

Mais l'apparition des armes à tir rapide vint singulièrement compliquer le problème, en rendant l'attaque de front tellement meurtrière qu'elle devenait impossible. Cette inviolabilité du front, apparue pendant les guerres du Transvaal, de Mandchourie et des Balkans, s'affirma inexorablement au cours de la Guerre Mondiale, et, comme alors les lignes devenues continues depuis la mer jusqu'aux frontières des pays neutres, ne présentaient plus de flancs par où l'on pût risquer une attaque débordante, force était de rester figé face à face dans des tranchées. La situation menaçait de s'éterniser. C'est alors que le moteur avec ses muscles d'acier vint fournir la solution.

Mais il ne faut voir là que la première phase d'une invention, laquelle a été plutôt une improvisation. Celle-ci va se développer avec une rapidité au moins égale à celle de l'aviation et il y aura autant de différence entre les premiers

chars et ceux de l'avenir qu'entre les premiers navires en fer et les dreadnoughts modernes. Wells, dans ses anticipations de guerre, prévoit des combats entre chars gigantesques, véritables cuirassés terrestres, égalant et même dépassant en dimension et en puissance les cuirassés marins; car la force des moteurs n'y sera pas limitée par les nécessités de la flottabilité.

Mais, sans envisager cette perspective à échéance encore lointaine, il est hors de doute que nos petits Renault ne tarderont pas à être démodés et qu'étant donné le perfectionnement de la défense « antichar », il va falloir trouver des engins plus résistants et par conséquent plus puissants.

Nous allons assister à une évolution qui mérite d'être suivie avec attention et dirigée avec une grande compétence. A ce point de vue, la France a une avance sérieuse. Il ne faut pas qu'elle s'expose à la perdre.

Au début, quand parut l'engin nouveau, sous prétexte qu'il portait des canons, l'artillerie le revendiqua sous sa coupe. Puis, comme il était destiné à combattre presque côte à côte avec l'infanterie, celle-ci le réclama à son tour.

Entre ces deux compétitions on s'avisa d'une solution hybride : on confia à l'infanterie le personnel, c'est-à-dire le recrutement, l'instruction, la mobilisation et le commandement; à l'artillerie, le matériel.

Cette dualité d'attributions ne semble guère faite pour aider au progrès, et on risque ainsi de compromettre le sort de la nouvelle arme, comme on a jadis compromis ou, en tout cas, singulièrement retardé celui de l'aviation en la rattachant d'abord au génie, puis à l'artillerie, jusqu'au jour où l'on se décida à la laisser voler de ses propres ailes sous une direction indépendante.

Actuellement, les inconvénients de la mesure bâtarde adoptée ne se font pas trop sentir, parce qu'on a mis les chars de combat sous l'autorité d'un inspecteur général dont la haute valeur s'impose à tous, le général Estienne. Mais il n'y a là qu'un palliatif provisoire, qui ne tardera pas à être inopérant : car le grand maître des chars va très prochainement être obligé de prendre sa retraite, sous l'implacable couperet de la limite d'âge, à moins qu'on ne se décide à

appliquer les mesures de maintien exceptionnelles en faveur de ce vigoureux soldat qui a rendu et peut rendre encore au pays des services exceptionnels.

En tout cas, quand il viendra à disparaître de l'arène militaire, on ne sentira plus la forte poigne habile à conduire l'attelage dépareillé auquel a été attelé le char de combat. Il y aura là une succession très lourde, très délicate à prendre.

En fait, la nouvelle invention n'est pas plus serve de l'infanterie que de l'artillerie. Son rôle est trop important, trop spécial, son essor trop vaste, trop impérieux, pour qu'elle ne mérite pas de relever d'une autorité indépendante, susceptible d'assurer son avenir. Mise en tutelle sous un autre service, elle y sera forcément traitée en parente pauvre ou tout au moins en parente éloignée, au grand découragement de son personnel et au grand détriment de ses progrès.

Au point de vue tactique, la question de l'autonomie se pose avec autant de vigueur. Si le corps des officiers d'artillerie peut fournir des techniciens pour assurer la fabrication et le perfectionnement de l'engin, il faut convenir que son emploi, limité au combat rapproché, ne cadre guère avec les méthodes de ces spécialistes du combat éloigné. D'ailleurs pour eux la question ne se pose plus. C'est l'infanterie qui va annexer de haute lutte le char de combat. Reste à savoir si l'appétit n'est pas un peu gros.

***

Pour quelles raisons l'infanterie réclame-t-elle l'emprise des chars?

D'abord parce que ceux-ci sont destinés à lui frayer le chemin.

Raison spécieuse. Car toutes les armes sont destinées à frayer le chemin du fantassin. C'est leur mission. C'est même leur raison d'être. Les tirs de l'artillerie, les travaux du génie, les reconnaissances et les bombardements de l'aviation et même les chevauchées de la cavalerie ne seraient que des gestes inutiles s'ils n'avaient pour but de faciliter la progression de l'infanterie. Celle-ci, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, restera toujours la grande arbitre des batailles; mais elle ne

peut pour cela avoir la prétention d'absorber les armes auxiliaires, sous peine d'étouffer. Là, comme partout, il faut la division du travail.

Mais ce travail des chars, objecte-t-on, le fantassin le revendique. Ces engins doivent faire partie de son armement au même titre que ses mitrailleuses, que ses canons de 37. Là l'argument est plus grave et plus dangereux.

Vouloir disséminer les chars entre les diverses unités d'infanterie, c'est les réduire à l'impuissance. Ils n'ont d'effet que s'ils agissent en grande masse. Autrement leur emploi présente plus d'inconvénients que d'avantages. Car il attire le feu de l'artillerie sur les troupes qui les utilisent et celle-ci aura tôt fait de les mettre hors d'usage en concentrant successivement son action sur les petits paquets de chars qui s'offriront à sa vue. Elle ne peut être paralysée que si elle est pour ainsi dire submergée par l'avalanche des chars se précipitant en un large front sur ses lignes.

Et puis ils ne pourront être employés partout. A quoi serviront-ils aux troupes qui se trouvent en arrière des cours d'eau ou dans des bois ou devant des épais lacis de tranchées?

C'est au Haut Commandement qu'il appartient de les faire agir en masse, et, autant que possible, par surprise, là où il a décidé de mener l'attaque décisive.

D'autre part, en dehors du champ de bataille même, les chars, tels qu'ils sont constitués actuellement, ne s'auraient s'avancer sur les routes avec les colonnes d'infanterie; ils sont mauvais marcheurs, sans compter qu'ils sont aussi de terribles ravageurs de chemins. Une simple étape de 25 kilomètres les avarie tellement qu'il faut ensuite près d'une demi-journée pour les remettre en état. C'est sur des camions automobiles ou par voie ferrée qu'ils doivent être transportés. Si l'on en dotait les diverses colonnes d'infanterie, ils constitueraient de tels impedimenta que les chefs seraient les premiers probablement à réclamer qu'on les en débarrasse.

Toutefois il faut signaler que des études sont poursuivies actuellement pour améliorer la circulation des chars et sont près d'aboutir. On connaît déjà le dispositif Kégresse, véritable crémaillère en caoutchouc, qui permet aux automobiles de rouler facilement dans la neige et dans le sable. Un nou-

veau mode de suspension permettra bientôt aux chars de s'avancer rapidement sur les routes sans détériorer celles-ci.

Enfin, certains prétendent que le char doit non pas seulement accompagner, mais même remplacer l'infanterie. Ce serait en somme un fantassin marchant sous cuirasse, comme l'hoplite romain s'avançait sous son bouclier. Théorie fallacieuse. Car le char voit mal : il tomberait facilement dans tous les pièges qui lui sont tendus, si le fantassin ne l'éclairait. C'est un peu l'alliance de l'aveugle et du paralytique. De plus, capable d'écraser une résistance, il ne saurait occuper ni organiser une position. L'action du char et celle du fantassin se complètent, mais ne se confondent pas. Elles exigent une technique, une tactique, une mentalité toutes différentes.

Enfin l'infanterie, malgré toute sa bonne volonté, ne saurait suffire à la tâche d'assumer le perfectionnement du matériel. Il ne suffit pas de se sacrer « arme technique » pour le devenir. Le recrutement de ses cadres ne lui permettra jamais de posséder assez de spécialistes. Et même, y parviendrait-elle, qu'elle ne verra jamais dans le char qu'un organe d'accompagnement et c'est uniquement dans ce sens qu'elle voudra en orienter les progrès.

Or l'essor du char doit être bien plus vaste.

Aujourd'hui « vaincre » ce n'est plus « avancer », suivant l'ancienne définition. *Vaincre, c'est rompre l'ennemi.* Une simple avancée ne produit rien de décisif, quand elle ne constitue pas une victoire à la Pyrrhus. L'agresseur se trouve alors souvent dans une situation beaucoup plus difficile, et il y a lieu de remarquer qu'au cours de la dernière guerre, c'est après les plus grandes poussées en avant, qu'ont été subis les plus graves revers : première et deuxième bataille de la Marne pour les Allemands; Tannenberg en 1914, le Dunajec et le San en 1915 pour les Russes; le Roudnik en 1914 et la Piave en 1917 pour les Autrichiens; Caporetto en 1917 pour les Italiens. Tant que la ligne ennemie ne sera pas percée et percée assez largement pour que la plaie ne puisse se refermer, il n'y aura rien de fait.

Eh bien! le char sera l'arme de la rupture et de l'exploitation, en permettant non seulement aux fantassins d'aller

occuper la position ennemie, mais aussi à l'artilleur de pousser rapidement en avant ses canons et en rendant au cavalier son rôle séculaire d'exploration et de poursuite, que le cheval, trop fragile, ne lui permet plus de remplir.

L'adoption de la chenille est peut-être appelée à marquer dans l'art de la guerre, tout au moins de la guerre de position, une révolution du même ordre de grandeur que jadis l'invention de la poudre.

Le canon, en démolissant les donjons féodaux, dont les hautes murailles avaient jusque-là défié toutes les attaques, avait forcé l'adversaire à chercher le salut dans l'invisibilité et à se terrer de plus en plus. La tranchée est ainsi devenue la panacée universelle du combat. Mais les défenseurs s'y maintiendront-ils désormais avec leur belle opiniâtreté de jadis, quand ils se sauront exposés à tout moment, soit de jour, soit de nuit, aux irruptions subites de ces monstres d'acier qui, sans souci des obstacles, broieront tout sur leur passage? On sera obligé de chercher une autre parade. Laquelle? Seul l'avenir nous le dira. Mais d'ores et déjà, on voit le rôle immense que la chenille est appelée à jouer.

Les États-Unis sont en train de s'organiser une artillerie sans chevaux, entièrement à moteur chenillé. Nous serons peut-être nous aussi obligés d'en venir là un jour, quand le problème du remplacement de l'essence par un autre carburant sera résolu et que nous cesserons ainsi d'être tributaires de l'étranger pour l'alimentation de nos moteurs.

***

Alors, si l'on ne peut faire dépendre les chars ni de l'artillerie, ni de l'infanterie, à qui donc les confier? Mais à eux-mêmes. Il faut leur conférer leur autonomie, comme on a fait pour l'aviation, et leur donner, tout au moins provisoirement, tant que l'organisation désuète de notre administration centrale de la guerre n'aura pas été refaite, un directeur particulier, c'est-à-dire les subordonner à une autorité responsable, ayant qualité pour parler directement au ministre sans passer par la tutelle des autres.

La loi d'organisation prévoit 21 régiments de chars et ce

nombre est un minimum qui ne tardera pas à être dépassé. Le budget leur consacre plus de cent millions. Il y a là un ensemble qui paraît mériter un administrateur spécial. Il semblerait même logique de lui confier tout le service automobile. Il serait le grand fournisseur militaire des voitures tractées, comme jusqu'à présent la cavalerie a été le grand fournisseur des chevaux pour toutes les armes.

Et il s'agit là d'une réforme qui mérite d'intéresser non seulement les professionnels, mais également et tout aussi vivement le grand public.

Il est bon que l'opinion générale réclame que toutes mesures soient prises pour assurer l'essor de cet engin nouveau, qui, devant jouer un rôle de premier plan dans les combats futurs, est un facteur déterminant du salut de la Nation. C'est lui qui nous permettra de lancer rapidement, dès les premiers jours, en pays allemand, sans nous laisser arrêter par les obstacles, une force suffisante pour écraser dans l'œuf sa mobilisation, nécessairement plus lente que la nôtre. C'est lui qui nous permettra, en tout cas, en portant la guerre en territoire ennemi, de mettre le nôtre à l'abri des engins diaboliques qui se révéleront alors probablement.

D'autre part, son emploi diminuera sensiblement les effectifs nécessaires pour les opérations de notre armée de couverture et de nos troupes coloniales. On a calculé qu'un bataillon de trois compagnies de chars avait une puissance offensive égale à celle de toute une division d'infanterie à trois régiments.

Et quand notre armée pourra compter sur un solide appoint de chars perfectionnés, bien équipés, bien servis, alors le problème de la réduction du temps de service pourra être sérieusement envisagé.

C'est dans cette voie qu'il faut chercher la solution.

COLONEL ROMAIN

TABLEAUX DE PARIS

L'*idole piétinée!* L'image est de Fernand Divoire, qui est là dans la foule et dont le visage a ces finesses que l'on voit aux artistes du Nord. La sensibilité du poète d'*Orphée* s'énerve à suivre les phases précipitées de ce match; les lèvres fines se serrent sur les dents et l'extrémité des paupières se plisse sur les yeux clairs, qui ont comme des reflets effacés de ciel au cœur des glaciers, dans les profondeurs qui séparent les blocs opaques des moraines... Et ces signes se retrouvent marqués sur le visage des spectateurs, selon leur plus ou moins de sensibilité, leur âge, leur tempérament, leur race...

Et Dieu sait si les races sont nombreuses autour de ce ring, dans ce *stade* tout neuf qu'on inaugure, auquel on a donné le nom de *Buffalo,* qui est exotique et d'une consonance sauvage, qui évoque le *ranch* et ses centaures du lasso... Il faut au « populaire » ce baptême de noms étrangers, qui le flattent, sans qu'il sache pourquoi...

Beaucoup de fer et un peu de ciment armé, une sorte de carcasse gigantesque à peine achevée, peut-être inachevable, sans véritable entrée, sans façade, dépouillée de toutes les préoccupations d'esthétique dont, jadis, les architectes étaient hantés. Maïs un architecte n'a que faire, sans doute, pour un tel bâtiment, un constructeur suffit. Et l'on songe avec un certain effroi aux villes neuves du nord de la France...

Le peuple est malheureux. Tout ce qui l'environne est obscur et laid, sans décence, définitif dans l'improvisé... jamais en place, jamais proportionné, tout à coup trop neuf, plus souvent caduc, jamais intact, toujours ébréché, souillé, maculé. Sentant obscurément qu'il ne peut en rien l'admirer, le peuple n'en prend aucun soin. Et puis, il

manque de temps pour tout... Pourtant, une beauté lui est née, un souci lui est venu, celui de son corps. Lui qui ne respecte rien de matériel, qui couvre ses murs de graphiti et ses trottoirs d'immondice, lui qui n'ose même pas jeter les yeux sur le matelas où il dort, il s'est pris à aimer ce corps qu'il apprend à pétrir par l'exercice, à développer, à embellir d'après des modèles anciens... C'est un immense progrès...

Mais de quelle fange encore s'élance-t-il et que ceux qui prétendent veiller à ses destinées sont coupables, aveugles, égoïstes, bornés!... Quelles piscines attendent ces jeunes hommes qui commencent à régénérer les mœurs et la vie de leur caste par le corps? Qui se soucie de leur en construire? Mais leur construit-on davantage ces stades dont ils ont besoin? Le plus important de tous, qui porte le nom de Pershing, son fondateur, nous a été laissé par l'armée américaine, mais il est éloigné, presque inaccessible. Le dernier construit, ce *Buffalo*, où soixante mille personnes s'entassent aujourd'hui, est la propriété d'un journal...

Mais, si le sport améliore et régénère la race, il fait pulluler aussi, dans les grandes manifestations de boxe, un public pareil à celui des courses — qui passent également pour être aussi *du sport.* Ce dimanche incertain de septembre, après un orage qui creva sur Paris pendant la nuit et qui a laissé dans l'air son humide fraîcheur automnale et cette atmosphère grise que, seul, le soleil du printemps arrive jamais à balayer pendant quelques heures, — ce dimanche de septembre, à Montrouge, au delà de la porte d'Orléans, évoque, dans sa poésie fanée, Verlaine et Seurat et, tout à coup, Maurice Utrillo et Georges Dufresne...

Mais, dans les centaines d'autos qui se suivent le long de la large route pavée, les gens qu'on aperçoit semblent appartenir à toutes les catégories de ce que la population parisienne peut offrir de plus douteux et de plus « flottant ». Un Georges Carpentier, qui, en résumé, sait donner des coups de poing — et qui a même appris à en recevoir — mais qui ne paraît pas destiné à d'autres emplois ici-bas, ce qui, après tout, n'est pas la seule preuve de supériorité qu'un homme puisse fournir, — jadis eût été dans le peuple un petit roi de Paris,

parce que là, l'homme comme la femme ne cesseront jamais d'admirer la force musculaire et l'adresse corporelle, mais sa réputation ne fût guère sortie de nos murs, en tous cas, elle fût demeurée de ce côté-ci des frontières.

Aujourd'hui, un Carpentier n'est plus seulement un héros populaire français, il est mondial, il est *champion du monde* de quelque chose. Imaginez, pour la cervelle d'un petit mineur de Lens, le poids plus que demi-lourd à porter. Il a péché par orgueil. Et c'est ce qui a perdu le plus d'hommes ici-bas et qui, moins parfaits de corps, le surpassaient probablement par l'intelligence.

La gloire universelle d'un Carpentier, d'un Dempsey,... d'un Siki, c'est comme la revanche de la masse, des peuples immenses qu'on a voulu contraindre à l'instruction, malgré eux, et qui prennent leur revanche sur leurs maîtres en se créant un roi, un dieu, en dehors de toutes les contingences d'écoles, de savoir scientifique ou littéraire, un dieu qui n'a que du muscle, un prince du biceps et du poing... et, de plus en plus, grâce au développement de l'athlétisme, des dieux dans toutes les catégories du sport... Et, comme on a l'air de fraterniser bien plus vite sans le souci de savoir dans quelle langue s'exprimer correctement, le sport s'est internationalisé avec une rapidité décevante, les jeunes gens d'à présent diraient « formidable ».

Ces arènes de fer, ce nouveau *Buffalo*, où soixante mille personnes se sont entassées, avec ses ouvertures au-dessus desquelles on peut lire ces mots tracés à la main, sur des feuilles fixées par des punaises : *Il n'y a plus de places à deux cents francs*... quelle curieuse impression qui n'est plus de Paris, qui n'est plus même de France, ni d'ailleurs, qui est du moment, mais qui n'a plus qu'un caractère international. Les photographies, les films qui se dérouleront un peu partout, pendant un mois, permettront de voir à quel point l'on peut difficilement situer l'endroit où l'on est, et dire si la rencontre a lieu au Texas, aux portes de Melbourne ou de Sheffield... Si ne pullulaient pas, aux abords et dans l'enceinte, les agents de police, bien malin qui pourrait préciser.

La tourelle des cinématographistes sur ses pieds de fer nous fait penser aux martiens de Wells...

Mais voici les héros de la fête, de la fête qui n'a plus rien de sportif, avec ses femmes maquillées, ses Américaines curieuses et précises, ses désœuvrées d'outre-Manche et d'outre-Pyrénées, ses cabotins, ses Argentins, ses Finlandaises et ses noirs... Que de noirs!... Jamais il ne me semble en avoir tant rencontré d'un seul regard... Dans dix ans, combien seront-ils?... Mais, dans dix ans, que sera l'Europe, que sera le monde?... Et quelle fierté tout à l'heure dans ces gros yeux de jais!

Georges Carpentier est grandi par la robe de soie grise bordée de noir, on dit *Kimono,* dans laquelle il s'est enveloppé pour paraître. D'un peu loin, l'allure du champion en est féminisée. Il enroule nonchalamment, autour de son poing droit, une légère bandelette qui semble retenir toutes ses préoccupations lorsqu'on le présente à la foule, aux quatre côtés du ring, successivement : « Je vous présente Georges Carpentier, champion du monde... » Le dieu incline légèrement la tête, imperceptiblement... Lorsqu'il fera face aux places populaires, il daignera lever un bras, faire « bonjour » de la main, avec cette indifférente galanterie que l'on a vue à des seigneurs de cavalcade, sur des chromos...

Le noir, le nègre timide, lui, fait peur, avec son nom qui a l'air d'une imitation de la scie fendant du bois...

Cette entrée de Carpentier a eu quelque chose de cabotinesque qui ne prévient pas en sa faveur. C'est une entrée où perce la *diva* sous le pugiliste... Ce sont des nuances, que la foule, qui a cent mille bouches et deux cent mille yeux, mais un seul épiderme, enregistre photographiquement...

Entre le premier et le sixième round, les phases de l'engagement semblent si précipitées qu'il faut, pour en donner l'impression et les comprendre, le langage et la connaissance des techniciens. Mais ce qui en demeure, nous laisse angoissés, écœurés, déçus... D'abord, le blanc joue avec le noir, il paraît le picoter, le taquiner; il se sent supérieur, il se croit supérieur. En montant sur le ring, il a dit, paraît-il : « Dépêchons-nous, il va pleuvoir... » Pourtant, il ne semble point vouloir se hâter... Il y a les opérateurs du cinéma, dans leur *loggia* aérienne, qui ont payé cher le droit d'être là et qui sont exigeants... Le noir encaisse... Cependant, cependant, très

vite, dès le second round, les spectateurs ont le pressentiment que l'aiguille a tourné, que le héros n'est plus maître de soi, que, dominateur, il va se trouver dominé. La minute est émouvante, pendant laquelle le public, sans bien savoir ni comment, ni pourquoi, comprend qu'aujourd'hui même, le héros va se trouver précipité, en quelques instants, du sommet où il était monté. C'est dans l'air un de ces souffles dramatiques, comme il en est passé, depuis le commencement des sociétés, sur de semblables agglomérations d'hommes... En moins d'un quart d'heure, nous assisterons à la défection des lâches et des tièdes, et à l'éclosion subite de ce sentiment qui veut que la masse aille au plus fort.

Lorsque à la veille de l'élection présidentielle, M. Clemenceau fut mis en minorité, au vote préparatoire du Sénat, le même silence surpris vola sur l'assemblée. Ce sont des moments où l'air semble occupé par des génies, comme les peintres en placent dans les parties hautes de leurs compositions allégoriques... Et je ne suis pas certain que, si nous avions meilleure vue, nous *ne les distinguerions* pas...

Le *champion du monde* n'est bientôt plus le champion du monde : quelques coups de poing, et voilà l'idole renversée, brisée, en morceaux. Mais le peuple ne serait pas ce qu'il est, dans ses mouvements imprévus, s'il ne piétinait les débris de la statue qu'il adorait encore, quelques instants plus tôt. L'idole piétinée... Ovations au Sénégalais... En attendant que les arbitres se mettent d'accord, ses soigneurs emportent Carpentier sur leurs épaules... Le sinistre, l'effrayant visage tuméfié, la lèvre ouverte, le dessous des yeux gonflés, dérobant le regard; un être inerte, couvert de sang jusqu'à la ceinture, roulé dans une serviette de bain... Mais, tandis qu'on le fait disparaître, comme une bête morte, au milieu du tumulte, il lui reste assez de force pour faire un mouvement, le dernier, celui de ramener sur ce visage méconnaissable un pan de linge blanc, qui le recouvre comme d'un linceul.

***

Nous ne sommes peut-être pas vingt spectateurs dans la salle néo-pompéienne rouge... Dehors, c'est le matin, avant

dix heures et il pleut. La pluie de septembre qui entraîne les dernières feuilles mortes aux arbres du boulevard...

Le rideau s'écarte sur l'écran... Je suis convié à venir voir un nouveau film de Griffith, le maître de la présentation cinématographique au delà de l'Atlantique, un de ces spectacles qui durent deux heures, qui ont été composés, tournés avec un soin infini, une conscience attentive, où l'auteur plane romantiquement sur son sujet, avec une âme multiple, quasi divine, prolonge au loin ses regards, les ramène à l'improviste, projette de subites clartés sur certains personnages, tente, non sans y parvenir fréquemment, de nous faire lire à livre ouvert dans l'âme de ses héros. Un metteur en scène, de la qualité de M. Griffith, arrive à donner à un film une tenue, une homogénéité qui est fréquemment comparable à celle des toiles de maîtres; ses protagonistes demeurent au premier plan, tout en permettant aux sujets de second ordre de contribuer à l'ensemble par les quelques expressions et la somme de pittoresque qu'on attend d'eux. Je songeais au compositeur qui orchestre sa partition, en voyant passer sur la toile certaines masses de figurants, comme, par exemple, ceux d'une soirée dans la société, à l'arrivée, à l'instant où les manteaux de fourrures succèdent aux manteaux de fourrures, les diadèmes aux aigrettes, où c'est comme un balancement de plumes d'autruche, de tulles, de mousselines, sur les degrés d'un péristyle, dans le froufroutement, les frémissements d'un grand concours de femmes, jouant leur rôle ici-bas d'être belles et de susciter les désirs et l'envie... Il y a de petits morceaux fugitifs dans ce *Way Down East* qui sont bien susceptibles d'enthousiasmer les psychologues, pour toute l'acuité, le goût, l'ironie avec lesquels le metteur en scène s'est plu à les prodiguer, en l'espace d'un quart de minute. Mais ceci n'est qu'un accessoire... Le diable d'homme en est arrivé à donner le premier rôle au sentiment dans cette forme de spectacle, toute subjective, qu'est le cinéma. Dans un préambule qui glisse sur l'écran au début de la représentation, l'auteur nous avertit que son thème sera la pitié, la bonté. En effet, par des moyens d'une simplicité naïve ou d'une hardiesse bien inouïe, quand on songe que ce film fut tourné aux États-Unis, il parvient à nous montrer toutes

les phases de l'existence d'une jeune fille, bientôt séduite, dans toute l'innocence de sa candeur et qui va engendrer. Eh! bien, dans un éclair, M. Griffith nous fait voir l'accouchement, le médecin penché sur le lit de la femme qui va devenir mère...

Quel tact ont ces artistes américains et comme ils sont réellement les maîtres de cet art tout neuf, qui n'a mis que vingt ans pour devenir ce qu'il est ! Comme le film allemand des *Trois Lumières*, que les amateurs de cinéma « extrémistes » ont immédiatement opposé à la production américaine, est loin de nous avec ses amas de cartonnages !... Il y a des vues de campagne, des rivières, des prairies en fleurs, et, tout à la fin, une débâcle de glaces sur un grand fleuve, dont l'effet ne peut être compensé par aucun décor simulé. L'une des premières, des plus troublantes parures du cinéma, c'est de pouvoir rendre l'atmosphère. Tous les truquages, les toiles les plus intelligemment peintes, ne vaudront jamais certains effets crépusculaires ou matinaux, de soleil et de brume... Et puis, pourquoi vouloir au cinéma copier le théâtre, qui précisément, agonise, étouffe entre ses portants.

Nous sommes peut-être vingt, ce matin, dans cette *Salle Marivaux*, à voir, pour la première fois avant le lancement, ce film qui va sans doute connaître une fortune supérieure encore à celle du *Lys brisé*, du même Griffith, interprété par la même Lilian Gish, dont les yeux excellent aux larmes. Cette artiste pleure comme le rossignol chante, on ne se lasserait pas plus de voir couler ses larmes qu'on ne se lasserait, au cœur d'une nuit d'été baignée de rayons de lune, d'entendre l'oiseau ténor égrener ses trilles. C'est un don précieux, car les pleurs, plus encore que le rire, exercent un pouvoir souverain sur la foule, qui éprouve à les verser une immense volupté, comme si son cœur en était allégé d'autant pour l'avenir.

Et l'orchestre de vingt musiciens ne saurait empêcher d'entendre renifler et se moucher les vingt spectateurs que nous sommes, avec nos larmes, les premières de toutes celles qui vont couler là.

***

Balzac eût aimé ce *Concours Lépine*, ces galeries où nous venons de pénétrer, où semblent s'être donné rendez-vous les manifestations imprévues des esprits les plus médiocres, comme aussi, dans la logique, ces innovations tellement raisonnables, si sages, que l'on a peine à concevoir qu'elles n'aient point été faites déjà. On demeure parfois interdit, un éclat de rire ébauché dans la gorge, et puis une grande pitié dissipe la gaîté. Il n'est pas nécessaire d'être romancier pour évoquer les soirées sous la petite suspension, de ces inventeurs qui se croient du génie, et que paralyse leur manque d'instruction, ou le peu qu'ils en ont reçu.

Concours Lépine!... Ils y ont pensé toute l'année. Ils espèrent s'y faire remarquer. Que de trouvailles qui nous font sourire, sur lesquelles on vit depuis des mois et des mois, qui intéressent, passionnent toute une famille, et sur lesquelles chaque membre compte, pour réaliser un des petits rêves, un des bonheurs souhaités de sa vie...

On ne s'y trompe pas, ces jouets, ces petits et grands ustensiles, pour rudimentaires qu'ils sont, représentent, tout de même, le superflu et le luxe aux yeux des acheteurs. C'est le souci d'embellir la vie qui anima, qui guida ces « inventeurs », le désir de créer un peu plus de confortable et d'aises, de donner au logis une parure qui l'égaie, de faire disparaître les inconvénients qui l'oppriment, de mettre un peu de clarté dans la maison, d'y faire pénétrer plus largement le soleil... Oui, c'est bien le but, la chimère caressée : s'évader, s'évader avec tout son cœur, de la géhenne, se donner les simulacres du bonheur, les apparences, même les plus pâles, de cette aisance qu'on voit aux riches, qui ont, pour tous leurs désirs, des aides toutes prêtes, des collaborations toujours attentives et la servilité des hommes.

Il faut se pénétrer de ce sentiment, en pénétrant dans les éphémères galeries du Champ de Mars. Il est parfois difficile de garder son sérieux... Mais, parfois après avoir souri, nous nous sentons allégé et meilleur.

ALBERT FLAMENT

LES MÉMOIRES DE GUILLAUME II

Les journaux, qui voulaient faire pendre Guillaume II, ont préféré, à la réflexion, le prendre pour collaborateur. La différence n'est pas si grande. Ils ont payé sa collaboration au juste prix, c'est-à-dire fort peu. L'empereur a remis ses droits à une maison allemande, qui les a revendus à un syndicat américain, lequel les a rétrocédés pour la France à une agence, laquelle les a distribués entre les différents journaux, pour la modique somme de 1 000 francs chacun. Le tout fait d'ailleurs un joli denier. C'est la devise du petit commerce : gagner peu pour vendre beaucoup.

La fortune de ce placement a été inégale. L'Angleterre est restée froide. Un journal comme le *Times* ignore absolument les mémoires impériaux. En Italie, le *Corriere della Sera* seul les publie. Encore en donne-t-il une édition abrégée et critique, avec un commentaire assez rude. En Allemagne, des divers journaux qui me sont tombés sous les yeux, deux seulement les insèrent, les *Hamburger Nachrichten* et le *Lokal Anzeiger*. Le *Lokal Anzeiger*, si connu à la fois pour ses fausses nouvelles et pour son dévouement à l'empereur, y trouve une conformité à la fois à ses habitudes et à ses sentiments. Le *Frankfurter Zeitung* se contente d'un résumé. Le *Berliner Tageblatt* a dédaigneusement mis le manuscrit au panier. Au contraire, en France, la presse, naïve, et curieuse attirée par le bon marché, séduite par le bruit, a, comme on dit, marché : et notre pays s'est montré une fois encore le plus facile du monde, même pour ses ennemis.

Malgré les réserves et les refus, le lancement est consi-

dérable. Tous les jours depuis le 24 septembre, une tranche d'*Événements et Figures* paraît en diverses langues. Tous les jours, unanimement, les lecteurs reconnaissent l'extrême médiocrité du nouveau journaliste. Comme le *Corriere della Sera* en Italie, le *Temps* donne en France une édition critique. Les deux journaux, sans s'être entendus, dénoncent à qui mieux mieux les lacunes, les inexactitudes, les arrangements. Les jugements allemands ne sont pas moins sévères. Je traduis l'opinion du *Berliner Tageblatt*, le 26 septembre, sur le premier chapitre, celui qui traite des rapports de Guillaume II avec Bismarck.

La maison K. F. Koehler, de Leipzig, nous envoie, avec l'autorisation de le publier, le premier chapitre des *Souvenirs* de Guillaume II. Nous nous bornerons à constater que l'ex-empereur raconte ses relations avec Bismarck et qu'il s'efforce de prouver, d'abord qu'il a honoré et adoré Bismarck, ensuite qu'il a été beaucoup plus clairvoyant en politique que le premier chancelier. Bismarck, qui ne voulait pas entendre parler de construire des flottes, — en particulier parce qu'elles nous brouillaient avec l'Angleterre et nous mettaient dans la situation la plus dangereuse, — n'aurait pas compris qu'il devait étendre son regard plus loin que l'Europe. L'âme anglaise serait restée un livre fermé de sept sceaux pour le ministère des Affaires étrangères de son temps, et Bismarck — qui, comme on le sait, poursuivait une alliance avec l'Angleterre! — aurait beaucoup moins regardé vers l'Angleterre que vers le continent. Il y a cependant dans ce premier chapitre des jugements qui ne sont pas entièrement absurdes; mais l'effort de l'ex-empereur y perce toujours de se placer dans le meilleur jour et de se donner pour un homme qui a compris plus clairement que les autres la marche de la grande politique. On sait ce qu'il en était. Guillaume II s'est aussi efforcé de donner à ses rapports avec ses parents ce ton de chaude tendresse qui leur manquait ouvertement. Il affirme aussi sa préférence pour un certain libéralisme : mais en même temps il reproche aux conservateurs de n'avoir pas eu des natures de chefs, et il montre son antipathie pour l'esprit démocratique de l'Allemagne du Sud. Au reste il déclare qu'il s'est tenu comme prince à l'écart des partis, quoiqu'on se soit efforcé de le jeter dans leurs luttes. Il n'y a dans cette première partie de son livre ni un renseignement nouveau qui soit digne d'être noté, ni aucun fait important. Le style est pâle, et l'ensemble a plutôt le caractère d'un rapport politique que d'un de ces mémoires qui tirent leur charme et leur vie de traits surprenants ou seulement amusants.

L'ouvrage s'appelle *Événements et Figures* (Ereignisse und

Gestalten), 1878-1918. Il est divisé en quinze chapitres, dont voici la suite : 1. Bismarck; 2. Caprivi; 3. Holenlohe; 4. Bulow; 5. Bethmann; 6. Mes collaborateurs dans le domaine gouvernemental; 7. Science et art; 8. Mes rapports avec l'Église; 9. Armée et flotte; 10. La guerre éclate; 11. Le Pape et la paix; 12. La fin de la guerre; ma retraite et mon abdication; 13. Le tribunal ennemi et neutre; 14. La question des responsabilités; 15. Le bouleversement de l'avenir allemand. Au moment où l'on écrit ces lignes trois chapitres ont paru couvrant la période de 1878 à 1900.

Pour les comprendre, il faut se rappeler à la fois le caractère et la condition de Guillaume II. La condition reste celle du principal accusé au tribunal de l'Histoire, et, en fait, les mémoires de Guillaume II ne sont qu'une longue plaidoirie. Pour le caractère, il suffit de se reporter aux *Mémoires*, autrement vivants et naïfs, du kronprinz. Ce fils pieux a fait de son père un portrait achevé. L'empereur, dit-il, est noble dans toute la force du terme. Et en effet, on voit qu'il cherchait à être imposant, même avec ses enfants. « Il se donne toujours, sans arrière-pensée aucune, et en mettant à nu d'une façon absolue tous les coins et recoins de son esprit solidement cultivé, pur, chaleureux, et même pétillant. » Le kronprinz se rend d'ailleurs parfaitement compte que « cette grande franchise, apanage essentiel de tout homme de cœur, pourrait fort bien provenir en partie, dans son cas particulier, de la présomption inouïe qu'il a ou avait sur tout ce qui émanait de sa personne, et en partie aussi de sa confiance absolue dans la force de son magnétisme personnel. Ainsi, dans toute discussion, se croyait-il volontiers sûr d'avance de l'emporter sur ses contradicteurs, de sorte qu'il ne se donnait pas même la peine de préparer son attaque et d'étayer ses considérations par une argumentation serrée et logique. » On ne saurait mieux dire, ni mieux caractériser d'avance la légèreté et l'insuffisance du plaidoyer que l'empereur vient de prononcer pour lui-même. Le kronprinz excuse d'ailleurs son père; toute la faute est aux flatteurs : « Sachant que, depuis sa jeunesse, tous ceux qui l'approchaient l'ont pour ainsi dire abreuvé d'admiration et d'adulation, il ne peut échapper à la pers-

picacité de personne qu'à la longue son discernement finit par se troubler ou du moins par souffrir quelque peu. »

Solennité, confiance en soi, légèreté, manque de jugement, voilà le père peint par le fils. Celui-ci ajoute un dernier trait. Depuis ses incartades de parole de novembre 1908, et les scènes violentes qui les avaient suivies, l'empereur avait beaucoup perdu de son aplomb. « Le germe du mal moral, provoquant l'indécision et l'incertitude dont il a si souvent fait preuve dans les dix dernières années de son règne, fut semé à cette occasion. » Cette fois l'homme est complet. Tout ce qu'on peut dire encore, c'est que l'exubérance naturelle de l'empereur, après avoir été fortement contrainte dans ses dernières années, devait se faire jour. Guillaume II nous laisse entendre que l'impératrice l'avait poussé à composer ces notes, mais son propre tempérament y suffisait. Il n'a pas pu se tenir de s'adresser à l'univers, et pour mieux se défendre, il attaque.

Le premier chapitre est des plus faibles. Il s'agit des rapports de Guillaume II avec Bismarck. C'est qu'ici il existe un document terrible contre l'empereur : le tome III des mémoires du chancelier. Avec la légèreté dont parlait son fils, on dirait que Guillaume II a oublié tout ce que contient ce réquisitoire. Quand il essaie d'expliquer ses dissentiments avec le chancelier, sa défense est au-dessous du médiocre. Quand il attaque à son tour, il est perfide et inexact.

Il proclame d'abord son respect, son admiration : on avait beau dire autour de lui que les Bismarck cherchaient à régner sur les Hohenzollern, sa confiance n'était pas ébranlée. Il donne à entendre que si son père, l'empereur Frédéric, l'a tenu éloigné des affaires, c'est par crainte de l'influence trop forte que Bismarck pourrait prendre sur ce jeune esprit... Malheureusement, il existe une lettre de Frédéric III, que Bismarck a eu soin de publier, et qui dément cette version flatteuse : « Sa culture est encore remplie de lacunes, écrit l'empereur au chancelier, et manque de la base nécessaire; le peu de maturité de mon fils aîné, joint à sa tendance à la présomption et à la vanité, me font trouver dangereux de le mettre dès maintenant en contact avec les problèmes de la politique étrangère. »

Après avoir rendu hommage à Bismarck, Guillaume II cherche le défaut de l'armure. Les deux reproches qu'il fait au chancelier sont de n'avoir pas compris les besoins du peuple (tous les apprentis souverains en disent autant, et le kronprinz, dans ses mémoires, réédite le même reproche, mais contre Guillaume II), — et de n'avoir pas entendu la politique mondiale. La vérité est que Bismarck se méfiait d'une politique qui devait brouiller l'Allemagne avec l'Angleterre et avec la Russie. Sur le chef d'avoir brouillé l'Allemagne et l'Angleterre, Guillaume II aura peine à se défendre. Mais en ce qui concerne l'amitié avec la Russie, il essaie de montrer qu'il a plus fait que Bismarck pour maintenir cette union, que les dernières volontés de son grand-père lui recommandaient. Il blâme celui-ci d'avoir, au congrès de Berlin, arrêté les progrès de la Russie en Orient, et d'avoir préparé la fusion entre les deux revanches, celle de Berlin, et celle de San Stefano, autrement dit l'alliance franco-russe. Mais cette fois encore, les documents se tournent contre l'empereur. *Le Temps* rappelle la lettre qu'il écrivait le 10 mai 1888 à Bismarck, et où il montrait sa défiance de la Russie : « Il est vraisemblable, disait-il, que la Russie ne se laissera pas longtemps isoler de notre ennemi né, et toutes deux déchaîneront la guerre quand, des deux côtés, les armements leur paraîtront suffisamment avancés pour prévoir nous détruire impunément. »

Le chapitre sur Bismarck s'arrête brusquement, sans raconter la disgrâce du chancelier. Et un second chapitre, fort court, est consacré au second chancelier, Caprivi, qui reste au pouvoir de 1890 à 1894. Le prince de Hohenlohe lui succéda de 1894 à 1900. Il fait le sujet du troisième chapitre. C'est le moment où la politique mondiale, révélée bruyamment en Extrême-Orient, heurte à la fois la Russie et le Japon, tandis qu'en Europe et en Afrique elle inquiète la Grande-Bretagne.

Le grand souci de l'empereur est de se disculper d'avoir éloigné l'Angleterre de l'Allemagne. La défense est difficile, car il est notoire que le ministre anglais Chamberlain était partisan de l'alliance allemande. Il la fit proposer deux fois, en 1898. Dès 1895 lord Salisbury avait fait une tentative analogue. Mais Guillaume II a complètement oublié ces détails.

C'est au contraire à ce temps (3 janvier 1896) qu'appartient le fameux télégramme de félicitations qu'il adressa au président Krüger, pour avoir repoussé le raid des irréguliers conduits par Jameson et partis de la Colonie du Cap. L'empereur refuse d'être responsable de cette dépêche, qui aigrit violemment l'Angleterre. Il expose comment il fut contraint de l'écrire par le chancelier, le ministre des Affaires étrangères et le ministre de la Marine; et il fait valoir au contraire le service qu'il a rendu à la Grande-Bretagne en février 1900, quand il l'avertit de la proposition que la Russie et la France lui avaient fait d'attaquer ensemble la puissance britannique. Le fait était déjà connu. Le *Strand Magazine* l'avait publié dès 1908. On le trouvera pareillement dans la *Deutschlands Aussenpolitik* de Valentin. Seulement, la version est sensiblement différente. Pressenti, Guillaume II ne refusa pas du tout de s'associer à une attaque contre l'Angleterre. Il demanda seulement que la France se liât à l'Allemagne par un traité. C'eût été reconnaître l'annexion de l'Alsace-Lorraine. La France refusa.

Ainsi l'empereur oublie les propositions d'amitié de l'Angleterre, il nie ses propres torts, et pour tout achever, il invente des calomnies contre ses accusateurs. Il imagine un prétendu traité de 1897, entre l'Angleterre, la France et l'Amérique pour l'encerclement et la destruction de l'Allemagne. Il se réfère à l'ouvrage de Usher, *Pangermanisme* (1913), qu'il n'a pas lu, mais qu'il a vu cité dans un ouvrage anonyme de 1918, *The problem of Japan*. On se reporte au texte, et on voit (chapitre x) qu'Usher dit tout autre chose. D'après lui, le sens des conventions de 1897 serait le suivant : Au cas d'une guerre *commencée* par l'Allemagne ou l'Autriche *dans des desseins pangermanistes*, les États-Unis se déclareraient en faveur de la France et de l'Angleterre. Ainsi le plaidoyer de Guillaume II s'achève par un texte falsifié : c'est ce qui étonnera le moins dans ses *Mémoires*.

HENRY BIDOU

LA RENTRÉE DU PARLEMENT

Au moment où rentre le Parlement, une remarque vient à l'esprit de tout le monde. La Chambre élue en 1919 sera soumise aux élections générales dans un peu plus d'un an : elle va donc commencer la dernière période de son existence, et elle sera, pendant les quinze mois prochains, conduite à des actes décisifs, sur lesquels elle sera jugée.

Ce qu'elle a fait et ce qu'elle n'a pas fait depuis trois ans, chacun le sait. Elle a trouvé, dès le début de la législature, les plus importants problèmes à résoudre. Elle a maintenu, parmi des circonstances difficiles, une certaine stabilité gouvernementale, et fait preuve de continuité dans ses desseins. Avec des différences de méthodes, qui tenaient aux tempéraments de ses membres plus qu'à leurs conceptions, les divers cabinets qui se sont succédé ont suivi des politiques qui ont eu de l'analogie et qui étaient d'ailleurs fonctions des événements. Les problèmes ont tous cheminé depuis 1919 : aucun n'a reçu une solution. La Chambre a voté une loi de recrutement qui ne représente qu'une étape dans le renouvellement nécessaire des lois militaires, mais le Sénat ne l'a pas encore examinée. La question des réparations est toujours en suspens; la question financière, qui est étroitement liée aux réparations, a été réglée par des mesures toutes provisoires.

Or ce sont là les deux affaires essentielles aujourd'hui de la politique française. Il en est d'autres, personne ne l'ignore. Mais au moment de la législature où nous sommes arrivés, les grandes pensées et les longs desseins sont défendus, au moins à la Chambre. Nous n'avons aucun espoir que des pro-

blèmes comme ceux de l'alcoolisme, de la natalité, de la liberté de tester, de la naturalisation, de la réforme administrative, qui sont d'intérêt public, puissent être abordés avant les élections. Allons à ce qui est urgent. Finances et réparations sont les deux mots qui rassemblent nos préoccupations immédiates et, pour juger de l'étendue de leur signification, il suffit de rappeler que chacun des deux problèmes qu'ils désignent touche à la question de politique générale.

***

Aucun parti n'a l'illusion de croire que la législature peut s'achever sans que la Chambre ait adopté tant sur les finances que sur les réparations un programme d'ensemble. Mais aucun parti n'en a proposé un. Il est juste de dire que ce n'était pas chose aisée ; ce n'en est pas moins chose nécessaire. Admettons que la complexité des données, l'optimisme simpliste, les erreurs de calcul, la méconnaissance des questions économiques, les déceptions sur l'esprit international aient rendu indispensable une période d'études, d'expériences, et de mise au point. Cette période est close et il faut conclure. La France n'équilibre pas son budget ordinaire; elle a avancé près de 90 milliards pour les régions dévastées ; elle n'a rien touché de l'Allemagne : telle est brutalement la réalité. Si frappante, si paradoxale est cette situation que M. de Jouvenel, l'ayant exposée à Genève devant les délégués à la Société des Nations, a pu constater que les droits de notre pays étaient jugés incontestables, et qu'une Assemblée, qui n'a pas à connaître d'une question réglée par les traités, a donné cependant son assentiment à nos légitimes réclamations.

Mais les principes sont une chose, l'application en est une autre. Entre les méthodes possibles, l'opinion parlementaire n'a pas fait un choix. Depuis deux ans et plus, il est apparu qu'il fallait cependant savoir ce que l'on voulait. La Chambre et le Sénat ont apprécié tour à tour l'esprit de conciliation et les promesses d'énergie. Les mêmes majorités ont approuvé des exposés d'abord, des actes ensuite, réalisant une curieuse union des contraires. En fait, toute la politique française depuis 1920 a été dominée par l'idée qu'on pouvait faire

mieux que ce l'on se résignait à faire. M. Raymond Poincaré, par ses écrits, a répandu cette idée et a été tout naturellement l'homme désigné par la confiance publique pour la défendre. Son gouvernement a eu cet intérêt puissant et décisif de faire connaître toute l'étendue et aussi les limites du possible.

Le problème des réparations était arrivé à la fin d'août à son point critique, au moment où le problème oriental a surgi et a fait apparaître sous une lumière plus vive les conditions de la politique interalliée. La victoire turque a contraint soudain les puissances à s'occuper du Proche-Orient, dont les difficultés avaient semblé réservées à l'avenir. Il a été manifesté tout à coup qu'il fallait défendre en Orient les résultats de la victoire, et l'Angleterre, particulièrement intéressée, a fait appel à la solidarité des Alliés. Comme nous le faisons quand il s'agit de l'Allemagne, elle a montré la nécessité d'une entente entre les nations qui ont gagné la guerre. Comme nous quand il s'agit des réparations, elle a déclaré qu'elle souhaitait agir avec des Alliés, mais que, s'il le fallait, elle agirait seule pour défendre ses intérêts essentiels. Comme nous enfin, elle a jusqu'à ce jour préféré l'action concertée à l'action isolée. Les relations que nous avons nouées avec le gouvernement d'Angora en 1921 nous ont permis d'exercer une action pacificatrice. Les Turcs ont pesé les risques d'une intransigeance impolitique. Malgré les difficultés récentes, bien qu'une lourde tâche incombe encore à la future Conférence, le conflit oriental semble en voie d'apaisement et notre pays se félicite d'y avoir contribué. Mais de ces événements, les gouvernants ont pu tirer un enseignement. Les semaines qui se sont écoulées depuis la victoire turque ont montré le péril qui menace l'Europe et la paix, dès que les Alliés n'ont plus une politique commune.

Ce n'est pas l'effet du hasard si l'Allemagne s'est livrée à d'incroyables manifestations au moment où les Turcs étaient victorieux et où les Soviets pesaient de tout leur pouvoir sur Angora pour entretenir le conflit de l'Orient et de l'Occident. On a pu voir le chancelier Wirth prononcer sur les responsabilités de la guerre d'étonnantes paroles qui ont appelé une réplique immédiate et convaincante de M. Viviani. Les vaincus

de 1918 ont encore des intérêts joints, que nous n'avons pas réussi à séparer. Toute la manœuvre germanique a pour objet de prouver, contre la vérité, l'innocence de l'Allemagne et ensuite de réclamer la revision des traités. La victoire turque a fait relever la tête à nos adversaires d'hier. Jamais peut-être l'Allemagne actuelle n'avait aussi crûment laissé paraître sa solidarité morale avec l'impérialisme écroulé et son obstiné désir d'échapper aux engagements pris au lendemain de sa défaite. Ainsi, du Bosphore au Rhin, en passant par les Soviets et les Magyars, a retenti on ne sait quel appel contre les traités et contre les résultats chèrement acquis de la victoire.

Nous ne savons pas exactement dans quelle mesure notre diplomatie a tiré parti de ces circonstances. Mais nous espérons bien qu'elle n'a pas manqué l'occasion qui s'offrait d'avoir une conversation d'ensemble avec l'Angleterre. M. Lloyd George a trop souvent agi comme s'il était maître de l'Europe et comme s'il lui appartenait, à lui seul, de fixer les conditions de la politique interalliée. Le destin lui a montré que les intérêts des nations victorieuses étaient plus liées qu'il ne croyait et que chacune devait tenir compte des autres. Notre situation internationale à la suite des derniers événements est certainement devenue meilleure. Elle crée des possibilités nouvelles; elle est de nature à faciliter une conversation sur les conditions essentielles de notre vie nationale, sur la question de la sécurité de la frontière du Rhin, sur le recouvrement de notre créance. La Conférence de Bruxelles, qui s'ouvrira dans plusieurs semaines et qui traitera des réparations, sera décisive. Quel est le programme français? Les idées ont été plus souvent exprimées par quelques hommes politiques parlant à titre personnel ou par des écrivains que par les partis. La majorité s'est contentée de déclarations générales. Dans l'opposition, M. Tardieu est à peu près seul à indiquer par ses articles les grandes lignes d'un plan d'ensemble. M. Herriot, chef du parti radical, qui combat le gouvernement dans les élections, vote pour lui quand il s'agit de politique extérieure. C'est donc au gouvernement de prendre l'initiative d'un programme.

Les événements et les longues discussions du passé ont permis peu à peu de fixer quelques notions. Ne parlons pas

des variations qui ont pu se produire, et contentons-nous des résultats acquis. Personne ne compte plus sur une Allemagne de bonne volonté s'acquittant avec ponctualité pendant trente ans, sans que les Alliés aient autre chose à faire qu'à toucher ce qui leur est dû. Personne ne croit davantage qu'il suffirait d'occuper la Ruhr pour que le problème des réparations soit résolu comme par enchantement. A l'heure présente on croit à la possibilité d'un règlement, qui suppose d'une part le paiement des dettes interalliées par les bons allemands, c'est-à-dire au fond une diminution de la somme totale que l'Allemagne aura à verser, de l'autre un emprunt international, et enfin des gages, des garanties, et au besoin des actes servant à exercer une pression sur l'Allemagne. On aurait grand tort désormais d'employer des formules générales dont personne ne veut plus. L'opinion est prête à connaître les conditions réelles d'un règlement qui ne soulèvera peut-être pas d'enthousiasme, mais qui aura le mérite d'exister, de sauvegarder nos droits, et de nous révéler enfin avec précision sur quoi nous pouvons compter. Il est bien clair en outre que, dans l'esprit du public, ce règlement ne va pas seul, et que le pacte de garantie, prévu par le traité, n'existant pas, nous avons besoin d'être en sécurité, c'est-à-dire d'affermir notre situation sur le Rhin.

La nomination de M. Barthou à la Présidence de la Commission des Réparations signifie-t-elle que le gouvernement sent que l'heure des décisions approche? L'honorable M. Dubois, qui a été pendant une longue période le délégué de notre pays à la Commission des Réparations, s'est acquitté de ses fonctions aussi bien qu'il a pu, et s'il n'a pas obtenu tout ce que l'opinion aurait souhaité, nul ne songe à le rendre responsable. La Présidence de la Commission est un des postes les plus difficiles qui soient, parce que la Commission n'est pas ce que le traité avait imaginé qu'elle serait. Elle a été créée pour être une sorte de cour suprême, dont les décisions seraient valables pour les gouvernements. En fait, comme elle est dépourvue de moyens d'exécution, lesquels sont entre les mains des puissances, elle est amenée à prendre des décisions acceptées d'avance par les divers gouvernements. M. Barthou, en quittant le ministère de la Justice pour ce poste magnifique

et périlleux, manifesta plus de dévoûment que d'ambition. Son autorité personnelle, ses qualités de souplesse, ses relations avec le gouvernement, son expérience des affaires internationales, récemment complétée par le rôle qu'il a joué à Gênes, l'aideront à remplir une mission qui sera très importante dans la phase de l'histoire des réparations qui commence.

***

Il est entendu que le problème des finances dépend du problème des réparations. Nous ne pouvons donc avoir que des budgets d'attente. Mais il serait utile en prévision de l'avenir de fixer les grandes lignes d'une politique financière. Sur ce sujet non plus, le Parlement n'a pas voulu ou n'a pas su choisir. Entre les conceptions anciennes, adoptées bon gré mal gré par les dirigeants, et les conceptions nouvelles exigées par l'expérience et par l'état de nos finances, la Chambre a été hésitante. Dans le discours véhément qu'il a jadis prononcé sur la politique radicale, M. Tardieu avait indiqué la nécessité de corriger hardiment les erreurs commises. Bien que cette idée ait répondu au fond à l'opinion de la majorité, on ne peut pas dire qu'il ait été suivi. M. Herriot, se souvenant des vieilles idées du radicalisme, empruntées d'ailleurs au socialisme, a rappelé les pratiques fiscales chères à son parti. Inquisition, impôt sur le capital, casier fiscal même, rien ne manquait aux promesses d'un parti cependant condamné par les élections, mais obstiné dans ce qu'il croyait être une réforme démocratique.

En fait, la campagne entreprise par les socialistes et les communistes contre l'impôt sur les salaires marquait pourtant avec éclat la défaite de la politique financière des radicaux. Cet impôt sur les salaires, c'étaient eux qui l'avaient institué, et il était une pièce essentielle de cette machine qui était l'impôt sur le revenu. Il y avait là une occasion pour la majorité de reprendre avec des chances de succès la défense des idées qu'elle avait jadis soutenues sans les faire prévaloir; il y avait même une occasion de montrer, par des chiffres et par des faits, les inconvénients d'un système fiscal qui n'avait amené que des déconvenues et qui soulevait

du mécontentement dans toutes les classes de la population : elle ne l'a pas saisie. Elle souhaitait des réformes, des économies; elle sentait bien la nécessité d'en finir avec les exploitations d'État, lourdes pour le contribuable et pour le budget; elle manifestait ses désirs. Mais rien de décisif n'a été fait, ni même proposé. Il y a dans notre société politique une sorte de mystique qui maintient les lois même reconnues défectueuses et les principes les plus nettement condamnés par l'expérience. L'étatisme ne fait plus illusion; mais il a encore ses théoriciens, ses fidèles, et dans le temps même où il donne le plus de déboires, il survit par la force acquise, il est protégé par l'effet des préjugés et de l'horreur des changements. A une époque où il fallait du neuf, des conceptions un peu hardies, de l'imagination, un accord nouveau des lois et des besoins de la nation, le monde parlementaire a été en général plein de réserve, de timidité et de résignation.

Le gouvernement méri e qu'on lui rende une justice. Il a cru de son devoir de prendre l'initiative. Il l'a même prise deux fois, et s'il a paru aller dans une direction, puis dans une autre très différente, c'est peut-être par l'usage réfléchi du doute méthodique. Le gouvernement a commencé par annoncer un certain nombre de mesures destinées à assurer l'application de l'impôt sur le revenu. Le ministre des Finances, M. de Lasteyrie, qui est un modéré et qui n'a pas d'admiration particulière pour le système d'impôt sur le revenu, déclarait alors que, trouvant un impôt consacré par la loi et obligé de l'appliquer, il était dans la nécessité d'employer les moyens appropriés. Le projet de loi de finances pour 1923 contenait tout un exposé : il s'agissait de perfectionner les méthodes de vérification des déclarations de revenu, de procéder à des inquisitions dans les banques et même dans les livres comptables des tierces personnes. Ce programme, qui promettait une législation si peu conforme aux habitudes de la population française, avait jeté le trouble un peu dans tous les mondes, et surtout dans le monde des affaires. M. de Lasteyrie avait pour lui une logique irréfutable. Les mesures qu'il proposait étaient celles-là mêmes qu'exige l'impôt sur le revenu. Du moment que le système fiscal que nous devons à la Chambre de 1914 établit l'impôt per-

sonnel, il ne peut fonctionner, il ne peut être productif, sans une armée de fonctionnaires, sans une série de procédés inquisitoriaux et vexatoires. S'il n'est pas cela, il n'est plus rien et c'est le rendement qui se trouve compromis. Il a suffi que M. le ministre des Finances rappelât il y a quelques mois ces vérités élémentaires, pour que les Chambres de commerce, les associations, tous les groupements qui travaillent, fussent émus et pour que le Parlement lui-même manifestât son inquiétude.

A la veille de la rentrée des Chambres, le gouvernement a jugé qu'il lui fallait s'expliquer sur la politique financière et, une seconde fois, M. de Lasteyrie a pris l'initiative d'un programme. Mais il a sagement retenu la leçon des événements. L'innovation de la politique du gouvernement, c'est d'abord que l'administration procédera au contrôle des déclarations en tenant compte des signes extérieurs de la richesse; c'est ensuite que, pour donner confiance au commerce et à l'industrie, il proposera, en ce qui concerne l'impôt sur le chiffre d'affaires, un forfait. Il renonce donc, conformément à ce qu'avait demandé la commission des finances de la Chambre, aux mesures prévues dans le projet de 1923. Il revient au principe des signes extérieurs qui était la base de notre ancien système fiscal, abandonné pendant la guerre. Mais pour le moment le gouvernement ne va pas plus loin. M. de Lasteyrie, dans le discours qu'il a prononcé devant les membres de la Chambre de commerce de Paris, a déclaré franchement qu'il ne croyait pas possible pour le moment de renoncer à l'impôt sur le revenu. Il en donne une raison qui a été souvent invoquée par des théoriciens de la science financière. Étant données les ressources dont l'État a besoin, il est obligé de les demander à l'impôt sur le revenu, parce que s'il recourait aux anciennes contributions, à celles d'avant guerre, il faudrait les multiplier par dix.

On pourrait répondre que le contribuable préférerait payer des impôts selon l'ancien système, que selon le nouveau, et que, payant finalement à peu près la même somme, il la verserait plus aisément dans les conditions dont il avait l'habitude, que dans les conditions nouvelles, où il montre peu d'empressement. On pourrait ajouter encore que si le

budget peut être allégé, c'est bien par des économies et des suppressions de service, comme le propose M. de Lasteyrie, mais que jusqu'à présent on a procédé par des mesures trop modestes et bien incomplètes. Bref le discours prononcé par M. de Lasteyrie indique que le gouvernement, avec beaucoup de prudence, s'engage dans une politique : mais il ne va pas encore bien loin; il franchit une étape. C'est beaucoup si l'on considère les habitudes de notre vie publique, des gouvernants et des assemblées. C'est moins, si l'on examine les résultats qu'il faudra obtenir. M. de Lasteyrie indique une voie : il sait qu'il sera indispensable de s'engager un jour plus avant. Il y a dans les phrases finales de son discours des avertissements à retenir. Après avoir fait, sur les dangers de l'inflation, sur les remboursements à la Banque de France et sur la nécessité des emprunts à court terme, les déclarations les plus raisonnables, après avoir rappelé tous nos sujets d'espérer, d'avoir confiance, il a ajouté : « Quand nous aurons abouti à un règlement (touchant le problème des réparations et des dettes interalliées), quand nous pourrons voir clair dans l'avenir, alors nous viendrons exposer au pays la situation telle qu'elle est : et je suis convaincu qu'il aura l'énergie d'accepter les solutions nécessaires. »

Telle est la réalité. Nous avons une politique financière provisoire. Nous ne sommes pas encore en mesure de juger la situation, parce qu'il nous manque un élément d'appréciation capital, le chiffre véritable de notre créance. Il faudra tout de même en venir à établir notre compte général, et le ministre des Finances dit avec franchise que nous ne sommes pas au bout de nos difficultés. C'est pourquoi nous croyons que la législature ne s'achèvera pas sans d'importants débats auxquels les partis doivent se préparer. L'histoire montre que ce sont les affaires financières qui troublent le plus gravement, quand elles éclatent, l'état moral et l'état politique des nations. Aucun parti ne pourra aller aux élections sans un programme financier.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1922

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1922

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1922

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1922